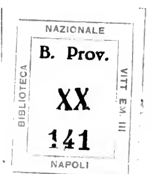



NAZIONALE
B. Prov.
XX
141
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XV.

RÉAL=SAY.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

Chez
- L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater ;
- PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17 ;
- GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau ;

à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

ALLÔ.	Amiens.
FRÈRE, aîné.	Rouen.
VALLÉE, aîné.	*Id.*
RENAULT.	*Id.*
BLOCQUEL et CASTIAUX.	Lille.
STAPLEAUX.	Bruxelles.
GAMBIER.	*idem.*
Victor MANGIN.	Nantes.
BUSSEUIL jeune.	*Id.*
LAFITE.	Bordeaux.
DURVILLE.	Montpellier.
FOURIER-MAME.	Angers.
CATINEAU.	Poitiers.

GAMBART, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.

DESOER.	Liège.
BOVARD.	Aix-la-Chap.
LEROUX.	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL.	Tarascon.
GOSSE.	Baïonne.
PERTHÈS.	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie.	Amsterdam.
UMLANG.	Berlin.
ARTARIA.	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour.	St.-Pétersb.
RISS et SAUCET.	Moscou.
BRUMMER.	Copenhague
BOREL et PICHARD.	Rome.
BOREL et PICHARD.	Naples.
GIEGLER et DUMOLARD.	Milan.
GRIESHAMMER.	Leipsick.
ESSLINGER.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés, sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des personnages de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours; contenant aussi celle des dieux et des héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés Brotier et Mercier de Saint-Léger, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. Chaudon et Delandine.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 20,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

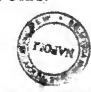
Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornés de 1200 portraits en médaillons.

TOME XV.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.
1811.



PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME XV.

PLANCHE LXXVI.

Regnard.
Regnier I.
Reidanus.
Reland.
Rembrand.
I. Renaudot.
II. Renaudot.
I. René.
I. Restout.
II Retz (cardinal de).
Reyrac.
Ribier (Guillaume).

PLANCHE LXXVII.

VIII. Ricci.
I. Richard.
III. Richard III.
I. Richardot.
III. Richardson.
Richelet (Pierre).
V. Richelieu (cardinal de). *Voyez* Plessis.
I. Richer.
VII. Richer (Belleval).
I. Ridley.
I. Rieux.
I. Rigault

PLANCHE LXXVIII.

Rigaud (Hyacinthe).
Rigoley de Juvigny.
I. Riolan
Ripamonte.
Riquet.
I. Rittershuys (Conrard).
Rivard (François).
III. Riviere.
I. Rivet (André).
II. Robertson.
I. Robespierre.
I. Robin (Jean).

PLANCHE LXXIX.

IV. Rochechouart.
I. Rochefoucauld (François de la).
V. Rochefoucauld.
VII. Rochefoucauld (cardinal de la).
II. Rodolphe Ier.

V. Rohan (cardinal de).
II. Rohan (Henry duc de).
Rohault.
III. Roland de la Platière.
IV. Roland (Marie Phelipon).
II. Rollin.
VII. Romain (Jules).

PLANCHE LXXX.

Rosa Salvator.
Rothelin.
Rotrou (Jean).
Rouelle (Guillaume-François).
II. Rousseau (Jean-Baptiste).
III. Rousseau (Jean-Jacques).

Roy (Julien David le).
Rowe.
IV. Rozière (Louis Franç. de la).
II. Rubens (Pierre-Paul).
II. Rue (de la).
I. Ruyter (Michel-Adrien).

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

† RÉAAL (Laurent), natif d'Amsterdam, se signala au commencement du 17e. siècle comme navigateur, militaire et négociateur, et rendit par ses connoissances des services distingués à la compagnie des Indes hollandaises alors naissante. Il possédoit aussi les langues savantes et aimoit la culture des lettres. Hoofs et lui aidèrent Vondel dans sa traduction des *Troades* de Sénèque. En 1616, Reaal avoit été nommé gouverneur de Batavia; il retourna en Hollande en 1619, et y mourut en 1637.

I. RÉAL (César Vichard de Saint-), fils d'un conseiller au sénat de Chambéry sa patrie, vint à Paris de bonne heure. Les agrémens et la vivacité de son esprit le firent rechercher. De retour dans sa patrie, en 1675, Charles-Emmanuel II le chargea de l'*Histoire d'Emmanuel Ier*, son aïeul; mais on ignore s'il l'écrivit. La duchesse de Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint jouir de la tranquillité à Paris. Il y vécut en philosophe jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. Cet écrivain avoit une imagination vive, de la profondeur dans l'esprit; mais son goût n'étoit pas toujours sûr. Le fameux romancier, Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé ses papiers; mais cette imposture n'altéra point l'idée que le public avoit de sa probité. On lui reprochoit seulement d'être d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent, en 1745, à Paris, 3 vol. in-4°, et 6 vol. in-12. Les principaux sont, I. *Sept Discours sur l'usage de l'Histoire*, pleins de réflexions judicieuses, mais écrites sans précision. II. *Histoire de la Conjuration que les Espagnols formèrent en 1618 contre la république de Venise*. Ce morceau

est romanesque sur quelques points, tels que le projet de massacrer le sénat, d'incendier la ville, et autres incidens; mais le fonds en paroît vrai. Le style approche beaucoup de celui de Salluste, et il n'est point resté au-dessous de ce modèle. Il y a du sens dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, et un choix heureux dans les faits. III. *Don Carlos*, nouvelle historique, dont plusieurs circonstances tiennent du roman, est d'ailleurs assez bien écrite. IV. La *Vie de Jésus-Christ*, qui montre beaucoup moins de talent dans l'auteur pour le sacré que pour le profane. V. *Eclaircissement sur le Discours de Zachée à Jésus-Christ*. VI. *Discours de remercîment*, prononcé, le 13 mai 1680, à l'académie de Turin, dont il avoit été reçu membre dans un voyage qu'il fit, cette année, en cette ville. VII. *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage curieux et intéressant est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du Calvinisme*, composé par Jeanne de Jussis, religieuse de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le style, et le fit paroître sous un autre titre. VIII. *Césarion* ou *divers Entretiens curieux*. IX. *Discours sur la Valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. X. *Traité de la Critique*. XI. *Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus*, avec des remarques, 2 vol. in-12. Cette traduction ne contient que deux livres des Epîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. Elle est écrite quelquefois d'une manière lourde et embrouillée. Il s'y trouve même quelques expressions burlesques ; il traduit *Tulliolam meam*, ma Tulliette. XII. *Plusieurs Lettres*. Son style est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *OEuvres* de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avoit donnée en 1755. M. de Neuville a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.

II. RÉAL (Gaspard de), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris le 8 février 1752, se distingua par ses talens pour la politique. Plusieurs princes et plusieurs ambassadeurs lui donnèrent des marques d'estime. On a de lui un *Traité complet de la Science du gouvernement, ouvrage de morale, de droit et de politique, qui contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent*, en 8 vol. in-4°, Paris, 1762, 63 et 64. L'auteur de ce livre diffus, mais assez bien écrit, y fait un tableau de tous les gouvernemens. Il a puisé dans l'histoire ancienne et moderne, et dans tous les auteurs qui ont le plus solidement écrit sur la législation et la politique, les principes qu'il établit. Son ouvrage offre de l'érudition et des réflexions sages : quelques philosophes du temps ne l'ont pas trouvé assez profond. L'abbé de Réal, son neveu, abbé de Lure, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Dissertation*

sur le nom de la famille qui règne en France, et en Espagne, 1762, 1 vol. in-12.

* REALINO (Ven. Bernard), jésuite, né d'une noble famille de Carpi, le 1er décembre 1530, et mort en 1616, est connu par un ouvrage intitulé : *In Nuptias Pelei et Thethydis Cartullianas Commentarius ; ejusdem adnotationes in varia scriptorum loca*, Bononiæ, 1551, in-4°, livre rare, et qu'il écrivit à l'âge de 18 ans.

† RÉAUMUR (Réné-Antoine Ferchault, sieur de), né à la Rochelle en 1683, d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Le jeune naturaliste vint à Paris en 1703 ; et dès 1708, il fut jugé digne d'être membre de l'académie des sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle, et il embrassa tous les genres. Ses *Mémoires*, ses *Observations*, ses *Recherches* et ses *Découvertes* sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent de bonne heure un nom célèbre. Ce fut lui qui découvrit en Languedoc des mines de turquoise. Il découvrit aussi la matière dont on se sert pour donner la couleur aux pierres fausses. Ces découvertes, de pure curiosité physique, furent suivies de plusieurs autres plus utiles. Réaumur recherchoit les moyens de donner au fer ce qui lui manquoit pour être acier, secret absolument ignoré en France. Après un nombre infini de tentatives, il parvint au but qu'il s'étoit proposé, et même à adoucir le fer fondu. Il donna le détail de ses procédés dans un ouvrage intitulé : *L'Art de convertir le Fer en Acier*, et l'*Art d'adoucir le Fer fondu, et de faire des ouvrages de Fer fondu aussi finis que de Fer forgé*, 1 vol. in-4°, 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état, par une pension de 12,000 liv. ; mais Réaumur demanda et obtint qu'elle fut mise sous le nom de l'académie qui en jouiroit après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer blanc établies en France ; on ne le tiroit autrefois que de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen en France un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau *Thermomètre*, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, un égal degré de chaleur ou de froid. Ce thermomètre porte son nom, et forme à sa gloire le monument le plus durable. L'illustre observateur composa ensuite l'*Histoire des Rivières aurifères de France*, et donna le détail du procédé si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyoit d'abord beaucoup plus importante, fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux, comme on le pratique en Egypte, sans faire couver des œufs ; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines et de ses dépenses. Une collection d'oiseaux

desséchés qu'il avoit trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il étoit allé passer les vacances, le 17 octobre 1757, des suites d'une chûte. Réaumur étoit un physicien plus pratique encore que spéculatif; observateur infatigable dont tout arrêtoit l'attention, tout excitoit l'activité, tout appliquoit l'intelligence. Voué par goût au bien public et à l'étude de la nature, il a passé sa vie à la contempler, à l'interroger, à la suivre dans ses moindres opérations. Ses ouvrages font assez connoître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais il a traité sa matière avec autant de soin que d'agrément et de clarté. Spallanzani, célèbre professeur de Pavie, estimoit particulièrement Réaumur et ses ouvrages. Dans une dissertation inaugurale de ses cours, il établit un parallèle entre ce physicien et Buffon, dont M. Alibert, éloquent panégyriste de ce savant Italien, a donné l'extrait suivant: « Ces deux écrivains, disoit-il, ont été comblés par la nature des plus beaux dons de l'esprit et du génie. Si l'on admire en eux la fertilité, la hauteur, la sublimité des conceptions, on juge qu'ils ont à peine des rivaux, et que personne du moins ne les surpasse. Tous deux ont dépassé l'attente publique dans la carrière qu'ils ont parcourue; ils semblent s'être partagé l'immense domaine de la nature: l'un a immortalisé les grands êtres vivans, l'autre les petits. Tous deux, comme envoyés des cieux, ont débrouillé, expliqué, coordonné tout ce qui paroissoit obscur, confus et impénétrable. Réaumur, plus instruit dans l'art d'observer, étudie les phénomènes en particulier, les médite avec lenteur et les rapproche avec prudence; il féconde en quelque sorte les faits les uns par les autres: et c'est ainsi qu'il déroule heureusement toutes les causes mystérieuses. Buffon, doué d'un esprit plus impétueux et plus hardi, livré à l'ardeur dévorante de son génie, impatient de découvrir, ne poursuit que les objets qui s'offrent soudainement à ses regards; il ne parle des choses cachées que par une sorte d'inspiration et comme si un oracle divin les lui avoit révélées. Réaumur note et retrace scrupuleusement les phénomènes tels que la nature les lui présente. Buffon, au contraire, les voit souvent avec les couleurs de sa riche et féconde imagination. Le style de l'un est simple et correct; mais l'élégance y est souvent sacrifiée à la plus sévère exactitude. Le style de l'autre frappe par la beauté des images, la sublimité des sentimens, la magnificence de l'expression. Buffon enfin, né avec tous les moyens de persuader et de plaire, prodiguant les trésors de sa langue, et faisant tout revivre par une création nouvelle, règne à la tête des plus brillans prosateurs du siècle ». Réaumur a laissé à l'académie des Sciences ses manuscrits et son cabinet d'histoire naturelle. C'étoit un homme d'un caractère doux et bienfaisant. Ses ouvrages sont: I. Un très-grand

nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différens points d'histoire naturelle, imprimés dans la collection de l'académie. II. *L'Histoire naturelle des Insectes*, en 6 volumes in-4°. On y trouve l'histoire des Chenilles, des Mouches à deux aîles et des Cousins; des Teignes, des Galle-Insectes, des Mouches à quatre aîles, et surtout des Abeilles, des autres Mouches qui font du miel, des Guêpes, du Formica-leo, des Demoiselles, et de ces Mouches éphémères qui, après avoir été poissons pendant trois ans, ne vivent que peu d heures sous la forme de mouches : enfin de ces insectes singuliers et merveilleux que nous appelons *Polypes*. Ce dernier ouvrage de Réaumur a été réimprimé en Hollande en 12 vol. in-12.

REBECCA, fille de Bathuel, demandée en mariage par Eliezer, de la part d'Abraham pour Isaac son fils, qu'elle épousa étant âgée de 18 ans, en eut deux fils jumeaux, Esaü et Jacob. Durant sa grossesse, elle les sentit, dit l'Ecriture, se battre dans ses entrailles. Ayant consulté Dieu à ce sujet, il lui fut répondu que les peuples qui sortiroient de ses deux enfans se feroient une guerre perpétuelle, et que le puîné demeureroit victorieux. Rébecca eut toujours de la prédilection pour Jacob, et ce fut elle qui lui suggéra le moyen de tromper son père Isaac, pour surprendre la bénédiction due à Esaü par droit d'aînesse.

* REBECQUE (Jacques-Constant de), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, exerça sa profession à Lausanne dans le 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Medicinæ Helvetiorum prodromus; pharmacopϾ Helvetiorum specimen*, Genevæ, 1677, in-12. II. *Nicolaï Lemery Cursus chymicus*, Genevæ, 1681, in-12. C'est à lui qu'on doit cette version latine. III. Le *Chirurgien français charitable*, Genève, 1683, in-8° ; Lyon, 1731, in-8°. Ce précis de chirurgie ne contient rien d'intéressant.

* REBECQUI (F. Trophime), citoyen de Marseille et membre du département des Bouches-du-Rhône, fut envoyé sous l'assemblée législative comme commissaire civil à Avignon, pour y rétablir l'ordre ; mandé à la barre le 8 mai 1792, il y comparut le 8 juin, répondit avec assurance, offrit de produire le tableau exact de sa vie politique depuis 1789, et s'honora de l'opinion que Mirabeau avoit eue de lui. Un décret lui ordonna de se rendre à Orléans pour y être jugé, et il se vit aussitôt acquitté par l'influence de ceux qui avoient provoqué la réunion du Comtat. Devenu, en septembre suivant, membre de la convention, il dénonça avec courage, dès la quatrième séance, Robespierre, comme aspirant à la dictature : une telle accusation ne pouvoit lui être pardonnée ; il occupa, en janvier 1793, une place au comité de sûreté générale ; mais bientôt, mis hors la loi par suite des jours des 31 mai et 2 juin 1793, il se sauva à Marseille, et s'y noya au moment où plusieurs de ses collègues furent exécutés à Bordeaux.

† I. REBEL (Jean-Féri), compositeur et premier violon du roi, né à Paris en 1669, mort en 1747, dès l'âge de huit ans jouoit à Saint-Germain-en-Laie, aux opéras de la cour. Ce fut Lully qui découvrit le talent précoce de cet enfant, et le produisit dans

l'orchestre de l'opéra, où il devint en 1714, batteur de mesure. Il est auteur de la musique de l'*Opéra d'Ulysse*, et de plusieurs *Symphonies*, entre lesquelles on distingue le *Caprice* qui eut un succès prodigieux. Rebel laissa une fille qui fut mariée au célèbre Lalande, et un fils, qui est le sujet de l'article suivant.

* II. REBEL (François), musicien, fils du précédent, né à Paris en 1700, et mort dans la même ville, âgé de 75 ans, fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel et surintendant de la musique du roi. Lié intimement avec Francœur, il partagea avec lui la direction de l'opéra, et la composition musicale de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Pyrame et Thisbé*, *Scanderberg*, *Zélindor*, *Tarsis et Zélie*.

* REBELLO (Ferdinand), jésuite portugais, né à Prado en 1547, et mort en 1608, fut un des premiers théologiens qui attaquèrent et combattirent le probabilisme. Il enseigna pendant un grand nombre d'années la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage très-prolixe sur nos *Devoirs envers la religion*, *la justice et la charité*.

* REBOLLEDO (le comte Bernardin de), gouverneur et capitaine général du bas Palatinat, et président du conseil suprême de la guerre de Castille, né à Léon en Espagne en 1597, dès l'âge de 14 ans, passa en Italie pour servir dans la guerre contre les Turcs. Quelque temps après nommé commandant d'une galère en Sicile, il donna des preuves de courage et de talent, notamment à la prise d'Arbenga, de Quella, de Port Maurice, et du château de Vintimilla. En 1626, rentré dans les troupes de terre, il se trouva à la prise de Nice et de Casal, où il reçut une blessure grave; en 1632, il commanda en Flandres, une compagnie des lanciers espagnols; en 1636, ayant été envoyé auprès de l'empereur et des princes de l'empire pour solliciter des secours de l'Allemagne, il fut nommé par l'empereur Ferdinand II, comte de l'empire, et dix ans après capitaine général d'artillerie. Après s'être couvert de gloire dans plusieurs combats contre les Français, il fut rappelé à Madrid: quelque temps après il passa en Allemagne, chargé de négociations de la plus haute importance, dont il s'acquitta avec autant de distinction que de talens; mais ce fut principalement dans le cours des 20 ans, pendant lesquels il remplit les fonctions d'ambassadeur auprès du roi de Danemarck, Frédéric III, que Rebolledo fit connoître l'étendue de ses connoissances. Comblé de gloire et d'honneur, il se retira à Madrid, où il mourut en 1677, à l'âge de 80 ans. Tous les ouvrages qu'il a laissés sont en vers, et lui assignent une place honorable parmi les premiers poètes espagnols de son siècle. On a de lui, I. *Mes Loisirs*, 1 vol. II. *La Forêt militaire et politique*, 1 volume. III. *La Forêt Danoise* 1 volume; poème qui offre la généalogie des rois de Danemarck. En outre il a *traduit* 75 Psaumes de David, les Lamentations de Jérémie et le Livre de Job. Tous ces ouvrages ont été imprimés en espagnol à Copenhague et à Anvers, en 4 volumes.

† REBOULET (Simon), né à Avignon le 9 juin 1687; mort dans la même ville le 27 février

1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet etat, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Alors il tourna ses études du côté de la jurisprudence, prit des degrés, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissoit les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des raisons de santé l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre professions. Il épousa en 1718 une femme vertueuse qui fit son bonheur Peu de temps avant sa mort, l'université dont il étoit membre l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servoit de délassement. Les productions que nous avons de lui en ce genre sont, I. *L'Histoire des Filles de l'Enfance*, 2 vol. in-12, 1734. Ses anciens confrères lui en fournirent les Mémoires. Cet ouvrage est un peu trop satirique et trop minutieux, quoique écrit avec art et d'une manière intéressante. Le parlement de Toulouse le condamna au feu. (*Voyez* JULIARD *et* MONDONVILLE n° I). II. *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 volum. in-12; ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés. III. *Histoire de Louis XIV*, en 3 vol. in-4°, et en 9 vol. in-12. Les faits y sont exposés avec assez d'exactitude et de vérité, mais quelquefois avec trop de séche-resse; en beaucoup d'endroits elle ressemble à une gazette. Il s'appesantit sur des détails peu intéressans. Il emploie trente pages pour la relation du siége d'une petite ville, et ne fait que glisser sur des intrigues de cour et de guerre qui demandoient à être développées. L'auteur a fait assez peu d'usage des *Commentaires* du chevalier de Folard, et des *Mémoires* de Feuquières. Ils renferment des particularités curieuses, et qu'on ne trouve point ailleurs. Reboulet ne devoit pas se borner à faire un long récit de nos désastres pendant la guerre de la succession d'Espagne : il falloit encore développer les causes de ces revers multipliés par les fautes des généraux. On ne doit pas sacrifier l'instruction publique à la crainte de blesser la délicatesse de quelques particuliers. A l'égard du style de Reboulet, il est ordinairement assez pur et assez correct. Cependant il se sert quelquefois d'expressions peu dignes de la majesté de l'Histoire. Il s'assujétit trop au langage des écrivains dont il a tiré ses matériaux. Il en résulte une espèce de bigarrure qu'on doit sur-tout éviter dans un ouvrage historique. D'ailleurs cette imitation presque servile, lui a beaucoup fait perdre de la vivacité et de l'air original qui caractérisent son *Histoire des filles de l'enfance*, et ses *Mémoires* du chevalier de Forbin. Dans un vaste et beau sujet, comme l'Histoire de Louis XIV, on auroit souhaité plus de force, plus de chaleur, plus d'imagination, plus d'agrément. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Reboulet a mis tout son feu et tout son esprit dans des futilités, sur la suppression d'un couvent ignoré, au lieu de le garder pour son *Histoire de Louis XIV*. On se plaint encore que ce prince n'y est peint que comme roi, et non comme homme. Sa vie privée est sacrifiée à sa vie publique. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après les *Mémoires* publiés en Hollande sur Louis XIV. Les étrangers objectent encore que

les succès des Français sont presque toujours exagérés, et ceux de leurs ennemis souvent réduits à rien. IV. *Histoire de Clément VI*, 2 vol. in-4°, supprimée à la prière du roi de Sardaigne, dont le pere y étoit maltraité. Ce prince avoit persécuté les jésuites, l'ex-jésuite Reboulet ne pouvoit le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail.

REBOURS (N. le), contrôleur général des postes, dirigea longtemps la *Gazette du commerce*. Il est mort à Paris en 1776, après avoir publié des *Observations* sur les manuscrits de Dumarsais, 1760, in-12, et un *Mémoire* sur les moyens économiques d'éclairer la ville de Paris.

† REBUFFE (Pierre), né à Baillarges, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris; il préféra le repos. A l'âge de 60 ans il se fit prêtre, et mourut à Paris le 10 novembre 1557. Il possédait le latin, le grec et l'hébreu. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-fol., 1609 et années suivantes. Les principaux sont, I. *Praxis beneficiorum*. II. Un *Traité* sur la bulle *In cœnâ Domini*. III. Des *Notes* sur les Règles de la Chancellerie. IV. Des *Commentaires* sur les édits et les ordonnances de nos rois, etc. Tous ces écrits fort savans, sont en latin.

* RECALCUS (Jean), médecin, né à Ferrare en 1552, et mort dans cette ville en 1645, après avoir exercé sa profession avec autant d'honneur que de talens, a laissé les ouvrages suivans : *Consultatio de lue sarmaticâ;* Ferrariæ, 1600, in-fol. II. *De similarium corporum naturâ*, ibid., 1621, in-4°. III. *De febre typhode tractatus*; ibid., 1638, in-8°.

* RECANATI (Jean-Baptiste), gentilhomme vénitien, et bon littérateur, mort vers l'an 1740, possédoit une bibliothèque choisie, composée principalement de manuscrits très-rares, qu'il légua par son testament à la bibliothèque de St. Marc. On a de lui, *Osservazioni critiche sopra il libro del sig. Jacopo Lenfant, intitolato Pogiana;* Venise, 1721.

† RECARÈDE Ier, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, près de Carcassone, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermeuegilde, son frère, sans perdre l'amour de ses sujets ariens. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit : il maintint l'harmonie entre les catholiques et les hétérodoxes. Regardant le commerce comme un des nerfs de l'état, il protégea les Juifs, les Syriens, les Grecs et les autres négocians du Levant, que ceux de Narbonne, d'Agde, de Maguelone attiroient dans la province. Avec un cœur bon, qui le portoit au bien, et un esprit éclairé qui lui indiquoit le mieux, il détruisit l'ignorance et presque tous les restes de paganisme, perpétués chez les chrétiens mêmes. Le peuple, toujours

attaché aux anciennes superstitions, chomoit le jeudi en l'honneur de Jupiter, et pratiquoit l'art de la divination, des augures et des horoscopes. S'il ne put pas anéantir entièrement ces coutumes, ou folles, ou superstitieuses, il les affoiblit beaucoup. Le prince, le père, le bienfaiteur de ses sujets n'entreprit aucune guerre sans nécessité; loin d'augmenter les impôts, il les diminua autant qu'il put, et les remit quelquefois en entier. Il mourut en 601. Dans le 3e concile de Tolède, les pères lui firent par reconnoissance cette acclamation: « Salut au Roi catholique! » D'où plusieurs auteurs ont cru que les rois d'Espagne tirent en premier lieu ce titre d'honneur, renouvelé depuis pour Ferdinand et Isabelle.

RECEVEUR (N. le), religieux et physicien, s'embarqua avec le malheureux La Peyrouse, et mourut à Botany-Bay le 17 février 1788. Le gouverneur anglais Philips a fait graver une inscription en faveur de ce savant sur une planche de cuivre attachée à l'arbre sous lequel est son tombeau.

RECHABITES. *V.* JONADAB.

I. RECHENBERG (Adam), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie, à Léipsick, où il mourut en 1721. On a de lui, I. Des *Livres de controverse*. II. Des *Editions du philosophe Athénagore*, des *Epîtres de Rolland des Marêts*, de l'*Obstetrix animorum* du fameux docteur Richer, Leipsick, 1708, in-12; et de l'*Historiæ nummariæ scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°. III. *Fundamenta religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8°; et séparément, Leipsick, 1708, in-12. Ces ouvrages sont remarquables par leur érudition.

II. RECHENBERG (Charles-Othon), fils du précédent, né à Léipsick en 1689, et professeur en droit en 1711, fut décoré du titre de conseiller. Ses ouvrages sont, I. *Institutiones Jurisprudentiæ naturalis*; II. *Institutiones Juris publici*; III. *Regulæ Juris privati*. Il avait travaillé au *Journal de Léipsick*. Ce savant mourut en 1751, à l'âge de 62 ans.

RECORDS (Robert), médecin anglais, né à Cambridge en 1545, réunit aux connoissances de sa profession, celles des langues anciennes, et sur-tout de l'Anglo-Saxon. Il fut le premier Anglais qui écrivit sur l'algèbre. Il mourut en prison où il avoit été mis pour dettes, en 1558.

* RECUPERO (don Alexandre), gentilhomme sicilien, mort à Rome au mois d'octobre 1803, avoit quitté son pays et changé son nom pour celui d'ALEXIS MOTTA, à la suite d'une affaire fâcheuse qui lui étoit arrivée. Ce savant antiquaire, connu à Rome et dans l'Italie par sa riche collection de *Médailles consulaires*, s'occupa pendant plus de trente ans à étudier, par ce genre de médailles, les familles romaines, et les signes qui les caractérisent. C'étoit sur-tout sur les as et sur les divisions des as qu'il fit porter ses observations les plus assidues. Les seules médailles d'argent qu'il laissa à sa mort furent estimées 600 écus romains. On peut avoir une idée du travail, et du

beau Recueil de dom Alexandre, par une lettre qu'il écrivit à M. de Saint-Vincent à Aix, en 1797, insérée à cette époque dans le *Magasin encyclopédique*. On n'a imprimé de ses ouvrages que cette *Lettre* et quelques *Dissertations* publiées dans les *Journaux littéraires d'Italie*. Voici le titre des ouvrages manuscrits qu'il a laissés à sa mort : I. *Vera assium origo, natura et ætas*. II. *Institutio stemmatica, sive de verâ stemmatum præsertim romanorum naturâ atque differentiâ*. III. *Annales familiarum romanarum*. IV. *Annales gentium historico-numismaticæ, sive de origine gentium, seu familiarum romanarum Dissertatio*. V. *Vetus Romanorum numerandi modus, nunc primùm detectus*. Alexandre Recupero possédoit encore un nombre considérable de médailles ou tessères de plomb, sur lesquelles il a composé un ouvrage très-intéressant : il est écrit en italien.

* RECUPITO (Jules-César), savant jésuite, né à Naples en 1579, et mort dans la même ville le 8 août 1647, a publié les ouvrages suivans : I. *De Vesuviano Incendio*, Neapoli, 1632, in-4°. II. *De signis Prædestinationis et Reprobationis*, etc. Lugduni, 1681, in-4°. III. *Avviso del incendio del Vesuvio*, Naples, 1635, in-8°. IV. *De novo terræ motu in universâ Calabriâ*. V. *De Deo uno Tractatus*.

†. REDE (Guillaume), évêque de Chichester, en 1639, estimé le plus grand mathématicien de son temps : on lui doit la construction de la bibliothèque du collége de Merton et du château d'Ambarley.

† I. REDI (François), né à Arezzo en 1626, d'une famille noble, devint premier médecin des grands ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au dictionnaire de l'académie de la Crusca, dont il étoit membre ; mais il se signala sur-tout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. L'académie des Arcades de Rome et celle des Gelati, de Bologne, se l'associèrent. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit le 1er mars 1697. Il aimoit beaucoup les savans et favorisoit les jeunes gens qui vouloient le devenir. On a de lui, I. Des *Poésies* italiennes. Son *Voyage* de Bacchus en Toscane, *Bacco in Toscana*, est un poème agréable, qu'il a accompagné de notes savantes. II. D'excellens *Ouvrages* de philosophie et d'histoire naturelle. On imprima à Venise, en 1712, le recueil de ses *OEuvres* en 6 vol. in-8° ; et à Naples en 1741, 6 vol. in-4° ; elles sont en italien. On a imprimé séparément, I. Ses *Expériences sur la génération des Animaux*, Florence, 1668, in-4° ; en latin, à Amsterdam, 1688, 3 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. II. *Observations sur les Vipères*, 1664 ; et en latin, 1678. III. *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4° ; en latin, à Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. De tous les éloges de Rédi, le plus intéressant, celui qui trace le mieux les services essentiels rendus aux sciences et en partie à l'histoire naturelle par ce célèbre médecin, aucun n'est plus curieux que celui qu'a publié en italien M. le comte Joseph Gorani, dont la meilleure et la plus ample édi-

tion est celle qui parut à Sienne, en 1786, in-8°, à la suite de l'éloge de Salluste-Antoine Badini, sous ce titre : *Elogi di due illustri scopritori* (auteurs de découvertes) *italiani*.

II. REDI (Thomas), peintre florentin, né en 1665 et mort en 1728, a orné les églises et les édifices de la Toscane, d'un grand nombre de ses *tableaux* qui y sont estimés.

REDICULUS (Mythol.), dieu en l'honneur duquel on bâtit une chapelle dans l'endroit d'où Annibal, lorsqu'il s'approchoit de Rome pour en faire le siége, retourna sur ses pas. Le nom de ce dieu est pris du mot *redire*, retourner.

* REDUSIO (André), de Quero dans le territoire de Tréwise, a écrit une volumineuse *Chronique*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'époque où il vivoit, c'est-à-dire jusqu'en 1428. Muratori, qui eut entre les mains cette *Chronique*, fait observer que Redusio n'avoit fait que copier, sauf quelques légers changemens, la *Chronique* de Ricobaldo et *l'Histoire* de Cortusius. Mais laissant à part tout ce qu'il étoit inutile de publier de nouveau, il n'en est pas moins vrai que Redusio est l'auteur de toute la partie qui commence à l'an 1368.

REESENDE. *Voyez* Resende.

† REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, s'est distingué autant par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissoient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyoit d'autres médecins, et se faisoit rendre compte de l'état où ils les trouvoient. Il fut élevé deux fois au rectorat de l'université. Il mourut en 1754, âgé de 64 ans. L'archi-duchesse Marie-Elizabeth gouvernante des Pays-Bas, l'avoit décoré du titre de son médecin. On a de lui, I. *De Sympathiâ seu de Consensu partium corporis hmmani*, Harlem, 1721, et Léipsick, 1762, in-12 : ouvrage savant et qui lui fit une grande réputation. II. *De Urinis tractatus duo*, Louvain, 1732, et Francfort, 1761, in-8°. III. *Accurata Methodus medendi per Aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in-4° ; Cologne, 1767, in-4°. IV. *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis*, Louvain, 174., etc. etc.

* REGALI (Mathieu), de Lucques, vivoit vers l'an 1710. On a de lui, I. *Lezione circa l'uso dell' acqua della villa col cibo*, Lucques, 1713, II. *Dialogo del Fosso di Lucca, e del serchio d'un Accademico dall'anca in risposta al Dialogo dell' arno, e del serchio sopra la maniera moderna di scrivere, e di pronunziare nella lingua toscana del Accademico oscuro* (cioè Regali), Lucques, 1710. Ce dialogue est dirigé contre Donato Leonardi, dont on relève plusieurs suppositions et quelques erreurs de langue.

REGANHAC (Géraud-Valet de), de l'académie des jeux floraux, né à Cahors en 1719, et mort en 1784. Sa *Traduction* des Odes d'Horace, précédée d'Observations critiques sur la Poésie lyrique, 1781, 2 vol. in-12, a de la verve et de l'élégance. On lui doit encore : I. *Etudes lyriques* d'après Horace, 1775,

in-8°. On les lit avec intérêt, et l'auteur y fait preuve de goût. II. *Lettre* sur cette question : *L'Esprit philosophique est-il plus nuisible qu'utile aux belles-lettres ?* 1755, in-8°.

* REGELSBERGER (Christophe) ex-jesuite allemand, professeur des humanités, bon mathématicien, mort à Vienne en Autriche en 1797, est auteur d'une nouvelle édition de l'*Art Poëtique d'Horace*, collationnée sur des manuscrits, et accompagnée d'une traduction allemande, et d'un commentaire savant et curieux.

* RÉGEMORTES (Louis de), premier ingénieur des turcies et levées, et directeur des canaux de Loing et d'Orléans, florissoit dans le 18e siécle. C'est sur ses dessins et sous sa direction qu'on a construit le pont actuel de Moulins, recommandable par sa beauté, et sur tout par les difficultés qu'il fallut vaincre pour le fonder solidement. Pour faire sentir le mérite de cet ingénieur, il suffit de rapporter ici le peu de succès des ponts établis précédemment pour le passage de l'Allier à Moulins. Un pont de pierre, dit d'Indre, construit avant 1676, avoit été renversé. Un pont de bois, qui avoit succédé au précédent, avoit eu le même sort en 1676. Un pont de pierre appellé *Guiguet*, du nom de l'auteur, qui l'avoit bâti en 1685, s'étoit écroulé en 1689. Un troisième pont de pierre, construit avec un soin et une exactitude dont il n'y avoit peut-être pas d'exemple, par le célèbre Hardouin Mansard, sur-intendant des bâtimens du roi, étoit tombé le 8 novembre 1710, avant qu'il fût décintré. Après ce dernier accident, aucun homme de l'art n'osoit se charger d'élever un pont de pierre à Moulins. Régemortes parut avec son génie et son esprit observateur. Il se fit autoriser par le contrôleur général des finances, Orry, de projetter un pont de pierre pour Moulins. L'exécution de son projet fut ordonnée; elle eut lieu depuis 1753 jusqu'en 1763, et fut suivie du plus grand succès, qu'on a également obtenu, depuis cette époque, dans d'autres endroits, où l'on a fait usage des mêmes procédés. Cet habile ingénieur a transmis à la postérité, le détail des moyens ingénieux qu'il a employés, dans un ouvrage qui a pour titre : *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Allier à Moulins ;* in-fol. Paris, 1771.

* REGGIO DI MODENA (Ambroise de), qui vivoit sur la fin du 15e siécle et au commencement du suivant, fut professeur de belles lettres dans sa patrie, où il se distingua par son érudition et par sa facilité a écrire en latin. Son petit Traité *de Veterum Intercalatione, de nonis, idibus et kalendis, intercalaribus*, a été inséré par Sébastien Corradi dans ses *Notes* sur les Epîtres Familières de Cicéron, imprimées à Venise 1537. En tête du lexique grec-latin de Crestone, publié à Modène en 1499, on lit une lettre latine d'Ambroise Reggio, qui fait connoître qu'il fut le compilateur de la *Table des mots Latins* qui précéde ce lexique.

RÉGILIEN, (Quintus-Nonius REGILLIANUS) Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décebale vaincu par Trajan, s'éleva sous Valerien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie sous Gal-

lien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la haute Mœsie. Les peuples, mécontens de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portoit. Ce nom qui, rappelle celui de roi, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupoient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régilien se préparoit à marcher contre les Sarmates, lorsqu'il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie qui craignoient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Sa mort dut arriver à la fin d'août 263. Ce prince avoit du courage et de grandes qualités.

· REGILLO, *Voyez* Pordenon.

* REGIMORTER, (Assuérus) docteur en médecine de la faculté de Leyde, se fit incorporer à celle d'Oxford le 26 mai 1636, et vint ensuite exercer sa profession à Londres, sa patrie. On a de lui des Observations sur le *Rakitis*, qui ont été jointes au Traité de *Glisson*, sur cette maladie, et qui ont paru à la Haye en 1682, in-12.

* I. RÉGINALD ou Reinard, politique très-rusé, vivoit dans le royaume d'Austrasie au 9e siécle et fut conseiller de Quentibald. Exilé par son souverain, il alla, au lieu d'obéir, se mettre à couvert dans un château-fort dont il étoit le maître, et d'où il suscita au prince toutes sortes d'affaires fâcheuses, armant contre lui tantôt les Français, tantôt le roi de Germanie. Cette conduite, marquée au coin de la fausseté, rendit son nom odieux. Son siècle fit sur lui différentes chansons, dans lesquelles il est appelé *Vulpecula;* et les siècles suivans produisirent plusieurs poèmes allégoriques et satiriques en romane, traduits depuis en d'autres langues, où il est toujours désigné sous l'emblême de cet animal.

* II. REGINALD, (Valère) jésuite, né en Franche-Comté en 1543, mort le 14 mars 1623, enseigna la philosophie à Bordeaux et à Paris et la théologie à Dôle. On a de lui, *Praxis Fori*, Coloniæ, 1623. St. François de Sales en recommande la lecture dans son Avis aux confesseurs.

† III. REGINALD, (Antoine) religieux dominicain, mort à Toulouse en 1676. Ses principaux ouvrages sont : I. Un petit *Traité Théologique sur la célèbre distinction* du *sens composé* et du *sens divisé*. II. Un gros vol. *De mente concilii Tridentini*, *circa Gratiam per se efficacem*, 1706, in-folio. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine de Jansénius, doctrine que ses partisans prétendent être celle de St. Thomas et de St. Augustin... *Voyez* Gifford II.

REGINON, abbé de Prum, de l'ordre de Saint Benoît, mort dans le monastère de St. Martin à Trèves, l'an 915, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'église. On a de lui, Une *Chronique* sur l'histoire de son temps. On la trouve dans les Historiens d'Allemagne de Pistorius. II. Un recueil des canons et de réglemens ecclésiastiques, intitulé : *De Disciplinis Ecclesiasticis et de Religione Christianâ*. Il composa cet ouvrage à la persuasion de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'étoit retiré, après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Ba-

luze a donné en 1671, in-8°, une excellente édition de ce recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême, une *Lettre* de Reginon à Rathode sur l'institution du chant; à la suite de cette Lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là.

* I. REGIO (Jérôme), de Palerme, prêtre, chapelain de Philippe II, et en 1574, archidiacre de l'église d'Agrigente. Peu de temps après avoir été nommé abbé de Sainte-Lucie et grand-aumônier de Sicile, il mourut en 1589. On a de lui, I. *Lathrobius, vel de appetitione Episcopatûs ad regem catholicum Philippum II.* II. *Linguæ latinæ commentarium*, etc.

* II. REGIO *ou* Rheginus (Niolas de), médecin du 15e siècle, né dans la Calabre, étoit savant dans les langues. Robert, roi de Sicile, l'engagea à *traduire* de grec en latin quelques ouvrages de Galien. Sa *version* fut estimée dans le temps. Il a encore donné une *Traduction* de *Myrepsus*, dont on a une édition d'Ingolstadt, 1641, in-4°.

* III. REGIO *ou* Reggio (Vincent), né d'une famille noble de Palerme, en 1544, entra dans la compagnie de Jésus, où il se distingua par son savoir et ses vertus. Après avoir été recteur des collèges de Mont-Réal, de Messine et de Palerme, on l'appela en Autriche, où il fut mis à la tête du collége impérial. Il revint quelques années après dans sa patrie, où il mourut en 1614. On a de lui, I. *Theses de SS. Trinitate Viennæ propositæ disputationi.* II. *Evangelicarum dilucidationum lib.* 8, tom. 3. III. *Enchiridion evangeliorum lib.* 8. IV. *Commentaria in Joannem.* V. *De sacramentorum logicâ*, etc., etc.

RÉGIO-MONTAN. *Voyez* Muller I.

† I. RÉGIS (St. Jean-François), né d'une famille noble du Languedoc, en 1596, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois à passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à la conversion des hérétiques et des pécheurs. Il forma plusieurs établissemens de piété dans le Languedoc et les provinces voisines. Il mourut à Lonvesque, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1736. Sa Vie a été écrite en français par le Pr d'Aubenton, un vol. in-8°.

† II. RÉGIS (Pierre-Silvain), né à la Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Agénois, en 1632, vint achever ses études à Paris. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la nouvelle philosophie. Le jeune philosophe partoit avec une facilité agréable et avoit sur-tout le don de mettre les matières abstraites à la portée des auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle; et les Toulousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avoit apportées, lui firent une pension; « événement presque incroyable dans nos mœurs, dit Fontenelle, et qui semble appartenir à l'ancienne Grèce. » Le marquis de Vardes, alors exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpellier en 1671. Régis qui avoit en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eut les mê-

mes applaudissemens qu'à Montpellier et à Toulouse. Ses conférences plurent à un tel point, qu'on y voyoit tous les jours le plus agréable acteur du théâtre italien, qui, hors de là, cachoit sous un masque l'esprit sérieux d'un philosophe. Ses succès eurent un éclat qui lui devint funeste. L'archevêque de Paris, par déférence pour la philosophie d'Aristote, lui fit défendre d'enseigner celle de Descartes. Après avoir soutenu plusieurs combats pour le philosophe français, il entra dans l'académie des sciences, en 1699. Il mourut le 7 janvier 1707, chez le duc de Rohan, qui lui avoit donné un appartement dans son hôtel. Cette ressource lui avoit été utile, car il avoit négligé la fortune autant que d'autres ont coutume de la rechercher. Ses ouvrages sont, I. *Système de philosophie*, *contenant la logique*, *la métaphysique et la morale*, en 1690, 3 vol. in-4°. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées avec ordre et clarté; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très-petit usage. II. Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, ou *Accord de la raison et de la foi*, in-4°. III. Une *Réponse* au livre de Huet, intitulé : *Censura Philosophiæ Cartesanæ*, in-12, 1691. Bayle ayant vu cette réponse, dit « qu'elle devoit servir de modèle à tout ce qu'on feroit à l'avenir pour la même cause. IV. Une autre *Réponse* aux Réflexions critiques de Duhamel, 1691, in-12. V. Des *Ecrits* contre le P. Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet, dépend uniquement de la grandeur de son image tracée sur la rétine. Il eut aussi des contestations avec le célèbre oratorien sur la nature des idées, sur leur cause ou efficiente ou exemplaire : « matière si sublime et si abstraite, dit Fontenelle, que c'est une assez grande gloire à l'esprit humain, d'avoir pu parvenir, sinon à une entière certitude, du moins à des doutes fondés et raisonnés. VI. Une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux?* 1694, in-4°.

III. REGIS, (Pierre) né à Montpellier, en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, y pratiqua son art avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y exerça sa profession, et y mourut le 30 septembre 1726. Naturellement doux, il adopta le système de la tolérance, et l'étendit à presque toutes les sectes. Ses ouvrages sont : I. Une *édition* des œuvres posthumes du savant Malpighi, 1698, in-4°. II. Des *Observations sur la peste de Provence*, en 1721, in-12. On y trouve les moyens de se garantir de ce fléau, tant par les remèdes que par le régime. Ses conseils et les détails dans lesquels il entroit, parurent si judicieux à M. de Langeron, commandant en Provence, qu'il se crut obligé pour le bien public de les faire imprimer. L'auteur ne les avoit d'abord destinés qu'à son frère qui étoit alors à Marseille. III. Il retoucha tous les articles de médecine et de botanique du *Dictionnaire* de Furetière, de l'édition de Basnage sieur de Beauval, et il préparoit un *Dictionnaire universel de Médecine*, lorsqu'il mourut.

IV. REGIS-REY, (Jean) chirurgien de Montpellier, né à Bugue, se distingua dans sa profession, et semble avoir deviné avant Pascal la pesanteur de l'air dans ses *Essais* sur la recherche de la cause qui augmente le poids du plomb et de l'étain quand on les calcine. Cet ouvrage, publié pendant la vie de l'auteur, en 1670, a été réimprimé à Paris en 1777, avec des notes par Gobet. Rey avoit fait d'autres découvertes qui n'ont pas été publiées.

* REGISELMO (Pasqualino), prêtre Vénitien, vivoit dans le 16e siècle. On lui est redevable du *Vocabolario delle voci Latine con l'Italiane, scelte da migliori scrittori da Girolamo Ruscelli*, Venise, 1588, in-4°. Ce vocabulaire, qui fut long-temps promis par Ruscelli, ne fut publié que 22 ans après sa mort par les soins de Regiselmo, qui le dédia à Jean Trivisano, patriarche de Venise et fondateur du séminaire patriarchal de Saint-Cyprien de Murano.

I. REGIUS ou le ROY, (Urbain), né à Langenargen sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt, et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardoit la dépense; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme Regius étoit leur caution, il fit une espèce de banqueroute et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea et le réconcilia avec les muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien. Quelques temps après il fut professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il s'attacha en 1530 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses ouvrages ont été imprimés en 3 vol. in-fol. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération. Il laissa treize enfans.

II. REGIUS ou du ROI (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, et en devint professeur à Utrecht. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres ennemis de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers martyrs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes, ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Il finit sa carrière le 19 février 1679. Ses principaux ouvrages sont, I. *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4°. II. *Fundamenta Physices*, 1661, in-4°. On l'accusa d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des Animaux*, et de l'avoir ensuite presque tout inséré dans cet ouvrage. III. *Philosophia naturalis*, 1661, in-4°, qui a été traduite en français à Utrecht, 1686, in-4°. IV. *Praxis Medica*, le meilleur de ses écrits, 1657, in-4°. V. *Hortus academicus Ultrajectinus.* Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REGNARD, (Jean-François) naquit à Paris d'une bonne famille en 1647. Sa passion pour

les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie ; à son retour s'étant embarqué à Gènes sur un bâtiment anglais qui alloit à Marseille, il fut pris par les vaisseaux algériens et conduit à Alger. Il avoit du talent pour la cuisine, art qu'il avoit exercé pour satisfaire son goût pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il étoit devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il alloit être puni selon les lois, qui veulent « qu'un chrétien, trouvé en flagrant délit avec une mahométane, expie son crime par le feu ou se fasse mahométan. Le consul de la nation française, qui avoit reçu depuis peu une somme considérable pour le racheter ; s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard devenu libre retourna en France, emportant avec lui la chaîne dont il avoit été attaché. Le 26 mars 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la France et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de Suède lui conseilla de voir la Laponie. Il s'embarqua à Stockholm avec deux autres Français et passa jusqu'à Torno ou Tornéo, qui est la dernière ville du côté du nord, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta le fleuve Torno, et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terràque marique,
Sistimus hîc tandem nobis ubi defuit orbis.

On les a traduits ainsi en français :

Nos Français, éprouvés par cent périls divers,
Du Gange et du Zaïr nous avons vu les sources,
Parcouru l'Europe et les mers;
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

De retour à Stockholm, il en partit le 3 octobre 1683, pour aller en Pologne. Ayant visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris, après un voyage de trois années. Enfin, lassé de ses courses, il se retira dans une terre proche de Dourdan, à 11 lieues de la capitale. Là il goûtoit les délices d'une vie sensuelle, dans la compagnie de personnes choisies, et dans les charmes de l'étude. C'est dans cette retraite qu'il finit ses jours, le 4 septembre 1709. On a faussement prétendu que cet homme si gai étoit mort de chagrin, et plus faussement encore qu'il avoit avancé ses jours. Il est certain qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion ; car il étoit grand mangeur : il eut l'imprudence d'aller à la chasse le même jour, de s'y échauffer extrêmement, et de boire à son retour un grand verre d'eau à la glace ; ce qui lui causa une révolution si violente et si subite, qu'il expira le lendemain, sans qu'on pût le secourir. Il n'aimoit pas plus les médecins que Molière; mais il fut une preuve que si la médecine fait quelquefois du mal, un mauvais régime en fait bien davantage. La meilleure édition de ses OEuvres est celle de Paris, 1790, en 4 vol. in-8°, avec des remarques; il y en a une autre de Paris, 1772, 4 vol. in-12 : le premier volume contient la relation de ses voyages en Flandre, en Hollande, en Suède, en

Danemarck, en Laponie, en Pologne et en Allemagne; il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention: le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avoit composé ces relations que pour s'amuser; il ne comptoit pas les publier. Le second volume renferme *La Provençale*, *œuvre posthume*: c'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur mer où il fut pris et mené à Alger; elle contient quelques particularités de sa vie; ensuite des pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des excellens poètes comiques. « Qui ne se plaît point aux comédies de Regnard, dit Voltaire, n'est point digne d'admirer Molière; » et Boileau, grand admirateur de ce dernier poète, disoit néanmoins « que Regnard n'étoit pas médiocrement plaisant. » Les pièces de Regnard conservées au Théâtre français sont, I. *Le Joueur*, où l'on remarque, plus que dans ses autres productions, le comique d'observation et de caractère. Dufresny, qui donna presque en même temps que lui le Chevalier joueur, l'accusa d'avoir profité de la lecture de son manuscrit; et l'on dit fort plaisamment « qu'il se pouvoit que tous deux fussent un peu voleurs, mais que Regnard étoit *le bon larron*. » On rima même ce bon mot:

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur seroit un caractère
Qui plairoit par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, et de Rivière en prose.
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Ce poète connoissoit le caractère qu'il avoit tracé: il étoit joueur, et joueur heureux. On prétend qu'il avoit gagné au jeu une partie de sa fortune dans un voyage d'Italie. II. *Les Ménechmes*: imitation de Plaute, supérieure à son original. III. *Démocrite amoureux*: pièce qui seroit un peu froide sans quelques scènes qui sont vraiment comiques. IV. *Le Distrait*, qui n'est qu'une suite d'incidens plus ou moins plaisans: aussi la pièce est, en général, d'un effet médiocre. Le personnage du Distrait étoit le portrait fidèle d'un homme de la cour de Louis XIV, le comte de Céreste-Brancas, que La Bruyère avoit déjà eu en vue dans son article de Ménalque, où toutes les distractions du Léandre de Regnard se trouvent exactement notées. V. *Les Folies amoureuses*, pleines de saillies et de gaîté. VI. *Le Retour imprévu*, une des plus jolies petites pièces que nous ayions. VII. *La Sérénade*, très-inférieure à la précédente. VIII. *Le Légataire*, le chef-d'œuvre de la gaîté comique, et peut-être celui de Regnard; car le Joueur est un peu défiguré par deux rôles de charge, la comtesse et le marquis. Quant à la petite comédie, *Attendez-moi sous l'orme*, elle est attribuée à Dufresny. IX. Regnard a aussi travaillé pour le Théâtre italien, et a donné à l'Opéra *le Carnaval de Venise*, mis en musique par Campra. La gaîté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble, ainsi que dans le familier; mais la bonne morale y est quelquefois blessée. Si J. J. Rousseau eût vécu deux ans de plus, il auroit vu confirmer par l'événement ses appréhensions au sujet du Légataire, et auroit conclu avec encore plus de fondement à la suppression de

cette pièce. « C'est une chose incroyable, dit J. J. Rousseau, qu'avec l'agrément de la police on joue publiquement, au milieu de Paris, une comédie (le Légataire) où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe avec son digne cortége de soins que les lois payent de la corde : . . . faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, et tout y est applaudi.... Belle instruction pour des jeunes gens, *nescii auræ fallacis*, qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice.... » La versification de Regnard n'est pas toujours bien correcte; mais l'auteur plaît par sa légèreté et par la vivacité du dialogue. (*Voyez* GACON.) X. Des *Poésies diverses*, qui consistent en satires, épîtres, etc. On y distingue la *Satire des maris*, en réponse à la Satire des Femmes de Boileau; et l'épître où il propose de consacrer une abbaye à Bacchus. Il s'exprime ainsi :

Les pères chanteront matines
Fort courtes, de peur d'ennuyer;
Les frères seront aux cuisines,
Moi, j'aurai la clef du cellier.

Regnard et Boileau furent longtemps brouillés; ils se raccommodèrent en 1705, et Regnard dédia à Despréaux ses Ménechmes. Il lui disoit, dans son épître dédicatoire en vers :

De tes traits éclatans admirateur fidèle,
Ton style, en tous les temps, me servit de modèle;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.

Malgré ces éloges, il ne supprima point une pièce satirique intitulée : *le Tombeau de Boileau Despréaux*, où ce juge du Parnasse est fort maltraité. Regnard avoit l'esprit aussi caustique que lui; et s'il n'avoit pas fait des comédies, il auroit fait volontiers des satires. Dans une nouvelle édition de ses œuvres, on a ajouté deux volumes de pièces qu'il avoit données au Théâtre italien, qui ne valent pas, à beaucoup près, ses comédies jouées sur le Théâtre français.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, natif de Moulins, mort à Paris en 1706, âgé de 79 ans, étoit de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs *morceaux* estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne* et *Faustine;* et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du Temps.

I. REGNAULT (N.), auteur dramatique, mort vers le milieu du 17e siècle, a donné deux tragédies fort médiocres, *Marie Stuart*, jouée en 1639, et *Blanche de Bourbon*, en 1641 : l'une et l'autre imprimées à Paris.

II. REGNAULT (Noël), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris le 14 mai 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne et les exercices de la piété remplirent ses jours. Quoiqu'il eût consacré un temps considérable à la physique, il ne s'est pas fait une réputation étendue dans cette partie. On a de lui, I. *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en apprend communément dans les colléges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. II. *Origine ancienne de la*

physique nouvelle, 3 vol. in-12 : l'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs grands physiciens la gloire de beaucoup de découvertes physiques. III. *Entretiens mathématiques*, 1747, en 3 vol. in-12. IV. *Logique en forme d'entretiens*, in-12, 1742 : elle n'a pas eu autant de succès que ses Entretiens physiques.

III. REGNAULT. *Voy.* Guise, n° VII.

† I. REGNIER (Mathurin), poète français, né à Chartres le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613, marqua dès sa jeunesse son penchant pour la satire; son père le châtia plusieurs fois pour l'en corriger: punitions, prières, tout fut inutile. Ce talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de deux mille livres sur une abbaye. Il dévoluta en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût pour le plaisir. Vieux dès 30 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. Il se fit lui-même cette épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

On trouve, dans le recueil de ses œuvres dédiées à Henri IV, seize *satires*, trois *épîtres*, cinq *élégies*, des *stances*, des *odes*, etc. Les meilleures éditions de ces différentes pièces sont celle de Londres, en 1733, in-4°, et celle de Rouen, in-8°, 1729, avec des remarques curieuses. On en a deux autres plus portatives : l'une d'Elzevir, 1652, in-12 : et l'autre de Paris, 1746, in-12. Ses satires sont ce qui mérite le plus d'attention dans ce recueil. Imitateur de Perse et de Juvénal, Regnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une extrême licence. Il a des vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, plusieurs expressions naïves. Le coloris de ses tableaux est vigoureux ; mais son style est trop souvent incorrect, ses plaisanteries basses ; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques !

Malgré son humeur satirique, on a prétendu que Regnier avoit tant de bonté dans le caractère, qu'on l'appeloit le bon Regnier. Du moins il semble le dire lui-même :

Et le surnom de *Bon* me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

† II. REGNIER (François-Séraphin) Desmarais *ou plutôt* Desmarêts (car il avouoit lui-même avoir toujours mal écrit son nom), naquit à Paris en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie dans le collége de Montaigu; et pour se distraire de l'ennui des subtilités scolastiques, il *traduisit* en vers burlesques la Batrachomyomachie d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de quinze ans. Le duc de Créqui, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile ; il apprit la langue italienne, dans

laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses odes pour une production de l'amant de la belle Laure; et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place à celui qui l'avoit causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur; et trois ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Regnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et *composa* tous les Mémoires qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Regnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il auroit été évêque, sans sa *traduction* d'une scène voluptueuse du *Pastor fido*. Cet écrivain mourut à Paris le 6 septembre 1713. Il soutenoit ses opinions avec une opiniâtreté qui, selon Furetière, lui fit donner le nom de l'abbé *Pertinax*. Cette roideur de caractère l'empêchoit de prodiguer son suffrage; et dans une occasion où on le pressoit de mentir pour un homme puissant, sous peine d'encourir sa disgrace, il répondit : « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi. » Nous avons de lui, I. Une *Grammaire française*, imprimée en 1676, en 2 vol. in-12; la meilleure édition est celle de 1710, in-4° : on trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue; s'il n'est pas aussi profond sur la métaphysique des langues que la Grammaire raisonnée de Port-Royal, il contient au moins, relativement à la langue française, des discussions importantes et utiles, que cette grammaire n'offre pas. C'est, en effet, le premier traité complet sur l'étude de notre langue. Il a été amèrement critiqué par le P. Buffier. II. Une *Traduction*, en vers italiens, des Odes d'Anacréon, in-8°, qu'il dédia en 1692 à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse. III. Des *Poésies françaises, latines, italiennes* et *espagnoles*, réunies en 1768 en 2 vol. in-12 : ses vers français offrent de la variété, de la gaîté, des moralités heureusement exprimées; mais son style est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Cet envoi d'une violette est aussi agréable que spirituel :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Les vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grace. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et 1750, 2 vol. in-12. IV. Une *Traduction* de la Perfection chrétienne de Rodriguès, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée en 3 vol. in-4° et en 4 vol. in-8° : cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un style plus pur et plus coulant. V. Une *Traduction* des deux livres de la Divination de Cicéron, 1710, in-12. VI. Une autre *Version* des livres de cet auteur *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12. VII. L'*Histoire des démêlés de la France avec la cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses*, 1707, in-4°; ouvrage assez intéressant pour les pièces justificatives qu'il renferme; mais qui prouve que l'auteur n'avoit que des talens médiocres pour l'histoire. Son style, quoique pur et correct, n'a ni le

mouvement ni le sel dont le sujet paroissoit susceptible. Dans ses autres ouvrages il écrivit avec une élégante simplicité. On y souhaiteroit seulement plus de force et de précision. Ménage, qui soumettoit ses écrits et sur-tout ses vers italiens à sa critique, se plaignoit que l'abbé Regnier les énervoit par trop de sévérité. « Tout s'en va, disoit-il, en limure. »

* III. REGNIER (Jacques), médecin et poète latin, né à Beaune le 6 janvier 1589, fit ses premières études dans cette ville, et fut ensuite envoyé à Dijon, où il devint répétiteur des enfans d'un de ses parens. Il alla ensuite à Besançon, où il subsista assez long-temps par son travail; de là il se rendit à Lyon, où il resta deux ans; ses épargnes dans cette ville lui servirent à faire un voyage à Paris, où il donna plusieurs pièces de théâtre à l'hôtel de Bourgogne, entre autres, l'*Amphitryon* de Plaute. Les rétributions qu'il retira de ses pièces, et de ce qu'il pouvoit gagner à corriger pour les imprimeurs des ouvrages savans, servirent à le faire subsister pendant son séjour dans cette ville. De Paris il se rendit à Cahors, et de là à Bordeaux, où il étudia la médecine par théorie et par pratique sous les plus illustres maîtres. Au bout de deux ans, soit par inconstance, soit dans le dessein de se perfectionner davantage, il alla à Saintes, où il exerça la médecine avec le plus grand succès. C'est dans cette ville qu'il composa, en l'honneur de sa maîtresse, un poëme qui commence par *Magdalin ardebam*, etc. De retour dans sa patrie, après quinze ans d'absence, il y exerça son art avec les mêmes succès qu'il avoit eus à Saintes, et il en recueillit le même fruit. Regnier mourut à Beaune en 1663. Outre la connoissance des langues grecque et latine, il étoit instruit de la nature des animaux, des poissons, des plantes et des minéraux; il savoit l'histoire grecque, l'histoire romaine, un peu de l'histoire ecclésiastique, l'histoire de France, l'histoire des Turcs, et quelques autres histoires particulières. Il étoit savant en chronologie et en géographie. Il avoit composé un livre d'*Observations sur les maladies pestilentielles*, qui n'a point paru, et qu'on soupçonne avoir été dérobé par quelque plagiaire, dans le dessein de se faire un jour honneur de ce qui ne lui appartenoit pas, et d'autres *ouvrages* pieux et profanes en vers latins, et qui ont été perdus et dérobés. On trouva dans ses papiers un *poëme* à la louange du cardinal de Richelieu, un autre *poëme* sur la prise d'Arras, etc. Regnier étoit habile dans la partie de la médecine qu'on appelle *thérapeutique*, ou la cure des maladies; mais il étoit sur-tout savant dans celle qu'on appelle *diagnostique*, c'est-à-dire, dans l'art de juger de la nature d'une maladie par ses symptômes; et encore plus dans ce qu'on appelle la *prognostique*, ou l'art de prévoir les événemens et les effets des maladies. On a de lui des fables intitulées *Apologi Phædrii ex Ludricis J. Regnerii, Belnensis doctoris medici; Divione, apud Petrum Palliot, regis bibliopolam et chalcographum, sub signo Reginæ Pacis ante Palatium*, in-12 de 125 pag. en caractères italiques, janvier 1643. Ces fables sont divisées en deux parties : la première de quarante fables, la seconde de soixante, ce qui fait en tout cent; leur titre, *Apologi Phædrii*, a donné lieu à une erreur bien sin-

gulière : au lieu d'entendre par-là, « Apologues dans le genre de ceux de Phèdre, » on a cru que c'étoit une édition de Phèdre. En conséquence, on trouve les fables de Regnier placées dans plusieurs catalogues des fables de Phèdre, entre autres dans le Phèdre de Coustellier, 1747, et dans celui du P. Brottier, Barbou, 1783. Dans le catalogue de la bibliothèque impériale on a fait la même faute. Regnier a mis à la fin de ses fables imprimées, *hic cestus artemque repono;* ce qui ne l'a point empêché, sur la fin de ses jours, de composer un autre *recueil* de fables, trois fois plus gros que le premier, et qui est resté manuscrit.

* REGOLO (Sébastien), né à Brisighella, dans le territoire de la Romagne, et professeur de belles-lettres pendant vingt-cinq ans à Bologne, où il mourut en 1570, âgé de 56 ans, a publié, I. *In Ciceronis orationem in C. Verrem primam, explicationes*, Bononiæ, 1564. II. *In primum Æneidos Virgilii librum ex Aristotelis de arte poeticâ et rhetoricâ præceptis explicationes*, Bononiæ, 1563. III. *Oratio habita in academiâ Bononiensi* 3 *novembri* 1563,

* REGUESENSE (Joseph-Marie), de Palerme, de la compagnie de Jésus et de la famille des princes de Pantelleria, mort en 1690, a écrit, I. *Selectarum disputationum in primam secundæ D. Thomæ, lib.* 4. II. *Additiones ad quæstiones selectas in primam secundæ D. Thomæ.* III. *Brevis disputatio theologica de honestate contritionis et attritionis, earumque sufficientiâ ad remissionem culpæ in sacramento, vel extra sacramentum pœnitentiæ.* IV. *Opuscula theologica.* V. *Innocentiæ divinæ cum humano scelere certamen.* VI. *Raccolta di sermoni detti nel palazzo apostolico, ed altri luoghi di Roma.*

† I. RÉGULUS (Marcus Attilius), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J. C., réduisit les Salentins, et se rendit maître de Brindes, leur capitale. Consul une seconde fois avec Maulius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et de Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée, sur la côte de Sicile : ils leur prirent soixante-quatre galères, et en coulèrent à fond plus de trente. Régulus, resté en Afrique après cette victoire, gagna sur terre une bataille qui fut suivie de la reddition de plus de deux cents places, et sur-tout de Tunis, ville à trois ou quatre lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix; mais Régulus ne voulut pas la leur accorder. Xantippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de l'y forcer. Il y eut un combat entre lui et le consul ; il tailla en pièces 30 mille Romains, fit 15 mille prisonniers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. (*Voyez* FULVIUS I.) On l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y proposer la paix et l'échange des prisonniers; mais loin de solliciter cet échange, Régulus persuada au sénat de le rejeter avec fermeté ; il retourna dégager sa parole, et se livrer aux tortures qu'on lui préparoit. Les Carthaginois irrités inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières, et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil; on l'enferma ensuite dans un tonneau garni de

pointes de fer, l'an 251 avant Jésus-Christ. Horace a célébré le dévouement généreux de Régulus dans l'ode *Cœlo tonantem*, etc. La femme de ce Romain, ayant appris l'excès de cruauté qui l'avoit privée de son époux, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit aussi mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa cinq jours sans nourriture. Ils y périrent tous, hormis un nommé Amilcar qui, ayant soutenu ce tourment, fut délivré et traité avec douceur. Quelques-uns révoquent en doute le dévouement de Régulus, et même son voyage à Rome. Polybe, à la vérité, ne parle ni de l'un ni de l'autre. Cette anecdote est cependant consacrée en quelque sorte par l'histoire romaine. On peut citer, à l'appui de cette dissertation, les raisons de Voltaire, dans le 52e chapitre de sa *Philosophie de l'Histoire*. « Ne douterons-nous pas encore, dit-il, de Régulus qu'on fait enfermer dans un coffre, armé en-dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment Polybe, presque contemporain, Polybe qui étoit sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome et de Carthage, auroit-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, et qui auroit si bien justifié la mauvaise foi dont les Romains en usèrent avec les Carthaginois? Comment ce peuple auroit-il osé violer si barbarement le droit des gens avec Régulus, dans le temps que les Romains avoient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage sur lesquels ils auroient pu se venger? Enfin, Diodore de Sicile rapporte dans un de ses fragmens que les enfans de Régulus ayant fort maltraité des prisonniers carthaginois, le sénat romain les réprimanda, et fit valoir le droit des gens. N'auroit-il pas permis une juste vengeance aux fils de Régulus, si leur père avoit été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de Régulus s'établit avec le temps : la haine contre Carthage lui donna cours ; Horace la chanta, et depuis on n'en douta plus. »

† II. RÉGULUS (saint), Grec, natif d'Achaïe, fut, dit-on, averti par un songe d'abandonner sa patrie pour se rendre en Albion (la Grande-Bretagne), et d'emporter avec lui l'os du bras, trois doigts et trois orteils de St. André. Il obéit, s'embarqua avec plusieurs de ses compagnons ; et après avoir essuyé une tempête affreuse, il fut jeté, l'an 370, sur les côtes de l'Otholinia, dans les états d'Herguste, roi des Pictes. Ce prince n'eut pas plutôt appris l'arrivée des saints étrangers avec leurs reliques, qu'il donna des ordres pour leur réception. Il leur offrit son propre palais, et fit bâtir auprès une église qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Régulus. Cette fondation est l'origine de la ville de Saint-André en Écosse.

† REIDANUS *ou* VAN REID (Everhard), de Deventer, bourguemestre à Arnheim, et député des états-généraux, mort le 25 février 1602, à 53 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Origine et Progrès des guerres des Pays-Bas*, depuis 1566 jusqu'en 1601. On y souhaiteroit plus d'impartialité. Aux dernières éditions, on a joint une continuation par Jean Van den-Sande jusqu'à l'an 1644. Elle fut traduite en latin

par Denis Vossius, à Leyde, 1633, in-folio.

† REID'S (Thomas), professeur de philosophie dans l'université de Glasgow en Écosse, né en 1709, a dû sa réputation en Angleterre à un célèbre ouvrage de Métaphysique *sur les Facultés intellectuelles et morales de l'ame*, Edimbourg, 1785, in-4°., et à de profondes Recherches sur la nature de l'Esprit humain, Edimbourg, 1764, in-8°. La traduction française a paru à Amsterdam en 1768, 2 vol. in-12. Il est mort au mois d'octobre 1796.

* REIFFEMBERG (Ferdinand de), de l'illustre famille des barons de ce nom, dans le pays de Trèves, entra chez les jésuites, où il se fit connoître par quelques pièces de poésies qui ne sont pas sans mérite. On a de lui, I. La *Traduction latine* de l'ouvrage italien de Scipion Maffey sur la Grace, le Libre Arbitre et la Prédestination, divisé en 16 livres: les *Réponses* que ce savant fit aux jésuites qui prétendirent le réfuter, et une *Dissertation* sur ces matières, furent ajoutées à l'ouvrage par le P. Reiffemberg, Magonza et Francfort, 1756, in-folio. II. Un *Recueil de Poésies latines*, avec une *Dissertation sur le Style lapidaire*, un vol. in-8°. III. Une *Apologie des jésuites*, en allemand. IV. *Préceptes moraux*, en grec et en latin, suivis d'*Exemples tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, à l'usage des colléges du Bas-Rhin et de la Westphalie*, 5 vol. in-8°. Cette compilation est faite avec choix et méthode. V. *Histoire des Jésuites du Bas-Rhin*, depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On désireroit dans cet ouvrage plus de critique, et un style plus noble et plus concis. La mort qui le surprit en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de continuer cet ouvrage. Sous le nom pastoral de *Mirtisbus Sarpedonius*, il a encore publié un ouvrage intitulé *De verâ Atticorum pronunciatione ad Græcos intra urbem Dissertatio, quâ cum ex historiâ, tum ex veterum Græcorum, Latinorumque testimoniis ostenditur quàm longè hodierna Græcorum pronunciatio à veteri discesserit*, Romæ, 1750, in-4°.

* REIFFENSTUEL (Anaclet), savant théologien allemand, de l'ordre des mineurs réformés de Saint-François, vivoit au commencement du 18e siècle. Il fut professeur de théologie en Bavière: sa *Théologie sur le Probabilisme*, en 2 vol. in-4°, est estimée pour la méthode et la clarté qui la caractérisent. Elle eut plusieurs éditions en Allemagne et sur-tout en Italie, avec des additions, des corrections par les PP. Maffey, Kreslinger et Dalmatius Kirck; et un supplément par le P. Mansi, religieux de l'ordre de la Mère de Dieu. Il en parut une nouvelle édition à Trente, 1765, revue et considérablement augmentée par le P. Flaviano Ricci, mineur réformé. On a encore de lui *Jus canonicum universum cum tractatu de regulis juris, et repertorio generali*, 6 vol. in-folio.

* REIGERSBERGEN (Marie de), épouse de l'immortel Grotius, qui lui dut son évasion du château de Loevestein, le 22 mars 1621. « Une telle femme (dit Bayle) méritoit, dans la république des lettres, non seulement une statue, mais les honneurs de la canonisation; car c'est à elle qu'on est redevable de tant d'excellens ouvrages que

son mari a mis au jour, et qui ne seroient jamais sortis des ténèbres de Loevestein, s'il y eût passé toute sa vie, comme des juges, choisis par ses ennemis, l'avoient prétendu. »

*REIGNY (Louis-Abel BEFFROY de), dit le Cousin-Jacques, né à Laon le 6 novembre 1757, homme de lettres, professeur de rhétorique et de belles-lettres dans plusieurs colléges, depuis 18 jusqu'à 22 ans, membre du musée de Paris, du lycée des arts, de l'académie de Bretagne et de plusieurs autres sociétés littéraires, vint à Paris en 1770. Doué d'un esprit actif, il mit en usage tous les moyens d'acquérir de la renommée. On a de lui un grand nombre de productions dont les titres sont bisarres. Le désir d'un succès éphémère leur a souvent imprimé un caractère d'originalité qui séduisit la multitude. Le même désir lui donna aussi, en 1799, l'idée d'un *Dictionnaire des Hommes et des Choses*, conception bisarre, sans plan et sans mesure; la police empêcha la continuation de cet ouvrage, dont il avoit déjà paru un certain nombre de cahiers. Le Cousin-Jacques travailla aussi pour le théâtre. En 1791 il donna *Nicodème dans la Lune*, qui eut un succès prodigieux; il fut représenté 373 fois. Ses autres ouvrages sont, I. *Petites Maisons du Parnasse*, Bouillon, 1783, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage, mêlé de prose et de vers, renferme quelques morceaux de prose et des tirades qui ne sont pas sans mérite, mais noyés dans un fatras de lieux communs, de répétitions et de plagiats, qui prouvent que l'auteur avoit une excellente mémoire. II. *Malborough*, *Turlututu*, *Hurluberlu*, imprimé à Bouillon, réimprimé à Soissons, 1783, 3 vol. in-8°. III. Les *Lunes*, Paris, 1785, 1787, 24 vol. in-18 qui eurent deux éditions. IV. Le *Courrier des Planètes*, Paris, 1788, 1790, 10 vol. V. Les *Nouvelles Lunes*, Paris, 1791, in-8°. VI. Le *Consolateur*, Paris, 1792, 3 vol. in-8°. VII. La *Constitution de la Lune*, Paris, 1793, 1 vol. in-8°. Il y a dans cet ouvrage quelques bonnes idées. VIII. *Testament d'un Electeur de Paris*, Paris, 1795, 1 vol. in-8°. IX. *Précis historique de la Prise de la Bastille*, Paris, 1789. On prétend que ce *Précis* eut 17 éditions. X. *Histoire de France pendant trois mois*, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. XI. *Les ailes de l'amour*, jouées aux Italiens en 1786, et aux Jeunes-Artistes en 1799, Paris, 1786, in-8°. XII. L'*Histoire universelle*, opéra comique, jouée quatre-vingt-sept fois à Feydeau en 1790, 1791. XIII. *Le club des bonnes gens*, joué cent dix-sept fois à Feydeau, à plusieurs reprises, Paris, 1791. XIV. *La petite Nanette*, jouée quarante-deux fois à Feydeau, Paris, 1797. X. Et un grand nombre d'autres *opéras* qui obtinrent presque tous un grand succès. Le Cousin-Jacques a fait la musique de presque tous ses opéras: elle est peu travaillée, mais facile et agréable. Cet écrivain si fécond est mort à Charenton près Paris à la fin d'avril 1810.

† REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle, pendant plusieurs années, les opinions de Luther; mais ennuyé du célibat, il se retira à la cour de Wittemberg, se fit luthérien, et

se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubinge, et la direction du collége. Il mourut en 1628. On a de lui plusieurs *ouvrages* de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens temps dans lesquels il les écrivit.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, fut d'abord pasteur des églises de Werder et de la Villeneuve; il devint ensuite premier pasteur, prévôt de Saint-Pierre, inspecteur du collége de Cologne, conseiller du consistoire, et confesseur de la reine et de la princesse royale de Prusse. C'étoit un théologien modéré. Nous avons de lui, I. *Tractatus de redemptione*, Hall, in-8°. II. *La nature du mariage et la rejection du concubinage*, in-4°, en allemand, contre Christophe Thomasius, qui avoit écrit en faveur de ce dernier état. III. *Considérations sur les vérités divines contenues dans la confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4° : ouvrage regardé comme fort important par ceux de sa communion. IV. Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français; on n'y remarque ni l'orateur éloquent, ni l'homme de goût. V. Plusieurs *Traités de métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'ame, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINCE (Nicolas), secrétaire du cardinal du Bellay, mérita sa confiance par une intégrité à toute épreuve, et par le secret le plus inviolable. L'empereur Charles-Quint disoit un jour au pape Jules III que « Reince étoit celui qui lui avoit fait le plus de peine en Italie, dans le temps que le cardinal du Bellay étoit ambassadeur de France à la cour de Rome. » Un tel reproche, supérieur à toutes les louanges, et qui en étoit lui-même une très-délicate, étoit dû à Reince : il avoit refusé cinq mille ducats que ce prince lui fit offrir secrètement, pour donner copie de quelques points de l'instruction de l'ambassadeur son maître. Cet homme estimable a laissé une *version* des Mémoires de Commines, en italien.

REINECCIUS (Reinier), de Steinheim, dans le diocèse de Paderborn, enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595. On a de lui, I. Un *Traité* de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi historiam*, Helmstadt, 1583, in-folio: ce n'est qu'une compilation assez mal digérée. II. *Historia Julia*, in-fol., 1594, 1595 et 1597, 3 vol.: ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, sur-tout de l'édition que nous citons. III. *Chronicon Hierosolymitanum*, in-4°, peu commun. IV. *Historia Orientalis*, in-4°, livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reineccius sur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, devint bourgmestre d'Altembourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsick, où il pratiqua la médecine, et où il mourut le 24 février 1667. On a de lui, I. *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation très-utile, en 2 vol. in-fol., Leipsick, 1682; c'est un supplément au grand recueil de Gruter. II. Six livres de *Diverses Leçons*,

1640, in-4°. III. Des *Lettres*, 2 vol. in-4°, 1667-1670; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Ce fut un des savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

REINGELBERGIUS. *Voyez* FORTIUS.

† I. REINHOLD (Erasme), astronome et mathématicien célèbre, né à Salfeld, en Thuringe dans la Haute-Saxe, le 11 octobre 1511, étudia les mathématiques à Wittemberg sous Jacques Milichi, et les professa bientôt après lui-même avec beaucoup de succès dans l'université de cette ville. Il mourut en 1553, en prononçant le vers suivant :

Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

Ses principaux ouvrages sont, I. *Theoriæ novæ planetarum G. Pinbachii, scholiis et tabulis illustratæ*, 1542, in-8°, réimprimées en 1580. II. *Le premier livre de l'Almageste de Ptolemée en grec, avec la version latine, et des scolies pour éclairer les passages les plus obscurs*, 1549, in-8°. III. *Prutenicæ tabulæ cælestium motuum*, in-4°, 1551, réimprimées en 1571 et 1585. IV. *Primus liber tabularum directionum.* Reinhold, lorsqu'il mourut, préparoit des *Ephémérides pour les temps à venir, calculées d'après les nouvelles tables. — Des tables du lever et du coucher de différentes étoiles fixes, suivant les différens temps et les différens climats. — La chronologie éclaircie et établie par les éclipses, la conjonction des planètes et l'apparition des comètes, etc.*

II. REINHOLD (Erasme), fils du précéden, exerça la médecine à Salfeldt, et s'y distingua par ses connoissances mathématiques. Il a écrit un petit ouvrage allemand *sur la Géometrie souterraine*, imprimé à Erfurt en 1575, in-4°, et des *Observations sur la nouvelle étoile qui parut dans la constellation de Cassiopée en l'an 1572.*

REINHOLDS. *V.* RAINOLDS.

REINIE (Gabriel-Nicolas, seigneur de la), né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit, et devint président au présidial de cette ville jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Épernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que nous sommes redevables des beaux réglemens de police qui s'observoient dans la capitale. L'établissement du guet, la défense aux gens de livrée de porter des cannes et des épées, les lanternes, etc., sont des monumens de son zèle actif et patriotique. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut le 14 juin 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, et sur-tout pour son désintéressement et son équité.

* REINNECCER (Fide-Justus), apothicaire de Salfeld, en Thuringe, au 16e siècle, a laissé un ouvrage écrit en allemand, que Jean Baccer fit paroître en latin, plusieurs années après la mort de l'auteur, sous ce titre : *Thesaurus chymicus experimentorum certissimorum collectorum, usque probatorum à Fide Justo Rein-*

neccero, pharmacopolâ olim Salfeldensium, cum præfatione Tanckii, D. de medicinâ, Lipsiæ, 1609, in-8°; Francofurti, 1620, in-12. Ce recueil est peu estimé aujourd'hui, parce que l'utilité qu'on en peut tirer est pour ainsi dire nulle, en comparaison des avantages que présente la chimie moderne

REIRAC, *Voyez* Retrac.

REISK (Jean), recteur du collége de Wolffembuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, plus savans que méthodiques. I. Sur la *Corne d'Ammon*. II. Sur les *Oracles des Sibylles*, et les autres anciens oracles. III. Sur l'*Assuérus d'Esther*, IV. Sur la *Maladie de Job*, V. Sur les *Images de Jésus-Christ*, et sur la langue qu'il parloit. VI. Sur les *Glossopetres*. VII. Une edition du *Chronicon Saracenicum et Turcicum*, de Wolfgang Drechter, avec des *Notes* et un *Appendice... Voyez* Cluvier, n° I.

† REISKE (Jean-Jacques), savant orientaliste et critique profond, né en 1706, dans une petite ville du duché d'Anhalt, eut à lutter dans sa première éducation contre des difficultés qu'il surmonta par sa persévérance, et vint achever ses études en 1733 à Leipsick. S'étant perfectionné dans la langue arabe, il traduisit un ouvrage de cette langue, et entreprit à pied le voyage de Leyde, dans la vue d'étendre encore ses connoissances dans ce genre. Il y fut employé à mettre en ordre les manuscrits arabes de la bibliothèque de cette université pour un salaire très-modique, et s'occupa en même temps à traduire en latin plusieurs morceaux du français et de l'allemand, que Dorillac lui envoyoit et qu'il a insérés dans ses *Miscellanea critica*. Ce fut à son invitation que Reiske traduisit en latin la *Geographie d'Abulfeda*, de l'arabe, et *Chariton* du grec. Après un séjour de huit années, il se détermina à quitter Leyde par rapport à quelques démêlés qu'il eut avec le jeune Burmann; il y prit le grade de docteur en médecine et vint s'établir de nouveau à Leipsick, où il obtint une chaire d'arabe; pendant 12 ans y vécut dans une extrême pauvreté, obligé de travailler pour les journalistes et les libraires. A cette époque de sa carrière il enrichit d'un grand nombre d'articles intéressans les *Acta eruditorum*, et au milieu de ces travaux il publia ses *Animadversiones in auctores græcos*, en 5 volumes, ouvrage rempli d'érudition et qui lui fit le plus grand honneur. En 1758, à la mort d'Haltausius, il fut nommé recteur de l'académie de Leipsick, poste honorable et lucratif qui le mit au-dessus du besoin, et à portée de suivre dans l'aisance ses études favorites. A-peu-près dans le même temps il avoit épousé Ernestine Muller, femme remplie de connoissances rares, et presque aussi versée que lui dans la littérature grecque; elle l'aida dans tous ses travaux littéraires, et particulièrement dans son immortelle édition des *Orateurs grecs*. Reiske mourut en 1774, laissant après lui une grande réputation et une foule d'ouvrages publiés par ses soins ou enrichis par ses travaux. Nous ne citerons dans le nombre que les plus importans et ceux qui sont les plus recherchés. Indépendamment des remarques sur les auteurs grecs dont nous avons parlé, on a de lui une édition des *Orateurs grecs*, en 12 volumes in-8°, continuée et

achevée par sa veuve ; de *Denys d'Halicarnasse*, en 7 volumes ; des *OEuvres de Plutarque*, en 9 volumes ; de *Théocrite*, en 2 vol. in-4°, etc. On lui doit encore, *Maximi Tyrii dissertationes*, *græcè et latinè*, *cum notis variorum*, Lipsiæ, 1771, 2 vol. in-8°. *Porphyrius de abstinentiâ ab esu animalium*, *græcè et latinè*, *cum notis variorum*, *editionem curavit et notas adjecit Joan.-Jac. Reiske*, Traj. ad Rhen. 1767, in-4°. *Porphyrius de antro nympharum*, *græce et latinè*, Traj. ad Rhen. 1765 et 1792, in-4°. *Dionis Chrysostomi orationes græcæ*, Lipsiæ, 1784, 2 vol. in-8°. *Anthologia græca*, etc., *cum commentariis*, Lipsiæ, 1754, 2 vol. in-8°. *Charitonis Aphrodisiensis de Chæreia et Callirhoë libri octo*, *græce*; *Jac.-Phil. d'Orville publicavit*, *animadversionesque adjecit*; *Joan.-Jac.* Reiske *latinè vertit*, Amstelodami, 1750, 2 vol. in-4°. *Constantini Porphyrogennetti*, *libri duo de cœremoniis aulæ Byzantinæ*, *græcè et latinè*, Lipsiæ, 1751, 2 tomes qui se relient en 1 vol. in-fol. Ce recommandable et laborieux savant avoit écrit, en allemand, des *Mémoires de sa vie;* mais il ne les avoit portés que jusqu'à l'année 1771. Son épouse a continué ces Mémoires jusqu'en 1774, et les a publiés à Leipsick en 1783, in-12 de 816 pages.

* REJON DE SILVA (don Diego Antonio), secrétaire-d'état de Charles III, et membre de l'académie des beaux-arts de Madrid, né dans le royaume de Murcie en 1750, mort à Madrid en 1798, a publié, I. *Dictionnaire des beaux arts*, écrit en espagnol, Ségovie, 1788, in-4°. II. *La peinture*, poëme en trois chants, Ségovie, 1786, in-8°. Il *traduisit* en espagnol le Traité de la peinture de Léonard de Vinci et les trois livres écrits sur le même sujet, par Alberti, avec des notes précieuses, sur-tout relativement à l'anatomie, science qui du temps de Vinci étoit encore au berceau. Rejon concerta ses notes avec les plus habiles anatomistes.

† RELAND (Adrien), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paroître dès son enfance des talens extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences: dès l'âge de onze ans il avoit fini ses classes. La chaire de philosophie de Harderwick ayant vaqué, il y fut nommé à l'âge de vingt-quatre ans ; mais il la quitta pour une place de professeur en langues orientales et en antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite-vérole l'emporta le 11 février 1719. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Description de la Palestine*, très-savante et très-exacte : l'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été ; il publia cet ouvrage sous le titre de *Palestina monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 volumes in-4°. II. Cinq *Dissertations sur les médailles des anciens Hébreux*, et plusieurs autres *Dissertations* sur différens sujets curieux et intéressans, 1706-1708, 3 vol. in-12. III. Une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8°. IV. *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 1717 : cet ouvrage, écrit avec méthode, renferme beaucoup de savoir et de recherches. V. *De religione Mahometanâ*, traduit en français par Durand; la seconde édition, qui est la plus estimée, est de 1717, in-8°.

il est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des Mahométans, traduit d'un manuscrit arabe ; et le second, les accusations et les reproches qu'on leur fait sans aucun fondement. VI. *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716. VII. Une bonne édition d'*Epictète*. VIII. Un charmant *Recueil* de poésies érotiques, publiées à son insu à Amsterdam en 1701, et réimprimées plusieurs fois sous le titre de *Galatea*, *lusus poeticus*. IX. *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8° : Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage exact et savant, composé par Pierre Reland, son frère.

REMBRANDT (Van-Ryn), peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606, dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit *tableau* qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connoisseur paya 100 florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de la Hollande. Il fut sur-tout employé dans les *portraits* ; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrection. Il avoit une grande collection des meilleurs dessins des peintres italiens, et des gravures de leurs plus beaux ouvrages, mais c'est une richesse dont il ne fit jamais aucun usage pour son art. Ses défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Ce peintre possédoit dans un degré éminent l'intelligence du clair-obscur. Il est égal au Titien pour la fraîcheur et la vérité de ses carnations. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie ; sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Il chargeoit même quelquefois les endroits éclairés de ses tableaux de touches si épaisses, qu'il sembloit plutôt avoir voulu modeler que peindre. On a cité de lui une tête où le nez étoit presque aussi saillant que celui qu'il copioit d'après nature. Quelqu'un lui reprochoit un jour que sa façon particulière d'employer les couleurs rendoit ses tableaux raboteux ; il lui répondit qu'il étoit « peintre et non teinturier. Il se plaisoit à donner à ses figures des habillemens et des coiffures extraordinaires. Il avoit rassemblé un grand nombre de bonnets orientaux, d'armes anciennes, et d'étoffes depuis longtemps hors d'usage. Quand on lui conseilloit d'étudier l'antique pour prendre un meilleur goût de dessin que celui qu'il avoit adopté, qui est ordinairement lourd et écrasé, il mettoit le donneur d'avis dans un coin de son atelier ; et lui montrant toutes ses antiquailles, il lui disoit par dérision que c'étoient là ses antiques. Rembrandt, ainsi que la plupart des gens à talent, étoit sujet à mille caprices. Un jour étant occupé à peindre une famille entière dans un seul tableau qui étoit presque fini, on vint lui annoncer la mort de son singe. Sensible à cette perte, il se le fit apporter ; et sans aucun égard pour les personnes qu'il venoit de peindre, il traça le portrait de l'animal sur la même toile. Cette fi-

gure leur déplut ; mais il ne voulut jamais l'effacer, et il aima mieux ne pas vendre son tableau. Ce qui fait rechercher ses compositions, c'est qu'elles sont très-expressives ; ses demi-figures, et sur-tout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnoit aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes en grand nombre que Rembrandt a gravées sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connoisseurs et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. Ce n'est qu'un assemblage de corps irréguliers et égratignés, mais qui produisent un effet très-piquant. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée, parce qu'il la vendoit ce prix-là : le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les Malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques *Paysages*, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668 selon de Piles, et 1674 selon Houbraken. La plupart de ses tableaux sont d'une petite dimension, et il a traité peu de sujets d'histoire. Gérard Dow est son élève le plus célèbre. Rembrandt avoit une physionomie commune, un air grossier et mal propre qui répondoient à l'obscurité de sa naissance et à la bisarrerie de son habillement. Il ne se plaisoit qu'avec des gens du peuple. « Les grandeurs me gênent, disoit-il : le plaisir n'est que dans l'égalité et la liberté. » Son avarice étoit extrême. Semblable à certains auteurs qui vendent cinq ou six fois le même manuscrit, il usoit de toutes sortes du ruses pour vendre fort cher et plusieurs fois les mêmes estampes. Tantôt il les faisoit débiter par son fils, comme si celui-ci les avoit dérobées : tantôt il feignoit de vouloir quitter la Hollande. Il les vendoit lorsque la planche étoit à moitié terminée, en tiroit un nouveau prix après qu'elle étoit finie ; enfin il la faisoit paroître une troisième fois en la retouchant.

† I. RÉMI (saint), né dans les Gaules d'une famille illustre. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siége pontifical de Reims à 24 ans. Il eut beau résister au peuple, il fallut qu'il sortît de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godart de Rouen et saint Vaast. Quand le roi fut arrivé aux fonts baptismaux, le saint évêque lui dit : « Humiliez vous, Sicambre ; renoncez à ce que vous avez adoré jusqu'ici, et brûlez tout ce que vous avez adoré. » Rémi, profitant de la considération que sa piété lui avoit acquise auprès de Clovis, lui donna, pour bien gouverner son peuple, des conseils qui valent bien ceux de Marc-Aurèle. «Si vous voulez rendre votre règne glorieux, lui écrivoit-il, choisissez des personnes sages pour votre conseil ; soyez le père et le défenseur de votre peuple ; allégez autant que vous le pourrez le fardeau des impôts ; consolez et soulagez les pauvres ; nourrissez les orphelins ; défendez les veuves ; ne souffrez point d'exactions ; employez votre revenu à racheter les captifs. Que la porte de votre palais soit toujours ouverte, afin que chacun de vos sujets puisse aller réclamer votre justice, etc. etc. » Nous n'examinerons pas si Clovis suivit toujours ces conseils ; mais on conviendra du moins qu'on ne pouvoit lui en donner de plus salutaires. On ne sait en quel temps

il mourut; mais il est certain qu'il ne vivoit plus en 535. Nous avons sous son nom quelques *Lettres* dans la Bibliothèque des Pères. Plusieurs savans doutent encore qu'elles soient de lui. *Voyez* l'article de saint Rémi dans la Vie des Saints, tirée des chartriers originaux et des monumens les plus antiques, et traduite de l'anglais par l'abbé Godescard.

† II. RÉMI (saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 854. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette église, la *Réponse aux trois Lettres d'Hincmar* de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence. Il présida au concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières près de Toul en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Ce prélat termina sa vie le 28 octobre 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des Saints dans le supplément au Martyrologe romain, par Ferrari, et dans le Martyrologe de France, de Saussay; mais il ne paroît pas qu'il ait jamais été honoré par un culte public. Rémi fut un des plus savans évêques du 9e siècle. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient avec zèle la doctrine de saint Augustin sur la grace et sur la prédestination; nous avons de lui, *Traité de la condamnation de tous les Hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par Jésus-Christ.* On trouve ce *Traité*, écrit avec force et clarté, ainsi que la *Réponse*, dans la Bibliothèque des Pères, et dans *Vindiciæ prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°. Saint Rémi, dit l'abbé Racine, employa le même langage que tous les saints défenseurs de la grace qui avoient paru avant lui, et qui sont toujours restés inviolablement attachés à la doctrine et à l'esprit des Prophètes, de saint Paul, de l'Église et de Jésus même. *Voyez* GODESCARD.

III. RÉMI D'AUXERRE, ainsi appelé, parce qu'il étoit moine de Saint-Germain d'Auxerre, mort vers l'an 908, eut pour maître Heric ou Henri. Ses études, suivant l'usage de ce temps, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines: on croyoit alors ce que plusieurs pensent aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent un mutuel secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. Son *Traité de grammaire* fut reçu comme ouvrage élémentaire dans toutes les écoles de France, et on n'en étudia pas d'autre pendant plus de 400 ans. On a de lui un *Traité des Offices divins*, et quelques autres *ouvrages* fort superficiels et presque entièrement ignorés. Rémi, pour avoir suivi le goût de son siècle de tout étudier, n'approfondit rien, ainsi que la plupart des docteurs de ce temps-là. Son *Commentaire sur les Psaumes*, Cologne, 1536, in-folio, et inséré dans la *Bibliothèque des Peres*, est sa meilleure production.

IV. RÉMI DE FLORENCE, *ou* REMIGIO FLORENTINO, dominicain et littérateur italien du 16e siècle, se fit connoître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des traductions d'*Ammien Marcellin*, de *Cornelius Nepos*, et de l'*Histoire de Sicile* de Fazello. Il est aussi auteur des *Reflexions* sur l'Histoire de Guichardin, et sur quelques au-

tres histoires, imprimées à Venise en 1582, in-4°, et assez estimées; et de *Poésies italiennes* fort médiocres, Venise, 1547, in-8°. On y trouve une *Traduction* des Épîtres d'Ovide, dont on a donné une belle édition à Paris en 1762. Remigio passa presque toute sa vie à Venise. Son nom de famille étoit Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

V. RÉMI (Abraham), *Remmius*, dont le vrai nom étoit Ravaud, né en 1600, à Rémi, village du Beauvoisis, mort en 1646, professa l'éloquence au collége royal. Il est regardé comme un des meilleurs poëtes latins de son temps. Ses productions parurent en 1646, in-12: on y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait un *Poëme* épique sur Louis XIII, divisé en quatre livres sous le titre de *Borbonias*, in-8°, 1627. Son *Mæsonium* ou *Recueil* de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce qu'il a fait de mieux. Ce vers énergique contre les ergoteurs logiciens est de lui:

Gens ratione furens, et mentem pasta chimaeris.

† VI. RÉMI (Joseph-Honoré), prêtre du diocèse de Toul et avocat au parlement de Paris, mort dans cette dernière ville le 12 juillet 1782, étoit né à Remiremont en 1738. Privé de la vue par les suites de la petite vérole depuis l'âge de huit ans jusqu'à 14, il employa ce temps à cultiver la musique, et sans autre maître que lui-même il devina, pour ainsi dire, la théorie de ce bel art, et apprit à toucher fort bien du clavecin. Le rétablissement de ses yeux lui permit de s'appliquer à d'autres études, et il s'en occupa avec ardeur. Il débuta en 1770 dans la littérature par une brochure intitulée *Le Cosmopolisme*, in-12. Il publia la même année les *Jours*, *pour servir de correctif aux nuits d'Young*, in-12: plaisanterie faite pour tourner en ridicule l'Anglomanie. Il donna ensuite le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12, et la *traduction* du grec de l'hiéroglyphe d'Hyérapole, 1779, in-12; mais ce qui lui acquit le plus de célébrité fut son *Éloge du Chancelier de l'Hôpital*: Discours emphatique, éloge exagéré, mais souvent éloquent, couronné par l'académie française en 1777, et censuré par la sorbonne. L'auteur répondit à cette censure en annonçant qu'il avoit emprunté les articles condamnés de l'abbé Fleury et du jurisconsulte de Laurière. Rémi concourut encore pour le prix de l'académie française, par des éloges de Molière, de Colbert et de Fénélon. Le dernier obtint l'*accessit*. Il étoit occupé, lorsqu'il mourut, de la rédaction de la partie de la jurisprudence pour la nouvelle Encyclopédie, et il fournissoit beaucoup d'extraits au Mercure. Considéré comme journaliste, il avoit l'esprit d'analyse, de la science, de la sagacité; et il s'éloignoit rarement dans ses critiques de la modération convenable, quoique certains écrivains trouvassent qu'il employoit contre leurs productions une ironie trop amère, et un style dur, sec et quelquefois boursouflé. L'homme en lui valoit encore mieux que l'auteur. Souvent il consacroit gratuitement ses veilles à la défense des opprimés. « La belle monnoie, disoit-il, que le grand-merci d'un

malheureux! » Il n'étoit cependant pas riche ; mais il avoit la fortune du sage, la modération dans les désirs. Au-dessus de ce qu'il appeloit *les bêtises de la vanité*, il n'afficha jamais les moindres prétentions. Il a laissé plusieurs *Manuscrits*, un *Dictionnaire* de physique et de chimie, avec l'application des principes et des découvertes de ces deux sciences à l'économie animale ; un *Traité des Communes*, une *Vie de Charlemagne*, et une continuation des synonymes de l'abbé Girard. On ignore ce que ces ouvrages sont devenus.

* VII. RÉMI (Benoît), Espagnol, religieux de l'ordre des clercs mineurs, a écrit plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et théologiques. I. *Décisions pratique-morales pour les capitaines et les soldats des armées.* II. *Traité de morale-pratique des curés et confesseurs envers leurs pénitens.* III. *Traité pratique des principaux fondemens de la foi et de la religion chrétienne.* Tous ces ouvrages et plusieurs autres ont été publiés dans sa langue maternelle, à l'exception d'un ouvrage intitulé, *Manuale confessariorum et parochorum complectens universam theologiæ moralis synopsim*, et d'un autre qui parut sous le titre de *Fasciculus sententiarum, quæ passim in colloquiis urbanis, nec non in litterarum palæstris utiliter accommodantur.*

† I. RÉMOND DE SAINT-MARD (Toussaint), de Paris, proche parent de Rémond de Montmort, qui a écrit sur les jeux de hasard, ne voulut s'engager ni dans les charges ni dans le mariage. Il partagea son temps entre la culture des belles-lettres et la société des gens d'esprit. Ses écrits se sentent de son caractère indolent et paresseux, aussi bien que de son attrait pour une philosophie qui exclut toute sévérité. Il se fit connoître d'abord par ses *Dialogues des Dieux*, écrits avec esprit et quelquefois avec grace ; il y cache des idées fines sous des expressions familières. Mais il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages ; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Épicure. Ses autres ouvrages sont, I. *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de l'*Histoire que celle de Mademoiselle de* **. On y trouve des paradoxes ; mais l'auteur les soutient avec esprit. Son ton n'est pas assez épistolaire; il veut paroître profond, et il n'est très-souvent qu'obscur. II. Trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du Goût*, écrites avec plus de feu que tout le reste ; elles ont une couleur un peu satirique. III. Différens *Traités* sur la poésie en général et sur les divers genres de poésie. On y sent un homme qui avoit médité son sujet, et qui avoit lu avec réflexion les anciens poëtes de Rome et nos meilleurs poëtes français, qu'il ne juge pas toujours sainement. IV. Un petit poëme intitulé *la Sagesse*. Cette production d'une philosophie très-voluptueuse, parut d'abord en 1712, et on la réimprima dans un recueil en 1715, sous le nom du marquis de La Fare qui n'en étoit point l'auteur. C'étoit un vol que l'on faisoit à Saint-Mard. L'auteur représente la Sagesse comme une divinité aussi voluptueuse et plus séduisante que Vénus. V. Une *Lettre sur le goût et le génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles.* Tous ses écrits ont été recueillis en 1745 à Paris, sous

le titre de la Haye, en 3 vol. in-12, et depuis en 1750, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à Paris le 29 octobre 1757, à 75 ans. Il parloit comme il écrivoit, d'une manière précieuse, et cette affectation dépare ses écrits. Il s'étoit formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

† II. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE (Pierre), censeur royal, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, mort à Paris, sa patrie, le 9 octobre 1778, à 84 ans, littérateur estimable et laborieux, a publié les ouvrages suivans : I. *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 vol. in-12 : livre bien fait, purement écrit et qui cependant n'a pas eu beaucoup de succès, parce qu'il est un peu sec. II. *Le Comédien*, 1744, in-8°. On y trouve d'excellentes réflexions, exposées avec beaucoup de clarté. L'auteur connoissoit bien le théâtre ; il avoit fait même quelques comédies, quoiqu'il eût été plus propre à disserter sur la scène qu'à l'enrichir de ses pièces. Il fut chargé pendant quelque temps de la rédaction de la *Gazette de France* et du *Mercure*. La plupart de ses articles sont assez bien raisonnés. Il possédoit l'esprit d'analyse. Rémond étoit un homme très-instruit.

III. REMOND. *V.* MONTMORT.

IV. REMOND. *V.* FLORIMOND.

* REMONDI (François), jésuite qui florissoit vers la fin du 16e siècle et au commencement du suivant, fut professeur de belles-lettres et ensuite de théologie à Parme. On a de lui un grand nombre de *Discours*, et les panégyriques de quelques saints personnages.

* REMONDINI (Balthasar-Marie), évêque de Zante et de Céphalonie, né à Bassano dans les états vénitiens le 14 août 1698, d'une famille illustre, et mort le 5 octobre 1777, est auteur d'un grand nombre d'*ouvrages* sur la religion, et de *mandemens* ; mais il est principalement connu par son livre intitulé *De Zacynthi antiquitatibus et fortuná*, *commentarius*, Venetiis, 1756, in-8°. Il avoit rassemblé des matériaux pour composer l'histoire ecclésiastique de cette île ; mais la mort qui le surprit l'empêcha de l'achever. Il a laissé un grand nombre de manuscrits sur divers points de religion.

REMUS, frère de Romulus. Quelques-uns prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Reims ; d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avoit sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul ; mais tous ces faits sont fort incertains.

* REMY-VAUDREY (Nicolas-Joseph de Saint) gentilhomme franc-Comtois, né dans le 17e siècle, d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de Bourgogne, cultiva les belles-lettres et se fit connoître sur-tout par deux romans bien écrits et remplis de sentimens ; l'un a pour titre : *Histoire de la comtesse de Vergy*, *épouse de Charles de Vaudrey*, *dit* le beau Vaudrey, *ou les aventures de Charles Vaudrey*, Paris, 1722,

in-12. Le second est *Adèle de Ponthieu*, également in-12.

* RENA (Cosme de la), capitaine florentin, de l'académie de la Crusca et de celle de Florence, dont il fut chef en 1673, étoit profondément versé dans la connoissance des antiquités, et principalement dans celle des antiquités étrusques. Entre autres ouvrages qu'il a laissés, on distingue, I. *Cognizione del duca e marchese Ugo di Toscana il salico, e della sua consorte Juditta consanguinea di Corrado I, imperadore, tratta dalla serie MSS. de' duchi e marchesi di Toscana da sincero da Lamole*, (c'est-à-dire, *Cosimo de la Rena*,) Florence, 1687, in-fol. II. *Della serie degli antichi duchi e marchesi di Toscana con altre notizione dell'imperio romano, e del regno de' Goti, e de' Longobardi, dall' esiglio di Momillo Augustolo alla morte di Ottone III, imperadore*, Florence, 1690, in-fol., première partie seulement.

* RENALDINI (Jean), ingénieur, né à Ancône, et mort en 1620, travailla en France, dans les Pays-Bas, dans le Milanez, et dans plusieurs autres états; il laissa par-tout une grande idée de son talent. Nous ne possédons qu'un seul de ses ouvrages.

† RENAU D'ÉLISAGARAY (Bernard), né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé dès son enfance auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du P. Malebranche. La marine étoit son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connoître à Seignelai, qui devint son protecteur, et lui procura en 1679 une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes: l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la magnanimité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui donna ordre d'aller à Brest et dans les autres ports, pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 ou 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'étoit venu dans l'esprit de personne que des mortiers pussent n'être pas placés à terre et se passer d'une assiette solide: il promit de faire des galiotes à bombe; on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral, il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philipsbourg, de Manheim et de Franckendal. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur, avec douze mille li-

vres de pension. Cet habile homme fut demandé par le grand-maître de Malte pour défendre cette île; mais ce siége n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée le 30 septembre 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. « Quelle différence, disoit-il, d'un moment au moment suivant! » La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers; toutes ces qualités étoient chez lui au plus haut degré. La fermeté faisoit son caractère. Il ne démordoit guère, dit Fontenelle, ni de ses entreprises, ni de ses opinions : ce qui assuroit davantage le succès de ses entreprises, et donnoit moins de crédit à ses opinions. Sa générosité étoit extrême. Ayant pris un vaisseau anglais, sur lequel il y avoit pour quatre millions de diamans, il les porta au roi, quoiqu'il eût pu les garder, et se contenta d'une pension de 9,000 livres. Il y avoit sur le même navire une dame de condition qui avoit tout perdu par le pillage du vaisseau, Renau pourvut à tous ses besoins et à ceux de sa femme de chambre, tant qu'elles furent prisonnières en France. Il en usa de même à l'égard du capitaine, et il lui en coûta plus de 20,000 liv. pour les avoir pris. On a de lui la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1689, in-8°; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa théorie. Renau lisoit peu, mais méditoit beaucoup, et ce qui est plus singulier, qui méditoit beaucoup plus au milieu des compagnies où il se trouvoit fréquemment que dans la solitude où on le trouvoit peu. Il avoit presque la taille d'un nain : on l'appeloit ordinairement *le Petit Renau*. Il avoit été reçu de l'académie des sciences en 1699.

I. RENAUD (Nicolas), l'un des premiers chansonniers français, fleurit sous le règne de Henri II. Il étoit Provençal. Ses vers ne respirent que l'amour.

II. RENAUD (Louis), religieux dominicain, docteur de sorbonne, né à Lyon, et mort le 20 juin 1771, à l'âge de 80 ans, fut renommé par ses talens pour la chaire, et devint prédicateur ordinaire du roi. Ses *Sermons* n'ont jamais été publiés, mais on a de lui les *Oraisons* funèbres du duc d'Orléans et du maréchal de Villeroy, qui ne sont pas sans mérite, ainsi qu'un *Discours* latin prononcé à Beauvais, sur l'exaltation de Benoît XIII à la chaire de St. Pierre.

III. RENAUD. *Voy.* AIMON; CHARTRES et RENAUT.

† RENAUDIE (Jean DE BARRI, sieur de la), dit DE LA FOREST, second chef de la conjuration que les huguenots firent en 1560 contre les princes de la maison de Guise, étoit d'une noble et ancienne famille de Périgord. Il avoit été condamné, les uns disent au bannissement, les autres à la corde, pour avoir falsifié des pièces qu'il devoit produire dans un procès. Le duc de Guise, touché de compassion pour lui, le fit évader de prison; et c'est contre ce même duc, à qui il devoit la vie, qu'il médita les plus noirs desseins. Il passa le temps

de son exil à Genève et à Lausanne, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avoit de l'esprit et de la hardiesse. Il souhaitoit effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue il offrit ses services à des protestans qui avoient formé une conjuration. On n'en sait pas bien précisément les détails; mais on ne doute point qu'elle n'ait été tramée pour faire triompher le calvinisme. Plusieurs historiens prétendent qu'il s'agissoit de se rendre maître de la personne du roi François II, et de massacrer les princes de Guise, qui avoient en main toute l'autorité royale. Les Guises massacrés, le roi captif entre les mains des calvinistes, le prince de Condé, chef secret de la conspiration, se déclarant alors ouvertement, la religion et l'état devoient nécessairement éprouver une révolution. Un historien moderne a prétendu que dans ce complot il y eut une audace qui tenoit de la conjuration de Catilina, et un secret qui le rendoit semblable aux *Vêpres Siciliennes*. Mais Castelnau, auteur contemporain, dit que cette entreprise fut tout-à-fait mal conduite, et encore plus mal exécutée, et Le Laboureur prétend qu'elle fut si mal arrangée, qu'on en étoit instruit en Italie, en Suisse et dans les Pays-Bas, et qu'il en vint des avis de toutes parts au duc et au cardinal de Guise. Quoi qu'il en soit, La Renaudie se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avoit déjà connus, et leur donna jour au 1er février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où étoit la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat chez qui il étoit logé (*voy.* AVENELLES I.), La Renaudie, qui s'avançoit avec des troupes, fut tué le 16 mars 1559, vieux style; 1560, nouveau style.... dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté. Il y fut pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front un écriteau avec ces paroles: « Chef des rebelles. » Un de ses domestiques, nommé la Bigne, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers *mémoires* écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

† I. RENAUDOT (Théophraste), médecin de Loudun, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. Il y avoit long-temps qu'on avoit imaginé de pareilles feuilles à Venise, et on les avoit appelées *Gazettes*, parce que l'on payoit pour les lire, *una gazetta*, petite pièce de monnoie. Renaudot, grand nouvelliste, ramassoit de tous côtés des nouvelles pour amuser ses malades. Il se vit bientôt plus à la mode qu'aucun de ses confrères; mais comme toute une ville n'est pas malade ou ne s'imagine pas l'être, il pensa qu'il pourroit se faire un revenu plus considérable, en donnant chaque semaine des feuilles volantes, qui contiendroient les nouvelles de divers pays. Ce fut l'origine de la *Gazette* de France. Louis XIII donna à Renaudot un privilége, qui fut confirmé par Louis XIV,

pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris le 25 octobre 1653. Il aimoit l'argent avec excès: et quoique ses malades et les lecteurs de ses gazettes lui en procurasseut beaucoup, on prétend qu'il prêtoit sur gages. On a de lui, outre ses Gazettes, I. Une suite du *Mercure français*, depuis 1635 jusqu'en 1643. Jean Richer, libraire de Paris, avoit donné le premier volume de ce journal, qui fut continué jusqu'au 20e par Etienne Richer. Renaudot le prit au 21e. Comme il ne donna dans ce recueil que la relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avoit fait Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a publié que les cinq derniers volumes de cet ouvrage, qui est en vingt-cinq vol. in-8°. Les siens sont les moins estimés, et cependant les plus rares. II. Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon*, prince de Condé, 1646, in-4°. III. *La vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4°. IV. *La vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4°

† II. RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, et plus célèbre que son grand-père, naquit à Paris en 1646. Il entra chez les pères de l'oratoire; mais il n'y demeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique, afin d'être moins détourné dans ses études par les visites des oisifs du grand monde; mais il ne songea jamais à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il étudia ensuite les autres langues; on prétend qu'il en possédoit jusqu'à dix-sept. Son dessein étoit de faire servir ses connoissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avoit conçu le dessein de rétablir en France les impressions des langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce grand ministre priva la patrie de ce nouveau service qu'il vouloit lui rendre. Le cardinal de Noailles, un des protecteurs de notre savant, le mena avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, voulut lui donner des bénéfices, et ne put lui faire accepter que le petit prieuré de Fossey en Bretagne. Il l'engagea de rester encore sept à huit mois à Rome après le départ du cardinal, pour jouir plus longtemps de ses lumières. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. L'académie de Florence, l'académie française, celle des inscriptions, le jugèrent digne d'elles. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Ce savant mourut le premier septembre 1720, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, où elle courut grand risque d'être consumée dans la nuit du 2 au 3 fructidor an 2 (1794), dans l'incendie qui éclata dans l'abbaye où l'on faisoit du salpêtre; heureusement on est parvenu à sauver les manuscrits qu'elle renfermoit. L'abbé Renaudot avoit un esprit net et un jugement solide. Il fut ami fidèle et généreux,

libéral et même prodigue envers les pauvres. Sa science n'étoit point un trésor caché, il étoit toujours prêt à en faire part ; et on sait l'hommage de reconnoissance que les auteurs de la *Perpétuité de la Foi* (Arnauld et Nicole) lui ont rendu. Ses principaux ouvrages sont, I. Deux vol. in-4°, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de la *Perpétuité de la foi*. II. *Historia Patriarcharum Alexandrinorum, Jacobitarum*, etc., à Paris, 1713, in-4°. III. Un *Recueil* d'anciennes *Liturgies orientales*, deux vol. in-4°, à Paris, 1716, avec des dissertations très-savantes. IV. Deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, in-4°, à Paris, 1718. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux mahométans du 9e siècle. On a révoqué en doute l'existence du manuscrit arabe. Morton, secrétaire de l'acad. royale de Londres, écrivoit à M. de Guignes: «On est persuadé à Londres que ce manuscrit n'existe point, et que ce manuscrit de l'abbé Renaudot est est une pure supercherie.» M. de Guignes lui-même avoit eu quelques doutes; mais enfin il a trouvé le manuscrit à la bibliothèque impériale, et il en rend compte dans le 1er vol. des *Notices et extraits* des manuscrits de la bibliothèque. V. *Défense de la perpétuité de la Foi*, in-8°, contre le livre d'Aymon. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des inscriptions. VII. *Défense* de son *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12. VIII. Une *Traduction* latine de la Vie de saint Athanase, écrite en arabe. Elle a été insérée dans l'édition des OEuvres de ce père par dom de Montfaucon. IX. Plusieurs ouvrages manuscrits. Le style de ces diverses productions est assez noble ; mais il manque d'agrément et de légèreté. *Voyez* Clément XI, n° XIII. On connoît encore un autre Renaudot, avocat et historien, qui a composé un assez bon *abrégé chronologique* de l'Histoire universelle, 2 vol. in-12.

* RENAULT (Aimée-Cécile), fille d'un marchand papetier de Paris, âgée de 20 ans, fut condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), comme ayant cherché à assassiner Robespierre. La vue du sang qui couloit à grands flots dans la capitale, avoit dérangé et exalté l'imagination de cette jeune fille ; mais il paroît certain, et l'on crut même alors, qu'elle n'avoit jamais eu le dessein qu'on lui prête. Le 23 mai 1794, elle se présente chez Robespierre, et demande à le voir. Comme on lui répondit qu'il étoit sorti : «Il est, dit-elle, fonctionnaire public, et doit, en cette qualité, répondre à tous ceux qui se présentent. Quand nous n'avions qu'un roi, on entroit tout de suite chez lui. Je verserois la dernière goutte de mon sang pour en avoir encore un.» Ce ton fit naître des soupçons ; on l'emmena au comité et on l'interrogea : «Connoissez-vous Robespierre ? lui demanda-t-on. —Non, répondit-elle. — Que lui vouliez-vous donc ? — Cela ne vous regarde pas. — Avez-vous dit que vous désiriez un roi ? — Oui, car vous êtes 500 tyrans, et je me suis rendue chez Robespierre pour voir comment est fait un tyran. (*Voyez* Amiral.) — Pourquoi portez-vous avec vous ce paquet (elle avoit sous son bras du linge dans un mouchoir). — M'attendant à aller où vous

allez me conduire, j'ai été bien aise d'avoir du linge pour changer. — Qu'entendez-vous par-là? — En prison, et ensuite à la guillotine. La malheureuse n'avoit que trop bien deviné : on trouva deux couteaux dans sa poche ; et elle fut en conséquence condamnée à mort, comme ayant voulu assassiner Robespierre. On la conduisit au supplice couverte d'une chemise rouge, et son père, âgé de soixante deux ans, périt avec elle comme son complice. Ses parens, ses amis, ses connoissances, furent enveloppés dans sa perte. Plus de soixante personnes qu'elle ne connoissoit pas, mais qui se trouvoient renfermées dans la même prison, furent aussi envoyées à l'échafaud ; et de tous ceux qui tenoient à cette jeune fille, ses frères seuls survécurent. Ils étoient alors aux armées ; le comité de salut public les y fit arrêter, et ordonna de les conduire à Paris pour y être jugés ; mais leurs camarades leur fournirent les moyens de s'échapper.

* RENAZZI (Philippe-Marie), célèbre avocat, et l'un des plus illustres professeurs de l'université de Rome, mort dans cette ville en 1808, âgé de 61 ans, avoit été nommé en 1806 professeur de droit criminel dans l'université de Bologne ; mais toujours attaché à sa patrie, il refusa constamment toutes les places et tous les titres qui pouvoient l'en éloigner. Il est auteur de quinze à seize ouvrages, tant de jurisprudence que de philologie. *Ses Élémens de droit criminel*, publiés pour la première fois en 1773, ont été réimprimés cinq fois en Italie, traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe. Il a laissé plusieurs *manuscrits*, parmi lesquels on cite une réfutation du *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

* RENDELLA (Prosper), de Naples, jurisconsulte du 17e siècle, a écrit, I. *Tractatus de pascuis, forestis et aquis baronum, regum, communitatum et singularium*, Trani, 1630, in-4°. *In reliquias juris Longobardi prolo-quium*, Neapoli, 1614, in-4°. III. *Tractatus de vino et vindemiâ*, Venetiis, 1629, in-folio.

† I. RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers en 1408, descendoit de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne I. Ayant épousé, en 1420, Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de la Lorraine, le fit prisonnier et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendans régnèrent dans cette province. Louis, roi de Naples, son frère, et la reine Jeanne II, qui l'avoit fait son héritier, étant morts, il se rendit en 1435 dans le royaume de Naples : il n'y fut pas plus heureux qu'en Lorraine. Jean de Calabre, son fils, entreprit aussi inutilement la conquête du royaume d'Aragon, qui appartenoit légitimement à René par sa mère Yolande. Le comte d'Anjou n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva en paix les arts. Il fit des vers et *peignit* comme un prince pouvoit peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi barbare. On voit un de ses *tableaux* aux Célestins d'Avignon. Le sujet en est hideux : c'est le squelette de sa maîtresse

à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Son génie singulier lui faisoit aimer les cérémonies extraordinaires. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voyoit un porteur de chaise représentant la reine de Saba; des Apôtres armés de fusils qui se battent contre les diables; un lieutenant d'amour, et d'autres indécences du même genre. René mourut à Aix en 1480. Ce prince fut surnommé *le Bon*, parce qu'il étoit populaire et libéral. Ses revenus ne suffirent jamais à ses dépenses : il emprunta toute sa vie; mais il fut exact à satisfaire à ses engagemens. « Je ne voudrois, disoit-il à son trésorier, pour quoi que ce soit au monde, avoir déshonneur à la parole que j'ai donnée. » Quoiqu'il dépensât beaucoup en choses de fantaisie, il vivoit sans faste soit à la ville, soit à la campagne. On le voyoit à Marseille, où il passoit ordinairement l'hiver, se promener sans cortége sur le port, pour se pénétrer de cette chaleur que répand le soleil de Provence : c'est ce qu'on appelle dans ce pays-là, se chauffer à la cheminée du roi René. Il ne buvoit point de vin : « Je veux disoit-il, faire mentir Tite-Live, qui a prétendu que les Gaulois n'avoient passé les Alpes que pour en boire. » Mais s'il étoit sobre à table, il ne fut pas modéré avec les femmes, dont il fut l'esclave même dans ses vieux jours. René leur plaisoit par son esprit gai, vif et fécond en saillies. S'il n'avoit été que particulier on l'auroit adoré; mais il oublia un peu trop les devoirs d'un roi, pour s'attacher aux arts d'agrément. Il peignoit une perdrix lorsqu'on lui apprit la perte du royaume de Naples, et il ne discontinua pas son travail. Le goût des arts ne lui fit pas cependant négliger la justice. On le vit quelquefois, revenant du combat, écouter les plaintes des particuliers, ou signer des expéditions avant de quitter sa cotte-d'armes. Les lettres qu'il signoit avec le plus de plaisir étoient les lettres de grace ou celles qui récompensoient des services. C'est dans ce sens qu'il disoit : « La plume des princes ne doit pas être paresseuse. » Il avoit bien des traits de ressemblance avec Henri IV; mais il n'eut pas comme lui le talent de conserver les états qu'il avoit conquis. On lui attribue l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes *poésies* sans date, mais fort antique, in-folio, et depuis à Vienne, 1484, in-folio. On a encore de lui *les Cérémonies observées à la reception d'un chevalier*, manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui donna des enfans qui moururent avant lui. Dans le temps qu'il étoit à Angers, il institua en 1438 l'ordre du *Croissant*. Sa fille Yolande, qu'il avoit eue de sa première femme, épousa Ferri, comte de Vaudemont, qui lui succéda dans les duchés de Lorraine et de Bar.

* II. RENÉ, comte d'Anjou, qui vécut vers le milieu du 15ᵉ siècle, et fut aussi roi de Naples et de Sicile, ne se rendit pas moins célèbre que le précédent par son talent pour les vers. Il en fit, dit l'abbé Massieu, une prodigieuse quantité; mais il n'en a été conservé qu'un très-petit nombre de pièces dans les *recueils* de son temps. L'ouvrage le plus considérable que l'on cite de lui est *le roman de très-douce merci au cuer d'amour épris*. On ne croit pas qu'il ait jamais été imprimé.

Le manuscrit sur vélin contenant 138 feuillets in-folio, passa de la bibliothèque de M. Gaignat dans celle de M. le duc de La Vallière, après la mort duquel il fut vendu 1626 livres.

RENEAU. *Voyez* RENAU.

I. RENEAULME (Paul-Alexandre de), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, d'une famille noble, originaire de Suisse, fut d'abord prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut en 1749. C'étoit un homme très-charitable. Il connoissoit la botanique, et servoit de médecin aux pauvres de son canton. Il s'étoit formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740 il publia un *Projet de bibliothèque universelle, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit, le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse; le nombre des éditions, des traductions*, etc.; *un Précis des faits essentiels de la vie des auteurs*, etc. etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, ont passé à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean à Chartres.

II. RENEAULME (Paul), médecin de Blois dans le 17e siècle, de qui on a, I. *Ex curationibus observationes*, Paris, 1606. in-8°. Il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours. II. *Specimen historiæ plantarum*, avec figures, 1611, in-4°. III. *La vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denis-les-Blois*, 1618, in-8°.

* RENÉAUME DE LA TACHE, capitaine et chevalier de Saint-Louis, né à Laon, d'un aide-major du château de Bouillon, et mort dans cette dernière ville vers 1781, a long-temps coopéré au *Journal encyclopédique*, et continué la *Gazette des Gazettes*. Il a encore traduit de l'allemand d'Hermann-Samuel Reimar, professeur de philosophie à Hambourg, *Observations physiques et morales sur l'instinct des animaux, leur industrie et leurs mœurs*, Amsterdam et Paris, 1770, 2 vol. in-12.

† I. RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avoit été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état; et la princesse fut mariée par François Ier à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'étoit une femme pleine d'esprit et d'ardeur pour l'étude. Elle ne se contenta pas de savoir l'histoire, les langues, les mathématiques, et même l'astrologie; elle voulut aussi étudier les questions les plus difficiles de la théologie, et cette étude l'engagea insensiblement dans l'hérésie. Brantôme dit que « se ressentant peut-être des mauvais tours que les papes Jules et Léon avoient faits au roi son père en tant de sortes, elle renia leur puissance et se sépara de leur obéissance, ne pouvant faire pis étant femme... » Calvin ayant été

obligé de quitter la France et de passer en Italie, disposa facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; et Marot, qui lui servit de secrétaire, la confirma dans cette croyance. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France, et y donna des marques de son courage et de sa fermeté d'esprit. Le duc de Guise la fit sommer de rendre l'illustre François d'Aubigné et 600 autres protestans qui s'étoient réfugiés dans le château de Montargis, où elle s'étoit retirée pendant les guerres de la religion. Elle lui répondit fièrement « qu'elle ne les livreroit point, et que s'il attaquoit le château, elle se mettroit la première sur la brèche, pour voir s'il auroit la hardiesse de tuer la fille d'un roi. » Elle parla fortement pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison : elle dit à François II, « que ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit traiter un prince du sang. » Montargis étoit devenu l'asile de plusieurs protestans; Renée fut obligée de les renvoyer par ordre du roi. Malicorne, qui portoit cet ordre, fut étonné du courage de la princesse; mais il lui fit sentir qu'il falloit céder. Quatre cent soixante personnes abandonnèrent le refuge que la pitié, jointe au zèle de la religion, leur avoit procuré. La duchesse, après avoir pourvu aux frais de voyage, vit leur départ et fondit en larmes. « Si je n'étois pas femme, dit-elle à Malicorne, je vous ferois mourir de ma main comme un messager de mort. » Elle sauva du massacre de la Saint-Barthélemi un grand nombre de protestans. . . . . Cette princesse eut quatre enfans, que Henri II fit conduire en France l'un après l'autre, pour les empêcher d'être imbus des opinions de leur mère. Le premier, non moins célèbre par son esprit que par sa beauté, fut une fille nommée Anne, en mémoire de son aïeule Anne de Bretagne. Veuve de François, duc de Guise, elle épousa Jacques de Savoie, duc de Nemours. Les trois autres enfans furent, 1°. Alfonse, qui arrêta les ravages de Soliman dans la Hongrie, et prit, après la mort d'Hercule II, le gouvernement du duché de Ferrare; 2°. Louis, prélat modeste, doux, bienfaisant, mort archevêque d'Auch et cardinal; 3°. Lucrèce, épouse de François-Marie II, dernier duc de Spolette : elle joignit à des vertus une grande conformité de caractère avec celle qui lui avoit donné le jour. Renée sa mère mourut dans le château de Montargis, après avoir orné la ville de plusieurs beaux édifices.

II. RENÉE D'AMBOISE. *Voyez* MONTLUC, n°. III.

RENFORÇAT, troubadour de Forcalquier, fleurit dans le 12e siècle. Nostredame et Crescimbini font mention de ses *poésies*.

* RENIERI (P. D. Vincent), moine olivetan, né à Gênes, cultiva d'abord la poésie, qu'il abandonna bientôt pour étudier l'astronomie, et devint un des disciples du célèbre Galilée. En 1640 il obtint une chaire dans l'université de Pise, et mourut en 1648. On a de lui, I. *Tabulæ medicæ motuum cœlestium universales, auctæ et recognitæ*, Florentiæ, 1647, in-fol. II. *Disquisitio astronomica de Etruscarum antiquitatum fragmentis Scornelli prope Vulterram repertis*, Florentiæ, 1638. On lui doit encore un *Poëme* latin sur la *destruction de Jérusalem*, qui parut à Gênes en 1635.

* RENNELL (Thomas), peintre anglais, né en 1718 à Chudleig au Dévonshire, mort à Dartmouth en 1788, étudia à Londres la peinture en miniature, et revint ensuite s'établir dans sa province. Il obtint des succès justement mérités dans son genre, et réussit encore dans le *paysage*. Rennell avoit aussi du goût pour la poésie. On a imprimé quelques-unes de ses *pièces* de vers.

* RENNES (Brice de), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la propagande, travailla à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des églises orientales. Ce religieux a traduit encore dans la même langue l'*Epitome Annalium ecclesiasticarum cardinalis* Boromei, 2 vol. in-4°, et l'*Epitome Annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani, ab Adamo usque ad Christum*, 2 vol. in-4°, de l'imprimerie de la propagande, 1653.

* RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), né à Caen d'une famille distinguée, originaire de la province d'Anjou, renfermée à la Bastille depuis le 16 mai 1702 jusqu'au 16 juin 1713, est auteur d'une *Histoire de la Bastille*, Amsterdam, 1724, 5 vol. in-12, faussement attribuée à Gatien de Courtilz. On lui doit encore : *Recueil de Voyages qui ont servi à l'établissement et au progrès de la Compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, Amsterdam, 1702, 1706, 5 vol. in-12 ; nouvelle édition, Amsterdam, 1730, 10 vol. in-12.

* RENOU (Jean de), dit *Renodæus*, né à Coutances en Normandie, étudia la médecine dans les écoles de la faculté de Paris, où il prit le bonnet de docteur vers l'an 1598. On a de lui *Dispensatorium galenico-chymicum, continens institutionum pharmaceuticarum libros V, de materiâ medicâ libros III, et antidotarium varium et absolutissimum*, Parisiis, 1608, 1623, in-4° ; Francofurti, 1609, in-8°, 1615, in-4° ; Hanoviæ, 1631, in-4°, Genevæ, 1645, in-4° ; en anglais, 1657, in-fol.

RENOUT (Jean-Julien-Constantin), né à Honfleur en 1725, mort vers 1780, a donné plusieurs pièces à différens théâtres, dont quelques-unes obtinrent un succès éphémère. Leurs titres sont, les *Couronnes* ou les *Bergers timides*, pastorale ; *Zélide*, comédie en un acte ; la *Mort d'Hercule*, tragédie ; la *Cacophonie*, le *Devin par hasard*, la *Soubrette rusée*, le *Caprice*, le *Petit Poucet*, la *Brebis entre deux Loups*, le *Fleuve Scamandre*, etc. etc.

† RENTY (Gaston-Jean-Baptiste, baron de), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au diocèse de Baïeux. Dès sa tendre jeunesse il vouloit entrer chez les chartreux ; mais ses parens s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine. A l'âge de 22 ans il épousa Elisabeth de Balzac, comtesse de Graville. Il mourut à Paris le 24 avril 1649. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (*V.* Buche I.) Le père de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*.

RENUSSON (Philippe), né au Mans, exerça avec distinction la profession d'avocat au parlement de Paris, et mourut dans cette ville vers 1720. On lui doit deux *Traités* de Droit, esti-

més; le premier, sur la *subrogation*, 1702, in-4°.; le second, sur les biens appelés *propres*, 1711, 1 vol. in 4°.

* RENZOLI (César), né dans le territoire de Modène en 1627, et mort sur la fin du 17e siècle, exerça le ministère de la prédication, et fut employé dans les missions apostoliques, où ses talens et son zèle furent couronnés du succès. On a de lui, I. *Sermoni sopra la Passione di N. S. Jesu Christo*, tom. 1, Ancône, 1687; tom. 2, Macerata, 1696, tom. 3, 4 et 5, Macerata, 1702. II. *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 3 vol. III. *Nuova scelta di laudi spirituali per uso del Missioni*, Ancône, 1689.

† REQUIER (Jean-Baptiste), mort en 1799, a fait passer dans notre langue un grand nombre d'écrits italiens, tels que I. *Recueil historique de ce qui a été publié sur la ville d'Herculanum*. II. *Idée de la Poésie grecque et latine*, traduite de Gravina, 1755, 2 vol. in-12. III. *Esprit des Lois romaines*, traduit du même, 1766, 3 vol. in-12. IV. *Mercure de Vittorio Siri*, 3 vol. in-4°., ou 18 vol. in-12. V. *Vie de Gianotti Manetri*, sénateur de Florence, 1762, in-12. VI. *Autre de Philippe Strozzi, premier commerçant d'Italie*, in-12. VII. *Mémoires secrets tirés des archives des Souverains de l'Europe*, traduits de Siri, 1765, 24 vol. in-12. VIII. *Histoire des Révolutions de Florence sous les Médicis*, traduite de Varchi, 1765, 3 vol. in-12. On doit encore à Requier les *Hiéroglyphes d'Horappollon*, traduits du grec, 1777, in-12; et une *Vie de Peiresc*, imprimée en 1770, in-12.

RESCIUS (Stanislas), chanoine de Warmie en Pologne; fut envoyé par Etienne Battori ambassadeur à Rome. Nous avons de lui, I. *De rebus in electione regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Romæ, 1573, in-4°. II. *Dissidium Evangelicorum Magistrorum ac Ministrorum*, Cologne, 1591, in-8°. III. Une *Vie du cardinal Hosius*. IV. *De atheismis et phalarismis Evangelicorum*. Ce Traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4°., à Naples, où l'auteur mourut deux ans après, en 1598. — KULGER-RESCIUS, professeur de langue grecque à Louvain, s'y fit imprimeur en 1529, et a laissé des *Notes* savantes sur plusieurs auteurs anciens.

† RESENDE ou REESENDE, *Resendius* (André ou Louis-André de), né à Evóra en 1498, entra jeune dans l'ordre de St-Dominique, et étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et ayant obtenu du pape la permisson de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, prêcha avec avantage, et mourut en 1573. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 vol. in-fol. Les principaux sont: *De antiquitatibus Lusitaniæ*, à Evora, 1593, in-folio; curieux et rare. II. *Deliciæ Lusitano-Hispanicæ*, 1613, in-8°: bon et recherché. III. Un vol. in-4° de *Poésies latines*. IV. *De vitâ aulicâ*; in-4°. V. Une Grammaire sous ce titre: *De Verborum conjugatione*; etc. On voit par ces différens ouvrages qu'il étoit très-versé dans les langues

grecque, latine et hébraïque, et dans les antiquités sacrées et profanes. Ses Poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition.

† II. RESENDE, (Garcias de) auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, imprimée à Lisbonne, en 1596, in-folio et réimprimée avec des augmentations, en 1622.

RESENIUS (Pierre), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, savant profond, devint prévôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui, I. *Jus aulicum Norwegicum*, 1673, in-4°. II. Un *Dictionnaire Islandois*, 1683, in-4°. III. Deux *Edda* des Islandois, 1665, in-4°. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck*, Copenhague, 1756, in-4°. Resenius poussa sa carrière jusqu'à 83 ans, et mourut en 1688.

† RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), né à Rouen en 1692, élevé au collége des jésuites de cette ville, entra ensuite dans l'oratoire. Il s'y livra à l'étude, et se perfectionna dans la connoissance des langues savantes. On lui procura l'abbaye de Fontaine, une place à l'académie française et à celle des belles-lettres. Ses traductions des *Essais sur la Critique et sur l'Homme de Pope*, in-12, ont fait sa réputation. Ces versions sont précédées d'une préface très-bien écrite. Il a prêté dans ses vers de la force et quelquefois de la grace à des sujets arides. On y trouve de beaux morceaux, avec des vers prosaïques et languissans et des tirades sèches et froides. Voltaire se vante cependant d'avoir fait la moitié de l'ouvrage. On croit bien que dans son séjour à Rouen, ce poëte fit pour du Resnel ce qu'il fit depuis pour le roi de Prusse, c'est-à-dire, qu'il substitua quelques vers, qu'il en corrigea d'autres; mais le plus grand travail appartenoit certainement à l'abbé du Resnel. On prétend que Pope étoit assez mécontent de son traducteur; on n'en voit pas trop la raison; car le copiste a tâché d'embellir son original. Il est probable que le poëte anglais ne se plaignoit du poëte français que parceque celui-ci avoit adouci quelques unes de ses idées sur le *tout est bien*; le système de l'optimisme ne pouvant paroître en France, sur-tout présenté par un ecclésiastique, qu'avec quelques modifications. Quoi qu'il en soit, cette traduction a été éclipsée par celle de M. Fontanes, Paris, 1783, in-8°. L'abbé du Resnel, s'étoit aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panégyrique de Saint Louis*, c'est le seul de ses sermons qu'il ait publiés. On lui doit aussi six *Mémoires* ou *Dissertations* dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Cet académicien mourut à Paris le 25 février 1761.

* RESNIER, ancien sous-bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine, nommé tribun et ensuite membre du sénat conservateur, mort le 8 octobre 1807, âgé d'environ 45 ans, fut pendant long-temps un des rédacteurs du Moniteur. Il a donné au théâtre de la rue Favart, avec Després et Piis, I. *La Bonne Femme*, ou le *Phénix*, parodie d'*Alceste*, en deux actes, en vers, mêlée de vaudevilles, 1776. II. *L'Opéra de province*, parodie d'Armide,

en deux actes, en vers, mêlée de vaudevilles. III. Avec M. Piis, le *Compliment de Clotare*, donné à la suite des *Trois Sultanes*, in-8°, 1778.

RESPHA, concubine du roi Saül, en eut deux fils, l'un nommé *Armoni*, l'autre *Miphiboseth*, que David livra aux Gabaonites, pour les faire mourir et se venger par leurs propres mains des maux que Saül avoit faits à ces habitans. Respha en ressentit beaucoup de douleur. Elle couvrit d'un drap les corps de ses enfans, pour qu'ils ne fussent pas la pâture des oiseaux. Abner rechercha Respha en mariage après la mort funeste de Saül; mais son fils Isboseth traitant de témérité cette recherche d'un sujet, Abner irrité de ce refus insultant, abandonna le parti d'Isboseth pour celui de David.

† RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseych dans la principauté de Liège vers la fin du 15e siècle. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes; mais ce fut inutilement. Il mourut en 1545, après avoir donné des éditions, I. *Des Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536. II. Des *Aphorismes*, d'Hippocrate, 1533. III. Des *Lois* de Platon.

RESSONS, (Jean-Baptiste Deschiens de) lieutenant général d'artillerie, né à Châlons en Champagne d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735, à 75 ans. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit d'abord dans la marine, ensuite dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt digne d'être reçu à l'académie des sciences. Il enrichit le recueil de cette savante compagnie d'un grand nombre de *Mémoires*. Son caractère, dit Fontenelle, étoit assez bien peint dans son extérieur. Cet air de guerre, hautain et hardi, qu'on prend si aisément, étoit en partie effacé par la douceur naturelle de son ame. Elle se marquoit dans ses manières, dans ses discours et jusque dans son ton. Il laissa deux enfans de Mlle. Berrier, fille du doyen des maîtres des requêtes.

* I. RESTA (Luc-Antoine), de Massafra, dans le territoire d'Otrante, évêque d'Adria au 16e siècle, a publié *Directorium visitatorum ac visitandorum cum praxi et formulâ generalis visitationis*.

* II. RESTA (François), de Tagliacozzo, clerc régulier, qui vivoit dans le 17e siècle, a écrit *Meteorologia in ignis, aeris aqueisque corporibus*, ouvrage qui ne peut servir aujourd'hui.

* RESTAURAND (Raymond), né au Pont-Saint-Esprit en Languedoc, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, et se fit connoître après le milieu du 17e siècle par les ouvrages suivans : I. *Monarchia Microcosmi*, 1657, in-4°. II. *Figulus, exercitatio medica de principiis fœtûs*, Arausione, 1657, in-8°. III. *Hippocrates de naturâ lactis, ejusque usu in curationibus morborum*, ibid. 1667, in-8°. IV. *Hippocrate, de l'usage du boire à la glace pour la conservation de la santé*, Lyon, 1670, in-12. V. *Hippocrate, de l'usage du kinkina pour la guérison des fièvres*, Lyon, 1681, in-12, en italien, de la traduction de Charles Rialbani; Parme, 1695, in-8°. VI.

Hippocrates de inustionibus sive fonticulis ; *opus historiis medicis refertum*, Lugduni, 1681, in-12. Il y démontre l'utilité des cautères. VII. *Magnus Hippocrates Cous redivivus*, ibid. 1681, in-12. C'est le premier volume d'un ouvrage qu'il méditoit, mais qui n'a pas eu de suite. Il comprend la physiologie, qui est la partie de la médecine, dont Hippocrate s'occupa le moins.

† RESTAUT (Pierre), né à Beauvais en 1694 d'un marchand de draps de cette ville, se distingua dans ses études par la sagacité de son esprit et par la sagesse de sa conduite. Il fut pourvu en 1740 d'une charge d'avocat au conseil du roi. Le chancelier d'Aguesseau l'assura qu'il désireroit de trouver souvent de pareils sujets pour cette compagnie, Il mourut à Paris le 14 février 1764. Les sciences, les belles-lettres et les beaux arts étoient les seuls délassemens des travaux de sa profession. Tout le monde connoît ses *Principes généraux et raisonnés de la Grammaire Française*, in-12. Cette Grammaire, estimable par la clarté du style et par la justesse des principes dont quelques-uns sont cependant développés avec trop de longueur, seroit lue avec plus de plaisir si elle n'étoit pas par demandes et par réponses; cette forme occasionne des répétitions et donne de l'ennui. Ce qui l'augmente, c'est que l'auteur étale quelquefois une métaphysique aussi insipide que peu utile aux enfans qui apprennent une langue. Restant a revu le *Traité de l'Orthographe en forme de Dictionnaire*, imprimé à Poitiers en 1775, in-8°. On a encore de lui un *Abrégé* de sa Grammaire, in-12; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, ouvrage un peu rare. *Voy.* INCHOFER.

*RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), né en 1734, à Sacy, village de la Bourgogne, étoit fils d'un cultivateur qui, suivant les apparences, le destina à suivre sa profession ; mais l'effervence précoce de ses sens, qu'il ne sut ou ne voulut jamais maîtriser, l'en détourna. Ses parens l'envoyèrent alors à Auxerre pour apprendre l'imprimerie ; et ce fut dans cette ville qu'il reçut l'impulsion qui borna sa carrière typographique au modeste et laborieux emploi de simple prote d'imprimerie. Né avec du génie et un caractère singulier et bizarre, il s'élança dans la carrière littéraire ; non-seulement sans s'être formé d'idée sur sa vaste étendue, mais encore sans posséder presqu'aucune des connoissances qui en facilitent l'entrée ; et il s'y fraya une route que lui seul pouvoit suivre. Le séjour de la capitale qu'il vint habiter fut pour lui une source d'observations à faire et de préjugés à combattre. Peu d'auteurs ont été aussi féconds que lui ; il a écrit plus de 150 volumes de Romans, dont le but est toujours moral, la fable souvent contraire aux bonnes mœurs, et le style sans goût, mais non sans intérêt. Sa vie elle-même ne fut qu'un triste roman, dont la morale pourroit être celle-ci : Que le talent sans conduite est un mauvais présent du ciel; ou bien celle-ci : Que l'esprit sans jugement ne sert qu'à nous écarter des routes du bonheur. Cet écrivain avoit une singulière manie, c'étoit de faire des extraits de ses livres à la fin de ses livres, et d'y ajouter ce qu'il pensoit de son esprit, de son

talent et de son caractère. Il semble qu'il ait été romancier dès son enfance. Il avoit peine, dès qu'il étoit tranquille, d'empêcher son imagination de se bercer d'une chimère agréable, qui étoit toujours un roman complet. Il a, jusqu'à la fin de sa vie, conservé du goût pour cet amusement. Dès l'âge de 15 ans il envisagea les choses relativement à leur utilité. Il fut imprimeur et prote comme Richardson, ses vêtemens étoient souvent négligés. Mais ce qui prouve que ce n'étoit que faute du temps, c'est qu'il aimoit la parure dans les autres, et sur-tout dans les femmes. Lorsqu'il eut quitté sa place de prote, il s'en retourna dans son village, où il s'ennuya. Il en revint avec un manuscrit qu'il y avoit composé, c'est l'*Ecole de la Jeunesse*, qu'il refondit entièrement dans la suite, et qu'il ne rendit pas meilleur. Il faisoit une partie de ses ouvrages à l'imprimerie même, étant en même temps auteur et ouvrier. Il composoit souvent des passages entiers sans manuscrit; et ces endroits faits à *la casse* étoient, selon lui, les meilleurs, les mieux écrits et les plus fortement pensés. Il mourut à Paris en 1804. Ses principaux ouvrages sont, I. *Ecole de la Jeunesse*, 1771, 4 vol. in-12. II. *Lettres d'une fille à son père*, 1772, 5 vol. in-12. III. *La fille dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, 1773, 3 vol. in-12. IV. *Le Ménage Parisien* ou *Délie et Sotentout*, 1773, 2 vol. in-12. V. *Les nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*, 1774, 2 vol. in-12. VI. *L'Ecole des Pères*, 1776, 3 vol. in-12. VII. *Le Paysan perverti*, 4 vol. in-12; c'est son meilleur ouvrage; on y trouve des tableaux effrayans, des caractères fortement dessinés, les vices du peuple, de grands coups de pinceaux et quelques traits de génie. VIII. *La Paysanne pervertie*, 1776, 4 vol. in-12. IX. *Le Quadragénaire*, ou *l'âge de renoncer aux passions*, 1777, 2 vol. in-12. X. *Le nouvel Abailard*, ou *Lettres de deux amans qui ne se sont jamais vus*, 1778, 4 vol. in-12. XI. *La Vie de mon père*, Neufchâtel, 1788, 2 vol. in-12. Dans ce roman l'auteur donna une nouvelle preuve de son talent pour rendre fidèlement, et d'une manière frappante, tout ce qu'il voulut peindre. XII. *Les Métamorphoses* ou *les ressorts du cœur dévoilés*. XIII. *Le Mimographe*, 1770, in-8°; ouvrage plein de néologisme. XIV. *Le Pornographe*, Londres, 1776, in-8°. XV. *Les Gynographes*, 2 vol. in-8°. XVI. *L'Andrographe*, *le Gymographe et le Thesmographe*, 1790, 5 volumes in-8°. XVII. *Découverte australe par un homme volant*, ou *le Dédale français*, Paris, 1780, 4 vol. in-12. XVIII. *La dernière Aventure d'un homme de 45 ans*, 1783, in-12. XIX. *Les Contemporaines* ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, 1780, 42 vol. in-12. C'est un recueil de nouvelles presque toutes vraies, sous des noms supposés, au nombre de plus de cent. L'auteur avoue, avec ses critiques, qu'il a souvent manqué de goût dans la composition et le style de ces nouvelles; mais, ajoute-t-il immédiatement après, ne passerez-vous donc rien au génie? (On voit que si Restif étoit *bon homme*, il n'étoit pas modeste.) On lui fit un reproche plus grave, ce fut celui d'être indécent. Il répondit à cela: «Entendons-nous; si la décence est respectable, la fausse délicatesse ne l'est pas. Les *Contemporaines* sont un ouvrage de Médecine

morale ; si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes, et le but en est utile. Qu'est-ce qu'un romancier ? Le peintre des mœurs. Les mœurs sont corrompues, devois-je peindre les mœurs de l'Astrée. Réservez, femmes honnêtes, réservez votre indignation pour cette indécence de société, qui n'est bonne à rien, pour ces équivoques infâmes, pour ces manières libres, pour ces propos libertins qu'on se permet tous les jours avec vous, et devant vos filles ; mais pour la prétendue indécence qui a un but, qui est morale, qui sert à instruire et à corriger, n'en faites pas un crime à l'écrivain qui a eu le courage de vous présenter le miroir du vice pour vous en faire voir la difformité ». XX. *La Malédiction paternelle*, Paris, 1779, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est une violente éruption de sentiment, sur-tout dans le premier volume ; les deux autres ne sont que du rabâchage. XXI. *Les Françaises* ou 34 *exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neufchâtel, 1786, 4 vol. in-12. XXII. *La Prévention nationale*, 3 vol. in-12. XXIII. *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12. XXIV. *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12. XXV. *Les Nuits de Paris* ou *le Spectateur nocturne*, Londres, 1788, 4 vol. in-12. XXVI. *Le cœur humain dévoilé*, 1796, in-12. XXVII. *Philosophie de M. Nicolas*, 3 vol. in-12, etc. En général on remarque dans les ouvrages de Restif plus de bizarrerie que d'originalité, une absence totale, affectée même et systématique de goût, des effets sur les imaginations, comme on y parvient aisément quand on n'en est pas soi-même entièrement dépourvu, et qu'on a pris le parti de secouer le joug de toutes les règles et même de toutes les convenances.

* RESTIFA (Paul), docteur en médecine, né en Sicile, exerça sa profession dans une petite ville de ce royaume vers l'an 1583. Il a écrit deux lettres sous ce titre : *Epistolæ medicæ ad Franciscum Bissum, regni Siciliæ proto-medicum, et Paulum Crinoum, de Erisypelate in Sicilia vigente*, Messanæ, 1589, in-4°. On y a joint la réponse de Bissus, la censure de Crinous, et la défense de Gérard Columba sur le traitement de cette maladie.

I. RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen sa patrie, naquit en 1692 de Jean Restout, peintre distingué, et de la sœur de Jouvenet. Fils, petit-fils de peintre et neveu de Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût de leur art, et il fit preuve d'un plus grand talent. Son excellent tableau d'*Alphée qui se sauve dans les bras de Diane* le fit agréger à l'académie de peinture en 1720. Parmi plusieurs autres morceaux distingués on cite le tableau du *Triomphe de Bacchus*, fait pour le roi de Prusse. Un des tableaux de cet excellent peintre, représentant la *Destruction du palais d'Armide*, fit une impression assez plaisante sur un Suisse, qui, étant dans le vin, se passionna pour ce magnifique palais, à peu-près comme Don Quichotte pour Don Galiferos et la belle Mélisandre. Le Suisse prend son sabre et en donne de grands coups aux démons destructeurs de cet édifice. Restout mourut en 1768, directeur de l'académie de peinture. Il avoit des connoissances, de l'esprit, une humeur douce, un cœur tendre et bienfaisant, une

modestie sans affectation. Quand il fut agrégé à l'académie, il continua de montrer ses dessins à son professeur qui ne vouloit pas les recevoir. « Je n'ai pas fait assez de progrès, lui répondit Restout, depuis quatre jours que je suis agrégé, pour que vous cessiez de me donner vos avis; je les recevrai toujours comme une grace. » Il se plaisoit lui-même à instruire les jeunes peintres. Le célèbre La Tour avouoit qu'il lui avoit les plus grandes obligations. « Ce grand artiste, disoit-il souvent, a la clef de la peinture. » Restout, considéré comme peintre, se distingua par une composition noble et mâle. Il entendoit supérieurement ces balancemens et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenoit apparemment de Jouvenet dont il avoit été disciple.

† II. RESTOUT (Jean-Bernard), fils du précédent, suivit son père dans la peinture, et se fit une réputation dans la science de la perspective, de la connoissance des effets de la lumière sur les corps, et enfin de cette partie de la composition qu'on nomme *pittoresque*, pour la distinguer de celle qui constitue la poésie d'un tableau. Dans son séjour à Rome, il ne s'occupa point de ces modèles sublimes qu'offroient à son étude les fresques savantes de J. Romain, de Raphaël et de Michel-Ange. Loin de corriger par un style pur toute l'incorrection dont il avoit pris l'habitude dans l'école de son père, il ne s'enflamma que pour les tableaux coloriés avec chaleur, et dessinés avec plus de force que de grace et de précision. A son retour à Paris, il fut reçu membre de l'académie en 1796. Ses plus beaux tableaux sont, I. *Anacréon la coupe à la main*; ce fut son morceau de réception à l'académie. Ce sujet agréable, où le mérite de la composition le dispute à celui de la légèreté et de la richesse des tons, a été gravé par Asselin. II. *Jupiter et Mercure à la table de Philémon et de Beaucis*. Ce second ouvrage est inférieur au premier. III. *La présentation au Temple*, exposé au sallon de 1771 et placé depuis dans l'église de l'abbaye de Chaillot, est le prestige de la science de la perspective. On y voit un temple immense et des degrés nombreux contenus dans un petit espace. Les masses de lumière et d'ombres bien distribuées répandent l'air dans toute la scène, et donnent de la saillie aux corps qui la composent. Les plis des draperies, sans avoir beaucoup de finesse, laissent cependant voir les membres qu'ils recouvrent; enfin, un coloris, sinon brillant, du moins grave et harmonieux, est la partie de l'art qui distingue ce tableau. Ce peintre mourut en 1797.

I. RETZ (Albert DE GONDY, *dit* le maréchal de), étoit fils d'Antoine de Gondy, maître d'hôtel de Henri II, qui avoit suivi Catherine de Médicis en France. Sa famille établie à Florence y brilloit depuis les premiers temps de la république. Albert fut employé dans les négociations et dans les armées. Sa grande faveur à la cour excita l'envie contre lui. On alloit jusqu'à lui disputer sa noblesse; et dans le libelle atroce que Henri Etienne publia sur la vie et les actions de Catherine de Médicis, il osa donner pour père au maréchal de Retz un ban-

quier de Lyon qui avoit fait banqueroute, et pour mère une prostituée de la même ville. Un reproche plus grave, c'est qu'il fut, dit-on, un des conseillers du malheureux projet de la Saint-Barthélemi, dont il alla excuser le massacre auprès de la reine Elizabeth. Retz s'empara de Belle-Isle, qu'il fortifia ; fut gouverneur de la Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574 ; Henri III le fit duc et pair. (*Voy.* CYPIÈRE *et* COLIGNY, n° IV.) Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avoit eu le bâton que par faveur. C'est lui qui avoit conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue. Il avoit épousé Mlle de Clermont-Tonnerre, veuve du fils du maréchal d'Annebault. Les ambassadeurs de Pologne étant venus annoncer au duc d'Anjou, depuis Henri III, son élection en Pologne, la maréchale de Retz fut seule, au milieu de tous les courtisans, en état de répondre en latin aux ambassadeurs qui avoient employé cette langue.

II. RETZ (Pierre DE GONDY), frère du précédent, évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il se déclara contre les ligueurs avec énergie, et mourut le 17 février 1616, à 84 ans. Ce prélat gouvernoit sa maison avec une économie qui approchoit de l'avarice. Cette raison le fit mettre en 1596 à la tête d'un conseil des finances, qui devoit faire rentrer beaucoup d'argent dans les coffres du roi. Ce conseil, qui s'étoit donné le titre de *conseil de raison*, ne put, dit Sully, rien faire de raisonnable ; et l'on sentit la différence qu'il y avoit entre gouverner une maison et administrer les finances d'un grand royaume. Le neveu de l'évêque de Paris (le cardinal Henri de Gondy) lui succéda dans cet évêché. Il mourut à Béziers, où il avoit suivi Louis XIII qui marchoit, par son conseil, contre les Huguenots, le 3 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondy, son frère, premier archevêque de Paris, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz qui suit. Il peint son oncle comme un petit génie, comme un homme foible, glorieux et jaloux. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondy, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, âgée de soixante-un ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

† III. RETZ (Jean-François-Paul DE GONDY, cardinal de), naquit à Montmirel en Brie, en 1614, d'Emmanuel de Gondy, général des galères et chevalier des ordres du roi. Il le força d'embrasser l'état ecclésiastique, quoiqu'il n'en eût ni le goût ni l'esprit, à ce qu'il dit lui-même. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paule. Retz fit ses études particulières avec succès, et ses études publiques avec distinction, prit le bonnet de docteur de sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêque de Paris. L'abbé de Gondy sentoit toujours plus de dégoût pour son état ; son génie étoit décidé pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus grandes dignités de l'Église. Devenu coad-

juteur, il se gêna pendant quelque temps pour se concilier le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il étoit. Il avoit trois passions dominantes ; celle de la galanterie, la fureur de cabaler et la vaine gloire. Dans le même temps il se livroit à des amours quelquefois honteuses, prêchoit devant la cour et méditoit une guerre civile contre la reine sa bienfaitrice. Par l'ascendant de sa place, de son nom et de ses talens, il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommoit le *régiment de Corinthe*, parce qu'il étoit archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on apercevoit la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : *Voilà le Bréviaire de notre archevêque.* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile ; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réunit secrètement avec la cour pour avoir un chapeau de cardinal ; elle obtint pour lui la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins. Il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant longtemps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France en 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de St.-Denis. Lorsque après cet accommodement il vint se jeter aux pieds du roi : « Monsieur le cardinal, lui dit Louis XIV en le relevant, vous avez les cheveux blancs — Sire, lui répondit le cardinal, on blanchit aisément lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrace de Votre Majesté. » Il avoit vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus de 1,110,080 écus, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Dans le temps de sa vie turbulente et ambitieuse, on lui avoit reproché de faire une dépense excessive : « Bon! dit-il, César à mon âge devoit six fois plus que moi. » Cependant par une conduite toute différente de celle de plusieurs grands seigneurs, s'il empruntoit beaucoup il rendoit bien. La dernière fois qu'il partit pour Rome, il fit assembler tous ses créanciers et leur offrit à partager une certaine somme. Tous se récrièrent et lui dirent de concert qu'ils ne venoient point lui demander de l'argent, et quelques-uns même lui en offrirent. Une dame entre autres le pria d'accepter cinquante mille écus, et un pauvre chapelier à qui il devoit lui présenta trois chapeaux rouges, pour qu'il les emportât avec lui. « La vie retirée du cardinal de Retz parut admirable à certaines gens, dit d'Avrigny, parce que la rareté des choses est ce qui en fait le prix. Comme il n'avoit plus d'envieux, il n'avoit plus d'ennemis. Ainsi la médisance n'attaqua point la pureté de ses intentions. On regarda comme un triomphe de la grace ce qui dans un autre, ou dans un autre temps, auroit pu être regardé comme un raffinement d'amour-propre. » Il quittoit pourtant quelquefois sa retraite pour passer quelques jours à Paris. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut le 24 août 1679. (*Voyez* Lopin, *à la fin.*) En

1675, il avoit renvoyé au pape Clément X son chapeau de cardinal, dans la pensée de se détacher entièrement du monde; mais ce pontife lui ordonna de le garder jusqu'à sa mort. « On a de la peine, dit le président Hénault, à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour intriguer: esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnoit sur le peuple, et faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événemens. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit plus dans la rébellion. Magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suites, plus de chimères que de vues; déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il falloit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni sujet fidèle, ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi et moins honnête que Cicéron; enfin ayant plus d'esprit, mais moins grand et moins méchant que Catilina. » Le célèbre duc de La Rochefoucauld en a fait un portrait plus détaillé, que nous joindrons ici, parce qu'il est d'un contemporain et d'un homme qui voyoit bien. « Le cardinal de Retz, dit-il, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la foiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis, peu de piété, quelques apparences de religion. Il paroît ambitieux, sans l'être. La vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession. Il a suscité les plus grands désordres dans l'état, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paroître redoutable et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il a souffert la prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris, contre la puissance du cardinal Mazarin; mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans savoir ce qu'il faisoit, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires; et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités; et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau

jour à ses défauts; il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paroître occupé de l'une et de l'autre; il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication; il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvoit espérer de leur pouvoir rendre; il n'a point de goût ni de délicatesse; il s'amuse de tout; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connoissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion; il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. » Marmontel demande si le cardinal de Retz, tel qu'il s'est peint lui-même dans ses *Mémoires*, auroit été plus grand sur un plus grand théâtre? C'est de quoi, dit-il, j'oserois douter. « La tragi-comédie de la Fronde paroît avoir été faite exprès pour ce caractère héroï-comique. Turenne et Condé y étoient déplacés; de Retz s'y trouvoit dans son centre. Il falloit aux Anglais un factieux comme Cromwel; aux Parisiens, il en falloit un comme le cardinal de Retz. Chacun des deux fut le Catilina de son pays, *cujuslibet rei simulator ac dissimulator*; mais chacun des deux à sa manière : Cromwel en politique sombre, en triste et profond hypocrite; de Retz en intrigant adroit, hardi, déterminé, habile, prompt à changer de rôle, et jouant toujours au naturel celui qui convenoit le mieux au moment, à la scène, au caractère des esprits et au genre d'illusion et d'émotion qu'il vouloit répandre. » S'il en faut croire Joly qui lui reprochoit quelquefois sa vie licencieuse, le cardinal de Retz lui disoit : « Vous êtes deux ou trois à qui je n'ai pu me dérober; mais j'ai si bien établi ma réputation, et par vous-mêmes, qu'il vous seroit impossible de me unire quand vous le voudriez, et cela étoit vrai en partie. » Il s'étoit battu avec un de ses écuyers qui l'avoit accablé de coups, sans qu'une aventure si humiliante pour un homme de ce caractère et de ce rang eût pu lui abattre le cœur ou faire aucun tort à sa gloire. Ce qui est étonnant, c'est que cet homme audacieux et bouillant devint sur la fin de sa vie doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge. On lui a appliqué ce passage de Tacite : *Non tam præmiis periculorum, quàm ipsis periculis lætus, pro certis et olim partis, nova, ambigua, ancipitia malebat.* Il nous reste de lui plusieurs ouvrages : ses *Memoires* sont le plus agréable à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam en 1731, en 4 vol. in-12, auxquels on joint ceux de Joly et de Nemours, 1738, 3 vol. in-12 reliés en 2. Ces *Memoires* sont écrits, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite; il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits

de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. Ces portraits, souvent très-naturels, sont quelquefois gâtés par un reste de vanité, d'aigreur et d'enthousiasme, et trop chargés d'antithèses. Le style est d'ailleurs incorrect, et quelquefois louche et embarrassé. « Le style original de ses *Mémoires*, dit un écrivain, le place plutôt parmi les génies singuliers que parmi les bons écrivains. S'ils étoient par-tout écrits de la même force, les meilleurs historiens grecs et latins n'auroient rien qui leur fût supérieur; mais il s'en faut bien que le style soit également soutenu dans le cours de la narration. L'imagination de l'auteur se refroidissoit dès que les objets n'intéressoient pas vivement son ame, plus enthousiaste des choses extraordinaires que de la véritable grandeur. » Le cardinal de Retz y parloit de ses galanteries; ce qui prouveroit que sa retraite fut dès-lors plus philosophique que chrétienne. Mais l'abbé de Saint-Michel en Lorraine, son confesseur, auquel il prêta son manuscrit, raya tout ce qui regardoit ses aventures amoureuses. On a encore de lui la *Conjuration du comte de Fiesque*, ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Mascardi. On le trouve à la fin de ses *Mémoires*. Il montre dans cette histoire tant d'admiration pour Fiesque, que le cardinal de Richelieu, en la lisant, prévit que ce jeune ecclésiastique seroit un esprit turbulent et dangereux. M. V. D. Musset-Pathay a publié, en 1807, 1 vol. in-12: *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, suivies des *Portraits*, *Pensées et Maximes*, extraits de ses ouvrages, qui apprennent peu de choses nouvelles sur ce cardinal.

IV. RETZ. *V.* LAVAL, n^os I et II.

† REUCHLIN (Jean), né à Pfortzeim, village d'Allemagne, près de Spire, en 1455, de parens honnêtes, est également connu sous le nom de FUMÉE et de KAPNION; parce que Reuch en allemand, et Kapnion en grec, signifient *fumée*. Reuchlin étudia en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie; il brilla par la connoissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il étoit à Rome, il connut Argyropile, et étudia sous lui. Ce grand homme ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante et avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant : *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes*. Il enseigna ensuite le grec à Orléans et à Poitiers, puis retourna en Allemagne, où il s'attacha à Ebérard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligue de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et envoyé quelque temps après à Inspruck vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Ces théologiens avoient obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de l'édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendans de Jacob : les indifférens qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers qui pouvoient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers. Cet avis souleva les théologiens

de Cologne : ils auroient voulu lui faire subir le même sort qu'aux livres des juifs : mais l'empereur ne voulut pas se prêter à leur sainte colère. Reuchlin se retira ensuite à Ingolstadt où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et mourut le 30 juillet 1524. Il n'est point le premier des chrétiens qui se soit appliqué à l'étude des livres juifs, puisque Raimond Martin, savant dominicain du 13ᵉ siècle, étoit profondément versé dans la langue hébraïque. Reuchlin avoit beaucoup d'érudition, et il écrivoit avec chaleur. L'Allemagne n'avoit alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. Il ne leur cédoit en rien pour la beauté de style, et les surpassoit en savoir. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son Traité *de Arte cabalisticâ*, 1517, in-folio, et celui qui est intitulé *Artis cabalisticæ Scriptores*, 1587, in-folio. Il faut avouer qu'à l'exemple de Pic La Mirandole il eut trop de goût pour la science cabalistique, et qu'il crut trop facilement aux rêveries des rabbins qui l'avoient cultivée avant lui. Son but, dans son livre, est de faire voir un parfait accord entre les philosophes pythagoriciens et les cabalistes. Il le dédia à Léon X, qui l'accueillit bien. Ce savant avoit eu de vives disputes avec les dominicains, et c'est sans doute ce qui lui a fait attribuer les Lettres connues sous le titre de *Epistolæ obscurorum Virorum*. On y raille amèrement les théologiens scolastiques, en imitant leur style ; mais il n'est pas sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus d'apparence à Ulric de Hutten. Quoi qu'il en soit, ce livre fut mis à l'*index*. Cette défense de le lire ne servit qu'à en faire composer un plus satirique encore, sous le titre d'*Epistolæ clarorum Virorum*. Les savans de ce siècle n'étoient pas moins aigres dans la dispute que ceux du nôtre. Plusieurs gens de lettres et même des théologiens prirent parti pour Reuchlin. Eleuthère Byzanus fit un poëme intitulé *Le Triomphe de Kapnion* et la *Défaite des Inconnus*. Erasme publia son *Apothéose* ; Puttinger, Luther, Mélanchthon, se rangèrent de son côté, et n'épargnèrent pas les injures à ses adversaires. La Vie de Reuchlin a été écrite par Maïus, 1687, in-8°. L'auteur a ramassé bien des choses curieuses sur son héros ; mais il n'a pas su les mettre en ordre. Son livre est un chaos où les digressions font continuellement perdre de vue l'objet principal. Les détails sur les ouvrages de Reuchlin ne sont pas exacts ; il en a même oublié quelques-uns dont il auroit dû faire mention.

REULIN (Dominique), médecin de Bordeaux, qui florissoit au 16ᵉ siècle, acquit de la célébrité dans sa patrie, et publia divers écrits estimés, I. Une *Grammaire grecque*, 1558, in-4°. II. Un *Traité latin sur l'usage des Alimens*, 1560, in-8°. Il renferme de bons préceptes de diététique. III. Une *Méthode de Chirurgie*, 1580, in-8°. IV. *Contredits aux Erreurs populaires* de L. Joubert, 1580, in-8°. L'auteur est mort quelques années après avoir donné ce dernier ouvrage.

* REUSNER (Elie), né en 1555 à Lemberg en Silésie, étudia la médecine à Iéna, où il fut promu au degré de licence; mais il s'occupa beaucoup plus de la Poésie et de l'Histoire, qu'il enseigna publiquement dans les écoles de cette ville, que de la Médecine. Il mourut le 3 septembre 1612. Les ouvrages qu'il a laissés roulent presque tous sur l'Histoire; I. *Isagoge historica.* II. *Ephemeris, seu diarium historicum.* III. *Hortulus historico-politicus.* IV. *Genealogia imperatorum, ducum, regum,* etc.

* REUTER (Jean), né dans la province du Luxembourg en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8°. Il a encore donné *Confessarius practicè instructus*, livre destiné à l'instruction des jeunes ecclésiastiques. Il mourut à Trèves en 1762.

REUVEN (Pierre), peintre hollandais, né en 1550, et mort en 1618, devint disciple de Jordaëns qu'il égala. Le palais de Loo en Hollande renferme ses plus beaux tableaux.

* REVAI (J. V.), professeur distingué dans l'université de Pesth en Hongrie, où il occupoit une chaire de langue et de littérature hongroise, mourut dans cette ville le 1er avril 1807, à l'âge de 56 ans; il est connu par ses *Poésies* et d'autres ouvrages de littérature qui sont estimés. Il venoit de publier, en latin, le premier volume d'un recueil d'*Antiquités de la littérature hongroise.* On y remarque deux oraisons funèbres qu'il avoit rendues à l'ancienne prononciation, et expliquées par des notes très-savantes, c'est le monument écrit le plus ancien de la langue hongroise.

I. REVEL (Charles), jurisconsulte de Bresse, né à Bourg, et mort dans sa patrie au milieu du 17e siècle, a donné un ouvrage intitulé: *Usages et Coutumes du pays de Bresse, Valromey et Gex*, 1729, in-4°.

II. REVEL (Jean), né à Paris en 1684, vint à Lyon, et y fut surnommé le RAPHAËL du dessin. Il porta par son art les fabriques de cette ville au plus haut degré de splendeur. Il est l'inventeur des points rentrés qui, mélangeant les couleurs claires avec les obscures, les rendent plus douces, et il fit de ses étoffes de véritables tableaux. Il est mort à Lyon en 1751.

† REVELY (Willey), architecte anglais, mort en 1779, voyagea, étant encore très-jeune, avec Stuart, dans les contrées classiques de la Grece, et en rapporta une riche collection de plans et de dessins. Son meilleur ouvrage est l'*Eglise de Southampton*, qui seroit encore plus belle, si une économie mal entendue, n'avoit pas souvent détruit ses plus beaux projets. Il avoit en général le malheur de bâtir souvent des châteaux en l'air. Élève de Chambers, il en avoit un peu de son inflexibilité; il se brouilla avec les grands et les inspecteurs, parce qu'il opposoit ouvertement le mépris et la raillerie à leur ignorance et à leurs prétentions souvent ridicules. C'est lui qui a donné les *plans* d'un des plus beaux chantiers de Londres pour la construction des vaisseaux, qui devoit

être établi dans l'île de la Tamise, appellée *île des Chiens*. Il est encore l'éditeur du troisième volume des Antiquités d'Athènes, de Stuart.

* RÉVÉREND (Dominique), né à Rouen, après des études faites avec succès, s'engagea dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de quelques bénéfices. La politique occupa une grande partie de sa carrière. Enfin, rendu au repos, il se livra avec une nouvelle ardeur à son goût pour les lettres. Passionné pour la philosophie, mais prévenu contre celle de Descartes, il tâcha de faire revivre celle des anciens et sur-tout leur physique. Il voulut aussi pénétrer dans les secrets de celle dite *Hermétique*. On lui doit un *Traité* sur la physique ancienne, sur l'origine des dieux ou rois de l'Egypte, et une *Chronologie* des premiers temps depuis le déluge. Il est mort à Paris en 1734.

RÉVÉRONY (Jacques), né à Lyon le 12 février 1699, d'un père qui, le premier, y parvint à l'échevinage comme fabricant, se fit ecclésiastique et publia, I. Un *Traité* sur le différent élevé entre St. Cyprien et le pape Etienne, touchant le baptême conféré par des hérétiques. II. Une *Paraphrase française* sur la prière du roi Manassès, captif à Babylone. Révérony mourut à Châlons-sur-Saône en 1725.

* REVERS, chanoine de Saint-Honoré à Paris, mort au mois de mars 1798, âgé de 70 ans environ, est auteur d'un ouvrage intitulé *Pastorale Parisiense*, Parisiis, 1786, 3 vol. in-4°, qu'il rédigea pour de Juigné, archevêque de Paris, et qui valut à son auteur une place dans le chapitre de Saint-Honoré. On lui doit encore une *Traduction* en vers latins du Poëme de la Religion de Louis Racine, qui fut publiée avec beaucoup de changemens par l'abbé Charlier, Paris, an 12 (1804), un volume in-12.

* REVESI-BRUTI (Ottavio), gentilhomme de Vicence, avoit des connoissances étendues en architecture, On voit à Brendola quelques-uns de ses ouvrages possédés par sa famille. Il est encore l'auteur d'un ouvrage intitulé *Architteto per formare con facilità i cinque ordini d'Architettura*, etc. Cet instrument de son invention est une espèce de compas de proportion, dont on peut se servir non-seulement en architecture, mais encore pour la géometrie, l'arithmétique, la musique, etc.

REVET (Édouard), auteur anglais, fit jouer quelques comédies qui eurent du succès sous le règne de Charles II.

RÉVIUS (Jacques), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en 1642, où il mourut le 15 novembre 1658. Révius assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il étoit versé dans les langues anciennes, et entendoit presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui, I. *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12. II. *Epîtres françaises des Personnages illustres et doctes de Scaliger*, Harderwick, 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. III. *Historia pontificum ro-*

manorum, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas même estimée chez les protestans. IV. *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4°. C'est la métaphysique de Suarez, qu'il prétend corriger. V. *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4°, et quelques autres ouvrages de peu d'importance.

† REVILLON (Claude), docteur en médecine, membre de l'académie des sciences de Dijon, correspondant de la société de médecine, mort à Thionville en 1795. Après avoir exercé son art à Mâcon, sa patrie, il entra comme officier de santé dans les hôpitaux militaires de France, où le succès de sa pratique lui fit une grande réputation. Il a laissé un ouvrage qui sera consulté dans tous les temps, et qui mérite de l'être. Il a pour titre : *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques*, appellées communément *Vapeurs*, ou *Lettres d'un médecin sur ces affections*, Paris 1779, un volume in-8° de 121 pages. On y a joint un journal de l'état du corps, en raison de la transpiration et de la température de l'air. Cet ouvrage a été réimprimé en 1786, augmenté de plusieurs expériences. L'auteur attribue l'Hypocondriacisme à la suppression de la transpiration insensible. Son opinion est assez plausible.

REY (Guillaume), né à la Guillotière près de Lyon en 1687, fut un médecin renommé dans cette ville. On lui doit, I. Une *Dissertation* latine sur le *délire*, 1714, et quelques autres *écrits* de physique et de médecine, sur la peste de Provence et sur un nègre-blanc. Pour expliquer la différence des blancs et des nègres, il supposa la possibilité de deux *Adams*; et cette opinion lui attira des ennemis. Il mourut le 10 février 1756.

* REYBAZ (Etienne-Salomon), né en 1739 à Vevey, canton du Léman, en Suisse, mort à Paris le 23 octobre 1804, fut un des prédicateurs les plus distingués de la communion réformée. Reçu ministre de l'Evangile en 1765, et ensuite bourgeois de Genève, il prêcha avec éclat, mais sans y avoir jamais eu un ministère regulier et des fonctions pastorales proprement dites. Les troubles politiques de Genève l'en firent sortir en 1782, et il fixa son séjour à Paris, où il a presque continuellement résidé depuis. Le bruit public l'a fait un des plus utiles collaborateurs de Mirabeau, à l'époque de l'assemblée constituante. Il fut nommé depuis représentant de la république de Genève auprès de la république française; caractère qui a cessé par l'effet de la réunion. Ce n'est qu'en 1801 que Reybaz a fait imprimer un recueil de ses *Sermons*, en 2 vol in-8°, précédé de son portrait et d'un discours adressé à un jeune homme sur l'art de la prédication. Il avoit composé un *Poëme* sur le même sujet; mais qui constamment applaudi dans les sociétés où il l'a lu, est demeuré inédit. Ses discours imprimés ont eu du succès. Chaque discours est accompagné d'un cantique analogue. Pour donner une idée de ces derniers, voici deux strophes de l'hymne qui est à la suite d'un discours *sur la véritable liberté* :

Dieux! qu'entends-je? quels cris! Soyez libres,
vous dis-je.
« Liberté! liberté!... » Téméraires transports!
A quoi tendent ces vains efforts?
Liberté, sans vertus! c'est un grossier prestige.
On ne rend point la vie aux morts.

Vous ne respectez plus vos antiques usages;
Vous n'avez point de mœurs, vous n'avez plus de lois.
De l'honneur vous bravez les droits.
Ah! si la liberté subsistoit de ravages,
Vous seriez libres cette fois.

Reybaz joignoit en chaire tout le prestige de l'éloquence extérieure à l'ascendant de la raison et du sentiment. Doué d'une figure agréable et d'un bel organe, il ne laissoit pas d'ajouter beaucoup par son débit au mérite de ses compositions. Dès 1777 il avoit publié, dans l'Année Littéraire, (nos 21 et 22) une *Lettre sur la déclamation théâtrale*. Il concourut par ses conseils à la préparation des *articles organiques des cultes protestans*, faisant partie de la loi du 18 germinal an 10 (8 avril 1802.)

* I. REYES (Gaspard de), d'Evora en Portugal, prit le bonnet de docteur en médecine à Salamanque, et exerça sa profession à Carmone, dans l'Andalousie, vers le milieu du 17e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Elysius jucundarum quæstionum campus, philosophicarum, theologicarum, philologicarum, et maximè medicarum*, Bruxellis, 1661, in-folio; Francofurti, 1670, in-4°. Dans cet ouvrage l'auteur prétend que la plupart des maladies sont produites par le démon.

* II. REYES-TAVARES (Emmanuel dos), Portugais, enseigna d'abord la théologie à Lisbonne, ensuite la médecine. Il publia vers le milieu du 17e siècle des *Controverses philosophiques et médicales sur la doctrine des fièvres*, pour défendre les sentimens de Thomas Roderique de Veiga, contre Benoît Vasquez Matómoros, professeur d'Alcala de Hénarez, qui avoit fait paroître un ouvrage sur les fièvres environ l'an 1652.

REYHER (Samuel), né à Schleusingen dans le comté de Henneberg le 19 avril 1635; mort le 22 novembre 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, étoit conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale des sciences de Berlin. Il a *traduit* en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui en latin un livre savant, intitulé: *Mathesis Biblica*; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de Jésus-Christ, et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand où il étoit né vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Muses latines. Nous avons de lui, I. *Poematum libri tres et Dissertatio de Piscibus*, Gand, 1732, in-12. II. *Opera poetica*, 1738. La plupart de ces poésies ont pour objet les mystères de la religion et les vertus chrétiennes: quoiqu'elles ne manquent ni de variété ni d'élégance, elles sont peu recherchées.

† REYN (Jean de), peintre, né à Dunkerque en 1610, fut disciple de Van-Dick, le suivit en Angleterre, et ne le quitta qu'à sa mort; ce ne fut que depuis cette époque qu'il se fit connoître en Flandre. Il a cependant peu de célébrité, parce que la beauté de ses *tableaux* les a fait souvent attribuer à son maître. Personne, en effet, ne l'approcha de plus près: même coloris, même touche, même délicatesse. Son dessin est très-correct, ses compositions nobles, quelquefois un

peu confuses. Jean de Reyn mourut en 1650.

† REYNA (Cassiodore) a traduit toute la Bible en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi, lui fit accroire que c'étoit une ancienne bible des Juifs. Mais, outre que le nouveau Testament y est traduit aussi bien que le vieux, on connoît aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. B. qu'on voit à la fin du discours latin qui se trouve en tête. Elle est intitulée *La Biblia, que es los sacros libros del viejo y nuevo Testamento, transladada en espagnol*, 1569, in-4°. L'interprète a mis un long discours en espagnol au commencement de son ouvrage, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire : sentiment sur lequel on a soutenu le pour et le contre ; parce que si ces versions produisent du bien, elles ont aussi des inconvéniens. Il a aussi donné des ouvrages latins de controverse, entre autres une *Apologie de la Divinité de J.-C. contre les Juifs*, imprimée à Francfort en 1573, in-4°. On ignore si Reyna est le même que celui qui a publié à Burgos, en 1564, un livre *de Albeyteria*, in-4°, à qui Feyjoo a attribué la célèbre découverte de la circulation du sang.

REYNEAU (Charles-René), né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans, pour y prendre le goût de la bonne littérature. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézenas, il fut appelé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. Il fut si goûté que l'académie d'Angers, qui jusque-là ne s'étoit associé aucun membre de congrégation, lui ouvrit ses portes en 1694. L'académie des sciences de Paris lui fit le même honneur en 1716, et le perdit le 24 février 1728. Sa vie, dit Fontenelle, a été la plus simple et la plus uniforme : l'étude, la prière, deux ouvrages de mathématiques, en sont tous les événemens. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue ; et il comptoit pour beaucoup cet avantage, si précieux et si peu recherché, de n'être de rien. Il ne recevoit guère de visite que de ceux avec qui il ne perdoit pas son temps. Aussi avoit-il peu de liaisons, peu de commerce ; et si ses plaisirs étoient moins grands, ses peines étoient moindres. Ses principaux ouvrages sont, I. *L'Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4°. L'auteur y a recueilli les principales théories répandues dans Descartes, dans Leibnitz, dans Newton, dans les Bernouilli, dans les *Mémoires* de différentes académies. Il a mis à la tête le titre de *démontrée*, parce qu'il y démontre plusieurs méthodes qui ne l'avoient pas été par leurs auteurs ou dont ils avoient fait des secrets. II. La *Science du Calcul*, avec une suite, en 2 vol. in-4°, 1739 : cet ouvrage est estimé. Quoiqu'il y en eût plusieurs sur cette matière, on avoit besoin de celui-là, parce que tout y est traité avec étendue, exactitude et clarté. III. La *Logique* ou l'*Art de raisonner juste*, in-12.

† REYNER (Jean) né à Lincoln, et élevé à Cambridge.

Il avoit été élu membre du collége d'Emmanuel; mais en ayant été rejeté comme non conformiste, il renonça au ministère, et étudia la medecine. Ses amis l'engagèrent à se vouer à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle il annonçoit beaucoup de talent; mais il mourut, vers 1662, de la petite vérole à Nottingham. Il a laissé apres lui quelques *ouvrages* qui prouvent l'étendue de son savoir et de ses connoissances.

REYNIE (la). *Voy.* Reinie.

† I. REYNOLDS (Josué), célèbre peintre anglais dans le portrait, né le 16 juillet 1723 à Plimpton dans le Devonshire, mort le 23 février 1792, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût pour le dessin, il laissa bientôt les livres de théologie pour étudier les tableaux des grands maîtres. En 1749 il alla en Italie sous les auspices et dans la compagnie du lord Keppel qui alloit commander dans la Méditerranée. Il puisa dans ce sanctuaire des arts la vérité, le goût, la beauté dans leurs sources, et observa avec les yeux du génie les productions des grands artistes. Après être resté deux ans en Italie, il retourna en Angleterre. Le premier ouvrage par lequel il se distingua après son retour dans son pays, fut le *portrait* en pied du lord Keppel, gravé depuis par Fisher. Ce portrait fut suivi de celui du lord Edgecombe et de quelques autres qui établirent sa réputation. Dans l'exposition de la société, fondée à Liverpool pour les progrès de la peinture et du dessin, est un paysage de Reynolds, qui représente une *Vue de la Tamise*, prise de Richemond: c'est peut-être le seul qu'il ait peint, à l'exception de ces paysages d'un style si pur et si beau qui composent les fonds de plusieurs de ses portraits. Une des plus grandes compositions de portraits que l'on doive à son pinceau est le *Tableau de Famille* à Bleinheim. Reynolds n'a pas eu d'égal dans l'art de grouper et de dessiner les enfans, et de peindre l'innocence des deux premiers âges. La simplicité enfantine et naturelle de la *petite fille qui, tenant un chien dans ses bras, traverse un ruisseau*, suffiroit pour établir sa réputation à cet égard, si l'on n'en trouvoit aisément une foule d'autres exemples dans ses ouvrages. Ses portraits sont d'une ressemblance inimitable; ses attitudes gracieuses, pleines d'ame et de vie; la plupart de ses portraits de femmes portent, sur des traits humains, l'empreinte de la divinité; un grand nombre de ses tableaux sont d'une conception grande, d'un coloris riche, et d'un effet merveilleux: on fera observer cependant que, dans ses premiers ouvrages, les couleurs se sont singulièrement affoiblies; ses derniers sont plus solides; mais en général on remarque que pendant que ses admirateurs vivans contemplent avec surprise la transparence brillante de son coloris, la postérité se verra bornée à admirer sa grace singulière dans l'ordonnance de ses tableaux. Reynolds avoit de grands talens littéraires, et il fut membre de plusieurs sociétés savantes. Ses *OEuvres* ont été traduites en français par Jansen, Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Le même traducteur avoit déjà publié les *Discours* de Reynolds, qui forment la plus grande partie de ses œuvres, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. En 1782, Mason,

auteur du Poème intitulé le *Jardin anglais*, publia une Traduction de l'*Art de la Peinture*, par Dufresnoy, enrichie de *Notes* de Reynolds. Ces notes sont également précieuses pour l'élève et le connoisseur. On y retrouve ce discernement fin qui a caractérisé tout ce qui est sorti de la plume de ce célèbre artiste.

* II. REYNOLDS (Edouard), prélat anglais, né en 1595 à Southampton, mort en 1676, prédicateur au collége de justice de Lincoln, et recteur de Braynton au comté de Northampton. Dans le temps des guerres civiles ce docteur entra dans la ligue presbytérienne, et fut membre de l'assemblée de Westminster. A la restauration il fut un des théologiens presbytériens envoyés à la conférence de Savoy sur la lithurgie; mais il ne put résister à l'offre de l'évêché de Norwich, il l'accepta, et ses anciens amis lui en surent le plus mauvais gré. Reynolds a composé en faveur des calvinistes des *ouvrages* qui sont imprimés en un vol. in-fol.

† REYRAC (François-Philippe DE LAURENS de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de la paroisse de Saint-Maclou d'Orléans, associé correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit au château de Longeville en Limousin le 29 juillet 1734, et mourut à Orléans le 21 décembre 1782. C'étoit une ame douce et vertueuse. « La vertu, disoit-il, fait le plus doux charme du talent. Ce ne sont ni les livres ni les succès qui rendent heureux les gens de lettres; mais bien la retraite, la modération de l'ame, la vie simple et l'amitié. » Son *Hymne au Soleil*, in-8°, 1783, de l'imprimerie royale, poème charmant, écrit en prose poétique, non avec verve et avec chaleur, mais avec une harmonie et une élégance qui approchent de celles de Fénélon, est le principal fondement de sa réputation. Il publia d'abord cet ouvrage comme une traduction du grec, et on y fut trompé. Ses *Idylles* en prose ont de l'harmonie et de l'élégance. Ses *Poésies sacrées*, 1770, in-8°, sont d'un style bien moins poétique, quoiqu'en vers, et font moins de plaisir que sa prose. On a encore de lui *Manuale Clericorum*, in-12, et quelques autres *ouvrages*. *Voy.* son Eloge par Bérenger, Paris 1783, in-8°.

REYS (Antoine dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santaren, en 1690, se fit oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint ensuite historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint office, consulteur de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont, I. Des *Poésies latines* élégantes. On estime sur-tout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état. II. La *Vie de Ferdinand de Ménèze* en latin. III. Une *Introduction* au recueil des meilleurs poetes portugais, in-8°. IV. Une édition du *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum qui latinè*

scripserunt, en 7 vol. in-4°, etc. Reys avoit des connoissances très étendues. Il savoit les langues anciennes et modernes, et sa critique étoit assez exacte.

* REZZANO (François), ecclésiastique, né à Côme le 8 décembre 1731, et mort dans cette ville le 27 mai 1780, a publié, I. *Il libro di Giobbe esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4°, et Nizza, 1781. Cet ouvrage a été aussi traduit en vers italiens par le comte Camille Zampieri, Bologne, 1763; par Marc-Antoine Talleoni, Osimo, 1764; et par Hyacinthe Ceratti, Rome, 1773. II. *Dodici cantici sagri, latini e italiani*, 1772. Ces cantiques, augmentés de douze autres, reparurent sous le titre de l'*Anima meditante*, à Lucques en 1776. Le cantique 17°, sur les misères de la vie humaine, est un tableau de celles qu'éprouva l'auteur dans le cours de sa vie.

* I. REZZONICO (Attilio-Cristoforo), de Côme, savant du 17° siècle, a composé, par ordre alphabétique, un ouvrage intitulé *Sylva sententiarum et exemplorum moralium à sanctorum stellis decorata, et sacræ scripturæ sole illuminata*, Novocomi, 1657, in-folio.

* II. REZZONICO (François), de la même famille, archi-prêtre de Côme, et grand théologien, florissoit dans le 17° siècle. On a de lui, *Plectrum psalterii*, Patavii, 1685, in-12.

III. REZZONICO. *Voyez* CLÉMENT XIII.

* IV. REZZONICO (Aurelio), frère du précédent, né à Côme le 16 septembre 1723, entra dans l'ordre des jésuites le 15 août 1757, et mourut à Rome en 1773. Le talent de la prédication qu'il exerça pendant une grande partie de sa vie lui attira l'estime et la considération de son ordre. On a de lui, I. *Orazione panegirica in lode di S. Catarina vergine e martire*, Venise, 1762. II. *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi Austriache*, Milan, 1764. III. *Orazione sacra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. Lalande, dans son voyage d'Italie, parle avec éloge de cet auteur.

* V. REZZONICO (le comte Antoine Joseph), maréchal de camp, chambellan de son altesse royale l'infant duc de Parme, et gouverneur de cette citadelle, né à Côme en 1709, servit avec distinction dans les troupes espagnoles dans les guerres d'Italie. Il mourut au château de Parme le 16 mars 1785. On a de lui, I. *De suppositis militaribus stipendiis Benedicti Odescalchi, qui pontifex maximus anno 1676; Innocentii prænomine fuit renunciatus*, Comi, 1742, in-folio. Plusieurs historiens (la plupart Français, ayant répété, d'après Bayle, qu'Odescalchi, avant que d'être pape, avoit été stipendié comme homme de guerre par la Pologne ou la France, Rezzonico composa cet ouvrage pour réfuter cette calomnie. II. *Ludovico Adamato Galliarum et Navarræ regi christianissimo, augusto, pio, felici, victori*, etc., *Musarum epinicia*, Parmæ, 1757. III. *Disquisitiones Plinianæ, sive de utriusque Plinii patriâ, scriptis, codicibus, editionibus, atque interpretibus*, Parmæ, 1763, 2 vol. in-fol., ouvrage estimé des bibliographes.

RHADAMANTE (mythologie), roi de Lycie, fils de Jupiter et d'Europe, fut nommé par le sort

pour être juge des enfers avec Eaque et Minos. Celui-ci étoit le premier, et sa juridiction s'étendoit sur tous les morts. Rhadamante, le second, jugeoit seulement les Asiatiques et les Africains. Eaque n'avoit inspection que sur les Européens. Ceux qui cherchent des traces de l'histoire dans les fictions fabuleuses disent que Rhadamante rendit ses sujets si heureux pendant son règne, qu'ils le déifièrent après sa mort. Il faut observer, dit Bailly, que Rhadamante vient peut-être du mot *Rhadamm*, qui en langue du nord signifie *Juge intègre*. Mais on ne doit regarder cette étymologie et tant d'autres que comme des conjectures.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Ayant gagné par ses artifices l'amitié et l'affection des principaux du royaume, il feignit de s'être réconcilié avec son père, qu'il alla instruire secrètement du succès de son dessein; et sous prétexte de vouloir faire la guerre contre les peuples d'Albanie, il leva une puissante armée qu'il conduisit en Arménie, où il assiégea Mithridate dans la forteresse appelée Gornées. Voyant qu'il ne pouvoit réussir par la force, il se servit d'une nouvelle ruse; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*voyez* Zénobie.) l'an 52 de J.-C. Son père Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître. Créhillon a tiré de ce trait remarquable d'histoire le sujet de sa plus belle tragédie.

* RHALLUS (Manilius), savant grec moderne, avoit été créé par Léon X archevêque de Malvoisie en Morée. Il étoit natif de Sparte, et il fut à Naples ami et condisciple de Marulle et son émule dans la composition des épigrammes latines.

RHASÈS. *Voyez* Rasis.

RHAY (Théodore), né à Rées dans le duché de Clèves en 1603, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et de Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, où il mourut le 10 mars 1671. On a de lui des ouvrages estimés, I. *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1638, in-4°. II. *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4°. III. *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ, etc., à monumentis redivivæ*, Neubourg, 1663, in-4°. VI. Et plusieurs *ouvrages* de controverse en allemand.

RHEA-SYLVIA *ou* ILIA (mythologie), reine d'Albe et fille de Numitor, fut enfermée avec les vestales par Amulius, son oncle, qui ne vouloit point de concurrens au trône. Mais un jour étant allée puiser de l'eau dans le Tibre, dont un bras passoit alors à travers le jardin des vestales, elle s'endormit sur le bord, et rêva qu'elle étoit dans les bras du dieu Mars. Elle devint mère de Rémus et de Romulus.

RHÉE. *Voyez* Cybèle.

* RHEEDE (Henri-Van), gouverneur hollandais au Malabar, qui vécut dans le 17ᵉ siècle, dépensa de grosses sommes d'argent pour faire dessiner et peindre les plantes dont on voit les figures

dans un ouvrage imprimé à Amsterdam, en 12 vol. in-folio, sous le titre d'*Hortus Malabaricus*. La première partie parut en 1678, la seconde en 1679, la troisième en 1682, la quatrième en 1683, la cinquième en 1685, la sixième en 1686, la septième en 1688, la huitième en la même année, la neuvième en 1689, la dixième et la onzième en 1690, et la douzième en 1703. C'est un recueil immense et précieux, soit pour le nombre des planches, qui se monte à 700, soit pour celui des plantes nouvelles, et la précision et la justesse avec lesquelles elles sont représentées. Le père Jean-Matthieu de St.-Joseph, carme napolitain et missionnaire à Cochin, sur la côte de Malabar, fut le premier que Van Rhéede employa à peindre les figures des plantes. Jean Casérius corrigea les dessins et les descriptions; les médecins du pays y mirent les noms de chaque plante; Arnould Syen, professeur de médecine et de botanique à Leyde, Guillaume Ten Rhyne, Théodore Almeloveen, Jean Commelin, Jean Municks, professeur de botanique et d'anatomie à Utrecht, Abraham Poot, Frédéric Ruysch et d'autres y ajoutèrent les synonymes reçus par les botanistes, des notes intéressantes, ou corrigèrent la diction. Gaspard Commelin fit la table de tout l'ouvrage, sous le titre de *Flora malabarica*.

RHÉGINUS (Guillaume), *ou* Regnod, savant médecin de Lyon, a donné une *traduction* française de l'*Instruction d'Hiéroclès* contre les athées, et un *Traité* d'expériences de médecine, publié à Lyon en 1564.

* I. RHEITA (le père), opticien, vivoit avant le milieu du seizième siècle. On lui a mal à propos attribué l'invention du télescope astronomique. Il est constant que ce fut le jésuite Scheiner, célèbre mathématicien, qui, dans son ouvrage intitulé *la Rosa Ursina*, donna les principes de cet instrument. Quoi qu'il en soit, le père Rheita est l'auteur d'une certaine combinaison de verres propres à redresser les objets, qui, à quelque différence près de clarté, jouit des mêmes avantages que le télescope astronomique. Il a également *inventé* le télescope *binode*, que le père Chérubin d'Orléans, autre opticien de son ordre, a mis en crédit au bout de quelques années.

* II. RHEITA *ou* REYTA (Antoine-Marie), capucin, savant machiniste, mort à Ravenne en 1660, âgé de 63 ans, a publié *Planetologium*; on a encore de lui *Oculus Enoch et Eliæ*, in-folio, Antwerpiæ, un tome en 2 parties, fig.; livre curieux sous un titre bizarre.

† RHENANUS (Beatus), né à Rheinac, petite ville d'Alsace, en 1485, vint d'abord à Paris, alla ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, où il fut correcteur d'imprimerie. C'étoit un homme d'honneur, doux, modeste, également estimé des catholiques et des protestans dont il ne voulut jamais embrasser les dogmes, quoiqu'il eût pour eux beaucoup d'estime. Ce fut lui qui *publia* le premier les deux livres de l'Histoire de Velleïus Paterculus. Etant allé à Frésing, en Bavière, pour y consulter d'anciens manuscrits de Tite-Live, il y trouva l'antique poème du moine Otfrid, intitulé le Livre de la Grace, et le fit connoître. On a encore de lui, I. La *Préface* qui est à la tête des œuvres d'Erasme. II. Des *Notes* très-estimées sur Tertulien, sur Pline le na-

turaliste, sur Tite-Live, et sur Corneille-Tacite. III. Une Histoire d'Allemagne sous le titre de *Res Germanicæ*, 1693, in-4°, qui passe pour son chef-d'œuvre. IV. *Illyrici provinciarum utrique imperio cum Romano, tum constantinopolitano, servientis Descriptio*, dans la *Notitia dignitatum imperii Romani*, Paris, 1602, in-8°; ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg le 26 mai 1547, à l'âge de 62 ans.

† RHENFERD (Jacques), né à Mulheim en 1654, professa pendant près de 36 ans les langues orientales et la philosophie sacrée à Franeker. Il mourut dans cette ville le 7 novembre 1712. On a de lui un grand nombre de *Traités* et de *Dissertations* curieuses, Utrecht, 1722, in-4°. Il aimoit à traiter des sujets singuliers; et il se piquoit de ne dire que des choses nouvelles, ou pour mieux dire, à ne compiler que sur des matières qui avoient été rarement traitées. L'un de ses ouvrages les plus curieux est intitulé *Dissertationes philologicæ de decem otiosis synagogæ*, Franeker, 1686, in-4°. L'auteur y a fait entrer des recherches savantes sur les synagogues, leurs droits, leurs chefs, leurs cérémonies. Il examine en même temps les opinions de Lighfort et de quelques autres érudits sur les *otiosi*. Plus d'ordre et moins de citations rendroient la lecture de ses dissertations, ainsi que celle de ses autres ouvrages plus agréable; mais, en général, les compilateurs germaniques ne savent ni se resserrer, ni arranger leurs matériaux avec méthode.

* RHESE (Jean-David), regardé de son temps comme l'un des oracles de l'ancienne littérature anglaise, naquit à Llanvaethly dans l'île d'Anglesey en 1534, et, après un séjour de trois ans à Oxford, fut admis membre du collége du corps de Christ en 1555. Ayant voyagé dans les contrées savantes de l'Europe, il fut reçu docteur en médecine à Sienne en Toscane. Il se rendit habile dans la langue italienne, au point d'être chargé de la direction de l'école de Pistoie, et de *publier* en italien plusieurs ouvrages qui dans le temps eurent un grand succès et beaucoup d'admirateurs. Il revint en Angleterre avec la réputation d'un critique habile et d'un savant médecin. Il mourut à Breeknock en 1609. On a imprimé de lui à Venise des *règles* pour apprendre le latin, écrites en langue toscane.

* RHETICUS (George-Joachim), astronome et mathématicien, né à Faldkirch dans le Tyrol en 1514, fut nommé professeur de mathématiques à Wittemberg et renonça ensuite à cette place pour s'attacher à Copernic, dont la réputation étoit alors parvenue à son plus haut période. Il suivit ses travaux jusqu'à sa mort, et revint à cette époque à Wittenburg occuper sa chaire de professeur; bientôt après il vint enseigner les mathématiques à Leipzick, d'où il passa en Pologne et ensuite à Cassaria en Hongrie, où il mourut en 1576. On a de lui, I. *Narratio de libris Copernici*. II. *Des Ephémérides* calculées jusqu'à l'année 1551.

RHIMOTALCE, roi de Thrace, abandonna le parti d'Antoine pour passer dans celui d'Auguste. Un jour il faisoit valoir dans un festin ce service à ce dernier, qui lui répondit froidement : *Amo proditionem, proditores verò odi.* « J'aime la trahison, et je hais les traîtres. »

RHINSAULD, officier allemand, gouverneur d'une ville de la Gueldre, devint amoureux de Saphira, femme d'un riche marchaud, dont la beauté égaloit la vertu. N'ayant pu la corrompre, ni par promesses, ni par présens, il fit mettre en prison son mari, sous prétexte qu'il étoit en relation avec les ennemis de l'état. Saphira, pour le tirer des fers, se rendit aux désirs du gouverneur qui l'avoit déjà fait exécuter secrétement. Cette femme, outrée de douleur, va se plaindre à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, qui ordonna à Rhinsauld de l'épouser après lui avoir fait don de tous ses biens. Mais dès que l'acte de donation fut signé, il ordonna qu'on mît à mort le gouverneur, et on lui trancha la tête deux heures après. Ainsi les enfans de la femme qu'il avoit trompée, et de l'époux malheureux qu'il avoit assassiné, entrèrent en possession des biens du meurtrier de leur père.

* RHODES (Alexandre de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne, et y baptisa plus de 5000 habitans, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication obtint le même succès. Ayant été emprisonné, puis chassé du royaume, il eut la satisfaction d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avoit scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse; et l'ayant obtenue, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui un *Dictionnaire annamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, Rome 1651; un *Catéchisme*, en tonquinois et en latin, Rome, 1652; *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4°.; en français et en latin, Lyon, 1651 et 1652.

RHODIGINUS (Ludovicus Cœlius), né à Rovigo, dans l'état de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525. Son principal ouvrage est *Antiquæ Lectiones*, Bâle 1566, et Francfort 1666, in-folio. Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paroîtroient moins suspectes, si Rhodiginus n'avoit pas été son maître. Son nom de famille étoit Ricchieri. Le jurisconsulte Boniface, dans un discours latin, qu'il fit imprimer, invitoit les habitans de Rovigo à élever une statue à leur compatriote Rhodiginus. Sa Vie a été écrite en italien par Charles Silvestri.

I. RHODIUS (Ambroise), né à Kemeberg près de Wittemberg en 1577, alla en Danemarck, et s'acquit l'estime de Tycho-Brahé et de Kepler. Il exerça ensuite la médecine à Anslo en Norwège, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville; mais s'étant mêlé des affaires publiques très-mal-à-propos, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut le 26 août 1633. Ses ouvrages sont, I. *Disputationes de scorbuto*. II. Une *Optique*, avec un *Traité des cré-*

puscules, en latin, Wittemberg, 1611, in-8°. III. *De transmigratione animarum Pythagoricâ, quomodo eadem concipi et defendi possit :* cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

† II. RHODIUS (Jean), célèbre médecin, né à Copenhague vers 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement, qu'il s'y établit. Uniquement jaloux de sa liberté, il lui sacrifia toutes les places : il refusa, en 1631, une chaire de professeur en botanique, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague. On a de lui, I. *Notæ et lexicon in Scribonium Largum de compositione medicamentorum*, Padoue, 1655, in-4°. II. Trois *Centuries d'observations médicinales*, Padoue, 1657, in-8°. III. Un *Traité des bains artificiels*, 1659, in-8°; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Ce médecin mourut à Padoue le 24 février 1659.

RHODOMAN (Laurent), recteur de l'université de Wittemberg, mort dans cette ville en 1606, étoit né à Sassowerf en Saxe. On a de lui un ouvrage peu commun, intitulé *Historiæ sacræ libri IX*, Francfort, 1589, in-4°. C'étoit un littérateur très-instruit, qui *traduisit* en latin Quintus Calaber et Diodore de Sicile.

RHODOPE, fameuse courtisane de Thrace, fut esclave avec Esope. Charax, marchand de Mitylène, frère de Sapho, l'acheta de Xanthus, et lui donna la liberté. Elle en profita pour faire le métier de courtisane à Naucratis, où elle acquit de si grands biens, que quelques historiens crédules ont prétendu qu'elle en fit bâtir une des pyramides d'Égypte. L'aventure de son soulier ne mérite pas plus de foi. (*Voyez* PSAMMITIQUE.) Juvénal parle d'une courtisane qui, de son temps, portoit à Rome le même nom.

RHOÉ (Thomas), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui, I. Un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot. II. *Relation de la mort du sultan Osman*, en anglais, 1622, in-4°.

* RHONIUS (Jean-Henri), sénateur de Zurich, né dans cette ville en 1646, se distingua par son mérite et son érudition. Après un voyage qu'il fit en France pour se perfectionner dans les belles-lettres, le sénat lui confia à son retour, en 1669, le soin de la bibliothèque de Zurich ; il devint ensuite sénateur et trésorier du canton de Berne, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en 1708. Il avoit publié à l'âge de dix-huit ans un discours politique sur les ambassadeurs : *Disputatio politica de Legatis*, 1664, in-4°. En 1678 il fit paroître une traduction, 1 vol. in-12, en idiome Suisse, du *Traité Latin* de Rebdob-Herman-Scheel, de la *Liberté publique*. On a encore de lui un abrégé des *Annales suisses*, depuis la naissance de cette république, c'est-à-dire, depuis environ le 12ᵉ siècle ; cet abrégé en latin forme 1 vol. in-8° ; mais le corps des annales, qui est en langue allemande, n'a jamais été publié ; il le donna en 1702 à la bibliothèque de Zurich, avec l'*Histoire de l'alliance des Treize-Cantons*. Il a laissé plusieurs *manuscrits* de sa composition ; les

principaux sont l'*Histoire de la Guerre de Bourgogne*, en latin et en allemand; *le Cérémonial de la ville de Zurich*, dans lequel il traite de la manière de recevoir les nonces des papes, les ambassadeurs des empereurs et de tous les souverains, et où il donne les *Vies* très-détaillées de tous les auteurs qui ont écrit sur l'*Histoire des Suisses*.

RHOTENAMER (Jean), peintre, né à Munich en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie, en contribuant à son instruction, développa son goût. Il s'arrêta quelque temps à Venise, où il dessina d'après Le Tintoret. On admire sur-tout un tableau que ce peintre fit par l'ordre de l'empereur Rodolphe II; le sujet étoit le *banquet des Dieux*. Il peignit aussi pour Ferdinand, duc de Mantoue, le *bal des Nymphes*, ouvrage très-estimé. Rhotenamer s'étoit fait une manière qui tenoit du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête, son coloris est brillant. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. Lorsqu'il y avoit quelques paysages à faire dans ses tableaux, on les envoyoit à Breugel de Velours ou à Paul Brill, pour suppléer à cette partie que Rhotenamer n'entendoit point. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entre autres son tableau de *Tous les Saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RHULIÈRES. (*V.* RULHIÈRES.)

* RHYCUS et THÉODORUS son fils, architectes de Samos, vivoient 700 ans avant l'ère chrétienne. Ils travaillèrent de concert à rétablir le temple de Junon, jadis élevé par les Argonautes. Théodorus bâtit encore à Samos un labyrinthe soutenu par quarante colonnes colossales, que Pline mettoit au-dessus du labyrinthe de Crète, même de celui d'Egypte. Il étoit excellent sculpteur; on lui attribue l'invention de la règle, du niveau, du tour et des serrures, invention dont plusieurs autres réclament la priorité, et peut-être avec raison.

RHYNDACENE. *V.* LASCARIS.

RIANTZ. *Voyez* RYANTZ.

RIARIO, d'abord cordelier, fut fait cardinal, et ensuite nommé par son oncle Sixte IV légat de toute l'Italie en 1473. C'étoit un prélat qui faisoit des dépenses excessives. Il donna cette même année deux repas si somptueux, qu'au rapport du cardinal de Pavie qui gémit de cet excès dans ses lettres, on n'en avoit pas vu de pareils dans les siecles précédens, même parmi les païens. Il donna le premier festin aux ambassadeurs de France, et l'autre à la fille de Ferdinand roi de Naples, épouse d'Hercule d'Est duc de Ferrare, à laquelle il fit en outre des présens considérables. — De la même famille étoit Jérôme RIARIO, comte de Forli et d'Imola, qui fut assassiné en 1488 par les habitans de Forli, indignés de ses cruautés et de ses désordres.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite de Tolède en Espagne, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint siége. Il vint étudier à Paris en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit par-tout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid le 1er octobre 1611, à

84 ans. C'étoit un homme d'un zèle infatigable, mais d'une crédulité puérile. Servien, qui avoit fait l'anagramme de son nom, l'appeloit Petrus de Badineria. Il est principalement connu en France par ses *Fleurs des Vies des Saints*, imprimées à Madrid, in-folio, en 1616, et traduites en français par différens écrivains. Les faux miracles, les prophéties absurdes, les visions ridicules y sont prodiguées ; il est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont Les *Vies* de *saint-Ignace*, de *saint-François* de Borgia, des pères Lainez et Salmeron. On peut l'en croire sur tout ce qu'il dit avoir vu et entendu de ces hommes célèbres ; il n'en est pas de même des choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. II. Un *Traité du Schisme d'Angleterre*, in-8°, 1594. III. Un autre intitulé *le Prince*, dans lequel il y a des propositions hasardées. On le traduisit d'espagnol en latin, à Anvers, 1604, in-folio. IV. La *Bibliothèque des Ecrivains Jésuites*, in-8°, à Lyon, en 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savans de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. V. Un *Traité de la Tribulation*.

† RIBALLIER (Ambroise), né en 1712, mort à Paris en 1786, docteur de Sorbonne, syndic de la faculté de théologie, censeur royal, et grand-maître du collége des Quatre-Nations. Son zèle égaloit ses lumières. Il avoit des mœurs douces, tolérant en matière de religion, sévère pour lui-même et indulgent pour les autres. Un assez grand nombre d'ouvrages n'ont pu soutenir la réputation littéraire de cet auteur, contre quelques plaisanteries de Voltaire. Peut-être même Riballier seroit entièrement oublié, sans un de ses écrits dont le sujet fit toute la célébrité ; il étoit intitulé *Lettre d'un Docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, in-12, 1758. L'auteur, en qualité de syndic de la faculté de théologie, avoit présidé les assemblées de Sorbonne où le Bélisaire de Marmontel avoit été censuré. Voltaire à cette occasion avoit déjà versé le ridicule sur le syndic ; il redoubla ses attaques après la publication de cette lettre. Les autres ouvrages de Riballier sont, I. *Essai historique et critique sur les Priviléges et Exemptions des réguliers*, in-12, 1769. II. *Lettre à l'Auteur du Cas de Conscience*. Il avoit été de la commission que Brienne, alors archevêque de Toulouse, et depuis cardinal et archevêque de Sens, fit nommer pour la réforme des corporations religieuses. L'esprit de tolérance qui l'anima toujours, et dont il fit preuve dans cette occasion, devoit sans doute disposer Voltaire à plus d'indulgence pour lui.

RIBAS (Jean de), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, né à Cordoue, y mourut le 4 novembre 1687, à 75 ans, après avoir enseigné long-temps la philosophie et la théologie. Il est auteur du fameux livre intitulé *Teatro jesuitico*, Coimbre, 1654, in-4° ; et non pas Don Ildéfonse de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on en avoit d'abord fait honneur. On a encore de Ribas plusieurs *écrits* contre la société. Le plus célèbre est son ouvrage intitulé *Baragan Botero*, qui plaisoit tellement à Philippe IV roi d'Espagne, qu'il se le faisoit lire après-dîné pour se récréer.

RIBAUMONT (Eustache de), brave chevalier français, s'acquit un grand renom l'an 1342, dans la tentative que fit Geoffroi de Charny pour reprendre Calais sur Edouard III. Ce prince, instruit du complot, étant sorti avec un nombre supérieur, attaqua les Français à l'improviste. Le combat se soutint pendant quelque temps avec une égale vigueur de part et d'autre; mais de tous les combattans celui qui s'acquit le plus de gloire fut Ribaumont, qui eut l'honneur de se mesurer avec le monarque anglais sans le connoître et qu'il abattit deux fois. Après l'action, le roi d'Angleterre durant le souper qu'il donna aux chevaliers français qui avoient été faits prisonniers: « Messire Eustache, dit-il en s'adressant à Ribaumont, vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis et son corps défendre. Ne me trouvai oncques en bataille, qui tant me donnât affaire corps à corps, que vous avez aujourd'hui faict. S'y vous en donne le prix, et aussi sur tous les chevaliers de ma cour. » Ensuite le roi prit son chapelet (ornement de tête), couvert de perles en forme de couronne, et le mit sur la tête de Ribaumont, en disant: « Je vous le donne pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans et de dehors, et vous prye que vous le portiez cette année pour l'amour de moi; » puis il lui donna la liberté de s'en retourner dès le lendemain.

* RIBBENTROP (Philippe-Chrétien), conseiller de commerce, mort à Brunswick le 26 mars 1797, âgé de 60 ans, a donné une *Description de la ville de Brunswick*, et quelques petits *ouvrages* sur le commerce de son pays.

RIBEIRA. *Voyez* ESPAGNOLET.

RIBEIRO (Jean Pinto), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit, et un mérite auprès de ses souverains, par les ouvrages qu'il mit au jour, pour les défendre de l'imputation d'usurpateurs que l'Espagne leur faisoit. Ses *Œuvres*, recueillies et imprimées in-folio à Lisbonne, en 1729, sont précieuses aux Portugais, qui y trouvent une ample justification de la fameuse révolution de 1640.

I. RIBERA (François de), jésuite, né à Villacastin, dans le territoire de Ségovie, en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 30 ans, en 1570. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, à 54 ans. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur les douze petits Prophètes, Cologne, 1599, in-folio. II. — sur l'Evangile de saint Jean, Lyon, 1623, in-folio. III. — sur l'Epître aux Hébreux, Cologne, 1600, in-8°. IV. — sur l'Apocalypse, Anvers, 1604, in-8°. V. Un *Traité du Temple*, avec le précédent. VI. *La Vie de sainte Thérèse*, Cologne, 1620, in-8°.

† II. RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poète espagnol, né à Madrid en 1600, fit ses études à Alcala et à Salamanque; à l'âge de 29 ans il tomba, par l'effet d'une fatale méprise, sous le fer d'un assassin, qui crut frapper son ennemi en poignardant le malheureux Ribera. L'enjouement de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. La

première édition de ses *poésies* fut faite à Madrid en 1634 par les soins de F. Pellicer, son ami. et réimprimées à Sarragosse en 1640, et à Madrid en 1648; elles sont dans le genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. Il peut être nommé le *Scarron* de l'Espagne. Ribera possédoit très-bien les langues grecque, latine, française et italienne, et a laissé une bonne *Traduction* du texte grec de Procope.

* III. RIBERA (le père Emmanuel-Bernard), savant religieux espagnol de l'ordre de la trinité, et professeur de théologie à Salamanque, né dans cette ville en 1709, et mort le 25 septembre, 1765, est auteur des ouvrages suivans : I. *Institutionum philosophicarum duodecim volumina complectentium*, Salamanque, 1754 et 1756. Ribera se déclara contre la philosophie d'Aristote, et voulut introduire la vraie philosophie. II. *De germanâ ideâ theologiæ ; de regulis judicandi in omni materiâ ; de eruditionis lenoniciis : de Hispanorum oratorum vitiis*.

† I. RIBIER (Guillaume), président du bailliage de Blois, fut député aux états en 1614, et s'en retourna avec un brevet de conseiller d'état dans sa patrie, où il est mort le 21 janvier 1663. Il y avoit réuni une bibliothèque considérable, et de ses recueils manuscrits on a publié depuis sa mort *Lettres et Mémoires* sous les règnes de François Ier, Henri II et François II, 1666, deux vol. in-fol.

II. RIBIER (Jacques), frère du précédent, conseiller au parlement de Paris. En 1591, il donna des *Mémoires* des chanceliers et gardes des sceaux, Paris, 1629, in-8°; et *Discours* sur le gouvernement des monarchies, 1630, in-4°. Les recueils de ces deux frères studieux sont utiles pour notre histoire.

RIBOUTET (Charles-Henri), contrôleur des rentes à Paris, est auteur de plusieurs jolies *chansons*, et entre autres de celle-ci : *Que ne suis je la fougère*, etc., qui eut la plus grande vogue. Ses *parodies* amusèrent. Il étoit de Commerci en Lorraine, et mourut en 1740.

I. RICARD (Jean-Marie), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, étoit un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il mourut en 1678. On a de lui, I. Un *Traité* des *Substitutions* II. Un *Commentaire* sur la Coutume de Senlis. III. Un excellent *Traité* des *Donations*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en deux vol. in-folio avec le précédent. Denis Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

† II. RICARD (Dominique), né à Toulouse le 25 mars 1741, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et y professa avec distinction. Sa littérature étoit étendue; mais il s'attacha sur-tout à la connoissance de la langue grecque. Il avoit déjà commencé à traduire Plutarque, lorsqu'il quitta sa congrégation. S'étant fixé à Paris, il donna successivement la traduction des *OEuvres morales de Plutarque*, en dix-sept vol. in-12, depuis 1783 jusqu'en 1765; et celle des *Vies des hommes illustres* du même auteur, dont il n'a pu mettre au jour que quatre vol. in-12.

Cette dernière version est moins pesante que celle de Dacier, et pour le moins aussi fidèle. Quant à la traduction des OEuvres morales, c'est un vrai service rendu à la littérature. Quelques critiques auroient désiré plus de chaleur et d'aménité dans son style. Nous avons encore de Ricard la *Sphère*, poème en huit chants, qui contient les élémens de la sphère céleste et terrestre, 1796, in-8°. L'auteur l'a enrichi de notes et d'une notice de poèmes grecs, latins et français qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Il faut chercher dans cet ouvrage plutôt l'instruction que les charmes de la grande poésie, à laquelle d'ailleurs le sujet ne prêtoit pas toujours. Ricard est mort en 1803. Ce savant, d'une modestie incomparable, mettoit autant de soin à fuir les honneurs littéraires, que d'autres en mettent à les rechercher. L'abbé Ricard aimoit chacun de ses amis comme s'il n'avoit eu que celui-là, et chacun d'eux l'aimoit à son tour comme son ami unique. Nous citerons d'après un de ses amis une scène touchante qui se passa quelques instans après qu'il eut cessé de vivre. « Quand, dit cet ami, nos premières larmes eurent coulé sur ses précieux restes ; hélas! s'écria un vieillard ; je le fréquentois depuis 36 ans, et je ne lui ai pas connu un seul défaut. Il y a 45 années que je suis lié avec lui, dit un autre, et il n'existe point de vertu morale et religieuse dont il n'ait offert l'exemple. Savez-vous, dit un troisième, pourquoi il cédoit si souvent aux sollicitations de ses amis, qui regardoient comme un jour de fête celui où sa présence honoroit leur table? c'étoit dans l'intention de pouvoir être plus libéral envers les pauvres : » A combien de prêtres octogénaires, de religieuses, et de malheureux enfin, de tout ordre et de tout état, l'abbé Ricard n'a-t-il pas fourni des moyens de subsistance! « Mes amis me nourrissent, disoit-il ingénument, et je leur ai l'obligation de pouvoir nourrir quelques pauvres. »

RICARDOS-CARILLO (Antonio comte de), général espagnol, se distingua dans la guerre contre l'Angleterre; et lorsqu'elle se déclara en 1793 contre la France, la cour de Madrid lui donna le commandement de l'armée de Catalogne. Après avoir pris la ville de Ceret, le fort des Bains au bout de 43 jours de blocus, et celui de Bellegarde à la suite d'un bombardement de 33 jours, il s'empara successivement de Villefranche et de Mont-Louis. Les proclamations qu'il publia se firent remarquer par un ton de modération et de sagesse qui lui procurèrent beaucoup de partisans. Il échoua dans son attaque du camp de Salces, et fut contraint à la retraite; mais quelques jours après il reprit ses avantages à Trouillas, où il battit les Français, et décida lui-même la victoire en chargeant à la tête de ses carabiniers. Le roi d'Espagne lui envoya l'ordre de Charles III en récompense de ses exploits ; mais ce général n'en jouit pas longtemps, il mourut peu après en 1794. Depuis les armées espagnoles n'éprouvèrent plus que des défaites contre les Français.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, d'abord secrétaire du comte de Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV, partit pour Constantinople en 1661. Il fut ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne, pen-

dant onze ans. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma en 1685 son premier secrétaire pour les provinces de Leincester et de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande, et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et en obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna en Angleterre eu 1708, et y mourut la même année. Nous avons de lui, I. *Histoire de l'etat présent de l'Empire Ottoman*, eu anglais, à Londres; un des ouvrages qui nous font le mieux connoître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1670, in-4° et in-12. Cette version est bonne; l'in-4°, qui est rare et magnifique, est orné de belles figures gravées par LeClerc. Bespier traduisit depuis le même ouvrage en deux vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. II. Une *Histoire des Turcs* dans le 17e siècle, in-12, trois vol., traduite par Briot: ouvrage exact. III. L'*Etat présent des Eglises de la Grèce et de l'Arménie*, etc., en 1678, in-12, tradnit par Rozamond. IV. La traduction en anglais de l'*Histoire du Pérou de Garcias Lasso de la Vega*, 1681, in-8°. Cette traduction est assez estimée.

RICCATI (Vincent), jésuite, né à Castel-Franco dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. Il se retira alors dans sa patrie, où il mourut en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs *ouvrages* de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du Calcul intégral*, 3 vol. in-4°. Il *travailla* long-temps sur le cours des fleuves. En 1774, la république de Venise fit, frapper en son honneur une médaille d'or de la valeur de mille livres.

†I. RICCI (Matthieu), jésuite, né à Macerata eu 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays et ne négligea point les mathématiques qu'il avoit étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses il arriva à Pékin et y fut reçu avec distinction par l'empereur. Ricci n'oublia rien pour lui plaire. Ce prince lui ayant demandé une carte géographique, il la disposa de façon que la Chine se trouva placée au milieu du monde. Pour que les mystères de la religion chrétienne ne choquassent point les Chinois, il chercha dans la morale et dans les pratiques des Chinois ce qui étoit le moins opposé au christianisme, et en composa un catéchisme pour cette nation. Ce fut en se pliant au génie des peuples qu'il obtint de faire bâtir une église. Ce missionnaire mourut à Pékin en 1610. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le P. Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage *De Christianâ expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-4°, On a encore de lui dans le tome 25 des Lettres édifiantes, 1783, un dialogue entre un lettré chinois et un européen, sur la nécessité d'une première cause. Le P. d'Orléans, jésuite, a donné en 1693, la Vie de Ricci. *Voyez* KANG-HI.

† II. RICCI (Joseph), natif de Brescia, et clerc-régulier de Sommasque, a laissé deux ouvrages médiocres, écrits en latin et imprimés à Venise, in-4°, deux volumes. L'un est l'*Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de 30 ans*; le second est l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satiriques qu'on obligea l'auteur de faire dans la seconde, la rendirent moins piquante.

† III. RICCI (Barthélemi), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8, que l'on pouvoit réduire en un seul.

*IV. RICCI (François), peintre et architecte des rois d'Espagne, né à Madrid en 1607, et mort à l'Escurial, embellit sa ville natale de plusieurs ouvrages; mais son chef-d'œuvre fut sans contredit l'*Eglise* de Tolède, qu'il construisit avec quelques autres artistes. On a de lui un grand nombre de *Dessins* où règne une facilité incroyable, et qui sont quelquefois assez incorrects, parce qu'il n'avoit pas coutume de revenir sur ses productions.

† V. RICCI (Michel-Ange), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son Traité *De maximis et minimis*... Innocent XI lui donna le chapeau en 1681; mais il ne jouit pas long-temps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682.

VI. RICCI (Sébastien), peintre, né à Belluno, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. Il fut appelé en Angleterre par la reine, il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeoit de lui, il revint à Venise et s'y établit. Ce peintre avoit des idées nobles, son imagination étoit vive et abondante; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes, sa touche est facile. Il entreprenoit plusieurs ouvrages à la fois, et, préférant la fortune à la réputation, il a souvent négligé de consulter la nature. Ses *dessins* sont touchés avec esprit et pleins de feu. Il y a plusieurs *morceaux* gravés d'après lui.

* VII. RICCI (Marc), bon paysagiste, né à Belluno en 1696, et mort à Venise à 33 ans, élève de Sébastien Ricci, son oncle, travailla long-temps en Angleterre. Charles Orsolini a publié ses *gravures* à l'eau forte, qui sont en assez grand nombre

VIII. RICCI (Laurent), jésuite italien, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, parvint aux premières places de sa compagnie, et enfin à celle de général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, cette expulsion réveilla la haine des ennemis qu'ils avoient en France. Les parlemens se disposant à imiter le roi de Portugal, Louis XV

fit proposer de réformer dans les jésuites de son royaume ce qui pouvoit choquer la nation. On prétend que Ricci qui avoit déjà eu l'imprudence de rendre à Rome de mauvais offices à un ambassadeur de France, et dont le génie avoit plus de hauteur que de souplesse, répondit : « *Sint ut sunt, aut non sint.* » Le roi laissa alors agir les parlemens, et la société fut bientôt anéantie, non seulement en France, mais en Espagne, à Naples, à Parme et à Malte. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife, après avoir différé pendant trois ans de terminer cette grande affaire, signa enfin le bref qui supprimoit à jamais la Compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1773. On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa, peu de temps avant sa mort, un *Mémoire* qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestoit, 1° que la Compagnie de Jésus n'avoit donné aucun lieu à sa suppression ; et qu'il le déclaroit, en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passoit dans son corps ; 2° qu'en son particulier, il ne croyoit pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avoient suivi l'extinction de son ordre : 3° enfin, qu'il pardonnoit sincèrement à tous ceux qui l'avoient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. (*V.* LAINEZ, IGNACE DE LOYOLA... et NEUVILLE I.)

* RICCIARDI (Antoine), de Brescia, rhétoricien et philosophe, mort en 1710, est auteur de deux gros vol. intitulés *Commentaria symbolica*, où il explique tout ce qui regarde le sens mystique des choses.

RICCIARELLI, peintre. *Voyez* VOLTERRE.

* I. RICCIO (Dominique), peintre, de Vérone, né en 1494, mort en 1517. On a de lui dans l'église de Vérone un très-beau tableau qui représente les *Hébreux recevant la manne dans le desert.*

II. RICCIO. *Voyez* RIZZO et CRINITUS.

RICCIOLI (Jean-Baptiste), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connoissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont, I. *Geographiæ et hydrographiæ libri XII*, Bologne, 1661, et Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie : mais il faut prendre garde en le lisant aux inexactitudes dont il est rempli. II. *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-fol. ; livre où l'on trouve beaucoup de choses communes, avec quelques-unes d'utiles. Ces deux ouvrages, sur-tout le premier, sont assez rares. III. *Astronomia vetus*, Bologne, 1651, 2 vol. in-folio. IV. *Astronomia reformata*, 1665, in-folio. Dans ces divers ouvrages il expose tous les travaux des astronomes qui avoient paru jusqu'à son temps, et les rectifie. Le P. Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps, de con-

sert avec le P. Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671, à 75 ans.

* RICCIULO (Antoine), de Rogliano en Calabre, d'abord avocat à Rome, ensuite évêque de Belcastro, de Caserte et de Cosenza en 1641, devint grand inquisiteur du royaume. Il a écrit : *Tractatus de personis, quæ in statu reprobo versantur; id est, de blasphemis, meretricibus, concubinis*, etc. *lucubrationum ecclesiasticarum*, lib. 6, *de cultu et veneratione SS. reliquiarum; de jure personarum extra ecclesiæ gremium existentium, ubi agitur de judæis, infidelibus*, etc. Antoine Ricciulo mourut en 1642.

* RICCOBALDO, de Ferrare, profond érudit du 13e siècle et du commencement du suivant, écrivit une histoire universelle, à laquelle il donna le nom de *Verger*, voulant désigner sous ce nom un jardin délicieux, dans lequel il avoit recueilli les fruits les plus suaves. Cette histoire s'étend depuis le commencement du monde jusqu'au temps où il vivoit; Georges Echard la fit imprimer en 1723; mais il ne la fit commencer que du règne de Charlemagne, après avoir sagement retranché toutes les fables que l'auteur avoit débitées jusqu'à cette époque. Muratori la publia avec quelques additions, et en suivant les diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits.

† I. RICCOBONI (Louis), né à Modène, se consacra au théâtre sous le nom de *Lelio*. Après avoir joué avec succès en Italie, il vint en France en 1716, et se distingua comme auteur et comme comédien. Il passoit pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris, qu'il abandonna par scrupule en 1729. Il mourut en 1732, à 79 ans. Ses mœurs n'étoient point celles de la profession qu'il avoit embrassée, et son caractère étoit aimable. Nous avons de lui le *Recueil des comédies* qu'il avoit composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le temps. L'une des plus agréables est *les Caquets*, reprise avec succès au théâtre Louvois en 1802. On peut reprocher à l'auteur d'avoir choisi ses personnages dans les classes les plus basses, et d'avoir payé le tribut à son siècle par un grand nombre de jeux de mots. Riccoboni fit d'abord imprimer cette pièce sous le nom de sa seconde femme. On fait beaucoup de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8°, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1743, in-12, ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère. Nous avons aussi de lui de justes *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière*, 1736, in-12; des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1738, in-8°; et l'*Histoire du théâtre italien*, publiée en 1730 et 1731, en un vol. in-8°.

* II. RICCOBONI (Helène-Virginie-Baletti), appelée aussi Flaminia, femme du précédent, née à Ferrare en 1685, morte à Paris en 1771, fut actrice, et se fit une grande réputation en Italie, où elle contribua avec son mari à la réformation du théâtre. En 1716 elle vint s'établir à Paris avec son mari jusqu'en 1732, où tous deux quittèrent le théâtre et vécurent dans la retraite. Hélène Riccoboni ne fut pas seulement admirée comme excellente ac-

trice, elle fut estimée pour les connoissances étendues qu'elle avoit dans les langues latine et espagnole; bientôt le français lui fut aussi familier que sa langue maternelle. Elle a donné, d'après Plaute, une comédie intitulée le *Naufrage*, qui n'eut pas de succès; mais elle a composé d'autres *ouvrages*, et adressé à Mirabeau des *observations* sur sa traduction de la Jérusalem délivrée, dont cet auteur a profité dans une nouvelle édition.

† III. RICCOBONI (Antoine-François), né à Mantoue en 1707, vint en France avec ses parens, et joua depuis 1726 jusqu'en 1750 sur le théâtre italien. Il fournit à ce théâtre, de concert avec Romagnesi et Dominique, diverses pièces, la plupart non imprimées. Son *Art du théâtre*, 1750, in-8°, est un ouvrage bien pensé, nettement écrit, plein d'observations fines, et de réflexions ingénieuses. Riccoboni mourut le 15 mai 1772.

† IV. RICCOBONI (Marie Laboras de Mézière), née à Paris en 1714, femme du précédent, actrice au théâtre italien, qu'elle quitta en 1761, contribua par ses conseils et la pureté de son goût aux succès des comédies de son mari : elle publia elle-même plusieurs romans où l'intérêt des sujets se réunit aux graces de la diction. Les principaux sont, I. *Lettres* de *Fanny Buttler*, 1757, in-12. II. *Lettres* de *Miladi Catesby*, pleines d'esprit et d'une douce philosophie. III. *Histoire* du marquis de Crecy, 1756, in-12. Cette histoire, écrite avec autant d'élégance que d'esprit, eut un grand succès; elle le méritoit; elle joint la délicatesse des sentimens aux graces du style, la vérité des caractères à la chaleur de l'intérêt, la variété des tours à la finesse des réflexions. La marche en est vive et dégagée de frivoles circonstances; les personnages sont nobles, rien de bourgeois, rien de bas dans les détails; point d'images déshonnêtes, ni de peintures trop libres. Tout décèle un auteur à qui les mœurs du monde et les routes du cœur sont également connues. On a cependant trouvé que l'ouvrage avoit des défauts. Le dénouement sur-tout a éprouvé des contradictions. On est fâché de voir mourir d'une mort si tragique la marquise de Crecy. On lui trouve l'ame trop vertueuse et les passions trop douces pour la faire finir par ce genre de mort. Mais on peut justifier ce défaut, en disant qu'une personne douce et tendre se livre plus qu'une autre à cette profonde douleur qui rejette toute consolation, et qui conduit à se donner la mort... » IV. *Amélie*, roman traduit de *Fielding*, 1762, trois vol. in-12. V. Miss *Jenny*, 1764, 4 vol. in-12. VI. *Lettres* de la *Comtesse de Sancerre*, 1767, 2 vol. in-12 : elles ont fourni le sujet de la comédie de l'*Amant bourru*. VII. *Lettres* de *Sophie de Vallière*, 1772, 2 vol. in-12. VIII. *Ernestine*, production pleine de sensibilité et que le lecteur trouve trop courte. IX. *Lettres* de *Milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12. X. *Recueil* de pièces et d'histoires, 1783, 2 vol. in-12. Les *OEuvres* de madame Riccoboni ont été recueillies à Neuchâtel en 10 vol. in-12, et à Paris en 9. En général, le style de l'auteur est quelquefois trop chargé d'exclamations et d'épithètes; mais ce léger défaut est bien racheté par la délicatesse et la vivacité des

sentimens. Madame Riccoboni est morte dans un état voisin de la détresse, le 6 décembre 1792. On a publié après sa mort, une nouvelle édition de ses œuvres, 14 vol. in-18, précédée d'une notice sur sa vie et ses écrits.

V. RICCOBONI (Antoine), Riccobonus, né à Rovigo en 1541, étudia les belles-lettres sous Paul Manuce, sous Sigonius et sous Muret, et les enseigna dans sa patrie avec réputation. Appelé à Padoue pour y être professeur d'éloquence, il s'en acquitta, pendant trente ans, avec honneur, et y mourut en 1599. On a de lui, I. Des *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens. II. Des *Commentaires* sur les oraisons et sur quelques autres ouvrages de Cicéron. III. Une *Rhétorique*, 1595, in-8°. IV. Des *Commentaires* sur la rhétorique, sur la poétique et la morale d'Aristote, in-4°. V. L'*Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4°; et quelques autres *ouvrages*. Ils sont tous écrits en latin assez pur.

* RICHA (Joseph), jésuite de Turin, passa la plus grande partie de sa vie à Florence, où il mourut en 1761, âgé de 70 ans. On a de lui un ouvrage intitulé *Notizie Istoriche delle chiese Fiorentine, divise ne' suoi quartieri*; 10 vol. in-4°. fig. Florence 1754-1760. L'auteur composa cet ouvrage d'après ceux qui avoient été précédemment faits sur cette partie, et sut en tirer un parti avantageux.

I. RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion*, né à Londres, en 1156, monta sur le trône, après la mort de Henri II son père, le 6 juillet 1189. (*Voyez* HENRI II, n°. XV, à la fin.) Il étoit devenu l'aîné par la mort de son frère Henri dit *le Jeune*, en 1183. La fureur épidémique des croisades agitoit alors toute l'europe. La haine des chrétiens pour les juifs en étoit augmentée. Quelques-uns de ces malheureux, odieux au peuple par leurs usures, comme par leurs richesses, ayant paru au couronnement du roi, furent massacrés; et la populace étendit sa fureur sur les autres. Leurs maisons furent pillées et réduites en cendres. L'exemple de Londres fut suivi dans plusieurs villes. Cinq cents juifs se réfugièrent dans le château d'Yorck, où, réduits au désespoir, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans; et après avoir jeté à leurs ennemis les cadavres de ces victimes, ils mirent le feu à leurs maisons, et se précipitèrent au milieu des flammes. Richard, au lieu de s'occuper à réprimer la licence populaire, se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. La division s'étant mise dans leurs armées, Philippe retourna en France. Richard demeurant maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croisés plus divisés entre eux que ne l'avoient été les deux rois, déploya vainement un courage héroïque. Saladin, qui revenoit vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée: Richard le battit et prit plusieurs places en 1192. Mais les fatigues, les maladies, les petits combats ruinèrent bientôt les croisés. Richard s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit, cette même année 1192, avec un seul vaisseau; et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa dé-

guisé la moitié de l'Allemagne. Il avoit offensé au siége d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc l'arrêta (le 20 décembre), le chargea de chaînes, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il auroit pris en guerre. Richard avoit la voix très-belle, et s'amusoit à chanter des chansons, dont il avoit composé la musique et les paroles. Il dut sa liberté à ses chansons. Blondel, maître de sa chapelle, lui étoit tendrement attaché. Ennuyé de son absence, il partit en habit de pélerin, parcourut la Terre-Sainte, en revint, le cherchant par-tout. Lorsqu'il fut arrivé au village de Losemsten, où Henri VI avoit un château, il s'informa si ce château étoit habité, et il apprit qu'on y gardoit depuis un an un prisonnier de grande importance. Blondel, soupçonnant que ce captif étoit le roi d'Angleterre, alla se promener autour du château, et s'arrêtant au pied d'une tour grillée, entonna une des chansons composées par Richard, qui se fit connoître en chantant aussitôt d'autres couplets. Le fidèle Blondel, transporté d'une telle découverte, se hâta de passer en Angleterre, où l'on entama les négociations qui rendirent Richard à son royaume. Henri VI, aussi peu généreux dans ce traité que dans la détention de son prisonnier, exigea, dit-on, 250 mille marcs d'argent pour sa rançon.... Les amateurs des vieilles chroniques prétendent que c'est Richard Ier qui est l'auteur de l'ordre de la Jarretière, le premier de l'Angleterre. Ce prince, disent-ils, déterminé à prendre d'assaut la ville d'Acre, avoit distribué à ses principaux officiers, après l'intercession de St. Georges, des bandes de cuir, pour se les attacher à la jambe, et se faire par ce moyen reconnoître dans la mêlée. Mais cette origine d'un ordre célèbre est contredite par le plus grand nombre des écrivains. (*Voy.* ÉDOUARD III, no. VI.) Richard de retour dans son royaume l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avoit formée : il la dissipa, et tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste qui avoit écrit au prince Jean en apprenant la liberté rendue à Richard : «Prenez garde à vous, le diable est déchaîné.» Mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. Jean obtint son pardon, à la prière de la reine Eléonore. «Je lui pardonne, dit Richard, et j'espère oublier ses injures aussi aisément qu'il oubliera ma clémence.» En 1199 il apprit qu'il y avoit un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année. L'archer qui lui décocha le trait qui termina ses jours s'appeloit Gourdon. Richard le fit appeler «Que t'ai-je-fait, misérable! lui dit-il, pour que tu aies voulu me tuer? Ce que vous m'avez fait, repartit froidement Gourdon, vous avez tué de vos propres mains mon père et mes deux frères. Vous avez résolu de me faire pendre : Je suis maintenant en votre pouvoir; vengez-vous comme il vous plaira. Je souffrirai volontiers tous les tourmens, pourvu que je puisse me flatter d'avoir délivré le monde d'un si grand fléau.» Richard lui pardonna; mais le malheureux fut écorché à l'insçu du monarque. Ce prince avoit un orgueil qui

lui faisoit regarder les rois ses égaux comme des sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectoit ni la religion ni la pauvreté; et sa lubricité ne connoissoit ni bornes ni bienséances. Un pieux ecclésiastique lui représentant « qu'il devoit se défaire incessamment de trois méchantes filles qu'il entretenoit, l'*ambition*, l'*avarice* et la *luxure* »; Richard ne fit que tourner ses exhortations en ridicule « Vous avez entendu, dit-il à ses courtisans, ce que m'a dit cet hypocrite. Eh bien! je veux suivre ses avis : je donne mon ambition aux templiers, mon avarice aux moines, et ma luxure aux prélats.... » Pour satisfaire ses passions, il sacrifia l'intérêt de sa couronne et celui de ses peuples. Il exigea rigoureusement les impôts; il multiplia ses emprunts onéreux; il vendit domaines, offices, dignités, celle même de grand justicier, que l'évêque de Durham acheta au prix de mille marcs. « Il étoit prêt, dit-il, à vendre Londres, s'il trouvoit un acheteur. » Il se fit payer par quiconque se repentit du vœu de la croisade. Enfin il vendit pour dix mille marcs seulement ses droits de suzeraineté sur l'Ecosse, ainsi que les importantes places de Boxborough et de Berwick, c'est-à-dire les plus belles acquisitions de son père. On leva une année jusqu'à cinq schellings par hyde-de-terre. Le clergé n'ayant pas voulu payer cet impôt, le roi défendit à ses cours de rendre aucune sentence contre les débiteurs du clergé. Richard ne mérite guère d'éloge, que pour avoir établi dans ses états un poids et une mesure uniformes, règlement utile qui malheureusement subsista peu. Londres, sous son règne, fut sans police. Les meurtres, les vols, s'y commettoient en plein jour. Il y avoit des sociétés de scélérats que rien ne pouvoit réprimer. Un de ces brigands ayant été pris dans une église et exécuté, la populace, qui l'aimoit comme l'ennemi des riches, l'honora quelque temps comme une espèce de martyr. Richard fut brave, mais violent; entreprenant, mais inquiet; ferme, mais opiniâtre; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui disputer. Il étoit comte de Poitou et duc de Normandie. Il fut enterré à Fontevrauld près de Henri II son père, et son cœur fut porté à Rouen. Eléonore, qui l'avoit réconcilié avec le prince Jean, obtint que par son testament il le déclarât son héritier.

II. RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Edouard prince de Galles, successeur de son aïeul Edouard III le 23 juillet 1377, étoit encore extrêmement jeune, et sa minorité éprouva divers troubles occasionnés d'abord par des impôts excessifs. Le peuple fut sur-tout révolté d'une forte capitation à laquelle on soumit le pauvre comme le riche, et d'un arrêt du parlement qui annulloit l'achat que plusieurs serfs avoient fait de la liberté. Un prêtre nommé Ball, pensant qu'aucun homme n'avoit droit de dire à un autre homme son semblable : « Je serai tout, et tu ne seras rien; tu travailleras, et je jouirai », courut les campagnes pour exhorter les serfs à recouvrer par la force les droits naturels qu'on vouloit leur ravir. Les paysans du comté d'Essex furent les premiers à s'armer; leur exemple fut bientôt suivi par ceux de Sussex et d'Herford. Ces agriculteurs prirent de concert la route de Londres,

massacrant sur leur chemin tous les nobles, et vinrent enfin au nombre de cent mille sommer plus que prier le roi de commuer leur servitude en une taille, payable annuellement à leurs maîtres. Waf-Tyler, leur chef, porta la parole ; mais comme en parlant il brandissoit sa lance, Walworth, maire de Londres, indigné de ce geste menaçant, le renversa d'un coup d'épée, et le chevalier Philpot l'acheva à terre. Ses compagnons furieux alloient venger sa mort, lorsque Richard s'avançant seul, leur dit : « Voudriez-vous, mes amis, tuer votre roi ? Si vous avez perdu votre chef, je veux l'être à l'avenir. Suivez-moi seulement et tous vos vœux seront remplis. » Ce discours paternel fut accompagné du pardon général du passé et de l'abolition de la servitude. Ces gens agrestes regagnèrent alors leurs cabanes, satisfaits du monarque et d'eux-mêmes. Mais pendant qu'ils se félicitoient d'être redevenus hommes, les nobles accouroient de toutes parts auprès du monarque, et lui formèrent une armée de quarante mille hommes. Richard traversa à leur tête les provinces agitées par le désir de la liberté, cassa toutes les chartes qu'il avoit accordées, et fit condamner au dernier supplice les chefs du parti populaire. Après avoir calmé cet orage, en 1381, il fit la guerre aux Français et aux Ecossais, et la fit avec assez de bonheur ; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean duc de Lancastre, Edouard duc d'Yorck, et Thomas duc de Gloecster, tous trois frères de son père, étoient très-mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui étoit dans ses intérêts, arrêta, en 1399, le roi à Flint dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnoissoit indigne de régner. Il l'étoit en effet, puisqu'il s'abaissoit à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna en même temps que si quelqu'un entreprenoit de le délivrer, dès-lors Richard II seroit mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats l'allèrent assassiner dans sa prison, à Pont-Fract, où il avoit été transféré de la tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avoit défendu son trône ; il arracha la hache d'armes à un des meurtriers, et en tua quatre avant de succomber. Enfin il expira sous les coups à 33 ans. (*Voyez* MAGDALEN.) Ainsi périt, en 1400, ce malheureux prince, qui n'eut ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Son règne fut celui des femmes, des favoris et des ministres. Les plus étranges désordres affligèrent l'Angleterre. On ne voyoit

par-tout que brigandages, et les seigneurs étoient les premiers brigands. Calverley et Knolles, deux généraux illustres, avoient été capitaines de ces bandits, dont la France éprouva longtemps la fureur. Les foibles ayant besoin de protection contre tant de petits corps armés pour s'entre-détruire, s'unissoient sous les ordres des puissans, et devenoient les instrumens de leurs crimes. Au milieu de ces divisions intestines, Jean Wiclef, enthousiaste austère, répandit une doctrine dont le germe produisit toutes les hérésies et une partie des guerres du 16e siècle.

†III. RICHARD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester, et frère d'Edouard IV, étoit fils de Richard duc d'Yorck, qui prit les armes contre Henri VI, et qui sans parvenir au trône perdit la vie dans une bataille en 1460. Son fils hérita de son ambition. Après avoir préparé les esprits de ses partisans, il fit mourir Edouard V et Richard, duc d'Yorck, ses neveux, héritiers légitimes du trône, et se fit proclamer roi le 22 juin 1483. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace qui ne fut qu'un tissu de crimes et de cruauté, il assembla un parlement dont il avoit acheté les consciences, et dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avoit été adultère ; que ni Edouard IV ni ses autres frères n'étoient légitimes ; que le seul qui le fût étoit Richard ; qu'ainsi la couronne lui appartenoit, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquoit pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham, auquel Richard devoit en partie son trône, s'éleva contre lui ; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la Rose rouge, parut après lui et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince étoit originaire, s'arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattoient pour leur roi contre un rebelle ; mais le lord Stanley, un de ses généraux, qui voyoit depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son maître, et passa du côté de Richemont avec un corps de troupes. Quand Richard vit la bataille désespérée, il se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritoit. Cette journée mit fin aux désolations dont la Rose rouge et la Rose blanche avoient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'Yorck. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'Yorck ou Plantagenet. A sa mort finit une querelle sanglante, qui pendant trente ans de combats avoit entraîné la perte de près de cent mille hommes sur les champs de bataille ou sur les échafauds. Cette guerre civile occasionna la mort de deux rois, d'un prince, de dix ducs, de 132 chevaliers, de 441 écuyers et de 95,000 soldats, tués dans douze batailles rangées. Richard III avoit de l'esprit, de la valeur, de l'ambition ; il étoit d'une dis-

simulation profonde, d'un secret impénétrable, d'une fermeté constante et supérieure aux événemens. Mais ces qualités furent absolument effacées par ses crimes, les plus grands que l'Angleterre eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y étoit. Cet usurpateur étoit venu au monde par une opération douloureuse faite au corps de sa mère : il en sortit par les pieds et avoit des dents en naissant. Sa figure étoit aussi laide que son ame : il avoit la taille petite et le dos contrefait. (*Voy.* PERKINS.) Thomas Morus, qui a écrit son histoire, le peint ainsi : « Il fut sans foi, sans probité, sans principes, sans conscience; fourbe, hypocrite, dissimulé, et ne faisant jamais plus de caresses que quand il vouloit plus de mal; cruel par férocité et par ambition; comptant pour rien la mort d'un homme dont la vie nuisoit à ses desseins; brave au reste, mais propre à nourrir des factions et à en profiter; donnant son bien sans retenue pour réussir, et prenant celui des autres sans se faire aucun scrupule. » Ce portrait ne laisse rien a désirer.

IV. RICHARD, duc d'Yorck. *Voyez* ÉDOUARD V *et* VI.

V. RICHARD Ier, surnommé *Sans-Peur*, petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda, l'an 942, à son père Guillaume Longue-Epée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond, son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenoit comme dans une prison à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemarck, et Hugues-le-Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès; ils furent défaits; le pays chartrain fut pillé et sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avoit fait bâtir l'église, très-regretté pour la douceur de son gouvernement.

† VI. RICHARD II, dit *le Bon*, fils et successeur de Richard, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple qu'opprimoit la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissans: Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusoit de lui rendre hommage: le roi d'Angleterre, qui étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son île: enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance. Celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemarck, avoient amenées au secours de ce prince. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

VII. RICHARD, abbé de Verdun. *Voyez* HENRI, empereur, n° II, vers la fin.

† VIII. RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien écossais, chef des mystiques du 12e siècle, vint étudier à Paris et fut cha-

noine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Prieur de ce monastère, il y mourut le 10 mars 1173. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages*, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. La meilleure édition de ses OEuvres est de 1650, Rouen, 2 vol. in-folio. Ses *Traités théologiques* sont exacts, et ses ouvrages *ascétiques*, pleins des meilleures règles de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Écriture-Sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications. Son Traité *L'Arche Mystique* contient la moelle de cette théologie.

* IX. RICHARD DE TARASCON vivoit en 1210. Ce poëte célébra dans une de ses *chansons* la comtesse de Savoie dont il loua la gaîté, le mérite et la générosité: il étoit intimement persuadé qu'il n'y avoit point de gloire sans amour, et que tout ce qu'on faisoit pour lui faisoit honneur. On le croyoit en effet au commencement du 13e siècle, où l'éducation des jeunes gentilshommes se bornoit à leur apprendre la religion et la galanterie, mais une religion accompagnée de petitesses et de superstitions; au lieu que l'amour des dames qu'on leur recommandoit étoit rempli de raffinement et de fanatisme: pour inculquer davantage dans l'esprit des jeunes gentilshommes les principes de l'amour pur, on leur faisoit faire choix d'une dame, belle, noble et vertueuse, à laquelle ils rapportoient leurs sentimens, leurs pensées et leurs affections, sans rien faire ni rien dire qui pût blesser la décence et la vertu. Ces idées singulières produisirent un bien dans les premiers temps de la chevalerie et de la poésie: elles furent cause que les chevaliers dans leur conduite, et presque tous les premiers troubadours dans leurs chansons, respectèrent les mœurs. Nous devons rendre justice à Richard de Tarascon: il n'a jamais rien avancé contre la décence. Nous ne dirons rien de ses autres pièces, qui nous sont inconnues, et dont la perte ne doit laisser aucuns regrets.

X. RICHARD D'ARMACH ou RADULPHE, nommé dans sa patrie FITZ-RALPH, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes graces d'Édouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield et chancelier de l'université d'Oxford en 1333: il devint ensuite archevêque d'Armach l'an 1347. Richard soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians, et termina sa carrière en 1359, avec la réputation d'un homme profond dans le raisonnement, et versé dans la lecture de l'Écriture-Sainte et des Pères. Ses principaux ouvrages sont, I. Plusieurs *Sermons*. II. Un écrit intitulé *Defensio curatorum adversùs mendicantes*, Paris, 1496, in-8°. III. Un autre: *De audientiâ confessionum*. IV. Un *Traité* curieux, in-8°, Paris, 1512, contre les erreurs des Arméniens. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même: il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenoit en ce temps.

* XI. RICHARD (Thomas), moine anglais, bénédictin de l'abbaye de Tavistock, né dans le Devonshire, a traduit en vers anglais *cinq livres des Consolations de la Philosophie de Boëce*, qui ont été imprimés en 1552 dans son abbaye de Tavistock.

* XII. RICHARD (Nathaniel), écrivain dramatique anglais, élève du collége de Caïus à Cambridge, où il fut reçu bachelier en 1634, a donné, I. Une tragédie intitulée *Messaline*, qui a été jouée avec beaucoup de succès. II. Des *poésies sacrées et satiriques*, publiées en 1645, in-8°.

* XIII. RICHARD (Claude), jésuite, né en Bourgogne, mort à Madrid le 20 octobre 1664, fut admis, à dix-sept ans, dans cette société à Rome. C'est à lui qu'on doit les *Corrections* de l'édition donnée à Paris, en 1646, des OEuvres d'Archimède qu'originairement avoient publiées à Paris Desniorel en 1615, David Rivault de Fleuranges. On a encore de lui, I. *Commentarium in omnes libros Euclidis*, Antwerpiæ, 1645, in-4°. II. *Commentarium in Appolini Pergensis* (de Perge en Pamphylie), *conicorum librossex*. III. *Ordo novus et facilior tabularum sinuum*. Tous ces ouvrages prouvent un savoir étendu ; mais la science ayant fait de grands progrès, ils sont inutiles aujourd'hui.

† XIV. RICHARD (Martin), peintre, natif d'Anvers, venu au monde avec un bras gauche seulement, et mort en 1636, âgé de 45 ans, se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimoit ses *Tableaux*, qu'il ornoit de belles fabriques. Le célèbre Van-Dick faisoit en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut avoir son portrait. — Son frère David RICHARD s'appliqua aussi à la peinture, mais non pas avec autant de succès.

† XV. RICHARD (Jean), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 années, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1586, à l'âge de 65 ans. Il avoit permuté 13 ans auparavant sa cure pour le prieuré d'Avoie près Chevreuse : c'étoit un homme vertueux, mais entêté. Il possédoit l'Écriture et les pères. On a de lui, I. *L'Agneau Pascal* ou *Explication des cérémonies* que les juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'Eucharistie, in-8°, 1686. II. *Pratique de Piété* pour honorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 1683. III. *Sentimens d'Erasme* conformes à ceux de l'Église catholique, sur tous les points controversés. IV. *Aphorismes de controverse*.

† XVI. RICHARD (René), fils d'un notaire de Saumur, né en 1654, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit ensuite aprés avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de la Rochelle. Il obtint un canonicat de Sainte-Opportune à Paris, où il mourut le 21 août 1727. Richard eut plusieurs procès à soutenir pour des bénéfices ecclésiastiques qu'il s'étoit procurés : il essuya même une affaire criminelle qui troubla son repos. Il avoit eu le titre d'historiographe de France. C'étoit un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont, I. *Parallèle du cardinal Richelieu* et du *cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12, réimprimé en 1716. Cet ouvrage

pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avoit ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni assez de connoissances historiques pour faire des parallèles justes. II. *Maximes chrétiennes* et le *Choix d'un bon Directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr. III. *Vie de Jean-Antoine Le Vacher*, prêtre, instituteur des sœurs de l'union-chrétienne, in-12. IV. *Discours sur l'Histoire des Fondations royales, et des Etablissemens faits sous Louis XIV en faveur de la religion, de la justice, des sciences et des beaux-arts, de la guerre et du commerce*, Paris, 1695, in-12. On y trouve des détails curieux sur la maison de Saint-Cyr, sur les Invalides, sur le canal du Languedoc. V. *Histoire de la Vie de P. Joseph du Tremblay*, capucin, employé par Louis XIII dans les affaires d'état, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le P. Joseph comme un saint; mais peu de temps après il en donna un autre portrait dans le livre intitulé *Le Véritable Joseph*, capucin, contenant l'Histoire-anecdote du cardinal de Richelieu, à Saint-Jean de Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12; et pour se mieux déguiser, il fit une critique de cette Histoire sous le titre : *Réponse* au livre intitulé le *Véritable Père Joseph*, in-12, avec le précédent. Le P. d'Avrigny n'a pas adopté en entier le jugement de l'abbé Richard sur le P. Joseph. « Pour en faire, dit-il, un fort mauvais religieux, il s'efforce de le représenter comme un grand politique. Il ne donne pas un coup de pinceau au capucin, qu'il ne défigure celui du cardinal (de Richelieu). Il semble que ce premier ministre n'ait pas formé un projet, concerté une alliance, conclu une ligue, sans l'instigation du P. Joseph. C'est ce père qui le conduit dans ses entreprises, qui le soutient dans ses succès, qui l'affermit dans la mauvaise fortune, qui répare ses disgraces. C'est à ses vues qu'on doit l'alliance avec les protestans d'Allemagne, et la ruine des Calvinistes en France. C'est à sa persuasion qu'on entreprend le siége de la Rochelle, et par ses soins qu'on en vient à bout. Sans lui Corbie seroit encore entre les mains des Espagnols; et le cardinal, bien long-temps avant sa mort, auroit quitté le gouvernail pour céder à l'orage dont il ne pouvoit soutenir la violence. A ce compte, l'auteur ne devoit pas se contenter d'appeler le P. Joseph *le bras droit du ministre*, il en étoit la tête et le cœur; il étoit le ministre tout entier, l'autre n'en avoit que le masque. Mais il s'en faut bien que tous les historiens tiennent le même langage. Je ne dirai pas avec Larrey que ce religieux ne fut qu'un vil instrument du cardinal. Il lui rendoit des services considérables; il écoutoit les ambassadeurs; il déchiffroit les lettres; il dressoit les instructions; il veilloit sur les mécontens; en un mot, il ébauchoit les affaires, comme le dit Grotius dans une lettre à Oxenstiern; mais le cardinal de Richelieu mettoit la dernière main à tout. » V. *Dissertation sur l'Indult*, in-8°. VI. *Traité des Pensions royales*, in-12.

† XVII. RICHARD (Jean), né à Verdun en Lorraine, quoique laïque et marié, choisit un genre d'occupation que l'on prend rarement dans cet état. Il se fit auteur et marchand de sermons. Il

prêcha toute sa vie de son cabinet ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui, I. Des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, en forme de sermons, qui furent bientôt suivis de cinq autres, en forme de prônes, et de deux sur les mystères de Notre-Seigneur, et sur les fêtes de la Vierge. II. *Eloges historiques des Saints*, 1716, 4 vol. in-12. III. *Dictionnaire moral* ou *la Science universelle de la Chaire*, en 6 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différens sujets. IV. Il est l'éditeur des *Sermons de Fromentière*, des *Prônes de Joly*, des *Discours de l'abbé Boileau*. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans. Il avoit plus de goût que de dispositions pour l'éloquence de la chaire. Ses Discours sont raisonnés et solides; mais ils manquent de chaleur et de pathétique.

XVIII. RICHARD (Charles-Louis), religieux dominicain, écrivain laborieux, mais peu élégant, né à Blainville en Lorraine au mois d'avril 1711. Le but de tous ses écrits est de défendre la religion; mais sa plume est languissante. On lui doit, I. Des *Sermons*, 4 vol. in-12. II. *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, 1765, 6 vol. in-fol. C'est un ouvrage mal digéré, et en général mal écrit. L'auteur, ayant été d'abord prédicateur, avoit pris le style diffus de la chaire; et ce n'étoit pas celui qu'il falloit pour un pareil ouvrage, qui demandoit de la clarté, de la précision, et l'esprit d'analyse. Ces qualités manquoient un peu au P. Richard, d'ailleurs estimable par ses mœurs douces et régulières. Ses Sermons l'ont laissé dans la classe nombreuse des prédicateurs du 3ᵉ ordre. son éloquence est sans chaleur, sans nerf et sans coloris. III. *Dissertation sur les Vœux*, 1771, in-12. IV. *Analyse des Conciles généraux et particuliers*, 1770, 5 vol. in-4°. V. *La Nature en contraste avec la Religion*, 1773, in-8°. VI. *Annales de la Charité* ou *le la Bienfaisance Chrétienne*, 1785, 2 vol. in-12. VII. Un grand nombre d'*Opuscules* pour la défense du clergé et des religieux. Richard fut fusillé militairement à Mons le 14 août 1794.

† I. RICHARDOT (François) né en Franche-Comté, se fit religieux Augustin dans le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon, et succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras en 1561. Il écarta le protestantisme de son diocèse, et parut avec éclat au concile de Trente. Il mourut en 1574, à 67 ans. On prétend que les Espagnols avancèrent sa mort par un mauvais morceau qu'ils lui préparèrent, pour avoir présenté, au nom des états des Pays-Bas, une requête qui déplut au gouvernement. *Voyez* Mezerai, dans sa grande Histoire de France, tome 3ᵉ de l'édition de 1651, pag. 184. On a de cet auteur, I. *Deux Oraisons funèbres de la reine et du prince d'Espagne*, Anvers, C. Plantin, 1569, in-8°. II. *Statuta synodalia Atrebatensia ordinata*, etc., Duaci, 1570, *et* Antverpiæ, 1588, in-4°. III. *Collectes des dimanches et des fêtes*, *en prose et rimes françaises*, Douai, 1572. IV. *Règle et Guide des*

Vicaires, etc. Bordeaux, 1574, in-8°. V. *Sermons sur l'Oraison dominicale*, Anvers, 1573, in-8°. VI. *Quatre Sermons sur le Sacrement de l'Autel et un sur les Images*, Louvain, 1567, in-12. Ils ont été traduits en latin par Fran. Schott, 1608, in-4°. Enfin, VII. *Discours tenu entre Fr. Richardot, évêque d'Arras, et un Prisonnier, au lieu de Douai, sur aucuns points de Religion*, Louvain, 1567, in-12.

† II. RICHARDOT (Jean), neveu du précédent, fut président au conseil d'Arras, puis du conseil privé à Bruxelles. Il se signala dans plusieurs négociations importantes, et sur-tout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya au nom du roi d'Espagne à Vervins. Il mourut en 1609.

* III. RICHARDOT (Camille), médecin de Léopold, duc de Lorraine et de Bar, fit imprimer à Nanci, en 1722, in-12, un *Nouveau Système des Eaux chaudes de Plombières*, de l'eau froide dite *savonneuse*, et de celle de *Sainte-Catherine*, aussi de Plombières. L'auteur, après un grand nombre de raisonnemens vagues et peu instructifs sur la cause de la chaleur des eaux de Plombières, pense que ces eaux sont naturellement chaudes, comme d'autres sont naturellement froides, et quelques-unes naturellement salées : ce qui ne prouve rien, et revient à-peu-près au grand mot de *qualité occulte*, avec lequel on tranchoit beaucoup de difficultés.

I. RICHARDSON (Jean), théologien anglican, natif de Chester, évêque d'Ardragh en Irlande, et mort en 1653, a donné de longues *Observations sur Ezéchiel*, in-folio, en anglais, qui très souvent démentent leur titre.

* II. RICHARDSON (Jonathan), peintre anglais, qui se distingua dans le genre du portrait, fut disciple de Riley, avec lequel il vécut l'espace de quatre années, et dont il épousa la nièce. Il obtint une réputation solide et durable, même pendant la vie de Kneller et de Dahl, ses concurrens. Après eux, il fut regardé comme le premier de sa profession. Il quitta le travail quelque temps avant de mourir, et sa tempérance l'aida à pousser sa carrière jusqu'à l'âge de 80 ans. Il mourut de mort subite en 1745. Il avoit un fils qu'il s'associa dans ses travaux, et sur-tout dans les ouvrages qu'il nous a laissés. On a de lui deux Discours, publiés en 1719 : l'un sur *l'Art de la critique en peinture*; l'autre sur la *Science du connoisseur*. En 1722 il publia, avec son fils qui revenoit d'Italie, une *Description de quelques statues, bas-reliefs, dessins et tableaux observés en Italie*, ouvrage estimable et rempli d'excellentes vues. En 1734 ils publièrent encore de concert un gros in-8° de *Notes explicatives et de remarques sur le Paradis perdu de Milton, avec la Vie de l'auteur*. Le père, peu familiarisé avec la lecture des anciens, disoit dans l'annonce de l'ouvrage « qu'il ne les avoit vus qu'à l'aide et au moyen de son fils. » Hogarth, à qui la moindre plaisanterie fournissoit le sujet d'exercer le talent de tourner tout en ridicule, représenta le fils traversé d'outre en outre par un télescope, au moyen duquel le père, placé derrière lui, considéroit Virgile juché au loin tout seul à la cime d'un rocher. La vente des dessins

qu'avoit rassemblés Richardson fut faite deux ans après sa mort: elle dura dix-huit jours, et s'éleva à 2060 livres sterl. (à peu près 48,000 francs). Les tableaux furent vendus 700 liv. sterl. (à peu près 16,000 francs).

† III. RICHARDSON (Samuel), né en 1689, d'un honnête fermier du comté de Derby, fut l'inventeur d'un genre de romans moraux qui n'a appartenu qu'à lui. Il n'eut d'autre connoissance des langues savantes que celle qu'il put acquérir dans l'école de grammaire de l'hôpital de Christ. Son génie, ainsi que celui de Shakespear, étoit appelé à devoir tout à la nature et au talent d'observer. Il exerça avec distinction, pendant une longue suite d'années, la profession d'imprimeur, et fut pendant quelque temps, avec le duc de Wharton, le modèle et peut-être l'original de Lovelace dans Clarisse; ils eurent des liaisons extrêmement intimes, malgré l'opposition bien marquée de leurs principes. Richardson étoit son imprimeur, et publia les premières feuilles du *True-Briton*, journal que le duc avoit entrepris; mais il s'arrêta au sixième numéro, ne voulant pas compromettre sa sûreté, ni s'exposer aux poursuites qu'avoit éprouvées Payne, le distributeur connu de cet ouvrage périodique. Il fut l'imprimeur du *Daily-Journal*, et ensuite du *Daily-Gazetteer*, et à la recommandation de son ami M. Onslow, il fut chargé de la première édition du Journal de la chambre des communes. L'estime dont il jouissoit lui auroit aisément procuré à la cour un poste honorable et lucratif; Richardson préféra à une faveur de cette espèce son état, qui pouvoit satisfaire son ambition sans lui imposer d'assujettissement. En 1754 il fut mis à la tête de la corporation des stationnaires, et s'intéressa, en 1760, pour moitié dans l'entreprise de l'impression des lois avec miss Lintot, qui, après sa mort, continua la même société avec sa veuve. Il fut marié deux fois; sa première femme, fille de M. Allington Wilde, imprimeur, lui donna cinq fils et une fille, qui tous moururent en bas âge; il eut de la seconde, sœur de M. Leake, libraire à Bath, un fils et cinq filles; le premier mourut aussi, mais quatre de ses sœurs lui survécurent. Richardson étoit un homme simple, qui se livroit peu dans la société, quoiqu'il l'aimât. Attentif à écouter les autres, il étoit lent à donner son avis; il cherchoit à capter la bienveillance plutôt par sa modestie que par ses talens. S'il développa un génie rare, il fut aussi le modèle de toutes les vertus, et se montra tel dans sa famille, dans son commerce, dans sa conversation et dans toute sa conduite. Il fut, dans le cercle étroit dans lequel il vivoit, le Grandisson qu'il a peint dans les circonstances d'une vie plus agitée et plus active: pieux, réservé, vertueux, bienveillant, généreux, humain, prévenant envers les malheureux, et cherchant à se dérober à leur reconnoissance, sa passion étoit de faire du bien: sa femme, ses enfans, ses domestiques l'adorèrent. Toujours attentif à ses affaires, il s'en occupoit avec assiduité; l'intelligence avec laquelle il dirigeoit son travail le rendoit expéditif. La tournure de son esprit l'avoit conduit à chercher à accroître sa fortune par la constance de son application; et n'ayant aucune passion violente, absolument étranger au désir d'ê-

tre distingué du commun des hommes, il parvint à s'enrichir et à laisser sa famille dans une heureuse aisance, quoique sa table et sa maison fussent constamment ouvertes à ses nombreux amis, soit en ville, soit à la campagne, où il se plaisoit beaucoup. Quelques malheurs de famille, ses écrits même, dans lesquels il n'a pas impunément donné tant de vérité et de réalité à des malheurs fictifs, avoient affecté de bonne heure ses nerfs naturellement délicats et irritables. Il lui prit un tremblement dans les mains; il devint sujet à de fréquens tournoiemens de tête, et eût été exposé à des chûtes fréquentes, sans la précaution d'avoir toujours une canne pour se soutenir. Cet état fâcheux se termina par une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba le 4 juin 1761. Les deux premiers volumes de *Paméla, ou la vertu récompensée*, furent la première production qui fit connoître Richardson dans le monde littéraire; ils furent composés dans l'espace de trois mois, et ont depuis été suivis de deux autres volumes; ils ont été traduits en français, de l'aven de Richardson, et en hollandais par M. Stinstra, son ami. Ce roman, recommandé en chaire par le docteur Slocock, dans le premier moment de l'enthousiasme qu'il inspira, n'offre que des événemens simples, mais intéressans, qui pourroient servir à former les mœurs autant qu'à toucher l'ame, s'il n'étoit pas dangereux de mettre entre les mains des jeunes personnes les romans même les plus décens. Les *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, que l'abbé Prevôt a traduites en français, en treize parties, in-12, succédèrent à Paméla, et peuvent être regardées comme le chef-d'œuvre de l'auteur: il suppose un grand fonds de morale, de sentiment, et une profonde connoissance du cœur humain. Nombre de lecteurs lui reprochent des longueurs; mais ces détails qu'on trouve trop longs sont vrais: ils sont pris dans la nature; ils font ressortir les passions, et nous montrent des caractères dont la plupart sont nouveaux pour nous. Cet ouvrage fut publié à Londres par cahiers et par livraisons hebdomadaires. Il fut long-temps le sujet de tous les entretiens; et à mesure qu'il approchoit de sa fin, l'impatience d'en voir le dénouement fut si grande, que chacun s'empressoit de le deviner: le sort de Clarisse étoit attendu comme un événement public dont l'issue intéressoit la société entière. L'*Histoire de sir Charles Grandisson* n'eut pas moins de succès; elle fut traduite encore en français par l'abbé Prevôt, à Paris, en huit parties in-12; il en a paru une autre traduction française, moins élégante et plus littérale, à Leyde, en 7 volumes in-12. C'est, sur un fond tout différent, la même variété dans les caractères, la même force d'événemens et de conduite que dans Clarisse; mais ce sont aussi les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment pas qu'on donne trop d'extension au récit des peines et des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman; quant à ceux qui s'intéressent à ces détails, ils trouveront un grand peintre dans Richardson. « Ses ouvrages, dit Diderot, plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps, dans tous les lieux; mais le nombre de ceux qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand: il faut un goût trop sévère. Et puis la variété des événemens y est

telle ; les rapports y sont si multipliés ; la conduite en est si compliquée ! Il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères ! A peine ai-je parcouru quelques pages de Clarisse, que je compte déjà quinze ou seize personnages. Bientôt le nombre redouble ; il y en a jusqu'à quarante dans Grandisson : mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton ; et que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Mad. Norton pour la lettre d'une des tantes de Clarisse ; la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante, ou de Mad. Howe pour un billet de Mad. Harlowe ; quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentimens, relativement au même sujet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert. Quelle immense variété de nuances ! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre ! » Peut-être, après cet éloge tracé par une main étrangère, ne verra-t-on pas sans intérêt la manière dont Richardson a été jugé par ses contemporains et ses compatriotes. Le docteur Johnson le regarde « comme un homme qui a bien mérité de son siècle, qui a étendu la connoissance du cœur humain, et appris aux passions à céder à la voix de la vertu. » Ailleurs il dit : « Richardson seul pouvoit nous forcer à estimer et à détester le même personnage ; seul il pouvoit inspirer cette aversion vertueuse qui combat et surmonte la bienveillance qu'inspirent naturellement l'esprit, les graces, le courage, et finir par nous montrer la scélératesse sous le masque d'une vertu feinte. » Aaron Hill, qu'on soupçonnoit d'avoir eu quelque part à la composition de Paméla, s'en défend ainsi : « Non, je n'ai pas la plus légère part à cet ouvrage où la vertu est si bien peinte, M. Richardson en est l'unique et le seul auteur ; et il n'est donné à personne d'égaler son talent. Il est comme une mer calme qui s'élève en été insensiblement, et sans avoir le sentiment de sa profondeur, soulève et soutient jusqu'aux nues des masses dont à peine on conçoit la pesanteur ; il a surpassé dans la nature tout ce qui a été fait ou dit avant lui ; il n'a qu'un défaut dont l'excès est hors de la nature, c'est son *inconcevable modestie*. » Sherlock, célèbre voyageur anglais, regarde le plan de Clarisse comme le plus grand effort du génie.... « Richardson, dit-il, n'est point encore parvenu au degré de gloire qu'il mérite.... On trouve en lui la délicatesse de l'esprit, du sentiment, du langage, de l'action ; son génie embrassoit tout, et ce fut un malheur pour lui de n'avoir pas connu les anciens. Familiarisé avec eux, il eût été plus sobre dans les détails dont il entretient quelquefois ses lecteurs jusqu'à satiété. On pourroit faire de Clarisse et de sir Charles Grandisson deux ouvrages, les plus intéressans et les plus utiles qu'on eût jamais écrits.... Ses vues étoient grandes, son ame élevée, son cœur excellent. Son plan embrassoit la nature humaine toute entière. Le bien du genre

humain fut son objet; et une profonde connoissance du monde lui montra que, dans la société, le bonheur est toujours en proportion de l'exercice de la vertu. Il sentit que nous n'avions aucun système pratique de morale, et que, mise en action, elle pouvoit seule influer avec efficacité sur l'esprit de la jeunesse des deux sexes. » La duchesse de Sommerset écrivoit : « Nous sommes occupés et enchantés de la lecture de l'histoire de sir Charles Grandisson : elle est si fort au-dessus de Paméla et de Clarisse, que je ne serai satisfaite qu'après que vous l'aurez lue, et que vous m'en aurez dit votre sentiment. » Shenstone lui répond : « Je m'occupe, comme tout le monde, de la lecture de Grandisson; j'ignore si l'on sera de mon avis dans la préférence que je donne à Clarisse. » Le docteur Young, enfin, longtemps lié d'intimité et d'amitié avec Richardson, nous a transmis une conversation précieuse qu'il eut avec lui. Le docteur lui demandoit comment, n'ayant eu qu'une éducation imparfaite, il s'étoit hasardé à écrire. « Je n'avois que douze ans, répondit Richardson, lorsque je m'avisai d'esquisser le portrait d'une dame de la paroisse, qui avoit une grande réputation de piété, et que je soupçonnois d'une profonde hypocrisie. Son caractère parut dépeint avec exactitude; et quelques amis de choix, entre les mains desquels il tomba, reconnurent aisément l'original du portrait dont j'avois eu soin de cacher le nom. Ce petit succès d'un premier essai m'engagea à le répéter à diverses reprises, dans la seule vue de mon amusement, jusqu'à ce qu'à la longue, et plusieurs années après, je songeai à faire de ce foible talent un usage plus sérieux, et à m'occuper des sujets qui avoient frappé mon imagination; je suivis alors le penchant qui m'entraînoit. » Young remarque avec justesse qu'à l'aide seule du talent d'observer, sans le secours d'une éducation achevée, il se développa tout à coup, et se forma à lui seul un genre d'écrire dans lequel il réussit admirablement. Il commença et finit les plans sur lesquels il a travaillé, sans laisser rien à y ajouter après lui, sans que personne, parmi ceux qui ont essayé de l'imiter, ait pu ni l'égaler, ni même en approcher. Il est, dans la carrière qu'il a su se tracer et qui lui appartient exclusivement, ce que furent Shakespeare et Milton dans celle qu'ils ont suivie. Sans doute Richardson, exercé de longue main à tracer des caractères, s'est trop livré au talent qui lui a assuré tant de succès, et de là la longueur des détails dont on se plaint, et que d'autres admirent dans ses romans; sans doute il seroit avantageux de les restreindre sans ôter rien de l'intérêt qu'ils inspirent, mais il faut avouer aussi que, pour remplir cette tâche difficile et satisfaire au vœu de Sherlock, il faudroit être Richardson lui-même. On a de lui d'autres ouvrages moins importans et moins connus. On lui doit, I. Les *Négociations de sir Thomas Roe dans son ambassade à la Porte*, depuis 1621 à 1628 inclusivement, 1740, in-fol. II. Une édition des fables d'Esope *avec des Réflexions*. III. Un volume de *Lettres familières sur divers sujets*. Il eut beaucoup de part au *Magasin chrétien* du docteur Manclerc, 1748; et aux additions de la sixième édition du *Voyage de la Grande-Bretagne de de Foe*. On a imprimé après sa mort, dans le recueil intitulé *The litte-*

rary Repository, 1765, pag. 227, *six Lettres* de lui sur le duel. Il a publié, sur une simple feuille, les *Devoirs des femmes envers leurs époux;* et enfin un *Mémoire sur l'invasion de son droit de propriété sur l'histoire de Grandisson,* que quelques libraires de Dublin avoient imprimée avant que la publication en fût achevée, 14 septembre 1753. On a imprimé en 1755, en un vol. in-12, en anglais, un Recueil choisi des maximes de morale répandues dans Paméla, Clarisse et Grandisson. Anna Richardson, sa fille unique, est morte à Londres en 1803, à l'âge de 67 ans.

† I. RICHE (Claude-Antoine-Gaspar), né à Chamelay, près Lyon, le 20 août 1762; destiné d'abord à la robe, il travailla quelques années à Lyon chez un procureur; mais rendu par la mort de son père à la liberté et à ses inclinations, il alla à Montpellier pour se livrer entièrement à l'étude de la nature, et fut reçu docteur en 1787. Il se rendit quelques années après à Paris. Son génie se décela dans plusieurs mémoires, et particulièrement dans ceux sur la *Classification des êtres naturels par leurs parties intérieures, et sur un système naturel des Larves;* dans ceux *sur les Animaux microscopiques et sur les Coquillages pétrifiés des environs de Paris.* Vicq-d'Azir l'associa à ses travaux, et dut à son assiduité une bonne partie de ce qu'il a publié dans l'Encyclopédie méthodique: Riche est l'auteur des *tableaux* qui précèdent l'Anatomie comparée. Quelque temps après il fut nommé naturaliste dans l'expédition destinée à la recherche de l'infortuné La Peyrouse. Cette expédition qui n'eut pas tout le succès qu'on devoit en attendre, lui procura les moyens d'étendre ses connoissances, et d'agrandir le domaine de l'Histoire naturelle; mais les nouvelles reçues de France et la différence des opinions occasionnèrent une division fâcheuse qui mit fin à cette expédition. Le commandant tourmenta de toutes manières ceux du parti opposé au sien, et prit même contre eux des mesures cruelles. Il les fit partir, ainsi que Riche, pour Samarang. Toutes les collections, les journaux, les cartes, restèrent entre les mains du commandant: elles ont passé depuis en Angleterre, d'où on a renvoyé la partie qui concerne l'Histoire naturelle. Riche revint à l'Ile de France, d'où il s'embarqua pour la France; il y arriva dans un tel état de foiblesse, qu'il mourut peu de temps après au Mont-d'Or, où il prenoit les eaux, le 16 septembre 1797.

* II. RICHÉ VAN OMMEREN, recteur de l'école latine d'Amsterdam, mort dans cette ville le 6 janvier 1796, âgé de 38 ans, joignoit au mérite d'excellent littérateur celui d'un très-bon citoyen. Il aimoit à consacrer ses loisirs à la poésie latine, et on connoît de lui plusieurs *productions* également empreintes du cachet de la verve et du talent. On a aussi de lui un bon ouvrage en hollandais, sous le titre de *Horace envisagé comme homme et comme citoyen*, où il venge avec non moins de jugement que d'érudition, la mémoire de ce poète des imputations calomnieuses dont on a cherché à flétrir sa moralité et son patriotisme. En 1790, M. Marron, président du consistoire, fit imprimer une Ode de Van Ommeren, en mètre alcaïque, composée de 36 strophes,

dont le sujet est la première fédération au Champ-de-Mars. On remarque dans cette Ode la chaleur et l'harmonie du genre.

I. RICHEBOURG (madame LA GRANGE de), donna au théâtre en 1732 deux comédies, intitulées le *Caprice de l'amour* et la *Dupe de soi-même*. Elle a *traduit* encore de l'espagnol plusieurs romans qui ont obtenu peu de succès: ce sont *Persile et Sigismonde*, les *Aventures de Flore et Blanchefleur*, celles de *don Ramire de Roxas*, etc.

II. RICHEBOURG. *Voyez* BOURDOT.

† RICHELET (Pierre), né en 1632 à Chemiuon en Champagne, diocèse de Châlons-sur-Marne, fit son étude principale de la langue françoise. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie en 1665. (*Voyez* HEDELIN.) Richelet habitoit la capitale depuis 1660, et s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris et parcourut différentes villes de province. Son penchant pour la satire lui fit des ennemis par-tout. On prétend que lorsqu'il étoit à Grenoble, des gens mécontens de son esprit inquiet et brouillon l'invitèrent un jour à souper chez un traiteur. Au sortir de table, sous prétexte de l'accompagner, ils le conduisirent à coups de canne jusqu'à la porte de France. L'officier qui ce jour-là étoit de garde avoit le mot; on baissa le pont-levis, et lorsque Richelet eut passé, on le releva; de manière qu'il fut obligé de faire cinq quarts de lieue pour gagner une maison, n'y ayant point alors de faubourg de ce côté-là. Il se retira furieux à Lyon, où il donna une nouvelle édition de son *Dictionnaire*, dans laquelle il dit « que les Normands seroient les plus méchantes gens du monde, s'il n'y avoit pas de Dauphinois. » Ce satirique mourut à Paris le 18 novembre 1698. Nous avons de lui, I. *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots; plusieur. nouvelles remarques sur la langue française; les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1688, in-4°, (*voyez* FABRE VI.) et la dernière est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-folio. On la doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un Abrégé de ce Dictionnaire en un volume in-8°; réimprimé avec des augmentations en deux vol. par les soins de Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux lui préfèrent la première, à cause des méchancetés qu'elle renferme. II. *Dictionnaire des Rimes*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Berthelin, en 1760, in-8°. L'éditeur l'a augmentée et mise dans un nouvel ordre. Ces sortes de Dictionnaires, dit d'Alembert, « ont sans doute leur utilité; mais que de mauvais vers ils produisent! si une rime trouvée peut faire quelquefois naître une idée heureuse à un bon poète, en revanche un mauvais poète ne se sert de la ressource du dictionnaire que pour mettre la raison et le bon sens à la torture. III. *Les plus belles Lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes. La meilleure édition de ce recueil très-médiocre est celle de Bruzen de La Martinière, en 1737, 2 vol. in-12. IV. *Les-*

toire de la Floride, écrite en espagnol par Garcias-Lasso de La Vega, traduite en français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1731. in-8°, en 4 vol. avec figures. V. Quelques autres *Ouvrages* assez mal écrits.

RICHELIEU. *Voy.* PLESSIS-RICHELIEU *et* WIGNEROD.

I. RICHEMOND (le connétable de). *Voyez* ARTUS le justicier, n° IV, *et* CHARLES VII.

II. RICHEMONT-BLANCHEREAU, mort au milieu du 17e siècle, a donné au théâtre les *Passions égarées* et l'*Espérance glorieuse*, tragi-comédies, imprimées à Paris en 1632.

RICHEOME (Louis), jésuite, né à Digne en Provence en 1544, joua un rôle important dans son ordre. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux le 15 septembre 1625. On a de lui plusieurs *Traités de Controverse* et des *Ecrits ascétiques et théologiques*, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol. *Voyez* FLORIMOND, *et* MALINGRE, n° II de ses ouvrages.

* RICHEPANSE, général français, né dans une des communes du département de la Moselle, d'un officier du régiment de Conti, en 1770, fut admis à la solde en 1774, et compté, presqu'en naissant, dans les rangs des soldats. La tente fut son berceau, et les exercices militaires devinrent les jeux de son enfance. Il passa successivement par tous les grades; devenu sous-lieutenant en 1791, il parvint en 1793 au grade de chef d'escadron; en 1796, il fut nommé chef de brigade au combat d'Henef, lors du passage de la Sieg. A la bataille d'Altenkirchen il donna les preuves de la plus grande valeur, et obtint sur le champ de bataille le grade de général de brigade. Ce général servit avec gloire dans les armées d'Allemagne, d'Angleterre, des Alpes et d'Italie. En 1799, à l'affaire de Fossano, sa bravoure et ses talens lui méritèrent le grade de général de division; ce fut à l'armée du Rhin qu'il acheva sa réputation militaire; il eut part à tous les combats livrés par cette armée victorieuse, qui deux fois se précipita sur la route de Vienne. Ce fut sur-tout à Hohenlinden que, par des preuves réitérées d'une intrépidité rare et d'un talent peu commun, il acquit la réputation de grand général. En 1801, nommé par le premier consul commandant en chef de l'armée expéditionnaire de la Guadeloupe, il partit de Brest avec l'escadre, arriva devant cette île insurgée, et parvint, après une multitude de combats, à détruire les chefs des nègres. Il se préparoit à jouir en paix de sa gloire et du fruit de ses travaux, lorsqu'il mourut dans la même année, après seize jours de maladie.

† I. RICHER (Edmond), né à Chaource, diocèse de Langres, le 30 septembre 1560, vint achever ses études à Paris, et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il fut entraîné dans le parti de la ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses, d'approuver l'action de Jacques Clément; mais il revint bientôt de son erreur. Il prit le bonnet de docteur en 1590, et devint ensuite grand-maître du collége du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris le 2 janvier 1608. Son zèle pour les anciennes maxi-

mes de ce corps, éclata dans plusieurs occasions. Il s'éleva avec force en 1611 contre la thèse d'un dominicain, qui soutenoit l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4°, un petit écrit intitulé *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendoit que la doctrine de l'Église de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, étoit fondée. Ce petit livre souleva contre lui le nonce et quelques docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie; mais le parlement empêcha cette censure. Cependant le cardinal du Perron assembla à Paris huit évêques de sa province en 1612, et leur fit faire ce que la Sorbonne n'avoit pas fait. Richer interjeta appel comme d'abus de cette censure au parlement, et y fut reçu appelant; mais la chose en demeura là. Son livre proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par trois évêques de sa province le 24 mai de la même année. On vit alors paroître de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter; et Richer reçut un ordre exprès de la cour de ne point écrire pour sa défense. Enfin l'animosité contre lui alla si loin, que ses ennemis obtinrent du roi et de la reine régente des lettres de jussion adressées à la faculté pour élire un autre syndic. Richer fit ses protestations, lut un écrit sur sa défense, et se retira. On élut ensuite un autre syndic en 1612; et depuis ce temps les syndics de la faculté furent élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étoient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué au travail. Mais ses ennemis lui ayant suscité plusieurs autres traverses, il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il auroit même été livré au pape, si le parlement et le chancelier de France n'y eussent mis obstacle, sur les plaintes de l'université. Il donna en 1620 une déclaration, à la sollicitation de la cour de Rome, par laquelle il protestoit qu'il étoit prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*, et de les expliquer en un sens orthodoxe. Il en fit même une seconde; mais tout cela ne satisfit point ses adversaires. Enfin il se vit obligé de faire réimprimer son livre en 1629, avec les preuves des propositions qu'il y avoit avancées et les deux déclarations qu'il avoit données. Le cardinal de Richelieu l'obligea d'en donner une troisième. Il finit sa carrière le 28 novembre 1631. Richer étoit un homme d'un caractère ferme, ardent et obstiné; vieilli sur les bancs, menant dès l'enfance une vie dure, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandoit rien et qu'il pouvoit se passer de tout. Il ne connut jamais les ménagemens, et ses mœurs austères rendirent encore son esprit plus inflexible. Nous avons de lui un grand nombre d'*ouvrages*, dans lesquels il montre beaucoup de critique, de discernement et de hardiesse à fronder le préjugés de l'école. Les principaux sont, I. *Vindiciæ doctrinæ majorum de auctoritate Ecclesiæ in rebus fidei et morum*, Coloniæ, 1683, in-4°. II. *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4°. III. Une *Apologie de Gerson*, avec une

édition des OEuvres de ce célèbre chancelier de l'université de Paris ; et dans l'édition du Traité de la *Puissance ecclésiastique*, etc., de Cologne, 1701, 2 volumes in-4°. IV. Une *Histoire des Conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4°. V. Une ample *Défense* de sa doctrine et de sa conduite : on la trouve dans l'ouvrage qui fut la source de ses persécutions, édition de Cologne. VI. L'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8°. VII. *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1695, in-4°, et quelques autres livres de grammaire. VIII. *De optimo academiæ statu*, in-8°. IX. Plusieurs *manuscrits*, dont le plus considérable consiste en de grands *Mémoires* sur l'histoire de la faculté de théologie de Paris, que possédoit dom Louvard lorsqu'il fut mis à la bastille ; mais on ignore ce qu'ils sont devenus, ainsi qu'un autre sur lequel Lenglet a composé l'Histoire de la Pucelle d'Orléans.

† II. RICHER (Jean), libraire de Paris, mort en 1655, fut le premier rédacteur du Mercure Français. C'est un recueil de pièces rares et de relations qui ont paru depuis 1605 jusqu'en 1643, non-seulement en France, mais dans toutes les parties du monde, tant sur les affaires d'état que sur celles des particuliers. Théophraste Renaudot rédigea depuis l'an 1635 jusqu'en 1643 ce recueil intéressant ; mais il n'avoit ni le discernement ni l'exactitude du premier compilateur. Il ne donnoit pas d'ailleurs les pièces justificatives qui avoient fait rechercher les volumes précédens. Au reste, Jean Richer ne rédigea que le premier tome ; Etienne Richer fit les autres jusqu'en 1635. Jean fut un des imprimeurs qui suivirent Henri IV à Tours.

† III. RICHER (Henri), né en 1685 à Longueil dans le pays de Caux, fut destiné par ses parens au barreau ; mais les progrès qu'il y fit tenoient plutôt à la facilité de son esprit qu'à son goût pour la jurisprudence. Un attrait plus puissant le tournoit vers la littérature et la poésie. Il vint à Paris et s'y livra entièrement. Il mourut en cette ville le 12 mars 1748. Nous avons de lui, I. Une *Traduction* en vers des Eglogues de Virgile, 1717, in-12 ; et réimprimée en 1736 avec une *Vie* de ce poète, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est foible et sans coloris. II. Un *Recueil de Fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. En général l'invention n'en est pas heureuse ; la morale n'y est ni vive ni frappante ; le style en est froid, monotone et sans imagination : mais elles sont recommandables par la simplicité et la netteté du langage. Elles eurent quelque succès dans le temps. III. Les huit premières *Heroïdes d'Ovide*, mises en vers françois, 1743, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. IV. Deux *Tragédies : Sabinus*, pièce conduite avec art et pleine d'intérêt, mais dont la versification manque de chaleur et de vie ; et *Coriolan*, qui n'a pas été représenté.

IV. RICHER D'AUBE (François), né à Rouen, avoit été intendant de Caen et de Soissons. Il étoit neveu, à la mode de Bretagne, de Fontenelle avec qui il demeuroit. S'il avoit de l'esprit et des connoissances, c'étoit un tour d'esprit absolument différent de celui de son oncle, à qui il ressembloit encore moins par le caractère. Il étoit haut, dur, colère, contredisant, pédant; bon-

homme néanmoins, officieux même et généreux. Nous avons de lui un livre intitulé *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4°. Quoique cet ouvrage ne renferme rien de neuf ni de bien approfondi, l'auteur prétendoit que Montesquieu y avoit puisé une partie de son Esprit des lois. Il mourut à Paris en 1752, à 63 ans.

† V. RICHER (N.), mort en 1696, membre de l'académie des sciences dans la classe de mathématiques. Envoyé par cette compagnie à Cayenne, où il arriva en 1672, il y fit des observations exactes sur la parallaxe du soleil, de la lune et des autres planètes, et sur l'obliquité de l'écliptique. Ayant remarqué que son horloge, réglée à Paris sur le temps moyen, retardoit chaque jour à Cayenne d'une quantité sensible, cette observation lui fournit la première preuve de la diminution de la pesanteur à l'équateur. Ce phénomène vérifié fit pour Newton et Huyghens la preuve la plus convaincante de l'aplatissement de la terre, et a servi à en déterminer positivement la forme. On a de Richer des *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des sciences.

* VI. RICHER (Adrien), né à Avranches en 1720, mort à Paris en 1798, est connu par quelques ouvrages historiques assez intéressans, entre autres par celui intitulé *La vie des Hommes Illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chûte de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. L'auteur paroît s'être proposé Plutarque pour modèle. Quoique moins philosophe et moins profond que l'auteur grec, il est plus impartial. Plutarque fait trop sentir qu'en comparant les Grecs aux Romains il ne cherchoit qu'à élever ses compatriotes au-dessus de leurs rivaux. Le nouvel historien a une marche plus irréprochable et plus utile. Il n'oppose point les hommes d'une nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de ressemblance entre des héros de différens pays, il les saisit avec justesse, les rapproche avec impartialité, et les développe avec des réflexions morales aussi utiles qu'intéressantes. On a encore de cet écrivain, I. *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire des Empereurs*, 1753, in-8°. II. *Essai sur les grands événemens par les petites causes*, 1757. III. *Vie de Mécènas*, avec des notes historiques et critiques, 1766, in-12. IV. *Le Théâtre du Monde*, 1775, 2 vol. in-8°.; nouvelle édition, 1789, 4 vol. grand-in-8°. Dans cet ouvrage les exemples, les vertus et les vices sont mis en oppositions. V. *Vie de Jean Bart*, Amsterdam, 1780, in-12; 3e édition, 1784. VI. *Vie du maréchal de Tourville*, 1783, in-12. VII. *Vie de Barberousse, général des armées navales de Soliman II*, 1782, in-12. VIII. *Vie de Duquesne*, 1783, in-12. IX. *Vie de Michel de Ruiter*, 1783, 2 vol. in-12. X. *Vie de l'amiral Tromp*, 1784, in-12. XI. *Vie de Duguay-Trouin*, 1784, in-12. XII. *Vie du comte de Forbin*, 1785, in-12. Toutes ces vies sont recueillies sous le titre de *Vies des plus célèbres marins*, 1784, in-12. XIII. *Vies du capitaine Cassard et du capitaine Paulin, connu sous le nom de Baron de la Garde*; faisant suite aux vies des plus célèbres marins, 1785, in-12. XIV. *Vie de J. d'Estrées, duc et pair, maréchal de*

France, etc. et de *Victor d'Estrées* son fils, etc. 1786, in-12. XV. *Caprices de la Fortune*, ou *Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers, dans les temps anciens et modernes*, 1786 et 1789, 4 vol. in-12. XVI. Les *Fastes de la Marine française*, ou *les actions les plus mémorables des officiers de ce corps, dont la vie ne se trouve point dans celles des plus célèbres marins*, in-12, tom. I, 1787; tom. II, 1788.

* VII. RICHER (François), frère du précédent, né à Avranches en 1718, mort à Paris en 1798, est auteur d'un ouvrage intitulé, *De l'autorité du clergé, et du pouvoir du magistrat politique sur l'exercice des fonctions du ministère ecclésiastique*, Amsterdam (Paris), 1767, 2 vol. in-12. On lui doit aussi les éditions, I. *De l'Esprit des lois de Montesquieu*, qu'il a enrichie d'une table des matières et d'un avertissement où il critique avec justesse les remarques d'un anonyme (Elie Luzac), qui avoit précédemment donné en 1759, 1764, en 4 vol. in-12, une nouvelle édition de ce même ouvrage, Londres (Paris), 1767, 1769, 4 vol. in-12. II. Des *Œuvres* du même, revues et corrigées sur les corrections avouées par l'auteur, etc. Londres (Paris), 1767, 3 vol. in-4°. III. *Des Arrêts notables des différens tribunaux du royaume*, par Matth. Augeard, avec des augmentations, Paris, 1756. 2 vol. in-folio. IV. *Du Dictionnaire portatif de Mythologie*, par l'abbé de Claustre, édit. revue et corrigée, Paris, 1765, 2 vol. in-8°.

† VIII. RICHER DE BELLEVAL (Pierre), né en 1558 à Châlons en Champagne, se livra de bonne heure à l'exercice de la médecine. Voyageant dans le midi de la France, et arrivé à Pézenas au moment d'une contagion, il rendit de si grands services aux habitans de cette ville, que le connétable de Montmorency le prit en amitié, et le fit nommer par Henri IV professeur de botanique et d'anatomie dans l'université de Montpellier. C'est à lui qu'on doit la fondation du jardin des plantes de Montpellier, antérieur à celui de Paris de 28 ans, et le premier qu'on ait vu en France. Belleval ne cessa de l'enrichir, et de s'occuper de tout ce qui pouvoit le rendre ou plus curieux ou plus utile. Il fit plusieurs voyages dans les Cévennes, à l'Espérou, sur les bords de la mer; il envoya des élèves dans toutes les parties du Languedoc, de la Provence et du Dauphiné; en même temps des graveurs, entretenus à ses frais, travailloient sous ses yeux à conserver le fruit de ses travaux et de ses courses. Son zèle et ses découvertes l'ont fait regarder comme le restaurateur de la botanique en France. L'examen de la corolle et du fruit dans les plantes, dont Belleval s'est beaucoup occupé, sembleroit prouver que le célèbre Tournefort lui doit sa méthode; mais d'un autre côté, le soin que Belleval apportoit à observer les racines, et son attention scrupuleuse à ne rien omettre sur cet organe essentiel des végétaux, portent à croire qu'il avoit un autre plan que le premier. Loesel, célèbre botaniste, qui fit pour la Prusse ce que Belleval avoit fait pour le Languedoc, fut l'élève de ce dernier. Dans les troubles qui suivirent la mort de Henri IV, une rébellion, survenue à Montpellier, en détruisit les faubourgs et le jardin de botanique. Malgré

son grand âge et sans se laisser abattre par les événemens, Belleval sollicita des secours pour renouveler son établissement avec la même ardeur qu'il avoit mise à le former. La lenteur qu'on mettoit à les lui fournir ne pouvant se concilier avec son activité, il n'hésita pas à faire une avance de cent mille livres, somme considérable, sur-tout pour le temps. Il termina sa carrière en 1632. Il avoit légué à son neveu le soin de publier ses *manuscrits*, mais celui-ci n'a pas rempli ses intentions. M. Amoreux a été plus juste, en rappelant la mémoire de ce botaniste célèbre, dans ses Recherches sur la vie et les écrits de Richer, 1786, in-8°.; et M. Broussonet a fourni les fonds d'un prix qu'a décerné l'académie de Montpellier à l'éloge de ce dernier. Les témoignages d'estime que lui ont donnés Tournefort, Boerhaave, Haller et Linné, assurent sa gloire. Le seul ouvrage qu'il ait publié a pour titre : *Onomatologia*, 1598. C'est un simple catalogue alphabétique des plantes indigènes ou exotiques que l'auteur avoit placées dans le jardin de Montpellier. Il est précédé d'une dédicace à Henri IV, contenant le détail des travaux de l'auteur, et dans laquelle il annonce que dès qu'il aura fini ses herborisations des Pyrénées, il publiera les descriptions et les usages des plantes dont il ne publie encore que le catalogue. Pour donner en même temps une idée de sa méthode, il joint à son écrit la description de cinq plantes, très-propre à donner l'opinion la plus avantageuse du reste de son travail, qui renfermoit cinq cents plantes. Un heureux hasard a fait tomber entre les mains du docteur Gilibert de Lyon les cuivres des dessins qu'avoit fait graver Belleval, et il en a publié la collection en 2 vol. in-4°, qui font suite aux *Démonstrations élémentaires de Botanique*, Lyon, 1796, 4 vol. in-8°. M. Bruyset, qui en est l'éditeur, a fait précéder cet important ouvrage d'une notice historique très-bien écrite sur l'auteur qu'il fait connoître. Une discussion critique accompagne la figure de chaque plante. Le dessin en est exact, mais un peu dur et roide. Belleval a été le premier botaniste qui ait fait graver sur cuivre; et ses figures ont conservé le style de celles que les autres auteurs avant lui avoient fait graver en bois. En 1785, M. Broussonet a donné une nouvelle édition de l'écrit de Belleval, sous le titre d'*Opuscules Botaniques*. Scopoli a consacré un genre à la mémoire de Belleval, sous le nom de *Bellevallia;* et Brugnière lui en a dédié un autre, découvert à Madagascar, sous le nom de *Richieria*.

* IX. RICHER-SÉRIZY, né à Sérizy en Normandie, travailla quelque temps chez un procureur à Paris, nommé Michel. Il étoit connu avant la révolution par quelques *Opuscules* en vers et en prose, fut long-temps l'ami de Camille-Desmoulins; et fournit même des morceaux à son journal. Il joua aussi en 1792 un rôle assez singulier, à l'époque où l'existence du prétendu comité autrichien occasionnoit de violens débats. Emprisonné sous Robespierre, il fut relâché quelques jours après sa mort, et commença alors à publier son *Accusateur Public*, journal anti-républicain, où, au milieu d'un style souvent vague et boursouflé, on trouve des passages d'une énergie et d'une beauté admirables, dans lequel, malgré la différence des opinions, on reconnoît encore le

coopérateur de Camille-Desmoulins. Dumourier dit dans ses Mémoires que Richer-Sérizy avoit une plume de feu. Arrêté plusieurs fois à raison de cet ouvrage, il parvint toujours à se faire relâcher; et en mai 1796 le tribunal criminel du département de la Seine, après avoir prononcé qu'il étoit coupable de délits constans relativement à la révolte du 13 vendemiaire (4 octobre 1795), l'innocenta sur l'intention. Le ministre de la justice cassa ce jugement, et le tribunal de Versailles fut saisi de cette affaire. L'accusateur public donna des conclusions à mort. Richer-Sérizy étoit contumax, mais se trouvoit déguisé au milieu des spectateurs; les jurés prononcèrent son absolution, et leur jugement fut couvert d'applaudissemens. Cependant après la secousse du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), il crut prudent de quitter la France, parce que ses feuilles, qu'il avoit écrites avec encore plus de force pendant la lutte du directoire et des conseils, l'avoient fait condamner à la déportation, et se retira à Bâle. Mais dans les derniers jours d'octobre il fut arrêté au milieu de cette ville, sur la réclamation de Bacher, envoyé de France en Suisse, et transféré à Rochefort pour être déporté à Cayenne. Il vint encore à bout de s'échapper de sa prison en mars 1798 à l'instant où on alloit l'embarquer, et il se retira dans le milieu de la France, où il fit de nouveau imprimer, en 1799, un numéro de l'*Accusateur Public*. En 1801, il passa en Espagne, et se rendit à Madrid avec une mission des Bourbons. Forcé de quitter cette ville par les demandes du gouvernement français, Richer passa en Angleterre, où il est mort en 1803.

* RICHERY, contre-amiral français, né à Alons, département des Basses-Alpes, fut destiné dès l'enfance à parcourir la carrière des marins. Des écoles du pilotage il passa sur les vaisseaux du roi, et obtint dans ses courses maritimes les grades d'enseigne et de sous-lieutenant de vaisseau. Il se distingua dans la guerre contre l'Angleterre, à l'époque où la France se déclara en faveur de l'indépendance des Etats-Unis. Il étoit capitaine de vaisseau en 1789. Le 8 septembre 1795 il eut le commandement d'une division de six vaisseaux et deux frégates qui étoient dans le port de Toulon. Cette division sortit du port le 28. Dans sa traversée il rencontra la riche flotte de la Méditerranée, estimée cent vingt millions, qui étoit partie de Livourne et ensuite de Gibraltar; elle étoit escortée par plusieurs vaisseaux de lignes et quelques frégates. Richery lui donna la chasse. Il attaqua les trois vaisseaux, tandis que les frégates, qui s'attachoient au convoi, s'emparèrent de plusieurs bâtimens, et força le vaisseau de ligne le *Censeur* d'amener son pavillon. Il se réunit ensuite aux deux escadres espagnoles, sous les ordres des amiraux Solano et Langara. Bientôt après il se porta sur les établissemens anglais à Terre-Neuve, dont il inquiéta vivement le commerce, et s'empara de près de quatre-vingts navires richement chargés; mais instruit que les Anglais croisoient en forces supérieures sur les côtes de France, il brûla et coula bas les prises, après en avoir retiré les effets les plus précieux. Deux ans après cette expédition le contre-amiral Richery mourut dans sa patrie en 1799, âgé de 41 ans.

RICHIEUD. *Voyez* MOUVANS.

† RICHMANN, professeur de physique en Russie, donna un nouveau degré d'évidence aux expériences de l'électricité faites en Amérique par Franklin, en France par Buffon et d'Alibard, à Turin par le P. Beccaria. Il avoit fait dresser une barre de fer très-élevée qui s'électrisa dans un moment d'orage. Richmann voulut soutirer le fluide, et, victime de son expérience, périt, en 1753, par la commotion de la foudre.

* RICHTAUSEN, gentilhomme allemand, fit beaucoup de bruit dans le 17e siècle. Les auteurs de chimie qui croient la transmutation des métaux possible, lui ont attribué une opération bien surprenante. Ils prétendent qu'en 1648 il a parvint convertir trois livres de mercure en or avec un seul grain de poudre, en présence de l'empereur Ferdinand III. Ils ajoutent même que ce prince le créa baron, sous le titre de Caos et qu'il fit frapper une médaille de cet or chimique. Cette médaille, qu'on trouva dans l'écritoire de l'empereur fut donnée à Zwelfer par Léopold Ier, successeur de Ferdinand III. Zwelfer lui même raconte le fait dans le 1er chap. de sa *Mantissa Spargyrica*, où l'on voit l'empreinte de la médaille même.

* RICHTER (Henri-Wenceslas), né à Prosnitz en Moravie en 1653, entra chez les jésuites en 1668, et fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696 qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très-curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le Weltbote de Sloéklein. Le P. Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1782, in-8°.

RICIMER, patrice et général romain, vivoit dans le cinquième siècle; il étoit né en Souabe et avoit été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avoit plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour se jouer des empereurs, qu'il faisoit et défaisoit à son gré. Il ne tenoit qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignoit que la qualité d'étranger ne le rendît odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile en furent chassés, et les Alains qui étoient entrés en Italie furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, et Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthemius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage, mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même trois mois après.

† RICIUS (Paul), juif converti, florissoit au 16e siècle. Il étoit Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean

Eckius. Le sujet de leur dispute rouloit sur la question de savoir *si les Cieux étoient animés ?*.... Ricius, qui tenoit pour l'affirmative, avança à cette occasion des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières. I. *De cœlesti Agricultura*, Bâle, 1587, in-folio. Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres. II. *Talmudica Commentariola*, Augsbourg, 1510, in-4°. III. *De LXXIII Mosaicæ Sanctionis Edictis*, Augsbourg, 1515, in-4°. IV. Une *Harangue* pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens frères les Juifs : production qui n'étoit pas celle d'un honnête homme.

II. RICOBONI. *V.* Riccoboni.

* RICOLVI (Jean-Paul), né dans un bourg du comté de Nice, en 1712, mort en 1748. Ses compatriotes disent qu'il savoit l'anglais, le français, l'allemand, le grec et le latin, et que ses connoissances étoient fort variées ; ce que prouvent les *ouvrages* qu'il a laissés. En 1762, on publia à Turin un volume in-4° de ses *Opuscules posthumes*, contenant une traduction italienne, *in versi sciolti*, de l'Essai sur la critique de Pope ; une *Dissertation* sur l'anthologie grecque ; un *Mémoire* sur Ménandre et les fragmens de ses comédies ; et la *double Traduction* en vers latins et italiens de la Batrachomyomachie d'Homère. Ricolvi avoit publié, en 1745, un *Mémoire* sur la position et sur l'histoire de l'ancienne ville d'Industria. Il travailla avec Antoine Rivantella, aux *Marmora Taminusia*, 2 vol. in-4°, imprimés en 1743 et en 1747 ; et avec François Bata, au *Catalogue des manuscrits de l'université de Turin*, qui parut en 1749, en 2 vol. in-fol. Il a laissé d'autres *ouvrages*, en particulier un *poëme* épique latin, intitulé : *Insubriados, seu rerum à Carolo-Emmanuale Sardiniæ rege in Insubria gestarum lib. V.*, qui devoit avoir cinq livres, et dont il n'en a fait que trois.

* RICOME (Laurent), né à Montpellier le 24 octobre 1654, étudia la médecine dans cette ville, où il reçut le bonnet de docteur à l'âge de 22 ans. Peu de temps après sa promotion, il fut nommé médecin ordinaire de l'hôtel-dieu. Ricome, qui s'étoit livré plus à l'étude de la botanique qu'à la pratique de la médecine, a laissé une excellente *Dissertation* sur les plantes. Ce médecin mourut dans sa ville natale le 24 août 1711.

* RIDER (Guillaume), théologien anglais, mort en 1785, fut plusieurs années sous-maître de l'école de Saint-Paul, et prédicateur de Saint-Vedast Fosterlane. Il a publié, I. Une *Histoire d'Angleterre*. II. Un *Commentaire* sur la Bible. III. Quelques autres *compilations* qui prouvent qu'il avoit plus de patience et de mémoire que de jugement.

* RIDEUX (Pierre), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, vivoit sur la fin du 17e siècle, et vers le milieu du suivant. On a de lui, I. *Dissertatio physico-anatomica de motu musculari*, Monspelii, 1710, in-12. II. *Conspectus in humorum secretiones in genere*, ibid., 1731, in-8°.

* RIDGELY (Thomas), né à Londres en 1670, et élevé privément dans le comté de Wilt. Une congrégation de protestans dissidens le choisit pour ministre en

1695 : il y prêcha pendant plusieurs années avec succès, et ouvrit sur la fin de sa vie une école pour les jeunes étudians. Il étoit calviniste zélé, et écrivit un *Commentaire sur le catéchisme* de la secte à laquelle il étoit attaché, qui a été publié en 2 vol. in-fol. Il mourut en 1737.

† I. RIDLEY (Nicolas), savant évêque d'Angleterre, et martyr de la religion anglicane, né en 1500 au comté de Northumberland, mort en 1555. Son savoir et sa piété le firent distinguer de l'archevêque Cranmer, qui le fit nommer chapelain du roi et maître du collége de Pembroke. Sous le règne d'Edouard VI, Ridley fut évêque de Rochester. Il a eu la principale part à la *rédaction* des articles de la lithurgie. En 1550 il passa de ce siége à celui de Londres. Ce fut par le crédit de ce prélat sur l'esprit du jeune roi que les hôpitaux de Christ, de Saint-Barthélemi, de Saint-Thomas et de Bridwell, furent dotés. Après la mort d'Edouard, Ridley se joignit au parti de Jeanne Gray. La reine Marie, déjà irritée contre lui pour le zèle qu'il avoit toujours montré pour la réformation, voulut l'envoyer à Oxford à une conférence avec quelques évêques catholiques, et, sur son refus de faire abjuration, elle le fit brûler avec l'évêque Latimer sur la place du collége de Baliol. Ridley a écrit contre la transsubstantiation un livre intitulé *De cenâ dominicâ*; on a publié après sa mort ses *Sermons* et ses *Lettres*.

* II. RIDLEY (Jacques), fils du précédent, mort jeune, chapelain de Rumford, au comté d'Essex. On a de lui *les Contes des génies*, 2 vol., ouvrage estimé; et un roman intitulé *Jacques Lovegrove*.

III. RIDLEY (Thomas), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques*, ouvrage savant.

* IV. RIDLEY (Marc), après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Cambridge, passa en Russie, où il fut médecin des marchands anglais, et ensuite du Czar. Il revint à Londres au commencement du 17e siècle, se fit recevoir dans le collége de cette ville, et parvint à la charge de lecteur de sa compagnie. On a de lui des *Remarques* en anglais sur un ouvrage de Guillaume Barlow, intitulé *Magnetical advertisement*.

* V. RIDLEY (le Dr Glocester), descendoit en ligne collatérale de Nicolas Ridley, évêque de Londres. Il naquit sur mer, en 1702, à bord du vaisseau le Glocester, de la compagnie des Indes orientales, sous le nom duquel il fut baptisé. Son goût dans sa jeunesse le porta à la poésie. Il s'associa quelques amis pour composer une *tragédie*, et en fit une autre de son propre chef, intitulée *Jugurtha* : l'une et l'autre annonçoient du talent, et il fut vivement sollicité pour suivre cette carrière ; mais il s'étoit destiné au ministère ecclésiastique, et il persista. Réduit presque toute sa vie à un modique bénéfice, il ne jouit pas de l'avancement qu'il auroit pu attendre de son zèle et de ses travaux. Il mourut le 3 novembre 1774, laissant une veuve et quatre filles. Il publia en 1663 la *Vie de l'évêque Ridley*, in-4°. On a encore de lui *Revue de la vie du cardinal Pole, par Philips*; le poëme de *Psyché*, imprimé

dans le troisième volume de la collection de Dodsley, réimprimé en 1782 avec celui de Melampus, qui en fait la suite, par souscription, au bénéfice de sa veuve. Le professeur White a fait imprimer une édition, donnée par Ridley, des *Evangiles en syriaque*, à laquelle il a joint une traduction latine, Oxford, 2 vol. in-4°. Il a légué plusieurs anciens *manuscrits* à la bibliotheque de New-Collége à Oxford.

* RIDOLFI (Laurent), noble de Florence, célèbre jurisconsulte, professeur de droit en cette ville en 1503. Son mérite et ses talens l'élevèrent à des charges honorables, et plusieurs papes et des souverains l'employèrent avec succès dans des négociations importantes. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié un traité en latin sur *l'aliénation des bien. ecclésiastiques*, imprimé à Peschia en 1489, in-fol., et un autre sur *l'usure*, qui parut à Venise en 1472. Il a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits.

* II. RIDOLFI (Pierre), né dans le territoire de la Romagne, vivoit vers l'an 1580. Il étoit de l'ordre des mineurs conventuels, professeur de théologie dans le couvent de Saint-François à Bologne; après avoir été conseiller de l'inquisition à Rome, il fut élevé à l'évêché de Sinigaglia, dans l'Ombrie. Il a écrit, I. *Historia seraphicæ religionis in tres tomos distincta*. II. *Dictionarium latinum*. III. *Homiliæ centum in septem Davidis Psalmos, quos pœnitentiales vocant*. On a encore de lui un grand nombre de *prônes* et de *sermons*.

III. RIDOLFI (Charles), auteur vénitien du 16ᵉ siècle, à qui l'on doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, *dit* Tintoret : cet ouvrage est estimé. Il est encore auteur d'une *Histoire des Peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, 1648, en 2 vol. in-4° : c'est la meilleure édition.

* RIDOLFINO (Pierre), célèbre jurisconsulte, dont nous avons un ouvrage intitulé *Praxis recentior de ordine procedendi in judiciis in Romanâ curiâ, unà cum practicis observationibus*, etc., Romæ, 1670, in-fol.

RIDOLFO. *Voyez* ALBERTI, ARISTOBULE.

* RIDPATH (George), né en Ecosse, dans le comté de Stirling, en 1663, fut élevé dans l'université d'Edimbourg. Lorsque Jacques VII, roi d'Ecosse (Jacques II en Angleterre), voulut tenter d'établir la religion catholique, les étudians de cette université délibérèrent de donner un témoignage éclatant de leur attachement à la communion protestante, et mirent à leur tête Ridpath. Ils firent remplir de poudre à canon une statue de bois creuse, revêtue des habits pontificaux, et, après avoir prononcé la senteuce du pape, jetèrent la statue dans le feu. Ridpath fut obligé de fuir après cette indécente farce ; mais il revint après la révolution, dont il fut l'un des plus zélés partisans. Il mourut en 1717, âgé de 54 ans. Il a *traduit* du latin l'ouvrage de sir Thomas Craig sur la Souveraineté d'Ecosse.

RIEDESEL (le baron de), Prussien, mort ambassadeur à Vienne en 1785, à 45 ans, a publié en allemand un *Voyage de la grande Grèce*.

* I. RIEDLIN (Vite), né à Ulm le 28 juin 1628, après avoir appris les élémens de la chirurgie à l'école de son père, se rendit à

Strasbourg, en 1647, pour commencer son cours de médecine, qu'il finit en 1653 par la réception du bonnet de docteur. En 1655, il se fit agréger au collége des médecins de sa ville natale, et il en occupa les places les plus honorables, jusqu'à sa mort arrivée en 1668. Il a recueilli trois centuries d'*Observations*, que son fils fit imprimer à Augsbourg en 1691, in-12.

* II. RIEDLIN (Vite), fils du précédent, né à Ulm le 19 mars 1656, fut envoyé à Tubingue en 1674, pour y commencer son cours de médecine, qu'il acheva à Padoue, où il reçut les honneurs du doctorat en 1676. Il revint dans sa patrie en 1677, et se fit agréger en 1679 au collége des médecins d'Augsbourg, et bientôt après, il devint membre de l'académie impériale d'Allemagne. Il pratiqua son art avec le plus grand succès à Augsbourg et à Ulm, jusqu'à sa mort, arrivée dans cette dernière ville le 29 fevrier 1724. Les *observations* dont il a enrichi les mémoires des curieux de la nature lui firent honneur; mais ses autres *ouvrages*, où il donne des preuves de la plus aveugle crédulité, ne sont point estimés. Voici les titres des principaux, I. *Lineæ Medicæ continentes observationes, historias, experimenta*, etc. *a mense januario* 1695, *ad mensem junium* 1700, Augustæ Vindelicorum, 10 vol. in-8°, et sous le titre d'*Observationum phisico-medicarum silloge*, Lipsiæ, 1746, in-4°. C'est le journal dans lequel il écrivoit ses observations et celles d'autrui. II. *Iter medicum sanitatis recuperandæ causâ institutum*, Augustæ Vindelicorum, 1702, in-8°, avec les observations de Georges Riedlin, son grand-père. III. *Methodus curandi febres*, Ulmæ, 1705, in-8° IV. *Pharmacopœia Augustana*, ibid., 1707, in-8°.

† RIEGELS (N.), savant danois, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, mort dans cette ville en 1802, âgé de 74 ans, a *publié* l'histoire de deux rois de Danemarck, Chrétien IV et Frédéric IV. Il s'étoit également livré avec succès à l'anatomie comparative; sa *Philosophia animalium* fut accueillie avec distinction à l'époque où elle parut.

* III. RIELEY (Henri), membre du collége des médecins de Londres, publia dans cette ville, sur la fin du 17ᵉ siècle, un traité du cerveau, avec plusieurs remarques sur la théorie du mouvement musculaire, sous le titre de *The anatomy of the brain. containing its mechanism and physiology*, Londres, 1695, in-8°. Michel Ettmuler en a donné une traduction latine en 1705; il y en a encore une édition en cette langue, et qui est intitulée *Anatomia cerebri, complectens ejus mechanismum et physiologiam*, Lugduni Batavorum, 1725, in-8°: on trouve dans cet ouvrage quelques observations qui ont échappé à Willis et à Vieussens, et que les anatomistes modernes ont adoptées; mais ces mêmes anatomistes en ont rectifié ou rejeté un plus grand nombre. Ridley a écrit aussi des observations pratiques et physiologiques dont le recueil porte ce titre: *Observationes quædam medico-practicæ et physiologicæ, inter quas paulò fusiùs de asthmate, hydrophobiâ et cordis in embryone structurâ, etc., agitur*, Londini, 1703, in-8°; Lugduni Batavorum, 1738, 1 vol. in-8°.

* RIENZI. *Voyez* GABRINO.

* RIES (Jean de), l'un des chefs de cette classe de Mennonites, qu'on appelle *Waterlandiens*, et qui de son nom s'appellent aussi *Johannites*, composa, avec le secours de Lubert, fils de Gérard, en 1580, une *Confession de foi*, la meilleure de toutes celles de cette secte, par la simplicité et la sagesse avec lesquelles elle est conçue. Elle a eu plusieurs éditions; Pierre Johannis, pasteur des Waterlandiens, y joignit un ample Commentaire en 1686. On la trouve aussi dans l'*Historia Mennonitarum* de H. Schyn.

* RIETMAEKERS (Hubert-Arnoud), médecin du 17e siècle, né à Bréda, pratiqua son art avec succès à Tirlemont. On n'a de lui que l'ouvrage suivant: *Tractatus de nephritico dolore, in quo essentia, differentia, causæ, signa et curatio calculi et arenarum explanantur*, Lovanii, 1622, 1639, in-4°. Venetiis, 1654, 1665, in-12.

I. RIEUX (Jean de), maréchal de France, d'une famille qui remonte au 13e siècle, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre-le-Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France en 1397, il défit en 1404 les Anglais qui ravageoient la Bretagne. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant en être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli dans son exercice l'année suivante. Fatigué du tourbillon du monde, las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

II. RIEUX (Pierre de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il embrassa le parti du dauphin, (depuis Charles VII), qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denis contre les Anglais en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever, en 1437, le siége de Harfleur. Mais comme il revenoit triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta et le tint dans une prison de cette ville, où il mourut en 1436.

† III. RIEUX (Jean de), petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *Bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne en 1470, et lieutenant général des armées du duché en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontens en 1484; mais étant rentré dans le devoir, ce prince le nomma tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Egalement propre à combattre et à négocier, il conclut le mariage de la princesse avec Charles VIII. Il suivit ce monarque à la guerre de Naples, où il donna des preuves signalées de sa valeur Louis XII l'envoya depuis commander en Roussillon: il y mourut en 1518. Sa postérité subsiste avec honneur. Les biens de la branche aînée de la maison de Rieux sont entrés dans la maison de Lorraine.

† IV. RIEUX (Renée de), de la même famille que les précédens, étoit à 14 ans fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis. Les charmes de sa figure et la douceur de son entretien la firent surnommer la *belle Châteauneuf*. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, éperdument amoureux d'elle, employa souvent la muse du poëte Desportes pour lui exprimer sa passion. Elle épousa un Florentin, nommé Antinotti, le surprit dans une infidélité, et le tua de sa main. Son second mari Altoviti, baron de Castellane, ligueur furieux, périt en 1586, sous les coups de Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence.

RIER (du). *Voy.* Ryer.

RIEZ (Mabille de). *Voyez* Jourdan, n° II.

RIGA (Pierre de), natif de Vendôme, d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims, abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denis dans la même ville, et mourut en 1209. Nous avons de lui un poëme intitulé *Aurora*, publié par D. George Galopin, moine de Saint-Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur. *Voyez* Oudin, *De Scriptoribus Ecclesiæ antiquæ*, tom. 2.

† RIGANTI (Jean-Baptiste), né à Melfi dans le royaume de Naples l'an 1661, étudia en droit à Rome en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans le célèbre Bandinus Panciaticus, cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 35 ans. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avoit laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et Jean-Baptiste Riganti, ses neveux, Rome, 1745, Cologne, 1751, 4 volumes in-folio.

† RIGAUD (Hyacinthe), peintre de portraits, né à Perpignan en 1663, surnommé le *Van Dyck* de la France, a fait quelques *tableaux* d'histoire fort remarquables par certaines parties; et ce fut en cette qualité qu'il fut reçu à l'académie de peinture de Paris. On voyoit autrefois au musée du Luxembourg un tableau de sa main, peint sur une ébauche de Rembrandt. Rigaud, en osant toucher à un ouvrage de Rembrandt, a eu l'art de conserver l'effet magique et mystérieux de l'inventeur, en y joignant cependant le charme de son pinceau et la richesse de son coloris. Malgré les succès de Rigaud dans le genre historique, on ne peut le considérer que comme peintre de *portraits* : c'est le genre auquel il s'est adonné plus particulièrement, et celui qui a établi sa grande réputation. Les souverains, les grands seigneurs étrangers, les célèbres artistes et les savans, ont emprunté le pinceau de ce peintre habile pour faire revivre leurs traits après leur mort. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouit depuis 1479 du privilége de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son concitoyen une marque éclatante de son estime en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel, et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743. Le caractère distinctif des tableaux

de Rigaud est le soin qu'il mettoit à terminer ses ouvrages ; à ne négliger aucun détail dans les ombres comme dans les lumières ; à imiter la nature avec plus de précision dans ses formes que dans la variété de ses teintes. Sa couleur est remarquable en ce qu'elle est belle et vigoureuse ; mais souvent elle tend au rouge et au ton de brique : en général, ses demi-teintes manquent de finesse, de légèreté, et de cette transparence agréable qui constitue l'art du clair-obscur. Malgré l'opinion reçue qui classe Rigaud au nombre des peintres coloristes de l'école française, on ne sauroit le présenter comme un modèle à suivre dans cette partie de l'art. Il s'attachoit plus aux contours que présente la nature qu'à la beauté de son coloris. Il avoit du goût, et une excellente méthode le dirigeoit dans son travail. Ses tableaux sont généralement pittoresques, bien composés, et richement ajustés. Ses draperies et les ornemens dont il les surchargeoit sont exécutés avec le plus grand soin. Van Dyck, auquel on l'a comparé, avoit beaucoup d'art dans l'espèce de négligence apparente qu'il mettoit dans les accessoires de ses portraits; c'est-à-dire que, pour donner de l'avantage aux têtes qu'il finissoit avec soin, il traitoit les draperies légèrement, en les abandonnant à la facilité de son pinceau. Rigaud, au contraire, vouloit que dans ses tableaux rien ne parût négligé; et demander à Rigaud la naïveté que l'on admire dans les portraits de Van Dyck, auroit été lui demander ce qu'il n'avoit peut-être jamais su voir dans la nature. Il aimoit sur toute chose à faire de belles mains; et sans doute les personnes dont il faisoit le portrait, qui en avoient de belles, mettoient aussi une sorte de coquetterie à se faire peindre par lui. De là une affectation marquée, une afféterie ridicule à mettre en évidence les mains autant que le visage; et l'on peut dire que la prétention singulière de Rigaud à faire ressortir les mains autant que la tête, et les broderies de ses draperies autant que l'étoffe elle-même, ôtoit à ses ouvrages la simplicité et le naturel qui font le charme d'un portrait. Enfin Rigaud étoit un peintre d'un grand talent, mais il n'étoit point inspiré par cette exaltation sublime qui produit les hommes extraordinaires. On ne trouve point de défaut dans ses productions; elles manquent de chaleur, et l'on n'y voit point l'abandon qui séduit, ni la beauté qui enchante. Un hasard singulier fut l'occasion de son mariage. Une dame avoit envoyé son domestique pour avertir un peintre de venir mettre son plancher en couleur : on s'adressa à Rigaud, qui, charmé de cette méprise dont il voulut s'amuser, promit de se rendre à l'heure et dans la maison qu'on lui indiqua. Il y fut en effet; mais la dame voyant un homme de bonne mine, superbement habillé, s'excusa sur la sottise de son laquais, plaisanta, et fit beaucoup d'accueil à Rigaud. Celui-ci ne demeura pas insensible; il vint revoir cette dame. Les deux partis se plurent : enfin le mariage se fit et fut des plus heureux. On a beaucoup gravé d'après cet artiste.

† I. RIGAULT (Nicolas), né à Paris en 1577, d'un père médecin, fit ses études avec beaucoup de distinction chez les jésuites, qui tentèrent inutilement de le faire entrer dans leur société. Son *Funus parasiticum*, pièce satiri-

que contre les parasites; plut tellement au président de Thou, qu'il l'associa à ses études. Ce magistrat lui confia ensuite l'éducation de ses fils. Rigault embrassa d'abord la profession d'avocat, mais il l'exerça sans succès. L'étude des belles-lettres lui fit négliger le barreau, pour lequel il avoit d'ailleurs aussi peu de talent que de goût. Le savant Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avoit eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur général de la chambre souveraine de Nanci, ensuite conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en août 1654. Ses principaux ouvrages sont, I. Des *éditions* de St. Cyprien, 1648, in-fol.; de Tertullien, 1664, in-folio; et de Minutius Felix, 1643, enrichies d'observations, de corrections et de notes fort utiles. Il prétendit prouver dans une de ses remarques sur Tertullien que « les laïques ont droit de consacrer l'eucharistie en cas de nécessité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant l'Aubespine combattit cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avoit d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise romaine, et remarquoit avec soin dans les anciens tout ce qui pouvoit paroître contraire à cette croyance. II. Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont, Onosander (*De Imperatoris institutione*) 1600, in-4°. Artemidore, (*De divinatione per somnia*) 1603, in-4°. III. Des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins, sur Phèdre, sur Julien, sur les écrivains *De re Agrariâ*, à Amsterdam, 1647, in-4°. IV. Une continuation de l'*Histoire du Président de Thou*, en 3 vol., indigne de cet illustre historien, du moins pour l'élégance du style. On n'a pas laissé de la traduire en français, et de l'insérer dans le 15e volume de la version de cette histoire, imprimée en 1744. V. *De Verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt, Glossarium*, en 1601, in-4°. VI. *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4°. VII. *Diatriba de Satirâ Juvenalis*, dans l'édition de ce poëte donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12. *De lege Venditionis dictâ, Observatio duplex*, à Toul, en 1643 et 1644, in-4°. IX. *Funus Parasiticum*, 1601, in-4°. X. *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4°. XI. *Observatio ad Constitutionem regiam anni* 1643. XII. *De modo fœnori proposito*, en 1645. XIII. *Observatio de pabulis fundis*, Toul, 1651, in-4°.

* II. RIGAULT (Hugues), prêtre, curé de Saint-Pierre de Naze, diocèse d'Auxerre, né à Paris le 5 avril 1707, et mort le 28 décembre 1785, est auteur d'un ouvrage intitulé *Sanctæ Antissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen, libri* XII, Antissiodori, 1790, in-8°.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), d'abord avocat au parlement de Paris, sa patrie, mourut dans cette ville le 21 février 1788, avec les titres de conseiller honoraire du parlement de Metz et de membre de l'académie de Dijon. La littérature l'occupa plus que la jurisprudence, quoiqu'il ne négligeât point celle-ci. Son *Mémoire pour l'Ane de Fréron*, excellente plaisanterie in-

sérée dans le tome second des *Causes amusantes*, est la preuve d'un esprit éclairé et agréable. On a encore de lui des *Mémoires historiques* sur la vie et les ouvrages de Bernard de La Monnoye, pleins de recherches curieuses, à la tête de la nouvelle édition, in-4°, 2 vol. II. *Bibliothèques Françaises* de La Croix du Maine et de Duverdier de Vauprivas...... *Voyez* les articles de ces deux auteurs. Cette édition est remarquable par un *Discours sur les progrès des Lettres en France*, bien pensé et bien écrit. III. *Œuvres complètes de Piron*, avec la vie de ce poète, auquel il rendit un assez mauvais service en publiant indistinctement tout ce qu'il avoit enfanté de bon, de médiocre et de mauvais. IV. *De la Décadence des Lettres et des Mœurs*, in-8°. Il l'attribue à l'abus qu'on a fait du bel esprit et de la philosophie ; il réclama les droits de la raison et du goût avec un zèle que les sages du jour trouvèrent trop vif. Ce livre écrit avec noblesse ne l'est pas toujours avec assez de feu, de profondeur et de précision. Partisan déclaré des anciens, dont il sentoit les beautés, il fut accusé d'avoir été trop rigoureux à l'égard de Voltaire et de plusieurs auteurs modernes, et d'avoir un goût plus sévère que délicat.

† I. RIGORD *ou* Rigold, né dans la Gothie (appelé depuis le *Languedoc*), étoit médecin, historiographe du roi de France, et le moindre des clercs de l'abbaye de Saint-Denis. Ce sont les titres qu'il se donne à la tête de son ouvrage. Il mourut au commencement du 13ᵉ siècle le 19 novembre. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste dont il fut médecin. Ce livre, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre : *Gesta Philippi-Augusti, Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tom. 5ᵉ. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le style en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses dans cet ouvrage, mais trop de louanges et des contes ridicules, suivant la mode des écrivains de ce siècle.

* II. RIGORD, jésuite, mort en 1739, est auteur d'un ouvrage intitulé *Connoissance de la Mythologie, par demandes et par réponses, augmentée de Traits d'Histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable*. Cet ouvrage parut pour la première fois en 1739, d'après un manuscrit du père Rigord, jésuite, avec des corrections et des additions qui ont été attribuées à l'abbé d'Allainval et Cl.-François Simon. Alletz en publia une 5ᵉ édition en 1743, avec de nouvelles corrections et augmentations. Cette édition a servi de modèle aux suivantes.

RIHAN. *Voyez* Abou-Rihan.

* RIIF (Vautier-Herman), médecin, né à Strasbourg, occupoit l'emploi de physicien ordinaire de la ville de Nuremberg, lorsqu'il se retira à Mayence vers 1540. Il a *publié* plusieurs compilations en allemand sur la chirurgie, sur les accouchemens et sur l'anatomie. Sa *Description du corps humain*, imprimée en allemand à Strasbourg en 1541, in-fol., fut traduite en français et publiée à Paris, en 1545, même format. L'édition de *Dioscoride* de la version de Jean Ruel, qui parut à Francfort en 1545, in-folio, est

enrichie de *notes* savantes de Rüf. Les autres ouvrages de ce médecin sont, I. *De Memoriâ artificiali, quam memorativam artem vocant, opusculum rarum et insigne*, Argentinæ, 1541, in-8°. II. *Medicinæ theoricæ et practicæ breve quidem, sed doctissimum pariter ac opulentum Enchyridion*, ibid, 1542, in-12.

* RILEY (Jean), peintre de Londres, mort en 1691, âgé de 45 ans, suivit d'abord les leçons de Zoust et de Fuller, qu'il abandonna pour s'attacher uniquement à la nature. Il *peignit* le portrait, et obtint la place de premier peintre du roi, après la mort de Pierre Lely. Cet artiste savoit unir à la ressemblance des personnes l'expression de leur génie et de leur caractère.

* RILLI (Jacques), avocat florentin, vivoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant. Le grand duc Côme III le mit à la tête de l'académie de Florence, dont les travaux et les études étoient suspendus. Ce fut pour donner un nouveau lustre à cette académie que Rilli publia un ouvrage connu sous le titre de *Notizie degli uomini illustri dell' accademia Fiorentina*, dont on prétend que Maglabecchi fut en grande partie l'auteur; ce qui paroît d'autant plus probable qu'un grand nombre de notices se font remarquer par ces details minutieux qui caractérisent l'érudition de ce littérateur.

* RIMENA (Marc-Antoine), de Vérone, mort au commencement de l'année 1708, fut un des plus celèbres poëtes italiens de son temps. Il a composé en octaves *la Mère de douleur et la Mère consolée*, ainsi qu'un drame en musique, intitulé *Céphale et Procris*. Il est encore auteur de plusieurs pièces de *poésie* sur divers sujets, insérées dans les recueils littéraires du temps.

* RIMINALDI (Orazio), peintre italien, né à Pise en 1598, mort en 1638. Ses ouvrages les plus connus sont trois beaux tableaux qui représentent *Les Philistins vaincus par Samson; le serpent d'airain;* et *l'assomption de la Vierge*.

RIMINI. *V.* Grégoire, n° XX.

* I. RINALDI (César), poète, né à Bologne le 12 décembre 1559, d'une famille noble et riche, et mort le 6 février 1636, a écrit, I. Des *Lettres*, Bologne, 1620, 2 vol. II. *Poésies diverses*, en trois livres, Bologne, 1598. III. Des *Chansons*, Bologne, 1601, in-4°.

* II. RINALDI (Joseph), de Padoue, préfet des études dans le séminaire de cette ville, né en 1698, et mort le 4 mars 1755, cultiva la poésie latine, et surtout l'éloquence, dans laquelle il obtint des succès. On a de lui, outre quelques *Poésies* latines, treize *Discours* imprimés à Padoue en 1746. Ses *œuvres* posthumes parurent dans la même ville en 1757.

* III. RINALDINI (le comte Charles), célèbre philosophe, né à Ancône en 1615. Après avoir été ingénieur des fortifications et des eaux sous les papes Urbain VIII et Innocent X, passa à Pise en 1649, en qualité de premier professeur de philosophie, et ensuite à Padoue où il exerça les mêmes fonctions. Après avoir professé 33 ans, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1698. On a de

lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de mathématiques, dont les principaux sont, I. *Naturalis philosophia, corrigente Joanne-Baptista Sanctio*, Patavii, 1693, 3 vol. in-fol. II. *Philosophia rationalis, complectens dissertationes dialecticas, rhetoricas ac poeticas*, Patavii, 1693, 1 vol. in-fol. III. *Analytica Mathematum*, Venetiis, 1684, 2 vol. in-folio. IV. *De Resolutione et compositione Mathematicæ*, lib. II, Patavii, 1668, in-folio. Presque tous ces ouvrages sont oubliés aujourd'hui.

* RINCON (Antonio del), peintre espagnol, natif de Guadalaxara, fut peintre de la chambre de Ferdinand-le-Catholique. Ses principaux *tableaux* sont celui du maître-autel, dans l'église de Robledo de Chabela, dans l'archevêché de Tolède; celui de l'église de Saint-Jean de los Reys, dans cette dernière ville; les deux *portraits* de Ferdinand et d'Isabelle, appelés communément *les rois catholiques*. On conserve plusieurs de ses ouvrages dans les appartemens du roi à Madrid, et dans la ville de Grenade. Il mourut en 1500.

* RINGHIERI (P. D. François-Ulysse), de Bologne, moine du mont Olivet, né d'une noble famille d'Imola, où il mourut le 7 octobre 1787, a écrit et publié à diverses époques un grand nombre de *Tragédies*, dont la plupart des sujets sont tirés de l'Ecriture-Sainte. Quinze d'entre elles ont été recueillies et publiées à Bergame en 1778. Celles qu'il composa depuis 1746 jusqu'en 1783 furent reçues avec applaudissement par les gens peu instruits; mais elles ne supportèrent point la lecture des véritables littérateurs. On y remarque de l'érudition, quelques scènes assez agréables; mais elles pèchent toutes par le défaut d'intérêt, d'action, et de ce *vis tragica* qui doit caractériser une tragédie.

† RINUCCINI (Octavio), poète italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique les comédies, les tragédies, et les autres pièces dramatiques : (usage inconnu aux anciens, si l'on veut, à considérer l'état où l'opéra est maintenant; mais usage qu'ils connoissoient du moins en partie, si l'on fait attention à leurs chœurs dans les tragédies et à leur mélopée qui approchoient de nos opéras modernes, et qui ont bien pu en faire naître l'idée.) D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain nommé *Emilio del Cavalero*, qui avoit donné un opéra dès 1590. Ce n'est pas non plus lui qui essaya le premier d'adapter la musique aux compositions théâtrales. Sulpicius, l'un des annotateurs de Vitruve, se vante d'être le premier qui ait donné, en 1480, l'idée de *cantare* une tragédie à Rome; Crescimbeni n'ose cependant affirmer si ce *cantare* s'entend de la musique proprement dite, ou seulement d'une déclamation notée. En 1485 Berecini fit représenter à Rome un drame sacré, intitulé la *Conversion de saint Paul*, qu'il avoit mis en musique. Quelque temps après, les Vénitiens exécutèrent, pendant un carnaval, la *Vérité isolée*, opéra mêlé de beaucoup de comique. D'une autre part, Tristan Calchi rapporte dans son Histoire qu'à Tortone on joua une tragédie en musique, en pré-

sence de Galeazzo, duc de Milan. Quoi qu'il en soit, toute l'Italie applaudit à trois pièces de Rinuccini : *Daphné*, *Euridice* et *Ariadne*. Les libéralités du grand-duc de Toscane contribuèrent beaucoup à l'éclat de sa réputation. Il attira à Florence les plus excellens musiciens de l'Italie, et n'épargna rien pour les machines et les autres décorations du théâtre. Octavio n'étoit pas moins bon poète qu'excellent machiniste; il composoit ses vers avec beaucoup d'exactitude, et leur donnoit toute la netteté possible. Il mourut en 1621 à Florence; et ses *Œuvres* furent recueillies et publiées en 1622, dans la même ville, in-8°, par les soins de Pierre François Rinuccini son fils.

* I. RIOJA (Pierre Soto de), poète espagnol, né à Grenade vers la fin du 15e siècle, avoit étudié le droit à Séville, où il reçut le grade de docteur. Il exerça l'état d'avocat pendant quelques années; mais ayant obtenu un canonicat, il abandonna le barreau, et profita de ses loisirs pour se livrer à son goût pour la poésie, où il se fit un nom. Rioja mourut à Grenade vers l'année 1656. On a de lui un recueil de poésies imprimées à Madrid en 1623 par les soins de son ami, le célèbre Lope de Vega, sous ce titre : *Desenganos de Amor* (L'Amour désabusé). A la tête de cet ouvrage est un discours très-estimé sur la poésie, et qui peut être considéré comme un Traité de l'art poétique espagnol. On a aussi de lui un poëme intitulé *Le char enflammé de Phaeton*, imprimé à Madrid en 1639.

* II. RIOJA (François de), chanoine de Séville, bibliothécaire et historiographe de Philippe IV, né dans cette ville vers l'année 1600, étudia d'abord le droit, et l'abandonna ensuite pour se livrer aux langues savantes et aux belles-lettres. Le comte duc d'Olivarès, premier ministre et favori de Philippe IV, se déclara son Mécène, et le fit nommer historiographe de Castille, avocat consultant du roi, et quelques temps après membre du conseil suprême de l'inquisition. Toutes ces faveurs lui attirèrent des ennemis, qui parvinrent à le faire arrêter, après l'avoir dénoncé comme auteur de quelques écrits. Il se justifia quelques années après des accusations intentées contre lui, et obtint sa liberté. On le réintégra dans ses différens emplois, et il revint à Séville, où il vécut dans la retraite jusqu'au moment où il fut obligé de revenir à Madrid en qualité de député du clergé de Séville, auprès du roi. Rioja termina sa carrière dans cette ville le 8 août 1659. Il nous a laissé, I. *L'Aristarque*, ou censure de la proclamation catholique des Catalans. II. *Le Tarquin espagnol*, ou l'Antre de Meliso, satire très-ingénieuse contre les mœurs de son temps, attribuée mal-à-propos à son ami intime et contemporain, François de Queredo. III. *El Ildephonse*, ouvrage dont Thomas Vargas fait un grand éloge. IV. *Conseils aux prédicateurs*. On a encore de lui un recueil de *Poésies* très-estimées : ses ouvrages en prose méritent également d'être lus.

I. RIOLAN (Jean), médecin de la faculté de Paris, né à Amiens et mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate, contre les chimistes. On a de lui

divers ouvrages de *Médecine* et d'*Anatomie*, recueillis en 1610, Paris, in-folio. Ce médecin avoit une vaste littérature, écrivoit et parloit avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui.

II. RIOLAN (Jean), fils du précédent, docteur aussi de la faculté de Paris, mort en 1657, à 77 ans, fut professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très-utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédoit les poètes grecs et latins. Il étoit un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua tous les anatomistes modernes avec amertume. Ses principaux ouvrages sont, I. *Comparatio veteris medicinæ cum novâ*, 1605, in-12; il s'y déclare contre les chimistes. II. *Schola anatomica*, 1604, in-8°. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-folio, sous le titre d'*Anatome corporis humani*. III. *Gigantomachie*, 1613, in-8°. Il l'écrivit contre Habicot, au sujet de la découverte des os du prétendu géant *Teutobochus*: ce livre ayant été attaqué, il répondit et publia, IV. *L'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614. V. *Gigantologie*, ou Discours sur la grandeur des géans, 1618, in-8°. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* BIOLET (Jean-Thomas), docteur en médecine à Saintes, est auteur d'un livre curieux, touchant la *Thériaque* et l'*Orviétan*, imprimé à Bordeaux en 1665, in-8°, sous le titre de *Remarques sur la Thériaque, avec un traité de l'Orviétan*. Il est parlé de ce médecin et de son ouvrage dans la 4e Lettre de Gui-Patin, datée de Paris le 3 décembre 1666. « On m'a aujourd'hui apporté un livre nouveau, imprimé à Bordeaux, touchant la thériaque et l'orviétan; il est curieux, mais je ne sais s'il est fort bon. Son auteur est Thomas Biolet, docteur en médecine à Xaintes. Dans quelques jours je vous ferai part de ce que j'y aurai appris. » On ignore l'époque de la naissance et de la mort de Riolet.

* I. RIOS (Don Vicente de los), savant espagnol sous le règne de Charles III, membre de l'académie royale espagnole, de celle d'histoire de Madrid, et de celle des belles-lettres de Séville, étoit colonel d'artillerie, et passa pour un des officiers espagnols les plus instruits de son temps. Il joignoit à des connoissances étendues dans l'artillerie un goût exquis et une vaste érudition. On a de lui, I. *Discours sur les hommes qui se sont illustrés dans la science de l'artillerie en Espagne, depuis les rois catholiques jusqu'à nos jours*, Madrid, 1767, in-8°. II. *Discours lu à l'ouverture de l'école d'artillerie de Ségovie*, Madrid, 1773. III. *Mémoires sur la vie et les ouvrages du poète Villegas*, Madrid, 1774. IV. *Vie de Michel Cervantes*, et *Analyse de Don Quichotte*. L'académie espagnole, qui publia en 1780 une édition magnifique de Don Quichotte, plaça cette vie et cette analyse à la tête de cette édition, et prouva, par cette préférence sur une foule d'autres notices de ce genre, tout le mérite de celle de Rios, et le cas distin-

gné qu'elle faisoit de cet auteur. Lorsque Charles III apprit que Rios étoit à toute extrémité, il en témoigna ses regrets par ces paroles : « Je serai fâché qu'il meure, parce que je perdrai un bon officier. » Rios termina sa carrière à Madrid en 1789. On trouva dans ses papiers un ouvrage intitulé *Tactique de l'artillerie*. Il a laissé aussi quelques *Dissertations* sur des sujets de littérature, et une *Traduction* de quelques Odes d'Horace.

II. RIOS (Françoise de los), Espagnole, n'avoit que douze ans lorsqu'elle traduisit du latin dans sa langue divers ouvrages de piété, entre autres la *Vie d'Angèle de Foligny*, 1618, in-12. — Charlotte-Marie de los Rios, aussi originaire d'Espagne, née à Anvers en 1728, se fit institutrice dans sa patrie, et mérita l'estime et la confiance des parens par ses vertus et par ses ouvrages, tous relatifs à l'éducation. On distingue parmi eux, I. *Magasin des petits Enfans*, 1774, in-8°. Il a été traduit en allemand. II. *Abrégé de toutes les sciences*, in-12. III. *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8° ; elle a été traduite en anglais l'année suivante. Mademoiselle los Rios est morte dans sa patrie au mois de juillet 1802.

* RIPALTA (Pierre), de Plaisance, florissoit dans le 14e siècle. Il a écrit l'*Histoire* de sa patrie, jusqu'à l'année 1374, époque de sa mort. Elle fut continuée et considérablement augmentée par Jacques de Mori, et publiée en 12 volumes in-4°, par Christophe Poggiali, de Plaisance.

RIPAMONTE (Joseph), né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617 et années suivantes, 4 vol. in-4°, en latin, estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur ne mourut que vers le milieu du 17e siècle.

RIPERT. *Voyez* MONCLAR.

* RIPLEY (George), Anglais, chanoine de Bridlington, vécut sous le règne d'Edouard IV, à qui il dédia en 1477 son ouvrage, intitulé *Twelve gates* (les douze Portes.) Il voyagea en Allemagne et en Italie pour s'instruire des secrets de l'alchimie, et il en recueillit un assez grand nombre, qu'il consigna dans les traités qu'il publia. Tous ses livres sont écrits d'une manière plus allégorique que celle adoptée par Bacon, son modèle. Son principal objet est la cure des métaux, leur purification et leur maturation ; il a suivi ponctuellement les principes de Geber et de Bacon. Il a soutenu que le mercure est la matière universelle de tous les métaux, et qu'étant exposé au feu avec du soufre très-pur, il se convertit en or ; mais que si l'un des deux devient malade ou lépreux, c'est-à-dire, souillé de quelque impureté, il se forme quelque métal plus bas, au lieu d'or. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de Leyde, les suivans sont attribués à Ripley : une *Alchymie* en vers anglais. *De mercurio philosophorum*. *Hermesii philosophi commentarium*. On voyoit dans la bibliothèque de Boyle un manuscrit qu'il tenoit d'Elie Ashmole, sous le titre de *Pupilla oculi* ; un autre *de regimine ignium philosophorum et quibusdam probatissimis experimentis*, tous deux sous le nom de

Ripley. Il y a différentes éditions latines des écrits de cet alchymiste. I. *Liber duodecim Portarum. De mercurio et lapide philosophorum*, Lugduni Batavorum, 1599, in-8°, avec la *Quadriga aurifera*, mise au jour par Nicolas Barnaud, Argentorati, 1613, in-8°, dans le second vol. du Théâtre chymique. II. *Medulla philosophiæ chimicæ*, Francofurti, 1614, in-8°, avec quelques opuscules de chymie. III. *Opera omnia chymica, quotquot hactenùs visa sunt, quorum aliqua jam primùm in lucem prodierunt, aliqua mss. exemplarium collatione à mendis repurgata atque integritati restituta sunt*, Casellis, 1649, in-8°.

RIPPERDA (Jean-Guillaume baron de), d'une famille noble, dans la province de Groningue, servit quelque temps les Etats-généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il étoit revêtu de ce grade lorsqu'il fut nommé en 1715 ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid, et y parvint bientôt au faîte de la grandeur. L'an 1725 il conclut à Luxembourg un traité de paix et de commerce entre l'empereur et le roi catholique. De retour à Madrid on le fit duc et grand d'Espagne; on lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin il eut le pouvoir de premier ministre, sans en avoir le titre; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'avoit chargé d'un fardeau qui excédoit ses forces. Le roi d'Espagne fut obligé de l'éloigner de la cour et des affaires en 1726. Cette disgrace acheva de lui faire perdre la tête, déjà affoiblie par son élévation rapide. Il alla chercher un asile chez l'ambassadeur anglais Stanhope, d'où on le fit enlever pour le renfermer dans le château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea à se rendre auprès de Muley Abdallah son souverain. Il y fut reçu avec distinction et acquit un crédit aussi grand que celui qu'il avoit en Espagne. Le duc de Ripperda passa d'abord quelque temps à Maroc, sans penser à changer de religion; mais deux raisons l'engagèrent à prendre le turban. La première fut la crainte que les courtisans ne profitassent de la profession qu'il faisoit du christianisme pour le perdre; et la seconde, l'envie de jouir de tous les droits du pays. Il se fit donc circoncire et prit le nom d'Osman. Ses envieux vinrent à bout de le faire disgracier; mais après deux mois de prison il fut remis en liberté, avec défense de paroître à la cour qu'il n'y fût appelé. Dans la vue de rentrer en grace, il affecta un grand zèle pour la religion mahométane; et cependant il méditoit un nouveau système de religion, qu'il comptoit bien faire goûter au peuple. Il proposa d'abord ses idées comme de simples doutes; et la manière dont elles furent reçues lui persuada qu'elles pouvoient s'accréditer. Sa principale ruse consistoit à flatter également les mahométans et les juifs qui sont en grand nombre à Maroc. Il parloit de Mahomet avec plus d'éloge que les Musulmans; il louoit Moïse, Elie, David, et même la personne de Jésus-Christ; mais il prétendoit que les chrétiens, les mahométans et les juifs avoient été jusqu'alors dans une erreur pres-

que égale ; les premiers, en attribuant trop à Jésus-Christ ; les seconds, à Mahomet; et les derniers, en n'attribuant rien ni à l'un ni à l'autre. Suivant son système, le Messie est encore à venir : Elie, David, les prophètes, saint Jean-Baptiste, n'étoient qu'autant de précurseurs qui servoient à l'annoncer. Il expliquoit en faveur de son système divers passages de l'Eglise et de la loi musulmane. Le Mémoire que nous abrégeons prétend qu'il étoit écouté sans contradiction ; que les foibles et les amateurs de la nouveauté se laissoient persuader; que les esprits forts rioient de ses discours, et que le roi prenoit lui-même plaisir à le faire raisonner quelquefois sur les principes. Telle étoit la situation des affaires d'Osman, lorsque le capitaine d'un vaisseau anglais, revenant de la côte d'Afrique, la rapporta à Londres comme témoin oculaire. C'est sur son récit que l'abbé Prevôt raconte les aventures du duc de Ripperda, dans le tome premier de son *Pour et Contre*, où nous les avons puisées. Quelques auteurs en ont contesté la vérité ; mais le fond en paroît aussi vrai qu'intéressant. Quoi qu'il en soit, le crédit du duc de Ripperda, appuyé sur des fondemens fragiles, fut bientôt renversé. Obligé de quitter Maroc, il se retira en 1744 au port de Tétuan, et y fixa son séjour. C'est dans ce lieu qu'il mourut au commencement de novembre 1747, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Sa mort fut causée par une maladie de langueur qui étoit l'effet du chagrin que lui inspiroit sa situation. On ne trouva chez lui que peu d'argent comptant et peu d'effets considérables. Le bacha de Tétuan s'empara de tout, conformément à l'usage établi dans tous les états du souverain de Maroc. Ripperda avoit eu deux fils, que des Mémoires particuliers marquent s'être noyés vers la côte de Biscaie, en voulant passer d'Espagne en Angleterre.

* RIQUIER (Giraud), troubadour du 13e siècle, ne nous est connu que par ses pièces, dont le recueil est considérable. Il offre des chansons de divers genres, pastourelles, retrouanges, des vers ou poëmes sur différens objets, et des *Lettres* et des *Discours*, genre d'ouvrages peu familier alors. On y rencontre des choses curieuses pour les mœurs et les idées du temps.

† RIQUET *ou* RIQUETY, (Pierre-Paul de), baron de Bon-repos, étoit né à Béziers d'une noble et ancienne famille, originaire de Florence, établie depuis plusieurs siècles en Provence, et divisée en deux branches connues, l'une sous le nom de *Riquet*, comte de Caraman, l'autre sous le nom de *Riquety*, marquis de Mirabeau, de laquelle est sorti le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des hommes*. Pierre-Paul de Riquet forma l'utile projet du grand canal du Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès, aidé du célèbre ingénieur militaire Andréossy. Il n'en vit pas faire le premier essai, car il mourut à Toulouse en 1680; et cet essai ne se fit qu'au mois de mars de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean Mathias de RIQUET, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714, et Pierre-Paul de RIQUET, comte de Caraman, mort lieutenant-général des armées du roi le 25 mars 1730. Ce canal par lequel la Méditerranée com-

munique avec l'Océan, est le plus grand et le plus beau que nous ayons en France. Il fut proposé sous François I, sous Henri IV, sous Louis XIII ; mais ce monument, digne des Romains, ne put être exécuté que sous Louis XIV. Riquet en eut tout l'honneur : il le méritoit pour avoir imaginé la possibilité du plan et de l'écoulement des eaux, et par son zèle pour se procurer les sommes nécessaires à son exécution. A cet effet, il se rendit près de Colbert, qui approuva le projet, mais ne put lui fournir aucune avance. Riquet lui proposa de lui laisser la permission de pouvoir entrer dans son cabinet dans le moment où il s'occuperoit à renouveller le bail des fermes générales ; le ministre y consentit. Quelques jours après, Colbert eut chez lui une assemblée de fermiers-généraux, Riquet tourna la clef du cabinet, y entra, et alla s'asseoir dans un coin sans dire mot. La même manœuvre s'étant renouvelée trois fois, les fermiers crurent qu'il avoit la confiance entière du ministre, et pour ménager son suffrage, lui proposèrent un prêt de 500 mille francs pour l'exécution de son canal. Ce furent les premiers fonds qui y servirent. Riquet avoit aussi projeté et commencé un canal pour amener de l'eau à Paris. François Andréossy (*Voyez* son article) dirigea l'exécution du canal du Languedoc, un des monumens les plus remarquables du siècle de Louis XIV. Sa gloire qui avoit été, dit-on, sacrifiée au crédit, à l'intrigue et à la fortune, étoit restée presque dans l'oubli pendant environ cent ans ; son arrière-petit fils, général d'artillerie, a cherché à la lui rendre dans son *Histoire du Canal du midi*, publiée en 1804, 2 vol. in-4°. La réputation d'habile mathématicien et de profond mécanicien dont jouit François Andréossy nous a été transmise par les auteurs étrangers et nationaux. Le chef-d'œuvre d'hydraulique qu'il a laissé comme un modèle de l'art, et à la France comme un monument qui surpasse tout ce qui a été fait dans ce genre, en conservant ces titres, lui assure celui d'homme de génie. On a de François Andréossy une *Carte* du Canal du Languedoc, publiée en 1669 et dédiée à Louis XIV. Il avoit composé un ouvrage manuscrit, ayant pour titre : *Descrizione del Canal reale dei due mari Oceano e Mediterraneo in Linguadocca*, in-4°, figures ; on le trouve compris sous le n° 16,369 du catalogue des livres de la bibliothèque du maréchal d'Estrées ; on ne sait point ce que ce manuscrit est devenu. Le même ouvrage est cité dans le tome 1er, page 65, de la Bibliothèque historique de la France du Père Lelong : « Andréossy, habile mathématicien, ingénieur de Riquet, dressa les Mémoires et le plan du Canal de Languedoc. » Cependant Lalande lui conteste formellement, comme on peut le voir, au mot *Andréossy*, la gloire du projet, et s'appuie de raisons très-fortes.

RISBECK, (Gaspard) né en 1750 dans une petite ville près de Mayence, fils d'un riche négociant, étudia d'abord en droit, quoiqu'une imagination ardente, un caractère impérieux le rendissent peu propre à l'étude aride des lois. Occupé de littérature et de philosophie plus que de jurisprudence, il s'enrôla dans *la Secte des Génies par excellence*. C'étoit ainsi que s'appeloit une société, dont le principe fou-

damental étoit le mépris souverain des convenances sociales. Ces nouveaux Diogènes, n'aimant que l'indépendance, regardoient tous les emplois politiques, toutes les fonctions civiles, comme au-dessous d'eux. Risbeck s'étant rangé sous leur bannière, dissipa le bien que son père lui avoit laissé, et se vit bientôt réduit pour subsister à se mettre aux gages d'un libraire. Il s'établit à Saltzbourg; ensuite il se mit à voyager, et s'arrêta pendant quelque temps à Zurich en Suisse, d'où il se retira dans le village d'Arau. Une noire mélancolie l'avoit jeté dans une espèce de misanthropie qui l'éloigna de toutes les sociétés: il ne connut plus que celle des cabarets. Il mourut à Arau le 3 février 1786. Nous avons de lui un *Voyage d'Allemagne* qui a été traduit en français, et une *Histoire d'Allemagne*, dont M. Douray de Lougrais prépare la traduction. Il y a dans ces deux ouvrages de la hardiesse dans les vues et du nerf dans le style; mais l'observateur ne se méfie pas toujours de son caractère chagrin et caustique. Il est encore connu dans la littérature allemande par les 2e et 3e vol. des *lettres sur les Moines*, dont le premier est attribué à un écrivain du temps. Leur objet est de dévoiler la turpitude de la gent monastique dans les pays catholiques de l'Allemagne. Risbeck parut plus hardi dans ses vues et plus rêveur dans son style que son devancier, dont l'ouvrage avoit cependant excité une grande sensation.

* RISCO (le P. Manuel), savant religieux espagnol de l'ordre de Saint-Augustin, né à Haro vers l'année 1730, s'étoit acquis de la célébrité dans son ordre. Ses vastes connoissances le firent désigner sous Charles III pour continuer l'Histoire ecclésiastique de l'Espagne (*Espana Sagrada*), ouvrage qui avoit été suspendu par la mort du P. Florez, auteur des 29 premiers volumes. Malgré l'extrême défiance que Risco témoigne à ses lecteurs dès le début de la continuation de cette histoire, on a généralement reconnu que les volumes de ce continuateur ne le cèdent en rien aux précédens: on y remarque autant d'érudition, autant d'exactitude dans les faits, une critique aussi sévère qu'elle est éclairée. On doit sur-tout savoir gré à ces deux estimables écrivains d'avoir banni de cette histoire une foule de traditions fabuleuses, consacrées depuis des siècles par la superstition, le fanatisme et l'ignorance. Quand on considère que ces religieux furent élevés dans les préjugés du cloître, on s'étonne bien plus de la solidité de leur jugement et de leur philosophie que de leurs vastes connoissances. Le P. Risco mourut vers la fin du 18e siècle. Il a laissé, I. *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, ou *Tableau géographique et historique de l'Eglise en Espagne*, Madrid, 1775, et années suivantes, 6 vol. in-4°. Les auteurs de la Bibliothèque ecclésiastique rendent un compte avantageux de cet ouvrage.

* RISDON (Tristram), écrivain anglais, né vers 1580 à Winscot, au comté de Devon, mort en 1640, a donné une *Histoire du Devonshire*, dont on a beaucoup de copies manuscrites. On en a publié en 1714 une édition en 2 vol. in-8°; mais elle est tronquée. La description chorographique a été imprimée sur l'original en 1735, 1 vol. in-4°.

* RISICA (Vincent), docteur en philosophie et en médecine, étoit de Messine en Sicile. Son goût pour les belles-lettres le fit briller parmi les académiciens de cette ville; il mourut en 1647. On a de lui, I. *Discorso spirituale della grandezza è providenza di Iddio Sig. nostro, e della sua gran pieta nella creatione dell' uomo, e delle miserie di questo, con alcuni avvertimenti politici e morali;* Messine, 1630, in-4°. II. *Brevis historia de malignâ febre D. Joannis Spatafortæ*, Messanæ, 1639, in-4°. III. *Brieve Raguaglio delli piu illustri paesi delle quatro parti del mondo, cosi per mare come per terra*, Messine, 1640, in-4°. C'est une courte description en vers des principaux pays du monde.

* RISIUS (Sergius), savant maronite, archevêque de Damas, florissoit dans le 17e siècle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius, qu'a été publiée la bible arabe, Rome, 1671. *Voyez* GOLIUS (Pierre.)

* RISLEY (Thomas), né en 1630 près de Warrington, dans le canton de Lancaster, devint membre du collége de Pembroke à Oxford, où il avoit été élevé. En 1662 il en fut renvoyé comme non-conformiste, et retourna à la campagne dans le sein de sa famille; il y prêcha ceux qui se faisoient scrupule d'imiter son exemple; il visitoit et traitoit lui-même les malades. Après la révolution, ceux qui avoient assisté à sa prédication formèrent une congrégation dont il devint et resta le pasteur jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1716. Il a laissé un *Traité sur l'exercice de la religion dans les familles.*

† RIST (Jean), né à Finneberg en 1607, pasteur à Wedel-sur-l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, à 60 ans, après avoir fondé la société du Cygne. Ses principales Œuvres poétiques, qui ne s'élèvent guères au-dessus de la médiocrité, sont, I. *Hortus poeticus*. II. *Theatrum poeticum*. III. *Parnassus poeticus*. IV *Vindiciæ linguæ germanicæ*. V. *Musa teutonica*. VI. Un poëme allemand, intitulé *Galathée et Florabelle*, etc.

RISTEAU (François), négociant de Bordeaux, mort dans cette ville en 1784, à l'âge de 70 ans, fut directeur de la compagnie des Indes, et employé par le gouvernement dans la négociation faite à Londres en 1771. Ami intime de Montesquieu, il défendit avec énergie et une logique pressante l'ouvrage de ce dernier dans un écrit ayant pour titre: *Réponse aux observations sur l'Esprit des Lois*, 1751, in-12.

* RITSON (Joseph), jurisconsulte et antiquaire anglais, né en 1752, à Stockton-sur-Tees, mort en 1803, fut notaire au collége de justice de Gray, et acheta en 1785, la charge de bailli des immunités de Savoy. Jamais homme ne fut d'un caractère plus irascible ni plus dissimulé. Ritson a laissé un grand nombre d'ouvrages, I. *Observations sur Johnson et sur la septième édition de Shakespeare*. II. *Examen rapide de l'édition de Shakespeare de Malone*. III. *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton*. IV. *Décadence de la couronne d'Angleterre*. V. *Manuel lacédémonien*. VI. *Recueil de Chansons anglaises*, 3 vol.

et Recueil de chansons écossaises, 2 vol. VII. *Anthologie anglaise.* VIII. *Romances*, 3 vol. IX. *Bibliographie poétique*. X. *Traité de l'Abstinence de la chair des animaux*. Cet auteur avoit adopté un mode d'orthographe très-singulier qui, heureusement, n'a pas eu de partisans.

RITTANGELIUS (Jean-Etienne), de Forcheim au diocèse de Bamberg, de catholique romain étoit devenu juif, et de juif se fit, dit-on, luthérien. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jézirah* (*Voyez* ABRAHAM, n° I), où il soutient que la paraphrase chaldaïque fournit des argumens contre les juifs et contre les anti-trinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien, qui se cacha sous le nom d'Irenopolita. Rittangelius se défendit par un Traité qu'il intitula *Libra Veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui, I. Un Traité *De Veritate Religionis Christianæ*, Franeker, 1699. II. Des *Lettres*. III. Une *Traduction allemande des Prières* que les juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

† RITTEN-HOUSSE (David), Anglo-Américain, étoit horloger et fermier dans sa patrie, lorsque l'indépendance des Etat-Unis fut proclamée. Ses lumières et sa probité le firent alors appeler à la place de trésorier du gouvernement. Lorsque la société américaine des sciences eut été formée, elle le chargea d'observer le passage de Vénus; ce qu'il exécuta avec clarté et précision. Il succéda, dans la présidence de cette compagnie savante, à Franklin, et mourut en 1796 à 64 ans.

I. RITTERSHUYS (Conrard), *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est éditeur et auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Son édition du *Cynegeticon* d'Oppien, avec des notes estimées, parut à Leyde en in-8°. Rittershuys mourut à Altorf l'an 1631, où il étoit professeur en droit.

II. RITTERSHUYS (Nicolas), fils du précédent, né à Altorf en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire, des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur du droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé *Genealogiæ Imperatorum*, *Regum*, *Ducum*, *Comitum*, etc., Tubinge, 1664, 7 vol. in-folio, recueil quelquefois inexact et qui néanmoins peut être utile.

* I. RIVA (Polydore), de Milan, donna des leçons publiques de droit dans les écoles de Pavie, de Pise et de Turin; l'éclat de son mérite l'éleva dans cette ville à la place honorable de sénateur. Le grand-duc de Toscane le rappela à Pise, où il continua ses leçons dans l'université de cette ville. Il a écrit: *De actis in mortis articulo commentarii, quibus canonicæ, civiles, feudales, emphyteuticæ, criminales, cæterarum materiæ continentur; de nocturno tempore; Cato Taurinensis; Observationes singulares in foro.* Riva mourut à Pise le 23 décembre 1613.

* II. RIVA (P. D. Jean-Pierre), clerc régulier, né d'une illustre famille de Lugnano le 19 janvier 1696, enseigna les belles-

lettres à Pavie et dans sa patrie, où il mourut en 1785. Ses ouvrages sont des *traductions* de plusieurs tragédies et comédies de Racine, La Fosse et Molière, des *chansons* et une *traduction* en vers toscans des Psaumes de David, de l'Ecclésiaste, de Job, et de l'Imitation de J.-C.

* III. RIVA (Louis), savant professeur dans l'université de Padoue, mort d'accident en cette ville en 1746, a publié, I. *Miscellanea*, Venetiis, 1725, in-4°. II. *Dissertatio meteorologica*, Venetiis, 1733, in-4°. III. *Historia universalis plantarum*, Patavii, 1718, in-4°.

RIVAL (Aymar du), conseiller au parlement de Grenoble au 16e siècle, a publié des recherches sur le droit civil et canonique, et un commentaire sur la loi des douze Tables, sous ces titres : *Historia juris civilis et pontificii*, Valence, 1511, in-4°; *Civilis historiæ juris libri quinque, sive in XII Tabularum leges commentaria*, Mayence, 1530, in-8°. Il y a de l'érudition, mais peu de méthode dans ces ouvrages. Le dernier sur-tout contient des choses curieuses, quoiqu'il ne soit qu'une sorte d'essai sur l'histoire de la jurisprudence ancienne des Romains.

* I. RIVALZ (Jean-Pierre), peintre et architecte, né à la Bastide d'Anjou en 1625, fut d'abord élève d'Ambroise Frédeau, religieux, domicilié à Toulouse, et passa en Italie pour se perfectionner après la mort de ce maître. Revenu au bout de neuf ans à Toulouse, il fut nommé peintre et architecte de l'hôtel-de-ville, où il fit quelques ouvrages que le temps a détruits. Chargé par le roi de l'intendance des chemins, ponts et chaussées de la province, il fit construire le palais de Malte, où résidoit le grand-prieur de Toulouse. Il a *enrichi* de morceaux précieux tous les cabinets de cette ville, où il mourut en 1706, laissant pour élèves La Fage, Marc Arcis, et son fils Antoine.

† II. RIVALZ (Antoine), fils du précédent et son élève, mort à Toulouse en 1735, âgé de 68 ans, vint à Paris, et partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc à Rome. Le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut rappelé à Toulouse, où il remplit avec distinction les places de son père. Antoine auroit un nom plus illustre s'il eût demeuré dans la capitale. Il avoit une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct; ses compositions sont ingénieuses. Ses principaux *ouvrages* sont dans sa patrie. Il a *gravé* quelques planches. — Barthélemi Rivalz, son cousin, a aussi gravé d'après lui. — Le chevalier Rivalz, son fils, a soutenu par ses talens un nom distingué dans la peinture.

† I. RIVARD (François), professeur de philosophie au collége de Beauvais, né à Neufchâteau en Lorraine en 1697, mort à Paris le 5 avril 1778, est connu par plusieurs livres utiles pour l'instruction des écoliers de philosophie. Les principaux sont, I. *Elémens de mathématiques*, in-4°, dont il publia un abrégé in-8°, livre classique, la source de tous les progrès que cette science a faits dans les colléges depuis un demi-siècle, et le germe de tous les ouvrages qui ont paru depuis en ce genre. II. *Trai-*

té de la sphère, in-8°. III. *Traité de gnomonique*, in-8° IV. *Tables des sinus*, in-8°. V. *Trigonométrie rectiligne*. in-8°. VI. *Elémens de géométrie*, in-4°. VII. *Institutiones philosophicæ*, 1778, deux vol. in-12. Les livres de Rivard ne sont proprement que des compilations; et quoiqu'il en ait intitulé plusieurs *Elémens*, il n'a pas l'art d'être court; mais il est clair et assez méthodique.

II. RIVARD (Denis), né à Neuchâteau, fut un chirurgien habile, très-estimé de Morand et de la Peyronie, pour l'opération de la taille. Il délivra, dans l'hôpital de Lunéville, plus de 600 pauvres du tourment de la pierre. Il mourut le 17 mars 1746, après avoir formé d'excellens élèves.

† RIVAROL (Antoine), né à Bagnols en Languedoc, d'un aubergiste, le 17 avril 1757, fut d'abord soldat; il prit ensuite avec la soutane, le nom de l'abbé de Parcieux, et devint précepteur des enfans de M. Honorati. Un neveu de M. de Parcieux, mort en 1769, força Rivarol à reprendre son nom. Une intrigue galante l'obligea à venir à Paris en 1783; il publia alors le *Chou* et le *Navet*, dialogue en vers, poëme contre les *Jardins* de l'abbé Delille, et quelques autres pièces, qui le portèrent à la rédaction du Mercure. Son esprit mordant et satirique lui fit un grand nombre d'ennemis. Il se maria avec la fille d'un Anglais établi à Paris; cette union ne fut point heureuse. «Un jour, dit-il, je m'avisai de médire de l'amour; le lendemain il m'envoya l'hymen pour se venger; depuis je n'ai vécu que de regrets.» Lors de la révolution, Rivarol quitta sa patrie en 1790, fut arrêté à Abbeville par la garde nationale, et publia à cette occasion une relation très-plaisante de son voyage, dans laquelle il dirigeoit plusieurs traits piquans contre la révolution, et se retira en Allemagne: il résida long-temps à Hambourg et ensuite à Berlin, où il fut accueilli du monarque et du prince Henri. Il n'en regrettoit pas moins la France. «La vraie terre promise, écrivoit-il à l'un de ses amis en France, est encore la terre où vous êtes; je la vois de loin, je désire y revenir, et je n'y rentrerai peut-être jamais.» En effet, il mourut à Berlin le 11 avril 1801. Rivarol eut l'orgueilleuse manie de vouloir passer pour un homme de qualité; il se fit une généalogie à son gré, prit le titre de comte, se répandit dans la société, y fit circuler des épigrammes, et obtint un succès brillant par son *Discours sur l'Universalité de la langue Française*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin. Avec des vues fines, l'auteur n'y a pas assez considéré que la maturité du langage tient à la perfection même de la société. Il s'est contenté, dans le développement de son sujet, de ce que l'histoire et la littérature de chaque peuple lui ont offert de preuves superficielles; il lui a suffi de faire voir que la langue allemande, par la multitude de ses dialectes, l'italienne par sa mollesse, l'espagnole par son enflure, et l'anglaise par sa culture trop tardive, n'ont pu acquérir aucune supériorité, et qu'à l'époque où elles ont eu le plus d'éclat, elles n'ont pas été secondées par les circonstances politiques. Les autres ouvrages de Rivarol sont, I. *L'Enfer*, traduction du Dante, Londres (Paris), 1785, in-8°, où l'auteur italien est plutôt imité que rendu; aussi Buffon

lui dit obligeamment après l'avoir lue : « Cet ouvrage n'est point une traduction, c'est une suite de créations. » Quelques contre-sens, peut-être inévitables, en cherchant la pensée d'un poète aussi sublime qu'obscur, qui fait sans cesse allusion à des faits peu connus, et dont nous n'avons même la chaîne générale, que depuis le bel ouvrage de M. Simonde-Sismondi, et d'un poète encore dont nous n'apprenons la langue que dans les écrivains de son pays, qui ne parlent plus celle que créa son génie, n'empêchent point que le caractère énergique et sensible du Dante n'y soit très-bien saisi. Et l'on doit regretter que Rivarol n'ait point achevé son entreprise, en traduisant de même le *Purgatoire* et le *Paradis;* au lieu de perdre son temps à des bagatelles amères, mêlées de pointes et de calembourgs, dans lesquelles le goût, dont il avoit de sang-froid un très-juste sentiment, se trouve si souvent en défaut. II. *Lettre à M. Necker, sur l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787, in-8°. de 27 pages. Rivarol adressa la même année une seconde *Lettre* à Necker sur la *morale;* celle-ci a 44 pages. Elles ont été réimprimées toutes deux dans le t. 2°. des *Chefs-d'œuvre politiques et littéraires de la fin du 18°. siècle*, 1788, 3 vol. in-8°. Ces lettres sont vagues et foibles, quoique contenant beaucoup de choses vraies, et plusieurs notes intéressantes. III. *Petit almanach des grands hommes*, 1788, petit in-12. L'écrit a pour épigraphe ce passage du Dante : « Quelle est cette foule d'esprits que la gloire distingue des autres enfans des hommes » On attribue à Champcenets plusieurs traits malins de cette brochure; mais Rivarol les réclama et mit de l'importance à l'avoir faite en entier : ce trait ne prouve pas la bonté de son caractère. Dans cette satire piquante il immoloit sans pitié cette foule de petits poètes qui passent leur vie à rimer des quatrains, et croient avoir un nom dans le monde, quand ils ont obtenu une place dans l'almanach des Muses. L'ironie et l'épigramme étoient prodiguées dans cet ouvrage; mais c'étoit en même temps un polémique fatigant, une trop longue plaisanterie, souvent une satire injuste, et toujours un abus de l'esprit. Les auteurs maltraités se vengèrent par des injures; on prétend même que quelques-uns n'employèrent pas ce seul moyen pour faire repentir Rivarol de s'être égayé avec le public à leurs dépens, et qu'il y eut des voies de faits commises contre l'auteur de l'Almanach; ce qui n'empêcha pas qu'il fût reimprimé plusieurs fois. IV. *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8°. V. *De la vie politique de La Fayette*, 1792. VI. *Prospectus* d'un nouveau *Dictionnaire* de la langue française, suivi d'un *Discours* sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme, Hambourg, 1797, in-8°. Le style, toujours métaphorique de cet ouvrage, fatigue le lecteur; les images en sont souvent plus brillantes que justes. L'introduction de cet ouvrage le fit défendre en France. On dit qu'ayant promis celui-ci à son libraire dans un temps determiné, et ayant passé le terme où il devoit être achevé sans en avoir commencé un seul article, le libraire trouva le moyen de lui faire remplir sa promesse en l'attirant chez lui, en l'y enfermant sur-le-champ, et mettant des sentinelles à sa porte pour l'empêcher de sortir. VII. *Lettre à M. le président de*** sur le globe aréos-*

tatique, *sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris*, Londres et Paris, 1785, in-8°. VIII. *Parodie du Songe d'Athalie*, 1787, in-8°. Une édition de cette parodie porte le nom de M. de Grimod de La Reynière. Ce Songe d'Athalie, comme satire, et satire en vers assez heureusement parodiés, est très-plaisant; mais les notes, le désaveu de M. Grimod, suivi du véritable désaveu, qui n'est pas plus de M. Grimod que n'étoit l'autre, et que celui-ci n'étoit l'auteur de la parodie; cette manière de tourner le poignard en cent façons et d'en frapper à droite, à gauche, d'insulter à la fois madame de Genlis, madame de Staël, Condorcet, Buffon, ses continuateurs, d'Alembert, Vicq-d'Azyr, madame de La Reynière, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Le Mierre, tant d'autres, et toute l'académie, non plus en vers, mais en prose telle quelle, y compris les deux épigrammes rimées, cela ôte le sel même à la méchanceté. IX. Quelques *Poésies*, qui ont du piquant et de la grace. En général le style de Rivarol dans tous ses ouvrages en prose, trop surchargé de métaphores, et présentant à chaque phrase une bluette épigrammatique, occupe trop l'attention et finit bientôt par la lasser. C'est un mauvais modèle à suivre. Rivarol, avec beaucoup d'amour-propre, étoit peu aimant et ne se soucia pas d'être aimé : il s'emparoit toujours de la conversation et empêchoit les autres d'y paroître; aussi a-t-on dit que les femmes, qu'un silence obligé contrarie, recherchoient Rivarol avant de l'entendre, et Fontenelle, après l'avoir entendu. Deux ou trois articles de journaux, faits par hasard avec impartialité, montrent que Rivarol auroit été, s'il l'eût voulu, un excellent journaliste. Sa vie a été publiée en 1802, 2 v. in-12. Ses différens ouvrages, précédés d'une notice sur sa vie, ont été recueillis en 4 vol. in-8°. Cette notice est imparfaite, mal rédigée et ne donne qu'une fausse idée de l'esprit, du talent et du caractère de l'auteur.

RIVAROLLES (Joseph-Philippe DE SAINT-MARTIN-D'AGLIÉ), maréchal de camp, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, et grand-prieur de celui de Saint-Lazare en Languedoc, mort en 1704, se distingua par une valeur si vive et si franche qu'on l'appela *le Débauché de bravoure*. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, depuis 1665 jusqu'à la fin du siècle. Un coup de canon lui avoit emporté une jambe; un autre coup de canon porta sur cette partie à la défense du pont de Kell en 1677, et lui cassa sa jambe de bois. « Ah! cette fois-ci, dit-il d'un grand sang-froid, l'ennemi a été pris pour dupe, j'en ai une autre dans ma valise. »

† RIVAULT (David), sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval, et devint sous-précepteur, puis précepteur du roi Louis XIII. Son élève avoit un chien qu'il aimoit fort. Cet animal, incommodant Rivault en sautant sans cesse sur lui dans le temps qu'il instruisoit le roi, il lui donna un coup de pied pour le chasser. Cela fâcha l'enfant royal, qui dans la colère frappa Rivault; celui-ci fâché à son tour voulut se retirer. Le roi cependant l'apaisa et lui promit un évêché. Il accompagna jusqu'à Bayonne madame Elizabeth de France, mariée au roi d'Espagne. En revenant de ce voyage, il

mourut à Tours au mois de janvier de l'an 1616. Il nous reste de lui quelques ouvrages médiocres. Les principaux sont, I. Des *Elémens d'artillerie*, 1608, in-8°, qui sont rares et assez curieux. II. *Les Etats, èsquels il est discouru du Prince, du Noble et du Tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12. III. Une édition d'Archimède, in-folio, IV. L'*Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* « La sagesse de la personne embellit sa face, » *étendu à toutes sortes de beautés, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame*, 1608, in-12. Cet art n'est pas entièrement chimérique. « On croit, dit un philosophe, (J. J. Rousseau) que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement se former et prendre de la physionomie par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; et quand elles tournent en habitude, elles y doivent laisser des impressions durables, et embellir ou enlaidir la figure. »

† RIVAZ (Pierre-Joseph de), né à Saint-Gingoux en Valais, république alliée du corps helvétique, le 29 mars 1711, d'Etienne de Rivaz, seigneur du Miroir en Savoie, manifesta dès sa première jeunesse le goût le plus vif pour les mathématiques et la mécanique. Cette passion contrarioit le vœu de son père, qui occupoit une place de magistrature dans le Valais, et le destinoit à suivre la même carrière. Mais son génie, tourné insensiblement vers les sciences de calcul, ne lui permit pas de suivre cette vocation. Devenu libre, il se livra à l'étude des sciences mathématiques et à celle de l'histoire. Ses premiers débuts présentèrent des idées nouvelles sur la théorie de l'horlogerie. Dès l'an 1740 il avoit soumis à Daniel Bernouilli, qui tenoit alors un des rangs les plus distingués parmi les physiciens de l'Europe (*voyez* son article), une horloge qui avoit la propriété singulière de se remonter chaque jour d'elle-même, sans aucun autre secours que celui de la nature. Ce savant l'observa pendant trois mois, reconnut que le mécanisme en étoit aussi simple qu'ingénieux et solide, et lui en délivra un certificat, en date du 13 décembre même année. Huit ans après, de Rivaz vint à Paris, et présenta à l'académie des sciences des horloges établies d'après ses principes. Le rapport fait le 16 août 1749 porte que M. de Rivaz avoit rassemblé dans les horloges à pendule, dont il étoit l'auteur, tout ce qui pouvoit contribuer à la justesse de la division du temps. Cette extrême justesse étoit due principalement à un nouvel échappement imaginé par de Rivaz, qui conduisoit le pendule avec le moins de frottemens qu'il étoit possible. De Rivaz publia un *Mémoire* où il consigna toute sa théorie, en l'appuyant sur les principes de la mécanique et du calcul. Le dictionnaire encyclopédique a dit que c'étoit le seul ouvrage qui eût bien traité cette matière. « Nous devons, ajoute-t-il, à ce mémoire l'esprit d'émulation qui a animé un artiste moderne. Il seroit à souhaiter que M. de Rivaz eût suivi lui-même l'horlogerie; ses connoissances en mécanique auroient beaucoup

servi à perfectionner cet art. » C'est une singularité assez digne de remarque, qu'il ait dû en grande partie sa perfection à deux étrangers qui y ont consacré leur génie et leurs veilles, quoique appelés tous les deux par leur naissance à d'autres genres d'études, et qui sont venus porter leurs découvertes en France à un siècle l'un de l'autre. Huyghens, gentilhomme hollandais, célèbre principalement par l'invention du pendule, et de Rivaz, qui en a perfectionné et réglé les mouvemens. En 1752 il passa en Bretagne, à la prière de madame Danican, propriétaire des mines du Pontpéan. Les eaux en empêchoient l'exploitation, et plusieurs ingénieurs avoient inutilement essayé de les dessécher. De Rivaz imagina une machine très-simple, qui eut le succès qu'on en attendoit, et que Belidor, envoyé sur les lieux par les actionnaires, vit jouer le 11 février 1754. Peu après, Paris du Verney, devenu principal propriétaire de ces mines, y envoya Laurent, homme célèbre par ses talens en mécanique. Le public a cru que cette machine à puiser les eaux du Pontpéan étoit de l'invention de Laurent, et l'abbé de Lille lui en a fait honneur dans une belle épître qui se trouve dans le recueil de ses œuvres; mais il est bien certain que cette idée appartenoit à de Rivaz, qui avoit passé deux ans sur les lieux avant que Laurent y arrivât, et que celui-ci la suivit dans l'exécution. De Rivaz, revenu à Paris, s'y occupa d'un outil propre à simplifier et abréger les procédés de l'art de la gravure. Cet outil fit grand bruit à Paris en 1758. On ne peut mieux en rendre compte qu'en transcrivant ce qui en est dit dans le Dictionnaire portatif de commerce, imprimé à Bouillon, tom. 3, page 227. » On annonce, dit-il, dans le Nouvelliste économique de 1758, un procédé admirable, qui abrégera des trois quarts le travail des graveurs en pierre, et qui nous mettra en état de faire en ce genre des morceaux supérieurs à ceux des Romains. C'est un outil avec lequel on peut copier dans la plus grande précision les plus beaux modèles, en rendre les ensembles les plus purs, les contours les plus délicats avec tant de sûreté, qu'on ne sauroit entamer sa pièce au-delà des bornes prescrites, enfin exécuter les ouvrages de la plus grande étendue en creux, en bas-relief, en ronde basse sur les pierres les plus dures, et sur les matières les plus capables de résister aux injures du temps. M. de Rivaz est l'inventeur de cet outil dont il ne révèle point encore le mécanisme. Jaloux de le faire servir à des ouvrages précieux et corrects, il s'est associé avec M. Vassé, sculpteur du roi, homme distingué dans son art. Celui-ci a fait un modèle qui représente le triomphe de Louis XV après la bataille de Fontenoy. Il a pris l'idée principale de la médaille frappée à cette occasion; il y a ajouté la Renommée, a changé la crinière et les chevaux, et leur a donné une autre disposition. M. de Rivaz a parfaitement exécuté ce modèle sur une pierre de jade. On connoît cette pierre verdâtre, tirant sur la couleur olive; elle est très-estimée des Turcs et des Polonais, qui en font surtout des poignées de sabre; elle est beaucoup plus dure que le porphyre, l'agate et le jaspe, et on ne peut la tailler qu'à l'aide de la pointe et de la poudre de diamant. M. Gay, le graveur en pierres, dont le talent est si

rare et si généralement admiré, a vu avec surprise le chef-d'œuvre de MM. de Rivaz et Vassé. Il est convenu qu'il y avoit dans cet ouvrage des détails d'une difficulté presqu'insurmontable, et des finesses qu'il ne se flatteroit point d'atteindre. » De Rivaz repassa en Suisse dès les premier mois de 1760. L'état de Berne voulut le consulter sur les moyens d'améliorer ses salines de Bex, dirigées alors par le célèbre Haller; il donna un plan qui lui valut les éloges de ce savant. De l'examen de ces salines, de Rivaz avoit tourné ses méditations sur les moyens de perfectionner la manière ordinaire de faire le sel, et la cour de Turin voulut faire usage de ses lumières dans ses salines de Moutiers en Tarantaise. Matthey, ingénieur mécanicien du roi de Sardaigne, assista à ses expériences, et lui dit: « Ce sont de ces vraies opérations de la nature où l'art n'a part que dans l'invention, et qui, quand on les voit, paroissent avoir toujours existé. A votre place, je ne souhaiterois pas avoir rien trouvé de mieux. » Ce fut dans cette ville que de Rivaz passa les dernières années de sa vie, et qu'il termina sa carrière le 6 août 1772. Ses études en mathématiques et en mécanique ne l'avoient point empêché de se livrer en même temps aux lettres et sur-tout à l'histoire. Dès sa jeunesse il avoit pris intérêt à la discussion qui partageoit les savans sur le degré de croyance que méritoit le massacre de la légion thébéenne, ordonné par l'empereur Maximien. C'est dans le Valais que cet événement extraordinaire devoit s'être passé, et il étoit naturel qu'il eût à cœur de vérifier un point d'histoire qui tenoit à celle de sa patrie. Ce fait avoit été attaqué par Spanheim, Basnage, Le Sueur, Hottinger, du Bourdiere, de Bochat, Spreng, auteurs protestans, et par les écrivains philosophes du siècle passé. De Rivaz en a pris la défense dans un écrit publié après sa mort en 1779, à Paris, par son fils Anne-Joseph de Rivaz, vicaire général de Dijon, aujourd'hui chanoine de Sion. Le Journal des savans en a rendu un compte avantageux, en deux extraits des mois d'août 1780, et juin 1781. Les bénédictins, éditeurs du *Gallia christiana*, avoient déjà eu connoissance de ce manuscrit, à eux communiqué par de Rivaz pendant son séjour à Paris; ils en ont fait l'éloge dans le douzieme volume de cette grande collection, en ces termes: « *Non diffitemur arduam rem esse nefandæ hujus cœdis cum historiâ profanâ conciliationem, quam nihilominùs feliciter tentavit et confecit doctissimus Valesianus D. de Rivaz, in opusculo gallico, quod parat et brevì in lucem emissurus est cum titulo* : Eclaircissemens sur le martyre de la légion thébéenne, avec de nouveaux fastes des empereurs Dioclétien et Maximien, conciliés avec tous les anciens monumens, *ubi evidenter probat et martyres thæbeos ineunte quarto sæculo nempè anno 302, in Valesiâ jussu Maximiani fuisse interfectos*; etc., etc. De Rivaz a laissé en manuscrit, une dissertation historique et critique sur l'origine de la maison de Savoie. Ayant eu les archives de ce pays à sa disposition, il est à croire que ce manuscrit peut être utile à redresser les erreurs dans lesquelles Guichenon est tombé, en parlant des premiers princes de cette maison. A la suite de cette Dissertation est un *Recueil des fastes* des 7, 8, 9, 10, 11 et 12°

siècles, pour servir à l'histoire du moyen âge des pays composant alors le royaume de Bourgogne, avec des notes pour l'intelligence des actes. La nature avoit allié en lui le goût de l'érudition à celui des sciences exactes : ce qu'elle réunit bien rarement dans la même personne. Le développement de ces deux genres de talens devient encore plus remarquable, quand on réfléchit que de Rivaz avoit passé les quarante premières années de sa vie dans son pays, contrée totalement étrangère jusqu'alors aux sciences, aux arts, et qui ne fournissoit à ses habitans presqu'aucun moyen d'instruction; c'est une observation qui avoit déjà frappé Jean-Jacques Rousseau. Ce philosophe célèbre la donnoit, dans une lettre à d'Alembert sur les spectacles, pour preuve de cette assertion, que le luxe des villes et la somptuosité des théâtres agrandissoient peu les ames, puisque la Suisse, où les mœurs n'en souffroient pas, avoit fourni dans ce siècle des hommes qui auroient fait honneur à toute autre nation. Voici ce qu'il dit : « Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, et plus d'une fois honoré du suffrage de l'académie des sciences. C'est M. Rivaz, célèbre Valaisan. Je sais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes; mais enfin c'est en écrivant et en travaillant avec persévérance, qu'il a appris à les surpasser. » De Rivaz avoit épousé en 1741 Marie Barbe, fille d'Antoine du Fay, seigneur de Tanay, qui lui donna plusieurs enfans. De Rivaz peut être regardé, relativement au temps où il vivoit et aux difficultés qu'il eut à surmonter, comme un homme de génie et de talent.

† RIVE (Jean-Joseph), né le 19 mai 1730 à Apt en Provence d'un orfèvre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiatique. Il fut d'abord professeur de philosophie au séminaire de Saint-Charles à Avignon, place à laquelle il étoit peu propre. Il devint ensuite curé de Molléges dans le diocèse d'Arles, et ne fut pas plus satisfait de cette nouvelle fonction que de la précédente. Son goût étoit plus tourné vers les recherches d'érudition et de bibliographie que vers les occupations pastorales. Il quitta en 1767 la province pour se rendre à Paris. La réputation de son savoir l'y avoit devancé, et il obtint la place de bibliothécaire du duc de La Vallière. Il revint en Provence en 1787, et lorsque la révolution eut agité les esprits, il se fit l'apôtre de l'anarchie. Naturellement altier et indépendant, il donnoit aux idées d'égalité une étendue illimitée, et il les inspira à ceux qu'il auroit dû ramener à la paix et à la sagesse. Son caractère sombre et caustique s'exhaloit contre le clergé, contre les grands, et sur-tout contre les gens de lettres qui avoient cultivé le même genre de littérature que lui. Il en vouloit principalement à Guillaume Debure et à l'abbé Mercier, qu'il n'appeloit jamais que le moine *Mercier*. Lorsqu'il eut adopté les idées nouvelles, il ne voulut plus qu'on lui donnât le titre de bibliothécaire de La Vallière, et il raisonnoit là-dessus comme *le Bourgeois gentilhomme*, quand il tâche de prouver que son père n'a pas été marchand de drap. A l'exception de son *Eclaircissement sur l'invention des Cartes*, 1780, in-4°, tous ses autres ouvrages sont écrits sans précision, sans correction et sans élégance. C'étoit le style de

sa conversation. L'abbé Rive est mort à Marseille en 1792. Le catalogue de ses ouvrages est celui d'une bibliothèque. Nous nous bornerons à donner la partie de ceux imprimés. I. *Lettres philosophiques contre le système de la nature*, 1771, in-8°, dans le porte-feuille hebdomadaire. II. *Eloge à l'Allemande*, de la 2e édition de la préface de l'abbé Maury, sur les Sermons de Bossuet, donnée par d'Alembert, à Paris, en 1773, in-8°. III. *Notices sur la Guirlande de Julie et les Fleurs de Daniel Rabel*, en 1779, in-4°, Paris, sur très-beau papier. IV. *Notice* sur la Vie et les Poésies de Guillaume de Machau, qui florissoit après le milieu du 14e siècle. L'abbé Rive dit qu'il eut la principale part à un livre intitulé : *Recueil d'Estampes représentant les grades, les rangs et les dignités suivant le costume de toutes les nations existantes, avec des explications historiques et la vie abrégée des grands hommes qui ont illustré les dignités dont ils étoient décorés*, Paris, 1779, in-folio. V. *Lettre sur l'ancienne formule des Souverains appelés par la grace de Dieu*, 1779, Paris, in-4°. VI. *Eclaircissemens sur les Cours d'amour.* L'auteur prouve contre D. Vaissete, Papon et autres, que les cours d'amours remontent jusqu'en l'an 1160. VII. *Notices sur le Roman du petit Artus, roi de la petite Bretagne, et sur celui de Perthenay ou de Lusignhem*, 1779, à Paris, in-4°. VIII. *Eclaircissemens sur l'invention des Cartes à jouer*, Paris, 1780, in-8°. L'auteur promit un appendix pour cet ouvrage contre celui du Monde primitif, qui dans ses rêves littéraires fait venir les cartes à jouer des anciens Egyptiens, contre le critique Dupuis, de l'académie des inscriptions et contre l'insolent et très-insensé auteur de l'almanach de Gotha, en 1782 ; ce sont les expressions de Rive. IX. *Ode sur la naissance du Messie*, dans le journal de Paris, décembre 1780. L'auteur, qui n'étoit qu'un mince versificateur, a vu ses lauriers poétiques se flétrir presqu'au moment où ils s'épanouissoient. X. *Ode sur l'abolition de la servitude en France*, avec des notes critiques, impr. à Bruxelles, en 1781, et réimprimé à Nîmes, en 1789 ; les notes contiennent des éclaircissemens qui ne sont pas à rejeter. XI. *Prospectus sur l'essai de vérifier l'âge des miniatures*, peintes dans des manuscrits depuis le 14e jusqu'au 17e siècle inclusivement, Paris, 1782, in-12. Ce Prospectus composé de trois feuilles, n'a été tiré qu'à 250 ou 300 exemplaires. XII. *Explication des six figures du Sépulcre de Cestius*, avec des notes critiques, in-folio, 1783. XIII. *Notice* sur le traité manuscrit de Galeoto Martio, intitulé : *Excellentibus*, Paris, 1785. Un exemplaire en velin devoit coûter au moins de six à douze louis. XIV. Les vingt-six *Planches* de l'art de vérifier l'âge des miniatures de livres, successivement à chacun des quarante souscripteurs qui ont avancé leurs 600 livres pour la confection de cet ouvrage. Ces Planches, grand in-folio, sont gravées au simple trait, imprimées au bistre, et peintes en or, en argent et couleurs, avec une parfaite ressemblance à leurs originaux, ainsi que cela est certifié dans le journal de Paris, du 22 juillet 1783, par des témoins oculaires de ce journal. La souscription n'étoit que de 80 exemplaires en tout, dont chacun se

vendoit vingt-cinq louis, l'auteur n'avoit que quarante souscriptions dont trois sont sur vélin au prix de 1600 livres. XV. La *Chasse aux Bibiographes et aux Antiquaires mal avisés*, 1789, 2 vol. in-8°. L'auteur relève dans cet ouvrage plusieurs fautes du Père Le Long, dans sa Bibliothèque sacrée, de Debure, de Mercier, de l'abbé Desaulnais et ses collègues. XVI. *Lettres violettes et noires*, in-8°. Ces Lettres sont contre le soi-disant abbé de Crouseilhes, l'archevêque Jean de Dieu Boisgelin, et l'évêque Emmanuel-François Bausset de Fréjus. XVII. *Lettres purpuracees, ou Lettres consulaires et provinciales*, écrites contre les consuls d'Aix et procureurs du pays de Provence. XVIII. *Accomplissement de la Prophétie faite en 1772, sur la destruction légale des Parlemens*, ou *vrais principes du gouvernement politique, contre les erreurs et la bassesse des Nomoclastes ou briseurs des Lois*. XIX. *Lettre vraiment philosophique a l'évêque de Clermont*, dans laquelle on trouve la discussion critique de plusieurs motions de divers membres de l'assemblée, et le *cura ut valeas* du sacerdotisme présent. XX. *Lettre* au célèbre Camille Desmoulins, au sujet d'un passage de Pline. L'abbé Rive avoit recommandé à la bienfaisance des maisons religieuses un de ses protégés qu'il vouloit faire partir pour Paris, les jacobins ne donnèrent rien, et les chartreux n'ayant donné que 36 livres, l'abbé Rive lâcha contre eux; XXI. La *Ligue Monachale antiéléémosynaire*, le 3 septembre 1790. L'abbé Rive, dit de ce livre, « les chartreux et les jacobins d'Aix y sont traités comme des moines stupides orgueilleusement entêtés, et comme des vrais anti-chrétiens. Les manuscrits sont beaucoup plus nombreux. XXII. *Dictionnaire de critique littéraire* contre divers auteurs français et étrangers, tels que l'Almanach de Gotha de 1782; sur les inventeurs dans les arts et dans les sciences, les annales poétiques, Argelati Bailli, Bandini, Bastoloci, Bayle, Lacaille, Histoire de l'imprimerie et de la librairie, Chandon, Chevillier, Erevenna, Debure, l'auteur de la Bibliographie, Debure le Gros-Guillaume; suit une page de noms terminés par Voltaire. XXIII. *Histoire critique des lettres; Mémoire pour servir à l'histoire de l'imprimerie*, renfermant l'origine de l'imprimerie en bois et typographique, etc., etc.: ces deux ouvrages sont dans le goût de ceux de Denis, auquel l'abbé Rive se préfère hautement. XXIV. *Essai chalcographique* de près de trois cents éditions du quinzième siècle, tout prêts à être gravés. Environ six mille *Notices calligraphiques et typographiques* de manuscrits de tous les siècles, et d'éditions du quinzième siècle, semblables par leur longueur et leurs recherches à celles du manuscrit de *excellentibus*, par Galeotto Martio. Environ douze ou quinze mille *Descriptions* de livres en toute sorte de langues, excepté en français et en italien, depuis le seizième siècle jusqu'à présent, enrichies de notes critiques. XXVII. *Bibliothèque de livres français en prose et en vers*, manuscrits ou imprimés, depuis le douzième siècle jusqu'à présent, pour servir de supplément et de correction aux Bibliothèques de La Croix du Maine et de Duverdier, ainsi qu'aux notes de la Monnoie, du médecin Falconet et de Juvigni, sur les bibliothèques, pour servir de sup-

plément au Trésor de la langue française par Borel, à Goujet, à la nouvelle édition du P. Lelong, à celle de la Méthode pour étudier l'histoire de l'abbé Lenglet, et aux Annales poétiques. XXVIII. *Bibliographie de livres tachygraphiques*, ou concernant l'écriture en abréviation. XXIX. *Bibliographie de livres stéganographiques*, ou sur l'écriture occulte.

RIVERI. *V.* BOULANGER, IV.

I. RIVET (André), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, en 1572, s'acquit une très-grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Breda le 7 janvier 1651. On a de lui, I. Un traité intitulé : *Criticus sacer*, Dordrecht, 1618, in-8° ; trop chargé d'érudition. II. *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. III. Divers *Traités* de controverse, et d'autres ouvrages recueillis en 3 vol. in-fol.

II. RIVET (Guillaume), frère du précédent, et comme lui ministre en France, est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre *de la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8°. Tous livres de peu d'usage pour nos bibliothèques modernes.

† III. RIVET DE LA GRANGE (Dom Antoine), de la même famille que les précédens, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. On l'envoya étudier en philosophie à Poitiers, sous les dominicains. Pendant qu'il demeuroit dans cette ville, il fut renversé de cheval à une partie de chasse, et traîné assez loin, le pied engagé dans l'étrier. Cet accident le détermina à se faire bénédictin. Il en prit l'habit à Marmoutier, en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs, instruits de son ardeur pour l'étude, l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît*. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Le savant auteur alors se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avoit déjà conçu le dessein, et qui l'occupa tout le reste de sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, Dom Joseph Duclou, Dom Maurice Poncet et Dom Jean Colomb, tous trois bons critiques, exacts et laborieux, et liés à l'architecte dont ils étoient les manœuvres par l'amitié la plus étroite. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement au jansénisme. Il fit imprimer en 1723, à Amsterdam, in-4°, le *Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus* dont il avoit appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer cette même année dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'Histoire littéraire de la France. Il en fit paroître le premier volume in-4° en 1733, et finissoit le neuvième qui renferme les premières années du 12e siècle, lorsqu'il mourut le 7 février 1749. Dom Taillandier, son confrère, a fait son éloge à la tête du neuvième volume. Cette Histoire, qui a été poussée jusqu'au do-

zième siècle, a été comparée aux Mémoires du savant Tillemont, pour l'exactitude des citations et l'étendue des recherches. Le but de l'auteur est d'exposer les principales circonstances de la vie des gens de lettres, de faire connoître leur caractère, leurs talens, leurs ouvrages et les différentes éditions qu'on en a faites, d'en fixer le mérite, d'apprécier le jugement des critiques ; enfin de faire un savant tableau de la littérature de chaque siècle. Ce plan a été entièrement rempli. On souhaiteroit seulement que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le style ; qu'ils se fussent moins appesantis sur des écrivains inconnus ; enfin qu'ils eussent donné une liste moins longue des écrits perdus, sur-tout lorque ces écrits ne regardent point l'histoire.

† RIVEY (Pierre de la), natif de Champagne, donna au théâtre plusieurs pièces : le *Laquais*, la *Veuve*, les *Esprits*, le *Morfondu*, le *Jaloux*, les *Ecoliers*, la *Fidelle*, la *Constante*, les *Tromperies*. Ces foibles productions n'en ont pas moins été recueillies à Paris en 1597, et à Rouen en 1601. Les trois dernières pièces ont été réimprimées à Troyes en 1621. L'auteur mourut vers cette époque. De toutes les pièces de La Rivey, la plus plaisante, ou la moins insipide, est celle des *Esprits*. Pour empêcher un vieil avare de surprendre sa fille avec son amant, on lui persuade que les esprits se sont emparés de la maison. Cette imagination donne lieu à quelques scènes comiques. Montfleuri et Regnard s'en sont servis ; l'un dans son *Comédien poete*, l'autre dans le *Retour imprévu*. Molière lui-même n'a pas dédaigné d'emprunter quelques traits de la comédie de La Rivey dans son *Avare*, et il a tiré, pour ainsi dire, *Aurum de stercore Ennii*.

* RIVIERA (Dominique), bon littérateur, né à Urbin, vivoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant ; il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il se fit connoître avantageusement par ses talens et ses vertus. Après avoir été secrétaire du collége des cardinaux et de la congrégation consistoriale, il fut fait cardinal. On a de lui, I. *Il merito delle belle arti riconosciuta, orazione detta nell accademia di S. Luca*, Rome, 1709. II. *Quanto Roma debba alla pittura, scultura ed architettura*.

† I. RIVIÈRE (Poncet de la), chevalier, bailli de Montferrant, maire de Bordeaux, homme également recommandable dans la guerre et dans la paix, fut conseiller et chambellan du roi Louis XI, et commandant des francs-archers d'ordonnance de sa garde. Il commanda l'avant-garde, avec succès, à la bataille de Montlhéry, contre le comte de Charolois en 1464. On le croit avec raison de l'ancienne maison des vicomtes de Rivière, seigneurs de Labatut.

*II. RIVIÈRE (Roch de la) connu sous le nom de *Bailly*, premier médecin de Henri IV, naquit à Falaise, et mourut à Paris en 1605. Ce prince lui fit tirer l'horoscope du dauphin son fils, depuis Louis XIII. Le médecin astrologue prédit que ce prince seroit d'un caractere tout différent de celui de son père ; qu'il s'attacheroit à ses opinions, et qu'il s'abandonneroit aussi à celles des autres ; qu'il auroit des guerres ; qu'il persécuteroit les huguenots ; que-

tous les bons établissemens seroient détruits, et qu'après lui les choses empireroient encore; que cependant il feroit de grandes choses et vivroit âge d'homme. Une partie de ces prédictions alarma Henri IV. Cependant, dit l'abbé de Condillac, il auroit pu deviner tout cela, aussi bien que son astrologue. On a de lui un traité intitulé : *Demonsterion, sive trecenti Aphorismi continentes summam doctrinæ Paracelsicæ*, et un *Traité de la peste* en 1580. Ces ouvrages sont peu connus, même par les gens de l'art. Son *Demonsterion* traduit en français, et imprimé à Rennes en 1578, in-4°, est rare; et c'est peut-être son seul mérite.

III. RIVIÈRE (Lazare) obtiut en 1655, à l'âge de 66 ans, la place de professeur de médecine dans l'université de Montpellier sa patrie. Nous avons de lui, I. Une bonne pratique de médecine (*Praxis Medica*), et plusieurs autres *ouvrages* recueillis en un vol. in-folio. Cette collection est souvent consultée. Les principes de son temps y sont expliqués avec netteté. Il est vrai qu'il suit Sennert pas à pas, et que souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit lui-même prouve qu'il pouvoit se passer de secours étrangers. II. *Observationes Medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4°, que l'on peut encore aujourd'hui consulter avec fruit. On ignore l'époque de sa mort.

* IV. RIVIÈRE (Guillaume), médecin, fils d'un droguiste de Montpellier, né dans cette ville le 15 août 1655, est auteur de plusieurs *Dissertations* importantes sur les eaux minérales du Languedoc et sur d'autres sujets, entre autres sur l'opium, sur la ciguë, sur l'ivraie, etc., qui ont été recueillis dans les Mémoires de la société de Montpellier. On y reucontre quelques aperçus nouveaux. Ce médecin mourut le 14 juillet 1734.

V. RIVIÈRE (Henri-François de la), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, né à Paris, prit le parti des armes, et se trouva en 1664 au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il étoit aide-de-camp. Après s'être distingué dans plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avoit auprès de celle qu'habitoit alors le comte de Bussi-Rabutin. Ce comte avoit avec lui Françoise-Louise de Rabutin sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. C'est d'elle que mademoiselle de Scuderi disoit à son père : « Votre fille a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours, et elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vu. » La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insçu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea aussitôt à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Ce procès occasionna plusieurs Libelles et Factums, où le beau-père et le gendre dévoilèrent mutuellement leurs défauts et leurs ridicules. La Rivière peignit Bussi à peu près tel qu'il étoit, méchant, fanfaron, plein d'estime pour lui-même et de mépris pour les autres, aussi tyran dans sa famille que dans la société. « Personne ne croira, dit-il dans son Factum, que j'aie épousé la fille de M. de Bussi pour avoir des protections à la cour, des amis dans le monde, ni du crédit en paradis. C'est un homme qui,

étant né avec six mille livres de rente, s'est trouvé quatre fois plus riche que son grand-père; mais il n'y a point eu de proportion entre l'accroissement de sa fortune et l'accroissement de son orgueil. » Après la décision du procès, ils demeurèrent tranquilles; mais, malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Coligni ne voulut pas habiter avec lui. Ce refus parut d'autant plus étrange, qu'elle lui avoit témoigné son amour en héroïne de roman, jusqu'à signer de son propre sang la promesse de mariage. Cette femme avoit de la beauté, des graces, de l'esprit, de grands biens. La Rivière tâcha de la ramener; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'oratoire à Paris, où il mourut en 1745, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Des *Lettres*, en 2 vol. in-12, Paris 1752; avec un *Abrégé de la Vie* de l'auteur et la *Relation* de son procès. Ces lettres, pleines d'esprit et de saillies, sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien. Madame de Coligni, sa femme, écrivoit encore mieux que lui. On trouve plusieurs Lettres d'elle à son époux, qui sont pleines de sentiment, dans le *Recueil de Pièces fugitives de différens auteurs sur des sujets intéressans*, Roterdam, 1743, in-12. II. *Vie du Chevalier de Reynel*, 1706, in-8°. III. *Vie de M. de Courville*, 1719, in-18. IV. Son *Factum* contre Bussi est avec ses Lettres: on y trouve aussi la *Version* d'une Epître d'Héloïse à Abeilard, qui n'est pas son chef-d'œuvre.

* VI. RIVIÈRE (Jean BRUTEL DE LA) né à Montpellier en 1667, du receveur général des gabelles du Languedoc, qui quitta son pays, lors de la révocation de l'édit de Nantes, fit ses études en Suisse, et passa en Hollande, où, après l'exercice de divers ministères, il fut nommé, en 1720, pasteur de l'église wallone d'Amsterdam, poste qu'il remplit avec édification pendant 22 ans; il mourut le 14 août 1742, à l'âge de 73 ans. On a de lui des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture*, publiés après sa mort à Amsterdam en 1746, in-8°. Basnage de Beauval étant mort avant d'avoir fini l'édition qu'il avoit commencée du *Dictionnaire de Furetière*, de La Rivière continua ce travail, et donna l'édition qui parut en 1725, en 4 vol. in-folio. Il publia, en 1737, un *Catéchisme* estimé dans sa communion. En 1730 il avoit fait une édition de l'*Examen de soi-même*, par le ministre Claude; en 1731, une édition refondue des *Visites charitables*, de Drelincourt, etc.

VII. RIVIÈRE (Mathias PONCET de la), né à Paris en 1707, d'une famille distinguée, montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de talent. Il se consacra à la chaire, et réussit sur-tout dans l'oraison funèbre. Il fut nommé évêque de Troyes en 1742; mais le zèle avec lequel il poursuivit les jansénistes, dans le temps des disputes au sujet des billets de confession, zèle que sa vie mondaine rendoit ridicule, le fit exiler dans une abbaye d'Alsace, et l'obligea enfin, en 1758, à se démettre de son évêché. On lui donna en dédommagement une abbaye considérable, et il mena dès-lors une vie plus tranquille. Il mourut à Saint-Marcel

le 5 août 1780. C'étoit un homme d'une imagination vive, d'un caractère aimable, et qui ne fut entraîné dans les querelles ecclésiastiques que par l'ambition ou les liaisons qu'il avoit avec les adversaires du jansénisme. On a imprimé le recueil de ses *Oraisons funèbres*, 1760, in-12. Elles sont estimées, et le seroient davantage si l'auteur avoit moins recherché les antithèses, les expressions brillantes, les métaphores et les traits d'esprit.

* VIII. RIVIÈRE (Jean-Baptiste la), habitant de Paris, membre de la municipalité de cette ville, ensuite juge de paix de la section de Henri IV, parut à la barre de l'assemblée législative le 13 mai 1792, et y déclara que Carra ayant été dénoncé comme calomniateur par MM. de Montmorin et Bertrand, pour avoir avancé dans son *Journal* qu'il existoit à Paris un *Comité autrichien*, dont ces deux ministres étoient membres, etc., il avoit interrogé l'accusé; et que ce journaliste, assurant tenir des députés Bazire, Chabot et Merlin, tout ce qu'il avoit dit contre les ex-ministres, il venoit en conséquence demander la communication des pièces citées par ces députés, afin de pouvoir instruire cette affaire. La communication lui ayant été refusée, il eut le courage ou l'imprudence de lancer un mandat d'amener contre les trois représentans; ce qui causa de violens débats dans l'assemblée; enfin, après de longues discussions, le parti qui le soutenoit ayant eu le dessous, il fut décrété d'arrestation le 20 mai, et envoyé à Orléans pour y être jugé. Au moment où la haute-cour nationale alloit l'absoudre, les prisonniers d'Orléans furent transférés à Versailles, et il y fut massacré avec eux le 9 septembre 1792.

IX. RIVIÈRE. *V.* BARBIER, n° I.

I. RIVINUS (André), dont le vrai nom étoit *Barchmann*, né à Hall en Saxe en 1600, médecin, professeur de poésie et de philosophie à Leipsick, mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par des *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipsick sous le titre de *Philo-Phisiologica*, 1656, in-4°; et par des éditions de quelques auteurs anciens, qu'il accompagna de notes. Il a fait sur le *Pervigilium Veneris* un Commentaire qu'on trouve dans l'édition de La Haye, 1712, in-8°, qui ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui, I. *Veterum bonorum Scriptorum de medicinâ collectanea*, 1654, in-8°. II. *Mysteria Medico-Physica*, 1681, 1 vol. in-12, etc., etc.

II. RIVINUS (Augustus-Quirinus), de Leipsick, professeur de médecine et de botanique, mort en 1722, âgé de 70 ans, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué, est auteur de la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'inventeur d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui, I. *Introductio in rem herbariam*, Leipsick, 1690, in-folio, avec figures. II. *Ordo Plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690; — *Tetrapetalo*, 1691; — *Pentapetalo*, 1699, in-folio, avec des figures qui rendent fidèlement les plantes; c'est dommage qu'il se soit borné à en faire

graver les sommets. III. *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4°. C'est une critique des boutiques des apothicaires qui sont toujours surchargées de drogues inutiles. IV. *Dissertationes Medicæ*, 1710, in-4°. C'est le recueil un peu volumineux de ses thèses. V. *Manuductio ad Chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8°. VI. *Introductio in rem herbariam*, Leipsick, 1720, in-12. Cet ouvrage avoit paru précédemment in-fol. VII. *Notitia Morborum*. Compilation indigeste et peu instructive.

I. RIVIUS (Jean), luthérien allemand, natif d'Altendorn, conseiller de George, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissen en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse et un Traité de morale sous ce titre : *De stultitiâ mortalium in procrastinâ correctione vitæ*, Bâle, 1547, in-8°. On y trouve quelques réflexions judicieuses, mais beaucoup de triviales.

II. RIVIUS (Jean), religieux augustin de Louvain, né en 1599, étoit fils de l'imprimeur Gérard Rivius. Il fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le premier novembre 1665. On a de lui : I. Une *Vie de Saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce père et dans les auteurs contemporains. Quelques éloges que mérite l'illustre évêque d'Hippone, Rivius auroit pu quelquefois mettre plus de vérité dans les siens. Il veut prouver par exemple que saint Augustin savoit le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion ; on y voit qu'il n'avoit qu'une connoissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu. II. *Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgarum exordium, progressus ad unum*, 1500, Louvain, 1651, in-4°. Il n'y flatte point les Français. III. *Poemata*, Anvers, 1629. IV. *Diarium obsidionis Lovaniensis anno* 1635, Louvain, 1635, in-4°, etc., etc.

* RIVO (Raoul A.) ou DU RUISSEAU, né à Brée, petite ville de la principauté de Liége, dans le 14ᵉ siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Fondateur du monastère de Corsendone, il donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui, I. *Traité de l'Observation des Canons*, Cologne, 1568 ; Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6, édition de Paris, et tome 14, édition de Cologne. II. *Histoire des évêques de Liége*, depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville. III. *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568. IV. *Martyrologe* en vers.

* RIVOIRE (Antoine), ex-jésuite, né à Lyon le 13 mars 1709, mort sur la fin du 18ᵉ siècle, a publié les ouvrages suivans: I. *Traité des aimans artificiels*, 1752, in-12. II. *Nouveau Principe de la Perspective linéaire*, traduit de l'anglais, 1755. III. *Histoire métallique de l'Europe*, 1767, in-8°. IV. *Vie de saint Castor*, 1768, in-12.

* RIVOLA (François), docteur du collége ambroisien de Milan, qui florissoit dans le 17e siècle, étoit savant dans les langues orientales. Lorsque le cardinal Frédéric Borromée fonda la bibliothèque ambroisienne, il y réunit une imprimerie de caractères orientaux. Des maîtres en langues arabe, persane et arménienne, furent chargés d'instruire des élèves, parmi lesquels Rivola se distingua, surtout dans la langue arménienne, dans laquelle il donna un *Dictionnaire* qui fut imprimé à Milan en 1613: il publia ensuite une *Grammaire arménienne*, qui parut dans la même ville, en 1624. Lorsqu'on réimprima le Dictionnaire à Paris, en 1633, on y ajouta cette Grammaire.

RIUPEROUX (Théodore de), né à Montauban en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet, et le P. de La Chaise lui fit donner un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris en 1706, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulans, mais sans force et sans chaleur. I. *Annibal*, 1688. II. *Valérien*, 1690. III. *Agrippa ou la mort d'Auguste*, 1696. IV. *Hypermnestre*, 1704. Cette dernière pièce se jouoit encore, quoiqu'écrite avec assez de langueur, avant que Le Mierre eût mis la sienne au théâtre : on y remarque dans la troisième scène du troisième acte une bonne situation ; mais c'est presque tout. On a aussi de Riuperoux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différens recueils. Il étoit secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avoit consacré mille louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riuperoux, sans scrupule, les alla jouer et les perdit.

* I. RIZZARI (Jean Nicolas), de Caltagironne en Sicile, célèbre jurisconsulte, florissoit vers l'an 1568. Outre quelques *poesies*, il a laissé des *Gloses* et des *Commentaires* étendus sur les coutumes de sa patrie.

* II. RIZZARI (Marie-Romuald), moine du Mont-Cassin, né le 1er août 1694 à Caltanisseta, fit ses études à Rome, et fut professeur de philosophie et de théologie au monastère de Saint-Nicolas de Catane, où il donna encore des leçons de mathématiques. Il mourut dans cette ville le 27 août 1758. On a de lui des *Discours politiques et moraux*, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*, etc., etc.

I. RIZZIO ou Rizzo (Jean-Baptiste), de Catane, fit un acte insigne de fanatisme, le jour de pâques 1513. Il arracha l'hostie consacrée des mains du célébrant, et fit, dit-on, divers efforts pour la briser dans les siennes. On prétend qu'elle en fut retirée toute entière et montrée au peuple, qui, transporté de fureur, se jeta sur Rizzio, alluma un grand feu devant la cathédrale, et réduisit en cendres ce malheureux. C'est l'origine de l'usage où l'on est en Sicile de sonner les grandes cloches aux messes hautes avant et pendant l'élévation. On résolut alors de sonner désormais les cloches au commencement de la préface, pour inviter les fidèles à se trouver présens à la consé-

cration et à l'élévation de l'hostie, afin de prévenir de semblables tentatives : cet usage s'est étendu ensuite, et a été adopté par toute la chrétienté.... *Voy.* PAZZI.

II. RIZZIO *ou* RICCIO (David), né à Turin en Piémont, et fils d'un joueur d'instrumens qui lui apprit la musique, avoit la voix assez belle et chantoit avec grace. Il plut au comte de Moretto, ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnoit alors dans ce royaume. Le musicien la charmoit par ses talens, qui ne se bornoient pas à celui de la musique. Comme il entendoit assez bien les affaires, cette princesse se servit de lui dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart Darnley, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire déclarer roi comme mari de la reine. Cette princesse, conduite par Rizzio, qui craignoit qu'on ne voulût usurper l'autorité souveraine, s'opposa par son conseil à cette prétention. Darnley, irrité contre ce favori, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis qui lui promirent de le servir. Quelques jours après, la reine, étant à souper dans son cabinet, n'avoit auprès d'elle que la comtesse d'Argyle et David Rizzio, qui lui parloit de quelque affaire ; le duc de Rothsay y entra avec Retwein, tous deux armés et suivis de cinq personnes. Rizzio ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué en 1566. La reine irritée vengea cette mort sur quelques-uns des assassins qui furent exécutés publiquement.

RIZZO. *Voy.* ERIZZO.

† ROA (le P. Martin de), savant jésuite espagnol, né à Cordoue vers la fin du 16ᵉ siècle, après avoir obtenu les premières places dans son ordre, fut nommé provincial de l'Andalousie et procureur-général auprès de la cour de Rome. Revenu en Espagne, il termina sa carrière à Montille dans le royaume de Cordoue en 1637. On a de lui, I. *L'Etat des bienheureux dans le ciel et des enfans dans les limbes*, imprimé à Séville en 1624, et à Venise en 1672, in-8°, ouvrage singulier. II. *Lavila de Ecija et ses saints, son Antiquité ecclésiastique et civile*, 1629. III. *La Vie de Sancha Carrillo, et d'Anne Ponce duchesse de Feria*, Séville, 1615, 1 vol. Les écrits de Roa, un des plus éloquens auteurs espagnols du 17ᵉ siècle, peuvent être considérés comme des modèles, pour la correction du style et la beauté de la diction.

ROALDÈS (François), d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, et devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans, du chagrin que lui causa la mort tragique du président Duranti. On a de Roaldès, I. *Annotationes in notitiam utramque, tùm Orientis, tùm Occidentis*. II. Un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*. III. D'autres *ouvrages* qui n'ont pas été imprimés.

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de Saint-Denis en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'étoit un homme d'un esprit cultivé et savant dans les langues. On a de lui la comédie

de *la Rapinière*, qu'il donna sous le nom de *Barquebois*. Il est plus connu par les livres suivans : I. *Méthode pour apprendre facilement la Géographie*, en 2 vol. in-12 ; assez bon ouvrage, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. II. *Emblème sur la Paix*, présenté au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBÉ DE BEAUVESET, né à Vendôme en 1725, est un de ces versificateurs dont la stérile abondance est presque toujours le signe de la médiocrité. Poëmes, satires, épîtres, odes, etc., forment la collection des œuvres de Robbé ; il s'est essayé dans presque tous les genres, et toujours il a échoué. Ses satires sur-tout sont remarquables par une dureté et par une bizarrerie de style vraiment rares et curieuses ; l'oreille est étonnée d'abord, et ensuite rebutée. C'est en effet une manière d'écrire sans exemple, et qu'on n'attraperoit pas quand on auroit le projet d'être parfaitement ridicule, à moins d'être aussi durement organisé que l'auteur : on croit, dit un critique, mâcher du fer en prononçant ses vers. En voici quelques-uns pris au hasard, au sujet de Beaumarchais :

Sur sa Goesman quel sel attique il verse,
Quand au palais avec elle il converse !
Qu'il fut gentil quand il représenta
Marin touchant l'orgue à la Ciota !
Quand, consommé dans notre art héraldique,
Du nouveau noble il fit l'écu critique ! etc.
Qui mieux que lui mania l'ironie ? etc.

Ces vers sont, dit le même critique, d'un homme de 60 ans, qui a fait des vers libertins aussi durs et plus dégoûtans que ses satires, et qui ont été bien caractérisés par ces deux vers de la Dunciade de Palissot :

Ami Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont les vers en dégoûtoient le monde.

Robbé a composé un poëme sur la V**. Piron lui dit un jour, après l'avoir entendu : « M. Robbé, vous avez l'air d'un auteur bien plein de votre sujet. Il passa ensuite du mauvais lieu au galetas des bateleurs de Saint-Médard ; il devint convulsionnaire et fanatique. Il a donné un poëme qu'il appela mon *Odyssée*, ou *Journal de mon retour de Saintonge*, en quatre chants, La Haye, 1760, in-12, que personne n'a jamais pu lire, et dont on n'a retenu que ces deux vers.

Quoi ! tu te piques de courage,
Me dis-je, et déjà tu perds cœur.

Quand on écrit ainsi, il faut avoir perdu la raison pour se faire imprimer. Cependant ce poëte a eu une sorte de réputation parmi les jeunes gens, et cela n'est pas difficile à expliquer ; il est le premier poëte de la France pour le cynisme. Il n'en falloit pas davantage pour être l'Apollon des libertins. Les autres ouvrages de Robbé sont, I. *Le débauché converti*, satire, 1736, in-12. Ce fut par cette pièce que l'auteur débuta dans la carrière littéraire. II. *Epître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi*, 1745, in-8° III. *Odes nouvelles*, 1749, in-12. IV. *Satire sur le goût*, 1752, *in-8°*. V. *Caquet Bon-bec la poule à ma tante*, 1765, in-12. C'est une des productions de Robbé qu'on lit encore aujourd'hui. VI. *Epître à M. de Saint-Foix*, 1767, in-12. VII. *Epître à M. mon protecteur*, 1768, in-12. VIII. *Satire au comte de****, 1776. IX. *La France libre*, poëme, 1791, in-8°. X. *Les victimes du despotisme épiscopal*, ou *les pucelles d'Orléans*, poëme en six chants, 1792, in-8°. L'auteur en donna une nouvelle édition dans la même année sous le titre suivant : *Poëme sur les vexa-*

tions exercées par trois évêques successifs d'Orléans, contre les religieuses de Saint-Charles. On a encore de Robbé quelques *Poésies fugitives*, insérées dans l'Almanach des muses. Ce poëte est mort à Saint-Germain-en-Laye dans un âge avancé.

* ROBBIA (Luc della), Cet artiste, qui florissoit sous Léon X, porta à un haut degré de perfection art que ses ancêtres exerçoient depuis long-temps, celui de peindre sur *terra invetriata*, ou sur de la terre vitriliée : cet art s'est perdu depuis, ou du moins est restreint à celui de peindre sur l'émail. Il exécuta de cette sorte les armoiries de Léon X, qui ornent les appartemens du Vatican, et il composa les parquets des loges. Raphaël faisoit un cas particulier de cet artiste, et l'avoit recommandé à la bienveillance de Léon X.

* ROBERJOT (Claude), né à Mâcon en 1753, embrassa l'état ecclésiastique et devint curé de sa ville natale. Pendant l'assemblée constituante, il fut président de l'administration de son département et se maria. Ensuite député supplémentaire de Saône et Loire à la convention nationale, il fut, en octobre 1794, nommé membre du comité d'agriculture et des arts. Envoyé dans la Belgique dans le courant de 1795, il y organisa les autorités républicaines, rappela dans leur domicile les manufacturiers, et ranima le travail par la confiance. Après son retour il présenta, en août et septembre, plusieurs rapports tendant à prouver l'utilité, la nécessité même de pousser les frontières de la France jusqu'au Rhin. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il en sortit le 20 mai 1797, et fut nommé à la fin de décembre ministre de la république à Hambourg, où il *rédigea* les utiles mémoires sur les établissemens de charité de cette ville. Il fut envoyé en ambassade près la république batave ; il passa de cette fonction à celle de ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt, à l'issue duquel il fut assassiné avec Bonnier, le 28 avril 1799, par un crime dont les auteurs sont encore ignorés. Il joignoit à des connoissances variées un esprit sage et une ame douce. Il avoit été nommé en mars au conseil des cinq-cents par le département de Saône et Loire ; et ce conseil arrêta, le 29 juin, que jusqu'à son remplacement, son nom seroit prononcé dans chaque appel nominal, et que sa place seroit occupée par un costume couvert d'un crêpe noir.

I. ROBERT DE COURTENAY, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenay sur la fin de l'an 1218. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avoit fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape excita par des indulgences plusieurs chrétiens à s'armer pour son secours. Ils passèrent en Orient sous la conduite de Guillaume de Montferrat ; mais ce général mourut. Ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois, qui avoit été promise à un gentilhomme bourguignon. Outré de voir qu'on lui préférât un empereur, il enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans les flots, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la

laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur l'an 1228. Ce prince n'avoit aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appeloient aux conquêtes ; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu par sa négligence à l'établissement des deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée ; celui de Thrébisonde et celui de Thessalonique... (*Voyez* COURTENAY.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, qui avoit été dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II.

II. ROBERT *ou* RUPERT dit *le Bref et le Débonnaire*, électeur Palatin, fils de Robert le Tenace, né en 1352, fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais que Wenceslas en avoit détaché ; mais ses efforts furent inutiles. Son attachement pour l'antipape Grégoire XII aliéna entièrement les esprits des princes d'Allemagne. Ils formèrent contre lui une confédération ; mais la mort de cet empereur arrivée le 18 mai 1410, à 58 ans, rompit leurs mesures. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avoient conservé le droit de haute-justice dans les terres de plusieurs seigneurs ; il leur céda ce droit par des priviléges. On ne reproche à ce prince qu'un peu trop de lenteur ; mais si l'on considère les manœuvres qu'il avoit à découvrir, les trames qu'il avoit à rompre, les ennemis secrets et puissans qu'il avoit à ménager ; si l'on examine les troubles que la mauvaise conduite de Wenceslas avoit excités, les irruptions et les ravages des brigands que les seigneurs favorisoient, et la triste situation où il trouva l'Allemagne, on concevra sans peine que la lenteur de ce prince fut un trait de prudence, pour rendre peu à peu à l'empire sa première tranquillité. Robert eut des vertus ; il aima ses sujets et les gouverna bien. Politique éclairé, bon prince, il ne lui manqua que des qualités guerrières. Il fut marié deux fois. On ignore le nom et la qualité de sa première femme ; il en eut un fils qui mourut avant son père. Son autre femme fut Elizabeth, fille de Frédéric, burgrave de Nuremberg. Cinq garçons et trois filles sortirent de ce second mariage. Les trois filles furent : Marguerite, mariée au duc Charles de Lorraine ; Agnès, au duc Adolphe de Clèves ; Elizabeth, au duc Frédéric d'Autriche. Les cinq garçons furent : Louis, qui fut la souche de la branche électorale éteinte en 1559 ; Jean, père de Christophe, roi de Danemarck ; Frédéric, mort sans postérité ; Othon, comte de Sintsheim ; enfin Etienne d'où descend la maison de Bavière.

III. ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage* et *le Dévot*, parvenu à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet son père, fut sacré à Orléans où il étoit né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avoit épousé Berthe sa cousine, fille de Conrad, roi de Bourgogne ; mais Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque, si nous en croyons le cardinal Pierre Damien. Cet anathème fit

en France tant d'effet que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux, qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avoit touché, passoient par le feu jusqu'aux plats où il avoit mangé, et jusqu'aux vases où il avoit bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre qui avoit la tête et le cou d'un canard. On ajoute que Robert fut si frappé de cette espèce de prodige qu'il se sépara de sa femme. Il contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume comte d'Arles et de Provence; mais l'humeur altière de cette princesse auroit bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Il se cachoit d'elle lorsqu'il laisoit des libéralités à ses domestiques : « Prenez garde, leur disoit-il, que la reine ne s'en aperçoive... » Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mort en 1002, sans enfans légitimes, laissa son duché au roi de France son neveu. Robert investit de ce duché Henri son second fils, qui depuis étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. (*Voy*. Henri Ier, n° X.) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils, Philippe-le-Hardi, chef de la 2e maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles-le-Téméraire, tué en 1477. Le roi Robert mérita par sa sagesse qu'on lui offrît l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa. Hugues, dit *le Grand*, qu'il avoit eu de Constance, étant mort, il fit couronner à Reims son second fils Henri Ier. Robert mourut le 20 juillet 1031, âgé de 60 ans, à Melun; c'étoit un prince savant, comme on l'étoit dans ce siècle. Helgaud, moine de Fleury, raconte dans la Vie de ce prince que, pour empêcher que ses sujets ne tombassent dans le parjure et n'encourussent les peines qui en sont la suite, il les faisoit jurer sur un reliquaire dont on avoit ôté les reliques, comme si l'intention ne faisoit pas le parjure! mais alors on ne raisonnoit pas mieux. Ce prince bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étoient emparés. La déprédation étoit telle que les séculiers possédoient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageoient à leurs enfans; ils donnoient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de leurs fils. Quoique Robert fût pieux, et qu'il respectât le clergé, on le vit cependant résister aux évêques avec une fermeté dont, depuis plusieurs siècles, on n'avoit point eu d'exemples. Luthéric, archevêque de Sens, avoit introduit dans son diocèse l'usage d'éprouver les coupables par la communion. Le monarque lui en écrivit dans les termes les plus forts. « J'en jure, dit-il, par la foi que je dois à Dieu : si vous ne vous corrigez, vous serez privé de l'honneur du sacerdoce. » Et le prélat fut forcé d'obéir. Il fit punir par le supplice du feu, en 1022, des chanoines d'Orléans, manichéens... C'étoit par fanatisme qu'il commit cette atrocité; car il n'étoit naturellement rien moins que cruel. Une dangereuse conspiration contre sa personne et son état ayant été découverte, et les

auteurs arrêtés, il prit le moment où leurs juges étoient assemblés pour les condamner au dernier supplice, et leur fit servir un repas splendide. Le lendemain, ils furent admis à la communion; alors Robert dit qu'il leur accordoit leur grace, « parce qu'on ne pouvoit faire mourir ceux que Jésus-Christ venoit de recevoir à sa table... » Un jour qu'il faisoit sa prière à l'église, il s'aperçut qu'un filou avoit déjà coupé la moitié de la frange de son manteau, et qu'il continuoit pour l'avoir toute entière. « Mon ami, lui dit-il d'un air de bonté, contente-toi de ce que tu as pris; le reste sera bon à quelqu'autre. » Robert cultiva les sciences, et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes*, qu'on chante encore dans l'église. Quelques auteurs lui ont attribué la prose *Veni, sancte Spiritus*, qui est vraisemblablement d'Hermanus Contractus. (*Voyez* INNOCENT II.) Son règne fut heureux et tranquille. Il institua, selon quelques auteurs, l'ordre de l'Etoile, attribué communément au roi Jean. (*Voy.* HERIBERT.)

IV. ROBERT, frère du roi Eudes. *Voy.* CHARLES III, n° III; et à la Généalogie de BOURBON.

V. ROBERT DE FRANCE, second fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie l'an 1237. C'étoit dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à St. Louis l'empire pour Robert; mais les seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, furent d'avis de la rejeter. Ils répondirent au pape : « Que le comte Robert se tenoit assez honoré d'être frère d'un roi qui surpassoit en dignité, en forces, en biens, en noblesse, tous les autres potentats du monde. » (*Voy.* aussi à l'article de GRÉGOIRE IX, comment le saint roi reçut cette offre.) Robert suivit St. Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea avec plus de bravoure que de prudence la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivoit les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé par les pierres, les bûches et les autres choses qu'on jetoit par les fenêtres. C'étoit un prince intrépide, mais trop fougueux, trop opiniâtre, et trop querelleur.

VI. ROBERT II, comte d'ARTOIS, fils du précédent, surnommé le *Bon* et le *Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles Ier, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonois en Sicile en 1289, les Anglais proche Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit dans cette journée la réputation et la vie. Brave, mais violent et emporté, il n'étoit bon que pour un coup de main. Mahaud sa fille hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles : Jeanne, femme de Philippe-le-Long, et Blanche, femme de Charles-le-Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avoit un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud; mais il perdit son procès par deux arrêts rendus en 1302

et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois son beau-frère, à qui il avoit rendu de grands services. Il manquoit de titres pour faire valoir ses prétentions; il ne rougit point de s'en procurer par une voie honteuse. La Divion, demoiselle de Bethune, lui en fabriqua de faux qu'il produisit avec confiance. Malheureusement pour lui, cette fille fut soupçonnée d'imposture, arrêtée, et confessa devant le roi toutes ses manœuvres. La fausseté des titres ayant été reconnue, Robert, au lieu de profiter de l'indulgence de Philippe, le choqua par une roideur déplacée. On poursuivit le procès; on condamna au feu la Divion, et Robert fut banni du royaume en 1331. Errant et fugitif, il se livra au plus affreux désespoir. Il voulut employer la magie pour faire périr le roi, et dépêcha des scélérats pour l'assassiner. Enfin ayant trouvé un asile auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France; source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siége de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils, nommé Charles, mort en 1472, sans postérité.

VII. ROBERT d'Anjou, dit *le Sage*, 3e fils de Charles-le-Boîteux, succéda, en 1309, à son père roi de Naples par la protection des papes et la volonté des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il prit le parti des pontifes romains contre l'empereur Henri VII, et, après la mort de ce prince, il fut nommé, en 1313, vicaire de l'empire en Italie, quant au temporel, jusqu'à ce qu'on élût un nouvel empereur. Ce fut Clément V qui lui donna ce titre, en vertu du droit qu'il prétendoit avoir de gouverner l'empire pendant qu'il étoit vacant. Robert régna avec gloire 33 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1343, âgé de 64 ans. Ce prince, dit de Montigni, n'avoit pas les qualités qui font les héros; mais il avoit celles qui font les bons rois. Il étoit religieux, affable, généreux, bienfaisant, sage, prudent et zélé pour la justice. On l'appeloit le *Salomon* de son siècle. Ami des pauvres, il fit mettre à la porte du palais une sonnette qui l'avertissoit quand on vouloit les écarter de sa personne. Il n'avoit d'autre passion qu'un amour extrême pour les lettres. Il disoit « qu'il renonceroit plutôt à la couronne qu'à l'étude. » Sa cour devint l'asile des sciences, qu'il encouragea autant par son exemple que par ses bienfaits. Ce prince possédoit la théologie, la jurisprudence, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Boccace disoit que, « depuis Salomon, on n'avoit point vu de prince aussi savant sur le trône. » Il n'avoit jamais eu de goût pour la poésie; il la méprisoit même, comme font mal à propos la plupart des savans. Un entretien qu'il eut avec Pétrarque le désabusa; il retint ce poëte auprès de lui, et s'exerça même à composer quelques *poésies* toscanes qui nous sont restées. Il étoit peu porté au métier de la guerre, pour lequel il n'avoit pas de grands talens;

aussi, parmi les ornemens de son tombeau, on voit un loup et un agneau qui boivent dans le même vase. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France par inclination et par intérêt. Outre que Robert détestoit les querelles entre les princes chrétiens, il avoit étudié la science des astres, moins pour en connoître le cours, que pour tacher d'y lire l'avenir. Il croyoit avoir vu écrit dans le ciel un malheur pour la France, si Philippe hasardoit une bataille contre les Anglais.

VIII. ROBERT, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, deuxieme fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avoit fait donner. Il eut à réprimer dans les commencemens les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Beudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avoit injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemarck, qui s'étoit emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfred et Edouard. L'an 1035, il entreprit nus-pieds le voyage de la Terre-Sainte; à son retour il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, qu'il avoit fait reconnoître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

†IX. ROBERT, *dit* COURTE-CUISSE, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, fut établi, l'an 1087, duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume-le-Roux. (*Voy.* ce mot.) Ce fut un des plus vaillans princes de son siècle dans les combats, et un des plus foibles hommes dans sa conduite. A la croisade de 1096 il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut en grande partie les batailles qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche, l'an 1098, où ils perdirent cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi des seigneurs de sa cour, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri, son jeune frère, après la mort de Guillaume-le-Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai, par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134. On doit citer à sa gloire le trait suivant, qui prouve une ame sensible et généreuse. Henri, son frère, dont on vient de parler, ayant excité quelque trouble, prit les armes, et se retira au mont-Saint-Michel, où il fut assiégé par ses frères. Réduit à manquer d'eau, il en fit demander à Robert, qui lui en envoya, et même ajouta à ce présent un tonneau de vin. Guillaume-le-Roux blâma fort ce trait d'humanité. « Eh! lui répondit Robert, quelque tort que notre frère ait avec nous, devons-nous souhaiter qu'il meure de soif? Nous pouvons dans la suite avoir besoin d'un frère, où en retrouverions-nous un autre quand nous aurons perdu celui-ci? » Un autre trait non moins honorable de Robert est celui-ci. Il avoit été blessé dans un combat d'une

flèche empoisonnée. Les médecins déclarèrent qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure. « Mourons, dit-il, je ne serai jamais assez cruel et assez injuste pour souffrir que quelqu'un s'expose à la mort pour moi. » La princesse Sibylle, sa femme, prit le temps de son sommeil, suça la plaie, et perdit la vie en la sauvant à son mari. *Voyez* ODON, n°. II.

X. ROBERT DE BRUS, seigneur écossais, aspira au trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul *ou* Baillol, qui avoit usurpé la couronne d'Écosse par le secours d'Edouard Ier, roi d'Angleterre. Fils du compétiteur de Bailleul, il résolut de délivrer sa patrie et de soutenir les droits de sa naissance. Il confia ses projets à un Écossais appelé Cummin; cet ami infidèle en avertit Edouard. Brus qui étoit à la cour de ce prince, informé qu'on l'observoit, s'évade, paroît en Ecosse au milieu d'une assemblée de seigneurs, leur découvre ses sentimens, et les exhorte à briser leurs fers. Le perfide Cummin, seul, ayant été insensible à ses raisons, Brus l'attaqua au sortir de l'assemblée et le coucha sur le carreau. «Le traître est-il mort, lui demanda le chevalier Kirck-Patrich? — Je le crois, répondit Brus. — Quoi! dit le chevalier, est-ce une chose à laisser dans l'incertitude? je veux en être sûr. » Il courut aussitôt poignarder Cummin. Les Ecossais saisirent avec ardeur l'espérance de la liberté; ils couronnèrent Brus, et chassèrent encore les Anglais. Brus, paisible possesseur du trône, rendit l'Ecosse très puissante et très-florissante. C'étoit un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart. *Voy.* MORTIMER.

XI. ROBERT DE BAVIÈRE, prince Palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince électeur Palatin du Rhin, et d'Elizabeth fille de Jacques I, roi d'Angleterre et d'Ecosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles Ier, son oncle, le fit chevalier de la jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil-privé en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais en 1664. Le prince Robert défit l'année suivante la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre en 1673; il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur. Ce prince, mort le 29 novembre 1682, s'appliquoit aux sciences, entre autres à la chimie.

XII. ROBERT IV, comte D'ALENÇON, est peu connu dans l'histoire. En lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1219, sa sœur Alix donna le comté à Philippe Auguste en 1220. Saint Louis en investit ensuite son fils Pierre, qui mourut sans enfans,

au retour de l'expédition d'Afrique en 1283. Charles de Valois, frère de Philippe VI, *dit* de Valois, descendant comme lui de Philippe III, *dit* le Hardi, fut duc d'Alençon, et mourut en 1346. Jean II, son arrière-petit-fils, ayant favorisé le dauphin contre son père, Charles VII, fut condamné à mort en 1456, sous prétexte d'intelligence avec les Anglais; la peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle: en 1461, Louis XI, parvenu à la couronne, l'en délivra. Ce duc s'engagea encore avec les Anglais, et fut jugé à mort en 1474; Louis XI commua encore la peine en une prison perpétuelle, où il resta dix-sept mois. Il venoit d'être remis en liberté, lorsqu'il termina sa carrière en 1476. Son fils René fut aussi condamné, en 1482, à passer sa vie en prison, pour avoir voulu vendre son duché au duc de Bourgogne. Charles VIII l'en fit sortir en 1483, et il vécut jusqu'en 1492. Son fils Charles premier prince du sang et connétable de France, mort de honte en 1525 pour avoir fui à la bataille de Pavie, n'eut point de postérité, et son duché fut réuni à la couronne. Le duché fut donné au dernier des fils de Henri II: (*V*. François de France, n°. XI.) La mort de ce prince, qui ne laissa point de lignage, fit encore réunir la ville d'Alençon au domaine. Cette ville fut depuis une partie de l'apanage de Gaston, fils de Henri IV duc d'Orléans. Il passa en 1660 à Isabelle d'Orléans, sa seconde fille, mariée à Joseph de Lorraine duc de Guise. Après la mort de cette princesse en 1696, le duché fut encore réuni à la couronne; et par lettres-patentes le nom en fut donné au fils de Charles, duc de Berri, petit-fils de Louis XIV, lequel mourut en 1713.

XIII. ROBERT, second fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont le plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il épousa, en sa qualité de comte, une femme nommée Herleve, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa en 1004 Olaüs, roi de Norwège, appelé au secours du duc Richard II contre la France. Dans sa vieillesse il se convertit, et mourut l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri VI, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, *dit le Hardi*, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404 il avoit cédé au roi de France Charles VI ce comté, qui servit d'apanage à François duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569; mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, il fut réuni à la couronne. Enfin il fut donné à la maison de Bouillon en échange de Sédan..... *Voyez* l'Histoire généalogique de France par le P. Anselme, et l'Abrégé chronologique des grands Fiefs, in-8°.

XIV. ROBERT (St.), premier abbé de la Chaise-Dieu, mort le 17 avril 1067.

XV. ROBERT (St.), abbé de Molesme en Bourgogne, premier auteur de l'ordre de Cî-

teaux, mort le 21 mars 1108, à 84 ans, et canonisé en 1222 par Honorius III. En 1075 vingt-un des religieux de son abbaye de Molesme voulant suivre à la lettre la règle de saint Benoît, se retirèrent avec Robert à quatre lieues de Dijon, dans un désert appelé Cîteaux (*Cistercium*), à cause des citernes qui s'y trouvoient. Eudes Ier, duc de Bourgogne, leur fit bâtir une maison qu'ils commencèrent d'occuper en 1098. L'année suivante, Robert, à qui l'évêque de Châlons avoit donné le bâton pastoral en qualité d'abbé, retourna à Molesme, et laissa à Albéric le gouvernement de Cîteaux. Etienne, qui succéda à Albéric, fit les principaux statuts de l'ordre. *Voy.* ETIENNE, n° XIII, *et* BERNARD, n° III.

XVI. ROBERT, né à Thorigny en Normandie, et abbé du Mont-Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la continuation de la *Chronique de Sigisbert* et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que Dom d'Acheri a donné à la fin des Œuvres de Guibert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

XVII. ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre dans le pays de Suffolck, de pauvres parens. Ses talens lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1235 l'évêché de Lincoln. Il s'opposa fortement aux entreprises de la cour de Rome et des moines sur la juridiction des ordinaires ; et eut un démêlé considérable avec Innocent IV sur une dispense que ce pape avoit accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Ses écrits, encore plus que son zèle à défendre la juridiction épiscopale contre les moines et contre Innocent IV ont conservé son nom. Sans parler de son *Abrégé de la Sphère*, de ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, ni de quelques-unes de ses *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons seulement son ouvrage sur les *Observations légales*, réimprimé à Londres dans le 17e siècle, et son *Testamentum XII Prophetarum*, Hagueneau, 1532, in-8°, très-rare. Dans ses autres *écrits* il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglemens des ecclésiastiques. Ce prélat aimoit les lettres et les protégeoit.

XVIII. ROBERT (Claude), né à Bar-sur-Aube vers 1564, devint précepteur d'André Frémiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand-vicaire de Châlons-sur-Saône, et mourut le 16 mai 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé, *Gallia Christiana*, qu'il publia en 1625, en un vol. in-fol. Les célèbres de Sainte-Marthe augmentèrent dans la suite cet ouvrage utile, infiniment moins inexact que dans les premières éditions, depuis que les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en ont donné une nouvelle qui est en douze vol. in-folio, et qui n'est pas achevée.

XIX. ROBERT. *Voyez* DUMONT, n°. I.

† XX. ROBERT (Nicolas), né à Langres vers l'an 1610, s'atta-

cha à Gaston de France, duc d'Orléans. Ce prince, non content de pensionner quelques célèbres botanistes et de faire fleurir dans ses jardins les plantes rares, voulut encore orner son cabinet des figures de ces plantes. Il y employa Robert, dont personne n'a jamais égalé le pinceau dans cette partie. Cet habile artiste *peignit* chacune d'elles sur une feuille de vélin de la grandeur d'un in-folio, avec une exactitude merveilleuse. Il représenta sur de semblables feuilles les oiseaux et les animaux rares de la ménagerie du prince. Gaston eut insensiblement un assez grand nombre de ces miniatures; il en forma divers porte-feuilles, dont la vue lui servoit de récréation. Les porte-feuilles furent acquis après sa mort par Louis XIV, qui nomma Robert peintre de son cabinet, et à l'exemple de Gaston, lui donna cent francs de chaque nouvelle miniature. Robert, flatté par ces distinctions, s'appliqua si fidèlement à son objet, que par un travail assidu d'environ vingt ans qu'il vécut encore, il forma de sa main un recueil de peintures d'oiseaux et de plantes, aussi singulières par leur rareté que par la beauté et l'exactitude de leur dessin. Il mourut en 1684. Son ouvrage, qui se continue toujours, fait le plus beau Recueil qui soit au monde en ce genre.

XXI. ROBERT DE VAUGONDY (N.), géographe ordinaire du roi, né à Paris en 1688, mort en 1766, est très connu par son *Atlas portatif*, in-4°, et par son grand *Atlas* en 108 cartes, 1753, éclairoit ses connoissances géographiques par celles de l'histoire : on a encore de lui, I. *Abrégé des différens systèmes du monde*, 1745, in-16. II. *Introduction à la géographie*, par Sanson, 1743, in-8°. III. *Géographie sacrée*, 1746, deux vol. in-12. IV. *Usage des globes*, 1752, in-12. ROBERT, son fils, a soutenu dignement son nom. On peut assurer que c'est à ces deux savans qu'on doit attribuer les nouveaux progrès que la géographie fit en France, par le soin et l'exactitude qu'ils mirent dans la composition de leurs cartes.

*XXII. ROBERT (Marie-Anne ROUMIER, épouse de), née à Paris en 1705, et morte en 1771, aima dès son enfance les romans, et après en avoir beaucoup lu, se mit à en composer. Nous en avons d'elle plusieurs qui n'eurent qu'un succès éphémère, parce que le style ne les a pas soutenus. I. La *Paysanne philosophe*, 1762, quatre parties in-12. Ce roman, peu vraisemblable, n'eut aucun succès, et n'en méritoit pas. II. La *Voix de la nature*, 5 parties. III. *Voyages de Milord Ceton* dans les sept planètes, 1765, 7 parties. L'idée est ingénieuse, mais l'auteur n'a pas su en tirer parti. IV. *Nicole de Beauvais*, ou l'*Amour vaincu par la reconnoissance*, 1767, deux vol. in-12. V. Les *Ondins*, conte moral, 1768, deux vol. in-12.

*XXIII. ROBERT (Jules), homme de loi et littérateur piémontais, né à Barge, près Pignerol, fut nommé, en 1799, agent diplomatique du gouvernement provisoire du Piémont près la république cisalpine, et après la bataille de Marengo, en 1800, membre du conseil du gouvernement, chargé de l'inspection des affaires militaires. Il quitta cette place pour se rendre de nouveau, en qualité de député du Piémont près la république cisalpine, fonction qu'il remplit jusqu'au moment de l'organisa-

tion des six départemens piémontais. Le premier consul le nomma préfet du Tanaro : il acheva d'organiser ce département, qu'il administra avec succès; et s'étant rendu à Pise, dans l'hiver de 1802 à 1803, il y mourut d'une hémorragie de poitrine dans la vigueur de l'âge. Il avoit voyagé en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie, où il s'étoit lié avec les hommes les plus instruits. Il étoit membre de l'académie d'agriculture de Turin et de différentes sociétés littéraires.

* XXIV. ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysages, né à Paris en 1735, montra un goût particulier et des dispositions prononcées dès la plus tendre jeunesse. Un jour étant au collége de Navarre, où il suivoit ses études, il fit un dessin sur le dos de la copie d'une composition en grec, sur laquelle il eut un prix. L'abbé Lebatteux, son professeur, en fut si frappé, qu'il s'écria : « Robert, tu seras peintre!» Il garda le dessin, le fit encadrer et ne le renvoya à son élève que le jour de sa réception à l'académie de peinture. Le jeune Robert, après avoir terminé ses classes avec succès, s'adonna entièrement au dessin. Il se rendit à Rome en 1753 pour se perfectionner, et y demeura douze ans. Tous les monumens des arts qui se présentoient à ses yeux, toutes les ruines de l'antiquité furent *dessinées* par lui sous les aspects les plus intéressans; et c'est ainsi qu'il se forma une collection précieuse de dessins, qui a été dans la suite une mine féconde dans laquelle il puisoit la majeure partie des riches et belles compositions dont il formoit ses tableaux. Robert avoit déjà obtenu des succès en Italie lorsqu'il revint à Paris; il fait un *tableau*, le présente à l'académie, et il y fut agrégé et reçu en même temps. La perfection de son ouvrage commanda pour ainsi dire cette sorte d'innovation de la part de l'illustre compagnie dont il sollicitoit l'association. Ce fut là l'époque de la grande réputation de Robert dans un genre de peinture qui lui étoit particulier, bien qu'il eût été traité avec succès avant lui par J. P. Panini; mais il avoit l'art de donner à ses tableaux une physionomie si nouvelle et si particulière par la manière de les composer, qu'on peut le considérer comme le créateur du genre qu'il avoit adopté. Il falloit tout le génie de Robert pour intéresser le spectateur et fixer son attention sur des murs déchirés de vétusté, sur des chapiteaux renversés, des colonnes abattues et sur des statues brisées. Par la manière de les présenter sur la toile, il avoit le rare talent d'animer ces débris, tristes restes des monumens des arts d'un grand peuple, et par là de rappeler une foule de souvenirs. La couleur est agréable, son pinceau rempli de feu et sa touche facile; les nombreux *tableaux* qu'il a produits sont enrichis de groupes de figures toujours analogues aux sites qu'il a peints; et les épisodes dont il a embelli ses peintures portent l'empreinte de cette philosophie douce et gaie, qui étoit le fond de son caractère et qui faisoit tout le charme de la société. Il avoit une mémoire très-heureuse, remplie de faits intéressans qu'il racontoit d'une manière attachante, et qui faisoient souvent l'agrément des sociétés où l'on pouvoit le posséder. Exercé dans les langues des savans, jamais il n'a eu besoin du secours de personne pour les inscriptions grecques et latines qu'il a placées

sur les monumens de l'antiquité qu'il a peints. Il se maria en 1767. Cette union a été parfaite, sans interruption; et de toutes les sensations délicieuses dont il a joui pendant le cours de sa vie, celle que lui inspiroit une femme d'un rare mérite l'emportoit sur toutes les autres. Du nombre de ses chefs-d'œuvre sont, Une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison carrée* de Nismes, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu* de Paris, l'*Escalier du Bernin* au Vatican, les *Catacombes* de Rome, des *Bains publics*, les *Ruines du château de Meudon*. Il a fait deux tableaux plus remarquables encore. Le premier, de la magnifique galerie du musée Napoléon, qui n'étoit alors que projetée, et dont il a fixé le plan pour joindre le palais des Tuileries avec celui du Louvre, par une galerie parallèle à celle qui existoit du côté de la rivière; Robert, par cette invention ingénieuse, a fixé l'effet de l'admirable et riche perspective que présentera bientôt cet ensemble de merveilles dont l'empereur a ordonné l'exécution. Dans son second tableau, Robert s'est transporté à une période plus éloignée de nous que la plus longue durée des empires et des frêles ouvrages des hommes. Il a peint les ruines de ce même édifice que son pinceau venoit de consacrer à l'admiration de la postérité. Tout y paroît bouleversé; quelques masses seulement, quelques colonnes, dont la solidité a fatigué le temps, restent debout et conservent l'ordonnance de l'édifice que l'on doit à son génie créateur. C'est un autre aspect des mêmes lieux, une autre population, d'autres costumes; des voyageurs cherchent parmi ces riches débris quelques monumens de notre histoire. Le seul Apollon du Belvédère, que Paris doit aux conquêtes de Napoléon, éternel miracle des arts, est conservé tout entier, et semble éclairer ces belles ruines. On y peut reconnoître encore des fragmens précieux, derniers témoins de notre âge. La fin d'Hubert Robert a été heureuse comme toute sa vie; la palette et les pinceaux à la main, animant encore la toile sur laquelle il traçoit sa dernière pensée, il s'éteignit sans effort, et mourut le 15 avril 1808, à l'âge de 75 ans. Robert avoit été garde des tableaux du roi, et fut nommé ensuite conservateur du musée Napoléon. Du nombre de ses élèves, on ne connoît que M. Vauzèle, qui fut envoyé en Espagne par M. Delaborde, pour y copier les monumens les plus remarquables, et dont les dessins enrichissent le bel ouvrage que cet amateur des arts a donné au public.

* XXV. ROBERT DE LUZARCHES, architecte au 13e siècle, eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et qui fut achevée en 1288, par Renault, qui fit graver l'inscription suivante sur le pavé de la nef.

En l'an de grâce mil deux cens
Et vingt, fut l'œuvre de Gheens.
Premierement encommenchié.
Adont iert de chest évêchié
Everard, évêque bénis,
Et le roy de France Loys
Qui fust fil Philippe-le-Sage.
Chil qui maître estoit de l'ouvrage,
Maître Robert estoit nommé
Et de Luzarches surnommé.
Maître Thomas fû après lui
De Cormont, et après cestui,
Son fils maître Renault, qui mettre
Fit à chest point-chi cette lettre,
Que l'incarnation valoit
Treize cens ans, douze en falloit

Ces vers ont cela de bon, qu'ils constatent un fait historique.

* XXVI. ROBERT D'AUXERRE, chanoine régulier de Saint-Marieu d'Auxerre, ordre de prémontré, connu sous le nom de *Robertus Altisiodorensis*, mort en 1212, est auteur d'une chronique intitulée *Chronologia rerum toto orbe gestarum ab ejus origine usque ad ann. Christi* 1200. Cet ouvrage a été continué jusqu'en 1228 par un autre chanoine régulier du même ordre, nommé Hugues. On a imprimé et publié à Troyes en 1609 une édition du *Chronologia rerum*, avec la continuation.

XXVII. ROBERT, duc de Glocester. *Voyez* HASTINGS.

XXVIII ROBERT DE GENÈVE. *Voy*. GENÈVE.

XXIX. ROBERT D'ARBRISSEL. *Voy*. ARBRISSEL.

XXX. ROBERT SORBON. *Voyez* SORBONNE.

* ROBERTELLS (François), professeur de philosophie et de rhétorique à Lucques, Pise, Bologne, et Padoue, mort en 1567. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus marquant est un *Commentaire étendu sur les poëtes grecs et latins*.

*I. ROBERTI (Michel), de Florence, qui vivoit dans le 15ᵉ siècle, a laissé une *Histoire* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'anné 1430, dans laquelle il cherche à prouver que les changemens, la décadence et la chûte des royaumes et des monarchies sont la suite inévitable des fautes des gouvernans.

II. ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes l'an 1569, enseigna la théologie et l'Écriture sainte à Douai, à Trèves, à Wurtzbourg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont, I. *Dissertatio de Superstitione*, 1614. II. *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græcè et latinè*, Mayence, 1615, in-folio. III. *Tractatus de Magneticâ vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le P. Roberti y démontre les impostures de Goclénius qui prétendoit guérir toutes les maladies avec l'aimant. (*Voy*. GOCLÉNIUS.) Il fit suivre cette dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. IV. Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélemi étoit le même que Nathanaël; Douai, 1619, in-4°. V. *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4° : cette histoire est curieuse.

I. ROBERTSON (Guillaume), théologien anglais, a publié un *Dictionnaire hébreu*, Londres, 1680, et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1695 : ces deux ouvrages, de format in-4°, jouissent de l'estime des savans.

* II. ROBERTSON (George), peintre de paysage qui a eu quelque renommée, né à Londres d'un marchand de vin, se livra aux dispositions qu'il avoit pour le dessin. Il voyagea en Italie, et après avoir fait ses études à Rome, il revint à Londres, où il ne trouva point l'encouragement auquel il s'attendoit. Il passa à la Jamaïque, et c'est à ce voyage qu'on doit les six belles *vues* de cette île qu'il a laissées. Dégoûté du séjour des Indes occidentales, il revint à Londres, où il se mit à enseigner le dessin, il réussissoit particulièrement très-bien à rendre les arbres, leurs branches et

4 vol. in-12; elle a encore été traduite par MM. Suard et Jansen. Paris, 1778, 2 vol. in-4°. La même traduction a été revue sur la seconde édition anglaise par M. Gomicour de Derival, Roterdam, 1779, 4 vol. in-12. Robertson employa huit ans à composer cette histoire, pleine de faits curieux, présentés avec art et une noble simplicité; il y décrit la découverte du nouveau monde, les progrès des armes des Espagnols et ceux des colonies qu'ils y ont fondées; et c'est principalement de l'Espagne qu'il a tiré les renseignemens qui ont servi à composer cette histoire. II. *Recherches historiques sur l'Inde*, Londres 1790, grand in-4°, et 1799. Elles ont été traduites en français, Paris, 1792, in-8°: on y trouve le rapport des connoissances que les anciens avoient recueillies sur cette contrée, et des notices sur les progrès de son commerce avant et après le passage du cap de Bonne-Espérance, sur l'état civil, les lois, les arts, les sciences, les mœurs et les institutions religieuses d'un peuple antique qui a enrichi les autres des débris de ses connoissances, et qui a encore tant de liaisons avec l'Europe par la fertilité et les richesses de son territoire. La collection complète des *OEuvres* de Robertson est en 8 vol. in-4° ou 10 vol. in-8°. Il est mort principal de l'université d'Edimbourg, au mois de juin 1793, laissant cinq enfans. En 1806, M. Ymbert a publié un Essai historique sur la Vie et les ouvrages de Robertson, traduit de l'anglais.

* IV. ROBERTSON (Joseph), savant théologien anglais, né en 1726 à Knipe, au comté de Westmoreland, mort en 1802, prit les ordres, obtint le vicariat de Herriard, au comté de Hampt. En 1764 Robertson étoit coopérateur du *Critical Review*, où il travailla jusqu'en 1785; en 1770, il devint recteur de Sutton, au comté d'Evrex; et en 1779, vicaire de Horn-Castle au comté de Lincoln. En 1782 cet auteur publia son *Introduction à l'étude de la belle littérature*, un volume très petit, mais très-utile, et qui fut suivi de l'*Essai sur la ponctuation*, ouvrage d'un très-grand mérite. En 1788 il donna sa *Dissertation sur la chronique de Paros*; cette production ne fut pas reçue comme elle le méritoit. En 1795 Robertson publia une *Nouvelle traduction en anglais du Télémaque* de Fénélon, *avec des notes et la Vie de l'auteur*. Enfin en 1798 il a donné un *Essai sur la nature de la poésie anglaise*.

ROBERVAL (Gilles Personne sieur de), né en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais, devint professeur de mathématiques au collége de Maître-Gervais à Paris, et disputa ensuite la chaire de Ramus, qu'il emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au collége-royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de *Balances*, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité de Mécanique* dans l'*Harmonie* du père Mersenne. II. Une édition d'*Aristarcus Samius*, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut le 27 octobre 1675. Sa présomption l'engagea dans quelques disputes avec Des-

cartes, dont il ne sortit pas à son avantage. Il eut l'injustice de lui contester la gloire de ses inventions analytiques, et voulut déprimer son savoir géométrique. Descartes, en vrai philosophe, se contenta de lui proposer un problème dont il ne trouva la solution qu'avec une extrême difficulte, et après de très-longues méditations.

† I. ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore), né à Arras en 1759, d'un avocat au conseil supérieur d'Artois, qui, s'étant ruiné par ses dissipations, quitta la France long-temps avant la révolution, établit une école à Cologne, passa en Angleterre et de là en Amérique, où il laissa ignorer son existence. M. de Gonzié, évêque d'Arras, contribua à envoyer Robespierre au collége de Louis-le-Grand, où il montra dès son bas âge un caractère sombre et méchant, quoique timide : l'abbé Proyart, son principal, fut le dispensateur des secours que lui continuoit l'évêque d'Arras; et l'abbé Aimé, chanoine de Paris, dont il fut depuis le persécuteur, lui accorda sa table. Après avoir terminé ses études, il suivit quelque temps le barreau de sa patrie, et y plaida la cause du paratonnerre de Saint-Omer. Les échevins de cette ville avoient proscrit cette découverte comme dangereuse, et fait défense de l'employer, Robespierre obtint du tribunal d'Arras, plus éclairé, la liberté pour sa partie de rétablir le paratonnerre qui avoit été abattu sur sa maison. Dans le *Mémoire* qu'il fit à cette occasion, en 1783, se trouve le plus grand éloge de Louis XVI, auquel il fit couper la tête dix ans après. L'académie de Metz ayant proposé pour sujet de son prix, en 1784, de déterminer l'origine de l'opinion qui étendoit sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes subies par un coupable; le discours de Robespierre fut couronné et publié l'année suivante. Il étoit présomptueux et jaloux des talens, de la richesse et de la grandeur. S'étant donné l'air d'un philosophe et d'un désapprobateur, affichant une morale austère et le patriotisme le plus ardent, il fut nommé député du bailliage d'Arras, aux états généraux en 1789, où il se fit remarquer plutôt par son originalité que par son éloquence. Il commença sa carrière politique le 27 juillet 1789 par le discours suivant, sur le secret des lettres : « La première de toutes les lois est le salut du peuple. Obligé par le plus impérieux de tous les devoirs de venger l'attentat projeté contre les représentans de la nation, on doit se servir de tous les moyens possibles. Le secret des lettres est inviolable; mais il est des circonstances où on doit le violer. Qu'on ne cite pas l'exemple de Pompée qui brûla les lettres adressées à Sertorius; Pompée étoit un tyran, un oppresseur de la liberté publique, et nous, nous en sommes les restaurateurs. » Courtisan de Mirabeau qui le méprisoit, il s'en éloigna à mesure que ce dernier perdit de la faveur populaire. Il divagua dans de nombreux discours sur la liberté de la presse, sur les conspirations prétendues du gouvernement, sur le droit qu'il vouloit qu'on accordât à tout homme sans propriété d'entrer dans les emplois publics. Il s'opposa à ce qu'on donnât au monarque le droit de la paix et de la guerre,

et à ce qu'on le déclarât inviolable ; il n'en soutenoit pas moins encore, à la fin de la session, « que le régime monarchique étoit le seul qui convînt à un empire aussi grand que la France. » Il ne parla des prêtres et des émigrés qu'avec une modération qu'on ne lui soupçonnoit pas. Il combattit Barnave dans son opinion sur les colonies ; et lorsqu'on discuta le code criminel, on le vit représenter la peine de mort comme injuste, contraire à la nature, et en demander l'abolition. Deux ans après, celui qui avoit défendu la vie même des parricides, faisoit égorger des milliers d'innocens par les tribunaux. Après la session, Robespierre fut nommé accusateur public auprès du tribunal criminel du département de Paris. Il ne voulut pas accepter cette fonction ; mais il suivit exactement la société des jacobins, et rédigea un journal sous le titre de *Défenseur de la Constitution monarchique*. Il ne joua aucun rôle dans les mouvemens du 20 juin et du 10 août, ni dans les massacres de septembre ; mais il chercha bientôt à en recueillir le fruit. Élu membre de la convention, il ne tarda pas à la dominer. En vain Louvet, le ministre Roland, et plusieurs autres l'accusèrent-ils de vouloir s'élever à la dictature ; il triompha de leurs efforts et les conduisit presque tous à l'échafaud. Après le procès de Louis XVI, il poursuivit toute la famille des Bourbons, et unit à cette proscription celle des Girondins, des partisans de Danton, d'Hébert et de tous ceux qui osèrent aspirer à partager sa puissance. Aussi le premier disoit : « Tout ira bien encore tant qu'on dira Robespierre et Danton ; mais malheur à moi si l'on dit jamais Danton et Robespierre. » A peine ce dernier eut-il pris la direction du comité de salut public, qu'il couvrit la France de dénonciations, de tribunaux assassins, et d'une terreur si générale et si profonde, que tout Français craignit de se confier à son parent, à son voisin, à son ami, et ne vit autour de lui que des échafauds. Plusieurs proconsuls, non moins féroces, allèrent par ses ordres inonder de sang les principales villes dans chaque département, et la Vendée devint le théâtre de leur rage ; c'est alors que leur chef s'écria dans l'assemblée : « Que la république s'étoit glissée en France au milieu des cadavres et à l'insçu de tous les partis. » La convention, subjuguée par Robespierre, ne fut plus, comme il l'appeloit lui-même, que sa *machine à décrets*. Dès-lors on l'entendit dire sans cesse, soit dans l'assemblée, soit aux jacobins, *je veux*. Son ton étoit quelquefois celui d'un illuminé. On a prétendu qu'il croyoit les prêtres utiles à ses projets ; cependant ils furent proscrits sous sa tyrannie. Mais il vouloit devenir le chef d'une religion, et commença son sacerdoce en faisant établir une fête en l'honneur de l'*Être Suprême*, auquel il daigna donner un *brevet d'existence* en le reconnoissant par un décret. Robespierre présida cette cérémonie religieuse, qui eut lieu dans le jardin des Tuileries. Tous les membres de la convention avoient des habits bleus, dits de *roi*. Robespierre, pour se distinguer de ses collègues, avoit un habit bleu-violet, comme les rois de France, lorsqu'ils étoient en deuil. « Ce qui est digne de remarque, dit un historien, c'est que la France, gémissant sous les luttes

des différens partis, applaudit un instant au coup que leur porta Robespierre, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran. Si, content d'avoir abattu les premières têtes de la convention, il eût épargné ses autres collègues, parmi lesquels il ne se trouvoit plus personne qui osât prétendre au premier rang, sa puissance eût probablement été d'une plus longue durée; mais lâche, timide et défiant, sentant sa foiblesse et croyant la masquer à force de barbarie, il voulut continuer à proscrire, et força ainsi à la résistance des gens qui n'eussent peut-être pas mieux demandé que de servir, et de commander sous lui : la vue du danger ranima leur courage; et certains de leur perte, ils voulurent tenter au moins de se sauver par un coup d'audace. Ce coup fut porté le 9 thermidor de l'an 2, c'est-à-dire, le 27 juillet 1794. Une coalition formée en secret et réunie dans une discussion inattendue, ôta à Robespierre et à ses deux adhérens, Couthon et Saint-Just, tout moyen de défense. Leurs voix furent étouffées; et le premier s'étant élancé à la tribune fut forcé d'en descendre par les cris répétés de toutes parts : *à bas le tyran*. Ce fut alors à qui lui porteroit les derniers coups. Robespierre dénoncé, passa subitement de la contenance d'un souverain à celle d'un suppliant; à peine le décret d'accusation fut-il rendu contre lui, qu'il descendit de la tribune à la barre où l'on fit bientôt passer à ses côtés Saint-Just, Couthon, Robespierre le jeune et Le Bas. Aussitôt que les membres de la commune de Paris apprirent que leur protecteur étoit accusé, ils ordonnèrent de sonner le tocsin, et couvrirent la place de Grève d'hommes armés. Henriot, commandant de la garde nationale, marcha à leur tête contre la convention; mais celui-ci, vaincu par les sections réunies, laissa à la justice la liberté de punir. Robespierre fut conduit d'abord à la maison d'arrêt du Luxembourg; la terreur que son nom seul avoit inspirée étoit encore si grande, que le concierge de la prison refusa de l'y recevoir : il se rendit à l'hôtel-de-ville. Un détachement des troupes de la convention y ayant pénétré, un gendarme courageux, nommé Charles Méda, assailli de coups par les satellites de la municipalité, découvrit Robespierre dans un coin obscur, et lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure et le couvrit de sang. Il fut transféré au comité de salut public de la convention. Là étendu sur une table, il souffrit sans se plaindre, sans proférer un seul mot, les interrogatoires de ses collègues, les injures de ceux qui l'entouroient, les douleurs de ses blessures et la fièvre qui le dévoroit. Le lendemain 10 thermidor (28 juillet 1794), à quatre heures du soir on le conduisit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices. Ses traits étoient horriblement défigurés, et ses yeux totalement fermés. Le peuple fit arrêter la charrette vis-à-vis de la maison qu'il occupoit, et une femme, dansant devant la voiture, s'écria : « Ta mort m'enivre de joie : descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères. » Il périt à l'âge de 35 ans, et on lui fit cette épitaphe, qui a le mérite du laconisme et de l'à-propos.

Passant, ne pleure point son sort,
Car s'il vivoit, tu serois mort.

Toute sa politique, suivant un

écrivain judicieux, fut d'avoir su apprécier de bonne heure la puissance de la multitude, à une époque où la société sembloit ramenée à son origine par l'anéantissement des autorités régulières, et la disparition de toutes les supériorités de convention. Il avoit aussi remarqué des premiers que, pour rester en crédit auprès des dernières classes du peuple, il falloit, dans toute espèce de système, aller toujours plus loin que les autres : on ne peut entraîner que par des excès des hommes dénués d'éducation ; et comme leur esprit est incapable de saisir aucune nuance, la modération, la retenue ne leur paroissent qu'une trahison ou qu'un repentir. Un autre caractère de sa politique, et qui contribua beaucoup à son agrandissement, fut la promptitude avec laquelle il abandonna ses amis quand leur sacrifice devint utile à son ambition. Il s'étoit allié au parti qui dans l'assemblée législative avoit provoqué la journée du 10 août 1792 ; mais sitôt que ce parti voulut jouir du triomphe, Robespierre devint son plus cruel ennemi, et cette haine produisit le 31 mai. Il s'étoit fait le patron de la municipalité de Paris, et avec son secours il avoit exterminé les chefs du parti dont nous venons de parler ; mais lorsque cette municipalité voulut se fier à ses propres forces, lorsque ses officiers briguèrent la faveur exclusive du peuple, Robespierre oublia leurs services et les immola. Ainsi il découragea l'ambition de tous les scélérats, les contraignit à se tenir au second rang et à n'être que des valets assassins et incendiaires. On ne saura qu'imparfaitement tous les mystères de son ambition ; il n'admit aucun confident de ses arrière-pensées. Son ame vivoit solitaire. On n'a jamais publié sa correspondance intime ni ses papiers ; peut-être auroient-ils expliqué pourquoi deux mois avant sa catastrophe il s'étoit éloigné des séances du comité de salut public. Vouloit-il rejeter sur ses membres l'exécration générale, les faire regarder comme les uniques auteurs de tous les meurtres, et les livrer à la vengeance d'un peuple qui pouvoit enfin se lasser de voir couler tant de sang ? Exciter à la barbarie pour en profiter, la faire cesser pour arriver à l'instant au souverain pouvoir, étoit une spéculation atroce et digne de lui. Les feuilles publiques en ont tracé ce portrait qui lui ressemble. « Sa taille étoit de cinq pieds deux pouces, sa démarche vive et brusque. Il crispoit souvent ses mains par une espèce de contraction de nerfs qui se faisoit sentir dans ses épaules et dans son cou. Ses habits étoient d'une propreté élégante, sa chevelure toujours soignée. Sa physionomie paroissoit un peu renfrognée, son teint livide et bilieux, ses yeux mornes et éteints. Il portoit presque toujours des conserves. Il sut adoucir avec art sa voix naturellement aigre et criarde, et donner de la grace à son accent artésien. Il avoit calculé le prestige de la déclamation, et jusqu'à un certain point il en possédoit le talent. L'antithèse dominoit dans ses discours, où il employoit souvent l'ironie ; son style n'étoit point soutenu ; sa diction inégale, âpre, souvent triviale, étoit toujours cousue de lieux communs et de divagations sur la vertu, le crime, les conspirations. Orateur médiocre, lorsqu'il avoit préparé son discours ; s'il s'agissoit d'impression, il étoit au-dessous de la médiocrité. Sa-

logique fut souvent adroite dans ses sophismes : il réfutoit avec habileté; mais en général sa tête étoit stérile et la sphère de ses idées étroite, comme il arrive presque toujours à ceux qui s'occupent trop d'eux-mêmes. La gloire littéraire fut un de ses vœux; mais il ambitionnoit encore plus la gloire politique. Il parloit avec mépris de Pitt, et cependant il ne voyoit rien au-dessus de ce dernier que lui-même. Les injures des journaux anglais chatouilloient délicieusement son cœur; quand il les dénonçoit, son accent, son expression caractérisoient la jouissance de son amour propre; il savouroit comme des madrigaux les sarcasmes du duc d'Yorck. Ce fut un délice pour lui d'entendre nommer un jour les armées françaises, *les troupes de Robespierre*. A la fois audacieux et lâche, il couvroit ses manœuvres d'un voile épais, et souvent il désiguoit ses victimes avec hardiesse. Un représentant faisoit-il une proposition qui lui déplaisoit, il se retournoit brusquement et l'envisageoit d'un air menaçant pendant quelques minutes. Foible et vindicatif, sombre et sensuel, chaste par tempérament, l'astuce étoit après l'orgueil le trait le plus marqué de son caractère. Il n'étoit environné que de gens qui avoient de graves reproches à se faire : d'un mot il pouvoit les placer sous le glaive. Il protégea et fit trembler une partie de la convention; il transforma les erreurs en crimes, les crimes en erreurs. Toutes les fois qu'il fut attaqué, c'étoit la liberté qu'on attaquoit. Il ne sut point créer les circonstances : aussi les circonstances le perdirent et le précipitèrent dans la classe abhorrée de ceux qui ont opprimé leurs semblables, et ont voulu parvenir sur des monceaux de victimes à la tyrannie. Il avoit pour ses collègues de la convention le plus grand mépris, malgré que plusieurs eussent plus de talent que lui.» Une loge au théâtre français lui étoit réservée comme à un souverain. Gaillard, directeur de ce spectacle, alloit d'habitude lui ouvrir sa loge. En y entrant un jour, Robespierre aperçoit, de l'autre côté de la salle, plusieurs autres députés : il ne put s'empêcher de dire assez haut pour être entendu : « Je rencontre de ces gens-là partout. » Il avoit aussi une place distinguée à l'opéra, dans une loge étroite, profonde et grillée. Quand on le savoit entré, on éprouvoit le même saisissement que l'histoire nous dit avoir affecté jadis les Français, quand ils se trouvoient en présence de Louis XI. On n'osoit rire dans le voisinage de Robespierre : paix! se disoit-on. Les actrices de l'opéra, ordinairement si gaies, si folles, prenoient un air grave et réservé. Voici un fait que nous garantissons; il tend à prouver que Robespierre vouloit être dictateur. Quelque temps avant la fête de l'Eternel, un membre du parlement d'Angleterre, nommé Hocker, fut à la légation de France à Genève. Après un long discours sur la situation du peuple français et anglais, n'ayant pu obtenir de la légation que des gémissemens et des soupirs, il sortit de la résidence. Le lendemain, les nommés Comte et Vitel, Genevois, vinrent dénoncer au résident de France une correspondance criminelle de ce même Anglais avec Robespierre, dont le résultat étoit : « Il se forme un parti en Angleterre qui reconnoîtroit la puissance absolue de

Robespierre sous une dénomination quelconque, et aux conditions suivantes, 1° Que Robespierre établiroit en France un culte; 2° que les propriétaires seroient favorisés, et que l'on cesseroit les persécutions; 3° que le commerçant seroit encouragé, et que l'on banniroit la qualification de *boutiquier* à leur égard; 4° que l'on établiroit dans la constitution un ordre quelconque, séparé de la classe du peuple qui n'a rien. On ajoutoit: Sans l'exécution stricte de ces articles, l'Angleterre est résolue de périr plutôt elle-même que de négocier avec la république; mais si ces articles passoient, l'Angleterre reconnoîtroit toutes les formes du gouvernement. » Les deux Genevois étoient très-attachés à la France; ils n'avoient pas de répugnance pour les quatre articles; mais ils craignoient que la coalition n'accordât ce moyen à Robespierre pour s'emparer de la république et rétablir la royauté. Ils sommèrent le résident de dénoncer aux ennemis de Robespierre la correspondance criminelle de l'Anglais; ses lettres à ce député avoient été interceptées et remises au résident. Peu de jours après, les deux Genevois furent saisis et fusillés à Genève. Le rapport diplomatique que nous avons ici sous les yeux les désigne comme deux conspirateurs qui ont osé médire de Robespierre, du tribunal révolutionnaire de Paris, des jacobins et des montagnards. un nommé La Croix, l'un des Séides de Robespierre, renfermé aux carmes, comme accusé d'avoir commis des horreurs à Marseille, dit un jour en confidence à un détenu qu'il savoit que « Robespierre seroit dictateur; qu'il n'y avoit que lui qui pût gouverner la France. » M. Gouget des Landes, avocat, apprend ce propos, et le fait parvenir au comité de sûreté générale: on ne lui fit point de réponse. Même démarche auprès du comité de salut public, elles est également infructueuses; mais La Croix fut peu de temps après traduit au tribunal révolutionnaire; M. Gouget fut déposer dans cette affaire, et réitéra en vain le propos tenu par La Croix. Fouquier-Tainville, accusateur public, ne daigna même pas en tenir note. Les lettres interceptées par le résident de France, M. Soulavie, furent remises par lui au représentant Meaulle, alors en mission aux portes de Genève, et l'ennemi particulier de Robespierre; il les expédia, par un courrier, au comité de sûreté générale. Robespierre, averti, fit arrêter, à l'aide de ces lettres, M. Soulavie: un Allemand de ce nom, qui habitoit par hasard la France, fut incarcéré et guillotiné le 5 thermidor. Le député Vadier, en possesion de ces lettres, les montra à Robespierre qu'il attaqua de front. Il avoit également en sa puissance celles d'un nommé Chenot de Genève. Cette correspondance de Robespierre avec l'étranger commença à préparer les cris libérateurs: *A bas le tyran!* Collot-d'Herbois, au 10 thermidor, tenta, à l'aide de ces lettres, de surprendre la confiance des Jacobins.

* II. ROBESPIERRE le jeune (Augustin-Benoît-Joseph), frère du précédent qui l'appeloit laconiquement *une bête*, avoit été, ainsi que lui, élève au collége de Louis-le-Grand, au moyen d'une bourse que lui avoit accordée l'abbaye de Saint-Vaast. Au commencement de la révolution, il

obtint la place de procureur de la commune d'Arras, s'y conduisit avec beaucoup de despotisme, et fut élu, grace à son nom, député du département de Paris à la convention nationale. Il fut, ainsi qu'aux Jacobins, un des Séïdes de son frère, sans pouvoir devenir (faute de moyens) un des agens principaux. Ennemi irréconciliable des Girondins et de Roland, il les dénonça plusieurs fois à la convention, et fit arrêter, le 6 avril 1793, Laclos et Bonne-Carrère, comme agens de cette faction et de Dumouriez. Lorsque la commune de Paris dénonça les vingt-deux députés girondins, il proposa de décréter qu'elle avoit bien mérité de la patrie. Il fut envoyé successivement à l'armée que Carteau commanda contre les Marseillois, puis à Nice et à Toulon, avec Fréron et Barras. Revenu à Paris vers la fin de messidor, il se brouilla d'abord avec son frère à cause de Lebon, qu'il accusoit de cruautés; puis se réconcilia avec lui. En effet, le 27 (9 thermidor), lorsque l'on porta le décret d'accusation contre son frère, il demanda à partager son sort comme il avoit partagé ses vertus : cette demande lui fut accordée, et on le mit également hors la loi, dès qu'on sut que les deux frères et leurs complices étoient maîtres de l'hôtel-de-ville, et en état d'insurrection. A l'instant où la force armée parvint jusqu'à eux pour les arrêter, Robespierre le jeune s'élança, par une fenêtre, sur la place de Grève, afin de terminer lui-même ses jours, et selon d'autres, dans l'espoir de se sauver; mais n'ayant fait que se casser une jambe, on le traîna le lendemain à l'échafaud avec ses complices. Il étoit âgé de trente ans.

ROBILLARD (N.....), jeune savant, dont les lumières furent précoces, étoit fils d'un professeur à l'école d'artillerie de Metz. A l'âge de seize ans il adressa à l'académie des sciences un *Traité* sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral, à la résolution de plusieurs problèmes, et cette compagnie savante en fit l'éloge dans ses Mémoires de l'année 1740. Cet ouvrage a été publié depuis à Paris, en 1753, in-4°, avec 50 planches; l'auteur avoit été enlevé aux sciences à l'âge de 20 ans.

† I. ROBIN (Jean), botaniste de Henri IV, et démonstrateur du jardin du Roi, a publié une *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-fol., qui est recherchée principalement pour les planches dessinées par Pierre Valet. Ceux qui aiment les fleurs et les jardins doivent de la reconnoissance à Jean Robin, pour avoir introduit en France la première culture de la ketmie ou grande mauve, dont les couleurs sont si vives et si variées. En 1600 il naturalisa le faux accacia en France des graines qu'il avoit reçues du Canada. Linné a jugé qu'il convenoit d'éterniser la mémoire de ce bienfait, en appelant cet arbre *Robinia pseudo accacia*.

* II. ROBIN (Vincent), de Dijon, médecin du roi, vivoit en 1633; il cultiva aussi la poésie, et publia quelques ouvrages en vers. On a de lui, I. *Avis sur la peste, reconnue en quelques endroits de la Bourgogne, avec choix des remèdes propres pour la préservation et guérison de cette maladie*, Dijon, 1628, in-12. II. *Synopis rationum Fieni et adversariorum, de tertiâ fœtûs*

animatione, ex quibus clarè constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtûs formatione deserendam, Fieni verò novam complectendam, Divione (Dijon), 1632, in-4°.

* III. ROBIN (Robert), avocat de Paris, qui vivoit au commencement du 17ᵉ siècle, est auteur d'un Traité rare et recherché, sur la question de savoir si un enfant non baptisé, comme étant un monstre, étoit capable de succéder. Cet ouvrage parut sous ce titre : *Plaidoyer de Mᵉ. Robin ; savoir si un enfant qu'on prétendoit avoir été monstre, avoit été capable de recueillir la succession de son père, et si, par son décès, il avoit donné lieu à une substitution pupillaire faite au profit de sa mère*, Paris, 1620, broch. in-8°.

* IV. ROBIN-HOOD, capitaine d'une bande de voleurs en Angleterre, qui infestèrent le Nottingham dans le treizième siècle, et qui avoient leur repaire dans la forêt de Sherwood. Ces brigands faisoient des excursions dans les différentes parties de l'Angleterre. Quelques auteurs assurent que Robin-Hood étoit le nom qu'avoit pris Robert, comte de Huntingdon, banni de la cour de Richard Iᵉʳ. Robin-Hood avoit pour second un brigand, nommé Little-John (le petit Jean); ces misérables continuèrent ce brigandage sans être livrés à la justice, depuis 1189 jusqu'en 1247.

ROBINET (Urbain), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans, étoit Breton. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia, en 1744, *Breviarium Ecclesiasticum Clero propositum* : ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans.

† ROBINS (Benjamin), mathématicien anglais, naquit à Bath en 1707, de parens quakers ; leur position et leur croyance ne leur permirent pas de lui faire acquérir des connoissances que, d'après leurs principes, ils devoient mépriser. Le jeune Robins n'en fit pas moins, sans aide et sans secours, des progrès étonnans dans les sciences, et particulièrement dans les mathématiques. Ses amis et surtout le docteur Pemberton, qui, pour s'assurer de ses forces, lui avoit donné plusieurs problèmes à résoudre, l'engagèrent à venir à Londres. Trop jeune encore pour songer à enseigner, il s'y instruisit dans les langues modernes, et s'y nourrit de la lecture des auteurs les plus propres à développer ses connoissances. Il se familiarisa avec les ouvrages d'Apollonius, d'Archimède, de Fermat, d'Huyghens, de Witt, de Husius, de Jacques Gregory, du docteur Barrow, du célèbre Newton, du docteur Taylor et de Cotes. Il sut les lire sans maître, et prouver qu'il étoit en état de les expliquer par une *démonstration* de la dernière proposition du Traité de Newton, sur les quadratures, qui fut insérée dans les Transactions philosophiques de 1727, n° 397. La même année il concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences de Paris, sur les lois du mouvement dans le choc des corps. Il compta parmi ses rivaux Jean Bernoulli, qui remporta le prix ; mais des circonstances particulières ayant mis Robins dans le

cas d'en appeler au public, il chercha à maintenir le sentiment de Leibnitz sur la force des corps en mouvement, calculée d'après les effets de leur choc contre des substances élastiques; et sa réponse, insérée dans les journaux du temps, parut sans réplique. Robins alors prit des élèves, et renonça à l'habit ainsi qu'à la profession de quaker. Egalement éloigné de l'enthousiasme et de la superstition, il sut s'élever au-dessus des préjugés qu'il avoit sucés dans son enfance. La vie sédentaire qu'il menoit s'accommodant peu à l'extrême activité de son caractère, cette disposition le conduisit à d'autres travaux. Persuadé que la résistance de l'air a beaucoup plus d'influence qu'on ne le croit communément sur la vîtesse des projectiles qui traversent ce milieu, il fit beaucoup d'expériences à ce sujet; il porta son attention sur tous les arts mécaniques qui, liés aux principes mathématiques, pouvoient être l'objet de vues nouvelles : la construction des moulins, des ponts, le desséchement des marais, l'art de rendre les rivières navigables et de creuser des ports, l'occupèrent successivement. Il étudia la fortification des places, et vint à diverses reprises visiter nos villes fortes en Flandre. De retour dans sa patrie, il prit une part très-active à une discussion qui s'étoit élevée relativement à la méthode des fluxions de sir Isaac Newton, qu'il défendit avec autant de force que de succès. Il ne se borna pas à ses travaux mathématiques, il publia, en 1739, trois pamphlets sur des sujets politiques, qui lui firent un honneur infini, et le mirent dans le cas d'être employé dans plusieurs affaires importantes. Ce fut en 1742 que parurent ses *nouveaux Principes d'artillerie*, renfermant les expériences qu'il avoit faites pour constater la force de la poudre à canon, et les différens degrés de la résistance de l'air, relativement à la vîtesse ou à la hauteur des projectiles qu'ils traversent; elles furent répétées en 1746 ou en 1747, en présence de la société royale, qui honora l'auteur d'une médaille d'or. L'importance de ces recherches a fait traduire son ouvrage dans toutes les langues, et Euler lui-même s'est mis au nombre des traducteurs, en enrichissant la théorie de l'auteur anglais d'un *Commentaire* très-étendu. Il y en a trois traductions françaises. La première de Le Roy; la seconde de Dupuy, professeur à Grenoble, publiée en 1771; la troisième de Lombard, professeur d'artillerie à Auxonne, imprimée en 1783, in-8°. : celle-ci offre plus que les autres les Commentaires d'Euler. En 1748 parut le Voyage autour du monde de lord Anson, dont la rédaction, quoique portant le nom de Walter, fut bien réellement l'ouvrage de Robins. Le public en attendoit avec une impatience extrême la relation faite sous l'inspection du lord Anson, et elle avoit été confiée aux soins de Richard Walter, chapelain du *Centurion* pendant l'expédition. Walter avoit à peu près fini sa tâche et rédigé son ouvrage à son départ de Macao pour l'Angleterre. Lorsqu'il fut arrivé, et qu'il en eut proposé l'entreprise par souscription, on trouva convenable qu'un juge instruit la revît et la corrigeât. Robins fut choisi, et le travail de Walter ne consistant qu'en une transcription littérale du Journal de navigation, on ne le considéra plus que comme des Mémoires et des ma-

tériaux pour la Relation ; alors Robins se vit autorisé à en écrire l'introduction et tout ce qui compose le corps du livre, en y joignant tous les détails du journal de navigation. Peu d'ouvrages ont eu le succès de celui-ci : quatre éditions nombreuses furent consommées en moins d'une année; la cinquième, revue et corrigée par Robins, parut en 1749. D'autres ont été successivement publiées ; et l'ouvrage, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, excite encore aujourd'hui l'intérêt des amateurs, malgré les nombreux voyages qui ont depuis été entrepris. On voit par une lettre de lord Anson, adressée à Robins, de Bath, le 22 octobre 1749, qu'il se proposoit de donner à cette relation un second volume, que son voyage aux Indes ne lui a pas permis de publier. La réputation de Robins étoit parvenue à son plus haut degré, et on lui donna le choix de deux commissions importantes, l'une de se rendre à Paris en qualité de l'un des commissaires nommés pour la fixation des limites de l'Acadie, l'autre de se rendre aux Indes avec le titre d'ingénieur général de la compagnie des Indes orientales, dont les forts à moitié ruinés avoient besoin d'une main habile qui les mît en état de défense. Ces derniers travaux étant beaucoup plus du goût de Robins, il s'embarqua à la fin de 1749; et après un voyage dans lequel le vaisseau qui le portoit eut beaucoup à souffrir, il arriva dans l'Inde le 13 juillet 1750. A peine y fut-il rendu, qu'il s'occupa de former des plans pour les réparations de Madrass et du fort Saint-David. Il ne vécut pas assez long-temps pour les voir exécuter; son tempérament ne put résister au changement de climat. la fièvre le prit en septembre ; et quoiqu'il parvînt à la surmonter, l'état de langueur dans lequel il tomba huit mois après, le conduisit au tombeau le 29 juillet 1751. Il avoit chargé, par son testament, son ami Martin Folkes, président de la société royale, et Jacques Wilson, de publier ses ouvrages mathématiques. Ils ont paru à Londres par les soins de ce dernier, en 1761, en 2 vol. in-8°.

* I. ROBINSON (Robert), prédicateur anglais, sectaire, né à Swaffam au comté de Norfolck, mort subitement à Birmingham en 1790, avoit été destiné à l'état de barbier ; mais ayant été converti par Whitfield, célèbre méthodiste, il fut un fameux prédicateur parmi les calvinistes. Robinson embrassa dans la suite la secte des anabaptistes, et desservit une de leurs congrégations à Cambridge. Enfin, avant sa mort il devint socinien. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque particulièrement, I. Une *Défense de la divinité de Jésus-Christ*. II. Une *Traduction en anglais des Sermons de Saurin*. III. Une *Traduction*, aussi en anglais, *de l'Essai de Claude sur la composition des Sermons*.

* II. ROBINSON (Jean), membre de la société des séparatistes anglais, qui s'étoient établis en Hollande au commencement du 1er siècle, sous le nom de Brownistes (*voyez* l'art. BROWN, n° II), forma à Leyde une église, ou assemblée nouvelle, à laquelle il donna le nom d'*Indépendans*. Il faut voir dans l'Histoire ecclésiastique de Moshcim, et sur-tout dans les notes jointes à la traduction française, des détails intéressans sur les principes de cette

secte. Robinson a lui-même développé et justifié ces principes dans un ouvrage publié à Leyde en 1619, in-4°, *Apologia pro exulibus Anglis, qui Browneistæ vulgò appellantur.*

* III. ROBINSON (Briano), savant médecin anglais, qui vivoit vers l'an 1720, publia dans sa langue maternelle un *Traité de l'économie animale*, qui fut traduit en italien par le savant Bonaventure Perotti, avec des notes et des additions, et imprimé à Sienne en 1757 et 1765.

* IV. ROBINSON (Nicolas), médecin anglais, professa son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé *Tractatus de Arenulis et Calculo, ejusque causis, symptomatibus et curâ*, Londini, 1721.

* V. ROBINSON (Jean), professeur de physique à Edimbourg, mort en 1805. Reçu docteur en droit à l'université d'Edimbourg, et directeur de l'école de marine des cadets à Cronstadt en Russie, Robinson, à son retour dans son pays, fut nommé professeur de chimie à Glascow, puis à Edimbourg. Il publia en 1797 un livre intitulé *Preuves d'une conspiration*, dans lequel il développe les causes de la révolution en France, et prétend prouver qu'elle fut le résultat d'un système organisé. Il attribue ce système aux incrédules français et allemands qui formoient des sociétés secrètes, dont le but étoit le renversement de tout ordre social et de toute religion. Cet ouvrage fit grand bruit quand il parut, et fut l'objet de beaucoup d'écrits pour et contre. L'auteur a donné aussi Les *Elémens de la philosophie mécanique*, et quelques *articles dans l'Encyclopédie britannique*.

* VI. ROBINSON (mistriss Marie Derby), épousa, à l'âge de 15 ans, M. Robinson, qui faisoit ses études au collége de Lincoln. Ce jeune homme, ayant été déshérité, pour cause d'inconduite, par un oncle de qui il attendoit sa fortune, mistriss Robinson se vit forcée d'embrasser le métier de comédienne. La nature, en lui donnant un air de noblesse, une beauté rare, une voix touchante, sembloit l'avoir destinée, en effet, à représenter les reines et les princesses; elle joua pendant deux ans, avec beaucoup de succès, les rôles de Macbeth, de Juliette, de Rosalinde, de Perdita, etc. C'est dans ce dernier qu'elle attira les regards du prince de Galles. Elle renonça au théâtre pour s'attacher à lui; mais cette liaison ne dura qu'un an, et mistriss Robinson, désolée, passa, en 1783, sur le continent. Pendant son séjour à Paris, elle fixa plusieurs fois l'attention de la reine, qui lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avoit faite elle-même. Après cinq années d'absence, elle revint dans sa patrie, et s'adonna entièrement à la culture des lettres. Elle a publié des *poésies* et des *romans*: les premières, recueillies en 2 volumes, sont pleines de délicatesse, de chaleur et de sentiment. On lui reproche d'abuser quelquefois de sa facilité et de n'avoir pas toujours un goût bien épuré. Elle a chanté les amours de Sapho dans une collection de sonnets, intitulés *Sapho* et *Phaon*, où l'on retrouve le mérite de ses autres poésies, avec plus de pureté et de simplicité dans le style, ce qui lui a valu le nom de *Sapho anglaise*. Ses romans sont au nombre de huit, parmi lesquels on distingue, *Vancenza*, la *Veuve*, *Angelina* et *Hu-*

bert de Sevrac. Elle a aussi écrit les *Mémoires de sa vie*, qui ne sont pas le moins intéressant de ses romans : ils ont été traduits en français, ainsi que la plupart de ses ouvrages. Mistriss Robinson, morte en 1800, a laissé une fille qui a hérité d'une partie de ses talens, et a déjà donné un roman ingénieux intitulé le *Sanctuaire de Berthe*.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon, son père, l'an 975 avant Jésus-Christ. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts immenses dont son père les avoit accablés. Roboam, livré à de jeunes courtisans, ne lui répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Si mon père, leur dit-il, vous a fouettés avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions. » Cette dureté fit soulever dix tribus qui se séparèrent de Roboam, et qui choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam, auquel il n'étoit resté que deux tribus, fut ensuite attaqué par Sésach, roi d'Egypte. Ce prince, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'étoit retiré avec les principaux de sa cour, alloit être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu, dit l'Ecriture, envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part que, puisqu'ils l'avoient abandonné, il les abandonnoit aussi au pouvoir de Sésach. Cette menace les toucha. Le Seigneur, fléchi par leur repentir, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésach se retira de Jérusalem après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua de vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 958 avant Jésus-Christ, après avoir régné dix-sept ans, laissant le royaume à Abia, l'un de ses fils.

ROBOREUS. *Voyez* ROVÈRE.

† ROBORTELLO (François), né en 1516 à Udine dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue, où il mourut le 18 mars 1567. Il tira de la poussière d'une bibliothèque le manuscrit du *du Traité sublime de Longin*, et le publia à Bâle en 1554. On a de lui, I. *Traité d'Histoire*, 1543, in-8°, très-superficiel. II. Des *Commentaires* sur plusieurs poètes grecs et latins, qui ne sont pas les meilleurs de ses ouvrages. III. *De vitâ et victu populi Romani sub imperatoribus*, 1559, in-fol.; livre savant et curieux. IV. Un grand nombre d'autres *Ecrits*, dans lesquels il fait souvent paroître un orgueil et une aigreur indigne d'un homme de lettres. Baptiste Egnace, qu'il avoit outragé, s'en vengea par un coup de poignard qui le blessa dangereusement.

ROBUSTI. *Voy.* TINTORET, n° I.

I. ROCCA (Ange), né en 1545 à Rocca-Contrata dans la Marche d'Ancône, mort à Rome le 7 avril 1620, étoit entré dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin en 1562. Il fut secrétaire de son ordre pendant six ans, c'est-à-dire jusqu'en 1585, que Sixte V, instruit de son savoir, l'appela au Vatican. Ce pape le chargea de veiller à l'impression de la Bible, des Conciles et des Pères qu'il faisoit faire dans l'imprimerie apostolique. Il fit di-

verses remarques sur l'Écriture-Sainte et sur les Pères ; mais on ne lit plus ses *Commentaires*. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monumens authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome, 1719, en 2 vol. in-folio. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarium antiquitatum, necnon rituum ac cæremoniarum*, 2 vol. in-folio, Rome, 1645, est un recueil curieux. Rocca avoit travaillé pendant quarante ans à se former une riche collection de livres. Il en fit présent au monastère de Saint-Augustin de Rome, à condition qu'elle seroit publique. Il fut le premier dans cette capitale qui destina sa bibliothèque à l'usage public, et ce bienfait fit donner à la sienne le nom de *Bibliothèque angélique*. On estime son Traité *De Campanis*, Rome, 1612, in-4°. On le trouve dans le second volume du *Thesaurus antiquitatum Romanarum* de l'érudit Sallengre.

* II. ROCCA (Jean-Antoine), célèbre philosophe et mathématicien, né d'une noble famille de Reggio le 31 octobre 1607, et mort dans cette ville en 1659, est connu principalement par sa démonstration de la *Fusée parabolique*. Rocca étoit grand mathématicien, et bon physicien. On a aussi de lui plusieurs *Dissertations scientifiques*, insérées dans les journaux du temps.

ROCCABERTI (Jean-Thomas de), né vers 1624, à Pérelade sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand-inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissoient ses places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Un Traité indigeste : *De Romani pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-folio ; estimé des Ultramontains. II. *Bibliotheca Pontificia*. C'est un immense recueil de tous les Traités composés par différens auteurs en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité du pape, imprimé à Rome en 1700 et années suivantes, en 21 vol. in-folio. Le parlement de Paris en défendit le débit en France. III. Un livre intitulé *Aliment spirituel*, etc., qui ne sera jamais l'aliment de l'esprit. Il mourut le 13 juin 1699.

† ROCH (saint), né à Montpellier d'une famille noble, perdit son père et sa mère à l'âge de vingt ans. Il alla en pèlerinage à Rome, et guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste ; à son retour il s'arrêta à Plaisance affligée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, contraint de sortir de la ville pour ne pas infecter les autres, il se retira dans une forêt où, suivant une tradition populaire, le chien d'un gentilhomme voisin, nommé Gothard, lui apportoit tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier, et y mourut le 13 août 1327.

* I. ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste Donatien de Vimeur de), né d'une famille noble le 1er juillet

1725, entra à seize ans, comme cornette, dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon, fit les campagnes de Bohême et de Bavière, aux ordres du maréchal de Broglie, et celles d'Alsace à la tête d'une compagnie. Il fut, très-jeune, aide-de-camp du duc d'Orléans et du comte de Clermont, et se trouva avec ce dernier à la bataille de Raucoux. Colonel à 22 ans du régiment de la Marche, infanterie, il le commanda à la bataille de Laufeld, et il reçut deux blessures graves: au siége de Maëstricht il fut chargé de l'investissement de cette place sur la rive gauche de la Meuse avec 14 compagnies de grenadiers; brigadier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, il fit le siége de Mahon sous le maréchal de Richelieu, et descendit dans les fossés, malgré le feu de l'artillerie anglaise; détaché en 1757, avec 4000 hommes dans le pays d'Alberstadt, il prit la forteresse de Ragenstein avec 14 pieces de canon, et fit la garnison prussienne prisonnière. A la bataille de Crevelt il commandoit une brigade qui, avec deux autres de l'armée française, résistèrent à toute l'armée du prince Ferdinand. Les années 1758, 1759 et 1760 furent témoins des nouveaux actes de bravoure et de tactique de Rochambeau; colonel du régiment d'Auvergne, il força, à la tête des grenadiers de l'armée, le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster; avec les mêmes grenadiers il serra l'arrière-garde du prince Ferdinand, lors de sa retraite de Saxenhausen à Cassel: il rejoignit le corps de M. de Stainville, et par une attaque combinée il enveloppa et détruisit une division de 10,000 hommes, où le comte de Fersen, leur général, fut tué et perdit toute son artillerie: à la bataille de Clostercamp il seconda les mouvemens qui décidèrent le succès de cette journée. Rochambeau étoit maréchal-de-camp et inspecteur-général d'infanterie, lorsqu'il eut encore la gloire, en 1761, de tenir en échec le prince Ferdinand. A la bataille de Filinghausen il commandoit la droite de l'armée, fit sa retraite en bon ordre et sans aucune perte, et, pendant toute la campagne, se rendit redoutable à une armée supérieure en forces. En 1780, nommé lieutenant-général pour commander l'armée auxiliaire qu'on envoyoit dans l'Amérique septentrionale, il débarque avec 5000 hommes à Rhod-Island, prend une position respectable, sauve la marine du roi, et force le général anglais, Clinton, de respecter sa position: après avoir reçu de France quelques recrues long-temps attendues, il rejoint le général Washington devant New-Yorck, contribue à la reddition de cette ville et de celle de Glocester, et, avec l'armée des alliés, force 8200 Anglais à mettre bas les armes et à livrer 22 drapeaux et 180 pièces de canon. Cette journée décida de l'indépendance des Etats-Unis. A son retour en France il fut nommé par le roi chevalier de ses ordres et commandant en chef de la province de Picardie. En 1789 il alla commander en Alsace, agitée par des troubles populaires, y rétablit la tranquillité, éclaira le peuple, et préserva les villes du pillage des prolétaires. En 1790, nommé commandant de l'armée du nord, il rétablit toutes les fortifications de cette frontière, et forma à Dunkerque, à Maubeuge et à

Sedan trois camps retranchés qui furent respectés par l'ennemi. Louis XVI l'éleva alors au grade de maréchal de France, ainsi que Luckner. Peu de temps après, l'assemblée nationale déclara la guerre à l'empereur d'Allemagne sans qu'il y eût rien de préparé pour une telle entreprise. Le maréchal de Rochambeau fut contrarié dans tous ses plans ; on lui en présenta d'autres qu'il jugea d'une absurdité complète, et il fut forcé de s'y soumettre. Dumouriez étant parvenu au ministère, trouva moyen, dans son plan de campagne, de laisser Rochambeau à Lille, pendant qu'il faisoit agir tous les autres généraux. Abreuvé alors de dégoût, il se démit du commandement. En 1804 l'Empereur le nomma membre de la légion d'honneur. Après 50 ans de service, il se retira dans sa terre natale, où il est mort en 1804.

* ROCHAMBEAU (N.....), fils du précédent, servit en qualité de maréchal-de-camp pendant la campagne de 1792, sous Biron ; en 1793 il passa en Amérique, et défendit la Martinique contre les Anglais. il revint en France, et fut nommé, au commencement de 1796, gouverneur-général de Saint-Domingue ; destitué par les commissaires du gouvernement, ils le firent partir, comme prisonnier, en Europe : il arriva à Bordeaux au mois de septembre 1796, et fut renfermé au château de Ham. Le directoire le fit mettre en liberté peu de jours après. En 1802 il fut encore employé dans l'expédition contre Saint-Domingue : après la mort du général Leclerc, il fut chargé du commandement en chef de l'expédition.

I. ROCHE (Etienne de la) publia en 1538, un *Traité* d'arithmétique et de géométrie, auquel le libraire Huguetan ajouta des *Tables* pour en faciliter l'usage.

†II. ROCHE (Jean de la), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55e année. On a de lui un *Avent*, un *Carême* et des *Mystères*, en 6 vol. in-12, et 2 vol. in-12 de *Panégyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excelloit. Ses *Panégyriques* de saint Augustin et de saint Louis furent applaudis lorsqu'il les débita, et plaisent encore à la lecture. Ses *Sermons* sont solides, écrits avec noblesse et avec élégance. Racine portoit l'enthousiasme jusqu'à dire qu'il trouvoit plus de beautés dans les *Sermons* du P. de La Roche que dans ses propres ouvrages. La postérité n'a pas confirmé ce jugement dicté par la modestie.

† III. ROCHE (Antoine-Martin), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'oratoire en 1748, par esprit de modération et de paix dans les temps orageux de la bulle ; il se retira chez une pieuse veuve à Paris où il vécut aussi solitaire que dans les forêts, et termina sa carrière en 1755, avant la 50e année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'Ame et de l'origine de ses connoissances*, contre le systême de Locke et de ses partisans, en 2 gros volumes in-12, qui ont paru en 1759 par les soins de Gourlin ; c'est un ouvrage solide et bien écrit.

† IV. ROCHE (Jacques-Fontaine de la), prêtre fanatique, né à Fontenai-le-Comte dans la Vendée le 5 mai 1688, mort le 26 mai 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1631, la principale part aux feuilles qui paroissoient toutes les semaines sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*. Il avoit été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours; mais il la quitta en 1728 pour se faire journaliste. D'abord les Nouvelles ecclésiastiques n'étoient que la copie de différens extraits de lettres qui venoient de diverses provinces. Elles prirent en 1729 la forme d'un ouvrage travaillé sur un certain plan. On a donné à Paris, en 1767, la Table des matières de ces feuilles depuis 1728 jusqu'en 1760 inclusivement, 2 gros vol. in-4°. L'édition de Paris a été contrefaite à Utrecht. Pour la compléter, il faut y joindre *les Nouvelles ecclésiastiques* ou *Avant-nouvelles depuis l'arrivée de la Constitution en France, à la fin de* 1713, *jusqu'au* 23 *février* 1728, *que les Nouvelles ecclésiastiques ont commencé d'être publiées*, Paris, 1731, in-4° de 194 pages. L'un des coopérateurs de Roche fut l'abbé Berthier (Charles-Robert), ancien vicaire de Saint-Barthélemi, mort à Paris en 1766 à 82 ans. Il avoit pris le nom de Dupuy, pour échapper aux poursuites de la police.

V. ROCHE (Jean-Baptiste de la), docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, mort sur la fin du 18ᵉ siècle, a publié le *Panégyrique de sainte Geneviève*, des *Remarques* sur les Pensées de La Rochefoucauld, et sur les Quatrains de Pibrac et de Matthieu; une *Edition des Psaumes de David*, distribués pour tous les jours du mois, de l'*Office de S. Côme et de S. Damien*, et du *Bréviaire de Cîteaux*. On doit encore à ce laborieux écrivain, I. *OEuvres mêlées*, 1733, in-12. Elles renferment un *Discours* sur le but qu'a eu Virgile en composant ses *Bucoliques*, et une *traduction* en vers français des Eglogues de ce poète. II. *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1753, in-4°. III. *Règles de la vie chrétienne*, 1753, 3 vol. in-12. IV. *Année dominicale*, 8 vol. in-12. V. *Lettres littéraires sur divers sujets*, 2 vol. in-12. VI. *Cosmographie pratique*, in-12. VII. *Mémoires historiques et curieux*, 3 vol. in-12. VIII. Les *OEuvres* de la chair et les *Fruits* de l'esprit, in-12. IX. *Mélanges* de maximes chrétiennes sur la religion, la morale et la nature, 1769, in-12. X. *Entretiens* sur l'orthographe française, 1778, in-8°.

* VI. ROCHE (Sophie GUTTERMANN de la), naquit à Kaufbeuren le 6 décembre 1731 d'un père savant médecin, qui l'éleva avec soin, et lui donna des maîtres sous lesquels elle fit de grands progrès dans les sciences et les arts. Elle apprit aussi les langues française, anglaise et italienne. Une figure charmante et des talens variés fixèrent sur elle l'attention de M. de La Roche, chancelier et conseiller d'état de l'électeur de Trèves, homme instruit et éclairé, qui demanda sa main et l'obtint. Elle demeuroit à Offenbach, lorsqu'elle devint veuve en 1789. On a d'elle plusieurs *ouvrages*, parmi lesquels on distingue son *Sternheim* et ses *Lettres de Rosalie*. A Spire, elle publia sa *Pomone*. Ses *Soirées de Melusine* furent son dernier ouvrage,

Comme elle avoit une prédilection marquée pour les écrits de Bernardin de Saint-Pierre, ses *observations* sur la nature lui ont fourni des extraits qu'elle a insérés dans plusieurs de ces *Soirées*. Elle mourut à Offenbach le 18 février 1807.

VII. ROCHE (la). *V.* TIPHAIGNE et CHANDIEU.

* ROCHEBLAVE (Henri de), prédicateur protestant, né en 1665, ministre à Schaffouse en Suisse, n'étant encore âgé que de 20 ans, passa en Irlande, où il devint ministre de l'église française de Dublin, et où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (Charles HOTMAN, *dit* la), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *seize*, parce qu'ils avoient distribué à seize d'entre eux les seize quartiers de Paris. Elle se forma en 1589 pendant la ligue. Le but de cette association séditieuse étoit de s'opposer aux desseins du roi Henri III, lequel favorisoit, disoit-on, les huguenots, et d'empêcher que le roi de Navarre ne succédât à la couronne de France. La Rocheblond eut d'abord une conférence secrète avec deux curés, l'un de Saint-Séverin, et l'autre de Saint-Benoît, à Paris. Peu de jours après, ces curés, unis à deux docteurs, en attirèrent huit autres à leur parti; et ce furent là comme les douze faux apôtres, et les fondateurs de la ligue de Paris, qui fut bientôt composée d'une foule de fanatiques de tout état. Pour garder quelque ordre dans cette conspiration, ils en choisirent seize d'entre eux, auxquels on distribua les seize quartiers de la ville de Paris, afin d'y observer ce qui se feroit et d'y exécuter tous les ordres de leur conseil. Cette faction se joignit à la grande ligue commencée à Péronne; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise ni celles du duc de Mayenne, à qui elle préféra le roi d'Espagne.... (*Voyez* MAYENNE.)

ROCHEBRUNE, poète agréable, et auteur de plusieurs *chansons*, et ami de La Mothe, fut compris dans les couplets faussement attribués à Jean-Baptiste Rousseau. Rochebrune est mort vers 1732. C'est lui qui a fait les paroles de la *Cantate d'Orphée*, qui devint le triomphe du musicien Clérambault.

ROCHE CHINARD (Charles-Allemand de la), chevalier de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, mort en 1521, fut commandeur de Gales, et capitaine de deux galères de la religion, puis commandeur d'Avignon, et en cette qualité il conduisit en France Zizimi, frère de Bajazet, empereur des Turcs. Il devint ensuite grand prieur de saint Gilles; et en 1504, il fonda, en l'église de Sainte-Marie et de Saint-Jean-du-Temple, en son prieuré, six chapelains de son ordre. Il avoit employé en divers dons de tableaux et d'ornemens, faits à son ordre et à plusieurs églises, 40,000 écus, somme très-considérable pour ce temps. Tant de libéralités le firent surnommer *le bon chevalier*.

I. ROCHECHOUART (René de), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne, d'une des plus anciennes familles du royaume, qui remonte au onzième siècle

et qui subsiste en plusieurs branche (*voyez* JARS III, chevalier de), et à laquelle la terre de Rochechouart en Poitou avoit donné son nom, servit dès l'âge de quinze ans au siége de Perpignan, et s'y distingua par sa valeur. Il se trouva ensuite à la défense de Metz en 1552, et après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut le 17 avril 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. — L'aîné, Gaspard de ROCHECHOUART, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de Gabriel de ROCHECHOUART, duc de Mortemart, pair de France et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut le 26 décembre 1675. C'étoit un seigneur plein d'ambition et d'esprit.

† II. ROCHECHOUART (Louis-Victor), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel, duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal de camp à la prise de Gigeri en Afrique l'an 1664, à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siége de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il alla en qualité de général de la sainte-église, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'église. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande en 1672, où il reçut une blessure dangereuse, et gagna avec du Quesne deux batailles navales contre Ruyter. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan sa sœur. Devenu vice-roi de Messine, il s'y fit aimer et respecter. Il mourut le 15 septembre 1688, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de la cour. Il faisoit des vers; mais il n'en reste pas qui méritent d'être retenus. On se souvient plus volontiers de ses bons mots. Louis XIV lui demandant ce que la lecture faisoit à l'esprit, il répondit : « Ce que vos perdrix font à mes joues. » (Il faut remarquer qu'il avoit les couleurs extrêmement vives.) Le même prince le raillant sur sa grosseur extraordinaire, devant le duc d'Aumont aussi gros que lui : « Vous grossissez à vue d'œil, lui dit-il; vous ne faites point d'exercice. — Ah! Sire, c'est une médisance, répliqua Vivonne, il n'y a point de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. »

† III. ROCHECHOUART (Marie-Magdeleine-Gabrielle de), sœur du précédent, abbesse de Fontevrault, morte le 15 août 1704, à 59 ans, laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, qui donnoient une idée avantageuse de son savoir et de sa piété. Elle avoit un esprit fécond, une mémoire heureuse et un génie propre à tout. Elle se délassoit de la lecture des philosophes, par celle des poètes. Homère, Virgile, Platon, Cicéron lui étoient familiers, ainsi que les langues dans lesquelles ils ont écrit, et quelques-unes des langues modernes.

† IV. ROCHECHOUART (Françoise-Athenaïs de), sœur

de la précédente, fut d'abord connue sous le nom de Mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit encore moins célèbre que le caractère de son esprit plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan qui lui sacrifia des partis considérables, et ne fit qu'une ingrate. La duchesse de La Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçoit sans cesse ce monarque qui disoit en se moquant à Mad. de la Vallière : « Elle voudroit bien que je l'aimasse ; mais je n'en ferai rien. » Il se trompoit, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Elle aima le roi par accès, et encore plus l'argent. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle domina long-temps sur le cœur de ce monarque ; mais son humeur impérieuse et bizarre l'en chassa peu à peu. « Elle avoit, dit Mad. de Genlis, de la fausseté dans le caractère et du naturel dans l'esprit. Dépourvue de sensibilité, mais sujette à l'enthousiasme, elle aimoit avec passion, ou n'aimoit point : tout ce qui brilloit lui paroissoit grand ; elle prenoit les honneurs pour de la gloire ; elle avoit des desseins profonds et des motifs puérils ; à la fois insatiable et frivole dans ses désirs, elle vouloit dominer, non pour conduire et régner, mais seulement pour paroître. » Mad. de Montespan avoit supplanté La Vallière, et fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontauges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680 ; et elle mourut en 1707, à 66 ans, à Bourbon, où elle étoit allée prendre les bains. Elle avoit ordonné par son testament que ses entrailles seroient portées à la communauté de Saint-Joseph. Elles jetoient une si forte puanteur, à cause de la chaleur de la saison, que le porteur revint sur ses pas, et alla les remettre aux capucins de Bourbon. Le père gardien infecté de cette odeur, les fit, dit-on, jeter aux chiens. Quand on apprit à la cour ce qu'étoient devenues les entrailles de Mad. de Montespan, un de ses amis (c'étoit un ami de cour) dit : « Est-ce qu'elle en avoit? » C'est La Beaumelle qui rapporte cette réponse, qui peut bien avoir été faite après coup. Quoiqu'elle eût naturellement beaucoup de hauteur, son caractère étoit aussi rusé que son esprit étoit fin. Lorsqu'elle tentoit d'engager Louis XIV dans ses filets, elle tâchoit de donner le change à la reine dont elle étoit dame d'honneur. Pour lui inspirer une haute opinion de sa vertu, elle communioit tous les huit jours en sa présence, et visitoit les hôpitaux. Son crédit fut tel pendant quelque temps, que dans la promotion des maréchaux de France de 1679, elle fouilla dans les poches du roi pour y prendre la liste ; et n'ayant pas vu le nom du duc de Vivonne son frère, elle éclata en reproches, et le roi ne la calma qu'en lui donnant le bâton. Dans les dernières années de sa vie elle vit la perte de sa faveur avec courage. La religion lui inspira des sentimens de repentir et même d'humilité. Lorsque les derniers de ses domestiques manquoient au respect qu'ils lui devoient, elle en marquoit une sorte de joie, et recevoit avec

plaisir ces petites humiliations en expiation de sa grandeur passée. Le P. de La Tour, de l'Oratoire, son directeur, exigea d'elle qu'elle écrivît à son mari pour lui offrir de retourner avec lui, ou de se confiner dans l'endroit qu'il voudroit lui indiquer. « Qui a connu madame de Montespan, dit le duc de Saint-Simon, jugera que c'étoit là le sacrifice le plus héroïque. » Elle en eut le mérite, sans être obligée de le consommer. Le marquis de Montespan lui fit dire qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni lui rien prescrire, ni entendre parler d'elle; cependant elle prit le deuil, à sa mort, comme une veuve ordinaire. Peu à peu elle se dévoua entièrement aux pauvres : elle travailloit pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages grossiers, et y fit travailler les femmes qui l'environnoient. Sa table, qui avoit été servie avec délicatesse et avec profusion, devint plus frugale; elle multiplia ses jeûnes et ses prières. Ses macérations furent continuelles. Ses chemises et ses draps étoient de grosse toile écrue, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaire. Elle portoit sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer; et sa langue eut aussi sa pénitence. Les frayeurs de la mort la tourmentoient tant, que la nuit plusieurs femmes la veilloient. Elle couchoit les rideaux ouverts avec beaucoup de bougies dans sa chambre; et ses veilleuses avoient ordre de causer, de manger, ou de jouer pour se prémunir contre le sommeil. Au milieu de ses mortifications et de ses craintes, elle ne put se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avoit usurpé dans sa faveur, et qu'elle conserva dans sa disgrace. Il n'y avoit dans sa chambre qu'un seul fauteuil où elle recevoit les hommages des grands, des princes, des princesses, sans se déranger et sans les reconduire. Des graces qui lui étoient particulières, assaisonnées d'une politesse fine et de traits d'esprit piquans, adoucissoient ce que sa fierté pouvoit avoir de dur. Elle conserva sa beauté et sa santé jusqu'à ses derniers jours; cependant elle se croyoit toujours malade et quelquefois mourante. Cette inquiétude entretenoit en elle le goût des voyages; et dans ces voyages elle menoit sept ou huit personnes avec elle pour la désennuyer. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon, elle paya pour deux ans les pensions de charité qu'elle faisoit, persuadée qu'elle ne reviendroit plus, et elle ne se trompa point. Mde de Montespan eut de son mari un fils connu sous le nom de duc d'Antin (*voyez* GONDRIN), dont la postérité finit en 1757 dans son petit-fils. Elle faisoit fort peu de cas du père de La Chaise, qu'elle appeloit une *chaise de commodité*. Il y eut peut-être de la prévention dans le jugement qu'elle en faisoit; car on voit, à l'article de ce jésuite, qu'il parloit à Louis XIV avec une courageuse liberté. Mde de Montespan fut la dernière maîtresse de Louis XIV. Ce ne sera point un hors-d'œuvre de rapporter ici, d'après le père d'Avrigny, l'*Histoire* abrégée des amours de ce monarque. « Dans sa première jeunesse il aima la Beauvais, femme-de-chambre et favorite de la reine. Après elle, il s'attacha à Marie de Mancini, et l'auroit épousée, si le cardinal Mazarin l'avoit permis. Dès qu'il la vit mariée hors du royaume, il jeta la vue sur mademoiselle de La Mothe-

Houdancourt, puis sur Olympe de Mancini, comtesse de Soissons Jusqu'ici sa passion n'avoit guère été que dans ses yeux, sur sa langue et dans son cœur. De ces quatre maîtresses, son âge avoit sauvé les unes, l'honneur, peut-être, avoit préservé les autres. Mademoiselle de La Vallière, fille de la maison de Madame, fut la première dont la foiblesse éclata d'une maniere qui ne pouvoit être équivoque. La princesse de Monaco, qui avoit paru sur la scène, l'ayant occupé pendant peu de temps, madame de Montespan s'y plaça en 1667. Triste exemple de la fragilité humaine! La marquise communioit tous les huit jours, un moment en fit une Bethsabée. Elle régna seule treize à quatorze ans, grace à la mort qui enleva mademoiselle de Fontange, dès sa première couche. Madame Scarron mit fin à sa faveur, et fit cesser le scandale.

V. ROCHECHOUART, (chevalier de Jars.) *V.* JARS, n° III.

ROCHE-FLAVIN (Bernard de la), né l'an 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris, obtint par son savoir la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1527. On a de lui, I. Un excellent *Recueil des Arrêts notables* du parlement de Toulouse; imprimé en cette ville, 1720; in-4°. On y trouve un *Traité des Droits seigneuriaux*. II. Un grand *Traité des Parlemens*, 1617, in-folio, etc., ouvrage plein de recherches.

I. ROCHEFORT (Gui de), seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire de Bourgogne, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, se signala à la guerre et dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son chancelier et son chambellan. Ses services n'empêchèrent pas qu'on ne lui rendit de mauvais offices auprès de ce prince. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appela près de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut le 15 janvier 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne avec éclat. Ce fut lui qui fit créer le grand conseil en 1497.

II. ROCHEFORT (Guillaume), son frère, chancelier de France, comme lui, mais moins célèbre, et mort en 1492, détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement et plus honorablement cette province à la couronne.

III. ROCHEFORT (Henri-Louis d'ALOIGNI de), d'une famille noble, connue dès le 14° siècle, se signala dans la guerre contre les Espagnols, et après la paix des Pyrénées, suivit La Feuillade en Hongrie, où il ne montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année. Il étoit capitaine des gardes du corps et gouverneur de Lorraine. Son fils, mort en 1701, sans alliance, laissa une sœur héritière, mariée d'abord au marquis de Nangis de la maison de Brichanteau, et ensuite au comte de Blanzac de celle de La Rochefoucauld.

IV. ROCHEFORT (César de), avocat, né à Lyon, publia dans cette ville un *Dictionnaire* général et curieux, 1684, in-fol.

† V. ROCHEFORT (Guillaume de), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Lyon en 1751, eut d'abord un emploi dans les finances à Cette en Languedoc. Il y demeura dix ans; mais né pour la littérature plutôt que pour les calculs, il quitta la province et s'établit à Paris. Il aimoit le grec et les vers : il entreprit une *traduction* complète d'Homère, dont les discours préliminaires sont écrits avec élégance, et dont les notes sont instructives. Quant à la version elle-même, on trouve de la grace, de la facilité, de la sensibilité dans divers morceaux; mais le plus grand nombre manque d'harmonie, de précision, d'énergie; et les grandes images d'Homère y sont trop souvent rendues par des images communes. Cependant, comme les efforts de l'auteur étoient louables et quelque fois heureux, le roi lui permit de donner à l'imprimerie royale une fort belle édition de sa traduction de l'Iliade et de l'Odyssée, en 1781, in-4°. Plein des anciens, Rochefort composa trois tragédies, *Ulysse*, *Antigone* et *Electre*, où il imita trop la simplicité des tragiques grecs. Sa comédie des *deux Freres*, donnée au théâtre français, n'y réussit point, parce qu'elle est foible d'intrigue et de caractères. Ses ouvrages en prose eurent un meilleur succès. Nous avons de lui, I. Une *Réfutation* du Système de la Nature, in-12. II. *Histoire critique des opinions des Anciens sur le bonheur*, 1778, in-8°. III. La *Traduction complète* du Théâtre de Sophocle, qu'il a rendu avec fidélité, avec élégance, et orné de notes qui respirent le goût et la saine critique. IV. Divers *Mémoires* dans ceux de l'académie des belles-lettres, où l'on trouve le littérateur instruit et l'écrivain exercé. Cette compagnie le perdit en 1788. Une ame franche, loyale, généreuse, inaccessible à l'envie, jointe à une politesse prévénante, pleine d'attentions et d'égards au désir de plaire et d'obliger, rendent son souvenir précieux à ses confrères et à ses amis. Il avoit pour réussir dans la société ce qui manque à la plupart des savans, l'art d'oublier ses livres et de s'occuper des autres, sans exiger qu'ils s'occupassent de lui.

VI. ROCHEFORT. *V.* MONTLHERY, *et* RIEUX, n° II.

I. ROCHEFOUCAULD (François comte de la), d'une maison ancienne connue au 11e siècle, qui ne le cède qu'à celle des princes, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint, en 1494, François Ier sur les fonts baptismaux. Ce prince ayant obtenu le sceptre conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea, en 1515, la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Ce monarque observe, dans les lettres d'érection, que « c'étoit en mémoire des grands, vertueux, très-bons et très-recommandables services qu'icelui François, son très-cher et ami cousin et parrain avoit faits à ses prédécesseurs à la couronne de France, et à lui. » Le comte de La Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui

que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

II. ROCHEFOUCAULD (François, comte de la), fils du précédent, soutint dignement la réputation de son père : il épousa, en 1528, Anne de Polignac, veuve du comte de Sancerre, tué à la bataille de Pavie en 1525, qui unissoit à toute la simplicité de la vertu l'éclat de la représentation la plus brillante. Elle reçut en 1539, dans son château de Verteuil, l'empereur Charles-Quint. Ce prince fut tellement frappé de la dignité de ses manières, qu'il dit hautement, suivant un historien français, « n'être jamais entré en maison qui mieux sentît sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là. »

III. ROCHEFOUCAULD (François de la), cinquième du nom, né en 1588, mort le 8 février 1650, seigneur distingué par sa valeur et sa probité, obtint de Louis XIII les récompenses dues à son mérite. Ce prince le nomma chevalier de ses ordres en 1619, et érigea en 1622 le comté de la Rochefoucauld en duché-pairie. Il fut père de François VI, duc de La Rochefoucauld, dont nous parlerons nº VI.

†IV. ROCHEFOUCAULD (François de la), né de la même famille que le précédent, le 8 déc. 1558, de Charles Ier du nom, comte de Randan et de Fulvie Pic de la Mirande, se fit connoître très-avantageusement dès son enfance. Il fut pourvu de bonne heure de divers bénéfices ; de l'abbaye de Tournus ; de la maîtrise de la chapelle du roi, et à son retour de Rome, en 1585, de l'évêché de Clermont. Il se gouverna dans cette dernière place, non avec beaucoup de sagesse, comme le disent différens dictionnaires, dont les auteurs, à cet égard, ont parlé plus en généalogistes qu'en historiens, et avec partialité. François de la Rochefoucauld ne négligea rien pour faire soulever l'Auvergne contre le roi Henri III, son bienfaiteur, et y parvint en partie. Ceux de Clermont qui, pour la plupart, étoient fidèles au roi, indignés de sa conduite, le chassèrent de cette ville. Il se réfugia dans son château de Mozun ; excité par sa mère, favorisé par son frère, le comte de Randan gouverneur d'Auvergne, il convoqua, en 1589, une assemblée des états de cette province, dans le collége de la petite ville de Billom. Les villes attachées au parti du roi n'y envoyèrent point de députés. L'évêque ouvrit la séance par un discours très-véhément, dans lequel il accusoit le roi d'être d'intelligence avec les protestans. « Sa conclusion, qu'il appuyoit sur de faux raisonnemens, puisés dans les écrits empoisonnés de nos nouveaux docteurs, avoit pour but, dit M. de Thou, de déterminer l'assemblée à embrasser le parti de la *sainte union.* » C'étoit ainsi que les ligueurs qualifioient leur faction. Il employa pour entraîner les assistans dans son parti, des moyens que de Thou ridiculise avec raison, et qui ne furent pas sans succès ; cette grande ferveur se refroidit dans la suite. Son frère, qui gouvernoit en Auvergne pour le parti de la ligue fut tué en 1590 dans un combat près d'Issoire. Henri IV, quelques années après, abjura le protestantisme, et fut absous par le pape. L'évêque de Clermont, privé d'appui et de motifs de désobéissance, vit ses propres intérêts en danger. Il se soumit donc, *composa* un ou-

vrage sur l'autorité spirituelle des papes, garda le silence sur le temporel. Bientôt la fortune et les dignités furent la récompense de ce changement de conduite ; mais si l'évêque de Clermont fut converti au royalisme, il ne le fut pas à la raison. Les prêtres catholiques pensoient alors que le diable étoit une autorité propre à faire prévaloir leurs principes religieux sur ceux des protestans. Ils le consultoient comme un oracle certain ; et ses décisions passoient pour des preuves irrévocables. François de La Rochefoucauld adopta cette opinion absurde. Marthe Brossier, jeune fille qu'on disoit possédée de trois démons, excitoit l'étonnement du monde crédule ; François de La Rochefoucauld et son frère Alexandre, abbé de Saint-Mesmin, en tirèrent parti, la promenèrent de ville en ville, en interrogeant toujours les diables sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Tous les gens sensés se moquèrent de cette farce ridicule. Le médecin Marescot et Miron, évêque d'Angers, en découvrirent et démontrèrent la fourberie. Enfin un arrêt du parlement, du 24 mai 1599, enjoignit aux deux frères La Rochefoucauld de faire cesser les exorcismes qui causoient du trouble dans Paris, et de conduire, à leurs dépens, cette fille dans sa famille, sous peine de voir leur temporel saisi. François de La Rochefoucauld se soumit à l'arrêt ; mais son frère Alexandre risqua avec plus de courage son temporel, et conduisit Marthe Brossier à Rome. (*Voyez* BROSSIER Marthe.) Le parlement, pour le punir de sa désobéissance, décerna, le 3 mai 1600, prise de corps contre lui ; et le roi, pour récompenser la soumission de son frère l'évêque, le fit élever, en 1607, à la dignité de cardinal, du titre de saint Calixte, et échangea son évêché de Clermont contre celui de Senlis. En 1618 il fut pourvu de la charge de grand-aumônier de France ; en 1619, de l'abbaye de Sainte-Géneviève ; en 1622 il fut commis pour la réforme des abbayes de France. Cette réforme l'occupa le reste de sa vie, qu'il termina dans son abbaye de Sainte-Géneviève le 14 février 1645, âgé de 88 ans : on lui éleva dans l'église un superbe tombeau. Les jésuites, dont il étoit le zélé partisan, voulurent avoir son cœur, qu'ils inhumèrent dans leur église. Le jésuite Pierre Bonvier a écrit sa Vie en latin, et le père La Morinière en français. Le P. Frison n'a pas omis d'en faire l'éloge dans son *Gallia purpurata*, etc. François de La Rochefoucauld a laissé quelques ouvrages. I. Des *Statuts synodaux*, pour l'église de Clermont, publiés en français en 1599. II. Autres *Statuts synodaux* pour l'église de Senlis, en latin, imprimés à Paris en 1621. III. *Raison pour le désaveu fait par les évêques de ce royaume d'un livret publié avec ce titre : Jugemens des cardinaux archevêques*, etc. Cet ouvrage est dirigé contre le docteur Richer, son antagoniste. IV. *De l'autorité de l'Eglise en ce qui concerne la foi et la religion*, in-12, Paris, 1603 et 1604. Son frère Jean-Louis de LA ROCHEFOUCAULD, comte de Randan, tué à Issoire en 1690, laissa une fille, Marie-Catherine de La Rochefoucauld, comtesse de Randan, dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, et gouvernante de Louis XIV dans son enfance. Cette dame qui avoit toutes les vertus de son sexe et tous les ta-

lens de sa place, morte en 1677, à 89 ans, avoit épousé le marquis de Senecey, dont elle eut une fille mariée au comte de Fleix de la maison de Foix.

† V. ROCHEFOUCAULD (François VI, duc de la), prince de Marsillac, fils de François Iᵉʳ, duc de La Rochefoucauld, naquit en 1603. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre et sur-tout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue. Ce fut alors qu'il dit ces vers si connus, tirés de la tragédie d'Alcyonée de du Ryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

On sait qu'après sa rupture avec Mad. de Longueville, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

Après que ces querelles furent assoupies, le duc de La Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de la littérature et de la société. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avoient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvoient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec la constance d'un philosophe. Son courage ne l'abandonnoit que dans la perte des personnes qui lui étoient chères. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, et l'autre blessé. « J'ai vu, dit Mad. de Sévigné, son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de ce que je connois de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je compte pour rien son esprit et ses agrémens. » Il mourut à Paris le 17 mars 1680. Mad. de Sévigné dit, en parlant de ses derniers momens : « Il est fort bien disposé pour la conscience, mais du reste c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question; il n'est pas effleuré. Ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie : il s'est approché de telle sorte aux derniers momens, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étrange pour lui. » On trouve à la fin des Lettres de Mad. de Maintenon un portrait bien peint du duc de La Rochefoucauld. « Il avoit une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit, et peu de savoir. Il étoit intrigant, souple, prévoyant; je n'ai pas connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Il aimoit à régner. La bravoure personnelle lui paroissoit une folie, et à peine s'en cachoit-il; il étoit pourtant fort brave. Il conserva jusqu'à la mort la vivacité de son esprit qui étoit toujours fort agréable, quoique naturellement sérieux. » Huet nous apprend, dans ses Mémoires, que le duc de La Rochefoucauld refusa toujours de prendre place à l'académie françaïse, parce qu'il étoit timide et qu'il craignoit de parler en public. On a de lui, I. Des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, Amsterdam (Tré-

voux), 1713, 2 vol. in-12. C'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avoit été lui-même acteur. II. Des *Réflexions* et des *Maximes*, réimprimées plusieurs fois en un petit vol. in-12. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une idée dans ce livre, vraie à certains égards et fausse à d'autres, qui est que l'amour-propre est le mobile de tout, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante « Ce petit recueil, dit Voltaire, écrit avec cette finesse et cette délicatesse qui donnent tant de prix au style, accoutuma à penser, et à renfermer ses pensées dans un tour vif et précis. C'étoit un mérite que personne n'avoit eu avant lui en Europe, depuis la renaissance des lettres.» Les prétendus gens de goût l'accusèrent de donner dans l'affectation et dans une subtilité vicieuse; mais ces gens de goût avoient bien peu d'esprit. Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatigner par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du style, paroît mieux fondé. Mais on a remédié en partie à ces inconvéniens, du moins à celui du défaut de méthode, en rangeant sous certains titres, dans les dernières éditions, les pensées de l'auteur qui ont rapport à un même sujet. « Le duc de La Rochefoucauld, dit M. Palissot dans ses Mémoires littéraires, ne reconnoissant d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre, son livre est moins l'histoire que la satire du genre humain; mais cette satire plaît, parce qu'elle flatte la malignité, et parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant avec le vice un principe commun qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif et précis que l'auteur a su donner à ses pensées, et parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme, observé dans les grandes villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle et primitive, ou plutôt celle des conventions sociales? L'homme est-il né méchant? Nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espèce qui l'entouroit; mais, placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent, organisés, non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides et désarmés, plus foibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine.» Nous avons dit que sa maxime sur la cause de nos actions, qu'il attribue uniquement à l'amour-propre, étoit fausse à quelques égards. Est-ce un effet de l'amour-propre qui produisit la fidelité de Régulus à garder sa parole et le fit retourner s'exposer aux plus cruels supplices? L'équité de Lycurgue qui rendit la couronne à un neveu dont lui seul savoit la naissance et connoissoit les droits; la générosité de ces esclaves qui, pendant le triumvirat, se livrèrent à la mort pour sauver leurs maîtres, eurent-elles leur source dans l'amour-propre? Comment cette passion auroit-elle pu mouvoir des hommes obscurs, dont le nom étoit inconnu à ceux même qui leur ôtoient la vie? Le principe de La Rochefoucauld pour les courtisans avec lesquels il vivoit, doit recevoir quelques exceptions pour

les autres hommes : lui-même méritoit peut-être d'être excepté. Pour connoître combien valoit le duc de la Rochefoucauld, il n'y a qu'à consulter les Lettres de Madame de Sévigné. Il eut plusieurs enfans de son mariage avec Andrée de Vivonne, dame de la Châteigneraie, morte en 1670.

VI. ROCHEFOUCAULD (François duc de la), fils aîné du précédent, 7e du nom, prince de Marsillac, grand-veneur de France, grand-maître de la garde-robe du roi, chevalier de ses ordres, né en 1634, et mort en 1714. Louis XIV aimoit son esprit et estimoit sa probité. Après la disgrace de Lauzun, ce prince lui offrit le gouvernement de Berri, dont ce favori avoit été dépouillé. Marsillac le refusa d'abord, en lui disant : « Je n'étois point ami de M. de Lauzun ; que votre majesté ait la bonté de juger si je dois accepter la grace qu'elle me fait. » Le roi insista et le força d'accepter, en lui conservant une pension de 12000 livres qu'il vouloit remettre entre les mains de ce monarque. Louis XIV, touché de son désintéressement, de sa générosité, se tourna vers ses ministres, et leur dit : « J'admire la différence ; jamais Lauzun n'avoit daigné me remercier du gouvernement de Berri ; et voilà un homme pénétré de reconnoissance. » Un jour Marsillac paroissoit inquiet : le roi lui demanda le sujet de son inquiétude. Il dit qu'elle provenoit de ses dettes ; Louis XIV lui répondit : « Que n'en parlez-vous à vos amis ! » Mot qui fut accompagné d'un don de 50,000 écus. Il lui écrivit ce billet, en lui annonçant une grace importante : « Je me réjouis, comme votre ami, de la charge de grand-maître de la garde-robe que je vous ai donnée comme votre roi. » Quelques auteurs ont prétendu que Louis XIV ayant montré ce billet au duc de Montausier, ce seigneur le lui fit supprimer, comme trop spirituel ; mais d'autres écrivains ont soutenu qu'il avoit été réellement envoyé. Ce prince érigea en duché, l'an 1679, en faveur du fils aîné du duc de La Rochefoucauld, la terre de la Roche-Guyon, dans le Vexin qui l'avoit déjà été en 1663 en faveur de Roger du Plessis, seigneur de Liancourt, et premier gentilhomme de la chambre, dont François VII avoit épousé la fille unique. Elle s'appeloit Jeanne-Charlotte du Plessis Liancourt, et mourut en 1674. C'est à elle que finit l'ancienne famille de Plessis Liancourt, dont la succession passa dans la maison de La Rochefoucauld.

† VII. ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de Roye, de la), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, étoit fils de François de Roye de La Rochefoucauld, second du nom, lieutenant général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens ; telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de La Rochefoucauld, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tel qu'il avoit déjà paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix et sur-tout des indigens. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluni en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, arrivée en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine.

Il fut envoyé l'année suivante en qualité d'ambassadeur à Rome, où il sut à la fois se faire aimer des Italiens, et soutenir la gloire du nom français. Le roi le nomma à l'abbaye de St-Vandrille en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Le cardinal de la Rochefoucauld, habile à connoître les bons sujets, ne le fut pas moins à les placer. Rien n'égala son attention à ne choisir pour les siéges épiscopaux, que des ecclésiastiques éclairés et prudens. Ce fut cet esprit de modération qui fit jeter les yeux sur lui pour présider aux assemblées du clergé de 1750 et 1755. On sait avec quel zèle il se servit de sa droiture et de ses lumières, pour rétablir la paix dans l'église gallicane. Ce zèle lui mérita de plus en plus la confiance de Louis XV, qui le regardoit, moins comme son ministre que comme son *ami*: terme dont on ne se sert qu'après ce monarque. Ce prince éleva le cardinal de La Rochefoucauld, en 1756, à la place de son grand aumônier. Il n'en jouit pas longtemps; il mourut en 1757. C'étoit un prélat charitable.

† VIII. ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas de la), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760, se fit un nom par la délicatesse de son esprit et par les agrémens de son caractère. Il prit le parti des armes, et eut les vertus guerrières ainsi que les qualités sociales. On a de lui, I. Une comédie intitulée : *Ecole du monde*, bien écrite, et pleine de traits auxquels le célèbre auteur des *Maximes* auroit applaudi. II. Un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux qu'il a trouvé l'art de rendre agréable, 3 vol. in-12. III. Un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Serieys a publié en 1804, 1 vol. in-8°, *OEuvres de La Rochefoucauld*, contenant ses Traités sur la guerre, sur les gouvernemens, sur la morale, etc.

XI. ROCHEFOUCAULD (François-Joseph de la), évêque de Beauvais et pair de France, député du clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis aux états généraux, y défendit les priviléges du clergé. Enfermé aux carmes en 1792, il y fut massacré le 2 du mois de septembre de la même année.

X. ROCHEFOUCAULD (Pierre-Louis de la), parent du précédent, évêque de Saintes, député du clergé aux états généraux de 1789, se rendit volontairement prisonnier aux carmes; sans qu'il y eût ordre de l'arrêter, dans l'intention de partager et d'adoucir l'infortune de son parent. Il périt avec lui le même jour.

† XI. ROCHEFOUCAULD (Louis-Alexandre, duc de la) et de la Roche-Guyon, pair de France, membre de l'assemblée des notables en 1787, et ensuite député de la noblesse de Paris aux états-généraux en 1789, fut un des huit premiers membres de la noblesse qui se réunirent au tiers-état. Le 27 juin 1789, il demanda que l'on s'occupât de la question de la liberté des noirs. Dans la discussion sur la formation du corps législatif, il demanda, pour tempérer l'enthousiasme d'une assemblée unique, un conseil examinateur, avec le seul droit d'observation; et dans le cas du *veto*, de faire décider la question par de nouveaux députés. Le 30 octobre il pressa le prononcé du décret sur

les biens du clergé. Le 25 novembre, il rendit compte de l'adresse des amis de la liberté de Londres, et fit charger le président d'écrire au lord Stanhope, pour lui témoigner la reconnoissance de l'assemblée. Le 26 janvier 1790, il combattit la proposition qu'aucun membre de l'assemblée ne pût accepter de places du gouvernement. Il vota ensuite l'abolition des ordres religieux, et fit adopter la proposition de dom Gerle, tendante à déclarer nationale la religion catholique. Il se déclara pour les mesures prises par Bouillé contre la garnison insurgée de Nancy, et demanda que l'assemblée approuvât la conduite de ce général. En 1791, il fit un rapport sur les travaux des comités de contributions, et entretint souvent l'assemblée de cette matière, sur laquelle il fit rendre un grand nombre de décrets. Il réclama aussi la liberté indéfinie de la presse. Dans la discussion relative au cas où le roi serait censé avoir abdiqué, il demanda qu'on fixât un délai dans lequel le monarque, sorti du royaume, seroit tenu d'y rentrer. Après la session, il devint membre et président du département de Paris, et en cette qualité parut à la barre de l'assemblée législative, et lui adressa, le 7 octobre, un discours de félicitation. En novembre 1791, il signa l'arrêté du département, par lequel le roi étoit privé d'apposer son *véto* au décret rendu contre les prêtres, et ensuite celui du 6 juillet 1792, qui suspendoit de leurs fonctions Pétion et Manuel, maire et procureur de la commune de Paris, pour avoir autorisé, ou au moins souffert, les attentats commis le 20 juin contre le roi. Il fut alors tellement poursuivi par les sections et les sociétés populaires de la capitale, qu'il se vit contraint de donner sa démission. Mais cette démarche ne suffit pas pour calmer la rage de ses ennemis. Ayant voulu se rendre aux eaux de Forges, il fut massacré à coups de pierres à Gisors, le 14 septembre, âgé de 85 ans. Accompagné de plusieurs officiers municipaux de la commune de Paris, lors des horribles journées des 2 et 3 septembre, l'un d'eux avoit prévenu madame de La Rochefoucauld que son mari devoit être assassiné sur la route; que si l'on vouloit donner 25000 francs, il seroit sauvé. On donna la somme; il n'en fut pas moins massacré: on le fit descendre de son cabriolet; son épouse et sa mère auroient éprouvé le même sort, si le duc ne les eût précédées d'un quart-d'heure. « Ainsi, dit M. de Ségur dans son Tableau historique et politique, périt le vertueux de La Rochefoucauld, qui avoit soutenu l'éclat de son nom par sa philosophie, par son désintéressement et sa franchise dans ses opinions. » La réputation de la philosophie, ou, pour mieux dire, de philantropie dont il jouissoit, étoit le résultat d'une probité et d'une vertu sévère, liées à un amour passionné pour les sciences qu'il cultivoit lui-même et protégeoit au dehors avec une simplicité de connoisseur, et non point avec l'ostentation puérile d'un homme riche et d'un des plus grands seigneurs de la cour.

* XIII. ROCHEFOUCAULD (duc de la), cardinal, archevêque de Rouen, commandeur des ordres du roi, abbé de Cluny et de Fécamp, né en 1713 dans le diocèse de Mende, fut d'abord évêque d'Alby, cardinal en 1778, et député du clergé du bailliage

de Rouen aux états-généraux en 1789. Il s'y prononça fortement contre les principes de la révolution, présida d'abord la chambre du clergé, ensuite la minorité de cet ordre lorsque la majorité se fut réunie au tiers-état, et conduisit le 27 juin, d'après une invitation du roi, le reste de cette chambre dans la salle commune des états-généraux. Le 2 juillet, il lut à l'assemblée nationale un arrêté par lequel cette partie du clergé se réservoit le droit de se retirer dans une salle séparée pour délibérer sur des objets particuliers. A la suite de l'insurrection du 14 juillet, il déclara qu'il cessoit de se croire lié par son mandat, et qu'il se réunissoit aux travaux de l'assemblée pour défendre les droits de la nation. Il fut ensuite un des signataires de la protestation du 12 septembre 1791, contre les innovations faites par l'assemblée nationale en matière de religion. En avril précédent, il avoit *publié* une Instruction pastorale, que le tribunal de Rouen fit lacérer et brûler, comme contraire aux lois de l'assemblée constituante. Après la session, il se retira en Allemagne, et mourut à Munster le 2 septembre 1799, après 53 ans d'épiscopat.

ROCHE-GUILHEM (Mlle de la), morte au commencement du 18e siècle, a publié divers romans dont plusieurs ont de l'intérêt. Ce sont les *Aventures grenadines*: *Arioviste*, roman héroïque; *Histoire des Favorites*, où l'on regrette que des fictions soient mêlées à des faits vrais; Dernières *OEuvres* de Mlle de la Roche-Guilhem, contenant plusieurs histoires galantes.

† ROCHE-JACQUELIN (le comte de la), né à Saint-Aubin de Beaubigné, près Châtillon, l'un des généraux des royalistes de la Vendée, âgé seulement de vingt-un ans, fut un de leurs chefs les plus distingués. Il demeuroit à Saint-Aubin à l'époque de la révolution; détenu en 1792 dans les prisons de Bressuire, il fut délivré par Stofflet, il se réunit dès-lors aux Vendéens qui commençoient à s'organiser; devint membre du conseil militaire, et l'un des commandans en second de l'armée du Haut-Anjou, sous Bouchamp. En avril 1793, il battit les républicains à Martigné avec sa division, et contribua au gain de la bataille de Saumur, qui dura 36 heures, et qui coûta aux républicains près de 20,000 hommes tués ou prisonniers, 140 canons et 50 milliers de poudre. Ce fut à cette déroute que La Roche-Jacquelin poursuivit pendant trois lieues le général en chef Menou, et le blessa d'un coup de pistolet. En juillet il marcha au secours de Lescure et chassa Westermann de Châtillon. Le 11 septembre il attaqua de nouveau avec sa division, les hauteurs de Martigné, occupées alors par Rossignol. Les républicains résistèrent quelque temps; mais le jeune chef ayant, comme à son ordinaire, chargé lui-même à la tête de sa cavalerie, les culbuta en un instant; et le massacre devint affreux, quand ses troupes, qui l'adoroient, s'aperçurent qu'il étoit blessé. Renforcé d'un nouveau corps, il se porta le lendemain sur un second camp que les républicains avoient à Brissac, et commença à le canonner; mais voyant que cette attaque ne produisoit aucun effet, il ordonna à son infanterie de le soutenir, et s'élança sur les batteries ennemies avec sa cavalerie:

la déroute des républicains devint complète, et tous leurs canons et équipages furent pris. En octobre il marcha de nouveau au secours de Lescure, reprit Châtillon, et, repoussé ensuite par Westermann, il joignit la grande armée sous les murs de Mortagne. Après la perte de la bataille de Chollet, il devint général en chef de l'armée royale; fit effectuer le passage de la Loire; s'empara de Condé, de Château-Gonthier, et ensuite de Laval. Ce fut près de cette dernière place qu'il battit de nouveau les républicains, le 26 octobre, et eut à Dol, le 17 novembre, un nouveau succès, qui répara momentanément l'échec qu'il venoit d'éprouver sous les murs de Granville. Il échoua encore dans l'attaque d'Angers, et essuya peu après un revers bien plus funeste encore dans la ville du Mans, où, après la plus opiniâtre résistance, il se vit obligé de se retirer en désordre, avec perte d'une quantité prodigieuse des siens, et d'une grande partie de ses bagages et de son artillerie. Après avoir effectué sa retraite avec ses débris, il se porta sur Ancenis, où il passa la Loire sur un radeau, au moment où la troupe de Westermann, qui le poursuivoit à outrance, parut derrière les siens épouvantés, et dont un petit nombre seulement aborda avec lui sur l'autre rive. Il gagna le Haut-Poitou, et rassembla, en mars 1794, une petite armée. Il livra quelque temps après, à Gesté, un des combats les plus opiniâtres qui aient ensanglanté le sol même de la Vendée. Il finit par y être battu, et fut tué quatre jours après.

ROCHELLE (la). *Voy.* Née.

ROCHE-MAILLET (Gabriel-Michel de la), avocat de Paris, né à Angers en 1562 et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier Général*, etc., et a fait un *Théâtre géographique de la France*; Paris, 1632, in-folio : ouvrage assez peu exact. La Roche-Maillet étoit l'ami de Charron, qui lui recommanda en mourant son Traité de la Sagesse, comme un père tendre pourroit recommander un enfant chéri. La Roche-Maillet donna tous ses soins à la continuation de l'édition de Paris, commencée du vivant de l'auteur; et, grace à son activité, le livre du théologal vit le jour, malgré le crédit du recteur de l'université, de plusieurs docteurs de Sorbonne, et même des premiers magistrats du parlement et du châtelet, fortement ligués pour sa suppression.

† ROCHEMORE (Jean-Baptiste-Louis-Timoléon, marquis de), mort en 1745, devint poète pour plaire à Mlle Journet, célèbre actrice de l'opéra, qui aimoit les vers. Ses regrets sur la mort de cette femme qu'il adoroit, inspirent une douce mélancolie.

Aux autels du tyran des morts,
D'une tremblante main je consacre ma lyre;
Je ne chantois que pour Thémire,
Thémire a vu les sombres bords.
Une douleur muette et sombre,
Des larmes qui partent du cœur,
N'écouter, ne sentir, ne voir que son malheur!
Voilà les seuls tributs que je dois à son ombre.
Soyez les garans de ma foi,
Lieux redoutés, où repose sa cendre!
Il n'est plus de plaisir, plus de bonheur pour moi,
Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

ROCHERS. *Voyez* Andier.

I. ROCHES (Madame et Mademoiselle des), de Poitiers. Mad. Des Roches, devenue veuve après 15 ans de mariage, ne s'occupa que de l'éducation de sa fille qui

devint sa rivale en esprit et son amie la plus tendre. Celle-ci, recherchée par un grand nombre de beaux esprits, refusa constamment de se marier, par tendresse pour sa mère. Elles désiroient de ne pas se survivre; elles furent emportées le même jour par la peste qui désoloit la ville de Poitiers en 1587. Mad. des Roches s'appeloit Magdeleine Neveu, et avoit épousé Fredenoit, seigneur des Roches; sa fille se nommoit Catherine des Roches. Elles composoient des *ouvrages* en prose et en vers, dont la dernière édition est celle de Rouen, 1604, in-12; elles avoient toutes deux une grande connoissance des langues et des sciences. (*Voyez* Pasquier.)

* II. ROCHES (Jean des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire* flamand et français, qui sont assez estimés. Il avoit commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eût paru. Si l'on en juge par le commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivoit à la hâte, et n'avoit ni les connoissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le recueil de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique.

* III. ROCHES (François de), pasteur de l'église de Genève en 1731, et professeur de théologie en 1749, étoit un homme d'un mérite distingué. Il joignoit à des connoissances profondes un grand talent pour la parole; il aimoit le travail; il avoit la simplicité de la vertu, et il étoit aimable comme elle. Né en 1701, il mourut en 1769. On a de lui : *Défense du Christianisme*, ou *Préservatif contre un livre intitulé : Lettres sur la Religion essentielle à l'homme*, Lausanne, 1710, 2 vol. in-12. Cette défense, traitée avec une logique serrée, et étayée de raisonnemens solides, répondit victorieusement aux argumens de l'auteur des *Lettres*. *Réponse à Mélines*, *dit* Fléchier, *sur son changement de religion*, 1753. Il publia avec des notes lumineuses le *Catéchisme d'Ostervald*, 1752. Il a fait imprimer encore *deux Sermons a l'occasion des divisions politiques de Genève*, 1737, dans lesquels il se montre bon citoyen et ami de la tranquillité.

IV. ROCHES. *Voyez* Parthenay, n° V.

† I. ROCHESTER (Jean Wilmot comte de), poète anglais, né dans le comté d'Oxford en 1648. Un gouverneur habile cultiva ses talens avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de douze ans, célébra en vers le rétablissement de Charles II. Il voyagea en France et en Italie, prit ensuite le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin il se livra tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680. Il a laissé des *Satires* publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Ses *Poésies* sont la plupart obscènes; mais il en est qui méritent d'être lues, par les traits sublimes, les pensées hardies et les images vives qu'elles renferment. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en

français. Voici le portrait que Walpole a tracé du comte de Rochester : « Les Muses, dit-il, sembloient empressées de l'inspirer et honteuses de l'avouer. Il abusa de l'art vil et trop aisé de faire lire ses vers plutôt pour leurs défauts que pour leur mérite réel. Les moralistes proclament hautement que l'indécence n'admet point d'esprit. Cela est vrai : elle n'en donne pas, mais elle ne l'exclut pas toujours. Il y a dans les écrits de Rochester plus d'obscénités que d'esprit, plus d'esprit que de poésie, plus de poésie que d'honnêteté. Ce jugement n'est pas tout-à-fait impartial, et l'auteur semble s'être plutôt appliqué à courir après un vain jeu d'antithèses, qu'à dire la vérité.

† ROCHETAILLÉE (Jean de), né près de Lyon, se fit cordelier et obtint de la réputation par ses prédications en 1373. Il attaqua principalement les mœurs du clergé, et comparoit l'Église à un oiseau qui, après avoir été embelli des plumes des autres, se pavanoit, les méprisoit et cherchoit à les dépouiller encore. L'auteur fut poursuivi par la haine et devint malheureux. On ignore le temps de sa mort.

† ROCHOIS (Mathilde), actrice de l'opéra, naquit à Caen en 1650, d'une famille honnête, mais peu fortunée. Lulli la détermina à entrer à l'académie royale de musique, où la beauté de sa voix la fit accueillir avec empressement; elle y obtint beaucoup de succès. Mathilde étoit d'une taille médiocre, fort brune, d'une figure commune au dehors; mais sur la scène elle effaçoit toutes les plus belles actrices. Sa démarche étoit noble; tous ses gestes gracieux; elle entendoit supérieurement le jeu muet. On voyoit alors toutes les passions qui remplissoient son ame. Outre son talent pour la déclamation, elle avoit beaucoup d'esprit et de connoissances, un goût excellent et sûr; aussi donnoit-elle à Lulli des conseils utiles, qui souvent firent réussir ses ouvrages. Elle demanda sa retraite en 1698, fut pensionnée du roi et du duc de Sully, et passa le reste de sa vie en vraie philosophe. La douceur de ses mœurs répondoit à ses talens. Exempte de cet orgueil si ordinaire aux femmes de sa condition, elle donnoit volontiers des avis aux actrices qui la consultoient, et n'eut jamais la moindre jalousie contre celles qui brillèrent après elle. Douée enfin de toutes les qualités les plus heureuses, et recherchée de tous ceux qui savent apprécier le talent joint à la moralité, elle mourut en 1728.

ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), mort à Paris le 25 floréal an 8 (1800) à l'âge de 70 ans, consacra ses talens au théâtre. Il débuta à la comédie italienne par le *Deuil anglais*, et à l'opéra comique par une pièce intitulée *les Filles*. A cette époque Saint-Foix venoit de faire représenter *les Hommes* aux français, et avoit été applaudi; aussitôt parurent *les Femmes* aux italiens et *les Filles* à l'opéra comique, deux pièces sans intérêt et sans couleur; mais comme on l'a remarqué, tout succès dans la capitale entraîne toujours à sa suite des imitateurs et des sottises. Rochon fut plus heureux à la comédie française. Il y donna, I. *Heureusement*, petite pièce jouée en 1762. Le dialogue en est agréable, et l'une des situations piquante : ce sujet est tiré

des Contes moraux de Marmontel. II. *La Manie des Arts*, 1763. III. *Les Valets maîtres*, 1765. Ces deux comédies en un acte sont foibles d'intrigues. IV. *Hylas et Sylvie*, pastorale. V. *Les Amans généreux*, en cinq actes et en prose, 1774. Cette pièce s'est soutenue au théâtre. VI. *Le Jaloux*, comédie en 5 actes et en vers libres, 1784. Celle-ci, tombée à la première représentation, fut reprise ensuite avec applaudissement. Tout le nœud est formé par une femme travestie en homme; l'action offre du vide, mais des détails qui plaisent. Rochon a donné quatre productions au théâtre lyrique : I. *Le Seigneur bienfaisant*, 1780, opéra en trois actes. Des vendanges au premier acte, un incendie au second, un bal au troisième le firent réussir, et la beauté des décorations et des tableaux le soutinrent, malgré la foiblesse du cadre et un style trop négligé : la musique est de Floquet. II. *Alcindor*, opéra en trois actes, joué en 1787, et dont Dezède a fait les airs. III. *Le portrait*, 1792. IV. Enfin *les Prétendus*, opéra en un acte, représenté en 1789, et que l'excellente musique de Le Moine fait toujours entendre avec plaisir. Le *Théâtre* de Rochon forme 2 vol. in-8°, publiés en 1786; il n'est pas complet. On doit au même auteur quelques écrits en prose et des opuscules en vers. Les premiers sont intitulés *La Noblesse oisive*, 1756, in-8°, et *Observations* sur la nécessité d'un second théâtre français, 1780, in-12. Les seconds sont une *Satire* sur les hommes, un *Discours philosophique* imité de Juvénal, et diverses *Pièces fugitives* qui ont paru dans l'almanach des Muses et autres journaux. En général ce poëte a plus d'esprit que d'imagination, et plus de facilité que de goût.

* ROCHOW (N. de), chanoine d'Halberstadt, mort le 6 mai 1805, à l'âge de 71 ans, avoit d'abord été militaire et s'étoit trouvé à plusieurs batailles. Blessé dangereusement à celle de Lowositz, il chercha à se rendre utile à sa patrie dans une autre carrière, en cultivant les sciences, et sur-tout celle de l'éducation. On a de lui plusieurs *ouvrages* utiles qui attestent son mérite et ses talens.

ROCOLES (Jean-Baptiste de), historien français au-dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg, étoit né vers l'an 1620. Il fut chanoine à Paris, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, de rechef protestant en Hollande, et enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui, I. *Description des empires du monde* par Davity, augmentée d'un volume, Paris, 1660, 6 vol. in-folio; ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille. II. *Introduction générale à l'histoire*, 1664. III. *Abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne, 1679; c'est une mauvaise traduction du Nucleus Hist. Germ. de Larcher. IV. *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereur*, Bruxelles, 1729, 2 vol. in-8°. V. *Histoire véritable du Calvinisme, opposée à l'Histoire de Maimbourg*, Amsterdam, 1683 : ouvrage dont les protestans et en particulier Bayle, ont été peu contens, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire. Le style de Rocoles est lourd, embarrassé, incorrect; et

ses recherches ne valent pas mieux ordinairement que son style.

ROCOLET (Pierre), imprimeur du roi, autant distingué par son zèle pour le monarque dans les troubles de la Fronde où il manqua plusieurs fois de périr, que par ses éditions. On lui doit celle des OEuvres de Bacon et l'*Instruction* pour monter à cheval par Pluvinel, avec de superbes figures, 1627. Louis XIII donna à Rocolet, en 1641, une médaille et une chaîne d'or.

RODE (Bernard), président de l'académie des arts à Berlin, mort le 24 juin 1797, *peignoit* avec succès l'histoire, et décora généreusement divers temples sans aucune rétribution. On lui doit un grand nombre de gravures à l'eau forte.

RODENBURGH (N.), jurisconsulte savant et profond, né à Utrecht dans le 17e siècle, professa le droit dans sa patrie avec beaucoup de célébrité, et s'acquit un nom parmi les jurisconsultes par plusieurs bons ouvrages. On ne citera que celui intitulé *De jure quod oritur è statutorum diversitate.* Ce traité est le fond sur lequel a travaillé Boulenois pendant trente ans, pour son ouvrage *sur la contrariété des lois*, et dans lequel on trouve à la fin le Traité de Rodenburgh.

* RODERIGO (Jacques), de Cosenza, célèbre philosophe de son temps, a écrit, I. *Opus necessarium, an venenatum corpus in vitâ et post mortem dignoscatur*, Neapoli, 1558, in-8°. II. *De lapide ferreo ab aere lapso, et ejus generatione et causâ*, Neapoli, 1538, in-8°.

* RODERIQUE (Jean-Ignace de), né à Malmédy, distingué par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivoient. Il rédigea long-temps la Gazette de Cologne avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'étoit qu'un amusement pour lui : ses vues portoient sur des objets plus grands ; il fut employé et consulté par différens princes dans des affaires importantes, publia plusieurs *Dissertations* savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmedy une très-belle chapelle dont il ordonna la construction, et l'on a placé un monument, avec son épitaphe rédigée en latin.

* RODIGINO (Ludovico-Celio), né à Rovigo, dans l'état de Venise, vers l'an 1450, fut, en 1512 professeur de belles-lettres à Reggio. On a de lui, I. *Lectionum antiquarum libri* 30, Venetiis in ædibus Aldi, 1516, in-folio. II. *Lectionum* etc., *libri* 30, *ab auctore locupletati*, Basileæ, 1550, in-folio, édition très-rare. On en connoît encore deux autres, faites à Francfort et à Leipsick, en 1666. Rodigino mourut dans sa patrie, en 1525.

† RODNEY (George-Bridge), naquit en 1718 d'un officier de marine qui commandoit l'yacht qui conduisit le roi dans son voyage d'Hanovre et à son retour. On ne sait rien de ce qui concerne Rodney jusqu'en 1751 ; à cette époque il avoit obtenu le rang de commodore. Il fut nommé amiral en 1759, et chargé d'aller bombarder le Havre. En 1761 il fut envoyé à la Martinique, et en 1762 créé chevalier du Bain, en considération de ses services. La négligence qu'il avoit apportée

dans ses affaires domestiques l'avoit réduit aux dernières extrémités, et il fut obligé de se retirer en France, d'où il ne parvint à sortir que par l'effet de la générosité du maréchal de Biron. Rodney étoit souvent admis à sa table. Un jour il y soutenoit avec une chaleur indiscrète « que s'il commandoit une flotte anglaise il battroit les forces navales des Francais et celles des Espagnols.» — « Pourquoi donc, reprit le maréchal, restez-vous à Paris avec cette certitude ? » — « Pour mon malheur ; M. le maréchal, reprend Rodney : j'y suis retenu par mes dettes. » «— Monsieur, les Français n'ont jamais redouté un ennemi : demain vos dettes seront payées. » Rodney revint en Angleterre et fut immédiatement employé. En 1780, en janvier, il s'empara de 19 bâtimens de transport qui se rendoient de Cadix à Bilbao, d'un vaisseau de 64 canons et de cinq frégates qui leur servoient d'escorte. Le même mois il attaqua avec beaucoup de succès l'escadre espagnole commandée par don Juan de Langara, et composée de onze vaisseaux de ligne ; l'un d'eux sauta pendant l'action; cinq furent pris, et le reste dispersé. Le mois d'avril suivant, il alla chercher M. de Guichen à la hauteur de la Martinique, lui livra trois combats sanglans, mais infructueux, sans parvenir à l'entamer. A cette époque sa réputation s'étoit élevée à un haut degré : les deux chambres du parlement lui votèrent des remercîmens; les adresses de félicitation se multiplièrent de toutes parts. En 1781, de concert avec le général Vaughan, il s'empara de l'île de Saint-Eustache, qu'ils enlevèrent aux Hollandais: sa conduite et celle du général envers les habitans furent censurées hautement ; mais la victoire éclatante qu'il remporta le 12 avril 1782, sur le comte de Grasse, eut bientôt effacé ces impressions désavantageuses. Rodney coula à fond un de ses vaisseaux et s'empara de cinq, au nombre desquels se trouvait le vaisseau amiral *la Ville de Paris*. Sir George fut créé pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de baron Rodney de Stoke, dans le comté de Sommerset. Il obtint une pension de 2000 liv. (environ 46000), pour lui et pour ses deux successeurs immédiats ; nommé vice-amiral d'Angleterre, il eut à ce titre pour un temps la place de gouverneur de l'hôpital de Greenwick. Les habitans de la Jamaïque votèrent un don de mille liv. sterling pour l'érection d'une statue de marbre en son honneur.

*RODOERIO (Jean-Léonard), de Monte-Corvino, célèbre jurisconsulte du 17ᵉ siècle, a publié, I. *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Neapoli, 1666, in-folio. II. *Consiliorum, sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Neapoli, 1674, 1 vol. in-folio.

RODOGUNE *ou* RHODOGUNE, fille de Phraates roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenoit prisonnier ; ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre. *V.* CLÉOPATRE n° I.

I. RODOLPHE, comte de Rhinfelden duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie, l'an 1077, par les rebelles que le pape Grégoire VII avoit soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut quel-

que temps douteuse entre les deux concurrens. Mais enfin elle abandonna totalement Rodolphe l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim : ce prince y périt, et en mourant il témoigna un grand regret de sa rébellion. Il ne laissa qu'une fille qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

† II. RODOLPHE Ier de HAPSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé le *Clément*, étoit fils d'Albert, comte de Hapsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. Il fut élu empereur au mois d'octobre 1273, et ne voulut point aller à Rome pour se faire couronner, disant, « Qu'aucun de ses prédécesseurs n'en étoit jamais revenu qu'après avoir perdu de ses droits ou de son autorité. » Il fit cependant un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagea à défendre les biens et les priviléges de l'Eglise romaine. Sa fermeté parut dès le jour de son couronnement : le sceptre révéré de Charlemagne manquoit pour la cérémonie, et quelques seigneurs mécontens s'empressoient d'en tirer un augure défavorable ; Rodolphe saisit un crucifix, et s'écrie : *voilà mon sceptre !* Ce trait de présence d'esprit imposa le respect à la malveillance. Son règne est remarquable par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Stirie et la Carniole. Il consentit de faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devoient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordoient le Danube le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui. La bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Pour mettre le comble à la gloire de Rodolphe, il eût fallu s'établir en Italie après s'être assuré l'Allemagne ; mais le temps en étoit passé. Il se contenta de rendre la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or ; Lucques, 12,000 ; Gênes et Bologne 6000. Cette liberté consistoit dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnoie, d'entretenir des troupes. Rodolphe Ier mourut à Gemersheim, près de Spire, le 30 septembre 1291, à 73 ans, avec la réputation d'un prince brave, prudent, politique, versé dans les affaires, jaloux de faire rendre la justice, quoiqu'il la violât dans toutes les occasions où il s'agissoit de ses propres intérêts. Il eut cependant plus de bonheur, dit M. de Montigni, que de grandes qualités. Il réussit dans toutes les entreprises qu'il forma pour réduire à son obéissance en Allemagne tous ceux qui, durant le schisme de l'empire, en avoient usurpé les droits et les fiefs. Il prit toutes les villes qu'il attaqua, et gagna quatorze batailles rangées. Rodolphe fut moins jaloux de faire valoir son

autorité en Italie ; parce qu'il n'y avoit rien dans ce royaume pour ses enfans. Il y laissa périr honteusement les droits de l'empire; enhardit les villes à se procurer l'indépendance; ne s'opposa point aux desseins des papes ; affermit même leur domination dans Rome, et les enrichit des biens de ses sujets. Egalement haï, sur la fin de son règne, du peuple et des grands, que son ambition et son avarice soulevèrent contre lui, il fut peu regretté et ne laissa dans le cœur des princes qu'une médiocre affection pour sa famille. L'histoire lui reproche encore l'usurpation de l'Autriche, de la Stirie et de la Carniole sur l'illustre maison de Bavière. Il avoit des vertus privées ; simple dans ses habits, il n'annonçoit sa grandeur que par un certain air de majesté répandu sur toute sa personne. Ses sujets trouvoient auprès de lui l'accueil le plus favorable, et il gagnoit le cœur de ceux qui l'approchoient. Il existe un *Recueil* de cent quarante *Lettres* de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. Albert de Strasbourg nous a transmis plusieurs traits d'esprit de ce prince, et quelques-uns de ces traits prouvent le soin qu'il avoit de faire rendre la justice. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Dans une diète tenue à Nuremberg, un marchand se plaignit à Rodolphe, qu'ayant donné à garder à son hôte une bourse où il y avoit environ deux cents francs de notre monnoie, l'hôte avoit nié ce dépôt. L'empereur lui promit justice, et attendit l'occasion favorable pour la lui rendre. Le dépositaire infidèle s'étant trouvé parmi les députés de la ville de Nuremberg, Rodolphe lui dit : « Vous avez là un beau chapeau ! troquons. » Aussitôt Rodolphe sortit de la chambre, feignant d'être appelé par d'autres affaires ; mais c'étoit pour donner ordre à un de ses gens d'aller chez la femme de l'hôte demander le dépôt réclamé, et de lui montrer le chapeau de son mari pour signal. La femme ne fit aucune difficulté de remettre l'argent, qui fut aussitôt rapporté à l'empereur. Rodolphe revint trouver les députés ; et comme le marchand qui avoit été volé avoit eu ordre de venir renouveler sa plainte, l'hôte nia hardiment qu'il lui eût donné aucun dépôt à garder ; il l'assura même par serment ; mais l'empereur, lui montrant aussitôt la bourse, le convainquit du vol, et le fit punir.

† III. RODOLPHE II, fils de l'empereur Maximilien II, naquit à Vienne le 18 juillet 1552. Roi de Hongrie en 1572, roi de Bohème en 1575, il fut élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, et prit les rênes de l'empire le 12 octobre 1576, après la mort de son père; mais il les tint d'une main foible. La grande passion de ses prédécesseurs étoit d'amasser de l'argent, et celle de Rodolphe fut de vouloir faire de l'or. Il laissa la réputation d'un grand distillateur, d'un astronome passable (*voy.* KEPLERN, n° I), d'un assez bon écuyer, et d'un fort mauvais empereur. La Hongrie entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étoient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre, comme le dit Voltaire, mais pour secourir dans les hô-

pitaux les malades et les blessés qui l'avoient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de Français, rétablit en 1600 les affaires de ce royaume. Mathias, frère de l'empereur, se révolta, et Rodolphe fut obligé de lui céder les royaumes de Hongrie et de Bohême. Cette humiliation, jointe au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs, par la demande qu'ils lui firent de choisir un successeur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée le 20 janvier 1612. Ticho-Brahé, qui se mêloit de prédire, lui avoit conseillé de se méfier de ses plus proches parens : aussi Rodolphe ne les laissoit point approcher de sa personne; il en usoit à peu près de même envers les étrangers : ceux qui vouloient le voir étoient obligés de se déguiser en palefreniers pour l'attendre dans son écurie, quand il venoit voir ses chevaux. Ce prince ne se maria jamais. Il devoit épouser l'infante Isabelle, fille de Philippe II; mais l'irrésolution qui formoit son caractère lui fit manquer ce mariage, ainsi que cinq autres. Il eut plusieurs maîtresses et quelques enfans naturels. Henri IV demandoit un jour à l'ambassadeur de ce prince si l'empereur n'en avoit pas quelques-unes? « Si mon maître en a, répondit-il, elles sont secrètes. » — Il est vrai, répliqua Henri qui sentit le trait, « qu'il y a des hommes qui n'ont point d'assez grandes qualités, pour n'être pas obligés de cacher leurs foiblesses.... » Un des bâtards de Rodolphe fit mourir d'une manière cruelle une de ses maîtresses qui lui résistoit. Rodolphe délivra la terre de ce monstre, en lui faisant ouvrir les veines. Tycho-Brahé lui avoit prédit que s'il se marioit, ses enfans auroient un naturel féroce. Ce fut en partie ce qui détourna ce prince de se lier par les nœuds du mariage. Rodolphe ne fut guère connu en Allemagne et dans l'empire que par son oisiveté et son indolence. Son règne, quoique long, seroit vide d'événemens, dit d'Avrigny, sans les troubles qui agitèrent la Hongrie et la Transylvanie, assez grands pour occuper ses forces, trop peu considérables pour le tirer de son assoupissement.

RODON (David de), calviniste du Dauphiné, professeur de philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, banni du royaume en 1663, et mort à Genève vers 1670, étoit un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui, I. Un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : *L'Imposture de la prétendue Confession de foi de St. Cyrille*, Paris, 1629, in-8°. Un livre peu commun, intitulé *De Supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse St. Cyrille de confondre les deux natures en Jésus-Christ. III. Un Traité de controverse, intitulé le *Tombeau de la Messe*, Francfort, 1655, in-8° : c'est ce Traité dans lequel l'auteur cherche à sapper les idées reçues, qui le fit bannir. IV. *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8°, assez rare. V. Divers autres *ouvrages*, imprimés en partie à Genève, 1668, deux vol. in-4°, et qui roulent presque tous sur des sujets de controverse.

RODRIGUE, *Voyez* Cid et Julien, n° VII.

* I. RODRIGUEZ, Espagnol, évêque de Zamor, référendaire du pape Paul II, et son châtelain du château de St.-Ange, vivoit vers le milieu du 15e siècle. Il composa et dédia à ce pape un ouvrage curieux et rare aujourd'hui, intitulé *Speculum humanæ vitæ*, etc., imprimé en 1468 et réimprimé à Besançon, 1488, in-8°, gothique. L'auteur y passe en revue tous les états de la société, depuis l'empereur jusqu'au manouvrier; depuis le pape jusqu'au dernier moine; il y trace les malheurs et les abus qui sont adhérens à chacun d'eux. L'auteur n'a pas su tirer le parti qu'il pouvoit de son sujet.

II. RODRIGUEZ (Alfonse), jésuite de Valladolid, enseigna long-temps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monteroi en Galice. Il mourut à Séville le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son Traité de la *Perfection chrétienne*, traduit en français par les solitaires de Port Royal, en 2 vol. in-4°; et par l'abbé Regnier Desmarais, 3 vol. in-4°, 4 in-8° et 6 in-12. Cet ouvrage, bon dans son genre, seroit meilleur si l'auteur ne l'eût pas rempli de plusieurs histoires qui ne paroissent pas trop bien appuyées. On peut aussi lui reprocher un peu trop de prolixité. L'abbé Tricalet en a donné un Abrégé un peu trop resserré, en 2 vol. in-12.

III. RODRIGUEZ (Simon), jésuite portugais, de Vonssella, disciple de saint Ignace de Loyola, refusa l'évêché de Coïmbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher au Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut le 15 juillet 1579, avec de grands sentimens de religion.

†I V. RODRIGUEZ (Emmanuel), savant religieux franciscain d'Estremos en Portugal, mort à Salamanque en 1619, à 68 ans, a donné, I. Une *Somme des Cas de Conscience*, 1595, 2 vol. in-4°. II. *Questions regulières et canoniques*, 1609, 4 vol in-folio. En 1662 la faculté de théologie de Paris censura plusieurs propositions de cet ouvrage, réimprimé à Lyon par Antoine Pillehote en 1620. III. Un recueil des *Priviléges des réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., etc.

* RODULPHE, né à Munster, sur la fin du 11e siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Trond au pays de Liège. Il en devint abbé; mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras : ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé de Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Trond, et y mourut l'an 1136. On a de lui, I. Une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136. II. *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai. Ces deux ouvrages se trouvent dans le tome septième du *Spicilège* de dom d'Achery. III. Un *Traité contre la Simonie* en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

† ROÉ (sir Thomas), né à Low-Layton dans le comté d'Essex, vers l'an 1580, après avoir fait ses études à Oxford, fut

écuyer de la reine Elizabeth. Le roi Jacques le créa chevalier, et il fut envoyé par Henri, prince de Galles, en Amérique pour y faire des découvertes. En 1614 il fut nommé à l'ambassade du grand-mogol, et séjourna à la cour de ce prince jusqu'en 1618. En 1620 il fut choisi pour représenter au parlement Cirencester dans le comté de Glocester, et l'année suivante il fut envoyé ambassadeur auprès de la Porte, où il remplit cette station sous les sultans Osman, Mustapha, et Amurath IV. Pendant le cours de son ambassade il adressa à S. M. une *Relation de tout ce qui s'étoit passé à Constantinople, relativement à la mort du sultan Osman et à l'élévation du trône de son oncle Mustapha.* Elle a été imprimée à Londres en 1622 in-4°. Il tint un compte très-exact de la suite de ses négociations auprès de la Porte qui est resté en manuscrit jusqu'en 1740, où il a été imprimé sous le titre de *Négociations de sir Thomas Roé à la Porte, depuis 1621, jusqu'en 1628, inclusivement*, in-folio. Pendant son séjour dans le Levant il rassembla des manuscrits précieux en grec et en diverses langues orientales, dont il fit présent à la bibliothèque de Bodley à Oxford. Ce fut lui qui apporta le beau manuscrit d'Alexandrie de la Bible grecque, dont Cyrille, patriarche de Constantinople, fit présent à Charles I, et dont le docteur Grabe a donné une édition. A peine étoit-il de retour qu'il fut envoyé pour négocier la paix entre les rois de Pologne et de Suède. Il y réussit, et s'acquit auprès du grand Gustave-Adolphe, tant de crédit, que ce prince suivit le conseil de Roé de faire une descente en Allemagne pour défendre la liberté de l'empire. Lorsque ce prince eut été vainqueur à Leipsick, il fit à Roé un riche présent qu'il accompagna d'une lettre où il l'appelle *strenuum consultorem suum.* Il avoit en effet été le seul qui eût osé conseiller la guerre à ce prince. Roé, encore employé dans d'autres négociations, se distingua dans la chambre des communes comme représentant de l'université d'Oxford. Les dernières années de sa vie furent empoisonnées par les troubles qui précédèrent la mort de Charles I. Roé termina sa carrière en 1644, et a laissé après lui, en manuscrit, une suite volumineuse de *Mémoires* sur ses négociations.

* ROEDERER (Jean-George), professeur en médecine à Gottingue, des académies de Pétersbourg et de chirurgie de Paris, des sociétés royales d'Upsal et de Gottingue, né à Strasbourg en 1726, et mort dans cette ville en 1763, a publié: I. *Oratio artis obstetriciæ præstantiâ*, Gottingæ, 1752. II. *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, Gottingæ, 1753; 1759, in-8°; Coloniæ, 1763, in-8°; en français, Paris, 1765, in-8°. Ce livre élémentaire est généralement estimé. III. *Icones uteri humani*, Gottingæ, 1759, 1764, in-fol. On y trouve plusieurs remarques intéressantes sur l'état de la matrice en différens âges, sur celui de ce viscère chez la femme enceinte, sur ses vaisseaux et ses lacunes. IV. *Opuscula medica, sparsim priùs edita, nunc demùm collecta, aucta et recensa*, Gottingæ, 1764, in-4°. Ce recueil de programmes et de dissertations sur différentes matières, a rapport spécialement aux femmes grosses, aux femmes accouchées, et au fœtus.

ROELAS (Paul de las), peintre espagnol, élève du Titien, mourut à Séville, sa patrie, en 1520, à 60 ans. Son *dessin* est correct; son coloris vrai; et l'on estime son intelligence dans la composition, la perspective et l'anatomie.

† ROELL (Herman-Alexandre), né en 1653, dans la terre de Doëlberg, dont son père étoit seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam le 12 juillet 1718. Il possédoit les langues savantes, la philosophie et la théologie. On a de lui, I. Un *Discours* et des *Dissertations philosophiques* sur la religion naturelle et les idées innées, Franeker, 1700, in-8°. II. Des *Thèses*, 1689, in-4°, et plusieurs autres *ouvrages* peu connus. Quelques opinions particulières de Roell firent grand bruit, et excitèrent beaucoup de scandale parmi les théologiens hollandais.

† ROEMER (Olaüs), né à Arrhus dans le Jutland en 1644, se rendit très-habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand-dauphin, et lui donna une pension. L'académie des sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans ces différentes parties des mathématiques. L'une des plus importantes fut l'observation que les éclipses des satellites de Jupiter avançoient vers les oppositions de cette planète, et retardoient vers les conjonctions : ce qui lui fit présumer, avec raison, que la lumière, au lieu de se transmettre en un instant des astres à la terre, employoit un espace de temps considérable pour parcourir le diamètre de l'orbe terrestre. « D'après cette observation on conçoit, dit Hassenfratz, que les corps doivent paroître d'autant plus tôt qu'ils sont plus près de la terre, et d'autant plus tard qu'ils en sont plus éloignés; et, par une suite naturelle, que les phénomenes lumineux paroissent encore, quoiqu'ils n'existent plus depuis long-temps. Ainsi, en supposant les étoiles qui se montrent presque subitement, cent mille fois plus éloignées de nous que le soleil, elles peuvent ne pas encore paroître, quoiqu'elles brillent d'un vif éclat depuis plus de dix-huit mois; de même qu'elles peuvent être encore visibles pour nous, quoique les causes qui les font briller n'existent plus depuis le même temps. » De retour en Danemarck, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnoie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemarck. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui mériterent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du

tribunal suprême de la justice. Enfin il devint bourgmestre de Copenhague, et conseiller d'état sous le roi Frédéric IV. Il est étonnant que ce savant homme n'ait rien écrit ni imprimé, après un si grand nombre d'observations précieuses qu'on lui doit et qui ont pu facilement être attribuées à d'autres. A peine son nom auroit-il survécu à sa réputation, si son disciple Pierre Horrebow, professeur d'astronomie à Copenhague, n'avoit fait imprimer en 1735, in-4°, sous le titre de *Basis astronomiæ*, une partie des observations avec la *méthode d'observer de Roëmer*, et si l'immortel Newton n'avoit consigné dans ses Principes de la philosophie naturelle, sous le nom de cet astronome, la belle observation sur le temps de 7 à 8 minutes que la lumière met à parvenir du soleil jusqu'à nous, démontrée par le calcul du temps vrai et du temps apparent de l'émersion des satellites de Jupiter, lorsqu'ils passent sous le disque du soleil. Roëmer mourut le 19 septembre 1710, âgé de 66 ans.

ROENTGEN (N.), célèbre artiste allemand, né à Neuwied, de la secte des Moraves, a porté l'ébénisterie au plus haut point de perfection. Il fut appelé en Russie, où le palais impérial et ceux de plusieurs grands sont ornés de différens chefs-d'œuvre sortis de ses mains. On voit sur-tout à l'ermitage beaucoup de meubles et même des pendules de son invention. Ces ouvrages sont faits de divers bois que Rœntgen, par une préparation particulière, a extrêmement durcis et rendus propres à durer long-temps. Il les a en même temps polis avec une telle exactitude, qu'on n'a pas besoin de les frotter pour les conserver. La manière dont ces ouvrages sont exécutés, suivant M. Castera, est aussi admirable que leur invention. On n'y distingue pas le moindre assemblage, et on croiroit qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze travaillé élégamment, et supérieurement dorés; d'autres ont des bas-reliefs et sont ornés de pierres précieuses ou antiques. Le plus parfait peut-être de ces chefs-d'œuvre, est un pupitre, dont Catherine II a fait présent au muséum de l'académie des sciences de Pétersbourg. Le génie de l'artiste a déployé dans cet ouvrage toute sa fécondité. En l'ouvrant on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparoît et est remplacé par une superbe écritoire, dans laquelle sont incrustées des pierres précieuses. L'espace qui se trouve au-dessus de l'écritoire, est destiné à renfermer des papiers de conséquence ou de l'argent. La main téméraire qui voudroit se porter en cet endroit se trahiroit bientôt elle-même; car il suffit d'y toucher pour faire entendre la musique douce et plaintive d'une orgue cachée au-dessous du pupitre. Si l'on veut changer la table à écrire en pupitre pour lire, il y a en haut une planche qui sort, et à l'instant ce pupitre s'arrange de la manière la plus commode. L'artiste ne demandoit de ce bureau que 20,000 roubles; mais Catherine II pensa que ce prix suffisoit à peine pour en payer le travail, et elle crut devoir y ajouter un présent de 5,000 roubles. Rœntgen est mort à la fin du 18e siècle.

* ROESTRAETEN (Pierre), peintre hollandais, né à Harlem

en 1698. Son genre étoit le *portrait*. Il réussissoit à représenter parfaitement les instrumens de musique, les vases de cristal, les ornemens d'argent, les porcelaines, les agates, et les coquillages.

* I. ROETENBECK (Michel), né à Nuremberg le 19 avril 1568, après avoir fait de bonnes études à Altorf, se rendit à Bâle, où il fut reçu docteur en médecine en 1595. A son retour à Nuremberg, il se fit agréger au collége des médecins de cette ville, dont il remplit avec distinction les premières places jusqu'à sa mort arrivée le 27 mars 1623. On a de lui le recueil des *Epitaphes* qui se trouvoient de son temps à Nuremberg.

* II. ROETENBECK (Jean), fils du précédent, reçu docteur en médecine à Altorf le 23 juin 1630, se fit agréger au collége de Nuremberg, et mourut de la peste dans cette ville en 1634. Il a écrit un ouvrage intitulé *Speculum scorbuticum*.

ROETTIERS (N**), graveur du roi, membre de l'académie de sculpture, mort à Paris en 1784, fut célèbre par la pureté de son trait dans la *gravure* des médailles et des jetons.

* ROGACCI (Benoît), né à Raguse le 18 mars 1646, entra dans l'ordre des jésuites le 15 octobre 1661, où il fut professeur de rhétorique pendant plusieurs années. On a de lui, I. *De terræ motu, quo Epidaurus in Dalmatiâ anno 1667, prostrata est ad Cosmum III, M. Ducem Etruriæ*, Romæ, 1670. II. *Euthymia, seu de tranquillitate animi, carmen didascalicum*, Romæ, 1690. III. *Orationes*, Romæ, 1694. IV. *Pratica Istruzione, o sia l'uso emendato della lingua italiana*, Rome, 1711. Rogacci mourut dans sa patrie le 8 février 1719.

ROGAT, *Rogatus*, évêque donatiste d'Afrique, chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372, donna le nom de *Rogatistes*, à ceux qui le suivirent. Ils étoient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques: et les donatistes n'avoient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques mêmes. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui étoit rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a dit que Rogat avoit suivi les sentimens particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

† I. ROGER, premier roi de Sicile, fils du petit-fils de Tancrède Hauteville, seigneur normand. Son grand-oncle Guillaume de Hauteville, surnommé *Fier à bras* (*Voyez* GUILLAUME FIER À BRAS, n°. XXXIII), fut un des fondateurs et le chef de la république de la Pouille. Un autre de ses grands-oncles fut célèbre sous le nom de Robert Guischard, par ses conquêtes et par l'usurpation du pouvoir suprême dans la Pouille et la Calabre. (*Voyez* GUISCHARD Robert.) Son oncle Bohémond étoit devenu prince d'Antriche; et son père Roger, le dernier des fils de Guillaume de Hauteville, avoit conquis la Sicile, et portoit le titre de grand-comte de ce pays. Lorsque le grand comte Roger mourut, son fils Roger n'avoit que quatre ans;

il fut sous la tutelle d'Adélaïde, sa mère. Dès qu'il fut en état de régner, il montra une ambition égale à celle de ses parens; et pour la satisfaire il employa tour-à-tour la violence et l'artifice. Il chercha à dominer seul à Palerme, dout la branche aînée avoit obtenu la moitié. Il s'efforça d'étendre la Calabre au-delà des bornes fixées par les premiers traités. Il épia avec impatieuce le moment où la santé de son cousin Guillaume, duc de la Pouille, petit-fils de Robert Guischard, déclineroit. Enfin, iustruit de sa mort, arrivée en 1127, il partit de Palerme avec sept galères, mouilla dans la baie de Salerne, reçut après dix jours de négociation le serment de fidélité de la capitale de la Pouille, força les barons à lui rendre hommage, et arracha une investiture des papes, qui ne pouvoient plus supporter l'amitié ou l'inimitié d'un vassal puissant. Il respecta le territoire de Benevent comme le patrimoine de Saint Pierre; mais la réduction de Capoue et de Naples compléta l'exécution des desseins formés par son oncle Guischard, et il se trouva le maître de toutes les conquêtes des Normands. Enorgueilli de sa force, il dédaigna les titres de duc et de comte; et le tiers de la Sicile, réuni à un tiers peut-être de l'Italie, forma la base d'un royaume qui ne le cédoit qu'aux monarchies de France et d'Angleterre; le 25 décembre 1130 il fut proclamé à Palerme roi de Sicile, et l'anti-pape Anaclet lui accorda l'investiture de ce nouveau royaume. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva une partie de ses conquêtes à Roger; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avoient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite; et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendans le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint-siége. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel (*Voyez* ce mot), empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, le Négrepont, Corinthe, Athènes; s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli, de plusieurs autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre des ennemis, ce prince mourut l'an 1154. Il avoit fait graver ce vers sur son épée:

Appulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

Le sceptre de Roger passa successivement à son fils et à son petit-fils; ils portèrent tous les deux le nom de Guillaume. L'un obtint le suruom de *Mauvais*, et l'autre celui de *Bon*; ces deux épithètes ne convinrent pas exactement à ces deux princes. La postérité mâle et légitime de Tancrède de Hauteville s'éteignit à la mort de Guillaume II, dit *le Bon*; mais sa tante Constance, fille de Roger, ayant épousé Henri VI, fils de Fréderic Barberousse, celui-ci s'empara du royaume de Sicile.

II. ROGER *ou* ROGIER (Pierre), troubadour au douzième siècle, chanoine d'Arles et de Nîmes, quitta ses bénéfices pour aller de cour en cour jouer les comédies qu'il faisoit lui-même. Arrivé chez

la comtesse de Foix qu'il célébra sous le nom de Tornaves, il y devint amoureux de Hugnette de Baux, qui ne fut point cruelle. Les parens de cette dame le firent assassiner vers 1330.

* III. ROGER (Jean-Nicolas), médecin, né à Venise, florissoit dans le douzième siècle. On lui attribue les ouvrages suivans, I. *Quæsitum difficillimum accuratè explicatum de sede animæ et membrorum principatu ex Galeno, Hippocratisque placitis, adversùs philosophos*, Neapoli, 1574, in-4°. II. *De rectâ curandi ratione per sanguinis missionem, liber* I, Venetiis, 1597, in-4°.

IV. ROGER (Charles), imprimeur de Paris dans le seizième siècle, fut à la tête d'une nombreuse société de libraires, qui prit le nom de compagnie du grand-navire, parce qu'ils avoient pour devise un navire en tête des ouvrages qu'ils publièrent. On doit particulièrement à Roger l'*édition* de la Défense des religieux, par Lusignan; et des Œuvres de Philon-le-juif, 1588, in-8°.

* V. ROGER (Abraham), chapelain de la factorerie hollandaise de Pullicate, dans les grandes Indes, est auteur d'un ouvrage curieux, qui parut vers le milieu du dix-septième siècle, sous le titre de *Porte ouverte, ou la vraie représentation de la vie, des mœurs, de la religion et du service des Bramines qui demeurent sur les côtes de Coromandel*, etc. Ce livre n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être. En gagnant la confiance d'un bramine éclairé, Roger avoit acquis sur les mœurs et la religion des Indiens des connoissances plus authentiques et plus étendues que les Européens n'en ont eu, en général, avant les dernières traductions du Sanskrit.

VI. ROGER (Joseph-Louis), médecin, né à Strasbourg, et mort en 1761, a publié des *Dissertations* latines sur la continuelle palpitation des fibres musculaires, et sur les effets du son et de la musique sur le corps humain.

VII. ROGER. *Voyez* SCHABOL *et* RUGGIERI.

* VIII. ROGER D'HEXHAM, élevé dans le couvent qui porte ce nom dans le Northumberland, y embrassa la vie monastique. Il en étoit prieur quelque temps avant l'année 1138; car il vit l'armée écossaise commandée par le roi David Ier, entrer dans le comté d'Yorck quelque temps avant la bataille de l'Étendard, qui fut livrée en septembre de cette année. Il a écrit l'*histoire* de cette campagne, et parle avec beaucoup d'emphase des ravages commis par l'armée écossaise. Telle étoit son ignorance, qu'il donne aux montagnards et aux habitans de Galloway, qui composoient une partie de l'armée de David, le nom impropre de *Picti* ou *Pictes*, comme s'ils eussent eu le corps peint ainsi que les sauvages; et cela parce qu'ils portoient des habits mi-partis de plusieurs couleurs tranchantes, que les habitans des montagnes d'Ecosse appellent *tartans*.

* ROGERIUS *ou* ROGGIERI (Jean-Jacques), né à Rome en 1628, et mort dans cette ville en 1682, est auteur, suivant Seguier, de l'ouvrage suivant : *Catalogus plantarum in agro Romano nascentium*, Romæ, 1677, in-folio, avec le Théâtre pharmaceutique de Donzelli, en italien, Venetiis, 1681, 1704, in-4°; Londini, 1684,

in-12, avec *Johanni Raii stirpium sylloge*.

* I. ROGERS (Jean), théologien anglais, mort en 1555, chapelain du comptoir d'Anvers, où il travailla, avec Coverdale et Tindal, à la *traduction* de la Bible, en anglais. Sous le règne d'Edouard VI, Rogers retourna en Angleterre, et obtint un canonicat de la cathédrale de Saint-Paul. Il fut un des plus ardens prédicateurs de cette église; aussi fut-il le premier condamné pour cause de religion, sous le règne suivant, et brûlé à un poteau dans Smith-Field.

* II. ROGERS (Jean), docteur en médecine à Utrecht, agrégé à la faculté d'Oxford le 13 juin 1664, s'établit ensuite dans la province de Surrey, où il pratiqua son artavec succès. On connoît de ce médecin un recueil intitulé: *Analecta inauguralia, sive, disceptationes medicæ, nec non diatribæ discussoriæ de quinque corporis humani concoctionibus, potissimùmque de pneumatosi ac spermatosi*, Londini, 1664, in-8°.

* III. ROGERS (docteur Jean), né en 1679, à Ensham, dans le comté d'Oxford, embrassa l'état ecclésiastique: successivement chanoine, sous-doyen de l'église de Wells, et chapelain du prince de Galles, il publia en 1719 un *Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ, dans lequel on montre que les pouvoirs que réclament les ministres de l'église visible, ne sont incompatibles ni avec la suprématie du Christ, comme chef, ni avec les droits et les libertés des chrétiens, comme membres de l'Eglise invisible*, in-8°. Le docteur Sykes répondit à cet ouvrage, et Rogers répliqua par un examen de son Discours. Cet écrit décéloit beaucoup de talens et une excellente plume. Il acquit une grande réputation à son auteur, qui publia en 1727 une suite de sermons en un volume intitulé, *La nécessité d'une révélation divine, et la vérité de la religion chrétienne démontrée*, ouvrage dont le but étoit de défendre le christianisme contre les attaques de Collins. On a publié après la mort de Rogers, arrivée le 1er mai 1729, d'autres *sermons* de cet auteur.

IV. ROGERS (Christophe), de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, est mort dans cette ville en 1784. On a de lui une *Collection* de cent douze planches imitant le dessin, avec la *Vie des peintres*, 1778, 2 vol. in-folio. Ces estampes sont d'après les tableaux du cabinet du roi d'Angleterre.

ROGGERS (Wood), voyageur anglais, parti de Bristol en 1708, pour aller faire des prises dans la mer du Sud, sur les Espagnols, revint aux dunes d'Angleterre en octobre 1711. On a traduit son *Voyage* en français, Amsterdam, 1725, 3 vol. in-12; il passe pour véridique.

ROGGEWIN, amiral hollandais, a fait des découvertes dans la mer du Sud. Parti du Texel avec trois vaisseaux, il trouva l'île de Pâques, les îles Pernicieuses, les îles Aurore, le Labyrinthe formé de six îles, et celle de la Récréation, où il relâcha. Il revint au Texel le 11 juillet 1723, deux ans après son départ, et ne survécut que peu d'années à ses voyages.

* ROGMAN (Roland), peintre paysagiste, né à Amsterdam en 1597, et parvenu à un grand âge,

puisque en 1686 il existoit encore dans l'hospice des vieillards de cette ville. Il avoit dessiné la plupart des châteaux des Provinces-Unies. Ludolphe Smids a fait graver ses dessins, et en a enrichi son *Trésor des antiquités bataves*, Amsterdam, 1711, in-8°.

I. ROHAN (Pierre de), chevalier de Gié et maréchal de France, plus connu sous le nom de maréchal de Gié, étoit fils de Louis de Rohan, premier du nom, seigneur de Guémené et de Montauban, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume. Les Rohan avoient rang de prince en France, parce que leur famille tiroit son origine des premiers souverains de Bretagne, vérité reconnue par les ducs de Bretagne même dans les états-généraux de cette province, tenus en 1088. Cette maison avoit encore un avantage qui lui étoit commun avec bien peu de familles, même des plus distinguées parmi les princes, c'est qu'au lieu que les autres s'étoient agrandies par les biens que leur avoient procurés leurs alliances, celle de Rohan possédoit depuis sept siècles les plus grandes terres. Un des plus beaux rejetons de la maison de Rohan, fut Pierre, l'objet de cet article. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France en 1475. Il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon en 1484. Deux ans après il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil et général de son armée en Italie. La reine Anne de Bretagne le perdit dans l'esprit de ce prince. Le maréchal lui avoit déplu, en faisant arrêter ses équipages qu'elle vouloit renvoyer à Nantes pendant une maladie dangereuse dont le roi fut attaqué. Cette princesse engagea son époux à lui faire faire son procès par le parlement de Toulouse, qui passoit alors pour le plus sévère du royaume. Quelques efforts que fit cette princesse vindicative pour faire flétrir Rohan, il ne fut condamné, le 9 février 1506, qu'à un exil de la cour et à une privation des fonctions de sa charge pendant cinq ans. La principale accusation intentée contre lui, étoit d'avoir soudoyé des deniers du roi quinze morte-payes dans son château de Fronsac. Cette affaire ne fit honneur ni au roi ni à la reine : on blâma Anne de s'être acharnée à perdre un homme de bien, et Louis XII de s'être prêté au ressentiment de cette princesse. Elle étoit tellement animée à le poursuivre, qu'elle alla chercher des consultations contre lui jusque dans le fond de l'Italie. Elle fit tous les frais des procédures, qui se montèrent en 1506 à plus de trente-un mille livres. Comment, après une telle animosité, d'Argentré, l'historien de Bretagne, ose-t-il dire « Qu'Anne se repentoit de sa colère et d'avoir offensé quelqu'un ; qu'elle récompensoit l'offensé en bienfaits, commandant à son confesseur de la blâmer aigrement, et ne voulant pas être absoute à sa confession qu'elle n'eût satisfait et contenté l'offensé? » Quelle satisfaction fit-elle au malheureux Gié ? Brantôme dit que s'il ne fut pas condamné à mort, c'est qu'Anne ne le voulut pas ; parce qu'elle croyoit qu'il seroit moins puni par la mort

que par l'humiliation et l'indigence à laquelle il seroit réduit. Il ajoute après ce raffinement d'idées sur la vengeance : « Voilà quelle fut celle de cette brave reine! » On sait la façon de penser singulière de Brantôme, qui blâme et qui loue en courtisan corrompu, et sans égards à aucun principe d'équité ou de morale, qui approuve la vengeance de la reine, et qui condamne la conduite de Gié, « trop curieux, dit-il, de vouloir contrefaire le bon officier et le bon valet de la couronne. » S'il est vrai que la reine prit plaisir aux chagrins et aux humiliations de son ennemi, elle eut lieu d'être satisfaite. Jean d'Authon, qui entre dans un assez grand détail de cette affaire, rapporte que Gié, transféré au château de Dreux, y fut la victime de la risée des témoins qui avoient déposé contre lui. Il portoit une longue barbe blanche, et tout occupé de ses idées et de son malheur, il la prenoit dans ses mains et s'en couvroit le visage. Un singe d'Alain d'Albret, comte de Dreux, sauta du lit où son maître étoit couché, et s'attacha à la barbe de Gié, qui eut bien de la peine à s'en débarrasser. Cette scène, triste en elle-même, ne laissa pas de faire rire toute l'assemblée. Il fut aussi le sujet des farces ou momeries qui se jouoient alors à Paris; les écoliers en représentèrent une, où faisant allusion au nom de la reine, on disoit « qu'il y avoit un maréchal qui avoit voulu ferrer un âne, mais qu'il en avoit reçu un coup de pied, qu'il avoit été jeté par-dessus les murailles jusque dans le verger. » Le maréchal de Gié mourut à Paris, le 22 avril 1513, entièrement et justement désabusé des grands et de la grandeur.

II. ROHAN (Henri, duc de), pair de France, prince de Léon, né au château de Blein en Bretagne, étoit fils de l'arrière-petit-fils du précédent. Henri IV, sous les yeux duquel, à l'âge de 16 ans, il donna des marques distinguées de bravoure au siége d'Amiens, l'aimoit avec d'autant plus de tendresse, qu'il fut son héritier présomptif jusqu'à la naissance du Dauphin, depuis Louis XIII. Après la mort de Henri, il devint le chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint au nom de ce parti trois guerres contre Louis XIII; la première, terminée à l'avantage des protestans, s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion romaine dans le Béarn; la seconde, à l'occasion du blocus que le cardinal de Richelieu mit devant La Rochelle; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. On sait les événemens de cette guerre; La Rochelle se rendit. (*Voyez* les articles de Louis XIII et Plessis-Richelieu, n° III.) Le duc de Rohan, s'apercevant après la prise de cette place que les villes de son parti cherchoient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Quelques esprits chagrins, mécontens de voir tomber leurs forteresses, accusèrent leur général de les avoir vendus. Rohan, indigné d'une si odieuse ingratitude, présenta sa poitrine à ces enragés, en disant : « Frappez, frappez! je veux bien mourir

de votre main, après avoir hasardé ma vie pour votre service. » La paix de 1629 ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti et désagréable à la cour, se retira à Venise. Il y a une anecdote assez singulière, tirée des Mémoires de la duchesse de Rohan, Marguerite de Béthune, fille de l'illustre Sully. « Le duc de Rohan étant à Venise, il lui fut proposé qu'en donnant 200 mille écus à la Porte, et en payant un tribut annuel de 20 mille écus, le grand-seigneur lui céderoit le royaume de Chypre et lui en donneroit l'investiture. » Le duc de Rohan avoit dessein d'acheter cette île pour y établir les familles protestantes de France et d'Allemagne. Il négocia chaudement cette affaire à la Porte, par l'entremise du patriarche Cyrille, avec lequel il avoit de grandes correspondances; mais différentes circonstances, et particulièrement la mort de ce patriarche, la firent manquer. La république de Venise choisit Rohan pour son généralissime contre les impériaux; mais Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer en qualité d'ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Il voulut aider ces peuples à faire entrer sous leur obéissance la Valteline, dont les Espagnols et les Impériaux soutenoient la révolte. Rohan, déclaré général des Grisons par les trois ligues, vint à bout par plusieurs victoires de chasser entièrement les troupes allemandes et espagnoles de la Valteline en 1633. Il battit encore les Espagnols en 1636 sur les bords du lac de Côme. La France ne paroissant pas devoir retirer ses troupes, les Grisons se soulevèrent; et le duc de Rohan, mécontent de la cour, fit un traité particulier avec eux le 28 mars 1637. Ce héros, craignant le ressentiment du cardinal de Richelieu, se retira à Genève, d'où il alla joindre le duc de Saxe-Weimar son ami, qui voulut lui donner le commandement de son armée prête à combattre celle des impériaux près de Rhinfeld. Le duc de Rohan refusa cet honneur, et s'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis; mais il fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures le 13 avril suivant. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre de Genève, où on lui a dressé un magnifique tombeau de marbre, avec une épitaphe qui comprend les plus belles actions de sa vie. Marguerite de Béthune qu'il avoit épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille unique mariée à Henri Chabot qui prit le nom de Rohan), étoit protestante comme lui, et se rendit célèbre par son courage. Elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; comparable aux princes d'Orange, capable comme eux de fonder une république; plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou du moins paroissant l'être; homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, et fait pour être chef de parti: poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis et ses amis. C'est ainsi que le peint Voltaire qui a fait ces vers heureux sur cet homme illustre:

Avec tous les talens le ciel l'avoit fait naître:
Il agit en héros, en sage il écrivit.

Il fut même grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Les qualités militaires étoient relevées en lui par la douceur du caractère, par des manières affables et gracieuses, par une générosité qui a peu d'exemples. On ne remarquoit en lui ni ambition, ni hauteur, ni vue d'intérêt; il avoit coutume de dire que « la gloire et l'amour du bien public ne campent jamais où l'intérêt particulier commande... » Il conserva toujours une estime singulière pour le bon Henri. « Certes, disoit-il quelquefois après la mort de ce prince, quand j'y pense le cœur me fend! Un coup de pique, donné en sa présence, m'eût plus contenté que de gagner maintenant une bataille. J'eusse bien plus estimé une louange de lui en ce métier dont il étoit le premier maître de son temps, que toutes celles de tous les capitaines qui restent vivans. » Nous avons de ce grand homme plusieurs ouvrages intéressans : I. *Les Intérêts des Princes*, livre imprimé à Cologne en 1666, in-12, dans lequel il approfondit les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe. II. *Le parfait Capitaine*, ou *l'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in 12. Il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la tactique des modernes. III. Un *Traité de la corruption de la milice ancienne*. IV. Un *Traité du gouvernement des Treize Cantons*. V. Des *Mémoires* dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1610 jusqu'en 1629. VI. *Recueil de quelques discours politiques sur les affaires d'état, depuis* 1610 *jusqu'en* 1629, in-8°, Paris, 1644, 1693, 1755; avec les *Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, trois vol. in-12, Genève (Paris), 1757. Cette première édition donnée, de ces curieux Mémoires, est due aux soins de M. le baron de Zurlauben, qui les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une Préface qui contient une vie abrégée, mais intéressante du duc de Rohan, auteur des Mémoires. Nous avons la vie du même duc, composée par l'abbé Pérau; elle occupe les tomes 21 et 22 de l'Histoire des Hommes illustres de France. Quelque ennui que doivent causer des détails de guerres finies depuis plus de 150 ans, les Mémoires du duc de Rohan font encore quelque plaisir. Il narre agréablement, avec assez de précision, et d'un ton qui lui concilie la croyance de son lecteur. Un de ses projets qui lui sourioit le plus, étoit de diviser la France à peu près comme elle l'a été depuis en départemens.

† III. ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siége de Saint-Jean-d'Angéli en 1621, contre l'armée que Louis XIII commandoit en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, mais il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et après différens succès, il fut chassé en 1626 de l'île de Ré dont il s'étoit emparé, ensuite de celle d'Oléron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur pour obtenir des secours aux Rochellois;

et lorsque, malgré ces secours, la ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il s'établit en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1640. Rohan n'avoit ni la bravoure ni la probité de son frère.

†IV. ROHAN (Marie-Éléonore de), fille d'Hercule de Rohan-Guémené, duc de Montbazon, descendoit d'un frère aîné du maréchal de Gié. Elle prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît dans le couvent de Montargis en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph à Paris ayant adopté en 1669 l'office et la règle de saint Benoît, Mad. de Rohan se chargea de la conduite de cette maison : elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent commentaire de la règle de saint Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère le 8 avril 1681, à 53 ans. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont, I. La *Morale du Sage*, in-12; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiaste et de la Sagesse. II. *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent. III. Plusieurs *Exhortations* aux vêtures et aux professions des filles qu'elle recevoit. IV. Des *Portraits* écrits avec assez de goût et de délicatesse.

†V. ROHAN (Armand-Gaston de), neveu de la précédente, naquit en 1674. Docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, il obtint le chapeau de cardinal en 1712 : il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et proviseur de Sorbonne. L'académie française et celle des sciences se l'associèrent, et le perdirent le 19 juillet 1749. C'étoit un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère. Le marquis d'Argenson dit qu'il étoit le plus parfait modèle d'un grand seigneur aimable. « Quoiqu'il n'ait au fond qu'un esprit médiocre, ajoute-t-il, peu d'érudition et de lecture, qu'il n'ait jamais été chargé d'une grande administration, il a un grand avantage marqué sur ceux qui ont le plus administré. C'est le plus beau prélat du monde. Il a soutenu sept thèses en Sorbonne avec éclat et distintion : on lui faisoit sa leçon, mais il la retenoit avec facilité et la débitoit avec grace. Il s'est retiré de toutes les négociations dont il a été chargé avec aisance et dignité. Sa politique a toujours été très-souple, s'accommodant aux temps, aux lieux, aux règles, aux circonstances ; il s'est déclaré suivant les occasions pour la bulle *Unigenitus*, ou a laissé les jansénistes penser ce qu'ils vouloient. Sa cour et son train sont nombreux et brillans ; avec cela il conserve cet air de décence qu'ont les membres distingués du clergé de France. Il est galant, mais il trouve assez d'occasions de satisfaire son goût pour les plaisirs avec les grandes princesses, les belles dames et les chanoinesses à grandes preuves, pour ne pas *encanailler* sa galanterie. » Il aimoit à faire penser qu'il étoit fils de Louis XIV, qui avoit eu un amour passager pour sa mère, très-belle femme. Si cette anecdote est vraie, dit d'Argenson, « on peut ajouter que né d'un très-grand prince, il est possible que de grands princes lui doivent

aussi le jour. Sa politesse avec les particuliers qui viennent le voir, soit dans son évêché, soit à la cour de Paris, est certainement plus d'habitude que de sentiment; mais elle porte si bien le masque de l'amitié et de l'intérêt, que même persuadé qu'elle n'est pas sincère, on s'y laisse séduire. » On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions Pastorales* et le *Rituel* de Strasbourg.

VI. ROHAN (Armand de), neveu du précédent, né en 1717, connu sous le nom d'abbé de Vantadour, et cardinal de Soubise, prieur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française, mourut à Saverne le 28 juin 1756, après s'être distingué par son esprit, par son affabilité, par un luxe délicat et par une magnificence digne d'un souverain, mais peu conforme à la modestie d'un évêque. (*Voyez* OLIVA, n° IV.)

† VII. ROHAN (le chevalier Louis de), second fils du duc de Montbazon, grand-veneur de France fut reçu en 1656 en survivance de la charge de son père. Il étoit grand joueur, et perdit un jour beaucoup en jouant avec le roi chez le cardinal Mazarin. On étoit convenu qu'on payeroit en louis d'or. Après en avoir compté sept ou huit cents au roi, il lui offrit deux cents pistoles d'Espagne que ce prince ne voulut pas recevoir. « Puisque Votre Majesté ne les veut pas, lui dit le chevalier, elles ne sont bonnes à rien, et il les jeta par la fenêtre. » C'est à cette occasion que le cardinal Mazarin, à qui Louis XIV se plaignoit de cette brusquerie, lui répondit: « Sire, le chevalier de Rohan a joué en roi, et vous en chevalier de Rohan. » Ce chevalier étoit aimable, brave et généreux. Il suivit Louis XIV à la campagne de Flandre en 1667, et dans la guerre de Hollande en 1672; mais le dérangement de ses affaires et les mécontentemens que lui avoit donnés Louvois le firent entrer dans un complot contre l'état formé par la Truaumont. (*Voy.* ce mot.) Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et souffrit la mort avec résignation le 27 novembre 1674. Il s'étoit flatté d'être exécuté secrétement à la Bastille; mais le P. Bourdaloue qui l'assistoit à la mort, lui ayant dit qu'il falloit se résoudre à mourir sur une place publique, il lui répondit: « Tant mieux, nous en aurons plus d'humiliation. » Personne n'osa demander la grace du coupable à Louis XIV. Ce monarque fut porté de lui-même à l'accorder au sortir d'une représentation de Cinna; mais la nécessité de faire un exemple arrêta sa clémence.

* VIII. ROHAN-CHABOT (le prince de), partisan des principes de la révolution, servit comme garde national et aide-de-camp de La Fayette; mais il changea de principes, dès qu'il s'aperçut qu'on en vouloit à la monarchie même et à la vie du roi. Le 10 août 1792 il se rendit près de ce prince à l'assemblée, et demeura en faction à ce poste le 11 et le 12; mais son attachement pour Louis XVI ayant été remarqué, on l'arrêta et on le conduisit dans les prisons de l'Abbaye, où il fut massacré le 2 septembre suivant.

IX. ROHAN-GUÉMENÉ

(Louis-René-Édouard), cardinal, né le 23 septembre 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince Louis, et devint successivement evêque de Canople, évêque de Strasbourg, grand-aumônier de France et l'un des membres de l'académie française. Son goût pour les plaisirs ne lui fit négliger ni l'étude, ni l'ambition. Nommé ambassadeur à Vienne, il s'y distingua par ses manières aimables et sa magnificence. Avec une belle figure, un esprit facile, il fut moins célèbre par ses talens que par la malheureuse affaire du collier. Le 15 août 1785, jour de la fête de la reine, cette princesse vit arriver près d'elle deux joailliers qui lui demandèrent seize cent mille livres pour le prix d'un collier de diamans. Elle annonça aussitôt qu'elle n'avoit point vu ce collier, ni songé à son acquisition. Les joailliers déclarèrent qu'ils l'avoient remis au cardinal chargé de traiter pour elle. La reine, indignée de l'abus de son nom, fit ses plaintes au roi et demanda justice. Le monarque consulta le garde des sceaux et M. de Breteuil, qui furent d'avis qu'on arrêtât le cardinal; mais la reine obtint qu'il fût auparavant interrogé. Celui-ci étant arrivé : « Avouez, lui dit la reine, si ce n'est pas la première fois depuis quatre ans que je vous parle. » Le cardinal en convint et annonça qu'il avoit été trompé par une intrigante appelée La Mothe. En sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Au premier bruit de cette détention, le public se persuada que le cardinal de Rohan avoit adressé à l'empereur les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais il fut bientôt détrompé. Le roi fit dire au prisonnier de prononcer lui-même sur son sort. Celui-ci demanda d'être jugé par le parlement. La femme La Mothe, qui prenoit le surnom de *Valois*, et prétendoit descendre d'un fils naturel de Henri II, avoua dans ses interrogatoires n'avoir jamais été présentée à la reine. Il fut prouvé que, depuis la remise du collier entre ses mains, elle étoit passée subitement de l'indigence à un luxe extrême; que son mari avoit vendu à Londres des diamans pour des sommes considérables; enfin, qu'à son instigation, une femme nommée d'Oliva avoit joué le personnage de la reine en paroissant à minuit dans le parc de Versailles, où elle avoit fait appeler le cardinal. Le parlement déchargea le prélat de toute accusation, mit hors de cour la d'Oliva, condamna la femme La Mothe à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière, et son mari aux galères. Malgré ce jugement, Louis XVI et son épouse ne purent voir de bon œil auprès d'eux celui qui avoit compromis leurs noms dans une affaire si désagréable. Le cardinal fut privé de la dignité de grand-aumônier, exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, et ensuite dans son évêché de Strasbourg. En 1789 il fut nommé député du clergé du bailliage de Haguenau aux états généraux, où il prit séance au mois de septembre. Les chefs du parti populaire espéroient que par esprit de vengeance contre la cour il favoriseroit les innovations contre le clergé; mais le cardinal s'éloigna d'eux, et quitta l'assemblée. Peu de temps après, décrété d'accusation comme auteur de troubles survenus dans le département du Rhin, Rohan se retira dans la partie de sa souveraineté située en Allemagne. Il s'y montra exempt

de fiel, charitable, et s'y entoura d'infortunés qu'il soulagea. Il est mort à Ettenheim dans la nuit du 17 février 1802. Protecteur éclairé des gens de lettres, il avoit attaché à sa personne l'abbé Le Batteux. Sa conversation étoit vive et enjouée; il parloit de tout avec grace; et si sa jeunesse fut marquée par quelques écarts, l'âge et le malheur mûrirent son ame et la rendirent douce, bienfaisante et généreuse.

* X. ROHAN-ROCHEFORT (la princesse de), étant demeurée en France pendant la révolution, fut accusée d'intrigues contre-révolutionnaires avec Bertrand-de Moleville, et décrétée d'accusation dans la séance du 9 novembre 1792, malgré les réclamations de Tallien et de Chabot, qui la présentèrent comme attaquée de folie pendant neuf mois de l'année. Mise en jugement, elle fut d'abord acquittée par le tribunal criminel de Paris en janvier 1793; mais bientôt après elle fut comprise parmi les complices d'Amiral; et un décret du 26 prairial an 2 (14 juin 1794), ordonna sa traduction devant le tribunal révolutionnaire, qui la condamna trois jours après. Son fils, qui avoit émigré dès le commencement des troubles, étant rentré en France en 1799, fut arrêté à Grenoble vers la fin de cette année, livré à une commission militaire et fusillé.

* XI. ROHAN-ROCHEFORT (J. Guet-Henoc), prince, âgé de 24 ans, né à Paris, domicilié à Rochefort, fut condamné à mort le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une conspiration de la faction de l'étranger, du soulèvement des prisons et de l'assassinat de Collot-d'Herbois : il fut conduit à l'échafaud avec une chemise rouge.

XII. ROHAN (Catherine de). *Voyez* PARTHENAY, n°. II.

XIII. ROHAN (Marie de) *Voyez* CHEVREUSE.

XIV. ROHAN. *Voy.* GARNACHE, SOUBISE et TANCRÈDE.

*ROHAS (Christophe de), évêque de Tinia dans le district de Bosnie, intrigua, vers la fin du 17e siècle, auprès de différentes cours protestantes d'Allemagne, pour rapprocher les protestans et les catholiques, et faire convoquer dans ce dessein un nouveau concile, moins gêné dans ses procédés et plus impartial dans ses décisions que celui de Trente.

† ROHAULT (Jacques), né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie. Son esprit pénétra tous les systèmes des philosophes anciens et modernes; mais il s'attacha sur-tout à ceux de Descartes. Clerrelier, partisan de ce philosophe, fut si enchanté de lui avoir trouvé un défenseur dans Rohault, qu'il lui donna sa fille en mariage. Il l'engagea à lire tous les ouvrages de Descartes et à les enrichir de ses réflexions. Ce travail produisit la *Physique* que nous avons de lui, et qu'il enseigna dix ou douze ans à Paris, avant de la publier. Ce philosophe mourut en 1675. Son mausolée, que l'on voyoit à Sainte-Geneviève à côté de celui de Descartes, a été transporté au Musée impérial des monumens français, où il est rétabli. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité de Physique*, in-4°, ou deux volumes in-12; il est encore regardé comme un bon livre. Il y a fait

entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques, dont l'explication est indépendante de tout système. Clerrelier, son beau-père, mit en tête de cet ouvrage une préface de sa composition. Le docteur Samuel Clarke a traduit cet ouvrage en latin et y a joint des notes, dans lesquelles il rectifie les erreurs de Descartes, d'après la doctrine de Newton. La meilleure édition de cette traduction est la quatrième, publiée en 1718, in-8°. II. Des *Élémens de Mathématiques*. III. Un *Traité de Mécanique* dans ses *Œuvres posthumes*, 2 vol. in-12. IV. Des *Entretiens sur la Philosophie*, et d'autres *ouvrages* qui ont été fort utiles autrefois.

ROI. *Voyez* Roy *et* El-Roi.

ROIGNY (Jean de), gendre du célèbre imprimeur Badius Ascensianus, lui succéda dans son imprimerie; et l'égala dans la beauté et la correction de ses éditions au 16e siècle.

ROILLET (Gabriel), recteur de l'université de Paris en 1563, est auteur de plusieurs *poésies* latines et françaises, et d'une mauvaise tragédie de *Philanire*.

ROISSY. *Voy.* Mesmes, n° I.

I. ROLAND, neveu supposé de Charlemagne, et célèbre dans les anciens romans, fut tué à la bataille de Roncevaux en 778. (*Voyez* dans la Bibliothèque des Romans, la jolie chanson qu'a suppléée M. le comte de Tressan au défaut de l'ancienne qui s'est perdue par l'injure des temps. *Voyez* aussi l'art. Turpin.

* II. ROLAND *ou* ROELANTS (Joachim), médecin, né à Malines, a publié un ouvrage *de novo morbo sudoris, quem Anglicum vocant, anno* 1529, *grassantis*. Ce fut à l'occasion de cet ouvrage que Jean Second, poète latin, composa les vers suivans:

Qui cupis ignotæ naturam discere pestis,
Et formidatæ doctus opus furiæ,
Spicula securus rapidæ contemnere mortis,
Accipe quâ vites callidus arte malum.
Scilicet hæc multo tibi dat sudata labore,
Gloria Maclinia lausque vel una suæ,
Primus Apollineâ Joachimus in arte medendi:
Quæ nuper miseros dum latuere homines,
Heu quot in ardenti fumarunt corpora lecto,
Mortis et ignotas extimuêre vias!
Heu quot ubique animas exsudavêre repentes,
Transmissi Stygiis in nova regna vadis!

† III. ROLAND de La Platière (J. M.), né à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la robe par son intégrité, fut le dernier de cinq frères, restés orphelins et sans fortune. Pour ne point prendre l'état ecclésiastique comme ses aînés, il abandonna la maison paternelle à l'âge de 19 ans. Seul, sans argent, sans protection, il traversa une grande partie de la France à pied, et arriva à Nantes dans l'intention de s'embarquer pour les Indes. Un armateur, qui s'intéressoit à sa santé et qui l'avoit vu cracher le sang, le détourna de ce voyage. Roland vint à Rouen, entra dans l'administration des manufactures, s'y distingua par son amour pour l'étude, son goût pour les objets économiques et commerciaux, et obtint en récompense de ses travaux la place d'inspecteur général à Amiens, et ensuite à Lyon. Après avoir voyagé en Italie, en Suisse et en diverses autres contrées, il en rapporta d'immenses recherches sur les arts, et en profita dans les ouvrages qu'il publia et qui le firent admettre dans un grand nombre de sociétés savantes. Ses ouvrages sont, I. *Mémoire* sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines,

1779 et 1783, in-4°. II. L'*Art* de l'imprimeur d'étoffes en laine, du fabricant du velours de coton, du tourbier, etc., 1780, 1783. Ce grand travail fait partie du recueil des *Arts et métiers*, publié par l'académie des sciences. III. *Lettres* écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte, 1782, six vol. in-12, réimprimées en 1800. Ces lettres sont adressées à la femme qu'il épousa bientôt après, et sont remplies de vues utiles et de notices intéressantes sur les manufactures de divers pays, quoique trop mêlées de citations de poetes italiens. IV. *Dictionnaire des manufactures* et des arts qui en dépendent, 3 vol. in-4°. Il fait partie de l'Encyclopédie méthodique et offre un grand nombre de détails approfondis et de procédés nouveaux dont le commerce peut profiter. V. Il a publié en outre une foule de lettres, d'opuscules, de rapports et de comptes rendus, lorsqu'il parvint à l'administration publique. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon. Député par cette ville pour solliciter auprès des états-généraux un secours de 40 millions qu'elle devoit, il fit connoissance à Paris avec Brissot dont il suivit bientôt les projets et les idées. Nommé ministre de l'intérieur au mois de mars 1792, Roland effraya la cour de Louis XVI par ses maximes républicaines et en y paroissant le premier avec des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles et un chapeau rond. Forcé par le monarque, dont il excita l'aversion, à quitter le ministère, il y fut rappelé par l'assemblée législative. Il fut porté par son caractère à des innovations dont il ne sentit pas d'abord tout le danger; il s'en aperçut. Il s'efforça d'arrêter le sang qui couloit au 2 septembre, et réclama la destitution de la commune de Paris, qui faisoit immoler tant de victimes; mais il eut beau parler avec sagesse dans ses lettres au département, il vit combien il étoit difficile de contenir le peuple livré aux agitations politiques. Il reconquit quelque faveur populaire en annonçant la découverte d'une armoire de fer dans les murs du château des Tuileries, et d'une foule de lettres et de pièces dont on ne put rien extraire contre le monarque, mais qui servit de prétexte à sa perte, dont Roland fut un des principaux auteurs. Néanmoins on supposa que Roland avoit soustrait les pièces qui pouvoient compromettre le monarque. Cédant aux orages, aux pamphlets, aux dénonciations, ce ministre donna sa démission et fut bientôt enveloppé dans la proscription des députés de la Gironde. Des émissaires étant venus pour l'arrêter le soir du 31 mai, il trouva le moyen de s'enfuir et d'aller se cacher à Rouen. Là il apprit que sa femme venoit de périr sur l'échafaud. Dans son désespoir, il assembla ses amis et les obligea de délibérer avec lui sur le genre de mort qu'il devoit choisir. « Deux projets furent discutés, dit un écrivain; suivant le premier, Roland devoit se rendre incognito à Paris, se jeter au milieu de la convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire mourir sur la place où l'on venoit d'assassiner son épouse. L'autre projet étoit de se retirer à quelques lieues de Rouen et de se donner lui-même la mort. Roland, considérant que son supplice entraîneroit la confiscation de ses biens et réduiroit sa fille à la misère, prit ce dernier parti. Il se

donna la mort avec une canne à épée, au bourg de Baudouin à 4 lieues de Rouen, le 15 novembre 1793. On trouva sur lui un billet ainsi conçu : « Qui que tu sois, qui me trouves gisant, respecte mes restes : ce sont ceux d'un homme qui consacra toute sa vie à être utile, et qui est mort comme il a vécu, vertueux et honnête. Puissent mes concitoyens prendre des sentimens plus doux et plus humains ! Le sang qui coule par torrens dans ma patrie me dicte cet avis. L'indignation m'a fait quitter ma retraite : au moment où j'ai appris qu'on avoit égorgé ma femme, je n'ai pas voulu rester plus longtemps sur une terre souillée de crimes. » On a représenté ce ministre comme Janus au double visage, travaillant tour-à-tour à affoiblir l'autorité légitime de Louis XVI, et le pouvoir usurpé des jacobins ; on ne sait comment on peut le peindre. Brissot en a fait un Caton ; mais un Caton de la façon de Brissot peut bien n'avoir été qu'un pauvre homme, désirant le bien et se trompant sur les moyens d'y parvenir, n'ayant ni assez de force ni assez de génie pour consolider la monarchie, ni assez de caractère pour établir la république.

† IV. ROLAND (Marie-Jeanne Phlipon), femme du précédent, né à Paris en 1754, d'un graveur distingué dans sa profession, mais dont la dissipation détruisit la fortune, fut élevée au sein des beaux arts, entourée de livres, de tableaux, de musique : elle devint savante, musicienne, et se connoissoit en peinture. Dès l'âge de 9 ans elle voulut analyser Plutarque. En 1780, Roland, inspecteur des manufactures, enchanté de son esprit, lui adressa ses Lettres sur l'Italie, et lui offrit de s'attacher à son sort ; en effet, elle l'épousa et le suivit à Amiens où elle se livra à l'étude de la botanique ; elle acquit des connoissances assez étendues dans cette science. Un voyage qu'elle fit en Angleterre et en Suisse lui donna le goût de la politique ; elle analysa l'esprit de ces deux gouvernemens, et se passionna pour les principes de liberté qui en faisoient la base. Au moment de la révolution française elle crut pouvoir en faire l'application au nôtre, et fit partager ses opinions à son époux. Celui-ci avoit été nommé inspecteur des manufactures à Lyon, et député près des états-généraux, pour en obtenir un secours nécessaire au paiement des dettes de cette grande ville. Madame Roland se plut à recevoir chez elle les chefs du parti populaire et les députés les plus renommés de la Gironde. Brissot, Barberoux, Louvet, Clavière, Vergniaux, y furent admis. Elle devint l'ame de leurs délibérations et la puissance secrète qui dirigea la France. Lorsque Roland parvint au ministère, on attribua à sa femme la plus grande partie de ses travaux ; et lorsque celui-ci fut invité par la convention de ne point abandonner le ministère, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à Monsieur, il en faut aussi faire une à Madame. Je connois toutes les vertus du ministre, mais nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par leurs femmes. » Le 7 décembre 1792 elle parut à la barre de la convention pour repousser une dénonciation, et y parla avec autant de facilité que de noblesse et de graces. Quand son mari eut encouru la proscription, Madame Roland espéra rester à Paris sans danger ; mais bientôt arrêtée et mise à Sainte-

Pélagie, elle y passa cinq mois à consoler ses compagnons d'infortune et à leur donner l'exemple du courage. Accusée d'avoir partagé les sentimens des girondins, elle se vit sans effroi condamnée à partager leur sort. Lorsqu'on la conduisit au supplice, elle conserva assez de gaîté pour faire sourire une autre victime assise à ses côtés. Arrivée à la place de la Révolution, elle s'inclina devant la statue de la liberté en s'écriant : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Décapitée le 18 novembre 1793, elle avoit annoncé en mourant que son mari ne lui survivroit pas, et qu'il termineroit son existence en apprenant sa mort. Douée d'une imagination vive, d'un cœur sensible, sa conversation et ses écrits prirent le caractère d'une philosophie douce. « Cette philosophie, dit un écrivain, étoit devenue un dédommagement des plaisirs et des jouissances que sa naissance obscure et sa fortune lui avoient refusés. Il est probable que placée dans un rang plus élevé, dans une carrière plus brillante, elle se fût contentée d'être une femme aimable ; mais mécontente de la sphère étroite que le sort lui avoit assignée, elle se fit écrivain et philosophe. » Ses *Opuscules* traitent de la mélancolie, de l'ame, de la morale, de la vieillesse, de l'amitié, de l'amour, de la retraite, de Socrate. Ils sont réunis, ainsi que son *Voyage* en Angleterre et en Suisse, aux *Mémoires* qu'elle a écrits en prison sur sa vie privée, son arrestation et le ministère de son mari. Ces Mémoires, publiés par M. de Champagneux en 1800, forment 3 vol. in-8°. Le style de Mad. Roland est souvent énergique et fort, quelquefois incorrect, toujours agréable. Il acquiert de la chaleur lorsqu'elle peint les passions ou les évènemens dont elle fut témoin, et qui l'entraînèrent à sa perte. Les portraits qu'elle trace des personnages sont rapides, d'un coloris vif ; souvent elle peint d'un trait. Son imagination exaltée et l'esprit de parti lui faisoient voir autant de héros et d'hommes de génie, qu'il y avoit de députés du département de la Gironde au corps législatif. Mad. Roland, sans être belle, avoit une figure douce et naïve ; de grands yeux noirs pleins d'expression et d'esprit animoient une physionomie peu régulière ; sa voix étoit sonore et flexible ; son entretien attachant. Avec la finesse propre à son sexe et une grande perspicacité, elle étoit attentive à ne point blesser l'orgueil de son époux et à lui cacher souvent une partie de son esprit pour ne point lui paroître trop supérieure. Son amour prononcé pour la république, et son penchant à la satire, lui attirèrent de nombreux ennemis. L'agrément de son esprit, quoique prédominant, et la variété de ses connoissances lui procurèrent des admirateurs. La pureté de ses mœurs, ses vertus domestiques, devoient la rendre heureuse ; mais elle sacrifia son bonheur pour accroître sa célébrité. Toute femme qui affiche l'esprit s'expose au ridicule ; et si elle se livre à l'intrigue dans des temps orageux, elle finit presque toujours par le mépris et quelquefois par l'échafaud.

V. ROLAND D'ERCEVILLE (B. G.), président au parlement de Paris, réunit à l'étude du droit celle de l'histoire et des belles-lettres. On lui doit plusieurs ouvrages dont le mérite et l'intérêt ne le sauvèrent pas de la pros-

cription de 1794. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire le 20 avril de cette année, à l'âge de 64 ans. Ses écrits sont, I. *Lettre* à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France, 1756, in-12. II. *Discours* sur les Jésuites vivans dans le monde en habit séculier. III. *Compte rendu* des interrogatoires subis par-devant Argenson au commencement du 18e siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes, 1766, in-4°. IV. *Dissertation* sur la question si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin, 1782, in-8°. Elle a été réimprimée deux ans après. V. *Plan d'Education*, 1784, in-8°. VI. *Recherches* sur les prérogatives des femmes chez les Gaulois, les cours d'amour, etc., 1787, in-12. VII. *Discours* prononcé à l'academie d'Orléans, 1788, in-4°. Roland fut, en 1762, chargé par le parlement de l'exécution des arrêts ordonnant l'expulsion des jésuites, et d'installer l'université dans le collége de Louis-le-Grand; ce qui lui attira quelques ennemis.

*ROLANDELLO (François), littérateur du 15e siècle, né à Asolo, professeur de belles-lettres à Venise, mort dans cette ville le 26 février 1490, a traduit en latin quelques Discours de saint Basile et de saint Jean-Chrysostôme, qui furent imprimés à Trévise en 1476. Il a aussi coopéré à l'édition des Fragmens de Varron qui fut faite à Parme en 1480, et qui reparut ensuite à Venise et à Brescia en 1483.

† ROLDAN (Louise), née à Séville en 1654, d'un habile sculpteur, suivit la profession de son père, qu'elle eut pour maître. Elle mania le ciseau avec beaucoup de succès, et vint s'établir à Madrid, où elle mourut en 1704. Elle fit dans cette ville un *Crucifix* qui mérita l'admiration générale. Tout dans ce morceau, jusqu'au sang qui découle, est d'une vérité frappante. On le voit à Sisanté, ville de la Manche, ainsi qu'un autre de sa main, qui ne le cède en rien au premier : c'est la *Statue de la Vierge éplorée à la vue de son fils crucifié*.

ROLEWINCK (Werner), né à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1492, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste. Entre tous ses ouvrages on distingue, I. *Fasciculus temporum*, Cologne 1474; Louvain 1486; en français par Pierre Surget, de l'ordre de saint-Augustin, 1495. C'est une chronique qui va dans l'édition de Louvain jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire fabuleuse de la résurrection du chanoine qu'on dit avoir occasionné la conversion de St. Bruno. (*Voy.* Diocre.) II. *Libellus de venerabili sacramento*, Paris, 1513. III. *De Regimine principum*, Munster, in-4°. IV. *Vita et Miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472. V. *Vita S. Hugonis*. VI. *Dissertationes de martyrologio, paschali que lunâ*, 1472, in-4°.

ROLFINCK (Guerner), médecin renommé, élève de Schelhamer son oncle, né à Hambourg, mort à Iène en 1673, à l'âge de 74 ans, laissa plusieurs

ouvrages sur l'art qu'il professoit, et dont Manget a donné la liste nombreuse. Ses *Dissertationes anatomicœ*, in-4°, sont le seul écrit qui ait mérité l'attention des médecins.

* ROLI (Joseph), peintre et graveur de Bologne, né en 1654, élève du Canuti, a gravé à l'eau forte, d'après Le Guide, et d'autres peintres célèbres quelques morceaux remarquables, tels que la *Charité* et une *Sibylle* en demi figure.

ROLIN. *Voyez* RAULIN.

† I. ROLLE (Michel), né à Ambert en Auvergne l'an 1652, avoit une très-belle plume; et sa première occupation, peu assortie à ses goûts, fut d'écrire pour les procureurs. Sans autre ressource pour moyen d'existence, il vint à Paris en 1675, y suivit les cours des mathématiciens les plus célèbres, et se rendit bientôt capable de les enseigner à son tour. Un problème proposé par Ozanam et résolu par le jeune mathématicien, le fit connoître, lui mérita une pension de Colbert et une place à l'académie des Sciences. Il jouit jusqu'à sa mort du traitement de second pensionnaire pour la géométrie. Il publia divers ouvrages: I. Un *Traité d'Algèbre*, 1690, in-4°. II. *Démonstration d'une Méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés*, 1691. III. *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'Algèbre*, 1699. Rolle croyoit cette science encore fort imparfaite, et en méditoit des *Elémens* tout nouveaux, lorsqu'il mourut le 8 novembre 1719.

II. ROLLE (Jean-Henri), musicien allemand, a publié des compositions pleines de feu et qui mériteroient d'être plus connues. On distingue sur-tout son *Oratorio* sur la mort d'Abel, et celui d'Abraham sur la montagne. Ce musicien est mort en 1787 à Magdebourg.

ROLLENHAGEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un poëme épique, intitulé *Froschmunster*, dans le goût de la Batrachomyomachie d'Homère. Ce Poëme estimé des Allemands, seroit difficilement goûté des autres nations. On a encore de lui des *Comédies*, des *Tragédies*, etc. etc.

* ROLLER (Joseph), né à Hohenstadt en Moravie en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa sur-tout, il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane: à la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra et profana, in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8°. Roller mourut à Waporzan, en 1767.

ROLLI (Paul), né à Rome en 1687, fut élève du célèbre Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Lord Sembuch l'emmena à Londres où il le plaça près de la famille royale, en qualité de maître de langue italienne. Pendant son séjour en Angleterre, Rolli publia plusieurs éditions d'auteurs renommés. Ce sont celles des Satires de l'Arioste, des OEuvres burlesques du Berni, celles de Varchi, de Milton, 1735, in-fol., et d'Anacréon, 1739. Rolli revint en 1747 dans sa patrie, et y mourut en 1767. On le regarde

comme l'un des meilleurs poètes italiens de ce siècle. Ses poésies, recueillies à Londres en 1735, in-8°, offrent des *Odes*, des *Elégies*, des *Chansons* et des *Hendécasyllabes* dans le genre de *Catulle*. On a encore imprimé à Florence en 1776, in-8°, un recueil d'*épigrammes* faites par Rolli.

I. ROLLIN (Nicolas), chancelier de Philippe-le-Bon duc de Bourgogne, a bien mérité des Beaunois par le magnifique hôpital qu'il fonda pour leur ville en 1443. Mais ses contemporains virent en lui un concussionnaire avide plutôt qu'un ministre généreux. *V.* Louis XI, vers la fin.

II. ROLLIN (Charles), né à Paris le 30 janvier 1661, d'un coutelier, fut reçu maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin des Blancs-Manteaux dont il servoit la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. Charles Gobinet en étoit alors principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinoit sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au collége royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur; place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. Sous sa direction, l'université prit une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec, substitua les exercices académiques aux tragédies, et introduisit l'usage toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur l'Ecriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. A cette époque il fut accusé de jansénisme, et on l'obligea de donner la démission de sa place. Ce fut alors qu'il se consacra tout entier à la composition des ouvrages qui ont honoré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédoit depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent le 14 septembre 1741. On a orné son portrait de ces quatre vers:

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnoît l'image;
Mais, crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connoître son cœur et pour former le tien.

Rollin étoit principalement estimable par la douceur de son caractère, par sa modération, par sa candeur, par la simplicité de son ame. Au lieu de rougir de sa naissance, il étoit le premier à en parler. « C'est de l'antre des Cyclopes, disoit-il dans une épigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, que j'ai pris mon vol vers le Parnasse. » Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, sur-tout par rapport à ses *ouvrages*, dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avoient donné une haute opinion. Il disoit naïvement ce qu'il en pensoit; et ses jugemens, quoique

trop favorables, étoient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'étoit un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Le premier président Portail, l'un de ses élèves, se plaisoit un jour à lui reprocher en badinant l'excès du travail auquel il se livroit : « Il vous sied bien, lui répondit l'illustre professeur, de m'adresser un pareil reproche, c'est cette même habitude du travail dont vous m'accusez qui vous a distingué comme avocat-général, qui vous a élevé à la place de premier président : c'est à moi que vous devez la grandeur de votre fortune. » Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Le duc de Cumberland et le prince royal, depuis roi de Prusse, se comptent au nombre de ses admirateurs. Ce monarque l'honora de plusieurs lettres, dans l'une desquelles il lui disoit : « Des hommes tels que vous marchent à côté des souverains. » Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps et on le déprécie trop aujourd'hui. Voltaire en parle ainsi dans son Temple du goût.

Non loin de là Rollin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse ;
Et quoique en robe, on l'écoutoit,
Chose assez rare à son espèce.

Ses principaux ouvrages sont, I. Une *Edition* de Quintilien, en 2 vol. in-12, à l'usage des écoliers, avec des notes et une préface très-instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. II. *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, en 4 vol. in-12. Il parut d'abord en 1726, et a eu depuis un grand nombre d'éditions, dont la dernière est de 1805. Cet ouvrage est recommandable par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du style, par le bon goût qui y respire ; mais on y trouve peu d'ordre, peu de profondeur, peu de finesse. Après qu'on en a lu un certain nombre de pages, tout vous échappe. On sait seulement que l'auteur a dit des choses communes avec agrément, et a parlé en orateur sur des matières qui demandoient à être traitées en philosophe. On ne peut presque rien réduire en principes. Connoît-on bien, par exemple, les trois genres d'éloquence, le simple, le tempéré, le sublime ; lorsqu'on a lu « que l'un ressemble à une table frugale, l'autre à une belle rivière bordée de vertes forêts, le troisième à un foudre et à un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste ? » Le jésuite Jouvenci venoit de publier son excellent traité *De ratione docendi et discendi ;* Rollin n'aimoit pas les jésuites, ennemis redoutables de l'université ; et l'une de ses vues, en composant le *Traité des études*, fut d'opposer à l'ouvrage latin et estimé d'un adversaire, un autre ouvrage plus étendu, écrit en français, d'un usage plus agréable et plus répandu, et qui obtînt de même l'approbation publique. Il ne l'a point encore perdue, et tous les ouvrages qu'on a publiés depuis sur l'éducation ne l'ont point fait oublier. C'est le privilège des écrits fondés sur la solidité des principes, et qui offrent un style

naturel et pur, de ne point vieillir. III. L'*Histoire ancienne des Egyptiens*, *des Carthaginois*, *des Assyriens*, *des Babyloniens*, etc. en 13 vol. in-12, publiée depuis 1730 jusqu'en 1738. Il y a des morceaux très-bien traités dans cet ouvrage. Plusieurs parties des premiers volumes, dans lesquels il a suivi pas à pas les historiens grecs et latins, sont composées d'une manière satisfaisante. En général il entendoit bien l'art d'extraire, de traduire et de rapprocher les passages des auteurs anciens. On y voit d'ailleurs, comme dans le *Traité des études*, le même attachement à la religion, le même goût pour le bien public et le même amour pour la vertu. Mais on s'est plaint que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a des inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez su se défier des exagérations des anciens historiens; que les récits les plus graves sont souvent interrompus par des minuties; que son style n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté de nos écrivains modernes des 40 et 50 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions; mais elles sont répandues avec trop peu d'économie, et n'ont point ce tour vif et laconique qui les fait lire avec tant de plaisir dans les historiens de l'antiquité. Il a manqué à la règle qu'il avoit établie lui-même dans son *Traité des etudes*: « Les préceptes qui regardent les mœurs, dit-il, doivent, pour faire impression, être courts et vifs, et lancés comme un trait. C'est le moyen le plus sûr de les faire entrer dans l'esprit et de les y faire demeurer. » On aperçoit aussi beaucoup de négligences dans la diction, par rapport à l'usage grammatical et au discernement des expressions, qu'il ne choisissoit pas toujours avec assez de goût, quoiqu'en général il écrivît bien, et qu'il se fût préservé du néologisme, de l'emphase, de l'affectation et des autres défauts du style moderne. IV. L'*Histoire romaine*, *depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que M. Crevier son disciple a continué depuis le neuvième volume. L'*Histoire romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'étoit plutôt un Discours moral et historique, qu'une Histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs événemens considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. C'est tour-à-tour de la diffusion et de la séchcresse. Le plus grand avantage de ce livre est qu'on y trouve plusieurs morceaux de *Tite-Live*, rendus assez élégamment en français. V. La *Traduction* latine de plusieurs *Ecrits* théologiques sur les querelles du temps. L'auteur étoit un des plus zélés partisans du diacre Pâris; et avant la clôture du cimetière de Saint-Médard, on avoit vu souvent cet homme illustre prier à genoux au pied de son tombeau: c'est ce qu'il avoue lui-même dans ses Lettres. VI. *Opuscules* contenant *diverses Lettres*, ses *Harangues latines*, *Discours*, *Complimens*, etc, Paris, 1771, 2 vol. in-12. Ce Recueil, qu'on auroit pu renfermer en un seul volume, en y mettant plus de choix, est précieux néanmoins par quelques bons morceaux, et par l'idée avantageuse qu'on y prend de la solide probité, de la saine rai-

son et du zèle de l'auteur pour les progrès de la vertu et pour la conservation du goût. La latinité de Rollin est aussi cicéronienne que celle de Grénan, mais plus ornée encore de pensées judicieuses et d'images agréables. Plein de la lecture des anciens, dont il amenoit les citations avec autant de discernement que d'abondance, il s'exprime avec esprit et avec noblesse. Ses *Poésies* latines méritent le même éloge. L'Histoire ancienne, l'Histoire romaine et le Traité des Etudes ont été réimprimés en 16 vol. in-4°. M. Bastien vient de donner une édition la plus complète de Rollin et de Crevier, en 60 vol. in-8°. M. Royou a publié d'excellens abrégés des ouvrages de ces deux auteurs. *Voyez* BELLENGER.

*ROLLINI (Jacques-Antoine), né à Modène, fit ses études dans cette ville, et voyagea ensuite en France où il fut employé pendant quatorze ans à l'hôtel-dieu de Paris. Son mérite l'éleva bientôt à la place de chirurgien du roi de France, place qu'il occupa avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Montpellier en 1772. On a de lui une *Dissertation sur la Goutte*, dont la troisième édition fut faite à Mantoue en 1776, in-4°. Dans cette Dissertation il donne la recette de son spécifique anti-goutteux qui obtint du succès dans le temps.

* ROLLIUS (Reynold-Henri), philologue allemand, auquel on doit deux ouvrages, l'un intitulé *Bibliotheca nobilium theologorum cum Præfatione D. Jo. Fechtii*, Rostochii et Lipsiæ, 1709, in-8°; l'autre, *Memoria Philosophorum, Oratorum, Poetarum, Historicorum et Philologorum renovata*, collection utile de diverses pièces concernant l'histoire littéraire.

* ROLLOCK (Robert), né en 1560, dans le comté de Stirling en Ecosse, fut élevé dans l'université de St.-André, et choisi pour l'un des ministres d'Edimbourg. Le roi d'Ecosse, Jacques VI, ayant fondé l'université de cette ville en 1587, Rollock fut désigné pour principal et pour premier professeur de théologie, honneur d'autant plus grand qu'il n'étoit alors âgé que de 28 ans: la plupart des théologiens écossais de ce temps avoient été ses élèves, et il se fit une grande réputation, soit au-dedans, soit dans l'étranger. Il mourut en 1601, âgé de 41 ans, dans les tourmens de la pierre. On a de lui des *Commentaires latins sur l'Epître aux Ephésiens, sur l'Evangile de St. Jean et sur le Prophète Daniel*, ainsi que des *Sermons* imprimés, mais dont le langage es suranné.

ROLLON, RAOUL *ou* HAROUL, premier duc de Normandie, un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les 9e et 10e siècles. Le roi Charles-le-Simple, pour avoir la paix avec eux, conclut à Saint-Clair-sur-Epté, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon, leur chef, sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom, Normandie, à condition qu'il en feroit hommage et qu'il embrasseroit la religion chrétienne. Rollon y consentit, sous la condition qu'on ajouteroit à cette province la Bretagne; il fut baptisé et prit le nom de *Robert*,

parce que dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités étoit de baiser le pied du roi, le fier Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arrière. La France étoit alors dans une si triste situation, qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladresse dont il ne falloit que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avoit fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisoit la loi et obligeoit de se présenter devant les juges. C'est l'origine du fameux cri de *Haro!* (*Ha Raoul!*) qui a été si long-temps en usage dans la Normandie. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'échiquier, ou parlement ambulatoire qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Épuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927, en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore cinq ans après, suivant Guillaume Jumiége. Rollon ne fut jamais trop bien fortifié dans la foi. Flottant entre l'idolâtrie dans laquelle il étoit né, et le christianisme qu'il avoit embrassé, il légua, à sa mort, cent livres d'or pur aux principales églises de Normandie, et il fit en même temps couper la tête à cent de ses anciens captifs, en l'honneur des dieux du pays de sa naissance.

ROLLWINK *Voy.* ROLEWINCK.

ROMAGNESI, fils de Cinthio, comédien italien, et comédien lui-même, jouoit assez bien tous les rôles, et excelloit dans ceux d'Ivrogne, de Suisse, et d'Allemand. Il fut auteur en même temps qu'acteur. On a recueilli ses meilleures pièces en deux vol. in-8°, 1774; et les autres se trouvent dans le *Nouveau Théâtre italien*. Comme il étoit né avec un esprit fin, plaisant et juste, les premières offrent du vrai comique, et les autres des bouffonneries assez divertissantes. Peut-être que si ses ouvrages étoient en plus petit nombre, ils seroient plus soignés. Il mourut à Fontainebleau le 11 mai 1742. Le curé du lieu n'ayant pas voulu l'inhumer, on fut obligé d'envoyer son corps à Paris. Il avoit travaillé quelque temps de société avec Dominique.

† I. ROMAIN (saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut le 23 octobre 639. L'église de Rouen étoit dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit dont elle jouissoit de temps immémorial étoit fondé, dit-on, sur le privilége qui lui fut accordé par un de nos rois, en mémoire de ce que saint Romain avoit délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévoroit les hommes et les bestiaux.

II. ROMAIN, pape après Etienne VI, en octobre 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de la même année où il avoit été élu. On a de lui une *Epître*.

III. ROMAIN Ier, surnommé LECAPÈNE, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille

contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de sa fortune. Constantin X épousa sa fille, et le déclara son collégue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talens, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites qui s'étoient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en paix. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité. Il acquitta toutes les dettes des familles qui étoient devenues insolvables, et il fit brûler dans la place les titres et les obligations de leurs créanciers. Il donna aussi des logemens aux uns, des terres aux autres, et délivra plusieurs malheureux de l'oppression. Mais il se surpassa dans les calamités publiques qui arrivèrent en 934. Le 25 décembre le froid devint tout-à-coup si rigoureux, que la terre demeura gelée jusqu'au 24 d'avril. L'été suivant il n'y eut point de récolte; tout périt, jusqu'aux arbres; la disette produisit une si grande mortalité, suivant Léon le grammairien, qu'en plusieurs endroits il ne resta pas assez d'hommes pour donner la sépulture aux morts. Romain témoigna dans cette calamité générale toute la générosité d'un prince et toute la tendresse d'un père. Il fit fermer les galeries où logeoient les pauvres, afin qu'ils fussent à l'abri du froid. Il leur fit distribuer de l'argent chaque mois, outre celui qu'on donnoit à ceux qui demeuroient dans l'enceinte des églises. Trois pauvres dînoient à sa table tous les jours, et on leur donnoit une pièce d'argent. Le jeudi et le samedi il y ajoutoit trois pauvres moines, auxquels il faisoit une semblable aumône. Lorsqu'il rencontroit un moine célèbre par sa piété, il lui faisoit une confession de ses fautes en versant des larmes. Il embellissoit les églises et les remplissoit de lampes et de luminaires. Mais, dit Zonare, quelle religion mal entendue! Romain reconnoissoit qu'il étoit un parjure et un usurpateur, et il auroit voulu expier ces deux crimes en donnant une partie des trésors que son ambition lui avoit procurés. C'est, continue le même auteur, prendre le bœuf de son voisin, en offrir les pieds au seigneur pour obtenir le pardon de son vol, et garder pour soi le reste de son corps. Cependant Romain éprouvant des remords, il voulut rendre par son testament, à Constantin X son gendre, le premier rang dont il l'avoit privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours en 948. *V.* BASILE, n° VI.

IV. ROMAIN II, dit *le Jeune*, fils de Constantin Porphyrogenète, succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène et ses sœurs, qui furent réduites à se prostituer pour vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se seroit rendu maître de toute l'île s'il n'avoit été obligé d'aller descendre à Lep, contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livroit à des débauches dont il mourut en 963, après un règne de trois ans et quelques mois.

V. ROMAIN III, surnommé *Argyre*, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à

l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain, et comme le poison étoit trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un règne de cinq ans et quelques mois.

VI. ROMAIN IV, dit *Diogène*, un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire, régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avoit promis de ne pas se remarier; mais ne pouvant porter le double fardeau du trône et du veuvage, elle donna la main à Romain IV. Les Turcs faisoient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux et les vainquit. Mais en 1071 il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'auroit traité s'il avoit été son prisonnier? Romain lui répondit: « Je vous aurois fait percer de coups! — Je n'imiterai point, répliqua Asan, une cruauté si contraire à ce que J. C. votre législateur vous ordonne »; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêtetés. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer le trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avoit été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes. Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en novembre 1071, après trois ans huit mois de règne. Romain avoit le talent de gouverner et de combattre; mais la fortune ne le favorisa point.

VII. ROMAIN (saint), diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenoit publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, alloient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge qui le condamna à être brûlé. Étant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendoient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où étoit le feu? L'empereur en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et ordonna qu'on lui coupât la langue; il fut ensuite mené en prison. La vingtième année de l'empire de Dioclétien, on publia un édit qui donnoit la liberté à tous les chrétiens: il n'y eut que lui qui fut étranglé; il avoit désiré le martyre.

VIII. ROMAIN (Jules), peintre dont le nom de famille étoit Giulio Pippi, né à Rome en 1492, étoit le disciple bien-aimé de Raphaël qui le fit son héritier. Jules Romain fut longtemps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendoit avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux et gracieux; mais se livrant tout-à-coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son style, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses

pensées poétiques, par la fierté de son expression. On admire ces grandes qualités réunies dans son tableau de la *Chute des Géans;* et dans les *Batailles de Constantin*, qu'il fit avec Raphael son maître. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature, pour se livrer à celle de l'antique; de ne point entendre le jet des draperies; de ne pas varier ses airs de tête: d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur: mais aucun maître n'a mis dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules étoit encore excellent *architecte*; plusieurs palais qu'on admire dans l'Italie furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Fréderic Gonzague de Mantone. Il fortifia cette ville, la préserva des inondations et y construisit le célèbre palais du T. Ce monument fut enrichi de ses peintures, et c'est peut-être là qu'il faudroit juger de l'étendue des connoissances de Jules-Romain et de la force de son talent. François Ier tenta de l'attirer en France; mais Jules ne put se décider à quitter l'Italie. Ce prince le combla de bienfaits; et sa protection lui fut très-utile contre les recherches qu'on faisoit de lui, pour les vingt *Dessins* qu'il avoit composés d'un pareil nombre d'*Estampes* très-dissolues, que grava Marc-Antoine et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins condamnables. Tout l'orage tomba sur le graveur qui fut mis en prison, et qui auroit perdu la vie sans la protection du cardinal de Médicis. Les *Dessins* que Jules a lavés au bistre sont très estimés; on y remarque beaucoup de correction et d'esprit. Il n'y a pas moins de liberté et de hardiesse dans les traits qu'il faisoit toujours à la plume, de noblesse et de fierté dans ses airs de tête; mais il ne faut point rechercher dans ses dessins des contours coulans, ni des draperies riches et d'un bon goût. On a beaucoup gravé d'après ce grand maître. Il mourut à Mantoue en 1546.

*IX. ROMAIN (Adrien), né à Louvain le 29 septembre 1561, fit son cours de philosophie chez les jésuites de Cologne, et après avoir encore étudié la médecine dans cette ville, il revint à Louvain, d'où il passa dans les plus célèbres universités d'Italie. Ses connoissances étendues en mathématiques le firent bientôt regarder comme le premier homme de son siècle dans cette partie. En 1593 il se rendit à Wirtzbourg pour enseigner la médecine et les mathématiques dans la nouvelle académie de cette ville; mais s'étant dégoûté de sa profession, il parcourut une grande partie de l'Europe et vint mourir à Mayence le 3 mai 1615. On a de ce mathématicien un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont, I. *Ouranographia, de cœlorum numero et ordine*, Lovanii, 1591, in-4°. II. *Theatrum urbium*, Francofurti, 1595, in-4°. III. *Theoria ventorum*, Wirceburgi, 1596, in-4°. IV. *Arithmeticæ quatuor instrumenta*, Herbepoli, 1603, in-folio patente. V. *Canon triangulorum sphæricorum*, Moguntiæ, 1609, in-4°. etc. etc., ouvrages estimés de leur temps.

X. ROMAIN. *V.* Hoogue.

XI. ROMAIN (François). *Voy.* François Romain, n° XX.

XII. ROMAIN (le cardinal).

Voyez Blanche, et Louis IX (saint), n° XIV.

* ROMAINE (Guillaume), théologien anglais, né en 1714 à Hartlepodl, au comté de Durham, mort en 1795, fut l'un de ceux qui prêchèrent le plus en présence de l'université, jusqu'au moment où il embrassa le calvinisme; alors il passa à Londres, où il fut prédicateur de Saint-Dunstan de l'ouest; ensuite professeur d'astronomie à Gresham; mais il abandonna bientôt cette place, et en 1764, il fut nommé recteur de Sainte-Anne. Il a composé des *ouvrages* qui ont été imprimés en 8 vol. in-8°. Il a été aussi l'éditeur de la Concordance de la Bible hébraïque de Calasio, 4 vol. in-fol., 1749, à laquelle il a fait quelques changemens pour favoriser la doctrine de Hutchinson.

* ROMAN (Jean-Joseph), abbé, né à Avignon en 1726, mort dans la même ville en 1787, cultiva la poésie et les belles-lettres, dans lesquelles il eut des succès. On a de lui les ouvrages suivans: I. L'*Inoculation*, poëme en 4 chants, Paris, 1773, in-8°. II. *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de ses plus belles poésies, précédées de la vie de cet homme, dont les actions et les écrits font une des plus singulières époques de l'histoire et de la littérature moderne*, Parme et Paris, 1778, in-8°, édition contrefaite à Avignon, 1778, in-12. Cet ouvrage, à l'exception des poésies, a été réimprimé à Avignon en 1804, petit in-12, sous les auspices de l'Athénée de Vaucluse, par les soins de M. Fortia d'Urban; l'éditeur a joint à la vie de Pétrarque une traduction de la Lettre de ce poète à la postérité, par M. François Tissot de Mornas. III. La *Mort d'Adam*, tragédie traduite de l'allemand de Klopstock, avec des réflexions préliminaires sur cette pièce, Paris, 1762, in-12. IV. *Essai sur l'art de traduire*. V. Plusieurs *morceaux* de littérature et de poésies fugitives, insérés dans les journaux et dans l'Almanach des Muses. L'abbé Roman laissa deux ouvrages manuscrits, qui furent imprimés en 1807. Le premier est intitulé *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemarck et en Suède pendant les années 1770, 1771 et 1772, suivis d'anecdotes sur le pape Ganganelli et le conclave tenu après sa mort; et d'un récit historique sur l'abdication de Victor-Amédée, roi de Savoie, par feu l'abbé Roman, témoin oculaire, et imprimé sur ses manuscrits autographes; ornés du portrait de Gustave*, in-8°. L'abbé Roman ne fut pas précisément *témoin oculaire* des révolutions qu'il a décrites, comme le porte le titre de cet ouvrage; mais arrivé sur le théâtre des événemens trois ou quatre ans après qu'il avoient eu lieu, il fut à portée de se procurer les meilleurs renseignemens auprès des véritables témoins et des acteurs eux-mêmes. L'une de ces révolutions est d'autant plus faite pour piquer la curiosité, que généralement elle est peu connue; elle promet d'ailleurs de l'amusement à ceux dont la malignité aime à se repaître de ces désordres et de ces scandales domestiques qui déshonorent les palais des rois comme les maisons des particuliers. Cette révolution est celle qui, dans les années 70, 71 et 72, éleva presque au trône de Danemarck et fit tomber, de

ce poste élevé, sur un échafaud, le médecin Struensée, amant de la reine Caroline Mathilde, sœur de George III, roi d'Angleterre, et femme de Chrétien VII, prince dont l'excès des plaisirs avoit presque entièrement détruit les facultés physiques et intellectuelles. L'autre révolution, d'une espèce plus décente, est aussi plus connue parmi nous. C'est celle qui rendit à Gustave III, sans qu'il en coûtât une goutte de sang, la plénitude du pouvoir, que le sénat avoit usurpée et conservoit depuis la mort de Charles XII. On sait que cette révolution fut secondée et en partie dirigée par la France : ce fut en quittant Paris que Gustave alla prendre possession du trône; et l'on fut exactement informé, dans ce pays-ci, de tout ce qui se passa en Suède à cette époque. D'ailleurs cet événement a déjà été la matière de plusieurs ouvrages assez répandus, tels que ceux de M. l'abbé Michelesi et de M. Sheridan; et, en dernier lieu, les Mémoires du comte de Hordt en ont donné un nouveau récit. L'abbé Roman, venant après ces trois écrivains, ne peut donc avoir pour lui l'intérêt de curiosité. Sa relation ne laisse pourtant pas d'être attachante par la précision, la rapidité et la chaleur avec lesquelles il présente les faits. On en peut dire autant de l'abdication du roi de Sardaigne, Victor-Amédée. Cet événement est su de tout le monde avec plus ou moins de détails. Toutefois, l'abbé Roman paroît en avoir puisé de nouveaux dans les conversations qu'il eut à Turin avec quelques hommes instruits de l'ancienne cour; et d'ailleurs, cet autre morceau se recommande comme les deux autres, par l'intérêt du style qui est agréable et même piquant, sans cesser d'être naturel. Les anecdotes sur Ganganelli sont fort peu de chose. Il y en a poutant une assez singulière pour mériter d'être rapportée. Une dame romaine avoit tenu un propos insultant sur Ganganelli, lorsqu'il n'étoit encore que cardinal. Le jour de son exaltation, donnant des bénédictions à droite et à gauche dans les rues, il affecta d'abord de n'en point adresser du côté de cette dame qui étoit à son balcon; mais au moment où le cortége, qui s'étoit arrêté, se remit en marche, il se tourna vers elle, et lui donna une bénédiction très-marquée. *Ho ricevuto la botta*, dit-elle, *j'ai reçu le coup;* et, en effet, elle en mourut. Une malédiction n'auroit pas fait pis. Le second a pour titre : *Les Echecs*, poëme en 4 chants, Paris, 1807, 1 vol. in-18. L'abbé Roman composa cet ouvrage sur le joli côteau de Saint-Assise, chez madame la comtesse de Verue, dont le salon étoit chaque jour rempli d'amateurs qui s'escrimoient à ce jeu, qu'on regarde comme l'image des batailles. La difficulté de le peindre en vers exige de la patience et du talent. Vida lui-même, malgré ses beaux vers latins, n'est point parvenu à la vaincre. Son poëme sur les échecs est souvent inintelligible. L'esprit le plus exercé ne peut pas le suivre dans les descriptions qu'il fait des différentes parties d'échecs; il ne plaît que dans les morceaux de détails étrangers à la marche du jeu. Un auteur italien, Grégorio Dushi, a traité le même sujet; mais il n'en a fait qu'une fable où il a presque tout donné à son imagination. Les règles et les détails techniques n'y occupent presque point de place. Cérutti a jeté sur le papier quelques vers brillans à propos du

jeu des échecs. Malgré l'élégance de la diction, ce n'est point un poëme ; ce nom convient mieux à l'ouvrage de l'abbé Roman ; sa versification est sage, correcte, plus douce qu'éblouissante ; sans étonner jamais le lecteur, il l'intéresse souvent.

† ROMANELLI (Jean-François), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberia et Filomarino le recommandèrent à sa sainteté, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal Barberia, ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir et lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, lui fit de grands présens, et lui fit peindre un plafond dans une des salles du Louvre, où il se voit encore. Ce bel ouvrage, rempli de grace et d'un coloris agréable, est admiré des artistes. L'amour de sa patrie et les sollicitations de sa famille avoient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance ; enfin il se préparoit à revenir en France, lorsque la mort l'enleva en 1662. Ce peintre étoit d'une humeur enjouée. Le roi, la reine et les principaux seigneurs de la cour l'honorèrent quelquefois de leur présence, autant pour l'entendre parler que pour le voir peindre. Il étoit grand dessinateur, bon coloriste ; il avoit des pensées nobles, élevées qu'il rendoit avec une touche facile ; ses airs de tête sont gracieux : il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Il a fait peu de tableaux de chevalet. Son fils, né en 1658, mort en 1682, fut très-inférieur à son père, dont il avoit imité la manière.

* ROMANINO (Girolamo), peintre italien, né en 1504, demeuroit à Brescia, où il se fit une grande réputation par ses ouvrages. Il peignoit l'histoire. On trouve dans les églises de Brescia plusieurs beaux *tableaux* de cet artiste.

† ROMANZOFF (N. maréchal de), célèbre général au service de Catherine II, impératrice de Russie, fut le soutien de sa puissance et le vainqueur des Ottomans. Il quitta en 1770 le commandement des armées de l'Ukraine pour marcher contre eux, et gagna deux batailles décisives. La première sur les rives du Pruth; les Turcs, commandés par le kan de Crimée, au nombre de 80,000 hommes, furent forcés dans leurs retranchemens et se retirèrent vers le Danube ; la victoire de Kagoul acheva leur défaite. Le combat se livra au mois de juillet. Cent cinquante mille Turcs avoient enveloppé Romanzoff, qui n'avoit à leur opposer que 18,000 Russes. Ceux-ci, attaqués de toutes parts, périssoient sous le canon et la mousqueterie, lorsque leur général ordonna de fondre sur les Musulmans la baïonnette au bout du fusil. La discipline et la tactique l'emportèrent alors sur le nombre. Les bataillons carrés des Russes firent un carnage affreux ; les Turcs laissèrent 100,000 hommes sur le champ de bataille, et le reste entraîna le grand visir dans sa fuite. L'impératrice fit élever un obélisque en marbre à Tzarsko-Zelo, pour consacrer le souvenir de cette grande victoire, qui amena la reddition de Bender et plusieurs autres places importantes. Romanzoff voulut assurer par les négociations le fruit de ses vic-

toires ; des conférences pour la paix s'ouvrirent entre lui et le grand visir Mussum-Oglon ; mais les prétentions de la cour de Russie étant extrêmes, ces conférences furent infructueuses. Romanzoff passa de nouveau le Danube, repoussa sans cesse les Turcs et s'avança vers Schumla où le grand visir s'étoit campé, et où il le trouva très-écarté des autres corps d'armée. Le maréchal, remarquant le désavantage de cette position, l'environna si bien, qu'il l'empêcha de communiquer même avec ses magasins. Le visir demanda la paix. Les préliminaires en furent signés sur un tambour par Romanzoff, au mois de juillet 1774. Ce traité accorda à la Russie la libre navigation sur la mer Noire et le passage par le canal des Dardanelles ; elle garda Azoph et quelques autres places, et l'indépendance de la Crimée fut reconnue. Romanzoff releva par sa modestie l'éclat de ses victoires. Il ne voulut point partager avec l'impératrice les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avoit préparée pour elle à Moscow en 1775, et il ne parut devant Catherine qu'en simple soldat, venant rendre compte de ses actions. Il reçut d'elle une terre avec 5000 paysans, une épaulette en diamans, l'ordre de Saint-George et un chapeau auquel étoit attachée une branche de laurier en pierres précieuses estimées 30,000 roubles. Il partit bientôt pour son gouvernement d'Ukraine ; mais Catherine l'en fit revenir pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Petrowitz qui alloit épouser la princesse de Wirtemberg. « Ce n'est, lui dit-elle, qu'au zèle du plus illustre appui de mon trône que je puis me résoudre à confier mon fils. » Lorsque le roi de Prusse aperçut le maréchal, il s'avança vers lui en lui adressant ces mots : « Vainqueur des Ottomans, soyez le bienvenu : je suis charmé de voir celui dont le nom doit passer à la postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, celle qui dut flatter le plus Romanzoff, fut la manœuvre de la garnison de Potsdam, rangée en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la sanglante bataille de Kagoul. Lorsque la guerre se réveilla en 1787 entre la Russie et la Porte Ottomane, Romanzoff à qui l'on offrit le commandement de l'armée de moitié avec le prince Potemkin, voyant qu'il deviendroit le subordonné de ce favori, s'excusa sur son grand âge, demanda sa retraite et l'obtint. Il mourut quelque temps après, respecté des Russes et des puissances étrangères, et laissant après lui la réputation de l'un des plus grands généraux du siècle.

† ROMAS (N. de) de l'académie des sciences de Bordeaux et correspondant de celle de Paris, lieutenant-assesseur du présidial de Nérac sa patrie, mort dans cette ville en 1776, âgé d'environ 70 ans, passe pour l'inventeur du cerf-volant électrique. Il en fit l'essai à Nérac en mai 1753 ; et cet essai réussit. Francklin l'avoit tenté à Philadelphie, l'année précédente, avec moins de succès et d'appareil ; et c'est ce que Romas ignoroit. Ainsi on peut le regarder, du moins en France, comme auteur de cette découverte. Nous avons de lui, I. Diverses *Dissertations* sur l'électricité, dans les tomes 2 et 4 des *Mémoires* présentés par les étrangers à l'académie des sciences de Paris. II. *Mémoire sur les moyens de se garantir de la foudre dans les maisons*, suivi

d'une *Lettre* sur les cerfs-volans électriques, Bordeaux, 1776, in-12. Cette brochure renferme quelques observations curieuses. Elle est écrite comme tous les ouvrages de Romas, sans correction et avec prolixité. C'étoit un homme presque nul en littérature. Il étoit né avec des dispositions plus heureuses pour les sciences exactes et pour la mécanique.

ROMBOUTS *ou* RAMBOUTS (Théodore) peintre, né à Anvers en 1597, et mort dans cette ville en 1637, possédoit très-bien la partie du coloris; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il auroit dû prudemment éviter, augmenta en quelque sorte les défauts et diminua les beautés de ses tableaux. Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassoit à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc., et il y réussissoit mieux que dans les grands sujets. On admire dans ces derniers ouvrages la légèreté, la finesse de sa touche. Ses figures sont plaisantes et bien dessinées. On a peu gravé d'après Rombouts.

† I. ROME (Esprit-Jean de), sieur D'ARDÈNE, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nanci et ensuite dans une terre proche de Lyon, où ses parens s'étoient retirés. De retour en Provence, il se maria en 1711. S'étant rendu à Paris quelque temps après, il y fit un assez long séjour. Il finit par se retirer à Marseille, où il mourut en 1748. On a publié ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol., petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses Fables et le Discours judicieux dont il les a accompagnées, qui vaut peut-être mieux que les Fables. On ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des Discours et des Odes qui furent couronnés par diverses académies. Il étoit membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auroient dû demeurer inédites.

† II. ROME D'ARDÈNE (Jean-Paul), prêtre de l'Oratoire, long-temps supérieur de la maison de de Marseille, mort le 5 décembre 1769, avoit le même caractère et autant de savoir que l'académicien. Il demeuroit une partie de l'année à une campagne près de Forcalquier, où il distribuoit des remèdes aux pauvres, donnoit des conseils salutaires et accommodoit les procès. Il s'appliquoit à la médecine, à l'agriculture et au jardinage. Nous avons de lui 2 vol. in-12 de *Lettres*, où il prouve que les ecclésiastiques peuvent exercer l'art de guérir. Son *Année champêtre* en 3 vol. in-12; ses *Traités* sur la culture de différentes fleurs, prouvent qu'il joignoit aux connoissances d'un agriculteur l'érudition d'un savant. On se plaint même qu'il a prodigué quelquefois cette érudition, sur-tout dans ses *Lettres*.

† ROMÉ DE LISLE (Jean-Baptiste-Louis), né à Gray en Franche-Comté, au mois d'août 1736, s'appliqua dès sa jeunesse aux observations sur l'Histoire naturelle et la Minéralogie. Il acquit bientôt dans cette dernière science une célébrité que ses découvertes et ses écrits lui méri-

tèrent. Il a laissé, I. *Lettre* à M. Bertrand sur les polypes d'eau douce, 1766, in-12. II. Des *Catalogues* raisonnés de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores. On distingue sur-tout celui du cabinet de Davila, 1767, 3 vol. in-8°, III. *L'Action du feu central banni de la surface du globe, et le Soleil rétabli dans ses droits*, 1779 et 1781, in-8°. Dans cet ouvrage Romé ne partagea point l'opinion de Buffon sur le feu central; mais en le combattant, il sut concilier le respect dû à la vérité avec celui qu'on doit à un grand homme, même lorsqu'il se trompe. IV. *Cristallographie*, 1783, 4 v. in-8°. L'auteur y donne la description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse et métallique, avec des figures et des tableaux de tous les cristaux connus et classés d'après le nombre et la disposition de leurs angles. Il prétend que chaque espèce du règne minéral prend toujours une forme polyèdre, régulière, constante, et qui lui est particulière. Ce système a été attaqué par plusieurs naturalistes; l'ouvrage n'en offre pas moins les recherches les plus laborieuses, et la preuve d'une sagacité peu commune. V. Des *Caractères extérieurs des Minéraux*, 1784, in-8°, espèce de supplément à l'ouvrage précédent. VI. *Métrologie* ou *Tables* pour servir à l'intelligence des poids et des mesures des anciens, d'après leur rapport avec les poids et les mesures de la France, 1789, in-4°. Romé est mort à Paris le 10 mars 1790.

* ROMEI (le comte Annibal), gentilhomme et littérateur de Ferrare, vivoit dans le 16e siècle. On a de lui, I. *Discorsi cavallereschi divisi in sette giornate intorno alla Bellezza, all' amor umano, all' onore, alla nobiltà, ed altre ricchezze con le risposte a tutti li dubbj*, etc., Venise, 1585, in-8°, et Vérone, 1586.

I. ROMIEU (Marie de), née dans le Vivarais, acquit quelque réputation dans le 16e siècle par son amour pour les lettres et par les ouvrages qu'elle publia. Les plus remarquables sont des *Instructions pour les jeunes Dames*, et un *Discours* où l'auteur prétend prouver l'excellence de son sexe sur celui de l'homme.

* II. ROMIEU DE VILLENEUVE, habile ministre de Raimond-Beranger V, comte de Provence, reçut de celui-ci par son testament, fait en 1238, la tutelle de ses filles et la régence. C'est probablement ce Romeu dont Le Dante a parlé dans le 6e chant de son Paradis, et dont Landino et Velutello, ses commentateurs, ont altéré l'histoire.

† ROMILLON (Elizabeth), de Lille au Comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée Françoise, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieuses sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619. Sa fille Françoise de Barthelier mit la dernière main à son établissement. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma religieuses de Sainte-Elizabeth. Après avoir fondé plusieurs couvens de son ordre, elle retourna à celui de Paris où elle mourut en 1645.

† I. ROMILLY (Jean), Genevois, né le 29 juin 1714, se rendit célèbre dans l'horlogerie et par ses inventions en mécanique; il a fait le premier une montre battant les secondes mortes; il en fit une autre qui alloit une année entière sans être remontée, et qu'il présenta à Louis XV. On voit son échappement corrigé dans les Mémoires de l'académie des sciences pour 1755. Romilly ne fut malade que le jour de sa mort, arrivée à Paris le 16 février 1796. On lui doit, I. Tous les *Articles* sur l'horlogerie insérés dans l'Encyclopédie. II. Une *Lettre* publiée en 1778 contre la possibilité du mouvement perpétuel. III. Il établit, avec son gendre Corancé, le *Journal de Paris*, commencé le 1er janvier 1777, et y inséra long-temps les observations météorologiques qui se voyoient en tête de cette feuille; ce qui fit dire qu'il y faisoit la pluie et le beau temps.

† II. ROMILLY (Jean-Edme), fils du précédent, né à Paris en 1739, mort pasteur de l'église de Saconex, près Genève, en 1779, dès l'âge de 22 ans, avoit fait pour l'Encyclopédie de Paris les articles *Tolérance et Vertu*. Il a fourni aux Mémoires littéraires de Palissot les *Articles* Bonnet, Mallet, Rousseau et Vernet. On a imprimé après sa mort 3 vol. de ses *Sermons*, Genève, 1788, in-8°.

* I. ROMME (N.), habile professeur de navigation à Rochefort sa patrie, où il est mort en 1806, publia en 1771, une *Méthode* pour trouver les longitudes en mer, et en 1800, un *Modèle de calculs* pour trouver en mer la longitude et la latitude; il reprochoit à la latitude de Borda un inconvénient dans certains cas. Delambre, dans la connoissance des temps de l'an 12 (1804), pag. 263, fit voir que plusieurs auteurs s'étoient effectivement trompés, en supposant que la somme des deux hauteurs et de la distance surpasse 180 degrés; mais que cela ne pouvoit pas arriver. En 1787 il fit des expériences sur la résistance de l'eau, dont les constructeurs ont un grand besoin. Le résultat en est consigné dans l'*Histoire des Mathématiques* de Montucla, t. IV, pag. 454. Ses autres ouvrages sont, I. *L'Art de la Mâture des vaisseaux*, avec Perrain, 1778. II. *L'Art de la Voilure*, 1781, in-fol. III. *L'Art de la Marine*, ou *Principes et Préceptes généraux de l'Art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les Vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4°, figures. IV. *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique*, 1765-71, *pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, traduit de l'anglais de Guill. Gl. de Brahm, 1787. V. *Dictionnaire de la Marine française*, La Rochelle, 1792, in-8°. VI. *Dictionnaire de la Marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. VII. *Tableaux des Vents, des Marées*, etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8°.

* II. ROMME (Charles), cultivateur, et ancien professeur de mathématiques et de physique, né à Riom en 1750, député du Puy-de-Dôme à la législature et ensuite à la convention nationale, n'omit aucune occasion de défendre et de propager les principes de la révolution. Mercier le nomma *le Mulet d'Auvergne*, expression par laquelle il a voulu peindre à-la-fois ses formes et son carac-

tère. Le 19 mai 1792 il dénonça le juge de paix, Larivière, qui avoit lancé un mandat d'amener contre les députés Bazire, Merlin et Chabot, pour l'affaire du comité autrichien. En avril 1793 il fut envoyé à l'armée de Cherbourg pour surveiller les girondins, et cette faction le fit même arrêter en juin, et enfermer à Caen comme ôtage des députés décrétés d'arrestation le 2 du même mois; mais son parti triomphant lui rendit, au bout de 2 mois, la liberté. En septembre il présenta le *Nouveau calendrier*, qui fut adopté à la place du calendrier romain; et en novembre il présida la convention: il fit ensuite divers *Rapports* sur l'instruction publique, accusa l'école normale de charlatanisme, et provoqua sa dissolution. Après la chute de la montagne, il dissimula quelque temps ses principes, mais ne put s'empêcher, dans l'affaire de Carrier, de faire connoître son improbation au système de réaction qui dominoit alors. Ayant été nommé en novembre 1794 un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite de cet homme, il pencha en sa faveur, essaya de pallier ses crimes dans le *Rapport* qu'il en fit à la convention. A la fin du même mois il fut envoyé dans les ports de Normandie pour des opérations relatives aux marchandises étrangères qui y avoient été confisquées, et qui s'y trouvoient en magasins. De retour dans la capitale, et le 1er prairial an 3 (20 mai 1795), lorsque les faubourgs insurgés se portèrent à la salle de la convention, il se montra un de leurs chefs les plus ardens; mais son parti ayant eu le dessous, il fut décrété d'arrestation dans la même séance, et, le lendemain, d'accusation. Le 18 juin une cour militaire le condamna à mort, « comme l'un des chefs de l'insurrection du 1er prairial; comme ayant demandé la liberté de tous les partisans de Robespierre, arrêtés depuis le 9 thermidor (27 juillet 1794), et le renouvellement de tous les comités au gré des factions; comme ayant provoqué des visites domiciliaires, et une liste de proscriptions contre les députés fidèles à la convention, etc. A l'instant où on lui lut son jugement, il se poignarda, et on le crut mort, ce qui fut cause qu'on ne le conduisit point à l'échafaud. Il étoit âgé de 45 ans.

* ROMNEY (George), excellent peintre anglais, né au comté de Lancaster, mort à Kendal en 1802, reçut les premiers principes de son art d'un peintre ambulant qu'il surpassa bientôt. Romney vint, fort jeune, à Londres, où il apporta un *Tableau* de la mort du général Wolf, qui obtint le second prix à l'exposition, et qui fut vendu très-cher. Il en consacra le prix à faire un voyage en Italie, passa les Alpes; et après y avoir étudié les grands modèles, il revint en Angleterre, où il se fit une très-grande réputation dans le portrait; cependant cet artiste ne s'en est pas tenu à ce seul genre, et on a de lui quelques beaux *Tableaux* d'histoire.

ROMORENTIN (la comtesse de). *Voy*. ESSARS, n° II.

† I. ROMUALD (saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, d'une famille ducale; après avoir goûté les plaisirs du monde, il se renferma dans un monastère, dont les moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le préci-

piter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un ermite nommé Marin, qui demeuroit aux environs de Venise. Ce solitaire récitoit tous les jours le Psautier; et comme Romuald savoit à peine lire, Marin lui donnoit des coups de baguette sur la tête du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir longtemps souffert, le pria « de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendoit presque plus de l'oreille gauche. Le vieillard admira sa patience, et le traita plus humainement. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane; c'est de là que son ordre a pris le nom de Camaldule. Il mourut le 19 juin 1027, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avoient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'avoit appelé à sa cour en 1022; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa retraite. Le P. Pierre Damien a écrit sa Vie. Les protestans, dit l'abbé Bergier, dans son Dictionnaire de Théologie, ont forgé une calomnie grossière contre saint Romuald. Dans une Histoire ecclésiastique, imprimée à Berne en 1767, il est dit que son père s'étant fait moine, et voulant quitter cet état, duquel il étoit dégoûté, Romuald accourut au monastère, mit des entraves aux pieds de son père, et ne cessa de le frapper, jusqu'à ce qu'il eût promis de persévérer dans l'état monastique, fable absurde s'il en fut jamais. « Si l'abbé Bergier avoit été aussi versé dans l'histoire que dans la théologie, il auroit su que la fable qu'il rejette sur les protestans est rapportée par Pierre Damien, auteur contemporain, et qu'elle se trouve dans l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri, liv. 57, n° 2, tom. VIII de l'édit. in-8°.

II. ROMUALD (Pierre de Saint-). *Voy.* PIERRE, n° XXXV.

† ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, étoit frère de Rémus et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des vestales. On croyoit l'empêcher d'avoir des enfans: mais elle se trouva bientôt enceinte; et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étoient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva et les fit élever par Laurentia son épouse. C'étoit une femme à qui sa lubricité avoit, à ce qu'on croit, mérité le nom de louve. De là la fable qu'ils avoient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J. C. (*Voyez* REMUS.) Comme ses sujets manquoient de femmes, il célébra une grande solennité, pendant laquelle il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent

vaincues et contraintes de faire la paix. (*Voyez* TATIUS.) Romulus ayant pourvu à la sûreté de son petit état, en régla l'intérieur. Il divisa en trois parties les terres : la première fut consacrée au culte des dieux, la seconde destinée aux dépenses publiques, et la troisième partagée entre ses sujets et divisée en trente portions égales, conformément au nombre des curies qui composoient le total des citoyens. Il partagea en même temps les habitans de Rome en trois ordres : les patriciens, les chevaliers et les plébéiens. C'est dans le premier corps qu'il choisit cent hommes distingués par leur âge, leur richesse et leur mérite, qu'il appela sénateurs, du mot *senex*, vieillard. Le sénat fut chargé du gouvernement de la ville et de l'état, lorsque le monarque seroit obligé de faire la guerre au-dehors. Romulus n'eut pas le temps de perfectionner l'ouvrage qu'il avoit commencé : On prétend qu'il disparut en faisant la revue de son armée près du marais de Caprée pendant un grand orage ; soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençoient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort ; c'étoit vers l'an 715 avant J. C. Il avoit alors 55 ans, dont il en avoit régné 37. Les sénateurs, voulant éloigner les soupçons que sa mort inopinée avoit fait naître contre eux, subornèrent un certain Proculus, qui jura publiquement « que Romulus, descendu du ciel, lui avoit annoncé qu'il étoit au rang des dieux, et qu'en cette qualité il demandoit les honneurs divins. » On les lui accorda : on lui bâtit un temple, et on créa un prêtre sous le nom de *Flamine Quirinal* pour lui faire des sacrifices. Le fondateur de Rome avoit fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville quelque temps auparavant : il ne s'y trouva que trois mille hommes de pied et environ trois cents cavaliers. Tel fut le berceau de l'empire romain. Mais Jacques Gronovius publia, en 1684, une Dissertation, dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman inventé par un Grec nommé Dioclès. Cette opinion paroît assez vraisemblable.

* I. RONCAGLIA (Robert), de Modène, poëte peu connu, qui vivoit sur la fin du quinzième siècle et au commencement du suivant, est auteur d'un ouvrage dont l'édition est très-rare, intitulé *Focardo composto per Roberto Ronchaja da Modena, e dicato a lo illustrissimo e facondissimo sig. Don Hercule.* Le style de cette production en vers et en prose se ressent du temps où elle fut écrite.

* II. RONCAGLIA (P. D. Constantin), de Lucques, de la congrégation de la Mère de Dieu, se rendit recommandable par ses talens, ses connoissances et ses vertus. On a de lui, I. *Naturalis Alexandri historia ecclesiastica veteris et novi Testamenti notis et animadversionibus illustrata*, Parisiis (Venetiis), 1740, 18 vol. in-4° : cet ouvrage, très-volumineux, fut encore augmenté par le père Mansi, et réimprimé à Lucques en 1740, et à Venise en 1778, en 9 vol. in-fol. II. *Universa moralis theologia*, Lucca, 1730, 2 vol. in-folio, et Venetiis, 1760. III. *Effetti della pretesa riforma di Lutero e Calvino, e del Giansenismo*, Lucques, 1714. IV. *Istoria delle variazioni delle*

chiese protestanti, Lucques, 1712. V. *Le moderne conversazioni dette de' Cicisbei esaminate*, Lucques, 1720. Roncaglia mourut dans sa patrie le 24 février 1737.

† RONDEL (Jacques de), écrivain protestant, enseigna longtemps les belles-lettres à Sédan; il s'y lia d'amitié avec Bayle, qui lui adressa le projet de son Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Mastricht, où il fut professeur de belles-lettres, et où il mourut fort âgé en 1715. On a de lui, I. Une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12, qui fait honneur à son érudition. II. Un *Discours* sur le chapitre de Théophraste qui traite de la Superstition, Amsterdam, 1685, in-12. Ce petit ouvrage de Rondel est en forme de lettre, adressée à un ami qu'il ne nomme point, mais que l'on reconnoît aisément devoir être l'illustre Bayle. De Rondel y attribue à Théophraste un fragment assez curieux, où l'on cherche à prouver que la croyance universelle de la divinité ne peut être que l'effet d'une idée innée. (*Voyez* sur ce fragment et sur la source qu'on en indique, Schweighæuser sur La Bruyère, p. 49.

† RONDELET (Guillaume), né à Montpellier en 1507, y professa la médecine avec réputation. Il s'appliquoit à l'anatomie avec tant d'ardeur, qu'il fit luimême l'ouverture du corps d'un de ses enfans. Il mourut à Réalmont dans l'Albigeois le 18 juillet 1566, pour avoir trop mangé de figues. Rondelet avoit l'esprit vif et pénétrant; il étoit très-appliqué; il passoit une partie de la nuit à travailler. Les leçons qu'il donnoit étoient écoutées avec plaisir, parce qu'il les égayoit par de petits contes et des plaisanteries. C'est à sa sollicitation que le roi fit bâtir le théâtre anatomique de Montpellier. On a de lui, I. Un *Traité des poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire ou plutôt cette compilation des Commentaires sur Pline, de Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour; mais aucun des contemporains de Rondelet ne lui a fait ce reproche, et on sait que ce médecin a fait plusieurs voyages pour s'instruire sur l'histoire des poissons, à laquelle il travailloit. II. Plusieurs autres *Ouvrages de médecine*, Genève, 1628, in-8°: ils ne répondent point à la réputation qu'il s'étoit acquise. C'est lui que Rabelais a, dit-on, désigné sous le nom de *Rondibilis*. Ce médecin avoit la fureur de bâtir, et cette manie lui coûtoit beaucoup, parce que, peu content de ses premiers dessins, il abattoit ce qui avoit été construit. La Vie de Rondelet se trouve dans les Œuvres de Laurent Joubert, son élève.

* RONDELLI (Geminiano), célèbre mathématicien, né dans le territoire de Modène, le 2 août 1652, et mort en 1735, après avoir occupé avec distinction plusieurs chaires de mathématiques et de philosophie, il est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bononiæ, 1691, in-4°. II. *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, Bononiæ, 1693, in-4°. III. *Universale trigonometria lineare o logaritmica*, Bologne, 1705, in-4°.

† RONDET (Laurent-Etienne),

fils d'un imprimeur de Paris, et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un Dictionnaire latin français très-connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le premier avril 1785. Cet homme très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, travailloit sans interruption, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, à la révision de divers ouvrages et à la composition de quelques-uns. Il ne sortoit que pour aller à l'église, et jamais il ne se permit une heure entière de promenade. Il est principalement connu par son *Abrégé* du Commentaire de Dom Calmet sur la Bible, sous le titre de *Sainte Bible en latin et en français, avec des notes, des préfaces et des dissertations*, Paris, 1748-1750, 14 vol. in-4°. C'est ce qu'on nomme communément la Bible de l'abbé de Vence, qui n'y a eu aucune part, mais dont on y trouve quelques dissertations. Les préfaces et les dissertations de Dom Calmet y sont conservées entières, mais revues, corrigées, et quelquefois augmentées. Le Commentaire seul est abrégé et réduit à des notes très-courtes, qui accompagnent dans cette édition la Paraphrase du P. de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-1773, en 17 vol. in-4°. Il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du P. Houbigant, et recueillit de cette confrontation beaucoup de remarques nouvelles; il a ajouté de plus beaucoup de dissertations qui sont le fruit de son travail. Il publia en 1776 le premier volume in-4° d'un *Dictionnaire historique et critique de la Bible, pour servir de suite aux deux précédentes éditions de la Bible*. Il a laissé en manuscrit une partie de cet ouvrage, qui réussit peu, parce qu'on publia à peu près en même temps à Toulouse une édition du Dictionnaire de la Bible de D. Calmet, en 6 vol. in-8°. Rondet a donné plusieurs autres *éditions*, telles que celles de l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Racine, en 13 vol. in-4°. Il a fait les *tables des matieres* de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, du Dictionnaire apostolique, et a *revu* un grand nombre de missels, de bréviaires et de livres d'église. Ancien disciple de Rollin, il étoit très-attaché, comme ce célebre professeur, à la mémoire des solitaires de Port-Royal.

† RONSARD (Pierre de), né au château de la Poissonnière, dans le Vendomois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collége de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collége, et devint page du duc d'Orléans, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, marié à Magdeleine de France. Ronsard demeura en Ecosse auprès de ce prince plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans en diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Dorat, avec le fils de Baïf. On dit que Ronsard étudioit jusqu'à deux heures après minuit, et qu'en se couchant il réveilloit Baïf, qui prenoit sa place. Il cultiva la poésie avec un tel succès, qu'on l'appela le *prince des poëtes* de son temps. Henri II, François II, Charles IX et Henri III, le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Ronsard ayant remporté le premier prix des Jeux floraux, on regarda la récompense qui étoit

promise comme au-dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poete. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret qui déclaroit Ronsard le poëte français *par excellence*. Ronsard fit présent de sa Minerve à Henri II ; et le monarque parut flatté de cet hommage du poëte. Marie Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avoit un vase en forme de rosier, représentant le Mont-Parnasse, au haut duquel étoit un Pégase, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger par ces deux traits de la réputation dont ce poëte a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de Malherbe. Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages ; mais son affectation à mettre par-tout de l'érudition et à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu sa versification dure et souvent inintelligible. Lorsque Malherbe, lisant ses vers, s'apercevoit de quelques expressions impropres qui lui étoient échappées, il disoit, *je ronsardisois*. Despréaux a dit de lui :

Ronsard, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode ;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin ;
Mais sa Muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce poëte a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poëme intitulé *la Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Dans ses hymnes, Ronsard a de l'énergie. Chatelard, condamné à mort en Ecosse, pour avoir attenté à l'honneur de la reine dont il étoit amoureux, ne voulut lire pour sa consolation, en allant à l'échafaud, que l'hymne à la mort, par Ronsard. Dans ses odes il prend l'enflure pour de la verve : il veut *pindariser*, suivant ses expressions, c'est-à-dire, prendre l'essor de Pindare ; et il se perd dans les nues. Cependant, quelques-unes conservent encore des beautés ; et Passerat disoit qu'il eût mieux aimé avoir fait celle qui est adressée au chancelier de L'hôpital, que d'être duc de Milan. Ses défauts ont beaucoup trop obscurci ses grandes qualités, suivant les éditeurs des Annales poétiques.... « Ronsard, disent-ils, avoit une partie de ce qu'il faut pour être un grand poëte. On ne peut nier qu'il ne fût plein de verve et d'enthousiasme ; il avoit l'imagination la plus brillante et la plus féconde : bien convaincu que le poëte doit présenter plus de tableaux que de récits, on voit qu'il s'attache toujours à peindre ce qu'il raconte. Il a quelquefois du sentiment et de la flexibilité, et l'on a de la peine à concevoir comment ce poete, si souvent guindé et emphatique, est quelquefois si gracieux. Tranchons le mot, et disons que Ronsard avoit du génie. Joachim du Bellay, qui avoit moins de mauvais goût que lui, avoit aussi bien moins de verve et d'imagination ; et s'il a manqué à Ronsard des qualités essentielles au poëte, nous osons dire que dans celles qu'il possédoit, aucun poëte ne l'a surpassé. Personne peut-être n'a été plus vivement inspiré. Ses vers ne sont pas ordinairement de bons vers français, mais ce sont des vers très-poétiques. On doit le lire au moins comme un poëte étranger. Homère et Virgile

n'apprennent pas mieux que lui à faire des vers français. Il faut le lire avec le même esprit qu'on apporte à la lecture d'Homère et de Virgile. Il n'apprend pas, si l'on veut, à être poète français; il apprend à être poète, si toutefois cela s'apprend. » Les trois pièces de grand genre dont les éditeurs des Annales poétiques ont enrichi leur recueil justifient cet éloge. Ces pièces sont une espèce de poème intitulé la *Promesse*, dédié à Catherine de Médicis, qui promettoit beaucoup et tenoit peu; un *Hymne à l'Eternité* et les *Quatre saisons de l'Année*. Nous connaissons peu d'ouvrages plus poétiques que ce dernier poème : l'imagination la plus féconde y déploie ses richesses...... Ronsard mourut à Saint-Cosme-les-Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 décembre 1585. Le parlement assista à son convoi; le roi y envoya sa musique, et Duperron, qui devint cardinal, prononça son oraison funèbre. L'homme étoit encore plus ridicule en lui que le poète; il étoit singulièrement vain; il ne parloit que de sa maison, de ses prétendues alliances avec des têtes couronnées. Dans les éloges qu'il s'adresse sans façon à lui-même, il prétend que de *Ronsard* on a fait le nom de *Rossignol*, pour exprimer à la fois un chantre et un poète. Il étoit né l'année de la défaite de François Ier devant Pavie, « comme si le ciel, disoit-il, avoit voulu par-là dédommager la France de ses pertes. » Il ne tarissoit pas sur le récit de ses bonnes fortunes. Toutes les femmes le recherchoient; mais il ne disoit point que quelques-unes lui donnèrent des faveurs cuisantes. L'usage immodéré des plaisirs hâta sa vieillesse. Dès sa cinquantième année il étoit goutteux, infirme et valétudinaire. Il conserva cependant jusqu'à ses derniers momens son esprit, sa gaîté et sa facilité poétique. Il eut, comme tous les hommes qui frappent trop les regards du public, un grand nombre d'admirateurs et quelques ennemis. Mélin de Saint-Gelais ne l'épargnoit guère. Mais Rabelais étoit celui qu'il redoutoit le plus. Il avoit toujours soin de s'informer où le jovial curé de Meudon alloit, afin de ne pas s'y trouver. On a dit que Voltaire tenoit la même conduite à l'égard de Piron, dont il redoutoit les saillies imprévues et les bons mots piquans. Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4°, avec des commentaires par N. Richelet, Parisien, savant commentateur; et c'est le cas de dire, ici, que les commentaires donnent du relief au texte, 10 vol. in-12, Paris, 1604 et 1617. *Voy*. SAINT-GELAIS, n° II. — LORME, n° I. — GREVIN, n°. V. — et CHRÉTIEN, n° III.

† RONSIN (Charles-Philippe), poète dramatique obscur, né à Soissons, annonça dès sa jeunesse des passions turbulentes et un goût extrême pour le plaisir. Né avec peu de fortune, il tâcha d'y suppléer par les intrigues. La révolution lui ouvrit une carrière d'espérances, et il la suivit. Admis au club des jacobins, il ne tarda pas à se lier avec Danton et Marat, et à devenir leur apologiste. Leur protection le fit nommer successivement commissaire ordonnateur de l'armée des Pays-Bas, adjoint au ministère de la guerre, et enfin général de l'armée révolutionnaire. Ce fut en cette dernière qualité qu'il présida aux massacres et aux barbaries exercées à Meaux et dans

la Vendée. Cromwel étoit devenu son idole, et il en lisoit sans cesse la vie. Rappelé au sein de la commune de Paris, il s'efforça d'élever le pouvoir de cette municipalité au-dessus de celui de la convention ; mais le comité de salut public le fit arrêter et traduire devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans, comme ayant voulu proclamer un tyran sur les ruines du gouvernement républicain. Il marcha vers l'échafaud avec fermeté. Ronsin est auteur de mauvaises tragédies représentées en 1791 et 1792. Elles sont intitulées, *Louis XII*, la *Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Aréanphile* ou *la Révolution de Cyrène*, en 5 actes et en vers.

* RONSS *ou* Ronssoeus (Baudouin). médecin du 16e siècle, né à Gand, passa en Allemagne, revint ensuite en Flandre, et pratiqua son art à Furnes. Nommé médecin pensionnaire de Goude en Hollande, il s'établit dans cette ville, où il mourut vers la fin du 16e siècle. Ronss avoit étudié la langue grecque, les belles-lettres et la poésie ; il s'étoit aussi appliqué à la chiromancie, sur laquelle il a publié quelques ouvrages. On a de lui, I. *Venatio medica, continens remedia ad omnes à capite usque ad calcem morbos*, Lugduni Batavorum, 1589, in-8°, en vers hexamètres. II. *De hominis primordiis, hystericisque affectibus et infantilibus aliquot morbis centones*, Lovanii, 1559, in-8°, et Lugduni Batavorum, 1594, in-8°. III. *Miscellanea, seu epistolæ medicinales*, Lugduni Batavorum, 1590, 1619, in-8° ; Amstelodami, 1661, in-8°, avec les opuscules de l'auteur. Ce n'est qu'une compilation asssez mal digérée.

† I. ROOKE (sir George), officier de marine, né à Kent en 650, d'une ancienne famille. Son père ne l'avoit point destiné à cet état, mais il s'y livra par goût, et son mérite le fit parvenir de bonne heure au grade de vice-amiral, ainsi qu'au titre de conseiller du prince George de Danemarck, lord grand-amiral. Il eut, sons les règnes de Guillaume et de la reine Anne, le commandement de différentes expéditions, dans lesquelles il se fit également remarquer par son courage et la sagesse de sa conduite. Cette dernière qualité parut essentiellement lorsqu'il conduisit en qualité de commodore, en Irlande, l'escadre destinée à assister à la réduction de ce royaume, et lorsque par une savante manœuvre il parvint à recouvrer quelque partie de la flotte de Smyrne, que le sort de la guerre avoit fait tomber entre les mains des Français. Il se distingua bien plus encore par la prise de Gibraltar, dont le projet fut conçu et exécuté dans une semaine, et par les preuves d'intrépidité qu'il donna à la bataille de la Hogue et de Malaga. Il avoit été plusieurs fois appelé à être en parlement le représentant de la ville de Portsmouth. Admis à en remplir les fonctions, son esprit d'indépendance étoit peu propre à lui concilier les faveurs des ministres. On chercha à le desservir auprès du roi ; on lui proposa même d'éloigner Rooke du bureau de l'amirauté : « Je ne le ferai jamais, répondit Guillaume avec fermeté, Rooke m'a servi sur mer avec fidélité ; je ne le déplacerai pas pour agir d'après ses propres lumières en faveur de son pays,

dans la chambre des communes.» En 1701 il vota pour l'admission de M. Harley aux fonctions d'orateur de la chambre; et dans cette occasion il s'attira la malveillance du parti des Whigs. Elle fut telle qu'elle fit oublier les services qu'il avoit rendus, et obtint assez de prépondérance pour forcer à quitter le service ce brave officier, qui termina sa carrière dans la retraite. Il avoit été marié trois fois, et n'eut d'enfant que de sa seconde femme qui lui laissa un fils. Il mourut le 24 janvier 1708, âgé de 58 ans, et se rendit aussi recommandable par ses vertus privées que par son honorable modération. Ceux de ses amis qui assistèrent à son testament s'étonnoient de la modicité de sa fortune: « Je laisse peu, répondit-il, mais le peu que j'ai n'a coûté ni une larme à mes matelots, ni un denier à mon pays.»

† II. ROOKE (Laurent), célèbre astronome anglais, né à Deptford, dans le comté de Kent, en 1623, fut élevé à Cambridge, au collége du roi, et en 1650 s'attacha à celui de Wadham à Oxford, pour se rapprocher du docteur Wilkins, ainsi que de M. Sethward, professeur d'astronomie, et pour aider M. Boyle dans ses expériences de chimie. En 1652 il fut nommé professeur d'astronomie au collége de Gresham, et eut quelques années après la permission d'échanger sa chaire contre celle de géométrie. Dans cet intervalle il se distingua par les soins qu'il se donna pour perfectionner le régime de la société royale de Londres. Peu d'hommes ont été aussi instruits et aussi silencieux que lui. Il évitoit avec soin toute espèce de contestation et de discussion; on le vit porter cette réserve au point de ne pas vouloir faire de testament par écrit; il donna de vive-voix tout ce qu'il possédoit au docteur Ward, évêque alors d'Exeter. On a de lui, I. Des *Observations sur la comète de 1652*. II. *Des Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales*. III. *Une Méthode pour observer les éclipses de lune*. IV. *Des Observations sur les éclipses des satellites de Jupiter*. V. Et enfin une *Expérience* sur un tube rempli d'huile, par laquelle il paroît constaté que l'huile baisse lorsque le soleil est dans toute sa force, et monte lorsqu'il est obscurci par les nuages. Il est mort en 1662.

* ROOME (Edward) fut destiné à l'étude des lois; il en est parlé dans les notes de la Dunciade comme d'un écrivain de parti connu par sa virulence et sa malignité. Il avoit inculpé Pope d'une manière offensante. Il occupa une place dans la trésorerie, et mourut en 1729. Il est le principal auteur d'une comédie intitulée *The jovial crew* (la bande joyeuse), qui a eu quelques succès à Covent-Garden.

*ROONHUYZEN (Henri Van), célèbre accoucheur et chirurgien d'Amsterdam, vers le milieu du 17e siècle, dut sa réputation et ses succès à un instrument connu sous le nom de *Levier de Roonhuyzen*, dont il fit long-temps un mystere; mais le *forceps* courbe, avec la perfection qu'on lui a donnée, rend des services supérieurs dans les accouchemens difficiles à ceux de ce levier. Ce chirurgien accoucheur a publié en hollandais un *Traité sur les accouchemens*, imprimé à Amsterdam en 1663 et 1672, in-8°, et traduit en anglais, Londres, 1676, in-8°.

On a encore des *Observations* en hollandais, qui parurent à Amsterdam en 1672, et en allemand à Nuremberg, en 1674, in-8°, peu estimées.

† ROORE (Jacques), peintre d'Anvers, mort en 1747, à 61 ans, élève de Van Opstal, fit des progrès si rapides, que son maître lui fit copier le *saint-Christophe* de Rubens pour la cour de France. Retiré chez lui, il fit beaucoup de jolis *tableaux* dans le goût de Van Orley et de Teniers. A dix-neuf ans il fut admis dans le corps des peintres flamands, et ne put jamais suffire aux demandes qu'on lui faisoit, malgré son assiduité au travail. Cet artiste avoit du génie : ses compositions historiques sont bien pensées : son coloris est bon, ses expressions toujours vraies. Il lui manquoit d'avoir vu Rome pour acquérir encore plus de finesse dans le dessin. Les différentes cours d'Allemagne accueillirent plusieurs tableaux qu'il avoit composés avec Opstal.

† ROOS (Jean-Henri), peintre et graveur d'Ottenberg, né en 1631, et mort à Francfort en 1685, victime d'un incendie qui consuma sa maison, fut d'abord élève de Julien des Jardins, peintre d'histoire à Amsterdam, et se perfectionna auprès d'Adrien de Bie. Il peignit avec vérité le *Paysage* et les *Animaux*, et excella dans le *Portrait*. Ceux de plusieurs princes et notamment de l'électeur de Mayence lui valurent des présens considérables. Ses ouvrages furent achetés fort cher. Il passa en France, en Angleterre, en Italie, où il acquit une fortune considérable.

† I. ROPER (Marguerite), fille aînée de Thomas Morus, née en 1508 avec les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, l'arithmétique, la philosophie, l'astronomie, la physique, la logique, la rhétorique et la musique. Elle épousa en 1508 W. Roper. Elle étoit en commerce de lettres avec Erasme, qui lui dédia son édition des Hymnes de Prudence. Lorsque Thomas Morus fut envoyé à la tour de Londres, elle fit tout ce qui dépendoit d'elle pour le déterminer à prêter le serment que le roi exigeoit de lui ; mais il s'y refusa constamment. Ils s'écrivirent tous les jours, tant que dura sa détention ; et, lorsqu'on lui eut ôté les moyens de correspondre avec elle, il lui écrivit avec du charbon. Au moment où on le conduisit au supplice, elle courut à lui à travers la multitude, et le tint long-temps embrassé sans pouvoir proférer une seule parole. Il lui adressa quelques mots ; elle se retira, revint sur ses pas ; il la regarda en pleurant, mais sans changer de contenance, et prit enfin congé d'elle. Elle fit enterrer son corps, sa tête devant rester quinze jours exposée sur le port de Londres. Elle l'acheta, et dit hardiment au conseil où elle fut mandée à ce sujet, que c'étoit pour empêcher qu'elle ne fût dévorée par les poissons. La colère du roi s'étendit aussi sur elle; mais après une courte détention, elle fut rendue à son époux. Elle survécut peu à son père, et mourut en 1544. Elle fut enterrée conformément à ses intentions, tenant dans ses bras la tête de Thomas Morus, qu'elle gardoit renfermée dans une boîte de plomb avec un soin religieux. Elle a composé les ouvrages suivans : I. *Epîtres, Discours et Poëmes Latins*. II. *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir*

empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs venimeuses plantées dans son jardin. III. Deux *Déclamations.* IV. *Traité des quatre dernières fins de l'Homme.* Thomas Morus avoit commencé un écrit sur le même sujet. Ayant vu le traité de sa fille, il le trouva supérieur au sien, et il cessa d'y travailler. V. *L'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, traduite du grec en latin. Cette traduction ne vit point le jour, parce qu'un évêque étoit occupé du même travail.

† II. ROPER (Marie), fille de la précédente, et petite-fille de Thomas Morus, hérita en partie de l'esprit et des talens de sa mère. On a d'elle, I. Des *Discours grecs et latins.* II. *L'Histoire d'Eusèbe*, traduite en anglais, sur la traduction latine de Marguerite. Elle publia aussi une partie de l'*Imitation de Jésus-Christ*, expliquée par Thomas Morus.

† I. ROQUE (Gilles-André de la), sieur de la Lontière, gentilhomme normand, né dans le village de Cormelles près de Caen en 1597, mort à Paris le 3 février 1687, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont, I. Un *Traité curieux de la Noblesse*, et ses diverses espèces, in-4°, Rouen, 1634. II. *Traité du Ban*, in-12, qui est bon. III. La *Généalogie de la maison d'Harcourt*, in-fol., 4 volumes, 1662; intéressante par le grand nombre de titres qu'elle rapporte. IV. *Traité des Noms et Surnoms*, in-12. V. *Histoire généalogique des Maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-folio. L'auteur connoissoit toutes les fraudes généalogiques dont on s'étoit servi pour illustrer certaines familles, et se faisoit un plaisir de les dévoiler. Quoiqu'il en soit, tous ces ouvrages sont aujourd'hui de peu d'utilité.

† II. ROQUE (Antoine de la), poëte français, né à Marseille en 1672, mort à Paris en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé durant 23 années de la composition du *Mercure.* Il s'en acquitta avec distinction, sur-tout pour la partie des beaux-arts. On peut le mettre au rang des plus célèbres amateurs, soit par rapport à ses connoissances, soit à cause de la riche collection qu'il avoit formée. On a de lui les paroles des deux opéras, *Médée et Jason* et *Théonoé*, dont la musique est de Salomon.

† III. ROQUE (Jean de la), frère du précédent, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort le 8 décembre 1745, à Paris, à 84 ans, avoit fait plusieurs voyages dans le Levant. On a de lui, I. *Voyage dans l'Arabie heureuse*, Amsterdam, 1716, 1 vol. in-12, fig. Il contient un mémoire sur l'arbre et le fruit du café, et un traité historique de l'origine et des progrès du café, tant dans l'Asie que dans l'Europe; de son introduction en France et à Paris; morceau très-curieux où il fait connoître les écrivains antérieurs sur le café. II. *Voyage de la Palestine*, 1 vol. in-12. III. *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un abrégé de la *Vie de du Chasteuil*, 1 vol. in-12; il avoit aussi promis de donner son *Voyage littéraire de Normandie :* il n'a point paru; mais il en a donné la substance dans huit *lettres* publiées dans le *Mercure.* Il travailla à ce journal avec son frère. *Voy.* Roques.

IV. ROQUE-MONTROUSSE (N. Mde de), qui vivoit au milieu du 17e siècle, possédoit les mathématiques et les langues savantes. Elle a *traduit* plusieurs odes d'Horace en vers français.

V. ROQUE, *Voy.* Labroque.

I. ROQUELAURE (Antoine de), baron de Roquelaure en Armagnac, d'une maison ancienne qui remonte au douzième siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour le service, à la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, qui l'honoroit de son estime, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. Ce prince voyant fuir ses gens au combat de Fontaine-Française, lui ordonna de courir après eux pour les ramener. « Je n'en garderai bien, répondit Roquelaure, on croiroit que je fuis comme eux. Je ne vous quitterai point, et je mourrai à vos côtés. » Le roi de Navarre devenu roi de France sous le nom de Henri IV, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit en 1595, et par divers gouvernemens dont le plus considérable étoit celui de la Guienne. A ces bienfaits Louis XIII ajouta le bâton de maréchal de France en 1614. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers. Il remit dans le devoir Nérac, Clairac et quelques autres places, et mourut à Leictoure le 9 juin 1625, dans sa 82e année. C'étoit un courtisan fin et adroit qui ne consultoit que la politique, même dans les affaires de religion. Un ministre huguenot exhortant Henri IV à ne point changer de communion : « Malheureux que tu es, lui dit-il, mets dans une balance, d'un côté la couronne de France, de l'autre les psaumes de Marot, et vois qui des deux l'emportera. Il soutenoit sa faveur par des plaisanteries dont quelques-unes nous ont été conservées par le duc de Sully.

II. ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, se signala dans plusieurs siéges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal de camp au siége de Gravelines en 1644, et à celui de Courtrai en 1646. Il devint ensuite lieutenant général des armées du roi, et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. Ce seigneur mourut le 17 mars 1683, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil merveilleux pour amuser les laquais, sous le titre de *Momus français*, in-16. Ajoutons que les prétendus bons mots mis sous le nom de Roquelaure sont tirés en partie des anecdotes que nous ont conservées Brantôme et quelques autres écrivains qui ont parlé de Triboulet, fou de François Ier, de Brusquet, bouffon de Henri II, etc. etc. Tout ce qu'on peut dire de Roquelaure, c'est qu'il étoit homme d'esprit, d'une société agréable, et fort au-dessus de ceux dont on lui a prêté les quolibets.

III. ROQUELAURE (Antoine-

Gaston-Jean-Baptiste, duc de), fils du précédent, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, fut fait ensuite maréchal de France en 1724, et ne laissa que deux filles, la princesse de Pons et la princesse de Léon.

† ROQUES (Pierre), né à la Caune, petite ville du haut Languedoc, l'an 1685, de parens calvinistes, devint en 1710 ministre de l'église française à Bâle; il y mourut en 1748, à 63 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un style un peu négligé. Les principaux sont, I. Le *Tableau de la conduite du chrétien*. II. *Le Pasteur évangélique*, in-4°, ouvrage estimé des protestans et traduit en diverses langues. III. Les *Elémens des vérités historiques, dogmatiques et morales que les Ecrits sacrés renferment*. IV. *Le vrai piétisme*. V. Des *Sermons*, dont la morale est exacte, mais dont le style est peu pathétique. VI. *Les Devoirs des sujets*. VII. *Traité des Tribunaux de judicature*. VIII. Une édition augmentée du Dictionnaire de Moréri, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol. IX. La première *continuation* des discours de Saurin sur la Bible. X. La nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4°. XI. Diverses *Pièces* dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*.

† ROQUESANNE (Jean), sectateur des hussites et chef des calixtins, fut député en 1432 avec plusieurs de ses disciples au concile de Bâle, où l'on condamna les opinions de Jean Hus, dont il étoit partisan. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, à la condition qu'on leur permettroit la communion sous les deux espèces: le concile y consentit, et même le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour en cette ville, il affecta tant de vanité, tant de précipitation à exercer le droit qu'on lui avoit accordé, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint siége. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença de semer le trouble et la doctrine de Jean Hus dans la Bohême jusqu'à sa mort.

ROQUETAILLADE (Jean de la), alchimiste de Bordeaux, vivoit au 16e siècle, et a publié des écrits rares et recherchés par les adeptes; ils sont intitulés, I. *Liber lucis*, 1579, in-12. II. *Cœlum philosophorum, seu secreta naturæ*, 1543, in-8°. III. *Opus de quintâ essentiâ omnium rerum*, Bâle, 1595, in-8°.

ROQUETTE (l'abbé de), mort évêque d'Autun, qu'on dit avoir été un dévot politique, d'après lequel on prétend que Molière peignit son Tartufe. On ignore si cette anecdote est véritable et s'il donna occasion au poète comique de le mettre sur le théâtre; mais on sait qu'il prêcha avec quelque succès. L'abbé de ROQUETTE (Henri Emmanuel), son neveu, mort en 1525, étoit de l'académie française. *Voy*. NICOLE, V, et HARLAY, IV.

I. RORARIUS (Jérôme), de Pordenone en Italie, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi d'Hongrie, s'est fait un nom par un traité intitulé *Quòd animalia bruta ratione utantur meliùs homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'en-

visager en quelque sorte comme un paradoxe moral qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorarius se prenoient à la lettre, elles seroient d'une absurdité révoltante : elles prouveroient que les astres qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante, que les plantes qui s'arrangent avec tant de symétrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre, du reste, n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avoit composé auparavant un *Plaidoyer pour les Rats*, imprimé dans le pays des Grisons en 1643. On pouvoit l'appeler l'*Avocat des Bêtes*.

† I. ROSA (Salvator), peintre, graveur et poëte, né à Renessa près de Naples, en 1615, connut la misère, et se vit d'abord réduit à exposer ses *tableaux* dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs et l'encouragea. Salvator, flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. Il a principalement réussi à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux, des figures de soldats, des objets de terreur : c'est dans ce dernier genre sur-tout qu'il excelle. « Une fierté sauvage, une dure et brûlante énergie, une sorte de barbarie dans les pensées et la manière de les rendre, sont ses caractères distinctifs. Jamais il ne sentit ce que la nature a d'aimable, de doux et d'attendrissant; il y vit ce qu'elle a de singulier, d'extraordinaire et de terrible. Il n'a jamais choisi dans les campagnes que des sites effrayans; il peint d'arides déserts, de tristes rochers... Ses arbres ne sont point revêtus de cet épais et vert feuillage dont l'ombre est l'asile des bergers et des troupeaux. Il a peint ces troncs immenses qui portent l'empreinte des ans et des tempêtes; sur leurs cimes nues, élevées, se reposent les aigles et les vautours. En admirant ses *paysages*, on ne désire jamais les habiter.... ils ressemblent toujours à ces lieux favorables aux crimes, à ces chemins écartés de toute demeure, où l'on ne passe jamais la nuit, et que le jour on traverse avec rapidité.... Dans le choix de tous ses sujets, Salvator Rosa est le même. Peint-il des sujets historiques, c'est Régulus jeté dans un tonneau hérissé de clous; c'est le tyran Polycrate, attaché au gibet. Peint-il la religion chrétienne ou juive, il fait voir le supplice horrible d'un martyr, ou l'ombre de Samuel apparoissant à *Saül* épouvanté. Veut-il retracer la brillante mythologie, il choisit les Titans, épouvantables enfans de la terre, foudroyés, précipités, écrasés sous des rochers.... La vue de ses ouvrages inspire une sombre mélancolie, et chez lui la philosophie présente d'austères vérités. Au milieu de tombeaux solitaires et ruinés il a peint Démocrite environné d'ossemens d'hommes et d'animaux de toute espèce, confondus ensemble : le philosophe les regarde avec un rire amer, et la tête appuyée sur sa main, il semble dire : « Hommes

insensés, ne peut-on pas rire de tous vos grands projets, en voyant comment ils finissent ? » On sent qu'un tel homme devoit bien peindre des batailles ; c'est là que se déploya avec aisance l'énergique et originale âpreté de son caractère. Sa grande bataille, conservée au Muséum, est surtout un ouvrage admirable ; une poésie de carnage anime la scène; les ruines d'un palais, une vaste et aride plaine, des montagnes sauvages, le ciel, tous les objets de ce tableau ont un aspect funeste, et semblent n'avoir été faits que pour retenir des cris funèbres. La discorde et la rage y triomphent au milieu des maux qu'elles font; la soif dévorante du sang embrase tous les combattans, et jamais sur un théâtre de carnage les blessures et la mort ne furent présentées plus terribles et plus affreuses. Ce peintre, ainsi apprécié par M. Taillasson, *peignoit* avec une telle rapidité, que souvent il commençoit et finissoit un tableau en un jour. L'un de ses plus beaux *ouvrages* est Jonas prêchant dans Ninive. Il orne la collection du roi de Danemarck. *Mercure et le Paysan*, la rencontre de *Moïse* par la fille de *Pharaon*, deux tableaux de Salvator Rosa ornent le palais Colonne : des Anglais les ont portés en 1800 dans leur patrie, où ils ont été estimés 84,000 liv. Lorsqu'il avoit besoin de quelque attitude, il se présentoit devant un grand miroir et la dessinoit d'après lui. On a plusieurs *morceaux* gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable. Salvator unissoit le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires*, Amsterdam, 1719, in-8°, et 1770, aussi in-8°, dans lesquelles il y a de la finesse et des saillies. Sa maison étoit devenue une académie où les gens de bon goût et d'esprit se rassembloient et jouoient même la comédie. On sait son aventure avec le connétable Colonne. Ce seigneur paya un tableau de Salvator avec une bourse pleine d'or; le peintre lui envoya un second tableau, et le connétable une bourse plus considérable. Salvator fit un nouvel ouvrage, et fut récompensé de même ; un quatrième tableau lui mérita un nouveau présent; enfin au cinquième, le connétable ne voulut plus continuer un jeu qui l'épuisoit ; il envoya deux bourses à Salvator, et lui fit dire « qu'il lui cédoit l'honneur du combat. Malgré le tragique de ses compositions et sa manière sombre de les rendre, ce maître avoit l'humeur très-enjouée, et il la conserva jusque dans ses derniers momens. Il mourut à Rome en 1673.

II. ROSA *Voy.* CARRIERA.

ROSALIE (*V.* ANGE, n°. III.

ROSANT (André de), né à la Guillotière, faubourg de Lyon, vivoit en 1594. Il publia des *Vers*, des *Discours* en prose, une *Remontrance* aux Flamands, l'*Eloge* du duc de Joyeuse, celui de Henri IV. Il composa un traité intitulé l'*Onomastrophie*, ou l'*Art de faire des Anagrammes*. Cet ouvrage est encore recherché par les curieux, par les amateurs d'acrostiches, d'anagrammes, et sur-tout par ceux qui aiment à s'exercer sur des puérilités et des niaiseries. De Rosant mourut pauvre et oublié.

* ROSARIO (Christophe), de Spolette, est connu pour avoir *traduit* du latin en langue vulgaire six comédies de Térence, et en langue toscane la Vie de

Julius Agricola, de Tacite,, qui parut à Rome en 1625, in-4°. Dans cette traduction l'auteur s'attacha à rendre ligne pour ligne son original.

* ROSCELIN, chanoine de Compiègne, étoit un des plus subtils dialecticiens et des plus savans docteurs de la secte des Nominaux dans le 11ᵉ siècle. Ses argumentations le firent soupçonner de trithéisme. Il enseignoit que les trois personnes de la Trinité sont trois choses ou réalités distinctes l'une de l'autre, à-peu-près de la même manière que le sont trois ames ou trois anges; mais que l'union de ces trois personnes consiste en ce qu'elles n'ont qu'une volonté et qu'une puissance. Cette doctrine ayant été condamnée comme hérétique dans un concile tenu à Soissons en 1092, Roscelin, intimidé, souscrivit à cette improbation, et il rétracta son système, auquel cependant il revint dans la suite. Pour se soustraire aux persécutions, il finit par se réfugier dans l'Aquitaine, où il se fit généralement estimer par ses vertus et sa piété.

† ROSCIUS (Quintus), Gaulois de nation, et contemporain du fameux Esope, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron, son ami et son admirateur, a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisoit tant sur le théâtre qu'il n'auroit jamais dû en descendre; et qu'il avoit tant de vertu et de probité, qu'il n'auroit jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. Pison et Sylla ne lui marquoient ni moins d'amitié ni moins d'estime que Cicéron. Roscius inspiroit ces sentimens par sa candeur et sa générosité. La république lui faisoit une pension de 20,000 écus; et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de jouer. Le comédien Esope avoit, selon Pline, 125,000 ducats de rente, c'est-à-dire environ 150,000 livres. Roscius auroit pu se procurer un bien autre revenu s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur « qu'il pouvoit gagner tous les ans près d'un million, 650,000 livres de notre monnoie. » C'est à tort qu'on a avancé qu'il étoit le premier qui se fût servi du masque. il est vrai qu'il étoit assez laid, et qu'il avoit les yeux un peu de travers; mais cette difformité ne l'empêchoit pas d'avoir très-bonne grace en déclamant. Il mourut vers l'an 61 avant J. C. Il avoit composé un *Parallèle des mouvemens du théâtre et de ceux de l'éloquence*. Cet ouvrage n'est point venu jusqu'à nous. Il y a eu un autre Roscius (Sextus), pour lequel Cicéron plaida aussi, et qu'il fit absoudre de l'accusation du meurtre de son père : ce dernier Roscius étoit d'Amerie, aujourd'hui Amelia, bourg du duché de Spolette, d'où il avoit tiré le nom d'*Amerinus*. C'est à tort que M. Aynès fait naître dans ce bourg le comédien Roscius.

† ROSCOMMON (Wentworth Dillon comte de), né en 1633 en Irlande, pendant que le premier comte de Strafford en étoit vice-roi. Son père, sir James Dillon ayant épousé Elisabeth, fille de sir Willam Wentworth, sœur du comte de Strafford, on donna à Roscommon le nom de Wentworth à sa naissance. Sir James Dillon étant mort, le comte de

Strafford le ramena en Angleterre, et confia son éducation au docteur Hall, qui lui apprit le latin et la grammaire dont il oublia les règles les plus communes, mais dont il ne méconnut pas les principes, car il parvint à écrire sa langue avec une pureté et une élégance vraiment classiques. Il finit, par le conseil d'Usher, ses études à Caën sous la direction du savant Bochart, et se rendit quelques années après à Rome, où il se familiarisa avec l'étude des monumens antiques, et s'appliqua particulièrement à la connoissance des médailles. De retour en Angleterre, et accueilli avec distinction par Charles II, il passa plusieurs années à la cour; mais s'y étant fait une affaire, il fut obligé de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, vice-roi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Sa passion pour le jeu l'ayant retenu fort tard dans un lieu assez dangereux, il fut attaqué par trois voleurs; il se défendit vaillamment; mais le nombre l'auroit emporté, s'il n'eût été secouru par un pauvre officier réformé, qui l'aida à sortir de cet embarras. Le comte, pénétré de reconnoissance pour son libérateur, se démit en sa faveur de sa charge de capitaine des gardes. Cet officier étant mort trois ans après, le vice-roi, qui avoit admiré la générosité du comte, le fit rentrer dans son emploi. Roscommon reparut à la cour d'Angleterre, et y devint écuyer de la duchesse d'Yorck, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui concilièrent l'amitié de Dryden et des autres grands hommes de l'Angleterre. De concert avec le premier, il avoit formé le projet d'épurer et de fixer la langue anglaise; mais ses vues furent traversées par les discussions religieuses, qui d'un jour à l'autre s'élevoient en Angleterre. Le comte de Roscommon alla fixer son séjour à Rome; il disoit à ses amis que « lorsqu'il fume dans une chambre, celui qui étoit le plus près de la cheminée s'en ressentoit le moins » Tourmenté des douleurs de la goutte, il se livra à un empirique qui, l'ayant contrariée, la repoussa dans la capacité du corps: en expirant, il prononça avec l'expression d'une fervente piété plusieurs passages de l'hymne *Dies iræ*, *dies illa*, dont il avoit donné la traduction. Il mourut le 17 janvier 1684, à 52 ans. On disoit de lui et du duc de Buckingham « que celui-ci faisoit vanité de n'être pas savant; que l'autre l'étoit sans en tirer vanité. » Ses ouvrages, peu nombreux et insérés dans la collection du docteur Johnson, sont, I. Une *traduction* en vers de l'Art poétique d'Horace. II. Un poëme intitulé *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les poésies de Rochester, Londres, 1731, in-12. Le célèbre Pope, dans son Essai sur la Critique, parle de lui avec éloge:

Tel étoit Roscommon, auteur dont la naissance
Egaloit la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimoit leurs écrits, mais en juge éclairé.
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

Le jugement que le public a porté de ses ouvrages paroît être fort juste. Roscommon a plus d'élégance que de grandeur. Il ne court pas après le sublime, mais il a peu de défauts. Sa versification est douce, harmonieuse, rarement douée de vigueur et de force. Ses rimes sont d'une grande exactitude: on lui doit les pro-

grès du goût; et s'il n'a pas étendu nos connoissances, on peut le compter au nombre de ceux qui ont contribué le plus à perfectionner la littérature anglaise. Parmi tous les poëtes qui précédèrent Addisson, il n'en est aucun de plus correct que lui.

I. ROSE (sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née à Lima, dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau Monde. Elle fut, dit-on, tantôt consolée par des ravissemens, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandoit du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeoit. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 31 ans: Clément X la canonisa. Sa vie a été écrite par le P. Hensen, dominicain. On y rencontre des puérilités et des faits controuvés.

II. ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis, et le plus déterminé ligueur qui fût en France, mort en 1602, étala dans ses sermons et dans ses écrits le fanatisme et l'esprit de révolte. (*Voyez* ORLÉANS n° VII.) On lui fit faire amende honorable, le 25 septembre 1598, à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue *De justa reipublicæ christianæ in reges impios autoritate*, Parisiis, 1590, in-8°. C'est ce prélat furieux que les auteurs de la Satire Ménipée mirent à la tête de la prétendue procession de la ligue. *Voyez* le Dictionnaire historique et critique, publié en 1771 sous le nom de Bonnegarde.

† III. ROSE (Toussaint), marquis de Coye, secrétaire du cabinet du roi, président de la chambre des comptes de Paris, et membre de l'académie française, avoit été d'abord secrétaire du cardinal de Retz, ensuite du cardinal Mazarin, qui le donna à Louis XIV. Rose, d'une bonne famille de Provins, et mort à Paris en 1701, à 86 ans, étoit un courtisan fin et délié, un homme de beaucoup d'esprit et d'un commerce agréable. Il fut lié avec tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, et sur-tout avec Molière. Lorsque celui-ci eut donné le Médecin malgré lui, où l'on trouve la jolie chanson: *Qu'ils sont doux, bouteille jolie!* etc., le président Rose se trouva avec lui dans une compagnie nombreuse; il accusa Molière, d'un air fort sérieux, d'avoir pris cette chanson dans un ancien poëte. Le poëte comique soutint qu'elle étoit de lui; alors Rose lui dit qu'elle étoit traduite d'une épigramme latine qu'il lui récita sur-le-champ: *Quam dulces, amphora amœna!* etc. Molière fut singulièrement surpris; et son ami, après avoir joui de son embarras, s'avoua l'auteur de l'épigramme. Le président Rose portoit ce genre de gaîté dans les objets qui pouvoient l'intéresser le plus. Il avoit marié sa fille avec un magistrat qui venoit lui faire des plaintes fréquentes sur l'humeur frivole et dépensière de sa femme. « Assurez bien ma fille, lui dit Rose lassé de ses remontrances, que si elle vous donne sujet de vous plaindre, elle sera déshéritée. » C'est le président Rose qui obtint à l'académie française l'honneur de haranguer le roi comme les cours souveraines. Il y a deux volumes in-12 de *Lettres de Louis XIV*, qu'on croit rédigées par lui. Il en est de même des *Mémoires* publiés dernièrement sous le nom de ce monar-

que. Une note marginale où l'on a cru reconnoître l'écriture du roi est sans doute de la main de son secrétaire, puisque le duc de Saint-Simon assure que Rose imitoit tellement l'écriture de Louis XIV, qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre.

IV. ROSE (Louis), littérateur artésien, mort à Lille en 1776, a composé le *Bon fermier* ou *l'Ami des Laboureurs*, in-12; et *Eraste* ou *l'ami de la jeunesse*, en société avec Filassier, in-8°. Ce dernier ouvrage est bien fait. Pour la partie qui concerne l'histoire de France, les auteurs ont beaucoup puisé dans les anciennes éditions de ce Dictionnaire, quoiqu'ils n'en ayent rien dit.

V. ROSE (Guillaume), écrivain anglais, à qui on doit surtout une très-bonne *traduction* de Salluste, est mort en 1788.

† ROSE-CROIX (le fondateur des frères de la). Nous ignorons le nom de cet instituteur d'une confrérie de charlatans établie en Allemagne vers l'an 1604. Jean Brigen, son historien, le fait naître en 1378 et le fait mourir en 1484. Dès l'âge de cinq ans il fut enfermé dans un monastère, où il apprit le grec et le latin. A seize ans, il se joignit à des magiciens pour pénétrer le secret de leur art. Il passa ensuite en Turquie et en Arabie, d'où il se rendit, dit-on, à Damcar. Cette ville n'a jamais existé; mais nous suivons les historiens du patriarche de la Rose-Croix, qui n'a peut-être pas plus existé que Damcar. Quoi qu'il en soit, la chimérique Damcar n'étoit habitée que par des philosophes, chose fort extraordinaire. Ces sages le saluèrent par son nom, et lui découvrirent tous les secrets de la nature. Ils lui apprirent qu'il étoit attendu depuis longtemps, et qu'il seroit l'auteur d'une réforme générale dans l'univers. Après trois ans de séjour à Damcar, le père des Rose-Croix partit pour Fez, où il conféra avec les partisans de la cabale; de là il passa en Espagne qui ne voulut point de ce régénérateur universel. Chassé de cette contrée, il se retira en Allemagne et y vécut dans une grotte jusqu'à l'âge de 106 ans. Cette grotte étoit éclairée d'un soleil qui étoit au fond de l'antre, et qui recevoit directement sa lumière du soleil qui éclaire le monde. Au milieu s'élevoit un autel rond, recouvert d'une platine de cuivre, où on lisoit ces caractères A. C. R. C. *Vivant je me suis réservé un abrégé de lumière pour sépulchre.* Quatre figures régnoient à l'entour, portant chacune son inscription. La première renfermoit ces mots: *Jamais vide;* une autre: *Le joug de la loi;* une troisième: *La liberté de l'Evangile;* enfin la quatrième: *La gloire toute entière de Dieu.* On y trouvoit aussi des lampes ardentes, des sonnettes, des miroirs et quelques livres de chimie et d'alchimie. Une des premières règles de cette confrérie d'illuminés, étoit de tenir au moins cent ans leur société secrète. Elle l'a si bien été qu'on n'en parle plus du tout. Mais le nom de *Frères de la Rose-Croix* est resté aux partisans de Paracelse, aux alchimistes, aux insensés qui croient deviner les mystères de la nature par une lumière intérieure, et aux fripons qui se vantent d'avoir cette lumière. Comme ces deux classes d'hommes n'ont été rares dans aucuns temps, les frères de la Rose-croix eurent des partisans dans le siècle dernier. Michel Maïer composa un livre de leurs

constitutions ; et Robert Flud prit leur défense contre le P. Mersenne et contre Gassendi. *Voyez* MAÏER, n° II *et* FLUD.

*ROSEL-BEAUMON (Jacques de), né à Castres, mort à Berlin le 23 novembre 1729, âgé de plus de 83 ans. Comme il avoit fait d'Horace une étude particulière, il entra dans la dispute élevée à l'occasion de ce poëte entre MM. Dacier et Masson. Tous les *écrits* qu'il a composés à ce sujet ont paru dans l'Histoire critique de la république des lettres, dans le Journal littéraire et les Nouvelles de la république des lettres. On a encore de lui des *œuvres* mêlées en prose et en vers, Amsterdam, 1722, in-8°.

† ROSELINI (Bernard), architecte et ingénieur de Florence, jouit de la faveur du pape Nicolas V, qui l'employa à la construction de plusieurs églises, et à des travaux publics. On peut citer l'église de *Saint-Benoît*, à Guado ; celle de *Saint-François*, à Assise ; les *Fortifications* de Narni, Viterbe, Orviete, Spolète, Civita-Vecchia, et d'une partie de l'enceinte de Rome, qu'il flanqua de tours. Son principal ouvrage devoit être exécuté dans le quartier de Rome appelé *il Borgo*, le faubourg ; mais la mort du pape empêcha tous ces projets de se réaliser.

I. ROSELLI. C'est le nom d'un aventurier qui a écrit son histoire ou son roman, sous le nom de l'*Infortuné Napolitain*, 4 vol. in-12, 1722. L'auteur étoit mort trois ans auparavant à La Haye, où il s'étoit retiré, après avoir parcouru une partie de l'Europe. Lorsqu'il se rendit en Hollande, il demanda aux magistrats une chaire des langues orientales et occidentales vivantes et mortes, et même de mathématiques, de philosophie, de théologie et d'histoire, ou bien la permission d'ouvrir une boutique à vendre du café. Son roman offre quelque chose de vrai, mais beaucoup de faussetés et des traits satiriques. Le café qu'il tenoit à La Haye étoit très-fréquenté. Il avoit vécu en homme singulier ; il mourut de même. Par son testament il ordonna que son corps seroit enfermé dans un cercueil de plomb, revêtu de planches de chêne ; qu'on le porteroit à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiteroit au fond de l'eau. Cette disposition prouve assez que, quoique né catholique, il ne tenoit à aucune religion. Ses dernières volontés ne furent suivies qu'en partie. On se borna à l'enterrer dans le sable au bord de la mer. *Voyez* VENERONI.

* ROSELLI (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Arrezzo en Toscane, florissoit dans le 15e siècle. Ses talens et ses connoissances dans le droit lui procurèrent la faveur de deux papes, qui l'employèrent utilement dans plusieurs affaires importantes. Sur la fin de ses jours il se retira à Padoue, où il mourut en 1466. On a de lui, I. *De Potestate papæ et imperatoris*, ouvrage qui fut réimprimé plusieurs fois. II. *De Monarchiâ tractatus*. Ce traité, qui est assez rare, contient un certain nombre de propositions qui déplurent à la cour de Rome. Il est encore auteur de quelques *ouvrages* de droit, et de *commentaires* sur les lois romaines.

* III. ROSELLI (Cosme), dominicain de Florence, a fait imprimer à Venise en 1579 un *Thesaurus artificiosæ memoriæ*.

in-4°, rare, où il traite fort au long de l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appeloient *indigitatio*, et joint à son discours cinq planches explicatives. Fabricius qui, pour l'ordinaire, se pique d'exactitude, a oublié cet auteur dans la liste qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

ROSEMBERG. *V.* FORBIN II.

I. ROSEMONDE, reine des Lombards, fille de Gunimond, roi des Gépides, qu'Alboin fit mourir en 572. Depuis la défaite de son père, elle vécut à la cour de son vainqueur, qui, touché de ses charmes, l'épousa et la fit couronner. Un jour qu'Alboin donnoit à Vérone une fête à ses principaux officiers, il fit servir à Rosemonde le crâne de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Cette barbarie lui inspira la résolution de se défaire de son époux. Elle s'en ouvrit au premier écuyer, nommé Helmige, qui, malgré l'offre de sa main et de sa couronne, refusa long-temps d'ôter la vie à son maître. Il fut secondé par un seigneur Lombard nommé Pérédée, que Rosemonde vint à bout de gagner en employant un stratagème des plus bizarres. Elle savoit que Pérédée avoit une intrigue avec une de ses femmes du palais. Instruite de l'heure à laquelle il devoit se trouver avec elle pendant la nuit, elle prit la place de la maîtresse de Pérédée, et ne se découvrit à lui que lorsqu'il ne put douter que sa propre sûreté dépendoit de la mort de son roi. Peu de jours après des assassins envoyés par Pérédée et introduits par la reine entrèrent dans la chambre d'Alboin et le poignardèrent dans le temps qu'il dormoit après dîner. Rosemonde s'étant saisie des trésors du roi, s'enfuit à Ravenne avec Helmige, son nouveau mari, et sa propre fille Albisvinde. Bientôt dégoûtée d'un homme qu'elle n'avoit pris que pour servir d'instrument à sa vengeance, elle écouta aisément la passion de Longin, gouverneur romain, qui étoit devenu amoureux d'elle, et qui lui promit de l'épouser si elle trouvoit le secret de se défaire d'Helmige. Son ambition, flattée d'être la maîtresse dans l'exarchat de Ravenne, dont le titre venoit d'être créé en faveur de Longin, lui fit chercher les moyens les plus prompts d'en venir à bout. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Helmige, comme il sortoit du bain. L'effet trop subit de ce breuvage lui apprit le nouvel attentat de Rosemonde; il se saisit d'elle, et lui appuyant son épée sur le cœur, il la contraignit à prendre ce qui restoit. Le poison ne fit pas moins d'effet sur elle que sur Helmige, et au bout de quelques momens l'un et l'autre eurent une même fin en 573. Le gouverneur Longin envoya à Constantinople les trésors du roi d'Italie, avec Albisvinde et Pérédée, que la crainte avoit fait sauver à Ravenne.

II. ROSEMONDE *ou* ROSAMONDE, maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, mérita le surnom de *la Belle*, et réunit aux charmes de son sexe les plus brillantes qualités de l'esprit. L'épouse de Henri II, Éléonore de Guienne, fut à son égard une nouvelle Médée. Sa jalousie contre cette femme la porta aux plus cruels excès : elle suscita une foule d'ennemis au roi, fit entrer ses enfans mêmes dans une conspiration, dont le but étoit de le détrôner et de lui ôter

la vie. Sa rivale n'éprouva pas une persécution moins vive. Henri voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons royales, qu'on nommoit Woodstock. C'est sur ce château que s'est exercée l'imagination anglaise: on a parlé d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monumens où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La reine employa le stratagème d'Ariadne : un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde, qui essuya toute la rage d'une femme jalouse et d'une reine offensée. Enfin elle termina sa vie dans les tourmens dont l'accabla l'épouse de Henri. Quelques-uns prétendent que le poison abrégea ses jours. Elle eut deux fils de Henri II, Guillaume, dit Longue-épée, et Jeffrey, qui fut archevêque d'Yorck. On lui fit dans le temps une épitaphe, où par un plat jeu de mots on l'appeloit *Rosa mundi*, non *Rosa munda*. Un poète français lui en a fait une autre plus digne d'elle.

Ci gît, dans un triste tombeau,
L'incomparable Rosemonde.
Jamais objet ne fut plus beau;
Ce fut bien la rose du monde.
Victime du plus tendre amour
Et de la plus jalouse rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour :
Hélas! ce fut un jour d'orage.

I. ROSEN (Conrad de), comte de Bolweiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été trois ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, et servit d'abord simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 83 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'étoit un homme de tête et d'une bravoure reconnue. On raconte de lui, qu'étant à Metz, il reçut ordre de faire changer de garnison au régiment de son nom. Il ordonne à son lieutenant-colonel de partir; mais des officiers le refusent sous prétexte qu'il leur est dû quelque contribution de corps. Le lieutenant-colonel va avertir le comte de Rosen. Il arrive, voit le régiment en bataille, ordonne au premier capitaine de partir; et sur son refus il lui casse la tête. Il donne le même ordre au second, qui lui obéit sur-le-champ, et tous les autres officiers suivent son exemple... Le maréchal de Rosen savoit récompenser les bons soldats comme punir les mutins, et il emporta dans le tombeau l'estime et l'amitié des troupes. Il avoit abjuré le luthéranisme en 1682. Il laissa plusieurs fils, dont un eut de la postérité.

* II. ROSEN DE ROSENSTEIN (Nicolas), savant médecin suédois, né près de Gothenbourg en 1706, d'un père ecclésiastique, qui l'avoit destiné au même état; mais son goût l'emporta vers la médecine, et il fut nommé professeur-adjoint de cette science à l'académie d'Upsal en 1728, à la place de Pierre Martin. Il écrivit à cette occasion une dissertation *de usu methodi mechanicæ in medicinâ*. L'année suivante il se mit à voyager, et visita les principales académies d'Allemagne, ensuite celles de Strasbourg, de Genève, de Lyon, de Montpellier, de Paris, d'où il se rendit

dans les Pays-Bas. Il écouta à Leyde Boerhaave, Albinus, s'Gravesande; à Amsterdam, Le Clerc et Tronchin; à Utrecht, Muschenbroeck et Schacht; de Gorter à Harderwyck. Ce dernier lui conféra le grade de docteur, et il défendit à cette occasion une thèse *de historiis morborum conscribendis*. En 1731, de retour à Upsal, il y enseigna avec succès, et devint en quelque sorte le restaurateur de la médecine en Suède. Les académies des sciences d'Upsal et de Stockholm se l'agrégèrent successivement. Il fut créé archidiacre de LL. MM. RR. de Suède, chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire, et il obtint des lettres de noblesse en 1762. Ses principaux ouvrages, écrits en suédois, sont une *Pharmacie domestique et portative*, qu'il publia par ordre de la reine veuve; un *Manuel d'anatomie*, imprimé dès 1736. Un *Traité des maladies des enfans*, que son mérite a fait traduire en plusieurs langues. Les *Mémoires* de l'académie de Stockholm portent aussi des preuves de son savoir et de son application, et l'on compta jusqu'à quarante-cinq thèses soutenues sous sa présidence, et à la composition de plusieurs desquelles il eut une grande part. Rosen est mort à Upsal en 1773.

* ROSEO (Mambrino), de Fabriano, qui vivoit dans le seizième siècle, continua l'*Histoire de Tarcognetta*, et composa les *Vies de dix empereurs* pour faire suite à celles de Suétone; mais il y manque les Vies de ceux qui gouvernèrent depuis la mort de Domitien jusqu'à Alexandre Sévère. On a encore de lui, *Instruction pour un prince chrétien*.

* ROSER (Mathias-Barthélemi), peintre restaurateur, né le 24 août 1737, à Hidelberg, ancienne capitale du Palatinat du Rhin. La nature l'avoit fait naître peintre, et il choisit d'abord le genre du paysage, dans lequel il eut pour maître le célèbre Louterbourg. Etant venu à Paris à l'âge de 27 à 28 ans, il s'y consacra à la *restauration* dont il s'occupa jusqu'à ses derniers momens. On peut dire qu'il a, en quelque sorte, créé cette partie de la peinture, qui, traitée comme il l'a fait, embrasse toutes les autres. Il existe des tableaux du Corrége, du Titien, et de plusieurs autres grands maîtres, que Roser a rétablis, et auxquels il a quelquefois même ajouté des portions entières avec tant d'habileté, qu'il falloit en être prévenu d'avance pour le soupçonner. On admire au Muséum les prodiges d'industrie en ce genre qu'on doit à ses travaux. Sans parler du tableau de *la Transfiguration* et de nombre de chefs-d'œuvre qui ont été nettoyés et restaurés par lui, il suffira de citer la belle *Vierge* de Raphael, dite de *Foligno*. Cette vierge, à son arrivée d'Italie, sembloit opposer à la restauration des difficultés insurmontables; et aujourd'hui ce tableau placé dans la grande galerie, dans l'état ou l'a rétabli Roser, est un de ceux sur lequel les yeux se fixent avec le plus de prédilection. Le même artiste a fait quelquefois des copies de différens maîtres, tels que David Teniers, Philippe Vauwermans et autres. Ces copies sont exécutées avec tant d'esprit et de fermeté, que Roser ayant été dans le cas de s'en défaire, mais sans tromper sur leur origine, il est arrivé que la plupart ont circulé ensuite

dans le commerce comme tableaux originaux. Ce peintre est mort à Paris le 6 avril 1804.

ROSÈRES (Isabelle de) Espagnole, composa des *Sermons*; et ayant obtenu la permission de les prêcher dans la cathédrale de Barcelone, elle y attira un très-grand concours d'auditeurs. Venue à Rome sous le pontificat de Paul III, elle y convertit plusieurs juifs, et mourut vers 1540.

* ROSET (Michel), né à Genève en 1533, a rendu son nom immortel dans les annales de sa patrie, à laquelle il rendit, pendant une longue suite d'années, les services les plus signalés, et comme homme d'état et comme magistrat. Il entra dans les conseils dès 1555, et mourut en 1613. Sa *Chronique de Genève*, qui s'étend jusqu'à l'année 1562, existe, dit-on, manuscrite dans la bibliothèque de cette ville.

* ROSI (François), de Ravenne, vivoit sous le pontificat de Léon X. Il entreprit un long et dispendieux voyage en Orient pour rechercher et découvrir les ouvrages des auteurs anciens. Arrivé à Damas, il trouva dans une bibliothèque un manuscrit écrit en arabe, et intitulé *Philosophie allégorique d'Aristote*, qui fut traduite en latin par un certain Moses Rovas, qui étoit alors à Damas, et corrigée par Pierre-Nicolas Castellani de Faenza. Rosi le fit ensuite imprimer à Rome à ses propres frais en 1519; il s'en fit depuis plusieurs éditions citées par Fabricius.

† ROSIER (Hugues Sureau du), *Hugo Suræus* Rosarius, protestant, né à Rosoi en Picardie, exerça le ministère à Orléans avec un zèle plein d'emportement. Il publia en 1563, à Lyon, la *Défense civile et militaire des Innocens et de l'Eglise de Christ*. Ce libelle, qui ne respire que l'esprit de sédition et de fanatisme, faillit à le perdre. Il fut contraint d'abjurer pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, pour racheter sa vie. Employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé et plusieurs grands seigneurs, de se réunir à la communion romaine, il le fit avec tant de succès que la cour l'envoya au pays Messin avec le P. Maldonat, pour y convertir les hérétiques; mais il revint à leurs opinions après les conférences particulières qu'il y eut avec les ministres. Il se retira ensuite à Heidelberg. Il se vit obligé, pour vivre, d'accepter une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Vechel. Il y mourut de la peste avec toute sa famille. On a de lui plusieurs *Ouvrages de Controverse*, dans lesquels il soutient avec chaleur des opinions singulières.

ROSIÈRES (François de), archidiacre de Toul, mort en 1607, prétendit prouver que la couronne de France appartenoit à la maison de Lorraine, dans ses *Stemmata Lotharingiæ ac Barri Ducum*, 1580, in-folio. Il fit amende honorable le 25 avril 1583, en présence de Henri III, fut enfermé à la bastille, et il lui fallut la protection de la maison de Guise, pour échapper à un plus grand châtiment.

* ROSIGLIA (Marc), de Foligno, professeur de belles-lettres dans le 16e siècle, est connu par son *Discours sur l'Amour*, qui fut réimprimé à Florence en 1556, sans nom d'auteur. Cette pièce, trop licencieuse et offensant les mœurs, n'auroit point

dû voir le jour. On a encore de cet auteur un livre de *Poésies* auquel il a mis son nom.

ROSIMOND. [*Voyez* MESNIL (Jean-Baptiste du).]

† I. ROSIN (Jean), antiquaire, né à Eisenach en Thuringe en 1551, mort de la peste à Aschersleben en 1626, étoit prédicateur de l'église de Naumbourg en Saxe. Il est principalement connu par son traité des *Antiquités romaines*, publié sous le titre : *Antiquitatum Romanarum libri decem*. La première édition parut à Bâle en 1583, in-folio ; il en a paru depuis plusieurs autres, et la meilleure est celle de 1701, in-4°, à Utrecht. C'est une source abondante dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. Thomas Dempster a fait des additions à ce livre, et elles se trouvent dans l'édition d'Utrecht. *Voyez* DEMPSTER. On a encore de Rosin une collection assez rare, qu'il publia en allemand, à Leipsick en 1596, in-8°, sous ce titre : *Anti-Turcica Lutheri*, ou recueil de quelques écrits de Luther, touchant la guerre contre les Turcs, avec la prédiction des malheurs prochains qu'ils devoient causer à l'Allemagne.

II. ROSIN. *Voyez* ROSEN.

* ROSINI (Celsole Suarte), chanoine de saint Jean de Latran, né à Césène, florissoit vers l'an 1620. Il professa la philosophie et la théologie dans son ordre pendant plusieurs années. On a de lui, I. *Lyceum Lateranense illustrium scriptorum ordinis, clericorum, canonicorum regularium*, Cesenæ, 1602, 2 vol. in-fol. II. *Memoriæ XII primorum congregationis Lateranensis reformatorum*, Ceseuæ, 1652, in-4°. III. *De Dialecticæ Laudibus oratio habita in Cesenâ*, Cesenæ, 1614, in-4°.

ROSNI. *Voy.* SULLY, n°. II.

ROSOI. *Voyez* DUROSOY.

* I. ROSS (Alexandre), né en 1590 à Aberdeen, mort en 1654, maître d'une école de grammaire à Southampton, et chapelain de Charles I. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont, I. *Aperçu de toutes les religions*, un vol. in-8°. II. Une espèce de poëme très-curieux, intitulé *Virgile Evangélisant*. C'est un poëme sur *la vie de Jésus-Christ* ; tous les vers sont tirés de Virgile.

* II. ROSS (Alexandre), né à Aberdeen en 1640 et élevé dans l'université de St. André, parvint en 1686 à l'évêché d'Edimbourg et fut deputé en 1688 à Londres, à l'arrivée du prince d'Orange, au nom des évêques d'Ecosse. Son attachement à la famille du monarque exilé lui fit perdre une partie de sa fortune et contribua beaucoup aux progrès du presbytérianisme en Ecosse. Il termina ses jours dans ce pays, où il mourut en 1720. Il fut auteur de divers ouvrages polémiques, aujourd'hui totalement oubliés; il est peut être plus connu par ses deux vers du poeme d'Hudibras.

A sage philosopher,
Who had read Alexander Ross over.

* III. ROSS (Jean), savant prélat anglais, né au comté d'Hereford, mort en 1792, avoit publié dès 1746 un *Pamphlet en faveur du docteur Middleton contre les critiques de M. Markland*, et en 1749 une édition des *Epîtres Familières de Ciceron*, 2 vol. in-8°. Ross fut vicaire de Froome au comté de Sommerset ;

en 1778 il fut nommé évêque d'Exeter.

ROSSELLI (Matthieu), peintre, né à Florence en 1578, et mort dans la même ville en 1660, s'est particulièrement attaché à la Peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience, un dessin pur et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent de son caractère. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature ; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées.

ROSSELINI, (Bernard), *Voy.* ROSELLINI.

* ROSSEM (Martin-Van), seigneur de Rossem et de Poederoyen, né à Bommel dans la Gueldre hollandaise, se distingua parmi les guerriers du seizième siècle ; il porta successivement les armes contre Charles-Quint et pour lui. En 1555 la peste s'étant déclarée dans l'armée impériale campée devant Givet, Rossem fut attaqué de ce fléau et il en périt victime à Anvers, où il s'étoit fait transporter. Rossem souilla sa gloire par la manière concussionnaire et cruelle dont il faisoit la guerre. La dévastation et le carnage accompagnoient ses pas. Il avoit accoutumé de dire que le *Magnificat* de son métier était l'incendie. Jaloux d'inspirer la terreur par-tout, il affecta de faire parsemer le frontispice d'une maison qu'il se bâtit à Arnhem de figures hideuses de diables, d'égipans, etc. On raconte une anecdote singulière de sa fille unique, nommée Anne : elle étoit muette de naissance et vivoit à la campagne près d'Utrecht. Un jour obligée de comparoître en justice pour un procès fâcheux qui lui avoit été suscité, on l'interrogeoit par signes, quand tout-à-coup, le dépit lui ayant delié la langue, le don de la parole se manifesta en elle au grand étonnement de ses juges, et elle en jouit (dit-on) le reste de sa vie. L'histoire ancienne a rapporté pareille chose du fils de Crésus. De pareilles assertions doivent être relégueés dans le nombre des fables ; les anciens, comme les modernes, nous ont fait souvent des contes, croyant par-là donner plus d'intérêt à leurs récits.

* ROSSENI (Jean-Marie), architecte, né à Lugano en 1545, entra au service de l'électeur de Saxe et se fit luthérien : il fut le premier qui tira le parti le plus avantageux d'une sorte de marbre et d'albâtre qui se trouve dans cet électorat. Rosseni mourut à Dresde en 1616 ; on a de lui une *Chronologie* qui fut imprimée en 1602.

† I. ROSSET (François de), fit dans le 17e siècle, quelques *traductions* d'ouvrages espagnols et italiens. Nous ne citerons pas ses *Versions* de Roland le Furieux et de Don Quichotte ; celles qui sont venues après les ont entièrement effacées. Nous parlerons encore moins de ses *Histoires tragiques*, arrivées de son temps ; elles ne peuvent être recherchées que par ceux qui veulent savoir jusqu'où l'esprit humain peut pousser l'excès de la crédulité. Ceux qui ont la manie des Romans ne nous pardonneroient pas peut-être d'avoir omis d'indiquer deux livres qu'ils recherchent : I. Le Roman des *Chevaliers de la Gloire*, Paris, 1613, in-4°. II. L'*Admirable*

Histoire du Chevalier du Soleil, traduite du castillan par cet auteur et par Louis Douel, imprimée à Paris en 1620 et années suivantes, en 8 vol. in-8°.

† II. ROSSET (Pierre Fulcran de), conseiller à la cour des aides de Montpellier sa patrie, est auteur d'un Poëme sur l'*Agriculture*, en deux parties in-4°. Son but a été de mettre en vers toutes les opérations champêtres. Ce travail difficile fournissant peu à la poésie, il n'est pas étonnant qu'en lisant un si long ouvrage le lecteur éprouve un peu d'ennui. Le chant sur la vigne commence par la description du déluge et finit par celle du carnaval. En général la diction de Rosset est correcte; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rhythme et d'harmonie. Tout est précepte ou description, et souvent en prose rimée, en prose sèche ou dure. Divers morceaux mieux écrits et plusieurs vers mieux tournés prouvent cependant que l'auteur ne manquoit pas de talent; et il a surmonté quelquefois les difficultés avec succès. On a retenu ces deux beaux vers relatifs à l'application de l'astronomie aux travaux des champs :

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

Rosset mourut à Paris en 1788. La première partie de son poëme a été réimprimée in-8°; mais on n'a pas réimprimé dans le même format la seconde, parce qu'elle offre en général plus de foiblesse que la première. L'imagination du poète y paroît presque éteinte. On n'y voit aucune description brillante. L'auteur se borne à des nomenclatures arides, ou à des imitations du père Vanière.

* III. ROSSET du Pont (N.), sculpteur à Saint-Claude en Franche-Comté, mort le 3 décembre 1786, âgé de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avoit su se procurer, échauffèrent son imagination, et lui firent deviner les merveilles de l'antiquité; ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner de la célébrité, il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies; il eut cru flétrir le génie des arts en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandoit de toutes parts. Il imprimoit un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspiroient la dévotion. Frédéric II, roi de Prusse, disoit: « Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté. » Falconet, admirant un saint Jérôme sorti de ses mains, faisoit observer que l'auteur avoit certainement fait son cours d'Italie, et qu'il avoit étudié au moins dix ans les grands maîtres; il ne voulut jamais croire qu'il n'étoit jamais sorti de sa petite ville. Rosset manioit avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant et si dur, devenoit entre ses mains une pâte amollie à sa volonté.

* I. ROSSETTI (Dominique), de Venise, qui florissoit dans le 17e. siècle et au commencement du suivant, fut directeur des coins des monnoies de sa patrie, et donna un grand nombre de des-

sins très-élégans d'architecture et de perspective. Il se distingua aussi dans la gravure en taille-douce sur le cuivre, et réussit pareillement sur le bois. Ses talens furent employés utilement par l'électeur Palatin, qui le retint à son service pendant douze ans, et pour lequel il grava au burin, en douze feuilles, les *triomphes d'Alexandre-le-Grand*. Il a aussi gravé l'*histoire de l'ancien et du nouveau Testament* en trente-cinq planches de cuivre, qui se trouvent dans l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament, traduite en français, et imprimée à Venise en 1696. L'ouvrage est recherché.

* II. ROSSETTI (Donat), de Livourne, qui vivoit dans le 17e siècle, d'abord professeur de philosophie dans l'université de Pise, ensuite de mathématiques à la nouvelle académie de Piémont en 1674, a donné un grand nombre de plans de Fortifications et pour l'Hydraulique; mais il est connu principalement par les vives disputes qu'il eut avec Geminiano Montanari, au sujet des *Pensées physico-mathématiques* de ce dernier, imprimées à Bologne en 1667, et qu'il combattit dans un ouvrage intitulé, *Antignome fisico-mathematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, qui parut à Livourne dans la même année. Rossetti avoit beaucoup d'imagination, et se montra le partisan le plus zèlé des opinions les plus nouvelles et les plus bizarres.

* III. ROSSETTI (Jean-Baptiste), de Padoue, fut compositeur à l'imprimerie du séminaire de cette ville. Ses occupations ne l'empêchèrent pas néanmoins de cultiver le dessin et d'apprendre la gravure au burin. Il avoit aussi des connoissances assez étendues dans la peinture, la sculpture et l'architecture. Il mourut au Séminaire de Padoue vers 1780, âgé de 84 ans. On a de lui *Descrizione delle Pitture, Sculture, ed Architetture di Padova con alcune osservazioni intorno ad esse, ed altre curiose notizie;* Padoue, 1776. Cet ouvrage eut plusieurs éditions; Lalande, dans son Voyage en Italie, l'a cité avec éloge.

* I. ROSSI (P. D. Vitruvio), de Parme, né vers l'an 1500, embrassa l'institut des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, et se distingua par ses grandes connoissances dans les belles-lettres grecques et latines. Ses principales productions sont, I. *De ratione studendi atque dicendi libellus*, Bononiæ, 1536, in-4°. Cet ouvrage, qui fut augmenté par l'auteur, reparut sous un nouveau titre à Venise en 1539, et à Bâle en 1541. II. *Grammaticæ Institutiones*, Bononiæ, 1539. III. *De commodâ ac perfectâ elocutione, deque conficiendis epistolis Isogogicon, cum aliis*, etc. 1541. IV. Quelques *Pièces de vers* latins. Rossi mourut vers l'an 1550 environ.

† II. ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nicius Erithræus*, noble Romain, mort le 15 novembre 1647, âgé d'environ 70 ans, fut gentilhomme du cardinal Perreti, auprès duquel il demeura une vingtaine d'années. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1628, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont, I. *Pinacotheca imaginum illustrium virorum;* ouvrage plusieurs fois réimprimé,

in-8°, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme, et de mettre au rang des hommes illustres quelques misérables diffamés par leurs friponneries et leurs débauches, sans s'être signalés par le moindre écrit. II. *Epistolæ*, 2 vol. in-8°, écrites d'un style peu épistolaire, parce qu'il est en général trop orné. On y trouve des particularités sur l'histoire civile et littéraire de son temps. III. *Dialogi XVII*, Coloniæ, 1645, in-8°. Ces dialogues roulent sur des objets de morale : il y a quelques bonnes réflexions, mais encore plus de lieux communs et de frivolités. Le style, quoique froid, ne déplaît point, parce qu'il est en général clair et assez précis. IV. *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8°. Ce recueil eut les suffrages du public. V. *Eudemiæ libri X*, 1645, in-8°. C'est une censure déclamatoire des mœurs corrompues des Romains. Le nom de *Nicius Erithræus* que l'auteur avoit pris signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avoit des sentimens d'honneur et de la philosophie ; mais il se prévenoit facilement pour ou contre, et sa bile s'enflammoit aisément contre le vice et le ridicule. Son humeur critique nuisit à sa fortune, autant que l'indifférence du cardinal Perreti pour les talens et les services de ceux qui lui étoient attachés. *Berthold Nihusius* fut l'éditeur de presque tous les ouvrages de Rossi, et les fit imprimer à Amsterdam, quoique le titre porte Cologne. Ils avoient beaucoup de cours en Allemagne, moins pour le fonds des choses, que pour la latinité qu'on goûtoit en Germanie.

III. ROSSI *ou* RUBEUS (Jérôme), né à Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'étoit un homme d'une profonde érudition, comme il paroît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, 1590, in-fol. Elle est bien écrite en latin, et l'auteur, par ses recherches particulières, a jeté un grand jour sur l'histoire générale de l'Italie. On a encore de lui : I. *De Distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4°, II. *De melonibus*, 1607, in-4°. III. *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4°.

* IV. ROSSI (Quirico), célèbre prédicateur et poète, né à Lonigo, dans le territoire de Vicence, le 21 octobre 1696, entra chez les jésuites de Bologne le 24 octobre 1713. Les talens qu'il développa le firent employer utilement par ses supérieurs, qui l'envoyèrent successivement dans plusieurs villes d'Italie, où il donna des leçons publiques sur l'Écriture sainte. Sa réputation le fit appeler à la cour de Parme, où il prêcha plusieurs carêmes. Il mourut dans cette ville le 14 mars 1760. Ses ouvrages sont, I. *Lezioni Sacre*, Parme, 1758, 4 vol. in-4°. II. *Panegirici, discorsi et quaresimale detto alla corte de Parma*, Parme, 1764, in-4°. III. *Prediche quaresimali*, Parme, 1762, in-4°. ; tous ces ouvrages furent réimprimés à Venise. IV. *Saggio de poesie Italiane*, Parme, 1761, in-4°.

* V. ROSSI (Mathias), architecte, né à Rome en 1637, mourut dans la même ville à 58 ans. Élève de Marc-Antoine, son père, il suivit le chevalier Bernin en France, et le remplaça après sa mort, sur-tout dans l'emploi d'ar-

chitecte de Saint-Pierre. Le *Tombeau de Clément*, la *grande porte du palais Altièri*, la *façade de Sainte-Galla*, ont été construits par lui. Il étoit singulièrement estimé du pape Innocent XII, qui l'envoya pour examiner les marais de Chiane. Il mérita aussi les bonnes graces de Louis XIV, qui lui fit faire le modèle du Louvre, et le combla de présens. Cet artiste connoissoit à fond tous les principes de son art, et dessinoit fort bien.

* VI. ROSSI (Jean-Antoine de), habile graveur en pierres fines, originaire de Milan, vivoit dans le 16e siècle. Vasari parle avec beaucoup d'éloges d'un *camée* que grava cet artiste, et qui lui fit beaucoup d'honneur. On distingue parmi ses autres ouvrages les *portraits* du grand-duc de Toscane, de son épouse et de tous leurs enfans, représentés avec beaucoup d'art dans un espace de sept pouces de diamètre.

* VII. ROSSI (Jean-Antoine de), mort à Rome, sa patrie, en 1695, à 79 ans, architecte célèbre, excella dans son art, sans avoir jamais appris le dessin. Les plus beaux ouvrages qu'il ait faits à Rome sont, le *Palais Altièri* et celui de *Renuccini*. Son architecture est d'un goût noble et mâle. Il acquit par ses talens une fortune de 400,000 livres, qu'il consacra à des œuvres de piété.

*VIII. ROSSI (Angelo), sculpteur génois, mort à Rome en 1715, à 45 ans, eut pour maître Philippe Parodi. Il se rendit à Rome pour étudier l'antique, et devint l'un des plus habiles sculpteurs de son temps. Le cardinal Ottoboni le chargea de toute la sculpture du tombeau d'Alexandre VIII dans l'église de Saint-Pierre, ouvrage où les connoisseurs admirent la perfection de son talent, ainsi que dans le bas-relief du maître-autel de l'église de Saint-Ignace, qui représente l'histoire de Jésus.

* IX. ROSSI (Jérôme), peintre et graveur, de Bologne, né en 1649, élève de Simon Cantarini, nous a laissé quelques planches gravées à l'eau-forte, parmi lesquelles on distingue *deux Amours jouant ensemble*, d'après Le Guerchin, et divers autres *morceaux* sur les dessins de Carrache et des artistes les plus fameux de Bologne.

* X. ROSSI (Octave), de Brescia, s'illustra dans le 17e siècle par ses connoissances en littérature et dans les sciences. Il a donné *Teatro degli elogj istorici di Bresciani illustri*. Cet ouvrage est écrit avec pureté et élégance. On a encore de lui des *Mémoires historiques sur Brescia*, des *Poésies amoureuses*, *héroïques* et *sacrées*, des *Elégies*, etc.

* XI. ROSSI (Bernard-Marie de), savant dominicain, né en 1687 à Forly en Italie, mort en 1775, fit ses études à Florence, et fut professeur de théologie dans un couvent de son ordre à Venise: mais il quitta cette place et refusa plusieurs dignités dans son ordre. Ce religieux a composé un très-grand nombre d'*ouvrages*, qui presque tous ont rapport à l'histoire et aux antiquités de l'église d'Aquilée.

* XII. ROSSI (l'abbé Gaétan), savant peintre et pieux ecclésiastique, né à Padoue le 7 septembre 1713, et mort dans cette ville le 22 septembre 1780, est auteur de plusieurs *Discours académiques* et d'un *Choix de poésies*, imprimé à Padoue en 1782.

* XIII. ROSSI (l'abbé Nicolas), célèbre philologue, bibliographe et poëte, né d'une ancienne famille de Florence en 1721, alla à Rome à l'âge de 20 ans, où il remplit plusieurs emplois honorables, et rassembla une bibliothèque précieuse par les livres rares et les manuscrits dont elle étoit composée. On a de lui des *Sonnets* et des *Tercets* pleins de grace, d'élégance et de sentiment. Huit de ses *Elégies* furent publiées après sa mort, arrivée en 1785, dans le 2e volume des Mémoires des belles-lettres, Rome, 1786. Il a laissé en manuscrit plusieurs *Dissertations littéraires*.

* XIV. ROSSI (le docteur Pellegrino), de Modène, écrivain laborieux, mort dans sa patrie en 1776, a écrit quelques ouvrages qui manquent de critique, parmi lesquels on remarque celui intitulé: *Annotazioni alla secchia rapita di Alessandro Tassoni in seguito delle gia fatte da Gaspare Salviani*, Plaisance, 1738, in-8°, et Venise 1739 et 1743, in-4°. On a encore de lui des *Poésies* qui furent imprimées à Venise en 1758.

* XV. ROSSI (François), jurisconsulte, mort à Florence, sa patrie, en 1778, s'illustra par ses vastes connoissances dans le droit, qui ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature. Ses œuvres furent recueillies après sa mort par un de ses neveux, et publiées à Florence sous le titre de *Francisci Rossi, jurisconsulti Florentini, monumenta posthuma latina et italica*.

* XVI. ROSSI (V.), avocat à Naples, né à Palmi, près de cette ville, de parens pauvres, s'éleva par ses talens et son éloquence, et devint l'ornement du barreau napolitain. Partisan de la liberté, il contribua, de tous ses moyens, au succès de la révolution opérée à Naples après l'entrée des Français. Choisi pour membre du corps législatif, il se signala par son zèle; on le voyoit tous les jours sortir de sa retraite et arriver à pied dans la capitale, vêtu de l'habit d'un simple soldat, et mangeant son pain en traversant les rues. Lors de la reprise de Naples par le cardinal Ruffo, et de la proscription des révolutionnaires qui en fut la suite, il fut le consolateur de ses amis pendant la durée de leur prison. Conduit lui-même à la mort, il ne perdit rien de sa gaîté ordinaire, et plaisanta beaucoup le prêtre chargé de l'escorter dans ses derniers momens. Parvenu au pied de l'échafaud, il s'écria d'une voix forte: « Citoyens, vengez-moi; je meurs pour la patrie! » Mais la populace, qui le caressoit naguère, se précipita sur son cadavre et le déchira en mille pièces. Il avoit à peine quarante-cinq ans.

I. ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, né à Alby le premier jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques. Il parvint par la connoissance exacte de cette science, et sur-tout par la force de son génie, à deviner toutes sortes de chiffres, sans en avoir presque trouvé un seul pendant toute sa vie qui lui ait été impénétrable. En 1626, au siége de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestans, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivoient les assiégés à leurs frères de Montauban pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant

été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siége de La Rochelle, où il le servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent sur lui leurs bienfaits. Le premier de ces princes le recommanda en mourant à la reine; et le second lui fit une pension considérable et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce monarque alla voir sa belle maison de Juvisi: Rossignol le reçut avec un empressement si vif et une joie si marquée, que le roi, craignant qu'il ne s'en trouvât mal, ordonna à son fils qui le suivoit de se rendre auprès de son père pour veiller sur sa santé. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable. — Charles-Bonaventure ROSSIGNOL son fils, fut président à la chambre des comptes de Paris.

* II. ROSSIGNOL (Bernard), célèbre jésuite italien, né dans les Alpes liguriennes, et mort recteur du collége de Turin, le 5 juin 1613, est auteur des deux ouvrages suivans, I. *De disciplinâ christianæ perfectionis pro triplici hominum statu*, Ingolstadii, 1600, et Lyon, 1604, in-4°. *De Actionibus virtutis ex sanctis Scripturis et patribus*, Lugduni, 1604, in-4°. On a encore de lui l'*Histoire de saint Maurice*, dans laquelle il cherche à établir la preuve du martyre de ce chef de la légion thébaine.

* III. ROSSIGNOL (Charles-Grégoire), jésuite, né dans le territoire de Novarre le 4 novembre 1631, enseigna pendant plusieurs années les belles-lettres, la philosophie, la théologie scolastique, la morale et l'Écriture Sainte, et remplit plusieurs charges importantes dans son ordre. Cet écrivain d'une rare fécondité a donné un grand nombre d'*ouvrages*, la plupart ascétiques, recueillis en trois volumes in-4°, et imprimés à Venise en 1723, avec la vie de l'auteur, qui mourut le 5 juin 1715.

* IV. ROSSIGNOL (Grégoire), Barnabite, frère du précédent, et comme lui né dans le territoire de Novarre en 1638, et mort le 5 juin 1715, occupa avec distinction les premiers emplois de son ordre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Praxis theologico-moralis de contractibus ut sic emptione et venditione, mutuo et usurâ, emphitensi et Censibus*, Mediolani, 1678 et 1719, in-folio. II. *De cambiis et permutatione*, Mediolani, 1680 et 1697, in-fol. III. *De sponsalibus*, Mediolani, 1684 et 1711, in-fol. IV. *De matrimonio*, *pars I*, Mediolani, 1685, in-folio; *pars altera*, ibidem, 1688, etc., assez estimé.

V. ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail dans un âge peu avancé, en 1736, fut employé du temps de la régence à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce maître, le premier de l'Europe dans son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche étoit toujours réglée; ses exemples étoient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grace qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais

ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français ne marquoient pas assez d'empressement. Il a formé un grand nombre de graveurs en lettres et de maîtres écrivains renommés, parmi lesquels on a distingué Gallemand, Hérard, Roland et Paillasson, auteur de l'article *Ecriture* dans l'*Encyclopédie*.— On a cité comme un chef-d'œuvre moderne de calligraphie, égalant les plus belles pièces de Rossignol, la copie du dernier traité de paix, envoyé par la France au gouvernement anglais.

* VI. ROSSIGNOL, travaillant à l'orfèvrerie, à Paris, naquit avec des passions violentes qu'augmenta encore le défaut d'instruction : il devint l'un des chefs d'émeutes dans toutes les insurrections, et l'un des massacreurs de septem. 1792, dans les prisons de Paris. En 1793 il fut fait lieutenant-colonel d'une division de gendarmerie, et bientôt employé contre les Vendéens; mais le général Biron, qui commandoit en chef cette armée, le fit incarcérer à Niort, dans le courant de juin, pour concussions et atrocités commises dans ce pays. Ses amis obtinrent son élargissement, et bientôt il prit le commandement d'une division, connue sous le nom d'*armée des côtes de La Rochelle*. Dans le courant d'août il remporta quelques légers avantages sur les royalistes; et à la fin du même mois, les commissaires de la convention le destituèrent, comme coupable de pillages inouïs, et pour s'être livré à la plus dégoûtante crapule. Peu de temps après il fut réintégré; il avança peu la guerre de la Vendée; et quelques massacres particuliers, auxquels il donna le nom de victoires, ne balancèrent pas les échecs qu'il essuya à plusieurs reprises, entre autres à Martigné, où La Roche-Jacquelin le battit complètement le 10 septembre 1793. Il s'en vengea en portant le fer et la flamme par-tout où il pénétra. A la fin de septembre il obtint le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest. Ce fut alors qu'il se permit, plus que jamais, des cruautés de tous genres; il fit mettre à l'ordre qu'il payeroit 100 fr. par paires d'oreilles de chouans qu'on lui apporteroit. Danican assure, dans ses mémoires, avoir vu solder ces comptes. Il se faisoit gloire de sa barbarie; et on l'entendit dire un jour dans un souper, à Saumur. « Regardez ce bras! hé bien, il a égorgé 63 prêtres aux Carmes de Paris. » Une autre fois, adressant ses instructions à Grignon, il lui dit : « Ah çà! général de brigade, te v'là prêt à passer la Loire, tue tout ce que tu rencontreras; c'est comme ça qu'on fait une révolution. » A la suite de l'insurrection du 12 germinal an 3 (1er avril 1795), à laquelle on le soupçonna d'avoir part, il fut décrété d'arrestation et en mai d'accusation, comme coupable de mesures forcenées, de pillage, de profanation d'églises, de vols et de la crapule la plus dégoûtante. Relâché après l'insurrection des sections, en vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), il se jeta en 1796 dans la faction de Babœuf, et fut arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai, dans le lieu où se rassembloient les conjurés. Dans ses dispositions, Grisel le désigna comme le plus sanguinaire de ces conspirateurs. « Je ne veux point, avoit-il dit dans leur comité, me mêler de votre insurrection, si les têtes ne tombent comme la

grêle, si le pavé n'est rougi de sang, et si enfin nous n'imprimons pas une terreur qui fasse frémir l'univers entier. » C'est ainsi du moins que Grisel rapporta les discours de Rossignol. Echappé à l'échafaud, il figura au 18 fructidor an 5 (en septembre 1797), à la tête de Pichegru et de tous les membres proscrits des deux conseils. Il paroît qu'on lui donna ensuite pour s'en débarrasser une mission secrète; mais il ne partit pas. Il fut ensuite désigné dans la liste de déportation du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Ces mesures n'ayant pas reçu d'exécution, il finit par être enveloppé dans la déportation qui suivit l'explosion de la rue Nicaise contre le premier consul, le 5 nivôse an 9 (24 décembre 1800). Puis transporté dans l'une des îles de l'Archipel indien, où il mourut en 1803.

* ROSSLYN (Alexandre Wedderburne, comte de), savant jurisconsulte écossais, né en 1733, d'une famille respectable, mort subitement en 1805, étudia les lois dès sa jeunesse, et fut reçu avocat en 1757. L'année suivante il entra au collége de justice du temple, et parut à la barre en 1757. Son application étoit infatigable. En 1763 il entra au conseil du roi; peu après il siégea de nouveau au parlement pour le comté de Richemond, et se joignit à M. George Grenville dans le parti de l'opposition où il brilla par son éloquence dans plusieurs occasions importantes. Après la mort de son ami, Wedderburne accepta la place d'avocat-général, et favorisa de tout son pouvoir les efforts du gouvernement pour soumettre l'Amérique. En 1778 il fut nommé procureur-général; et en 1780, premier juge des plaids communs. Dans le même temps il fut créé baron Loughborough, et très-peu après président de la commission pour le procès des révoltés à Southwark. Dans cette circonstance sa conduite ne fut pas exempte de censure : on l'accusa d'avoir impliqué dans le procès plusieurs personnes qui y étoient étrangères. Cependant à la cour des plaids communs, Rosslyn se montra toujours l'ami du peuple, et particulièrement des marins maltraités par leurs officiers. Nous trouvons que dans la coalition du lord North et de Fox, Rosslyn se prêta de tout son pouvoir à cette administration, et qu'ensuite il vota avec ces seigneurs dans l'opposition; mais en 1793, ayant été nommé chancelier, il soutint avec beaucoup de vigueur le gouvernement dans la guerre contre la France. En 1801 il fut créé comte de Rosslyn, et la même année il remit les sceaux. On a de ce lord un pamplet intitulé *Observations sur l'état actuel des prisons en Angleterre, avec les moyens de l'améliorer.*

† ROSSO (le), nommé ordinairement Maître Roux, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan lui tinrent lieu de maître. Doué d'un extérieur agréable et de grands talens, il étoit accueilli à Rome, et commençoit à y jouir d'une douce aisance, lorsque les Allemands s'emparèrent de cette ville, le battirent et le dépouillèrent. François Ier, qui l'avoit appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises

et les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourmens que celui-ci avoit soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet événement lui causa ; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour à Fontainebleau, en 1541. Maître Roux mettoit beaucoup de génie dans ses compositions ; il réussissoit parfaitement à exprimer les passions de l'ame. Il donnoit un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agrément aux figures de femmes qu'il représentoit ; il possédoit bien le clair-obscur ; mais sa façon de dessiner, quoique savante, avoit quelque chose de sauvage et même de féroce. Il travailloit de caprice, consultoit peu la nature, et paroissoit aimer ce qui avoit un caractère bizarre et extraordinaire. Maître Roux n'étoit point borné à un seul talent : il étoit encore bon architecte, et cultivoit la poésie et la musique. On voit à la bibliothèque impériale deux gravures d'un tableau allégorique, où Roux a peint *François* Ier poursuivant l'Ignorance qui fuit devant lui. Vasari a écrit la Vie de ce peintre.

* ROSSY (Camille), noble Corse, né à Ajaccio, maréchal-de-camp au service du roi de France, ayant, dès le commencement de la révolution, suivi le parti populaire, fut, en 1791, nommé commandant des troupes de ligne en garnison dans l'île de Corse, et peu après élevé au grade de lieutenant-général. En 1793 il fut employé à l'armée des Alpes, et en septembre il commanda à Montmélian ; mais devenu suspect aux jacobins, et accusé de trahison, il fut condamné à mort le 8 pluviôse an 2 (27 janvier 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme convaincu d'avoir été un des généraux perfides. Il étoit alors âgé de soixante-cinq ans.

† ROSWEIDE (Héribert), jésuite, né à Utrecht en 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connoissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont, I. Une *édition* de Saint-Paulin, avec des notes. II. Une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-folio, estimée. III. Une *édition* du Martyrologe d'Adon, avec des *notes* sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers, 1613, in-folio, estimée. IV. *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8° : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des Bollandistes. (*Voyez* BOLLANDUS.) V. Une *édition* de l'Imitation de Jésus-Christ, avec la *Vie* de Thomas à Kempis, et les raisons qui peuvent lui faire attribuer cet ouvrage, etc. Anvers, 1617. VI. *Disputatio de fide hæreticis servandâ*, 1610, in-8°. VII. Une *édition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des *notes*, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques *ouvrages* en flamand, entre autres, I. *Vie des saints*, Anvers, 1641, 2 vol. II. *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'église belgique*, 1623, 2 vol.

in-fol. III. *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8°.

* ROSWITA DE GANDESHEIM, ainsi appelée du monastère de ce nom de l'ordre de Saint-Benoît, près Hildesheim, dont elle étoit religieuse, se distingua par son amour et son goût pour les belles-lettres. On a d'elle six *Drames* en prose sur des sujets sacrés; deux *Poëmes* à la louange de la Mère de Dieu; un *Poëme héroïque* sur la vie de l'empereur Oton; des *Elégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denis, de saint Pelage de Cordoue, etc. Tous ces ouvrages, écrits en latin, ont été recueillis et publiés par Courad Celtes en 1501, et par Henri Schurfleisch, à Wittemberg, en 1707, in-4°. Roswita florissoit vers l'an 979.

* ROT (Sigismond), imprimeur du quinzième siècle, natif de Sienne, connu par deux *éditions*, l'une de Florus, dont on ignore la date; l'autre des Lettres de Cicéron, 1489. On ne sait si cet imprimeur est le même qu'un certain Sigismond, qui prit lui-même le surnom de *De Libris*.

I. ROTA (Bernardino), poëte de Naples, d'une famille noble et ancienne, mort en 1575, à 66 ans. On a de lui divers *ouvrages* en vers, assez estimés, Naples, 1726, 2 volumes in-8°.

* II. ROTA (Jean-François), docteur en médecine, mort en 1558, enseigna la chirurgie dans les écoles de Bologne. On a de lui, I. *De introducendis Græcorum medicaminibus liber*, Bononiæ, 1553, in-fol. II. *De tormentariorum vulnerum naturâ et curatione liber*, Bononiæ, 1555, in-4°; Francofurti, 1575, in-4°; Antverpiæ, 1583, in-4°, sous ce titre: *De sclopetorum vulneribus*. On a joint à cette édition tout ce qu'Alfonse Ferrius et Léonard Botal ont écrit sur la même matière. L'auteur regardoit les plaies d'armes à feu comme envenimées ou comme des brûlures; ce système fut long-temps celui des chirurgiens.

* III. ROTA (Martin), graveur de l'école vénitienne, né à Sebenige, en Dalmatie, vers l'an 1532, a gravé d'abord le *Jugement dernier* d'après Michel Ange, chef-d'œuvre admirable, et copié lui-même depuis par Michel Gaultier. L'une et l'autre gravure sont ornées du portrait de Michel Ange: mais dans celle de Rota il a le visage tourné vers la gauche du spectateur, et dans l'autre vers la droite. On a aussi de lui deux autres *Jugemens derniers* de sa composition: l'un, dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de lui; l'autre terminé par Anselme de Boodt, mais inférieur au premier, est remarquable par deux figures de femmes situées au milieu du tableau, qui se tiennent embrassées. On admire encore de lui *la Magdeleine pénitente* et *le martyre de saint-Pierre*, d'après Le Titien; *Prométhée déchiré par un vautour*, et plusieurs autres *morceaux* d'après Raphaël et les plus célèbres artistes.

* IV. ROTA (Michel-Ange), né à Venise en 1589, d'une famille originaire de Bergame, reçu docteur en médecine à Padoue, revint dans sa ville natale, où il exerça son art avec une grande réputation. Les bibliographes lui attribuent les Traités suivans: I. *De Peste Venetâ anni* 1650. II. *Consiliorum medicorum centuriæ tres*. III. *De curatione morborum internorum*. IV.

Commentarius super Hippocratem de elementis. V. *Commentarius super librum tertium de morbis epidemicis*.

* V. ROTA (Pierre), de Ravenne, né le 16 juin 1595, s'appliqua à l'étude des lois civiles et canoniques et de la théologie. Son savoir lui procura plusieurs emplois importans à Rome et en Espagne, où il accompagna le nonce apostolique. Innocent X l'éleva à l'évêché de Lucques en 1650, et mourut dans cette ville en 1653. On a de lui, I. *Rime diverse*. II. *Prima synodus diœcesana*, etc. Luccæ, 1653. En tête de cet ouvrage est un discours de Rota, plein d'onction et digne d'un véritable pasteur évangélique.

* VI. ROTA (l'abbé Vincent), écrivain et poète agréable, né à Padoue le 5 mai 1703, et mort le 10 septembre 1785, est connu par plusieurs *ouvrages*, des *comédies*, et par un poëme intitulé l'*Incendio del tempio di san Antonio di Padova*, *canti* VI, Rome 1749, in-4°. Ce petit poëme, augmenté et corrigé par l'auteur, fut réimprimé dans la même ville en 1753. On a encore de l'abbé Rota des *traductions*, des *poésies* et des *nouvelles*.

* VII. ROTA (Jean-Baptiste), savant littérateur de Bergame, s'occupa pendant tout le cours de sa vie d'objets d'érudition, de littérature, et sur-tout à recueillir les monumens de sa patrie et les éditions de livres les plus rares. On a de lui, I. *Dissertazione intorno all'origine di Bergamo, pria città degli Orobj, e poscia dei Cenomani contro l'opinione di tutti i moderni, che illustrarono in questa parte l'antica geografia*, Venise, 1759. Cette dissertation fut aussi réimprimée dans le tome 44e du recueil de Calogeriano. II. *Dissertazione sopra un antico marmo collocato nel museo di Verona*, insérée dans le tome 45e du même recueil. III. *Rime di monsignor Giovanni Guidiccioni, etc., corrette ed illustrate colla vita dell'autore e testimonianze*, Bergame, 1753. Rota mourut dans sa patrie le 3 décembre 1786.

* VIII. ROTA (l'abbé Joseph), né à Bassano le 7 mars 1720, étoit originaire de Bergame, où il devint curé de Saint-Sauveur en 1760. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. La *Poetica d'Orazio esposta in ottava rima*, Bergame, 1752. II. *Adamo*, *poema in canti* VI, Bergame, 1778. III. Plusieurs *Ouvrages de Controverse*. Il est mort dans sa patrie le 5 mai 1792.

*ROTAN (Jean-Baptiste), théologien protestant, né dans le pays des Grisons, enseigna et prêcha successivement à Heidelberg et à Genève. Il conçut des projets de réunion qui le firent accuser d'avoir trahi les intérêts de sa secte. Il travailla beaucoup à la *traduction* de la Bible de Genève, imprimée en 1588 ; et on a encore de lui un *Traité orthodoxe sur l'Eucharistie*, et une *Réfutation des motifs de la conversion de Cayet*.

*ROTARI (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, natif de Véronne, où il jouissoit d'une grande réputation en 1757. Il étoit alors de retour d'un voyage en Russie, et il avoit fait à Saint-Pétersbourg les *Portraits* de la czarine et de plusieurs personnes de la famille impériale.

* ROTARUS (Sébastien), médecin, né à Vérone, a beaucoup écrit en italien contre l'usage de la saignée, en même temps qu'il a cherché à introduire celui du mercure dans le traitement de plusieurs maladies. C'est principalement sur ces deux objets que roulent tous les ouvrages qu'il a publiés, et dont voici les principaux, I. *Il Medico Padre*, Véronne, 1719 et 1720, in-4°; la pleurésie fait le sujet de ce livre. II. *Rimedio di non ispregiane nel mal caduco*, Vérone, 1722. Il cherche à prouver l'utilité des frictions mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Tous les ouvrages de ce médecin ont été recueillis deux ans après sa mort, c'est-à-dire en 1744, en un vol. in-fol.

† ROTGANS (Luc), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie, dans laquelle il obtint de grands succès. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande en 1672; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avoit sur le Veght, où il mourut de la petite-vérole le 3 novembre 1710. On a de lui, I. *La Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poème épique en huit livres, estimé des Hollandais, mais qui ne sera jamais mis par les autres nations au rang même de Lucain. II. D'autres *Poésies* hollandaises, que M. de Sallengre, son neveu, a recueillies en un gros vol. in-4°, ont été imprimées à Leewarde en 1715, in-4°. On y distingue sa tragédie d'*Enée* celle de *Turnus* et celle de *Scylla*; son poème intitulé la *Carmesse de village*, etc. Rotgans, Vondel et Antonides, sont les trois plus célèbres poètes du Parnasse hollandais.

ROTHARIS, roi des Lombards, succéda a Ariovalde, mort sans enfans en 638. Les principaux de la nation avoient permis à Gondeberge, sa veuve, dont ils estimoient la vertu, de choisir elle-même un prince qui pût remplir le trône vacant. Son choix tomba sur Rotharis, alors duc de Brescia, illustre par sa naissance et par sa valeur. Elle lui fit proposer de répudier sa femme, de l'épouser, et de lui laisser les honneurs de reine et d'épouse. Il promit tout, et fut solennellement proclamé. Quelques seigneurs lombards avoient réclamé contre l'élection de Rotharis, qui les fit mourir, et contint les autres, par des exemples de rigueur et de cruauté, dans une exacte obéissance. Les sermens qu'il avoit faits à la reine furent bientôt oubliés. Rotharis la fit enfermer à Pavie dans un appartement du palais, après l'avoir dépouillée des ornemens de la royauté. Les historiens varient sur la cause d'un traitement si dur. Les uns l'attribuent à la différence d'opinions; car Rotharis étoit arien, et Gondeberge catholique. D'autres pensent que Rotharis n'agissoit que par la suggestion de ses concubines, maîtresses de son cœur et de ses volontés. Gondeberge languit cinq ans dans sa prison; mais elle fut enfin rétablie dans son rang et dans ses biens, à la prière de Clovis II, roi de France, son parent. Cependant Rotharis armoit pour enlever à l'empereur d'Orient plusieurs places qu'il avoit en Italie. Il se signala d'abord dans la Ligurie, où il prit en 643 Gênes, Albenga, et quelques autres villes maritimes. Il les abandonna au pillage, en démolit les fortifications et en amena les habitans prisonniers. L'exarque de Ravenne, informé de cette su-

bite invasion, en fit une lui-même dans les états de Rotharis qui accourut à leur défense. Les deux armées se rencontrèrent près de Mouarque, et l'exarque fut défait avec perte de 8,000 hommes. Les suites de cette bataille, selon toute apparence, furent la paix renouvelée entre les Lombards et les Impériaux. Rotharis profita de la tranquillité rendue à ses sujets pour leur donner un corps de lois en 386 articles, après avoir retranché dans les coutumes de ses états les choses superflues, et réformé celles qui étoient défectueuses. Ses successeurs l'imitèrent ; et de leurs édits se forma insensiblement un volume que l'on appela les *Lois Lombardes*. Ces Lois, publiées par Lindembrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe par leur équité, leur précision et leur clarté. Rotharis mourut en 652, à 47 ans.

† ROTHELIN (Charles d'Orléans de), né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans marquis de Rothelin, accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Il rassembla un riche cabinet de médailles antiques et forma une nombreuse bibliothèque. Il se faisoit un plaisir d'encourager et de favoriser les hommes de lettres, et leur faisoit part de ses livres et de ses lumières. Il sacrifia tout, même la crosse, au plaisir de cultiver la littérature. Les langues vivantes et les langues mortes lui étoient familières. Rothelin mourut le 17 juillet 1744. Il cachoit sous un air riant les douleurs qu'il éprouvoit pour ne point effrayer ses amis ; mais il dit en secret à l'un d'eux : « Ne désabusons personne ; je mets de la gaieté sur mon front lorsque mon cœur qui vous aime va cesser de battre. » Il étoit de l'académie française, et honoraire de celle des inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son Anti-Lucrèce encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons. Le marquis d'Argenson dit que l'abbé de Rothelin, élève du cardinal, avoit comme lui beaucoup d'esprit, de mémoire, mais des connoissances moins étendues. Son éloquence n'étoit ni si noble ni si naturelle que celle de son maître. Le catalogue de la riche bibliothèque de l'abbé de Rothelin, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes... *Voyez* LONGUEVILLE, à la fin de l'article.

* I. ROTHERAM (Jean), médecin anglais, né au comté d'Yorck, mort en 1787, reçu docteur à Edimbourg, est auteur des *Recherches philosophiques sur la nature et les propriétés de l'eau.*

* II. ROTHERAM (Jean), théologien de l'église d'Angleterre, mort en 1788 recteur de Houghton-le-Spring au comté de Durham, a donné plusieurs ouvrages estimés, I. *Discours sur la foi et son influence sur les bons ouvrages*, in-8°. II. *Essai sur la vérité du Christianisme.* III. *Apologie du symbole de saint Athanase, etc.*

* ROTHMANN (Christophe), célèbre astronome de Vilhelme, Landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les Comètes* et quelques *Lettres* écrites à Ticho, qu'on voit dans le tome Ier des Epîtres astronomiques de ce dernier. Rothmann, en défendant l'Hypothèse de Copernic, et en l'employant, pour

expliquer les phénomènes célestes, disoit que le défaut de parallaxe annuelle ne permettoit pas de la regarder comme réalisée dans le fait.

* ROTI (Charles), jésuite, grand orateur et bon poète latin, né à Florence d'une famille illustre, fut pendant plusieurs années professeur d'éloquence au collége des jésuites de Rome, où il mourut en 1741. On a de lui, *Carmina et orationes*, Patavii, 1741, in-8°.

† ROTROU (Jean de), un des poètes dont les mœurs ont le plus honoré les talens, né à Dreux en 1609, acheta la charge de lieutenant particulier et d'assesseur criminel au bailliage de cette ville et se distingua par un génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères et la force du style. Il ne lui manquoit que la correction du langage et la régularité des plans. Ce poète travailloit avec une facilité extrême; il composa 36 pièces de théâtre, tragédies et comédies. Le cardinal de Richelieu, qui lui faisoit une pension, ne put jamais le porter à se joindre à la foule des critiques qu'il avoit ligués contre le Cid. Corneille fut toujours à ses yeux un grand homme, et il rechercha vivement son amitié; et dans sa *Tragédie* du véritable saint Genest, 1648, in-4°, il rendit hommage au génie de ce poète, et trouva moyen de le louer en plein théâtre d'une manière très-ingénieuse. Le refus de Rotrou ne lui enleva pas l'estime du cardinal qui l'employa à la composition de la Pièce appelée *des Cinq Auteurs*. Sa mort est plus belle et plus noble que celle de la plupart des héros de ses tragédies. La ville de Dreux étoit ravagée par une épidémie qui ressembloit à la peste, dont il mouroit 25 à 30 personnes par jour. Le maire de la ville étoit mort; le frère de Rotrou, alors à Paris, et à qui ce fléau rappelloit la situation de Thèbes sous OEdipe, écrivit au poète: « Fuis, malheureux, fuis ces lieux empestés; fuis ce séjour affreux plein du courroux céleste, cette ville habitée par la mort dévorante. » Rotrou répondit: « Le salut des citoyens m'est confié; j'en réponds à la patrie; je ne trahirai point l'honneur et ma conscience; je périrai à mon poste: au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la 22e personne qui est morte aujourd'hui; ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Peu de jours après, il fut atteint de la maladie et mourut dans toute la force de son âge le 28 juin 1650. Rotrou étoit joueur, dit-on, et par conséquent exposé à manquer souvent d'argent. On rapporte un moyen assez singulier qu'il avoit trouvé pour s'empêcher de dissiper trop tôt ce qu'il avoit. Lorsque les comédiens lui apportoient un présent pour le remercier d'une de ses pièces, il jetoit les louis sur un tas de fagots qu'il tenoit enfermés: quand il avoit besoin d'argent, il étoit obligé de secouer ces fagots; mais ne pouvant prendre tout à la fois, il avoit toujours quelque chose en réserve. On a de Rotrou, I. *Chosroès*, tragédie, l'une de ses meilleures pièces, retouchée par d'Ussé, et remise ainsi au théâtre en 1704; elle fut imprimée avec l'ancien texte à côté, la même année, un vol. in-12. II. *Celimène*, pastorale, jouée en 1633. III. *Florimonde*; c'est sa dernière pièce qui fut représentée en 1654. IV. *Antigone* est

une de ses meilleures tragédies: elle n'est pourtant pas dans les règles du théâtre : il fait mourir les deux frères d'Antigone, Ethéocle et Polynice, enfans de Jocaste, dès le commencement du troisième acte. V. *Wenceslas*, tragédie, remise au théâtre par Marmontel, qui l'a retouchée, se joue souvent avec succès. L'auteur ayant besoin d'argent, la vendit aux comédiens pour vingt pistoles. Un roi accablé d'années au milieu de deux fils, dont l'un violent et fougueux tue l'autre modeste et sensible, abdiquant la couronne et la remettant au premier plutôt que de le condamner, forme le sujet de cette pièce, pleine d'énergie et de chaleur. On en a retenu une foule de beaux vers, et sur-tout celui-ci adressé par le père à son fils :

Soyez roi, Ladislas, et moi, je serai père.

Et ces deux autres pleins de passion :

J'allois.. j'étois.. l'amour a sur moi tant d'empire!
Je me trouble, seigneur, et ne puis vous rien dire.

Le caractère de Ladislas peut être regardé comme le type de ceux de l'Oreste de Racine, d'Orosmane, de Vendôme, et de plusieurs autres amans forcenés qu'on a vus depuis sur la scène. On reproche à cette pièce de couronner le crime, au lieu de le conduire à l'échafaud :

Ille necem sceleris pretium tulit, hic diadema.

Rotrou imita dans cette tragédie celle de l'espagnol François de Roxas, intitulée *On ne peut être père et Roi*. On trouve quelques-unes des pièces de Rotrou dans le théâtre français, Paris, 1737, 2 vol. in-12. Il est difficile de trouver réunies les 36 pièces de ce poëte, dont les moins communes sont celles qui n'ont pas été imprimées in-4°. La plus rare de toutes est l'*Hypocondriaque*, 1631, in-8°. Voici le nom des autres pièces qui n'ont point été relatées dans le cours de cet article. *La Bague de l'Oubly*, 1635, in-8°. *Diane*, 1635, in-8°. *Cléagenor et Doristée*, 1635, in-8°. *L'Heureuse Constance*, 1636, in-4°. *Hercule mourant*, 1639, in-4°. Les *Menechmes*, 1636, in-4°. Les *Occasions perdues*, 1636, in-4°. L'*Heureux naufrage*, 1638, in-4°. *Celiane*, 1637, in-4°. La *Pélerine amoureuse*, 1637, in-4°. Le *Filandre*, 1637, in-4°. *Agezilan de Colchos*, 1637, in-4°. L'*Innocente infidélité*, 1637, in-4°. La *Clorinde*, 1637, in-4°. Les *deux Pucelles*, 1639, in-12. *Amélie*, 1638, in-4°. Les *Sosies*, 1638, in-4°. La *Belle Alphréde*, 1639, in-4°. *Crisante*, 1640, in-4°. Les *Captifs* ou les *Esclaves*, 1640, in-4°. *Laure persécutée*, 1639, in-4°. *Amarillis*, 1653, in-4°. *Iphigénie*, 1641, in-4°. *Clarice*, ou l'*Amour constant*, 1643, in-4°. *Bélisaire*, 1644, in-4°. *Clélie*, ou le *vice-roi de Naples*, 1646, in-4°. La *Sœur*, 1647, in-4°. *D. Bernard Cabrère*, 1648, in-4°. *D. Lope de Cordoue*, 1652, in-4°.

ROTTENHAMER (Jean), peintre, né à Munich en 1564, imita la manière du Tintoret. Ses petits *tableaux* sur cuivre et ses *tableaux* d'histoire sont estimés.

* ROUARIE (Armand Tuffin, marquis de la), gentilhomme breton, officier dans les gardes françaises avant la révolution, débuta dans le monde par des dissipations et des désordres, fit la guerre sous Rochambeau en Amérique, et s'y distingua. Re-

venu en France dès les premiers temps de la révolution, il se déclara pour la noblesse et les parlemens, fut l'un des douze députés bretons envoyés auprès du roi en 1788, et mis à la bastille à cette occasion. Devenu, en 1789, l'un des champions de la noblesse bretonne, il provoqua sa résistance et son refus d'envoyer des députés aux états-généraux. Né pour être chef de parti, il conçut le plan d'une association bretonne contre les principes et les progrès de la révolution, et il partit en 1791 pour Coblentz, où son plan fut approuvé par les princes, frères de Louis XVI, qui lui donnèrent une commission pour soulever sa province. La Rouarie devint dès-lors l'ame et le chef de la confédération bretonne. Son plan consistoit à insurger à la fois la Bretagne, l'Anjou et le Poitou, pour se rendre maître des deux rives de la Loire. Plein de cette idée, il fit des réglemens militaires et civils, rassembla les conjurés dans son château, distribua des commissions de la part des princes; et se prépara à lever l'étendard de la contre-révolution au moment où les troupes coalisées attaquoient les frontières du nord; mais ses projets ayant été dévoilés au comité de sûreté générale de l'assemblée législative, La Rouarie fut bientôt recherché et contraint de se dérober aux poursuites des patriotes. Loin de se laisser abattre, et toujours infatigable, il couroit sans cesse de château en château, de comité en comité, pour ranimer son parti, et n'attendoit plus que le signal pour éclater. La journée du 10 août, les ordres contradictoires des princes et le mauvais succès de la campagne de 1792 renversèrent ses espérances, et ajournèrent au mois de mars l'exécution de son plan. Forcé de passer l'hiver sans rien entreprendre, errant, fugitif, sa santé s'altéra sensiblement: il éprouva bientôt le besoin du repos, et se réfugia au château de Laguyomarais. Après quatorze jours de maladie, il expira le 30 janvier 1793. Son cadavre, enterré mystérieusement dans un bois voisin, fut exhumé par les ordres de Morillon, que le conseil exécutif avoit envoyé en Bretagne pour déjouer la conjuration. Cet agent parvint à faire arrêter une partie des associés de La Rouarie. La mort de ce chef et la découverte de ses papiers dans le jardin la Fosse-Engant firent avorter l'insurrection qui éclata dans les premiers jours de mars, et qui n'eut de succès que sur la rive gauche de la Loire. Le parti des chouans qui s'organisa vers la fin de la même année se composa des élémens de celui de La Rouarie. M. A. Beauchamp, dans son *Histoire de la Guerre de la Vendée*, 3 vol. in-8°, a inséré une note pompeuse et apologétique de la vie et du caractère de La Rouarie; mais on sait à quoi s'en tenir sur tous ces éloges de parti.

ROUAULT. *Voyez* GAMACHE.

† ROUBAUD (N.), embrassa l'état ecclésiastique. Ses *Nouveaux Synonymes Français* qui parurent en 1785, 4 vol. in-8°, lui donnèrent une réputation méritée et le placèrent à côté de l'abbé Girard. On lui reproche cependant quelquefois de l'obscurité et des rapprochemens pénibles. Ce grammairien est mort vers la fin du 18e siècle.

† ROUBO (André-Jacques), menuisier de Paris, mort dans cette ville en 1791, à 52 ans, se distingua de bonne heure parmi les

artistes qui connoissoient le mieux les secrets de la construction et de la mécanique. L'académie des sciences le chargea, quoique très-jeune encore, du traité sur la menuiserie, l'un des meilleurs de la collection des arts et métiers. La coupole de la halle aux blés qu'il exécuta avec autant de précision que de délicatesse; le berceau qui sert de converture à la halle aux draps, et le grand escalier de l'hôtel de Marbeuf, prouvèrent que Roubo excelloit dans la pratique aussi bien que dans la théorie de son art. Cet artiste se complaisoit dans sa médiocre fortune. Au temps de la formation de la garde nationale, ayant été nommé lieutenant, il perdit sa santé au champ de la fédération, la nuit du 14 juillet 1790, et depuis ce moment il ne fit que languir.

† ROUCHER (J. A.), homme de lettres, né à Montpellier le 22 février 1745. Une ame ardente, une imagination vive le firent poète; ses vertus privées le rendirent bon époux et bon père. Il se montra d'abord partisan d'une révolution qui sembloit amenée par la philosophie; mais indigné des atrocités qui l'accompagnèrent, il eut le courage de la blamer et d'encourir la haine de ceux qui en étoient les auteurs. Après avoir souvent échappé aux coups de divers assassins apostés pour lui ôter la vie, il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Le jour de son exécution, il fit faire son portrait, et écrivit au bas les vers suivans adressés à sa femme et à ses enfans:

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinoit cette image,
On dressoit l'échafaud, et je pensois à vous.

Roucher périt avec courage à la fin de juillet 1794, après avoir vu immoler trente-sept victimes qui partagèrent au même instant son funeste sort. Ses principaux écrits sont, I. *Les Mois*, poëme en douze chants, 1780, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12. Peu d'ouvrages de ce genre ont eu plus de succès et de défaveur. Proné avec enthousiasme lorsqu'il n'étoit encore connu que par des lectures particulières, il fut vivement censuré lorsqu'il a été imprimé. Il en résulte qu'il offre, comme la plupart des poëmes aussi considérables, de grands défauts et quelques beautés. Les défauts ont été indiqués par La Harpe. « Le plus capital de tous, a-t-il dit, c'est qu'il n'a ni sujet, ni marche, ni intérêt. Ce vice mortel est celui qui se fait sentir d'abord à tous les lecteurs, parce qu'il n'y en a pas un qui ne veuille être attaché, occupé ou intéressé, il n'importe comment, et que personne ne résiste à l'ennui. Or, quoi de plus ennuyeux que douze chants isolés, ne tenant en rien l'un à l'autre, ne menant à rien, et n'offrant souvent que des lieux communs. Cet inconvénient seroit peut-être insurmontable, même en supposant le talent d'écrire dans le plus haut degré; mais que sera-ce si l'auteur, dénué d'idées et de goût, ne sait ni choisir ni classer les objets, ni fuir les détails? Que sera-ce, si, sous prétexte de varier l'harmonie de nos vers, il la détruit à tout moment en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rhythme qui leur est essentiel? Que sera-ce, si violant toutes les lois du langage, ainsi que celles de l'harmonie poétique, il prend des solécismes pour d'heureuses hardiesses, et une enflure monotone pour de la force et de la

verve ? » Les beautés de ce poème sont des descriptions très-bien faites, des images douces, soit dans la peinture des jouissances champêtres, soit dans celle des phénomènes de la nature. On doit distinguer les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, les amours du cheval, l'éloge des fables de l'ancienne mythologie, la veillée de village, le dégel. II. *Traduction* des Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, par l'Anglais Smith. La quatrième édition de cet excellent Traité d'économie politique a paru en 1795, 4 vol. in-8°, dont un de notes par Condorcet. Le style du traducteur est clair, exact, bien assorti à l'original. III. *Poésies fugitives* et *Lettres* depuis la mort de l'auteur, 2 vol. in-8°. Roucher a laissé manuscrits plusieurs chants d'un poème dont le sujet est *Gustave-Wasa* arrachant la Suède à l'horrible tyrannie de Christiern.

ROUE (Claude de la), religieux dominicain, né à Lyon, devint savant dans les langues anciennes. Il fit imprimer en 1623 un ouvrage mystique et curieux, intitulé *La Tourterelle gémissante sur Jérusalem.*

† ROUELLE (Guillaume-François), né au village de Mathieu, à deux lieues de Caen, le 15 septembre 1703 : après avoir étudié dans cette ville et avoir épuisé les ressources qu'elle pouvoit fournir, il en vint chercher de nouvelles dans la capitale ; et par un travail assidu se mettant bientôt à même de choisir entre les différentes branches de la médecine, qu'il avoit également bien cultivées. La chimie, pour laquelle Rouelle se trouvoit un goût plus décidé, le détermina pour la pharmacie ; et ses progrès furent tels, qu'en peu d'années il se trouva en état d'ouvrir des cours particuliers qui lui valurent, en 1742, la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi, et en 1744, il fut reçu membre de l'académie des sciences. C'est dans le sein de cette société qu'il lut différens mémoires qui nous restent de lui, et qui prouvent l'étendue de ses connoissances. Plusieurs années avant que personne eût écrit sur les grands phénomènes de la géologie, Rouelle en développoit les principes à un grand nombre d'auditeurs avec cette chaleur, cet enthousiasme qu'inspirent les grandes choses à l'homme de génie qui s'en est pénétré. Ces idées sublimes ouvrirent une nouvelle carrière, et sont devenues un germe fécond qu'il a transmis comme héritage à ses nombreux disciples : et c'est sur-tout par ce qu'ils ont fait qu'on peut juger de la reconnoissance que les sciences naturelles lui doivent. C'étoit l'opinion de Vicq-d'Azir, lorsqu'après avoir fait l'histoire des premiers pas de la chimie, et avoir rappelé ce que cette science doit aux travaux de Beecher et de Stahl, ce professeur célèbre s'exprimoit ainsi : « L'impulsion donnée s'affoiblissoit de jour en jour, lorsqu'un génie bouillant et hardi réchauffa toutes les têtes du feu de son enthousiasme, et devint le chef d'une école dont le souvenir honorera son siècle et sa patrie. On venoit de toutes parts se ranger parmi ses disciples. Son éloquence n'étoit point celle des paroles ; il présentoit ses idées comme la nature offre ses productions, dans un désordre qui plaisoit toujours, et avec une abondance qui ne fatiguoit

jamais. Rien ne lui étoit indifférent : il parloit avec intérêt et chaleur des moindres procédés, et il étoit sûr de fixer l'attention de ses auditeurs, parce qu'il l'étoit de les émouvoir. Lorsqu'il s'écrioit : Ecoutez-moi, car je suis le seul qui puisse vous démontrer ces vérités, on ne reconnoissoit point dans ce discours les expressions de l'amour-propre, mais les transports d'une ame exaltée par un zèle sans bornes et sans mesure. Il écrivit peu ; mais il inspira des écrivains : on recueillit ses pensées ; il fit jaillir de toutes parts les étincelles de l'émulation ; il féconda, il multiplia le germe des talens, et fut le père de tous les chimistes modernes. » Telle fut en effet l'influence que Rouelle exerça sur l'esprit de son siècle. Nommé successivement à des places importantes, chargé de missions délicates, il vit constamment accroître sa réputation. Sa vie entière étoit consacrée à l'avancement de la science ; mais la foiblesse de son tempérament ne put résister long-temps aux nombreux travaux qui lui étoit confiés ; il se retira au village de Passy, où il succomba aux maux qui l'accabloient, le 3 août 1770. Il a laissé en manuscrit des *Leçons de Chimie*. Rouelle eut un frère, Hilaire Marin, qui suivit avec distinction la même carrière que lui : l'analyse animale et végétale lui doit quelques découvertes et de nombreux travaux ; il est connu dans les sciences sous le nom de ROUELLE le jeune. Il succéda à son frère dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi, et mourut à Paris le 2 avril 1779, à l'âge de 61 ans.

I. ROVÈRE (François-Marie de la), neveu du pape Jules II, fut très-cher à son oncle, jaloux du lustre et de l'agrandissement de sa maison. Ce pontife fit épouser à son frère la fille du duc d'Urbin, et fit adopter son fils François-Marie par le dernier duc d'Urbin, de la maison de Montefeltro. François-Marie, politique et guerrier comme son oncle, se signala par des talens; mais ayant excité la haine et l'envie, il fut empoisonné le 21 septembre 1538, à 48 ans. Son épouse, Eléonore-Hippolyte de Gonzague; princesse vertueuse, adorée de son époux qu'elle aimoit tendrement, partagea toutes les traverses que Léon X, ennemi personnel des Rovère, lui fit essuyer. Elle mourut en 1570, avec le chagrin de voir son fils Guidobaldo dépouillé de l'état de Camerino par Paul III, qui en enrichit ses neveux. Guidobaldo avoit eu cet état par son mariage avec l'héritière de la maison de Cibo. Comme son père s'étoit acquis un nom par les armes, et qu'il partageoit sa gloire et son courage, il fut capitaine des armées de Philippe II en Italie. Il mourut en 1574. Son petit-fils, Frédéric Ubaldo, mort en 1623, ne laissa qu'une fille, Victoire, mariée à Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane. Cette princesse mourut en 1694, à 72 ans ; mais elle ne lui porta pas en dot le duché d'Urbin, qui retourna au saint siége. Les historiens varient beaucoup sur l'origine des La Rovère. Onuphre Panvini fait remonter leur ancienneté jusqu'en 700 ; mais Fregose, mieux instruit, dit que Sixte IV, le premier pape de cette famille, devoit le jour à un pêcheur. Bernard Justiniani, de Venise, en le haranguant ne craignit point de lui dire « qu'il falloit considérer non sa naissance, mais son mérite qui l'avoit

élevé sur le trône pontifical. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'étoit pas de l'illustre maison des La Rovère de Turin... *Voyez* le premier livre de l'Histoire du président de Thou.

† II. ROVÈRE (Jérôme de la), *ou* DU ROUVRE, en latin *Ruvereus* ou *Roboreus*, de la famille des La Rovère de Turin, sa ville natale, fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine en 1564. Il n'avoit que dix ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil latin de ses *Poésies Héroïques et Lyriques*, qui étant devenues fort rares, furent réimprimées à Ratisbonne, en 1683, in-8°. Ses vers se distinguent par la pureté, l'imagination et la facilité. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

† III. ROVÈRE (Joseph-Stanislas de), fils d'un aubergiste très-riche de Bonnieux dans le comtat Venaissin, reçut une éducation honnête, et y joignit de l'esprit naturel et beaucoup d'adresse. Après avoir enté sa famille sur celle de Rovère-de-St.-Marc, éteinte depuis long-temps, il prit le titre de marquis de Fonvielle, et devint ensuite officier dans les gardes du pape. Il intrigua pour se faire nommer député de la noblesse aux états-généraux en 1789, comme noble. N'ayant pu réussir, il parvint à se faire nommer député à la convention nationale, en prouvant qu'il n'étoit pas noble et que son père étoit marchand boucher : ses principes favorisèrent l'anarchie et la dévastation des départemens. D'après son rapport, le général Montesquiou fut décrété d'accusation. Ennemi du parti de la Gironde, il contribua à sa proscription ; mais craignant bientôt de devenir la victime de Robespierre, il se déclara contre lui dès qu'il le vit attaqué, et se prononça avec force contre les partisans de la terreur, dont il avoit jusque-là suivi la bannière. Les jacobins n'eurent point alors d'adversaire plus animé à leur destruction. Accusé par ses ennemis de s'être vendu aux puissances étrangères, et d'avoir cherché à les servir en embrassant successivement tous les partis, il fut décrété d'arrestation, et ensuite déporté à Cayenne dans la révolution du 18 fructidor. Il mourut dans son exil le 11 septembre 1798. Souple, adroit, insinuant, il ne lui manqua pour jouer un des premiers rôles dans la révolution que moins d'indécision et plus de courage.

* ROVERELLI (Jean-Antoine), docteur ès arts et en médecine dans le 16e siècle, né à Bologne, a composé un Traité de la vérole, qu'il fit imprimer sous ce titre : *Tractatus de morbo qui vulgò gallicus appellatur* Cypris, 1537, in-8°.

† ROUGEMONT (François), né à Mastricht en 1624, se fit jésuite et alla en qualité de missionnaire à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin chargé de chaînes, et de là à Canton où il fut détenu dans une horrible prison avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut en 1676. Il s'étoit concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa

prison de Canton : *Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam... Christianæ religionis prospera, adversaque*, etc. Louvain, 1673, in-12. Cette histoire, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise. Il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalbaes, sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4°.

I. ROUILLÉ (Guillaume le), jurisconsulte célèbre, né à Alençon, en 1494, de Louis le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connoître avantageusement de Françoise d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon ; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois, beaucoup de réputation entre autres d'un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-folio, et qui fut réimprimé en 1539, et très-bien accueilli : il donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : Le *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers en 1546, in-8°, réimprimé à Paris en 1551 ; et une pièce de vers qui a pour titre : Les *Rossignols du Parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

† II. ROUILLÉ (Guillaume), célèbre imprimeur de Lyon, qui florissoit dans le 16e siècle, est auteur du *Promptuaire des Médailles*, en latin, français et espagnol. La première partie contient les portraits des grands hommes ; et la seconde, des médailles : on prétend que l'une et l'autre sont peu exactes. Ce livre parut à Lyon en 1553, in-4°.

III. ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire romaine* du P. Catrou, en 21 vol. in-4° : compilation boursouflée à laquelle le P. Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli. Il eut aussi quelque part à la révision et à l'édition des *Révolutions d'Espagne* que le P. d'Orléans avoit laissées imparfaites. Il avoit travaillé au Journal de Trévoux depuis 1733 jusqu'en 1737. La seconde *Lettre* de l'examen du Poëme de Racine sur la Grace est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris le 17 mai 1740.

ROUILLET (Claude), né à Beaune en Bourgogne, publia, dans le milieu du 16e siècle, plusieurs pièces de Poésie latine et une tragédie française,

Philanire, en vers libres, avec des chœurs, représentée et imprimée en 1563.

IV. ROUILLIÉ DU COUDRAY (N....), conseiller d'état, mort au milieu du siècle dernier, avoit une bibliothèque rare, dont il légua à celle du roi un manuscrit précieux, intitulé *Registre de Philippe-Auguste*.

* ROUJON, prêtre du diocèse de Mende. En 1720 la peste s'introduisit dans le Gévaudan par le transport des laines de Smyrne qu'on y apportoit des ports de Marseille. Cette terrible contagion étendit ses ravages presque sur tout ce pays; et ce ne fut que vers la fin de 1722 qu'elle cessa. Dans ces temps de calamité, cet ecclésiastique rivalisa de zèle avec son évêque, M. Baglion de la Salle, qui, comme M. de Belzunce à Marseille, s'exposa à Mende, sans crainte, pour porter des secours spirituels et temporels à ses diocésains. On a de M. Roujon un écrit qu'il publia sous le titre de *Réflexions, Consolations et Prières sur les afflictions présentes, avec les états des précautions, préservatifs et parfums, dont on peut se servir dans les villes et lieux attaqués de la contagion*. 1 vol. in-12, Mende, 1722.

* ROUJOUX (Paul Valentin du) né à Reims, l'un des théologaux de l'église cathédrale de La Rochelle, a donné *Tractatus de Religione in genere et in specie considerata*. Reims, 1755, 2 vol. in-8°.

ROULLAR (Antoine), de Lyon, publia en 1584 les *Facétieux devis de* 106 *Nouvelles*.

I. ROULLET (Jean-Louis), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie; et dans tous ces endroits il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talens ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses *ouvrages*, sur-tout pour la correction du dessin, pour l'élégance et la pureté de son burin. La fortune se présenta plusieurs fois à lui; mais il refusa constamment ses faveurs qui auroient gêné sa liberté. Il mourut à Paris en 1699.

II. ROULLET (le bailli du), mort au mois d'août 1786, se fit connoître par les poëmes lyriques d'*Iphigénie en Aulide* et d'*Alceste*, qui facilitèrent au célèbre Gluck le moyen de faire valoir les sons mâles de sa musique. Le dialogue entre *Agamemnon* et *Achille* de la tragédie d'*Iphigénie* est digne de Racine. Il a une noblesse et une rapidité qui produiront toujours un grand effet. L'opéra d'*Alceste* est imité de celui de l'Italien Calsabigi. Le bailli du Roullet, attaché aux bons principes, avoit du goût, il prétendoit, avec raison, que la décadence des arts venoit du défaut d'enthousiasme et des prétentions à l'esprit. « Celui, disoit-il, qui essaie de tout peindre, ressemble à un enfant qui voudroit amasser toutes les coquilles qui sont au bord de la mer. »

ROULLIARD (Sébastien), avocat parisien, plus connu dans la république des lettres

que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans et singuliers. Les principaux sont : *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8°. II. *Histoire de l'Eglise de Chartres*, in-8°. III. La *Magnifique Doxologie du Fétu*, in-8°. IV. Les *Gymnopodes* ou *de la nudité des pieds*, in-4°. V. *Li Hungs en Santerre*, in-4°. VI. *Histoire de Melun*, in-4°. VII. *Priviléges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8°. VIII. *Le lumbrisage de Nicodème Aubier, Scribe, soi-disant le Ve Evangéliste et Noble de quatre races*. IX. Des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut en 1639. C'étoit un assez mauvais écrivain en vers et en prose.

* ROUPERT (Louis), orfévre du 17e siècle, né à Metz, et mort à Paris, où il étoit venu s'établir, excella dans la gravure au burin : ses *ouvrages* sont encore pris pour modèles par ceux qui gravent sur métaux. On peut se faire une idée de son talent par quelques planches qu'il a composées, et où sont représentés, avec élégance, tous les ornemens de bijouterie.

† ROUQUET (N.), né à Genève au commencement du siècle, mort en 1758, se distingua dans la *peinture* en émail, et il a écrit *Etat des arts en Angleterre*, Paris, 1755. *L'Art nouveau de la peinture en fromage ou en ramequin*, 1769.

ROURIK, pirate de la mer Baltique, aborda avec ses compagnons chez les Russes, et leur apporta la paix et la servitude. Il bâtit la ville de Ladoga, qu'il quitta ensuite pour se fixer à Novogorod, qu'il fortifia d'un rempart de terre et de bois. Rourik dompta plusieurs fois ses sujets rebelles, et tua de sa propre main Vadim, leur chef. Non content d'avoir vu tomber sous ses coups un grand nombre de Russes, il livra à l'échafaud tous ceux dont il craignit encore les mouvemens. Il mourut en 879, après un règne de 17 ans, ne laissant qu'un fils en bas âge, nommé Igor.

* ROUSE (Jean), antiquaire anglais, auquel on doit, I. Les *Antiquités de Warwick*. II. Une *Chronique des rois d'Angleterre*. III. Une *Histoire des deux universités*. Il étoit né à Warwick, et mourut en 1491. On dit qu'il exerça la *peinture* avec quelque succès.

† I. ROUSSEAU (Jacques, peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son grand art à peindre l'architecture et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Un voyage en Italie, et la connoissance qu'il fit du fameux Herman Suanefeld, ne contribuèrent pas peu à augmenter ses talens. Louis XIV, informé de son mérite, le chargea de décorer la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où se jouoient les opéras de Lulli. Il fut reçu membre de l'académie de peinture en 1662, et en fut exclus quelque temps comme calviniste; mais ayant embrassé la religion catholique, il y rentra. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit de ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air; cependant ce qui a été conservé suffit pour

faire admirer la beauté de son génie, l'éclat et l'intelligence de son coloris. Milord Montaigu, renommé par son amour pour les beaux arts, associa Rousseau au travail de La Fosse et de Monnoyer, pour embellir son hôtel à Londres. Ce maître a aussi excellé à toucher le paysage. Il mourut à Londres en 1693.

† II. ROUSSEAU (Jean-Baptiste), fils d'un cordonnier de Paris, naquit le 6 avril 1671, d'un père qui lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avoit à peine 20 ans qu'il étoit déjà recherché par les personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepeaux, ambassadeur de France en Danemarck. Le maréchal de Tallard le choisit ensuite pour son secrétaire lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremont, philosophe aimable et ingénieux, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit ensuite auprès de lui. Le poète le suivoit par-tout, vivant tranquille au milieu de la grandeur, cultivant les Muses à la cour, et négligeant la fortune dans le sein des finances. En vain Chamillart lui offrit une direction des fermes générales en province; il ne voulut jamais l'accepter. Il étoit au comble de la gloire; mais une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent étoit alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Mothe et Rousseau étoient les chefs de ce parnasse, lorsque l'opéra d'Hésione vit le jour en 1708. Rousseau fit sur un air du prologue de cet opéra cinq couplets contre les auteurs des paroles, de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croit être incontestablement de ce poète, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et la débauche peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Rousseau fut soupçonné. On observa que les victimes immolées dans les couplets étoient précisément les personnes qu'il haïssoit le plus. Mais il étoit impossible qu'on portât un jugement certain sur cette funeste affaire; parce que, d'un autre côté, on savoit que Rousseau avoit des ennemis violens, qu'il devoit autant à l'envie qu'inspiroient ses talens qu'à son esprit satirique. Ce poète n'eût peut-être pas été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il étoit l'auteur des couplets. Mais non content de vouloir paroître innocent, il voulut que le géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusoit. Guillaume Arnould, jeune savetier d'un esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce savetier déposa que Saurin lui avoit remis les couplets, et les avoit donnés à un petit décrotteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau vouloit accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de

celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avoit donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes, et Rousseau fut banni à perpétuité du royaume, non seulement comme suborneur de témoins, mais comme auteur et distributeur des vers impurs et satiriques qui sont au procès. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau s'étoit déjà retiré en Suisse, où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du Corps Helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. Ce fut à Soleure qu'il publia la première *édition* de ses OEuvres. Il se donna dans la préface pour un homme du monde qui n'avoit fait des vers que par amusement, et qui étoit devenu auteur sans s'en apercevoir. « Voici enfin, dit-il, le petit nombre d'ouvrages qui m'ont donné, malgré moi, la qualité d'auteur. On trouva, dit un noble, cette vanité intolérable dans le fils d'un cordonnier qui avoit passé une partie de sa vie à faire des opéras et des comédies pour subsister; mais on n'en goûta pas moins les beaux morceaux que cette édition renfermoit. Le comte du Luc ayant été nommé plénipotentiaire pour la paix qui fut conclue à Bade en 1714 avec l'empereur, Rousseau l'y accompagna. Un jour qu'on s'entretenoit familièrement chez le prince Eugène, quelqu'un dit qu'il venoit de l'hôtel du comte du Luc, où Rousseau avoit récité de très-jolis vers qu'il avoit composés presque à l'instant « Quoi! s'écria aussitôt le prince, nous avons ce grand poëte! Il m'a donné l'occasion, ajouta-t-il tout de suite, de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la malheureuse affaire de Denain que je lus son *Ode à la Fortune;* j'y trouvai mon portrait au naturel dans cette strophe :

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour :
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le heros s'évanouit.

Après cet entretien, le prince Eugène marqua un grand désir de voir Rousseau, qu'il goûta au point de se l'attacher et de l'emmener avec lui à Vienne. Rousseau ne conserva que trois ans les bonnes graces du héros. Il les perdit pour avoir eu part à quelques chansons que le comte de Bonneval composa sur une des maîtresses de ce prince, qui avoit ses foiblesses comme la plupart des grands hommes. Cette disgrace, que ses partisans et ses adversaires ont attribuée à des causes bien différentes, obligea Rousseau de quitter la cour de Vienne et de se retirer à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau l'avoit connu au collége de Louis le Grand, et avoit admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connoissance qui pouvoit lui être si utile; il lui faisoit hommage de toutes ses productions. Rousseau, flatté de ces déférences, l'annonçoit comme un homme destiné à faire un jour la gloire de son siècle. L'auteur de la Henriade ne cessa de le consulter sur ses essais, de lui prodiguer les plus grands éloges; et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voient malheureusement à Bruxelles, et la haine

la plus amère entre dans le cœur de l'un et de l'autre. Quelle en fut l'origine ? Ce fut, suivant Rousseau et ses partisans, la lecture que lui fit Voltaire de l'Epître à Julie, aujourd'hui à Uranie. Cet ouvrage lui fit horreur; il lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ses reproches, tint des discours indignes contre celui qui les lui avoit faits. Voilà ce que dit Rousseau. Mais ses adversaires et les amis du poète qu'il décrie, le soupçonnèrent, peut-être témérairement, d'employer des personnalités, parce qu'il se croyoit offusqué par la gloire de son rival. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces deux hommes célèbres aient voulu inspirer au public un mépris qu'ils n'avoient pas l'un pour l'autre, et anéantir dans leur cœur une estime qu'ils y sentoient malgré eux. Rousseau, depuis sa brouillerie avec Voltaire, le peignit comme un fou, comme un écrivain sans goût et sans jugement, qui devoit tous ses succès à une mode qui passeroit; comme un poète inférieur à Lucain et très-peu supérieur à Pradon. Voltaire le traita encore plus mal. Rousseau n'étoit, selon lui, qu'un plagiaire habile, qui savoit rimer et ne savoit pas penser; qui n'avoit que le talent d'arranger des mots et qui même avoit perdu ce talent dans les pays étrangers. Il lui disoit dans une pièce de vers peu connue;

Aussitôt le dieu qui m'inspire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avoient déshonorés tes mains;
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnasse et du monde,
Enseveli dans tes venins.

De quelque considération que Rousseau jouît à Bruxelles, il ne pouvoit oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il vouloit être rappelé, non à titre de grace, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour s'en consoler il voyagea. En 1721 il passa en Angleterre, et fit imprimer à Londres le *Recueil de ses OEuvres*, 2 volumes in-4°. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Cet illustre infortuné parvenu à l'âge où les biens de la fortune sont les plus nécessaires, ne subsista plus que des secours de quelques amis. La généreuse amitié de Boutet, notaire à Paris, prévint dans tous les temps ses besoins. Il trouva une autre ressource dans le duc d'Aremberg qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de quinze cents liv.; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes graces de son illustre bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier dans un journal que Voltaire l'avoit accusé auprès du duc d'Aremberg d'être l'auteur des *couplets* pour lesquels il avoit été banni de France. Voltaire, qui auroit dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce prince qui priva Rousseau de la table et du logement qu'il lui accordoit. Il voulut cependant lui faire compter encore la pension de 1500 livres; mais Rousseau la refusa. «Je l'acceptois avec plaisir, dit-il à l'intendant de ce seigneur, quand je me flattois d'être l'ami de M. le

duc; à présent que je sais à quoi m'en tenir, je ne dois pas la recevoir. » La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrace, un séjour insupportable. Le comte du Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruits de ses chagrins, le firent venir sécrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau avoit publié quelque temps auparavant deux *Epîtres* nouvelles : l'une au P. Brumoi sur la tragédie; l'autre à Rollin sur l'histoire. Il avoit espéré, dit-on, que l'Epître à Brumoi lui donneroit les suffrages de tous les jésuites, et que celle qu'il adressoit à Rollin feroit agir pour lui tous les jansénistes. Il avoit composé aussi une *Ode* à la louange du cardinal de Fleury, au sujet de la paix : ode qui fut bien accueillie, quoiqu'inférieure à ses premiers ouvrages. Il sembloit que son retour à Paris ne devoit éprouver aucun obstacle; cependant il en éprouva, et on ne put même lui obtenir un sauf-conduit pour un an. On prétend que Rousseau avoit irrité des personnes puissantes par une allégorie intitulée le *Jugement de Pluton*, dans laquelle il représentoit un de ses principaux juges que Pluton faisoit écorcher et dont il étendoit sa peau sur un siége. Cette satire, jointe aux manœuvres secrètes de ses ennemis, rendit inutiles les tentatives de ses amis. Après trois mois de séjour à Paris, il retourna à Bruxelles le 3 février 1740, et y mourut le 17 mars 1741 dans de grands sentimens de religion. Avant de recevoir le viatique, il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des horribles *Couplets* qui avoient empoisonné sa vie. Cette protestation est aux yeux de bien des gens une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français :

Ci gît l'illustre et malheureux Rousseau;
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Rousseau s'étoit fait lui-même celle-ci, selon M. de La Place :

Des mœurs de cet auteur qu'on peignit si malin,
Passant, le jugement en deux mots tu peux faire;
Il avoit pour amis Rouillé, Brumoi, Rollin;
Il eut pour ennemis Lenglet, Saurin, Voltaire.

Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, impie, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un ami fidele et reconnoissant, comme un homme religieux. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Ceux qui voudront connoître plus particulièrement ce grand poète, pourront consulter le Dictionnaire de Chaufepié, écrivain aussi exact qu'impartial, qui tâche de donner une idée juste de son caractère. Il paroît, par ce qu'il dit, que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. Nous croyons qu'on peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. (*Voyez* HOUDARD.) Quel besoin auroit eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? Elle relevoit son mérite... M. Séguy, attaché à M. le prince de La Tour-Taxis, a donné une belle édition de ses *Œuvres*, conformément aux intentions que

le poète lui avoit marquées. Cette édition, publiée en 1743 à Paris, en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme, I. Quatre livres d'*Odes*; le premier contient des *Odes sacrées*, tirées des Psaumes. « Rousseau, dit Fréron, réunit en lui Pindare, Horace, Anacréon et Malherbe. Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais surtout quelle expression inimitable! Ses vers sont achevés autant que les vers français peuvent l'être. » En général Rousseau n'a rien fait de médiocre dans le genre lyrique. Toutes ses odes ne sont pas cependant égales. Les plus belles sont celles qu'il a adressées au comte du Luc, à Malherbe, au prince Eugène, à Vendôme, aux princes chrétiens; les Odes sur la mort du prince de Conti, sur la bataille de Péterwaradin; enfin l'Ode à la Fortune, malgré quelques stances foibles. Il y a de la grace dans l'Ode à une Veuve; dans les Stances à l'abbé de Chaulieu, dans celles qui sont adressées au Rossignol; dans les Odes au comte de Bonneval, à M. Duché et au comte de Sinzindorf; et l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre, auquel son génie sembloit se prêter avec peine.... II. Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fonds de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animoient. La colère le jette dans le paradoxe. S'il est égal à Horace dans ses Odes, il lui est bien inférieur dans ses Epîtres. Il y a beaucoup plus de philosophie dans celles du poète romain. Quoi de plus ridicule d'ailleurs que cette recherche d'expressions marotiques, et de termes moins énergiques qu'extraordinaires? Combien de copies detestables a faites un tel original! III. Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce style pittoresque, ces tours heureux, ces graces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. « J'avoue, dit La Harpe, que je trouve les Cantates de Rousseau plus véritablement lyriques que ses odes, quoiqu'il s'élève davantage dans celles-ci. Je ne vois dans ses Cantates que des images fortes ou gracieuses. Il parle toujours à l'imagination, et il n'est jamais ni verbeux ni prolixe. Dans ses Odes au contraire, même les plus belles, il y a toujours des strophes qui languissent, des idées trop délayées, des vers d'une foiblesse inexcusable. » IV. Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paroissent forcées. V. Des *Epigrammes*, qui l'ont mis au-dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avoient inspirées, quoiqu'elles portent l'empreinte du génie comme les autres. (*Voyez* ORLÉANS, n°. VIII.) VI. Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de délicatesse et de dignité. On y distingue deux

Eglogues imitées de Virgile. VII. Quatre *Comédies* en vers : le *Flatteur*, dont le caractère est très-bien représenté, les *Aveux chimériques*, pièce qui eut beaucoup moins de succès, quoiqu'elle offre d'assez bonnes tirades ; le *Capricieux* et *la Dupe de soi-même*, pièces d'un très-foible mérite. VIII. Trois *Comédies* en prose : le *Café*, la *Ceinture magique*, et la *Mandragore* (*voyez* Machiavel,) qui ne valent pas mieux. Le théâtre n'étoit pas son élément, et il avoit l'esprit plus propre à la satire qu'à la comédie. (*Voyez* Tristan, nº I.) IX. Un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a un recueil plus considérable en cinq volumes. Ce dernier recueil a fait à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paroît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une ame élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y voit encore qu'il étoit lié avec des personnes d'un grand mérite et d'une probité rare : avec l'abbé d'Olivet, Racine le fils, les poètes La Fosse et Duché, le célèbre Rollin, Le Franc de Pompignan, etc., etc. On y trouve d'ailleurs des anecdotes et des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui feroit tort, si les auteurs devoient répondre des sottises qu'on met sous leurs noms ; c'est son *Porte-feuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil plusieurs pièces qui sont de Rousseau ; mais il faut moins l'en blâmer, que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avoit condamnés. On a donné en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *Œuvres choisies*, en un vol. in-12, petit format. Son portrait a paru en 1778, gravé d'après le célèbre Aved, son ancien ami, avec cette devise tirée de Martial : *Certior in nostro carmine vultus erit.* » Ponce-Denis Ecouchard Le Brun a publié les œuvres de J.-B. Rousseau, avec des notes, 1 vol. in-8°. — Un des frères utérins de Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de P. Léon de Saint-Joseph, se fit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris le 30 mars 1750.

† III. ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1712, d'un horloger, coûta la vie à sa mère, et « sa naissance, dit-il, fut le premier de ses malheurs. » Il fut long-temps foible et languissant ; mais son corps se fortifia peu à peu ; son esprit ne tarda pas à donner les plus heureuses espérances. Son père, citoyen de Genève, étoit un artiste instruit, qui, à côté des instrumens de son art, avoit un Plutarque et un Tacite. Ces livres furent de bonne heure familiers au jeune Rousseau, et il montra dès son enfance un esprit penseur et un caractère bouillant. Une étourderie de jeune homme lui fit abandonner la maison paternelle. « Se trouvant fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea, dit-il, de religion pour avoir du pain. » L'évêque d'Annecí (Bernex), auquel il avoit demandé un asile, chargea de son éducation une dame bonne et aimable (Mad. de Warens), qui avoit abandonné, en 1726, une partie de ses biens et la religion

protestante pour rentrer dans l'Eglise catholique. Cette dame généreuse servit de mère, d'amie et d'amante au nouveau prosélyte, qui ne cessa de se regarder comme son fils, et comme un fils chéri. La nécessité de se procurer un état, et peut-être l'inconstance, obligèrent Rousseau de quitter souvent cette tendre mère. Il avoit des talens supérieurs pour la musique. L'abbé Blanchard lui faisoit espérer une place à la chapelle du roi : ce projet manqua, et il fut obligé d'enseigner la musique à Chambéry. Ayant enfin quitté cette ville en 1741, il vint à Paris, et y fut long-temps dans une situation gênée. « Tout est cher ici, écrivoit-il en 1743, et sur-tout le pain. » Quel mot! et à quoi le génie peut-il être réduit! Il commença cependant, en 1743, de sortir de l'obscurité où il avoit été enseveli jusqu'alors. Ses amis le placèrent auprès de M. de Montaign, ambassadeur de France à Venise. Son caractère avoit toujours été, comme il l'avoue lui-même, « une orgueilleuse misanthropie, et une certaine aigreur contre les riches et les heureux du ce monde. La mésintelligence se mit bientôt entre l'ambassadeur et son secrétaire. De retour à Paris, la place de commis qu'il obtint chez un fermier-général, homme d'esprit (Dupin), lui donna quelque aisance, et il s'en servit pour aider madame de Warens, sa bienfaitrice. Rousseau n'avoit fait alors que des vers très-médiocres, imprimés dans le Mercure, et on ne pouvoit guère deviner, par sa conversation, la supériorité de son esprit. Enfin, l'année 1750 fut l'époque de sa première apparition sur la scène littéraire. L'académie de Dijon avoit proposé cette question : « *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?* Rousseau voulut d'abord soutenir l'affirmative. « C'est le pont-aux-ânes, lui dit Diderot, alors son ami, prenez la négative, et je vous promets le plus grand succès. » En effet, son Discours contre les sciences parut le mieux écrit, le plus profondément pensé, et l'académie le couronna. On n'a jamais soutenu un paradoxe avec plus d'éloquence ; ce paradoxe n'étoit pas nouveau (*Voy.* AGRIPPA, n° IX.), mais l'auteur lui donna les graces de la nouveauté. Plusieurs adversaires se présentèrent pour attaquer son opinion (*V.* BORDES n° II.) Rousseau se defendit, et de dispute en dispute il se trouva engagé dans la carrière des lettres. Il perdit dès lors en bonheur ce qu'il avoit gagné en célébrité. Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'origine des sociétés*, plein de maximes hardies et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux; qu'ils étoient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime trop l'homme social. Mais si son système est faux, les couleurs dont il l'embellit sont bien brillantes. Ce *Discours*, et sur-tout la *Dédicace* de ce Discours à la république de Genève, sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence dont les anciens seuls nous avoient donné l'idée. Il s'étoit rendu dans sa patrie où il offrit son ouvrage aux magistrats, et où il fut réintégré dans ses droits de citoyen, après avoir abjuré la religion catholique. Mais à peine avoit-il renoncé aux dogmes de l'Eglise romaine, qu'il

alla vivre dans un pays où on les professoit. Il se retira en France, vécut quelque temps à Paris; enfin il alla s'ensevelir dans la solitude, pour échapper à la critique et pour se livrer au régime qu'exigeoit une strangurie dont il étoit tourmenté. C'est une époque importante dans l'histoire de sa vie, parce qu'on lui doit peut-être les ouvrages les plus éloquens qu'il ait composés. Sa *Lettre à d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Genève, écrite dans cette solitude et publiée en 1758, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Ce fut au sujet de cette lettre que madame de Bourdic-Viot dit : « Jusqu'à présent on n'a fait que parler sur les spectacles; mais Rousseau vient de jeter un cri qui retentira dans la postérité. » Cette Lettre si intéressante pour les mœurs en général, et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Rousseau tâchoit de paroître peu sensible à ses outrages; mais dans le fond du cœur il auroit désiré de n'être point brouillé avec un homme qui distribuoit les réputations. « Si M. de Voltaire, écrivoit-il à un de ses amis, revient sincèrement, j'ai déjà les bras ouverts; car de toutes les vertus chrétiennes l'oubli des injures est celle qui me coûte le moins. Point d'avances, ce seroit une lâcheté; mais comptez que je serai toujours prêt à répondre aux siennes d'une manière dont il sera content. » Ce qu'on trouvoit de singulier dans sa lettre à d'Alembert, c'est que cet ennemi des spectacles avoit fait imprimer une *Comédie*, et qu'il avoit donné en 1752 au théâtre une *Pastorale* dont il fit la poésie et la musique, l'une et l'autre remplies de sentiment et de graces. (*Voyez* GAUTHIER. III.) Le *Devin du Village*, c'est le titre de cette Pastorale, respire la naïveté et la simplicité champêtres. Ce qui rend cet ouvrage vraiment cher aux gens de goût, c'est le parfait accord des paroles et de la musique; c'est l'étroite liaison des parties qui le composent; c'est l'ensemble exact du tout. Le musicien a parlé, pensé, senti comme le poète. Tout y est agréable et intéressant. Son *Dictionnaire de Musique* offre plusieurs articles excellens, et quelques-uns remplis d'inexactitudes. « Cet ouvrage, dit La Borde dans son Essai sur la Musique, auroit besoin d'être refondu, pour épargner bien des peines à ceux qui voudront l'étudier, et les empêcher d'adopter des erreurs, d'autant plus difficiles à éviter que le style séduisant de Rousseau a l'art d'entraîner ses lecteurs. » On doit distinguer dans ce livre les articles qui ont rapport à la littérature; ils sont traités avec l'agrément d'un très-bel esprit et la justesse d'un homme de goût. (*Voyez* BROSSARD *et* RAMEAU n° I.) Rousseau avoit donné, peu de temps après le brillant succès du *Devin du Village*, une *Lettre sur la Musique française*, ou plutôt contre la musique française, écrite avec autant de liberté que de feu. Les partisans outrés de notre opéra le traitèrent avec autant de fureur que s'il avoit conspiré contre l'état. Une foule d'enthousiastes s'épuisèrent en clameurs. Il fut insulté, menacé, chansonné. Le fanatisme harmonique alla jusqu'à le pendre en effigie. Le ton intéressant et ten-

dre qui règne dans le *Devin du Village* anime plusieurs Lettres de la *Nouvelle Héloïse*, 1761, six parties in-12. Ce roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise, est plein de beautés et de défauts. On désireroit plus de vérité dans les caractères, et plus de précision dans les détails. Les personnages se ressemblent presque tous, ainsi que leur style; et leur ton est guindé et exagéré. Quelques-unes de ces Lettres sont admirables, par la force, par la chaleur de l'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. (*Voy.* PYGMALION, nº I, *et* PÉTRARQUE, *à la fin.*) Mais pourquoi une Lettre touchante est-elle si souvent suivie d'une digression froide ou d'une critique insipide, ou d'un paradoxe révoltant? Pourquoi se sent-on glacer tout-à-coup, après avoir été pénétré de tous les feux du sentiment? C'est qu'aucun des personnages n'est véritablement intéressant. Celui de Saint-Preux est foible, souvent forcé. Cet amoureux est quelquefois moins occupé de ses amours que de la manie de moraliser ses lecteurs. Julie est une assemblage de tendresse et de piété, de grandeur d'ame et de coquetterie, de naturel et de pédantisme. Wolmar un homme presque hors de la nature. Enfin l'auteur a beau vouloir varier son ton et prendre celui de ses personnages, on sent que c'est un effort qu'il ne soutient pas long-temps, et tout effort aperçu refroidit le lecteur. C'est dans l'*Héloïse* sur-tout que paroissent la manie et le talent de Rousseau de rendre tout problématique. De là ces raisonnemens en faveur et contre le duel, l'apologie et la condamnation du suicide: la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les raisons les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là tant de déclamations contre l'homme social, et tant de transports pour l'humanité: ces sorties violentes contre les philosophes dont il adopta en plusieurs points la doctrine. De là des sophismes contre l'existence de Dieu et des argumens contre les athées. De là des objections contre la religion chrétienne et des éloges de cette même religion. Lorsque la *Nouvelle Héloïse* parut, les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, qui, en admirant divers morceaux de passion et de philosophie répandus dans ce roman, ne virent dans le total du livre qu'un ouvrage indigeste. Mais les gens du monde et les femmes sur-tout le dévorèrent avec avidité, et s'engouèrent du livre et de l'auteur. Ce qui lui rendit les femmes si favorables, fut la persuasion qu'il avoit écrit sa propre histoire, et qu'il étoit lui-même le héros de son roman. Rousseau favorisa cette idée, et cette petite ruse, jointe à quelques autres, ne sert point à le disculper du charlatanisme dont ses ennemis et même quelquefois ses amis l'ont accusé. *Emile* fit encore plus de bruit que la Nouvelle Héloïse. On sait que ce roman moral, publié en 1762, en 4 vol. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature: et si son système s'éloigne en quelques endroits des idées reçues, il mérite à plusieurs égards d'être mis en pratique, et il l'a été avec quelques modifications nécessaires. Les préceptes de l'auteur sont exprimés avec cette force et cette noblesse d'un cœur

rempli des grandes vérités de la morale. S'il n'a pas toujours été vertueux, personne au moins n'a mieux senti et n'a mieux fait sentir le prix de la vertu. Tout ce qu'il dit contre le luxe, contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Son style est à lui; il paroît pourtant quelquefois, par une sorte de rudesse et d'âpreté affectées, chercher à se rapprocher de celui de Montaigne, dont il est grand admirateur, et dont il a rajeuni plusieurs sentimens et plusieurs expressions. En voulant élever un jeune homme chrétien, il a rempli son troisième volume d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Evangile et un portrait touchant de son auteur. (*Voyez* l'article de Jésus-Christ.) Mais les miracles, les prophéties, sont attaqués sans ménagement. L'auteur, n'admettant que la religion naturelle, pèse tout à la balance de la raison. Il habitoit, depuis 1756, près de Montmorenci, et y vivoit en solitaire studieux. La source de son amour pour la retraite fut, selon lui-même, « cet indomptable esprit de liberté, que rien n'a pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse; mais cette paresse est incroyable. Tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables. Un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, quoique le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est si chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits; car tout bienfait exige reconnoissance, et je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin, l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. » Il eut ce bonheur dans sa solitude. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'étoit retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses, et qui en pervertit l'usage. Il auroit été heureux dans cette retraite, s'il avoit pu oublier ce public qu'il affectoit de dédaigner; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnoit son amour-propre. Le parlement de Paris condamna l'Emile en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avoit donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva dans la principauté de Neuchâtel. Son premier soin fut de défendre son Emile contre le mandement de l'archevêque de Paris, qui avoit anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre*, où toutes ses opinions sont reproduites avec la parure de l'éloquence la plus vive et l'art le plus insidieux. Dans cette lettre, il se peint comme « plus ardent qu'éclairé dans ses recherches, mais sincère en tout, même contre lui; simple et bon, mais sensible et foible: faisant souvent le mal, et toujours aimant le bien; lié par l'amitié, et jamais par les choses, et tenant plus à ses sentimens qu'à ses intérêts; n'exi-

geant rien des hommes, et n'en voulant point dépendre; ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leur volonté, et gardant la sienne aussi libre que sa raison: raisonnant sur la religion sans libertinage; n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme, mais haïssant les intolérans encore plus que les esprits forts, etc., etc. » On verra par la suite de cet article quelles restrictions il faut mettre à ce portrait..... Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après; mais ce livre, bien moins éloquent et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestans, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avoit abandonné solennellement cette dernière religion en 1753; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il étoit résolu alors de venir vivre en France, dans un pays catholique. Les pasteurs protestans ne lui surent aucun gré de ce changement; et la protection du roi de Prusse, à qui appartenoit la principauté de Neuchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que le pasteur de Moutiers-Travers, village où il s'étoit retiré, lui suscita. Il prêcha contre Rousseau, et ses sermons produisirent une fermentation dans la populace. La nuit du 6 au 7 septembre 1765, quelques fanatiques, échauffés par le vin et les clameurs des ministres, lancèrent des cailloux contre les fenêtres du philosophe genevois, qui, craignant de nouvelles insultes, chercha en vain un asile dans le canton de Berne. Ce canton, allié de la république de Genève, ne voulut point souffrir dans son territoire un homme que cette république avoit proscrit. Sa santé délabrée, et l'approche de l'hiver, ne purent fléchir ces austères Spartiates. En vain, pour les rassurer contre la contagion de ses systèmes, il les supplia de le renfermer dans une prison, pour qu'il pût attendre le printemps; cette grace lui fut refusée. Contraint de se mettre en route au commencement d'une saison très-rigoureuse, il arriva dans un état misérable à Strasbourg. Le maréchal de Contades, qui y commandoit, lui procura tous les soulagemens qu'il pouvoit espérer. Il attendit le beau temps pour passer à Paris, où étoit alors le célèbre Hume, qui devoit l'emmener avec lui en Angleterre. Après avoir fait quelque séjour dans la capitale, Rousseau partit effectivement pour Londres en 1766. Hume, touché de sa situation et de ses malheurs, lui procura un établissement très-agréable à la campagne; mais le philosophe de Genève ne se plut pas longtemps dans sa nouvelle retraite. Il n'avoit pas fait sur les Anglais la même sensation que sur les Parisiens. Son humeur libre, roide et mélancolique, n'étoit pas une singularité en Angleterre: il ne parut bientôt qu'un homme ordinaire. On remplit les feuilles périodiques, dont Londres est inondé, de satires contre lui; on fit imprimer sur-tout une lettre prétendue du roi de Prusse à Rousseau, dans laquelle les principes et la conduite de ce nouveau Diogène étoient tournés en ridicule. Rousseau crut que c'étoit une conspiration de Hume et de quelques philosophes de Paris contre sa gloire et son repos. Il lui écrivit une lettre de reproches, remplie d'expressions outrageantes; il le regarda dès-lors comme un homme méchant et perfide, qui l'avoit attiré dans son pays pour l'immoler à la risée publique.

Cette idée n'étoit vraisemblablement qu'une chimère nourrie par l'amour-propre. Il se peut que le philosophe anglais eût dans ses politesses un ton un peu rebutant; mais il y a apparence que là se bornoient tous ses torts. La santé délicate de Rousseau, qui lui donnoit souvent de l'humeur, une imagination forte et sombre, une sensibilité trop exigeante, un caractère ombrageux joint à la vanité philosophique, et entretenu par les faux rapports de sa gouvernante, qui avoit pris sur lui un grand empire, tout cela put lui donner le change sur quelques procédés innocens de son bienfaiteur, et le rendre ingrat sans qu'il crût l'être. Quoi qu'il en soit, le philosophe de Genève revint en France. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre : « Vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours. » Cependant les magistrats de cette ville voulurent lui envoyer le vin d'honneur; il le refusa. Son imagination blessée s'obstinoit à ne voir dans ces attentions flatteuses que des respects dérisoires, tels que ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans l'île de Barataria. Il croyoit qu'une partie du public le regardoit comme Lazarille de Tormes, qui, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin fait pour divertir la multitude. Ces idées fausses et bizarres ne l'empêchèrent pas de soupirer après le séjour de Paris, où certainement il étoit plus en spectacle que par-tout ailleurs. Le premier juillet 1770 Rousseau parut pour la première fois au café de la Régence en habit ordinaire; car il s'étoit habillé pendant quelque temps en Arménien. La foule qui l'environnoit lui prodigua ses applaudissemens. « Il est singulier, dit Sennebier, de voir un homme aussi fier que lui revenir dans le lieu même d'où il s'étoit élancé vers tant de lieux différens. Est-ce encore une des inconséquences de cet homme extraordinaire, d'avoir préféré pour son séjour la ville du monde dont il avoit dit le plus de mal? » Il étoit aussi singulier qu'un homme décrété de prise de corps voulût vivre d'une manière aussi publique dans le lieu de son décret. Ses protecteurs obtinrent qu'il y demeureroit, à condition qu'il n'écriroit ni sur les matières de la religion, ni sur celles du gouvernement; il tint parole, car il n'écrivit pas du tout : il se contenta de vivre en philosophe paisible, borné à la société de quelques amis sûrs, fuyant celle des grands, paroissant détrompé de toutes les illusions, et n'affichant dans les derniers temps de sa vie ni la philosophie ni le bel esprit. Il mourut le 2 juillet 1778 à Ermenonville, dans une campagne de M. Girardin, qui lui éleva un monument fort simple dans l'île des Peupliers, laquelle fait partie de ses beaux jardins. On lit sur son tombeau ces épitaphes :

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE
ET DE LA VÉRITÉ.

Vitam impendere vero.

C'étoit la devise du philosophe. Les curieux qui vont voir ce monument y considèrent aussi la cabane du citoyen de Genève. On y lit au-dessus de la porte ces mots, qui fourniroient matière à un livre : « Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin

de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté.. » Sylvain Maréchal lui a consacré ce distique:

Son esprit exerça cruellement son cœur;
On lui vendit la gloire au prix de son bonheur.

Rousseau avoit épousé en 1769, pendant son sejour à Bourgoin en Dauphiné, Mlle Le Vasseur, sa gouvernante, femme sans graces et sans talens, qui avoit pris sur lui l'empire le plus absolu. Elle lui rendit des services en santé et en maladie, et le suivit dans ses différentes émigrations à Montmorenci, à Genève, à Berne, à Moutiers, à Neuchâtel, à Londres, à Bienne, à Bourgoin, à Paris et à Ermenonville; mais comme si elle eût été jalouse de le posséder seule, elle repoussa de son cœur, par des insinuations malignes, tous ceux qui parvenoient à lui plaire; et lorsque Rousseau ne les écartoit pas, elle les empêchoit de revenir par des refus constans et invincibles. Elle parvint d'autant plus facilement à jeter son époux dans des inconséquences de conduite, que son caractère étoit certainement original, ainsi que ses opinions. La nature ne lui avoit peut-être donné que le germe de ce caractère, et l'art avoit vraisemblablement contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimoit à ressembler à personne; et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avoit fait un nom, il manifesta beaucoup trop une sorte de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Semblable à l'ancien Diogène, il allioit la simplicité des mœurs avec tout l'orgueil du génie; et un grand fonds d'indolence joint à une extrême sensibilité, rendoit son caractère encore plus bizarre. « Une ame paresseuse qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère; et ces deux contraires composent pourtant le fonds du mien. La vie active n'a rien qui me tente: je consentirois cent fois plutôt à ne jamais rien faire, qu'à faire quelque chose malgré moi; et j'ai cent fois pensé que je n'aurois pas mal vécu à la bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là. J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir; mais ces efforts n'avoient jamais d'autre but que la retraite et le repos de ma vieillesse; et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont servi d'un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. » Il exagéra souvent ses maux dans son esprit et dans l'esprit des autres. Il tâchoit sur-tout de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le pensoit, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il étoit d'ailleurs charitable, bienfaisant, sobre, juste, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auroient procuré ou des richesses ou des places. On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée, le mot de *vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il en parle, c'est avec une abondance, un charme, une force qui ne sauroient venir que du cœur. On disoit un jour à Buffon: « Vous aviez dit et prouvé avant J. J. Rousseau que les mères doi-

vent nourrir leurs enfans.—Oui, répondit cet illustre naturaliste, nous l'avions tous dit; mais Rousseau l'a commandé et s'est fait obéir. » Rousseau, dit Hérault de Séchelles, a l'éloqueuce des passions, Buffon la parole du génie. Rousseau analyse chaque idée; Buffon généralise la sienne, et ne daigne particulariser que l'expression. Rousseau démêle et réunit les sensations qu'un objet fait naître; Buffon ne choisit que les plus grandes, et combine pour en comparer de nouvelles. Rousseau n'a rien écrit que pour des auditeurs; Buffon, que pour des lecteurs. Rousseau a mis en activité tous les sens que donne la nature; et Buffon, par une plus grande activité, semble s'être créé un sens de plus. Un autre académicien disoit « que les vertus de Voltaire étoient dans sa tête, et celles de Jean-Jacques dans son cœur. Madame Condorcet a établi entre ces deux grands écrivains le parallèle suivant : « Rousseau vous pénètre de sa propre persuasion, et excite en un moment, au fond de votre cœur, une opinion aussi entraînante vers l'opinion qu'il veut établir, que pourroit l'être le sentiment habituel de tout ce qui est capable de justifier cette opinion. Un de ses contemporains a peut-être eu sur ce siècle une influence encore plus frappante et plus générale, du moins si l'on ne se borne pas à la France; mais leurs moyens, également couronnés par le succès, n'ont pas été les mêmes. Rousseau a parlé davantage à la conscience, Voltaire à la raison; Rousseau a établi ses opinions par la force de sa sensibilité et de sa logique, Voltaire par les charmes piquans de son esprit. L'un a instruit les hommes en les touchant, l'autre en les éclairant et les amusant à la fois. Le premier, en portant trop loin quelques-uns de ses principes, a donné le goût de l'exagération et de la singularité; le second, se contentant trop souvent de combattre les plus funestes abus avec l'arme du ridicule, n'a pas assez généralement excité contre eux cette indignation salutaire qui, non moins efficace que le mépris pour châtier le vice, est cependant plus active à le combattre. La morale de Rousseau est attachante, quoique sévère, et entraîne le cœur, même en le réprimant; celle de Voltaire, plus indulgente, touche plus foiblement peut-être, parce que, imposant moins de sacrifices, elle nous donne une moins haute idée de nos forces et de la perfection à laquelle nous pouvons atteindre. Rousseau a parlé de la vertu avec autant de charme que Fénélon, et avec l'empire de la vertu même; Voltaire a combattu les préjugés religieux avec autant de zèle que s'ils eussent été les seuls ennemis de notre félicité. Le premier renouvellera d'âge en âge l'enthousiasme de la liberté et de la vertu, le second éveillera tous les siècles sur les funestes effets du fanatisme et de la crédulité. Cependant, comme les passions dureront autant que les hommes, l'empire de Rousseau sur les ames servira encore long-temps les mœurs, quand celui de Voltaire aura détruit les préjugés qui s'opposent au bonheur des sociétés. » Rousseau s'étoit nourri de bonne heure de la lecture des anciens auteurs grecs et romains; et les vertus républicaines qui y sont peintes, le stoïcisme mâle des Catons et des Brutus, le transportoient au-delà des bornes de la simple estime. Dominé par son imagination, il

admiroit tout dans les anciens, et ne voyoit dans ses contemporains que des esprits affoiblis et des corps dégénérés. Ses idées sur la politique étoient quelquefois aussi extraordinaires que ses paradoxes sur d'autres objets. Son *Contrat social*, que Voltaire appeloit le *Contrat insocial*, en est une preuve. On a encore de lui quelques autres petits *ouvrages* qu'on trouve dans le Recueil de ses Œuvres, dont on a donné une nouvelle édition en 33 vol. in-8° et in-12, en y comprenant un supplément assez inutile, en six vol. On a recueilli les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection, dans ses *Pensées*, vol. in-12, où l'on a fait disparoître ce qu'il a écrit contre le christianisme. Ce n'est qu'après la mort de Rousseau qu'on a publié ses *Confessions*, en 12 livres. Dans l'avant-propos de ces mémoires écrits avec chaleur, avec énergie, et quelquefois avec grace, « il s'annonce, dit Palissot, comme un misanthrope amer, qui se présente audacieusement sur les ruines du monde, pour déclarer au genre humain qu'il suppose assemblé sur ces ruines, que dans cette foule innombrable aucun d'eux n'oseroit dire : « Je fus meilleur que cet homme-là. » Cette affectation de se voir seul dans l'univers, et de rapporter continuellement tout à soi, pourroit paroître à quelques esprits difficiles, un fanatisme d'orgueil dont on n'avoit point vu d'exemple, du moins depuis Cardan. » Mais ce n'est pas le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur des Confessions. On voit avec peine que, sous prétexte d'être sincère, il déshonore la mémoire de madame de Warens, sa bienfaitrice. Elles renferment des personnalités non moins odieuses contre des hommes obscurs ou célèbres. Aussi madame de Bourdic disoit-elle avec esprit que Rousseau auroit eu une plus grande réputation de vertu, « s'il étoit mort sans confession. » Quels motifs purent porter Rousseau à dévoiler ainsi sa propre honte et celle des autres? Marmontel l'explique très-bien : « L'un des plus misérables travers, dit-il, et des plus indignes manéges de l'amour-propre, c'est d'affecter, en parlant de soi, une sincérité cynique, soit pour faire dire qu'on a osé ce que nul autre n'avoit osé encore; soit pour accréditer, par quelques aveux humilians, les éloges qu'on se réserve, et par lesquels on se dédommage, soit pour s'autoriser à dire impudemment d'autrui encore plus de mal que de soi-même. Observez attentivement celui qui emploie cet artifice : vous verrez que dans ses principes il attache peu d'importance à ces fautes dont il s'accuse. Il les attribue à des qualités dont il s'applaudit. En les avouant, il les environne de circonstances qui les colorent. Il les rejette sur un âge ou sur quelque situation qui sollicite l'indulgence. Il se garde bien de confesser de même des torts plus graves ou des vices plus odieux. En feignant de s'arracher le voile, il ne fait que le soulever adroitement et par un coin; et après avoir exercé sur lui-même une sévérité hypocrite, il en prend droit de ne rien ménager, de révéler, de publier les confidences les plus intimes, de trahir les secrets les plus inviolables de l'amour et de l'amitié, de percer même ses bienfaiteurs des traits de la satire et de la calomnie. Le résultat de ses aveux sera qu'il est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. Il n'y a point de succès plus assuré que celui d'un pa-

reil ouvrage ; mais il ne laissera pas d'être une tache ineffaçable pour son auteur. » Sennebier, auteur de l'Histoire Littéraire de Genève, pense à peu près comme Marmontel. « Ses *Confessions*, dit-il, me paroissent un livre très-dangereux, et peignent Rousseau avec des couleurs qu'on n'auroit jamais osé lui appliquer. Les analyses fines qu'on y trouve de quelques sentimens, l'anatomie délicate qu'il y fait de quelques actions, ne sauroient voiler les faits horribles qu'on y apprend, et les médisances éternelles qu'elles renferment. » Il est certain que si Rousseau a peint fidèlement plusieurs de ses personnages, il en a vu d'autres à travers les nuages que formoient dans son esprit ses éternels soupçons. Il croyoit penser juste et dire vrai ; mais la chose la plus simple, dit Servant, distillée par cette tête ardente et ombrageuse, pouvoit devenir du poison. Dans ce que Rousseau dit de lui-même, il fait des aveux qui prouvent certainement qu'il y a eu des hommes meilleurs que lui. Dans ce qu'il dit des autres, il nuit aux mœurs publiques, et par les turpitudes qu'il révèle, et par la manière dont il les allie quelquefois avec des vertus ; car Rousseau ne peint pas toujours en laid les auteurs qu'il produit avec lui sur la scène. Quelques-uns n'y paroissent qu'en beau, tels que le prince de Conti, le maréchal de Luxembourg, de Malesherbes, milord Maréchal, de Saint-Lambert ; mais en général la prévention, la méfiance ont noirci les couleurs de ses autres portraits, sur-tout dans les six derniers livres. C'est contre les gens de lettres qu'il exhale ses plaintes les plus fréquentes et les plus amères, quoique parmi eux quelques-uns l'eussent aimé, et que plusieurs l'eussent servi. Il y a dans ces mémoires un fait qui constate un dérangement de tête. Rousseau doutoit, dit-il, de son salut ; pour s'en éclaircir, il prend une pierre, vise un arbre, en atteint le tronc ; depuis ce temps-là, ajoute-t-il, son salut lui parut assuré. Les autres écrits qu'on trouve dans la nouvelle édition de ses Œuvres, sont : I. Les *Rêveries du promeneur solitaire* ; journal de ses pensées pendant ses promenades vers la fin de sa vie. Il y avoue qu'il a mieux aimé envoyer ses enfans (il en avoit eu cinq de sa gouvernante) dans les asiles destinés aux orphelins, que de se charger de leur nourriture et de leur éducation ; et il tâche de pallier cette faute que rien ne sauroit excuser. II. *Considérations sur le Gouvernement de Pologne*, qui renferment des conseils utiles pour le gouvernement de ce royaume et même de quelques autres états. III. *Les Aventures de milord Edouard*, roman qui est une espèce de suite de la Nouvelle Héloïse. IV. Divers *Mémoires* et *Pièces* fugitives, avec un grand nombre de *Lettres* dont quelques-unes sont très-longues et écrites avec trop d'apprêt, mais qui offrent des morceaux éloquens et profondément pensés. V. *Emile et Sophie* ou *les Solitaires*. VI. *Le Lévite d'Ephraïm*, poème en prose, en quatre chants, d'un coloris frais et charmant, et d'une simplicité vraiment antique. VII. *Lettres à Sara*. VIII. Un *Opéra* et une *Comédie*. IX. Des *Traductions* du premier livre de l'Histoire de Tacite, de l'épisode d'Olinde et Sophronie, tiré du Tasse. X. *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Si quelque chose, suivant un écrivain, peut faire sentir combien

cet homme a été malheureux par l'imagination et le caractère, c'est assurément cette production, la plus étrange peut-être qui existe, et la plus honteuse pour l'esprit humain : c'est l'ouvrage d'un délire complet. Il est bien extraordinaire, il faut l'avouer, de voir un homme tel que Rousseau, se persuader pendant 15 ans, comme on le voit par ce dialogue, « que la France, l'Europe, la terre entière sont liguées contre sa personne; qu'il y a une conspiration universelle tramée par toute une génération, un complot, un mystère qui tient du prodige, que tout est conjuré contre lui, depuis le gouvernement jusqu'à la canaille. » L'auteur écrit sérieusement que tout le monde a ordre de ne pas lui répondre s'il fait une question; que s'il veut trouver dans Paris un livre ou un almanach, le livre et l'almanach disparoissent; que s'il veut traverser la Seine, les bateliers ont ordre de ne point le passer; etc., etc. A travers cette démence, on voit la double prétention, dont l'une semble incompatible avec l'autre, de fuir les hommes et d'en être recherché. On voit une tête malade qui se remplit de fantômes pour les combattre : et cette maladie est un amour-propre excessif et si déplorable, que jamais peut-être il n'y en eut un exemple pareil. On trouve dans ces différens écrits posthumes, comme dans tous ceux de Rousseau, des choses admirables et quelques-unes d'utiles; mais on y trouve aussi des contradictions, des paradoxes et des idées peu favorables à la religion. Dans ses *Lettres* sur-tout on voit un homme aigri par ses malheurs qu'il n'attribuoit jamais à lui-même, soupçonnant tous ceux qui l'environnoient, se disant, se croyant un agneau parmi des loups; en un mot aussi semblable à Pascal par la vigueur de son génie, que par la manie de voir sans cesse un précipice à ses côtés. C'est la réflexion de Servant qui l'avoit connu, servi, caressé dans le séjour qu'il fit à Grenoble en 1768. Ce magistrat ayant été très à portée d'observer son caractère, doit d'autant plus en être cru, qu'il ne fit cet examen ni par haine, ni par envie, ni par ressentiment; mais par l'intérêt que lui inspiroit un philosophe qu'il aimoit et qu'il admiroit. « Rousseau brilloit peu dans la conversation, comme La Fontaine et Corneille, et son entretien ne laissoit pas même soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant qui caractérise ses écrits. Il avoit, comme on l'a dit, une pesanteur maxillaire, qui contrastoit avec sa réputation. Mais au défaut de la parole, son regard étoit toujours éloquent; et l'on sentoit bien, en le voyant, que ce regard n'étoit pas celui d'un homme ordinaire. Dans la conversation même, Rousseau ne se négligeoit jamais. Il ponctuoit singulièrement bien toutes ses paroles, à moins qu'un sentiment ne l'agitât et ne le fît sortir hors de lui-même. Il parloit quelquefois avec chaleur : ce n'étoit pas de la chaleur d'éclat, c'étoit une chaleur concentrée qui agitoit ses membres. » Les œuvres de Rousseau sont devenues, dans ces derniers temps, l'évangile de la révolution française. On a souvent méconnu ses principes; plus souvent encore on les a outrés. Le parallèle de J. J. Rousseau et de Hobbes, par Diderot, mérite d'être rapporté ici. « La philosophie de Rousseau de Genève est presque l'inverse de celle de Hobbes : l'un croit l'homme de la na-

ture bon, l'autre le croit méchant. Selon le philosophe de Genève, l'état de nature est un état de paix; selon le philosophe de Malmesbury, c'est un état de guerre. Ce sont les lois et la formation de la société qui ont rendu l'homme meilleur, si l'on en croit Hobbes; et qui l'ont dépravé, si l'on en croit Rousseau. L'un étoit né au milieu du tumulte et des factions; l'autre vivoit dans le monde et parmi les savans. Autres temps, autres circonstances, autre philosophie. Rousseau est éloquent et pathétique; Hobbes, sec, austère et vigoureux. Celui-ci voyoit le trône ébranlé, les citoyens armés les uns contre les autres, et sa patrie inondée de sang par les fureurs du fanatisme presbytérien, et il en avoit pris en aversion le dieu, les ministres et l'autel; celui-là voyoit des hommes versés dans toutes les connoissances, se déchirer, se haïr, se livrer à leurs passions, ambitionner la considération, la richesse, les dignités, et se conduire d'une manière peu conforme aux lumières qu'ils avoient acquises, et il méprisa la science et les savans. Ils furent outrés tous les deux. Entre le système de l'un et de l'autre, il y en a un autre qui peut être le vrai. » On a plusieurs éditions des OEuvres complètes de Rousseau : celle de Londres (Paris), 1781, 38 volumes in-18, fig. d'après Moreau; celle publiée par Dupeyron, Genève, 1782 et suiv., 17 vol. in-4°, fig., édition peu recherchée maintenant; il y en a eu une autre de Genève, en 33 vol. in-8°, peu estimée. Les mêmes OEuvres de J. J. Rousseau, Kehl, de l'imprimerie de la société littéraire et typographique, 1783-89, 34 vol. grand in-18, assez jolie édition. On a aussi une édition de Paris, 1793, 37 vol. grand in-18; les mêmes œuvres classées par ordre de matières, avec des notes par Mercier et l'abbé Brizard, Paris, 1785-93, 39 tomes en 38 volum. in-8°, fig. : cette édition, quoique mal exécutée, est cependant encore assez recherchée. Les mêmes, Paris, de l'imprimerie de Didot jeune, 1793-1800, 18 v. très-grand in-4°, fig., édition peu recherchée, parce qu'elle n'est pas assez belle pour un livre de luxe, et que la grandeur de son format en rend l'usage peu commode. Les mêmes, Paris, Bozerian, de l'imprimerie de Didot aîné, 1796-1801, 25 vol. grand in-18, pap. vélin : cette jolie édition, tirée à 100 exemplaires seulement, a l'avantage d'être rangée dans un meilleur ordre que les autres. Les mêmes, Paris, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1801, 20 vol. in-8°, pap. vélin, édition faite en même temps que la précédente, et avec le même caractère. Les différentes productions de Rousseau ont été imprimées séparément et ont eu un grand nombre d'éditions. On a publié en l'an 1810 Rousseana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, réflexions, etc., de J. J. Rousseau, un volume in-18, avec le portrait de ce philosophe; petite brochure où l'on trouve un grand nombre d'anecdotes inédites.

IV. ROUSSEAU (l'abbé), d'abord capucin, étudia la médecine et la chimie, espérant que ces deux sciences lui seroient utiles dans les missions du Levant auxquelles il se destinoit. Colbert le logea au Louvre pour qu'il eût plus de facilité à préparer ses remèdes. Tout Paris le consulta et il fut long-temps connu sous le nom de capucin du Louvre. Dès

qu'il eût fait une petite fortune, il passa dans l'ordre de Cluni, et exerça la médecine sous le nom d'abbé Rousseau. On prétend qu'il fut le martyr de sa charlatanerie, et qu'il aima mieux mourir que de se laisser saigner. Après sa mort, son frère publia ses *Remèdes et Secrets éprouvés*, Paris, 1697, in-12. Parmi beaucoup de choses fausses et dangereuses, on trouve dans ce livre un petit nombre de bonnes recettes, dont quelques-unes ont été reproduites depuis peu comme des découvertes.

V. ROUSSEAU (Pierre), né à Toulouse, mort au mois de novembre 1785, suivit d'abord la carrière dramatique et donna à divers théâtres le *Berceau*, le *Faux Pas*, la *Coquette sans le savoir*, la *Rivale suivante*, l'*Année merveilleuse*, la *Ruse inutile*, l'*Etourdi corrigé*, l'*Esprit du Jour*, les *Méprises*, comédies qui n'eurent qu'un succès éphémère; et la *Mort de Bucéphale*, tragédie burlesque qui réussit. Une entreprise plus lucrative pour Rousseau fut le *Journal Encyclopédique* qu'il établit en 1756, et qui lui procura une fortune considérable.

VI. ROUSSEAU. *V.* PARISIÈRE.

† I. ROUSSEL (Michel), canoniste normand du 17e siècle, se fit estimer des Français par sa science dans le droit, et par la défense qu'il prit des libertés de l'Eglise de France dans son *Historia jurisdictionis pontificiæ*, Paris, 1625, in-4°. Il mérita aussi l'estime de tous les gens sages par son *Anti-Mariana*, 1610, in-8°, où il plaide la cause des souverains contre cet Espagnol.

II. ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Son esprit et son talent pour la chaire lui promettoient un sort heureux dans la capitale; mais plus ami du repos que de la gloire, il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil le 5 octobre 1717, à 59 ans. On a de lui, I. Une bonne *Traduction* française des *Lettres* de saint Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8°. II. Un *Eloge* du père Mabillon, en prose carrée. III. Il avoit entrepris l'*Histoire Littéraire de France*; mais à peine en avoit-il tracé le plan qu'il cessa de vivre. Son projet fut dignement rempli par dom Rivet.

† III. ROUSSEL (Pierre), associé de l'institut, né à Ax, dans l'ancien diocèse de Pamiers, mort à Châteaudun, à l'âge de 60 ans, en 1802, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, et vint de bonne heure produire ses talens dans la capitale. Il se livra plus à l'étude de la science qu'à la pratique de son art. Les observations que renferme son *Systeme physique et moral de la Femme*, 1777, in-12, sont aussi attachantes par le fond des idées que par le style. Il tâche de prouver que les femmes ont dans le tempérament beaucoup de rapports avec les enfans, et par conséquent la même vivacité et la même inconstance dans les goûts, la même mobilité d'humeur, la même promptitude à désirer et à se dégoûter, à s'affliger et à se consoler, etc., etc. « L'auteur, dit La Harpe dans sa Correspondance littéraire, écrit avec élégance et intérêt, sans déclamation et sans fausse chaleur. Ses observations sont d'un vrai philosophe, et son style en

à la fois celui d'un écrivain sage et d'un homme sensible. Quoique le fond de son ouvrage soit nécessairement un peu scientifique, il se fait lire partout avec agrément.» Il a laissé, dit-on, un *Système physique et moral de l'Homme*, ou du moins des matériaux pour cet ouvrage; car une disposition mélancolique et trop d'indifférence pour la gloire littéraire le retardoient dans tous ses travaux. Cette indifférence étoit portée à l'extrême, et l'on a dit qu'il trembloit autant d'être illustre que les autres de rester obscurs. S'il fut plus connu qu'il ne voulut l'être, il fit tout ce qu'il put pour cacher sa vie, et il disoit souvent que deux siècles de renommée ne valoient pas deux jours de repos. On a encore de lui l'*Eloge de Bordeu*, qui parut en 1772, et qui a été réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce médecin célèbre sur les maladies chroniques. On lui doit encore différens *Mémoires* répandus dans les *Journaux littéraires*, et dont le recueil formeroit une collection agréable et utile. Blin de Sainmore a consacré une épître à l'éloge de Roussel, qui avoit arraché son épouse aux dangers d'une maladie grave.

IV. ROUSSEL (Joseph), né à Bagnol, suivit la profession du barreau avec succès, et a publié, I. *Instruction* pour les seigneurs et leurs gens d'affaires, 1770, in-12. II. L'*Agenda ou Manuel des Gens d'Affaires*, 1772, in-12. Il est mort dans le Languedoc en 1778.

* V. ROUSSEL (Claude), prêtre, né à Vitry-sur-Marne le 1er juin 1720, mort sur la fin du 18e siècle, a publié: *Principes de Religion* ou *Préservatif contre l'Incrédulité*, Paris, 1751, in-12.

* VI. ROUSSEL (L. C.), avocat, mort vers 1802, a publié, I. *Le Château des Tuileries*, Paris, an 10 (1801 et 1802), 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été encore réimprimé après la mort de l'auteur. II. *Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine*, précédée d'un précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie écrite par lui-même; suivie de la *Satire* sur les spectacles de Lyon, et d'autres *Pièces*, Paris, 1796. 3 vol. in-12. III. *Correspondance du duc d'Orléans*, Paris, 1800, in-8°. IV. *Politique de tous les Cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1793, 2 vol. in-8°.

† VII. ROUSSEL (H. F. A.), né à Saint-Bomer, docteur médecin, professeur de chimie et de physique expérimentale à Caen, mort dans cette ville au commencement du 19e siècle, a publié: I. *Dissertatio de herpetum variis speciebus, causis*, etc., 1773. II. *Réflexions sur la nutrition des corps organiques*, 1776. III. *Tableau des maladies épidémiques qui ont régné en France depuis plusieurs siècles*, 1776. IV. *Dissertation sur la nature du gaz inflammable*, 1778. V. *Observations sur l'épidémie d'Ainfréville*, 1779. VI. *Observation sur la dyssenterie*, 1779. VII. *Dissertation sur le scorbut, couronnée par l'académie royale de medecine de Paris*, 1781. VIII. *Recherches sur la petite vérole*, 1781. IX. *Tableau des plantes usuelles*, 1792. X. *Flore du Calvados*. XI. *Élémens de chimie et de physique expérimentale*.

† VIII. ROUSSEL DE BÉRARDIÈRE (J. H.), né au même lieu et pa-

rent du précédent, professeur en droit à l'université de Caen, membre de l'académie de Mantoue, auteur d'une *Dissertation* sur les crimes et les moyens de les détruire, qui remporta le prix à cette académie en 1775. Cette dissertation fut imprimée en italien et en hollandais, avec trois autres, sur quelques questions proposées par l'impératrice de Russie, concernant les lois criminelles. I. *Institution au droit de Normandie*, 1782. II. *Plan de Législation criminelle*, 1788. Roussel est mort, au mois de décembre 1801, à sa terre de la Bérardière, près Saint-Bômer, et a laissé en manuscrit, I. *Institution générale au droit français et en particulier au droit de Normandie*. II *Traduction du Traité de la vieillesse de Cicéron*. III. *Traduction* ou *Imitation des Epigrammes de Jean Owen*, et plusieurs *Dissertations* lues à l'académie de Caen sur différens sujets.

* I. ROUSSELET (François), médecin alchimiste, né à Vesoul dans le 16e siècle, a composé un traité fort rare, intitulé la *Chrysospagyrie*, ou de l'*Usage et Vertu de l'Or*, Lyon, 1582, in-8°. Cet ouvrage est cité par La Croix du Maine et Du Verdier : Lenglet du Fresnoy en a fait aussi mention dans sa *Bibliothèque des Alchimistes*. Voici comme Rousselet définit l'or : « L'or est un corps doué de toute perfection, composé d'une égalité de substance, proportionnément mélangé, compris sur un tempérament égal, recevant l'union et l'admirable texture de toutes les vertus, tant supérieures que inférieures, auquel nul mixte ne peut être comparé. » Voilà une définition où la justesse répond à la clarté.

* II. ROUSSELET (Claude-François), religieux augustin, né à Pesmes en 1725, professa la théologie avec distinction pendant plusieurs années. Ayant été envoyé à Bourg, où son ordre possédoit une célèbre église, il en composa l'histoire sous le titre suivant : *Histoire et Description de l'église de Brou, élevée à Bourg en Bresse, sous les ordres de Marguerite d'Autriche entre les années* 1511 *et* 1536, Paris, 1767, in-12. Ce petit ouvrage curieux fit connoître avantageusement son auteur, et lui valut d'être nommé l'un des premiers membres de la société littéraire de cette ville. Dans l'une des séances, il lut un *Discours sur les qualités de l'honnête homme* : il auroit pu lui-même en fournir le modèle. Il est mort à Besançon le 20 août 1807, et a laissé quelques *poésies*, entre autres une *Ode* à un ancien instituteur.

† III. ROUSSELET (Gilles), célèbre graveur de Paris du 17e siècle, nous a laissé un grand nombre d'estampes ; les plus remarquables sont, I. La *Sainte Famille*. II. La *Victoire de saint Michel sur Satan*, d'après Raphaël. III. *Eliézer abordant Rébecca*. IV. *Moïse échappé à la mort*, d'après Le Poussin. V. L'*Annonciation*. VI. Quatre *Travaux d'Hercule*. VII. *David terrassant Goliath*, sur les dessins du Guide. VIII. Un *Christ au tombeau*, d'après Le Titien. IX. Un *autre*, d'après Le Brun. X. Enfin beaucoup de *morceaux* admirables, d'après les plus fameux peintres modernes.

IV. ROUSSELET. *Voy.* CHATEAURENAUD.

ROUSSELOT (N.), chirurgien, est auteur de nouvelles *Observations* sur le traitement

des cors, 1762, in-12. On lui doit encore *Toilette des pieds*, avec une *Dissertation* sur le traitement des cancers, 1769, in-12. Il est mort le 6 mai 1772.

* I. ROUSSET (François), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, et médecin du roi, fit imprimer à Paris, en 1581, un ouvrage in-8°, intitulé : *Traité nouveau de l'Hystérotomotokie, ou enfantement césarien, qui est extraction de l'enfant par incision latérale du ventre et de la matrice de la femme grosse, ne pouvant autrement accoucher, et ce sans préjudicier à la vie de l'un et de l'autre, ni empêcher la fécondité naturelle par après.* Gaspard Bauhin le traduisit en latin, et le fit imprimer à Bâle en 1582, in-8°, avec de nouvelles observations qui viennent à l'appui du sentiment de l'auteur; il reparut en latin sous un autre titre à Bâle, 1588, 1591, in-8°; Francfort, 1601, in-8°. Toutes ces éditions sont enrichies de nouvelles pièces; il y a encore une édition de Paris de 1590, in-8°, en latin, due aux soins de Rousset, qui a traduit son propre ouvrage en cette langue.

* II. ROUSSET (Jean de Missy) naquit à Laon en Picardie (Aisne) le 26 août 1686. Son père étoit d'une bonne famille de Vervins, et sa mère d'une famille de robe de Laon : tous deux professoient la religion protestante. Sa mère avoit été condamnée à être traînée sur la claie pour être morte dans la religion protestante. Le père fut condamné au gibet pour avoir voulu se sauver en Hollande. Le jésuite La Chaise sollicita et obtint sa grace, à la prière de la chancelière Voisin. Rousset fils commença ses études au collége de Laon; il les continua à Paris, sous Viel, Billet et Montempuis, au collége du Plessis. Au sortir de sa philosophie, des désagrémens de belle-mère le déterminèrent à passer en Hollande, où il entra dans la compagnie des Cadets français, à la suite du régiment des gardes des états-généraux. Il y servit avec honneur jusqu'à la bataille de Malplaquet. Rousset quitta le service pour retourner à l'étude; et s'étant marié quelque temps après, il tint, pendant 14 ou 15 ans, une pension à La Haye, où il a élevé, entre autres, plus de 50 jeunes seigneurs qui ont occupé depuis les premiers emplois dans la république de Hollande, et qui ont fait honneur à celui qui a eu soin de leur éducation. Il quitta cette occupation en 1723, pour se livrer à l'étude de la politique et de l'histoire. Bientôt après il s'adonna à la rédaction de différens journaux littéraires, historiques et politiques; il se faisoit aider dans ces travaux par différentes personnes, et notamment par des Français qui se retiroient en Hollande. Sa maison fut ainsi pendant quelque temps l'asile de La Barre de Beaumarchais, qui le paya ensuite de la plus noire ingratitude, puisqu'il n'entreprit ses *Lettres sérieuses et badines* que pour décrier son bienfaiteur. En 1747, ayant écrit des pamphlets contre les magistrats et en faveur du prince d'Orange, il fut arrêté à Amsterdam, et transféré à La Haye, où il ne resta renfermé que quelques semaines. Le prince ayant été élevé au stathoudérat de Hollande sous le nom de Guillaume IV, lui fit obtenir sa liberté, et peu après lui conféra le titre de conseiller extraordinaire, et le nomma son

historiographe ; rentré à Amsterdam, il fut encore, l'année suivante, l'un des chefs d'une association, connue dans le pays sous le nom de *Doelisten*, de Doele, nom d'un hôtel garni où ils s'assembloient, ou *Acht-en-Veertigers* (gens de 48), et qui causèrent quelque trouble. Ils obtinrent ce qu'ils demandoient; mais le stathouder voulant réunir les différens partis, et celui des doelistes étant odieux à tous les honnêtes gens, il ôta, en 1749, à Rousset les charges qu'il lui avoit conférées : alors on défendit un ouvrage qu'il venoit de publier, où il attaquoit la France. Rousset étant instruit d'un ordre pour l'arrêter, se sauva à Bruxelles. Sa plume a été sa principale ressource; et l'on a remarqué qu'il avoit fait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations. Ce laborieux et infatigable écrivain est mort en 1762, probablement à Bruxelles. Ses principaux ouvrages sont, I. *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12. II. *Histoire* du cardinal *Alberoni*, depuis sa naissance jusqu'en 1719 (supposée), traduite de l'espagnol, La Haye, 1719, in-12, nouvelle édition, augmentée, 1720, 2 vol. in-12. III. *Mercure historique et politique*, 15 vol., depuis le mois d'août 1724 jusqu'en juillet 1749. IV. *Histoire* du prince *Eugène*, du duc de *Marlboroug*, du prince d'*Orange*, La Haye, 1729 et 1747, 3 vol. in-fol.; le premier volume est de J. Dumont, qui l'avoit publié, pour la première fois, en 1725. Ce sont les estampes et les plans qui font rechercher cet ouvrage. V. *Supplément au Corps Diplomatique* de J. Dumont, continué par Jean Rousset, avec le *Cérémonial Diplomatique des Cours de l'Europe*, ou *Collection d'Actes*, *Mémoires* ou *Relations*, recueillis en partie par Dumont; mis en ordre, et augmenté par Rousset, Amsterdam et La Haye, 1739, 5 vol. in-fol. Rousset a profité du *Recueil* de Dumont, sans en adopter le plan; quant au *Traité sur le Cérémonial*, il l'a extrait de trois Traités de Chr. Marcelli, de Théodore Godefroy et de Chr. Lunig, auxquels il a ajouté des morceaux importans; tels sont, le *Cérémonial de la Cour de France*, sur les *Mémoires* de Sainctot, et l'*Etiquette de la Cour d'Espagne*, tirée de la Bibliothèque de l'Escurial. Dans les exemplaires de cet ouvrage qui ont été débités en France, on a inséré un *Avis au lecteur* sur plusieurs erreurs qui se trouvent dans le *Cérémonial des Cours de l'Europe*. Cet écrit est presque en entier dans le Journal des Savans du mois de décembre 1739 : Rousset y a fait une réponse très-détaillée. VI. *Intérêts des Puissances de l'Europe*, fondés sur les traités conclus depuis la paix d'Utrecht; La Haye, 1733, 2 vol. in-4°; 1734, 9 vol. in-12; nouvelle édition augmentée, 1735, 3 vol. in-4°; et depuis, à Trévoux, en 1736, 14 vol. in-12, avec des mutilations. VII. *Recueil Historique d'Actes et de Négociations*, depuis la paix d'Utrecht, La Haye, 1728, Amsterdam, 1755, 21 vol. in-12. Il est ordinairement composé de 25 vol., parce qu'on y trouve trois ouvrages particuliers de cet auteur; savoir, I. *L'Histoire de la Succession de Clèves, Berg, Juliers*, etc., 2 vol. II. *Procès entre la Grande-Bretagne et l'Espagne*, 1 vol. III. *Recherches sur les alliances entre la France et la Suède*, 1 vol. IV. *Mé-*

moires instructifs sur la vacance du trône impérial, sur les Droits des Electeurs, etc., sous le nom du baron de D..., Amst. 1741, 1 vol., in-8°; 1745, 2 v. pet. in-8°. V. *Histoire des Guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec des remarques, Amsterdam, 1742, 2 vol., nouvelle édition augmentée, 1748, 6 vol. in-12. VI. *Mémoires sur le rang et la préséance entre les Souverains de l'Europe et de leurs ministres*, leurs différens caractères, 1747, in-4°. VII. *Mémoires* du règne de Pierre-le-Grand, empereur de Russie, sous le nom du baron *Iwan-Nestesuranoi*, La Haye, 1725 et 1726, 4 vol. in-12; nouvelle édition, augmentée de plusieurs pièces importantes, Amsterdam, 1728 et 1730, 4 vol. in-12; troisième édition, augmentée des *Mémoires du règne de Catherine*, impératrice de Russie, Amsterdam (Paris), 1740, 5 vol. in-12. VIII. *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la République des Provinces-Unies* en 1747, avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau, et l'explication des motifs de l'invasion des troupes françaises dans la Flandre hollandaise, qui a donné lieu à l'élection d'un Stathouder, Amsterdam, Rickhof (sans date), in-4°. Rousset a été éditeur, I. Du *Droit public* de Mably, avec des *Remarques*, Amsterdam, 1748, 2 vol. petit in-8°. II. De l'*Histoire du Stathoudérat* de l'abbé Raynal, Amsterdam, 1749, in-12, *revue, corrigée, châtiée et purgée de ses faussetés*, par Rousset. On y trouve des notes très-virulentes contre l'abbé Raynal et contre la France. A. Kerroux croit que c'est cet ouvrage qui fut défendu, et qui causa la dernière disgrace de Rousset; cependant Raynal profita des critiques dans ses éditions subséquentes, et même y ajouta les *Pièces justificatives* qu'on trouve dans l'édition de Rousset. III. De la *Traduction française du Paradis Perdu* de Milton, par Dupré de Saint-Maur, avec les *Remarques* d'Addisson. IV. D'une *Dissertation* de Constantin de Magny, et la *Chute de l'Homme*, poème, par David Durand, La Haye, Vanderkloot, 1730; 3 vol in-12. Rousset a revu, I. La *Traduction de l'Atlantide* de Madame Manley, par Scheurléer, Londres, 1714, 3 vol. in-12. II. La *Traduction* faite par le même Scheurléer, du discours de Collins sur la Liberté de penser. La Barre de Beaumarchais, dans ses *Lettres sérieuses et badines*, attribue à Rousset les *Entretiens* de Louis XIV et de Madame de Maintenon sur leur mariage, Marseille, 1710, in-12. Rousset se donnoit pour un écrivain impartial, dont les ouvrages ne manifestoient ni le pays, ni la religion; mais trop souvent on y reconnoît un homme passionné, et, qui dans son effervescence, ne garde plus aucunes mesures.

† ROUSSEVILLE (Nicolas de Villiers de), procureur du roi de la commission pour la recherche de la noblesse de Picardie, dressa le *Nobiliaire* de cette province en 417 feuilles, imprimées depuis 1708 jusqu'en 1717. Chaque famille occupe une grande feuille, forme d'atlas, qu'il est rare de trouver toutes rassemblées; cette collection coûte fort cher lorsqu'elle est complète.

* ROUSTAN (Jacques-Antoine), pasteur de Genève, mort dans cette ville en 1808, se ren-

dit recommandable par son mérite et ses talens. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont presque tous pour objet de défendre la religion contre les attaques de l'incrédulité. Tels sont l'*Impie démasqué*, la *Réponse aux difficultés d'un théiste*, les *Lettres sur l'état actuel du christianisme*, etc. Quoiqu'ami de J.-J. Rousseau, il réfuta le chapitre du Contrat social où ce célèbre écrivain parle légèrement de la religion chrétienne. La littérature doit encore à Roustan un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, en 9 gros vol. in-12.

* ROUSTEM DASTAN, le Roland des temps héroïques de la Perse, est illustre par une suite de faitsd'armes fabuleux, tout-à-fait dignes de nos anciens chevaliers, et si nombreux, que les poètes et les romanciers en ont enflé de gros volumes. C'étoit un capitaine du roi de Perse Kaï-Kaoûs. Ayant refusé d'embrasser la foi des mages, que ce monarque professoit, il fut obligé de s'enfuir. Kaï-Kaoûs, plus religieux que reconnoissant, oublia tous les services qu'il avoit reçus de son épée, et envoya son fils Afrasyab après lui, pour le combattre et s'en saisir mort ou vif. Cet Afrasyab, aussi célèbre que Roustem, étoit le seul guerrier qui pût entrer en lice avec lui. Les héros en vinrent aux mains, et après deux jours de combat, durant lesquels ils firent des prodiges d'adresse, de force et de courage, Roustem parvint à terrasser son ennemi. Ce triomphe mit le sceau à la renommée du vainqueur; et c'est encore aujourd'hui une louange digne des rois et des grands guerriers de la Perse que de les comparer à Roustem, ou c'est, pour mieux dire, un lieu commun des plus bassés adulations qu'ils reçoivent pour leur argent aussi sottement que les poètes les leur prodiguent. Une des manières de combattre de Roustem, c'étoit de lancer des boulets de fer à la tête de ses ennemis. Cette gentillesse, qui supposoit une force extraordinaire, contribua sans doute à faire donner à Roustem-Dastan le nom *d'Hercule de l'Orient*.

ROUTH (Bernard), jésuite, né en Irlande le 11 février 1695, vint en France, *travailla* longtemps aux Mémoires de Trévoux, et se retira après la destruction de sa société à Mous, où il mourut le 18 janvier 1768. On lui doit des *Lettres* sur les Voyages de Cyrus, le *Paradis perdu*, le roman de *Séthos*, des *Recherches* sur la manière d'inhumer chez les anciens, et le dernier volume de l'*Histoire Romaine* de Catrou et Rouillé.

† I. ROUVIÈRE (Arnaud), écuyer, avocat au parlement d'Aix, mort dans cette ville en 1742, âgé de 73 ans, est auteur des ouvrages suivans: I. *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfans*, etc. Paris, 1730, 1 vol. in-folio. II. *Traité du droit de Retour*, etc. Paris, 1737, 2 vol. in-12. L'auteur dédia cet ouvrage à M. de La Tour, premier président du parlement, et intendant de Provence. III. *De la révocation des donations, legs, etc., par l'ingratitude et l'incapacité des donataires*; dédié à M. le duc de Villars, gouverneur de Provence, Toulouse, 1738, 1 vol. in-4°. Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits: un *Traité de la simonie et de la confidence*; *de l'Aliénation des biens de*

l'Eglise; *de la Révocation des donations*, troisième édition, augmentée de plus de la moitié; et de quelques *Poésies*.

II. ROUVIÈRE D'EYSATTIER (Charles-Vincent-Auguste de la), né à Aix le 20 janvier 1712, mort à la fin du 18e siècle, agriculteur instruit, a publié un excellent *Mémoire* sur une espèce de chenilles qui produisent de la soie, 1762, vol. in-8°.

ROUVRE, *V.* ROVÈRE, n° II.

* I. ROWE (Jean), théologien anglais dissident, mort en 1677, fils d'un ministre de Crediton, au Dévonshire, prédicateur de Witney, dans sa province. En 1654 il fut nommé prédicateur de l'abbaye de Westminster; mais cette place lui fut ôtée en 1662, comme non-conformiste. Il a donné plusieurs ouvrages. I. *Immanuel* ou l'Amour du Christ expliqué. II. *La Pensée du ciel et celle de la terre*, in-12. III. *La Vie de son père*. IV. *Des Sermons* assez médiocres.

II. ROWE (Thomas), né à Londres en 1687, s'acquit de la réputation par ses *Poésies Anglaises*, entre autres par quelques *Imitations* d'Horace et de Tibulle. Il avoit entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité omis par Plutarque. Cet auteur en avoit déjà composé huit lorsqu'il mourut: nous n'avons que celle d'*Enée*, de *Tullus-Hostilius*, d'*Aristomène*, de *Tarquin l'Ancien*, de *Lucius-Junius Brutus*, de *Gélon*, de *Cyrus*, et de *Jason*. On y trouve peu de choses intéressantes, du moins pour le commun des lecteurs, qui veulent que les ouvrages historiques soient aussi amusans qu'instructifs. L'abbé Bellenger les a traduites d'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des Vies de Plutarque par Dacier. Thomas Rowe mourut à Londres le 13 mai 1715.

III. ROWE (Elisabeth), femme du précédent, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, naquit à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et mourut en 1737 à Frome, où elle s'étoit retirée après la mort de son mari. Son mérite et les charmes de sa personne lui attirèrent dans sa jeunesse un grand nombre d'admirateurs, parmi lesquels elle compta le poète Prior; mais le ciel l'avoit destinée à unir son sort à celui de Thomas Rowe, distingué par ses connoissances et par quelque talent pour la poésie, qui l'épousa en 1709. Le bonheur des deux époux ne fut pas de longue durée; elle le perdit cinq ans après, et composa à l'occasion de sa mort une *Elégie* qu'on estime comme l'une de ses meilleures pièces de poésie. Cette dame réussissoit dans la musique et le dessin; mais l'étude des langues, et en particulier la poésie, eut pour elle plus d'attraits, et a fait sa principale occupation. On admire dans ses compositions un génie élevé, des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, enfin beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle, I. *L'Histoire de Joseph*, en vers anglais. II. *L'Amitié après la mort*. III. Des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres *ouvrages* mêlés de prose et de vers. Ses œuvres ont été recueillies en 1739, en 2 vol. in-8°.

* IV. ROWE (Thomas), théologien anglais, non-conformiste,

né à Nord-Petherwin, au Dévonshire, mort en 1698, ministre de Litchet au comté de Dorset, fut interdit de ses fonctions en 1662, et alla desservir une congrégation à Wimborn, où il mourut. Rowe est auteur d'un livre de piété, intitulé *Le Devoir du chrétien.*

† V. ROWE (Nicolas), poète anglais, habile dans les langues savantes et dans la connoissance des auteurs anciens. Né en 1673, il mourut à Londres en 1718. Il fut destiné à l'étude du droit qu'il cultiva avec succès ; mais son goût pour la poésie l'emporta sur toute autre occupation, et il s'y livra entièrement. A l'âge de 25 ans il publia sa tragédie, intitulée *The ambitions step-mother* (La belle-mère ambitieuse.) ; et le succès qu'elle obtint l'éloigna sans retour de la carrière qu'il avoit d'abord embrassée. Cette tragédie fut suivie de *Tamerlan*, de la *Belle pénitente*, d'*Ulysse*, du *Prosélyte royal*, de *Janeshore*, de *Lady Jane Grey*, et d'une *comédie* que son peu de succès a fait même exclure du recueil de ses œuvres publiées en trois vol. in-12. Ses tragédies lui ont fait un nom célèbre, quoiqu'elles manquent de conduite et quelquefois de naturel; mais l'harmonie de ses vers, des scènes habilement appropriées au sujet, une expression harmonieuse, ont fait disparoître ces défauts. Rarement il excite la terreur ou la pitié, mais il élève l'ame ; lorsqu'il ne parle pas au cœur, il charme l'oreille et plaît à l'esprit. On lui doit une édition des œuvres de Shakspeare, et une *Vie* de ce poète, ainsi qu'une *traduction* de la Pharsale de Lucain, qui n'a été publiée qu'en 1728, dix ans après sa mort. Rowe sut joindre le talent des affaires à la culture des lettres. Le duc de Queensbury l'employa utilement pendant qu'il fut secrétaire d'état; mais à la mort du duc il resta sans emploi. Une anecdote qu'on rapporte de lui prouve cependant qu'il entretint toujours quelque liaison avec les ministres. Le lord trésorier Oxford lui demanda un jour « s'il entendoit l'espagnol. — Non, répondit Rowe, mais je serai bientôt en état de l'entendre et de le parler » ; et là-dessus il se met à l'étudier en grande hâte. Peu de temps après Rowe vient informer sa seigneurie qu'il possède cette langue. « Que vous êtes heureux, repartit lord Oxford, de pouvoir lire don Quichotte dans sa langue originale ! » A l'avénement de George Ier, il fut créé poète lauréat, et l'un des surveillans sur terre de la douane dans le port de Londres, et quelque temps après il fut nommé secrétaire du conseil du prince de Galles ; mais il ne jouit pas long-temps de cet avantage.

ROWIN (Jean), célèbre vieillard, né à Zodova, dans le district de Karancebès en Hongrie, appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mort en chemin, étoit âgé de 172 ans, et sa femme Sara, qui mourut dans le même voyage, en avoit 164. Il y avoit 147 ans qu'ils étoient mariés. C'étoient de pauvres paysans qui s'étoient presque toujours nourris de blé de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis le déluge ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans ; mais ce fait est moins constaté que le premier. Nauclerus, Cramer et d'autres écrivains font mention d'un soldat de Char-

lemagne nommé Jean, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans ; mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire. Un nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans.

* ROWLAND (Henri), théologien et antiquaire gallois, né à Anglesey, mort en 1722, a publié une *description* très-soignée de l'île où il est né, un vol. in-4°, intitulé *Mona Restaurata*.

* I. ROWLEY (William), auteur dramatique du temps de Charles Ier, fut lié avec tous les hommes de lettres célèbres de son temps ; il les aida de son travail, et Wood en fait mention dans les termes les plus avantageux. Il a laissé cinq *pièces* de sa composition, à l'une desquelles Shakespeare eut quelque part. Fletcher et Johnson eurent beaucoup d'amitié pour lui. On ignore l'année de sa mort.

† II. ROWLEY, moine anglais, qu'on prétend avoir fleuri à Bristol dans le 15e siècle, et qu'on dit avoir un écrivain élégant et très-fécond. On ne fait ici mention de son nom que par rapport aux discussions qu'ont excitées dans le monde littéraire les poésies qui lui ont été attribuées. *Voy.* CHATTERTON.

* III. ROWLEY (Samuel), auteur dramatique contemporain de William-Rowley. Il a donné deux *Drames* historiques peu connus, si ce n'est de ceux qui font des collections de pièces de théâtres, sans s'embarrasser d'en faire un bon choix.

* ROWNING (Jean), né en 1699, membre du collége de la Magdeleine, à Cambridge, et curé d'Anderby dans le comté de Lincoln, fut un mécanicien habile. On a de lui un *Système abrégé de philosophie naturelle*, publié à Cambridge, 1738, in-8°, réimprimé avec des additions, en 1745. Il mourut en 1771. Son frère, établi à New-Market, se distingua par ses talens en mécanique et en horlogerie.

I. ROUX (Augustin), de l'académie de Bordeaux, docteur en médecine dans l'université de cette ville, et docteur-régent de cette faculté à Paris, naquit à Saint-Amand, village de Gascogne, en 1726, et mourut en juin 1776. Roux étoit aussi littérateur, il continua le *Journal de Médecine*, commencé par Van-der-Monde depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui, I. *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12. II. La *Traduction* de l'*Essai sur l'eau de chaux* de With, 1767, in-12. III. *Annales Typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762. Ce journal étoit bien fait et utile. IV. *Nouvelle Encyclopédie portative*, 1766, 2 vol. in-8°. V. *Les Pierres et les minéraux parfaits*, Paris, 1781, in-4°. VI. *Mémoires de Chimie* extraits de ceux de l'académie d'Upsal, 1764, deux vol. in-12. VII. *Histoire naturelle, chimique et médicinale des corps des trois règnes de la nature.*

* II. ROUX (Jacques), prêtre et vicaire d'une des paroisses de Paris, devint officier municipal de cette commune : il s'intituloit le *Prédicateur des Sans-Culottes*, et il fut un des commissaires chargés de la police du Temple pendant que Louis XVI et sa famille

y furent renfermés. On ne sauroit peindre la cruauté avec laquelle il traita ces prisonniers : la plume se refuse à citer cent traits plus atroces les uns que les autres : nous nous contenterons de rapporter le suivant: Louis XVI, éprouvant un grand mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste ; « Ce n'est pas la peine, lui répondit Roux, en faisant un geste qui indiquoit la guillotine ; dans peu vos dents seront réparées. Et Louis ayant ajouté · Monsieur, si vous éprouviez les douleurs que je ressens, vous me plaindriez. — Bah! bah ! reprit-il, il faut s'accoutumer à tout. » Tout le monde se rappelle que ce fut lui qui, choisi pour conduire Louis XVI à l'échafaud, lui répondit au moment où ce prince le prioit de se charger d'une bague pour la reine : « Je ne suis chargé que de vous mener à la mort. » Le 25 février suivant, jour où tous les épiciers de Paris furent pillés par la populace, il applaudit aux excès de cette journée, se vanta d'être le Marat de la municipalité et prêcha hautement le vol et le libertinage. La section des Piques lui retira alors sa confiance et invita celle des Gravilliers, dont il étoit membre, à censurer sa conduite. Il n'en parut pas moins, le 26 juin, à la barre de la convention, où il prononça, au nom de cette section, un *discours* rempli des préceptes de la plus complète anarchie ; mais il fut désavoué par les autres membres de la députation : Robespierre lui-même s'indigna de ses principes, et il fut chassé de la barre. Bientôt ses collègues l'accusèrent de friponnerie ; et n'ayant pu prouver son innocence, il fut expulsé de la commune le 9 septembre 1793. De nouvelles accusations le firent traduire, le 15 janvier 1794, devant le tribunal de police correctionnelle ; mais les juges ayant déclaré que les délits dont il se trouvoit chargé passoient leur compétence, on le renvoya par devant le tribunal révolutionnaire. Au moment où il entendit prononcer cette décision, il se frappa de cinq coups de couteau, et mourut dans les prisons de bicêtre, où on le transporta après cette espèce de suicide.

III. ROUX. *Voyez* Rosso.

IV. ROUX (le). *Voy.* Leroux.

I. ROUXEL (Jean), fils d'un riche négociant de Caen, fit d'excellentes études à Paris, en Allemagne et en Suisse. Il obtint en 1582, lorsque l'université de Caen fut rétablie, les chaires royales d'éloquence et de philosophie, et ensuite celle des lois. Les premiers magistrats de sa province s'empressèrent de venir l'entendre. Né avec un esprit juste, une humeur douce et un caractère ennemi du faste et de l'ambition, il fit ses délices de l'étude. On le tira de son obscurité pour le nommer premier échevin, place qu'il remplit à la satisfaction de ses concitoyens ; et dans laquelle il fut continué deux fois. On a de lui des *Poésies latines* avec quelques *Harangues*, Caen, 1636, in-8°, qui ne sont pas sans quelque mérite. Il mourut le 5 septembre 1686.

II. ROUXEL. *Voy.* Grancey.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, étoit un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant, l'an 324 avant J. C., la laissa grosse d'un fils qu'on nomma le jeune Alexandre. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère,

selon Justin. Nous préférons son témoignage à celui de Plutarque, qui la fait jeter dans un puits par une femme extrêmement jalouse des honneurs que lui rendoient les Macédoniens.

† ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, joignoit à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avoit pour fils aîné Mustapha, sorti d'une autre femme que Roxelane, qui étoit mère de Sélim II et de plusieurs autres enfans. C'étoit un obstacle à l'envie qu'avoit cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan étoit trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présens, ayant déclaré que ce pieux dessein ne pouvoit être exécuté par la sultane, tant qu'elle seroit esclave, elle effecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice, qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Sélim, son fils aîné. Elle avoit contribué, en 1546, à la mort du grand-visir Ibrahim. Elle mourut en 1561. (*Voy.* l'Histoire des favoris et des favorites, 2 vol. in-12, par Dupuy.) Son caractère a été développé sur nos théâtres : aux Italiens, par Favart, dans Soliman II, comédie; aux Français, dans les tragédies de Mustapha et Zéangir, de Belin et Chamfort, représentées avec succès, l'une en 1750, et l'autre en 1777; et dans celle de Mustapha, de M. Maisonneuve, jouée postérieurement, et qui eut encore un plus grand succès que les deux autres; mais cette dernière n'est pas imprimée.

ROXIATI. *V.* ALBERIC, III.

I. ROY (Louis le), *Regius*, né à Coutances en Normandie, succéda en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professeur en langue grecque au collége royal à Paris, et mourut dans cette ville le 2 juillet 1577. Cet homme d'une impétuosité de caractère insupportable, écrivoit assez bien en latin. Ses ouvrages sont, I. La *Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4° : il l'écrivit à la sollicitation de Philippe de Cossé, évêque de Coutances. II. La *Traduction* française du Timée de Platon, in-4°, et de plusieurs autres ouvrages grecs. Sa *Traduction* de la Politique d'Aristote a eu trois éditions, et méritoit à bien des égards, dans son siècle, un pareil succès. Il avoit étudié avec soin l'original, et a mis dans son livre presque oublié, des *Remarques* instructives. Le nouveau traducteur, M. Champagne, reconnoît en avoir profité. III. Des *Lettres*, 1560, in-4°, assez insignifiantes. IV. Une *édition* des Commentaires de Conan sur le droit civil qu'on recherche encore, etc.

II. ROY (Pierre le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia en 1593 *la Vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa pour ingénieux lorsqu'il parut, et il n'a pas encore perdu cette réputation. Il fit naître l'idée de tous les autres écrits qui composent la fameuse Satire Ménipée, en 3 vol. in-8° : ce recueil est dans toutes les bibliothèques comme un monument historique très-précieux. Malgré

l'imperfection du langage encore un peu grossier, les principales pièces de la Satire Ménipée renferment de bonnes plaisanteries, et servent à développer les menées de tous les partis, comme elles contribuèrent dans le temps à réprimer les factions et à rétablir Henri IV.

† III. ROY (Guillaume le), né à Caen en Normandie l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Son amour pour la retraite lui fit acheter, en 1654, une maison de campagne, où il se retiroit fréquemment pour s'occuper de la lecture de l'Ecriture, des Pères, des Conciles et de l'histoire de l'Eglise. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mars 1684. Il étoit ami intime des Arnauld, des Nicole, etc. Huet dit « qu'il ne laissa pas de travailler pour le monde qu'il fuyoit, et qu'il l'instruisit par ses écrits comme par l'exemple de sa vie; mais se cachant toujours, et supprimant son nom dans ses ouvrages. » Les principaux sont, I. Des *Instructions recueillies des Sermons de St. Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12. II. La *Solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12. III. Un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres *ouvrages* écrits d'un style noble et ferme, mais un peu monotone, suite presque nécessaire des sujets.

IV. ROY (Jacques le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mort à Lyon en 1719, à 86 ans, s'est beaucoup occupé de l'Histoire de son pays, et a laissé, I. *Notitia Marchionatûs sancti Imperii*, 1678, in-fol. avec figures. II. *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol. III. *Castella et Prætoria nobilium*, 1696, in-folio. IV. Le *Théâtre profane du duché de Brabant*, 1730, 2 vol. in-fol. avec figures.

V. ROY (Julien le), né à Tours en 1686, fit paroître dès son enfance tant de goût pour les mécaniques, que, dès l'âge de 13 ans, il faisoit de lui-même de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans il se rendit à Paris où son talent fut employé; il fut admis dans le corps des horlogers en 1713. Les Anglais étoient nos maîtres alors dans ce bel art; mais Julien Le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Voltaire parlant un jour au fils de Julien Le Roy, lui dit : « Le maréchal de Saxe et votre père ont battu les Anglais. Cet artiste mourut à Paris le 20 septembre 1759, laissant quatre fils très-bien élevés, et tous cultivant les arts ou les sciences. On peut voir le détail de ses inventions et de ses découvertes en horlogerie dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, de Pierre Le *Roy* son fils aîné, horloger du roi. Le père étoit un homme bienfaisant, et se faisoit un plaisir de cultiver les talens naissans de ses ouvriers et de leur ouvrir sa bourse.

VI. ROY (Pierre le), horloger du roi, et pensionné de sa majesté, mort le 25 août 1785, étoit fils du célèbre Julien, et perfectionna comme lui l'horlogerie. Ses montres marines, remarquables par leur précision et leur simplicité, lui valurent

le prix de l'académie des sciences. Il avoit l'esprit cultivé, mais il étoit particulièrement versé dans la physique et l'astronomie. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Mémoires pour les horlogers de Paris*, 1750, in-4°. II. *Etrennes chronométriques*, 1758. III. *Exposé des travaux de Harrisson et Le Roy, dans la recherche des longitudes en mer*, 1768, in-4°. IV. *Précis des recherches pour la détermination des longitudes par la mesure artificielle du temps*, 1773, in-4°. V. *Lettre* à de Marivetz, 1785, in-8°.

† VII. ROY (Julien-David le), architecte, frère du précédent devint membre de l'institut impérial et de celui de Bologne, s'attacha à l'architecture et en professa les principes avec distinction. Il avoit voyagé avec fruit, et il publia ses recherches dans divers ouvrages d'érudition, estimés. Les principaux sont, I. *Ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, 1758, in-fol. Elles présentent des erreurs de fait assez nombreuses, que Stuart, auteur des célèbres Antiquités d'Athènes, releva sans ménagement, et que Le Roy corrigea dans une seconde édition, donnée en 1770. Quoique cet ouvrage ait beaucoup perdu de son mérite depuis que d'autres ont donné une description plus exacte et plus détaillée des monumens d'Athènes, sa publication fera toujours époque parmi nous. La sensation qu'il produisit hâta la chûte de ce goût bizarre d'architecture long-temps décoré du nom de style français. Le Roi doit être considéré comme le principal auteur de cette espèce de révolution. Son livre la commença ; les excellentes leçons qu'il donna pendant quarante ans, comme professeur d'architecture, l'achevèrent. Ses talens et ses connoissances variées l'appelèrent dans le sein de plusieurs compagnies savantes : il fut membre de l'académie d'architecture, de celle des inscriptions et belles-lettres, et de l'institut. II. *Histoire de la disposition et des formes différentes des temples des chrétiens*, 1764, in-8°. III. *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8°. IV. *De la Marine des anciens peuples*, 1777, in-8°. Le Roy la considéra sous tous les rapports, et chercha à perfectionner la marine moderne en lui comparant celle des Grecs et des Romains. V. *Les Navires des anciens, considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on en pourroit faire*, 1783, in-8°. VI. *Recherches sur le vaisseau long des anciens, sur les voiles latines et sur les moyens de diminuer les dangers que courent les navigateurs*, 1785, in-8°. VII. *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*, 1796, in-4°. Le Roy tenta long-temps de construire sur la Seine des bateaux immersibles ; ses essais furent infructueux. Sa modestie, son zèle pour le progrès des arts, sa bienfaisance toujours active, laissent de lui un souvenir honoré. Il est mort à Paris à la fin de janvier 1803, âgé de 75 ans.

† VIII. ROY (Charles le), fils du précédent, né à Paris le 12 février 1726, étoit d'une mauvaise constitution; ce qui le décida à embrasser le parti de la médecine, qui pouvoit lui procurer des secours. Un voyage qu'il fit à cheval à Montpellier lui rendit de la vigueur. Il y prit le bonnet de docteur et s'y maria. L'aca-

démie des sciences dont il étoit membre lui doit plusieurs *Mémoires*, qu'il réunit en 1771, en 1 vol in-8°, sous le titre de *Mélanges de physique et de médecine.* En 1777, il revint à Paris, et y mourut le 12 décembre 1779. On a encore de lui, I *Mémoires sur les fièvres aiguës*, 1766, in-8°. II. *Usage et effets de l'écorce du Garou*, 1767, in-12. III. *De aquarum mineralium naturâ et usu*, 1762, in-8°. IV *Pronostics dans les maladies aiguës*, 1777, 1 vol. in-12.

† IX. ROY (Pierre-Charles), Parisien, né en 1683, eut dès sa jeunesse le talent de la poésie. Les premiers essais de sa muse naissante annoncèrent un heureux avenir. Il travailla en concurrence avec La Mothe et Danchet à des opéras. Il a donné plusieurs ouvrages en ce genre. Les principaux sont, I. *Philomèle*, II. *Bradamante*, III. *Hippodamie*, IV. *Creüse*, V. *Callirhoé*, VI. *Ariane et Thésée*, VII. *Sémiramis*, VIII. les *Elémens*; IX. les *Stratagêmes de l'Amour*, X. le ballet *des Sens*, XI. les *Graces*, XII. le ballet *de la Paix*, XIII. le *Temple de Gnide*, XIV. les *Augustales*, XV. la *Félicité*, XVI. les *Quatre Parties du Monde*, XVII. *l'Année Galante*, XVIII. les *Fêtes de Thétis*, XIX. le *Bal militaire*. Après Quinault, Roy est le poète qui a été le plus loin dans ce genre. Si le premier est tendre et plein de sentiment, le second se fit un chemin nouveau par la galanterie. Il est toujours inventeur et ne copie personne. Le ballet des *Elémens*, celui des *Sens* et la tragédie de *Callirhoé* sont, de tous ses opéras, ceux qu'on relit avec le plus de plaisir : le prologue des *Elémens* se distingue par une poésie noble et harmonieuse.

Les temps sont arrivés. Cessez, triste chaos!
Paroissez, élémens! Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement et le repos!
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez! Volez, rapides feux!
Voile azuré des airs, embrassez la nature!
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure!
Naissez, mortels, pour obéir aux dieux!

Dans les autres ouvrages de Roy, sa versification est ingénieuse, mais quelquefois prosaïque et sèche. L'auteur avoit plus de goût que de génie. Il avoit composé un grand nombre de ces *Brevets de Calotte*, dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir déchiré plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Cette satire lui ferma pour toujours les portes de l'académie. Le célèbre Rameau préféroit aux poèmes de Roy ceux de Cahusac dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour les caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de notre musique est désigné sous le nom de Marsyas. Cet écrivain fut conseiller au châtelet, élève de l'académie des inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses mœurs basses, sa méchanceté, des coups de bâton qu'il reçut plusieurs fois, et qui l'avilirent, ont empêché ses ouvrages lyriques de jouir de la célébrité qu'ils auroient pu obtenir. Roy étoit d'ailleurs froid, taciturne et insipide dans la société : aussi Fontenelle disoit de lui « que

c'étoit l'homme d'esprit le plus bête qu'il eût connu. » Il mourut le 23 octobre 1764. Son penchant à la satire lui avoit fait des ennemis de la plupart des gens de lettres. Outre ses *opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies* et d'autres *ouvrages*, en 2 vol. in-8°. Tout n'y est pas bon; mais il s'y trouve quelques vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connoît son *poème* sur la maladie du roi, qui fit naître cette épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Étoit à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auroient guéri d'abord!
Roy le poète à Paris versifie.
La pièce arrive, on la lit... le roi dort...
De Saint Michel la Muse soit bénie!

X. ROY (Henri-Marie le), curé de Saint-Herbland de Rouen, mort en cette ville en juin 1779, avoit prêché devant le roi avec succès. On a de lui, I. Les *Oraisons funèbres de Jacques II* et de *Marie Lecsinzka*. II. Un *Eloge* abrégé de Louis XV, 1774, in-12. III. Le *Paradis perdu* de Milton, traduit en vers français, 1776, 2 vol. L'auteur étoit plus orateur que poète.

XI. ROY (l'abbé Chrétien le), né à Sédan, mort au collége du cardinal Le Moine à Paris, où il étoit professeur d'éloquence, le 11 mai 1780 a publié, I. *Lettre sur l'Education du collége de Sorrèze*. II. *Lettre en faveur du même collége*. III. *Lettre en faveur du commerce*. IV. *Discours* latin sur ce sujet, *Quantùm litteris debeat virtus*, 1751, in-4°. Il y combat les assertions de J. J. Rousseau.

XII. ROY DE LA CORINYE (Charles-le), né à Saint-Brieux en Bretagne en novembre 1690, prote de l'imprimerie de Felix Faulcon à Poitiers, a fait un *Traité de l'Orthographe française*, en forme de Dictionnaire, revu par Restaut, dont la dernière édition est de 1752, in-8°. C'étoit un homme sans ambition et sans intrigue, uniquement occupé de ses fonctions de prote et de correcteur : travail qu'il n'interrompoit que pour se livrer à la composition de son ouvrage. Ce livre eut le succès qu'il méritoit. Des personnes en place voulurent, dit-on, faire obtenir une imprimerie à son auteur, et il les remercia. Il mourut en juillet 1739, dans la médiocrité qu'il avoit préférée à la fortune. Le Dictionnaire de Le Roy tient un rang distingué parmi ceux de son genre, tant pour l'érudition puisée dans les bonnes sources que pour la justesse des principes. Cependant l'académie n'est pas toujours d'accord avec lui, et elle a fait à l'orthographe adoptée par Le Roy quelques changemens utiles, dont les derniers éditeurs du *Dictionnaire de l'Orthographe* ont profité.

XIII. ROY DE MONTFLABERT, (Pierre-Nicolas le), né à Coulommiers, et l'un des jurés les plus sanguinaires du tribunal révolutionnaire de Paris sous Robespierre, vota constamment la mort de tous les accusés, quoiqu'il fût sourd et qu'il lui fût impossible d'entendre leurs défenses et les dépositions. Il avoit pris le surnom de *Dix-Août*, comme un témoignage de son amour pour la république. Ce scélérat fut condamné à mort comme complice de Fouquier-Tinville, le 7 mai 1794, à l'âge de 52 ans.

* XIV. ROY (Charles George le), lieutenant des chasses à Versailles, vers la fin du règne

de Louis XV, est auteur d'un livre intitulé *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, in-12, Paris, 1802. Le Roy a fourni aussi différens articles à l'Encyclopédie.

XV. ROY (le). *Voyez* GOMBERVILLE *et* LOBINEAU.

* ROYA (Egide à), *ou* VAN ROYEN, abbé de Cîteaux, a laissé des *Annales belgiques*, qui s'étendent de 792 à 1478. André Schott les tira de l'abbaye de Dunes en Flandre, et François Sweerts les a insérées dans ses *Rerum Belgicarum annales*, Francfort, 1620, in-folio.

ROYAUMONT. *V.* FONTAINE, n° VI, et MAISTRE, n° 5.

I. ROYE (Guy de), fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand-maître des arbalêtriers de France, mort en 1347, d'une illustre maison originaire de Picardie, fondue dans celle de La Rochefoucauld, après la mort du dernier Roye en 1551, fut d'abord chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha ensuite au parti de Clément VII et de Pierre de Lune, autrement Benoît XIII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol; archevêque de Tours, puis de Sens, et enfin archevêque de Reims en 1391. Il fonda le collége de Reims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à cinq lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte, mais en descendant il fut atteint d'un trait d'arbalête par un des habitans, et mourut de cette blessure le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé *Doctrinale sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de *Doctrinal de la sapience*, in-4°, en lettres gothiques. Le traducteur y ajouta des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales.

II. ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Angers sa patrie, mourut en 1586. Son livre *De jure patronatûs*, Angers, 1667, in-4°, et celui *De missis dominicis, eorumque officio et potestate*, 1672, in-4°, prouvent beaucoup de recherches et de savoir. Roye contribua par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYE. *V.* ROCHEFOUCAULD, n°. IV.

ROYEN. *Voyez* SNELL, n° II.

† I. ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien médiocre, né en Savoie, vint s'établir à Paris vers l'an 1725. Il y acquit de la réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. Il obtint la survivance de maître de la musique des Enfans de France, dont il devint titulaire en 1746. Il eut l'année suivante la direction du concert spirituel. En 1754 il obtint la charge de compositeur de musique de la chambre du roi, et la même année la place d'inspecteur général de l'opéra. Il étoit prêt à jouir d'une fortune avantageuse, lorsque la mort termina ses jours à Paris le

11 janvier 1755, dans la 50e année de son âge. Royer est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin assez estimées. Jusqu'à présent on n'en a gravé qu'un livre. Il a laissé en *manuscrit* de quoi en former un second et même un troisième. Les opéras dont il a composé la musique, sont : *Pyrrhus*, *Zaïre*, *Momus amoureux*, le *Pouvoir de l'Amour*, *Amasis*, *Prométhée*. Sa musique est foible, sans chaleur et sans invention. Voltaire disoit qu'en mettant Prométhée en musique, il n'avoit eu qu'une foible portion du feu de son héros.

* II. ROYER (Thomas), épicier-droguiste à Paris, au dix-huitième siècle, a publié, I. *Catalogue des Plantes de son jardin*, conformément à la méthode de Tournefort, Paris, 1730, in-8° ; il fut réimprimé pour la troisième fois en 1776. II. *Lettre* sur une brochure portant pour titre : *Parallèle des différentes méthodes de traiter les maladies vénériennes*, Leipsick, 1775, in-12. III. *Instruction pour l'administration des lavemens anti-vénériens*, 1765, in-8° ; nouvelle édition, sous le titre : *Dissertation sur une méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par des lavemens*, 1767, in-8° ; 3e. édit., 1778, in-8°. IV. *Lettre à Gardanne*, Bouillon, 1770, in-12. V. *Nouvelles observations faites dans les hôpitaux militaires sur l'efficacité de lavemens anti-vénériens*, 1771, in-8°.

III. ROYER DE LA TOURNERIE (Etienne), avocat de Normandie, né le 30 avril 1730, et mort depuis la révolution, a publié en 1760 un nouveau *Commentaire* sur la coutume de Normandie, 2 vol. in-12., et un *Traité des Fiefs*, 1763, in-12.

IV. ROYER. *Voyez* PROST.

† ROYOU (Thomas-Marie, abbé), chapelain de l'ordre de St-Lazare, né à Quimper vers 1741, professa pendant plus de vingt ans la philosophie au collége de Louis-le-Grand à Paris ; il passoit pour un fort dialecticien. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'*Année littéraire*, et fit ensuite, en 1778, le *Journal de Monsieur*, qui finit en 1783. Dès l'origine de la révolution il s'en montra l'adversaire. Quelques jours avant la révolution du 14 juillet 1789 il alla au Champ-de-Mars exhorter les soldats à faire leur devoir. Le peuple furieux s'attroupa devant le collége de Louis-le-Grand pour y mettre le feu ; le grand-maître Berardier parvint à l'apaiser. Le 1er juin 1790 l'abbé Royou commença un journal intitulé *l'Ami du Roi*, pour lequel il eut des coopérateurs ; il y attaqua ouvertement les principes de la révolution. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima ce journal, et ordonna que ses auteurs seroient traduits à la haute-cour à Orléans. L'abbé Royou, atteint déjà d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, nommé l'abbé Ermès, ecclésiastique d'un mérite distingué, qui demeuroit à Paris ; il y mourut le 21 juin 1792. — L'abbé Ermès paya de sa vie l'hospitalité qu'il lui avoit donnée. Il fut, pour cet acte de courage et de générosité, principalement, enveloppé dans les massacres du 2 septembre de cette année. Outre les journaux auxquels travailla l'abbé Royou, il a fait, I. *Le Monde de verre, réduit en poudre*, 1780, in-12. c'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de Buffon sur les époques

de la nature. II. *Mémoire pour madame de Valory*, 1783. Celle-ci plaidoit contre l'avocat Courtin, et n'avoit trouvé dans le barreau aucun défenseur qui voulût se charger de sa cause contre un orateur renommé : Royou l'embrassa, et dans cet écrit attaqua l'ordre des avocats avec véhémence. III. *Etrennes aux beaux esprits*, 1785, in-12. Le style de cet écrivain est énergique.

*I. ROYSE (Docteur George), théologien anglais, auquel on doit des *Sermons* estimés. Il naquit dans le comté de Sommerset en 1655, et fut chapelain du roi Guillaume, qu'il accompagna en cette qualité en Irlande en 1690. A son retour il fut attaché au même titre à l'archevêque Tillotson. Il mourut en 1708.

* II. ROYSE (Job). Le lieu et l'époque de sa naissance sont inconnus : on présume qu'il naquit à Londres ou dans les environs. Il prêcha dans cette ville parmi le peuple dans le temps d'Olivier Cromwel. Il ne voulut accepter aucun bénéfice, et prêchoit par occasion lorsqu'il y étoit invité. Il mourut en 1663. On a de lui un ouvrage intitulé : *la Pierre de touche de l'esprit*.

† ROZÉE (N.), née à Leyde en 1632, et morte dans la même ville, âgée de 50 ans, excella dans le *paysage* et le *portrait*. La première, elle employa, au lieu de couleurs à l'huile et à la gomme, de petits flocons de soie, qu'elle savoit mélanger avec un art admirable. Ses tableaux sont d'un coloris éclatant et très-recherchés. Michel Carré cite entre autres un portrait fait avec tant d'art, qu'il falloit approcher de très-près pour s'assurer qu'il n'étoit pas dessiné au pinceau. Weyermans parle aussi d'un petit tableau vendu 500 florins, qui représentoit *le tronc d'un vieil arbre, au haut duquel une araignée avoit fait son nid* : le ciel étoit imité avec autant de naturel que de goût.

† ROZIER (François), célèbre agronome, né à Lyon le 24 janvier 1734. Son père, négociant, mourut sans fortune, et son fils embrassa l'état ecclésiastique comme une ressource. A peine eut-il fini ses études, qu'il se plut à observer les travaux des champs. La nature est si féconde et si belle dans ceux du Lyonnais, qu'elle appela toutes les méditations du jeune Rozier. Columelle, Varron, Olivier de Serres, devinrent ses auteurs favoris ; et pour approfondir la botanique, il prit pour guide La Tourette, son compatriote et son ami. Rozier fut nommé directeur de l'école de Lyon, mais il ne garda pas long-tems sa place : il la perdit par l'effet d'une intrigue, au moment où il s'en montroit le plus digne, en publiant, de concert avec La Tourette, les *Démonstrations élémentaires de botanique*, à l'usage des écoles vétérinaires : elles ont eu un grand nombre d'éditions. Rozier se rendit à Paris, fit l'acquisition du Journal de physique et d'histoire naturelle, qui n'avoit entre les mains de son premier auteur, Gauthier d'Agoty, qu'un succès médiocre ; et il sut lui donner un grand degré d'intérêt. Sans être très-savant dans la partie à laquelle il se vouoit, il avoit classé avec ordre dans sa tête la notice des nouvelles découvertes en physique, en chimie, en histoire naturelle, en agriculture, et il joignit à cette connoissance un tact exquis pour discerner dans les mémoires qu'on

lui adressoit les vues neuves et les faits non connus. Cette habileté accrédita l'ouvrage et l'auteur. A la recommandation du roi de Pologne il obtint un prieuré d'un revenu considérable. Ce fut alors qu'il se mit en devoir d'exécuter son projet favori, de donner un corps complet de doctrine rurale, en publiant son *Cours d'agriculture*. Le séjour de Paris ne lui parut pas convenable à l'exécution de ce dessein ; il s'établit à Béziers, où il acheta un domaine. Là, livré à la vie active que demandent les travaux de la campagne, sous un climat doux et l'influence du plus beau ciel de la France, il s'occupa de la rédaction des grands traités qui forment son ouvrage en 10 vol. in-4°, dont le dernier n'a paru qu'après la mort de l'auteur. Rozier y a joint à une théorie très-éclairée une expérience étendue de la pratique de l'économie rurale. Instruit de tous les procédés, les ayant presque tous comparés, il les a analysés ou perfectionnés d'après ses propres essais. Ce cours estimé, quoique trop chargé de détails étrangers à son principal objet, mérite qu'un agriculteur habile le réduise un jour à moins d'étendue, pour le rendre plus à portée de la plupart des cultivateurs. Il a été traduit dernièrement en espagnol par don Juan Alvarez Guetra, et le gouvernement d'Espagne a cherché à le répandre dans les colonies. Sur la fin de sa vie, en 1788, Rozier vint résider à Lyon. L'académie de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein, et le gouvernement de le charger de la direction de la pépinière de la généralité. A l'époque de la révolution, Rozier se déclara pour elle. Pendant le siége de Lyon, une bombe tombant sur son lit lorsqu'il dormoit, enfouit les lambeaux de son corps dans les débris de l'appartement qu'il occupoit, le 29 septembre 1793. Outre les écrits dont nous avons parlé, il a laissé, I. *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de brûler et de distiller les vins, relativement à la quantité, à la qualité de l'eau-de-vie, et à l'épargne des frais*, 1770, in-8°. Cet écrit remporta le prix de la société d'agriculture de Limoges. II. *Mémoire*, plein d'observations de pratique et sagement écrit, *sur la meilleure manière de faire les vins en Provence, soit pour l'usage, soit pour leur faire passer les mers*, 1772, in-8°. III. *Traité sur la meilleure manière de cultiver la Navette et le Colsat*, 1774, in-8°. IV. *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, 1774, in-4°. V. *Nouvelle Table* des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis 1666-1770, 4 vol. in-4° ; 1775-1776. Elle est exacte et utile. VI. *Vues économiques sur les Moulins et Pressoirs d'huile d'olive connus en France ou en Italie*, 1776, in-4°. VII. *De la fermentation des Vins et de la meilleure manière de faire de l'eau-de-vie*, Paris, 1777, in-8°. VIII. *Manuel du Jardinier*, mis en pratique pour chaque mois de l'année, 1795, 2 vol. in-18.

* I. ROZIÈRE (Louis-Charles Carlet de la), chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, issu d'une famille noble et ancienne, originaire du Piémont, étoit officier supérieur dans le régiment de Canizy, au

fameux combat de Morbeigno, gagné par les Français commandés par le duc de Rohan sur les Espagnols le 10 novembre 1635; il s'y distingua par son courage, et y reçut plusieurs blessures. Il fut surnommé quelque temps après l'*Honneur de l'armée française.* Il mourut à Neuf-Brissac en 1708.

* II. ROZIÈRE (Pierre-François Carlet de la), chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, fils aîné du précédent, distingué comme son père dans la carrière des armes, mourut, encore jeune, sur le champ de bataille en 1695.

* III. ROZIÈRE (Jean Carlet de la), fils du précédent, servit avec honneur et distinction, comme son père et son aïeul. Officier au régiment de Touraine, il fit toutes les guerres de son temps, et fut blessé grièvement quatre fois. Devenu officier supérieur dans son régiment, il reçut la croix de Saint-Louis comme un témoignage de sa valeur, et fut nommé, avec le grade de brigadier des armées du roi, commandant de Calais, où il resta 19 ans. Il mourut au château de la Rozière en 1778.

* IV. ROZIÈRE (Louis-François Carlet, marquis de la), fils du précédent, né au Pont-d'Arche près Charleville le 10 octobre 1733, entra au service en 1747 comme volontaire, fut fait lieutenant d'infanterie au régiment de Touraine en 1748, et alla servir en cette qualité au siége de Maëstricht. En 1750 il passa du régiment de Conti, où il venoit d'être reçu officier supérieur, à l'école de génie de Mézières, et en 1752 il suivit aux Indes orientales le savant abbé de La Caille en qualité d'ingénieur dans la brigade détachée pour ces colonies. Ce fut à cette époque qu'il composa son premier ouvrage sur l'art militaire, ayant pour titre : *Stratagèmes de Guerre*, Paris, 1756, in-12. A son retour en France, Rozière fut nommé aide-maréchal-des-logis dans l'état-major de l'armée auxiliaire de France, destinée pour la Bohème: il commença, en 1757, la guerre de 7 ans dans l'armée de Westphalie, et se trouva à la bataille de Rosbach. Lieutenant-colonel des dragons au régiment du roi en 1761, et fait chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, par tout il donna des preuves de ses talens militaires et de sa bravoure. Ayant été fait prisonnier dans une reconnoissance par les montagnards écossais dans la forêt de Sababord, il fut conduit au quartier-général du roi de Prusse, qui lui dit : « Je désirerois vous renvoyer à l'armée française; mais lorsqu'on a pris un officier aussi distingué que vous, on le garde le plus long-temps possible; j'ai des raisons pour que vous ne soyez pas échangé dans les circonstances présentes; ainsi vous resterez avec nous sur votre parole. » De La Rozière passa trois semaines au quartier du roi de Prusse, dont il reçut des marques de bonté et particulièrement du prince Ferdinand de Brunswick, qui dit un jour en le montrant et se rappelant l'attaque du Frauenberg, où il avoit manqué d'être fait prisonnier par lui : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et même je crois la lui devoir. » Après son échange le marquis de La Rozière reprit ses fonctions, et fut employé en 1763 dans le ministère secret du comte de Broglie, qui faisoit le

plus grand cas de ses talens et de ses qualités personnelles ; il passa ensuite en Angleterre d'après les ordres de Louis XV, pour reconnoître les côtes d'Angleterre et de France, et il remplit, en 1765 et 1766, cette commission avec autant d'intelligence que de courage et de fidélité. Cette commission, relative au grand projet dont ce prince étoit alors occupé, produisit à son retour celui d'un port à Cherbourg, et d'un plan de défensive pour le port de Rochefort et le pays d'Aunis, plan qui a été approuvé et exécuté au mois de mai 1791. Rozière émigra avec son fils aîné, capitaine de dragons, et fut mis à la tête des bureaux de la guerre, établis à Coblentz par les princes frères de Louis XVI. Il fit la campagne de 1792 en qualité de maréchal général des logis de l'armée royale, et fut nommé cette même année commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. En 1794 il passa d'Allemagne en Angleterre, sur l'ordre qui lui fut adressé de Pétersbourg par le comte d'Artois ; mais il quitta bientôt ce pays pour se rendre à Dusseldorf auprès du maréchal de Broglie. En 1795 il fut employé en qualité de quartier-maître général des émigrés et des troupes anglaises dans l'expédition des îles de Noirmoutiers et d'Yeux ; on sait quelle fut l'issue de cette expédition et de celle de Quibéron. La Turquie le sollicita d'entrer à son service avec de grands avantages, mais il préféra d'entrer à celui de Russie avec le grade de maréchal de camp. Peu de temps après, par des arrangemens particuliers, il passa en Portugal avec la place de quartier-maître général des armées portugaises, et le grade de lieutenant-général, et arriva à Lisbonne au commencement de 1797. Après une suite d'événemens assez connus, et après mille projets de cette cour, presqu'aussitôt détruits que conçus, l'armée française entra en 1807 à Lisbonne, où résidoit alors le marquis de La Rozière ; le général français l'accueillit comme un homme distingué par ses talens. La Rozière se préparoit à rentrer dans sa patrie, lorsqu'il mourut le 17 avril 1808. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a encore de lui, I. *Campagnes du maréchal de Créquy en Lorraine et en Alsace en* 1677, Paris, 1764, in-12. II. *Campagnes de Louis, prince de Condé, en Flandre en* 1674, Paris, 1765, in-12. III *Campagnes du maréchal de Villars et de Maximilien Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne en* 1703, Paris, 1766, in-12. IV. *Campagnes du duc de Rohan dans la Valteline en* 1635, *précédées d'un Discours sur la guerre des Montagnes*, avec une belle carte pour l'intelligence de la campagne, Paris. V. *Traité des Armes en général*, 1 vol. in-12, Paris, 1764. On a encore de lui une *carte* de la Hesse, une *carte* des Pays-Bas catholiques, et *celle* du combat de Senef. Il a laissé en outre un grand nombre de *manuscrits* dont une partie est égarée, et l'autre au dépôt de la guerre.

* RUA (Pierre de), célèbre professeur d'humanités à Avila et à Soria, florissuit vers le milieu du 16ᵉ siècle. On a de lui un recueil de *Lettres historiques et critiques*, très-estimé, adressé au savant Antoine de Guevara, évêque de Moudonnedo, où il relève les fautes que l'on trouve dans les ouvrages de ce dernier.

L'édition la plus complète de ces lettres est celle de Madrid, 1736.

RUAR (Martin), socinien, né à Krempen dans le duché de Holstein vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir, où les sociniens avoient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collége; passa de là à Strassin près Dantzig, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire, des sociniens ou ariens. Chassé encore de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. Il se signala dans son parti par quelques ouvrages. On a de lui, I. Des *Notes sur le Catéchisme des Eglises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680. Un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8°. Joachim et David, ses fils, imbus des sentimens et des opinions de leur père, ont publié un recueil de *Lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

RUARD. *Voyez* TAPPAR.

RUAULT (Jean), écrivain du 17ᵉ siècle, fut l'historien du prétendu royaume d'Yvetot, dans un vol. in-4°, publié en 1631, sous ce titre: *Preuves de l'Histoire du royaume d'Yvetot*.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob étoit dans la terre de Chanaam auprès de la tour du troupeau, Ruben abusa de Bala sa concubine. Lorsque ses frères résolurent de se défaire de Joseph, Ruben touché de compassion les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne; il avoit dessein de l'en tirer secrétement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben, son fils aîné, lui reprocha son crime et lui dit « que, parce qu'il avoit souillé le lit de son pere, il ne croîtroit point en autorité. » La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais bien considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au-delà du Jourdain, entre les torrens d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant Jésus-Christ, à 124 ans.

I. RUBENS (Philippe), originaire d'Anvers, frère du peintre dont nous parlerons dans l'article suivant, et né à Cologne en 1574, d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611. Philippe Rubens est connu par un traité intitulé *Antiquorum rituum emendationes*, Anvers, 1608, in-4°.

† II. RUBENS (Pierre-Paul), peintre célèbre, né à Anvers le 20 juin 1577, d'un père qui le mit en qualité de page chez la comtesse de Lalain; mais son goût le portant à la peinture, il partit pour l'Italie après avoir pris des leçons d'Octavio Van Véen. Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut dans ce séjour que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, l'appelèrent à Venise. L'étude des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût qui

tenoit de celui du Caravage; il en prit un qui lui fut propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome et de là à Gênes; enfin il revint en Flandre. Ce fut vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour *peindre* la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les *Tableaux* à Anvers, et retourna dans cette capitale pour les mettre en place. Il devoit y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV; Rubens en avoit même déjà commencé plusieurs *Tableaux;* mais la disgrace de la reine en empêcha l'exécution. Ce peintre avoit plus d'une sorte de mérite. Le duc de Buckingham lui ayant fait connoître tout le chagrin que lui causoit la mésintelligence des couronnes d'Angleterre et d'Espagne, il le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, pour lors veuve de l'archiduc Albert. Rubens fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi, frappé de son mérite, le fit chevalier et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'Infante de ce qu'il avoit fait; il passa ensuite en Angleterre avec les commissions du roi catholique; enfin, la paix fut conclue au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles I[er], le fit aussi chevalier; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avoit à son côté pour la donner à Rubens; il lui fit encore présent du diamant qu'il avoit à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamans. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas; enfin, comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers où il épousa Hélène Forment, célèbre par l'éclat de sa beauté, et y mourut le 30 mai 1640, laissant de grands biens à ses enfans et la charge de secrétaire d'état en Flandre à son fils aîné. Un alchimiste anglais ayant voulu lui vendre le secret imaginaire de la pierre philosophale, Rubens le mena dans son atelier et lui dit: «Vous venez trop tard; car, depuis vingt ans, j'ai trouvé votre secret avec cette palette et ces pinceaux.» Il partageoit son temps entre les affaires et la peinture. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération; il réunissoit en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étoient nobles, sa conversation brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs princes souverains, et les étrangers venoient le voir comme un homme rare. Il travailloit avec une telle facilité, que la peinture ne l'occupant pas tout entier, il se faisoit lire les ouvrages des plus célèbres auteurs, sur-tout des poëtes. Son génie le rendoit également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventoit facilement; et s'il falloit recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissoit aussitôt des ordonnances d'une magnificence nouvelle. Ses attitudes sont naturelles et variées: ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a

dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenantes. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses *Tableaux*, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'étoit fait des principes certains et lumineux, qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché cependant quelque incorrection dans ses figures, et un goût de dessin lourd et qui tient du caractère flamand. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignoit peut l'avoir fait tomber dans ces imperfections, dont les ouvrages qu'il a travaillés avec soin sont exempts. Parmi ceux-ci on parle avec le plus grand éloge de son *Crucifiement de J. C. entre les deux larrons*, qu'on voit à Anvers. Dans ce chef-d'œuvre de l'art, le mauvais larron qui a eu une jambe meurtrie par un coup de barre de fer dont le bourreau l'a frappé, se soulève sur son gibet; et par cet effort qu'a produit la douleur, il a forcé la tête du clou qui tenoit le pied attaché au poteau funeste; la tête du clou est même chargée des dépouilles hideuses qu'elle a emportées en déchirant les chairs du pied à travers lequel il a passé. Rubens, qui savoit si bien en imposer à l'œil par la magie de son clair-obscur, fait paroître le corps du larron sortant du coin du tableau dans cet effort; et ce corps est encore la chair la plus vraie qu'ait peinte ce grand coloriste. On voit de profil la tête du supplicié et sa bouche, dont cette situation fait encore mieux remarquer l'ouverture énorme; ses yeux dont la prunelle est renversée, et dont on n'aperçoit que le blanc sillonné de veines rougeâtres étendues; enfin, l'action violente de tous les muscles de son visage, fait presque ouïr les cris horribles qu'il jette. C'est le jugement de l'abbé Dubos dans ses *Réflexions sur la Peinture*, tome premier. Les peintures de la galerie du Luxembourg, qui ont paru gravées au commencement de ce siècle, et qui contiennent 21 grands *Tableaux* et 3 *Portraits* en pied, sont le comble de la gloire de Rubens. C'est aussi dans cet ouvrage qu'il a le plus développé son caractère et son génie. Personne n'ignore que ce riche et superbe portique, semblable à celui de Versailles, est rempli de beautés de dessin, de coloris et d'élégance dans la composition. On ne reproche à l'auteur, trop ingénieux, que le grand nombre de ses figures allégoriques, qui ne peuvent nous parler et nous intéresser. On ne les devine point, sans avoir à la main leur explication donnée par Félibien et par Moreau de Mautour. Or, il est certain que le but de la peinture n'est pas d'exercer l'imagination par des énigmes, mais de toucher et d'émouvoir. Cela est si vrai, que ce qu'on goûte généralement dans les galeries du Luxembourg et de Versailles est uniquement l'expression des passions.» Telle est, dit l'abbé Dubos, l'expression qui arrête les yeux de tous les spectateurs sur le visage de Marie de Médicis qui vient d'accoucher; on y aperçoit distinctement la joie d'avoir mis au monde un dauphin à travers les marques sensibles de la douleur.» Les *dessins* de Rubens sont d'un grand goût, d'une touche savante;

la belle couleur et l'intelligence du tout ensemble s'y font remarquer. L'énumération de ses tableaux ne peut entrer dans cet article. Il n'y a point de cabinet un peu considérable en Europe qui ne possède quelqu'ouvrage de sa main. Son Œuvre est d'environ 400 pièces. Les conquêtes de la France ont enrichi le Musée Napoléon des principaux chefs-d'œuvre de ce maître, parmi lesquels on distingue la fameuse *Descente de croix* de la cathédrale d'Anvers, l'*Assomption*, le *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, et le *Christ foudroyant l'Hérésie*. Il eut un grand nombre d'élèves dont la plupart le secondèrent dans ses travaux; entre autres, Van Dyck, Diépenbeck, Wildens, Sneyders, Van Mol, Van Tulden, Jacques Jordans, Erasme Quellinus et Gérard Séghers. Aucun peintre n'a été gravé avec plus de succès que lui, sur-tout par les graveurs de son temps, dont il retouchoit souvent les estampes. Les principaux sont Lucas Wosterman, les frères Bolswert, Paul Pontius, Vischer, et Van Schuppen. On a de Rubens un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622, et l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in-folio.

III. RUBENS (Albert), fils du précédent, né à Anvers en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connoissances, et plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et il se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657. On a de lui, I. *De re vestiariâ Veterum, præcipuè de lato clavo libri duo*, Anvers, 1665, II. *Diatribæ de gemmâ Tiberianâ.... de gemmâ Augustæâ:. de urbibus Neocoris... de natali die Cæsaris Augusti, etc.* Ces dissertations se trouvent dans les Trésors des antiquités romaines de Gronovius, tomes 6 et 11. III. *Regum et imperatorum Romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. C'est une description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec des notes par Laurent Beger. IV. *De vitâ Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBERTI (Michel), de Florence, qui vivoit dans le 15e siècle, a écrit une *Histoire* depuis la création du monde jusqu'en 1450, dans laquelle il prétend que les changemens des monarchies et des états sont une punition des crimes de ceux qui gouvernent.

* I. RUBEUS (Jean-Baptiste), né à Ravenne, d'une famille noble, se fit carme et se distingua tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, et prieur-général l'an 1564. Etant allé visiter les couvents de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit sainte Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avoit commencée à introduire dans son monastère, et entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvents d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvents. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre 1578. On a de lui

des *Sermons*, des *Commentaires* sur les Œuvres de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 3 volum. in-fol. etc.

II. RUBEUS. *V.* Rossi, n° II.

RUBIS (Claude de), né à Lyon en 1533, et procureur-général de cette ville, se jeta dans le parti de la ligue et fit soulever sa patrie contre l'autorité royale. Henri IV l'ayant ramenée à son obéissance, Rubis se retira à Avignon, où il resta six ans. Le chancelier de Bellièvre, son compatriote, obtint sa grace et son rappel, et il mourut dans son pays au mois de septembre 1613. Il a laissé, I. *Discours oratoire prononcé à Lyon le jour de saint Thomas.* II. *Priviléges, franchises et immunités accordés par les rois aux consuls, échevins et habitans de Lyon*, 1574. III. *Résurrection de la sainte Messe*, 1606. IV. *Discours sur la peste de Lyon en 1577 et 1580.* V, *Sommaire des coutumes du duché de Bourgogne.* VI. *Réponse à l'anti-Espagnol.* C'est un libelle contre Henri IV, qui n'y est jamais appelé que le *Béarnois.* VII. *Conférences des prérogatives et ancienneté de noblesse de la monarchie et maison royale de France*, 1614. VIII. *Histoire des princes des deux maisons royales de Vendôme et d'Albret*, 1614. IX. *Histoire des Dauphins de Viennois.* X. *Histoire de Lyon.* C'est son meilleur ouvrage; malgré son style gothique on la lit encore avec plaisir à cause des traits malins qui y sont parsemés. Il l'avoit composée pendant son exil à Avignon.

RUBRUQUIS (Guillaume), cordelier du 13e siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font Anglais, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par St. Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de conversions. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à St. Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Hakluyt, géographe anglais, en a publié une partie dans un Recueil des navigations des Anglais; Pierre Bergeron l'a donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634; et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, La Haye, 1735, 2 vol. in-4°.

I. RUCCELLAI (Jean), d'une des premières familles de Florence, né dans cette ville en 1475, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé en qualité de nonce en France par Léon X, son parent. François Ier lui marqua beaucoup de bienveillance; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Ruccellaï fut obligé de retourner en Italie. Au moment de son départ il apprit la mort de Léon X, et cette nouvelle lui fit perdre l'espérance de la pourpre romaine que sa nonciature lui auroit apparemment procurée. Clément VII le nomma gouverneur du château Saint-Ange : place destinée à des prélats d'un mérite éprouvé et d'une fidélité sans reproche; mais il n'obtint jamais le chapeau si désiré. On croit qu'il mourut curé d'une petite paroisse dans le diocèse de Lucques; on ignore l'année précise de sa mort : on croit que ce fut en 1525 ou 1526. Ruccellaï cultiva les muses italiennes avec suc-

cès. On a de lui, I. La *Rosemonde*, in-8°, 1525; tragédie représentée devant le pape Léon X, lorsqu'il passa en 1512 à Florence et qu'il visita l'auteur dans sa maison de campagne. Elle a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections, bien excusables dans la renaissance du théâtre en Italie. II. Les *Abeilles*, 1530, in-8°, Padoue, 1718, in-4°, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du style, et qui a été traduit en français par Pingeron, 1770, in-12. Il a été inséré dans le Recueil des poètes agricoles publié à Lucques en 1785, 2 vol. in-8°. III. *Oreste*, tragédie long-temps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le premier volume du Théâtre italien, à Vérone, 1723, in-8°.

† II. RUCCELLAI (Bernard), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, et mort le 7 octobre 1514, étoit allié des Médicis, et fut élevé aux premières charges de sa patrie. Il connoissoit parfaitement les finesses de la langue latine, et l'écrivoit avec une grande pureté; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le P. Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII en Italie, dans son *Bellum Italicum*, Londres, 1733, in-4°. A ce défaut près, ses ouvrages sont estimés. On a encore de lui, *Histoire de la guerre de Pise*, publiée avec la seconde édition de celle de la Guerre d'Italie.

III. RUCCELAI (l'abbé), gentilhomme florentin de la même famille que le précédent, étoit fils d'un partisan qui avoit entretenu une correspondance continuelle avec Zamet, Bandini, Cedani et plusieurs autres gens d'affaires de cette nation établis en France. Son père avoit beaucoup de crédit à la cour; il lui procura pour plus de 30,000 livres de bénéfices, et lui donnoit chaque année une pareille somme. Il ne fut pas plutôt engagé dans l'état ecclésiastique, qu'il porta ses vœux aux premières dignités de la cour de Rome, et acheta une charge de clerc de la chambre du pape. Il avoit de la littérature. Le pape Paul V le consultoit souvent sur les affaires les plus difficiles. Cette confiance lui attira tant d'affaires et tant d'ennemis, qu'il fut enfin obligé de quitter Rome et de passer en France. Le maréchal d'Ancre l'introduisit à la cour; il s'y fit aimer et rechercher, moins à cause de la beauté de son esprit que de sa grande dépense, ou pour mieux dire de ses profusions. On vit servir à sa table des bassins de vermeil tout chargés d'essences, de parfums, de gants, d'éventails pour les convives. Sa délicatesse en toutes choses alloit à l'excès. Un rien le blessoit; le soleil, le serein, le chaud, le froid, ou la moindre intempérie de l'air altéroient sa constitution. Ce fut lui qui apporta la mode des vapeurs en France, et qui fut le premier modèle de ce qu'on appeloit *Petits-Maîtres*. Il mourut à Montpellier le 22 octobre 1622. Il avoit au milieu de ces petitesses d'excellentes qualités. Il étoit généreux et reconnoissant. Ce fut lui qui fit embaumer à ses frais et transporter à Maillé en Anjou le corps du connétable de Luynes, que ses gens pillèrent au point de ne pas laisser un drap pour l'ensevelir.

RUCHAT (Abraham), professeur de théologie à Lausanne, où il finit ses jours en 1750, étoit né dans le canton de Berne. Il est principalement connu par son *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève, 1727 et 1728, 6 vol. in-8°, écrite d'un style lourd et incorrect, mais estimée pour les recherches. On sent qu'il n'aimoit point les catholiques, et il n'oublie rien pour les rendre odieux. On a encore de lui *les Délices de la Suisse*, sous le nom de *Kipseler*, Leyde, 1714, 2 vol. in-8°. Il a fait d'autres compilations sous le nom de *Délices*, sur la grande Bretagne, l'Espagne et le Portugal, où l'on ne trouve aucune observation qui lui appartienne.

† I. RUDBECK (Olaüs), né à Arosen dans le Westermanland en 1630, d'une famille noble, fut professeur de médecine à Upsal, où il mourut en septembre 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont, I. *Exercitatio anatomica*, in-4°, à Leyde. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartholin la lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolife avoit aperçu en Angleterre ces vaisseaux dans le même temps. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. II. *Atlantica, sive Manheim, vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 3 vol. in-folio. Il devoit y avoir un quatrième tome qui est resté manuscrit. On y joint pour le tome 4e un *Atlas* de 43 cartes avec deux tables chronologiques; le portrait de Rudbeck est à la tête. Il y a trois titres différens au tome Ier de cet ouvrage; le premier est sans date, le second de 1675, et le troisième de 1679. Ce livre peu commun est rempli d'érudition, mais d'une érudition accablante; et l'auteur y soutient les paradoxes les plus étonnans. Il y prétend que la Suède sa patrie a été la demeure des anciennes divinités du paganisme et de nos premiers pères; qu'elle est la véritable Atlantide de Platon; et que c'est de la Suède que les Anglais, les Danois, les Grecs, les Romains et tous les autres peuples sont sortis. III. *Leges West-Gothicæ*, Upsaliæ in-fol., rare. IV. *Olavii Rudbeckii filii*, *Campi Elysii liber primus*, *graminum*, *juncarum*, etc., figure, Upsaliæ, 1702, in-folio. V. Un *Traité* sur la comète de 1667. VI. *Olavii Rudbeckii filii Laponia illustrata*, *et iter per Uplandiam*, *Gestriciam*, etc., Upsaliæ 1701, in-4°, figures. Cet ouvrage est attribué dans tous les catalogues à Rudbeck le fils. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. VII. *Dissertation sur l'oiseau de Selaw de la Bible*, 1705, in-4°.

II. RUDBECK (Olaüs), fils du précédent, médecin aussi savant que son père, a donné, I. *Dissertatio de hederá*, 1716. II. *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées en 1695, dans les Actes de l'académie de Suède de l'an 1720, etc. III. *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4°.

* RUDDIMAN (Thomas), descendant d'une respectable famille du comté d'Aberdeen, où il naquit en 1684, fut chargé en 1710 de la surveillance de l'imprimerie du roi à Edimbourg, et publia en 1711 une édition in-

fol. de la *Traduction* de l'Enéide de Virgile, de Gavin Douglass, à laquelle il joignit un *Glossaire* fait avec beaucoup de soin. En 1713 il publia la *Défense des droits légitimes de la famille des Stuarts, par le lord Torbat.* Il fut l'éditeur des *OEuvres de Buchanan*, 2 vol. in-fol., 1715, auxquelles il joignit des notes critiques, philologiques, historiques et explicatives. On lui doit encore un *Rudiment de la langue latine*, publié en 1720, fort estimé en Ecosse; des *Exercices de grammaire*, 1725; une *Grammaire latine* qui parut en 1732, à laquelle il ajouta des *notes* instructives en 1736; une édition du *nouveau Testament grec*, 1740, in-12, réimprimée en 1750; enfin une *édition* élégante et soignée de Tite-Live, 1752, in-8° et in-12; 4 vol. Indépendamment de ces travaux, il fut l'éditeur du *Mercure Calédonien*, publié à Edimbourg. Ruddiman se distingua par son érudition, par la simplicité de ses mœurs, par un dévouement entier à la famille des Stuarts à laquelle il étoit attaché par principes. Il perdit l'usage de la vue dans ses dernières années, et mourut à Edimbourg en 1767, âgé de 84 ans.

RUDEL (Geoffroy), célèbre troubadour du 12e siècle, devint, sur le récit de deux pélerins, amoureux d'une comtesse de Tripoli qu'il chanta dans ses *vers*. En allant la voir, dit Pétrarque, il trouva la mort sur la côte d'Afrique.

RUDIUS (Eustache), célèbre professeur en médecine, s'établit à Padoue. Son pronostic sur les maladies étoit toujours certain; ce qui établit en Italie le proverbe: « Dieu te garde du pronostic de Rudius. » Ce médecin est mort en 1612. Van der Linden a donné le catalogue des ouvrages de ce savant. Le premier de tous fut un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, imprimé à Venise en 1587.

† I. RUE (Charles de la), né à Paris en 1643, entra chez les jésuites et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla dès sa jeunesse. Il se signala, en 1667, par un *Poëme* latin, sur les conquêtes de Louis XIV, poëme que le grand Corneille mit en vers français. Celui-ci en présentant sa traduction au roi, fit un éloge de l'original et du jeune poète qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le P. de La Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinoient à la chaire; il remplit avec applaudissement celle de la capitale et de la cour. Il auroit peut-être donné dans l'esprit sans le propos que lui tint un courtisan: « Mon père, lui dit-il, continuez à prêcher comme vous faites; nous vous écouterons toujours avec plaisir tant que vous nous présenterez la raison. Mais point d'esprit. Tel de nous en mettra plus dans un couplet de chanson que la plupart des prédicateurs dans tout un carême. » Le P. de La Rue étoit le prédicateur de son siècle qui débitoit le mieux. Croiroit-on qu'avec un talent si distingué pour la déclamation, il fût d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur? Il pensoit qu'il valoit autant lire un sermon que le prêcher. Cette méthode ne nuisoit point, selon lui, à la vivacité de l'action. Le prédicateur, rassuré par son cahier, n'en réci-

teroit qu'avec plus de chaleur. Il ne perdroit pas un temps considérable à apprendre un discours. Il ne risqueroit pas de compromettre sa réputation devant la multitude, qui regarde comme un très-grand ridicule un moment d'absence de mémoire. Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il fit embrasser la religion catholique à plusieurs protestans, et la fit respecter aux autres. Il mourut à Paris le 27 mai 1725. Le P. de La Rue étoit aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. On a de lui, I. Des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, trois vol. in-12 ; et des *Sermons* de morale qui forment un Avent et un Carême en quatre vol. in-8° ; on les a réimprimés en quatre volumes in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, l'observation des vices du grand monde, la véhémence du style et les graces de la facilité brillent dans quelques-uns de ses discours ; alors il anime tout : mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur, et il est inégal. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le sermon des *Calamités publiques*. On distingue aussi les discours du pécheur mourant et du pécheur mort. Souvent dans la chaleur du débit il enfantoit quantité de traits qui rendoient ses sermons encore plus intéressans. L'oraison funèbre du maréchal de Luxembourg est ce qu'il a fait de plus beau en ce genre. II. Des *Pièces* de théâtre. Ses tragédies latines, intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et *Sylla* en vers français, méritèrent l'approbation de Pierre Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient secrétement à jouer cette dernière pièce ; mais le P. de La Rue en étant informé, les arrêta par son crédit. (La tragédie de *Cyrus* a été imitée en vers français par Turpin.) On lui attribue encore l'*Andrienne*, et l'*Homme à bonnes fortunes*, comédies publiées sous le nom de *Baron* son ami. III. Quatre livres de *Poésies latines*, à Paris, en 1680, in-12, à Anvers en 1693 ; on les a réimprimées à la fin du siècle dernier. Ces poésies, pleines d'esprit, de délicatesse et de sentiment, assurent à l'auteur un rang distingué sur le Parnasse latin moderne. IV. Une *Edition* de Virgile avec des notes claires et précises à l'usage du dauphin, en un vol. in-4° et en quatre vol. in-12.

II. RUE (Dom Charles de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie l'an 1684, fut élève du célèbre Montfaucon et son rival pour la littérature grecque. De La Rue se fit un nom par sa nouvelle édition d'*Origène* : il en donna les deux premiers volumes, et le troisième alloit paroître lorsqu'il mourut à Paris le 5 octobre 1739, Dom Vincent de La Rue, son compatriote et son neveu, acheva cette édition qui est en quatre vol. in-fol. Il avoit partagé les travaux de son oncle et mérité son estime. Il mourut le 29 mars 1762, à 55 ans, à Saint-Germain-des-Prés. L'édition d'Origène est faite avec soin. Les deux savans font à propos des notes sur les endroits qui en demandent, et ils doivent tenir un rang distingué parmi les bons éditeurs. L'oncle étoit un excellent ami : la mort de Dom Thierry Ruinart l'affligea

tellement, que, depuis cette époque, sa santé fut toujours languissante. *Voyez* SABBATHIER.

* RUELE (Mariano), savant carme déchaussé, né à Roveredo en 1699, et mort dans le couvent de cette ville en 1772, est auteur des ouvrages suivans : I. *Tre saggi della biblioteca italica carmelitana*. II. *Saggio d'ell'istoria dell'indice romano de' libri proibiti*. On a encore de lui des *Dissertations* relatives à l'histoire.

† I. RUELLE (Jean), de Soissons, chanoine de l'église de Paris et médecin de François Ier, mort en 1537, à 63 ans, a publié, I. *De naturâ stirpium*, Paris, 1536, in-fol. Cet écrit est encore assez recherché par les botanistes. II. *Veterinariæ medicinæ libri duo*, Paris, 1530, in-fol. Ce dernier ouvrage n'est qu'une compilation sans ordre. L'auteur, ne connoissant ni l'anatomie des bestiaux ni les vertus des médicamens, n'offre ni méthode sûre, ni procédés soutenus par l'expérience. Dans le premier livre, Ruelle décrit assez bien la fièvre, et l'on prendroit d'après cet article une bonne opinion de l'écrivain, s'il ne la détruisoit bientôt après en décrivant mal les autres maladies, ou en prescrivant des remèdes ridicules. Par exemple, pour la rupture des vaisseaux pulmonaires, il ordonne en breuvage le sang d'un poulain ; pour la fureur utérine, il propose de conduire la jument malade au bord d'une rivière, afin que voyant l'état où elle est, elle en soit si affectée que la fureur se calme et se dissipe.

II. RUELLE (Joseph-René), né à Lyon, fut un très-habile teneur de livres, et forma dans son art un grand nombre d'élèves. L'académie de sa partie, rétablie en l'an neuf (1801) sous le nom d'Athénée, l'admit au nombre de ses membres. Il est mort deux ans après. On lui doit, I. *Traité des arbitrages de France*, 1769, in-8°. On en a fait une nouvelle édition en 1792. II. *Nouvelle méthode* pour opérer les changes de France avec toutes les places de sa correspondance, 1777, in-8°. III. L'*Art de tenir les livres en parties doubles*, an 8 (1799), in-4°.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé *De Gemmis, iis prœsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit, etc.*, Paris, 1547 : on le trouve aussi avec le traité *De occultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avoit fait une étude particulière de l'histoire naturelle et qu'il étoit versé dans les belles-lettres.

† I. RUFFI (Antoine de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille sa patrie, remplit sa charge avec une intégrité singulière. N'ayant pas assez examiné une cause dont il étoit le rapporteur, il fit remettre à la partie qui avoit injustement succombé tout ce que lui coûtoit la perte de son procès : trait qu'on attribue aussi au fameux des Barreaux. Ses vertus autant que son savoir lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui, I. Une *Histoire de Marseille*, dont la meilleure édition est celle de 1696, en 2 vol. in-folio. Cet ouvrage, qui suppose une lecture immense, ne va que jusqu'en 1610; mais on y trouve tout ce qu'on peut dire sur cette ville jusqu'à ce temps-là.

II. La *Vie de Gaspar de Simiane*, connu sous le nom de *Chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12. III. Une *Histoire des comtes de Provence*, in-folio, 1655 : ouvrage aussi exact que savant. IV. Une *Histoire* curieuse *des Généraux des galères*, dans le père Anselme. Le style de Ruffi est sec et décharné. Il avoit plus de mémoire que d'imagination. Son *Histoire de Marseille*, 1643, n'étoit d'abord qu'en un vol. in fol. Ce fut son fils Louis-Antoine de Ruffi, qui y ajouta un second volume, lorsqu'il fit reparaître cet ouvrage. Celui-ci, né en 1657 à Marseille, se distingua par son érudition et sa profonde connoissance des antiquités de son pays, dont il a fait des *recueils* tant imprimés que manuscrits. Il mourut en 1724.

* RUFFO (Giordano), né d'une noble famille de Calabre, florissoit vers l'an 1250. Il s'appliqua à l'art vétérinaire, et recueillit ses observations sur les maladies des chevaux dans un ouvrage intitulé *De curâ equorum*, dont il se fit plusieurs éditions à Venise. Ce livre aussi savant qu'utile fut traduit en français et en italien.

† I. RUFIN, né de parens obscurs, à Eluse, ci-devant capitale de l'Armagnac, reçut de la nature un esprit souple et insinuant. Il se rendit à Constantinople à la cour de Théodose et plut à ce prince. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius. Rufin se maintint comme il s'étoit avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'étoit assez pour être son ennemi d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avoit opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du credit de Stilicon, supérieur au sien, résolut d'usurper le trône. Il appela les Goths et d'autres barbares dans l'empire, afin que pendant cette désolation il pût s'en saisir ou le partager avec eux ; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée excitée par un capitaine Goth, nommé Cavnas, que Stilicon avoit gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance et livrée aux outrages de la populace, irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Le poëte Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquans ; mais il attendit pour la faire qu'il eût été victime de sa perfidie et de sa révolte.

† II. RUFIN né à Concordia, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4ᵉ siècle, cultiva les belles-lettres et sur-tout l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appeloit communément la *seconde Rome*. Il se retira ensuite dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme revenant de Rome passa par Aquilée et se lia par une étroite amitié avec Rufin ; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de la séparation de son ami, résolut de quitter son cloître pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Égypte et visita les

solitaires qui en habitoient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il la vit à Alexandrie. Les Ariens, qui dominoient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et ensuite relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employoit ses richesses à soulager les confesseurs qui étoient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Etant arrivé dans ce pays, il employa son bien à bâtir un monastère sur le mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il réunit à l'église plus de 400 d'entre eux qui avoient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs ariens à renoncer à leurs opinions. Il *traduisit* en latin divers ouvrages grecs. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non-seulement rétracta tous les éloges qu'il lui avoit donnés, mais qui l'accabla encore de reproches piquans : leurs divisions, poussées jusqu'aux dernières extrémités, furent un grand scandale. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccommoda ; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin, ayant publié à Rome une *traduction* des Principes d'Origène, fut cité par le pape Anastase ; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paroître ; il se contenta d'envoyer au pontife son apologie, où il s'expliquoit d'une manière orthodoxe sur certaines opinions qu'on reprochoit à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la *traduction* des Principes, et Rufin fit une apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avoit prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses systèmes. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix que la conduite indiscrète de Rufin avoit troublée, en paroissant favoriser des opinions hétérodoxes. En 407 Rufin retourna à Rome ; mais l'année suivante cette ville étant menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui, I. Une *Traduction* des œuvres de l'historien Josephe. II. Celle de plusieurs Ecrits d'Origène. III. Une *Version* latine de dix discours de saint Grégoire de Nazianze, et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnoit de liberté en traduisant. IV. Saint Chromace d'Aquilée l'avoit engagé à *traduire* l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs *additions* dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le *continua* depuis la 20ᵉ année de Constantin jusqu'à la mort du grand Théodose. Il s'y trouve plusieurs endroits qui paroissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires ; il en a omis d'autres très-importans ; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'histoire suivie d'un temps où il s'étoit passé tant de choses remarquables. V. Un *Ecrit* pour la défense d'Origène. VI. Deux *Apologies* contre saint Jérôme. VII. Des *Commentaires* sur les bénédictions de Jacob, sur Osée, Joël et Amos. VIII. Plusieurs *Vies* des

pères du désert. IX. Une *Explication du Symbole*. C'est de toutes ses productions celle qui est la plus estimée. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de La Barre. (*Voy*. sa Vie et son Apologie en deux volumes in-12, par Dom Gervais, Paris, 1724.) Dom Cellier, le cardinal Noris, Fontanini dans son Histoire Littéraire d'Aquilée, et Cave ont peint Rufin d'une manière fort intéressante.— Il ne faut pas le confondre avec Rufin, qui, étant venu de la Palestine à Rome, inspira le premier à Celestius les opinions de Pélage. Celui-ci, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée.

IV. RUFIN (T. Vinius), favori de Galba. *Voy*. ce nom.

V. RUFIN (Corn. Rufinus). *Voyez* Fabricius, n° I.

† I. RUFUS, médecin d'Ephèse, se fit une haute réputation sous l'empereur Trajan. Du grand nombre de ses *écrits* cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms grecs des parties du corps*, Venise, 1552, in-4°; un autre, *des Maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8°; et quelques *Fragmens* sur les médicamens purgatifs : Guillaume Rinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4°. On les trouve aussi rassemblés dans les *Artis medicæ principia*.

II. RUFUS (Curtius). *Voyez* Quinte-Curce, *à la fin*.

III. RUFUS. *Voyez* Musonius *et* Rutilius, n° I.

* RUGENDAS (George-Philippe), célèbre peintre et graveur d'Augsbourg, né en 1666, et mort à 76 ans, élève d'Isaac Fisches, a *gravé* beaucoup de pièces de sa composition, où règne beaucoup de chaleur et de variété, représentant pour la plupart des marches, escarmouches et bivouacs de hussards. En général, c'est un des meilleurs peintres de batailles qui aient existé. Pendant le siége et bombardement de sa ville natale, il s'exposoit aux plus grands dangers pour examiner les effets du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, les horreurs de l'assaut et du carnage.

* I. RUGGERI (Jules), de Reggio, théologien et littérateur du 16e siècle, envoyé en Pologne en qualité de nonce du saint siége en 1566 et 1567, fut un de ceux que le Tasse consulta sur son poème de la Jérusalem délivrée. On a de lui plusieurs *ouvrages de théologie* et quelques *livres de rhétorique*. Ruggeri mourut à Rome en 1587.

* II. RUGGERI (Denis), de Reggio, bon poète latin du 16e siècle, a publié des *Pastorales* et des *Eglogues*, qui parurent à Bologne en 1552, in-8°. On a encore de lui quelques *Poésies* latines dans le Recueil des poètes de Reggio, qui fut mis au jour par Vezzani.

* III. RUGGERI (Constantin), célèbre littérateur, né à Arcangelo, dans le diocèse de Rimini, le 8 juin 1714, et mort à Rome, âgé de 49 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De rebus gestis B. Gregorii X, pontificis*. II. *De arcani disciplinâ dissertatio*. III. *De peculiari quodam Isidis sistro, deque Annubis sphærâ*. IV. Un grand nombre de *Dissertations* scientifiques et littéraires.

† RUGGIERI (Côme), astrologue florentin, vint en France dans le temps que Catherine de

Médicis y gouvernoit. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé, en 1574, d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné seulement aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il fut encore accusé, en 1597, d'avoir conspiré contre les jours de Henri IV, et il échappa aux poursuites par le crédit des femmes de la cour qui avoient recours à lui. Il commença en 1604 à publier des *almanachs*. Cet astrologue mourut en 1615, devenu pensionnaire du roi, à la sollicitation du maréchal d'Ancre, son compatriote. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avoit déclaré « qu'il ne reconnoissoit d'autres dieux que les rois et d'autres diables que ses ennemis. » Ruggieri, qu'on appeloit aussi *Roger* en francisant son nom, se mêloit encore de *poésies*; mais ses vers contribuèrent moins à sa fortune que ses prédictions. On publia à son occasion, en 1615, l'Histoire épouvantable des deux magiciens étranglés par le diable. Ruggieri étoit le premier, et un nommé César, le second.

† RUGGLE (George), écrivain anglais, qui vivoit sous le règne de Jacques Ier, mort en 1640, a composé en latin une fameuse comédie, intitulée *Ignoramus*, représentée à l'université de Cambridge devant Jacques Ier en 1614.

† RUHNKEN ou RUHNKENIUS (David), né à Stolp dans la Poméranie prussienne le 2 janvier 1723, mort à Leyde le 14 mai 1798, professa pendant 41 ans la littérature latine, l'éloquence et l'histoire dans l'université de cette ville, et en fut nommé bibliothécaire en 1771, après Gronovius. On a de lui, I. *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos, Hesiodum, Callimachum et Apollonium Rhodium*, dont la première parut en 1749, et la seconde en 1781, et qu'il a réimprimées depuis. Elles furent suivies du *Timæi sophistæ lexicon vocum platonicarum*, Leyde, 1754, in-8°, dédié à Henri Gally, chanoine de Norwich et de Glocester, dont quatre ans auparavant il avoit fait la connoissance aux eaux de Spa. Cet ouvrage fut réimprimé à Lyon, 1789, in-8°, et enrichi de nouvelles notes. Ce fut Gally qui procura à Ruhnkenius une copie faite de la main de Jean Capperonier, du manuscrit de ce Lexique, appartenant alors à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Trois ans après, appelé professeur à l'université de Leyde, Ruhnkenius s'y installa dans ses fonctions le 16 mai 1757, par un discours *De Græcia artium ac doctrinarum inventrice*. Dans ce discours, comme dans sa production précédente, il rend particulièrement hommage à son illustre maître, Tibère Hemsterhuis, un des plus grands philologues qui aient fleuri depuis la renaissance des lettres, et à la mémoire duquel Ruhnkenius a encore érigé, en 1768, un monument digne d'elle et de lui dans son *Elogium Tiberii Hemsterhusii*, brochure in-8°, également recommandable et par le sujet et par l'exécution. Ruhnkenius a donné plusieurs *éditions* d'auteurs classiques, soit seul, soit en société avec d'autres aristarques; il fit aussi réimprimer *P. Rutilius Lupus, de figuris sententiarum et electionis*, suivi des petits traités d'*Aquila Romanus*, et de *Julius Rufinianus*, sur

le même sujet, Leyde, 1768, in-8°. Ruhnkenius y a mis un excellent morceau de sa façon : on a de lui, I. *Historia critica oratorum Græcorum*, 1 vol. in-8°. II. Des *Notes* sur Callimaque, jointes à l'édition d'Ernesti, Leyde, 1782, in-8°. III. *Homeri hymnus in Cererem*, Leyde, 1782, in-8°. IV. *De vitâ et scriptis Longini*, in-8°. IV. Une édition de *Velléius* Paterculus, et de quelques autres écrits de philologie. Le savant Oudendorp avoit fait un travail de trente ans sur Apulée, et il étoit mort avant d'avoir trouvé un libraire assez désintéressé pour le publier. Ruhnkenius en a donné le premier volume à Leyde en 1788, in-4° de 818 pag. Il contient les onze livres des Métamorphoses. Le débit de ce volume, dont l'impression avoit traîné pendant seize ans, devoit décider de l'impression du reste; et nous ne croyons pas que le reste ait paru depuis, les conjonctures du temps ayant donné une toute autre direction aux esprits. En 1780, Ruhnkenius donna encore des soins au *C. Celsi medicina, ex recensione L. Tragæ*, et il l'enrichit d'une *Préface*, Leyde, un vol. in-4°. On a encore de lui une édition complète des *OEuvres de Murèt*, Lyon, 1789, 4 volumes in-8°. Ruhnkenius laissa en mourant une nièce et une fille, toutes deux aveugles et indigentes; mais la république batave acheta sa bibliothèque pour une pension viagère à leur profit. Il avoit recueilli à grands frais une collection complète des auteurs classiques et des antiquaires, avec un grand nombre de manuscrits précieux, parmi lesquels on espère retrouver des copies de plusieurs ouvrages consumés dans le dernier incendie de Saint Germain-des-Prés. Le professeur Wyttenbach a publié la Vie de Ruhnkenius, dans laquelle on lira plusieurs faits intéressans et une notice exacte de tous les ouvrages qu'a publiés ce savant, et des éditions qu'il a données.

* RUIL ou RULÆUS (Henri), ministre réformé à Amsterdam, *écrivit* avec amertume contre l'ouvrage de Gérard Brandt, intitulé *Histoire de la réformation des Pays-Bas*. Il lui reproche une partialité peu charitable et une mauvaise foi audacieuse.

† RUINART (dom Thierry), né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua ensuite avec tant de succès à l'étude des pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le P. Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avoit un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un style net. Tels sont les caractères qui ont distingué ses *ouvrages* de tant d'autres compilations. Les principaux sont, I. Les *Actes sincères des martyrs*, en latin, Paris, in-4°, 1689. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à combattre Dodwell, qui avoit avancé dans une de ses Dissertations sur saint Cyprien, « qu'il n'y avoit que peu de martyrs dans l'Eglise. » Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois depuis, in-folio, avec des augmentations faites par les éditeurs. La plupart de celles qui se trouvent dans l'édition de Hollande, 1713, in-folio, sont de dom Ruinart, qui a, dit-on, été aidé dans ce travail par dom Pla-

cide Porcheron. Il a été aussi *traduit* en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, et publié pour la première fois en 1708, Paris, 2 vol. in-8°. II. *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4°. Dom Ruinart orna cette édition d'un *Commentaire* historique latin, d'un grand nombre de *Remarques* aussi savantes que solides, et de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. III. Une nouvelle édition des Ouvrages de St. Grégoire de Tours, avec une excellente préface, 1699, in-folio. Elle commence à devenir très-rare. IV. Abrégé de la *Vie* du P. Mabillon, 1709, in-12. V. Une longue *Vie* latine du pape Urbain II, imprimée par les soins de dom Vincent Thuillier. V. *OEuvres posthumes* de dom Jean Mabillon et de dom Thierry Ruinart, bénédictins, publiés par dom Vincent Thuillier, Paris, 1724, 3 vol. in-4°. Dom Ruinart mourut dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne le 29 septembre 1709.

* **RUINI** (Charles), de Reggio, un des plus célèbres jurisconsultes de la fin du 15ᵉ. siècle et du commencement du suivant, fut professeur de droit à Pavie et à Bologne. Il a écrit : *In primam et secundam partem Digesti novi : in primum et secundum secundi voluminis pandectarum : consiliorum*, vol. 5. *in quatuor juris civilis postmeridianos tractatus, seu in primam et secundam Infortiati partem.* Ruini mourut à Bologne en 1530.

* **RUISCH.** *Voyez* Ruysch.

† **RUISDAEL** (Jacob), peintre, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville le 16 novembre 1681, est mis au rang des plus célèbres *paysagistes*: ses *tableaux* sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes : ses sites sont agréables. Il les prend ordinairement des perspectives qu'offre la Hollande. « Chères campagnes, asile du repos, s'écrie l'un de ses admirateurs, vous avez fait sa gloire, et il agrandit la vôtre, en reproduisant votre charme enchanteur, en portant l'image de votre paisible magnificence au milieu du trouble et du tumulte des cités. » Ruisdael est un des peintres de paysages le plus vrai et le plus original. Sa manière de choisir la nature, de l'éclairer, de la colorer, n'est absolument qu'à lui. Il semble souvent l'avoir peinte après le coucher du soleil, lorsque les arbres paroissent d'un vert foncé, et se détachent d'une façon très-prononcée sur l'espace clair et vaporeux du ciel.... On en voit beaucoup dans ses tableaux, et personne ne les a rendus avec plus de vérité et de force. Ce ne sont point ces rois des forêts si noblement sentis par Le Poussin, et dont les cimes superbes, majestueusement balancées dans les airs, semblent toucher aux nues ; ce sont des arbres peu élevés, vigoureux, dont le feuillage est épais, et dont les formes agrestes sont plus pittoresques que grandes. Il imite l'éclat et la transparence des eaux avec beaucoup d'exactitude ; et sans doute il avoit un grand plaisir à les peindre, puisqu'il en a mis dans tous ses ouvrages. Tantôt clairs ruisseaux, elles portent en paix l'abondance aux prairies ; tantôt flots écumeux, elles font mou-

voir de pesantes meules; souvent portées par des canaux, elles vont en cent façons différentes contribuer à l'utilité publique dans les villes et les campagnes... Il aimoit à peindre ces coins de bois, mystérieusement éclairés, favorables aux rêveries, où l'on se repose avec un livre bientôt laissé pour les pensées auxquelles on se plaît à s'abandonner. Quoiqu'en général Ruisdael n'ait guère imité que des campagnes de peu de profondeur, il en a fait aussi d'une grande étendue. On conserve au Muséum un de ses beaux *paysages*, dans lequel un pont traverse une petite rivière au milieu d'une vaste campagne. On connoît de lui de très-belles *marines*, d'autant plus recherchées, qu'elles sont rares. On ne voit point dans ses tableaux les sites fiers et terribles des pays de montagnes; on n'y voit point de grands et pompeux édifices, les nobles débris d'une belle architecture : jamais de colonnes brisées, de chapiteaux renversés, de tristes souvenirs d'une grandeur évanouie : on y voit des terreins gras, couverts d'herbes abondantes; les vapeurs de l'air, les modestes habitations d'un peuple sage et riche par son industrie. » Les connoisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avoit coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Van Velde ou Wouwermans. On a gravé d'après lui. Il a aussi gravé quelques petits morceaux. Salomon, son frère, s'est pareillement distingué par ses paysages.

* RULE (Gilbert), né en 1628, à Elgin, en Ecosse, fut professeur de philosophie au collége du roi dans l'université d'Aberdeen, et en devint principal en 1659; mais s'étant attaché au parti des non-conformistes, il se vit dépourvu de tout moyen de subsister dans sa patrie. Il vint à Leyde, y étudia la médecine, et revint l'exercer à Edimbourg jusqu'au temps de la révolution où les magistrats d'Edimbourg le nommèrent principal de l'université, et l'un des ministres de leur paroisse. Il s'occupa, dans ses momens de loisir, à écrire contre les épiscopaux; mais ses ouvrages, manquant de logique et de recherches historiques, ne méritent aucune attention. Il mourut à Edimbourg, en 1785, âgé de 77 ans.

* RULH (Philippe), administrateur du département du Bas-Rhin, deputé de ce département à la législature, et ensuite à la convention nationale, fut envoyé en mission dans celui de la Moselle. Pendant la législature, il professa des principes républicains, et on le vit à chaque instant attaquer le roi, les ministres, les princes, les émigrés et leurs parens, qu'il proposa de charger de plusieurs impositions particulières. Devenu membre de la convention, il s'y montra plus exagéré; on le vit adopter le système d'anarchie. Le 27 octobre 1792 il prononça un discours violent pour prouver la nécessité de faire périr Louis XVI, ainsi que la gloire dont s'étoit couverte la nation anglaise par un pareil acte. Pendant, les sept premiers jours de décembre il fit un rapport continuel des pièces à la charge de l'accusé, trouvées aux Tuileries. En juillet 1793 il fut nommé secrétaire, et en mars 1794, président, puis membre du comité de sûreté générale. Mais ayant été, pendant cet intervalle, en mission dans le département de la Marne, à son passage à

Reims, il brisa publiquement la bouteille de la sainte-ampoule destinée au sacre des rois, et il en envoya les débris à l'assemblée. Quoique chaud montagnard, il survécut au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), et échappa ensuite au coup qui frappa, en mars 1795, ses accusés; dont il fut sur le point de partager le sort; mais enfin, s'étant mis à la tête de l'insurrection du 20 mai 1795, il fut décrété d'arrestation le même jour, d'accusation le 23, et il se donna lui-même la mort le 29, s'attendant à être condamné par un conseil militaire.

† I. RULHIÈRE (Claude-Carloman de), chevalier de Saint-Louis, de l'académie française, mort le 30 janvier 1791, avoit beaucoup d'esprit et d'amabilité. Choisi par le ministre Breteuil pour l'accompagner dans son ambassade en Russie, il fut témoin de la fameuse révolution qui fit monter Catherine II sur le trône de ce vaste empire, et qui fut terminée par la mort du czar. Il *écrivit* en peu de pages l'Histoire de cette cruelle catastrophe; mais ces pages sont dignes de Salluste. On prétend que Rulhière n'a tracé le portrait de Catherine que sous l'influence d'un ressentiment occasionné par une mortification qu'il avoit éprouvée et dont voici le motif: On assure que Rulhière, ayant abordé cavalièrement l'impératrice, dans une promenade, pour lui présenter un mémoire, elle lui avoit dit avec fierté: « Monsieur, on ne m'aborde pas ainsi. » Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'académicien français n'a pas ménagé l'impératrice de Russie, il a eu du moins la prudence de ne pas publier lui-même son ouvrage. Ce n'est en effet que quelques années après la mort de l'auteur, c'est-à-dire, en 1797, qu'il a paru. Après avoir voyagé avec le baron de Breteuil dans différentes cours de l'Europe, Rulhière accompagna le maréchal de Richelieu dans son gouvernement. C'est à cette époque qu'il débuta dans la carrière de la littérature par son excellente *Epître sur les disputes*, que Boileau n'auroit pas désavouée, et qui rappelle les beaux temps de la poésie française et ceux de l'éloquence et de la raison, par l'harmonie du style et par le fonds des idées. Aussi lorsque cette Épître parut, Voltaire disoit à ses amis: « Lisez cela, c'est du bon temps. » Une *Epître sur le renversement de sa fortune*, adressée à Champfort, vint ajouter à sa réputation poétique, qu'il eut toujours l'adresse de ne pas compromettre, en rendant ses productions rares. Rulhière n'avoit encore donné aucun ouvrage important, lorsqu'il fut reçu à l'académie française en 1787. Son *Discours* de réception justifia le choix de cette académie. De l'esprit, du goût, de l'élégance; des portraits tracés d'une manière large et cependant avec vérité; des louanges données sans bassesse; des anecdotes piquantes, narrées avec grace, font de ce Discours un des meilleurs morceaux qui aient paru dans ce genre. Bientôt après Rulhière chercha encore à justifier le choix de l'académie, en plaidant, avec chaleur, la cause des protestans dans un ouvrage qui parut sous le titre d'*Eclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, plein de recher-

ches savantes et de discussions lumineuses, est remarquable par le style brillant et rapide de l'écrivain, l'originalité des portraits et l'adresse des rapprochemens historiques. Possesseur du manuscrit de l'abbé de Mably sur l'histoire de France, Rulhière l'a non seulement corrigé avec le plus grand soin, il l'a encore *terminé*, et la seconde partie est presque entièrement de lui. Tels sont les travaux littéraires connus de Rulhière jusqu'à l'époque de sa mort. Les ouvrages qui ont paru depuis sont, I. *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république*, *suivie des anecdotes sur la révolution de Russie en* 1762, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. Une excellente notice qu'on lit à la tête de cette histoire expose, avec des détails très-curieux la manière dont elle a été entreprise, suivie, et publiée. Elle peint Rulhière et fournit beaucoup d'éclaircissemens sur son talent et sur son caractère. On ne peut puiser dans cette production, que nous regardons comme un des morceaux les plus distingués de critique littéraire, les traits les plus propres à caractériser une histoire qui, pour l'exactitude des recherches, pour la noblesse et la pureté de la diction, pour la méthode et pour l'agrément même, n'a rien encore de supérieur dans notre langue. Les circonstances ajoutent sans doute beaucoup au grand effet qu'elle produit; la malheureuse Pologne est aujourd'hui présente à tous les esprits. Chaque fois que l'auteur décrit les efforts tentés par cette nation fière et imprudente pour sortir de son anarchie, on s'anime d'une haine nouvelle contre ses oppresseurs. Rulhière a mis un grand soin à les faire connoître. C'est une intrigue qui fait tout le fonds de cette Histoire. La mort l'a empêché de peindre et même de voir la dernière et terrible catastrophe qui s'attache à l'événement qu'il a décrit; il s'arrête au premier partage de la Pologne et n'a pu même compléter ce tableau. Combien il a agrandi ce sujet en peignant toutes les cours contemporaines! Souvent on croit lire une histoire générale de l'Europe. Il revient avec un art qui malheureusement paroît quelquefois pénible à l'état anarchique dont il fait présager le prochain anéantissement. Il écrivoit pour Louis XVI, et il ne craint pas de lui représenter les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, l'ineptie et la lâcheté de la politique de la cour de Versailles. On le voit rarement s'emporter contre ceux dont il dévoile les manœuvres basses et coupables; mais son flegme est sévère, et sa modération châtie tous ceux qu'elle paroît ménager. Il raconte une foule d'anecdotes, mais ce n'est point comme un historien qui se distrait de la stérilité de son sujet par des ornemens frivoles; il s'y montre toujours observateur du cœur humain; il en peint les foiblesses et n'en exagère point la perversité. Le plus souvent son style est grave et sa phrase nombreuse; on y sent quelquefois l'effort de l'écrivain; il n'a pas eu le temps d'effacer les traces du travail: il seroit injuste de lui reprocher des incorrections que son goût sévère eût fait disparoître. II. Les *Jeux de mains*, poëme en 3 chants, suivi de son *Discours sur les disputes*, et de plusieurs autres *Pièces*, Paris, 1808, 1 vol. in-8°. Une anecdote, qui seroit assez insignifiante au-



joud'hui, fait le fond de ce poëme, où l'on trouve, au milieu d'un assez grand nombre de détails, cette manière travaillée qui étoit celle de l'auteur. On voit presque toujours que, trop peu maître de sa versification pour l'asservir à sa pensée, c'est la pensée qu'il tronque pour la renfermer dans le vers: d'où il résulte quelquefois une sorte d'obscurité fatigante, et qui se répand même ici sur le fond du poëme, qu'on n'entend pas toujours sans un peu d'attention. Elle se rencontre dans ses pièces de vers les plus soignées; et il y en a beaucoup dans ce recueil qui, bien que déjà connues, se feront retrouver avec plaisir: de ce nombre sont *les Disputes*, *l'A-propos*, des *Epîtres*, quelques *Epigrammes*. Plusieurs pièces de vers de société, une entre autres où l'auteur dit: *j'ai tombé dans la mer*, pouvoient être supprimées; d'autres le devoient être certainement. L'éditeur nous apprend qu'il a retranché plusieurs contes trop libres d'un recueil qui devoit être lu par des femmes; mais, d'après la manière dont il a composé ce recueil, il pouvoit s'épargner cette peine. On a publié en 1791, in-12, des *OEuvres posthumes* de Rulhière; mais il n'y a peut-être de lui dans ce recueil que des *Anecdotes sur le maréchal de Richelieu*: dans les autres morceaux on n'aperçoit point la tournure de son esprit. Nous terminerons cet article par le portrait un peu satirique qu'a fait Champfort de son ami Rulhière, portrait où il y a de l'esprit et de la vérité; mais avec toute l'exagération d'une jalousie secrète et d'une mordante malignité; « Rulhière cachoit un esprit très-délié sous un extérieur assez épais, très-malicieux avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement. Réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel esprit, il faisoit servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvoient l'apprécier, il étoit extrêmement hardi, à tous égards, auprès des femmes qui ne doutoient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitoit, dans son manège, que la bassesse qui l'auroit empêché de se faire valoir; souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'étoit jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses prétentions: superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui étoit aussi bonne que la vérité, quand elle pouvoit faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageoit les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimoit que les tracasseries de la politique, n'étoit éclairé que par des étincelles, et ne voyoit dans l'histoire que ce qu'il avoit vu dans les petites sociétés, etc. »

* II. RULHIÈRE (A. J. de), officier de la gendarmerie nationale de Paris en 1791, frère du précédent, commandoit ce corps au 10 août 1792. Il employa tous ses moyens pour la faire servir à la défense de Louis XVI; mais tout ce qu'il put dire aux soldats devint inutile. Il se retira avec ses officiers, avant que les insurgés n'assiégeassent le château des Tuileries. Il fut ensuite arrêté et mis en prison à la Force, et il de-

vint une des victimes des horibles massacres des 2 et 3 septembre suivant.

I. RULLAND (Martin), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui, I. *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un Dictionnaire des maladies avec des remèdes. II. Un petit livre de la *Scarification et des Ventouses*, et des *Maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8°. III. *Appendix de dosibus seu justâ quantitate et proportione medicamentorum*. IV. *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ decem.* V. *Thesaurus Rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. VI. *Lexicon alchymiæ*, Nuremberg, 1671, in-4°. VII. *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8°. C'est un Traité des eaux minérales. La plupart des productions de ce médecin sont calquées sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 70 ans.

II. RULLAND (Martin), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mort à Prague l'an 1611, a donné, I. *L'Histoire d'une Dent d'or*, 1596. Il prétendit prouver qu'il étoit venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. II. *Deperniciosæ luis Hungaricæ tecmarsi et curatione*, Francfort, 1600, in-8°. III. *Propugnaculum Chymiatriæ*, Leipsick, 1608, in-4.

RUMA, Rumia *et* Rumina (mythol.), déesse révérée chez les Romains: elle présidoit à la nourriture des enfans à la mamelle. On lui offroit des vases pleins de lait. Son nom venoit de Ruma, ancien mot latin qui signifioit mamelle.

* RUMBAUM (Christophe), écrivain du 16e siècle, de Breslaw, suivant quelques-uns, et, suivant d'autres, de Javer en Silésie, a publié l'ouvrage suivant: *Exercitationes quædam de corporis humani partibus, quibus generatio, substantia, usus, sanitas morbus et curatio illarum, exponitur*, Basiliæ, 1586, in-4°. C'est une suite de remarques philosophiques, pathologiques et thérapeutiques sur chacune des parties du corps humain.

† RUMPHIUS (Georges-Evrard), né en 1627, docteur en médecine dans l'université d'Hanau et de l'académie des curieux de la nature, consul et marchand à Amboine, l'une des îles Moluques où il étoit allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier; et quoiqu'il n'eût jamais pris des leçons de cette science, il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savoit parfaitement reconnoître au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante. Il réunit en douze livres ce qu'il avoit ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut en 1755, I. *Geor.-Ev. Rumphii herbarium amboinense, edente Joan. Burmanno*, Amstelodami, 1741, 6 vol. in-fol. II. *G.-Ev. Rumphii herbarii amboinensis auctuarium*; Amstelodami, 1755, in-fol. On a réimprimé des frontis-

pices pour cet ouvrage en 1750. Les exemplaires qui portent cette date ne sont pas aussi estimés que ceux datés de 1741, parce que les épreuves des figures sont moins belles. III. *Cabinet des raretés de l'île d'Amboine*, par G.-Ev. Rumphius, en hollandais, Amsterdam, 1705, in-fol., fig. IV. *Description* des coquilles et des productions qui se trouvent dans la mer d'Amboine et dans les îles adjacentes, par François Valentin, pour servir de supplément à l'ouvrage de G.-Ev. Rumphius, en hollandais, Amsterdam, 1754, in-fol., figures.

I. RUNGIUS (David), luthérien, né en Poméranie l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques.

II. RUNGIUS (Jean-Conrad), savant littérateur protestant, né à Cappelle dans le comté de la Lippe en Westphalie le 22 janvier 1686, obtint en 1714, la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker : il y mourut le 17 janvier 1723. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du P. Petau, avec une *Continuation* depuis 1633 jusqu'à l'an 1710; et des *Tables généalogiques*, Leyde, 1710, in-8°. On a encore de lui plusieurs *Oraisons académiques*, imprimées séparément. Il y en a une, entre autres, intitulée *Oratio de Romanorum luxuriâ et corruptissimis moribus quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corruperunt et pessumdederunt*, Harderwick, 1718, in-4°.

RUOLZ (Charles-Joseph de), né à Lyon en 1708, magistrat éclairé dans la sénéchaussée de sa patrie, et membre de son académie, a publié une *Dissertation* intéressante sur la vie et les écrits de Louise Labbé, dans laquelle il s'efforce de la disculper des reproches faits à ses écrits par quelques historiens. Ruolz, ayant fait naufrage dans la rivière d'Ain près de Lyon, avec sa femme, avoit gagné la rive; mais il se jeta de nouveau à l'eau pour sauver son épouse, et il périt victime de sa tendresse et de son courage en 1756.

* I. RUPERT (Charles-Louis), comte palatin, troisième fils du roi de Bohême et de la princesse Elisabeth, sœur aînée du roi d'Angleterre, Charles Ier. Au commencement de la guerre civile, il offrit son épée, quoiqu'il fût à peine en âge de la porter, à son oncle Charles; et durant toute la guerre il donna les plus grandes preuves d'intrépidité. Charles, en considération de ses services et de sa parenté, le nomma chevalier de la jarretière; il fut ensuite naturalisé et créé pair d'Angleterre sous les titres de comte de Holdernesse et duc de Cumberland : commandant d'une flotte pour soutenir la cause royale, il fut vivement poursuivi par la flotte supérieure du parlement, aux ordres de Popham et de Blake, et, pendant l'hiver de 1649, il fut bloqué dans le port de Kinsale. Il échappa par un effort hardi en poussant au travers de la flotte ennemie. Après la restauration, le prince Rupert fut invité à revenir en Angleterre, et pourvu de plusieurs offices. Dans

deux guerres successives il servit avec distinction contre les Hollandais; enfin il se retira à Windsor-Castle, dont il étoit gouverneur, et ils'y occupa principalement d'expériences physiques et chimiques, et de la partie pratique des arts mécaniques. Il passe pour avoir *inventé* la gravure en *mezzotinto*, et exécuté lui même la première planche en cette manière: on peut la voir dans la première édition de la *Sculptura* par Evelyn, et il y en a une copie dans la deuxième édition imprimée en 1755. Il fit part d'autres inventions à la société royale dont il avoit été créé membre en 1662 Le *métal du prince*, employé à la fonte des canons, fut nommé d'après lui. Il mourut dans sa maison de Spring-Garden le 29 novembre 1682.

II. RUPERT (saint), évêque de Worms, d'une famille illustre alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière sur la fin du 7e siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière. Quelque temps après il fixa son siége épiscopal à Jevave, ville qu'on appelle aujourd'hui Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718.

† III. RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de saint Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent près de Liége, et passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oostbourg près d'Utrecht. Il n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître pour le faire abbé de Deutsch. Il mourut le 11 février 1135, à 44 ans. Tous ses *ouvrages* ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol.; et à Venise, 4 vol. in-fol., 1748 à 1752. On y trouve, I. Des *Commentaires* sur l'Ecriture-Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'elle renferme aux œuvres des trois personnes de la Sainte-Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres et d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans cet ouvrage. II. Un *Traité* curieux et utile *des Offices divins*. III. Un *de la Trinité*, et plusieurs *autres*.

IV. RUPERT (Christophe-Adam), né à Altorf en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647, à 37 ans. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur Florus, Velleïus-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc. II. *Mercurius epistolicus et oratorius*. III. *Orator historicus*, etc.

V. RUPERT. *V.* ROBERT, n° II, et ROBERT DE BAVIÈRE, n°. X.

† RUREMONDE (Jean Guillaume de), fils d'un prêtre, se crut, vers l'an 1580, inspiré de Dieu pour rétablir l'Anabaptisme, et renouveler la pure doctrine dans Munster. Il assura que dans peu le royaume de la nouvelle Jérusalem seroit fondé, et que le peuple de Dieu (c'étoient les Anabaptistes) s'empareroit des pays de ceux qui n'avoient pas de justes idées de la divinité, comme autrefois les Israélites s'étoient rendus maîtres des terres des Cananéens. Il *composa* un livre pour prouver qu'on devoit accorder la pluralité des femmes, à l'exemple de Mahomet; et afin qu'on pût les nourrir, il permettoit les vols et les larcins. Pour colorer ce brigandage, il

disoit que tous les biens de a terre appartenoient à Jésus-Christ et à ses disciples; que Dieu l'avoit envoyé pour en faire une distribution égale; et qu'il avoit reçu pour cela l'épée de Dieu et de Gédéon. Conformément à cette doctrine, les maisons des nobles furent pillées, et plusieurs des possesseurs tués par ces fanatiques. Il y avoit plus de cinq ans que ces désordres duroient sans qu'on pût y remédier, lorsque Ruremonde, fondateur de ce royaume imaginaire, fut pris et mis en prison dans la forteresse de Dislaken au pays de Juliers. Ce fanatique, ayant trouvé le moyen de corrompre ses gardes, vécut quelque temps dans la prison avec ses femmes dans la volupté, le luxe et l'abondance. Guillaume, duc de Clèves, fit resserrer plus étroitement le prisonnier et lui fit faire son procès. Il fut brûlé à petit feu, sans donner aucune marque de repentir. Deux de ses principales femmes subirent le même sort avec la même constance. Les autres firent abjuration.

† RUSBROCH *ou* RUSBROECH (Jean), prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Val-Vert près de Bruxelles, prit son nom du lieu de sa naissance, village sur la Sambre dans le Brabant. Il mourut le 2 décembre 1381, à 88 ans, avec les titres de *très-excellent contemplatif* et de *Docteur divin*. Il *enfanta* un grand nombre d'ouvrages mystiques, pleins d'idées que les hommes peu familiarisés avec la vie contemplative trouveront extraordinaires. La meilleure édition de ses *OEuvres*, traduites du flamand en latin par Laurent Servius, chartreux, est celle de Cologne, 1692, in-4°. On y trouve sa Vie, composée par Henri de Pomère.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius Viccomès et Ferrari, dans la bibliothèque ambroisienne par Frédéric Borromée, le fondateur de ce monument célèbre. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupoit, celle de l'enfer échut à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition, dans un vol. in-4°, divisé en cinq livres. Ce volume imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De Inferno et statu dæmonum ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun. — Il y a eu un peintre de ce nom, (Charles-François), né à Lugano en 1701, mort à Milan en 1769. Il excelloit dans le *portrait*.

* I. RUSCELLI (Jérôme), auteur italien, né à Viterbe, mort à Rome en 1565, étudia à Venise, et donna ensuite plusieurs *ouvrages*, dont les plus célèbres sont le *Rimario* (Dictionnaire des rimes), et l'*Impresse illustri* (les blasons des plus illustres familles). Ce *Bimario* a été depuis considérablement augmenté.

II. RUSCELLI. *V.* PIÉMONTOIS.

* I. RUSCONI (Jean-Antoine), originaire de Comasque, célèbre architecte du 16e siècle, a laissé *dix livres d'architecture*, suivant les principes de Vitruve, imprimés à Venise en 1590 et 1660, in-folio. C'est tout ce que l'on sait sur cet architecte, dont très-peu de bibliographes font mention.

† II. RUSCONI (Camille), sculpteur milanais, mort à Rome en 1728, étudia dans cette ville

sous Hercule Ferrata et Carle Maratte. Il ne négligea cependant pas l'antique, et mit dans ses ouvrages beaucoup de délicatesse et d'expression. Clément XI faisoit beaucoup de cas de cet artiste. Ses principaux *ouvrages* sont le tombeau de Grégoire XIII, celui de Sobieski, aux Capucins, et les anges de la chapelle de St.-Ignace dans l'église du Giésu.

† RUSHWORTH (Jean), issu d'une bonne famille de Northumberland en 1607, est l'auteur d'un recueil précieux de tout ce qui se passa dans le parlement depuis 1618 jusqu'en 1648, sous le titre de *Historical collections*. Présent à tous les débats, à toutes les solennités, à toutes les grandes transactions, sa plume recueilloit, à l'aide d'abréviations, à mesure qu'ils étoient prononcés, tous les discours tenus dans le parlement. Pendant onze ans, depuis 1630 jusqu'en 1640, il assista aux travaux de la chambre étoilée, de la cour d'honneur, de la chambre de l'échiquier, du conseil. Lorsque d'importantes affaires s'agitaient à une grande distance, il s'y transportoit; et par-tout il s'attira une confiance qui le mettoit à portée de retenir et de conserver tout. Lorsque le général Fairfax, son parent, fut appelé à commander les troupes parlementaires, Rushworth fut nommé son secrétaire, et lui rendit de grands services. Il remplit les mêmes fonctions en 1677 auprès de sir Roland Bridgman, lord garde du grand sceau; lors de la dissolution du parlement d'Oxford, il se retira à Westminster, où il vécut obscurément dans sa retraite. Il avoit eu, presque dans tous les momens de sa vie, l'occasion de s'enrichir, et soit par négligence, soit par dissipation, il ne sut pas même se procurer une existence honnête. Il fut arrêté pour dettes, et enfermé dans la prison du Banc-du-roi, où il passa les six dernières années de sa vie dans la plus déplorable situation. Il mourut le 12 mai 1690. Ses *Recueils historiques* ont été successivement publiés à diverses époques, et forment 8 vol. in-fol. La première partie, depuis 1618 à 1629, parut en 1659. Elle avoit été présentée à Cromwel, et Whitelock, qu'il avoit chargé de l'examiner, y a fait quelques additions et quelques changemens. La seconde partie parut en 1680; la troisième en 1692; la quatrième et dernière, qui s'étend jusqu'à l'an 1648, fut publiée en 1701. Les 7 volumes ont été réimprimés en 1721, et on y a joint le procès du comte de Strafford, qui forme le huitième, et qui avoit paru en 1680. Cette collection est vantée par les uns et déprisée par les autres. Les ennemis de Charles Ier, et ceux qui ont blâmé sa conduite, la louent excessivement; et ses partisans l'accusent d'une extrême partialité. Il ne paroît cependant pas que Rushworth ait omis volontairement ou altéré les faits ou les discours qu'il présente. Il peut bien quelquefois n'avoir pas dit, comme l'exige la véracité de l'histoire, la vérité toute entière; mais au moins il est véridique et sincère dans ce qu'il avance.

RUSPOLI (François-Marie), prince de Cerveteri et poète italien, rassembla les membres de l'académie des Arcades en 1707, et fit construire pour leurs assemblées générales, sur le mont Aventin, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre. Ils avoient toujours été errans depuis leur fondation en 1690, tantôt sur

le mont Janicule, tantôt dans la plaine de la reine Christine, tantôt dans les jardins Farnèse et du prince Justiniani. Leur nouveau fondateur Ruspoli mourut quelque temps après la construction de son palais.

* RUSSE (Pierre), né à Middelbourg dans le 17e siècle, après avoir été reçu docteur en médecine, vint exercer sa profession dans sa ville natale, dont il sortit ensuite pour aller s'établir à Hulst, petite ville de la Flandre française, dont il fut nommé échevin. Il a écrit en sa langue maternelle un ouvrage sur les alimens et les boissons, dont le titre peut se rendre ainsi : *Le Trésor de la longue vie, ou description curieuse de tout ce qui peut être utile et dangereux en fait d'aliment et de boisson : avec des observations sur les abus du thé, du café, etc.*, Middelbourg, in-12. L'auteur a copié dans la première partie le *Trésor de santé de Beverwyck*, imprimé en 1642 ; dans la seconde, il attaque l'opinion de Bentekoé sur l'usage du thé et du café, et vante beaucoup le chocolat.

I. RUSSEL (Jean), comte de Bedfort, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Térouane et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé ensuite dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya, la seconde année de son règne, Russel contre les rebelles de Devon, qu'il défit au pont de Fennyton : il secourut Excester, tua six cents des rebelles, en prit quatre mille, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut en l'an 1555.

† II. RUSSEL (lord Guillaume), troisième fils de Guillaume, cinquième comte et premier duc de Bedfort, né en 1604, siégea fort jeune à la chambre des communes, où il s'attacha au parti des whigs, et seconda de tout son pouvoir leurs efforts pour exclure le duc d'Yorck de la succession au trône. Russel entra même dans plusieurs complots qui tendoient à ce but. On les considéra comme des actes de trahison. Son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée le 31 juillet 1683 ; mais depuis, dans le temps de la révolution, le parlement ordonna par un acte la révision du procès : l'exécution de Russel fut déclarée un assassinat, et la mémoire de ce seigneur fut réhabilitée.

† III. RUSSEL (Alexandre), médecin de la factorerie anglaise d'Alep, né à Edimbourg, fut envoyé à Alep, où il s'acquit une grande réputation dans l'exercice de sa profession. Francs, Grecs, Arméniens, Juifs, et les Turcs eux-mêmes, s'empressoient de recourir à lui. Il s'acquit auprès du pacha une faveur qui le mit à portée de rendre à la factorerie des services importans. On lui doit une excellente *Histoire d'Alep*, publiée d'abord en 1755, réimprimée depuis plusieurs fois, et en dernier lieu par les soins de son frère. Elle a été traduite en plusieurs langues, et elle est précieuse par les observations qu'elle contient sur la peste, et qui peut-être ont contribué à éloigner les

progrès de ce redoutable fléau. De retour en Angleterre, en 1759, Russel établit son séjour à Londres, et fut nommé médecin de l'hôpital de Saint-Thomas. Il y mourut en 1770. La société royale et la société médicale de Londres lui doivent la communication de plusieurs *mémoires* importans.

* IV. RUSSEL, l'un des généraux des Irlandais unis, ancien capitaine au 64e régiment d'infanterie anglaise, se trouvoit en Irlande lorsque la révolution française éclata, et s'en montra hautement le partisan. Sa conduite et ses discours l'ayant fait arrêter en 1792, il fut conduit au château de Dublin, et mis en liberté quelque temps après : il se lia alors avec O'-Connor, lord Fitz Gerald, Emmet et quelques autres, et devint l'un des membres du directoire provisoire d'Irlande. Emprisonné de nouveau, il fut envoyé au fort Saint-George en Ecosse, et de là déporté sur les rives de l'Elbe; mais toujours rempli de ses projets, il retourna à Dublin, y fut arrêté le 9 septembre 1803, condamné à mort et exécuté quelques jours après. Il avoit de l'instruction et un courage extraordinaire.

* V. RUSSEL, Anglais, peintre en *portraits* au crayon de S. M. britannique et du prince de Galles, mort à Hull le 20 avril 1806, étoit très-habile dans son art. Il est *inventeur* d'une nouvelle méthode de préparer les crayons. Son fils, qui habite Londres, a, dit-on, hérité de son secret et de ses talens.

RUSSINGER (Sixte), né à Strasbourg, entra dans l'ordre ecclésiastique, et fut le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Naples. Il y fut considéré du clergé, de la noblesse et du roi Ferdinand. Les imprimeurs Jacobi et Locati ses contemporains étoient aussi prêtres, et en prenoient le titre dans leurs éditions.

RUST (George), élevé au collége de Christ à Cambridge, devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande; il mourut jeune l'an 1670. On a de lui un *Traité de la vérité*, Londres, 1682, in-8°; et quelques *ouvrages* sur des matières métaphysiques, genre dans lequel il étoit très-profond.

RUSTAING DE SAINT-JORRY (Louis), chevalier de Saint-Lazare, mort vers 1740, a fait trois pièces de théâtre : *Le Philosophe trompé par la nature; Arlequin camarade du diable; Arlequin en deuil de lui-même*. Il y a quelques scènes agréables.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint en 1528 à Paris, où François Ier l'employa à des ouvrages importans. Il avoit fait connoître dès l'enfance les talens qu'il avoit reçus de la nature, par le plaisir qu'il prenoit à faire de lui-même de petites figures de terre. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui étoit alors dans la même école, lui donna une vive émulation. Ses *statues* sont la plupart en bronze. Parmi ses ouvrages, on fait sur-tout mention d'une *Léda*, d'une *Europe*, d'un *Neptune*, d'un *Vulcain*, et d'un *Homme à cheval* d'une hauteur extraordinaire. On croit qu'il mourut en France, et qu'il ne voulut plus retourner dans sa patrie, à cause des troubles qui l'agitoient.

RUSTICIENNE. *Voy.* BOECE.

† RUTGERS (Janus), littérateur du dix-septième siècle, né à Dordrecht, mort à La Haye en 1625, à 36 ans, est connu, I. Par des *Poésies latines*, imprimées avec celles d'Heinsius, Elzévir, 1553, in-12, et 1618, in-8°. II. Par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels que Virgile, Horace, etc. III. Par ses *Variæ lectiones*, 1618, in-4°. Il avoit été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède. On voit dans ses *Lectiones Venusinæ*, c. 8, que, dès l'âge de quatorze ans, il exerçoit heureusement la critique. G. J. Vossius fut son maître, et il reconnoît, au même endroit, les grandes obligations qu'il lui avoit. Il parle de son intimité avec Grotius, *ib.*, *c.* 18.

I. RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfans de Noëmi et d'Elimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J. C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï, et aïeule de David. Le livre de Ruth, qui contient son histoire, est placé entre le livre des Juges et le premier des Rois, comme une suite de celui-là et une introduction à celui-ci. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire : elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre; et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des Rois. A ne considérer que le style dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux qu'il y ait dans l'Ecriture : les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. *Voyez* Noëmi.

† II. RUTH d'Ans (Paul-Ernest), né à Verviers, ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, vint à Paris, et se lia d'une étroite amitié avec Arnauld. Ayant été exilé dans les Pays-Bas par une lettre de cachet en 1704, Précipiano, archevêque de Malines, l'accusa d'hérésie. Il alla à Rome pour se justifier auprès du pape Innocent XII, qui le reçut bien, le fit protonotaire apostolique, et voulut qu'il prît le bonnet de docteur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Clément XI lui fut moins favorable. Cet écrivain mourut à Bruxelles le 24 février 1728, aumônier de la duchesse de Bavière, chanoine de Sainte-Gudule à Bruxelles, et doyen de l'église cathédrale de Tournai. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres *ouvrages* peu connus.

* RUTHERFORTH (Thomas), théologien anglais; né en 1712 dans le comté de Cambridge, professeur de théologie dans cette université, et archidiacre d'Essex, a donné, I. Un *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle nous impose*, 1744, in-8°. II. Un *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4°. III. Une *Lettre au docteur Middleton sur les prophéties*, 1750, in-8°. IV. Un *Discours sur les Miracles*, 1751, in-8°. V. Des *Institutes de droit naturel*, 1754, 2 vol. in-8°; et plusieurs autres ouvrages moins importans. Il mourut le 5 octobre 1771.

RUTILIE, célèbre dame romaine, sœur de Publius Rufus qui souffrit si constamment l'injustice de son exil, et femme de Marc. Aurelius Cotta, consul l'an 74 avant J. C., eut un fils aussi recommandable par son

esprit que par ses vertus. Elle l'aima tendrement; il mourut à la fleur de son âge, et elle en supporta la perte avec beaucoup de constance. C'étoit un modèle de toutes les qualités qui honorent son sexe. Sénèque l'a proposée pour exemple, dans le livre qu'il écrivit, pendant son exil, pour consoler sa mère.

† I. RUTILIUS-RUFUS (Publius), consul romain, l'an 105 avant Jésus-Christ, s'attira l'inimitié des chevaliers romains par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat et banni de Rome, il se retira en Asie et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes lui offrirent, par leurs députés, une retraite sûre et honorable. Son exil eut l'air d'un triomphe. Un des envoyés de la ville de Smyrne qui l'avoit honoré du droit de bourgeoisie, lui ayant dit, pour le consoler, que Rome étoit menacée d'une guerre civile, et qu'elle se verroit forcée de rappeler tous les exilés : « Je ne souhaite pas, dit Rutilius, un retour qui me seroit plus fâcheux que mon exil. J'aime mieux que ma patrie rougisse de l'un, que de la voir s'affliger de l'autre. » Sylla voulut le rappeler; il refusa de revenir dans son ingrate patrie. Le temps de son exil fut donné à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome* en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres *ouvrages*. Rutilius, homme laborieux, savant et habile jurisconsulte (c'est ainsi que le peint Cicéron), avoit étudié le droit sous Publ. Scævola et M. Manilius, et la philosophie sous Panætius. Il se piquoit d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-je besoin de ton amitié, si tu ne veux point faire ce que je te demande? » — Eh! répondit Rutilius, « qu'ai-je besoin de la tienne, s'il faut que je fasse quelque chose contre l'honnêteté pour l'amour de toi? »

II. RUTILIUS (Claudius Rutilius Numatianus Gallus), fils de LACHANIUS, né à Toulouse, à ce qu'on croit, ne se rendit pas moins célèbre que son père, par son esprit, sa politesse et ses grandes qualités. Il florissoit dans le 5e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome; mais, quelque agrément qu'il trouvât dans la capitale du monde, il vola, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les barbares venoient d'y causer. On a de lui un *Itinéraire* en vers élégiaques on l'a imprimé à Amsterdam en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans, et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 volum. in-12. Le Franc l'a traduit en français avec des remarques. Ce qui nous reste de ce poète fait connoître la bonté de son esprit et l'étendue de son savoir; mais il ne donne que des lumières très-médiocres sur la géographie.

III. RUTILIUS (Claudius Rutilius), père du précédent. *Voyez* LACHANIUS.

* IV. RUTILIUS-LUPUS (Publ.), qui vivoit du temps d'Auguste et de Tibère, a laissé un Traité *de Figuris sententiarum et elocutionis*, dont on doit une bonne édition à David Ruhnkenius, Leyde, 1768, in-8°. Rutilius n'étoit que traduc-

teur et abréviateur de Gorgias, rhéteur athénien.

* RUTLIGE (le chevalier James de) mort dans les prisons, à Paris, vers la fin de l'an 4e (1796), fut un des partisans de la révolution française, et l'ennemi déclaré du général La Fayette. On le trouvoit presque toujours au milieu des groupes populaires, qu'il haranguoit, et dont il étoit pour ainsi dire l'orateur. La Fayette, ordonnant de dissiper un rassemblement, somma Rutlige qui s'y trouvoit de déclarer son nom. Ce dernier répondit : « Je me nomme *Moitié l'un et Moitié l'autre*, faisant allusion au nom de ce général qui se nomme *Moitié La Fayette*. Rutlige est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont eu du succès : I. *Le Babillard*, ouvrage littéraire, commencé en janvier 1778, jusqu'au 30 août de la même année, Paris, 4 vol. in-8°. Il eut de la vogue pendant quelque temps ; il y a quelques morceaux bien pensés et bien écrits, parmi une foule d'autres très-médiocres. II. *Confessions d'un Anglais* ou *Mémoires de sir Charles Simpson*, 1786, 2 vol. in-12. III. *Essai sur le Caractère et les Mœurs des Français, comparées à celles des Anglais*, Londres, 1776, in-12. IV. *Essais politiques sur l'état actuel de quelques Puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8°. V. *La Quinzaine anglaise à Paris*, ou l'*Art de s'y ruiner en peu de temps*, traduit de Stearne, Londres, 1776, in-12. VI. *Supplément à la Quinzaine anglaise*, ou *Mémoires de M. de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. VII. *Alphonsine*, ou *les Dangers du grand monde*, Paris, 1789, 2 vol. in-12. VIII. *Aventures de Milord Johnson*, ou *les Plaisirs de Paris*, 1798, 2 vol. in-12. IX. *Le Bureau d'Esprit*, comédie en cinq actes et en prose, Londres 1777, in-8°. X. *Les Comédiens* ou *le Foyer*, comédie en un acte et en prose, représentée par les comédiens de la ville de Paris, au théâtre du Temple. XI. *Premier et second Voyages de Mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise*, Yverdon, 1777, 2 vol. in-12 ; Londres, 1782, 2 vol. in-18. XII. *Le Valet-de-chambre Financier*, ou *Mémoires de M. de Provence*, Londres et Paris, 1788, 2 vol. in-12. XIII. *Le Vice et la Foiblesse*, ou *Mémoires de deux Provinciales*, Lausanne et Paris, 1785, 2 vol. in-12. XIV. *La Vie de M. Necker, Directeur général des finances*, 1789, in-8°. XV. *Le Retour du Philosophe*, ou *le Village abandonné*, poème imité de l'anglais d'Olivier Goldsmith, Bruxelles, 1772, in-8°.

RUVIGNY (Henri, marquis de), étoit agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Galloway, qu'il porta toujours depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avoit été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Por-

tugal pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit, l'an 1707, la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de Gudina en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord-justicier de ce royaume avec le lord Grafton, et mourut en 1720, à 73 ans. On vit à la bataille d'Almanza une singularité dont on n'avoit pas eu d'exemple auparavant : l'armée anglaise et des alliés, commandée par un général français, (le comte de Galloway); et l'armée de France et d'Espagne, sous les ordres d'un général, anglais de nation, (le maréchal de Berwick).

* RUYSBROOCK (Jean), théologien mystique du 14e siècle, mais de la classe des mitigés, et ayant même écrit contre la piété insensée et souvent immorale des autres un *Traité* publié par Laurent Surius. Nous avons encore de lui un ouvrage *De verá contemplatione.*

† I. RUYSCH (Frédéric), né à La Haye en 1638, prit le bonnet de docteur en médecine à Franeker. De retour dans sa patrie, il exerça son art avec d'autant plus de succès qu'il étoit plus profond dans la botanique et sur-tout dans l'anatomie. Il se rendit célèbre par la perfection extraordinaire qu'il a donnée aux moyens artificiels que l'anatomie emploie pour découvrir la structure intime des diverses parties du corps humain. Son principal secret fut celui des injections fines, dans lesquelles il n'a point été égalé : il savoit faire pénétrer les liqueurs colorées dans les vaisseaux les plus déliés, qu'il parvenoit ainsi à rendre visibles. Un corps ainsi injecté reprenoit toutes les apparences de la vie, et étoit pour toujours à l'abri de la putréfaction. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois, en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre anatomiste. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore tout aimable et qui sembloit lui sourire. Le monarque ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions. Il dînoit à la table très-frugale de son maître, pour passer les journées entières avec lui. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet et l'envoya à Pétersbourg : présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch pour un de ses associés étrangers. Il étoit aussi membre de l'académie Léopoldine des Curieux de la Nature, et de la société royale d'Angleterre. Ruysch mourut le 22 février 1731, n'ayant eu dans sa longue carrière qu'environ un mois d'infirmité. Outre l'édition de la *Description du jardin des plantes d'Amsterdam*, par Commelin, 1697 et 1701, en 2 vol. in-folio, on a de lui divers ouvrages, recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4°. Les principaux sont, I. *Dilucidatio Valvularum in vasis lymphaticis et lacteis.* II. *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4°. III. *Epistolæ problematicæ sexdecim.* IV. *Responsio ad Godfredi Bidloï libellum vindiciarum adversariarum anatomico-medico-chirurgicarum, decades três*, Amsterdam, 1717, in-4°. Bidloo l'avoit traité de boucher subtil. Ruysch lui répondit qu'il

aimoit mieux être *Lanio subtilis* que *Leno famosus*. Le jeu des mots latins n'étoit pas assez bon pour qu'il attaquât aussi cruellement les mœurs de son adversaire. Il est vrai que celui-ci s'étoit oublié jusqu'à l'appeler *le plus miserable des anatomistes*. V. *Thesaurus animalium primus*. VI. *Thesauri anatomici decem*. VII. *Museum anatomicum*. VIII. *Curæ posteriores* seu *Thesaurus omnium maximus*. IX. *Responsio de glandulis ad* Cl. Boërhaave. X. *De musculo in fundo uteri observato, et à nemine antehàc detecto*, Amsterdam, 1728, in-4°. Dans ces différens livres remplis de faits nouveaux, d'observations rares, de réflexions de théorie, de remarques de pratique, tout est écrit d'un style simple & concis, mais un peu négligé. L'auteur paroît n'avoir eu pour but que l'instruction. Il rapporte souvent ses découvertes à la providence ; et lorsqu'il traite des matières qui demandent une enveloppe, il écarte autant qu'il peut les images dangereuses.

II. RUYSCH (Henri), fils du précédent, aussi savant que son père dans l'histoire naturelle et dans la botanique, a donné le *Johnston De Animalibus*, sous le titre de *Theatrum animalium*, 1728, 2 vol. in-folio, augmenté. Ruysch mourut en 1717, après avoir exercé la médecine avec autant de sagacité que de bonheur.

* III. RUYSCH (Rachel), née à Amsterdam en 1664, sœur du précédent, se sentit dès son enfance du goût pour la peinture. Elle eut pour maître Van Aelts, peintre de fruits et de fleurs, et ne tarda pas à le surpasser. Elle imitoit la nature avec le plus grand succès. On trouve peu de ses ouvrages parce qu'elle les consacroit tous à l'électeur Palatin. Elle mourut dans sa ville natale en 1750, âgée de 86 ans.

RUYSDALL. *Voy.* RUISDAEL.

† RUYTER (Michel-Adrien), né à Flessingue, ville de Zélande, en 1607, n'avoit que onze ans lorsqu'il commença de fréquenter la mer. Il s'y distingua dans les divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été mousse, matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui vouloient se rendre maîtres de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales et deux dans le Brésil, lui méritèrent, en 1641, la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il pénétra seul dans la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, suivi des capitaines corsaires qui marchoient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyée, l'an 1653, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Armand de

Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemarck contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'anoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661 il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée qu'il remporta contre les flottes de France et d'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avoit pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais et les Hollandais combattirent comme deux nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille donnée en 1672, dans le temps de la conquête de la Hollande, fit un honneur infini à Ruyter. Après cette journée, il fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel, défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssoit de l'autre. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes française et anglaise. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas longtemps, il termina sa carrière devant la ville d'Agouste en Sicile, l'an 1676 dans un combat qu'il livra aux Français : il y reçut une blessure mortelle qui l'emporta peu de jours après. Son corps fut porté à Amsterdam où les Etats-généraux lui firent élever un monument digne de lui. Le conseil d'Espagne lui donna le titre et les patentes de duc, qui n'arrivèrent qu'après sa mort. Ses enfans refusèrent ce titre. Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de la perte de cet illustre marin. On lui représenta qu'il avoit un ennemi dangereux de moins; il répondit : « Qu'on ne pouvoit pas s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme. » (*Voyez* l'article Quesne.) Ruyter réunissoit toutes les qualités morales aux talens d'un grand capitaine : toujours heureux, jusqu'à l'instant où la mort vint l'enlever sur le théâtre de sa gloire, Ruyter s'étoit trouvé dans cinquante combats, sans jamais avoir été blessé que très-légèrement. Plusieurs fois en mer, pendant les plus furieuses tempêtes, il eut le bonheur d'échapper à tous les dangers. On doit regretter, sans doute, que les relations que Ruyter nous a laissées de ses exploits ne soient pas écrites d'une manière plus instructive pour ceux qui suivent la même carrière; mais on se rappelle qu'à cette époque la grande habitude de l'élément sur lequel on combattoit, le courage, l'audace même, étoient les premières qualités d'un marin. L'art des signaux, encore dans l'enfance, ne permettoit pas d'exécuter ces évolutions savantes qui sont devenues en usage depuis qu'elles ont été perfectionnées. D'ailleurs, comme la construction des vaisseaux étoit favorable à l'abordage, on se battoit ordinairement de plus près : le combat une fois engagé, les lignes se rompoient, les navires se mêloient et se battoient corps à

corps ; alors la valeur et souvent même la témérité décidoient seules la victoire.

* II. RUYTER (Nicaise de), graveur hollandais, né en 1646, a laissé quelques estampes. On distingue sur tout le *Repos du Berger*, d'après Gérard Valck. On voit dans le lointain la déesse au bain : sur le devant sont les nymphes avec du gibier.

RUZÉ. *Voy.* Effiat, *et* Mesmes, nº I, à la fin de l'article.

RUZZANTE (le). *Voyez* Beolco *et* Calmo.

* RYAN (Lacy), acteur anglais, né à Westminster vers 1694, fut destiné d'abord à l'étude des lois, et ensuite à accompagner son frère dans les Indes orientales ; mais son goût pour le théâtre prévalut, et sir Richard Steele lui procura son admission dans la troupe de Hay-Market, où il se distingua dans le rôle de Marcus dans le Caton d'Addisson, qui à cette époque, en 1712, étoit extrêmement couru. Ryan n'ayant encore que dix-huit ans et d'une figure avantageuse, plein de jugement, de justesse, doué d'une sensibilité qu'il avoit le talent de faire partager à ceux qui l'écoutoient, fit de rapides progrès, soit dans la tragédie, soit dans la comédie ; mais une voix aigre déparoit en lui cette réunion de presque tous les talens qui forment un acteur du premier rang. Deux accidens vinrent ajouter à ce désavantage : un coup qu'il reçut sur le nez et une blessure grave sur la bouche, altérèrent encore sa voix et sa prononciation, de manière à le rendre ridicule dans certains passages. Tel étoit néanmoins son empire sur la faveur publique, et la bienveillance qu'il dut à ses qualités sociales, qu'il fut encore long-temps applaudi et supporté par les spectateurs. Les liaisons intimes et constantes qui existèrent entre Quin et lui les honorèrent tous les deux. Ryan mourut à Bath, en 1760.

RYANTZ (Gilles de), chevalier baron de Villerey dans le Perche, conseiller du roi en ses conseils privé et d'état, président au parlement de Paris, étoit d'une maison originaire du Dauphiné. Son père, Denis de Ryantz, avoit été pendant plus de 15 ans avocat-général, ensuite président en la même cour. Gilles fit ses humanités sous Adrien Turnebe. Après avoir soutenu ses thèses de droit public, il voyagea en Allemagne pour se perfectionner dans cette science. De retour à Paris, il fréquenta le barreau et plaida des causes, suivant l'usage de ceux qui aspiroient alors aux grandes places. Henri II lui donna l'office de maître-des-requêtes de son hôtel, et Henri III celui de président au conseil. Sous Charles IX il avoit été nommé président au parlement, à la place de Brisson ; et en cette qualité il fit des remontrances au roi à Chartres, sur l'aliénation des domaines de la couronne ; puis à Fontainebleau, sur le paiement des gages de sa cour. Il mourut le 22 janvier 1597, âgé d'environ 53 ans. Son goût pour l'étude des auteurs grecs et pour la jurisprudence le rendit célèbre.

† RYCKAERT (David), directeur de l'académie de peinture d'Anvers, où il naquit en 1651, se fit un nom parmi les peintres célèbres. Il s'adonna d'abord au paysage, puis adopta le genre de Téniers. Après avoir peint long-

temps des sujets rians; tels que les lui inspiroit son caractère aimable, il changea de manière, et ne fit plus que des diableries, comme la *Tentation de Saint-Antoine*, etc.

RYCKEL. *Voyez* DENYS le Chartreux, n°. XVII.

RYCKIUS (Théodore), avocat à La Haye et ensuite professeur en histoire à Leyde, a donné une édition de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très-estimée; de *Stephanus Byzantinus*, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *de primis Italiæ Colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut à Leyde en 1690.

* RYCKMANS (Nicolas), graveur, né à Anvers en 1165, a laissé l'*Adoration des Rois* d'après Rubens, *Achille chez Lycomède*, *Jésus-Christ au tombeau*, *la Sainte Famille*, et quelques autres morceaux.

† RYCQUIUS (Juste), né à Gand en 1587, cultiva les belles-lettres et la science des antiquités. Il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *Citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a donné un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *De Capitolio Romano*, Gand, 1617, in-4°, atteste son érudition. Jacques Gronovius en a donné une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

* I. RYE (Thomas de), né à Malines vers l'an 1560, étudia la médecine, dans laquelle il se fit une telle réputation, qu'il devint premier médecin d'Ernest de Bavière. On a de lui une traduction intitulée *Philippi Gœringi fontium acidorum pagi Spa, et ferrati tungrensis accurata descriptio, e gallicâ latinè facta à Thoma Ryetio; cujus etiam accesserunt in descriptionem, et super naturâ et usu eorumdem fontium observationes*, Leodii, 1592, in-12.

* II. RYE (Ferdinand de), né en Franche-Comté vers le milieu du 16e siècle, d'une famille noble qui avoit fourni plusieurs chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, fit d'abord ses études à l'université de Dôle, puis alla à Rome et y resta attaché à la cour, jusqu'à ce qu'étant pourvu de l'archevêché de Besançon, il vint en prendre possession en 1586. Le roi d'Espagne le fit maître des requêtes au parlement de Dôle, et lui confia le gouvernement de la province après la mort de Cleriadus de Vergy. Lorsque Dôle fut menacée d'un siége, il s'y enferma avec le parlement, présida à tous les conseils, partagea toutes les fatigues; et, épuisé, il tomba malade et reçut les sacremens le jour de l'Assomption 1636, jour même de la levée du siége. Peu de jours après il mourut à Courte-Fontaine, et fut inhumé dans sa terre de Vuillafans, après 50 ans de résidence dans son diocèse. Ce prélat fit voûter, lambrisser les églises de son diocèse, et ériger des tabernacles dorés sur les autels. Il ordonna qu'on se pourvût par-tout de calices et de custodes d'argent. C'est sous son épiscopat qu'on annonça le miracle de la sainte hostie de

Faverney. Comme le mandement que cet archevêque donna à cette occasion est fort rare, nous allons en citer les principaux passages : « Déclaration authentique d'un insigne miracle du très-saint sacrement de l'autel, advenu le 25 mai 1608, en l'église abbatiale de Notre-Dame de Faverney, au comté de Bourgogne. Nous Ferdinand de Longvi, dit de Rye, par la grace de Dieu, etc. la divine Providence, qui dispose toutes les choses sagement, prévoyant qu'aux derniers siècles plusieurs séducteurs s'élèveroient, et l'iniquité abonderoit... comme de fraîche mémoire sur ce sujet, ce grand Dieu a produit un miracle solemnel en cestui notre diocèse de Besançon à la vue d'un grand nombre de fidèles... Nous, pendant qu'il étoit encore récent et avant que la présomption humaine le vint à déguiser, ou supposer en son lieu une chose pour une autre..... avons incontinent ordonné à nos procureur général et avocat fiscal, avec le secrétaire de notre conseil, de se transporter sur les lieux et informer à plein de tout ce qui s'en seroit passé : ce qu'ayant fait, ils nous auroient rapporté leur besogne et procédure, avec la déposition de 52 témoins irréprochables, par lesquels il auroit suffisamment apparu qu'en l'ancienne église abbatiale de Faverney..., le 24 mai de l'an présent 1608, auroit été dressé près des treillis de fer qui séparent le presbytéral du chœur, une table de bois en forme d'autel paré..., sur laquelle auroit été mis un tabernacle..., et dans ledit tabernacle... un reliquaire d'argent pesant plus d'un marc...., au milieu duquel est un doigt de sainte Agathe, et au-dessus est enté un cercle d'argent comprenant les deux vitres dans lesquelles étoit proposé le saint sacrement en deux hosties consacrées ledit jour. Ce qu'ayant été fait, seroit arrivé que la nuit du jour de pentecoste, 25 de mai, le feu se print et attacha tellement aux dits ornemens que non seulement il brûla les courtines... mais aussi le tabernacle... au milieu duquel feu et embrasement ledit reliquaire auroit été non seulement conservé sans lézion, mais encore s'étant retiré de sa place d'environ une palme..., seroit demeuré en sa même hauteur, suspendu en l'air, sans aucun soutien..., tout étant consumé dessoubs, sans estre supporté d'aucune chose que de la vertu divine; et fut ledit reliquaire ainsi suspendu par l'espace de 33 heures ou environ, et en cette sorte vû de tout le peuple, tant de Faverney que des lieux circonvoisins qui y accoururent par milliers, et persista ainsi... jusqu'à ce qu'un sieur curé voisin, venu en procession avec son peuple..., célébra la sainte messe...; et ledit reliquaire descendit de soi-même doucement, et se posa proprement sur un missel couvert d'un corporal, etc. etc. etc. » Sur la demande du parlement de Dôle, une des deux hosties fut transférée dans la ville de Dôle, et l'autre demeura dans l'abbaye de Faverney, où elle étoit exposée à l'adoration des fidèles.» Le procès-verbal dont nous avons donné un très-court extrait est daté du 10 juillet 1608.

RYER (du). *Voyez* Duryer.

* RYLAND (Jean), ministre anglais dissident, mort à Enfield en 1792, tint une académie et desservit une congrégation à Northampton. Ryland étoit intime-

ment lié avec les docteurs Johnson et Doddridge, M. Hervey et autres personnes célèbres. On a de lui, I. *L'Ecolier et le pasteur chrétiens*. II. Les *Elémens de méchanique*. III. Le *Précepteur*. IV. Quelques *Traités*. V Enfin des *Sermons*.

† RYMER (Thomas), né dans le nord de l'Angleterre et élevé à Cambridge, succéda en 1692 à Shadwell dans la place d'historiographe du roi Guillaume III, et fut l'auteur d'une précieuse collection qui contient tous les actes publics, traités, conventions et lettres missives des rois d'Angleterre, adressées aux autres souverains sous ce titre : *Fœdera, conventiones et cujuscumque generis acta publica*, etc., Londres, 1704, et années suivantes, en 17 volumes in-folio. Sanderson l'augmenta de trois autres volumes en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-folio, et ensuite avec quelques augmentations, La Haye, 1739, in-fol., 10 vol. d'un plus petit caractère que l'édition originale. Rapin Thoyras en a donné un abrégé dans la Bibliothèque de Le Clerc, et on l'a inséré dans la seconde édition de 1728, in-4°, 10 vol. de l'Histoire d'Angleterre de ce premier auteur. Etienne Watley l'a traduit en anglais et l'a fait imprimer en 1731 en 4 vol. in-8°. Rymer, qui avoit du goût pour la poésie, mais qui n'y apportoit pas le même talent que celui qu'il a déployé en qualité de critique, a donné une *Revue des tragédies du 17e siècle*, dans laquelle les Anglais ne lui pardonnent pas de s'être élevé contre Shakespeare. Rymer mourut le 14 décembre 1713.

† RYSSEN (Léonard), théologien hollandais du 17e siècle, auteur de divers *Traités théologiques*. Le meilleur est contre celui de Beverland, où ce dernier renouvela l'opinion d'Agrippa sur le péché originel. Ce traité de Ryssen n'est pas commun; il est intitulé *Justa detestatio libelli Beverlandi de peccato originali*, 1680. Ryssen étoit natif d'Utrecht. Disciple de Gilbert Voet, il puisa dans ses leçons sa haine pour Descartes et pour Coccéius. Il en a laissé un monument dans un ouvrages hollandais, de 2 vol. in-4°, intitulé *La Convulsion de l'agonie des cartesiens et des cocceiens*, Utrecht, 1686.

* I. RYVES (sir Thomas), né à la fin du 16e siècle, fit ses études en droit civil à Oxford, et se distingua dans la carrière qu'il avoit embrassée. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, ce monarque le nomma son avocat et le créa chevalier. La révolte ayant éclaté, il resta fidèle à son souverain, prit les armes pour sa cause et se trouva à diverses batailles où il fut blessé. Non-seulement Ryves fut un excellent jurisconsulte, il se distingua encore par une vaste littérature et des connoissances en tout genre; il écrivoit en latin avec pureté et une élégance peu communes. Il mourut en 1651 et laissa divers ouvrages importans : I. *Regiminis Anglicani in Hybernià defensio adversùs Analecten*, lib. 3. II. *Imperatoris Justiniani defensio contra Alemanum*. III. *Historia navalis antiqua*, lib. 4. IV, *Historia navalis media*, lib. 3.

* II. RYVES (Bruno), parent du précédent, vécut dan le 17e siècle, et se rendit célèbre

par sa prédication. Il avoit d'abord été chapelain de Charles Ier à l'époque des troubles qui terminèrent son règne ; ses biens furent séquestrés et pillés ; mais lorsque Charles II fut parvenu au trône, il obtint le doyenné de Windsor et fut nommé secrétaire de l'ordre de la Jarretière. Il mourut en 1677. Indépendamment de ses *Sermons* qui ont été imprimés, on a encore de lui *Mercurius rusticus* ou *Relation des funestes événemens de cette guerre sans exemple, qui ont désolé les campagnes*. Cet ouvrage commence au 22 août 1642, et la deuxième partie est l'*Histoire des sacrilèges commis dans la destruction des cathédrales*. Après la guerre, il a été réimprimé d'abord en 1646 et ensuite en 1647. On a joint à cette dernière réimpression plusieurs pièces relatives aux maux particuliers que la guerre avoit occasionnés.

†RZACINSKI, noble polonais, a donné une *Histoire naturelle de la Pologne*, curieuse et estimée, publiée à Saudomir en 1721, in-4°. L'auteur y appelle sa patrie le *Grenier de l'Europe*. En effet, en 1592 elle fournit du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre ; en 1415 elle nourrit les états d'Allemagne ; en 1491 elle préserva des horreurs de la famine Gènes, Rome et la Toscane. En 1626, l'ambassadeur d'Espagne voulut acheter pour son pays tout l'excédent des grains nécessaires à la Pologne. Rzaciuski, regardé par les Polonais comme leur Pline, n'en a pas moins défiguré son ouvrage par une foule de contes absurdes et toutes les superstitions du 15e siècle. Cet auteur donna en 1738 une addition à son ouvrage intitulée *Auctuarium historiæ naturalis regni Poloniæ*, Gedani, in-4°. Il est mort au milieu du 18e siècle.

I. SA *ou* SAA (Emmanuel), jésuite, né à Condé en Portugal, prit l'habit de St. Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre et à Rome, il se consacra à la chaire, et prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut le 30 décembre 1596 à Aronc au diocèse de Milan. Nous avons de lui, I. *Scholia in IV Evangelia*, Anvers, 1596; Lyon, 1610; Cologne, 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598; Cologne, 1651. III. *Aphorismi confessariorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609; Lyon, 1612; Anvers, 1615; Rouen, 1617; Douai, 1627. Ses Notes sur la Bible sont courtes et littérales. On assure qu'il fut 40 ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un petit volume in-12. Cependant le maître du sacré palais en fit retrancher ou corriger plus de 80 endroits, où les principes et les décisions ne s'accordoient pas avec l'Écriture et avec les règles des mœurs établies dans les écrits moraux des Pères de l'Eglise, ou dans les décisions des Conciles.

† II. SA DE MIRANDA (François), chevalier de l'ordre de Christ, en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit dans l'université de sa patrie. Il ne s'étoit adonné à la jurisprudence que par complaisance pour son père. Dès qu'il fut libre, il se livra entièrement à la philosophie morale et à la poésie. Il voyagea en Espagne et en Italie, et revint en Portugal avec des connoissances très-étendues. Le roi Jean III et l'infant Jean l'honorèrent de leurs bontés; mais Sa quitta la cour, et se confina dans une maison de campagne, où il mourut en 1558. Ses ouvrages poétiques consistent en *Satires*, en *Comédies*, en *Pastorales*. Ils ont été imprimés en 1614 à Lisbonne, in-4°. Sa de Miranda est le premier poète du Portugal qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Il s'attachoit à mettre en vers des maximes d'une morale utile.

III. SA. *Voyez* CORREA, n°. II.

SAABEDRA. *Voyez* CASTILLO.

SAADI. *Voyez* SADI.

SAADIAS-GAON, célèbre rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs établie à Sora près de Babylone. On a de lui, I. Un traité intitulé *Sepher Haëmaunoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs. II. Une *Explication* du Jézirah. III. Un *Commentaire* sur Daniel. IV. Une *Traduction*, en arabe, de l'ancien Testament, et d'autres ouvrages.

† SAAS (Jean) né le 3 février 1703 à Franqueville, au diocèse de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, mourut le 10 avril 1774. Après avoir été secrétaire de l'archevêque et garde de la bibliothèque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Saint-Jacques sur Darnetal en 1742, puis d'un canonicat de la métropole en 1751. Ce fut un des plus habiles bibliographes de son

temps. Jaloux de la gloire des lettres autant que de la sienne propre, il tâcha d'être utile aux autres, soit par des recherches longues et pénibles, soit par la révision de leurs ouvrages. Outre des manuscrits intéressans qu'il a laissés, il a fait imprimer plusieurs écrits sans nom, ou sous des noms empruntés (*voyez* CALENTIUS), entre autres, I. *Catéchisme de Rouen*, in-12. II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°. III. *Notice des manuscrits de l'Eglise de Rouen*, 1746, in-12, et réimprimée en 1747. IV. *Lettre sur le catalogue de la bibliothèque du roi*, 1749, in-12. V. Plusieurs *Lettres critiques* sur le supplément de *Moréri*, 1735, in-12; sur l'*Encyclopédie*, in-8°, 1764; sur le Dictionnaire de l'abbé Ladvocat, 1762, in-8°. VI. *Abrégé de cosmographie*, ou *Almanach pour les années* 1753-1760, Rouen, 8 parties, in-24. VII. Une nouvelle édition de ce *Dictionnaire Historique*, Rouen, 1769, 4 vol. in-8°. Cette édition, ou plutôt cette contrefaçon, que l'abbé Saas n'auroit pas dû favoriser, en fournissant à l'imprimeur quelques corrections et des articles très-maigres, prouve que ce savant, qui dédaignoit le travail des Dictionnaires, n'étoit guère en état de rédiger avec élégance un long article. On doit encore à l'abbé Saas une édition des *Fables choisies de La Fontaine*, traduites en vers latins par les PP. Vinot et Tissard, oratoriens, et d'autres pièces de poésie latine et française, avec une préface de sa façon, Anvers (Rouen), 1738, in-12 de 288 pages.

I. SAAVEDRA. *V.* CERVANTES.

† II. SAAVEDRA-FAXARDO (Diego de), né le 6 mai 1584 à Algezarès, bourg du royaume de Murcie, d'une famille très-ancienne, fit ses études à Salamanque. En 1606 il passa à Rome avec le cardinal Gaspar de Borjia, ambassadeur d'Espagne auprès du saint siége, en qualité de son secrétaire, et assista avec ce ministre aux conclaves tenus en 1621 et 1623, pour l'élection des papes Grégoire XV et Urbain VIII. Ses services et l'appui du cardinal lui valurent un canonicat dans l'église de Saint-Jacques; il paroît au reste qu'il ne fut jamais que simple clerc, et qu'il ne reçut point l'ordre de la prêtrise. Quelque temps après il fut nommé chargé d'affaires d'Espagne auprès de la cour de Rome. En 1636 il assista dans cette même ville au congrès électoral, où l'empereur Ferdinand III fut élu roi des Romains; en Suisse, à huit diètes, et postérieurement à la diète générale de l'empire à Ratisbonne, en qualité de plénipotentiaire du cercle et de la maison de Bourgogne. Il se trouva aussi à Munich en qualité de ministre d'Espagne auprès de l'électeur de Bavière. Nommé en 1643 membre du conseil suprême des Indes, il fut envoyé en Westphalie en qualité de plénipotentiaire d'Espagne auprès du congrès de Munster, pour la pacification générale de l'Europe. En 1646, de retour à Madrid, il fut nommé introducteur des ambassadeurs; mais il ne jouit pas long-temps de tous ces honneurs. Il mourut le 24 août 1648, à l'âge de 64 ans, dans le couvent des augustins de Madrid, où il s'étoit fait bâtir une retraite. Saavedra, comme homme public, a rendu des services très-importans à son pays; comme écrivain, il en a enrichi et perfectionné la langue. C'est un de ces bienfaits que les

nations doivent toujours aux génies qu'elles produisent. Celui de Saavedra a été généralement reconnu par tous les savans et littérateurs espagnols, qui l'ont placé au rang de leurs auteurs classiques. On peut dire qu'il a écrit l'espagnol comme Tacite a écrit le latin. On a de lui, I. *Emblémes* ou *essais sur un prince politique et chrétien*, imprimés pour la première fois à Munster en 1640, in-4°, réimprimés à Milan en 1642, in-4°; cet ouvrage fut traduit en latin et imprimé à Bruxelles en 1640, in-folio. et réimprimé à Amsterdam en 1652, in-12. On en a fait aussi une traduction en italien, qui fut imprimée en 1648. II. *La république des lettres*, qui fut traduite en français et imprimée à Lausanne en 1770, in-12. III. *La couronne gothique*, en 7 vol. in-12, dont deux seulement et partie du troisième sont de Saavedra; le surplus est de Nunez de Castro, son continuateur, mais non son égal pour le goût.

* SABA, puissante reine, qui ayant entendu parler de la haute sagesse de Salomon, voulut s'en convaincre par elle-même et entendre la vérité de sa propre bouche. Elle alla trouver ce prince, et lui proposa diverses questions auxquelles il répondit sans difficulté. A la vue de sa cour pompeuse et magnifique, elle ne pouvoit revenir de son étonnement. « Je ne voulois pas croire, lui dit-elle, tout ce qu'on m'avoit rapporté de votre sagesse; mais ce que je vois ici surpasse encore la renommée. » Cette princesse, après avoir fait au roi de riches présens, retourna dans ses états, comblée elle-même de ses dons. Les opinions sont partagées sur la région qu'elle gouvernoit: les uns prétendent qu'elle régnoit en Ethiopie, d'autres en Arabie; ce dernier sentiment paroît plus vraisemblable.

SABACUS, général éthiopien, s'empara de l'Egypte, y régna, et fut père de Tharaca. L'auteur de l'Histoire des temps fabuleux prétend que Sabacus est le même que Salomon, dont l'histoire a été défigurée par Hérodote.

† SABADINO DEGLI ARIENTI (Jean), Bolonais, contemporain de Boccace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ses Contes. Sabadino fut de ce nombre; il s'en faut bien qu'il ait atteint la pureté et la naïveté du langage de l'original. Nous avons de lui soixante-dix nouvelles ou contes galans et libres, sous ce titre: *Settanta novelle, dette le Poirettane, con moralissimi documenti*, etc.: Ce recueil est peu commun, sur-tout en France. Il fut imprimé d'abord à Bologne, in-folio, en 1483, et ensuite à Venise en 1504 et 1510. Dans les éditions postérieures, on trouve une nouvelle de plus.

SABÆUS. *Voyez* SABEO.

† I. SABAS, hérésiarque, chef des messaliens. Animé d'un désir ardent d'arriver à la perfection évangélique, il prit tous les passages de l'Evangile à la lettre: il se fit eunuque, puis vendit ses biens, et en distribua l'argent aux pauvres, parce que l'Ecriture ordonne de renoncer aux richesses. Jésus-Christ dit à ses disciples: « Ne travaillez point pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure à la vie éternelle. » Sabas conclut de ce passage que le travail est un crime; il se fit une loi de demeurer dans la plus rigoureuse oisiveté. L'Ecriture nous représente le démon comme un lion affamé, qui tourne

sans cesse autour de nous. Sabas se croyoit sans cesse investi par ces esprits malins : on le voyoit au milieu de la prière s'agiter violemment, s'élancer en l'air, croire sauter par-dessus une armée de démons, se battre contre eux, faire tous les mouvemens d'un homme qui tire de l'arc ; il croyoit décocher des flèches contre les diables. Les messaliens avoient fait des progrès à Edesse ; ils en furent chassés vers l'an 380 par Flavien, évêque d'Antioche, et se retirèrent dans la Pamphylie. Ils furent condamnés par un concile, et passèrent en Arménie, où ils firent des prosélytes dans plusieurs monastères ; Letorius, évêque de Méliténe, les fit brûler dans ces monastères mêmes ; ceux qui échappèrent aux flammes, se retirèrent chez un autre évêque d'Arménie, qui les traita plus humainement.

II. SABAS (S.), abbé et supérieur général des monastères de Palestine, naquit en 439 à Mutallosque, bourg situé dans le territoire de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûtèrent du monde ; il se confina dans un monastère à une lieue de sa patrie, défendit avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, sous le règne d'Anastase, et mourut le 5 décembre 531, plein de vertus et de jours.

SABATEI-SEVI. *V.* ZABATHAI.

* SABATIER ou SABATHIER (André-Hyacinthe), ancien professeur d'éloquence au collége de Tournon, et depuis professeur de belles-lettres à l'école centrale du département du Var, né à Cavaillon en 1726, et mort à Avignon en 1806, est auteur de plusieurs ouvrages qui n'annoncent pas une grande érudition ; il n'ambitionna guère que le talent de la poésie ; et quelques-unes de ses odes prouvent qu'il pouvoit devenir poète. On a de lui, I. *Lettre sur le grand Rousseau.* II. *Epître à l'abbé Poule, sur la méthode de diviser les discours*, 1754, in-8°. III. *Lettres sur quelques difficultés de la grammaire.* IV. *Conseil d'un vieil auteur à un jeune, ou l'art de parvenir dans la république des lettres*, 1758, in-8°. V. *Poème sur la bataille de Lutzelbourg*, 1758, in-8°. VI. *L'enthousiasme*, ode, 1763, in-8° : cette ode renferme plusieurs strophes dignes d'être retenues. VII. *La beauté et la population*, ode, 1764, in-8°. VIII. *Le bonheur des Peuples*, ode, 1766, in-4°. IX. *Odes* nouvelles et autres *Poésies*, 1766, in-12. X. *Discours sur les avantages et les désavantages des belles-lettres, relativement aux provinces*, Lyon, 1768, in-4°. XI. *Discours sur le préjugé qui note d'infamie les parens des suppliciés*, avec une *Lettre sur l'éloquence*, Lyon, 1769, in-4°. Ce discours est remarquable par la force de la logique et la précision des argumens de l'auteur. XII. *Oraison funèbre de Louis XV*, 1774, in-8°. XIII. *Humbert II, ou la réunion du Dauphiné à la France*, tragédie en 5 actes et en vers, 1774, in-8°. XIV. *La mort de Trajan*, ode, 1774, in-8°. XV. *Eloge de Marie-Rabutin Chantal, marquise de Sévigné*, Avignon, 1777, in-8°. XVI. *Le couronnement de Pétrarque*, en un acte, 1782, in-8°. XVII. *Ode à la ville de Marseille, au sujet de la statue équestre du roi*, 1781. XVIII. *Ode à Pie VI, pour réunir les princes chrétiens dans une ligue contre les puissances barbaresques*, 1783, in-8°. XIX. Des *Discours* qui ont été imprimés

au nom de l'école centrale où il étoit professeur.

* SABATIER (Raphaël-Bienvenu), né à Paris, au mois d'octobre 1732, reçu maître chirurgien de cette ville, le 30 mai 1752, se distingua dans les places qu'il occupa, et qu'il ne dut qu'à son savoir, ses talens et ses succès. Il étoit censeur royal, de l'académie des sciences, professeur et démonstrateur aux écoles de chirurgie, commissaire pour les correspondances, chirurgien-major de l'hôtel des Invalides et membre de l'institut. L'excellente éducation qu'avoit reçue Sabatier le mit à même de faire des progrès rapides dans tout ce qu'il voulut apprendre. Il n'étoit pas seulement savant en langues grecque et latine, il avoit cultivé avec un succès égal les langues anglaise, italienne et allemande : indépendamment de ses cours publics de chirurgie et d'anatomie, Sabatier se livroit à l'enseignement particulier ; une élocution facile compensoit la foiblesse de son organe ; une méthode d'enseignement simple et lucide ; un ordre dans les idées sans lequel il n'y a pas de véritable science ; un ton admirable de politesse et d'urbanité qui lui étoit naturel et qu'il aimoit à faire valoir, lui attiroient l'élite des élèves, et notamment ceux que les nations étrangères envoyoient à Paris. Les ouvrages qu'il a publiés sont, I. *Theses anatomico-chirurgicæ*, 1748, in-4°. II. *De variis cataractam extrahendi modis*, 1759, in-4°. III. *Abrégé d'Anatomie du corps*, par César Verdier, avec des augmentations, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Traité complet de Chirurgie* par W. Manquest de La Motte, 3e édition, augmentée avec des notes. V. *Traité complet d'Anatomie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8° ; 3e édit., 1791, 3 vol. in-8°. L'auteur avoit agi par reconnoissance, en publiant un *Abrégé d'Anatomie* sous le nom de Verdier ; mais peu content de cet ouvrage qu'il avoit exécuté avec beaucoup de promptitude, il céda aux conseils de ses amis, en donnant un *Traité* plus complet sous son propre nom. Sabatier rend justice aux anatomistes qui l'ont précédé, et il avoue avec toute la candeur de son caractère, qu'il en est peu qu'il n'ait mis à contribution. VI. *De la Médecine expectative*, 1796, 3 vol. in-8°. VII. *De la Médecine opératoire*, ou des *Opérations de chirurgie qui se pratiquent le plus fréquemment*, Paris, 1796, 3 vol. in-8°. On se récria beaucoup dans le temps sur ce titre, parce que peu de personnes ont des idées justes, même sur l'objet de leurs études. Sabatier a conservé le même titre à la tête de la dernière édition de cet ouvrage : il savoit que la médecine est l'art de traiter les maladies, et que l'opération de la main est un des moyens les plus efficaces qu'elle emploie à ce traitement. VIII. *Traité complet de Chirurgie*, contenant des observations sur toutes les maladies chirurgicales, et sur la manière de les traiter, augmenté de notes, 2 vol. in-8°. IX. Un grand nombre de *Mémoires* particuliers. Sabatier est mort à Paris le 21 juillet 1811. Il avoit conservé jusqu'au dernier moment, malgré la foiblesse excessive de ses organes, la force de sa pensée et la vigueur de son esprit. Il étoit humilié de son état de défaillance : « Cachez-moi à tout le monde, disoit-il à son épouse et à son fils ; soyez les seuls témoins de la dégradation à laquelle je succombe. » A la suite d'un secours officieux que

son fils venoit de lui rendre, il tomba dans ses bras, et on crut qu'il étoit mort; cependant on parvint à le ranimer; et haussant la voix: « Contemplez, mon cher fils, dit-il, l'état d'anéantissement où la nature vient de me plonger, et apprenez à mourir.» Soixante-dix-neuf ans d'existence et de travaux n'avoient point ralenti l'ardeur, ni aucunement altéré les facultés intellectuelles de Sabatier; aucune jouissance ne l'avoit jamais détourné de ses travaux; il n'avoit presque jamais eu pour récompense que la satisfaction de la remplir: Napoléon le nomma l'un de ses chirurgiens-consultans, et le décora de la croix de la légion d'honneur dès la première promotion. Délicat et compatissant avec les honorables victimes des accidens de la guerre confiés à ses soins, il savoit préparer la disposition morale du malade, lorsqu'il s'agissoit d'une opération douloureuse. « Pleurez, lui disoit-il; pleurez! plus vous exhalerez le sentiment de vos souffrances, plus je me rendrai attentif à les abréger.» Expression sublime et qui fait son éloge.

SABBATHIER (D. Pierre), bénédictin de Saint-Maur, né à Poitiers en 1682, mort à Reims le 24 mars 1742, remplit toute l'idée qu'on doit avoir d'un parfait religieux et d'un vrai savant. On a de lui, *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ*, Reims, 1743, 3 vol. in-fol.: cette Bible, qui occupa D. Sabbathier pendant vingt ans, comprend toutes les versions latines des livres sacrés, rassemblées et réunies sous un seul point de vue. Il ne publia que le premier volume; D. Charles de la Rue fut l'éditeur des deux autres.

* I. SABBATINI (Joseph), savant augustin, né à Ravenne; il occupa les principales chaires de théologie dans son ordre, fut conservateur de la bibliothèque de Saint-Ange à Rome, et mourut vers la fin du dix-septième siècle. Ses ouvrages sont, I. *Monachatus D. Aurelii Augustini, et originis familiæ eremitarum vindiciæ*, Viennæ Austriæ, 1650. II. *Requesenius ad examen, seu contritio et attritio pro Lupo libellus apologeticus*, Aquilæ, 1675. III. *Vita Christiani Lupi*, Lovanii, 1682, et ailleurs.

* II. SABBATINI (Julien), clerc régulier des écoles pieuses, puis évêque de Modène, né à Fanano le 7 janvier 1684, étudia la littérature et la philosophie chez les jésuites, prêcha dans plusieurs villes d'Italie, et se fit associer aux plus célèbres accadémies de Rome. En 1725, Rinaldo Ier, duc de Modène, l'envoya à Vienne en qualité de conseiller du prince Jean-Frédéric, son fils. Sabbatini y acquit si bien l'estime de Charles VI, que Rinaldo le nomma lui-même ministre de la cour d'Allemagne. Benoît XIV le fit évêque d'Apollonie, et le duc François III le rappela à Modène et lui donna le titre de conseiller d'état. Sur la fin de 1741, il l'envoya comme ambassadeur à la cour de France. Ce savant prélat mourut à Modène le 3 juin 1767. Tout ce qui nous reste de lui a été recueilli en 5 vol. in-4°. On y trouve des *Sermons*, des *Panégyriques*, des *Homélies* et des *Poésies* diverses, latines et italiennes.

* III. SABBATINI di Albano (Louis), frère mineur, mort à Rome en 1809, a composé divers ouvrages estimés sur la musique, entre autres les *Elémens théori-*

ques de la musique, Rome, 1789; la *Manière facile et sûre de composer les fugues*, Venise, 1802.

* SABBIONETA (Gérard de), l'un des plus célèbres astrologues du treizième siècle, naquit à Crémone. Nous n'avons de lui qu'une *Théorie des planètes*.

† SABELLICUS (Marcus-Antonius Cocceius), naquit à Vicovaro sur le Téverone, vers 1436. Des écrivains adulateurs l'ont fait descendre des anciens Cocceins de Rome, et le satirique Paul Jove a pris le contrepied, en lui donnant pour père un pauvre maréchal. L'une et l'autre origine sont également fausses : il dut le jour à une famille noble, et prit le nom de Sabellicus lorsqu'il fut couronné poète. Il alla fort jeune à Rome. Ses talens lui procurèrent la chaire de professeur de belles-lettres à Udine ; où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva en 1484 à cette ville, pour lui confier la bibliothèque de Saint-Marc ; mais ses débauches lui causèrent une maladie dont il mourut le 18 avril 1506, laissant un fils naturel. Comme il n'avoit pas suivi les maximes de sagesse qu'il étalait dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit l'épitaphe suivante :

Quid juvat humanos scire atque evolvere causas,
Si fugienda facis et facienda fugis?

On a de lui, I. Une *Histoire universelle* très-inexacte, en un vol. in-fol., depuis Adam jusqu'en 1503 : elle est divisée en sept ennéades, et contient soixante-trois livres. II. *L'Histoire de la république de Venise*, remplie de flatteries basses et de mensonges révoltans, in-fol., 1487; et dans le recueil des historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. La continuation en fut confiée par le sénat de Venise, à André Navagero, disciple de Sabellicus. La traduction en vénitien par Matthieu Visconti, est rare. III. Plusieurs autres *ouvrages* en vers et en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-fol.

SABELLIUS, hérésiarque du 3ᵉ siècle, né à Ptolémaïde en Libye, et disciple de Noëtus de Smyrne : il ne mettoit d'autre différence entre les Personnes de la Trinité que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il considéroit Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, et résolvant d'appeler les hommes au salut, il le regardoit comme *Père*. Lorsque ce même Dieu descendoit sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffroit et mouroit sur la croix, il l'appeloit *Fils*; enfin, lorsqu'il considéroit Dieu comme déployant son efficace dans l'ame du pécheur, il l'appeloit *Saint-Esprit*. Selon cette hypothèse, il n'y avoit aucune distinction entre les personnes divines. Les titres de *Père* de *Fils* et de *Saint-Esprit*, n'étoient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avoit produites pour le salut des hommes. Ses opinions anathématisées dans plusieurs conciles, et, en particulier, dans celui d'Alexandrie en 261, ne laissèrent pas de se répandre en Italie et en Mésopotamie. Saint Denys, d'Alexandrie composa d'excellens Traités contre Sabellius, dont les sectateurs furent appelés Sabelliens.

*SABELLUS, poète latin, contemporain de Domitien et de Nerva, a laissé quelques *ouvrages* un peu libres. Martial en parle

ainsi dans le 12e livre de ses épigrammes :

Odi te quia bellus es, Sabelle,
Res est putida bellus et Sabellus,
Bellum denique malo quàm Sabellum,
Tabescas utinam, Sabelle belle!

SABEO (Fauste), né près de Brescia dans l'état de Venise, de parens honnêtes, se fit connoître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il fut bibliothécaire du Vatican, sous six papes, à compter de Léon X. Il s'appliqua dès-lors à l'étude des Pères, et ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. Il y en a plusieurs qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Edition* d'Arnobe, Rome, 1542, in-fol. : elle est préférée aux éditions postérieures, quoique plus amples. Henri II, auquel il dédia ses Epigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers 1558.

I. SABIN. *V.* SABINUS, nº II.

II. SABIN (George), né dans la Marche de Brandebourg en 1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son Poëme intitulé : *Res gestæ Cæsarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui valut les éloges des savans et la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, recteur de la nouvelle académie de Konigsberg ; et conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence et sa capacité dans les affaires. Il fut anobli à la diète de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint en 1540, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, le 2 décembre 1560. On a de lui diverses *Poésies* latines, 1597, in-8º, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*, qui ont quelque mérite.

† SABINE (Julia Sabina), femme de l'empereur Adrien, étoit petite-nièce de Trajan et fille de Matidie. L'impératrice Plotine, qui favorisoit Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage, fait contre le gré de Trajan, fut très-malheureux. Adrien devenu empereur, conçut un amour déréglé pour Antinoüs, et traita son épouse comme une esclave. Sabine réunissoit cependant la beauté, les graces et la dignité ; son esprit étoit élevé, ses mœurs graves, et sa vertu ne se démentit jamais. Mais elle mettoit un peu trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisoit à son époux ; reproches bien pardonnables, puisqu'elle lui avoit apporté l'empire en mariage. Sabine, regardant son mari comme son tyran, se vantoit de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur père. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna, l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

I. SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode-le-Grand, qu'on

lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrèrent bataille aux Romains, furent repoussés, et le trésor pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégèrent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allèrent au-devant de celui-ci, se justifièrent et se plaignirent de la conduite de Sabinus qui disparut.

II. SABINUS (Julius), seigneur gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de César au commencement du règne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu et mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, et feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, et ne retint que deux affranchis en qui il avoit confiance. Ensuite il mit le feu à la maison; et se retira dans un souterrain inconnu à tout autre qu'à lui et à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Eponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit, par un de ses affranchis, que cette tendre épouse avoit déjà passé trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle y vint, le consola dans cette espèce de tombeau, et y mit au monde deux fils jumeaux. Après avoir resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi et conduit à Rome chargé de chaînes, avec sa femme et ses deux enfans. En vain Eponine sollicita la compassion de Vespasien, en se jetant à ses pieds, et lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il eut la cruauté de la faire mourir avec Sabinus. L'amour héroïque et les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poètes; mais il a été traité sans un grand succès, et surtout dans le siècle dernier par Chabanon. L'institut national le proposa pour sujet de son prix de peinture, remporté en l'an 11 (1803), par Alexandre Menjaud.

† III. SABINUS (Aulus), poète latin, mort jeune, étoit ami d'Ovide. Il avoit composé plusieurs *Lettres* ou *Héroïdes ;* mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous. Quelques critiques lui attribuent, sinon en tout, au moins en partie, les six héroïdes suivantes parmi celles d'Ovide, savoir : *Pâris à Hélène*, *Léandre à Héro*, *Aconitus à Cydippe*, et leurs réponses. Il paroît, par ces vers d'Ovide, que Sabinus avoit fait d'autres ouvrages que sa mort ne lui permit pas d'achever.

Quinque suam Trœzen, imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus.

* IV. SABINUS (Franciscus-Floridus), savant qui fleurit après la restauration des lettres dans l'Occident, et mourut en 1547. Vossius en parle comme d'un écrivain estimable, et ses contemporains le représentent comme un critique doné de goût, d'un grand discernement et d'une érudition peu commune. Ses principaux ouvrages sont : I. *In calumniatores Plauti et aliorum linguæ latinæ scriptorum apologia*, Basileæ, 1540. II. *Lectionum successivarum libri III*, Francfort, 1602, in-8°.

V. SABINUS. *V.* JULIE, n° IV, AQUILIUS, n. III, *et* HERACLIEN.

* SABIRIUS POLLO, fabricateur et falsificateur de lettres attribuées à Euripide et à Aratus. (*Voy.* BENTLEY, dissertations sur les lettres prétendues de Phalaris et autres, p. 80 suiv.) Les noms de Sabirius et de Pollo étant inconnus chez les Romains, Bentley suppose qu'il faut lire peut-être Sabidius Pollio, et il rappelle l'épigramme de Martial : *Non amo, te Sabidi.*

I. SABLE (du). *V.* ARENA, n° I.

II. SABLE *V.* LAVAL, n° III.

III. SABLE (Guillaume du), dont on ignore la naissance, a publié un poème intitulé : *La Muse chasseresse*, imprimé à Paris en 1611, in-12.

† SABLIER (Charles), né en 1693, mort en 1786, fils de Charles Sablier, contrôleur des trésoriers de la maison du roi et d'Elizabeth Thiaudière, fut d'abord destiné à la chicane ; il prit ensuite un emploi à la compagnie des Indes ; et finit par se livrer tout entier à la littérature. En 1719, il fit imprimer avec La Chaussée, son ami, une critique des fables de La Mothe, sous le titre de *Lettre de Madame la marquise de....* Il travailla ensuite pour le théâtre italien, et y donna en 1728 la *Jalousie sans amour*, et six mois après les *Effets de l'amour et du jeu*. La Chaussée fit jouer aux français, sous le nom de Sablier, à qui il vouloit procurer ses entrées, sa pièce du *Préjugé à la mode*. En 1744, le duc d'Aumont chargea Sablier de l'éducation du duc Mazarin, son fils. Il eut lieu d'en être content. En 1759, les comédiens français jouèrent avec peu de succès sa comédie de *la Suivante généreuse*, imitée de *la Serva amorosa de Goldoni*. En 1761, il donna en 2 vol. in-12, *Variétés sérieuses et amusantes*, qui reparurent en 4 vol. en 1769. En 1777, il parut de lui un *Essai sur les langues*. On désire depuis long-temps une histoire critique de la langue française, et on trouvera de bons matériaux dans l'ouvrage de Sablier. L'auteur s'est préservé de la prétention si vaine et si générale, d'offrir un système sur la formation des langues et sur l'idiome primitif. On risquera toujours de se perdre dans des chimères, quand on voudra découvrir dans quel langage les premiers hommes se sont communiqué leurs idées. Sablier se contente d'observer les rapports évidens entre plusieurs idiomes de nations éloignées, et de chercher les raisons les plus vraisemblables de ces rapports. Sa marche est toujours mesurée, et n'en est que plus sûre. Son livre d'ailleurs, qui suppose beaucoup d'érudition, n'en a pas l'inutile étalage : ce sont des résultats clairs et précis. Il jette un coup d'œil rapide sur les écrivains qui ont fixé la langue chez les nations policées ; et en général, ses jugemens sont sages. Une singularité de l'ouvrage, c'est que l'auteur le publia à 82 ans. A la mort de Voltaire, il fit imprimer un *poëme* d'environ 250 vers. Il est encore auteur d'une *traduction* de Lettres choisies de Sénèque, imprimée en 1770. Doué d'une mémoire heureuse, et né avec l'amour du travail, il s'étoit exercé dans tous les genres, et il a laissé un grand nombre de *manuscrits*.

I. SABLIÈRE (Antoine DE RAMBOUILLET de la), mort à Paris en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel

et délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12, par son fils, après sa mort. Ils lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées, et par la délicate naïveté du style : on peut les proposer pour modèles en ce genre.

† II. SABLIÈRE (Hesselin de la), épouse du précédent, et regardée à juste titre comme une des femmes les plus spirituelles de son siècle, n'a jamais composé aucun des vers qu'on lui attribue. Ceux qui ont fait imprimer sous son nom les *Madrigaux* de son mari, se sont mépris grossièrement. Ces madrigaux, adressés à des Cloris, à des Iris ingrates et cruelles, indiquent assez qu'elle n'en est pas l'auteur. La Fontaine qui lui a prodigué des éloges dans plusieurs de ses Fables, dans le beau Discours, entre autres, où il réfute le système de Descartes sur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée sur le talent des vers ; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si elle en avoit été douée. On sait qu'elle retira chez elle ce père de la fable, et qu'elle eut le bonheur de posséder 20 ans dans sa maison, celui qu'elle appeloit si ingenument son *Fablier*. Mad. de La Sablière fut en liaison avec tous les beaux esprits de son temps.

† SABOUREUX DE LA BONNETERIE (Charles-François), avocat, mort à Paris en 1781, préféra les lettres à la jurisprudence. Il a laissé, I. *Constitution* des jésuites, avec les déclarations, 1762, 3 vol. in-12. C'est une traduction de l'*Institutum societatis Jesu*, imprimé à Prague en 1757. II. *Manuel des Inquisiteurs*, 1762, in-12. C'est l'*Abrégé* de l'écrit d'Emérie, auquel le traducteur a joint des notes. III. Il s'est rendu recommandable par une *Traduction* des anciens ouvrages latins, relatifs à l'agriculture et à la médecine vétérinaire, avec des notes, 1774, 6 vol. in-8°. Saboureux avoit auparavant publié à part l'Economie rurale de Columelle.

SABUCO (Oliva DE NAUTÉS de), savante espagnole, née dans la ville d'Alcala, vivoit sous le règne de Philippe II. Renommée pour ses connoissances en histoire naturelle et en anatomie, elle offrit de démontrer publiquement que la physique et la médecine que l'on enseignoit alors dans les écoles étoient pleines d'erreurs. Avant Descartes, elle plaça dans l'étendue du cerveau le siége de l'ame, sans la renfermer exclusivement dans la glande pinéale. Suivant elle, ce n'est point le sang qui nourrit les corps, entretient leur souplesse et leur conservation, c'est le fluide qui passe du cerveau dans toutes les parties nerveuses. Ce système fut embrassé avec enthousiasme par les médecins anglais.

SABUNARUS, capitaine de la garde prétorienne de Trajan, ne mérite une place dans l'histoire que parce qu'il donna lieu à une belle parole de cet empereur. En l'installant dans sa charge, ce prince lui présenta l'épée, et lui dit : « Reçois cette épée, et emploie-la pour mon service dans tout ce que je t'ordonnerai de juste ; mais n'hésite pas à t'en servir contre moi, si jamais je te commande quelque chose d'injuste.

* SACCA (Louis), jurisconsulte, né à Parme d'une famille noble le 12 mai 1530, après avoir terminé ses humanités et sa phi-

losophie, il passa à Bologne, où il étudia la jurisprudence sous Gabriel Paleotti, depuis cardinal. Chargé par ses souverains de diverses missions honorables il s'en acquitta avec succès. On a de lui. *Responsorum Juris*, Parme, 1607, 1 vol.

* SACCHERI (Jérôme), jésuite, né à Saint-Rémi, florissoit vers l'an 1710. Dès l'âge de 9 ans, il possédoit à fond la science des nombres. Il professa les mathématiques à Pavie, et y publia divers *ouvrages* : entre autres preuves de son génie actif et merveilleux, on dit qu'il disposoit en même temps trois jeux d'échecs, et que, sans voir les échiquiers, il dirigeoit ses jeux divers de manière à donner bientôt échec et mat à ses trois adversaires au même moment. Ses principaux ouvrages sont, I. *Neostatica*, Mediolani, 1708. II. *Euclides ab omni ævo vindicatus*, ibid. 1733, in-4°.

I. SACCHETTI (François de Benci), né à Florence en 1335, passa ses premières années dans le commerce, et remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivoit facilement en vers et en prose; et ses *Nouvelles*, publiées à Florence, 1724, 2 vol. in-8°, et Londres (Livourne), 3 vol. petit in-8°, prouvent qu'il avoit une partie du génie de son compatriote Boccace. Il mourut en 1408, après avoir été marié trois fois.

*II. SACCHETTI (Jean-Baptiste), célèbre architecte du 18e siècle, né à Turin, fut disciple de Juvara, et *continua*, après lui, la reconstruction du palais royal de Madrid, dévoré par les flammes en 1734. *Voyez* Juvara, à la fin.

† I. SACCHI (André), peintre, né à Rome en 1599, également connu sous le surnom d'Andreuccio, *ou* le Petit André, qui lui fut donné à l'occasion du prix qu'il avoit remporté à l'âge de douze ans à l'académie de Saint-Luc, sur des compétiteurs beaucoup plus âgés que lui, se perfectionna sous l'Albane, après que son père lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses *ouvrages* les graces et le coloris tendre qu'on admire dans les tableaux de son illustre maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin : ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, et sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples; et l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois sans avoir consulté la nature. Ce peintre étoit fort singulier dans ses mœurs, et se permettoit tant de liberté dans sa critique, que les bons peintres ses contemporains furent presque tous ses ennemis. Il fut extrêmement jaloux de la réputation de Pierre de Cortone, et du cavalier Bernin, son contemporain. On rapporte que ce dernier l'ayant invité à venir voir avant de la montrer au public, la chaire qu'il avoit exécutée dans le chœur de l'église de Saint-Pierre, vint le prendre en voiture pour l'y conduire. Quoiqu'il pût dire à Sacchi, il ne put lui persuader de s'habiller, Sacchi le suit avec dédain en pantoufles et en robe de chambre, et arrivé à Saint-Pierre se tient à une très-grande distance de la chaire, sous le prétexte qu'il étoit au point d'où il falloit la voir. Il l'examine avec attention, et s'écrie à très-haute voix : « Ces figures devroient être

plus hautes d'une palme », et sort sans proférer d'autres paroles. Bernin sentit la justesse de sa critique, mais ne voulut pas recommencer son ouvrage. Les *dessins* de Sacchi sont précieux ; une belle composition, des expressions vives, beaucoup de facilité, les ombres et les clairs bien ménagés, les caractérisent. Les principaux *ouvrages* de ce grand peintre sont à Rome, où il mourut en 1661. Parmi les élèves qu'il fit, on compte le célèbre Carle Maratte et Jean Miel. *Voyez* ce dernier mot.

* II. SACCHI (P. D. Juvénal), clerc régulier des barnabites, savant littérateur, né d'une famille honnête de Milan, le 22 novembre 1726, après avoir terminé ses études, fut nommé professeur de rhétorique à Lodi. A la connoissance des langues anciennes et des mathématiques, il joignoit celle de la musique. Il passa au collége des nobles de Milan, où il professa pendant quarante ans. La mort le surprit le 27 septembre 1789. On voit dans la galerie de l'institut de Bologne son buste avec ces vers :

En tibi, quem sacræ extinctum flevère Camenæ,
Ille animo Saccus purus et eloquio.

On a de lui, I. *Du nombre, de la mesure et de la correspondance des cordes musicales*, Milan 1761. II. *De la nature et de la perfection de la musique chez les Grecs*, Milan 1778.

III. SACCHI. *Voy.* PLATINE.

† I. SACCHINI (François), jésuite, né dans le diocèse de Pérouse, mort à Rome le 26 décembre 1625, à 55 ans, fut pendant plusieurs années professeur de rhétorique à Rome, et secrétaire de son général Vitelleschi pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *La continuation de l'Histoire de la Société des jésuites*, en 4 vol. in-folio. Cet ouvrage, écrit d'un style noble, intéressant, et quelquefois emphatique, est celui d'un homme partial en faveur de son ordre. (*Voyez* JOUVENCI.) II. *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours : *De vitandâ librorum moribus noxiorum lectione*. Ces deux écrits offrent des réflexions sensées. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'instruction de la jeunesse, et bien propre à réunir les leçons de religion, de sciences et de vertu ; moins étendue que le traité du père Jouvenci sur le même sujet, elle est écrite avec plus de nerf et de rapidité.

† II. SACCHINI (Antoine-Marie-Gaspar), l'un des plus célèbres musiciens de ce siècle, né à Naples le 11 mai 1735, fut destiné de bonne heure à la musique. Ses parens honnêtes, mais peu riches, le placèrent dans le conservatoire de Sainte-Marie de Lorette, ensuite à Naples, où il étudia sous le fameux Durante. Il fit des progrès rapides et s'attacha principalement au violon, sur lequel il devint très-fort. Il passa ensuite à Rome, où il eut de grands succès, et à Venise, où il fut à la tête d'un conservatoire. C'est dans cette ville qu'il développa ses talens pour la musique d'église; et sans confondre ce style avec celui du théâtre, sans s'écarter de la sévérité qu'il exige, il sut y adapter un chant aimable et facile. Sa renommée croissant chaque jour, il visita quelques cours d'Allemagne, entre autres

cieres de Brunswick et de Wittemberg, où il succéda au célèbre Jomelli. Il parcourut ensuite la Hollande, et se rendit enfin aux vœux de l'Angleterre. Pendant les onze années qu'il passa dans cette île, il en travailla six pour le théâtre de Londres, et y fut constamment applaudi. C'est dans ces diverses contrées qu'il composa les opéras de *Sémiramis*, d'*Artaxerce*, du *Cid*, d'*Andromaque*, de *Crésus*, d'*Armide*, d'*Adrien*, de *Tamerlan*, d'*Antigone*, de *Persée*, de *Montézume* et d'*Eriphile*. Le climat n'étant pas favorable à sa santé, il se rendit en France. Il fut accueilli à Paris avec transport, et ne fut pas moins bien reçu à Versailles, où le roi lui fit une pension de six mille livres. La cour paroissant désirer que ce célèbre compositeur fît quelques ouvrages pour la France, il y produisit successivement six opéras. L'*Olympiade* fut représenté aux théâtre italien sur le refus de l'opéra de s'en charger. Lorsque cette pièce, commençant par un chœur superbe, eut excité une ivresse générale, l'opéra obtint un ordre qui défendoit aux italiens de la jouer, par respect pour son privilége exclusif, accordant à lui seul la représentation des pièces à grands chœurs. *Renaud* qui parut ensuite n'eut qu'un succès médiocre. A l'exception de deux ou trois morceaux où l'on retrouve le caractère d'un grand maître, la musique en est foible : il est vrai que le poëme, dénué de tout intérêt, n'y prêtoit pas. *Dardanus*, opéra de La Bruère, et dont Rameau avoit fait les airs, fut ensuite remis en musique par Sacchini : elle fut applaudie, mais les accompagnemens en parurent négligés. Les opéras qui obtinrent un succès général, furent *Chimène*, représentée à Fontainebleau au mois de novembre 1783, *Œdipe à Colonne*, et *Evelina*, qu'il n'eut pas la consolation de voir exécuter. Il mourut même avant d'avoir achevé ce dernier ouvrage. Un de ses admirateurs a fait placer son buste à Rome dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde. Le style de Sacchini se distingue sur-tout par la grace, la douceur, l'élégance soutenue de sa mélodie. Son harmonie est pure, correcte, et d'une clarté remarquable ; son orchestre est toujours brillant, toujours ingénieux. Quoiqu'il ait une manière à lui, on voit que Hasse et Galuppi furent ses modèles. Il évitoit les tournures communes, mais il craignoit encore plus ce qui avoit l'air de la recherche. Ses modulations les plus inattendues n'étonnent jamais l'oreille ; elles coulent naturellement de sa plume. Avec un chant si facile et une grande sensibilité, il étoit impossible qu'il n'eût pas beaucoup d'expression ; mais comme il avoit en même temps un goût sûr, jamais son expression n'est exagérée. Un de ses mérites particuliers étoit de saisir le goût des nations différentes : la musique qu'il fit en Italie ne ressembloit point à celle qu'il donna en France. Il faut convenir cependant que son génie ne se plioit pas aux différens genres, comme aux différens goûts des peuples ; et que parmi ses opéras bouffons, il y en a peu qu'on puisse citer. Son ame, disposée naturellement à la tendresse et à la mélancolie, perdoit son originalité dans les scènes comiques. Aussi l'opéra de *la Colonie* offre-t-il des airs plus remplis d'expression et de mélodie que de gaieté. Le pathétique s'y trouve réuni à tout ce que l'art a de plus brillant. Il y a sur-tout

dans cette pièce l'air d'une amante abandonnée; « *oui, je pars au désespoir*, où tous les accens, tous les cris de la douleur et de l'amour se succèdent avec une rapidité de mouvement qui imite ceux de la passion et de la nature. Cet opéra fut donné aux italiens, dans l'été de 1775. Mademoiselle Colombe, jusqu'alors actrice froide, animée par la musique de Sacchini, chanta le rôle de Beliude avec autant d'ame que de noblesse, et acquit dès-lors un nom parmi les actrices distinguées. Sacchini jouoit supérieurement du violon; aussi les accompagnemens font-ils briller cet instrument, et il s'est attaché à donner de l'effet aux seconds violons même de son orchestre. Cet habile compositeur portoit dans la société la sensibilité qui régnoit dans ses ouvrages. Généreux, bienfaisant à l'excès, il n'étoit touché que du plaisir de donner et il se seroit procuré ce plaisir plus souvent, s'il avoit moins négligé ses affaires. Il étoit bon parent, bon ami, bon maître; peu de temps avant de rendre le dernier soupir, il dit d'une voix mourante à un domestique : « Pauvre Laurent que deviendras-tu ? » Il vécut toujours célibataire et mourut à Paris le 8 octobre 1786.

SACCO (Joseph-Pompée), fut professeur en médecine à Parme sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappela en 1702 dans sa capitale, et l'y retint par l'emploi de premier professeur. Sacco pratiqua et écrivit avec succés. Ses principaux ouvrages sont, I. *Medicina theorico-pratica*, Parme, 1707, in-fol. II. *Novum systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum et recentium*, 1693, in-4°. III. *Medicinæ rationalis pratica Hippocratis*. IV. *Nova methodus febres curandi*, Venise, 1705, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide et de l'alkali, avoit établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carrière jusqu'à 84 ans, et mourut en 1718.

SACCONAY (Gabriel de), chanoine de l'église de Lyon, fut aimé de Henri II, et passa sa vie à écrire contre les calvinistes. Ses ouvrages sont, I. *Vraie idolâtrie* du temps présent. II. *Discours* sur les premiers troubles arrivés à Lyon. III. *Histoire des Albigeois*. IV. *Du seul différend* de la religion chrétienne avec la religion des protestans. V. *Réfutation* de Calvin. IV. *Du vrai corps de Jésus-Christ*, Lyon, 1567. La famille de Sacconay a fourni 18 chanoines à l'église de Lyon. Celui-ci est mort en décembre 1580.

† SACHEVERELL (Henri), théologien anglais, élevé à Oxford, dont la vie présente un exemple frappant de la facilité avec laquelle la folie de l'esprit de parti peut porter au plus haut degré de popularité un individu obscur, étoit né avec de médiocres talens. Le jeune Sacheverell ne se distingua dans ses études que par une grande régularité. Il fut lié assez intimement avec Addisson, son condisciple; en quittant l'université, il fut placé en qualité de ministre dans le comté de Stafford, et nommé prédicateur de St-Sauveur dans Southwarck, il se rendit célèbre par un sermon dans lequel on prétend qu'il attaqua lord Godolfin, sous le nom de Volpone; il dut à cette circonstance une persécution violente, qui fut l'origine de sa monstrueuse réputation. Accusé au-

près de la chambre des communes, deux de ses *Sermons* furent condamnés au feu, et ses fonctions suspendues pendant trois ans. Il les employa à parcourir une partie de l'Angleterre, et parvint à se faire de nombreux partisans. Le premier des sermons qu'il prêcha, lorsque le temps de son interdiction fut expiré lui valut cent livres sterling (environ 2300 fr.), et il s'en vendit, dit-on, 40 mille exemplaires en très-peu de temps. Il mourut en 1724, léguant 500 liv. sterling à l'évêque Atterbury, qui avoit écrit en sa faveur, lorsque le procès intenté contre lui fut porté à la chambre des pairs. La duchesse de Marlborough dépeint Sacheverell comme un incendiaire impudent et un homme méprisé par ceux mêmes qui l'employoient pour servir leurs vues; Burnet en parle sur le même ton: « C'étoit, dit-il, un homme audacieux et insolent, sans instruction, sans bon sens, également dépourvu de piété et de religion. Ses railleries contre les dissidens et le bas clergé dans des libelles sans pudeur, lui procurèrent une popularité passagère, et une grande fortune. »

I. SACHS (Jean), de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célèbre par un Traité intitulé : *De Scopo Reipublicæ Polonicæ*, 1665, contre Herman Conringius, sous le nom de François Marinis. Cet auteur mourut à l'âge de trente ans, comme il se préparoit à passer dans l'île de Ceylan, par où il vouloit commencer ses voyages, qui faisoient toute sa passion.

II. SACHS (Philippe Jacques), médecin de Breslau, de l'académie des curieux de la nature, se fit un nom dans son temps par divers ouvrages savans et utiles: I. *Consideratio vitis viniferæ*, Lipsiæ, 1661, in-8°. II. *De cancris*; 1665, in-8°. IV. III. *Oceanus Macro-Microcosmicus*, Vratislaviæ, 1664, in-8°. IV. *De mirâ lapidum naturâ*, ibid. Sachs prouve la circulation du sang dans cet ouvrage par la circulation des eaux. Il mourut en 1672, à 44 ans.

SACHSE (Jean), cordonnier de Nuremberg, puis maître d'école et de chant, mort en 1567, à 81 ans, laissa un grand nombre de *poésies* allemandes, que Georges Weiler a fait imprimer. Leur mérite est superficiel.

* SACHT-LEEVEN (Herman), excellent paysagiste de Roterdam, né en 1609, eut d'abord pour maître Van Goyen, puis alla se perfectionner en Italie; de là il revint s'établir à Utrecht, où il termina sa carrière en 1685. Les morceaux les plus distingués de sa main sont, les *Quatre saisons*, un *Paysage avec deux éléphans*.

* I. SACKVILLE (Edouard), comte de Dorset, grand-père de Thomas (*Voyez* DORSET), né en 1590, mort en 1652, combattit à outrance, en 1613, le lord Bruce en Zélande; ce dernier fut tué. On trouve le récit de cet événement dans le *Guardian*, vol. 2, n° 129. Sackville fut aussi un des principaux officiers envoyés en 1620 au secours de Frédéric, roi de Bohême. Il combattit cette même année à la mémorable bataille de Prague, et l'année suivante il fut envoyé en ambassade à la cour de France. Edouard hérita en 1624, par la mort de son frère aîné, du titre et des biens de la maison de Dorset. Ce sci-

gneur se maintint toujours dans la faveur particulière du roi Charles, qui le fit chevalier de la jarretière, président du conseil, et lord du sceau privé Il eut pour successeur son fils Richard, qui mourut en 1677, laissant ce titre à l'aîné de ses enfans.

* II. SACKVILLE (lord George vicomte de), né en 1716, troisième fils du premier duc de Dorset, obtint en 1737 du service dans l'armée, et se distingua aux batailles de Dettingen et Fontenoy; il passa ensuite avec le duc de Cumberland en Ecosse, où son courage et sa bonne conduite contribuèrent à étouffer les germes de la rébellion qui fermentoient. En 1758 ce brave officier fut nommé lieutenant-général; la même année il partagea avec le duc de Marlborough le commandement de l'expédition contre Saint-Malo. Peu après il passa en Allemagne; Sackville commandoit en 1759 la cavalerie des Hanovriens et des Anglais, à la bataille de Minden. Pendant le combat on lui envoya l'ordre d'avancer contre l'ennemi; mais cet ordre étoit si confus et si peu intelligible, que les corps qu'il commandoit ne purent arriver assez tôt pour contribuer à la victoire. En conséquence, le général anglais fut très-blâmé. Son nom fut rayé de la liste du conseil privé, et une sentence de la cour martiale lui ôta ce commandement. A l'avénement du roi George, actuellement régnant, Sackeville rentra en faveur; et en 1769, Elizabeth Germaine, lui laissa toute sa fortune par son testament. Dans cette circonstance il prit le nom de Germaine. L'année suivante il se battit en duel avec le gouverneur de Johnstone, qui s'étoit permis un propos contre lui dans un discours à la chambre des communes. En 1775 Sackville fut nommé secrétaire d'état au département des colonies d'Amérique, et premier lord du commerce: mais l'administration changea, et ce lord perdit sa place: cependant, malgré ses ennemis, il fut promu à la pairie. Il mourut en 1785.

III. SACKVILLE. *V.* Dorset, nos I, II et III.

† SACRATI *ou* SACRATO (Paul), l'un des meilleurs écrivains latins du 16e siècle, né en 1514 à Ferrare, étudia d'abord dans sa patrie, et passa à Padoue sous le célèbre Lazare Bonamici. Ayant perdu son père, il retourna à Ferrare pour prendre soin de ses frères, au nombre de dix-sept, et ne laissa pas de cultiver l'éloquence et la philosophie. Il fut chanoine dans sa ville natale, où il mourut le 27 février 1590. On a de lui, I. *Epistolarum libri quinque*, Ferrariæ, 1759. II. *Commentarium in Psalmos pœnitentiæ.*

SACROBOSCO (Jean de), appelé aussi Holywood, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, dans le diocèse d'Yorck, étudia dans l'université d'Oxford. Il vint à Paris, où il s'acquit un nom célèbre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, sur-tout pour son siècle; l'un *de Spherâ mundi*; l'autre *de Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris, 1560.

I. SACY. *Voy.* Maistre, n° V.

† II. SACY (Louis de), avocat au parlement de Paris, et l'un des quarante de l'académie fran-

çaise, mort à Paris le 26 octobre 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec éclat. Sa voix étoit touchante, sa physionomie heureuse, sa mémoire fidèle, son esprit juste et pénétrant. Il avoit tout pour réussir dans cette profession, qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. Il ne laissa néanmoins à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un père illustre. On a de lui, I. Une bonne *traduction* française des Lettres de Pline le jeune, et du Panégyrique de Trajan, en 3 vol. in-12. La traduction des Lettres, aussi agréable à lire que l'original, est moins fatigante, parce que le traducteur, en rendant toute la finesse de Pline, est plus simple que lui. Celle du Panégyrique, quoique bonne en son genre, est moins lue que les *Lettres*, parce que le soin soutenu de montrer toujours de l'esprit, répand sur cet Eloge une monotonie qui finit par fatiguer un peu le lecteur. II. *Traité de l'Amitié*, in-12, réimprimé à Rouen, 1779. in-12. Cet ouvrage, estimable à plusieurs égards, n'a pourtant paru, selon d'Alembert, ni assez tendre pour les ames sensibles, ni assez pensé pour les philosophes. Il offre plutôt l'image pure d'une affection douce, que le tableau animé d'une affection vive, ou la peinture énergique d'un sentiment profond. III. Un *Traité de la Gloire*, in-12, qui eut moins de lecteurs que le précédent. IV. Enfin, un recueil de *Factums*, et d'autres *Pièces*, en 2 vol. in-4°. Son style est élégant et pur; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées et de noblesse dans ses sentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, et de donner trop dans l'antithèse. Sacy étoit de la société de la marquise de Lambert, qui avoit pour lui l'amitié la plus tendre. Le commerce des La Motte, des Fontenelle, n'étoit qu'agréable à cette dame illustre; celui de Sacy étoit bien plus pour elle; il lui étoit nécessaire. « Si l'esprit des premiers (dit d'Alembert) lui offroit plus d'agrémens et de ressources, elle trouvoit dans le second une sensibilité qui alloit plus à son cœur, et une ame qui répondoit mieux à la sienne. » Sacy mérita des amis parmi ceux mêmes qui ne paroissoient pas devoir l'être. Il avoit plaidé dans une affaire importante, contre un académicien distingué, et avoit relevé, dans ses *Mémoires*, des faits peu agréables. L'offensé sentit que son estimable agresseur ne lui avoit porté ces coups que pour le seul intérêt de son client. Non-seulement il ne sut pas mauvais gré à l'avocat de ses attaques, mais quand il se présenta à l'académie, celui contre lequel il avoit écrit fut un de ses plus ardens solliciteurs.

† SADE (N. de), abbé d'Ebreuil, mort en 1780, dans un âge assez avancé, est connu par ses *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, en 3 vol in-4°. (*Voyez* PÉTRARQUE.) Ce livre ne se borne pas à faire connoître le poète italien; c'est un tableau de l'histoire civile, ecclésiastique et littéraire du 16e siècle. Aucun événement important qui n'y soit indiqué et quelquefois développé; aucun personnage un peu célèbre dont l'auteur n'ait fait mention. L'historien répand beaucoup de jour sur des événemens altérés par ses prédécesseurs. S'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'interrompre sa narration par des Pièces galantes de Pétrarque qu'il a traduites en mauvais vers.

† I. SADELER (Jean), graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur et de ciseleur que son père exerçoit; mais l'âge développant ses inclinations, il s'attacha au *dessin* et à la *gravure*. Il parcourut la Hollande, pour travailler sous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Bavière se fit un plaisir de répandre ses bienfaits sur cet artiste. Sadeler, animé par la reconnoissance, fit pour son protecteur des *ouvrages* qui ajoutèrent à sa réputation. Il partit pour l'Italie, et y perfectionna ses talens. Il présenta quelques-unes de ses gravures au pape Clément VIII : mais sa sainteté ne lui fit que quelques complimens stériles. Cet accueil engagea Jean Saledcr à se retirer à Venise, où il mourut peu de temps après son arrivée.

II. SADELER (Raphaël), graveur, frère de Jean et son disciple. Sa vue, qu'un travail assidu et la grande application nécessaire dans son art, avoient affoiblie, lui fit quitter quelque temps la *gravure*. Il s'adonna à la *peinture* par délassement; mais son goût le rappela à son premier exercice. Il s'y distingua par la correction du dessin, et par le naturel qu'il répandoit dans ses figures. Il accompagna son frère à Rome, à Venise, et mourut dans cette dernière ville. On ne sait point la date de sa naissance ni celle de sa mort. On trouve des *Estampes* de lui dans un Traité *De opificio mundi*, 1717, in-8°.

* III. SADELER (Juste), fils de Jean Sadeler, et neveu du précédent, apprit le dessin de son père, et la gravure au burin de Raphaël, son oncle. Après avoir séjourné quelque temps à Venise, il en partit en 1620 pour visiter les principaux ateliers des graveurs d'Amsterdam; mais la mort le surprit à Leyde, au milieu de sa course. On a de lui quelques *Estampes* au burin qui se distinguent par beaucoup de fraîcheur et d'agrément. Il mit au jour quelques *cartes* géographiques, et un livre intitulé *Quadrupedum omnis generis veræ delineationes*, etc.

† IV. SADELER (Gilles), graveur et peintre, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu et disciple de Jean et de Raphaël, qu'il surpassa par la correction et la sévérité de son *dessin*, par le goût et la netteté de ses *gravures*. Il fit quelque séjour en Italie, où il se perfectionna par ses études d'après l'antique. Ses talens distingués le firent désirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une pension annuelle. Ses *Vestigi della antichità di Roma*, Rome, 1660, in-folio, sont recherchés.

† SADI, poète et philosophe persan, né à Schiras, capitale de la Perse proprement dite, l'an 1193 de J. C., quitta sa patrie que les Turcs désoloient, et voyagea pendant quarante ans. Les Francs le firent prisonnier dans la Terre-sainte, et il fut condamné à travailler aux fortifications de Tripoli. Il fut racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage, avec une dot de cent sequins. Cette fille, de mauvais caractère, lui causoit des chagrins continuels : comme il s'en plaignoit, elle lui dit un jour : « N'es-tu pas celui que mon père a racheté pour dix pièces d'or ? — Oui, lui répondit-il, mais il

m'a vendu pour cent sequins. » Ce sage avoit un ami qui fut tout-à-coup élevé à une grande place, et auquel tout le monde alloit faire compliment, mais lui n'y alla point. Comme on en paroissoit surpris, il dit : « La foule va chez lui à cause de sa dignité, on m'y verra quand il ne l'aura plus, et je crois qu'on m'y verra seul. » On cite de Sadi plusieurs moralités intéressantes. « Un jour, dit-il, que je me promenois à midi sous un berceau de verdure impénétrable aux rayons du soleil, je vis l'injuste sur le gazon ; il dormoit · Grand Dieu, m'écriai-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'injuste ? Un ami qui étoit avec moi me dit : « Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles. » Etant au bain, je reçus de la main de ma bien aimée un morceau de terre odoriférante. Je lui demandai : « Es-tu du musc ou de l'ambre, car ton parfum délicieux m'a enivré ? Je ne suis, me répondit-il, qu'une misérable argile, mais j'ai passé tout mon temps avec les roses. » Le fils d'un avare étoit dangereusement malade ; et ses amis lui disoient qu'il falloit, pour fléchir le ciel, ou distribuer des aumônes, ou lire l'Alcoran auprès de son fils. Le vieillard fut de ce dernier avis : « Il a pris ce parti, disoit Sadi, parce que l'Alcoran est sur ses lèvres, et que son or est dans ses entrailles. » Un homme avoit quitté la société des derviches, et s'étoit retiré dans celle des sages. « Quelle différence, demandoit-on à Sadi, trouvez-vous entre un sage ou un derviche ? Tous deux, répondit-il, traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères ; le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, et arriver seul au rivage ; le sage, au contraire, nage avec la troupe, et tend quelquefois la main à ses frères. » Un homme opulent disoit par dérision devant le poète Sadi, que l'on voyoit souvent l'homme d'esprit à la porte de l'homme riche, et jamais l'homme riche à la porte de l'homme d'esprit. « C'est, répondit le philosophe, parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, et que le riche ignore le prix des lumières. » Voici ses maximes les plus connues : « Les sujets sont toujours de la religion de leurs maîtres, et les vices qui plaisent au souverain deviennent autant de vertus. Chaque instant voit s'écouler une partie de notre vie, et l'on ne s'en aperçoit qu'au moment où elle va finir. Celui qui arrive, bâtit une maison ; il s'en va, et il a travaillé pour un autre qui a de nouvelles fantaisies, et personne ne finit la maison commencée. La vie est comme la neige exposée aux rayons du soleil ; elle fond peu à peu, et bientôt il n'en reste plus. Mets toi-même dans ta tombe des provisions de voyage, et envoie devant toi ce qu'on ne t'enverra pas après ton départ. Avant d'entrer quelque part, songe à la sortie. » Sadi laissa trois ouvrages ; le premier est intitulé *Gulistan*, qui parut en vers et en prose en 1258. Quelque temps après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi bien qu'un autre de ses ouvrages qui porte le titre de *Molamdat* Le mot *gulistan* signifie proprement, en langue persane, un jardin ou parterre de roses, et celui de *bostan* se prend pour un jardin de fruits ; celui de *molamdat* signifie en arabe, des

étincelles, des rayons, des échantillons. Il mourut à l'âge de 116 ans. Voltaire faisoit peu de cas de ses poésies ; mais comme il ignoroit absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le poete persan beaucoup d'énergie et d'élévation. Voici comme il parle de Dieu :

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il sème de rubis les masses des montagnes
Il prend deux gouttes d'eau, de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, et dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace et du vide ;
Qu'il parle, et l'univers repasse en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'être.

Son *Gulistan* a été traduit en français, in-12. Gentius a publié une *traduction* latine du Gulistan, avec le texte persan à côté, en 1651, à Amsterdam, in-fol., sous le titre de *Rosarium politicum*, et en 1689 on en a fait une petite édition in-12, ornée de planches. On a aussi donné les *Traductions orientales*, ou *Mémoires de Sadi*, 1762, in-12.

* I. SADLER (sir Ralph) descendoit d'une ancienne famille établie à Hackney, dans le comté de Middlesex, où il naquit en 1507. Etant parvenu à se faire connoître de Henri VIII, il obtint la faveur de ce prince, qui l'envoya plusieurs fois en ambassade en Ecosse, le nomma par son testament parmi les seize membres de son conseil privé qui étoient désignés pour régens du royaume pendant la minorité de son fils Edouard VI. En 1540 et 1543 il fut encore envoyé en Ecosse en qualité d'ambassadeur. Il se trouva à la bataille de Musselburg en Ecosse en 1547, y combattit sous les ordres d'Edouard, duc de Sommerset, avec tant de bravoure, qu'il fut créé chevalier banneret. Sous la reine Elizabeth il fut pendant la première année de son règne son conseiller privé, et quelques années après nommé chancelier du duché de Lancastre, place qu'il a occupée jusqu'à sa mort arrivée le 30 mars 1587.

* II. SADLER (Antoine), théologien anglais, né en 1610 à Chilton au comté de Wilt, mort en 1650, fut nommé, à la restauration, chapelain du roi. Il a écrit, I. *La Mascarade du ciel*, dédiée au général Monk. II. Plusieurs *Sermons*. III. Des *Traités* sur différentes matières.

† III. SADLER (Jean), né en 1615, d'une ancienne famille établie dans Shropshire, se livra avec succès à l'étude des lois. En 1644 il fut nommé rapporteur de la chancellerie, et publia en 1649 un livre intitulé : *les Droits du royaume, ou coutumes anciennes concernant les devoirs, le pouvoir, l'élection et la succession de nos rois et de nos parlemens, la liberté civile, le pouvoir législatif des trois états, le pouvoir exécutif et judiciaire, discutés librement d'après les lois et les coutumes bretonnes, saxonnes et normandes* ; ouvrage réimprimé en 1682, et constamment estimé. Cromwel en faisoit beaucoup de cas, et lui offrit la place de justicier en Irlande, qui lui donnoit un revenu de 1000 livres sterling (environ 22000) ; il la refusa. Ce fut par son

intervention que les juifs obtinrent la permission de bâtir une synagogue à Londres. Il fut successivement choisi pour représenter au parlement la ville de Cambridge et celle de Yarmouth ; mais après la restauration il perdit toutes ses places, n'ayant pas voulu prêter le serment qu'exigeoient les lois d'alors. Bientôt après un incendie lui enleva plusieurs maisons qu'il possédoit à Londres ; et celle qui lui servoit d'habitation dans Shropshire ayant eu le même sort, il se retira dans un bien que sa femme possédoit à Warnnvell, où il mourut en avril 1674.

I. SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, qui fut substitué à Achimelech ou Abiathar de la race d'Ithamar, fut mis à mort par les ordres de Saül. Le fils de cet Achimelech s'étant réfugié vers David, fut revêtu du sacerdoce par ce prince, tandis que Sadoc en faisoit les fonctions auprès de Saül. Après la mort de ce malheureux roi, David ayant conservé cette dignité à ce dernier, quoiqu'il eût suivi le parti de Saül, il y avoit dans Israël deux grands-prêtres ; Sadoc, de la famille d'Eléazar ; et Abiathar, de celle d'Ithamar. Le premier demeura toujours fidèle à David. Lorsqu'Adonias voulut se prévaloir du grand âge de son père pour se faire déclarer roi, Sadoc donna l'onction royale à Salomon : ce prince le déclara seul souverain pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J. C., et dépouilla de sa dignité Abiathar... Il ne faut pas le confondre avec SADOC II, grand-prêtre des juifs, vers l'an 670 avant J. C., du temps du roi Manassès.

II. SADOC, fameux docteur juif, et chef de la secte des saducéens, vivoit près de deux siècles avant J. C. Il eut pour maître Antigone, qui enseignoit « qu'il falloit pratiquer la vertu pour elle-même, et sans la vue d'aucune récompense. » Sadoc en tira ces conséquences, qu'il n'y avoit donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie. Cette doctrine eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de Saducéens, formèrent une des quatre principales sectes des juifs. Ils nioient la résurrection et l'immortalité de l'ame, et ne reconnoissoient ni anges ni esprits. Ils rejetoient aussi toutes les traditions, et ne s'attachoient qu'au texte de l'Ecriture ; mais il est faux qu'ils niassent la providence, les prophètes et les miracles, puisqu'ils admettoient les livres de l'ancien Testament, qu'ils pratiquoient la loi de Moïse et le culte religieux des juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josèphe, étoient fort sévères ; et il est remarquable que J. C. qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au lieu qu'il en fait beaucoup aux pharisiens. Les Saducéens n'étoient donc pas, comme l'ont assuré quelques incrédules modernes, des Epicuriens juifs. Ce fut plus par esprit de parti que par libertinage qu'ils furent entraînés dans leurs opinions. « Les Pharisiens et les Saducéens, toujours ennemis (dit l'abbé de Condillac), faisoient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devoient donc se contredire plus par haine que par principes, et tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi, comme les Pharisiens proposoient des récompenses

pour des œuvres de surérogation, les Saducéens, qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord : « Ne soyez pas comme des esclaves, n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses ; obéissez sans intérêt, et sans espérer aucun fruit de vos travaux. » Cet excès de spiritualité est déjà une erreur ; car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt, et Dieu n'exige pas de nous un culte entièrement désintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses. Cependant les Saducéens, au lieu de reculer, avancèrent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurèrent qu'il n'y en a pas après cette vie. En conséquence ils nièrent l'immortalité de l'ame et la résurrection ; et parce que vraisemblablement on voulut leur prouver que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils nièrent encore l'existence des anges. Enfin les Esséniens avoient soumis au destin jusqu'aux actions des hommes ; et les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissons avec elle, comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou de ne pas faire des actions de justice. Il restoit un troisième sentiment : c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, et qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Saducéens l'embrassèrent. » Leur doctrine ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, et même à la souveraine sacrificature. Leur secte subsiste encore en Afrique et en divers autres lieux.

* I. SADOLET (Jean), savant jurisconsulte, naquit à Modène vers 1440. Envoyé à l'université de Ferrare pour faire ses études, il mérita l'estime de ses maîtres, et la protection de Borso, depuis duc de Ferrare. En 1485 il fut professeur de droit à Pise, et appointé de 400 florins. Trois ans après il passa à Ferrare avec le même titre, et y mourut le 22 novembre 1512. On a de lui quelques *Répétitions légales*.

† II. SADOLET (Jacques), fils du précédent, né à Modène en 1478, eut son père pour précepteur. Il se rendit à Rome ; le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens de lettres, le logea chez lui. Léon X, aussi ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante et facile se prêtoit à toutes les matières : théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir une modération et une modestie singulières. Il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter, en 1517, l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocèse, et partagea son temps entre les travaux de l'épiscopat et les plaisirs de la littérature. Il chérissoit ses diocésains comme ses propres enfans. « J'aime (disoit-il dans une de ses lettres) cette église et cette ville de Carpentras pour épouse spirituelle et pour patrie. J'ai une tendresse de père pour mes peuples, et ce n'est qu'avec une répugnance extrême que je me suis séparé d'eux. » Clément VII le rappela à Rome ; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois

ans. Il y retourna en effet ; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, et l'honora de la pourpre en 1536. Sadolet ne prévoyoit ni ne souhaitoit un tel honneur : les lettres qu'il écrivit à ce sujet en sont la preuve. Il disoit à Bembo, depuis cardinal : « Je vous prie de m'aimer toujours. Vous m'en estimerez moins depuis que j'ai accepté le chapeau ; mais croyez que ce n'est pas ma faute. » Le nouveau cardinal se trouva, en 1538, à l'entrevue que le pape eut près de Nice avec Charles-Quint et François Ier. Sadolet, toujours porté pour la paix, remontra aux deux monarques rivaux « qu'il étoit temps de finir leurs longues dissentions ; qu'ils devoient secourir l'Eglise, menacée plus que jamais par les armes des infideles, au lieu de troubler l'Europe ; que la paix seroit le plus bel héritage qu'ils pussent laisser à leurs enfans ; que les autres biens étoient frivoles et peu durables, au lieu que celui-ci procuroit les bénédictions de la terre et les récompenses du ciel. » Une trève de dix ans fut le fruit de cette entrevue et de ces exhortations ; mais le calme ne dura pas même la moitié du temps qu'on avoit stipulé. Une nouvelle guerre s'alluma en 1543 entre l'empereur et le roi de France. Paul III députa Sadolet à François Ier, avec le titre et les pouvoirs de légat. L'évêque de Carpentras engagea le monarque français à vouloir bien qu'on parlât de paix ; mais Charles-Quint fit naître des difficultés insurmontables. La mission du cardinal Sadolet ayant été inutile, il retourna à Carpentras; et quelque temps après il fut rappelé à Rome, où le pape avoit besoin de ses conseils dans les fréquentes congrégations tenues durant la tenue du concile de Trente. Il étoit septuagénaire et infirme. Il mourut bientôt, en 1547, regretté des catholiques et des protestans. Il étoit en commerce avec les savans de l'une et de l'autre religion, estimant le mérite par-tout où il le trouvoit. Sadolet ne posséda jamais que son évêché de Carpentras, depuis même que Paul III l'eut nommé cardinal : conduite bien rare dans un siecle où la pluralité des bénéfices les plus incompatibles étoit si commune. S'il souhaitoit quelquefois d'être plus riche, ce n'étoit que pour avoir le moyen de faire du bien aux gens de lettres. Mais lorsqu'il réfléchissoit sur les avantages inestimables de la médiocrité, il préféroit sa situation à celle des prélats les plus opulens. François Ier l'ayant voulu appeler auprès de lui, il répondit « qu'il préféroit le repos et le silence de sa solitude au tumulte des cours et à l'embarras des affaires. » La belle littérature étoit un de ses plus chers délassemens dans cette solitude. Il s'étoit adonné dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun ; il y renonça entièrement sur la fin de ses jours. Son style en vers et en prose respire l'élégance et la pureté des anciens écrivains romains. Il s'étoit formé sur Cicéron ; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15e siècle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses *ouvrages* ont été recueillis à Vérone en 3 vol. in-4° ; le 1er en 1737 ; le 2e en 1738 ; le 3e en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont, I. Divers *Discours*, dont le principal mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéres-

santes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Psaumes* et des *Epîtres* de saint Paul; et d'autres *ouvrages* de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des *Traités* de morale philosophique, sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs; et quelques autres *écrits* de ce genre, dont les raisonnemens sont quelquefois trop subtils et trop embarrassés. V. Plusieurs *Poëmes*, parmi lesquels son *Curtius* et son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur dans ses vers copie quelquefois Virgile, et Cicéron dans sa prose; mais, à travers les efforts d'une imitation servile, il laisse échapper de temps en temps des traits de son esprit. Ses *écrits* théologiques sont d'un ton de douceur et de modération qui étoit l'expression de son caractère. Il osa même écrire à Paul III « qu'il étoit étonnant qu'on poursuivît avec acharnement les nouveaux hérétiques, tandis qu'on laissoit vivre en paix les juifs, dont la haine irréconciliable contre le nom chrétien étoit connue, et qui d'ailleurs jouissoient de grandes richesses, dont ils dépouilloient les chrétiens par leurs exactions et leurs usures. » Lorsque les habitans de Cabrières, poursuivis par le parlement de Provence à cause de leurs opinions, envoyèrent leur profession de foi à Sadolet, ce cardinal, « suivant son naturel plein de douceur et de bonté (dit le continuateur de Fleury), reçut très-bien ceux qui la lui portèrent, et leur dit que toutes les choses qu'on publioit d'eux n'avoient été inventées que pour les rendre odieux; qu'il n'en avoit rien cru; mais qu'ils devoient penser à réformer leur doctrine, qui n'étoit pas celle de l'Église; que dans les endroits où ils parloient du pape et des évêques, il y avoit trop d'aigreur et d'animosité; qu'il falloit se soumettre et parler d'un style plus modéré; qu'au reste il conservoit toujours pour eux beaucoup d'affection, et que ce ne seroit jamais par son avis qu'on les opprimeroit; qu'il iroit bientôt dans sa maison de Cabrières, où il s'informeroit plus particulièrement de toute l'affaire, et qu'il empêcheroit les troupes du vice-légat de continuer leurs hostilités : en quoi il réussit. » Son indulgence toutefois n'étoit pas l'indifférence : dans les premiers temps de la réforme, il écrivit aux Génevois une lettre qui respiroit tout à la fois la politesse d'un courtisan et le zèle d'un évêque. Quoiqu'il fût très-lié avec Erasme, il blâmoit quelquefois les libertés qu'il se donnoit de temps en temps en matières de religion. Aux ouvrages qu'on a cités de Sadolet, il faut ajouter ses *Lettres* et celles des savans avec lesquels il étoit en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol., ainsi qu'un autre recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses *Lettres* écrites au nom de Léon X, Clément VII et Paul III, avec un abrégé de la vie de l'auteur, écrite par Florebelli, son contemporain... *Voyez* SACRATO.

SADUCÉENS. *V.* SADOC, n° II.

SÆMUND-SIGFUSSON, l'un des anciens écrivains islandais, regardé comme l'auteur de l'*Edda*, livre qui contient les dogmes et la mythologie des Scandinaves et autres peuples du nord. Il fut écrit en islandais, peu de temps après l'abolition du paganisme, vers l'an 1057. Résénius

en a donné une édition, à laquelle un prêtre islandais nommé Étienne Osaï a ajouté une version latine. *Voyez* Résénius.

Saenredam (Jean), célèbre graveur, vivoit à la fin du 15e siecle et au commencement du suivant. Les *Estampes* de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a sur-tout travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désireroit à la vérité plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAENZ. *Voyez* Aguirre.

SAGAREL. *Voyez* Segarel II.

I. SAGE (David le), de Montpellier, mort vers 1650, s'est fait de la réputation par ses poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé Les *Folies du sieur Le Sage*, 1650, in-8°. Ce sont des *Sonnets*, des *Elégies*, des *Satires* et des *Epigrammes*, dignes du titre de cette collection. Ses poésies se trouvent dans le second volume du *Recueil des poètes gascons*, Amsterdam, 1700, 2 vol. in-8°.

* II. SAGE (Jean), théologien écossais, né en 1652 au comté de Fife, mort en 1711. Après la révolution, Sage fut sacré par les épiscopaux, qui l'avoient élu évêque d'Edimbourg, mais il fut repoussé et persécuté toute sa vie par les presbytériens. Cet évêque a écrit en faveur des épiscopaux un livre intitulé *Principes du siècle de saint Cyprien*, et quelques autres *ouvrages*.

* III. SAGE (George-Louis le), né à Conches en Bourgogne en 1676, mort à Genève en 1759, a laissé plusieurs *ouvrages* relatifs à l'instruction de la jeunesse, à laquelle il s'étoit voué, tels que, I. *Le Mécanisme de l'esprit*, ou *la Morale naturelle dans ses sources*. II. *Aphorismata philosophica*. III. *Pensées hasardées sur les études*, etc., etc.

* IV. SAGE (George-Louis le), fils du précédent, né à Genève le 13 juin 1724, mort dans la même ville le 9 novembre 1803, a beaucoup plus écrit que publié. Les *Opuscules* qu'il laissoit échapper de temps en temps et qu'il consignoit soit dans des recueils académiques, soit dans des journaux, servoient de précurseurs à de grands ouvrages qui n'ont jamais paru. Du nombre de ces derniers étoit son grand *Traité des Corpuscules*, etc.; son *Histoire critique de la pesanteur*; ses *Traités de la cohésion*, de *l'élasticité des fluides*; sur *la Lumière*; sur *les causes finales*; son *Cours de Physique générale*, etc. Il recueilloit sans cesse et ne rédigeoit jamais, ce qui tenoit en partie d'une extrême méfiance de lui-même. Pierre Prévost a publié en 1805 à Genève, 1 volume in-8°, de plus de six cents pages, une Notice de la vie et des écrits de G. L. Le Sage de Genève, suivie de sa correspondance, de fragmens de son Traité des causes finales, et enfin d'un mémoire de Le Sage, intitulé *Lucrèce neutonien*, où l'on trouve un exposé indirect, mais assez clair, de son Système des corpuscules, etc. Le Sage, par sa mère, descendoit du célebre Théodore Agrippa d'Aubigné.

† V. SAGE (Alain-René le), né à Ruys en Bretagne vers l'an 1677, vint de bonne heure à

Paris. Son début littéraire fut une *Traduction* paraphrasée des Lettres d'Aristénète, auteur grec, en 2 vol. in-12. Il apprit ensuite l'espagnol, et goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont, I. *Guzman d'Alfarache*, 2 vol. in-12; ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers la frivolité qui en fait le fond. II. *Le Bachelier de Salamanque*, 2 vol. in-12; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle. III. *Gil Blas de Santillane*, 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaîté dans les récits. C'est un tableau fidele de toutes les conditions, et le meilleur roman peut-être qu'aucune nation ait produit. IV. *Nouvelles Aventures de don Quichotte*, 2 vol. in-12. Ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'ancien; il s'y trouve pourtant quelques détails agréables. V. *Le Diable Boiteux*, 2 volumes in-12; ouvrage qui cache la plus douce philosophie sous le voile du badinage; il obtint dans sa nouveauté plus de vogue que Gil Blas. (*Voyez* GUEVARA.) Tel fut son débit que deux personnes mirent l'épée à la main pour savoir qui auroit le dernier exemplaire de la seconde édition. VI. *Mélanges amusans de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans*, in-12. Ce recueil, ainsi que tous ceux de ce genre, est un mélange de bon et de mauvais. VII. *Roland l'amoureux*, traduction de Boïardo, 2 vol. in-12. VIII. *Estevanille*, ou *le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12; ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'esprit de l'agréable auteur de Gil Blas. Le Sage s'est aussi rendu célèbre par ses pièces dramatiques. On voit avec plaisir au théâtre Français *Crispin Rival de son maître*, et *Turcaret*, comédies en prose. Molière n'auroit pas désavoué plusieurs scènes de ces deux pièces. Cette dernière, jouée en 1709, peint les mœurs du temps. On y admire un dialogue juste et naturel, des caractères d'une grande vérité, une intrigue bien conduite. L'opéra-comique est enrichi d'un grand nombre de ses ouvrages. Cet auteur avoit peu d'invention; mais il avoit de l'esprit, du goût, et l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres. On peut le mettre au rang des auteurs qui ont le mieux possédé leur langue. Il eut plusieurs enfans dont l'aîné joua la comédie sur le théâtre français sous le nom de *Montmenil*. Il mourut subitement dans une partie de chasse le 8 septembre 1743. Il avoit un talent supérieur pour les rôles de valet. La mort du fils mit le père dans le plus grand embarras. Il étoit extraordinairement sourd, et se servoit d'un cornet qu'il appeloit son *bienfaiteur*, parce qu'il le tiroit de sa poche lorsqu'il s'imaginoit que la société étoit remplie de gens d'esprit, et qu'il l'enfermoit lorsqu'il ne trouvoit que des sots. Cette infirmité l'empêchant de jouir des agrémens de la société dans la capitale, il partit pour Saint-Quentin où l'un de ses fils étoit chanoine. Ce ne fut pas sans de vifs regrets, quoique dans un âge avancé; il auroit dit volontiers avec l'ingénieux et facile Coulange, dans ses adieux à la

ville de Paris : Je crois, en te quittant, sortir de l'univers ! Il se retira donc chez son fils le chanoine avec sa femme et ses filles ; mais il n'y vécut pas long-temps : il mourut à Boulogne sur mer en 1747. On a peint Le Sage comme un homme d'un caractère doux, prévenant, toujours égal. Il avoit pris cette devise : *Ridendo dicere verum* ; et dans tous ses ouvrages il l'a remplie. Sa conversation étoit amusante ; on l'entouroit au café ; il avoit de l'élévation dans l'ame. Avant de faire jouer *Turcaret*, il avoit promis à la duchesse de Bouillon de lui lire sa pièce. On comptoit que cette lecture se feroit avant le dîner ; quelques affaires retinrent Le Sage et il arriva tard. La duchesse le reçut avec hauteur, et lui dit d'un ton aigre qu'il lui avoit fait perdre plus d'une heure à l'attendre. « Eh bien ! madame, lui répondit froidement Le Sage, je vais vous en faire gagner deux ; et il sortit. » On a fait un recueil des *Romans* de Le Sage et de ceux de l'abbé Prévôt, en 54 vol. in-8°. avec figures. On en donne en ce moment une nouvelle édition chez Leblanc et Nicolle, libraires à Paris, ornée aussi de jolies gravures.

* VI. SAGE (Bernard-Marie), député d'Eure et Loire à la convention nationale. Attaché au parti girondin, il en suivit toutes les fluctuations. Le 14 décembre 1792 il s'opposa à l'impression ordonnée par la municipalité de Paris, des listes dites des 8 mille et 20 mille, et de celles des membres de différens clubs en faveur du roi, pour ne pas multiplier les élémens de proscription. Le 10 janvier 1793 il fut élu secrétaire ; le 10 mars il présenta un projet de décret portant organisation d'un tribunal révolutionnaire, et dès le mois de juin il fut destiné à en devenir une des victimes. Compris dans la proscription lancée alors contre les *hommes d'état*, il fut mis hors la loi le 28 juillet, vint à bout de se cacher jusqu'au 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), et rentra dans le sein de la convention après la chute de Robespierre. On le vit pendant le reste de la session s'élever souvent contre les terroristes. Il provoqua aussi la liberté de la presse en reponse à la dénonciation faite d'un placard intitulé le *Tocsin national*, attaqua ensuite la loi du 17 nivôse, relative au partage des successions, comme contraire à la déclaration des droits, et fut nommé membre du comité de salut public et de la commission chargée de la confection des lois organiques de la constitution. Le 30 avril il combattit le projet tendant à supprimer la comité de sûreté générale, et à composer celui de salut public de vingt-quatre membres, et dit qu'il regardoit ce projet comme le tombeau de la liberté. A la suite de l'insurrection des premiers jours de prairial il proposa, le 20 mai, de ne faire juger par la commission militaire que les délits militaires ; de renvoyer Romme et ses co-accusés au tribunal criminel de la Seine, et de créer une commission pour faire un rapport sur les députés qui, dans leur mission, avoient répandu le sang innocent ou dilapidé les deniers de l'état. Le 23 juin il présenta le projet de la nouvelle constitution, fut réélu membre du comité de salut public, et fit décréter d'arrestation le représentant Dupin, pour son rapport sur les fermiers-généraux. Dans le courant de septembre il s'opposa vainement au décret

qui prononçoit la réunion de la Belgique à la France ; le 25 il fit adopter une proclamation aux Parisiens amis de la liberté, pour les prémunir contre les mouvemens qui se préparoient, et fit décréter qu'ils étoient garans envers la nation de la conservation de la représentation nationale : réélu au conseil des 500, il mourut le 9 juin 1796.

SAGES, (les Sept) de la Grèce. *Voyez* Bias ; Chilon ; Cléobule ; Périandre ; Pittacus ; Solon *et* Thalès.

SAGINAHOR (Joseph) rabbin juif, mort dans le 16e siècle, a publié une interprétation chaldaïque, ou Thargoun, sur le livre de Job.

† SAGITTARIUS (Gaspard), théologien luthérien, historien du duc de Saxe, et professeur en histoire dans l'université de Hall, naquit à Lunebourg en 1643. Les langues savantes, l'histoire, les antiquités, lui étoient très-familières. Ses principaux ouvrages sont, I. Des *Dissertations* sur les Oracles, sur les Souliers ; in-4°, et sur le Portes des anciens, in-8°. II. *La succession des Princes d'Orange* jusqu'à Guillaume III. III. *L'Histoire de la ville d'Hardevick*, in-4°. IV. *L'Histoire de saint Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Historia antiqua Noribergæ*, in-4°, savante et judicieuse. VI. *Les Origines des Ducs de Brunswick*, in 4°. VII. *Histoire de Lubeck*, in-4°. VIII. *Les antiquités du royaume de Thuringe*, in-4° ouvrage plein de recherches, ainsi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liste dans sa vie composée en latin par Schmidius, Iene, 1713, in-8°. IX. Une *Histoire* exacte et curieuse des marquis et des électeurs de Brandebourg, in-4°, etc. Il mourut le 9 mars 1694.

* SAGRAMOSO (Alexandre-Ignace), né d'une illustre famille de Vérone le 2 juin 1690, entra en 1704 chez les jésuites de Bologne. Il se consacra à la prédication, et se fit admirer dans les principales villes d'Italie. Il mourut à Venise le 8 décembre 1760. Quatre ans après sa mort, le P. Lombardi son concitoyen fit imprimer son *Carême posthume*.

SAGREDO (Jean), procurateur de Saint-Marc, d'une des plus anciennes familles nobles de Venise, et qui a produit de grands hommes, fut élu doge de la république en 1675 ; mais son élection n'ayant pas été agréable au peuple, il se démit volontairement. En 1691 il fut provéditeur-général dans les mers du Levant. Il devint ensuite ambassadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, et fut enfin élevé à la dignité de procurateur de Saint-Marc. Cet habile homme publia en 1677, in-4°, à Venise, une *Histoire* de l'empire ottoman, sous le titre : *Memorie istoriche de' Monarchi Ottomani*. L'auteur commence à l'an 1300, et continue son Histoire jusqu'en 1644, sous le règne d'Ibrahim, qui monta sur le trône en 1640. Cet historien, sage et impartial, étoit très-instruit de la matière qu'il avoit entrepris de traiter. Son style est serré, dans le goût de Tacite ; et l'auteur sème dans sa narration des réflexions solides et judicieuses. Cette *Histoire de l'empire ottoman*, traduite de l'italien de Sagredo, en français par Laurent, a été imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12.

SAGTLEVEN, excellent paysagiste hollandais, dont les *tableaux* et les *dessins* sont recherchés et peu communs. Il vivoit dans le 17e siècle; nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort.

* SAGUNDINO (Nicolas), illustre littérateur du 15e siècle, né à Négrepont, accompagna l'empereur grec à Ferrare, lors du concile, et servit d'interprète aux Pères de l'Église. Il passa ensuite à Venise, où il fut nommé secrétaire ducal. Un voyage qu'il fit à Négrepont lui devint funeste; il vit engloutir dans les flots, à son retour, sa femme, ses enfans et tout ce qu'il possédoit. La république de Venise, pour l'indemniser de ses pertes, lui fit compter 600 ducats, et lui rendit la charge de secrétaire, qu'il avoit abandonnée. Il passa ensuite au service de Pie II, et mourut à Rome le 23 mars 1463. Il a écrit plusieurs *Lettres*, donné *des Traductions* d'ouvrages grecs, et la *généalogie* des princes turcs.

SAHIM-GHERAI, kan de Crimée, succéda à Dewlet-Gherai dans le gouvernement de sa patrie; il avoit été ambassadeur de ce dernier à la cour de Russie. Cette cour, profitant des troubles de la Crimée, fit élire Sahim, dont elle connoissoit le caractère facile, à la place de Dewlet, qui avoit quitté son pays et s'étoit attaché au parti des Turcs. Ce dernier ayant pris la fuite dans une action, les Turcs indignés firent nommer à sa place Sélim-Gherai, qu'ils abandonnèrent encore par le traité signé à Constantinople le 21 mars 1779, pour reconnoître Sahim. Ce prince, foible et doux, aimoit les arts de l'Europe. La Russie profita de son goût pour lui faire connoître les jouissances du luxe et l'asservir. Bientôt il dédaigna les mœurs de son pays; au lieu de monter sans cesse à cheval, il ne paroissoit plus que dans une magnifique berline qu'on lui donna. On lui fit abandonner son ancienne manière de manger, pour prendre un cuisinier russe et de la vaisselle plate. Les Tartares commencèrent à murmurer contre ce changement dans les usages de leur nation, et contre l'attachement de leur kan à la Russie. Deux de ses frères, dont l'un étoit gouverneur du Kuban, se révoltèrent et faillirent à le faire prisonnier dans la ville de Kaffa, où il résidoit. Le prince Potemkin, à la tête d'une armée russe, vola à son secours, le rétablit, et fit mourir treize des principaux rebelles. Quelque temps après, sous le même prétexte de défendre Sahim contre l'invasion des Turcs, le général Balmaire surprit Kaffa, et força le kan et les principaux Myrzas du pays à prêter serment à l'Impératrice. On promit à Sahim une pension annuelle de 800 mille roubles: ce traitement assura son avilissement et le joug de sa patrie. On refusa bientôt de payer sa pension. Relégué à Kalonga, dans le plus extrême dénuement, il fut forcé de quitter le pays où il avoit donné des lois, pour se réfugier auprès de ses ennemis dans la Moldavie. Les Turcs ne furent pas assez généreux pour respecter son malheur; ils se saisirent de sa personne et le transportèrent dans l'île de Rhodes, où, malgré les prières et les démarches du consul de France, il fut étranglé en 1787.

* SAHUGUET (Jean-Joseph-François-Léonard MAZILLE-LAROCHE), né le 8 octobre 1756, entra dans les mousquetaires le 30

avril 1773, fut réformé en 1776, prit rang de sous-lieutenant dans le régiment de Conti, dragons, le 8 décembre de la même année, et celui de capitaine dans le 7e régiment de cavalerie le 28 avril 1778. Il obtint le brevet de capitaine titulaire le 3 septembre 1784, et fut nommé successivement lieutenant-colonel du 14e régiment de dragons le 25 juillet 1791, colonel le 7 juin 1792, et général de brigade le 28 septembre de la même année. Il avoit fait sa première campagne lorsqu'il fut envoyé à l'armée des Pyrennées en 1793. Le 31 mars il fit son entrée, sur deux colonnes, dans la ville d'Aran, se rendit maître de Boussuart, de Vieilla et de plusieurs villages espagnols. Le 20 septembre il s'empara d'Estery, malgré la plus vive résistance. Suspendu de ses fonctions en 1794, il fut quelque temps après envoyé à l'armée d'Italie, avec le titre de général de division; il s'y distingua dans plusieurs affaires importantes, et fut chargé du blocus de Mantoue. Après la reddition de cette ville, le commandement de la Romagne lui fut confié. Réformé pendant les années 1798 et 1799, il fut remis en activité au commencement de 1800, et employé à une expédition maritime dans le cours de cette année et la suivante. Le 26 septembre 1801, il obtint le commandement des troupes françaises dans la Ligurie. Nommé capitaine-général de Tabago, il occupa en 1802 le fort King-Georges, remis par le lieutenant gouverneur de l'île pour le roi d'Angleterre. Il administroit avec succès cette colonie, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui termina ses jours.

† SAILLANT (N. du), gentilhomme du Gévaudan, fut d'abord page du roi, et servit ensuite pendant plusieurs années. Au commencement de la révolution il s'entoura au château de Jalès, près de Mende, de quelques adversaires du nouveau régime; et sous le prétexte d'une fédération, il parvint à rassembler près de vingt mille hommes de gardes nationaux, et conçut l'espoir de les faire marcher contre Paris. Cet espoir fut bientôt déçu, les fédérés l'abandonnèrent. Du Saillant, réuni à un petit nombre de gens, ne s'empara pas moins de Banne; mais son rassemblement manquant d'armes, de discipline, d'argent, conduit par un chef plus téméraire que courageux, fut dispersé par le régiment de Hainaut; et du Saillant, fait prisonnier, fut conduit aux Vans, et massacré sur la place publique avec quatre personnes de sa suite.

SAINCTES (Claude de), *Sanctesius*, né dans le Perche, se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Cheron près Chartres en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit au collége de Navarre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, et entra ensuite dans la maison du cardinal, son bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poissy en 1561, et le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. Ce fut lui et Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui disputèrent contre deux ministres calvinistes, chez le duc de Nevers, en 1566. De Sainctes fit imprimer deux ans après les Actes de cette conférence. Ses *écrits*, ses *sermons*, et son zèle contre les hérétiques, lui firent obtenir l'évêché d'Evreux en 1575.

Il assista l'année suivante aux états de Blois, et au concile de Rouen en 1581. Sa fureur pour la ligue le jeta, dit-on, dans des excès monstrueux. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV. On trouva dans ses papiers un écrit où il prétendoit justifier l'assassinat de Henri III, et où il excitoit à commettre le même forfait sur le roi de Navarre. Ces accusations intentées par les calvinistes ne furent pas prouvées démonstrativement. Il n'en fut pas moins conduit prisonnier à Caen, où il auroit subi le dernier supplice, si le cardinal de Bourbon et quelques autres prélats n'eussent intercédé pour lui. Il fut donc, à leurs prières, condamné à une prison perpétuelle, et renfermé dans le château de Creve-Cœur, au diocèse de Lisieux, où il mourut de poison, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable et le plus rare est un *Traité de l'Eucharistie*, en latin, in-folio, chargé de citations, et qu'on ne lit plus aujourd'hui. Le seul de ses ouvrages qui soit recherché, à cause des choses curieuses et intéressantes qu'il renferme au sujet de la messe de l'Église romaine, est intitulé *Liturgiæ Jacobi Apostoli*, *Basilii Magni*, *Joannis Chrysostomi*, etc., Anvers, 1560, in-8°, et la même année, à Paris, in-fol. On joint ordinairement cet ouvrage au Traité sur la messe latine de Francowitz, parce qu'ils ont beaucoup de rapport entre eux.

SAINCTYON (N. de), né à Paris, où il mourut en 1723, a donné une comédie en cinq actes, intitulée les *Façons du temps*. De société avec Dancourt, il a fait le *Chevalier à la mode* et les *Bourgeoises à la mode*, comédies qui ont eu quelque succès.

SAINT-ADON. *V.* Picart, IV.

* SAINT-ALBIN, bâtard non-reconnu, que le régent avoit eu de la Florence, et l'un des plus zélés ignorans sortis de l'école des jésuites, fut successivement évêque de Laon et archevêque de Cambrai.

†I. SAINT-AMAND (Marc-Antoine-Gérard de), fils d'un chef d'escadre, né à Rouen, passa sa vie à voyager et à rimer, deux métiers qui ne mènent pas à la fortune. L'abbé de Marolles voulut le fixer, en lui procurant sa charge de gentilhomme ordinaire de la reine de Pologne; mais l'humeur inconstante de Saint-Amand ne pouvoit se prêter à ces offres. Il retourna à Paris, où il fut sifflé. Il se montra à la cour, et n'y fut pas mieux reçu. Boileau, dans sa première satire, a fait, en douze vers, l'histoire de la vie de ce poète, dont la conduite et les écarts prêtoient une ample matière aux sarcasmes du législateur du Parnasse:

Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage,
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Ce fameux satirique ne le traita pas mieux dans son Art Poétique; car, en recommandant d'éviter des détails bas et rampans, où

Saint-Amand étoit tombé dans son *Moïse sauvé*, il dit :

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entre-ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant, qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.

Toutes les productions de Saint-Amand, recueillies en 3 vol. in-12, sont pleines des défauts que Despréaux reproche au *Moïse sauvé*. Sa meilleure pièce est son ode intitulée, *la Solitude*; le reste ne mérite pas d'être cité. Saint-Amand mourut de chagrin en 1661, âgé de 68 ans, parce que Louis XIV n'avoit pu supporter son poëme de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de savoir bien nager. Au reste, ce poëme de *la Lune* étoit très-peu de chose. Boileau disoit qu'il s'étoit formé du mauvais de Regnier. Si Saint-Amand faisoit mal les vers, il avoit du moins le talent de les bien lire; et Gombault qui n'avoit pas le même talent, lui adressa l'épigramme suivante à ce sujet :

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours en dire ;
Fais-en donc que je puisse lire.

II. SAINT-AMAND. *Voy.* Tristan, nº IV.

SAINT-AMOUR. *V.* Amour II.

I. SAINT-ANDRÉ (Mademoiselle) a publié, dans le 17ᵉ siècle plusieurs *poésies*, parmi lesquelles on a distingué l'*Hiver de Versailles* et la *Description* de la chapelle de Secaux, pièces assez médiocres.

II. SAINT-ANDRÉ. *V.* Albon I. et Fernanville.

* SAINT-ANGE (Fariot de), professeur d'éloquence et de poésie aux écoles centrales de Paris, membre de l'institut de France, né à Blois en 1752, et mort à Paris sur la fin de 1810, peu de mois après sa nomination à l'institut, est auteur des ouvrages suivans : I. *Epître à Daphné*, qui concourut pour le prix de l'académie française, 1774, in-8°. On y remarque quelques beaux vers. II. Commencement de l'*Iliade*, en vers, qui concourut pour le prix de la même académie, 1776, in-8°. III. L'*Homme sensible*, traduit de l'anglais de Brook, Paris 1775, in-12. Cette traduction n'est pas son meilleur ouvrage. IV. L'*Homme du Monde*, roman moral, traduit de l'anglais, 1776, in-12. V. Les *Métamorphoses d'Ovide*, nouvelle traduction en vers français, tome 1, 1778 et années suivantes, nouvelle édition, 1785, livre 4ᵉ, 1787, livre 6ᵉ, 1789. L'édition complète des mêmes *Métamorphoses*, avec des commentaires, a paru en 2 vol in-8°, et renferme tous les fragmens indiqués ci-dessus, et nouvellement refaits. Cette traduction, n'est pas exempte de défauts; le travail s'y fait trop sentir, et le traducteur n'a pas toujours saisi l'esprit de son original. On y trouve de beaux vers et des imitations heureuses; mais l'auteur ne se soutient pas. VI. *L'Ecole des Pères*, comédie en 3 actes et en vers, 1782, in-8°. VII. Il a aussi donné des *Pièces* dans l'*Almanach des Muses*, des *Notices* de livres et *Morceaux* dans le *Journal Encyclopédique* et dans le *Mercure de France*.

SAINT-ANGEL. *Voyez* Baloufeau.

* I. SAINT-AUBIN (Jean de), médecin de Metz, qui florissoit

dans le 16e siècle, fut intimement lié avec le célèbre Foès, qu'il aida dans sa traductiou d'Hippocrate. Il avoit commencé un traité sur la peste; mais la mort l'empêcha de le finir. Sou manuscrit fut donné à Bucelot, son confrère, qui le fit imprimer sous ce titre : *Nouveau conseil et avis pour la préservation et guérison de la peste*, par Saint-Aubin, 1598, in-8°.

* II. SAINT-AUBIN (Augustin de), né en 1736, graveur de la bibliothèque impériale et de l'ancienne académie de peinture, mort à Paris au mois de novembre 1807, fut l'un des derniers élèves de Cars, et se fit une réputation justement méritée dans le genre du *portrait*, où il a excellé par l'esprit et la finesse de sa touche. Ceux de Necker, de Le Kain, d'Helvétius et de Fénélon, sortis de son burin, sont faits pour fixer l'attention des amateurs.

III. SAINT-AUBIN. *Voyez* Gendre, n° II. *et* Guedier.

I. SAINT-AULAIRE (François), sieur de la Renaudie en Périgord, a publié sur la Fauconnerie, un ouvrage in-4°, Paris, 1619, dont la rareté fait aujourd'hui tout le mérite.

†II. SAINT-AULAIRE (François-Joseph de Beaupoil, marquis de), né dans le Limousin, d'une famille connue dans le 15e siècle, porta les armes pendant sa jeunesse. Il les quitta pour se livrer au plaisir et aux lettres. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit les délices pendant quarante ans. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au secret, l'impromptu si connu.

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma Muse ;
Elle seroit Thétis.... et le jour finiroit.

« Anacréon, moins vieux, fit de moins jolies choses », dit Voltaire. C'est une circonstance bien singulière, que les vers les plus délicats qu'on ait de lui aient été faits dans le temps qu'il étoit plus que nonagénaire. La duchesse du Maine appeloit Saint Aulaire son *vieux berger*. Un jour qu'elle lui demandoit son sentiment sur l'attraction de Newton qu'elle rejetoit, et sur les tourbillons de Descartes auxquels elle étoit fortement attachée, Saint-Aulaire lui répondit par cet impromptu charmant, sur un air connu :

Bergere, détachons-nous
De Newton, de Descartes ;
Ces deux espèces de foux
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes,
Des cartes,
Des cartes.

Cet aimable poète, reçu à l'académie française en 1706, mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans, ne laissant qu'une petite-fille mariée au duc de Harcourt. Boileau lui refusa son suffrage pour la place d'académicien, d'une manière assez dure. Le satirique foudoit son refus sur la pièce même qui le fit admettre :

O Muse légere et facile, etc.

Il répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui dispute pas ses titres de noblesse; mais je lui dispute ses titres au Parnasse. » Un des académiciens ayant répliqué que de Saint-Aulaire avoit aussi ses titres au Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers : « Eh bien, Monsieur, lui dit Boileau, puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de

mépriser les miens. » Le marquis de Saint-Aulaire répondant à l'académie française, au duc de La Trimonille, qui remplaçoit le maréchal d'Estrées, dit ingénieusement : « Il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons est assortie à celle de nos âges. » Les poésies de Saint-Aulaire sont répandues dans différens recueils, et n'ont pas encore été réunies ensemble. *V.* DESTOUCHES, n° II.

SAINT-BONNET. *V.* TOIRAS.

SAINT-CESARI (Henri de), gentilhomme et poète provençal du 15e siècle, a fait des *Poésies* estimées de son temps. Il a *continué* l'histoire des poètes provençaux, que Le Moine des îles d'Or avoit commencé.

I. SAINT-CYR (Tannegui du BOUCHET *dit*), gentilhomme poitevin, et l'un des plus braves capitaines des Calvinistes sous le règne de Charles IX, fut un des chefs de la conspiration d'Amboise, et devint gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Moncontour en 1569, à 85 ans. « Lorsque la bataille fut perdue, dit l'historien d'Aubigné, ce vieillard ayant rallié trois cornettes au bois de Mairé, et reconnu que par une charge il pouvoit sauver la vie à mille hommes, son ministre qui lui avoit aidé à prendre cette résolution, l'avertit de faire un mot de harangue. A gens de bien courte harangue, dit le bon homme ; frères et compagnons voici comme il faut faire. Là-dessus, couvert à la vieille française d'armes argentées jusqu'aux grèves et solerets, le visage découvert, et la barbe blanche comme neige, âgé de 85 ans, il donna vingt pas devant sa troupe, mena battant tous les maréchaux de camp, et sauva plusieurs vies par sa mort. »

II. SAINT-CYR (Claude-Odet GIRY de), de l'académie française, mort le 13 janvier 1761, âgé de 67 ans. On lui attribue le *Catéchisme des Cacouacs*, 1758, in-12, où les opinions des nouveaux philosophes sont exposées et réfutées d'une manière aussi neuve que piquante.

SAINT-CYR (maison de). *Voy.* MAINTENON.

SAINT-CYRAN. *V.* VERGER.

* I. SAINT-DIDIER *ou* SAINT-LEIDIER (Guillaume de), troubadour du 13e siècle, nous a laissé quinze *pièces*. Crescimbeni lui donne pour fils Gausserand, troubadour comme son père. Une note manuscrite suppose Gausserand fils de la fille de Guillaume, et il paroît que leurs poésies ont été confondues ensemble.

II. SAINT-DIDIER. *Voy.* LIMOJON.

† SAINT-EVREMONT (Charles de Saint-Denis, seigneur de), né à Saint-Denis-le-Guast, à 3 lieues de Coutances, le premier avril 1613, d'une maison noble et ancienne de Basse-Normandie, dont le nom étoit Marquetel ou Marquastel, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, et servit au siége d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Une politesse assaisonnée de tous les agrémens du bel esprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales et dans quelques combats singuliers, attirèrent à Saint-Evremont l'estime des militaires les plus distingués

de son temps. Le prince de Condé fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Saint-Evremont ne conserva pas long-temps sa faveur. M. le Prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes, et n'en étoit que plus sensible à la raillerie. Saint-Evremont ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le duc d'Enghien le sut, et lui ôta la lieutenance de ses gardes : on dit pourtant que ce prince eut la générosité de lui pardonner dans la suite. Une première disgrace ne corrigea pas Saint-Evremont de son humeur caustique. Il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremont fut fidèle au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens : Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, et sa lettre étoit la satire du traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mît à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, et se retira en Angleterre, où Charles II l'accueillit très-bien. Plusieurs amis illustres employèrent tout leur crédit pour obtenir son rappel. Leurs soins n'eurent de succès que dans le temps où Saint-Evremont, trop âgé, ne voulut plus profiter de la bonne volonté des ministres, et « aima mieux, comme il le disoit lui-même, rester avec des gens accoutumés à sa loupe. » (Il en avoit une au front.) La duchese de Mazarin s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, voyagea en différens pays, et passa enfin en Angleterre. Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Sa vieillesse fut saine et heureuse ; il écrivoit à la célèbre Ninon de Lenclos :

> Je vis éloigné de la France,
> Sans besoins et sans abondance,
> Content d'un vulgaire destin.
> J'aime la vertu sans rudesse;
> J'aime le plaisir sans mollesse;
> J'aime la vie et n'en crains pas la fin.

Ce philosophe mourut le 20 septembre 1703, et fut enterré dans l'église de Westminster au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive, un jugement solide et une mémoire heureuse. Il avoit un fonds d'enjouement, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembla prendre de nouvelles forces. Il aimoit la compagnie des jeunes gens, et se plaisoit au récit de leurs aventures. L'idée des divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter occupoit agréablement son esprit. Il étoit très-sensible au plaisir de la table, et il se distingua par son raffinement dans la bonne chère; mais il recherchoit moins la somptuosité et la magnificence, que la délicatesse et la propreté. Il ne se piquoit point d'une morale rigide; cependant il avoit toutes les qualités d'un homme d'honneur. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur et d'humanité. Dans un portrait qu'il fit de lui-même en 1676, il se peint comme un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance, « Il vit,

dit-il, dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie : vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à être misérable. Il se loue de la nature ; il ne se plaint point de la fortune ; il hait le crime ; il souffre les fautes ; il plaint les malheureux ; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier. Il trouve ce qu'ils ont de ridicule, pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le reconnoître ; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit. La vie est trop courte, à son avis, pour lire toutes sortes de livres, et charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir de la science ; mais aux plus sensés pour fortifier sa raison : tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la délicatesse à son goût ; tantôt les plus agréables pour donner de l'agrément à son génie.» Il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Elémens de la Religion*, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement ; mais on ne croit pas qu'il soit de lui. Il aimoit passionnément la musique, et n'ignoroit pas la composition. On a de lui plusieurs ouvrages différens, recueillis à Londres, 1705, en 3 vol. in-4° ; à Amsterdam, 1739, et à Paris, 1740, 10 vol. in-12, et 1753, 12 vol. petit in-12. Il y a eu une édit. contrefaite à Rouen, en 7 vol. in-12, avec la Vie de l'auteur par des Maiseaux. Si l'on excepte ce que Saint-Evremont a écrit sur le génie des Grecs et des Romains, sur les choses qui sont d'usage dans la vie, sur la paix des Pyrénées, sur la retraite du duc de Longueville dans son gouvernement de Normandie, et la Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye, tout le reste ne mérite guère d'être lu. Il n'y a ni intérêt, ni comique dans ses comédies. Ses vers, ses poésies légères, sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. Sa prose vaut mieux : elle respire, en certains endroits, la profondeur d'un philosophe, la finesse et la délicatesse d'un homme du monde ; mais elle est trop chargée d'antithèses et de pointes. Cet auteur n'avoit proprement que de l'esprit. Cependant ses productions avoient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payoit des auteurs pour lui faire du *Saint-Evremont*. Comment se fit-il, dans son siècle, une réputation prodigieuse ? La Harpe a indiqué très-bien les causes de sa renommée. « Saint-Evremont, dit-il, étoit d'abord un homme de beaucoup d'esprit ; un écrivain agréable, délicat et ingénieux : c'étoit en même temps un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Le rôle qu'il avoit joué dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue ; ses satires contre le cardinal Mazarin ; ses différens écrits polémiques, qui ne manquoient ni de finesse ni de gaieté ; et qui empruntoient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédoient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une

espèce de vanité que l'on sait avoir été dans son caractère, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimoit jamais rien, regardant comme au-dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même temps qu'il désiroit la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnoient le ton, y acquéroient cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence qu'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition de juger d'autant plus favorablement un homme du monde, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisoit n'avoit la forme et l'importance d'un ouvrage: c'étoient des morceaux détachés qui paroissoient de temps en temps par l'officieuse infidélité de quelque ami. On se les arrachoit de toutes parts; et ce qu'ils avoient de mérite excitoit moins de jalousie, soit parce que l'auteur étoit éloigné, soit parce que lui-même avoit l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivoit à ceux qui vouloient s'en emparer. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel esprit et d'homme du monde; et nous avons vu que l'un de ces deux titres adoucissoit extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre. » Ses poésies consistent principalement en *stances*, *élégies*, *idylles*, *épigrammes*, *épitaphes* qu'on ne lit plus; et à peine aujourd'hui lit-on sa prose. Cependant, dans son *Traité* sur les divers génies du peuple romain, dans ses *Observations* sur Pétrone, Salluste et Tacite, dans son *Morceau* sur la vieillesse, dans celui sur la dévotion qu'il appelle *le dernier des Amours*, on trouve des passages dignes de nos meilleurs écrivains. Mais en général il y a, dans ses écrits, plus de finesse que de profondeur, et plus d'élégance que de précision. *Voyez* Cotolendi. Deleyre a donné en 1761 l'Esprit de Saint-Evremont, 1 vol. in-12, qu'on lit avec plaisir.

SAINT-FELICE. *Voyez* San-Felice.

† SAINT-FOIX (Germain-François Poullain de), gentilhomme breton, né à Rennes le 25 février 1703, avoit la bravoure et la vivacité de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque temps, il passa près de douze ans en Turquie, où il apprit l'arabe. De retour à Paris, il y cultiva les Muses, et s'ouvrit une nouvelle carrière sur la scène comique. Il étudia en même temps notre histoire, et ses connoissances en ce genre lui méritèrent la place d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. Sa probité contribua, autant que ses lumières, à lui faire des protecteurs illustres. Il étoit d'un caractère droit et généreux, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il avoit servi dans un temps où les militaires se faisoient un honneur de battre le guet et de se battre entre eux. Ce caractère turbulent lui attira des aventures désagréables. Il étoit très-attaché à ses opinions, et on ne pouvoit les combattre sans exciter sa bile et sa colère. On a recueilli ses *ouvrages* en 6 vol. in-8°, Paris 1778, et Maëstricht 1778, 6 vol. in-12. Les principaux sont, I. Les *Lettres turques*, espèce de roman épistolaire, dans le goût des Lettres persanes, écrit d'une manière piquante, et plein de traits de satire fins et délicats; mais fort inférieur ce-

pendant à l'ouvrage de Montesquieu. Ces Lettres turques firent naître quelques doutes sur sa religion; mais il ne tarda pas à se déclarer contre les nouveaux philosophes. « Petits aigles, dit-il, qui planez si dédaigneusement au-dessus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phénomènes dans la littérature, je prends la liberté de vous considérer dans votre apogée, et je crois m'apercevoir que les rayons de votre gloire ne sont composés que de paradoxes, d'idées singulières, de traits contre votre nation, et d'un vernis d'irréligion..... Ne seroit-il pas plaisant qu'en blutant, ressassant et commentant des ouvrages méprisables de toute façon, on s'imaginât que la philosophie des mœurs fait depuis quelques années de grands progrès parmi nous?... Il me semble que la vieille morale de l'Evangile vaut bien celle de la nouvelle philosophie. » II. *Essais Historiques sur Paris*, publiés séparément en 7 vol. in-12; livre instructif et agréable, mais sans ordre, et dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses qui n'ont pas rapport à son titre. Le 7e volume n'a été publié qu'après sa mort. Il offre, comme les précédens, quelques réflexions détachées sur nos usages et nos mœurs, dont quelques-unes sont neuves, et dont plusieurs ne sont que des vérités rebattues qui ne méritoient pas d'être redites. Le volume est terminé par des discussions historiques sur le fameux Masque de fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth : ses preuves ne sont pas démonstratives. III. *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, 3 vol. in-12 : compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. Cet ouvrage prouve que l'auteur étoit un homme instruit, judicieux et capable de recherches; il a su adoucir la sécheresse des détails généalogiques par des traits piquans de valeur ou de bienfaisance. IV. Des *Comédies*. A 23 ans il donna la première intitulée *Pandore*, dont il n'a laissé qu'une simple analyse, ainsi que de la *Veuve à la mode*, comédie jouée aux italiens en 1726. Celles qui ont eu le plus de succès sont les *Graces*, jolie pièce qui semble inspirée par elles; l'*Oracle*, production d'un esprit fin; le *Sylphe* et les *Hommes*, qui méritent le même éloge. Ce sont des tableaux agréables; mais il ne faut pas comparer ce petit genre, fondé tout entier sur les prestiges de la féerie, aux bonnes comédies puisées dans la nature, et très-supérieures à tous les romans dialogués. Ajoutons que les pièces de Saint-Foix sont toutes jetées dans le même moule. Toutes sont des surprises de l'amour, comme la plupart des comédies de Marivaux; mais avec cette différence, disoit Marivaux lui-même, « que dans les pièces de Saint-Foix, c'est un amour naissant qui ne se connoît pas lui-même, et dans les miennes un amour adulte et tout formé qui craint et refuse de se reconnoître. » Dans les comédies de Saint-Foix, dit d'Alembert, il y a plus de naturel, mais moins d'esprit et de finesse que dans celles de Marivaux. Les premières, ajoute-il, doivent aux acteurs la plus grande partie de leurs succès, et les secondes à l'auteur même. Les comédies de Saint-Foix se ressemblent encore plus que celles de Marivaux. Celui-ci a mis, dans ses pièces, toute la variété que pouvoit lui permettre le cercle étroit qu'il

s'étoit tracé ; au lieu que Saint-Foix ne peint jamais que l'amour d'une jeune personne ingénue et naïve. » Il a cependant le mérite d'avoir écrit les siennes avec pureté, quelquefois avec délicatesse, et d'avoir trouvé quelques situations neuves dans un genre qu'on regardoit comme épuisé. Grandval le comédien, comparant un jour le dialogue élégant et doux de Saint-Foix avec son caractère âcre et inquiet, disoit que « la muse de cet auteur étoit une abeille qui déposoit son miel dans le crâne d'un lion. » L'abbé de Voisenon le comparoit « à un encrier qui répandoit de l'eau-rose. » Outre les pièces que nous avons citées, Saint-Foix a fait encore la *Colonie*, comédie en trois actes, dont l'intrigue roule entièrement sur le déguisement d'un valet en fille, qu'un paysan veut épouser ; le *Rival supposé*, comédie froide, jouée en 1749, et quelques autres pièces réunies dans son *Théâtre*, imprimé au Louvre, en 3 vol. in-12, qui contiennent autant que l'édition en 4 vol. Il mourut à Paris le 26 août 1776.

I. SAINT-GELAIS (Octavien de), né à Cognac vers 1466, de Pierre de Saint-Gelais, marquis de Montlieu et de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à la poésie et à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes graces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême en 1494. Il alla résider dans son diocèse en 1497, et ne s'occupa plus que des fonctions de son ministère, de l'Ecriture sainte et des SS. Pères. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1502. On a de lui des *Poésies*; une *Vie de Louis XII*, et d'autres *ouvrages* en français. Le *Vergier d'honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° et in-folio. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. La *Chasse d'amours*, 1533, Paris, in-4°. La *traduction* de six comédies de Térence vit le jour en 1538, in-fol. et les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'honneur*.

† II. SAINT-GELAIS (Melin de), poète latin et français, né l'an 1491, fils naturel du précédent, à ce que prétendent tous les biographes; mais cette opinion n'est pas universellement adoptée. Dès son enfance on présagea ses talens. Après avoir étudié à Poitiers et à Padoue, le droit, la théologie et les mathématiques, il se consacra à la poésie, et fut surnommé l'*Ovide français*. Il ressemble à ce poète par le peu de précision de son style : il a autant de facilité, moins de naturel et de naïveté. Quelques phrases louches, plusieurs termes impropres, des tours obscurs, rendent la lecture du poète français beaucoup moins agréable que celle du poète latin. Ses talens lui donnèrent accès à la cour, et il devint abbé de Réclus, aumônier et bibliothécaire du roi. Lorsque Ronsard y parut, la crainte de se voir éclipsé par cette muse naissante lui suggéra les procédés les plus indignes. Henri II souhaitant de voir une pièce du jeune poète, Saint-Gelais se chargea de lui en faire la lecture. Pour dépriser cette pièce, il tronqua la plupart des vers et récita les autres à contre-sens ; de sorte que la curiosité de ce monarque fut très-mal satisfaite. Ronsard, instruit de cette indignité, s'arma des

traits les plus piquans de la satire. Saint-Gelais reconnut son tort. Son ennemi lui pardonna, et devint même son ami. Saint-Gelais mourut à Paris en 1558. Il a réussi dans l'*Epigramme* : on lui a même fait l'honneur de le mettre, dans ce genre, au-dessus de Marot et de du Bellay. Il aimoit à railler : de là vint l'ancien proverbe : « Gare à la tenaille de Saint-Gelais. » Ses poésies sont des *Elégies*, des *Epîtres*, des *Rondeaux*, des *Quatrains* ; des *Chansons*, des *Sonnets* et des *Epigrammes*. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La dernière édition de ces différens *ouvrages* est celle de Paris, in-12, 1719. Quoique plus ample que les précédentes, elle a des défectuosités, et l'ordre n'y est pas bien observé dans la distribution des pièces.

† SAINT-GENIEZ (Jean de), en latin *San-Genesius*, né à Avignon en 1607, d'une famille noble, cultiva de bonne heure les muses latines. Il se fit prêtre, et obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663. On a de lui des *poésies* pleines de feu et de génie, et remplies d'excellens vers, quoique le poète laisse beaucoup à désirer pour la pureté du style. Elles ont été recueillies à Paris, in-4°, sous ce titre : *Joannis San-Genesii poemata*, Parisiis, *sumptibus Augustini Courbé*, 1654. On y trouve, I. Quatre *Idilles*, dont la 3ᵉ et la 4ᵉ contiennent une défense de la poésie. II. Huit *Satires*, remplies d'excellens avis, et d'une critique judicieuse sans fiel et sans passion. III. Sept *Elégies*. IV. Un livre d'*Epigrammes*. V. Un livre de *Poésies* diverses. Chapelain, dans ses Mélanges, dit qu'il a écrit fort agréablement en prose latine.

* I. SAINT-GEORGE (François-Jacques-Thomas-Marie de), avocat à Bordeaux, né à Auxerre, membre des sociétés littéraires d'Orléans et d'Agen, décapité à Bordeaux le 28 germinal an II (le 16 juin 1794). Les *Mémoires* qu'il a publiés dans la cause d'un prétendu complice d'un fameux assassin (Camalet), font honneur à son courage et à son humanité. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été écrits ; les principaux sont, I. La *Dindonnière*, ou *Lettre sur le Musée de Bordeaux*, Agen, 1783, in-8°. II. La *Cour du roi Petau*, 1789, in-8°. III. *Généalogie curieuse et remarquable de M. Peixotto*, Avignon, 1789, in-8°. IV. *Les Parlemens à tous les diables*, in-4°. V. Des *Brochures* de circonstances, des *Mémoires*, des *Plaidoyers* et *Consultations*, dans plusieurs affaires, et divers *Articles* dans les journaux.

* II. SAINT-GEORGE (N. dit le chevalier de), né à la Guadeloupe, vint très-jeune à Paris, où de Boulogne, son père, fermier-général, lui fit donner une éducation distinguée ; il entra d'abord dans les mousquetaires, fut ensuite écuyer de Mad. de Montesson, duchesse d'Orléans, puis devint capitaine des gardes du duc de Chartres ; son intimité avec ce prince, son adresse dans l'art de l'escrime, des talens pour la musique, contribuèrent à faire de lui un personnage célèbre dans la capitale. A l'époque de la révolution il participa à toutes les intrigues politiques, dont le foyer étoit au Palais-Royal ; il leva ensuite un corps de chasseurs à cheval dont il fut le colonel, et qu'il conduisit à l'armée du nord ;

servit sous Dumouriez, qu'il dénonça ensuite à l'époque de sa défection; revint à Paris, y fut arrêté comme suspect, puis mis en liberté le 27 juillet 1794, et mourut en 1801. Saint-George n'étoit pas sans mérite, et avec les talens agréables qu'il possédoit, il auroit pu jouer un autre rôle dans le monde et se rendre recommandable dans la société à d'autres titres que ceux qu'il y avoit obtenus.

*III. SAINT-GEORGE. *Voy.* San-Giorgio.

SAINT-GÉRAN. *V.* Guiche.

† I. SAINT-GERMAIN (Robert, comte de), né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté en 1708, d'une famille noble et ancienne, entra d'abord chez les jésuites qu'il quitta pour prendre les armes. Une affaire d'honneur avec un homme de qualité qu'il tua, l'obligea de passer en Allemagne, où il prit du service chez l'électeur de Bavière, qui parvint à la couronne impériale sous le nom de Charles VII, et y resta jusqu'en 1745 : il alla ensuite en Prusse, puis à Francfort, d'où il écrivit au maréchal de Saxe, qui le fit entrer au service de France comme maréchal-de-camp avec un régiment étranger. Il se distingua sous les maréchaux d'Estrées, de Richelieu, de Contade et de Soubise, dans les guerres de 1756 et 1757. Ayant eu des mécontentemens dans sa patrie, il alla servir en Danemarck. Il fut mis par la cour de Copenhague à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, et nommé chevalier de l'ordre de l'éléphant. Il y jouit de la considération et du repos qu'il pouvoit désirer jusqu'en 1772, époque de la catastrophe tragique qui finit par la mort des comtes Struensée et Brandt. Le comte de Saint-Germain, naturellement droit et franc, n'ayant pu ramener les choses au dénouement qui lui paroissoit le plus conforme à la justice, se retira avec les cent mille écus stipulés dans le traité qu'il avoit fait avec le roi de Danemarck. Établi à Hambourg, il confia son argent à un banquier qui fit banqueroute. La perte de la plus grande partie de sa fortune l'obligea de repasser en France. Après avoir séjourné quelques temps à Bordeaux, il alla résider dans une petite terre près de Lauterbach en Alsace, où, comme Dioclétien, il cultivoit son jardin. Peu de temps après l'avénement de Louis XVI à la couronne, le maréchal du Muy, ministre de la guerre étant mort, le comte de Saint-Germain fut tiré de sa retraite pour être mis à la tête de ce département. Il fit plusieurs réformes, les unes très-applaudies, les autres très-déplacées; mais on ne peut que le louer d'avoir augmenté la paye du soldat, et corrigé divers abus introduits par le luxe et l'indiscipline. Il reçut un placet d'un officier, qui lui exposoit ses services et ses besoins. « Monsieur, lui dit le ministre, je m'occuperai de vos demandes; mais vous sentez que j'ai un grand nombre d'affaires très-pressées. » — M. le comte, répondit l'officier, « il n'y en a point de plus pressée que la mienne; je meurs de faim, et hier je n'ai point dîné. — Oh! vous avez raison, dit alors le ministre; vous dînerez aujourd'hui avec moi; et demain je ferai en sorte que vous ayez de quoi dîner; comptez sur la Providence, j'en suis un grand exemple. » Il y a de la noblesse à relever ainsi l'aveu humiliant de cet officier

pour le rapprocher de lui. La suppression des corps militaires à priviléges, tels que les mousquetaires, les grenadiers à cheval, les gendarmes et les chevau-légers; ses projets de subordination graduelle et de discipline lui attirèrent une foule d'ennemis. La mauvaise santé du comte de Saint-Germain et les contradictions qu'il éprouvoit le déterminèrent à prendre pour adjoint de Montbarrey, et ensuite à quitter le ministère. Il mourut peu de temps après, le 15 janvier 1778. C'étoit un homme d'une valeur éprouvée, d'un désintéressement rare, d'une fermeté peu commune: il avoit de grandes vues pour l'administration; mais son esprit étoit un peu systématique, et son caractère ardent, inquiet et jaloux; et il souffroit difficilement d'être contrarié dans ses idées. On a de lui des *Mémoires*, 1779, 1 vol. in-8°, dont le fond lui appartient, mais qui ont été altérés par une main étrangère. Quoiqu'il en soit ces mémoires sont curieux, et sont propres à donner des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire de France dans le 18e siècle.

II. SAINT-GERMAIN (N. comte de), adepte, obtint quelque célébrité par son charlatanisme et ses secrets. Il prétendoit avoir vécu deux mille ans. Une érudition immense et une mémoire prodigieuse lui aidèrent à tromper le vulgaire. Il n'a avoué à personne son origine, le lieu de sa naissance et son âge. Il disoit souvent, avec simplicité, qu'il avoit beaucoup connu Jésus-Christ, et qu'il s'étoit trouvé à côté de lui aux noces de Cana lorsqu'il changea l'eau en vin. Cet imposteur, après avoir resté quelque temps à Hambourg, à passé les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel. Il est mort à Sleswig au commencement de 1784.

SAINT-GERMAIN. *V.* Mourgue *et* Vergne.

SAINT-GERMAIN (*V.* San-Germano.)

SAINT-GILLES, *Voy.* Gilles, VIII.

SAINT-GLAIN. *V.* Glain.

SAINT-GLAS (Pierre de), prieur de Saint-Ussans, a fait une comédie des *Bouts-rimés*, représentée en 1682.

SAINT-GRÉGOIRE. *Voyez* San-Gregorio.

SAINT-HILAIRE. *Voyez* Bon de Saint-Hilaire... *et* Courtilz, n° IX de ses ouvrages.

* SAINT-HILLIER (Jean-Simon de), médecin de Verdun, se distingua dans cette ville au commencement du 17e siècle. Il a laissé un ouvrage intitulé *l'Osmologie contenant les causes, signes, pronostics et remèdes contre la peste*, Pont-à-Mousson, 1623, in-12.

*SAINT-HUBERT (Dominique de), avocat et membre de plusieurs académies, né à Béziers le 5 août 1709, mort sur la fin du 18e siècle, a donné, I. *Histoire abrégée de Montpellier*. II. *Relation du voyage de Mesdames en Lorraine*. III. Plusieurs *Mémoires sur la nécessité d'augmenter les portions congrues*. IV. Il a aussi travaillé à un *Dictionnaire historique, topographique*, etc. de la France.

† SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), dont le vrai nom étoit Hyacinthe Cordonnier, né à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier,

sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. Sa mère étant veuve, se retira à Troyes avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guitare, et son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame; et ses leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'Abailard à Héloïse, il fut forcé de quitter Troyes, où Bossuet, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien. Il s'occupoit peu à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnoit le grand Bossuet pour père; opinion qu'autorisoient ses liaisons avec le prélat neveu de ce grand homme, et la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il s'établit à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut à Gnecken en 1746. Nous ignorons les autres aventures de sa vie. Voltaire, son ennemi, « dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivoit du profit de biribi. (*Lettres secrètes*, Lettre 50e)... Il n'a guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes et de ses libelles. » Voici, suivant de Burigny, ce qui avoit attiré à Saint-Hyacinthe ces injures et ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris, vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, et fit connoissance avec Voltaire. On représentoit alors OEdipe, où toute la ville accouroit. « Je me souviens, dit de Burigny, que de Saint-Hyacinthe, se trouvant à une de ces nombreuses représentations près de l'auteur, lui dit, en lui montrant la multitude des spectateurs : Voilà un éloge bien complet de votre tragédie. A quoi Voltaire répondit très-honnêtement : Votre suffrage, monsieur, me flatte plus que celui de toute cette assemblée. » Ces deux écrivains se voyoient quelquefois, mais sans être fort liés. Peu d'années après ils se retrouvèrent en Angleterre, et ce fut alors que leur haine commença, pour durer le reste de leur vie. Saint-Hyacinthe, disent les auteurs du Journal Encyclopédique, a dit et répété plusieurs fois à Burigny que Voltaire se conduisit très-irrégulièrement en Angleterre, qu'il s'y fit beaucoup d'ennemis par des procédés qui ne s'accordoient pas avec les principes d'une morale exacte. « Il est même entré avec moi, ajoute Burigny, dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent être exagérés. Quoi qu'il en soit, Saint-Hyacinthe fit dire à Voltaire que, s'il ne changeoit de conduite, il ne pourroit s'empêcher de témoigner publiquement qu'il le désapprouvoit : ce qu'il croyoit devoir faire pour l'honneur de la nation française, afin que les Anglais ne s'imaginassent pas que les Français étoient ses complices et dignes du blâme qu'il méritoit. On peut bien s'imaginer que Voltaire fut très-mécontent d'une pareille correction. Il ne fit réponse à Saint-Hyacinthe que par des mépris; et celui-ci de son côté blâma publiquement et sans aucun ménagement la conduite de Voltaire. » Ce poète, depuis cette époque, ne cessa de marquer sa haine à Saint-Hyacinthe. « La bile de celui-ci s'enflamma, et il résolut de se venger par un trait qui offenseroit vivement son adversaire. Il faisoit dans ce temps-là une nouvelle édition de Mathanasius, à laquelle il joignit l'Apothéose ou la déification du docteur Masso : il y inséra la rélation d'une fâcheuse aventure de Voltaire qui

avoit été très-indignement traité par un officier français, nommé Beaurrgard. Cette édition de Mathanasius, augmentée de l'Apothéose, ne fit pas grande sensation à Paris, où elle n'avoit pas été imprimée; mais l'abbé des Fontaines ayant fait imprimer, dans sa Voltairomanie, l'extrait qui regardoit Voltaire, on recommença à parler beaucoup de sa triste aventure, qui étoit presque oubliée. » Voltaire se plaignit vivement à de Burigny, qui engagea Saint-Hyacinthe à écrire au poëte, pour désavouer le procédé de l'abbé des Fontaines; mais cette lettre ne le satisfit nullement. (*Voyez* la Lettre de Burigny, sur les démêlés de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, in-8°, 1780; et l'extrait qui en a été donné dans le Journal Encyclopédique du 1er juin 1780.) Nous avons de lui, I. *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, Lausanne, 1754, 2 vol. in-8° et in-12. C'est une critique assez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition et l'ennui; mais elle est trop longue pour une plaisanterie. La déification du docteur Aristarchus Masso, qui est dans le deuxième volume, mérite encore moins d'attention, quoiqu'elle soit du même auteur. A l'exception de la tirade contre Voltaire, qui est plaisamment tournée, et de quelques morceaux où il y a de la gaîté, le reste est assez maussade; d'ailleurs son héros, qui étoit un pédant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs; et la plupart des traits qu'il dirige contre lui sont perdus pour eux. II. *Mathanasiana*, La Haye, 1740, 2 vol. in-8°. Ce sont des mémoires littéraires, historiques et critiques, qui ne sont pas fort recherchés. III. Plusieurs *Romans* très-médiocres; celui du prince *Titi* est le seul qu'on lise; on y trouve de l'intérêt et de l'esprit.

* SAINT-JACQUES DE SYLVABELLE, directeur de l'observatoire de Marseille, mort dans cette ville le 10 février 1801, âgé de 79 ans, se distingua, dès 1753, par des Recherches de Théorie, insérées dans les Transactions philosophiques, et ensuite par des observations utiles.

I. SAINT-JEAN. *Voy.* BOLYMBROCK *et* MANNOZZI.

SAINT-JEAN (N.), employé dans les fermes, se retira à Perpignan et y mourut. C'est de lui que Regnard a dit:

Il n'est point de cerveau qui n'ait quelque travers:
Saint-Jean ne sait pas lire, et veut faire des vers.

Saint-Jean est auteur de l'opéra d'*Ariane*, dont Marais fit la musique, et qui fut représenté en 1696. L'auteur prit son sujet dans la tragédie de Corneille, et dans le Mariage d'Ariane et de Bacchus, comédie de Visé.

SAINT-IGNACE. *Voy.* HENRI, n°. XL.

SAINT-JORRY. *Voyez* FAURE.

SAINT-JULIEN DE BALEURE (Pierre de), né aux environs de Tournus, d'une famille noble, chanoine et doyen de Châlons-sur-Saône, a donné, I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol., dans lequel il y a une bonne histoire de la ville de Tournus. II. *Mélanges historiques*, 1589, in-8°. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées. Cet écrivain mourut en 1593. *Voyez* HERMANT, n°. I.

† SAINT-JUST (Louis-Léon) né à Blérancourt, près Noyon;

avoit reçu de la nature un de ces caractères ardens qui ouvrent le cœur à toutes les impressions fortes, et précipitent dans un abîme de déréglemens lorsqu'ils ne sont pas contenus par des principes. L'enthousiasme de la nouveauté, aliment ordinaire d'une ame active et remuante, le lança de bonne heure dans la carrière révolutionnaire, et lui fit désirer d'y figurer dans les grandes scènes qui se préparoient. Quelques talens et une fausse apparence de dévouement à la cause de la liberté le firent nommer à la convention par le département de l'Aisne; il avoit alors 24 ans. Son premier soin fut de se rallier à Robespierre, avec lequel il avoit entretenu une correspondance de flatterie. Il fut accueilli par celui-ci, et bientôt après admis dans ses confidences. Quelques preuves que l'on ait données de l'insuffisance des moyens de Robespierre pour conspirer, il en avoit du moins un, bien puissant et bien efficace c'étoit de savoir choisir les instrumens de sa tyrannie. Saint-Just, dont l'enthousiasme révolutionnaire ne connoissoit pas de bornes, dont l'humeur atrabilaire et vaporeuse n'étoit propre qu'à enfanter des idées les plus sombres, dont les demi-principes étoient si faciles à égarer; Saint-Just parut à Robespierre l'homme qui convenoit le plus à ses desseins. Les premiers pas de ce nouveau séide dans la carrière politique ne furent marqués par aucun de ces succès brillans qui présagent la célébrité, et deviennent le gage d'une influence future : les agitations de la convention nationale, dans ses premières époques, semblèrent l'effrayer; il paroissoit attendre en quelque sorte le triomphe de Robespierre pour se montrer son partisan, et marcher audacieusement avec lui vers la tyrannie. On le connoissoit à peine, lorsqu'après le 31 mai il parut à la tribune avec ce langage d'audace qui ne le quitta plus : le premier rapport d'un grand intérêt qu'il fit eut pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie les députés de la Gironde qui avoient fui, et de faire décréter d'accusation ceux qui avoient été arrêtés : dès-lors la tâche d'envoyer à l'échafaud ses collègues lui fut spécialement affectée. Souvent en mission, il sembloit ne reparoître à la tribune que pour y désigner des conspirateurs et les livrer à la hache des bourreaux. Après avoir couvert de sang et de cachots les départemens confiés à son activité révolutionnaire, il revenoit seconder à Paris les sombres fureurs de Robespierre, et dénoncer avec une audace sans exemple ceux de ses collègues que ce tyran avoit proscrits. C'est ainsi qu'il se chargea du fameux rapport qui précipita Danton, Hérault Séchelles, Phélippeaux et Camille-Desmoulins, etc., sur l'échafaud. Saint-Just nourrissoit un ressentiment contre Camille, qui avoit imprimé dans un des numéros de son Vieux-Cordelier « que Saint-Just portoit sa tête comme un Saint-Sacrement. » L'intrépidité qu'il mit dans cette lutte, qui étoit vraiment le coup de force de Robespierre, et l'atroce perfidie qu'il employa pour accélérer le jugement et le supplice de ces hommes dont les réclamations vigoureuses pouvoient si fort compromettre le tyran, lui valurent les honneurs du triumvirat. Dès-lors il entra dans tous les secrets de la conspiration de Ro-

bespierre ; et celui-ci lui en confia un des principaux ressorts, en partageant avec lui la surveillance de la police générale. Dans la querelle qui s'éleva au comité de salut public entre Robespierre et les autres membres qui le composoient, Saint-Just fut un des plus zélés défenseurs de Robespierre ; ce fut lui qui, le 9 thermidor (27 juillet 1794), monta le premier à la tribune pour y dénoncer ses collègues. Saint-Just y composa long-temps sa contenance ; et après avoir déroulé un papier qui renfermoit son discours, il parla à peu près ainsi : « La tribune, dût-elle devenir pour moi la Roche Tarpéienne, je n'en dirai pas moins mon opinion : je ne suis d'aucune faction. Je viens vous dire que les membres du gouvernement ont quitté la route de la justice. Les comités de salut public et de sûreté générale m'avoient chargé de faire un rapport sur les causes qui, depuis quelque temps, semblent tourmenter l'opinion publique.... Mais je ne m'adresse qu'à vous.... On a voulu répandre que le gouvernement étoit divisé..... Il ne l'est pas.... » A ces mots, il fut interrompu ; et alors s'engagea la terrible discussion qui finit par la chute du tyran et de ses complices. Pendant qu'elle dura, Saint-Just ne quitta pas un instant la tribune ; il laissoit la place libre aux orateurs qui s'y succédoient rapidement pour ou contre Robespierre; mais il s'en réservoit constamment un coin, toujours prêt à reprendre la parole, et à continuer son discours si les chances de la discussion le lui permettoient. Nonchalamment appuyé sur un des côtés de cette tribune, il paroissoit presque insensible aux grandes scènes qui se passoient autour de lui, et dont il étoit le premier moteur. De temps en temps il lançoit des regards de dédain sur les principaux acteurs de cette journée ; mais jamais il ne reprit la parole ; et le décret d'arrestation étoit lancé contre lui, sans qu'il eût opposé la moindre résistance aux accusations qui le motivèrent. Echappé aux suites de ce décret, il se rendit à la maison commune, où il se constitua le chef du comité d'exécution qui devoit préparer la mort et l'échafaud aux auteurs de la révolution du 9 thermidor. Mais il ne jouit pas long-temps de l'espoir de la vengeance ; il fut arrêté dans le lieu même où il en méditoit les moyens. Ceux qui l'ont vu dans ce moment assurent qu'il étoit d'un sang-froid étonnant ; il n'opposa aucune résistance à ceux qui les premiers se saisirent de sa personne ; il demanda seulement qu'on ne lui fît pas de mal, assurant que son intention n'étoit pas de se défaire. Le lendemain 10 thermidor, sur la fatale charrette, il fut presque le seul dont la contenance étoit calme, et dont l'aspect n'offroit rien d'hideux. Les malédictions que cent mille bouches lui adressoient à la fois et de toutes parts n'ébranlèrent en aucune manière son intrépidité ; il considéroit tout avec des yeux où le calme se peignoit; la vue de l'échafaud ne lui causa aucun effroi; et tout dégouttant du sang de l'innocence, il reçut la mort comme un homme vertueux, dont le sentiment d'une conscience tranquille et sans remords seroit la consolation et l'appui. Si l'on veut avoir l'idée de tout ce que peut enfanter d'extravagant l'esprit humain livré aux déréglemens de l'ambi-

tion et d'une ignorance présomptueuse, il faut lire les sentences morales et les maximes politiques que débitoit Saint-Just à la tribune de la convention. Il semble que la tâche particulière de ce conspirateur fût de faire disparoître à jamais du sein des Français les principes de la morale sociale, pour les plonger dans l'abrutissement des habitans des forêts; il faut l'entendre, en effet, proscrivant toutes bienséances, comme n'étant favorables qu'à l'aristocratie. Parlant de la révolution comme d'un coup de foudre qui devoit anéantir en un instant tous les ennemis de l'égalité; comme d'un fatal niveau qui devoit se promener sur les têtes, semblable à peu près à celui de ce tyran qui étendoit sur son lit de cinq pieds tous les voyageurs, et les faisoit réduire à la mesure de ce lit. A peine échappé de la poussière de l'école, tout gonflé de son érudition, Saint-Just avoit lu dans un grand homme, qu'il n'entendoit pas, sans doute, qu'un peuple s'étoit laissé corrompre par le luxe, enfant des arts et du commerce; et voilà qu'aussitôt il conçoit le projet d'anéantir les arts, le commerce et le luxe; et que d'un ton de suffisance, qui n'auroit été que comique, s'il n'eût pas été atroce, il annonce à la tribune « que ce n'est pas le bonheur de Persépolis, mais celui de Sparte, qu'il doit donner à la France. » Ailleurs, il n'admet plus de foi privée; une foi publi ac lui suffit; et on la possède dès qu'on est membre d'une société populaire. Ailleurs, il détruit le ressort de la sensibilité: les larmes versées sur la tombe d'un père, d'un frère, ou d'un ami, sont un vol fait à la cité. C'étoit un crime que de s'attendrir en particulier; et ne pas pleurer généralement, c'étoit conspirer. La loi agraire étoit visiblement le but de son système. Il prophétisoit avec emphase le temps où chaque Français ayant sa chaumière et sa charrue, n'envieroit plus les jouissances de la richesse, et reposeroit dans les seuls besoins de la nature. Un des traits qui peignent le mieux peut-être son caractère tranchant et destructeur, est un arrêté par lequel il ordonne de raser les maisons de quiconque seroit convaincu d'agiotage. On a de lui: *Esprit de la révolution et de la constitution de France*, 1791, in-8°; un grand nombre de *Rapports* faits à la convention nationale, que l'esprit de parti faisoit proclamer dans le temps comme des chefs-d'œuvre d'éloquence. On lui attribue: *Le Poème d'Orgon*, imitation de la Pucelle; et d'autres *pièces* en vers, 1801. On a imprimé ses *OEuvres posthumes*, contenant ses travaux sur les institutions: cet ouvrage incomplet, mais plein de recherches, est propre à donner une idée de son génie et sur-tout de son caractère.

* SAINT - JUSTE (Jean de), Français de nation, est auteur d'un livre intitulé par son éditeur *Diarium itineris Philippi IV, regis Francorum; è tabulis fagineis ceratis autographis Joannis de Sancto-Justo excerptum ab Antonio Cocchio Mugellano*. Ce livre, tout-à-fait singulier, est écrit sur des tablettes de bois de hêtre enduites de cire, et consistant en 14 de ces tablettes, dont la première et la dernière ne sont enduites que d'un côté, ce qui réduit tout le volume à 26 pages. Il contient le journal d'un voyage fait par la cour de France, sous le règne de Philippe-le-Bel, depuis Paris jus-

qu'à Gand et Bruges, et de son retour par la Picardie, la Normandie, l'Orléanois et le Blésois, au château de Vincennes, depuis le 28 avril 1301 jusqu'au 29 octobre de la même année. Ce rare et singulier manuscrit, peu intéressant par sa matière, puisqu'il ne traite que de la dépense journalière faite pendant ces six mois, est néanmoins fort curieux, tant par sa fabrique que par les noms de quelques seigneurs et grands officiers de cette cour; après avoir appartenu à plusieurs particuliers, il passa dans la bibliothèque de Jean Gaston, grand-duc de Toscane, qui l'avoit reçu en présent de Camille Visconti. Pour en donner connoissance au public, Antonio Cocchi, natif de Mugello, médecin de profession, en fit, à la demande de Pompeo Neri, une description intitulée *Lettera critica sopra un manoscritto in cera*, contenant ce journal presqu'entier, accompagné de ses observations tant critiques que médicinales, et imprimé *in Firenze, nella stamparia all'insegna d'Apollo*, 1746, petit in-4°. Ce sont onze feuilles de gros caractère et de fort petites pages, dont la dernière, imprimée en hauteur, est une copie figurée de la disposition des comptes que renferme ce journal singulier.

† SAINT-LAMBERT (Jean-François), membre de l'académie française, et ensuite de l'institut national, né à Nanci le 16 décembre 1717, acquit de bonne heure la réputation d'un poète distingué et d'un littérateur aimable. Elevé par les jésuites au collége de Pont-à-Mousson, il fut toujours pour eux un disciple reconnoissant, et leur adressa long-temps après ces jolis vers:

Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables:
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire;
Aux charmes touchans du Bréviaire,
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire.

Dans sa jeunesse, Saint-Lambert entra dans le corps des gardes lorraines, et suivit la carrière militaire; mais il la quitta en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, pour s'attacher à la cour de Lunéville, formée par Stanislas, roi de Pologne, qui avoit rassemblé des femmes aimables et spirituelles, et les hommes de lettres les plus distingués. Madame du Châtelet brilloit par son esprit; Saint-Lambert s'attacha à elle, et en fut aimé. Lié avec Voltaire, il le flatta, et en obtint à son tour des éloges; mais on a regardé avec raison comme une sorte de blasphême littéraire, de la part de Saint-Lambert, d'avoir élevé ce dernier au-dessus de Corneille et de Racine, dans ce vers exagéré:

Vainqueur des deux rivaux qui partagent la scène.

La révolution française respecta les jours de Saint-Lambert, et ils n'ont fini que le 9 février 1803, chez madame d'Houdetot, son amie, qui lui prodigua dans ses dernières années les attentions les plus assidues et les plus généreuses, quoique Saint-Lambert, tombé dans une sorte d'enfance, ne cessât de se plaindre d'elle. Lorsqu'on apprit à madame d'Houdetot qu'il venoit d'expirer: « Hélas! s'écria-t-elle, j'ai perdu l'ami de ma vie; mais depuis long-temps je ne puis regretter que les soins que je lui rendois. » Les ouvrages de Saint-Lambert sont, I. *Essai sur le luxe*, 1764, in-8°.

II. *Le Matin et le Soir*, poëme, 1769, in-8° : il offre autant de fraîcheur que de graces. III. *Les Saisons*, poëme qui parut en 1769; il a obtenu un grand nombre d'éditions. C'est l'ouvrage le plus remarquable de l'auteur : les vers en sont quelquefois un peu froids, mais toujours élégans et corrects : on y trouve une teinte de monotonie dans les épisodes ; mais les tableaux en sont bien coloriés, et plusieurs détails intéressent le lecteur. Voltaire a comparé ce poëme à celui de Thompson, et a accordé la préférence à celui de Saint-Lambert. Ce dernier s'est comparé lui-même au poëte anglais d'une manière trop précise pour ne pas la rapporter : « Thompson, dit-il, n'étoit pas obligé de ramener souvent son lecteur au but moral que je me suis proposé. Il chantoit la nature chez un peuple qui la connoît et qui l'aime, et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Thompson parle à des amans de leurs maîtresses ; il est sûr de leur plaire ; je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait ; Thompson veut qu'on admire la nature, et je voudrois la faire aimer. » Son poëme est souvent suivi de plusieurs contes en prose, intitulés, IV. *Zimeo*, *l'Abénakï*, *Sara*. Ceux-ci respirent une sensibilité douce. On a publié en 1795, in-4°, une édition superbe du poëme des *Saisons*. V. *Fables orientales*, 1772, in-12. Un grand nombre sont originales ; d'autres offrent un extrait concis et bien fait de ce qui se trouve de plus agréable dans la Bibliothèque de d'Herbelot. Thomas en faisoit le plus grand cas ; en effet, la morale en est pure, les expressions fines, le ton asiatique, quoique très-naturel, les images douces, quoique brillantes. VI. *Discours de réception à l'académie française*, in-4°. L'auteur y fut reçu en 1770, après la publication du poëme des *Saisons*. VII. *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*, in-8°. L'auteur passa un grand nombre d'années de sa vie à méditer cet ouvrage, achevé en 1789 ; mais resté long-temps imprimé, il n'a pas obtenu tout le succès qu'il mérite. On y trouve parmi les principes d'honneur et d'équité qui animèrent l'auteur, et que sa conduite privée ne démentit jamais, des propositions hasardées, des paradoxes, et un esprit de philosophisme qui s'écarte souvent de ces mêmes principes. VIII. *Mémoires de la vie de Mylord Bolimbrocke* : ils sont piquans et variés. L'auteur y a très-bien peint les divers littérateurs et politiques anglais sous le règne de la reine Anne. IX. Plusieurs *articles* dans l'Encyclopédie, parmi lesquels on doit distinguer ceux intitulés *Génie*, *Luxe* et *Législateurs*, X. Un grand nombre de *Pièces fugitives* répandues dans l'Almanach des Muses et les journaux. L'une des dernières ayant pour titre. Les *Consolations de la vieillesse*, est encore pleine d'images gracieuses, et fait oublier le grand âge de l'auteur. « Saint-Lambert, a dit Gaillard, sans rien mépriser, sans rien rechercher, sans rien affecter, fut à-la-fois homme de cabinet et homme du monde. Placé au centre de la meilleure compagnie, il avoit senti tout ce qu'elle a de charmes ; il avoit pris ce qu'elle a de bon, et se l'étoit rendu propre. Il soutenoit dans le monde la dignité des lettres par celle de son caractère, de ses mœurs, de ses manières ; et il fournissoit aux

gens de lettres un modèle de ce que l'usage du monde peut ajouter à leur mérite. »

SAINT-LARRY. *V.* BELLEGARDE.

SAINT LAZARE. *V.* MALINORE.

SAINT-LÉGER. *V.* MERCIER de.

SAINT-LUC. *Voyez* ESPINAY, TOUSSAINT, n° I, *et* SAN-LUCANO.

† I. SAINT-MARC (Charles-Hugues LE FEBVRE, né à Paris en 1698, fut tenu sur les fonts de baptême par le marquis de Lyonne, dont son père étoit secrétaire. Sa famille, originaire de Picardie, avoit possédé la terre de Saint-Marc près de Moreuil, dont il a toujours conservé le nom. Ses parens l'avoient d'abord destiné à la profession des armes : il servit, pendant quelque temps dans le régiment d'Aunis; mais en 1718 il prit le petit-collet, et s'attacha particulièrement à l'histoire ecclésiastique du siècle dernier. Les matériaux qu'il ramassa lui donnèrent lieu de débuter, dans la littérature, par le *Supplément* au Nécrologe de Port-Royal, qui parut en 1735. Il travailla encore à l'Histoire de Pavillon, évêque d'Aleth. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, et vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondoit sa fortune, il fit successivement plusieurs éducations distinguées; et tous ses élèves restèrent ses amis : enfin, rendu à lui-même, il se fit diverses occupations conformes à son goût. La première édition des Mémoires du marquis de Feuquières, en 1734; la dernière édition de l'Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoyras, en 1749; la nouvelle édition des OEuvres de Despréaux; la lettre sur la tragédie de Mahomet II, en 1739; la Vie de Philippe Hecquet, célèbre médecin; les éditions d'Étienne Pavillon, de Chaulieu, de Chapelle et de Bachaumont, de Malherbe, de Saint-Pavin et de Charleval, de Lalane et de Montplaisir, sont des fruits de sa vie littéraire. On lui reproche d'avoir chargé ces éditions de beaucoup de pièces et de remarques inutiles. Les 17ᵉ et 18ᵉ tomes du Pour et Contre, et partie du 19ᵉ sont encore de lui, et n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévost; enfin il entreprit l'*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*, dont le premier volume parut en 1761, in-8°, et qu'il a continué jusqu'au 6ᵉ, qui parut en 1770, après la mort de l'auteur. On promettoit la continuation, réduite à 3 vol., dont le dernier devoit comprendre la table générale. Saint-Marc aimoit la poésie française, et l'avoit même cultivée. C'est de lui qu'est le *Pouvoir de l'Amour*, ballet en 3 actes avec un *Prologue*, qu'il fit jouer en 1735. Il mourut à Paris le 20 novembre 1769. *Voyez* son *Eloge* historique à la tête du 6ᵉ volume de l'Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie. Cette Histoire, très-savante, et qui suppose de grandes recherches, est d'une lecture un peu fatigante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au grand nombre des colonnes dont elle est chargée. Le style en est d'ailleurs un peu pesant et sans coloris.

II. SAINT-MARC. (*Voy.* SAN-MARCO.

SAINT-MARCELLIN. *Voyez* DEAGEANT.

SAINT-MARD. *Voyez* REMOND DE SAINT-MARD.

I. SAINT-MARTIN. *Voyez* CHAISE, n° I.

II. SAINT-MARTIN (l'abbé de). *Voyez* Porée. n° II.

III. SAINT-MARTIN de Bologne. *Voyez* Primatice.

IV. SAINT-MARTIN. *Voyez* San-Martino.

V. SAINT-MARTIN (Mad. de) a publié la *Reine de Lusitanie*, roman assez insipide, mais qui offre une allusion à plusieurs événemens du siècle de Louis XIV. On ignore l'année de la mort de l'auteur.

*VI. SAINT-MARTIN (Joseph de), savant jurisconsulte de Bordeaux sa patrie, où il est mort en 1780, avoit une profonde connoissance du droit romain qu'il professa long-temps avec distinction dans cette ville. Il avoit composé, à l'usage des étudians à l'université, un *Cours* élémentaire de jurisprudence conçu avec méthode et écrit avec clarté. Il est intitulé *Scholastico forenses Justiniani Institutiones*, Bordeaux, 1771, in-4°. Il a laissé plusieurs *Mémoires* sur des questions majeures, et dans le Lapeyrère de 1749, dont il a été l'éditeur.

†VII. SAINT-MARTIN (Louis-Claude), né à Amboise le 18 janvier 1743, d'une famille distinguée par ses services militaires, obtint une lieutenance dans le régiment de Foix. Son caractère tranquille, son amour pour la solitude, son recueillement presque continuel ne pouvoient s'accorder avec l'activité des camps et le tumulte des armes; aussi, après cinq ou six ans de service, il demanda et obtint sa retraite. A cette époque il réunissoit à la connoissance des langues anciennes celle des principaux idiomes de l'Europe, et il en profita pour voyager en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en Italie. Livré tout entier aux idées métaphysiques, il resta trois ans à Lyon, où il vécut solitaire, presqu'inconnu, gardant le silence et ne le rompant qu'avec un très-petit nombre d'amis. Il se retira ensuite à Paris, où sa vie paisible et obscure le mit à l'abri des fureurs de la révolution. Elle le trouva impassible; sans crainte, comme sans enthousiasme, n'approuvant ni ne blâmant rien avec excès; son ame, repliée sur elle-même, ne parut jamais oublier un moment les idées philosophiques qui lui étoient chères. Une grande douceur, l'exercice de la bienfaisance, une simplicité de mœurs extraordinaire, des connoissances variées, le goût de la musique et des autres arts, le don d'intéresser sans paroître y prétendre, lui acquirent des amis et même des admirateurs. Il est mort à Aunai, dans la maison du sénateur Le Noir-la-Roche, à l'âge de près de 60 ans. Saint-Martin doit sa réputation au livre intitulé *des Erreurs et de la vérité*, ou *les hommes rappelés au principe universel de la science*. Quelle est cette science? Elle est inconnue, incompréhensible pour des lecteurs vulgaires; mais ses disciples appelés *Martinistes*, du nom de leur maître, l'entendent sans doute, puisqu'ils la révèrent. Tout au moins, l'auteur pourra passer pour le Lycophron de la métaphysique. Les profanes ont cherché à donner diverses explications de ce livre qui parut en 1775, in-8°; et il en est même qui ont prétendu qu'il traitoit de la constitution et de l'extinction des jésuites, et que par le mot cause universelle, il falloit entendre leur père général. On a

imprimé à Londres, en anglais, un ouvrage en 2 vol. comme une suite de celui de Saint-Martin; mais ce dernier n'y a eu aucune part; et cette prétendue suite, dit-on, n'a aucun rapport avec la base du système et les opinions de l'auteur. Saint-Martin a encore publié, I. Un volume in-8°, sous le titre de *Tableau de l'ordre naturel*. Comme il étoit un peu moins obscur que le précédent, il a obtenu moins de succès; car les énigmes sont toujours recherchées par un grand nombre de lecteurs. II. *De l'Esprit des choses*. III. *Ministère de l'Homme-Esprit*. IV. *Eclair sur l'association humaine;* dans cet écrit, l'auteur, se plaçant hors de la nature, cherche les fondemens du pacte social dans le régime théocratique, et les communications entre Dieu et l'homme. V. *Le Livre Rouge*. VI. *Ecce Homo*. VII. *L'Homme de Désir*. VIII. *Le Cimetière d'Amboise*. IX. *Le Crocodile* ou *la Guerre du bien et du mal arrivée sous le règne de Louis XV;* poème epico-magique en 102 chants, dans lequel il y a de longs voyages sans accidens qui soient mortels; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs; des grandes batailles sans une goutte de sang répandu; quelques instructions sur le bonnet de docteur, par un amateur de choses cachées, 1799, in-8°. Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de l'obscurité; vainement en connoît-on la clef, et sait-on que madame *Jof* est la Foi; *Sedir* le Désir, *Ourdeck* le Feu: il ne reste pas moins inintelligible. X. L'auteur a encore traduit de l'allemand en français les *Principes*, l'*Aurore Naissante* et autres ouvrages de Bœhm. C'est ainsi que M. Tourlet interprète les idées générales de Saint-Martin. « Son système, dit-il, a pour but d'expliquer tout par l'homme. L'homme, selon lui, est la clef de toute énigme et l'image de toute vérité: prenant ensuite à la lettre le fameux oracle de Delphes, *nosce te ipsum*, il soutient que pour ne pas se méprendre sur l'existence et sur l'harmonie de tous les êtres composant l'univers, il suffit à l'homme de se bien connoître lui-même; parce que le corps de l'homme a un rapport nécessaire avec tout ce qui est visible, et que son esprit est le type de tout ce qui est invisible. Que l'homme étudie donc et ses facultés physiques dépendantes de l'organisation de son corps, et ses facultés intellectuelles dont l'exercice est souvent influencé par les sens ou par les sujets extérieurs, et ses facultés morales ou sa conscience qui suppose en lui une volonté libre: c'est dans cette étude qu'il doit rechercher la vérité, et il trouvera en lui-même tous les moyens nécessaires pour y arriver. Voilà ce que Saint-Martin appelle la *Revélation naturelle*. Par exemple, la plus légère attention suffit, dit-il, pour nous apprendre que nous ne communiquons, et que nous ne formons même aucune idée, qu'elle ne soit précédée d'un tableau ou d'une image engendrée par notre intelligence; c'est ainsi que nous créons le plan d'un édifice et d'un ouvrage quelconque. Notre faculté créatrice est vaste, active, inépuisable; mais en l'examinant de près, nous voyons qu'elle n'est pas secondaire, temporelle, dépendante; c'est-à-dire, qu'elle doit son origine à une faculté créatrice supérieure, indépendante, universelle, dont la nôtre n'est qu'une foible copie. L'homme est donc un *Type* qui doit avoir son prototype; c'est une

effigie, une monnoie qui suppose une matrice ; et le créateur, ne pouvant puiser que dans son propre fonds, a dû se peindre dans ses œuvres, et retracer en nous son image et sa ressemblance, base essentielle de toute réalité. Malgré le rapport ou la tendance que nous conservons vers ce centre commun, nous avons pu, en vertu de notre libre arbitre, nous en approcher ou nous en éloigner. La loi intellectuelle nous ramène constamment à notre première origine, et tend à conserver en nous l'empreinte de l'image primitive ; mais notre volonté peut refuser d'obéir à cette loi ; et alors la chaîne naturelle étant interrompue, notre type ne se rapporte plus à son modèle, il n'en dépend plus et la place sous l'influence des êtres corporels qui ne doivent servir qu'à exercer nos facultés créatrices, et par lesquels nous devions naturellement remonter à la source de tout bien et de toute jouissance. Cette disposition vicieuse, une fois contractée par notre faute, peut, comme les autres impressions organiques, se transmettre par la voie de la génération : ainsi nous hériterons des vices de nos parens. Mais la vertu, mais l'étude et la bonne volonté pourront toujours diminuer ou détruire ces affections dépravées, et corriger en nous ces altérations faites à l'image vivante de la divinité ; nous pourrons, en un mot, nous régénérer et seconder ainsi les vues réparatrices de l'homme Dieu. » Telle est à-peu-près la marche que M. de Saint-Martin suit dans son système. Il ne voit point tout en Dieu comme Mallebranche, au contraire Dieu voit tout en l'homme qui est son image, et l'homme actuel ne connoît Dieu qu'en réformant sa propre image dégradée. Les philosophes anciens veulent que l'homme devienne Dieu en s'identifiant avec lui par la pensée : « Celui qui connoît Dieu, disent-ils, devient Dieu lui-même. Saint-Martin soutient seulement que l'homme vertueux redevient l'image de Dieu : ce qui rétablit la communication entre Dieu et l'homme, et ce qui suffit pour le bonheur de ce dernier. » Saint-Martin se plaisoit à lire Rabelais pour son amusement, et Burlamaqui pour son instruction. Il dit qu'il avoit puisé dans cet auteur, dès sa jeunesse, le goût de la méditation qu'il conserva toujours. La meilleure de ses maximes, ou du moins la plus claire, étoit celle-ci : « Il est bon de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on sait quelque chose ; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable ; sur toutes les vertus, pour ne pas penser qu'on les possède. »

SAINT-MAURIS. *Voy.* Hozier, n° II.

SAINT-MAYOLLE (madame de) ; morte au milieu du 8e siècle, a *traduit* de l'italien en français l'ouvrage intitulé : *La République de Naples*.

SAINT-MESGRIN (Paul Stuert de) l'un des mignons de Henri III. S'étant vanté d'être dans les bonnes graces de la duchesse de Guise, le duc, son époux, le fit assassiner à coups de pistolet comme il sortoit du Louvre, le 21 juillet 1578.

SAINT-MICHEL. *Voyez* San-Micheli.

SAINT-NECTAIRE, Senectaire *ou* Senneterre (Magdeleine de) veuve de Gui de Saint-Exuperi, seigneur de Miremont

en Limousin, s'est rendue recommandable dans l'histoire des guerres des protestans dont elle avoit embrassé les opinions, et dont elle défendit la cause les armes à la main. Cette dame avoit toujours auprès d'elle soixante gentilshommes en bon équipage, avec lesquels elle couroit jusque dans la basse Auvergne. Vers l'an 1575, sous le règne de Henri III, Montal, lieutenant-de-roi dans cette province, irrité de ce que cette vaillante femme avoit défait deux de ses compagnies, alla avec 1500 hommes de pied et 200 chevaux assiéger le château de Miremont. Cette amazone voyant cinquante cavaliers qui venoient faire le dégât jusques aux portes de son château, fit une sortie, et les tailla en pièces; mais au retour elle trouva l'entrée de son château saisie par les ennemis. Aussitôt elle court à Turenne, et amène quatre compagnies d'arquebusiers à cheval. Montal se poste entre deux montagnes pour leur fermer le passage; mais il y reçoit un coup mortel. Sa troupe, découragée par la blessure de son chef, décampa le soir même et l'emporta dans un château proche de là, où il mourut quatre jours après. On ne sait en quel temps cette héroïne finit ses jours. Une de ses nièces (Magdeleine), dame d'honneur de la comtesse de Soissons, morte vers 1646, laissa un roman de chevalerie, imprimé l'année de sa mort, en 4 vol. in-8°, sous le titre d'*Orésie*.

† SAINT-NON (Jean-Claude-Richard de), conseiller-clerc au parlement de Paris, mort en cette ville le 25 novembre 1791, à l'âge de 64 ans, a donné au théâtre *Julie* ou *le bon Père*, comédie en 3 actes et en prose, et a publié un *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en 5 volumes in-fol. qui renferment 417 planches. Cet ouvrage, publié en 1781, fit recevoir l'auteur à l'académie de peinture et de sculpture. Pour qu'il soit complet, il faut que le second volume renferme l'estampe des *Phallums*, et que la seconde partie du tom. IV ait les 14 planches des médailles des anciennes villes de Sicile.

SAINT-OLON. *Voy.* PIDOU.

* SAINT-OURS, peintre, correspondant de la 4e classe de l'institut de France, mort à Genève en 1809, à l'âge de 57 ans, n'eût pour maître jusqu'à 16 ans que son père, excellent dessinateur. A cette époque il fut envoyé à Paris, où il entra dans l'école de Vien. Ses progrès furent rapides. En 1772 il remporta la première médaille à l'académie, et en 1780 le grand prix de peinture. Le sujet de ce tableau étoit l'*Enlèvement des Sabines*, sujet souvent traité par les plus grands maîtres. Il profita, pendant son séjour, à Rome des beautés qu'offre cette ancienne patrie des arts, et donna successivement plusieurs ouvrages dont le principal est un tableau représentant le *Combat de lutte aux jeux olympiques*, remarquable par la richesse de la composition et par le mérite de l'exécution. En 1792 il vint se fixer dans sa patrie, où il s'occupa de plusieurs belles compositions historiques et de très-beaux portraits. Le principal de ses ouvrages de ce temps est un *Tremblement de terre*, scène dans laquelle l'auteur déploya les ressources d'une imagination féconde et d'un pinceau plein de vigueur et d'expression.

† SAINT-PAVIN (Denis San-

guin de), né à Paris, d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands, embrassa l'état ecclésiastique, et n'eut point d'autre passion que celle des belles-lettres et de la poésie. Ses talens auroient pu lui procurer les plus hautes dignités de l'église; mais il sacrifia son ambition à ses plaisirs. L'abbaye de Livri à laquelle il fut nommé fut pour lui une retraite voluptueuse, où, loin des courtisans et des grands seigneurs, il faisoit ce qu'il vouloit et disoit ce qu'il pensoit. Il parloit de la religion avec beaucoup de liberté; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

Saint-Sorlin janséniste, et Saint-Pavin bigot.

Saint-Pavin lui répondit par un sonnet qui finissoit ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eut jamais parlé de lui.

Despréaux s'en vengea par cette épigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Saint-Pavin ne fut pas ferme dans ses principes. Adrien de Valois dit qu'il se convertit au bruit d'une voix effrayante qu'il avoit cru entendre à la mort du poète Théophile, son maître. Mais il vécut encore long-temps dans l'irréligion après l'époque qu'on assigne à ce prétendu avertissement. Dans sa vieillesse il changea d'opinion et mourut comme un chrétien en 1670. Fieubet, maître des requêtes, décora son tombeau de cette épitaphe :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin;
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être?
Pleure ton sort, pleure le sien.
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.

Voici comme Saint-Pavin se peint lui-même :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair,
Fait en pointe comme un clocher.
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.
. . . .

Je hais toutes sortes d'affaires;
Je ne me fais point de chimères;
Je ne suis point homme borné;
Mon esprit n'est pas mal tourné :
Je l'ai vif dans les reparties,
Et plus piquant que les orties.
Je ne laisse pas, en effet,
D'être complaisant et coquet.
Je suis tantôt gueux, tantôt riche
Je ne suis libéral ni chiche;
Je ne suis ni fâcheux, ni doux,
Sage, ni du nombre des foux.

La coutume, à qui l'on défère
Comme l'enfant fait à sa mère,
Ne peut, toute forte qu'elle est,
M'entraîner qu'à ce qui me plaît :
Le repos et la liberté
Sont le seul bien que j'ai goûté.

Le jeu, l'amour, la bonne chère
Ont pour moi certain caractère
Par qui tous mes sens sont charmés;
Je les ai toujours bien aimés.
Pour me divertir, je compose
Tantôt en vers, tantôt en prose;
Et quelquefois assez heureux,
Je réussis en tous les deux.

Nous avons de Saint-Pavin plusieurs *Pièces de poésie*, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des *sonnets*, des *épîtres*, des *épigrammes*, des *rondeaux*. On y trouve de l'esprit et de la gaieté. Mais ce n'est ni l'imagination douce et brillante de Chaulieu, ni cette fleur de

poésie que respirent les aimables productions des Voltaire et des Gresset. Celles-ci sont les filles des Graces et d'Apollon, et les autres ne le sont que du plaisir et de la débauche. Parmi les épigrammes de Saint-Pavin, on distingue celle-ci :

Thyrsis fait cent vers en une heure;
Je vais moins vite et n'ai pas tort:
Les siens mourront avant qu'il meure,
Les miens vivront après ma mort.

Ce madrigal a de la grace :

Iris tremble que dans ce jour
L'hymen, plus puissant que l'amour,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre :
Elle a négligé mes avis;
Si la belle les eût suivis,
Elle n'auroit plus rien à craindre.

SAINT-PHAL *ou* SAINT-FAL. *Voyez* GUISE, n° II.

SAINT-PHALIER (Françoise-Thérèse AUMÈLE de), épouse d'Alibard, donna au théâtre italien *la Rivale confidente*, comédie en trois actes, jouée en 1752. On lui doit encore un *recueil* de poésies, in-12, et deux romans intitulés *le Porte-feuille rendu*, et *les Caprices du sort* ou *Histoire d'Emilie*. Elle est morte à Paris en 1757.

SAINT-PHILIPPE (le marquis de). *Voy.* BACCALAR.

I. SAINT-PIERRE (Eustache de), en son temps le plus notable bourgeois de Calais, se signala par sa générosité héroïque, lorsque cette ville fut assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne vouloit point les recevoir à composition, à moins qu'on ne lui en livrât six des principaux pour en faire ce qu'il lui plairoit. Comme leur conseil ne savoit que résoudre, et qu'ainsi toute la ville demeuroit exposée à la vengeance du vainqueur, Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple, il s'en trouva aussitôt d'autres qui remplirent le nombre, et s'en allèrent, la corde au cou et nus en chemise, porter les clefs à Edouard. Ce prince vouloit absolument les faire mourir : il avoit déjà fait mander le bourreau pour l'exécution; et il fallut toute la force des larmes et des prières de la reine son épouse pour les soustraire à son ressentiment. Du Belloy a tiré de ce sujet sa tragédie intitulée *le Siége de Calais*. « Nos historiens (dit Voltaire, qui affoiblit nous ne savons pourquoi une si belle action), s'extasient sur la grandeur d'ame des six habitans qui se dévouèrent à la mort. Mais au fond, ils devoient bien se douter que si Edouard III vouloit qu'ils eussent la corde au cou, ce n'étoit pas pour la faire serrer. Il les traita très-humainement, et leur fit présent à chacun de six écus d'or qu'on appeloit *Nobles à la Rose*. S'il avoit voulu faire pendre quelqu'un, il auroit été en droit peut-être de se venger ainsi de Geoffroy de Charni, qui, après la prise de Calais, tenta de corrompre le gouverneur anglais, par l'offre de 20000 écus, et qui fut pris en se présentant aux portes avec le chevalier Eustache de Ribaumont, lequel en se défendant porta le roi Edouard par terre. Ce prince donna un festin le même jour à l'un et à l'autre, et fit présent à Ribaumont d'une couronne de perles, qu'il lui posa lui-même sur la tête. Il est donc injuste d'imaginer qu'il eut jamais l'intention de faire pendre six citoyens qui avoient combattu vaillamment pour leur patrie... » Mais le récit que nous

avons fait de l'action héroïque de Saint-Pierre, d'après les meilleurs historiens, réfute ces réflexions de Voltaire. Edouard, revenu à lui-même, a pu être généreux envers ceux qu'il vouloit faire périr; mais son premier mouvement pouvoit leur être funeste; et c'étoit beaucoup de s'exposer volontairement à la colère du vainqueur. Les belles actions sont assez rares dans l'histoire, pour qu'on ne doive pas atténuer celles qui s'y trouvent consacrées. Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance et le pensionnaire d'Edouard; et cette faveur, qu'il eût peut-être dû refuser, a été une tache à sa mémoire. (Art de vérifier les dates, p. 554, deuxième colonne.)

† II. SAINT-PIERRE (Charles-Irénée Castel de), né au château de Saint-Pierre-Eglise en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurèrent la place de premier aumônier de Madame et l'abbaye de Sainte-Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695 il avoit eu une place à l'académie française. Le cardinal de Polignac, instruit de ses lumières sur la politique, l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut unanimement exclu de l'académie française, pour avoir préféré, dans sa *Polysinodie*, l'établissement des conseils faits par le régent, à la manière de gouverner de Louis XIV. Il avoit mis à la tête de son livre ce passage de Salomon: *Ubi multa consilia salus*. Il avoit raison à certains égards; mais il fut obligé de convenir lui-même qu'il étoit également nécessaire que quelque homme éclairé préparât les questions soumises aux conseils, et que l'autorité se décidât lorsque les affaires étoient pressées, ou que les affaires avoient été mûrement discutées. Quoi qu'il en soit, le cardinal de Polignac fit une brigue pour son exclusion, et il n'y eut que Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée le 29 avril 1743. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, son confrère, empêcha qu'on ne prononçât à sa mort son éloge à l'académie. L'abbé de Saint-Pierre étoit véritablement philosophe; il ne cessa de vivre bien avec ceux même qui l'avoient exclu. Ses mœurs étoient décentes, quoique ses idées sur le célibat ecclésiastique ne lui en aient pas toujours fait respecter les lois. Sa probité étoit d'une exactitude rigoureuse. Il établit divers orphelins, auxquels il donna des métiers. Il est faux qu'il les destinât de préférence à celui de perruquier, « parce que les têtes à perruques ne manqueront jamais. » Il comptoit beaucoup plus sur les arts de première nécessité, tels que ceux de boulanger, de tailleur, de cordonnier. La devise de l'homme vertueux est renfermée dans ces deux mots, *Donner* et *Pardonner*; c'étoit celle de l'abbé de Saint-Pierre. On ne doit pas oublier qu'il créa le mot *bienfaisance*, dont il connut toute sa vie l'application et l'étendue. Outre ses connoissances politiques, qui étoient fort étendues, il avoit dans la mémoire beaucoup de faits et d'anecdotes, les contoit bien, quoique très-simplement, et sur-tout avec la plus exacte vérité; car il se seroit fait un scrupule d'en altérer la moindre circonstance, même pour y ajouter plus d'agrément ou d'intérêt. « On n'est pas, disoit-il, obligé d'amuser; mais on l'est de ne tromper personne. »

Entendant un jour une femme aimable s'exprimer avec beaucoup de grace sur un sujet frivole : Quel dommage, dit-il, qu'elle n'écrive pas ce que je pense! » Pour le trouver agréable, il falloit le mettre sur ce qu'il savoit. Une dame, qui ne le connoissoit que depuis peu, le trouva plus amusant qu'on ne l'avoit peint. Dans la première visite qu'il lui fit, elle fut enchantée de son esprit, et elle le remercia, en sortant, du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre. Le modeste philosophe lui répondit avec son ton et son air simple : Je suis un instrument dont vous avez bien joué. » Ses principaux ouvrages sont, I. *Projet de Paix universelle entre les potentats de l'Europe*, en trois vol. in-12 ; projet dont J. J. a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diete européenne, qu'il vouloit établir pour pacifier les différents, avoit été approuvée et rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avoit trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettoit cette fiction, pour mieux faire goûter son projet. Il a rapporté avec bonne foi la lettre par laquelle le cardinal de Fleury répondit à ses propositions : « Vous avez oublié, Monsieur, pour article préliminaire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires pour disposer le cœur et l'esprit des princes. » Malgré le peu de succès que l'abbé de Saint-Pierre espéroit de son zèle, il se croyoit obligé de proposer ses vues utiles, dussent-elles rester sans exécution. Quand on lui disoit, d'après Malherbe, « qu'il ne faut pas se mêler du gouvernail d'un vaisseau où l'on n'est que passager : —Oui, répondit-il, si l'on n'est point en état de donner des avis à un pilote mal-habile ; mais s'il conduit mal le vaisseau, il est sans doute permis aux pauvres passagers de lui dire qu'il va les noyer. *Laisser aller le monde comme il va*, est, ajoutoit-il, « la règle de ceux qui préfèrent leur bien-être à la chose publique ». Si on lui citoit ce mot d'un ancien : « Deux lois gouvernent le monde ; celle du plus fort, et celle du plus fin : Je n'ai, répondoit-il, que trop reconnu par l'expérience cette triste vérité; mais j'aurois beau vivre des siècles, je ne pourrois jamais m'y faire ; et je ne m'accoutumerai point à ne voir dans ce malheureux monde que des tyrans ou des esclaves, des trompeurs ou des dupes. » Aussi quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur sa diète européenne, il ne cessa, jusqu'à la mort, d'insister sur le bien qu'elle pourroit produire. Il n'étoit pas cependant despotique dans ses opinions. Il avouoit « qu'il y a bien peu de nos jugemens où il n'entre autant de nos préjugés qu'il y a de drogues dans la thériaque. C'est pour cela, disoit-il encore, qu'il ne faut presque jamais soutenir qu'on a raison, mais dire avec modestie : Je suis de cette opinion quant à présent. » L'intolérance, même à l'égard des fanatiques intolérans, lui paroissoit une fausse mesure. « Il ne faut point, disoit-il, faire mourir les charlatans, mais seulement les empêcher de vendre leurs drogues et de décrier celles des bons médecins. » II. *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins*. III. *Mémoire pour perfectionner la police contre le duel*. IV. *Mémoire sur les billets de l'Etat*. V. *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*, in-4°, ouvrage très-utile, qui contribua beaucoup à

délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire. Il écrivit et il agit en homme d'état sur cette matière. VI. *Mémoire sur les pauvres mendians*. VII. *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*, qui contient beaucoup d'idées bizarres. Il y propose un système d'orthographe, qu'il suivoit lui-même, et qui rend la lecture de ses ouvrages fatigante. VIII. *Réflexions critiques sur les travaux de l'académie française*. Cet écrit offre des vues utiles. IX. Une édition du *Testament* attribué au cardinal de Richelieu. X. Un très-grand nombre d'autres *Ecrits*. Le recueil de ses *Ouvrages* forme 18 vol. in-12, imprimés en Hollande en 1744. L'amour du genre humain les a dictés. On y trouve quelquefois de la vérité, de la raison, de la justesse, de la netteté, et plus souvent des idées singulières, des projets impraticables, des reflexions trop hardies, et des vérités triviales qu'il ne cesse de rebattre; mais au milieu de ces chimères, on voit le bon citoyen : aussi le cardinal Dubois disoit, « que c'étoient les rêves d'un homme de bien.» La plupart de nos livres ne lui paroissoient qu'une étoffe mesquine élégamment et légèrement brodée. « Dans les miens, ajoutoit-il, l'étoffe est bonne et solide, mais la broderie manque. » On n'a pas parlé dans ce catalogue du *Traité de l'Anéantissement futur du Mahométisme*, dans lequel il se trouve plusieurs traits que l'auteur semble vouloir faire rejaillir sur le catholicisme; ni des *Annales politiques de Louis XIV*, en deux vol. in-12 et in-8°, 1757, dans lequel l'auteur déprime ce monarque. L'abbé de Saint-Pierre a rassemblé dans cet ouvrage toutes les idées, bonnes ou mauvaises, qu'il avoit répandues dans ses autres écrits. Il vouloit rendre les ducs et pairs, les sermons, les académies, utiles à l'état, donner toutes les places par élection, diminuer les pensions, abréger les procès, anéantir le célibat ecclésiastique, etc. etc. Mais la plupart de ses réflexions sont écrites grossièrement, et ne répondent pas à la bonté de ses intentions. Il dit dans ce livre qu'on lui avoit imputé des Lettres qui parurent en 1737, contre les jansénistes, et qu'un religieux, homme d'esprit, mais d'un zèle outré, lui fit compliment sur la manière dont ces lettres violentes et satiriques étoient écrites. « Mon Père (lui répondit l'abbé de Saint-Pierre, à ce qu'il rapporte lui-même), j'aime sur toutes choses la paix, la tranquillité dans l'état et dans l'église ; ainsi je suis très-éloigné de l'opinion de celui qui a écrit ces lettres persécutantes et séditieuses. Je suis à la vérité de l'opinion de Molina sur la liberté, mais non pas moliniste ; c'est un terme de parti persécutant : or la bienfaisance ne permet jamais d'être d'aucun parti persécutant, elle ne vise au contraire qu'à l'union et à concorde. — Mais ; monsieur, dit le religieux fort étonné, vous ne vous souciez donc pas de sauver la vérité des artifices de l'erreur ? — Non, mon père, lui dis-je, quand pour soutenir la vérité on est forcé de perdre la charité bienfaisante envers ceux qui prennent l'erreur pour la vérité. La vérité ne se noie jamais ; on a beau la plonger, elle surnage toujours. L'homme qui ne la connoît pas aujourd'hui la connoîtra demain ; au lieu que la charité bienfaisante se perd toujours par les marques de mépris et de haine, et par les per-

sécutions mutuelles et injustes qu'inspire toujours l'esprit de parti persécutant, sur-tout à ceux qui se piquent de paroître fort zélés pour leur parti ». L'abbé de Saint-Pierre faisoit imprimer ses ouvrages à ses dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de profiter de ses réflexions, on de contribuer à la réussite de ses projets On a publié un bon extrait de ses différens écrits, sous le titre de *Rêves d'un homme de bien*, in-8°. *Voy* Castel, n°. VI.

* III. SAINT-PIERRE. *Voy.* Sampieri.

SAINT-POL. *Voyez* Chatillon, n°I.... François, n°. VI.... Luxembourg.... *et* Louis XI.

SAINT-PREUIL (François de Jussac d'Embleville, seigneur de), gouverneur d'Arras et maréchal-de-camp, seigneur plein de bravoure et de graces, fut favorisé par l'amour; il lia une intrigue avec une dame, auprès de laquelle il eut pour rival La Meilleraie, depuis maréchal de France, qui lui voua une haine éternelle. Saint-Preuil fut d'abord capitaine aux gardes. Ce fut lui qui fit prisonnier de guerre le duc de Montmorenci à la fameuse journée de Castelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu et les récompenses de la cour. Mais, aussi généreux que brave, il s'employa près du cardinal pour obtenir la grace de son prisonnier. Richelieu, choqué de sa témérité, jetant sur lui un regard menaçant. « Saint-Preuil, lui dit-il, si le roi vous rendoit justice à vous-même, vous auriez la tête où vous avez les pieds. » Il signala ensuite son courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Espagnols, et facilita en 1640 la prise d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année suivante étant allé en parti, il rencontra la garnison ennemie qui sortoit de Bapaume et alloit à Douai : il l'attaqua sans la connoître ; et le trompette du roi qui la conduisoit ne s'étant point fait annoncer, il la défit et la pilla ; mais quoiqu'il eût cessé de combattre dès qu'il l'eut reconnue, et qu'il eût fait rendre tout le butin qu'on avoit enlevé, cette infraction d'une capitulation servit de prétexte pour le faire arrêter. Il y avoit quelque temps que le maréchal de La Meilleraie cherchoit à aigrir les esprits contre lui. Dès qu'on fut maître de sa personne, on l'accusa de concussion, et on lui reprocha un grand nombre de violences, entre autres d'avoir enlevé une jolie meunière à son époux, qui se déclara son accusateur. Saint-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commissaires nommés par la cour lui firent son procès Pour se laver du reproche de concussion, il produisit une piece qui prouve combien le peuple avoit alors à souffrir de la rapacité des gens de guerre. La voici : « Brave et généreux Saint-Preuil, vivez d'industrie ; plumez la poule sans la faire crier ; faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs gouvernemens. Tranchez, coupez ; tout vous est permis. » A cette étrange lettre, qui lui avoit été adressée de la cour, il en joignit d'autres semblables de Louis XIII et du secrétaire d'état des Noyers, en réponse à ses représentations sur le peu de moyens qu'il avoit pour soutenir la magnificence que ses prédécesseurs, plus riches que lui, avoient étalée : ces pièces ne lui servirent de rien, parce que des ennemis implacables avoient juré

sa perte. Il eut beau se justifier sur l'affaire de Bapaume ; il eût beau prétendre que les fautes commises avant qu'il fût gouverneur d'Arras étoient censées pardonnées par les provisions de ce gouvernement, et faire voir qu'il avoit été autorisé dans les concussions dont on l'accusoit, il n'en fut pas moins décapité. Cette sentence fut exécutée à Amiens le 9 novembre 1641 ; il étoit dans sa quarantième année. *Voyez* le Journal du cardinal de Richelieu ; son Histoire, par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12 ; et l'Histoire de Louis XIII, par Le Vassor.

SAINT-QUENTIN (Mlle de), née à Paris au milieu du 17e siècle, reçut une éducation soignée de son père, qui exerçoit avec distinction la place d'avocat au parlement. Elle a publié un ouvrage curieux et assez rare, intitulé *Traité* sur la possibilité de l'immortalité corporelle.

SAINT-RÉAL. *Voyez* RÉAL.

*SAINT-RENÉ (Théodoric de), carme des Billettes, à Paris, a publié des *Remarques historiques* à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse, conservée en l'église de Saint-Jean-en-Grève, Paris, 1725, 2 vol. in-12. Ouvrage rempli d'une très-bonne critique.

*SAINT-ROMUALD. *Voyez* PIERRE no XXXV.

SAINT-SAIRE. *Voyez* BOULAINVILLERS.

SAINT-SEVERIN. *Voyez* SAN-SEVERINO.

†I. SAINT-SIMON (Louis DE ROUVROI, duc de), né à Paris le 16 juin 1675, essaya d'abord de l'art militaire, et fit ses premières armes en 1692. Ses talens étant plus décidés pour la diplomatie, il se tourna de ce côté. Il fut nommé en 1721 ambassadeur en Espagne, pour faire la demande de l'infante, future épouse de Louis XV. Le régent, qui l'aimoit et l'estimoit, le consulta sur les affaires les plus épineuses, il s'en trouva bien ; du moins lorsqu'il eut assez de force dans le caractère pour suivre ses conseils. Saint-Simon, naturellement porté à trouver les hommes méchans, croyant peu à la probité, ne se guérit pas de sa méfiance par le spectacle des bassesses, des trahisons, des jalousies dont il fut témoin à la cour du duc d'Orléans. Retiré dans ses terres, où il mourut dans un âge avancé, il y fit beaucoup de bien. Ce fut là qu'il composa ses *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la régence. Le caractère de l'auteur s'y montre à chaque page ; il peint presque toujours en noir, mais et appuie ses portraits de faits il d'anecdotes : il n'y a pas jusqu'à Fénélon qu'il n'accuse d'artifice. Son penchant pour le jansénisme et l'austérité de ses mœurs et de sa morale égalèrent quelquefois son pinceau ; mais, en général, il paroît aimer la vérité, et il la dit sans crainte. Son style est énergique, souvent incorrect, obscur, entortillé. Il n'étoit pas exempt lui-même de certains défauts qu'il reproche à quelques-uns de ses personnages. Il se montre jaloux des privilèges de la pairie et de la noblesse de sa race, jusqu'à la petitesse. Cette jaloutie l'accompagna même dans sa retraite. Ses mémoires existèrent long-temps en manuscrit. On en publia d'abord un abrégé tronqué et mutilé par les cen-

seurs, en 1788, en 3 vol. in-8°, auquel on ajouta l'année d'après un supplément un peu plus libre, en 4 vol. Enfin, en 1791, ils parurent à Strasbourg avec toute l'originalité et le piquant de l'auteur, en 13 vol. in-8°. Le titre est : *OEuvres complètes de Louis de Saint-Simon, duc et pair de France, chevalier des ordres du roi*, publiées par l'abbé Soulavie, l'aîné. Ce recueil intéressant renferme, I. *Les Mémoires d'état et militaires du règne de Louis XIV*. II. *Les Mémoires secrets de la régence de Philippe d'Orléans*. III. *L'Histoire des Hommes illustres des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, jusqu'à la mort de l'auteur. IV. *Mémoires relatifs au droit public de la France*. Cette édition est ornée de différentes pièces originales, qui servent à expliquer des choses confuses, à étendre des faits trop concis, à modifier des récits trop exagérés, à confirmer des anecdotes douteuses, ou à en rectifier d'autres mal présentées. Les *Mémoires* de Saint-Simon avoient besoin de ces correctifs : son esprit ombrageux lui a fait voir trop souvent des empoisonnemens dans des morts très-naturelles, et des motifs d'ambition et de cupidité dans des choses même honnêtes.

*.II. SAINT-SIMON (le marquis de), aide-de-camp du prince de Conti, mort en 1794, est auteur des ouvrages suivans : I. *Des Jacinthes ; de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in-4°. II. *Histoire de la guerre des Alpes*, au *Campagnes de 1744 ; 1770*. III. *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, etc. 1770, in-folio. IV. *Essai de traduction* littérale et énergique de l'*Homme*, d'Alex. Pope, Harlem, 1771, in-8°. V. *Temora*, poème épique, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8°. VI. *Pharsale* de Lucain, *pars libri* 11, Amstelodami, 1793, in-8°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

SAINT-SORLIN. *Voyez*. Marets, n° II.

SAINT-VALLIER. *V.* Poitiers (Diane de) *et* Cochet, n° I.

SAINT-VAST (Olivier de), jurisconsulte, né à Alençon le 30 décembre 1724, et mort en 1804, a publié un *Commentaire* sur les coutumes du Maine et d'Anjou, 4 vol. in-12, qui étoit estimé et recherché.

SAINT-VERAN. *Voy.* Montcalm.

† SAINT-VINCENT (Fauris de). *Voy.* Fauris.

SAINT-URBAIN (Ferdinand de), nommé aussi simplement Urbana, se distingua par son goût et sa correction dans le dessin. C'est le graveur moderne le plus célèbre pour les coins de médailles. Il mourut à Rome en 1720, après avoir recueilli une suite nombreuse d'estampes et de dessins estimés.

I. SAINT-YON (N**), jurisconsulte de Paris, a publié en 1610 le *Recueil* des édits et ordonnances sur les eaux et forêts.

* II. SAINT-YON (N.) passe pour être le principal auteur du *Chevalier à la Mode* et des *Bourgeoises à la Mode* de Dancourt. Il descendoit, dit-on, des fameux bouchers de ce nom, qui ont joué un si grand rôle dans les troubles du règne de Charles VI ;

mais il n'avoit pas hérité du caractère violent de ses ancêtres. C'étoit un homme doux et timide, qui vivoit en sage, sans ambition et sans intrigue. Avec un génie très-enjoué et très-comique, il connoissoit peu le théâtre, et n'entendoit pas bien la conduite d'une pièce. On en peut juger par la comédie des *Façons du Temps* qu'on lui attribue, et qui fut jouée à Paris avec quelque succès en 1685, imprimée depuis en Hollande sous le nom de *Palaprat*, et sous le titre des *Mœurs du Temps*. On peut supposer qu'un homme de ce caractère ayant présenté à Dancourt ses pièces du *Chevalier* et des *Bourgeoises à la Mode*, l'habile comédien en aura tiré parti, en les faisant représenter sous son nom. Saint-Yon osa cependant réclamer les *Bourgeoises à la Mode*, et s'en déclarer le père, mais en avouant avec beaucoup de politesse qu'il devoit le succès de cet ouvrage aux agrémens que Dancourt avoit su y répandre. Pourquoi ne revendiqua-t-il pas de même l'autre pièce ? Le dialogue de l'une et l'autre est du même ton, du même goût et de la même manière que celui des autres pièces reconnues pour être de Dancourt. Ce qui, dans le temps, confirma l'opinion que le *Chevalier à la Mode* n'étoit pas entièrement de Dancourt, ce fut la phrase équivoque du Mercure : « Cette comédie a été accommodée au théâtre par Dancourt. »

SAINT-YVES (Charles), habile oculiste, né en 1667 à la Viette près Rocroi, entra dans la maison de Saint-Lazare à Paris en 1686, et s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligèrent de quitter cette maison ; il se retira chez son frère, et eut bientôt une foule de malades. C'étoit un grand abatteur de cataractes, mais zélé partisan des anciens : dans le seul printemps de 1708 il en abattit 571. Ne pouvant suffire à traiter tous les malades, il choisit un jeune homme, Etienne Léofroi, pour le seconder et le suppléer dans ses opérations. L'adresse et la bonne conduite de cet élève gagnèrent son cœur ; il lui permit de porter son nom, le maria avec sa gouvernante, et le fit son légataire universel. Il mourut en 1736. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4°, Amsterdam, 1736, in-8°, est très-estimé. Le *Traité* fut attaqué par Mauchard, qui fit paroître dans le Mercure une *Lettre* critique de cet ouvrage, et une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALBINE. *V.* REMOND.

SAINTE-ALDEGONDE. *Voy.* MARNIX.

* SAINTE-AMARANTE (J. F. L. DEMIER, de), pleine de grace et d'amabilité, native de Saintes, domiciliée à Cercy, département de Seine et Oise, fut condamnée à mort le 29 prairial an 2 (17 juin 1794), comme conspiratrice et complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois, et conduite à l'échafaud en chemise rouge. Un scélérat, nommé Aunaud, que Mad. de Sainte-Amarante feignit de ne pas connoître lorsqu'elle fut emprisonnée, se vengea de ce dédain, en la faisant comprendre, avec ses deux enfans, sur la liste des prétendus assassins de Collot. Cette famille intéressante fut pleurée par tous les détenus, qui furent sur-tout attendris des transports des deux enfans, lorsqu'ils apprirent qu'ils étoient portés sur la même liste de mort que leur mère. « Ah ! ma-

man, lui disoient-ils, en la pressant dans leurs bras, nous allons mourir avec toi! » Le scélérat Fouquier-Tainville, témoin de de leur départ pour l'échafaud, fut indigné de la fermeté des deux femmes. « Voyez, dit-il, comme elles sont effrontées! il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, pour m'assurer si elles conserveront ce caractère, dussé-je me passer de dîner. »

† SAINTE-BEUVE (Jacques de) naquit à Paris en 1613. Après avoir fait ses études et achevé sa théologie, il soutint une expectative avec tant de succès, qu'en considération de cet exercice, la faculté lui accorda la dispense d'âge pour être bachelier. Il fit sa licence avec éclat, et fut reçu docteur en théologie de la faculté de Paris en 1638. Quelque temps après il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne, place qu'il perdit pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld. On lui défendit de prêcher en 1656, sous prétexte de jansénisme; mais en 1670, l'assemblée du clergé lui assigna 1000 livres de pension annuelle. Il vécut depuis fort retiré à Paris, occupé à décider les cas de conscience qu'on lui adressoit de toute part. Son frère Jérôme, appelé le prieur de SAINTE-BEUVE, recueillit après sa mort (arrivée le 15 décembre 1677), ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° et in-8°. Cette collection décèle beaucoup de sagesse, de savoir, de jugement et de droiture. Tout y est fondé sur l'Ecriture, la tradition et les pères. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un de la *Confirmation*, et l'autre de l'*Extrême-Onction*, qu'il fit imprimer en 1686, in-4°.

* I. SAINTE-CROIX (Guillaume-Emmanuel-Joseph-Guilhem DE CLERMONT-LODÈVE de), né à Mormoiron, près de Carpentras, dans le Comté Venaissin, le 6 janvier 1746, d'une famille noble; après avoir achevé ses études chez les jésuites de Grenoble, partit en 1761 pour les îles du Vent, repassa ensuite en France, et servit six ou sept ans dans le corps des Grenadiers de France; il ne le quitta que pour se livrer entièrement à son goût pour l'étude. La lecture réfléchie des principaux auteurs grecs et latins fut le fondement de cette vaste et solide érudition dont il fit un usage si heureux. L'histoire, dans toute son étendue et avec toutes ses branches, devint le domaine à la culture duquel il se consacra tout entier; il fut reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1777, et devint ensuite membre de l'institut pour la classe des langues anciennes et l'histoire. Les principaux ouvrages de Sainte-Croix, qui ont obtenu un égal succès en France et chez les nations les plus éclairées de l'Europe, sont, I. *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1775; 2e. édition, *ibid.* 1804, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage, couronné par l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1772, prouve dans l'auteur un jugement fin, une critique exercée, une connoissance approfondie de la chronologie et de la géographie, une éloquence dictée par la noblesse des sentimens et par l'élévation de l'ame. En paroissant ne considérer que les historiens d'Alexandre, Sainte-Croix devient véritablement l'historien lumineux et profond de l'une des plus brillantes époques des temps anciens, et de l'un des plus grands

hommes de tous les siècles. II. *l'Ezour-Vedam*, ou *ancien commentaire du Vedam ; contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens*, Yverdun, 1778, 2 vol. in-12. Sainte-Croix, en publiant *l'Ezour-Vedam*, et en mettant à la tête des observations préliminaires, s'étoit proposé de montrer combien étoit douteuse l'antiquité si vantée des dogmes religieux et des livres sacrés des Indiens. III. *De l'état et du sort des colonies des anciens peuples*, Philadelphie, 1779, 1 vol. in-8°. On y remarque quelques observations dignes d'attention, et plusieurs réflexions dont la révolution française n'a que trop prouvé la vérité. IV. *Observations sur le traité de paix conclu en 1763 entre la France et l'Angleterre*, Yverdun, 1782, 1 vol. in-12. V. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la religion secrète des anciens peuples*, ou *Recherches historiques sur les mystères du paganisme*, Paris, 1784, 1 vol. in-8°. Ce traité, dû à un concours proposé par l'académie des belles-lettres, fut traduit en allemand en 1790, et le traducteur a supprimé toutes les additions que l'auteur avoit désavouées. VI. *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*, Yverdun, 1782 ; 2°. édition, Paris, 1786, 2 vol. in-12. VII. *Des anciens Gouvernemens fédératifs, et de la législation de Crète*, Paris, 1798, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage est formé de la réunion de deux Mémoires que Sainte-Croix lut à l'académie des belles-lettres peu de temps avant la suppression de cette académie. Le premier et le plus important des deux a pour objet de prouver que la Grèce n'eut jamais de constitution fédérative avant la ligue des Achéens : le second fait connoître l'origine des Crétois, leur législation, et le rapport des institutions de Sparte avec celles de Crète ; l'un et l'autre sont accompagnés de divers éclaircissemens où l'auteur traite plusieurs points de critique et d'histoire avec sagesse et érudition. VIII. Des *Dissertations* en grand nombre insérées dans le Recueil de l'académie des belles-lettres, dans le Magasin encyclopédique, et beaucoup d'autres *ouvrages* qui attestent les vues profondes et la vaste érudition de cet écrivain, mort à Paris le 12 mars 1809, généralement estimé des savans.

II. SAINTE-CROIX. *Voyez* BRINVILLIERS, BASSANO *et* SANTACROCE.

SAINTE-FOI. *Voyez* JÉROME *et* SANTAFEDE.

* I. SAINTE-MARTHE, en latin *Sammarthanus*. C'est le nom d'une famille recommandable qui, depuis le 15e siècle jusqu'au commencement du 17e, n'a cessé d'être féconde en hommes distingués, particulièrement dans les lettres. Le premier Gaucher de SAINTE-MARTHE eut un fils nommé Charles, né en 1512, qui fut médecin de François II, et se fit remarquer par son éloquence. La reine Marguerite de Navarre et la duchesse de Vendôme l'honorèrent d'une estime particulière, et le comblèrent de bienfaits. Il leur donna un témoignage public de sa gratitude en prononçant, à l'époque de leur mort en 1650, leur *Oraison funèbre* ; celle de la reine est en latin, et celle de la duchesse de Vendôme en français. Charles de SAINTE-MARTHE s'est fait connoître par quelques *poésies* latines et françaises. Il mourut en 1555.

† II. SAINTE-MARTHE (Gaucher de), trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de Scévole de Ste.-Marthe, né en 1536, exerça des emplois considérables sous les règnes de Henri III et de Henri IV, qui l'honorèrent de leur estime, et fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne sous le duc de Montpensier. Il se signala par sa fidélité et son courage aux Etats de Blois en 1588, où Henri III l'avoit appelé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la ligue et le calvinisme par son éloquence, et il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidèle à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables tenue à Rouen. Après avoir passé presque sa vie dans les emplois publics et les épines des guerres civiles, il alla terminer tranquillement sa carrière à Louvain, où elle finit le 29 mars 1623. Le fameux Grandier prononça son Oraison funèbre, et le Parnasse français et latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui, I. des Eloges intitulés *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ patrumque memoriâ floruere Elogia*, Isenaci, 1622, in-8°. Colletet les traduisit assez platement en français, 1644, in-4°. II. Un grand nombre de *Poésies latines;* trois livres de la *Pædotrophie* ou *de la manière de nourrir et d'élever les enfans à la mamelle;* deux livres de *Poésies lyriques;* deux de *Sylves* et un d'*Elegies*, deux d'*Epigrammes;* des *Poésies sacrées.* III. Plusieurs *Pieces de vers français*, qui sont fort au-dessous des latines, qui eurent tous les suffrages; l'enthousiasme alla même si loin, qu'on osa dire qu'il avoit imité la majesté de Virgile dans sa *Pædotrophie;* la douceur de Tibulle et d'Ovide dans ses *Elégies;* la gravité de Stace dans ses *Sylves;* le piquant de Martial dans ses *Epigrammes;* et dans ses *Odes*, le génie d'Horace, et même celui de Pindare. Mais ces éloges sont outrés. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'auteur, sans avoir l'imagination de Virgile, avoit quelque chose de l'élégance et de la pureté de son style. Ses *OEuvres* furent recueillies en 1632 et 1633, in-4°. Son *Poëme* latin de la Pædotrophie fut imprimé séparément avec la *Traduction* française qu'en a donnée son petit-fils, Abel de Sainte-Marthe, 1698, in-8°. Ce dernier étoit garde de la bibliothèque du roi, et est mort en 1706.

III. SAINTE-MARTHE (Abel de), fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller d'état et garde de la bibliothèque de Fontainebleau, mort en 1652 à 82 ans, avoit un génie facile et heureux pour la poésie latine; il est cependant inférieur à son père. Ses poésies sont le *Laurier*, la *Loi Salique*, des *Elégies*, des *Odes*, des *Epigrammes*, des *Poésies sacrées*, des *Hymnes;* elles ont été imprimées in-4° avec celles de son père. Il est encore auteur de quelques autres *ouvrages* moins connus que ses vers. Il laissa un fils, nommé Abel comme lui. (*Voyez* la fin de l'article précédent.)

IV. SAINTE-MARTHE (Gaucher de, plus connu sous le nom de Scevole; et Louis de), frères jumeaux, fils de Gauch.

de Sainte-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressembloient parfaitement de corps et d'esprit; leur union fut un modèle pour les parens et pour les amis. Ils furent l'un et l'autre historiographes de France, et travaillèrent de concert à des *ouvrages* qui ont rendu leurs noms très-célèbres. Gaucher, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris le 7 septembre 1650, et Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut le 29 avril 1656. On leur fit une épitaphe commune, dans laquelle on dit :

In geminis unum, geminos agnovit in uno,
Ambos qui posuit doctus adire senes.

On a de ces deux illustres jumeaux, I. *Histoire généalogique de la Maison de France*, 1647, en 2 vol. in-fol. II. *Gallia christiana*, publiée par les fils de Scévole de Sainte-Marthe, en 1666, en 4 vol. in-fol. III. *Histoire généalogique de la Maison de Beauvau*, in-folio, etc. Ils avoient été mariés l'un et l'autre; mais Louis se sépara de sa femme, qui devint supérieure des religieuses de Notre-Dame de Poitiers, tandis que son époux entroit dans les ordres sacrés.

V. SAINTE-MARTHE (Claude de), fils de François de Sainte-Marthe, avocat au parlement de Paris, et petit-fils de Scévole de Sainte-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, né à Paris en 1620, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier au soulagement et à l'instruction des pauvres et des affligés. Il fut pendant longtemps directeur des religieuses de Port-Royal, emploi qu'il exerça avec beaucoup de zèle; mais la cour l'ayant arraché à cette solitude, il se retira à Courbeville en 1679, et y mourut le 11 octobre 1690. On a de lui, I. Une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Péréfixe, au sujet du formulaire. II. *Traités de piété*, en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de lettres* en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit et son caractère. IV. Un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles.

VI. SAINTE-MARTHE (Denis de), fils de François de Sainte-Marthe, seigneur de Chandoiseau, et général des bénédictins de la congrégation de St.-Maur, où il étoit entré en 1667, naquit à Paris en 1650, et y mourut le 30 mars 1725. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Traité de la Confession auriculaire*, Paris, 1685, in-8°, contre le ministre Daillé, où il a rassemblé tous les passages des anciens qui y ont rapport, ainsi que les faits remarquables qui la prouvent. II. *Réponse aux plaintes des protestans*, etc. III. *Entretiens touchant l'entreprise du prince d'Orange*, dédiés au roi Jacques II, et qui n'ont rien d'intéressant. IV. Quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé, où il y a de l'esprit, mais trop de vivacité. L'abbé de la Trappe y est peu ménagé Il eut le crédit de faire déposer l'auteur, qui étoit alors prieur de Saint-Julien de Tours; ou du moins sa déposition fut accordée à la prière des personnes puissantes attachées au réformateur de la Trappe. Les lettres du père de Sainte-Marthe roulent sur les études monastiques, et sur quelques points de la règle de saint Benoît. V. *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. *Histoire de saint Grégoire le Grand*, 1697, in-4°. Ces deux ouvrages sont savans et curieux. VII. Une

Edition des Œuvres de saint Grégoire, 1705, 4 vol. in-fol. Il avoit entrepris, à la prière de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, in-fol., et il en fit paroître 3 volumes avant sa mort. Il y en a douze à présent.

VII. SAINTE-MARTHE (Abel-Louis de), général des pères de l'oratoire, se démit de cet emploi en 1696, et mourut l'année suivante, à 77 ans, à Saint-Paul-aux-Bois près de Soissons. Il laissa divers *ouvrages* manuscrits de théologie et de littérature. Il étoit fils de Scévole de Sainte-Marthe, mort en 1650. Son frère aîné, Pierre Scévole de Sainte-Marthe, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller et de maître-d'hôtel. On a de lui, I. Un ouvrage, intitulé *Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12. II. *Traité historique des armes de France*, in-12, dans lequel il y a des recherches. III. *Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

* I. SAINTE-MAURE (Louis-Marie, comte de), premier écuyer du roi, maréchal-de-camp en 1740, mort le 14 septembre 1763, à 63 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Délassemens du cœur et de l'esprit*, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

II. SAINTE-MAURE. *Voyez* Montausier (duc de).

SAINTE-MESME (le marquis de). *Voyez* Hospital, n° IV.

SAINTE-PAGNIN. *Voy.* Santa Pagnino.

† SAINTE-PALAYE (Jean-Baptiste de La Curne de), de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Auxerre en 1697, se dévoua de bonne heure à des recherches savantes sur la langue française et sur les antiquités. Il fut secondé, dans ce pénible travail, par de La Curne, son frère. Ils étoient nés jumeaux, leur tendresse commença dès l'enfance, et ne finit qu'à la mort. Une même demeure, un même appartement, les mêmes sociétés les réunirent constamment. M. de La Curne mourut le premier, et M. de Sainte-Palaye ne cessa de pleurer un frère qui veilloit tendrement sur sa personne, sur ses besoins, sur sa santé, qui le débarrassoit de tous les soins domestiques, et qui étoit le dépositaire de tous ses sentimens, de toutes ses pensées, de tous ses plaisirs, de toutes ses peines. Ce vertueux et savant académicien mourut le premier mai 1781. A 80 ans il fit de très-jolis *vers* adressés à une dame qui lui avoit brodé une veste. La Harpe les rapporte dans le tome I de sa correspondance. On a de lui, I. *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1781, 3 v. in-12. Les mœurs et les usages des anciens chevaliers sont peints dans ce livre avec autant de vérité que d'intérêt. L'institution politique et militaire de la chevalerie fut formée dans des siècles de brigandage, de confusion et d'anarchie. « C'est dans ces temps orageux que des nobles oisifs et guerriers, dit Thomas, s'associèrent pour réprimer les brigands, et pour faire ce que la force publique ne faisoit pas ou faisoit mal. » Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des donjons et des châteaux en Allemagne; d'assurer la vie et les propriétés des voyageurs en France, et sur-tout de défendre

l'honneur et les droits du sexe le plus foible contre le sexe impérieux qui souvent l'outrage et l'opprime. Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution héroïque. Chaque chevalier, en se dévouant aux périls, se soumit aux lois d'une souveraine de son cœur. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux et des villes; c'étoit pour l'honorer qu'il versoit son sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers décorés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses combattoient en champ-clos, pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêloit au courage, l'amour étoit inséparable de l'honneur; les femmes, fières de leur empire, et le tenant des mains de la vertu, s'honoroient des grandes actions de leurs amans, et partageoient les passions nobles qu'elles inspiroient.» C'est sur les *Mémoires* de Sainte-Palaye que Millot a rédigé l'Histoire des Troubadours, en 3 volumes in-12. II. Il avoit fait le projet d'un *Glossaire français universel*, bien plus étendu que celui de du Cange, en 40 vol. in-fol.; et il a laissé en manuscrit deux ouvrages intéressans; l'un est une *Histoire des variations successives de la langue française*; l'autre un *Dictionnaire des Antiquités françaises*. Un bel esprit a dit que c'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher des cailloux dans de vieilles masures, quand on a des palais modernes : on pourroit lui répondre qu'il est agréable, pour un philosophe, de voir comment nous sommes parvenus à changer ces vieilles masures en palais.

I. SAINTE-SOPHIE. *V.* SANTA SOFIO.

* II. SAINTE-SOPHIE (Marsile de), d'une famille distinguée de Padoue, cultiva la médecine avec succès. Après avoir parcouru les plus célèbres écoles d'Italie, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Paris, et ensuite à Plaisance, où celle de Pavie avoit été transportée. Ce fut Jean Galéas, premier duc de Milan, qui l'attira en Lombardie, et qui l'y fixa par une forte pension. Sur la fin de ses jours, Marsile se retira à Bologne, où il mourut en 1403 professeur de médecine. Ce célèbre docteur avoit été élevé par son père, Nicolas, qui avoit professé avec distinction dans l'université de Padoue, depuis 1311 jusqu'en 1350, année de sa mort. On a de Marsile un *Traité des fièvres*, Venise, 1514, et Lyon, 1517. — Jean de SAINTE-SOPHIE, son frère, enseigna à Padoue et à Bologne, et publia une *Pratique de la médecine* et des *Commentaires* sur Avicenne. — Galéas, fils de Jean, occupoit la chaire de logique, tandis que son père remplissoit celle de médecine à Bologne. Appelé à enseigner cette dernière science à Vienne en Autriche, il y fit plusieurs élèves distingués. Dans sa vieillesse il se retira à Padoue, sa patrie, et y professa la médecine jusqu'à sa mort. On a de lui un *Traité des fièvres*, imprimé à Venise en 1514, et à Haguenau en 1533. Le quatorzième et le quinzième siècles produisirent en Italie, plus qu'en aucun autre pays de l'Europe, de nouvelles lumières en médecine; et parmi les professeurs de cette science, aucun n'eut plus de réputation que les docteurs, dont nous venons de parler.

SAINTES. *Voyez* SAINCTES.

SAINTONGE (Louise-Gene-

viève Gillot de). *Voyez* Gillot, n° IV.

SAINTRAILLES (Jean Poton de), grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogue, se signala par ses services sous Charles VI et Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay; et le comte d'Arondel à celle de Gerberoy, en 1435. Il se distingua dans toutes les expéditions qui affranchirent la Normandie et la Guienne du joug des Anglais. Il eut en 1454 le bâton de maréchal de France, qui lui fut ôté en 1461 par Louis XI, l'ennemi des plus zélés serviteurs de son père. Il mourut deux mois après au château Trompette, dont il avoit le gouvernement. Son courage étoit comme son caractère, franc, noble et décidé.

SAISSET (Bernard), premier évêque de Pamiers, fut envoyé par Boniface VIII auprès de Philippe-le-Bel, qui, ayant eu à se plaindre de sa hauteur et de ses intrigues, le fit emprisonner en 1300. Cette correction le rendit plus sage. Il retourna dans son diocèse, et mourut en 1314.

* SAJA (Nonnius Marcellus), de la Roche en Lucanie, vécut dans le 16e siècle. Il a écrit des *Raisonnemens sur la sphère céleste*, en italien; un court *Traité de la sphère matérielle*, et un *Commentaire sur les Psaumes de la pénitence*.

* SAJANELLI (P. D. Jean-Baptiste), de l'ordre de Saint-Jérôme, naquit à Crémone le 5 octobre 1700. Nicolas Poli, son oncle maternel, prit soin de sa première éducation. Il fit ensuite son cours de belles-lettres chez les jésuites de Crémone, professa la philosophie dans l'université de cette ville, et à Venise. On lui confia les principales dignités de son ordre, dont il devint général en 1758. Il mourut le 28 avril 1777. On a de lui une *Histoire de l'ordre de Saint-Jérôme*, Venise, 1758, 3 vol. in-folio; et d'autres *ouvrages* inédits.

* I. SALA (Ange), un des premiers chimistes de son temps, né à Vicenze, vers la fin du seizième siècle, exerça la médecine en Suisse et en Hollande, et fut nommé médecin du duc de Mecklebourg à Gustrow, où il vivoit encore en 1639. Boërhaave fait un grand éloge de cet écrivain, comme très-exact dans le choix et la préparation des médicamens. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés sous le titre d'*Opera medico-chimica quæ extant omnia*, Francofurti, 1647, 1680, 1712, in-4°; Rothomagi, 1650, in-4°.

* II. SALA (Jean-Dominique), médecin, et l'un des plus célèbres professeurs de l'université de Padoue, né en 1583, mort en 1644, a laissé trois ouvrages intitulés: *Ars medica, in quâ methodus et præcepta omnia medicinæ curatricis et conservatricis explicantur*, Patavii, 1614, 1641, 1659, in-4°; Venetiis, 1620, in-4°. — *De naturâ medicinæ libellus*, Patavii, 1628, in-4°. — *De alimentis et eorum rectâ administratione liber*, ibid., 1628, in-4°.

* III. SALA (Bornéo de), né à Bologne, et mort dans cette ville le 13 août 1469, professa le droit dans sa patrie. Il fut intimement lié avec Ambroise de Camaldoli, le cardinal Piccolomini et autres savans de son siècle. Le pape Pie II étant venu à Bologne en 1459, Sala fut choisi pour le com-

plimenter, et s'en acquitta avec honneur. On a de lui plusieurs *ouvrages* pleins de goût et d'érudition. On estime sur-tout son traité *De patientiâ*.

† I. SALADIN *ou* Salaheddin, sultan d'Egypte et de Syrie, étoit Curde d'origine. Il se mit avec son frère au service de Noradin, souverain de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils montrèrent tant de talent et de courage, qu'Adad, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyoit en Egypte de plus habiles généraux que ces deux capitaines Curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir et de général de ses armées. Adad étant mort quelque temps après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte; et Noradin ne lui ayant pas long-temps survécu, il se déclara tuteur de son fils. Le commencement de son règne fut marqué par des établissemens utiles; il réprima la rapacité des juifs et des chrétiens employés dans les fermes des revenus publics et dans les fonctions de notaires. Après avoir donné des lois sages, il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie, et marcha vers Jérusalem, qu'il vouloit enlever aux Chrétiens. Renaud de Châtillon ayant traité avec le dernier mépris les ambassadeurs que le prince musulman lui avoit envoyés pour redemander quelques prisonniers, Saladin jura de venger cette insulte, et livra bataille aux Chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il fut vainqueur et fit plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels étoit Gui de Lusignan, roi de Jérusalem. Le monarque captif, qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut surpris de se voir traité avec la plus grande humanité. Le vainqueur lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans de la neige. Le roi, après avoir bu, voulut donner sa coupe à Renaud de Châtillon; mais Saladin, fidèle à son serment, lui abattit la tête d'un coup de sabre. Il marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation le 2 octobre de la même année. Sa générosité y éclata de diverses manières : il permit à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudroit, et n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères, qui étoient captifs. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. Saladin fit laver avec de l'eau-rose, par les mains même des Chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique, à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, et fit graver sur la porte ces paroles : « Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains. » Il établit des écoles musulmanes. Malgré son attachement à sa religion, il rendit aux chrétiens orientaux l'église du Saint-Sépulcre; mais il voulut en même temps que les pélerins y vinssent sans armes, et qu'ils payassent certains droits. Il déchargea plusieurs milliers de pauvres de la taxe portée par la capitulation, fournit de ses trésors aux besoins des malades, et paya à ses troupes la rançon de

tous les soldats chrétiens. Cependant le bruit de ses victoires avoit répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III excitoit la France, l'Angleterre et l'Allemagne à s'armer contre lui. Les chrétiens qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allèrent assiéger la ville de Saint-Jean d'Acre, battirent les Musulmans, et s'emparèrent de cette ville, de Césarée et de Jafa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposoient à tenter le siége de Jérusalem; mais la dissension s'étant mise entre eux, Richard, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure, en 1192, avec le sultan, une trève de trois ans et trois mois, par laquelle Saladin laissa jouir les Chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-temps à ce traité, étant mort un an après, en 1193, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, et environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils qui partagèrent entre eux ses états. Ce prince étoit encore plus estimable par son humanité et par sa probité que par sa bravoure. Assisté de ses cadis, il tenoit lui-même son divan tous les jeudis, soit à la ville, soit à l'armée. Les autres jours de la semaine il recevoit les placets, les mémoires, les requêtes, et jugeoit les affaires pressées. Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvoient un libre accès auprès de lui. Son neveu, Teki-Eddin, ayant été cité en jugement par un particulier, il le força de comparoître. Un certain Omar, marchand d'Ackhlat, ville indépendante de Saladin, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce monarque devant le cadi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamoit la succession que le sultan avoit recueillie. Le juge étonné avertit Saladin des prétentions de cet homme, et lui demanda ce qu'on devoit faire. « Ce qui est juste, répondit le sultan. » Il comparut au jour nommé, défendit lui-même sa cause, la gagna; et loin de punir la témérité de ce marchand, il lui fit donner une grosse somme, le récompensant d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser réclamer la justice contre lui, sans craindre qu'elle fût violée. Ses sujets connoissoient sa bonté; ils ne craignoient pas de l'importuner, à quelqu'heure que ce fût, de leurs querelles particulières. Un jour ce prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émirs et son ministre, s'étoit écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant lui demander audience : Saladin lui dit de revenir le lendemain. « Mon affaire, répondit l'esclave, ne souffre aucun délai; » et il lui jeta son mémoire presqu'au visage. Le sultan ramassa ce papier sans s'émouvoir, le lut, trouva la demande équitable, et accorda ce qu'on sollicitoit..... Une autre fois, tandis qu'il délibéroit avec ses généraux sur les opérations de la guerre, une femme lui présenta un placet. Saladin lui fit dire d'attendre. « Et pourquoi, s'écria-t-elle, êtes-vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge? — Elle a raison, répondit le sultan; » il quitta l'assemblée, s'approcha de cette femme, écouta ses plaintes, et la renvoya satisfaite....... La modération de ce prince a fourni à l'histoire un de ces petits faits que Plutarque n'auroit pas négligé de recueillir. Deux Mame-

lucks se disputant à quelques pas de lui, l'un d'eux jeta sa pantoufle à l'autre ; celui-ci ayant esquivé le coup, la pantoufle alla frapper le sultan. Mais ce prince, feignant de ne s'en être pas aperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action...... Dans le temps que le sultan étoit le plus irrité contre les Européens, à cause de la cruauté de Richard, roi d'Angleterre, et qu'il faisoit trancher la tête à tous ceux qu'on prenoit dans les combats, on traîna dans sa tente un officier chrétien, saisi d'une frayeur mortelle. Saladin lui ayant demandé le motif de sa peur : « Je tremblois, lui dit l'officier, en approchant de votre personne; mais j'ai cessé de craindre en vous voyant ; un prince, dont l'aspect n'annonce que de la bonté et de la clémence ne peut avoir la cruauté de me condamner à la mort. » Le sultan sourit, et lui donna la vie et la liberté. Ce prince judicieux avoit une idée juste des grandeurs humaines : il voulut qu'on portât dans sa dernière maladie, au lieu du drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendard de la mort crioit à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur d'Orient, emporte de ses conquêtes. On dit qu'il laissa, par son testament, des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, juifs et chrétiens, voulant donner à entendre par cette disposition que tous les hommes sont frères, et que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. Marin a donné, en 1757, en 2 vol. in-12, une Histoire de ce grand homme, pleine de recherches intéressantes, bien faite et bien écrite. Il y fait valoir la vertu généreuse de Saladin ; mais elle se dément une fois d'une manière bien remarquable et bien cruelle : quelques centaines de chevaliers ayant été pris au siége de Tibériade, il leur donna le choix de l'abjuration de leur foi ou de la mort ; et sur leur refus, il les fit tous massacrer.

* II. SALADIN, d'Ascoli, dans le Picenum, excelloit dans la médecine. Il florissoit en 1448, et fut médecin du prince de Tarente. On a de lui *Compendium aromatariorum*, Venetiis, 1527, in-fol., et un *Traité de la Peste*, écrit en latin.

* SALAGNAC ou SALANHAC (Etienne de), né dans ce lieu même vers 1210, entra vers 1230 dans l'ordre de St. Dominique à Limoges. Après avoir occupé les postes les plus honorables de son ordre, il revint dans cette ville où il mourut vers l'an 1290. On a de lui, I. *Tractatus brevis et devotus de votis de quatuor in quibus Deus prædicatorum ordinem insignivit:* 1°. *De bono ac strenuo duce sancto Dominico* : 2° *De glorioso nomine prædicatorum* : 3°. *De illustri prole* : 4°. *De securitate professionis*. II. *De tribus gradibus prælatorum ordinis prædicatorum ; de ordinis magistris ; de prioribus provincialibus, præsertim provinciæ Provinciæ ; de prioribus conventualibus dictæ provinciæ*. III. *Collectio actorum omnium capitulorum generalium, et capitulorum etiam provincialium Provinciæ ad annum* 1278.

* SALANDO (Joseph), médecin de Bergame, mort à Salo en

1650, âgé de plus de 100 ans, fut le premier interprète d'Avicenne dans l'université de Padoue. Il voyagea dans toute l'Italie, et passa en Stirie, où il acquit taut de réputation, que Ferdinand Ier le fit venir à sa cour, et qu'il y devint par la suite premier médecin de Maximilien II. On a de lui un volume de *Réponses médicinales*, imprimé à Milan, et un autre de la *Panacée*, publié à Venise. Ferdinand, son fils, mourut dans la même année que son père, dont il n'égala pas les talens. Il a laissé un ouvrage intitulé *Tractatus de Purgatione*, Veronæ, 1607, in-4°

* SALANDRI (l'abbé Pellegrin), poëte célèbre, membre de plusieurs académies, né à Reggio le 30 avril 1723, d'une famille peu fortunée, et mort à Rome en 1771, fit ses études dans le séminaire de sa patrie, et passa à Modène, où il fut précepteur des enfans du comte Beltrame Christiani. Il suivit ce ministre à Milan, en qualité de secrétaire, et l'accompagna depuis dans tous ses voyages. Il laissa divers *ouvrages* très-estimés.

* SALAROLI (Charles), savant ecclésiastique, né à Bologne en 1678, d'une famille noble, déjà illustrée par d'autres sujets distingués, fit ses études au collége Clémentin à Rome, et voyagea ensuite dans toute l'Europe; il mourut le 25 avril 1751, après avoir publié, sous le nom anagrammatique de *Lasarola*, *l'Origine de toutes les rues*, *carrefours et places de Bologne*, Bologne, 1743.

* SALAS (don Gregorio-Francisco de), poëte espagnol, naquit dans l'Estramadure vers l'année 1740, et mourut à Madrid en 1808. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne et moderne, il se retira dans une retraite à la campagne, où il s'occupa de la poésie pastorale. Ce fut dans cet asile qu'il composa, *Observatoire rustique*, *où l'on fait une description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid, 1772; Valence, 1773; Madrid, 1777 et 1779. Quelques critiques ont prétendu que l'auteur a copié trop servilement la nature. On a encore de lui, I. *Dalmiro y Silvano*, *Eglogue en faveur de la vie de la campagne*, Madrid, 1780, in-8°. Le style de cette églogue est exempt des défauts que l'on attribue au premier ouvrage. Ici le pinceau, sans cesser d'être vrai, embellit encore la nature. II. *Songes poétiques adressés aux académies royales et à celle des beaux-arts*, Madrid, 1778, in-8°. III. *Poésies nouvelles*, *renfermant les éloges des grands hommes espagnols morts dans le siècle présent*, Madrid, 1776. IV. *Hymne à la Paix*, Madrid, 1785, in-8°. Il a laissé aussi un ouvrage en prose imprimé à Madrid en 1786. C'est une espèce d'avis aux prédicateurs. Salas étoit membreet correspondant de plusieurs académies.

II. SALAS. *Voy.* Barbadillo.

SALATHIEL, fils de Jéchonias et père de Zorobabel, prince des Juifs, qui, sous la captivité de Babylone, présida le rétablissement de la ville et du temple de Jérusalem. Il mourut à Babylone.

* SALATO (Erasme), de Trapani, savant médecin du 17e siècle, exerça sa profession à Naples, et à Palerme, où il mourut en 1640. On a de lui des

Commentaires sur Galien, Naples, 1642 et 1647.

† SALAZARD (Ferdinand), jésuite espagnol, connu en France par un *Traité de la fréquente communion*, qui a été traduit par un dominicain, fut accusé d'avoir prêché devant le roi, en 1622, qu'un souverain étoit maître absolu des biens et de la vie de ses sujets.

SALCÈDE (Nicolas), accusé d'avoir voulu assassiner le duc d'Alençon, à l'instigation du duc de Parme, fut écartelé à Paris le 26 octobre 1582. Son père, quoique bon catholique, avoit été massacré à la Saint-Barthelemi, mais il étoit ennemi déclaré des Guises.

SALDEN (Guillaume), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont, I. *Otia theologica*, in-4°. Ce sont des *Dissertations* sur différens sujets de l'ancien et du nouveau Testament. II. *Concionator sacer*, in-12. III. *De libris, variorumque eorum usu et abusu*, Amsterdam, 1688, in-12. Cailleau, dans son Dictionnaire bibliographique, tome 3, a donné une notice très-détaillée de cet ouvrage, qui mériteroit d'être plus connu. Salden avoit du jugement et du savoir.

I. SALE. *Voyez* Salle.

† II. SALE (George), un des principaux membres de la société qui nous a donné l'*Histoire Universelle*, mourut à Londres le 14 novembre 1736, regardé comme un savant du premier ordre. On a de lui une exellente *Traduction* anglaise de l'Alcoran, imprimée à Londres en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette version une Introduction curieuse, qui a été traduite en français, in-8° : on l'a insérée aussi dans l'édition de l'Alcoran, en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. On y trouve encore des notes, dont plusieurs n'ont pas paru justes à tout le monde. « Je suis fâché (dit Porter, l'homme le mieux instruit de la religion musulmane), d'être obligé de dire que souvent il montre trop d'empressement à faire l'apologie du Koran, et qu'il cherche plutôt à pallier les extravagances sans nombre qu'il y rencontre, qu'à les exposer dans leur véritable point de vue. Il résulte du moins un avantage de cette partialité, c'est qu'on peut être assuré qu'il n'a pas ajouté une seule absurdité à celles qui y sont réellement, et qu'il n'a point chargé le ridicule qu'elles ont dans l'original. » (*Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, Neuchâtel, tome 2, 1770, pages 22 et suiv.) Le caractère des écrits de Sale est celui de la société dont il étoit membre ; beaucoup d'érudition, mais peu de goût, peu d'élégance, peu de précision. *V.* Mahomet, n° I.

SALÉ, fils d'Arphaxad, et père d'Heber, ou, selon les Septante et saint Luc qui les a suivis, fils de Caïnam, et petit-fils d'Arphaxad, mourut âgé de 433 ans, en 1878 avant Jésus-Christ.

† SALEL (Hugues), de Casals dans le Querci, s'acquit l'estime du roi François Ier, qui le fit son valet-de-chambre, et lui donna l'abbaye de Saint-Cheron, près de Chartres, avec une pension. Salel, fit par ordre de ce prince, une *Traduction* en vers français

des 12 premiers livres de l'Iliade d'Homère, 1574, in-8°, et mourut à Saint-Cheron, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un recueil de *Poésies*. Son style est obscur, louche et traînant.

*I. SALERNE (Jean-Baptiste), jésuite et cardinal, préfet des études au collége grec à Rome, et décoré de la pourpre par Clément XI, le 29 novembre 1719, naquit à Cosenza dans la Calabre, le 24 juin 1670. Il mourut à Rome le 30 janvier 1729, laissant un ouvrage, ayant pour titre: *Specimen orientalis ecclesiæ à concilio Nicæno*, etc., Romæ, 1705 et ailleurs.

II. SALERNE (François), médecin d'Orléans, s'appliqua particulièrement à l'histoire naturelle, et travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matière médicale* de Geoffroy. Ils donnèrent le *Règne animal*, et ensuite l'*Histoire naturelle des animaux*. La description anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage. On a encore de Salerne, Une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des oiseaux*, ou *Traduction du* Synopsis avium *de Ray, augmenté de Recherches critiques, et d'Observations curieuses sur les oiseaux de nos climats*, Paris, 1767, in-4°. Le *Manuel des Dames de charité*, in-12. Ce médecin mourut en 1760.

* SALERNITANO (Thomas), napolitain, célèbre jurisconsulte au seizième siècle, président de la chambre royale, fut employé sous le règne de Philippe II aux affaires les plus délicates. Il mourut à Naples en 1584, après avoir été régent de la chancellerie. On a de lui *Decisiones supremorum tribunalium regni Neapolitani*, etc.

* SALERNO (François), ecclésiastique, né à Biccari, dans le royaume de Naples, en 1597, mort en 1654 protonotaire apostolique, a écrit: *Consiliorum sive responsorum juris matrimonii valor*, etc.

* SALESBURY (Guillaume), grammairien gallois, qui vécut au commencement du 17e siècle, avoit été destiné à la profession d'avocat, mais on n'a pas d'ouvrages de lui sur la législation. Ses OEuvres sont, I. Un *Dictionnaire gallois*. II. Un *Traité de la Rhétorique*. III Des *poésies*. IV. Il a eu part à la *traduction* du nouveau Testament en gallois, publiée par l'évêque Davien en l'année 1620.

†SALIAN *ou* SALLIAN (Jacques), jésuite d'Avignon, recteur du collége de Besançon, mourut à Paris en 1640, dans un âge avancé, après avoir publié plusieurs *ouvrages* de piété, et des *Annales de l'ancien Testament*, Paris, 1625, 6 vol. in-folio, en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition.

*I. SALICET (Guillaume de), médecin du 13e siècle, natif de Plaisance, exerça sa profession à Bologne et à Venise. Il est le premier praticien qui ait donné à ses malades des remèdes tirés de la chimie; il excella aussi dans les opérations chirurgicales, ce qui le fit injustement enlever à la médecine, pour le ranger exclusivement dans la classe de la chirurgie. Sa méthode en général est préférable à celle des auteurs qui l'ont précédé. Son style est

original, quelquefois un peu barbare. On a de lui une *Pratique*, long-temps recherchée sous le nom de *Guillelmia*, et qui est actuellement connue sous ce titre: *Summa conservationis et curationis*, Venetiis, 1476, in-folio; *Lipsiæ*, 1495. Il a donné aussi *Chirurgia*, Venetiis, 1502.

* II. SALICET (Richard de), savant jurisconsulte de Bologne, qui florissoit dans le 14e siècle, professa le droit avec succès dans sa ville natale, et se distingua dans les affaires politiques. Il fut envoyé en ambassade auprès du pape et de plusieurs autres souverains. Il mourut à Plaisance en 1389. Son fils Robert exerça la même profession que son père.

* III. SALICET (Barthélemi), de Bologne, neveu du précédent, professa le droit à Bologne en 1363, et passa à Padoue au bout de quelques années. Sa patrie le réclama bientôt, et le nomma ambassadeur auprès du pape Grégoire XI. Sa gloire fut un peu obscurcie en 1389, lorsqu'on découvrit qu'il avoit quelque part à un traité par lequel on devoit livrer Bologne à Jean Visconti. Il se retira à Ferrare, où le marquis Albert lui donna une chaire dans l'université qu'il avoit fondée. Salicet mourut dans cette ville le 28 décembre 1412. Outre un *Commentaire* sur neuf livres du Code, auquel il employa 18 ans de travail, on a de lui quelques autres *ouvrages*, recueillis en 6 volumes.

I. SALIER. *Voyez* Sallier.

II. SALIER (Jacques), religieux minime, professeur en théologie, provincial et définiteur, mourut à Dijon le 10 août 1707, âgé de 92 ans. La théologie scolastique fut sa principale occupation. Nous avons de cet auteur, I. *Historia scholastica de speciebus eucharisticis* in-4°, 3 vol., Lyon, 1687, et Dijon, 1692 et 1704. II. *Cacocephalus, sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. *Des Pensées sur l'ame raisonnable*, Lyon, in-8°.

SALIEZ. *Voyez* Salvan.

SALIGNAC. *Voyez* Fénélon.

* SALIMBENI (Venura), peintre d'histoire, né en 1557 à Sienne, mort en 1613. On a de cet artiste un très-beau tableau à Wilton; il représente la *descente du Saint-Esprit sur les apôtres*.

* SALIN (Maurice), sculpteur distingué, mort à Lyon le 22 juin 1809, âgé de 49 ans, étoit né en Savoie, d'où il étoit sorti très-jeune pour exercer le métier de ramoneur, qu'il quitta bientôt pour apprendre celui de fondeur, et ensuite l'état de sculpteur. Toujours guidé par son seul instinct, il parvint à se faire remarquer par son talent. Il savoit par cœur son Homère, Pline, Hérodote et Strabon. Il savoit tout ce qu'on peut savoir de l'antiquité.

† SALINAS *ou* Salines (François de), natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il mourut en 1590. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, et le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. On a de lui, I. Un excellent *Traité de Musique* en latin, Salamanque, 1592, in-fol. II. Une Traduction en vers espagnols de quelques *Epigrammes* de Martial.

SALINATOR. *Voy.* Livius.

SALINGUERRA, chef de la

faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare l'an 1195; il devint si puissant, qu'il méprisa l'autorité du légat du pape, celle du marquis Azzou d'Est, et qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étoient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée et assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, et le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est s'étant montré un peu trop difficile sur les conditions, en fut honteusement chassé avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cependant il y entra depuis, et Salinguerra mourut prisonnier à Venise, l'an 1240, âgé de 80 ans.

* SALIO (Joseph), littérateur du 18e siècle, gentilhomme de Padoue, et secrétaire perpétuel de l'académie des réfugiés, mort à la fleur de son âge en 1737, a publié, I. *Pénélope*, tragédie, Padoue, 1724. II. *Othon*, tragédie, Padoue, 1736. III. *Examen critique de quelques écrivains*, Padoue, 1738. IV. *Dieu rédempteur*, poème en six chants.

†I. SALIS (Ulysse de), capitaine de l'illustre maison des barons de Salis, dans le pays des Grisons, né en 1594, se signala d'abord au service des Vénitiens. Il porta les armes pour sa patrie dans les troubles de la Valteline; puis pour la France, en qualité de colonel. Son régiment ayant été réformé, il leva une compagnie entière au régiment des gardes-suisses, et l'amena au service de Louis XIII, tandis que ce prince assiégeoit La Rochelle. Il acquit beaucoup de gloire à ce siége, et en 1629, à l'attaque du Pas-de-Suze. Il leva un nouveau régiment grison en 1631, pour le secours de sa patrie, de Château-Vieux, et s'étoit trouvé à l'affaire de Nanci. Son que les Autrichiens vouloient subjuguer. Il servit à la tête de ce corps avec la plus grande distinction, en 1635, sous le duc de Rohan. Etabli, par ce général, gouverneur de toute la Chiavenne, il refusa les offres avantageuses du comte de Serbellonne, général des Espagnols, et remporta, le 4 avril 1635, une victoire complète sur ces derniers au Mont-Francesca. Salis fut le dernier des Grisons qui ne voulurent point souscrire au traité par lequel les ligues grises se réconcilioient avec les deux branches de la maison d'Autriche. Il continua de servir la France, fut nommé en 1641 maréchal-de-camp, se signala, cette même année, au siége de Coni, dont il devint gouverneur, et prit, le 19 octobre suivant, le château de Demon. Il mourut dans le pays des Grisons en 1674. Il y avoit quelque temps que sa mauvaise santé l'avoit forcé de quitter le service.

* II. SALIS-SAMADE (le baron de), fils aîné de M. de Samade, colonel du régiment suisse de son nom, qui comptoit 60 ans de service à l'époque du licenciement. Il y avoit deux régimens du nom de Salis, celui de Samade et celui de Salis-Marchelins. De plus, Henri de Salis-Zizers étoit capitaine de la compagnie suisse qui fut presque entièrement détruite, le 10 août, à la grille du château des Tuileries où elle étoit postée: son frère, le baron Rodolphe de Salis-Zizers, aide-major du régiment des gardes, accompagna Louis XVI à l'assemblée, fut conduit avec l'état major dans les prisons de l'abbaye, où il fut massacré la nuit du 2 au 3 septembre, avec le lieutenant-colonel des gardes. Salis-Samade avoit été major du régiment

attachement à l'ordre, le maintien de la discipline, avoient conservé ce régiment dans le devoir jusqu'au jour où M. de Malseigne quitta Nanci pour aller joindre les carabiniers à Lunéville. Les agitateurs, furieux de ce départ, entraînèrent les autres; les révoltés vinrent tous ensemble arrêter leurs officiers pour les désarmer, ils les emmenèrent à la Place-Royale, et se jetèrent sur eux avec emportement. Un des plus animés s'avance près du major: « N'approchez-pas, lui dit M. de Salis, ce n'est qu'avec ma vie qu'on aura mon épée. » En disant ces mots il se met en défense. Les soldats étonnés restent un moment interdits; mais ranimés de nouveau, ils alloient se jeter sur lui lorsque le lieutenant colonel lui crie: « Que faites-vous, major? Nous sommes tous ici prisonniers; rendez votre épée. — Vous êtes mon chef, vous me le commandez; mais je ne la remettrai qu'à vous. » Au moment où M. de Salis se présentoit pour la remettre, mille voix s'écrient: « Il est trop brave! qu'il garde son épée. » En effet, il fut le seul qui la conserva. Ce fait est consigné dans le mémoire du régiment de Château-Vieux, adressé à l'assemblée nationale, signé de tous les officiers. Cette conduite courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach en garnison à Lille; et c'est là que M. de Salis eut de nouvelles occasions de déployer sa fermeté lors du massacre de Dillon. Les désordres continuèrent jusqu'au 8 septembre 1792, qui fut l'époque où son régiment fut licencié avec tous les régimens suisses. Cette famille recommandable comptoit alors au service de la France sept officiers supérieurs de ce nom. Rien ne retenant plus de Salis en France, il se retira dans sa patrie avec sa famille, et l'estime générale l'y suivit. Après 10 ans d'absence, il revint en France ramasser les débris de sa fortune. Ses chagrins avoient altéré sa santé. Il est mort à Montargis, en 1803, d'une maladie épidémique, laissant deux filles et une veuve qui ne l'avoit jamais quitté, et avoit, dans toutes les occasions partagé, ses peines et dangers.

I. SALISBURY (Robert-Cécil, comte de). *Voyez* CÉCIL, n° II.

II. SALISBURY. *Voyez* SARISBERY *et* EDOUARD.

* SALIVET (Louis-George-Isaac), né à Paris le 9 décembre 1737, y fit d'excellentes études et obtint le bonnet de docteur en droit. Reçu avocat au parlement de la même ville, il exerça cette profession jusqu'en 1790. Nommé accusateur-public près le quatrième tribunal criminel provisoire, il s'y montra toujours magistrat intègre. Après la suppression des tribunaux criminels provisoires, il fut nommé juge-de-paix de la section de Beaurepaire; il exerça peu de temps ces fonctions importantes; et comme il avoit des connoissances étendues dans les arts mécaniques, l'administration générale des armes portatives lui confia la direction d'un de ses bureaux, et lui donna ensuite une mission dans deux départemens pour suivre les procédés relatifs à la fabrication des pierres à fusil; il s'en acquitta avec succès, et il a laissé sur cette matière des détails très-intéressans. Après la dissolution de l'administration des armes portatives, il fut nommé chef-adjoint de l'un des professeurs à l'académie de législation où il exposa en 1802 l'his-

toire et les antiquités du droit romain, et en 1803 et 1804 les Institutes de Justinien. Dès sa jeunesse il avoit marqué un goût particulier pour le tour, et s'étoit monté un laboratoire considérable, où il a exécuté plusieurs modèles de mécanique. Il a publié en 1792 un *Manuel du tourneur*, en 2 vol. in-4°, avec 71 planches. Cet ouvrage contient beaucoup de nouvelles méthodes, et y indique les moyens d'exécuter une foule d'objets qui n'avoient pas été tentés jusqu'alors. C'est à lui qu'on est redevable de la composition de l'article *étoffes* dans la première Encyclopédie. Il a aussi coopéré avec dom Bevy à l'*Histoire des inaugurations*, ouvrage plein de recherches curieuses, et qui peut être avantageusement consulté pour les mœurs et les coutumes de chaque siècle. On a encore de lui plusieurs *éditions* de livres classiques, et entre autres celle de Plutarque, traduction de Dacier en 12 vol. in-12 avec des notes. Il avoit aussi commencé la traduction du *Legum delectus* de Domat, que sa mort, arrivée en 1805, l'empêcha d'achever.

* SALIUS (Hugues de), docteur en médecine de la faculté d'Angers, né à Beaune en 1632, mort à Meursauld âgé de 78 ans. Ses ouvrages consistent en différentes pièces de littérature, telles qu'une nouvelle édition de la *Défense du vin de Champagne contre le vin de Bourgogne*, Dijon, 1704, in-4°; et une *Lettre contre Moreau de Mautour sur la ville de Bibracte*.

† I. SALLE (Antoine de la), écrivain francomtois, florissoit, selon Gollut, dans le 15e siècle, depuis 1422 jusqu'en 1459. La Croix du Maine le fait naître dans le 14e siècle. Il voyagea en Italie, où il contracta le goût des nouvelles romanesques. Il s'attacha à René d'Anjou, roi de Sicile et duc de Lorraine, dont il devint secrétaire. Les lettres, qu'il avoit cultivées de bonne heure, furent pour lui un amusement plutôt qu'une occupation. Entraîné par le goût qui régnoit alors, il composa, en 1459, un Roman intitulé *Histoire plaisante et chronique du Petit-Jehan de Saintré et de la jeune Dame des Belles-Cousines*, imprimée en 1517, petit in-fol. gothique. Thomas-Simon Gueulette en donna une nouvelle édition, Paris, 1724, 3 v. in-12, qu'il enrichit de notes critiques, historiques et chronologiques, d'une préface sur l'origine de la chevalerie et des anciens tournois, et d'un Avertissement pour l'intelligence de l'histoire. Quelques esprits bizarres ont prétendu trouver dans ce roman des vérités et des allusions historiques. Autrefois il se vendoit très-cher; mais aujourd'hui que la saine critique a pris le dessus, cet ouvrage n'est plus regardé que comme un roman ignoré, qui n'offre que la grossière ingénuité des temps passés. On a encore de lui un livre intitulé la *Salade*, Paris, 1521, in-fol. Il y fait mention de tous les pays du monde, de la figure de la mer et de la terre; il l'a dédié au prince d'Anjou. On connoît aussi de lui un livre *de la Noblesse et de l'Office des Hérauts et Roi d'armes*.

II. SALLE (Simon-Philibert DE L'ETANG de la), conseiller au présidial de Reims, mort à Paris le 20 mars 1765, a laissé 2 ouvrages qui ont eu du succès I. Les *Prairies artificielles*, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé deux fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le laboureur, le propriétaire*

et le gouvernement, in-8°; ouvrage dicté par l'amour du bien public, et par une expérience constante de 30 années.

† III. SALLE (Jean-Baptiste de la), fils d'un conseiller au présidial de Reims, né le 30 avril 1651, fut pourvu d'un canonicat à l'âge de 17 ans, admis à la prêtrise en 1678, et promu au grade de docteur en théologie, à Paris, en 1681. De retour à Reims, il fut chargé de l'établissement des maîtresses d'école, et s'en acquitta avec un zèle éclairé. En 1679 il avoit commencé à établir, pour les garçons, des écoles gratuites, où l'on enseignoit les principes de la religion et des lettres. Il en logea d'abord les maîtres chez lui, leur acheta ensuite une maison, vécut avec eux, les dirigea dans l'administration des écoles, et leur donna de sages réglemens. Plusieurs villes voulurent se procurer ces nouveaux instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Reims, de là à Paris, et enfin à Rouen, où il acquit la maison de Saint-Yon, dans le faubourg Saint-Sever. En 1683, craignant que ses occupations ne lui permissent pas de remplir ses obligations avec assez d'exactitude, il résigna son canonicat à un prêtre que sa piété seule lui fit choisir. En 1684 il distribua son patrimoine aux pauvres. Livré tout entier au soin de former et de diriger sa congrégation naissante, il la vit s'accroître et s'étendre avec rapidité. En 1717 il força ses disciples d'accepter sa démission de la supériorité et se fit nommer un successeur. Il mourut en 1719 à Saint-Yon-lès-Rouen. Il a laissé, pour l'usage des écoles, plusieurs ouvrages remplis d'onction et de piété. Ses disciples, réunis sous le nom de *Frères des écoles chrétiennes*, obtinrent des lettres-patentes pour leur maison de Saint-Yon en 1724, et Benoît XIII approuva leur institut. De nouvelles lettres patentes, données en 1778, leur accordèrent dans tout le royaume les mêmes prérogatives et priviléges dont jouissoient les autres corps religieux.

* IV. SALLE (Philippe de la), né en 1723, à Seyssel, près Gex, et mort à Lyon en 1804, réunit à un haut degré les talens d'un dessinateur élégant et d'un machiniste ingénieux et profond. Il avoit une grande habileté à *peindre* les fleurs, et à les faire exécuter en étoffes brochées. Ce fut lui qui fut *l'inventeur* du grand genre des étoffes pour meubles, et fit à la navette des *tableaux* d'animaux admirables; il réussit même à produire les *portraits* de Louis XV, et de l'impératrice Cathérine II. Les meubles en soie de cette impératrice furent fabriqués sur les dessins et dans les ateliers de cet artiste. L'art des étoffes brochées, tel qu'on le pratiquoit alors, obligeoit d'employer plusieurs mois pour disposer les fils avec lesquels on lève certaines parties de la chaîne, afin de passer les diverses trames coloriées. Quand cette opération étoit faite, on fabriquoit le nombre d'aunes d'étoffes que l'on croyoit pouvoir débiter, et le métier étoit démonté ensuite. De La Salle imagina un moyen de conserver toutes les cordes dans le même état, et de les remettre en place en peu de minutes; de telle sorte qu'à chaque demande nouvelle on alloit choisir les dessins numérotés avec leurs cordes prêtes à opérer : on les accrochoit au métier; et au lieu d'attendre deux mois la re-

prise du travail, on pouvoit en cinq minutes recommencer le nouveau tissu. Turgot, si éclairé sur l'économie des capitaux et du temps, fut vivement frappé de tous les avantages de cette invention. Il fit donner à de La Salle 6000 fr. de pension et le cordon de Saint-Michel. Sous le ministère de Necker il fut permis à de La Salle de placer ses machines dans le château des Tuileries, et il y disposa les premières navettes volantes pour faire des gazes et d'autres étoffes de toute largeur. Cette heureuse découverte est reproduite aujourd'hui comme anglaise. Il est juste d'en rendre l'honneur à Philippe de La Salle.

V. SALLÉ *Voy.* SALE.

SALLE (Jacques-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né le 4 juin 1712, mort le 14 octobre 1778, a publié, I. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XIV*, 1758, 2 vol. in-4°. II. *L'Esprit des Ordonnances de Louis XV*, in-4°, 1759. La clarté, la lumière et le savoir regnent dans ces deux excellens commentaires. Le premier n'a pour objet que celles qui ont été rédigées par le chancelier d'Aguesseau. III. *Traité des fonctions des commissaires du châtelet*, 1760, 2 vol. Sallé étoit associé de l'académie de Berlin, titre qu'il dut à des observations critiques sur le Code Fréderic.

SALLEBRAI (N.) a donné au théâtre quatre mauvaises pièces : *le Jugement de Pâris*, 1639; *la Troade*, 1640; *la belle Egyptienne*, 1642; et l'*Amante ennemie*. On ignore sa patrie et le temps de sa mort.

SALLENGRE (Albert-Henri de), conseiller du prince d'Orange, né à La Haye en 1694, fit paroître dès sa jeunesse les plus heureuses dispositions pour les belles-lettres, qu'il cultiva toujours avec succès. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, et soutint publiquement des *Thèses* contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes. Il vint à Paris après la paix d'Utrecht, visita les bibliothèques et les savans, et profita des lumières des uns et des richesses des autres. Il voyagea en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres, en 1719. De retour à La Haye il fut attaqué de la petite vérole, et en mourut le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont, I. *L'Histoire de Montmaur*, professeur royal de langue grecque à Paris, 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de littérature*, 1725, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets. Le premier but de Sallengre avoit été de faire connoître les livres imprimés depuis long-temps, recommandables, ou par leur mérite, ou par leur succès, ou par leur rareté. III. *Novus Thesaurus antiquitatum Romanarum*, 1716, 3 vol in-fol.; recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avoient échappé aux recherches de Grævius, et qui étoient extrêmement rares. IV. *L'Eloge de l'ivresse*, 1714, in-12. C'est une assez mince compilation, et un mauvais jeu d'esprit. V. *Essai sur l'Histoire des Provinces-Unies*, 1728, in-4°; ouvrage posthume. VI. Une édition des *Poésies* de La Monnoye, 1716, in-12.

* I. SALLES (J. B.), méde-

cin à Vezelise, Député du tiers-état de Nanci aux états généraux; en 1789, il se montra partisan de la révolution, parut peu à la tribune pendant les premières années, et fut accusé d'être l'un des auteurs des troubles de Nanci; il s'opposa, en août 1789, à ce que le roi eût le *veto* absolu, et proposa en septembre de déterminer par une loi le cas et le mode par lesquels l'assemblée nationale pourroit être dissoute. Il fit un rapport en mai 1790, sur les troubles d'Alsace, et accusa MM. Diétrich, l'abbé d'Eymar et autres, d'y exciter l'opposition aux décrets. Le 13 novembre il défendit la société populaire de Dax, inculpée par la municipalité, fut élu secrétaire le 26 février 1791, combattit, en mai, le projet de diviser le corps législatif en quatre sections, et fit décréter dans le même temps la poursuite des auteurs des troubles religieux suscités à Colmar. En juin ou le vit combattre avec force et en détail l'avis de ceux qui vouloient enlever à Louis XVI l'inviolabilité; on remarqua même dans son discours cette phrase: « On me poignarderoit plutôt que de me faire souffrir que le gouvernement passât entre les mains de plusieurs. » Le 22 juillet il fit un long rapport contre les pétitionnaires du Champ de Mars, qu'il présenta comme des ennemis de la patrie, et approuva la conduite de la municipalité et de La Fayette qui les avoit dispersés. Il proposa la création des tribunaux extraordinaires, pour poursuivre et juger ces adversaires de la royauté. Pendant le cours des travaux de la révision il continua à se prononcer dans le même sens, et à effacer de la constitution ce que la première ferveur révolutionnaire y avoit introduit de plus populaire. Cependant, après le renversement de la monarchie au 10 août, il accepta, en septembre 1792, la place de député de la Meurthe à la convention nationale, et devint l'un des fondateurs de la république. Il fit tous ses efforts pour engager la convention à rapporter le décret par lequel elle se constituoit juge de Louis XVI, ou au moins à renvoyer la ratification du jugement par-devant les assemblées primaires. Le 26 février 1793 il dénonça Marat, comme excitant le peuple au meurtre, au pillage, et comme l'ayant engagé, notamment dans son journal, à pendre les accapareurs à la porte de leurs magasins. Il l'avoit, dès le mois de septembre précédent, accusé de demander un dictateur; et le 8 février il s'opposa de toutes ses forces à ce que l'on suspendît les poursuites contre les assassins de septembre. Les montagnards le firent décréter d'arrestation le 2 juin, et mettre hors la loi le 28 juillet. Il s'enfuit d'abord à Evreux avec Guadet et autres; mais forcé d'abandonner cette ville, il traversa la Bretagne, s'embarqua à Quimper, et fut à Bordeaux. Là, après avoir erré long-temps d'asile en asile, de caverne en caverne, il fut saisi le 19 juin 1790 chez le père de Guadet, traduit à Bordeaux, et exécuté le lendemain. Il étoit âgé de 34 ans.

II. SALLES. *Voy.* François.

† SALLIER (Claude), prêtre, garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Saulieu, diocèse d'Autun, le 4 avril 1685, mourut à Paris en 1761. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il prit les ordres sacrés, et

vint à Paris où il se chargea de l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde. Cela ne l'empêcha point de se livrer avec beaucoup d'ardeur à la littérature ancienne. Il s'appliqua sur-tout à l'étude de la langue grecque, et faisoit ses délices de Platon. Il ne négligea point les langues orientales, et y fit assez de progrès pour être en état de remplir la place de professeur d'hébreu au collége royal, dont il fut pourvu en 1719. Il enseigna cette dernière langue au duc d'Orléans, fils du régent; et on sait combien ce prince s'y rendit habile. On a de lui, I. *L'Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec un *Glossaire*, 1761, in-folio, en société avec Melot. II. De savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres: des recherches utiles et curieuses, soutenues d'une critique exacte; des réflexions solides, ornées d'un style convenable au sujet, voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. On lui doit encore des *Notes* latines sur les lexiques grecs de Thomas Magister, de Phrynicus, et de Mœris l'Atticiste, qui ont été insérées dans les dernières éditions de ces trois grammairiens. Il a *travaillé* aussi au Catalogue de la bibliothèque du roi, dont nous avons dix volumes in-folio; quatre sur les manuscrits, trois des ouvrages théologiques, deux des belles-lettres, un pour la jurisprudence. Ce catalogue est précédé d'un discours curieux, sur l'histoire de la bibliothèque royale.

† SALLO (Denis de), seigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, d'une très-ancienne noblesse, originaire de Poitou. Après avoir fait ses humanités, il soutint publiquement des thèses de philosophie en grec et en latin. Il passa ensuite à l'étude du droit, et fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1652. La littérature l'occupoit alors autant que la jurisprudence. Il lisoit sans cesse et toutes sortes de livres, dont il faisoit des extraits raisonnés. En 1662 Paris ressentit une assez grande disette. Sallo fut attaqué au détour d'une rue par un homme qui, lui présentant un pistolet d'une main mal assurée, lui demanda sa bourse. Après la lui avoir donnée, Sallo suivit le voleur; il le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain qu'il porta ensuite à un quatrième étage à une femme et à quatre enfans. « Mangez ce pain, leur dit leur père; il me coûte l'honneur, et me coûtera peut-être la vie. » Sallo entra aussitôt, et rassurant l'homme effrayé, il lui remit 300 livres pour acheter un fonds de commerce, qui arracha cet infortuné au crime et sa famille à l'indigence. L'application de Sallo à l'étude lui causa une maladie qui le mit hors d'état de marcher pour le reste de ses jours. Ce fut alors qu'il conçut le premier projet du *Journal des Savans*, qu'il publia en 1665, sous le nom *d'Hédouville*, l'un de ses domestiques. A peine les premières feuilles de cet ouvrage périodique parurent, que quelques savans firent éclater leur haine contre le journaliste, censeur impartial de leurs plagiats et de leurs inepties. Ils trouvèrent un appui dans des grands; amis de l'ignorance ou indifférens pour les lettres: ils firent proscrire le Journal au treizième mois. Ses ennemis, non contens de faire supprimer l'ouvrage, contestèrent à l'auteur la gloire de l'invention. Mais il y a une extrême différence

entre la *Bibliothèque* du savant patriarche de Constantinople et les Journaux. Photius n'a eu d'autre intention que de nous laisser des analyses de tout ce qu'il avoit lu dans son ambassade de Perse. Les journalistes nous parlent des livres à mesure qu'ils paroissent ; ils nous les annoncent; ils nous disent en quel pays et en quel format ils sont imprimés; ils en développent légèrement les sujets ; ils rassemblent tout ce qui peut intéresser les savans : nouvelles découvertes, recherches curieuses, phénomènes extraordinaires. Ce plan, lorsqu'il est rempli par un homme instruit et impartial, est bien au-dessus de celui qu'avoit conçu Photius, dont les vues étoient certainement bien plus bornées. Sallo, obligé d'interrompre son travail, en laissa le soin à l'abbé Gallois, qui se borna à de simples extraits, sans censurer ni les auteurs, ni les ouvrages. L'abbé de La Roque, du diocèse d'Albi, lui succéda en 1675, et eut lui-même pour successeur le président Cousin. Le soin du Journal fut confié ensuite à quelques savans choisis par le chancelier. Il a disparu en 1792 dans les orages de la révolution. Les années 1707, 1708 et 1709 ont chacune un vol. de Supplément. Il a été imprimé en Hollande, in-12. On y a ajouté des observations tirées du Journal de Trévoux. Il a une Table en 10 vol. in-4°, exécutée avec soin et avec intelligence par M. l'abbé de Claustre. Toutes les nations de l'Europe se sont empressées d'imiter le dessein de Sallo ; et il faudroit un volume pour donner la liste des différens ouvrages qu'on publie en ce genre dans toutes les parties du monde littéraire. Sallo mourut à Paris en 1669, de la douleur d'avoir perdu cent mille écus au jeu. C'est du moins ce que rapporte Vigneul-Marville; mais l'abbé Gallois, son successeur dans la composition du Journal, a traité ce fait de calomnie. Son humeur satirique lui fit beaucoup d'ennemis. Ils fermèrent les yeux sur les agrémens de son caractère, sur la générosité de son cœur, sur la clarté de son style, sur la justesse de sa critique, et ne virent en lui qu'un gazetier amer qui s'érigeoit en *Aristarque*, et qui disoit du mal de tout le monde dans ses *Feuilles hebdomadaires*. Le P. d'Avrigny, en marquant l'époque de l'établissement du *Journal des savans* à Paris, fait quelques réflexions aussi judicieuses que piquantes. Le lecteur curieux ne les trouvera pas étrangères à l'article de Sallo, et elles serviront à mieux juger cet écrivain ainsi que ses nombreux imitateurs. «Un journaliste, dit l'annaliste jésuite, exerce, dans la république des lettres, une espèce de dictature qui rend tous les auteurs ses justiciables. Le public, qui s'est reposé sur lui du soin d'examiner la matière et la forme d'un livre, exige des décisions précises, un jugement positif qui puisse déterminer le sien. Une simple analyse ne l'instruit pas assez; une critique outrée le blesse ; un éloge excessif l'indispose. La paresse ou l'ignorance produit les extraits secs et décharnés. On ne peut parler qu'en gros et en général d'un livre, lorsqu'en quelque sorte dépaysé par la matière qu'il traite, on sent qu'à chaque pas on peut s'égarer, ou que content de jeter les yeux sur le titre des chapitres et d'en parcourir quelques pages à la hâte, on s'est épargné le dégoût d'une lecture attentive et d'un

examen sérieux. La malignité enfante la satire; on décrie des ouvrages dont on croit avoir intérêt de décrier les auteurs; la flatterie dicte la plupart des éloges; les écrivains sont délicats et l'on craint les représailles. On a des amis parmi eux, ou l'on veut s'en faire; on loue pour être loué. De là, dans un grand nombre de Journaux, ces inutilités qu'on n'y cherche pas, ce fiel qui révolte, cet encens qui dégoûte; de là, en un mot, tant d'extraits vides où l'on n'apprend rien, tant de critiques amères et outrées, tant de panégyriques faits au profit du libraire, et aux dépens du public. En bonne justice, un journaliste est obligé à réparation d'honneur, s'il fait tomber un bon livre; à restitution, s'il en fait acheter un mauvais. »

I. SALLUSTE (Crispus Sallustius), historien latin, né d'une famille plébéienne l'an 85 avant J. C., à Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui San-Vittorino, fut élevé à Rome, où il étudia sous le fameux grammairien Prætextatus, avec lequel il fut toujours lié d'une étroite amitié. S'étant mis sur les rangs pour obtenir des emplois, il parvint à la charge de questeur, et ensuite à celle de tribun du peuple. Ses mœurs étoient si dépravées, qu'il fut noté d'infamie, et dégradé du rang de sénateur. Milon l'ayant surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Il consuma tout son bien par ses débauches. Jules-César, dont il avoit embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et le mena avec lui en Afrique, où il alloit faire la guerre contre le beau-père de Pompée. Lorsqu'elle fut terminée, il lui donna le gouvernement de la Numidie, où Salluste amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Du fruit de ses déprédations il fit bâtir à Rome une maison magnifique, et arranger des jardins qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluste*. Jamais personne ne s'est élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice et les autres vices de son temps; et jamais personne n'eut moins de vertu. « Salluste, dit le président de Brosses, fut élevé dans une capitale où le luxe triomphoit; son cœur en prit toute la mollesse. Les exemples de corruption dont sa jeunesse fut entourée, le séduisirent sans l'aveugler. Il eut toujours des lumières très-justes sur le bien et sur le mal; mais réservant toute sa sévérité pour ses discours, il mit une entière licence dans ses mœurs. Censeur impitoyable des vices d'autrui, il se permettoit à lui-même des choses très-malhonnêtes. » Il mourut l'an 35 avant J. C., méprisé des gens de bien. Eusèbe prétend qu'il épousa Térentia, femme de Cicéron, que celui-ci avoit répudiée. Salluste avoit composé une *Histoire romaine*, qui commençoit à la fondation de Rome; mais il ne nous en reste que des fragmens. (*Voyez* Brosses.) Nous avons de lui deux ouvrages entiers: *Histoire de la conjuration de Catilina*, et celle des *guerres de Jugurtha, roi de Numidie*. Ce sont deux chefs-d'œuvre; Martial les goûtoit à tel point, qu'il appeloit l'auteur *le premier des historiens romains*. Son style est plein de précision, de force et d'énergie. Il pense fortement et noblement, dit Rollin, et il écrit comme il pense. On peut le comparer, dit-il, à ces fleuves qui, ayant leur lit plus resserré que les autres, ont aussi

leurs eaux plus profondes. On ne sait ce qu'on doit admirer davantage dans cet écrivain, ou des descriptions, ou des portraits, ou des harangues; car il réussit également dans toutes ces parties. Quelques auteurs lui reprochent, 1° d'avoir chargé ses Histoires de préfaces qui n'y ont aucun rapport, et qui dans les traductions françaises paroissent des lieux communs un peu insipides; 2° de se permettre des digressions qui font perdre de vue l'objet principal: 3° d'avoir mis de la partialité dans les récits de plusieurs faits, soit en omettant ce qui pouvoit être favorable à ceux qu'il n'aimoit point, soit en portant des jugemens qui sentent la passion; 4° de s'être servi trop souvent d'expressions usées, de mots nouveaux, de métaphores hardies et de phrases purement grecques. On a souvent comparé Salluste avec Tacite; ils diffèrent pourtant assez pour que des yeux attentifs puissent le remarquer. Entraîné par son caractère particulier vers le genre d'écrire de Salluste, Tacite paroît avoir pénétré plus avant que lui dans la connoissance du cœur humain. La différence qu'on trouve entre ces deux écrivains, peut être attribuée en partie à la différence des temps où ils ont vécu. Dans un siècle de servitude, de dissimulation et de perfidie, Tacite a dû creuser les intentions secrètes des hommes beaucoup plus que Salluste qui vivoit dans une république, parmi des citoyens libres, que rien n'obligeoit à cacher les vices. Les mœurs étoient déja fort dépravées au temps de Salluste; mais les Romains étoient bien loin de ce degré de corruption où ils parvinrent sous les empereurs. Aussi l'indignation de Salluste n'est-elle pas aussi vive ni aussi profonde que celle de Tacite; son coloris n'est pas si noir et si sombre, parce que les objets qu'il avoit à peindre n'étoient pas à beaucoup près aussi odieux. (*Voyez* aussi l'article THUCYDIDE.) Le père Dotteville de l'oratoire, Bauzée, de l'académie française, et en dernier lieu Dureau de La Malle l'ont traduit en français. Dans la traduction du second, on trouve tous les fragmens qu'on a recueillis de l'historien latin qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Bauzée n'a cependant pas joint à ces morceaux une misérable déclamation contre Cicéron, attribuée à Salluste, parce que de bons critiques croient qu'elle n'est pas de lui, et qu'elle ne seroit pas plus digne d'être traduite quand elle seroit de cet auteur. L'orateur romain y est cruellement maltraité; et il faut avouer qu'il paroît, par la conjuration de Catilina, que Salluste ne cherchoit pas à le faire valoir. Les plus anciennes éditions de cet historien, sont, celle de Florence, 1740, in-fol., et une autre in-4° de la même ville. On cite comme les meilleures les suivantes: d'Elzevir, 1634, in-12. *Cum notis Variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8°, *Ad usum Delphini*, 1679, in-4°, Cambridge, 1710, in-4°; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. Celle qui a été donnée par Philippe, 1744 et 1761, à Paris, in-12, est fort estimée. *Voyez* PUTSCHIUS, POMPONIUS-LÆTUS, *et* CASSAGNES. Dureau de La Malle a donné une nouvelle traduction des OEuvres de Salluste, Paris, 1808, 1 vol. in-8°, et 2 vol. in-12. Cette traduction, malgré de légers défauts et quelques inexactitudes, a le mérite d'être fidèle; le sens de l'auteur y est rarement blessé; et la manière d'écrire de l'auteur

y est conservée avec autant d'esprit que de vérité.

† II. SALLUSTE, fils adoptif du précédent, et petit-fils de sa sœur, fut l'héritier de son nom, de ses biens et de son goût pour la magnificence et les plaisirs. Il ne voulut point d'autre rang que celui de chevalier dans lequel il étoit né. Son esprit agréable et quelques talens lui donnèrent la seconde place dans la faveur d'Auguste, tant que Mécène vécut, et la première après la mort de ce favori. Après la mort de cet empereur il obtint auprès de Tibère la même confiance qu'Auguste avoit eue pour lui. Le nouvel empereur se servit de Salluste pour engager un centurion à aller assassiner Marcus-Julius Agrippa le jeune. Ce prince cruel et dissimulé vouloit faire retomber ce crime sur Salluste, qui se hâta d'aller trouver Livie, complice de ce crime. Il lui dit « que Tibère, qui vouloit le faire juger par le sénat, ruineroit son pouvoir, s'il s'en rapportoit pour toutes les affaires à cette compagnie, et qu'il n'y avoit d'empire qu'autant que la puissance étoit dans la main d'un seul; que d'ailleurs certains secrets de famille devoient être ensevelis dans le plus profond silence. » On ne parla donc plus d'Agrippa ni de sa fin tragique, jusqu'à ce qu'un de ses esclaves s'avisa de se faire passer pour son maître. L'Italie commençoit à être agitée par cette imposture; mais Salluste employa des gens adroits, qui s'emparèrent du faux Agrippa, et le livrèrent à l'empereur. Salluste mourut quatre ans après dans un âge assez avancé, l'an 19 de J. C. Il avoit cultivé les arts avec succès et imité l'airain de Corinthe par le mélange de différens métaux. On appela ce nouveau métal *l'airain sallustien*. La délicatesse de son esprit et son goût pour la volupté le lièrent avec Horace qui lui adressa la 2e. Ode de son 2e. livre.

III. SALLUSTE, grammairien latin, fit passer dans sa langue le *K*, qu'il prit dans la langue grecque; mais la première pouvoit bien s'en passer comme la nôtre, où il n'est presque d'aucun usage. Aussi d'Ablancourt, dans son Dialogue des Lettres, fait-il dire au *K* qu'on a souvent délibéré de le chasser de la langue française, et de le reléguer dans les pays du nord, où il n'est presque employé que dans les noms propres.

† IV. SALLUSTE (Secundus Sallustius Promotius), capitaine gaulois, ami de l'empereur Julien, se distingua autant par sa valeur et par sa probité que par son habileté dans les affaires. Julien, déclaré Auguste en 360, le fit préfet des Gaules; et en 363, il le prit pour collègue dans le consulat. C'étoit une chose rare qu'un prince consul avec un patricien; mais Salluste méritoit cette distinction par sa vertu. On ne sait en quelle année il mourut. On lui a attribué un *Traité des Dieux et du Monde*, Rome, 1638, in-12, grec et latin; Leyde, 1639, in-12; et dans les *Opuscula Mythologica Physica* de Th. Gale, Cambridge, 1671, Amsterdam, 1688. Formey en a donné une traduction dans son *Philosophe Payen*, 1759, 2 vol. in-12.

V. SALLUSTE. *Voyez* BARTAS.

SALMACIS. *Voyez* HERMAPHRODITE.

* SALMAGGIA (Énée), célèbre peintre de Bergame, plus

connu sous le nom de Talpin, apprit les principes de son art à Crémone, et les pratiqua à Milan dans l'école de Procaccini. Bientôt après, pénétré de la plus vive admiration pour les chefs-d'œuvre de Raphaël, il passa à Rome pour les étudier, et enrichit cette ville de productions estimées. La plus grande partie de ses *ouvrages* orne les églises de Bergame et de Milan. Ce peintre est mort dans sa ville natale le 23 février 1626.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalassar, succéda dans le royaume d'Assyrie à son père, l'an 728 avant J. C. Ce prince ayant subjugué la Syrie, vint dans la Palestine, et obligea Osée, roi d'Israël, à lui payer tribut. Osée lui demeura assujetti pendant trois ans; mais se lassant bientôt de ce joug, il prit des mesures avec Sua, roi d'Egypte, pour le secouer. Salmanasar l'ayant appris, vint avec une armée formidable fondre sur Israël. Osée s'étant renfermé dans Samarie, sa capitale, Salmanasar y mit le siége, qui dura trois ans. La famine et la mortalité firent périr le plus grand nombre de ses habitans. Le roi d'Assyrie prit la ville, la détruisit jusqu'aux fondemens, passa tout au fil de l'épée, chargea Osée de chaînes, et transféra le reste du peuple en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près de la rivière de Gozan. Ainsi finit le royaume d'Israël ou des dix tribus, à la place desquelles on envoya dans le pays des colonies de peuples barbares et idolâtres; en sorte qu'Israël cessa pour lors d'être un peuple visible et subsistant à part, ce qui en restoit paroissant confondu avec des nations étrangères. Ces dix tribus ne furent jamais rappelées de leur exil pour reprendre la forme de leur gouvernement; parce que, dit l'Ecriture, se séparant de la maison de David, elles s'engagèrent dans l'idolâtrie du veau d'or, qu'elles ne quittèrent jamais depuis ce temps-là. Cependant, à la faveur de l'édit de Cyrus, qui permit aux juifs de retourner à Jérusalem, plusieurs Israélites des différentes tribus revinrent dans le pays qu'avoient habité leurs pères, et se fondirent dans la tribu de Juda, pour ne faire avec elle qu'un seul état. Salmanasar, ayant terminé son expédition, entreprit la guerre contre les Tyriens, et s'empara d'abord de presque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laissa une partie de son armée pour resserrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Assyrie, et y mourut l'année d'après, 714e avant J. C.

SALMASIUS. *V.* SAUMAISE.

SALMERON (Alfonse), de Tolède, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y joignit à saint Ignace de Loyola, et fut l'un des premiers disciples de ce célèbre fondateur. Salmeron voyagea ensuite en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas et en Irlande. Il parut avec éclat au concile de Trente, et contribua beaucoup à l'établissement du collége de Naples, où il mourut le 13 février 1585, à 69 ans. On a de lui des *Questions* et des *Dissertations* sur les Evangiles, sur les Actes des Apôtres, et sur les Epîtres canoniques, imprimées en 8 vol. in-fol., 1612 et années suivantes. Les livres de Salmeron sont écrits avec trop de prolixité; on y trouve peu de critique, de justesse et de discernement. Son savoir est étendu,

mais mal digéré ; son style facile, mais verbeux. Il est plein de propositions fausses sur les droits des papes, sur celui de détrôner un prince hérétique, etc. etc.

* SALM-KIRBOURG (Frédéric Rheingrawe de), né à Limbourg, dans la Belgique, se jeta dans le parti patriote, lors de la révolution de Hollande en 1787, dans l'espoir de chasser le prince d'Orange pour se mettre à sa place, dit un publiciste. Il persuada, à La Haye, qu'il avoit beaucoup de crédit à Versailles ; et à Versailles, qu'il en avoit un considérable en Hollande. Salm plut par son esprit souple, ses manières aisées, à Calonne, et obtint, par le moyen de ce ministre, le brevet de maréchal de camp, avec les appointemens de 40 mille livres. Mais craignant que, vu l'état des finances de France, cette somme annuelle ne lui fût pas long-temps payée, il demanda le capital, et il reçut 400 mille liv. De retour en Hollande, voyant que le parti républicain réclamoit la médiation de la France, et que cette médiation, coupant court aux troubles, seroit un obstacle à ses projets, il envoya des émissaires à Amsterdam et dans les autres villes, afin de s'opposer à tout projet de médiation, dans l'espoir d'être nommé généralissime de la force armée, et d'être revêtu d'une espèce de dictature. D'un autre côté, dans la crainte que le parti stathoudérien ne triomphât, il entretenoit des intelligences secrètes avec lui, et dit un jour au comte de Callamberg, Saxon très-considéré du prince d'Orange : « Croyez, au reste, que je n'ai pas tellement le goût du citron, que je ne m'accommode très-bien aussi de l'orange. » L'invasion de la Hollande par les Prussiens acheva de le démasquer. Chargé de défendre Utrecht avec une garnison de huit mille hommes, il rendit, sans coup férir, cette place importante, qui, comme l'assuroit M. de Bellonet que la France y avoit envoyé, pouvoit se défendre pendant plusieurs semaines ; il abandonna aussi le parti qu'il avoit juré de servir, et disparut subitement. Salm demeura ensuite dans le bel hôtel qu'il avoit à Paris, durant la révolution, dont il se montra partisan ; fut commandant de bataillon ; ce qui ne l'empêcha pas d'être, en 1794, arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort, le 23 juillet 1794, comme complice d'une conspiration dans la maison d'arrêt des Carmes. Il étoit âgé de 48 ans. Un décret du 17 septembre 1795, ordonna la restitution de ses biens à sa famille.

* SALM-SALM (Emmanuel, prince de), mort à Waloof, sur la rive gauche du Rhin, en 1793, dans la 66e année de son âge, étoit propriétaire du régiment de Salm avant la révolution, et quitta le service lorsque son régiment fut reformé. Il ne prit aucune part aux troubles intérieurs de la France, ni aux guerres extérieures qui se sont succédées depuis 1792. Ses amis et ses livres remplirent tous ses loisirs. Ses lettres familières et ce qu'il écrivoit pour lui, pour ses amis, sur divers sujets de morale et de politique, sont remarquables par la grace du style et la pureté des sentimens.

* I. SALMON (Guillaume), célèbre empirique anglais, qui a pratiqué pendant plusieurs années la médecine avec plus ou moins de succès. Il a publié un

grand nombre d'ouvrages de médecine. Le plus considérable est la *Médecine complète* ou le *Magasin du droguiste ouvert à tout le monde*, in-8°, de 1207 pages. Un *Herbier*, in-folio. Son ouvrage, intitulé *Polygraphiæ*, est celui qui a eu le plus de débit : l'édit. de Londres, 1701, est comptée pour la dixième.

* II. SALMON (Thomas), frère cadet du précédent, mort à Londres en avril 1743, est auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Angleterre*, qui a été traduit en français, Paris, 1751, in-8°. Il a travaillé à l'*Histoire universelle d'une société de gens de Lettres*, aussi traduite en français et imprimée in-4° à Amsterdam, dont on a fait une réimpression à Paris sous format in-8° ; compilation trop souvent indigeste, mais qui offre des recherches curieuses.

† III. SALMON (Nathaniel), entra au collége de Benet en 1699, et prit les ordres quelques années après. Il obtint une cure dans le comté d'Hertford ; mais n'ayant pas voulu prêter le serment exigé par le roi Guillaume, il renonça au ministère ecclésiastique pour se vouer à la médecine. Il s'étoit attaché à l'étude des antiquités; et c'est sur cet objet que roulent ses ouvrages. On a de lui, I. *Description des antiquités romaines dans les comtés de l'intérieur de l'Angleterre*, 1726, in-8°. II. *Description des stations des Romains dans la grande Bretagne, d'après leur itinéraire*, l'un et l'autre réimprimés et réunis en 1736, en 2 vol. in-8°. III. *Histoire du comté d'Hertford avec la description de ses anciens monumens*, 1728, in-folio, qui sert de continuation à l'Histoire de sir Henry Chauncey. IV. *Vies des évêques anglais, depuis la restauration jusqu'à la révolution*, 1733. V. *Les Antiquités de Surrey avec L'Histoire naturelle du comté*, 1736, in-8°. Il travailloit à l'Histoire et au Recueil des Antiquités d'Essex ; mais sa mort, survenue à peu près vers ce temps, l'empêcha de l'achever.

† V. SALMON (François), docteur et bibliothécaire de la maison et société de Sorbonne, né à Paris, d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes, et sur-tout dans l'hébreu, et mourut à Chaillot le 9 septembre 1736, à 59 ans. Cet homme, d'une vaste littérature, a donné, I. Un *Traité de l'étude des Conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce Traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, et imprimé en cette langue à Leipsick en 1729. II. Un grand nombre d'autres *ouvrages*, qui sont demeurés manuscrits, et dont quelques-uns méritèroient de voir le jour.

* VI. SALMON (Jean), savant du 18e siècle, natif de Paris, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Histoire moderne géographique*, avec cartes et figures, 1767, 26 vol. in-8°, dans laquelle on peut encore puiser des renseignemens utiles.

VII. SALMON. *V.* MACRIN.

SALMONÉE (Mythol.), fils d'Eole et roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut encore se faire rendre ceux dus à la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisoit rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain ; et dans ce fracas, semblable au bruit du tonnerre, il lançoit de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il affectoit la puis-

sance, indigné de son audace impie, l'écrasa d'un coup du véritable foudre, et le précipita dans les enfers. *Voy.* ALLADE.

* SALMUTH (George), né à Leipsick en 1554, et mort à 50 ans docteur de la faculté de médecine de Montpellier, fut nommé médecin de la cour électorale de Saxe. On ne connoît de lui qu'un ouvrage imprimé en 1585, in-4°, sous le titre de *Quæsita quædam chirurgica*. Il ne faut pas le confondre avec un médecin allemand Philippe SALMUTH, qui a laissé *Observationum medicarum centuriæ tres posthumæ*, Brunsvigæ, 1648, in-4°.

† SALNOVE (Robert de), page de Henri IV et de Louis XIII, lieutenant de la grande louveterie, et écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de Victor-Amédée, duc de Savoie. Sa *Vénerie royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 et 1665, in-4, est un livre curieux et assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

I. SALOMÉ, sœur d'Hérode-le-Grand, non moins cruelle que son frère, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Marianne, sa femme, qu'il aimoit passionnément, et les deux fils qu'il avoit eus, Aristobule et Alexandre. Salomé étant devenue veuve de deux maris (Joseph et Costobare), que ce prince barbare avoit immolés à son ressentiment, elle tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en troisièmes noces à Alexas. Elle survécut peu à son frère. Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ, sa nièce, qu'Hérode avoit eue d'Elpide, sa neuvième femme.

II. SALOMÉ. C'est le nom que l'on donne à la fille d'Hérodias, qui dansa un jour avec tant de grace devant Hérode-Antipas, que ce prince, dans l'ivresse de sa joie, lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderoit. Salomé, conseillée par sa mère, demanda la tête de Jean-Baptiste. *Voyez* ce mot.

III. SALOMÉ (Marie), femme de Zébédée, mère de St.-Jacques le Majeur et de Saint-Jean l'Evangéliste, avoit coutume de suivre Jésus-Christ dans ses voyages et de le servir. Elle demanda à Jésus-Christ que ses deux fils, Jacques et Jean, fussent assis, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, lorsqu'il seroit arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jésus au Calvaire, et ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui achetèrent des parfums pour l'embaumer, et qui vinrent, pour cet effet, le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé; ce que l'on ajoute de plus est apocryphe.

* SALOMINI (Marius), jurisconsulte romain, vivoit dans le 15e siècle. Léon X en faisoit beaucoup de cas, et l'engagea à écrire sur le Digeste. Ce pontife mourut avant que Salomini ait pu mettre la dernière main à son ouvrage. Celui-ci lui dédia cependant un traité *De principatu*. Il a encore écrit *De bono et æquo; De voluntario et involontario*.

† I. SALOMON, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant Jésus-Christ. Le Seigneur l'aima, dit l'Ecriture, et lui fit donner, par le prophète Nathan, le nom de *Jédidiach*, c'est-à-dire

aimé de Dieu. Son père le fit couronner roi de Juda et d'Israël de son vivant, et il donna dès-lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David, il s'affermit sur le trône, par la mort d'Adonias, de Joab et de Séméi. Il épousa quelque temps après la fille de Pharaon, roi d'Egypte : c'est, dit-on, à l'occasion de ce mariage que Salomon composa le *Cantique des Cantiques*, qui en est comme l'épithalame. Peu de temps après, Dieu lui apparut en songe, et lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitoit. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter et à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche de tous les rois. Salomon fit connoître cette sagesse extraordinaire dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle étoit la véritable mère d'un enfant que deux femmes se disputoient. Cependant le roi, jouissant d'une paix profonde, résolut de bâtir un temple au Seigneur et un palais pour lui. Dans cette vue il fit alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cèdres et des sapins nécessaires pour l'exécution de son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la magnificence et la beauté surpassoient celles de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Être-Suprême. Cet édifice fut fait sur le modèle du tabernacle; mais tout étoit beaucoup plus grand et plus riche que dans ce temple portatif. Il consistoit en plusieurs cours et bâtimens qui occupoient un grand terrain capable de contenir tous les ministres et tout le peuple. Il y avoit trois enceintes, dont la première s'appeloit le parvis des Gentils, et contenoit de grandes galeries et de grandes cours. La deuxième s'appeloit le parvis des Israélites : ce dernier, où le peuple entroit pour prier, étoit aussi environné de galeries magnifiques, soutenues par deux ou trois rangs de colonnes, dans lesquelles se trouvoient les logemens des prêtres et des lévites qui étoient de service, et des chambres où l'on renfermoit tout ce qui étoit nécessaire au culte de Dieu. Au milieu du parvis du peuple étoit celui des prêtres, carré parfait, entouré aussi de galeries et de bâtimens pour le même usage. C'étoit au milieu de cette dernière enceinte que l'on voyoit la partie proprement appelée le *Temple*, c'est-à-dire, le sanctuaire, le saint et le vestibule. Dans le saint, étoient le chandelier d'or, la table des pains de proposition, et l'autel d'or sur lequel on offroit les parfums. Il n'y avoit dans le sanctuaire que l'arche d'alliance qui renfermoit les tables de la loi ; il étoit orné par des palmiers en relief, des chérubins de bois couvert de lames d'or, et d'autres ornemens d'un goût exquis. Tout le dedans du temple étoit aussi décoré de tout ce que l'art et les richesses avoient pu imaginer de plus somptueux. On avoit répandu l'or avec profusion. Les tables, les chandeliers, les vases de toute espèce que l'on y avoit mis en très-grand nombre, étoient de ce précieux métal. Après que tous ces ouvrages furent achevés, et que Salomon eut mis la dernière main à ce pompeux édifice, il en fit la dédicace avec solennité. Tous les anciens d'Israel et tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir

un superbe palais pour lui et pour ses femmes; les murs de Jérusalem, la place de Mello qui étoit entre le palais royal et le temple; plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, et en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontières de ses états jusqu'à l'Euphrate, et équipa une flotte à Asiongaber, qu'il envoya à Ophir, d'où elle remporta une grande quantité d'or. Les savans ne sont point d'accord sur la situation d'Ophir, que les uns ont mis en Amérique, et les autres en Asie. Ceux qui placent Ophir en Amérique prétendent que c'est l'île Espagnole ou de Saint-Domingue, à l'entrée du golfe du Mexique; et c'étoit l'opinion de Christophe Colomb, qui, ayant le premier découvert cette île, avoit coutume de dire qu'il avoit trouvé l'Ophir de Salomon. Ceux qui soutiennent ce sentiment font partir la flotte d'Asiongaber, la font entrer dans la mer des Indes, côtoyer la presqu'île en deçà du golfe de Bengala, reconnoître Malaca et Sumatra; et ensuite, après avoir doublé Madagascar et le cap de Bonne-Espérance, ils la font passer par le Brésil, d'où elle arrivoit à l'île Espagnole. Ceux qui veulent qu'Ophir soit en Asie donnent ce nom à la Chersonèse d'or, connue aujourd'hui sous le nom de Malaca, à l'ancienne Taprobane, maintenant l'île de Ceylan, et aux royaumes de Siam, de Pégu et de Bengale. Les auteurs de cette dernière opinion se fondent sur ce que de tout temps les Ethiopiens avoient fait un grand commerce par mer avec les Indiens; que l'on trouvoit dans ce pays toutes les marchandises dont les vaisseaux de Salomon revenoient chargés, et que le voyage pouvoit durer trois ans. L'empire de Salomon s'étendoit sur tous les royaumes, depuis le fleuve d'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, et jusqu'à la frontière d'Egypte. Ses revenus annuels montoient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissoient les Israélites, et les droits que payoient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célèbre dans les pays étrangers. Nicausis, reine de Saba, vint lui rendre hommage, comme au plus sage des hommes et au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'étoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes et 300 concubines. Il bâtit des temples à la déesse des Sidoniens Astarté; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques Pères croient qu'il fit pénitence avant sa mort; mais l'Ecriture s'exprime clairement sur sa chute, et ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* pour être un monument éternel de sa conversion; mais c'en est un signe fort équivoque: il n'y dit pas un mot des égaremens, dont il eût dû faire une réparation publique; et il est plus probable qu'il composa ce livre dans le temps de sa sagesse. Quoi qu'il en soit de cette opinion, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il alloit diviser son royaume, et qu'il donneroit dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant

J. C., après en avoir régné 40. Il nous reste de lui trois ouvrages reçus entre les livres canoniques : les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*. Voltaire a prétendu que les Proverbes n'étoient point de Salomon. « Il trouve peu vraisemblable, dit Palissot, qu'un roi se soit donné la peine de compiler ce recueil de *Sentences orientales*, et sur-tout qu'il ait dit que « la terreur du roi est comme le rugissement du lion. » Il croit reconnoître évidemment dans ces paroles le langage d'un esclave accoutumé à trembler sous son maître, et non celui d'un monarque. Cependant l'empereur Marc-Aurèle a écrit, et l'on n'en doute pas : « La faveur des princes ne mérite presque jamais les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux, plus on se livre à des chaînes, qui, pour être dorées, n'en sont pas moins pesantes, etc. » Ne seroit-on pas en droit, d'après un raisonnement tout pareil à celui de Voltaire, de soutenir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un empereur se soit exprimé ainsi, et d'attribuer l'ouvrage de Marc-Aurèle à quelque courtisan désabusé et rassasié de dégoûts? « Quant au jugement injuste que le même écrivain porte sur les *Proverbes de Salomon*, qu'il regarde comme un livre sans ordre, et plein d'images basses et d'expressions grossières, nous ne le réfuterons qu'en rapportant ce que Dupin pense de ce livre, dans sa *Dissertation préliminaire sur la Bible*. « Ce livre (dit cet habile critique) surpasse tout ce que les philosophes ont fait en ce genre, soit pour la justesse des pensées, soit pour la noblesse de l'expression, soit pour la variété surprenante et la grande étendue des matières ; soit enfin pour la sagesse des maximes. On n'y trouve point de ces fausses lueurs, qui se rencontrent assez ordinairement dans les sentences où l'on cherche quelquefois le brillant sans s'attacher au solide. On n'y voit point de ces expressions basses, ou de ces pointes frivoles dans lesquelles il est difficile que ne dégénèrent quelquefois les sentences communes. On n'y rencontre point de ces pensées guindées et de ces tours forcés, qui sont l'effet d'une imagination déréglée par trop de contention. Tout y est vrai, sublime, sage, simple, naturel, instructif. Il est à la portée de tout le monde ; il contient les devoirs de tous les états : en un mot, c'est un livre très-propre à former le sage parfait.... » Dans l'*Ecclésiaste*, Salomon cherche en quoi consiste le bonheur des hommes : il rapporte les différens sentimens sur cette matière importante. Il semble quelquefois approuver l'opinion de ceux qui mettent leur félicité dans la jouissance des plaisirs ; mais après l'avoir exposée en détail, il la réfute et la condamne. Toutes ses réflexions le conduisent à ce résultat : « Que les créatures sont incapables de rendre l'homme heureux, et qu'il ne peut l'être que par l'amour de Dieu et l'observation de sa loi. » Les anciens Hébreux et les SS. Pères ne doutent point que l'auteur de ce livre ne soit Salomon, qui l'écrivit sur la fin de sa vie ; et ce sentiment est fondé sur le titre du livre, qui dit que son auteur étoit fils de David, et roi de Jérusalem, et sur divers endroits qui ne conviennent qu'à ce prince. L'*Ecclésiaste* a toujours été mis au rang des livres canoniques ;

parce que les commentateurs juifs et chrétiens ont expliqué plus favorablement que des lecteurs épicuriens les passages qui sembloient renfermer la doctrine de ceux-ci. Le *Cantique des Cantiques* est non-seulement un épithalame, dans lequel on exprime les sentimens tendres, mais honnêtes, d'un époux et d'une épouse avec beaucoup de naïveté, d'agrément et de variété: cet ouvrage a, dit-on, un sens mystique, dont l'historique n'est que la base. Suivant le sens allégorique que de graves docteurs y ont trouvé, le Cantique des Cantiques célèbre l'union de Jésus Christ et de son Eglise: union comparée dans l'Evangile à celle de l'époux et de l'épouse. Quoique cet ouvrage n'ait pas un arrangement très-régulier, on y distingue sept parties d'églogues, qui répondent aux sept jours pendant lesquels les anciens avoient coutume de célébrer leurs noces. Les Juifs, regardant ce livre comme fort au-dessus de la portée commune des hommes, n'en permettoient la lecture que dans un âge de maturité, c'est-à-dire, au moins à 30 ans. Les SS. Pères ne le mettoient pas non plus indifféremment entre les mains de tous les fidèles. Ils attendoient qu'ils eussent acquis par l'âge, par l'exercice de la vertu et de la prière, l'esprit de piété nécessaire pour en pénétrer le sens, sans courir le risque de se blesser à l'écorce. En effet, l'esprit licencieux de quelques jeunes gens auroit pu abuser des images naïves et des idées tendres qu'emploient l'époux et l'épouse. Le Cantique des Cantiques a toujours été mis au nombre des livres canoniques par les juifs et les chrétiens. L'Ecriture marque que Salomon avoit aussi composé 3000 *Paraboles* et 1500 *Cantiques*, et qu'il avoit fait des *Traités* sur toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, et sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles et les poissons; mais ces ouvrages ne sont point venus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à Salomon ne sont point de lui, et ont été composés dans des temps postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom sont, I. Les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens. II. *De Lapide philosophorum*, dans le Recueil de Rhenanus, Francfort, 1625, in-8°. III. Les *Dits de Salomon, avec les Réponses de Marcon*, petit ouvrage licencieux, en rimes françaises, in-16, sans date, gothique, en sept feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi, le plus sage des hommes. Nous ne parlons pas du livre de la *Sagesse* et de l'*Ecclésiastique*, qu'on lui a attribués mal-à-propos. Le premier a été composé par un Israélite grec, qui l'a écrit plutôt à la manière des philosophes de son pays, qu'avec la noble simplicité des écrivains hébreux. « *Stylus ipse*, (dit S. Jérôme) *græcam eloquentiam redolet.* » L'auteur de l'*Ecclésiastique* étoit un juif, Jesus, fils de Sirach, qui cherche à imiter Salomon. Il a pris plusieurs de ses pensées, et a suivi la méthode du sage monarque dans les *Proverbes*, d'enseigner la morale par sentences ou par maximes; mais ses expressions (dit Dupin), n'ont ni la même force ni la même vivacité. Cependant ces deux ouvrages, placés dans le canon des Ecritures, renferment d'excellens avis sur les illusions dont les hommes

se nourrissent, et sur les véritables moyens de parvenir à la sagesse. Le P. Bourthaud, jésuite, a publié à Paris, en 1729, 1749, 2 vol. in-12, les *Conseils de la Sagesse*, ou *Recueil des Maximes de Salomon, avec des Réflexions*. Mylius, dans sa *Bibliothèque des Ecrivains anonymes et pseudonymes*, attribue cet ouvrage au sur-intendant Foucquet. Cette opinion a eu en effet quelques partisans; mais aujourd'hui elle est généralement abandonnée. L'*Ecclésiaste* a été traduit de l'hébreu en latin et en français par les PP. Louis de Poix, Jérôme d'Arras, et Séraphin de Paris. Allamand et Sacrelaire ont traduit du latin de Schultens, les *Proverbes* de Salomon, Leyde, 1752, in-4°.

II. SALOMON BEN VIRGA, rabbin espagnol, et savant médecin, au commencement du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *Schebet Juda*. On y trouve une Histoire des Juifs, depuis la destruction du temple de Jérusalem jusqu'au temps de ce rabbin. Gentius en a donné une traduction latine, à Amsterdam en 1651, in 4°; et Basnage en a fait usage dans son Histoire des Juifs.

III. SALOMON (Bernard), dit le *Petit Bernard*, excellent graveur en bois, florissoit à Lyon depuis 1550 jusqu'en 1580. Les figures des livres sortis en foule vers cette époque des presses de Roville, des Detournes, etc., sont de lui ou sur ses dessins. On peut citer entre autres les *Hymnes du temps*, par Guerout, 1560, in-4°; une *Bible* in-8°, dont la deuxième édition est de 1555; les *Métamorphoses d'Ovide*, 1557, in-12. On distingue encore les *figures* placées dans les ouvrages d'antiquités de Guillaume Duchoul. Du Verdier dit que Salomon avoit fait sur la perspective un *écrit* qui s'est perdu à sa mort.

IV. SALOMON, musicien français, né en Provence, reçu à la musique de la chapelle du roi, pour la basse de viole, dont il jouoit bien, mourut à Versailles en 1731, âgé d'environ 70 ans. Cet homme, simple à l'extérieur, sembloit n'avoir de talent que pour jouer avec justesse et avec précision; on a cependant de lui des *motets* et deux *opéras*. Lorsqu'il composa celui de *Médée et Jason*, qui fut fort goûté, il se trouva *incognito* aux premières représentations, confondu avec les spectateurs, et vit avec tranquillité applaudir et critiquer son ouvrage. *Théonée* est le nom de son autre opéra.

V. SALOMON *Voy.* JARCHI.

*I. SALOMONI (P. Jacques), savant dominicain, né à Candie en 1626, d'une famille noble, passa une partie de sa vie à Padoue, où on le nomma recteur du collége théologique, directeur de conscience, théologien du cardinal B. Grégoire Barbarigo, et enfin professeur de théologie dans le séminaire que ce prélat établit à Padoue. Salomoni mourut en 1710. On a de lui, I. *Agri Patavini inscriptiones sacræ et profanæ*, Patavii, 1696, in-4°. II. *Urbis Patavinæ inscriptiones*, ibid., 1701, in-4°.

* II. SALOMONI (Pierre-Marie), jésuite et savant philosophe, né le 29 avril 1696, enseigna quelque temps la philosophie à Prato en Toscane, et y mourut bibliothécaire en 1763. Nous avons de lui, I. *Dissertationum*

compendia de fontium origine, Florentiæ, 1747. II. *Selectæ theses ex logicâ et physicâ*, ibid. 1748. III. *Compendiaria dissertatio de coloribus*, ibid. 1740. IV. *Selecta problemata ex cosmographiæ elementis*, ibid., 1753; et plusieurs *Dissertations* astronomiques et mathématiques.

SALONIN (Publius-Licinius-Cornelius Saloninus), fils aîné de l'empereur Gallien et de Salonine, fut fait César par Valérien, son aïeul, en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules, avec Albinus, son gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son séjour dans les provinces les maintint dans l'obéissance jusqu'en 261. Posthume s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce prince avoit environ dix ans.

† SALONINE (Julia-Cornelia), femme de l'empereur Gallien, joignit à une beauté régulière et à une figure noble toutes les vertus de son sexe. Sans faste, sans orgueil, remplie de zèle pour le bien public, elle procura l'abondance dans Rome, et ne fut occupée que du soin de faire des heureux. Elle favorisa les savans, et fut savante elle-même. Sa philosophie lui fit voir sans dépit les infidélités de Gallien, qui d'ailleurs la respecta toujours, et qui se loua plusieurs fois de ses conseils. Née avec un courage héroïque, elle arrachoit son époux du sein des voluptés, pour le faire combattre contre les tyrans qui déchiroient l'empire. Elle l'accompagnoit dans ses expéditions militaires, et peu s'en fallut qu'elle ne fût faite prisonnière par les Goths, lorsque Gallien les chassa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avoit levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, et périt dans la même nuit que son époux et les princes de sa famille impériale, le 20 mars 268. Salonine avoit obtenu au philosophe Plotin la permission de bâtir une ville qui se gouverneroit selon les lois de la république de Platon; elle devoit s'appeler Platonopolis. Mais ce projet ne s'exécuta point: quelques-uns disent même que Gallien, qui étoit disposé à le favoriser, en fut détourné par son conseil, et lui fit sentir qu'il étoit ridicule et impraticable.

SALONIUS, fils de S. Eucher l'Ancien, qui fut depuis évêque de Lyon, fut élevé dans le monastère de Lérins avec son frère Veran. Tous deux en sortirent pour remplir des siéges épiscopaux. Veran eut celui de Vence; mais on ne sait pas bien quelle église gouverna Salonius: on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Genève. Il assista au concile d'Orange l'an 441. Nous avons de cet évêque deux ouvrages, I. Une *Explication morale sur les proverbes*, en forme de dialogue entre les deux frères. II. Un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*: l'un et l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4°, et dans la Bibliothèque des Pères.

SALPION, sculpteur d'Athènes. C'est à lui qu'on attribue ce beau *vase* antique qu'on voit dans la grande église de Gayette (ville maritime du royaume de Naples), où il sert pour les fonts de baptême. Ce superbe morceau de sculpture avoit été construit, à ce qu'on pense, pour contenir l'eau lustrale dans quelque ancien temple des païens.

*SALTZMANN (Jean-Rodolphe), médecin de Strasbourg, premier professeur de la faculté de cette ville, mort en 1656, à 83 ans, a laissé, *Consultatio medica de curando melancholico*, Argentorati, 1611, in-8°. — *De diæta fractorum ossium*, Oppenheimi, 1611, in-8°. — *De anatomicis quibusdam observationibus epistola*, Ulmæ, 1628, in-4°.

SALVADOR (André), poète italien sous Grégoire XV et Urbain VIII, est un des moins mauvais auteurs qui aient travaillé pour le théâtre italien. Les principales de ses pièces sont, *Medore*, *Flore*, et *Sainte Ursule*: la dernière est la meilleure. Salvador s'y est rapproché des bons modèles.

*SALVAGGIO ou SALVATICI (Porchetto), de Genève, a écrit et publié un ouvrage latin contre les Hébreux, intitulé *Victoria Porchetti adversùs Hebræos impios*, etc.

SALVAING. *Voyez* BOISSIEU.

SALVAN DE SALIEZ (Antoinette de), née à Albi en 1638, de l'académie des Ricovrati de Padoue, morte le 14 juin 1730, dans le lieu de sa naissance, s'est distinguée par son goût pour les lettres, et en particulier pour la poésie française. Veuve d'Antoine de Fontvielle, seigneur de Saliez, viguier d'Albi, elle consacra la liberté que lui donnoit le veuvage aux muses et à l'amitié. Elle forma en 1704 une compagnie, qui s'assembloit une fois la semaine, sous le titre de Société des chevaliers et chevalières de la Bonne-Foi. Le premier statut de cette société nouvelle, étoit celui-ci :

Une amitié tendre et sincère,
Plus douce mille fois que l'amoureuse loi,
Doit être le lien, l'aimable caractère
Des chevaliers de Bonne-Foi.

Cette dame a fait des *Paraphrases* sur les Psaumes de la pénitence, et diverses *Lettres et Poésies*, dont une grande partie sont imprimées dans la Nouvelle Pandore, ou les Femmes illustres du règne de Louis-le-Grand. Nous avons encore d'elle l'*Histoire de la comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVATOR. *Voy.* CARRIERA.

*SALUCES (Joseph-Ange de), chef de l'illustre famille de ce nom, ancien général au service de Sardaigne, chancelier de la seizième cohorte de la légion d'honneur, directeur de la classe des sciences physique et mathématique de l'académie impériale de Turin, mort dans cette ville le 16 juin 1810, âgé de 75 ans, a publié, de concert avec La Place et Cigna, les *Mélanges de l'académie de Turin*, qui ont étonné l'Europe savante, et attiré les regards de Frédéric II.

*SALVEMINI (Jean-François), illustre mathématicien et littérateur, né à Castiglione en Toscane, en 1708, ayant quitté l'Italie, voyagea dans la Suisse et la Hollande, et fut appelé à la cour de Frédéric II, roi de Prusse, qui le nomma membre de l'académie de Berlin, et maître de mathématiques au collége d'Artiglieri, où il mourut au mois d'octobre 1791. Pendant qu'il professoit l'astronomie et les mathématiques à Utrecht, il y publia : *Arithmetica universalis*; une *Traduction* italienne de l'Essai sur l'homme, de Pope, et quelques autres *ouvrages* moins considérables. Il fit paroître à Berlin des

Observations sur le livre intitulé Système de la nature; la *Vie d'Apollonius de Thyane*; et les *Livres académiques de Cicéron*, traduits en français.

* SALVETTI ACCIAJOLI (Magdeleine), dame florentine, distinguée par ses poésies dans le seizième siècle, a donné deux volumes de *Vers italiens*, et un *Poème de David persécuté*, qui parut à Florence en 1611.

* I. SALVI (Jean-Baptiste), célèbre peintre, né en 1605 au château de Sassoferrat dans l'état d'Urbin, mort en 1690, apprit les principes de son art sous Tarquin, son père, et passa à Rome pour étudier les chefs-d'œuvre de Raphaël. Son dessin se fait admirer par le clair-obscur.

† II. SALVI (Nicolas), né à Rome en 1699, fut grand mathématicien, et habile architecte. C'est sur-tout dans cette dernière profession qu'il s'est acquis beaucoup de réputation. Il eut pour maître Antoine Cannevari, qui lui fit étudier Vitruve. Le plus beau de ses ouvrages est la *Fontaine de Trévi*, construite par ordre du pape Clément XII. L'envie qui se déchaîna contre lui, le força souvent d'interrompre cette entreprise; et ce ne fut pas sans peine qu'il en triompha. Son architecture, sans être exempte de défauts, est agréable et élégante. Cet artiste mourut à 52 ans.

† SALVIANI (Hippolyte), de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa et pratiqua la médecine à Rome, et y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entre autres, I. Un *Traité* latin *des Poissons*, Rome, 1554, in-fol., fig., recherché, quoiqu'il soit plein de détails plus amusans qu'instructifs. Il y en a une autre édition, Venise, 1600, in-fol. II. Un autre, intitulé *De crisibus ad Galeni Censuram*, Rome, 1558. On y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui une comédie, intitulée La *Ruffiana*, estimée et imprimée plus d'une fois. Salviani lui-même imprimoit ses ouvrages. En 1550 il fit paroître, in-fol., *ex Officinâ Salvianâ*, une nouv. édit. corrigée des *Vies de saint Jean Colombin*, et de quelques autres jésuites, composées par Belcaci.

* I. SALVIATI (le chevalier Léonard), célèbre littérateur, né à Florence en 1540 d'une famille noble, fut, en 1569, honoré de la croix de Saint-Etienne; à 26 ans il fut consul de l'académie de Florence; chargé en plusieurs occasions de parler en public, il s'en acquitta avec le plus grand succès. Ses principaux ouvrages sont, I. *Dialogue sur l'Amitié*, Florence, 1564. II. *Discours*. III. *Avis sur le Décaméron*, Florence, 1584, 2 vol. in-4°. IV. Deux *Comédies* et une critique du Tasse, intitulée *Infarinato*.

* II. SALVIATI (Joseph), Florentin, membre de l'académie de peinture, a enrichi de notes quelques parties de Vitruve, et a publié en 1552, à Venise, la *Regle pour la Volute et les Chapiteaux Ioniques*. Cet ouvrage a été traduit en latin par le marquis Poleni, et parut dans les *Exercices* de Vitruve, Padoue, 1739.

III. SALVIATI (Bernard), d'une des plus illustres familles de Florence, chevalier de Malte, devint prieur de Capoue,

puis grand-prieur de Rome, et amiral de son ordre. Il rendit son nom redoutable à l'empire ottoman; il ruina entièrement le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, et réduisit en poudre tous les forts qui s'opposèrent à son passage et à ses armes. Devenu général de l'armée de la religion, il prit l'île et la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'île de Scio, et emmena divers esclaves. Paul-Jove dit que le grand-prieur Salviati étoit *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus*... Salviati embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Saint-Papoul en France, et celui de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, et lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens, leurs vertus et leurs dignités éminentes.

IV. SALVIATI (François *ou* Cecco), peintre, dont le nom de famille étoit Rossi, naquit à Florence en 1510. Il s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste donna à Rome, à Florence, à Bologne et à Venise, des preuves de l'excellence de ses talens dans la peinture; mais son inconstance ne lui permit ni de se fixer long-temps dans le même lieu, ni de faire de grandes entreprises. Beaucoup d'estime pour lui-même, et un air de mépris pour les autres, nuisirent à sa fortune et à sa réputation. Son esprit inquiet l'amena en France, et l'eu fit sortir au temps que Le Primatice y florissoit. Il mourut en 1563. Salviati étoit bon dessinateur; ses carnations sont d'une belle couleur; ses draperies, légères et bien jetées, laissent entrevoir le nu qu'elles couvrent. Il inventoit facilement et avec agrément; mais il *peignoit* de pratique; on auroit désiré que ses contours fussent plus coulans. Les *dessins* de Salviati sont assez dans le goût du Palme: des airs de tête maniérés, des coiffures et des attitudes extraordinaires, les font sur-tout distinguer.

V. SALVIATI. *Voyez* PORTA.

† SALVIEN, *Salvianus*, prêtre de Marseille, devoit le jour à des parens illustres de Cologne, de Trèves ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise. Elevé au sacerdoce vers l'an 430, il déplora les déréglemens dont il étoit témoin avec tant de vivacité, qu'on l'appela le *Jérémie du 5e siècle*. Ses lumières et ses vertus le firent aussi nommer le *Maître des Évêques*, Il mourut à Marseille vers l'an 484. Il nous reste de lui, I. Un *Traité de la Providence de Dieu*. II. Un autre *contre l'Avarice*. III. Quelques *Epîtres*. Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, touchant, agréable, mais quelquefois un peu affecté. Le savant Baluze en a donné une belle édition en 1684, in-8°. On estime aussi celle de Conrad Rittershusius, 1623, deux volumes in-8°, et de Galesinius, Rome, 1564, in-fol. Nous en avons une bonne traduction française par le père Bonnet de l'oratoire, 1708, 2 vol. in-12; et une autre par le P. Mareuil de la même congrégation, 1734, in-12. J. B Maupertuy a aussi traduit le

Traité de la Providence, et un autre intitulé *Timothée*.

I. SALVINI (Antoine-Marie), professeur célèbre en langue grecque à Florence sa patrie, etoit d'une famille noble, savant et laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence en 1729, à 76 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il a traduit en vers italiens, I. *L'Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, Florence, 1723, en 2 vol. in-8.° II. *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8.° III. *Théocrite*, Venise, 1717, in-12. IV. *Anacréon*, Florence, 1695, in-12. V. Divers poètes grecs: tels que les poèmes d'*Aratus*; *de Musée*; les *Hymnes* d'*Orphée*; les *Poésies* de *Callimaque*; *Oppien*; quantité d'*Epigrammes* grecques; le poème astrologique de Manethon; une partie de *Nicandre*; les *Nuées* et le *Plutus* d'Aristophane; les *Vers dorés* de *Pythagore*; *Théognis*, et *Phocylide*. VI. Quelques *Satires* d'Horace, avec l'*Art poétique*. VII. Les deux premiers livres des *Métamorphoses* d'*Ovide*, et les six *Satires* de Perse, auxquelles le savant abbé joignit une traduction du *Traité de la Satire*, par Casaubon. VIII. Une partie du livre de *Job*, et dix *Lamentations de Jérémie*. IX. L'*Art poétique* de Boileau, avec une de ses Satires. X. La tragédie de *Caton*, par Addisson. Outre ces traductions, nous avons de lui, I. Un volume in-4°, de *Sonnets*. II. Un autre de *Proses sacrées* et de *Proses toscanes*. Florence, 1715, 2 vol. in-4°. III. Cent *Discours Académiques* sur diverses questions proposées par l'Académie des *Apatisti*. IV. L'*Oraison funèbre* d'*Antoine Magliabecchi*, prononcée dans l'académie de Florence, et imprimée dans la même ville en 1715, in-fol. V. Des *Notes* sur le poème de Lippi. VI. Une traduction en prose de la *Vie de saint François de Sales*, par Marsollier. L'abbé Salvini étoit de l'académie de la Crusca; et il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie, qui parut à Florence, 1729, 6 vol. in-fol. Jules-Benoît Lorenzini, compatriote et ami de Salvini, a écrit en italien sa vie jusqu'à l'an 1690, qui est fort curieuse. Cette vie n'a jamais été imprimée; le manuscrit original étoit dans la bibliothèque de Nani, où se trouve aussi un *Commentaire* de Salvini sur ses propres Sonnets, lequel n'a pas été imprimé non plus.

II. SALVINI (Salvino), né à Florence, fit de grands progrès dans les belles-lettres et dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini, son frère aîné. Ses talens lui méritèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie, et les académies de l'Italie s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. En 1745, il fut fait archiconsul de l'académie de Florence, titre qui avoit encore été donné au cardinal Quirini et au célèbre Muratori. Il mourut dans un âge avancé, le 29 novembre 1751. L'académie de Florence fit frapper des médailles avec son portrait et une inscription honorable. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation est intitulé *Fasti consolari dell' academia Fiorentina*. On a encore de lui *la Vita di Lorenzo Magalotti*, et de *Benedetto Migliorucci*, dans le journal de littérature d'Italie. Il a laissé plusieurs *manuscrits* intéressans.

SALVINO DEGLI ARMATI, de Florence, passa en Italie pour le premier *inventeur* des lunettes. C'est du moins ce que porte son épitaphe, rapportée par Landi. Il mourut en 1317. On croit qu'il trouva ce secret vers l'an 1295. Salvino ne voulant pas en faire part au public, Alexandre Spina tâcha de le deviner, et y réussit. (*Voyez* Spina.) L'abbé de Fontenai prétend que les lunettes étoient connues en France dès la fin du siècle précédent. D'autres écrivains ont cru que les anciens avoient des lunettes ou quelque chose d'approchant. Mais lorsqu'on examine attentivement les passages qu'on cite à cet égard, on voit qu'ils n'ont aucun rapport aux véritables lunettes. Quelques-uns ont donné le mérite de cette découverte à Roger Bacon; mais cet ingénieux franciscain proposa seulement de mettre sur les lettres un fragment de sphère de verre ou de cristal pour les agrandir: c'est ce que pratiquoient les anciens, qui se servoient aussi pour lire de petites bouteilles sphériques de verre remplies d'eau. Il est singulier qu'une invention aussi importante, qui rend, pour ainsi dire, la vue aux vieillards, ait paru si tard dans le monde, et qu'on ne soit point encore d'accord sur son véritable auteur.

* I. SALVIUS (Alexandre), jurisconsulte napolitain du 16e siècle, a publié un *Traité* sur le jeu des échecs.

II. SALVIUS. *Voy.* Othon et Christine, reine de Suède.

SALVOISON *ou* Salvazon (Jacques de), gentilhomme périgourdin, après s'être voué dans sa première jeunesse à l'état ecclésiastique, et avoir fait de bonnes études à Toulouse, quitta l'église pour les armes, et commença par servir en qualité de chevau-léger sous d'Essé au voyage d'Écosse, en 154... Fait prisonnier par les Anglais dans un combat, la réputation de savant qu'il s'étoit acquise (qualité qui étoit alors une espèce de phénomène dans un homme de guerre), inspira au roi Edouard la curiosité de le voir, et lorsqu'il l'eut entretenu, il désira le garder près de lui; mais, malgré les offres avantageuses du prince, Salvoison s'excusa sur la fidélité qu'il devoit à son roi et à sa patrie, et le supplia de le mettre à rançon. Edouard, touché de la noblesse de ses sentimens, le renvoya sans rançon. De retour en France, il passa en Piémont pour y servir sous le maréchal de Brissac. Il s'y distingua surtout par une adresse singulière à surprendre des places; et il avoit en ce genre un génie si inventif, que les soldats de l'armée de Brissac lui croyoient un esprit familier. Entre autres entreprises rien de mieux imaginé et de plus adroitement concerté, que celle qu'il fit sur le château de Milan, en 155..., et qui ne manqua que parce que les échelles se trouvèrent trop courtes de quelques pieds. Il avoit eu l'art de conduire de l'armée de Piémont, à travers un pays ennemi, 100 ou 120 soldats destinés à son expédition, jusque dans les fossés de ce château, sans être découvert. Il se retira de même, ayant disposé sa troupe en pelotons, qui dans leur retour suivirent différens chemins: aussi ce ne fut que par un hasard impossible à prévoir, qu'il fut fait prisonnier à plusieurs lieues de Milan, avec quelques-uns de ses compagnons. Le détail très-curieux de cette entreprise, trop long pour trou-

ver place ici, se trouve dans l'histoire des guerres de Piémont, de Boiviu du Villars... Salvoison étoit mestre-de-camp de l'infanterie française en Piémont, et gentilhomme de la chambre du roi, lorsqu'une mort prématurée l'enleva encore jeune en 1558, à l'âge de 37 ans.

SALUS *ou* SANITAS (Mythol.), c'est-à-dire, conservation, santé. Les Romains en avoient fait une divinité, et lui avoient élevé des temples. On la représentoit sous l'emblème d'une femme assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une coupe à la main, et ayant auprès d'elle un autel, autour duquel un serpent faisoit plusieurs cercles de son corps, de sorte que sa tête se relevoit au-dessus de cet autel. Elle avoit, dit on, pour cortége ordinaire, la Concorde, le Travail, la Frugalité. On l'adoroit aussi sous le nom d'HYGIÉE ou HYGIE.

* SALUTATI (Coluccio), secrétaire de la république florentine de 1375 à 1406, jouissoit de son temps d'une réputation telle que Galéas Visconti disoit de lui, qu'il redoutoit plus l'effet d'une de ses lettres, que deux mille hommes d'armes envoyés par son gouvernement. Il étoit l'ami particulier de Pétrarque et de Boccace. Il mourut à Florence vers l'an 1410.

* SALVUS-SELANUS, professeur d'anatomie de l'école de Naples, où il naquit vers le commencement du 16e siècle, publia sur Hippocrate et Galien des ouvrages estimés alors, sous ces titres : *Commentaria in aphorismos Hippocratis*, Venetiis, 1579, 1583, in-4°. *Commentaria in tres libros medicinalis artis Galieni*; ibidem, 1597, in-4°.

* SALY (Jacques), sculpteur du roi, né à Valenciennes, s'établit à Copenhague, où il fit la statue équestre du souverain, qui le combla d'honneurs. Il revint mourir à Paris en 1776, à 59 ans. Nous avons de lui une suite de 30 vases, *gravés* à l'eau forte, et 4 *dessins* de tombeaux, qui sont recherchés par les amateurs.

* SALZA (Herman de), un des hommes les plus distingués de son temps, fut depuis 1210 jusqu'en 1230, chef de l'ordre Teutonique, fondé en 1190. L'histoire de cet ordre fameux, qui dut à Salza ses premiers accroissemens, a été écrite par Aban, de Stuttgard, en 1780, et postérieurement encore par M. le baron de Wal.

SAMARITAINE (la). C'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui Jésus-Christ demanda à boire en passant par Sichem, ville de Samarie, pour retourner en Galilée. Les disciples du Christ étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé par la soif, il s'arrêta près d'un puits, où il vit une femme qui puisoit de l'eau. Etonnée de ce qu'un juif daignât lui parler (car les juifs fuyoient tout commerce avec les Samaritains, qu'ils regardoient comme hérétiques), elle en marqua sa surprise. Jésus-Christ la prêcha et la convertit.

* SAMBIASI (Jean-Baptiste), de Padoue, élève de Paul de Castro, fut un des plus profonds jurisconsultes du 15e siècle; son mérite lui fit obtenir la charge d'assesseur de Dominique Trevisano, bailli de Brescia. On a de lui plusieurs *questions* juri-

diques, résolues avec sagacité. Il mourut le 6 février 1492.

SAMBLANÇAY. *V.* BEAUNE.

SAMBLICUS, insigne voleur, pilla le temple de Diane, dans l'Elide. Il fut arrêté; et comme il refusoit d'avouer son crime, on lui fit souffrir de cruelles tortures pendant une année entière. D'où est venu ce proverbe, *endurer plus de mal que Samblique*.

SAMBUC (Jean), médecin, né à Tirnau en Hongrie l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie et de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire et les antiquités. Ses talens lui firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II, et Rodolphe II, dont il devint conseiller et historiographe. Il mourut à Vienne en Autriche, le 13 juin 1584. On a de lui, I. Les *Vies des Empereurs romains*. II. Des *Traductions latines*, plus fidèles qu'élégantes, d'Hésiode, de Théophylacte, et d'une partie des Œuvres de Platon, de Xénophon et de Thucydide. III. Des *Commentaires* sur l'art poétique d'Horace, et des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs et latins. IV. Une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du règne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, et d'autres fragmens considérables. Elle est exacte et bien écrite. V. *Emblemata*, 1576, in-16. VI. *Icones medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins et de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambuc s'étoit fait à grands frais un riche cabinet de médailles, et s'étoit donné beaucoup de peine pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnoît l'homme savant et l'homme de bien. On peut consulter l'excellente Histoire littéraire de Hongrie, par le père Alexis Horanyi, Presbourg, 1777. La maniere dont Sambuc voyageoit étoit singulière. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues dont il fait l'éloge dans ses *Emblèmes*.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche, dans le duché de Luxembourg, confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie, mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique, et sur-tout dans la chronologie. On a de lui *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*; Anvers, 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes échappées à différens auteurs.

* SAMMONICUS (Q. Serenus), célèbre médecin du temps de l'empereur Caracalla. Quelques écrivains prétendent qu'il étoit espagnol; mais cette opinion est combattue par Nicolas Antoine, auteur de la Bibliothèque espagnole. Sammonicus nous a laissé un *Poëme* didascalique, ou plutôt un recueil de *Poésies* relatives à la médecine. Macrobe rapporte divers fragmens d'autres *ouvrages* de cet auteur. Il fut indignement massacré par Caracalla au milieu d'un festin.

SAMON, marchand français, étant allé négocier vers l'an 630 chez les Esclavons, les trouva engagés dans une guerre contre les Abares. Il combattit avec eux, rallia leur armée, fut victorieux et parvint à la couronne. Il épousa

douze femmes de la nation, et il en eut 22 fils et 15 filles. Son règne fut glorieux et dura 35 ans. Des marchands français ayant été insultés par des Esclavons, Dagobert envoya des ambassadeurs demander justice. Ceux-ci s'étant permis d'appeler les Esclavons chiens et païens, Samon leur répondit : « Si nous sommes des chiens, nous nous efforcerons de vous mordre. » Trois armées envoyées contre lui furent vaincues, et leur défaite assura sa gloire.

SAMONAS. *Voyez* Léon, n° XVIII.

SAMPIETRO. *V.* Sanpietro.

* I. SAMPSON (Guillaume), auteur anglais, qui vivoit sous le règne de Charles I, a composé une pièce intitulée *Le Vœu rompu;* il a aussi eu part à la tragédie d'*Hérode et Antipater* de Markham. Ces productions méritent peu d'être recherchées.

† II. SAMPSON (Henri), né dans le comté de Northampton, et élevé à Cambridge, se voua d'abord au ministère ecclésiastique. Après la restauration il voyagea dans le continent où il étudia la médecine, et prit ses degrés dans cette faculté. De retour à Londres, il se livra à sa nouvelle profession et l'exerça avec succès. Il mourut en 1705. Il étoit très-instruit, et donna en latin une nouvelle édition de l'ouvrage de Porter *sur la Grace divine*, qu'on ne lit plus aujourd'hui.

† SAMSON, fils de Manué, de la tribu de Dan, naquit, dit l'Ecriture, d'une manière miraculeuse, d'une mère qui d'abord étoit stérile, vers l'an 1155 avant Jésus-Christ. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué. Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, et pria son père de lui permettre de l'épouser. Manué et sa femme allèrent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson qui étoit un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, il le saisit, quoiqu'il fût sans armes, et le mit en pièces. Il obtint la fille qu'il souhaitoit; et quelque temps après, retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avoit tué; il y trouva un essaim d'abeilles et un rayon de miel. Il fit là-dessus l'énigme suivante : « La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, et la douceur est sortie du fort. » Les habitans de Thamnata auxquels il la proposa s'adressèrent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Sur-le-champ elle l'alla découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros juif. En même temps « l'esprit du Seigneur le saisit, » et il vint à Ascalon, ville des Philistins, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avoient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avoit promis. Ensuite il se retira chez son père, laissant sa femme dont il étoit mécontent, et qui fut donnée à l'un des jeunes gens qui l'avoient accompagné dans la cérémonie de ses noces. Quand il eut appris ce nouvel outrage de la part des Philistins, il jura qu'il s'en vengeroit sur toute la nation. Il prit 300 renards qu'il lia deux à deux, leur attachant à chacun un flambeau à la queue, et les lâcha ensuite au milieu des blés des Philistins, déjà mûrs et prêts à être coupés : les blés étant consumés, le feu passa aux vi-

gnes; il en fut de même de tout ce qui étoit dans la campagne. Les Philistins, apprenant que Samson étoit l'auteur de tout ce dégât, brûlèrent son beau-père, sa femme et ses parens. Cependant le courageux Israélite tuoit tous les Philistins qu'il rencontroit; et se retiroit sur un roc très-fort, appelé Etam, dans la tribu de Juda. Ses ennemis levèrent une grande armée, et entrèrent sur les terres de la tribu qu'il habitoit, menaçant de tout mettre à feu et à sang, si on ne leur livroit leur vainqueur. Ceux de cette tribu, effrayés, prirent Samson, le lièrent et le menèrent aux Philistins. Ils mirent au milieu de leur camp, en dansant autour de lui. Samson cassa sur-le-champ ses cordes, se jeta sur eux, et avec une mâchoire d'âne, qu'il rencontra par hasard, en tua mille, et mit le reste en fuite. L'ardeur de ce combat lui causa une si grande soif, que si Dieu ne l'eût secouru promptement par une source d'eau claire qu'il fit sortir d'une dent de la mâchoire, il en seroit mort. Les Philistins n'osant plus attaquer Samson ouvertement, cherchèrent à le surprendre. Un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza qui leur appartenoit, les habitans fermèrent vite les portes, et y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds et les verroux, et les déposa sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avoit pu le terrasser, l'amour le vainquit. Dalila, femme philistine, qu'il aimoit éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper les cheveux tandis qu'il dormoit, et le livra aux Philistins. On lui creva les yeux; on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux, 3,000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenoient le temple, il les ébranla, et le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J. C.

II. SAMSON (S.), Gallois, cousin-germain de S. Magloire et de S. Malo, vint en Bretagne, où il prêcha l'évangile, et bâtit un monastère à Dol; il mourut sur la fin du 6e siècle. Les Dolois l'honorèrent long-temps comme leur premier évêque.

III. SAMSON, *Voy.* SANSON.

† SAMUEL, fils d'Elcana et d'Anne, de la tribu de Lévi, fut prophète et juge d'Israël pendant plusieurs années. Anne, sa mère, étoit stérile depuis long-temps, lorsque, dit l'Ecriture, par une faveur singulière de Dieu, elle conçut et mit au monde cet enfant vers l'an 1155 avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo à la maison du Seigneur, et le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avoit fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli et sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu: il avoit alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il alloit de temps en temps dans différentes villes pour y rendre la justice. Etant devenu vieux, il établit Joël et Albia, ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçoient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au lieu de marcher sur les traces de leur

père, ils laissèrent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel à Ramatha pour demander un roi. Avant de leur répondre, le prophète consulta Dieu, qui le chargea de déclarer aux Israélites quel seroit le droit du roi qui les gouverneroit : « Il vous ôtera vos fils pour en faire ses serviteurs, il prendra vos esclaves et vos bêtes, il prendra vos meilleures terres, il vous fera payer la dixme de vos blés pour avoir de quoi donner à ses officiers, et vous serez ses esclaves, etc. » Les Israélites, sans être effrayés des suites de leur demande, s'obstinèrent à vouloir un roi, et Samuel fut contraint de leur en choisir un. Il sacra donc Saül l'an 1095 avant J. C. Ce prince s'étant rendu par sa désobéissance indigne de la couronne, Samuel sacra David en sa place; et voyant que Dieu avoit rejeté Saül qu'il aimoit, il ne vit plus ce malheureux prince. Il lui apparut long-temps après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C., à 98 ans, lorsque la pythonisse évoqua son ombre. Samuel lui prédit qu'il mourroit avec ses enfans dans la bataille qu'il livra aux Philistins sur la montagne de Gelboé. L'abbé de La Chapelle a cru trouver dans le discours que prononça l'ombre de Samuel un artifice de ventriloque; sentiment contraire à l'historien sacré. Ceux qui ont cru que la pythonisse ne fit que produire un spectre ressemblant au prophète, contredisent également le récit des livres saints. Le corps de Samuel fut transporté de la Palestine à Constantinople, sous l'empereur Arcade. S. Jérôme dit dans son livre contre Vigilance qu'on plaça les cendres de ce prophète dans un vase d'or enveloppé de soie, et que les évêques et les peuples les reçurent par-tout en foule avec des honneurs infinis. Le Martyrologe romain place la fête de Samuel au 20 août. On attribue à ce prophète le livre des *Juges*, celui de *Ruth* et le premier des *Rois*, du moins les XXIV premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, lesquelles paroissoient y avoir été insérées depuis sa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puisque sa mort y est marquée. Cependant quelques remarques qui ne peuvent être du temps de Samuel, font conjecturer qu'Esdras ayant eu en main les originaux de Samuel et des anciens écrivains du temps de David, a rédigé et retouché le premier livre des Rois, ainsi que les trois autres; ce qui concilie les contrariétés qu'on pourroit trouver dans le texte de ce livre. Samuel commence la chaîne des prophètes, qui n'a plus été interrompue depuis lui jusqu'à Zacharie et Malachie.... *Voyez* AGAG.

* SAMWEL (David), chirurgien anglais, né à Nantglyn, au comté de Denbig, mort en 1799; étoit chirurgien du vaisseau la *Découverte*, que montoit le capitaine Cook. Samwel, témoin de la mort de ce célèbre navigateur, a donné le *Récit très-circonstancié de cet événement*, 1 vol. in-4°. Il est auteur aussi de quelques *Poésies galloises*.

* SANABALLAT, d'Orouaim, chez les Moabites, gouverneur des Cuthéens, fut un grand ennemi des juifs. Lorsque Néhémie vint pour rebâtir le temple et les murs de Jérusalem, avec l'approbation du roi de Perse, Sana-

ballat, Tobie l'Ammonite, et Gossen d'Arabie, s'opposèrent vivement à son entreprise. Néhémie, informé de tous leurs desseins, les fit toujours évanouir; Sanaballat, ne pouvant réussir par la force, employa la ruse, et tâcha d'attirer son ennemi à une conférence. Il l'accusa d'aspirer à la royauté, afin que la crainte d'encourir la disgrace du roi de Perse ne le fît renoncer à son projet, il corrompit même des faux prophetes pour l'intimider; mais Néhémie, victorieux de tous ses stratagèmes, acheva tranquillement son ouvrage. On croit que ce Sanaballat est le même qui donna sa fille à Manassès, fils du grand-pontife Jaddée, et que Néhémie obligea de sortir de la ville et de se réfuger à Samarie.

† SANADON (Noël-Etienne), jésuite, né a Rouen en 1676, professa les humanités à Caen; il fut chargé ensuite de la rhétorique au collége de Paris, et de l'éducation du prince de Conti, après la mort du P. du Cerceau. En 1728 il devint bibliothécaire de Louis-le-Grand. Il mourut le 21 septembre 1733. On a de lui, I. Des *Poésies latines*, 1715, in12, et réimprimées in-8°, 1754. Les vers du P. Sanadon respirent le goût des poètes du siècle d'Auguste. On y trouve de la force, de la pureté, de l'harmonie, de la délicatesse; mais ils manquent un peu d'imagination. Il a fait des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes* et d'autres *poésies* sur différens sujets. II. Une *Traduction* des OEuvres d'Horace, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre n'ont pas été corrigés, et sont préférés par les curieux. On la trouve aussi en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance et avec goût; mais il n'a pas atteint l'élévation de son original dans les *Odes*, ni son énergie et sa précision dans les *Epîtres* et dans les *Satires*. En général, sa version est une paraphrase qui affoiblit le texte. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise de faire des changemens considérables dans l'ordre et dans la structure même des *Odes*. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singulière; et ce qu'il dit pour en faire l'apologie n'a pas satisfait. III. Des *Discours* prononcés en différens temps, et dont on a un recueil. IV. *Prières et Instructions Chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12, et in-18, livre rempli d'onction et d'une piété solide. V. Une traduction du *Pervigilium veneris*, Paris, 1728, in-12.

* SANCARA, philosophe indien, dont le célèbre William Jones vante singulièrement le mérite, a écrit un *Commentaire* sur le *Vedanta*, lequel, en même temps qu'il éclaircit chaque parole du texte, contient un exposé des systèmes de toutes les écoles philosophiques de l'Indostan. Jones assure que l'Histoire générale de la philosophie restera incomplète, jusqu'à ce que nous ayons une traduction de cet ouvrage.

SANCASSINI (Denis-André), né dans le Modénois en 1659, exerça la médecine dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il s'établit à Spolette, et y mourut l'an 1737. On a de ce médecin, I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-folio. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la*

manière de guérir les plaies selon la méthode de Magatus, Venise, 1713, in-8°, en italien; et plusieurs autres *ouvrages* où il déploie toute la vivacité de son zèle, pour rappeler aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus.

SANCERRE (Louis de Champagne, comte de), seigneur de Charenton, etc., maréchal de France en 1369, et connétable en 1397, étoit issu d'une famille descendante des comtes de Champagne. Il rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglais, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, et mourut le 6 février 1402, à 60 ans, avec la gloire d'avoir été un des trois plus grands généraux du règne de Charles V; les deux autres étoit du Guesclin et Clisson. L'abbé Le Gendre prétend qu'il avoit vieilli dans le service sans y briller; on ne laissa pas de l'enterrer à Saint-Denis, dans la chapelle de Charles V, en témoignage de l'estime que ce prince avoit eue pour lui. *Voy.* aussi Bueil.

SANCHA. *Voyez* Ogna.

I. SANCHE II, dit *Le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avoit fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps; mais après la mort de la reine sa mère, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067 Garcias étoit roi de Galice, et Alfonse roi de Léon: l'impitoyable Sanche détrôna le premier, et contraignit le second à s'enfermer dans un monastère. Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avoient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenoit à l'aînée. Mais ce prince téméraire et sans frein, au lieu d'un succès qu'il ne méritoit pas, y trouva le terme de ses attentats et de sa vie, en 1072, ayant été tué en trahison, pendant qu'il en faisoit le siége.

II. SANCHE-GARCIAS Ier, roi de Navarre, après l'abdication de Fortunio, défit en 907, les Maures qui faisoient le siége de Pampelune, et les obligea de le lever. Il les battit dans diverses autres occasions. Accablé d'années et d'infirmités, il se retira en 919 dans un monastère, laissant le commandement des troupes à D. Garcias son fils, mais sans lui céder la couronne. En 921 il se mit à la tête de ses armées, tailla en pièces celle d'Abderame, au retour de l'expédition qu'elle avoit faite au-delà des Pyrénées, et lui enleva le butin dont elle étoit chargée. Sanche mourut en 926, regretté de ses sujets.

III. SANCHE. *Voyez* Aznar.

IV. SANCHE, le Grand, roi de Navarre l'an 1000, mort en 1035. *Voyez* Bermude.

† I. SANCHEZ (François), *Sanctius*, de Las-Brocas en Espagne, regardé comme le père de la langue latine, et le docteur de tous les gens de lettres (c'étoient les titres qu'on lui donna dans son pays), professa longtemps la rhétorique dans l'université de Salamanque, et montra dans ses écrits plus de philosophie et moins de préjugés que ses contemporains et sur-tout ses compatriotes. On a de lui, I. Un excellent Traité, intitulé *Mi-*

nerva, sive de causis Linguæ latinæ, Amsterdam, 1714, in-8°. Il fut publié pour la première fois en 1587. Ce livre est rempli de vues neuves et d'une analyse exacte des vrais principes. MM. de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur Méthode de la langue latine. (*Voy.* GARCIAS, n°. II, *et* LANCELOT, n°. II.) II. *L'Art de parler, et de la manière d'interpréter les auteurs*. III. Plusieurs *autres ouvrages* sur la grammaire. Sanchez mourut en 1600, à 77 ans.

† II. SANCHEZ (Thomas), né à Cordoue en 1551, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, et mourut à Grenade en 1610. On a de lui, I. Quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, et sur plusieurs questions de morale et de jurisprudence, traitées d'une manière diffuse. II. Un traité *de Matrimonio*, imprimé la première fois à Gênes en 1592, in-folio. L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage toutes les questions que l'imagination peut faire naître sur ces matières scabreuses. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'étude de ces sujets délicats ne fit pas la moindre impression sur ses mœurs qui étoient austères. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Dans toutes les autres, l'ouvrage a été purgé, à ce qu'on prétend, de plusieurs choses dont des hommes moins bien intentionnés que Sanchez auroient pu abuser. On a dit que si les questions délicates qu'il contient n'firent jamais impression sur l'auteur, elles ont paru en avoir fait beaucoup sur les censeurs, puisque leur approbation porte ces mots : *Legi, perlegi maximâ cum voluptate.* Mais ce plaisir dont parlent les censeurs ne leur fut sans doute inspiré que par l'érudition de Sanchez ; ce jésuite en avoit effectivement beaucoup. Ils ne voyoient d'ailleurs dans son livre que des matières qui devoient être uniquement destinées aux directeurs et aux confesseurs.

† III. SANCHEZ (François), médecin portugais, établi à Toulouse, et mort en cette ville en 1632, âgé de 70 ans, étoit chrétien, et né de parens juifs. Il avoit, dit Patin, beaucoup d'esprit et de philosophie. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre : *Opera medica; his juncti sunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. On distingue entre ses traités celui qui est intitulé *Quod nihil scitur liber*, Lyon, 1581, in-4° ; Francfort, 1618, in-8° ; Roterdam, 1649. Ulric Widdius a donné une réfutation étendue du *Septicisme* de Sanchez, Leipsick, 1661.

IV. SANCHEZ (Gaspard), né à Cifuentes sur la Ragnna, entra chez les jésuites en 1 71. Après avoir professé les humanités en divers colléges, et enfin à Madrid, il remplit la chaire d'Ecriture-sainte à Abrala. Dans le cours de 13 années, il donna sur l'ancien Testament des *Commentaires* estimés, même des protestans, et qui sont devenus fort rares. Ce ne fut que près de 50 ans environ après la mort du P. Sanchez qu'on embrassa sa méthode, en soumettant le sens littéral à la critique et à une érudition sagement ménagée.

* V. SANCHEZ (Philippe), mort en 1696, bâtit à Guadalaxara, dans l'église de Saint-Fran-

çois, le fameux Panthéon, ou la chapelle sépulchrale de l'illustre famille de l'Infantado. Cet ouvrage fit sa réputation.

† VI. SANCHEZ (Antonio Nuners Ribeiro), savant médecin portugais, né le 7 mars 1699, embrassa l'état de médecin contre le gré de son père, et fit ses premières études en médecine à Coimbre et ensuite à Salamanque où il prit en 1724 le grade de docteur. Il avoit voulu se fixer à Londres où il passa deux années; mais le climat étant peu favorable à sa constitution naturellement foible, il repassa sur le continent, et vint continuer ses études à Leyde sous le célèbre Boërhaave. Cet illustre médecin, sur la demande de trois sujets propres à cet état, pour l'impératrice de Russie Anne, jeta d'abord les yeux sur le docteur Sanchez. A son arrivée à Saint-Pétersbourg, le docteur Bidloo, alors premier médecin de l'impératrice, plaça Sanchez à l'hôpital de Moscou, où il resta jusqu'en 1734. A cette époque il fut nommé médecin de l'armée, se trouva en cette qualité présent au siége d'Azoph, où il fut attaqué d'une fièvre violente, et perdit à la fois ses papiers et ses effets. En 1740, désigné médecin de la cour et consulté par l'impératrice sur une maladie invétérée dont on n'avoit pu lui assigner la cause, Sanchez donna au premier ministre son opinion sur la maladie de l'impératrice, qui ne pouvoit admettre d'autre traitement que celui des palliatifs, et qu'il attribuoit à une pierre dans les reins. Anne mourut six mois après, et l'ouverture de son corps justifia la vérité de la conjecture de Sanchez. Le régent lui conféra le titre de premier médecin; mais la révolution de 1742, qui plaça Elizabeth Petrowna sur le trône, le priva de toutes ses places. A peine se passoit-il un jour qu'il n'apprît la mort de quelqu'un de ses amis conduit à l'échafaud; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à obtenir la permission de s'éloigner de Russie. Il disposa, moyennant une rente, de sa bibliothèque, qui valoit environ 30,000 fr., en faveur de l'académie de Pétersbourg dont il étoit membre honoraire. Pendant son séjour en Russie, il avoit mis à profit le crédit dont il jouissoit à la cour pour établir une correspondance avec les jésuites de la Chine, qui, en retour des livres d'astronomie qu'il leur envoyoit, lui faisoient passer des graines et d'autres objets d'histoire naturelle. C'est du docteur Sanchez que Pierre Collinson a reçu les premières semences de la vraie rhubarbe. En 1747 il vint s'établir à Paris et y séjourna jusqu'à sa mort. Il y fut accueilli par les savans et les philosophes, et admis au nombre des associés étrangers de la société royale de médecine qui s'établissoit alors. Ses services en Russie, oubliés pendant seize ans, n'échappèrent pas à la vigilance de l'impératrice Catherine; elle lui fit une pension de mille roubles : il en obtint une de la cour de Portugal et du Prince Gallitzin; il en employa le produit en grande partie à obliger des amis ou des parens. Il succomba le 14 octobre 1783 à une maladie dans les voies urinaires dont il étoit attaqué depuis long-temps. Ses *ouvrages* sur l'origine du mal vénérien et d'autres sujets de médecine sont très-connus de ceux qui exercent cet art. Le docteur Sanchez ne se borna pas à ses connoissances médicales, il possédoit une vaste

érudition, et étoit particulièrement très-profond dans les connoissances politiques.

* SANCHO (Ignace). Ce nègre dont l'histoire a dans le temps intéressé le public, et qui sous ce rapport peut fixer l'attention de quelques lecteurs, naquit en 1729, à bord d'un vaisseau qui faisoit la traite des nègres sur la côte de Guinée. Il perdit sa mère par les suites du changement de climat. Son père se donna la mort pour se soustraire aux maux de l'esclavage, et il reçut le baptême des mains de l'évêque de Carthagène. Son maître l'ayant amené en Angleterre, âgé d'un peu plus de deux ans; en fit présent à trois vieilles filles, sœurs et vivant en communauté à Greenwick. Imbues de l'idée que l'ignorance dans laquelle on retient les esclaves d'Afrique est le gage le plus sûr de leur obéissance, et que la culture de leur esprit équivaut à une émancipation complète, elles se conduisirent en conséquence, et lui donnèrent le nom de *Sancho*. Le petit Ignace se fit remarquer du duc de Montaigu, auquel il plut par une franchise que la servitude n'avoit point encore altérée, et qu'une éducation peu soignée laissoit paroître dans toute sa naïveté. Il le faisoit venir quelquefois chez lui, favorisa son goût pour la lecture, recommanda à ses maîtresses de cultiver les heureuses dispositions qu'il annonçoit, mais ne parvint point à adoucir leur inflexibilité. Le jeune Sancho ayant atteint l'âge d'aimer, conçut une passion qui ne le réconcilia point avec la sévérité de leur humeur et l'austérité de leurs principes; il s'enfuit de chez elles. Le duc, son protecteur, venoit de mourir; il alla se jeter aux pieds de la duchesse, qui repoussa ses sollicitations. Désespéré de ne pouvoir jouir de sa liberté, et réduit à n'avoir d'autres ressources que les cinq derniers schellings qu'il possédoit, il voulut suivre l'exemple de son père et se donner la mort. Tous les efforts pour l'en détourner furent employés en vain; mais la duchesse qui admiroit en secret l'énergie de son caractère, ayant consenti à le recevoir, il resta chez elle en qualité de sommellier, jusqu'au moment où elle mourut. A cette époque, possesseur de soixante-dix livres sterling, et d'un revenu annuel de trente livres qu'elle lui avoit légué, il se livra dans sa nouvelle fortune à tous ses goûts, avec cet emportement qu'inspire le climat ardent de son pays. Prodigue envers les femmes auxquelles il s'abandonnoit avec fureur, il eut bientôt épuisé sa bourse. La passion du jeu s'empara de lui pendant quelque temps; mais il en fut heureusement corrigé par un juif qui gagna jusqu'à ses habits. Le goût du spectacle l'entraînoit à tel point, que son dernier schelling fut dépensé à Drurylane pour voir jouer Garrick, et qu'il fit, mais en vain par le vice de sa prononciation, la tentative d'être admis à remplir les rôles d'Othello et d'Orsonoko. A la fin, privé de toute ressource, il entra au service du chapelain de la maison de Montaigu et ensuite du dernier duc de Montaigu. Devenu sage à force de sottises, astreint à une vie plus régulière, il quitta le service pour épouser une jeune Américaine; aidé par la bienveillance de ses protecteurs, il établit avec elle un magasin d'épicerie, où leur industrie et leur économie réciproques les mirent à portée d'élever décemment une famille très-nombreuse, et de donner l'exemple des vertus domestiques.

Sancho mourut en 1780. On a cru devoir ces détails à l'empressement extraordinaire avec lequel le public a accueilli les *lettres* de cet homme singulier, qui ont été imprimée plusieurs fois : elles furent d'abord publiées par souscription ; et depuis le Spectateur d'Addison, on n'a point eu l'exemple d'un ouvrage publié par cette voie qui ait eu un plus grand nombre de souscripteurs. Malgré leurs défauts, elles annoncent un très-grand talent épistolaire, une conception rapide, beaucoup de philantropie, et justifient la bienveillance des protecteurs de Sancho. On assure qu'elles ont valu jusqu'à cinq cents livres sterling à sa veuve. Les occupations mercantiles de Sancho ne le détournèrent point de la culture des lettres ; il étudioit et imitoit les poètes. Il a publié une *Théorie de la musique* qu'il dédia à la princesse royale, et il avoit en fait de peinture un tact et un goût si sûrs, que les artistes eux-mêmes s'empressoient de le consulter.

SANCHONIATHON, historien de Phénicie, né à Béryte, écrivit dans sa langue une *Histoire* en neuf livres. Il y rendoit compte de la théologie et des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit une Version grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans Porphyre et dans Eusèbe, traduite en anglais par Richard Cumberland, Londres, 1720, in-8°. Dodwoll et Dupin rejettent ces fragmens comme supposés ; mais Fourmont et quelques autres érudits les adoptent comme authentiques. On ne sait en quel temps il vivoit ; les uns le mettent sous Sémiramis, et les autres sous Gédéon, juge d'Israël.

SANCIO *ou* SANCHEZ (Rodrigue), né à Santa-Maria-da-Nieva, dans le diocèse de Ségovie, en 1404. Son mérite le fit élever aux évêchés de Zamora, de Calahorra et de Palencia ; mais abandonnant à ses grands-vicaires le soin de ses diocèses, il passa sa vie à Rome, où il fut gouverneur du château Saint-Ange. Il se distingua par ses négociations, et par divers ouvrages historiques et ascétiques. Les principaux sont : I. *Historia Hispanica*. Elle comprend tout ce qui s'est passé dans cette monarchie depuis son origine jusqu'à la mort de Henri VI en 1474. On l'a mise dans la Collection des Historiens d'Espagne, de Schot, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vitæ humanæ*, in-fol. Romæ, 1648. C'est un des premiers monumens de l'art de la typographie, et pour cette raison il est infiniment recherché, fort rare et fort cher. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ*, avec le *Speculum humanæ salvationis*, in-folio, sans date, de 63 feuillets.) Il y en a deux traductions françaises ; l'une de Julien Matho, Lyon, 1477, in-fol. ; l'autre de P. Farget, Lyon, 1482, in-folio. Sancio mourut à Rome le 4 octobre 1470, à 66 ans.

* SANCROST (Guillaume), archevêque de Cantorbery, né en 1616 à Fresingfield, au comté de Suffolck, mort dans cette même ville en 1693, élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il obtint une bourse, qui, en 1649, lui fut ôtée, parce qu'il étoit resté fidèle au parti du roi. Après la restauration, Sancrost fut chapelain de l'évêque de Durham, qui lui donna la riche cure de Houghton-le-Spring, et un canonicat de sa cathédrale. En 1677, Sancrost fut placé sur le siége de Cantorbery, première place de

l'église d'Angleterre, qu'il gouverna avec autant de zèle que de lumières. Ce prélat fut un des sept qui furent envoyés à la tour par Jacques II. A la révolution, il sortit de prison; mais il refusa de prêter le serment. Cette conduite lui fit ôter son évêché, et il se retira à Fresingfield, où il mena une vie retirée et toute consacrée à la dévotion. Sancrost est auteur d'un petit *Dialogue en latin contre les calvinistes*, ouvrage très-curieux, qui est intitulé le *Voleur prédestiné*. Il a donné encore un autre ouvrage intitulé la *Politique moderne tirée de Machiavel*, et quelques *Sermons*. Les manuscrits de ce prélat ont été achetés par l'évêque Tanner, qui en a enrichi la bibliothèque Boldeiène à Oxford.

SANCTA-CRUX. *Voy.* SANTA-CRUX.

SANCTAREL. *V.* SANTAREL.

† SANCTÈS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra dès l'âge de 16 ans dans l'ordre de St.-Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverse, la prédication, occupèrent tous les instans de sa vie, qu'il termina à Lyon en 1536. On a de lui, I. *Thesaurus linguæ sanctæ*, dont les plus belles éditions sont celles de Robert Etienne, Paris, en 1548, in-folio, et Genève, 1614, in-folio, avec des notes de Jean Mercier. Dans cette dernière édition, le texte a été quelquefois corrompu par l'éditeur. II. *Veteris et novi Testamenti translatio*, Lyon, 1542, in-folio, avec des notes de Servet qui la font rechercher. (*Voy.* BRUCIOLI.) III. Plusieurs *ouvrages* sur la Bible.

SANCTIUS. *V.* SANCHEZ, n° I.

SANCTORIUS. *V.* SANTORIUS.

SANCY. *Voyez* HARLAY, n° II.

SANDÆUS *ou* SANDE (Maximilien Van den), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'*ouvrages* ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté; mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne, 1653, in-12.

I. SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, curateur de l'académie de Harderwick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des états-généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617, a donné, I. *Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4°. II. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim, 1638. Ses ouvrages ont été imprimés avec ceux de son frère.

II. SANDE (Jean à), frère du précédent, né en 1579, professeur des Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarde, mourut en 1638. Ses ouvrages sur la jurisprudence, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère, Anvers, 1674, in-fol. Les journalistes de Lepsick parlent de Jean à Sande en ces termes: *Inter celebres Frisiæ jurisconsultos, si non primum, parem certè primo loco meruisse Joannem à Sande;*

scripta ejus non Belgio tantùm sed et apud nos jure quodam suo magni semper æstimata demonstrant, etc. (*Acta Lipsiæ*, 1684, *pag.* 271, et suiv.)

* III. SANDE (Jean Van den), conseiller de la cour provinciale de Frise, est auteur d'une continuation de l'*Histoire Belgique* d'Everhard Reidanus ou Van Reid, depuis 1601 jusqu'à la mort de Henri-Casimir de Nassau en 1641; Leuwarde, 1650, in-fol. Cette édition renferme un second supplément jusqu'en 1644. Il a encore écrit un *Abrégé de l'Histoire des Pays-Bas* jusqu'à l'an 1638, continuée ensuite jusqu'en 1648, Amsterdam, 1650, in-12. Ces histoires ne sont bonnes à consulter que pour renseignemens.

* SANDEMAN (Robert), né à Perth en 1723, et élévé dans l'université de Saint-André, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais ayant épousé la fille de Glass, fondateur de la secte qu'on nommoit en Ecosse des *Glassistes*, et en Angleterre des *Sandémoniens*, il adopta également les opinions de son beau-père, et devint un de ses sectateurs. Sa fortune étant bornée, il s'adonna quelque temps au commerce. En 1757 il publia, en 2 vol., une réponse à l'ouvrage d'Hervey, intitulé: *Theron et Aspasio*, qu'on estime comme l'un des écrits les plus forts qui aient été publiés contre le calvinisme. Il vint à Londres en 1762, s'y fit quelques partisans, et y établit une congrégation; mais ses principes étoient si abstraits, qu'à peine ils étoient entendus. Quelques années après il passa en Amérique, où l'on construisit pour lui une maison propre aux assemblées des non-conformistes. Il y prêcha l'obéissance au gouvernement, et, à ce sujet, s'exposa à de cruelles persécutions. Il mourut dans la Nouvelle-Angleterre en 1772, âgé de 79 ans.

* SANDEN (Henri Van), né à Konigsberg le 28 juillet 1672, après avoir étudié la médecine en Hollande, revint dans sa patrie se faire recevoir docteur. Il fut membre de l'académie royale de Berlin, et deux fois recteur de l'université de Konigsberg. On a de lui 1 volume in-4°, intitulé: *De prolapsu uteri inversi ab excrescentiâ carneo-fungosâ in fundo ejus interno, ex potu infusi crepitûs lupi enatâ*, Lipsiæ, 1722. Il a joint à cet ouvrage diverses remarques anatomiques et chirurgicales. Sanden mourut le 10 août 1728.

* SANDERS (Robert), écrivain anglais, né en Ecosse vers 1727, avoit été fabricant de peignes; mais n'ayant pas réussi, il mit à profit l'éducation qu'il avoit reçue et la mémoire prodigieuse dont il étoit doué, pour embrasser la profession bien moins honorable encore d'écrivain mercenaire. Il vint à Londres après avoir parcouru la partie septentrionale de l'Angleterre, et y publia, en 1761, sous le nom emprunté de Spencer, un ouvrage intitulé *le Voyageur anglais*, rédigé d'après ses propres observations et celles des autres, en un volume in-folio. Il compila en 5 ou 6 volumes in-8° un ouvrage avec figures, intitulé *le Calendrier de Newgate*, ou *Mémoires des malheureux qui ont expié à Tyburn l'atteinte dont ils se sont rendus coupables envers les lois de leur pays.* On voit que l'auteur n'a ni cherché des lecteurs dans les classes les plus relevées de la société, ni

choisi des héros bien recommandables. Son ouvrage le plus important est *Gaffer Barbe-grise*, en 4 vol. in-12 ; production satirique dans laquelle il trace avec beaucoup de liberté le caractère des théologiens les plus célèbres parmi les non-conformistes. Sanders fut l'auteur des notes sur la Bible attribuées à Henri Southwel, à qui il avoit vendu son nom pour cent guinées ; tandis que le malheureux et famélique rédacteur recevoit à peine une guinée par semaine. Sanders enfin a été le compilateur en sous-ordre des productions volumineuses, sorties de la plume féconde de Guthrie. Son *Histoire Romaine, en forme de lettres, d'un père à son fils*, en 2 vol. in-12, n'est pas sans mérite. Vers la fin de sa vie il avoit formé le plan d'une Chronologie générale de toutes les nations ; mais sa mort, arrivée le 19 mars 1783, en empêcha l'exécution.

† I. SANDERSON (Robert), théologien-casuiste, né à Sheffield, dans le comté d'Yorck, en 1587, d'une ancienne et bonne famille, mort le 29 janvier 1663, fut chanoine de l'église de Christ, et professeur de théologie à Oxford. Pendant les guerres civiles d'Angleterre, il fut privé de ses bénéfices et eut beaucoup à souffrir ; mais peu de temps après le rétablissement de Charles II, il obtint l'évêché de Lincoln. Ce prélat étoit bon antiquaire, et passoit sur-tout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont, I. *Logicæ artis compendium*, Oxford, 1618, in-8°. II. *Des Sermons* prêchés et imprimés en différentes occasions, recueillis et précédés de la vie de l'auteur, par Walton, 1681, in-fol. Charles Ier, qui se plaisoit à l'entendre, disoit à son occasion qu'il ouvroit ses oreilles pour écouter les autres prédicateurs, et qu'il scrutoit sa conscience en entendant Sanderson. III. *Juramenti promissorii obligatione prælectiones septem in scholâ theol. Oxon.* 1646, Londres, 1647, 1670, 1676 et 1683, in-8°. Ces leçons, traduites en anglais par le roi Charles Ier, pendant le séjour qu'il fit dans l'île de Wight, furent imprimés à Londres en 1655, in-8°. VI. *Physicæ scientiæ compendium*, Oxford, 1671, in-8°. V. *Pax Ecclesiæ*, etc. VI. *L'Histoire de Charles Ier*, in-fol. en anglais. VII. *Les Cas de conscience*. VIII. *Leçons de Théologie données à Oxford*, etc. etc.

* II. SANDERSON (Robert), écuyer, huissier de la chancellerie en Angleterre, et clerc de la chapelle des archives, fut un savant antiquaire, et adjoint à M. Rymer pour la publication de son grand ouvrage intitulé : *Fœdera, conventiones, litteræ et acta regum Angliæ*. Il en a été le continuateur depuis le 16e volume qui finit en 1715 jusqu'au 20e. qui porte la date du 21 août 1735. Son adjonction au travail de Rymer est du mois de mai 1707. La première édition, en 17 volumes, achevée en 1717, fut probablement épuisée par les souscripteurs et les bibliothèques publiques. Il en parut une nouvelle en 1727, à laquelle Sanderson ajouta trois nouveaux volumes ; le 18e, publié en 1726, et dédié à George Ier, a été réimprimé en 1731, avec des retranchemens dont le vide est assez considérable, puisqu'il a fallu 56 feuilles un quart pour le remplacer ; on ne peut juger de ces retranchemens et de leur rempla-

cement que par la comparaison des deux éditions. Le 19ᵉ, dédié à George II, fut publié en 1732; le 20ᵉ a paru en 1735. Sanderson mourut le 25 décembre 1741. *Voyez* Rymer.

III. SANDERSON. *Voy.* Saunderson.

I. SANDERUS (Antoine), *ou* Sanders, né en 1586 à Anvers, où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étoient de Gand, fut onré dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres et théologal de Térouane. Il mourut à Afflighem, célèbre abbaye du Brabant, en 1664. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont, I. *Flandria illustrata*, in-fol. 2 vol., 1641 à 1644, réimprimée en 1735, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne, (réellement d'Amsterdam) fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Blaeu : le peu d'exemplaires qu'on en put sauver sont fort recherchés. Van Lom, qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ; de Gandavensibus... de Brugensibus eruditionis famâ claris; de Scriptoribus Flandriæ* : ouvrages de Sanderus qui avoient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol.; et augmentée, La Haye, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheca Belgica manuscripta*, Lille, 1641, 1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, du Brabant, du Hainaut, et du pays de Liège : le second volume est très-rare. VI. *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, etc. V. *Elogia Cardinalium*, Louvain, 1626, in-4°. VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4°. Ces ouvrages, qui ne sont pas toujours bien digérés, prouvent que Sanderus étoit très-laborieux. Il possédoit les langues grecque et latine, étoit poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

II. SANDERUS *ou* Sanders (Nicolas), né à Charlewood, dans le comté de Surrey en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La religion catholique ayant été bannie de ce royaume par Elizabeth, il se rendit à Rome, où il se fit prêtre. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente et dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappela pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya en qualité de nonce en Espagne, et ensuite en Irlande, pour animer les catholiques qui avoient pris les armes. La crainte de tomber dans les mains des Anglais le fit errer pendant quelque temps dans les bois, où il mourut de faim et de misère en 1580, suivant son neveu Pitseus. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Cène du Seigneur, et de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglais, imprimé à Louvain en 1566, in-4°. II. *Traité des Images* contre les iconoclastes, in-8°. III. *De Schismate Anglicano*, Cologne, 1628, in-8° : livre écrit avec chaleur; et où l'on trouve des détails curieux sur le schisme d'Angleterre. L'au-

teur y montre pourtant quelquefois de la passion. Henri VIII y est peint comme un monstre de lubricité qui avoit épousé sa propre fille en donnant la main à Anne de Boulen. Ces bruits populaires pouvoient absolument être fondés ; mais un historien ne doit les rapporter que lorsqu'il en a des preuves certaines. Maucroix l'a traduit en français, Paris, 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesiâ Christi*, Louvain, 1571, in-folio. V. *De Martyrio quorumdam sub Elizabeth reginâ*, in-4°. VI. *De explicatione missæ ac partium ejus*, in-8°. VII. *De visibili monarchiâ Ecclesiæ*, Vircebnrgi, 1592, in-folio, dans lequel il adopte les principes des Ultramontains sur la supériorité des papes sur les conciles.

† SANDEUS (Felinus), savant jurisconsulte du 15e siècle, né en 1444 à Felina dans le diocèse de Reggio, eut pour oncle maternel François Arioste. Il étudia à Ferrare sous Barthélemi Bellincini, de Modène. En 1465 il commença à enseigner dans cette ville avec tant de succès, qu'il fut choisi pour suppléant à l'université. En 1474 il devint professeur de droit canon à Pise, où Laurent de Médicis l'avoit demandé. Il passa de là à Rome, et Innocent VIII le fit auditeur de Rote. Alexandre VI son successeur le nomma évêque de Penna et d'Adria ; mais il ne jouit de cette dignité que pendant deux ans ; car la mort l'enleva en octobre 1501. Sandeus passa pour un des plus savans canonistes de son siècle, et laissa un grand nombre d'*ouvrages* imprimés et en manuscrits.

SANDHAGEN (Gaspard), théologien luthérien, et surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J.-C. et des apôtres*, tirée des 4 Evangiles, des Actes des apôtres et de l'Apocalypse; ouvrage rempli d'érudition.

† SANDINI (Antoine), né dans le Vicentin le 31 juin 1692, fut bibliothécaire et professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Nous avons de lui, I. *Vitæ pontificum Romanorum*, dont la meilleure édi. est celle de Ferrare, 1748 ; l'évêque d'Augsbourg, landgrave de Hesse-Darmstad, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis historiæ ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond et plein de recherches. II. *Historia familiæ sacræ*. III. *Historia SS. apostolorum*. IV. *Disputationes XX ex historiâ ecclesiasticâ ad vitas pontificum Romanorum*. V. Quelques *Dissertations* contre le P. Serry ; c'est l'apologie de son *Historia familiæ sacræ*, que le P. Serry avoit attaquée.

SANDIS. *Voyez* SANDYS.

† SANDIUS (Christophe), savant socinien, né à Konigsberg dans la Prusse, et mort à Amsterdam en 1680, à 36 ans, publia divers *ouvrages*, qui eûrent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont, I. La *Bibliothèque des antitrinitaires ou sociniens*, en latin, 1684, in-8° : livre recherché par ceux qui veulent connoître les opinions des disciples de Socin. II. *Nucleus historiæ ecclesiasticæ*, Cosmopoli, 1669, in-8°, dans lequel il rapporte tout ce que l'on trouve dans l'Histoire ecclésiastique concernant les ariens. III. *Interpretationes paradoxæ in*

Joannem. IV. *De origine animæ*. V. *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*. VI. *Problema paradoxum de Spiritu Sancto, an non per illum SS. angelorum genus intelligi possit*, Coloniæ, 1678, in-8°; question oiseuse.

SANDRART (Joachim), peintre, né à Francfort en 1606, mort à Nuremberg en 1683, est plus connu par les *Vies* des plus célèbres artistes qu'il a données, et par l'*Académie* qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paroît néanmoins qu'on le mit de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célèbres peintres qui florissoient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travaillèrent. Il se trouva en concurrence avec Le Guide, Le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pietre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, Le Dominiquin et Le Poussin. On connoît de ce peintre les *Douze mois de l'année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, et a fait beaucoup de *portraits*. Les principaux ouvrages de Joachim Sandrart sont, I. *Académie* d'architecture, de sculpture et de peinture, en allemand, deux parties in-folio, Nuremberg, 1675 et 1679. II. *Academia artis pictoriæ*, traduction latine de l'ouvrage précédent, 1783, in-fol. III. *Admiranda sculpturæ veteris*, 1660, in-fol. IV. *Romæ antiquæ et novæ theatrum*..., 1684, in-fol. V. *Romanorum fontinalia*, 1685, in-folio. VI. *Iconologia deorum et Ovidii metamorphosis*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent combien cet auteur avoit étudié les principes de son art, et sont recherchés par ceux qui s'y adonnent. On ne les trouve que difficilement rassemblés. Joachim eut une fille nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son pere. Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance et de naïveté. Son burin est très-gracieux.

SANDRAS. *Voyez* COURTILZ.

* SANDRI (Jacques), de Bologne, mort le 22 avril 1718, professa l'anatomie et la chirurgie dans les écoles publiques de sa ville natale. Il a publié, *De naturali et præternaturali sanguinis statu medica specimina*, Bononiæ, 1696. On y joint aussi un Traité *De ventriculis et emeticis*.

SANDRICOURT. *Voy.* MEZERAY, vers la fin de l'article.

* SANDROCOTTUS, Indien, de la suite d'Alexandre-le-Grand, qui se rendit maître d'une partie du pays échu à Seleucus après la mort de ce conquérant. On raconte que, tandis que Sandrocottus dormoit, un lion lui avoit léché les sourcils, et que l'Indien superstitieux en avoit présagé sa grandeur future.

SANDVIG (Christian BERTET de), auteur danois, a fait imprimer quelques *ouvrages* historiques; il devint secrétaire de la société généalogique et héraldique, et membre de celle qui fut établie pour les progrès de la langue et de l'histoire de Danemarck. Il a terminé sa carrière en 1787.

† I. SANDYS (Edwin), prélat anglais, né en 1519, d'une famille noble, se distingua par son zèle pour la réforme, à la mort du roi Edouard en 1553. Il fut nommé vice-chancelier de l'université de Cambridge, et ayant embrassé de bonne heure le protestantisme, il s'unit aux partisans de Jeanne Gray. Le duc de Northumberland, qui passa à Cambridge, marchant contre la reine Marie, l'engagea à parler dans sa prédication des titres de Jeanne à la couronne. Sandys n'eut pas de peine à répondre à son invitation; il parla d'une manière très-pathétique en faveur de la princesse, et fit imprimer son sermon. Peu de temps après le même duc l'engagea à proclamer la reine Marie dont le parti avoit prévalu: Sandys s'y étant refusé, fut privé de toutes ses places et envoyé à la tour de Londres; mais après sept mois de détention il fut transféré à Marshalsea. A peine eut-il recouvré sa liberté, à la prière de quelques amis, qu'accusé auprès de l'évêque Gardiner d'être le plus grand hérétique d'Angleterre, et d'avoir perverti l'université de Cambridge, il devint l'objet des recherches les plus sévères. Il sut s'y soustraire et vint établir sa demeure à Strasbourg, d'où, quatre ans après la mort de la reine Marie, il fut rappelé en Angleterre, où il retourna en 1559. Le conseil de la reine Elizabeth le plaça au nombre des neuf théologiens protestans qui devoient disputer en présence des deux chambres du parlement à Westminster contre pareil nombre de théologiens catholiques romains. Il fut l'un des commissaires qui devoient s'occuper de la rédaction de la liturgie, et nommé au siége de Worcester, lorsque les prélats catholiques furent renvoyés. Ses connoissances dans les langues anciennes le firent placer au nombre des évêques chargés d'une nouvelle traduction de la Bible, et il obtint successivement le siége de Londres et l'archevêché de Cantorbéry. La sévérité de son humeur et l'acharnement qu'il montra contre les catholiques lui suscitèrent beaucoup d'ennemis et de traverses; il termina une vie continuellement agitée en 1588. Plusieurs de ses écrits ont été insérés dans différens ouvrages, et notamment dans l'Histoire de la réformation de Burnet. Ses *Sermons*, dont le style les place fort au-dessus des écrivains de son temps, ont été recueillis au nombre de vingt-deux, et imprimés en 1616, en un volume in-4°. Ils sont recherchés par les protestans.

* II. SANDYS (sir Edwin), second fils du précédent, et prébendier de l'église d'Yorck, né vers 1561, dans le comté de Worcester, après avoir fait ses études à Oxford, parcourut les différentes contrées de l'Europe en observateur habile et avide de s'instruire. Pendant son séjour à Paris, il s'occupa d'un ouvrage ayant pour titre: *Europæ speculum*, qu'il finit en 1599, et dont il parut en 1605 une édition d'après une copie volée, qui bientôt fut suivie d'une réimpression; sans que ni l'une ni l'autre fussent reconnues par l'auteur. N'ayant pu réussir à les faire supprimer, il en donna une nouvelle peu de temps avant sa mort, sous le titre d'*Europæ speculum* ou *Examen de l'état de la religion dans l'Occident où l'on dévoile la politique de la cour de Rome et de l'Eglise*, etc., La Haye, 1629. Cette édition con-

tient une préface qui n'a point été insérée dans celles qui ont suivi, et dont l'édition de 1637 ne renferme que quelques passages. Sandys résigna en 1602 sa prébende et fut nommé chevalier par JacquesIer, qui l'employa dans plusieurs affaires d'importance. Appelé dans la chambre des communes, il s'y montra patriote ardent, ets'opposa avec vigueur aux mesures du ministère dans le parlement de 1621. Il fut à cette époque mis avec Salden sous la garde du shériff de Londres, et détenu pendant un mois, au grand ressentiment de la chambre qui regardoit sa détention comme une atteinte à ses immunités ; mais ses plaintes cessèrent, lorsque sir George Calvert, sécretaire d'état, eut déclaré que ni l'un ni l'autre n'avoient été détenus pour affaires relatives au parlement. Sandys mourut en 1629, et légua 1500 liv. sterling à l'université d'Oxford pour la fondation d'une chaire de métaphysique.

* III. SANDYS (George), frère du précédent, septième et le plus jeune des fils d'Edwin Sandys, archevêque d'Yorck, naquit en 1577, et en août 1610, époque remarquable par le meurtre de Henri IV, roi de France, il quitta l'Angleterre pour parcourir l'Europe et une partie du Levant. Il a publié en 1615, une relation de ses voyages dont la 7e édition, datée de 1673, porte le titre suivant : *Voyages de Sandys contenant l'état actuel de l'empire turc, les dogmes et les cérémonies de la religion de Mahomet ; une description de Constantinople, de la Grèce, de ses mœurs ; un exposé de la religion qui y est suivie ; un Voyage sur le Nil ; l'Etat de l'Egypte, de ses antiquités ; l'Exposé des rites, des coutumes et de la religion des Egyptiens ; la Description de l'Arménie, du grand Caire, de Rhodes, d'Alexandrie, de la Terre-sainte et de Jérusalem ; enfin, de l'Italie et des îles qui l'avoisinent, avec beaucoup de figures et de cartes*, in-folio. Sandys s'est fait comme poète une grande réputation par sa traduction des Métamorphoses d'Ovide, dont il avoit déjà publié une partie, et qu'il fit imprimer en 1632, in-fol. à Oxford avec des figur. Il donna en 1636 une *Paraphrase* des Psaumes de David, en 1 vol. in-8°, qui fut réimprimée deux ans après. On n'a aucun détail sur les événemens de sa vie qu'il termina en 1643. Il fut regardé comme le premier des poètes de son siècle ; et Dryden ainsi que Pope ont confirmé le témoignage de ses contemporains.

* SANFELICE (Ferdinando), noble Napolitain, né en 1675, entra d'abord dans l'école du célèbre Solimène ; il s'adonna ensuite à l'architecture, et se rendit fameux par le grand nombre d'escaliers bizarres qu'il construisit dans divers palais de Naples. Il donna les dessins de beaucoup d'églises et maisons royales. Cette famille a produit encore deux hommes célèbres : Jean-François San-Félice, qui a écrit : *Supremorum tribunalium regni Neapolitani decisiones*, Lugduni, 1675, in-4° ; et Joseph San-Félice, de qui nous avons, I. *Jansenii doctrina*, Neapoli, 1728, in-4°. II. *Réflexions morales et théologiques sur l'histoire de Naples*, Rome, 1728, 2 vol. in-4°.

* SANGA (Jean-Baptiste), poète latin du 15e siècle, né vers l'an 1495, à Rome, fut secrétaire du pontife Clément VIII, et

écrivit en son nom plusieurs *lettres* pleines de goût et de sentiment. On trouve quelques *poésies* latines de cet auteur, dans le recueil des poètes. Il mourut à la fleur de l'âge. On prétend qu'il fut empoisonné. Il étoit intimement lié avec plusieurs savans, tels que Sadolet, Molza, etc.

† I. SANGALLO (Julien de), architecte florentin, fils de François Giamberti, mort en 1517, à 74 ans, présenta au roi de Naples le modèle d'un palais qu'il vouloit faire bâtir auprès du château neuf, et ne voulut pour toute récompense que quelques morceaux antiques, dont il fit présent à Laurent de Médicis. Après avoir bâti un grand nombre d'édifices à Florence, et principalement le palais appelé *impérial*, il fut appelé à Milan, où il jeta les fondemens d'un superbe palais pour le duc; mais la guerre l'empêcha de le terminer. On lui doit la coupole de Notre-Dame-de-Lorette. Sangallo servit au siége de Pise, sous Pierre Soderini, en qualité d'ingénieur. Son talent ayant été souvent méconnu, il se dégoûta de travailler. Ce ne fut que dans un âge très-avancé que Léon X lui offrit la conduite des travaux de l'église de Saint-Pierre; mais il ne voulut pas l'accepter. Il eut un frère, Antoine, qui se distingua aussi dans l'architecture, et mourut en 1534. Il étoit inspecteur général des fortifications de Florence.

II. SANGALLO (Antoine), né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes, qu'il avoit dans cette ville, il s'adonna sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, et parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII et Paul III l'employèrent beaucoup. Il fut architecte de l'église de Saint-Pierre après Le Bramante, et chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendoit très-bien. Cet artiste se distingua particulièrement par la solidité de ses constructions. On lui doit la *Forteresse de Civita Castellana*, et le *Château de Saint-Ange*, qu'il fit par ordre du pape Alexandre VI. Sangallo mourut en 1546, laissant un fils (Antoine-Baptiste) architecte comme lui. On voit à Rome un modèle en bois que le père avoit fait pour l'église de Saint-Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains; mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

* SANGATA, philosophe hétérodoxe de l'Inde, florissoit, suivant la chronologie de sa nation, il y a environ 5000 ans, dans une ville de la province de Behar. Il résulteroit de quelques renseignemens recueillis par l'anglais Wilkins, que Sangata ne croyoit qu'à l'existence des choses visibles et matérielles, ou qui peuvent être ramenées à une cause de ce genre, et qu'il écrivit en langue sanskrit plusieurs livres pour prouver l'obscurité de la religion des Bramins. Il soutenoit que toutes les actions humaines sont récompensées ou punies dès ce monde. Selon lui, les animaux ayant le même droit à l'existence que l'homme, il n'étoit permis à l'homme de les tuer, ni pour ses plaisirs, ni pour ses besoins.

* SAN-GERMANO (Riccar-

do de), né dans un bourg du même nom, en Sicile, étoit notaire de profession. Il florissoit dans le 13e siècle. On a de lui une *Histoire de Sicile depuis* 1189, *jusqu'en* 1243, et quelques *Poésies*. Mais il étoit meilleur historien que poète.

* I. SAN-GIORGIO (Gian-Antonio da), cardinal, né à Milan en 1439, d'une illustre famille originaire de Plaisance, après avoir achevé ses études à l'université de Paris, ouvrit une école publique de droit canon qui fut extrêmement fréquentée. Sixte IV le nomma évêque d'Alexandrie, et auditeur de rote. Alexandre VI, son successeur, le fit cardinal, puis évêque de Parme ; il gouverna ainsi successivement diverses églises, et mourut à Rome le 26 mars 1509. Il étoit versé dans la jurisprudence, et mit au jour quelques *Opuscules de droit*.

* II. SAN-GIORGIO (Benvenuto), chevalier de l'ordre de Jérusalem, né à Montferrat, qui florissoit vers la fin du 15e siècle, et au commencement du 16e, étudia la jurisprudence et devint vicaire général de l'évêque de Casal. Cependant il servit dans les armées, et se distingua au siége de Rhodes. Boniface, marquis de Montferrat, l'envoya en ambassade à Rome, lors de l'élection du pape Alexandre VI, et ce fut lui qui adressa la parole au nouveau pontife. Il fut encore ambassadeur à la cour de Maximilien Ier, et se fit beaucoup d'honneur dans cette députation. Après la mort du marquis de Montferrat, il fut chargé de la tutelle de ses enfans, et devint président du sénat de Casal. Il mourut le 8 septembre 1527. Nous avons de lui, I. *La généalogie des marquis de Montferrat*. II. *Discours au pape Alexandre* VI, Rome, 1493, III. *De origine Guelphorum et Gibellinorum*. Basileæ, 1519.

* SANGIURE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Metz sur la fin du 16e siècle, mort dans un âge avancé, a laissé divers ouvrages ascétiques. Les principaux sont : I. *Trésor de la vie chrétienne*, Venise, 1757, 5 tom. in-12. II. *Réflexions sur les principales vérités de la religion*. III. *Le livre des élus*, 1750, in-12.

* SAN-GREGORIO (Stefano), augustin déchaussé, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui l'*Arithmétique pratique*. *De justitiâ et jure*. *De sacramentis*.

* SANGRINO, (Angelo) bénédictin, né dans l'Abruzze, mort en 1593, a écrit plusieurs poèmes : *De ineffabili Jesu nomine*. *De misericordiâ*.

* SANGRO (Oderic de), bénédictin du 12e siècle, cultiva la littérature avec succès. Le pape Pascal le nomma cardinal et diacre de la Sainte-Église. Calixte II lui donna l'abbaye de Mont-Cassin. Il a laissé, I. *Sermones ad festa totius anni* II. *Sermones de beatâ virgine*.

I. SANGUIN. *V.* EMADEDDIN.

II. SANGUIN (Antoine), dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il étoit seigneur de ce lieu, dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans, cardinal, et enfin, en 1543, grand-aumônier de France : c'est le premier qui ait porté ce titre. Il jouit d'une grande faveur sous le règne de François Ier, qui lui donna aussi le gouvernement de Paris. Il dut en partie son élévation à la duchesse d'Etampes, fille de sa sœur;

mais après la mort de François Ier, son crédit diminua. Il fut forcé de se démettre de sa charge de grand-aumônier, et de passer en Italie. En 1553 il obtint l'archevêché de Toulouse, et mourut en 1559. Il étoit d'une maison ancienne de cette capitale, anoblie vers l'an 1400. Elle s'éteignit vers la fin du seizième siècle.

† III. SANGUIN (Claude), natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi et du duc d'Orléans. Il fit paroître des *Heures* en vers français, Paris, 1660, in-4° : tout le psautier y est traduit, et assez mal. On a de lui un *Placet* ingénieux présenté à Louis XIV :

Sire, il ne m'appartient pas d'entrer dans
vos affaires,
Ce seroit un peu trop de curiosité ;
Cependant l'autre jour, songeant à mes mi-
sères,
Je calculois le bien de votre majesté.
Tout bien compté (j'en ai la mémoire ré-
cente),
Il doit vous revenir cent millions de rente,
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour :
Cent mille écus par jour, en font quatre par
heure....
Pour réparer les maux pressans
Que le tonnerre a faits à ma maison des
champs,
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je
meure,
Un quart d'heure de votre temps ?

Cette pièce lui valut mille écus, gratification qu'il demandoit. Il mourut à la fin du 17e siècle.

I. SANLECQUE (Jacques de), imprimeur et célèbre fondeur de caractères d'imprimerie, s'illustra par la *gravure* des caractères de la Polyglotte de Le Jay, et excella sur-tout dans les syriaques, les samaritains, les arméniens, les chaldéens et les arabes. Il *inventa* aussi trois caractères propres à l'imprimerie de la musique, qu'il distingua par *petite*, *moyenne* et *grosse* musique. Ces trois caractères sont un chef-d'œuvre de précision dans les filets, et de grace dans les traits obliques qui lient les notes. Il étoit né à Chanleu dans le Boulonnois, et mourut à Paris en 1648, à 90 ans.

II. SANLECQUE (Jacques), fils du précédent, se distingua comme son père dans la *gravure* des caractères d'imprimerie, et mourut en 1659, à 46 ans.

† III. SANLECQUE (Louis de), fils du précédent, né à Paris en 1652, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, et devint professeur d'humanités dans leur collége de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem ; mais le roi, sollicité par quelques personnes choquées de ses poésies, et sur-tout de sa *Satire contre les directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, et l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque ayant perdu l'espérance d'être évêque, se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, qui fut une espèce de captivité pour lui. Il y mourut le 14 juillet 1714, emportant les regrets de ses paroissiens, qui étoient plus maîtres du revenu de sa cure que lui-même. Le caractère du P. Sanlecque tenoit beaucoup de la bonté et de l'indolence qu'inspire le fréquent commerce des muses. On a dit qu'à mesure qu'il pleuvoit dans la chambre où il couchoit, il se contentoit de changer son lit de place, et qu'il avoit fait sur ce sujet une pièce qui étoit intitulée les Promenades de mon lit ; mais cette pièce n'est pas de lui ; et cette anecdote est absolument fausse. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses

Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé d'*Harlem*, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au roi*, cinq *Satires*, trois autres *Epîtres*, un *Poëme* sur les mauvais gestes des prédicateurs, plusieurs *Epigrammes*, des *Placets* et des *Madrigaux*, et un *Poëme* latin sur la mort du père Lallemant, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Les vers du père Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés, il y a peu de verve dans l'expression, et le style nuit souvent aux pensées. Plusieurs eurent pour objet de solliciter des grâces qu'il n'obtint pas toujours. On peut citer ceux-ci adressés à Louis XIV qui lui faisoit espérer un bienfait :

Grand roi, si ton bienfait n'est que digne de moi,
Ma pauvreté sera toujours extrême ;
Il ne faut pas non plus qu'il soit digne de toi ;
Il te rendroit pauvre toi-même.

* SAN-LUCANO (Novello da), architecte napolitain du quinzième siècle, étudia à Rome, et restaura à Naples l'église de Saint-Dominique. Il eut en 1470 une occasion favorable d'exercer son talent. Robert, prince de Salerne, et grand-amiral du royaume, lui ordonna de bâtir le palais le plus riche que l'on ait jamais vu. L'ouvrage fut achevé en dix ans.

* SAN-MARIO (Octavio), Napolitain, a mis au jour *Observations sur les révolutions des empires*.—*Discours politique sur la conservation de la paix de l'Italie*.

* SAN-MARTINO (Matteo conte di), né dans le Piémont en 1494, a laissé des *Observations grammaticales et poétiques sur la langue italienne*.—*Mélanges de prose et de vers*.

† SAN-MICHELI (Michel), célèbre architecte, né à Vérone en 1484, apprit les élémens de sa profession de Jean, son père, et de Barthélemi, son oncle, tous deux excellens architectes. A 16 ans il alla à Rome pour étudier l'antique, et ne tarda pas à s'acquérir un grand nom. Ses premiers ouvrages furent le *dôme de Montefiascone*, le *temple de St.-Dominique* à Orvieto, et quelques *palais*. Clément VII le nomma pour visiter toutes les places fortes de l'état pontifical. On doit à San-Micheli les *bastions triangulaires et pentagones avec des faces planes*. Sa réputation fut telle, que Charles-Quint et François Ier, roi de France, l'engagèrent à venir dans leurs états ; mais il ne voulut pas quitter sa patrie ; il mourut à Vérone en 1559. On a de lui les *cinq ordres d'architecture civile*, Vérone, 1735.

† SANNAZAR (Jacques), Actius-Sincerus *Sannazarus*, poëte latin et italien, né à Naples en 1458, tiroit son origine de Saint-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô et le Tesin. Il plut au roi Frédéric, qui lui donna des marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna et demeura avec lui. De retour en Italie, après la mort de Frédéric, il partagea son temps entre les muses et la volupté. Son caractère le portoit tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisoit sous les habits et avec les airs et le ton d'un jeune courtisan. Ce poëte, peu philosophe, conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une mala-

die dont il mourut en 1530. On assure qu'ayant appris, peu de jours avant sa mort, que le prince d'Orange avoit été tué dans un combat, il s'écria : « Je mourrai content, puisque Mars a puni ce barbare ennemi des Muses. » Sannasar fut enterré près du tombeau de Virgile. Le cardinal Bembo dit, dans son épitaphe, qu'il n'est pas moins près de ce célèbre poète par ses talens que par le lieu de sa sépulture:

Da sacro cineri flores ; hic ille Maroni Sincerus musâ proximus et tumulo.

On a de lui des *Poésies* latines et italiennes. Les premières ont été imprimées à Naples, en 1718, in-12, et à Venise en 1746, in-8°. Les Aldes en avoient donné une édition à Venise en 1535, in-8°. Gryphe, à Lyon, en fit une portative en 1547, sous le format in-16. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1727, in-8°, avec les notes de Janus Brouckusius. (*Voy.* GIOCONDO et PLATINE.) On trouve dans ce recueil, I. Trois livres d'*Elégies*. II. Une *Lamentation sur la mort de Jésus-Christ*. III. Des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8°. IV. Un *Poëme de partu virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre: Couches sacrées de la Sainte Vierge, etc. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation de poète latin; mais on le blâme d'avoir fait un mélange du paganisme et du christianisme. Tout y est rempli de Dryades et de Néréïdes. Il met entre les mains de la vierge les vers des sibylles. Ce n'est pas David, ni Isaïe, c'est le Protée de la fable, qui prédit le mystère de l'incarnation. Le nom de Jésus-Christ ne s'y trouve pas une seule fois ; et la vierge Marie y est appelée l'espoir des dieux. Ce poëme, estimable d'ailleurs par l'élégance et la pureté du style, lui mérita des brefs honorables de la part de Léon X et de Clément VII. Parmi ses pièces italiennes, la plus célèbre est son *Arcadie*, traduite en français par Pecquet, 1737, in-12. Les vers et la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse et la naïveté des images et des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, et réimprimé avec ses autres *poésies italiennes*, à Padoue, en 1723, et à Naples in-4°, 1720, in-12. La république de Venise lui fit compter cent écus d'or pour chaque vers d'un *sonnet* italien qu'il avoit fait en l'honneur de cette ville. Le Duchat dit que Sannazar étoit étiopien de naissance. Dans sa jeunesse, il fut fait esclave et vendu à un napolitain savant et poli, nommé Sannazar, qui l'affranchit et lui donna son nom (Ana, tom. II, pag. 359). Le Duchat renvoie sur ceci à *Alexandre ab Alexandro*. Quoi qu'il en soit, cette assertion de Le Duchat ne peut devenir une autorité, et doit passer pour une conjecture. La Vie de Sannazar a été publiée par Crispo : elle est intéressante et bien faite.

* SANNAZARI (Giulio), de Pavie, jurisconsulte du seizième siècle enseigna le droit canonique dans les écoles de sa ville natale, avec beaucoup de succès. Sa patrie le chargea souvent d'ambassades délicates. Il mourut en 1623. On a de lui *Tractatus de sponsalibus et matrimoniis*. Cet ouvrage est assez estimé.

* SAN-PIERI (Domenico), savant prélat, naquit à Bologne le 23 avril 1739, d'une famille noble et illustre. Ayant terminé son droit et sa philosophie, il devint

avocat consistorial, puis prélat. Clément XIV, instruit de son rare mérite, le nomma successeur de Pisani, promoteur de la foi. Il s'acquitta de cette fonction avec un zèle exemplaire, et mourut le 12 janvier 1784, honoré de la charge de commandeur du Saint-Esprit. Nous avons de lui, I. *Dominici de sancto Petro dissertatio de emancipationibus liberorum*, Romæ, 1767, in-4°. II. *Remarques au sujet de D. Jean de Palafox.*

SAN-PIETRO, dit *Bastelica*, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine corse au service de France, s'acquit une grande réputation sous les règnes de François Ier, Henri II et Charles IX, par une intrépidité peu commune. Après s'être avancé par degrés, il devint colonel-général de l'infanterie corse en France, et épousa en 1548 Vanina d'Ornano, héritière d'une branche de cette maison, l'une des plus illustres de l'île. Il ne dut ce mariage qu'à la haute considération de sa valeur, étant de basse naissance : *ex infimo loco natus*, dit le président de Thou. La hardiesse de San-Pietro, son expérience, son courage, et l'affection que lui portoient les peuples de Corse, l'avoient rendu si redoutable, que les Génois, possesseurs de cette île, le firent mettre en prison à Bastia. Ils se disposoient à le sacrifier à leurs alarmes vraies ou fausses, lorsque le roi Henri II les menaça de faire pendre par représailles ceux de leurs nobles les plus qualifiés, qui étoient prisonniers en France. San-Pietro conçut dès-lors une haine implacable contre les Génois. Deux fois il entra en Corse, deux fois il battit leurs troupes; et lorsque le traité de Cateau-Cambresis, en 1559, l'eut privé du secours des armes du roi, il alla à Constantinople en demander au grand-seigneur. Pendant ce voyage, Vanina d'Ornano, sa femme, qu'il avoit laissée à Marseille avec ses deux fils, résolut de passer à Gênes pour y solliciter la grace de son mari, déclaré rebelle, et dont la tête avoit été mise à prix. Cette pensée n'étoit certainement que louable; néanmoins elle déplut si fort à cet homme emporté, que, quoique Vanina ne l'exécutât pas (parce qu'elle en avoit été empêchée par un ami de son mari au moment où elle partoit), il lui dit, en colère « qu'il vouloit laver dans son sang un dessein aussi imprudent. » Son épouse, sans s'effrayer et sans faire ni plaintes ni reproches, se prépara à la mort. San-Pietro, le chapeau à la main, un genou à terre, lui demanda pardon, à ce que rapporte de Thou, l'embrassa tendrement, l'appelant sa reine et sa maîtresse, puis l'étrangla avec un linge : action barbare, qui ternit les grandes actions de ce capitaine. Étant repassé en Corse l'an 1564, accompagné seulement de 35 ou 40 hommes, il se trouva bientôt en état d'attaquer les Génois, par le grand nombre de mécontens qui vinrent se joindre à lui. La Corse fut alors un théâtre horrible de meurtres, de pillage et d'embrasemens. Mais enfin, après avoir échappé long-temps aux périls de la guerre, il succomba sous les coups de la trahison. Le 17 janvier 1566, dans une rencontre avec les Génois, il fut lâchement assassiné par derrière, d'un coup d'arquebuse que lui donna un de ses capitaines nommé Vitello. Il avoit environ soixante-six ans.... *Voyez* ORNANO.

SANREY (Ange-Bénigne), né à Langres de parens pauvres, garda

les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de quatorze ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposoit à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de sa majesté. Ayant été nommé à une des chapellines de St.-Martin de Langres, il quitta Beaune où il étoit théologal, et retourna dans sa patrie. Il y mourut le 15 octobre 1659, à 70 ans. Il étoit habile non-seulement dans les belles-lettres grecques et latines, mais aussi dans l'histoire et la théologie. Il avoit lu tous les SS. Pères, et fait une étude particulière de St. Augustin, qu'il savoit presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres un *Traité* savant, curieux et rare, intitulé *Paracletus* seu *de rectâ illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce Traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paracletus*, fut attaqué en 1669, par M. Thiers, qui vouloit que ce fût *Paraclitus*. (Voyez, à ce sujet, *Fragmens d'Histoire*, in-12, pag. 49 et suiv).

SANSAC (Louis Prévot, baron de), d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, fit ses premières armes en Italie sous l'amiral de Bonnivet, et se trouva en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il s'échappa, et revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers François Ier par la reine-mère. Comme il étoit excellent homme de cheval, il fut choisi par le roi pour instruire les princes ses enfans dans cet exercice. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols et les troupes du pape; il s'y couvrit de gloire par la bravoure avec laquelle il soutint un siége de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier de l'ordre par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Ce brave officier se trouva à onze batailles rangées; et la fortune lui fut si favorable, qu'il ne fut jamais blessé qu'à celle de Dreux, où il étoit maréchal-de-camp sous le duc de Guise. Sur la fin de ses jours il quitta la cour, et se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans, « en titre de maréchal de France, dit Brantôme : non qu'il en ait été jamais pourvu; mais il en avoit l'état, les gages et la pension. »

* I. SANSEDONI (Grégoire), né à Sienne d'une des premières familles de cette ville, florissoit dans le 14e siècle. Pendant les troubles de sa patrie il conserva les sentimens d'un véritable citoyen. Il fut en 1364 un des quatre provéditeurs de la gabelle de Sienne, et prit en 1368 la suprême magistrature. On le députa en ambassade à Viterbe auprès du pape Urbain VI, et des républiques de Florence, Lucques et Pérouse. Il étoit habile dans l'art militaire, et commanda les armées avec gloire. Il mourut vers l'an 1411.

* II. SANSEDONI (Alexandre), gentilhomme de Sienne, vécut dans le 16e siècle, et laissa entre autres ouvrages, une *Traduction* du premier livre de l'Énéide.

* I. SANSEVERINO (Luigi), chevalier napolitain prince de Bisignano, qui florissoit dans le

16e siècle et au commencement du suivant, a mis au jour plusieurs *ouvrages* de piété, parmi lesquels on remarque *Considerationes spirituales. Collectanea patrum et aliorum veterum auctorum*, etc.

* II. SANSEVERINO (Gio-Alberto), savant médecin et philosophe, né à Parme le 28 octobre 1553, acquit dès sa jeunesse une certaine réputation par ses conférences philosophiques et littéraires. Le duc Octave le nomma son médecin : il fut long-temps en butte aux traits de l'envie, et n'entra qu'en 1599 dans le collége des médecins dont il avoit été exclus, comme n'étant pas noble. Sanseverino guérit plusieurs princes de maladies mortelles, et obtint en 1702 la première chaire de médecine dans sa patrie. Sa mort arriva le 5 mars 1622. On a de lui, I. *Censura in quâdam disputatione de aquâ in pericardio existente.* II. *De Acûs deglutione. ac post de ejusdem et lumbricorum missione*, dans le livre des Consultations médicales de Jules César Claudini de Bologne, imprimé à Hanovre en 1628, in-4°. III. *Lectiones dialecticæ et medicæ.*

*III. SANSEVERINO (D. Carlo), chevalier de Naples, prince de Bisignano, joignit à sa haute naissance des connoissances étendues en littérature, et un grand talent pour la poésie italienne. Il dictoit en même temps à deux secrétaires deux lettres sur des sujets bien opposés. Doué d'un goût exquis et châtié, il disoit souvent « qu'il n'aimoit rien tant qu'une barbe bien faite, et une lettre bien écrite. » Il mourut dans sa terre d'Altemont en Calabre, le 5 mars 1704. On a de lui quelques *Poésies.*

*IV. SANSEVERINO (Carlo), orateur, philosophe et poète, né d'une famille noble de Plaisance le 15 août 1700, entra chez les jésuites à 14 ans. Ayant achevé ses études avec succès, il fut nommé interprète public de l'Ecriture-Sainte à Bologne, et occupa cette place plusieurs années. Il mourut vers 1773. Nous avons de lui, I. *Panégyrique de Benoît XIV*, Bologne, 1740. II. *Annibal*, tragédie, Bologne, 1750. III. *Cyrus à Babylone*, tragédie, Bologne, 1743. IV. *Dialogues sur la morale des anciens philosophes païens*, ibid., 1764, in-4°.

* V. SANSEVERINO (Dominico), médecin et littérateur, né à Nocera, dans le royaume de Naples, le vingt-huit janvier 1707, fit ses cours de belles-lettres à Naples, sous d'habiles maîtres, étudia ensuite la philosophie, la médecine, les mathématiques et le grec. En 1758 il fut nommé professeur ordinaire de physiologie dans cette ville. Charles de Bourbon, roi des Deux-Siciles, l'appela à une consultation médicale pour la maladie du roi Ferdinand, son frère. Sanseverino mourut le 23 juin 1760. On a de lui, I. *De fibrarum sensibilitate atque irritabilitate*, Bolog., 1757. II. *Observations sur un veau à deux têtes*; et une savante *Préface* sur un Mémoire de La Condamine.

† I. SANSON (Jacques), né à Abbeville en 1595, se fit carme déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jésus-Maria.* Son talent pour la direction lui fit donner l'emploi de confesseur de Madame Royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, et de celle des *Comtes*

de Ponthieu, 1657, in-fol. : ouvrages savans, mais mal écrits et mal digérés. *Narratio originis rituum et errorum christianorum, cui adjungitur discursus, per modum dialogi, in quo confutantur* 34, *errores ejusdem nationis*, Romæ, 1622, in-8°.

II. SANSON (Nicolas), de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque temps au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta et vint à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur et de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur et de son géographe, avec 2000 liv. d'appointement. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, et lui donna un brevet de conseiller d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, « de peur d'affoiblir, disoit-il, l'amour de l'étude dans ses enfans. » Il étoit regardé à la cour de France comme un homme illustre. Il eut l'honneur de montrer, pendant plusieurs mois, la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimoit beaucoup, alloit souvent chez lui pour s'y entretenir des sciences. Il mourut à Paris le 7 juillet 1667. Il eut une dispute fort vive avec le P. Labbe, qui l'avoit attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones Geographicæ in Pharum Galliæ*, etc., 1647 et 1648, en 2 volumes in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres *morceaux* sur la géographie ancienne et moderne, et un nombre infini de *cartes*. On peut voir la liste de ses différens *ouvrages* dans la Méthode pour étudier la Géographie de l'abbé Langlet du Fresnoy. Il eut trois fils : l'aîné, Nicolas, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier; les deux autres, Guillaume et Adrien, mirent au jour un grand nombre de *cartes*. Guillaume mourut en 1703 et Adrien en 1718. Celui-ci avoit de la philosophie et faisoit des vers. Dreux du Radier lui attribue le sonnet suivant, qui renferme de bons avis pour le bonheur :

N'être ni magistrat, ni marié, ni prêtre;
Avoir un peu de bien, en faire un bon emploi;
Et sans prendre le ton d'un docteur de la loi,
S'étudier bien plus à jouir qu'à connoître;
N'avoir pour son repos ni maîtresse ni maître;
Ne voir que rarement et la cour et le roi;
Même à son ennemi ne pas manquer de foi;
Se contenter du rang où Dieu nous a fait naître;
Avoir l'esprit purgé des erreurs du vulgaire;
De la religion respecter le mystère;
Etre bon citoyen; profiter du présent,
Des regrets du passé n'avoir point l'ame atteinte;
Ferme sur l'avenir, l'envisager sans crainte,
Fait attendre par-tout la mort tranquillement.

(*Voyez* BAUDRAND *et* BEAURAIN.) Quelque obligation qu'on ait à Delisle, il faut avouer qu'on en a de plus grandes aux Sanson. Ceux-ci, et sur-tout Nicolas, sont les véritables créateurs de la géographie parmi nous. Delisle l'a perfectionnée; mais le plus difficile étoit fait. « Ce géographe (dit un Mémoire inséré dans ceux de Niceron) a-t-il trouvé, sur-tout dans l'Europe, des villes oubliées, des royaumes ou des états inconnus? A-t-il même donné une figure nouvelle aux continens et aux îles? Non; excepté l'Asie, qu'il a seulement rétrécie, il n'a rien changé au reste, et il a bien fait. Les empires anciens de l'Orient et de l'Occident avoient déjà été faits et tout dressés; toutes les cartes de l'Ecriture-Sainte faites; l'an-

cienne Géographie débrouillée et bien conciliée avec la moderne ; toute l'Europe entièrement détaillée et éclaircie : il a donc travaillé sur un fonds très-riche et complet, que d'autres lui avoient acquis. Il l'a embelli, dira-t-on, et même augmenté. Tant mieux, si cela est ; *Inventis addere facile est...* » Voyez dans l'article DE LISLE, n° II, la restriction qu'il faut faire à cette critique. « La géographie, dit dom Vaissette, a de grandes obligations aux Sanson, qui ont commencé à la débrouiller et à fixer les positions sur des règles plus assurées que celles que leurs prédécesseurs avoient suivies ; mais elle a fait de grands progrès depuis leur mort. »

I. SANSOVINO (Jacques FATTI, dit), sculpteur et architecte, né à Florence en 1479, se rendit célèbre dans ces deux arts. Rome et Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La Monnoie, la Bibliothèque de St.-Marc, le palais Cornaro à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissoit dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale imposée par le gouvernement, Le Titien et lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570.

II. SANSOVINO (François), fils du précédent, né à Rome en 1521, étudia d'abord les belles lettres à Venise, et prit ensuite ses degrés en droit à Padoue ; mais la jurisprudence n'étant point de son goût, il se livra entièrement à sa passion pour la poésie, l'histoire et les belles-lettres, et leva une imprimerie à Venise, où il imprima ses ouvrages et ceux des autres. Les siens, en grand nombre, la plupart écrits avec négligence et médiocrement estimés, sont, I. *Traduction* de Plutarque. II. *Chronologie du Monde* jusqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'empire Ottoman*. IV. *Orthographe italienne*. V. *Le Secrétaire*. VI. *Les principales familles d'Italie*. VII. *Description de Venise*. VIII. *Abrégé de l'Histoire de Guichardin*, avec la *Vie* de cet auteur. IX. *Description du gouvernement des républiques de Gênes, de Lucques et de Raguse*. X. Des *Lettres*. XI. *De l'Art oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. Des *Notes* assez inutiles sur le Décaméron de Boccace. XIV. Un recueil intitulé *Cento Novelle scelte de' più nobili Scrittori della lingua volgare*, dont les meilleures éditions sont celles de Venise, 1565, in-8°, et 1566, in-4° : les éditions postérieures quoique augmentées de 100 autres Nouvelles, sont moins estimées à cause des retranchemens qui y ont été faits. Il mourut à Venise en 1586.

SANS-TERRE, surnom donné à un roi d'Angleterre, *voyez* JEAN, n° LII .. et à un duc de Calabre. *Voy.* CECCO, n° I.

SANTABARÈNE (Théodore), abbé d'un monastère de Constantinople vers l'an 877, étoit une de créatures de Photius, qui l'avoit élevé au sacerdoce et ensuite à l'archevêché de Patras. Ses mœurs étoient austères et son air pénitent. Photius croyant que la réputation de piété qu'il s'étoit acquise lui donneroit de l'autorité à la cour de l'empereur Basile, le présenta à ce prince, qui le regarda bientôt comme un saint. Basile, inconsolable de la mort de son fils Constance, désiroit au moins de le revoir en-

core une fois. Santabarène, après lui avoir fasciné l'esprit, fit paroître devant lui une espèce de fantôme qui avoit quelque chose de la figure de Constance. Ce prestige lui donna le plus grand crédit auprès de l'empereur, et il s'en servit pour décrier le patriarche saint Ignace, et pour maintenir Photius son compétiteur. Le jeune prince Léon, fils de Basile, ne partageoit pas les sentimens de son père à l'égard de Santabarène, qui, pour s'en venger, lui donna les conseils les plus perfides. Il lui persuada de porter toujours un poignard, pour défendre la vie de son père contre un inconnu qui avoit résolu d'attenter sur ses jours. Le prince, trop crédule, donna dans ce piége. Alors le moine imposteur alla dire à Basile que le ciel lui avoit révélé que le prince son fils vouloit monter sur le trône par un parricide, et que, pour preuve de son crime, on le trouveroit armé d'un poignard sous ses habits. Basile furieux fit enfermer son fils, qui vint à bout, après quelques mois de prison, de faire connoître son innocence. Dès qu'il fut sur le trône en 886, il ordonna qu'on arrêtât Santabarène, qu'on le battît de verges et qu'on lui arrachât les yeux, après quoi il le relégua dans le fond de la Natolie. Cependant il le rappela quelques années après, et lui assigna une pension. Il ne mourut que sous l'empire de Constantin Porphyrogenète, presque entièrement oublié, malgré le rôle que ses intrigues, son hypocrisie et ses liaisons avec Photius lui avoient fait jouer.

* I. SANTA-CROCE (Andrea), d'une noble famille de Rome, mort en 1471, fut avocat consistorial. Outre un *dialogue* qui renferme les actes du concile de Florence, on a de lui, *De notis publicâ auctoritate approbatis*.

* II. SANTA-CROCE (Prospero), né à Rome, évêque de Chisamo dans le royaume de Candie, nonce du pape en France, puis cardinal, mourut en 1685. Il a laissé, entre autres ouvrages, trois livres *sur les guerres intestines de la France*.

* III. SANTA-CROCE (Girolamo de), peintre du 16e siècle, naquit à Sainte-Croix dans le Bergamasque. Quoiqu'il fût contemporain du Titien et du Giorgion, il travailla toujours dans le goût des anciens, comme on le voit à Venise par les *portiques* de St. Jean, St. Paul, St. Julien, et par quelques autres *ouvrages* estimés.

IV. SANTA-CROCE. *V.* Pippo.

SANTA-CRUX de Marzenado (Don Alvaro de Navia-Osorio, vicomte de Puerto, marquis de), chef de la maison de Navia-Osorio, l'une des plus illustres de la principauté des Asturies (*Voyez* Strozzi, n° I), prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il se distingua dans plusieurs combats, et fut envoyé en 1727 au congrès de Soissons, où il s'acquit l'estime et la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompensé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les infidèles. Il s'y distingua et remporta sur eux divers avantages; mais il fut blessé à la cuisse, d'un coup de fusil, et renversé de cheval, dans une sortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains desquels il avoit été laissé, lui coupèrent la tête. On a de lui des *Réflexions poli-*

tiques et militaires, en 14 vol. in-4°, en espagnol. De Vergi a donné une traduction française de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples et de traits de morale assez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, et des choses utiles aux militaires et aux négociateurs.

* SANTA-FEDE, bon peintre napolitain, de l'école d'André Salerne, florissoit vers 1565. On distingue parmi ses ouvrages une *Descente de croix* dans l'église de Sainte-Lucie, et la *Résurrection de J. C.* dans l'église du Mont. Fabrice, son fils, plus habile que lui, comme on le voit par la *Sainte Trinité couronnant la Vierge* dans l'église Sainte-Marie-la-Neuve, fut aussi habile antiquaire et bon littérateur.

* SANTA-PAGNINO, né à Lucques en 1490, se fit dominicain à 16 ans. Son talent pour la prédication convertit quelques hérétiques. Il mourut le 24 août 1541. On a de lui, I. *Veteris et novi Testamenti nova translatio*. II. *Thesaurus linguæ sanctæ*, Lyon, 1577, in-folio, et une foule d'*ouvrages* relatifs à la langue hébraïque, qu'il seroit trop long de citer.

SANTAREL ou SANCTAREL, *Sanctarellus* (Antoine), jésuite italien, né à Adria en 1569, enseigna les belles-lettres et la théologie à Rome, où il mourut vers 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia en 1625, in-4°, un Traité *de hæresi, schismate, apostasiâ, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ, et de potestate summi pontificis in his delictis puniendis*..... Santarel y enseigne des maximes contraires à l'indépendance des souverains, et y donne au pape un pouvoir exorbitant, non-seulement sur la couronne, mais sur la vie des princes. La Sorbonne le censura en 1626, et le parlement de Paris le condamna, le 13 mars de la même année, à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. Plusieurs autres facultés du royaume suivirent l'exemple de la Sorbonne. Le fameux docteur Edmond Richer donna en 1629, in-4°, la relation et le recueil des Pièces que cette affaire produisit. On a encore de ce jésuite un *Traité*, en italien, *du Jubilé de l'année sainte, et des autres Jubilés*, traduit en français par Matthieu de Saint-Jean (Jean de La Place), Paris, 1626, in-12.

* SANTARELLI (Abate Giuseppe), célèbre musicien, né à Forli, fut quelque temps maître de la chapelle pontificale. Le duc de Glocester fut un de ses élèves. Il passa la majeure partie de sa vie à Rome, où il mourut en 1790. Ses connoissances étendues le firent estimer des étrangers. On a de lui quelques *livres* de musique assez estimés.

* SANTA-SOFIA (Niccolo), illustre médecin, né à Parme d'une famille noble, professa la médecine dans le 14e siècle. On a de lui un *Commentaire sur Avicenne;* trois liv. *De diætâ;* deux *De curatione febrium pestilentium et acutarum*, et un *De morsu viperæ et de senapismo.* Marsile et Jean, ses fils, enseignèrent tous deux la médecine à Padoue avec succès, et composèrent des ouvrages. Marsile passa de Padoue à l'université de Bologne, où il mourut. Jean eut pour fils Barthélemi, mort en 1448, duquel nous avons un traité : *De sulphure et nitro*, et

horum compositione medicinali; de phlebotomiâ, etc.

I. SANTÉ. *Voyez* SALUS.

II. SANTÈ (Gilles-Anne-Xavier de la), jésuite, né près de Rhedon en Bretagne le 22 décembre 1684, mort en 1762, professa les belles-lettres avec distinction au collége de Louis-le-Grand. Nous avons de lui, I. Des *Harangues latines*, 2 vol. in-12, où il y a de jolies choses. On y distingue l'Oraison funèbre de Louis XIV, et celle qui décide de la palme littéraire entre les différens peuples de l'Europe: ces deux pièces ne sont pas indignes d'un bon orateur. II. Un Recueil de vers, intitulé *Musæ Rhetorices*, 2 vol. in-12. «On y voit par-tout (dit l'abbé des Fontaines) le savant et ingénieux père de La Santé. C'est toujours sa précision épigrammatique, sa vivacité antithétique, ses peintures quelquefois burlesques, et toujours spirituelles. Ceux qui aiment encore les vers latins modernes liront ceux-ci avec plaisir. Ils y trouveront quelquefois la noblesse de Virgile, et plus souvent la facilité d'Ovide.» En effet, la plupart de ses poésies sont élégantes et gracieuses.

* III. SANTÉ *ou* SANTO (Marian), habile chirurgien, né à Barlette dans le royaume de Naples, étudia sa profession à Rome sous le célèbre Jean de Vigo, de Genève, et publia à 25 ans un *Compendium* de chirurgie. Il donna ensuite plusieurs *ouvrages* estimés, parmi lesquels on distingue: *De lapide renum, et de vesicæ lapide excidendo*, Venise, 1535. Il est le premier écrivain, qui ait décrit la méthode de sonder la pierre, appelée vulgairement *le grand appareil*. Il étoit redevable de cette connoissance à Jean de Romanis, célèbre chirurgien de Crémone.

* SANTEN (Laurent Van), poète latin moderne, mort à Leyde en 1797, étoit fils d'un négociant d'Amsterdam. Il s'appliqua à la poésie latine, et fut disciple et ami de Burmann. Santen a donné d'abord un Recueil de ses poésies, intitulé *Laurentii Santenii Batavi carmina juvenalia*, qui a été imprimé à Paris, et auquel l'auteur a ajouté depuis *plusieurs Elégies* dans le genre érotique, qui ont formé des suites. Santen préparoit une édition de Terentius Maurus, quand il mourut. Il a chargé Jacques Henri Hænfft, traducteur d'Anacréon, de recueillir ses *Poésies* et de les faire imprimer.

I. SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, né à Magny près Pontoise en 1651, entra dans l'école de Boullongne l'aîné. Les avis de cet habile maître, l'assiduité du disciple, son attention à consulter la nature, lui acquirent une grande réputation. Ce peintre n'a point fait de grandes compositions; son imagination n'étoit point assez vive pour ce genre de travail: il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, et principalement des têtes de fantaisie et des demi-figures. Cet excellent artiste avoit un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche fine Il donnoit à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité: le froid de son caractère a passé quelquefois dans ses ouvrages. Parmi les *ta-*

bleaux qu'il a laissés, celui d'*Adam* et d'*Eve* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Il avoit un Recueil de dessins de *Femmes nues* de la dernière beauté ; il le supprima dans une maladie. Il mourut à Paris le 21 novembre 1717, à 66 ans.

† II. SANTERRE (J.-F.-G.), brasseur et marchand de bière dans le faubourg Saint-Antoine à Paris, jouissant d'une fortune honnête, et de la confiance du peuple de son quartier, commença à figurer le 14 juillet 1789, à la prise de la Bastille, à la tête de la multitude de son faubourg. Lors de la formation de la garde nationale parisienne, il fut nommé commandant de bataillon. Dès cette époque la faction d'Orléans lui fit la cour, et lui persuada qu'il pouvoit presque diriger la révolution par son influence sur les habitans du faubourg Saint-Antoine, peuplé de plus de cent mille individus. Dès ce moment Santerre négligea son commerce et sacrifia sa fortune ; il fut toujours en opposition avec le général La Fayette, qui l'accusa d'avoir tiré sur son aide-de-camp le jour où le peuple s'étoit porté au château de Vincennes pour le démolir. Il fut la même année décrété de prise-de-corps, à la suite du rassemblement au Champ-de-Mars, qui vouloit la déchéance du roi ; mais il prit la fuite. Ce fut en 1792 qu'il commença à obtenir une influence plus marquée. Le 20 juin il marcha, à la tête d'une partie du faubourg, au château des Tuileries, trouva la grille fermée, et la garde du roi sous les armes dans la cour du château. Cette multitude se saisit d'une poutre qui étoit sur la place du Carousel, renversa la grille, et monta dans les appartemens du château ; et pour prouver que rien ne pouvoit l'arrêter, monta une pièce de canon dans la grande galerie. Santerre dit à Louis XVI : « Sire, soyez tranquille, vous êtes au milieu de vos enfans qui se sacrifieront tous pour vous ; mais je dois vous prévenir que ceux qui composent votre cour vous trompent, et vous abandonneront comme des lâches ; vous ne serez en sûreté qu'avec le peuple. » Le roi répondit : « Je vous connois pour un brave homme, je mets toute ma confiance en vous. Le lendemain de la fameuse journée du 10 août, Santerre fut nommé commandant général de la garde parisienne. Il se dévoua alors au parti républicain, et conduisit le roi au Temple avec sa famille. Malgré tout le zèle qu'il montra à la société des jacobins, il ne fut pas dans la confidence pour les horribles journées des 2 et 3 septembre. Marat, qui présidoit l'infâme comité d'égorgement, dit : « Nous avons un f.... commandant de la garde nationale, qui fera manquer cette mesure qui doit sauver la France. » Il fut en conséquence chargé, le 31 août, par la commune de Paris, d'aller à Versailles passer une revue, et il en revint le 4 septembre, en sorte qu'il n'assista, ni dans cette ville, ni à Paris, aux assassinats commis à cette époque. Le comité d'égorgement lui signifia que s'il désapprouvoit ce qui s'étoit fait en son absence, on seroit forcé de le faire arrêter. Le 18 septembre il parut à la barre de l'assemblée législative, et annonça que les assassinats provenoient des derniers efforts de l'aristocratie expirante. Peu après il fut nommé maréchal-de-camp ; il offrit ensuite sa dé-

mission de commandant de la garde nationale, à l'occasion de l'insubordination de la portion de cette garde de service au Temple. Le 11 décembre il conduisit Louis XVI à la barre de la convention pour l'instruction de son procès. Ce prince ne cessoit de faire l'éloge de Santerre pour les égards qu'il avoit pour sa personne. Le 16 décembre il remit à la convention une lettre qu'on lui avoit adressée pour le roi et s'éleva à cette occasion contre les complots des royalistes. Le 21 janvier il commanda les troupes qui protégeoient l'exécution de Louis XVI ; et ce fut lui qui l'interrompit, lorsqu'il essaya de parler au peuple de dessus son échafaud, et qui fit couvrir sa voix par un roulement de tambours : sur le reproche que quelqu'un lui en fit, il dit : « Ma foi, je commençois à perdre courage. » Persuadé qu'il pouvoit devenir un grand général, il remit, le 31 mai, à la convention, un plan de campagne contre la Vendée, et partit, le 10 juin, avec 14 mille hommes pour aller combattre les royalistes ; mais il fut continuellement malheureux. Les défaites, les déroutes se succédèrent ; le bruit même se répandit qu'il avoit été tué dans une affaire. A son retour il fut mis en arrestation comme modéré. La journée du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) lui rendit la liberté ; mais il ne fut plus employé. En juin 1795, la section des Marchés l'accusa d'être l'homme de tous les partis, et plus particulièrement de celui d'Orléans. Le 19 fructidor an 3 (26 septembre 1795), au moment du triomphe du directoire, Santerre se présenta au Luxembourg à la tête d'un grand nombre d'hommes du faubourg, qui vinrent offrir leurs services alors inutiles. Il fut menacé d'être arrêté au 18 brumaire ; mais depuis cette époque il obtint sa retraite de général de division ; et comme il avoit perdu sa fortune, il chercha à la recouvrer en achetant le terrain de l'enclos du Temple où il fit bâtir ; mais cette spéculation ne lui a pas plus réussi que celle sur les bâtimens de la cathédrale de Reims. Il mourut au commencement de 1810, dans un état d'imbécillité.

* SANTES DE ARDOYNIS, médecin, né à Pesaro, dans le duché d'Urbin, exerça sa profession à Venise vers le milieu du 15e siècle, et s'y distingua par son savoir. On a de lui un *Traité des poisons*, dans lequel il a inséré tout ce que les grecs et les arabes ont écrit sur cette matière. Il a paru sous ce titre : *Opus de Venenis*, Venetiis, 1492, in-4°, avec les *Commentaires* du cardinal Ferdinand Pozetti ; Basileæ, 1552, 1592, in-fol, avec les corrections de Théodore Zwinger.

† I. SANTEUL ou SANTEUIL (Jean-Baptiste), né à Paris le 12 mars 1630, fit ses études au collége des jésuites. Quand il fut en rhétorique, le P. Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendroit un des plus grands poètes de son siècle ; il jugeoit sur-tout de ses talens par une *pièce* qu'il fit dès-lors sur la bouteille de savon. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines-réguliers de l'abbaye de Saint-Victor. Son nom fut bientôt placé parmi les noms les plus illustres du Parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, et enrichit la ville de Paris de quantité

d'inscriptions, toutes agréables et heureuses. En 1801, dans les démolitions du grand Châtelet, on a trouvé celle-ci sur un marbre noir:

Hic pœnæ scelerum ultrices posuere tribunal:
Sontibus undè tremor, civibus undè salus.

Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mystères et les saints du christianisme. Il fit d'abord plusieurs *hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les Clunistes lui en demandèrent aussi pour le leur; et cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation et le gratifia d'une pension. Quoique Santeul eût voué ses talens à des sujets religieux, il ne pouvoit s'empêcher de versifier de temps en temps sur des sujets profanes. La Quintinie ayant donné ses Instructions pour les Jardins, Santeul les orna d'un *poème*, dans lequel les divinités du paganisme jouoient le principal rôle. Bossuet, à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des dieux de la Fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'excusa par une *pièce de vers*, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille douce. On l'y voyoit à genoux, la corde au cou et un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'église de Meaux, y faisant une espèce d'amende honorable. Ce poème satisfit Bossuet; mais le poète eut avec les jésuites une querelle qui fut difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, tous les grands poètes du temps s'empressèrent à faire son épitaphe. Santeul ne fut pas le dernier; sa pièce déplut à plusieurs membres de la compagnie de Jésus. Pour désarmer leur colère, il se hâta d'adresser une *lettre* au P. Jouveuci, dans laquelle il donnoit de grands éloges à la société, sans rétracter ceux qu'il avoit donnés à Arnauld. Cela ne les satisfit point: il fallut faire une nouvelle *pièce*, qui parut renfermer encore quelque ambiguité. L'incertitude et la légèreté du poète firent naître plusieurs pièces contre lui. Le père Commire donna son *Linguarium;* un janséniste ne l'épargna pas davantage dans son *Santolius pœnitens.* Santeul, en voulant se ménager l'un et l'autre parti, déplut à tous les deux. Les deux princes de Condé, le père et le fils, étoient au nombre de ses admirateurs; presque tous les grands du royaume l'honoroient de leur estime. Louis XIV lui donna des marques sensibles de la sienne en lui accordant une pension. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menoit ordinairement aux états de cette province. Santeul y trouva la mort le 5 août 1697, à Dijon. Dans un repas, son verre fut malignement infecté d'une forte dose de tabac d'Espagne; et à peine l'eut-il avalé, qu'il fut saisi d'une colique violente qui l'emporta après quatorze heures de douleurs les plus aiguës. Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état de la part de son altesse monseigneur le duc de Bourbon, Santeul, levant les yeux au ciel, s'écria: *Tu solus altissimus!* Un jour étant à Notre-Dame, et s'amusant à regarder les anciennes figures en bas-relief de la porte de l'église, il dit à Charles Santeul son frère, en touchant un pilier, et en faisant allusion à l'ancienneté du christianisme: « Mon frère, cela est bien vieux pour être faux. » Certains passages de l'Ecriture le pénétroient d'une crainte qui se lisoit sur sa figure. Tel est ce mot terrible du

prophète Daniel à Balthasar : *Positus est in staterá et inventus est minus habens.* Son corps fut transporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de S.-Victor. Rollin orna son tombeau de cette épitaphe :

Quem superi præconem, habuit quem sancta poetam
Relligio : latet hoc marmore Santolius.
Ille etiam heroas, fontesque, et flumina et hortos
Dixerat. At cineres quid juvat iste labor ?
Fama hominum merces sit versibus æqua profanis :
Mercedem poscunt carmina sacra Deum.

Ci gît, que la France regrette,
Du Parnasse chrétien le célèbre poète,
Santeuil, qui sut d'une brillante voix
Célébrer tour-à-tour les fontaines, les bois,
Les héros... Mais que sert ce travail à ses mânes ?
L'estime des humains de son mérite épris,
Peut suffire à ses vers profanes :
Dieu de ses vers sacrés est seul le digne prix.

Un plaisant lui en fit une autre :

Ci gît le célèbre Santeuil ;
Muses et Fous, prenez le deuil.

Quelques traits qui tenoient de l'extravagance avoient pu lui mériter cette épitaphe. On raconte qu'ayant passé à Citeaux, il pria un religieux de cette abbaye de lui montrer l'appartement de la Mollesse, si bien décrit dans le Lutrin de Boileau « Vous y êtes, répondit le bernardin ; mais la Mollesse n'y est plus, la Folie a pris sa place. » La Bruyère l'a peint ainsi . « Voulez-vous quelqu'autre prodige ? Concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable ; et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, et comme à son insu : quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même : de Théodas, et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate ; et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brûle et qui réjouit. Disons-le sans figure, il parle comme un fou, et pense comme un homme sage. Il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnable. On est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouterai-je davantage ? Il dit et il fait mieux qu'il ne sait. Ce sont en lui comme deux ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout-à-la-fois avide et insatiable de louanges, prêt à se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens. Il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Théodas ; car il est bon homme. » En effet, il recevoit ordinairement les avis avec docilité ; mais si l'on ne saisissoit pas le moment favorable, il répondoit avec aigreur. On prétend qu'un religieux de Saint-Victor, son confrère, lui montra des vers où se trouvoit le mot *quoniam*, qui est une expression tout à-fait prosaïque. Santeul, pour le railler, lui récita tout un Psaume où se trouve vingt fois le mot

quoniam. (*Confitemini Domino*, quoniam *bonus*; quoniam *in sæculum misericordia ejus*; quoniam *salutare tuum*; etc.) Ce religieux piqué, lui répliqua sur-le-champ par ces mots de Virgile :

Insanire libet quoniam tibi.

Il n'accueilloit pas mieux les avis sur ses mœurs que les censures de ses ouvrages. Bossuet lui ayant fait quelques reproches, finit en disant : « Votre vie est peu édifiante ; et si j'étois votre supérieur, je vous enverrois dans une petite cure dire votre bréviaire. — Et moi, reprit Santeul, si j'étois roi de France, je vous ferois sortir de votre Germigni, et vous enverrois dans l'île de Pathmos faire une nouvelle Apocalypse. » Voici quelques-unes des anecdotes vraies ou fausses, qu'on cite sur son compte. Souvent pressé de se faire ordonner prêtre, il ne fut jamais que sous-diacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village, un jour que le prédicateur n'avoit pu s'y trouver. A peine fut-il monté en chaire, qu'il perdit son sujet de vue, et se brouilla ; il se retira, en disant : « J'avois encore bien des choses à vous dire ; mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs. » Santeul fit un jour des vers pour un écolier, et celui-ci demandant à qui il avoit tant d'obligation, le victorin répondit, « Si on te demande qui a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'est le diable. » Voici le sujet sur lequel travailloit l'écolier. Un jeune enfant, fils d'un boucher, prend dans un mouvement de colère un couteau, et égorge son cadet ; la mère, en furie, le jette dans une chaudière d'eau bouillante. Hors d'elle-même, elle se pend ; et le père, saisi d'horreur de ce spectacle, en meurt de douleur. Il s'agissoit d'exprimer cette affreuse aventure en peu de vers. Santeul la rendit ainsi :

Alter cum puero, mater conjuncta marito ;
Cultello, lymphâ, fune, dolore cadunt.

Santeul n'attendoit pas qu'on louât ses productions : il en étoit toujours le premier admirateur. Il disoit que « quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Église pour personne, il étoit excepté de cette règle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant ses *Hymnes* avec trop de complaisance. » Boileau, témoin des contorsions et des grimaces qu'il faisoit lorsqu'il déclamoit ses hymnes, fit un jour cette épigramme :

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ses hymnes vains ;
Diroit-on pas que c'est le diable
Que Dieu force à louer les saints ?

Etant à Port-Royal, où l'on chantoit ses hymnes, un paysan à côté de lui ne chantoit pas, mais beugloit « Tais-toi, lui dit Santeul, tais-toi, bœuf ! laisse chanter les anges... » Ce poëte répétoit souvent, dans son enthousiasme : « Je ne suis qu'un atome, je ne suis rien ; mais si je savois avoir fait un mauvais vers, j'irois tout-à-l'heure me pendre à la Grève. » (*Voyez* PERRIER, n°. II *et* RAPIN, n° II.) Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu néanmoins que l'invention de ses poésies n'étoit point riche, que l'ordre y manquoit ; que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant ; qu'il s'y trouvoit beaucoup d'antithèses puériles, de gallicismes, et surtout une enflure insupportable. Mais cette censure est trop forte. Quoiqu'il n'ait pas toujours dans ses vers héroïques la richesse de

l'expression et du coloris de Rollin et de Commire, et qu'il ait quelques vers durs et des mots inconnus aux anciens, on peut assurer qu'en général sa poésie est riante, naturelle, brillante. Il est vraiment poète. Ses vers se font admirer par la noblesse et l'élévation des sentimens, par la hardiesse et la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie et la force de l'expression. (*Voyez* Coffin *et* Rabusson.) Il a fait des *Poésies profanes* et des *Poésies sacrées*. Les premières renferment des *inscriptions*, des *épigrammes* et d'autres pièces d'une plus grande étendue. Les secondes consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes renferment de beaux élans de poésie. Cependant un homme d'esprit et de goût fait d'un de ses plus beaux ouvrages en ce genre une critique qu'on pourroit appliquer à quelques autres de ses *Hymnes*, plus remplies d'esprit et d'imagination que d'onction et de sentiment. Il trouve la première strophe de *Stupete, Gentes!* chargée d'antithèses qui se succèdent de trop près : ni Horace, ni Pindare n'ont aucune strophe qui soit dans ce goût. Mais ces poètes trouvoient dans la mythologie antique des images que notre religion interdisoit à Santeul ; et il est difficile de n'être pas frappé, dans cette même *Hymne* critiquée, de ce magnifique début d'un « Dieu devenu victime, d'un législateur soumis à la loi. » Plusieurs de ses pièces ont été mises en vers français. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses OEuvres, en 3 vol. in-12, Paris, 1729, sous ce titre : *Joannis Baptistæ* Santolii *Victorini Operum omnium editio tertia, in quâ reliqua Opera nondùm conjunctim edita reperiuntur, apud fratres* Barbou, *viâ Jacobeâ, sub signo Ciconiarum ; cum notis, curâ Andreæ Francisci* Bilhard, *Magistri in artibus Universitatis Parisiensis*. Ses *Hymnes* forment un 4e. volume in-12. Elles ont été traduites en français par l'abbé Poupin, 1760, in-12. On a publié, sous le titre de *Santoliana*, ses aventures et ses bons mots. Ce recueil est de La Monnoye. Il en a paru un autre en 1801, 1 vol. in-18, avec des notes et remarques par M. Cousin d'Avalon, dans lequel sont consignées plusieurs anecdotes qui ne se trouvent point dans le premier.

II. SANTEUL (Claude), frère du précédent, né à Paris en 1628, et mort dans cette ville le 29 septembre 1684, demeura long-temps au séminaire de Saint-Magloire, en qualité d'ecclésiastique séculier, et se fit autant estimer par ses talens pour la poésie que par son érudition et sa piété ; ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*. Il étoit aussi doux que son frère étoit impétueux. On a de lui de belles *Hymnes*, qu'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4° ; et une *pièce* de vers, avec les ouvrages de son frère.

III. SANTEUL (Claude), parent des précédens, marchand et échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8°. Si la facilité de faire des vers latins étoit héréditaire dans cette famille, le génie ne l'étoit point ; car les poésies de l'échevin n'ont ni la verve, ni l'enthousiasme de celles du chanoine de Saint-Victor.

* I. SANTI (Jeanne), née à Carpi le 24 janvier 1523, étoit fille de Sigismond Santi, secré-

taire d'Albert Pie et de Lucrèce Rubbi. Elle épousa Alexandre, gentilhomme de Bologne, et passa à Correggio : ce qui lui a souvent fait donner cette ville pour patrie. Elle composa quelques *poésies* estimées, publiées à Ferrare dans un recueil d'opuscules.

* II. SANTI DI TITI, peintre italien, né en 1538 à Florence, mort en 1603. On a beaucoup de beaux *Tableaux* de cet artiste dans sa ville natale.

* III. SANTI (Augustin de), né à Mosano dans la Calabre citérieure, mort de la peste en 1656, professa quelque temps la philosophie et la théologie à Rome et à Malte. On a de lui un traité, *De Trinitate ; De Angelis*, dans lequel l'auteur veut expliquer des choses qu'il n'entend pas lui-même.

* SANTINELLI (Stanislas), religieux de la congrégation des PP. Somasques, né à Venise le 12 mai 1672, et mort le 8 novembre 1748, est auteur de deux volumes de *Sermons*, publiés en 1739 ; d'une Dissertation *de Veterum Romanorum nobilitate*, Venise, 1707 ; *Dissertationes*, *Orationes*, *Epistolæ et Carmina*, Venise, 1734. Tous ces ouvrages assez médiocres, ne méritent pas d'être consultés.

* SANTINI (Charles), savant jésuite, né le 29 mai 1708, au château de Lama en Corse, étudia les belles-lettres à Rome chez les jésuites, et la philosophie chez les dominicains. Passionné pour la littérature, il approfondit les meilleurs poètes anciens et modernes, latins et italiens. A la fleur de l'âge, il composa un poème épique, intitulé : *Constantin*, à l'imitation de la Jérusalem du Tasse. Son talent le fit nommer professeur de rhétorique au séminaire de Subiaco, puis à Florence, et enfin chez les jésuites à Rome. Il fut successivement préfet des exercices spirituels dans le collége germanique, et le collége romain. Ce fut dans ce dernier qu'il mourut le 5 mai 1761. On a de lui quelques *Poésies* latines assez estimées.

SANTIS. *V.* DOMINICO, n° II.

*SANTONINI (le comte César), célèbre avocat, naquit à Venise le 23 décembre 1714. Doué d'un génie subtil et pénétrant, il se fit long-temps admirer dans le barreau par la force de son raisonnement, l'énergie de son éloquence, la pureté de son style. Ses *Contestations* judiciaires, qui sont en grand nombre, attestent ses talens. Il mourut dans sa ville natale le 26 mai 1774.

* SANTORELLO (Antoine), né à Nole en 1581, enseigna la médecine à Naples, où il mourut en 1653. Son talent le fit rechercher par les universités de Pise, de Padoue et de Bologne. En 1648 le comte d'Onnatte, vice-roi, le rappella à Naples auprès de sa personne, et le nomma premier médecin du royaume. Nous avons de lui, I. *De Sanitatis naturâ, libri XXIV*, Naples, 1643, in-fol. Vingt-un de ces livres traitent de la physiologie. Le style en est rebutant par les syllogismes et les enthymêmes que l'auteur a entassés les uns sur les autres, pour se conformer au langage de l'école, II. *Antepraxis medica, in libros XXI, distributa, in quibus ea omnia quæ praxim medicam aggressuris prænoscere est necessarium, summa brevitate examinantur*, Naples, 1622, in-4° ; 1651, in-fol. III. *Post praxis medica, seu de medicando defuncto liber unus*, Naples, 1629,

in-4°. Il a laissé inédite, en deux volumes, l'*Histoire du collége de Naples*.

SANTORINI (Jean-Dominique), professeur en médecine et démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du 18[e] siècle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches, sur-tout sur les muscles, à un point auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont, I. *Opuscula medica de structurâ et motu fibræ*, *de nutritione animali*, *de hæmorrhoïdibus*, *de catameniis* etc., Venise, 1740, in-8°, *Roterodami*, 1719, in-8°. Santorini composa ses *Opuscules* avant l'âge de 25 ans, et fit pressentir ce qu'il deviendroit un jour. II. *Observationes medicæ*, Venise, 1724, in-4°.; Leyde, 1739, in-4°, avec figures. Il y a encore plusieurs éditions latines. Haller, qui parle avec éloge de Santorini, appelle ces observations, *minutas*, *doctas et divites*.

† I. SANTORIUS *ou* SANCTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, né à Capo d'Istria en 1561. Après avoir longtemps étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens, étant retenu dans le corps, produisoit une foule de maladies. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remède que la médecine pût employer dans ces occasions. Ce fut ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettoit dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenoit, et par ce moyen il tâcha de parvenir à déterminer le poids et la quantité de la transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader; parce que la diversité des climats et de la température des saisons, de même que celle des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible; et par-là les conséquences qu'il tire de ses observations ne sont pas toujours exactes. Ce fut à ce sujet qu'il composa son petit traité, intitulé *de Medicinâ staticâ Aphorismi*, à Venise, 1634, in-16. L'édition donnée par Noguez, en 1725, 2 vol. in-12, avec les Commentaires de Listere et de Baglivi, est la meilleure. On estime aussi l'édition de 1770, in-12, par Lorry. Cet ouvrage intéressant est tout fondé sur l'expérience. Il a été traduit en français par Le Breton, sous ce titre. *La Médecine statique de Sanctorius*, *ou l'Art de conserver la santé par la transpiration*, imprimé à Paris en 1722, in-12. Il y en eut dans le même temps une traduction anglaise, avec d'amples observations, par le docteur Quincy, dont il y a eu plusieurs éditions, et à laquelle on a joint une médecine statique pour l'Angleterre, par le docteur Jacques Keil, et quelques autres ouvrages de médecine de Quincy. On a encore de ce médecin: *Methodus vitandorum errorum qui in arte medicâ contingunt*, etc., Venise, 1630, in-4°. *Commentaria in primam sectionem aphorismorum Hippocratis*, 1609. *Commentaria in artem medicinalem Galeni*, 1612. *Commentaria in primam partem primi libri canonis Avicennæ*, 1625. *De lithotomiâ seu calculi vesicæ sectione consultatio*, 1638. Tous ces ouvrages, imprimés séparément à Venise, y ont été réimprimés collectivement en 1660, en 4 vol. in-4°. C'est dans cette ville que mourut cet estimable auteur en 1636, à 75 ans, après avoir légué un revenu considérable au

collége des médecins de cette ville, qui, par reconnoissance, fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

* II. SANTORIUS (Paul-Emile), de Caserta dans le royaume de Naples, neveu du cardinal Jules - Antoine Santorius, devint archevêque de Cosence, puis d'Urbin en 1623. Il a écrit en latin quelques *Vies des Saints*, et une *Histoire du monastère de l'ordre de Saint Basile*, Rome 1601.

SANTRITTER (Jean-Lucile), savant Vénitien, prit le nom d'*Hippodamas*, et leva l'une des premières imprimeries dans son pays natal. Les éditions qu'il publia remontent à 1480. Santritter fut tout-à-la-fois mathématicien, astronome et poète. Il a publié divers *opuscules*.

I. SANUTO (Marin), Vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine et dans l'Orient, présenta au pape Jean XXII, en 1321, quatre *Cartes géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-sainte, et la quatrième de l'Egypte. Il présenta en même temps un ouvrage intitulé *Liber secretorum fidelium crucis super Terræ sanctæ recuperatione et conservatione*. Il y expose les motifs et la manière de conquérir la Terre-sainte, et fait une description de ce pays. Il étoit zélé pour le recouvrement de ces provinces si chères aux chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats. Elles sont pleines d'un zèle vif pour la réunion des Grecs avec l'Eglise de Rome, et intéressantes pour l'histoire de ce temps. *Voy.* FLEURY, liv. 92 et 93.

† II. SANUTO ou SANUTI (Marin), dit *le Jeune*, naquit à Venise le 22 mai 1466 du sénateur Léonard, qui, après avoir occupé les premières places de l'état, mourut ambassadeur à Rome en 1474. Homme de lettres et excellent orateur, Léonard cultiva l'éducation de son fils, et le recommanda en mourant aux soins de sa mère et de ses oncles. Dès sa jeunesse Sanuto annonça un talent supérieur, et s'acquit l'estime de tous les savans. En 1502 la république de Venise le chargea d'écrire l'*histoire* de son siècle, avec une pension annuelle de 170 ducats. Ses ouvrages sont estimés. Santorin, Apostolo, Zénon, Muratori en font le plus grand éloge. Ses principaux ouvrages sont, I. *De magistratibus urbis Venetæ*; on n'a que le manuscrit. II. *De origine urbis Venetæ et vitâ omnium ducum*, ouvrage écrit en langue vénitienne, et publié seulement par Ch. Muratori dans le liv. XXII des Ecrivains d'Italie, Milan, 1733, in-folio. III. *Histoire et succès de l'Italie, qui commence à l'arrivée du roi de France, Charles, en Italie*, 56 vol. IV. *Vie des papes depuis Pierre jusqu'à Pie* III, manuscrit. Il mourut en 1535.

* III. SANUTO (Pierre-Aurèle), noble Vénitien, et religieux de l'ordre des augustins, mort en 1553, s'appliqua pendant toute sa vie à combattre les opinions de Luther. Il publia en 1543 un ouvrage intitulé *Recens lutheranarum assertionum oppugnatio*.

* IV. SANUTO (Livius), noble Vénitien, fils du sénateur François Sanuto, florissoit dans le 16e siècle. Envoyé par son père aux plus célèbres universités d'Allemagne, il étudia avec zèle les mathématiques : il mourut à 56 ans.

Nous avons de lui, I. *Histoire de l'Afrique*, 1588, Venise. II. *La Géographie divisée en* XII livres, Venise, 1588, in-folio. III. L'enlèvement de Proserpine, par Claudien, *traduit en vers libres*, Venise, 1551.

* I. SANVITALI (Fortunian), né à Parme dans le 16e siècle, d'une illustre famille, s'appliqua dès sa jeunesse à la littérature latine et italienne, ainsi qu'à la peinture. Il entra ensuite en qualité de page chez Alfonse II, duc de Ferrare, et revint dans sa patrie, où il fut élu membre de l'académie des anonymes. La mort de son père, arrivée en 1585, lui suscita quelques procès considérables qui le détournèrent de ses occupations. Il lia une intime correspondance avec les premiers savans de son siècle, et sur-tout avec le chevalier Marini. Il mourut vers 1623, âgé de 60 ans. On a de lui, I. *La consolation de M. Tullius Cicéron*, Parme, 1593. II. *Anvers conquis*, Parme, 1609, poème en cinq chants, en vers libres.

* II. SANVITALI (Jacques), jésuite, né d'une noble famille de Parme le 20 février 1668, entra à 16 ans chez les jésuites de Bologne. Après avoir achevé ses études, il enseigna la philosophie à Vérone, et passa à Ferrare, qu'il ne quitta plus. Il professa long-temps dans cette ville la théologie morale et scolastique, et mourut le 5 août 1753. Il a écrit et publié des *ouvrages spirituels* et *vies des saints*, ainsi qu'un grand nombre de *Traités de théologie*.

* III. SANVITALI (le comte Jacques-Antoine), né à Parme en 1699, se consacra aux affaires civiles, et obtint l'estime des meilleurs capitaines pendant les temps orageux qui troublèrent les états de Parme et de Plaisance. Lorsque Philippe de Bourbon, infant d'Espagne, fut déclaré souverain de ces contrées, Sanvitali devint chevalier d'honneur de l'infante Louise, et ensuite grand majordome du roi D. Ferdinand. Vers la fin de ses jours il renonça à toutes les charges et se livra à l'étude. Il mourut en juin 1780. Nous avons de lui, I. *Poème parabolique, divisé en morale, politique et physique*, Venise, 1746, in-folio. II. *Créon*, tragédie.

* IV. SANVITALI (Frédéric), savant jésuite de Parme, né le 19 mai 1704. Ayant terminé avec succès ses études, il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Sainte-Marie à Brescia, où il passa la majeure partie de sa vie. Il remplit les fonctions de bibliothécaire de l'institut jésuitique, et occupa les premières dignités de son ordre. Son érudition profonde et universelle se manifesta dans les traités qu'il écrivit sur l'arithmétique, la statique, l'hydrostatique, la géométrie, la physique, et divers autres sujets. Il étoit orateur et poète; on peut juger de son éloquence par plusieurs *discours* improvisés que nous avons de lui. Il mourut à Brescia, en 1765. Ses ouvrages sont, I. *Arithmeticæ elementa adolescentium commodo*, Brescia, 1756. II. *Compendiaria arithmeticæ et geometriæ elementa*, Brescia, 1756. III. *Dissertation sur la manière d'enseigner aux muets à parler*. IV. *Elémens d'architecture civile*, Brescia, 1765, in-4°.

SANZ (N.), dominicain espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, et y prêcha l'Evangile pendant 15 ans.

Il fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite en 1738, et travailla de nouveau avec beaucoup de zèle. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres dominicains; ils furent maltraités d'une manière inouie, et condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 25 mai 1747. Benoît XIV fit un discours touchant sur sa mort courageuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAPHIRA. *Voyez* RHINSAULD.

† SAPHO, née à Mitylène, ville de l'île de Lesbos, florissoit environ 6 siècles avant l'ère chrétienne; elle excella dans la poésie lyrique, et fut appelée la *dixième Muse* : ses concitoyens, pour exprimer l'admiration qu'ils avoient conçue pour ses talens, firent graver son image sur leur monnoie. Douée d'une excessive sensibilité, qu'elle savoit exprimer avec cette énergie qui tenoit autant de son caractère qu'au climat qu'elle habitoit : enviée de toutes les femmes, humiliées de sa supériorité, ainsi que de la considération dont elle jouissoit; en butte aux sarcasmes de ceux de ses disciples qui auroient voulu être l'objet de sa préférence, elle se vit calomniée dans ses mœurs avec un acharnement inconcevable. Sapho ne répondit que par des ironies, qui irritèrent ses ennemis à un tel point, qu'elle fut obligée de s'expatrier et d'aller chercher sa tranquillité en Sicile. Quelques auteurs prétendent qu'elle ne quitta Mitylène que parce qu'elle en fut bannie, pour avoir participé à la conspiration qui eut lieu dans cette ville contre Pittacus. Il paroît aisé cependant d'accorder ces deux versions, en adoptant l'idée vraisemblable que cette accusation fut une suite de la haine de ses ennemis. Quoi qu'il en soit, après un assez court séjour en Sicile, abandonnée de Phaon qu'elle aimoit tendrement, ayant fait de vains efforts pour le ramener sous ses lois, elle conçut un si grand dégoût de la vie, que pour se délivrer d'un amour qui faisoit son tourment, elle tenta le saut de Leucade, et périt dans les flots. Elle avoit été mariée à Cercale, riche habitant de l'île d'Andros. De toutes les poésies qui illustrèrent Sapho, il ne nous est parvenu que deux *Odes*, qui s'impriment ordinairement dans les Œuvres d'Anacréon : l'une est un *Hymne à Vénus*, qui nous a été conservée par Denys d'Halicarnasse; l'autre est intitulée *Ode à une maîtresse*; c'est Longin qui nous l'a fait connoître. Elles ont été imprimées séparément à Londres, 1733, in-4°, avec les notes de Christian Wolffius. Ces deux morceaux ne déparent point les ouvrages de cet auteur; ils sont dignes en tout des éloges que les anciens ont donnés à ses productions. Ceux à qui le grec n'est pas familier, peuvent juger de la beauté de l'original par la belle traduction d'une de ces pièces donnée par Boileau Despréaux (Traité du Sublime) :

Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire, etc.

Sapho peut être regardée comme celle de toutes les femmes de la Grèce qui a le plus honoré son sexe, sous le rapport des talens. Elle a fait des *Odes*, des *Hymnes*, des *Elégies*, en grande partie sur des rhythmes qu'elle avoit imaginés : peu de poètes même purent

lui être comparés. Heureux choix de sujets et d'expressions, graces séduisantes, goût parfait, harmonie ravissante, telles étoient les beautés qui caractérisoient les ouvrages de cette femme célèbre et malheureuse. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom. (*Voyez* le Parnasse des Dames, par Sauvigny.)

I. SAPOR Ier, roi de Perse, successeur d'Artaxercès, son père, l'an 238 de J. C., ravagea la Mésopotamie, la Syrie, la Cilicie, et diverses autres provinces de l'empire romain; et sans la vigoureuse résistance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il se seroit rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le jeune le contraignit de se retirer dans ses états; mais Philippe, qui se mit sur le trône impérial, après avoir assassiné Gordien, en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, sous lequel il recommença ses hostilités, marcha contre lui et eut le malheur d'être vaincu et fait prisonnier l'an 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté. (*Voyez* Valérien.) Odenat, instruit de ses barbaries, joignit ses forces à celles des Romains, reprit la Mésopotamie, Nisibe, Carrhes et plusieurs autres places sur Sapor, qu'il mit en fuite. Il poursuivit son armée, la tailla en pièces, enleva ses femmes et son trésor, et le poursuivit lui-même jusque sous les murs de Ctésiphon. Sapor ne survécut guère à cette défaite; il fut assassiné par les Satrapes en 269, laissant après lui une mémoire odieuse.

II. SAPOR II, roi de Perse, et fils posthume d'Hormisdas II, déclaré, en 310, son successeur, avant de naître, fit des courses dans l'empire romain, et prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée romaine, il suscita une horrible persécution contre les chrétiens. Les mages et les païens lui persuadèrent qu'ils étoient ennemis de l'état; et sous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant, ce barbare faisoit toujours des incursions sur les provinces de l'empire romain. Constance arrêta ses progrès. Julien le poursuivit jusque dans le centre de ses états; mais Jovien fut obligé, en faisant la paix avec lui, de lui laisser Nisibe et plusieurs autres villes. Le roi de Perse renouvela la guerre en 370, se jeta dans l'Arménie et défit l'empereur Valens; enfin, il mourut sous l'empire de Gratien en 380, redouté et détesté.

III. SAPOR III, fils du précédent, succéda en 384, à son oncle Artaxercès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie, ni la prospérité de ses prédécesseurs, et fut obligé d'envoyer des ambassadeurs à Théodose-le-Grand pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 ans et 4 mois de règne.

* SAPORITI (Joseph-Marie), évêque de Genève, né dans cette ville le 7 mars 1691, et mort en 1767, a publié, I. *Avertissemens au clergé de Genève*, 1746. II. *Instructions pastorales aux confesseurs de Geneve, avec l'explication des cas réservés*, 1750.

* I. SAPORTA (Antoine), né à Montpellier au commencement du seizième siècle, et mort en 1573, successivement professeur, doyen et chancelier de la faculté de médecine de sa ville natale, a laissé un ouvrage imprimé après

sa mort, sous ce titre, *De tumoribus præter naturam libri V*, Lugduni, 1624, in-14.

* II. SAPORTA (Jean), fils du précédent, mort en 1605, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, fut nommé vice-chancelier en l'absence d'André du Laurens, médecin de Marie de Médicis. On a de lui un petit ouvrage, *De lue venereâ*, imprimé à Lyon en 1624.

* SAPPA (D. Alexandre), poète et bon littérateur, né d'une ancienne et noble famille d'Alexandrie le 19 octobre 1717, à 14 ans fut envoyé par son père à Parme, et mis sous la direction des jésuites. Il se livra sur-tout à l'étude de la poésie, sans cependant négliger les autres sciences. Après avoir achevé ses études, il revint dans sa patrie, et fut bien accueilli du roi Charles Emmanuel III, qui le nomma réformateur des écoles royales d'Alexandrie et de la province de Laumeline. Victor Amédée III lui donna la charge de major-dome d'honneur; il la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mars 1783. On a de lui deux vol. de *poésies*, in-4°, imprimés à Alexandrie en 1787.

SAPRICE. *V.* NICEPHORE, n° I.

* SAQUYER (François), docteur en médecine, né à Amiens, étudia d'abord à Paris en 1547, sous Fernel et Jacques Sylvius, puis alla se perfectionner sous Rondelet à Montpellier, où il fut reçu docteur. On a de lui des *Notes* sur la pharmacie de Fernel, qui parurent avec celles de Plancy sur le même ouvrage, dans l'édition de Hanau, 1605, in-12. Il mourut à 77 ans environ.

† I. SARA étoit nièce d'Abraham; son oncle l'épousa: elle avoit alors 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'exposa à être déshonorée par deux rois puissans, l'un d'Egypte, l'autre des Philistins; mais Dieu, dit l'Ecriture, la protégea, et ne permit pas que ces deux ravisseurs lui fissent le moindre outrage. Trois anges, envoyés sous la forme d'hommes à Abraham, pour lui renouveler les promesses divines, lui dirent que Sara auroit un fils; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans; et elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle étoit âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avoit acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avoit dans ce champ une caverne, dont il fit un sépulcre pour lui et sa famille. D. Calmet, examinant la conduite d'Abraham et de Sara auprès des rois d'Egypte et des Philistins, dit que l'époux sembloit exposer Sara à l'adultère, et que la femme paroissoit y consentir en prenant le titre de sœur et non de femme d'Abraham. Origène prétend que ce patriarche non seulement fit un mensonge, mais même qu'il trahit et abandonna la chasteté de son épouse. Fauste, le manichéen, appelle Abraham un infâme marchand de la pudeur de sa femme, qu'il vend à deux rois pour satisfaire son avarice. Saint Chrysostôme, en tâchant d'excuser Abraham et Sara, convient néanmoins que ce patriarche exposa Sara à commettre un adultère, et que Sara consentit à s'exposer à ce danger. Saint Augustin a été plus indulgent: il fait l'apologie d'Abraham, et soutient qu'il a pu,

pour sauver sa vie, faire courir quelque risque à la pudeur de Sara. Bayle s'est montré plus vigoureux que lui ; il a blâmé les deux époux.

† II. SARA, fille de Raguël et d'Anne, de la tribu de Nephthali, avoit eu successivement sept maris, qu'un démon, dit l'Ecriture, avoit tués l'un après l'autre aussitôt qu'ils avoient voulu consommer leur mariage. Elle épousa Tobie à qui elle avoit été réservée, et que Dieu préserva : elle en eut plusieurs fils et plusieurs filles.

* SARACO (André Assaracus), historien et poète latin, né à Vespolate dans le territoire de Novare, florissoit dans le 16e siècle. Il a écrit en vers latins une *Histoire de Milan*, depuis François Sforce, jusqu'à François Ier, avec une *Histoire* particulière des entreprises du célèbre général Jean-Jacques Trivulce. Cet ouvrage parut à Milan, en 1516. Les vers ne sont pas heureux.

* I. SARAINA (Torello), de Vérone, qui florissoit dans le 16e siècle, publia en 1540, quatre dialogues latins sur l'ancienneté de sa patrie avec ce titre : *De origine et amplitudine civitatis Veronæ*. Il a écrit en italien l'*Histoire des Scaliger*. Jules Scaliger, semble l'avoir designé dans ces vers :

Acer judicio, ingenio Torellus amano,
Legibus insignis, nobilis historiâ.

* II. SARAINA (Gabriel), jurisconsulte de Vérone, disciple d'Alciati, passa plusieurs années à Paris, où il exerça la profession d'avocat. Il y composa les *Constitutions* du royaume de Sicile en 1558. On a aussi de lui *Adnotationes in Philippum Decium de Regulis juris*, Lyon, 1563. Il recueillit les auteurs qui avoient écrit sur le Syndicat, et les corrigea, comme on peut le voir dans la longue Dédicace du volume, intitulé *Singularia*, Venise, 1557.

I. SARASA (Antoine Alfonse de), jésuite, né à Nieuport en 1618, de parens espagnols, et mort à Anvers en 1667, est auteur d'un ouvrage traduit en français sous ce titre : l'*Art de se tranquilliser dans tous les événemens de la vie*, Strasbourg, 1752, in-8° ; l'original, à Cologne, en 1676, in-4°, sous le titre d'*Ars semper gaudendi*. On prétend que Leibnitz y puisa l'idée de son meilleur Monde.

† I. SARASIN (Jean-François), né en 1604 à Hermanville sur mer, dans le voisinage de Caen, avoit une imagination brillante, et travailloit avec beaucoup de facilité. Il n'étoit jamais déplacé ; le tendre, le galant, l'agréable, l'enjoué, le sérieux, lui convenoient également. Toujours intéressant, il étoit recherché des femmes, des gens de lettres, et des gens de la cour. Sarasin étoit sécrétaire et favori du prince de Conti. Le maire et les échevins d'une ville étant venus pour haranguer le prince, l'orateur resta court à la seconde période. Sarasin saute aussitôt du carrosse où il étoit avec le prince de Conti, se joint au harangueur et poursuit la harangue, l'assaisonnant de plaisanteries si fines et si délicates, et y mêlant un style si original, que le prince ne put s'empêcher de rire. Le maire et les échevins remercièrent Sarasin de tout leur cœur, et lui présentèrent par reconnoissance le vin de la ville. Ce poète s'étant mêlé d'une affaire qui déplut au prince de Conti, encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin. Ce fut à Pé-

zenas qu'il termina sa carrière, en 1654. Pelisson, son ami, passant par cette ville quatre ans après sa mort, se transporta sur sa tombe, l'arrosa de ses larmes, lui fit faire un service, fonda un anniversaire, tout protestant qu'il étoit alors, et célébra ses talens dans cette épitaphe :

Pour écrire en styles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis pas plus; car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Sarasin avoit épousé une femme d'une humeur insupportable, et dont il se sépara ; aussi demandoit-il souvent si l'on ne trouveroit jamais le secret de perpétuer le monde sans femme. Le métier de bel esprit le fatiguoit quelquefois : « J'envie, disoit-il, le sort de mon procureur, qui fait fortune, et commence toutes ses lettres par ces mots : J'ai reçu l'honneur de la vôtre, sans que personne y trouve à redire. » On a de Sarasin des *Odes*, parmi lesquelles on distingue celles qu'il fit sur la bataille de Lens et sur la prise de Dunkerque; des *Eglogues*, des *Elégies*, des *Stances*, des *Sonnets*, des *Epigrammes*, des *Vaudevilles*, des *Chansons*, des *Madrigaux*, des *Lettres ;* un poëme en quatre chants, intitulé *Défaite des bouts rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose et de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture* : production qu'on a beaucoup vantée autrefois, et qui ne paroît aujourd'hui qu'un mélange bizarre de latin, d'espagnol, d'italien, de français moderne et de vieux français. En général il y a de la facilité dans ses poésies, et quelquefois de la délicatesse; mais elles manquent de correction et de goût. Quelques - unes de ses pièces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le Curé*, etc., sont licencieuses. Quelques morceaux de ses ouvrages offrent de vraies beautés, et respirent le bon goût de l'antique ; mais il ne se soutient pas assez. Despréaux jugeoit bien de ce poète lorsqu'il disoit que Sarasin avoit en lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y étoit pas. Ses ouvrages en prose sont, I. *Histoire de la Conspiration de Walstein ;* production chargée d'antithèses et pleine d'esprit, manière qui ne convient pas au genre historique. II. *Traité du nom et du jeu des Echecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du siége de Dunkerque*, par Louis de Bourbon, prince de Condé. Ses *OEuvres* furent recueillies par Ménage, en 1656, Paris, in-4°, et 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de Pelisson.

† II. SARASIN. *Voy.* SARRASIN.

SARAVIA (Adrien), né à Hesdin en Artois vers l'an 1530, ministre protestant et professeur à Leyde, entra dans la conspiration qui devoit livrer cette ville à Robert de Leicestre. Il se sauva en Angleterre, où il fut nommé à un canonicat de Cantorbéri. Il y mourut en 1612. Ses ouvrages réunis en un vol. in-fol. imprimé en 1611, ont pour titre : *Diversi Tractatus theologici*. Pierre Burmann représente Saravia comme un homme inconstant, avare et ambitieux.

† I. SARAZIN (Jacques), peintre et sculpteur, né à Noyon en 1598, se rendit à Paris, et ensuite à Rome pour se perfectionner dans son art. Le cardinal Aldobrandin l'employa à Frascati, où il fit un *Atlas* et un *Polyphème* d'une grande beauté. De re-

tour en France, il fit à Lyon un *St. Jean-Baptiste* et un *St. Bruno* pour la chartreuse de cette ville, et vint à Paris décorer plusieurs églises de sa palette et de son pinceau. Les plus beaux ouvrages qu'il ait faits dans cette capitale sont, Deux *Anges* d'argent, tenant chacun d'une main un cœur, du même métal, qui renferme celui de Louis XIII, et le tombeau de Henri de Bourbon dans l'église des jésuites. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Versailles, nous ne citerons que *Remus* et *Romulus*, allaités par une chèvre. C'est encore cet artiste qui fit à Marly le *groupe* de deux enfans, qui sont l'objet de l'admiration générale. Sarazin mourut à Paris, le 4 décembre 1660. (*Voyez* Goujon).

† SARBIEWSKI (Matthias-Casimir), *Sarbievius*, né dans le duché de Masovie en 1595, de pareus illustres, se fit jésuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités et à la poésie. Quelques *Odes* latines qu'il présenta à Urbain VIII, lui méritèrent l'honneur d'être choisi ponr corriger les Hymnes que le saint-père vouloit employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faisoit faire. De retour en Pologne, Sarbiewski professa successivement les humanités, la philosophie et la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladislas V, roi de Pologne, qui assistoit à la réception, tira l'anneau qu'il avoit au doigt pour le lui donuer, et le choisit peu de temps après pour son prédicateur. Ce priuce prenoit tant de plaisir à sa conversatiou, qu'il le mettoit de tous ses voyages. Ce jésuite mourut en 1640. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines* : on en a donné une belle édition, à Paris, en 1759, in-12. Ou y trouve quatre livres d'*Odes*, un livre d'*Epodes*, un de *Vers dithyrambiques*, un autre de *Poésies diverses*, et un d'*Epigramme*. On estime sur-tout ses vers lyriques, quoiqu'on y trouve quelquefois des écarts ridicules, et que le style n'en soit pas toujours correct; mais il a de la chaleur et de l'élévation. Ses *Epigrammes* sont sans sel, et ses vers *dithyrambiques* manquent de goût et d'élégance. L'auteur avoit commencé un Poëme épique, intitulé l'*Eschiade*, et qu'il avoit déjà distribué eu 12 livres comme l'*Enéide* ; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

† I. SARCER (Erasme), théologien luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, et mort en 1559, fut surintendant et ministre de plusieurs églises. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur une partie de l'aucien Testament. II. Un *Corps du Droit matrimonial*, et plusieurs autres écrits recherchés de sou temps.

* II. SARCER (Regnier), fils du précédent, né à Solmonde dans le comté de Buren eu 1540, fut pendant vingt ans lecteur de l'école hieronymienne à Utrecht, où il forma d'excellens disciples; mais son attachement au système de l'église de Rome lui fit perdre sa place eu 1586. Il est mort en 1597 et a laissé quelques *Poésies latines*. Son frère Guillaume Sarcer étoit pasteur à Isléb.

† SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plai-

sirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques et de femmes débauchées, habillé et paré comme une courtisane, tenant une quenouille entre ses mains, en fut si indigné, qu'il forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres avec lui, entrèrent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, et se sauva dans Ninive, bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même temps les débordemens du Tigre renversèrent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la dernière extrémité, s'enferma dans son palais, et fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques et ses trésors, vers l'an 770 avant J.-C., après un règne de 20 années. Du temps d'Alexandre on voyoit encore près d'Anchiale le tombeau de ce prince, avec une épitaphe rapportée par Arrien et par quelques autres écrivains de l'antiquité; écrite originairement en assyrien: elle signifioit, suivant la version grecque, « Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a bâti anchiale et Tarse en un même jour. Or toi, étranger, mange, bois, jouis; car tout le reste ne vaut pas cela. » Le royaume d'Assyrie perdit tout son éclat sous ce prince. Cette décadence fut produite non-seulement par sa mollesse et sa négligence, mais encore par le pouvoir trop étendu qu'il donnoit aux gouverneurs sur les grandes provinces. Ces gouverneurs devinrent d'autant plus facilement les maîtres, que les monarques assyriens, au lieu de s'exercer à l'art militaire et de soutenir leur autorité par eux-mêmes, remettoient les rênes de l'empire à des ministres, pour s'endormir dans une oisiveté voluptueuse. Voilà ce que les anciens racontent de Sardanapale; mais quelques savans révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une Dissertation en son honneur, intitulée *Apologia Sardanapali*; cette Apologie peut être comparée à l'Éloge de l'ivresse ou de la fièvre. Des débris de l'empire de Sardanapale se formèrent les royaumes de Médie, de Ninive et de Babylone.

* I. SARDI (Gaspard), né à Ferrare dans le 14e siècle, d'une famille originaire de Vérone, et mort en 1564, recueillit avec soin tout ce qui lui parut utile à l'histoire, à l'antiquité, et aux arts. On a de lui douze livres de l'*Histoire de Ferrare*, quelques *Lettres* latines, et un Traité intitulé *De triplici philosophiâ*. La bibliothèque de Modène conserve encore de lui la *Toponomasie*, manuscrit en 18 livres; c'est un Lexicon de la géographie ancienne.

* II. SARDI (Alexandre), littérateur, né à Ferrare en 1520. On n'a pas de notions certaines sur ses premières années; on sait seulement qu'il étudia sous Marc-Antoine Antimaque, de Mantoue, professeur de grec à l'université de Ferrare; qu'il cultiva particulièrement l'histoire, et recueillit soigneusement tout ce qui appartenoit aux sciences. Sardi mourut le 28 mars 1588. Il a composé beaucoup d'*ouvrages* restés inédits; mais on a imprimé, I. *Numinum et heroum origines*. Rome, 1775. II. *De moribus ac ritibus gentium*, Vé-

nise, 1557. III. *De inventoribus rerum*, Mayence, 1577. IV. *De nummis tractatus*, Metz, 1579. V. *Six Discours en langue italienne sur la beauté et la noblesse de la poésie du Dante.*

* III. SARDI (Louis), de Ferrare, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, enseigna dans l'université de Bologne vers 1425, et publia divers *ouvrages* de droit. Il mourut en 1445. On a de lui un Traité *De naturalibus Liberis, de legitimatione et successione eorum*, Lyon, 1544.

* IV. SARDI (Joseph), né à Morco dans le diocèse de Cosme, fut nommé architecte public et inspecteur des bâtimens par la république de Venise. On admire dans cette ville beaucoup de ses *ouvrages*; les principaux sont, la façade des Carmes déchaussés sur le grand canal, celle de Sainte-Marie de Zobenigo, et l'hôpital de l'église des mendians. Il mourut en 1699.

* V. SARDI (Pierre), de Rome, qui vécut dans le 17e siècle, a publié, I. *l'Artillerie, en trois livres*, Bologne, 1659, in-folio. II. *Architecture militaire*, Venise, 1618, in-folio. III. *Traité de fortifications*, Venise, 1627.

SARGET (Pierre), religieux augustin, né à Lyon, publia au commencement du 16e siècle quelques écrits: I. *L'Abrégé des temps*, traduction du *Fasciculus temporum*. II. Le *Miroir de la vie humaine*, traduction de l'ouvrage espagnol de Rodéric, évêque de Zamora. III. *Les fleurs des temps passés*. IV. *Bélial*. C'est un procès curieux entre Dieu et le Diable, pour savoir à qui appartiendra la souveraineté du monde. On y trouve des témoins, des arbitres, et toutes les formes judiciaires du temps. L'auteur du poëme de la *Christiade* paroît avoir employé plusieurs idées de ce singulier ouvrage.

* SARJEANT (Jean), prêtre catholique romain, dont le véritable nom étoit Smith, né en 1621, mort vers 1670, élève de Cambridge, fut secrétaire de l'évêque de Durham; mais en 1642, il alla à Lisbonne et y changea de religion. En 1652, Sarjeant retourna en Angleterre, où il composa contre la religion protestante quelques *livres*, auxquels le docteur Tillotson a répondu.

SARISBERY, SALISBERI *ou* SALISBURI (Jean Petit, dit de), *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, vint en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugène III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappelé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime de Thomas Becquet, grand-chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbéri, Jean le suivit et l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église l'an 1170, Sarisbery voulant parer un coup qu'un des assassins portoit sur la tête du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu et par sa science, et y mourut l'an 1182. C'étoit un des plus beaux esprits de son siècle. Il nous reste de lui plusieurs *ouvrages*. Le principal est un Traité intitulé *Polycraticus*, sive *de nugis curialium et vestigiis philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage fut traduit en français l'année suivante, in-4°,

par Mézcray, sous le titre de *Vanités de la cour.* On y trouve beaucoup de lieux communs sûr les grands. Les réflexions de l'auteur, aujourd'hui triviales, durent plaire beaucoup de son temps.. On a encore de lui des *Lettres*, une *Vie de Thomas Becquet* et un *Traité de Logique et de Philosophie.*

* SARIUS (Grégoire), de la congrégation de Saint-Benoît, né en Angleterre, étudia à Rome, et fut bientôt nommé professeur de théologie dans le célèbre monastère du Mont-Cassin. Il choisit ensuite pour habitation le monastère de Saint-Georges de Venise, où il termina sa carrière le 30 octobre 1602. On a de lui, *De Sacramentis; De Casibus conscientiæ; Flores decisionum; Clavis regia sacerdotum.*

* SARLAT (Aimeri de), troubadour, n'a laissé que deux *chansons*, qui prouvent qu'il avoit de l'esprit, du goût et du sentiment.

* SARMIENTO (le père Martin), savant bénédictin espagnol, professeur de théologie à Madrid, se fit connoître par une érudition immense et par une grande modestie. Nommé pour examiner les ouvrages hardis du philosophe espagnol Feijoo, il eut le courage de leur donner son approbation. Cette circonstance le mit en butte aux attaques d'une foule d'auteurs, dont les écrits étoient pleins de satires injurieuses à la mémoire de ces deux grands hommes. Il publia à cette occasion un *écrit* en faveur du Théâtre critique et universel du père Feijoo. Cette apologie a été imprimée à Madrid en 1732. Après sa mort arrivée vers l'an 1770, le couvent de Saint-Martin de Madrid publia un autre ouvrage de ce religieux sous le titre d'*OEuvres posthumes du père Sarmiento*, *Mémoires pour l'Histoire de la poésie et des poètes espagnols*, Madrid, 1775, in-4°. Ces ouvrages sont très-estimés. Les journaux littéraires de Madrid ont donné des extraits d'autres *ouvrages* moins importans du père Sarmiento. On trouve dans le journal espagnol, intitulé Le Courrier littéraire de l'Europe, la liste de tous les ouvrages non imprimés de cet auteur par Jacques Faenz. Ce journal contient aussi des extraits de quelques-uns de ces ouvrages.

SARNELLI (Pompée), né à Polignano dans le royaume de Naples en 1649, mort en 1720, évêque de Bisceglia, a publié quelques ouvrages estimés sur les antiquités ecclésiastiques. Les principaux ont pour titre, I. *De la vie commune des clercs*, 1688. II. *Lettres ecclésiastiques*, 5 vol. in-4°.

SARNO. *Voyez* COPPOLA.

SARPEDON (Mythol.), roi de Lycie, fils de Jupiter, et de Laodamie fille de Bellérophon, se distingua au siége de Troie, où il porta du secours à Priam, et fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en gardèrent précieusement la cendre.

† SARPI (Pierre-Paul), connu sous le nom de Fra-Paolo, ou de Paul de Venise, naquit dans cette ville le 14 août 1552. Un religieux servite, charmé de la pénétration et de la facilité de son esprit, le fit entrer dans son ordre en 1564. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie, et les papes, les cardinaux, les princes, lui donnèrent des marques de leur

estime. On étoit surpris qu'un jeune homme foible et délicat pût savoir tant de choses. Outre qu'il possédoit les langues, les mathématiques, la philosophie et la théologie, il avoit fait de grands progrès dans la médecine et l'anatomie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avoit découvert le premier la circulation du sang. Son mérite le fit élever à la dignité de provincial de son ordre en 1579. Depuis un demi-siècle, les opinions de Luther avoient retrempé quelques esprit foibles, et donné une nouvelle énergie à ceux qui souffroient avec peine les prétentions de la cour de Rome ; Fra-Paolo, philosophe éclairé, en soutenant le parti des Vénitiens contre le pape, dans le différent qui s'éleva au sujet des immunités ecclésiastiques, combattit avec force l'ambition du chef de l'Eglise, couvrit de ridicule les excommunications, et vengea, dans un *ouvrage* bien pensé, les droits des souverains des foudres du Vatican. Le pape voulut le combattre avec des armes qu'il ne redoutoit guère: il l'excommunia. Quelque temps après, en 1607, on le fit attaquer d'une manière plus dangereuse ; cinq assassins le frappèrent de quinze coups de stylet ; il guérit de ses blessures. Le sénat et la république lui montrèrent dans cette occasion tout l'intérêt qu'ils prenoient à sa vie : le bulletin de sa santé fut annoncé journellement au sénat ; on promit des récompenses à ceux qui indiqueroient ses assassins. Après sa guérison, on lui permit de se faire accompagner par des gens armés, et l'on créa chevalier le médecin qui l'avoit soigné. Depuis cet accident, Fra-Paolo vécut presque toujours dans la retraite. Il s'occupa alors de son immortelle *Histoire du concile de Trente*, qui a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Pour le style, l'ordonnance des matières, la justesse et la profondeur des réflexions, on peut regarder cet ouvrage comme le plus excellent morceau d'histoire qui soit sorti d'Italie. Fra-Paolo mourut couvert de gloire le 14 janvier 1623, à l'âge de 71 ans. Le P. Le Courayer, qui a traduit en français l'histoire du concile de Trente, et qui a écrit la vie de Fra-Paolo, s'exprime ainsi sur cet homme célèbre. « Il observoit de la religion romaine tout ce qu'il pouvoit pratiquer sans blesser sa conscience ; ennemi des persécutions et des schismes, il désiroit la réformation des papes, et non leur destruction ; enfin, il étoit catholique en gros, et protestant en détail. Personne n'a développé avec plus d'art et de sagacité les intrigues de la cour de Rome, que l'historien du concile de Trente. » La meilleure édition de l'original de cette Histoire, en italien, est celle de Londres, 1619, in-folio ; et en latin, 1620, in-fol., de la version d'Adam Neuton, Ecossais. La traduction française du P. Le Courayer est de 1736, en 2 vol. in-4°, réimprimés en 3, et il y a ajouté des Notes encore plus hardies que le texte. Pour profiter de cet ouvrage curieux, intéressant, et semé d'anecdotes recherchées, il faut lire en même temps l'histoire du même concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms et dans les faits. Ils sont à la vérité d'accord pour l'essentiel ; mais la manière dont ils présentent les événemens est bien différente. Quoi qu'il en soit, le talent des deux historiens est plus

différent encore. L'histoire de Fra-Paolo est, à l'égard de l'ordre, un modèle qu'on ne peut trop étudier et méditer; c'est le jugement qu'en porte l'abbé Mably. « Il s'agit, dit-il, de développer la politique tortueuse de la cour de Rome, les intrigues des légats, la servitude des évêques ultramontains; il s'agit de faire haranguer des théologiens dont la scolastique épouvante les oreilles et la raison: il s'agit de peindre l'obstination des novateurs, et de donner une idée des guerres fatales qui continuent, et des états qui craignent ou désirent les décisions du concile. Voyez avec quel art l'historien arrange et dispose les événemens qu'il met sous nos yeux; voyez avec quelle simplicité tout ce chaos se débrouille; par quelles transitions naturelles l'auteur passe d'un objet à un autre, ne s'appesantit sur aucun, me donne cependant tous les éclaircissemens dont j'ai besoin, et me conduit à son dénouement auquel je suis préparé. » On a encore du célèbre servite, I. Un ouvrage traduit par l'abbé de Marsy, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par les Italiens, fait voir que ce moine entendoit bien la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il se trouve, dit-il, parmi les habitans de Terre-ferme, des chefs de parti, qu'on les extermine; mais s'ils sont puissans, qu'on ne se serve point de la justice ordinaire, et que le poison fasse plutôt l'office du glaive. » Quand on attenta sur sa vie, on ne fit que mettre ses maximes en pratique. II. *Considérations sur les Censures du Pape Paul V, contre la république de Venise*. III. *Traité de l'Interdit*, traduit en français. IV. *L'Histoire particulière des choses passées entre le Pape Paul V et la république de Venise*. V. *De Jure Asylorum*. VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4°. VII. Un *Traité des Bénéfices*, estimé, et qui a été traduit en français, in-12, etc. Ces différens ouvrages, recueillis à Venise en 1677, 6 vol. in-12, donnent une idée avantageuse du génie et des connoissances de Fra-Paolo, et dénotent un caractère impétueux. On a publié à Venise, en 1766, des Mémoires sur la vie de cet écrivain.

† I. SARRABAT (Daniel), peintre, né à Paris, mort à Lyon en 1747, à 80 ans, passa plusieurs années dans l'académie de peinture établie à Rome par Louis XIV, et s'y perfectionna. Il voulut toujours rester dans sa ville natale, qu'il embellit d'un grand nombre d'*ouvrages* magnifiques. Sarrabat vint à Clugni où il figura dans un grand tableau l'*Ouverture de la porte sainte*. Il seroit difficile de compter ses ouvrages; ils eussent été plus finis, s'il ne s'étoit borné qu'à la confection d'un petit nombre de tableaux.

II. SARRABAT (Nicolas), jésuite, né à Lyon le 9 février, 1698, célèbre comme physicien et mathématicien, découvrit le premier à Nîmes la comète de 1709, et en instruisit l'académie des sciences. Nommé professeur de mathématiques à l'école de Marseille, il publia deux *Mémoires* qui furent couronnés par l'académie de Bordeaux. Le premier offre une *nouvelle hypothèse sur l'aiguille aimantée*; le second a pour objet la *salure de la mer*,

On a encore de lui une *Dissertation sur la circulation de la sève dans les plantes*, Bordeaux, 1733, in-12. Sarrabat est mort à Paris en 1737.

† I. SARRASIN (Jean-Antoine), né à Lyon en 1548, professa la médecine à Genève où il mourut en 1598. On a de lui un *Traité*, en latin, *de la Peste*, Genève, 1571, in-4°, et une édition de *Dioscoride*, grec et latin, avec des *scolies*, *ibid.*, 1598. Son fils Jean, mort en 1632, à l'âge de 51 ans, déploya, comme négociateur, des talens précieux pour sa patrie, et a aussi laissé quelques écrits. Un autre fils, Philibert, a laissé quelques écrits de médecine, son Histoire *de latis lumbricis* est sur-tout estimée. Elle a été imprimée avec les Observations de Guillaume Hildanus en 1611. Il eut aussi une fille, Louise, distinguée par son savoir dès l'âge le plus tendre, et qui épousa le médecin Offredi.

* II. SARRASIN (Michel) né à Nuys en Bourgogne, et mort à Quebec, âgé de 77 ans, professa la médecine et la chirurgie dans cette dernière ville avec succès. Il a laissé une *Histoire du castor*, qui se trouve dans le Recueil de l'académie des sciences de Paris, et quelques *Observations d'Histoire naturelle*.

† III. SARRASIN (François), natif de Caen, d'abord calviniste, abjura ensuite le calvinisme. Toujours ennemi de la présence réelle, il attaqua, le 3 août 1670, l'hostie, l'épée à la main, au moment où le prêtre l'élevoit dans l'église de Notre-Dame de Paris. En voulant percer l'hostie immédiatement après la consécration, il blessa de deux coups le prêtre, qui prit la fuite; mais ses blessures ne furent pas dangereuses. Le 5 août, Sarrasin fut condamné à faire amende honorable, avant un écriteau devant et derrière, portant ces mots : *Sacrilège impie* : on lui coupa le poing, et il fut brûlé vif. Il ne donna aucun signe de repentir ni de regret de mourir. Il n'avoit que 22 ans.

IV. SARRASIN (Pierre) naquit à Dijon d'une très-honnête famille. Son goût pour le théâtre l'engagea de bonne heure dans plusieurs sociétés qui en faisoient leur amusement. C'est de ces sociétés que Sarrasin passa au théâtre de la comédie française, sans avoir joué ni dans les provinces ni sur aucun théâtre public. Il y débuta, en 1729, par le rôle d'*Œdipe*, dans la tragédie de ce nom, de Pierre Corneille. Le succès de ce début lui mérita les rôles de rois après la mort du célèbre Baron. Il fut gratifié de la pension de 1000 livres en 1756. Affligé l'année suivante d'une extinction de voix, il se retira du théâtre en 1759, avec une pension de 1500 livres. Il mourut en 1763. On se ressouvint long-temps des larmes qu'il avoit fait verser dans beaucoup de rôles tragiques, et de l'attendrissement qu'il faisoit éprouver dans les pièces du haut comique, où il y jouoit les rôles de père: mais il ne jouoit jamais parfaitement un rôle entier; il ne rendoit bien que les sentimens vifs ou pathétiques : il étoit fort attaché à Baron. Voltaire l'avoit chargé du rôle de Brutus dans la tragédie de ce nom. On répétoit la pièce au théâtre. La mollesse de Sarrasin dans une invocation au dieu Mars, le peu de chaleur et de grandeur qu'il mettoit dans son rôle, impatienta Voltaire,

qui lui dit : « Songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome; et ne parlez pas au dieu Mars, comme si vous disiez : Ah ! mon patron, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs. »

V. SARRASIN. *V.* SARASIN et SARAZIN.

SARRITOR (*Myth.*), dieu champêtre, présidoit à cette partie de l'agriculture qui consiste à sarcler, et à ôter les mauvaises herbes qui naissent dans les terres ensemencées : de même que Sator, autre Dieu des laboureurs, étoit invoqué dans le temps des semailles.

SARROCHIA (Marguerite), savante Napolitaine, morte à la fin du 17ᵉ. siècle, employa sa fortune à recevoir avec distinction les gens de lettres ses compatriotes. Elle avoit des connoissances en théologie, en philosophie et en littérature; mais trop d'amour-propre lui attira des envieux et des ennemis. On lui doit plusieurs *épigrammes* en vers latins, et un poëme en italien, ayant pour titre : *Scanderberg*, roi d'Albanie.

SARRON. *Voyez*, BOCHART.

* SART (Corille du) peintre de Harlem, mort en 1704, âgé de 39 ans, étoit élève d'Adrien Ostade; il exprima avec une vérité frappante les jeux et débats des villageois. Ce grand talent étoit soutenu par une mémoire incroyable. Ses ouvrages, tels que fête flamandes, buvettes, etc., ont quelque chose de plus noble que celles de son maître; mais il lui cède pour le coloris. On estime singulièrement ses *fleurs*, ainsi que ses jolis *dessins* au crayon et à l'encre de la Chine.

* SARTI (P. D. Maur), savant camaldule, né dans le diocèse d'Imola le 4 décembre 1709, après son cours de belles lettres, passa à Ravenne, où, le 29 avril 1728, il revêtit l'habit monastique. Doué d'un esprit vif et d'une mémoire prodigieuse, il fit de rapides progrès dans les sciences. Il étudia la théologie, le droit canon, et la langue grecque à Rome, ainsi que la poésie et les médailles. Il enseigna la philosophie dans les monastères de son ordre à Fabriano, dans celui de Sainte-Croix d'Avallanna, et de Ravenne. En 1749 il devint professeur de théologie dans cette dernière ville, et théologien de l'archevêque Ferdinand Guiccioli. En 1753, il alla demeurer à Faenza, où il remplit les fonctions de chancelier de sa congrégation, sans négliger ses occupations littéraires. Appelé à Rome en 1755, il fut nommé abbé du monastère de Saint-Grégoire, et mérita l'estime du pape Lambertini, qui le chargea d'écrire l'histoire du collége de Bologne. Clément XIII, successeur de ce pontife, le créa conseiller des rits de l'Eglise. L'année suivante il devint procureur de la congrégation. Il mourut au commencement d'août 1756. On a de lui, 1° *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus*, Bologne, 1769., 2 tom. in-folio. 2. *De antiquâ Picentum civitate*, Pesaro, 1748. 3. *De Episcopis Engubinis.*, Pesaro 1755.

* SARTIANO (Albert de), théologien de l'ordre des frères mineurs et orateur éloquent, né en 1385 à Sartiano en Toscane, se consacra à la prédication, et devint un des meilleurs orateurs sacrés du 15ᵉ. siècle. Le pape Eugène IV l'envoya deux fois en Orient pour

réunir les peuples de ces contrées à l'Eglise romaine. A son second voyage il pénétra en Egypte, en Ethiopie, et en Arménie pour tâcher d'amener les schismatiques au concile de Florence, et eut un succès si heureux, que le patriarche des Arméniens envoya au synode ses ambassadeurs, et se soumit à la foi apostolique. Sartiano mourut à Milan en 1450. On a de lui plusieurs *lettres*, et divers *traités* sur des matières théologiques.

SARTO (André del), peintre Florentin. *Voy.* ANDRÉ, n°. IX.

* SARTORIS (Jean-Pierre), conseiller d'état en 1752, et en 1763 syndic de la république de Gênes, homme non moins respectable par ses vertus que par ses connoissances, a publié *élémens de la procédure criminelle, suivant les ordonnances de France, la constitution de Savoie et les édits de Genève.* 2 vol. in-8°, 1774. *Ses élémens de la procédure civile* sont restés en manuscrit. Il est mort en 1780.

*I. SARTORIUS (Jean-George), né à Bamberg vers le milieu du 17e. siècle, et mort en 1696, fut reçu docteur en médecine à Altorf. On a de lui deux ouvrages intitulés : *Admiranda narium hæmorrhagia* etc., Altdorfii, 1682, in-4°. *De morbo militari seu castrensi, vel, synopsis historico-physico-botanico-chymico-therapeuticæ.* Bambergæ, 1684, in-fol.

II. SARTORIUS. *V.* SCHNEIDER.

* SARTRE (Pierre), né à Montpellier le 8 décembre 1693, docteur et prieur de Sorbonne, mort à Paris le 22 juin 1771, signala son attachement au parti contraire à la bulle *unigenitus* par quelques *lettres* contre les jésuites et sur-tout contre les PP. Hardouin et Berruyer. On a encore de lui : *Vie de Mlle. de Joncoux, bienfaitrice de Port-Royal*, , in-12.

SAS (Corneille), né à Turnhout au quartier d'Anvers l'an 1593, successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines, professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine, official et vicaire général d'Ypres, mourut le 8 novembre 1656. Nous avons de lui, I. Un traité très-instructif, intitulé : *OEcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH (Adam), cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, étoit savant dans les langues hébraïque et grecque, et dans la théologie. Ses *ouvrages* ont été imprimés à Cologne en 1568, in-folio. Le plus considérable est un *Commentaire* sur Isaïe et sur les Epîtres de St.-Paul.

* SASSENUS (André-Dominique), né à Louvain vers la fin du 17e siècle, fut médecin et apothicaire de sa ville natale, et y professa la chimie. Il n'étoit encore que bachelier quand il publia un ouvrage intitulé *Breves animadversiones in pharmacopœam Bruxellensem editam anno* 1702, Lovanii, 1704, in-12.

* SASSETTI (Philippe), Flo-

rentin, après avoir fait plusieurs voyages de Florence à Lisbonne, et de Lisbonne aux Indes orientales, mourut à Goa en 1589. Il a écrit plusieurs *lettres* à Pierre Spina et autres savans, qui sont insérées dans la *Prose Florentine*. Il étoit membre de l'académie de Florence.

* SASSUOLO (Pierre de), orateur sacré de la province de Lombardie, né à Sassuolo dans le duché de Modène en 1722, fut professeur de philosophie, puis se livra à la prédication, et eut la réputation d'un des meilleurs orateurs de la religion. Il mourut à Sienne en 1782. Nous avons de lui des *Discours* imprimés à Bologne et à Viterbe.

* I. SATIRUS *et* Pitée, architectes de l'anquité, florissoient 360 ans avant l'ère vulgaire. Ce furent eux que la reine Artémise chargea d'élever à Mausole son époux ce tombeau qui passa dans la suite pour une des merveilles du monde. Ce monument étoit composé de quatre façades, dont chacune fut exécutée par un architecte particulier. Au-dessus de la masse générale, Pitée éleva une pyramide de quatorze marches, surmontée du char du soleil. L'édifice, construit en marbre superbe, avoit 140 pieds de haut.

* II. SATIRUS *et* Phenix, architectes de l'antiquité, florissoient sous Ptolomée Philadelphe. On sait seulement qu'ils firent un *canal* de pierre pour transporter à Alexandrie un obélisque construit par l'ordre de Nectanébo, roi d'Egypte.

* III. SATIRUS *et* Brattracus, tous deux Lacédémouiens, célèbres architectes de l'antiquité, construisirent à leurs frais quelques *temples* à Rome. N'ayant pas obtenu la permission d'y mettre leurs noms, ils gravèrent sur les piédestaux des colonnes, un lézard et une grenouille, dont le nom grec exprimoit celui de leur auteur.

† SATURNE (Mythol.), autrement appelé le Temps, fils du Ciel et de Vesta, mutila son père d'un coup de faux. Il avoit un frère aîné, appelé Titan, qui devoit succéder à son père. Celui-ci s'étant aperçu que sa mère et ses sœurs désiroient que Saturne régnât, il lui céda la couronne, à condition qu'il dévoreroit ses enfans mâles aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée sa femme, trouva moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune et Pluton. Titan, ayant su que son frère avoit des enfans mâles, contre la foi jurée, arma contre lui; et l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevoit dans l'île de Crète, parvenu à la jeunesse, alla au secours de son père, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, et s'en retourna en Crète. Quelque temps après, Saturne ayant appris que Jupiter avoit dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire, et en chassa son père. Saturne se retira en Italie, chez Janus, où il demeura caché pendant quelque temps; ce qui fit appeler cette contrée *Latium*, de *Latere*, se cacher. Saturne, ayant été associé à l'empire par Janus, poliça les hommes à demi-sauvages, leur inspira la justice et la vertu, et régna tranquillement et avec gloire; son règne fut appelé l'Age d'Or par les poètes. S'étant attaché à Philyre, il se métamor-

phosa en cheval pour éviter les reproches de Rhée sa femme; elle le surprit avec cette nymphe, de laquelle il eut Chiron. On le représente sous la figure d'un vieillard, ayant quatre ailes, tenant une faux, pour exprimer la rapidité du temps, et pour marquer qu'il détruira tout; ou sous la forme d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel et la vicissitude du monde. Quelquefois aussi on lui donne un sablier ou un aviron, pour donner une idée de cette même vicissitude. Les Grecs disoient qu'il avoit mutilé son père et dévoré ses enfans, allégorie qui désignoit que le Temps dévore le passé et le présent, et qu'il dévorera l'avenir. Les Romains lui dédièrent un temple, et célébroient en son honneur les fêtes appellées Saturnales. Il n'étoit permis de traiter d'aucunes affaires pendant ces fêtes ni d'exercer aucun art. Toutes les distinctions de rang cessoient alors, au point que les esclaves pouvoient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils vouloient et même les railler en face sur leurs défauts. On a donné le nom de Saturne à une des sept planètes... *Voy*. URANUS.

† I. SATURNIN (Publius Sempronius Saturninus), d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, et fut élevé par Valérien au rang de général. Devenu célèbre par ses nombreuses victoires sur les Barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Ce héros haranguant ses soldats le jour qu'ils le revêtirent de la pourpre, leur dit : « Compagnons, vous perdez un assez bon commandant, pour vous donner un prince médiocre. » Il continua de se signaler par des actions éclatantes; mais comme il traitoit ses troupes avec sévérité, elles lui ôtèrent la vie vers l'an 267.

II. SATURNIN (Sextus-Julius Saturninus), Gaulois, cultiva d'abord la littérature et ensuite les armes. Aurélien le regardoit comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures et rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la quatrième année du règne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé et tué peu de temps après son élection. Sa mort éteignit entièrement cette révolte passagère. Aux talens d'un grand capitaine, Saturnin joignit l'éloquence d'un orateur et la politique d'un homme d'état.

† III. SATURNIN, d'Antioche et disciple de Ménandre, supposoit, comme son maître, un Etre inconnu aux hommes. Cet Etre avoit fait les anges, les archanges et les autres natures spirituelles et célestes. Sept des anges s'étoient soustraits à la puissance du Père de toutes choses, avoient créé le monde et tout ce qu'il contient, sans que Dieu le père en eût aucune connoissance. Dieu descendit pour voir leur ouvrage, et parut sous une forme visible. Les anges voulurent le saisir, mais elle s'évanouit; alors ils tinrent conseil, et dirent : « Faisons des êtres sur le modèle de la figure de Dieu. » Ils façonnèrent un corps semblable à l'image sous laquelle la divinité s'étoit offerte

à eux ; mais l'homme formé par les anges ne pouvoit que ramper sur la terre comme un ver. Dieu fut touché de compassion pour son image, et envoya une étincelle de vie qui l'anima. L'homme alors se dressa sur ses pieds, marcha, parla, raisonna, et les anges formèrent d'autres hommes. Ces anges, créateurs du monde, en avoient partagé l'empire, et y avoient établi des lois. Un de ces sept esprits créateurs déclara la guerre aux six autres, et c'étoit le démon ou satan qui avoit aussi donné des lois et fait paroître des prophètes. Pour délivrer de la tyrannie des anges et des démons les ames humaines, l'Etre suprême avoit envoyé son Fils dont la puissance devoit détruire l'empire du dieu des juifs, et sauver les hommes. Ce Fils n'avoit point été soumis à l'empire des anges, et n'avoit pas été enchaîné dans des organes matériels. Il n'avoit eu qu'un corps fantastique, n'étoit né, n'avoit souffert et n'étoit mort qu'en apparence. Dans les principes de Saturnin, l'homme étoit un être infortuné, l'esclave des anges, livré par eux au crime et plongé dans le malheur. La vie étoit donc un présent funeste ; et le plaisir qui portoit les hommes à se perpétuer étoit un plaisir barbare qu'on devoit s'interdire. Cette loi de continence formoit un des points fondamentaux de l'hérésie de Saturnin ; pour l'observer plus sûrement, ses disciples s'abstenoient de vin et de viandes.

SATURNIUS LAZARONEUS, auteur du 16e siècle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan, composa, sous le titre de Mercure, dix livres d'*Institutions grammaticales*, imprimées à Bâle en 1546, et à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit et plein de bonnes observations sur la langue latine: Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de l'ancienne Rome, avoit donné en six livres les Elégances de la langue latine. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserroit dans des bornes trop étroites les lois de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feroient usage de cette langue en possession d'une liberté que l'exemple des plus célèbres auteurs de l'antiquité leur assuroit.

SATYRES (Mythologie), espèces de demi-dieux qui habitoient, selon la Fable, dans les forêts avec les Sylvains, les Faunes et les Pans. On les représentoit sous la figure de monstres moitié hommes et moitié boucs, ayant des cornes sur la tête, le corps velu, avec les pieds et la queue d'un bouc. On les peignoit presque toujours à la suite de Bacchus. Les poètes supposant qu'ils avoient quelque chose de piquant dans leurs jeux, on les plaçoit souvent dans les tableaux avec les Grâces, les Amours et Vénus même.

* I. SATYRUS, philosophe péripatéticien, écrivit avec beaucoup de soin des Vies d'hommes célèbres. La seule Vie de Sophocle qui nous reste est tirée en grande partie de l'ouvrage de Satyrus, dont on ne peut que regretter la perte.

* II. SATYRUS, excellent acteur comique grec, vivoit dans le 4e siècle avant notre ère. Il nous a laissé un trait mémorable de sensibilité et de générosité dans son intercession auprès de Philippe, roi de Macédoine, en fa-

veur des deux filles d'Apollophane, à l'époque du sac de la ville d'Olynthe.

† I. SAVAGE (Richard), fils naturel du comte de Rivers et d'Anne, comtesse de Macclesfield, né en 1698, auroit été regardé sans difficulté comme le fils légitime du comte de Macclesfield, si sa mère, qui vouloit obtenir sa séparation d'avec son époux, n'eût elle-même, pour y parvenir, avoué publiquement son adultère. Elle n'eut pas plutôt mis au monde le malheureux fruit de son crime, qu'il devint pour elle l'objet de la haine la plus implacable. Elle le fit élever par une pauvre femme engagée à le faire passer pour son fils : elle empêcha son père, le comte de Rivers, de lui faire un legs de 6000 livres sterling, en lui persuadant qu'il n'existoit plus; elle essaya de le faire passer secrètement dans les colonies; et décidée à l'ensevelir dans l'obscurité de l'indigence, elle le mit en apprentissage chez un cordonnier. La femme qui l'avoit élevé étant morte, le jeune Savage trouva dans ses effets, qu'il regardoit comme son bien propre, des lettres qui lui dévoilèrent le secret de sa naissance et les motifs qui la lui avoient fait cacher. Il renonça aussitôt à l'état qu'il avoit embrassé, et chercha vainement à émouvoir la tendresse d'une mère dénaturée dont l'inconcevable dureté le réduisit à tous les malheurs de l'indigence. Il dut à Lady Mason, mère de la comtesse, l'éducation incomplète qu'il reçut à l'école de Saint-Alban; et cédant à l'impulsion de son génie, il se fit auteur. Sa première production, dont il rougit ensuite, fut une *Satire* contre Hoadley, évêque de Bangor. Il essaya d'écrire pour le théâtre, avec peu de succès; mais cette tentation lui procura la connoissance de Richard Steele et de Wilks. Bientôt après, plus heureux, il fit recevoir au théâtre une tragédie : *Sir Thomas Overbury* en étoit le sujet; elle lui rapporta 200 livres sterling (environ 4600 fr.), et lui concilia l'estime et la bienveillance de plusieurs personnes de rang, étonnées d'apprendre que pendant le temps qu'il travailliot à cet ouvrage, il étoit sans logement, sans pain, composant dans les champs, au milieu des rues, écrivant dans la première boutique où il empruntoit de l'encre et du papier, le morceau qu'il venoit de produire. A peine étoit-il parvenu à s'attirer, par ce succès, quelques considérations, qu'un malheureux événement faillit à lui faire perdre sa réputation et la vie. Il se trouva de nuit dans un café fort mal fermé, dans lequel un homme fut tué à la suite d'une querelle; le malheureux Savage, et celui qui l'accompagnoit, furent emprisonnés, jugés, et convaincus du meurtre. L'implacable comtesse porta l'inhumanité jusqu'à employer tous ses efforts pour lui enlever les espérances qu'il pouvoit conserver d'obtenir sa grace auprès de la reine. Il ne la dut qu'à la générosité et à la compassion de la comtesse d'Hertford qui intercéda pour lui. Savage, rendu à la liberté, retomba dans la plus profonde indigence, et s'attacha à l'idée qu'il pourroit obtenir de sa mère, par une *Satire* violente, les secours que sa dureté lui refusoit. Cet expédient lui réussit en effet, et Lord Tyrconnel, sur la parole que lui donna Savage de renoncer à son dessein, le reçut dans sa maison, le traita comme son égal, et lui fit

allouer une pension de 200 liv. sterling par an. Ce fut à cette époque, la plus heureuse de sa vie, que Savage, au sein de l'abondance et des plaisirs, composa son poème intitulé *The Wanderer* (Le vagabond), qui eut le suffrage de Pope, et que l'auteur regardoit lui-même comme son chef-d'œuvre. Sa mauvaise conduite et son imprudence ne lui permirent pas de jouir long-temps de cet avantage, et forcèrent Lord Tyrconnel à le renvoyer. Alors, se croyant dégagé de l'engagement qu'il avoit pris de ne point dévoiler la cruauté de sa mère, il publia un poème qu'il intitula *Le Bâtard*, dont le succès fut tel, que par-tout on en citoit des passages, et que la comtesse, qui alors étoit à Bath, fut obligée de fuir et de se cacher. Peu de temps après, un mouvement de reconnoissance le porta à célébrer l'anniversaire de la reine, dans un *Poème* qui lui valut, de la part de cette princesse, un présent de 50 livres sterling et l'assurance d'une gratification annuelle de la même somme. A peine eut-il obtenu cette faveur qu'il disparut, ignoré de ses amis les plus chauds, et ne rentra sur la scène du monde qu'après avoir dépensé son dernier schelling. Son indigence habituelle, et les agrémens de son esprit, lui procuroient de nouveaux amis, à mesure que sa conduite éloignoit les anciens; et sa détresse croissant toujours, il ne dînoit plus que par accident, lorsque la pauvreté de son extérieur ne l'excluoit pas de la table de ses connoissances. N'ayant ni feu ni lieu, il passoit souvent la nuit dans les réduits obscurs ouverts aux plus vils vagabonds, couchant en hiver avec la plus vile canaille dans les cendres des verreries, en été au coin des rues. Cet avilissement sembloit ne point l'humilier: son orgueil le soutenoit dans ses malheurs. Il se croyoit toujours de niveau avec les personnes du plus haut rang, n'admettoit point de familiarité grossière, et ne vouloit être traité par les grands que d'égal à égal. La mort de la reine ayant aggravé sa position par la perte de sa pension, ses amis se cottisèrent pour lui faire un revenu de 50 livres dont il vivroit dans une petite ville moins dispendieuse que la capitale; mais son insouciance et l'irrégularité de sa conduite, rendirent encore ce bienfait inutile. Il languissoit dans la misère et dans l'avilissement du mépris, lorsqu'il fut arrêté pour une dette modique de 8 livres, et conduit en prison à défaut de caution; il y mourut le premier août 1743, âgé de 46 ans. Telles furent la vie et la fin malheureuse d'un homme qui, né avec des talens marqués, et aidé d'une éducation soignée, eût paru dans le monde avec quelqu'avantage. Il joignit à de grandes vues quelques qualités estimables, et les ternit toutes par sa monstrueuse ingratitude. Les ouvrages de Savage, long-temps dispersés dans les journaux et les magasins, ont été recueillis et publiés en 2 volumes in-8°, et réimprimés dans la collection de Cazin, à Paris, en 2 vol. in-12.

† II. SAVAGE (Jean), théologien anglais, bénéficier de Clothall dont il fit rebâtir le presbytère, s'étoit attaché au comte de Salisbury, avec lequel il fit, dans sa jeunesse, le voyage d'Italie; et jusqu'aux derniers temps de sa vie il conserva un tour d'esprit plaisant et facétieux qui le firent appeler l'Aristippe de son

temps. Un jour qu'il assistoit au lever, George I[er] lui demanda *combien il avoit resté de temps en Italie?* et sur la réponse qu'il lui fit, le roi ajouta : *Et comment dans cet espace de temps n'avez-vous pas essayé de convertir le pape? — Sire*, répondit Savage, *c'est que je n'avois rien à lui offrir qui pût le tenter.* Il mourut en 1747, regretté de ses amis et sur-tout des élèves de l'école de Westminster à laquelle il étoit extrêmement attaché.

* SAVANI (François), bon peintre, né à Brescia en 1723, se fortifia dans le dessin à l'école d'Ange Paglia et de François Monti. Il laissa plusieurs de ses *ouvrages* dans les églises de sa patrie. Ruiné par une femme qu'il aimoit, il mourut de misère à l'hôpital le 4 mai 1772.

SAVARON (Jean), natif de Clermont en Auvergne, issu d'une bonne famille de cette province, fut président et lieutenant-général en la sénéchaussée et siége présidial de sa patrie. Il se trouva aux états-généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, et y soutint avec fermeté les droits de son ordre contre la noblesse et le clergé. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, et mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont, I. *Sidonii Apollinaris opera*, 1609, in-4°, avec des notes. II. *Origine de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8°. Pierre Durant a donné une plus ample édition, in-fol., 1662; de cet ouvrage aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les Duels*, etc. in-8°. IV. *Traité de la souveraineté du roi et de son royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°: ouvrage curieux et peu commun. V. *Chronologie des Etats-généraux*, in-8°, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux états-généraux, et y a eu entrée, séance et voix délibérative. L'auteur s'appuie d'une foule de citations. VI. Il a donné aussi une *édition* de Cornelius-Nepos, avec des notes, Paris, 1602.

†. I. SAVARY (François), seigneur de Brèves, fut ambassadeur de France à Constantinople pendant 22 ans. A son retour, vers la fin de l'année 1611, Henri IV le nomma ambassadeur à Rome auprès de Paul V, où, dès l'an 1613, il fit imprimer en arabe le catéchisme de Bellarmin, et en 1614 un psautier arabe, avec une *traduction* latine : on lit sur le frontispice, *ex typographiâ Savarianâ* : ce qui prouve que cet ouvrage fut imprimé avec les caractères appartenans à Savary de Brèves; deux maronites du Mont-Liban, Soialac et Siouita, présidèrent à l'édition. En 1615 Savary revint à Paris, où il amena avec lui Sionita et l'imprimeur Paulin; on y publia cette même année, avec les mêmes caractères, les *articles du Traité fait en l'année 1604, entre Henri-le-Grand, roi de France et de Navarre, et le sultan Amurat, empereur des Turcs, par l'entremise de messire François Savary, seigneur de Brèves, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, lors ambassadeur pour sa majesté à la Porte du dit empereur*, à Paris, de l'imprimerie des langues orientales, arabique, turquesque, persique; en turc et en français, par Et. Paulin, 1615, petit in-4°.

de 48 pages. En 1616 il sortit *ex typographiâ Savarianâ*, chez Jérôme Blageart, au collége des Lombards, une *grammaire* arabe due aux soins de Sionita et d'Hesrouita, maronites. Il paroît que Savary prêtoit ses caractères à ceux des imprimeurs qui vouloient publier les textes orientaux. Dans la même année 1615. Louis XIII confia à Savary l'éducation du duc d'Anjou son frère, place qu'il perdit en 1618, mais en conservant les bonnes grâces du roi. Il mourut en 1627. Les Anglais et les Hollandais marchandèrent ses caractères orientaux, ainsi que plusieurs manuscrits qu'il avoit recueillis et apportés du Levant; mais le roi les fit acheter, et peu de temps après on forma à Paris un nouvel établissement de typographie orientale, qui fit combler d'éloges le cardinal de Richelieu, pendant que le nom de Savary fut presque livré à l'oubli :

Sic vos non vobis nidificatis aves.

Les caractères de Savary, conservés à l'imprimerie royale, existent encore aujourd'hui dans l'imprimerie impériale. Savary fit imprimer à Paris la relation de ses *voyages :* on y voit, qu'outre son zèle pour les lettres, il avoit eu aussi des idées de conquêtes dans le Levant, pour l'extension du commerce de sa nation et pour la propagation du christianisme. Le nombre des manuscrits orientaux qu'il avoit apportés du Levant se monte à 97.

† II. SAVARY (Jacques), né à Doué en Anjou le 22 septembre 1622, d'une famille originairement noble; et dont la branche cadette s'étoit vouée au commerce dès le milieu du 16e siècle, vint de bonne heure à Paris, et y embrassa cette utile profession. Reçu dans le corps des merciers, il se livra au négoce des marchands en gros; et ayant fait en peu de temps une fortune considérable, il se retira des affaires avec le projet d'acquérir une charge de secrétaire du roi. Ses liaisons avec Fouquet le déterminèrent à se jeter dans les finances; mais la disgrace du sur-intendant ayant rejailli sur ses créatures, Savary eut le malheur de ne pouvoir obtenir le remboursement des avances qu'il avoit faites dans la régie des domaines du roi, et qui étoient assez considérables pour endommager la fortune qu'il s'étoit acquise dans le commerce. La réputation distinguée dont il jouissoit à juste titre, le firent appeler en 1670 à travailler à la réforme que l'on méditoit et à la rédaction du code marchand de 1673. Pussort, président de la commission, n'appeloit ordinairement cette ordonnance que le *Code Savary*. Sa publication fut l'époque à laquelle Savary composa, à l'invitation de Pussort et des autres commissaires, son *Parfait négociant*, dont la première édition, en un volume, est de 1675. La seconde parut avec des augmentations en 1679. Celle de 1713, dont Jacques SAVARY-des-Brulons, son fils, fut l'éditeur, et qu'il enrichit de nouvelles additions, est la septième. Celle de 1721, donnée par Philémon-Louis SAVARY, un autre de ses fils, est la huitième. Celles que nous citons sont toutes de Paris; dans le même intervalle il en parut quatre à Lyon, dont on ignore les dates; et les éditions n'ont cessé de se multiplier jusqu'à celle de Paris, 1763, que nous croyons être la dernière. Cet ouvrage utile, long-temps cité dans

le barreau, fut traduit en allemand en 1676, en hollandais en 1683; et il y en a eu deux autres traductions; l'une à Londres en anglais, l'autre en italien à Milan. Les consultations qui lui étoient adressées de toutes parts sur des questions de commerce donnèrent lieu à l'*ouvrage* qu'il publia en 1688 sous le nom de *Parères*, dont il a paru en 1715 une réimpression augmentée de 39 *parères*, et qui depuis sa publication a été constamment joint à toutes les éditions qui ont paru du *Parfait négociant*. Savary mourut le 7 octobre 1690. Il avoit eu dix-sept enfans, onze garçons et six filles. Il n'y en eut que onze qui lui survécurent.

† III. SAVARY (Jacques *et* Philémon), tous deux fils du précédent, marchèrent avec succès dans la carrière que leur père avoit parcourue. Jacques, sieur des Brûlons, nommé en 1686 inspecteur-général de la douane à Paris, s'étoit fait pour son propre usage une nomenclature alphabétique de tous les termes de manufactures et de commerce, et y avoit joint de courtes définitions, avec quelques explications succinctes: il l'avoit intitulée *Manuel mercantile*, sans songer à la rendre publique. Les magistrats qui présidoient au conseil de commerce, en ayant eu connoissance, l'invitèrent à l'étendre d'après le plan qu'ils lui tracèrent. Des Brûlons se rendit à leur invitation; mais n'ayant que peu de loisir, il s'associa son frère Philémon, chanoine de St.-Maur, pour y travailler de concert avec lui; et Jacques étant mort en 1716, deux ou trois ans après, Philémon conduisit l'ouvrage à sa fin. Il parut à Paris en 1723 sous le titre de *Dictionnaire de commerce*, en 2 vol. in-folio. Animé par le succès de l'ouvrage, Philémon s'appliqua à l'étendre et à le perfectionner. Il y ajouta en forme de supplément un 3e volume qui parut en 1729, deux ans après sa mort, arrivée en 1727. La dernière *édition* de cette utile compilation a été donnée à Paris en 1748 en 3 vol. in-folio; il y en a eu une postérieurement imprimée à Genève sous le nom de Copenhague, et l'abbé Morellet en préparoit une nouvelle édition, dont le public regrettera de ne pouvoir jouir.

IV. SAVARY (Jacques), natif de Caen, mort le 21 mars 1670, à 64 ans, poète latin, a fait quatre poèmes: I. Sur la *Chasse du lièvre*, 1655, in-12. II. — *du renard et de la fouine*, 1658, in-12. III. — *du cerf*, etc., 1659, in-12, et un IVe sur le *Manège*, 1662, in-4°, où l'on remarque de l'invention. Ce fut Huet qui l'engagea à les publier: ils sont devenus très-rares. On ne les trouve guères que dans les bibliothèques publiques. On a encore de lui l'*Odyssée* en vers latins; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la couronne*; et un volume de *Poésies* mêlées, dans lequel il y a plusieurs pièces foibles.

V. SAVARY (Jacques), médecin de la marine à Brest, mort en 1768, a *traduit* le Traité de l'Hydropisie de Monro, 1760, in-12; et celui du Scorbut de Lind, 2 vol. in-12, 1776.

† VI. SAVARY (Nicolas), né à Vitré en Bretagne, fit ses études au collége de Rennes avec distinction; il en sortit en 1775 et partit en 1776 pour l'Egypte, où il séjourna près de trois ans. Trois choses occupèrent sans relâche le

jeune voyageur : l'étude de la langue arabe, la recherche des monumens antiques, et l'examen des mœurs nationales. Après avoir quitté l'Egypte, il parcourut pendant dix-huit mois les îles de l'Archipel en observateur intelligent et curieux. De retour en France en 1780, il publia, I. Le *Coran*, traduit de l'arabe, avec un abrégé de la *Vie de Mahomet*, 1783, 2 vol. in-8°. II. *La Morale de Mahomet*, ou *Recueil des plus pures maximes du Coran*, in-18. III. *Lettres sur l'Egypte*, dont le premier volume parut en 1785, in-8°, et fut bientôt suivi des deux autres. Le public l'accueillit d'abord de la manière la plus flatteuse; mais bientôt on éleva des doutes sur l'exactitude de l'auteur, et sur la solidité de son érudition; on lui reproche avec raison de peindre les Egyptiens et l'Egypte moderne trop en beau. Le voyage de M. de Volney dans cette même contrée, qui suivit de près celui de Savary, fit du tort à celui-ci. Ce voyageur travailloit à un dictionnaire arabe; la grammaire qu'il devoit y joindre étoit finie. Il rédigeoit aussi son *Voyage en Grèce*, quand une mort prématurée l'enleva aux lettres le 4 février 1788, à la fleur de son âge. Un esprit vif et cultivé, un cœur sensible et bon, une imagination riante, une mémoire heureuse, une gaîté douce et franche, et le talent de raconter rendoient sa société agréable et utile. Quoiqu'il ne fut point ennemi des éloges, il fuyoit par goût tout éclat, tout appareil. Il se répandoit peu dans le monde, et n'en remplissoit que mieux les devoirs de fils, de frère et d'ami.

* SAVASTANO (François Eulalius), jésuite napolitain, né en 1657, prêcha avec succès, et occupa au collége de Naples les chaires de rhétorique, de philosophie et de théologie scolastique. Il mourut le 23 octobre 1717. On a de lui un poëme latin, intitulé *Botanicorum seu institutionum rei herbariæ libri quatuor*, Naples, 1712, in-8°. Ce poëme, que l'on peut comparer avec celui des *Jardins* du P. Rapin, a été traduit en vers libres par le célèbre Bergantini, et imprimé à Venise en 1749.

SAUBERT (Jean), savant critique et bon antiquaire du 17ᵉ siècle, publia en latin une *Histoire* de la bibliothèque de Nuremberg, avec le *Catalogue* des premières éditions typographiques, 1643, in-4°. Il est encore auteur d'un *Traité* latin assez estimé, *sur les sacrifices des anciens*, et d'un autre *sur les prêtres et les sacrificateurs hébreux*. Ces deux traités offrent des recherches et de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée et éclaircie, sous ce titre: *De sacrificiis veterum, et de sacerdotibus Hebræorum commentarium*, Leyde, 1699, in-8°.

* SAVERIEN (Alexandre), ingénieur de la marine, membre de l'académie de Lyon, né à Arles le 16 juillet 1720, mort le 28 mai 1805, est auteur des ouvrages suivans : I. *Discours sur la navigation et la physique expérimentale*, in-4°. II. *Discours sur la manœuvre des vaisseaux*, 1744, in-4°. III. *Nouvelle Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1746, in-8°. IV. *Recherches historiques sur l'origine et les progrès de la construction des navires des anciens*, 1747, in-4°. V. *La mâture discutée et soumise à de nouvelles lois*, 1747,

in-8°. VI. *L'art de mesurer sur mer le sillage des vaisseaux*, 1750, in-8°. VII. *Description et usage des globes céleste et terrestre*, Paris, 1752, in-12. VIII. *Traité des instrumens pour observer les astres sur mer*, 1752, in-12. IX. *Dictionnaire universel de mathématiques et de physique*, 1753, 2 vol. in-8°. X. *Histoire critique du calcul des infiniments petits*, 1753, in-4°. XI. *Dictionnaire d'architecture*, par d'Aviler, avec des augmentations, 1755. XII. *Lettre sur la pesanteur*, 1757, in-12. XIII. *Dictionnaire historique, théorique et pratique de marine*, 1758, in-8°; nouvelle édition, 1781, 2 vol. in-8°. XIV. *Histoire des philosophes modernes, avec leurs portraits ou allégories*, 1762—69, 8 vol. in-4° et in-12. XV. *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes et dans les arts qui en dépendent*, 1769, in-8°; nouvelle édition, 1776, 4 vol. in-8°. XVI. *Histoire des philosophes anciens jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs portraits*, 1771, 5 vol. in-12. Savérien étoit un écrivain laborieux et très-instruit.

SAVERY (Roland), peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639 fut élève de Jacques Savery, son frère, et travailla dans son genre de peinture et dans sa manière. Roland a excellé à peindre le *paysage*; et comme il étoit patient et laborieux, il mettoit beaucoup de propreté dans ses tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connoisseur, exerça longtemps cet artiste, et l'engagea à étudier les vues riches et variées que les montagnes du Tirol offrent aux yeux du spectateur. Savery a souvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui se précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les insectes. Ses figures sont agréables, et sa touche est spirituelle quoique souvent un peu sèche. On lui reproche aussi d'avoir trop fait usage en général de la couleur bleue. On a gravé plusieurs morceaux d'après lui, entre autres son *S. Jérôme dans le désert*.

* SAUGRAIN, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, attaché depuis dix-neuf ans à ce bel établissement, n'a cessé pendant ce temps d'y apporter tous ses soins; c'est à lui que l'on est redevable de la conservation de cette superbe bibliothèque, la plus belle et la plus considérable après la bibliothèque impériale. Descendu d'une des familles les plus anciennes et les plus notables de la librairie, qui a donné un imprimeur-libraire à Henri IV, roi de Navarre, Saugrain, fut aussi libraire; mais il quitta le commerce avant la révolution, et fut nommé garde de la belle bibliothèque de M. de Paulmy, que venoit d'acquérir le comte d'Artois. Pour augmenter encore cette collection, Saugrain fit acheter en totalité, au nouveau propriétaire, la seconde partie de la fameuse bibliothèque du duc de La Vallière. Dans les premiers orages de la révolution et le jour même de la prise de la Bastille, la partie du peuple mise en mouvement apprit qu'il existoit dans l'Arsenal une bibliothèque appartenant au comte d'Artois; il s'y porte aussitôt en foule pour la détruire. Saugrain, seul dans la bibliothèque, malgré le trouble qu'un pareil tumulte occasionnoit, eut la présence d'esprit d'ordonner au suisse de changer de livrée, et

de prendre l'habit de la maison du roi. Après cela, le suisse ouvre la porte; et à la vue de la livrée du roi, le peuple se retire, croyant qu'il s'étoit trompé. Ce fut à cette heureuse idée que l'on dut l'entière conservation de ce précieux dépôt. Pendant les temps les plus orageux de la révolution, étant encore seul chargé de la conservation de cette bibliothèque, il eut le courage de résister plusieurs fois à des ordres que l'on avoit eu l'adresse d'arracher au gouvernement, et qui autorisoient le démembrement de la seconde bibliothèque de la France, pour former celles qu'il étoit question de disséminer dans de nouveaux établissemens. Cette fermeté qui, dans les époques qu'on vient de rappeler, a plusieurs fois compromis sa vie, étoit unie dans Sangrain à un caractère doux et aimant, qui lui a concilié l'attachement et mérité les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort à Paris en 1806 à l'âge de 70 ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse, avec une réputation d'honneur et de probité qui ne s'est jamais démentie.

* I. SAVI (Jean-Jacques), médecin de Bologne, professeur de médecine dans sa ville natale, mort le 28 juillet 1539, a donné *In præsagiorum Hippocratis libros*, *De que ordine librorum ejusdem prelectio*, Bologne, 1526, in-4° et quelques autres ouvrages estimés de son temps.

*II. SAVI (Pierre), jésuite, élégant écrivain, a laissé une traduction italienne de la *Conjuration de Catilina par Salluste*, imprimée à Turin en 1763. On a encore de lui une traduction italienne de la lettre du P. Ferrari, *De institutione adolescentiæ*, qui parut à Milan en 1750, ainsi qu'une autre, *De rebus gestis Eugenii principis a sabaudia bello Italico et bello Panonico*, du P. Farrari, Milan, 1754.

* SAVIARD (Barthélemi), chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, excellent lithotomiste, né à Marolles-sur-Seine en 1656, et mort en 1702, fit sur son art des *observations* précieuses, que ses occupations journalières ne lui permirent pas de publier. Ce ne fut qu'après sa mort que Devaux les mit en ordre, et les fit imprimer sous ce titre : *Nouveau Recueil d'Observations chirurgicales*, Paris, 1702, in-8°. On a encore de Saviard une *Reponse* qui roule sur les Accouchemens, qui parut au sujet de ce qui avoit été dit dans le Journal des Savans du 26 novembre 1696.

* SAVIGNY (Christophe), seigneur de Savigny et de Piment en Rethelois, philosophe trop peu connu, le premier qui, avant les encyclopédistes modernes, qui ne l'ont jamais cité, et avant les encyclopédistes anglais, qui ont joui de l'honneur de l'invention, assujettit les sciences et les arts en tableaux généalogiques et méthodiques. C'est lui qui le premier employa le mot *encyclopédie* pour en exprimer la pensée. La première de ses planches, grand in-folio, gravée en bois, est intitulée *Encyclopédie* ou *la suite et liaison de tous les arts et sciences*. Tous y sont déduits, en effet, résultent et sont engendrés les uns des autres, suivant leur analogie et leurs alliances naturelles. L'idée encyclopédique est trop profonde et trop philosophique pour laisser à l'étranger l'idée de la première invention, au préjudice de l'histoire des sciences en France. Bacon,

il est vrai, la perfectionna, et d'Alembert y ajouta les sciences que les progrès de l'esprit humain multiplièrent; mais le premier avoit été fait en France, et Bacon n'eut qu'à ajouter ce que son esprit pénétrant lui montra dans la marche de l'esprit. « Bacon, dit d'Alembert, commença par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les sciences naturelles; il partagea les sciences en différentes branches. » D'Alembert devoit ajouter qu'elles étoient classées en France par Savigny, qui en avoit élagué les sciences théologiques, et que Bacon en avoit changé les embranchemens. Après avoir exposé la généalogie des arts et des sciences dans sa première planche, Savigny prend en particulier chacun d'eux, et lui donne une planche gravée en particulier pour en développer les connoissances qui en dépendent. La grammaire occupe la seconde planche; la rhétorique est la troisième, la dialectique est la quatrième. L'arithmetique et la géométrie occupent les cinquième et sixième planches. Sous ce nom sont comprises les sciences mathématiques, ainsi nommées en ce temps-là. L'optique est comprise dans la septième. La musique, la cosmographie, l'astrologie, la physique, la médecine, l'éthique ou morale, la jurisprudence, l'histoire, terminent l'ouvrage. Si Savigny en avoit élagué la théologie, un avocat, Bergeron, y suppléa, en faisant graver cette dernière planche de la collection, qu'il a intitulée : La Science de Dieu, des choses divines, la Métaphysique, première philosophie et souveraine sapience. Bergeron avoit deviné que la science encyclopédique tenteroit d'étouffer un jour la science théologique qu'il voulut réhabiliter et placer en tête des connoissances humaines. L'ouvrage de Savigny, extrêmement rare, est de format grand in-fol.; il a eu diverses éditions, une avec une gravure en bois où il est représenté offrant son ouvrage moitié imprimé et moitié gravé en bois, au duc de Nevers. Une autre édition avec des changemens a été publiée par Jean Libert, qui l'a dediée à François de Gonzague, pair de France, etc. « Ce livre, lui dit-il, a été tellement recherché en sa première impression, qu'il est extrêmement rare.... ce qui me fait espérer qu'il seroit aussi bien reçu en ce siecle qu'il l'avoit été auparavant; et bien que les originaux et les planches fussent tres difficiles à recouvrer, et qu'il se trouvât peu de gens qui voulussent travailler à leur restauration, les empêchemens n'ont pas eu assez de force pour arrêter mon dessein; l'auteur le dedia premièrement à monseigneur votre grand-père; et moi, renouvellant l'impression, j'ai cru le devoir à votre grandeur. » Cette edition est intitulée : *Sacra Parisiorum ancora*, 1619. On diroit que Savigny prévoyoit que les sciences seroient la force des Parisiens. Le titre continue en ces termes : *Tableaux accomplis de tous les arts libéraux, contenant briévement et clèrement par singulière méthode de doctrine, une générale et singulière partition desdits arts, amassés et réduits en ordre pour le soulagement et profit de la jeunesse.* L'auteur a fait graver ses armoiries en tête avec ce cri : *Tôt ou tard, près ou loing, a le fort du foible besoing.* Ces différentes éditions, extrêmement rares, sont conservées dans les monumens de l'histoire

de France en estampes en bois, recueillies au nombre de vingt-deux mille par M. Soulavie. Il paroît que l'art de la gravure en bois avoit fait de grands progrès en France vers le milieu du 16ᵉ. siècle. Les ornemens des tableaux de l'optique, de la musique, de la cosmographie, de l'astrologie, de la médecine, de la jurisprudence, de l'histoire, de la théologie, y sont exécutés suivant les règles du dessin, et avec beaucoup d'esprit.

† I. SAVILE (Henri), théologien anglais, né à Bradley, province d'Yorck, en 1549, et mort à Oxford en 1621, fut un des principaux ornemens de l'université de cette dernière ville. Il s'étoit consacré de bonne heure à la littérature grecque et latine, sacrée et profane. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur Euclide et sur Tacite, et une *Edition* en grec des Œuvres de saint Jean-Chrysostôme, Etonæ, 1613, 8 vol. in-folio. Savile n'épargna aucune dépense pour donner le texte grec de S. Chrysostôme dans sa pureté. On prétend que les dépenses pour la recherche, la transcription des variantes et la collation de tous les manuscrits qu'il a consultés, s'élèvent à près de 8,000 liv. sterling (environ 180,000 fr.) Il a mis en marge les diverses leçons, et quelquefois ses conjectures. « Mais après tout (dit Simon, lettre IX), bien que son édition soit exempte des fautes grossières qui sont dans les éditions de Vérone et de Heidelberg, elle n'est pas si exacte que quelques-uns le prétendent. Elle peut être redressée en plusieurs endroits sur les éditions de Paris et de Commelin; et c'est ce que le P. Labbe a très-bien remarqué dans sa Dissertation sur les écrivains ecclésiastiques. D'ailleurs Savile a fait entrer dans une édition plusieurs pièces qui ne sont pas de S. Chrysostôme. Cette édition, qui est toute grecque, ajoute-il, ne peut-être à l'usage d'une infinité de personnes; et c'est pour cela qu'elle n'a pas eu un grand cours parmi nous, si l'on excepte chez quelques savans, de qui elle est fort estimée. » On a prétendu faussement que Fronton du Duc, qui publia dans le même temps que lui ce Pere de l'Église, donna une édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement d'Angleterre. L'ouvrage, qui a le plus fait connoître Savile est le Traité de Bradwardin contre les pélagiens, dont il donna une édition à Londres en 1618, in-folio. Ce Traité curieux et peu commun est sous ce titre : *De causâ Dei contra Pelagium*. On a encore de lui : *Rerum Anglicarum scriptores post Bedam*, Londres, 1696, in-folio. Jacques Iᵉʳ, qui avoit pour Savile beaucoup d'estime et d'affection, le créa chevalier à Windsor en 1604 : ce fut à-peu-près dans le même temps qu'il eut le malheur de perdre son fils unique; et dès-lors il prit la résolution de consacrer sa fortune à l'avancement et au progrès des lettres. Il fonda à Oxford deux chaires, l'une de géométrie et l'autre d'astronomie, et fit à l'université des legs considérables.

† II. SAVILE (sir George), marquis d'Hallifax, l'un des hommes d'état le plus considéré de son temps, descendoit d'une ancienne famille du comté d'Yorck, et naquit vers 1630, autant qu'on peut le conjecturer d'après l'époque du retour de ses voyages. Il favorisa la restauration de tout son pouvoir, déploya de grands talens, et fut créé pair en consi-

dération de ses services et de ceux de son père. En 1668 on le nomma l'un des commissaires réunis à Brook-Hall, pour l'examen des dépenses de la guerre de Hollande. En avril 1672 il fut admis au conseil privé, et envoyé en juin suivant en Hollande, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire pour traiter de la paix avec la France. Il prit une part très-active dans les affaires que suscitèrent les troubles religieux qui survinrent. Créé comte et ensuite marquis en août 1682, bientôt après il obtint le sceau privé et la présidence du conseil à l'accession du roi Jacques, sous le règne duquel, à raison des débats qui s'élevèrent au sujet du test, il fut obligé de renoncer à toutes ses fonctions publiques. On le voit reparoître dans le parlement de la convention, en qualité d'orateur de la chambre des lords. Il s'éloigna de la cour en 1689; et fut opposé à toutes les mesures du gouvernement jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1695. « C'étoit, dit Burnet, l'un des hommes les plus aimables de la cour d'Angleterre; son génie le portoit à la plaisanterie et à la satire. Ce tour d'esprit le fit soupçonner d'athéisme, quoiqu'il fût persuadé qu'il ne pouvoit exister d'athée. Inconstant et versatile, il changea souvent d'opinion dans sa conduite publique, et s'attira par là la méfiance de tous les partis. Son imagination l'emportoit sur son jugement, et son penchant à la plaisanterie le mettoit quelquefois en contradiction avec lui-même. Il méprisa le monde auquel il cherchoit à plaire; il regardoit les titres et les honneurs comme des jouets d'enfans, et il les vit avec complaisance s'accumuler sur sa tête. » On a de lui plusieurs *pamphlets* politiques, des *Avis à sa fille*, des *Maximes d'état*, qui ont été réunis et imprimés après sa mort. La troisième édition est de 1717, in-8°. Depuis on a publié sous son nom le *Portrait* de Charles II, avec les Maximes d'état, 1750, in-8°; le *Portrait* de l'évêque Burnet à la suite de l'Histoire de son temps. Tous les ouvrages de Savile sont écrits avec beaucoup d'esprit et de goût.

* SAVIOLI (Jean), né à Roveredo en 1594, apprit les élémens des sciences à Trente, sous les jésuites, et s'adonna à la jurisprudence dans le collége de Padoue. De retour dans sa patrie, il cultiva la littérature avec succès, et mourut à Vérone en 1640. Il a donné, I. *Famulae divini amoris cum Epigrammatibus*, etc., Trente, 1638. II. *Epigrammatum sacrorum liber primus*, Trente, 1640.

*. I. SAVIUS (Aurèle-David), de Genève, jurisconsulte du 16e siècle, fut si estimé, que ses avis passoient pour autant d'oracles. Il a écrit : *De verborum et rerum significatione*. Il mourut le 3 décembre 1562 à Turin.

*. II. SAVIUS (Jean), Vénitien, vécut dans le 16e siècle. On a de lui *Apologie pour la défense du fidèle pasteur*. Il mourut à Padoue, âgé de 23 ans.

†I. SAUL (Saülus), fils de Cis, homme riche et puissant de Gabaa dans le tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophète Samuel, l'an 1095 avant Jésus-Christ. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pièces et délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où

il fit confirmer l'élection de Saül, qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis des juifs, irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avoit eus sur eux, vinrent, dit l'Ecriture, camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6,000 chevaux et une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux et les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, et y conserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag, leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, et qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. (*Voyez* Michol.) Ce mariage n'empêcha point le beau-père de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. David s'étant enfui pour échapper à ses poursuites, il l'envoya investir dans sa maison pendant la nuit. Michol, sa fille, femme de David, fit descendre son mari par une fenêtre; et le lendemain les archers ne trouvèrent dans le lit qu'une statue que Michol y avoit mise. Il le poursuivit à Naïoth, où il s'étoit retiré au milieu d'une troupe de prophètes. Saül, sur le chemin, fut saisi d'un esprit prophétique; et lorsqu'il fut arrivé, il continua de parler par l'inspiration divine. Ce miracle suspendit pour quelque temps la haine de Saül. Elle éclata bientôt après, lorsqu'il apprit par Doëg l'Iduméen, que le grand-prêtre Achimélech avoit bien reçu David à Nobé, et lui avoit donné des rafraîchissemens et une épée; car aussitôt il envoya chercher le grand-prêtre et tous les prêtres de la même famille; et après leur avoir fait d'injustes reproches, il les fit tous massacrer impitoyablement par Doëg, qui seul voulut servir de ministre à sa fureur; puis emporté par sa colère, il alla à Nobé, où il fit tout passer au fil de l'épée, sans excepter les enfans qui étoient à la mamelle. Ayant appris que son ennemi étoit dans la ville de Ceila, il se préparoit à l'y aller forcer; mais David se retira dans le désert. C'est dans une des cavernes de ce désert, que David se contenta de couper à Saül le bord de sa casaque, pour avoir en main de quoi le convaincre qu'il avoit été le maître de sa vie; et Saül, sensible à cette marque de générosité, ne put retenir ses larmes. Il reconnut l'injustice de son procédé, l'innocence de David, et cessa pendant un temps de le poursuivre. Sa haine n'étoit que suspendue. Elle reprit bientôt le dessus. Il apprit que David s'étoit retiré dans le désert de Ziph, et courut le chercher. David ayant appris son arrivée, entra de nuit, par un mouvement de l'esprit de Dieu, dans la tente de Saül; et ayant trouvé tout le monde endormi, prit la coupe et la lance du roi, et sortit du camp. Ayant passé de là sur une hauteur un peu éloignée, il appela les gens de Saül, pour leur reprocher la négligence avec laquelle ils gardoient le roi. Ce prince s'éveillant au bruit, reconnut la voix de David; et frappé de ce nouveau trait de grandeur d'âme de la part d'un homme qu'il persécutoit, il avoua encore ses torts, et promit de ne lui faire aucun mal à l'avenir. Les Philistins entrèrent sur les terres d'Israël avec une puissante armée.

Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle seroit l'issue du combat qu'il alloit leur livrer, et Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite. Peu de temps après son armée fut taillée en pièces, et croyant sa mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier s'y étant refusé, Saül saisit lui-même son épée, se laissa tomber sur la pointe, et mourut ainsi l'an 1055 avant J. C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent dans le temple de Dagon, et pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth. On a beaucoup écrit sur l'Apparition de Samuel, sans éclaircir la matière. *V.* SAMUEL.

II. SAUL (Saulus), *V.* PAUL, n° I.

* SAULAT (Jacob), sieur des Marez, a publié un Recueil fameux parmi les bibliomanes, et sur-tout parmi les alchimistes, intitulé *Mutus liber, in quo tamen tota philosophia hermetica figuris hieroglyphicis depingitur, ter optimò maximo Deo misericordi consecratus, solisque filiis artis dedicatus, auctore cujus nomen est* ALTUS, Rupellæ, 1677, in-fol. Des figures hieroglyphiques, pour la découverte de la pierre philosophale, composent ce singulier volume. Il n'y a rien d'écrit que le frontispice. Cet auteur a caché son nom sous celui d'*Altus*; aussi n'est-il point cité par aucun biographe. « L'auteur anonyme, dit M. Arcère, dans son Histoire de la ville de La Rochelle, tome 2, pag. 384, 1757, in-4°, pourroit être Jacob Saulat, sieur des Marez, lequel demanda un privilége pour ce manuscrit. Je crois cependant que le véritable auteur est Tollé, médecin de La Rochelle, grand chimiste. Le nom emprunté d'*Altus* le désigne assez. » Cela n'est qu'une conjecture.

* I. SAULI (B. Alexandre), dit l'*Apôtre* de la Corse, né à Milan d'une famille originaire de Genève, florissoit dans le 16e siècle. Il se fit remarquer par son érudition dans la congrégation des clercs réguliers de St. Paul. Ayant reçu la prêtrise, il devint président des études théologiques. Avant 33 ans il fut élu supérieur de son ordre, et géra cette place avec tant de zèle que St. Charles Borromée, le cardinal Sfondrati et Grégoire XIV le voulurent pour conseiller. Le pontife Pie V le nomma évêque d'Aléria en Corse, et ce fut par sa sagesse dans cette dignité qu'il mérita le surnom glorieux d'*Apôtre* de la Corse. Grégoire le transféra à l'église de Pavie, et il mourut au bout d'un an dans la terre de Calolzo.

* II. SAULI (Etienne), noble Génevois, frère du cardinal Bandinello, florissoit dans le seizième siècle. Il protégea les savans, et cultiva avec succès la littérature sérieuse et légère. Il fut intimement lié avec Grégoire Cortèse, et Paul Manuce. Ce dernier parle dans ses lettres d'un ouvrage de Sauli, intitulé *De homine christiano*, duquel il fait le plus grand éloge. Il fonda à Genève une célèbre académie, qui compta parmi ses membres des hommes distingués.

* III. SAULI (Philippe), noble Génevois et cousin du précédent; fut nommé à 21 ans évêque de Brugnate, et député plusieurs fois vers l'empereur Charles V; il excella dans le droit civil et canonique, et cultiva avec succès la langue grecque. En 1528 il renonça à son évêché et se retira à Genève, où il mourut en 1531.

Nous avons de lui une *traduction* des Commentaires d'Eutimius Zigabene sur les Psaumes, Venise, 1530; un *livre* à l'usage des prêtres, imprimé à Milan, et adressé au clergé de son diocèse.

IV. SAULI. *Voy.* Léon X.

SAULIER (Gui), médecin de Lyon, qui vivoit en 1538, écrivit un *Traité* latin sur la stérilité des femmes, et le *Guidon des barbiers*, que Jean Canaples, médecin, son compatriote, a traduit en français.

† SAULT (Jean-Paul du), bénédictin de Saint-Maur, né à Saint-Sever, Cap de Gascogne en 1650, d'une famille noble, mourut en 1724, à 74 ans, au monastère de Saint-André de Ville-Neuve-lès-Avignon, dont il étoit prieur. On a de lui, I. *Entretiens de J. C. dans le très-saint Sacrement de l'Autel*, in-12, 5 volum., Toulouse, 1701 et 1703; livre plein d'onction. On en a donné un abrégé plusieurs fois réimprimé. II. *Avis et réflexions sur l'état religieux, pour animer ceux qui l'ont embrassé*, 3 vol. in-12. III. *Le Religieux mourant* ou *de la préparation à la mort pour les personnes qui ont embrassé l'etat religieux*, 2 vol. in-8°. On en a donné un abrégé in-12. Tous ces ouvrages édifians sont écrits d'une manière diffuse et incorrecte; on ne peut louer que ses bonnes intentions.

SAULX de Tavanes. *Voyez* Tavanes.

* I. SAUMAISE (Bénigne de), seigneur de Tailly, Bouze et St.-Loup, et lieutenant particulier en la chancellerie de Semur en Auxois, mourut doyen des conseillers du parlement de Dijon en 1640. Dans les troubles de la ligue, élevés en 1589, il se distingua par son attachement au service des rois Henri III et Henri IV. Il faisoit bien des vers latins; mais le plus considérable de ses ouvrages est sa traduction en vers français de la géographie de Denys d'Alexandrie, publiée sous ce titre: *Denys Alexandrin de la situation du monde, nouvellement traduit de grec en français, et illustré de commentaires pour l'éclaircissement des lieux les plus remarquables, contenus en cette œuvre*, Paris, 1597, in-12, avec une épître dédicatoire à Henri IV. Cette traduction est le fruit de la jeunesse de l'auteur; il avoit à peine 20 ans quand il la commença.

† II. SAUMAISE (Claude de), né à Sémur en Auxois, l'an 1588, étoit fils du précédent. Le père de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque et latine. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son père, lieutenant-particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisoit du calvinisme l'empêcha d'en obtenir les provisions. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire après Scaliger. Le cardinal de Richelieu lui offrit une pension de 12,000 livres pour le fixer en France, mais Saumaise ayant su que c'étoit à condition qu'il travailleroit à l'histoire de ce ministre, répondit « qu'il n'étoit pas homme à sacrifier sa plume à la flatterie. » Pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller d'état, le fit chevalier de Saint-Michel; et depuis étant en Bourgogne, il fut

gratifié par ce prince d'une pension de 6000 livres. Saumaise se signala en 1649 par son *Apologie de Charles I*, roi d'Angleterre. Il soutenoit la plus belle cause; mais il l'affoiblit par le ton ridiculement ampoulé de son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglais, qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec les couronnes, et qui vous servez des sceptres comme de marottes... » L'année d'après il fit un voyage en Suède, où la reine Christine l'appeloit depuis longtemps. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, et mourut aux eaux de Spa le 3 septembre 1653. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siècle; mais il a beaucoup perdu de sa réputation. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre et présomptueux. Son érudition étoit immense, mais mal digérée. Il avoit l'esprit très-vif: tous ses ouvrages étoient des impromptu. Lorsqu'on lui conseilloit de travailler ses productions avec plus de soin, il répondoit « qu'il jetoit de l'encre sur le papier, aux heures que les autres jetoient des dés ou une carte sur une table, et qu'il ne faisoit cela que comme un jeu... » Quoique Saumaise écrivît avec beaucoup d'emportement et d'orgueil, il étoit doux et modeste avec ses amis. Ses affaires domestiques ne le dérangeoient point: il composoit tranquillement dans le tumulte de son ménage, au milieu de ses enfans et à côté de sa femme, qui étoit une mégère. Elle le maîtrisoit entièrement: aussi Christine disoit-elle de lui qu'elle admiroit moins son érudition que sa patience domestique. Ses principaux ouvrages sont: I. *Nili archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ Romani libri duo*, avec des remarques, Hanovre, 1608, in-8°; à Heidelberg, 1608 et 1612. II. *Flori rerum Romanarum, libri IV, cum notis Gruteri; nunc primùm accesserunt notæ et castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8°, et 1636, in-8°. III. *Historiæ Augustæ scriptores sex*, Paris, 1620, in-fol.; et depuis Leyde 1670 et 1671, in-8°. IV. *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistoria: item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veteribus libris emendatus*; Paris, 1629, in-fol., 2 vol.; et à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol. V. *De modo Usurarum*, Leyde, 1639, in-8°. VI. *Dissertatio de fœnore trepezetico, in tres libros divisa*, Leyde, 1640, in-8°. VII. *Simplicii Commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus*. VIII. *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, Elzevir, 1659, in-4°. IX. *De Hellenisticá*, Leyde, 1643, in-8°. X. Plusieurs autres *Ouvrages* dont on peut voir la liste dans la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.

III. SAUMAISE (Claude de), parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, et fut chargé d'écrire l'*Histoire* de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait. Le P. Saumaise mourut en 1680 à Paris avant de l'avoir achevé. On a de lui une *Traduction* française des Directions Pastorales de Dom Jean de Palafox, 1671, in-12; et quelques *Pièces de vers* latins et français.

IV. SAUMAISE. *V.* Somaise, et Brecy.

SAUMERY (N.), Français de

nation, se fit franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, partit de Londres au commencement de janvier 1719, et s'embarqua pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de trois ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie et la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais manquant de témoignage, il fut rejeté. Après cela il vint à Liège, où il abjura le calvinisme, et vécut de sa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser de cette ville, il revint en Hollande, se fit de nouveau calviniste, et mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui, I. *Mémoires et aventures secrètes et curieuses d'un voyage au Levant*, Liege, Everard Kints, 1731, 5 vol. in-12. II. *L'Anti-chrétien* ou *l'Esprit du calvinisme opposé à Jésus-Christ et à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12. III. Les *Délices du pays de Liège*, 1738-1754, 5 vol. in-folio. Saumery a rédigé cette informe compilation avec plusieurs autres faméliques écrivains. On n'en estime que les figures.

* I. SAUNDERS (Charles), écrivain dramatique sous le règne de Charles II, étoit encore élève à l'école de Westminster, quand il composa une pièce de théâtre intitulée *Tamerlan-le-Grand*. On ignore l'époque de sa mort.

* II. SAUNDERS (Richard), astrologue anglais, et quaker, mort en 1680, a publié, I. *Le jugement et la pratique de la médecine astrologique*, in-4°, 1677. II. Un volume in-folio de *Physiognomie*, de *Chiromancie*, de *Signes*, de *Rêves*, etc.

† SAUNDERSON (Nicolas), né 1682, d'une famille originaire de la province d'Yorck, n'avoit qu'un an lorsqu'il perdit, par la petite-vérole, totalement les yeux. Ce malheur ne l'empêcha point, au sortir de l'enfance, de faire très-bien ses humanités. Après qu'il eut employé quelques années à l'étude des langues, son père lui enseigna l'arithmétique; mais le disciple fut bientôt plus habile que son maître, et pénétra en peu de temps toutes les profondeurs des mathématiques. Le jeune géomètre s'étant rendu à Cambridge, y expliqua les œuvres de Newton, ses Principes mathématiques de philosophie naturelle, son Arithmétique universelle, et même ses ouvrages sur la lumière et les couleurs. Ce fait pourroit paroître incroyable, si l'on ne considéroit que l'optique et toute la théorie de la vision s'expliquent entièrement par le moyen des signes, et qu'elles sont soumises aux règles de la géométrie. Saunderson obtint, en 1711, la chaire de mathématiques dans l'université de Cambridge. La société royale de Londres se l'associa, et le perdit en 1739. Il laissa un fils et une fille. Il aimoit passionnément le vin et les femmes. Ses dernières années furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant et vindicatif, il déchiroit cruellement ses ennemis et même ses amis. Il étoit tout au moins incrédule. Le ministre Holmes, qui l'assista dans ses derniers momens, épuisa, pour le convaincre de l'existence de Dieu, toutes les preuves tirées des merveilles de la nature; mais ces preuves étoient insuffisantes pour un aveugle né, qui ne pouvoit les connoître. Holmes en appela alors au témoignage de Clarke et de Newton; qui avoient

admis une Intelligence suprême. Saunderson, déterminé par l'autorité de ces deux grands hommes, s'écria en mourant. « Reçois-moi dans ton sein, ô Dieu de Clarke et de Newton ! » On a de lui des *Elémens d'algèbre*, en anglais, imprimés à Londres après sa mort, en 1740, aux dépens de l'université de Cambridge, en 2 vol. in-4°; ils ont été traduits en français par de Joncourt, en 1756, en 2 vol. in-4°. C'est à Saunderson qu'appartient la division du cube en six pyramides égales, qui ont leurs sommets au centre, et pour base chacune de ses faces. Il avoit aussi inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*, c'est-à-dire, une manière de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'étoit une table élevée sur un petit châssis, afin qu'il pût toucher également le dessus et le dessous. Sur cette table étoient tracées un grand nombre de lignes parallèles, qui étoient croisées par d'autres; en sorte qu'elles faisoient ensemble des angles droits. Les bords de cette table étoient divisés par des entailles distantes d'un demi-pouce l'une de l'autre, et chacune comprenoit cinq de ces parallèles. Par ce moyen, chaque pouce carré étoit partagé en cent petits carrés. A chaque angle de ces carrés ou intersection des parallèles, il y avoit un trou qui perçoit la table de part en part. Dans chaque trou on mettoit deux sortes d'épingles, des petites et des grosses, pour pouvoir les distinguer au tact. C'étoit par l'arrangement des épingles que Saunderson faisoit toutes les opérations de l'arithmétique. On peut en voir la description à la tête du premier volume de ses Elémens d'algèbre, dont les géomètres font cas. Saunderson avoit le tact si parfait, qu'il discernoit et montroit, avec une exactitude surprenante, la plus légère rudesse dans les surfaces, et dans les ouvrages les plus travaillés le moindre défaut de poli. Ce fut lui qui, dans le médailler de l'université de Cambridge, distingua les médailles romaines véritablement anciennes. Il avoit un sentiment encore plus sûr : il apercevoit et annonçoit la plus légère variation dans l'atmosphère. Un jour, quelques savans faisoient dans les jardins de l'université des observations sur le soleil; Saunderson distingua jusqu'aux plus petits nuages qui se plaçoient sous le soleil, et interrompoient les observateurs. Toutes les fois qu'il passoit, à une distance même assez éloignée, quelque corps devant son visage, il le disoit, et assignoit le volume de l'objet qui venoit de passer. Lorsqu'il se promenoit, il connoissoit, quand l'air étoit calme, qu'il passoit auprès d'un arbre, ou auprès d'un mur, d'une maison, etc., etc. Saunderson avoit encore tant de justesse dans l'ouïe, qu'il distinguoit exactement jusqu'à un cinquième de note ou de ton. Il s'étoit exercé dans son enfance à jouer de la flûte, et avoit fait des progrès si rapides, qu'il eût été, s'il eût voulu, aussi habile joueur de flûte qu'il étoit profond mathématicien. Enfin tous ceux qui l'ont connu savent qu'introduit dans une chambre, il jugeoit de son étendue sans erreur et à une ligne près, en se plaçant au milieu; et cela parce qu'il ne se méprenoit jamais à la distance qui le séparoit du mur.

* SAUNIER (George), capitaine de vaisseau de première classe, né à Toulon le 10 octobre 1769, entra jeune encore dans la

marine marchande. Il étoit enseigne sur La frégate la Junon lorsque Toulon tomba au pouvoir des Anglais. Après la reprise de cette ville, il s'embarqua avec huit hommes sur un canot, et rencontra à deux lieues en mer un brick espagnol armé de six canons et monté de 18 hommes: il l'aborde pendant la nuit, s'élance seul le sabre à la main, s'en empare, et l'amène à Toulon; ce brick étoit chargé pour 500,000 f. de munitions de guerre. Pour prix de cette action il fut nommé lieutenant de vaisseau, et eut le commandement du brick la Liberté, de 24 canons. Il mérita par de nouveaux succès les grades de capitaine de frégate, puis de capitaine de vaisseau, et reçut en l'an 6 (1797) le commandement du Guillaume-Tell, sur lequel il combattit à Aboukir. Après ce malheureux combat il se rendit à Malte, où il commanda l'artillerie pendant les vingt mois que dura le siége. Le 29 mars 1799 il sortit du port, et fut attaqué par une frégate et deux gros bâtimens anglais. Après un combat qui dura toute la nuit, il tentoit pour la troisième fois l'abordage, lorsqu'il fut atteint d'une balle à l'œil et forcé de se rendre; le Guillaume-Tell n'amena qu'après avoir perdu ses mâts. Rendu à sa patrie, il devint capitaine de vaisseau de première classe, et fut chargé de porter des renforts en Egypte. L'Africaine qu'il montoit fut séparée par un coup de vent du reste de la division à ses ordres, et poursuivie par une frégate anglaise sur la côte d'Espagne; comme elle marchoit mal, étant chargée de munitions et de troupes de débarquement, elle fut bientôt atteinte et attaquée. Saunier se défendit pendant 15 heures; presque tous ses marins, tués ou blessés, avoient été remplacés par des soldats et canonniers de l'armée de terre; tous les mâts étoient hachés, toutes les batteries étoient démontées, et Saunier continuoit à se défendre, lorsqu'un boulet lui donna la mort, et força la frégate à se rendre; il étoit âgé de 30 ans. Le capitaine anglais, admirant cette belle défense, prit le sabre de Saunier, et promit de le porter toute la vie. Les consuls accordèrent à sa veuve une pension de 600 fr., et à ses deux fils une place au Prytanée.

SAVOIE. *Voyez* SAVOYE.

* SAVONA (Philippe), docteur en philosophie et en médecine, né à Palerme, et mort dans la même ville en 1636, exerça sa profession avec succès à Naples et en Sicile. Il avoit entrepris un ouvrage en cinq parties, dont il ne put terminer que la première, connue sous ce titre: *Decisionum medicinalium morborum, symptomatum*, etc., *pars I*, Panormi, 1624, in-folio.

† I. SAVONAROLA (Jérôme), né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de saint Dominique, et se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès: il prêchoit, il confessoit, il écrivoit; et dans une ville libre, nécessairement pleine de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui étoit pour la France, contre les Médicis. Voulant jouer à la fois le rôle de Jérémie et de Démosthène, de prophète sacré et d'orateur républicain, il expliqua publiquement l'Apocalypse, et y trouva la destruction de la faction opposée à la sienne. Il prédit que l'Eglise

seroit renouvelée, et, en attendant cette réformation, déclama beaucoup contre le clergé et contre la cour de Rome, demanda un concile pour réformer l'un et l'autre et pour déposer le souverain pontife, et s'adressa à l'empereur Maximilien et à Ferdinand et Isabelle pour obtenir cette convocation. Alexandre VI ayant eu des copies de ses lettres à ces princes, l'excommunia, et lui interdit la prédication. Il se moqua de l'anathème; et, après avoir cessé de prêcher pendant quelque temps, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape et les Médicis se servirent, contre Savonarola, des mêmes armes qu'il employoit : ils suscitèrent un franciscain contre le jacobin. Celui-ci ayant affiché des thèses qui firent beaucoup de bruit, le cordelier s'offrit de prouver qu'elles étoient hérétiques. Il fut secondé par ses confrères, et Savonarola par les siens. Les deux ordres se déchaînèrent l'un contre l'autre. Enfin un dominicain s'offrit à passer à travers un bûcher pour prouver la sainteté de l'enthousiaste qu'ils défendoient. Un cordelier proposa la même épreuve, pour prouver que Savonarola étoit un scélérat. Le peuple, avide d'un tel spectacle, en pressa l'exécution; le magistrat fut contraint de s'y prêter. Le samedi 7 avril 1498 les champions comparurent au milieu d'une foule innombrable; mais quand ils virent tous deux, de sang froid, le bûcher en flamme, ils tremblèrent l'un et l'autre, et leur peur commune leur suggéra une commune évasion. Le dominicain ne voulut entrer dans le bûcher que l'hostie à la main. Les magistrats le lui refusèrent; et par ce refus il fut dispensé de donner la ridicule tragédie qu'il avoit préparée. Le peuple alors, soulevé par le parti des cordeliers, se jeta dans son monastère; on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, et se firent ainsi un passage. Les magistrats se virent donc obligés de poursuivre Savonarola comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, et son interrogatoire rendu public prouva qu'il étoit à la fois fourbe et fanatique. Il est certain qu'il s'étoit vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, et qu'il l'avoit persuadé à ses confrères. Un des deux dominicains qui furent associés à son martyre dit avoir vu un jour deux fois de suite le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, dont les plumes étoient dorées et argentées, se reposer sur l'épaule de Savonarola et lui becqueter l'oreille. Il prétendoit aussi avoir soutenu de grands combats contre les démons. Le fameux Pic de La Mirandole assure que les diables qui infestoient le couvent des dominicains, trembloient à la vue de frère Jérôme, et que de dépit ils prononçoient toujours son nom avec quelque suppression de lettres; il les chassa de toutes les cellules du monastère, et ils cessèrent de tourmenter les autres moines. Il se trouva quelquefois arrêté, lorsqu'il faisoit la ronde dans le couvent, l'aspersoir à la main, pour mettre ses frères à couvert des insultes des démons: ils lui opposoient des nuages épais, pour l'empêcher de passer outre. Le pape Alexandre VI envoya le général des dominicains et l'évêque Romolino, qui le dégradèrent des ordres sacrés, et le livrèrent aux juges séculiers, avec deux compagnons de son fanatisme. Ils furent condamnés à être pendus et brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498.

A peine Savonarola eût il expiré, qu'on publia, sous son nom, sa *Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances, mais rien qui méritât le dernier supplice. Ce prétendu prophète mourut avec constance, sans rien dire qui pût faire juger s'il étoit innocent ou coupable. Ses partisans ne manquèrent pas de lui attribuer des miracles. Ils conservèrent religieusement, de ses restes, tout ce qu'ils purent arracher aux flammes. Jean-François Pic de La Mirandole, auteur d'une Vie de Savonarola (publiée par le père Quetif, avec des notes et quelques écrits du jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12), en fait un saint à prodiges : il assure que le cœur de ce saint personnage fut trouvé dans la rivière, qu'il en possède une partie, et qu'elle lui est d'autant plus chère, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades et chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécutèrent ce dominicain moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarola a trouvé bien d'autres apologistes. Le savant Tiraboschi a dit de lui : « Un homme qui déclame avec fureur contre un pontife, à la vérité très-vicieux, mais que toute l'Eglise reconnoissoit pour son chef; un homme qui veut soulever cette Eglise, et renverser du trône celui à qui elle a cru devoir se soumettre; un homme qui change la chaire sacrée en tribune du barreau, y traite les affaires d'état et veut s'y rendre arbitre du gouvernement, un tel homme, dis-je, et un tel religieux, ne me paroît pas un saint. » Néanmoins son supplice fut injuste et atroce. Savonarola laissa des *Sermons* en italien; un traité intitulé *Triumphus crucis;* un autre qui a pour titre : *Eruditorium confessorum ;* et d'autres *ouvrages* publiés par Balesdeus, Leyde, 6 vol. in-12, depuis 1633 jusqu'en 1640. Dans la Bibliothèque magliabecchienne, à Florence, dont Fossi a publié le catalogue en 3 vol. in-folio, on distingue une collection extrêmement curieuse d'*écrits* de Savonarola, tant en italien qu'en latin, au nombre de 94.

* II. SAVONAROLA (Jean-Michel), né à Padoue, d'une famille fort distinguée, fut d'abord chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; mais se sentant un goût très-vif pour les sciences et les belles-lettres, il se fit recevoir docteur en médecine. Sur la fin de ses jours il se fixa à Ferrare, où il mourut vers 1461. Savonarola passa la plus grande partie de sa vie à voyager. Cependant il a écrit plusieurs ouvrages, dont voici les principaux. I. *De balneis omnibus Italiæ, sicque totius orbis proprietatibusque eorum*, Venetiis, 1592, in-4°. II. *Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes*, Papiæ, 1486, in-folio; Venise, 1498, in-8°, avec ce titre : *Practica major.* III. *Speculum physiognomiæ.* IV. *De magnificis ornamentis Paduæ.* V. *In medicinam praticam introductio ; argentinæ* 1533, in-4°.

* III. SAVONAROLA (François), né à Padoue, d'une famille noble, et mort en 1539, cultiva avec succès la poésie latine. Il a laissé un livre d'*épigrammes* latines, dont Scaldeon fait un grand éloge dans son ouvrage *De antiquitate urbis Patavii.*

SAVORGNANO (Marius), comte de Belgrado, dans l'état de Venise, remplit divers emplois importans dans sa patrie, et mourut vers l'an 1520. Il a *traduit*

Polybe en italien, et *publié* dans la même langue l'Art militaire terrestre et maritime, divisé en quatre parties.

SAVOT (Louis), né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de Louis XIV vers l'an 1640, âgé d'environ 61 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Un *Discours sur les médailles antiques*, Paris, 1627, un volume in-4°; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans. II. L'*Architecture française des bâtimens particuliers :* les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, 1673 et 1685, in-4°; cependant la première édition peut être recherchée par les curieux, parce que l'auteur y marquant le prix de chaque chose, il est agréable de pouvoir le comparer au prix actuel. III. Le *Livre* de Galien, de l'Art de guérir par la saignée, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup d'érudition et de sagacité.

I. SAVOYE (Jacques *et* Henri de). *Voyez* NEMOURS n°s II *et* IV.

* II. SAVOYE (Charles-Emmanuel, duc de), prince aussi savant que brave, vécut dans le seizième siècle. André Roscoti, dans son livre des Ecrivains piémontais, fait le catalogue des ouvrages de ce prince. On remarque entre autres, le *Parallèle des princes*, un *Discours sur les armoiries ou le blason.*

III. SAVOYE (Thomas-François de), prince de Carignan, fils du précédent, né en 1596, donna, dès l'âge de seize ans, des preuves de son courage, et montra beaucoup d'empressement à s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avoit pour sa maîtresse l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il surprit Trèves en 1634 sur l'archevêque de cette ville, qu'il fit prisonnier, et qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 15 mai de la même année, la bataille d'Avein contre les Français. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette malheureuse journée, fit lever le siége de Breda aux Hollandais en 1636, et entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, et déclara la guerre à la duchesse de Savoye, sa belle-sœur. Il emporta Chivas et plusieurs autres villes, et fit ensuite son accommodement avec la France le 2 décembre 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoye en 1642, et un autre avec Louis XIII. Il fut ensuite déclaré généralissime des armées de Savoye et de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin le 22 janvier 1656, avec la réputation d'un prince inconstant, actif et impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens que son inconstance. Il eut deux fils de Marie de Bourbon-Soissons, morte en 1692, et sœur du dernier comte de Soissons. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugène-Maurice, lieutenant général en France, mort en 1673, fut père du fameux prince Eugène, qu'il

ent d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, morte en 1708.

IV. SAVOYE (autres princes et princesses du nom de). *Voyez* Eugène, n° X; Créqui, n° I; Tende, n° I; Louise, n° I; *et* Marie, n° XIX.

I. SAURIN (Elie), ministre de l'église wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, l'éleva comme un fils qui pouvoit illustrer son nom. Le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il étoit sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portoit le saint viatique. Saurin se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église wallone de Delft. Il y eut avec le ministre Jurieu des démêlés dont il se tira avec honneur. Il mourut à Utrecht, le 8 avril 1703, sans avoir été marié. On a de lui, I. *Examen de la théologie de Jurieu*, en 2 vol in-8°, dans lesquels il a éclairci diverses questions importantes de théologie. II. Des *Réflexions sur les droits de la conscience*, Utrecht, 1697, in-8° : ce livre est en partie contre Jurieu, et contre le commentaire philosophique de Bayle. III. Un *Traité de l'amour de Dieu*, 1701, 2 vol. in-8°, dans lequel il soutient l'amour désintéressé. IV. Un *Traité de l'amour du prochain*, etc. Saurin fit honneur à sa secte par son érudition et son zèle. Ses écrits prouvent des connoissances.

† II. SAURIN (Jacques), né en 1667 à Nîmes, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit pendant quelque temps pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servoit en Piémont; mais le duc de Savoye ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Genève et reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla, en 1700, en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703. Deux ans après, il retourna à La Haye; il s'y établit, et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. Voici le témoignage que lui rendent des journalistes qui l'avoient souvent entendu. « A un extérieur tel qu'il le falloit pour prévenir son auditoire en sa faveur, Saurin joignoit une voix forte et sonore. Tel de ses auditeurs étoit venu dans le dessein de critiquer, qui en perdoit l'idée à proportion de l'attention qu'il employoit à trouver quelque endroit susceptible de critique. Les *Sermons* imprimés, sur-tout ceux qui ont été publiés du vivant de l'auteur, font foi de la justesse des pensées, de la force du raisonnement, de la noblesse du style et des expressions qui forment proprement le caractère distinctif de Saurin, et que les talens extérieurs étoient les moindres de ses talens. » (Bibliothèque française, tome 22, page 11.) La première fois que le célèbre Abbadie l'entendit, il s'écria : « Est-ce un ange ou un homme qui parle? » Son élocution n'étoit pas exactement pure, elle sentoit le réfugié; mais comme il prêchoit dans un pays étranger, on y faisoit peu d'attention, et son auditoire étoit toujours fort nombreux. Cet illustre réformé mourut le 30 décembre 1730. Son penchant à la

tolérance, son amour pour la société, la douceur de son caractère et de ses mœurs, soulevèrent contre lui les hommes emportés de son parti. Ils s'efforcerent d'obscurcir son mérite et d'empoisonner sa vie par la persécution. Ses ennemis firent beaucoup valoir ses intrigues galantes, et quelques autres aventures où sa vertu s'étoit démentie; mais ces erreurs furent effacées par de grands talens. Les ouvrages de ce célèbre ministre sont, I. Des *Sermons*, en 12 vol. in-8° et in-12, dont quelques-uns sont écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence, et dont quelques autres sont négligés et foibles. On n'y trouve point ces imprécations que plusieurs calvinistes font quelquefois paroître dans leurs sermons contre l'Eglise romaine; et c'étoit une des raisons de la vexation des fanatiques. Il avoit publié les 5 premiers volumes pendant sa vie, depuis 1708 jusqu'en 1725; les derniers ont été donnés après sa mort. II. Des *Discours* historiques, critiques, etc., sur les événemens les plus remarquables de l'ancien et du nouveau Testament, dont il publia les deux premiers volumes in-folio. Beausobre et Roques ont continué cet ouvrage, et l'ont augmenté de 4 vol., Amsterdam et La Haye, 1720 et années suiv. Une *Dissertation* du 2e vol., qui traite du Mensonge officieux, fut vivement attaquée par La Chapelle, et suscita de fâcheuses affaires à Saurin. III. Un livre intitulé l'*Etat du christianisme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de plusieurs points importans de controverse, et combat le miracle opéré sur la dame La Fosse à Paris. IV. *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne, en forme de catéchisme*, 1722, in-8°. Saurin publia, deux ans après, un abrégé de cet abrégé; l'un et l'autre sont faits avec méthode, mais ne peuvent servir qu'aux protestans. L'abbé Pichon a publié *Principes de la religion et de la morale*, extraits des ouvrages de Jacques Saurin, ministre du Saint Evangile, Paris, 1768, 2 vol. in-12.

† III. SAURIN (Joseph), géomètre, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Courteson dans la principauté d'Orange en 1659. Son père, ministre à Grenoble, fut son premier précepteur. Il fit dans ses études des progrès rapides, et fut reçu ministre fort jeune à Eure en Dauphiné. Saurin s'étant emporté dans un de ses sermons, fut obligé de quitter la France en 1683. Il se retira à Genève, et de là dans l'état de Berne, qui lui donna une cure considérable dans le bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poste, lorsque quelques théologiens formèrent un orage contre lui. Saurin, dégoûté de la controverse, et sur-tout de la Suisse où ses talens étoient enfouis, passa en Hollande. Il se rendit de là en France, et se mit entre les mains de Bossuet, qui lui fit faire abjuration en 1690. Ses ennemis doutèrent toujours de la sincérité de cette conversion. L'histoire qu'il en a donnée est une espèce de roman. On crut assez généralement que l'envie de cultiver les sciences à Paris avoit eu plus de part à son changement que la conviction. Cependant Saurin avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que les réformateurs du seizième siècle avoient été trop loin. « Désabusé (dit-il) du système dur de Calvin, je ne regardois plus ce réformateur, dont je m'étois fait une idole, que comme

un de ces esprits excessifs qui outreut tout, et qui vont toujours au-delà du vrai. Tels me parurent en général les premiers auteurs de la réforme, et cette juste idée de leur caractère d'esprit me fit bientôt revenir d'une infinité de préjugés. Je vis sur la plupart des articles qui font le plus de peine à nos frères séparés (comme l'invocation des Saints, le culte des images, la distinction des viandes, etc.), qu'on avoit fort exagéré les abus inévitables du peuple; que ces abus exagérés avoient été mis sur le compte de l'Eglise romaine, et donnés par les réformateurs pour sa doctrine; et que sa doctrine, même sur ces points séparés des abus, avoit été mal prise, et tournée d'une manière odieuse. Une des choses dont je fus le plus frappé, quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir, ce fut de la fausse idée, quoique en apparence pleine de respect pour la parole de Dieu; de la fausse idée, dis-je, qu'on a dans la réforme sur la suffisance et la clarté de l'Ecriture-Sainte; et de l'abus manifeste des passages dont on se sert pour appuyer cette idée : car cet abus est un point qui peut être démontré. Deux ou trois articles faisoient encore une profonde impression dans mon esprit contre l'Eglise romaine, la transsubstantiation, l'adoration du Saint-Sacrement et l'infaillibilité absolue de l'Eglise. De ces trois articles, l'adoration du Saint-Sacrement m'obligeoit à regarder l'Eglise romaine comme idolâtre, et m'éloignoit infiniment de sa communion. » Saurin trouva le livre de Poiret, intitulé *Cogitationes rationales*, qui justifie l'Eglise romaine du crime d'idolâtrie, en distinguant, dans l'adoration du Saint-Sacrement, l'erreur de lieu de l'erreur d'objet. Le catholique adore dans l'Eucharistie Jésus-Christ, objet vraiment adorable; nulle erreur à cet égard. Jésus-Christ n'est-il point réellement dans l'eucharistie? Le catholique qui l'y adore, l'adore où il n'est pas : simple erreur de lieu, nul crime d'idolâtrie. « Je fus étonné (continue Saurin) que cette pensée qui se présente si naturellement à l'esprit ne se fût pas encore offerte à moi; elle me troubla; et peu de temps après, l'Exposition de feu M. l'évêque de Meaux, ouvrage qui ne sera jamais assez dignement loué, et son Traité des variations, achevèrent de renverser toutes mes idées, et de me rendre la réforme odieuse. » Saurin ne se trompa point dans l'idée qu'il s'étoit faite, qu'il trouveroit des protections et des secours en France. Il fut bien accueilli par Louis XIV, eut des pensions de la cour, et fut reçu à l'académie des sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisoit alors son occupation et son plaisir. Il orna le Journal des Savans, auquel il travailloit, de plusieurs excellens *extraits*, et les Mémoires de l'académie des sciences, de beaucoup de *morceaux* intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connoisse de lui. On lui attribue mal à propos le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des couplets. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin alloit prendre tous les jours son unique divertissement, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venoient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut justifié par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que son accusateur étoit banni du royaume. Saurin, échappé à cette tempête, ne

s'occupa plus que de ses études. Il mourut à Paris le 29 décembre 1737. Il s'étoit marié en Suisse avec une demoiselle de la maison de Crousas, dont il eut un fils. (*Voyez* l'article suivant.) Le caractère de Saurin étoit vif, fier et impétueux, sa philosophie rigide; il pensoit assez mal des hommes, et le leur disoit souvent en face avec beaucoup d'énergie. Cette dure franchise lui fit beaucoup d'ennemis. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avoit été pendant sa vie. On fit imprimer dans le Mercure suisse une prétendue Lettre écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouoit coupable de plusieurs crimes qui auroient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes publièrent en 1757 deux ou trois brochures pour prouver que cette Lettre avoit existé. Voltaire fit des recherches pour savoir si cette pièce n'étoit point supposée. Il consulta non-seulement le seigneur de l'endroit où Saurin avoit été pasteur, mais encore les doyens des pasteurs de ce canton. Tous se récrièrent sur une imputation aussi atroce. Mais il faut avouer que ce poète philosophe, en voulant, par haine pour Rousseau, défendre Saurin dans son Histoire générale, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractère. Il insinue que ce géomètre sacrifia sa religion à son intérêt, et qu'il se joua de Bossuet, « qui crut avoir converti un ministre, et qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe. » Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

† IV. SAURIN (Bernard-Joseph), avocat au parlement, de l'académie française, mort à Paris le 17 novembre 1781, étoit fils du précédent. Il ne cultiva pas la jurisprudence, quoiqu'il eût pris des grades, et s'attacha entièrement à la littérature et au théâtre. Sa tragédie de *Spartacus*, jouée en 1760, offre le caractère neuf d'un héros généreux, armé pour venger l'univers opprimé par les Romains; mais tous les personnages sont sacrifiés au rôle principal; et, quoiqu'on y rencontre de temps en temps des vers frappés, comme disoit Voltaire, à l'enclume de Corneille, la plupart sentent réellement un peu trop l'enclume, et sont durs et prosaïques. *Blanche et Guiscard* (*Voyez* l'article THOMPSON.), représentée en 1764, est plus touchante que *Spartacus*; mais la versification a les mêmes défauts. On y trouve ce beau vers qu'on cite souvent :

Que la nuit paroît longue à la douleur qui veille!

Aménophis, autre tragédie, jouée en 1750, ne réussit pas; elle offre cependant de belles tirades, telle que celle-ci :

Rarement on est grand au faîte des grandeurs;
A la cour de son père, entouré de flatteurs,
Et trop sûr de monter au rang de ses ancêtres,
L'orgueil et la mollesse auroient été ses maîtres;
Mais le sort, pour tout bien, lui laissant le danger
D'un trône à conquérir et d'un père à venger,
A toutes les vertus on exerça son ame,
De l'amour de la gloire on y porta la flamme,
On endurcit son corps aux plus rudes travaux:
Du prince on fit un homme, et de l'homme un héros.

Le drame de *Beverley*, joué en 1768, est une de ces tragédies bourgeoises, où l'on défigure à la fois Melpomène et Thalie. Elle eut cependant un grand succès, soit par la peinture des maux auxquels le jeu entraîne, soit par l'art singulier d'un des principaux acteurs. On a aussi de lui des comédies, I. *L'Anglomane*, en vers

libres, d'abord en 3 actes, resserrée depuis (1773) en un acte, et jouée avec succès. II. *Le mariage de Julie*, en un acte et en prose, non représentée; elle offre quelques jolis détails. On trouve à la suite de cette pièce diverses *Poésies* qui pèchent trop souvent par le ton prosaïque. III. La petite comédie des *Mœurs du Temps* en prose, jouée en 1761, est un tableau agréablement peint des ridicules de la société d'alors: on y voit que l'auteur connoissoit le grand monde, et qu'il copioit assez bien le ton des personnages qu'il vouloit représenter. Il vivoit dans ce grand monde, et savoit s'y faire estimer. « Ses vers, dit le duc de Nivernois, étoient sans faste; son commerce étoit sans épines. Une certaine pétulance dans la dispute donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y rien mêler de fâcheux; c'étoit de la véracité et non pas de l'orgueil. On dit que dans la jeunesse de Saurin cette effervescence alloit presque jusqu'à une espèce d'emportement; mais la raison l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, et sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. Saurin, jouissant toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, composoit avec succès à la fin de sa vie; comme on voit un chêne antique et courbé par les orages pousser encore des rejetons vigoureux et verdoyans. Son esprit et son caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie; et sachant allier à l'énergie la circonspection et la mesure, ce qui est si rare et si digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la sagesse et de la philosophie. » Il eut des amis illustres: Montesquieu, Voltaire, Helvétius, qui lui faisoit mille écus de pension, et qui, lorsque Saurin se maria, lui fit présent du capital de cette pension. Quoiqu'il eût épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, il répondoit souvent: « Je n'ai été heureux que depuis mon mariage. » La tendresse consolante d'une épouse aimable et sensible avoit su, pour nous servir de sa propre expression, « Le rattacher à la vie. » Le *Théâtre* de Saurin a été imprimé en 1783, en 2 vol. in-8°. On a encore de ce poète, dans divers recueils, un assez grand nombre de *Couplets bachiques* et autres *Poésies*, remarquables par une gaieté piquante et originale, et un conte indien, intitulé *Mirza* et *Fatmé*, La Haye (Paris), 1764, in-12.

SAUSSAY (André du), docteur en droit et en théologie, curé de Saint-Leu à Paris sa patrie, official et grand-vicaire dans la même ville, et enfin évêque de Toul, né vers 1595, s'acquit l'estime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, et qui l'honora de la mitre en 1649. Saussay gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de sagesse, et mourut à Toul le 9 septembre 1675. Il est auteur de divers ouvrages, et du *Martyrologium Gallicanum*, 1638, 2 vol. in-fol., dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais très-peu de critique et encore moins d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII. « Au jugement du père Papebroch (dit Baillet) ce martyrologe est l'ouvrage d'un jeune homme qui n'étoit pas assez préparé sur sa matière; qui avoit trop de facilité et de précipitation; qui manquoit d'exactitude et de discernement; qui donnoit

trop à son génie et à son imagination ; et qui ne faisoit pas scrupule d'altérer la vérité des faits ; qui outroit la licence que permet la rhétorique, et qui faisoit des amplifications plus qu'écolières. Il adopte presque toutes les fables des légendes, et se contente de les revêtir d'un beau latin, si toutefois on peut donner ce nom à un style plein d'affectation, dont toutes les richesses consistent en synonymes, en antithèses, en métaphores et en hyperboles. Il ne cite nulle part aucun auteur, et ne garantit rien de ce qu'il avance. Il fait souvent des bévues puériles ; et quoiqu'il ait établi une classe à part pour les personnes que l'Eglise n'a point encore mises au catalogue des saints, il ne laisse pas d'en confondre plusieurs de cette espèce, qu'il range sans scrupule dans la première classe parmi ceux qui sont publiquement reconnus et qui ont un culte réglé. Ainsi on n'est plus surpris que le public l'ait dispensé de 4 tomes de *Commentaires apodictiques* sur les saints de France, et c'est ménager assez mal la dignité de l'Eglise Gallicane, que d'honorer de son nom un tel martyrologe. » On lui donnoit communément le nom de *Plaustrum mendaciorum*.

* SAUSSAYE (Charles de la) né en 1565, d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans sa patrie jusqu'en 1614, qu'il accepta la cure de St.-Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'église de Paris ; ce qui ne l'empêcha pas de conserver sa cure. Il mourut le 21 septembre 1621. On a de lui *Annales Ecclesiæ Aurelianensis*, Paris, 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches savantes. On y trouve un Traité *de Veritate translationis corporis sancti Benedicti ex Italiâ ad monasterium Floriacense diœcesis Aurelianensis*. Ce Traité, qui a souffert quelques difficultés de la part des savans italiens, n'est pas toujours d'une critique exacte.

* SAUSSOIR (N. du) *ou* Dusaussoy, curé de Haucourt en Normandie, mort dans cette paroisse au mois d'octobre 1727, âgé d'environ 40 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *La Vérité rendue sensible à tout le monde*, ou *Entretiens familiers d'un curé avec un marchand sur les contestations dont l'Eglise est agitée, et en particulier sur la Constitution* Unigenitus, 1719, in-12, 5e édition, 1724, avec une seconde partie qui commence à l'article VI ; nouv. édit. augmentée par Grillot, chanoine de Chablis, 1743, 2 vol. in-12.

I. SAUSSURE (Nicolas de), né à Genève en 1709, membre du conseil des deux-cents, se fit connoître par ses écrits sur l'agriculture. Il est mort vers 1790. On lui doit, I. *Manière de provigner la vigne sans engrais*, 1773, in-8°. II. *Essai sur les causes de la disette du blé en Europe, et sur les moyens de la prévenir*, 1776, in-12. III. *Autre sur la taille de la vigne et sur la rosée*, 1780, in-8°. IV. *Le Feu, principe de la fécondité des plantes et de la fertilité des terres*, 1783, in-8°. V. Il remporta un prix à la société économique d'Auch, par un *Mémoire sur la manière de cultiver les terres;* et on en trouve d'autres de lui dans le recueil de la société de Berne.

† II. SAUSSURE (Horace-Benedict de), fils du précédent, né à Genève le 17 février 1740, se lia dès sa jeunesse avec les savans

qui illustroient sa patrie, tels que Pictet, Jalabert, Bonnet et Haller. Il prit avec eux le goût du travail, et un amour extrême pour l'étude de la nature. Saussure obtint, à 21 ans, la chaire de professeur de philosophie à Genève, et la remplit avec réputation durant 25 années. Il n'abandonna ses leçons que pour voyager. Il vint à Paris en 1768, et revint deux autres fois en France, d'abord pour y considérer les volcans éteints du Vivarais, du Forez et de l'Auvergne; ensuite, pour voir à Lyon la machine aérostatique de Montgolfier, et suivre tous les détails de cette célèbre expérience. Saussure visita la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. En 1772 il partit pour l'Italie, et y observa les productions de la nature avec l'œil du génie. Il s'arrêta en particulier dans l'île d'Elbe, célèbre par ses mines de fer; à Naples, où Hamilton monta avec lui sur le Vésuve; à Catane, où la vue majestueuse de l'Etna lui inspira le désir d'atteindre sa plus haute cime. Cette cime fut mesurée par de Saussure le 5 juin 1773, et fixée par lui, au moyen du baromètre, à 1713 toises. Des neiges éternelles qui résistent aux feux du climat et à ceux du volcan, commencent à 1500 d'élévation; les pétrifications des productions de la mer s'y découvrent actuellement à 300 toises au-dessus de son niveau. Dans ses savantes courses, Saussure prit tantôt la minéralogie pour l'objet de ses recherches, et tantôt la botanique. Il découvrit plusieurs genres de lichens inconnus, et près des eaux thermales d'Aix, deux espèces de trémelles qui n'avoient point encore été décrites, et qui dans leurs mouvemens d'oscillation parcourent, comme l'aiguille d'une montre, un dixième de ligne par minute. Le génie inventif de Saussure ne se borna pas à ces découvertes. On lui doit une foule d'instrumens utiles aux sciences et aux arts. On peut citer, 1° le *cyanomètre* et le *diaphanomètre*, qui ont pour objet de graduer la transparence de l'atmosphère passant du bleu le plus clair au bleu le plus noir, et de fixer ainsi l'influence des matières terrestres qui troublent cette transparence. 2° Un instrument propre à mesurer la force de l'action du vent. 3° Un autre pour déterminer l'influence de la force magnétique dans différens lieux et à différentes températures. 4° Un nouveau plan de moulin, à l'abri des variations subites des vents. 5° L'*électromètre*, instrument exact et ingénieux, propre à déterminer la nature et la force du fluide électrique, même dans un temps serein. Au moyen de cet instrument Saussure parvint à démontrer que les mouvemens violens de l'homme augmentent en lui la présence de ce fluide. 6° Un instrument qui fait découvrir la présence du fer dans les minéraux, et offre aux minéralogistes un moyen qui a tous les avantages d'une boussole portative, sans en avoir les inconvéniens. 7° L'*héliothermomètre*, inventé en 1767, et dont Buffon publia ensuite la description. Il sert, pour ainsi dire, à emmagasiner la chaleur. On sait qu'on a plus chaud dans une chambre et une voiture où le soleil pénètre au travers des carreaux de glaces, que lorsque ses rayons y entrent directement. Saussure fit construire cinq caisses carrées, de verre plat, s'emboîtant les uns dans les autres, et parvint dans la dernière à élever le thermomètre au 88° degré. Il pensa ensuite à adapter cette découverte aux usages économiques,

et à remplacer ainsi le feu de nos foyers par la chaleur du soleil. 8° *L'hygromètre* à cheveu, propre à comparer les divers degrés de l'humidité de l'air, mérita surtout à Saussure les applaudissemens des physiciens, et ouvrit à son auteur une nouvelle carrière dans les sciences. Par le moyen de cet instrument, il mesura la quantité d'eau que l'air peut contenir dans diverses circonstances, et détermina les affinités des vapeurs avec les corps qui peuvent s'en charger.—Spallanzani faisoit à Pavie les expériences les plus curieuses sur les animalcules infusoires; Saussure, qui correspondoit sans cesse avec lui, tâcha de l'aider dans ce travail, et prouva que la plupart de ces êtres imperceptibles se reproduisent à la manière des polypes, par des divisions transversales; que le milieu de leur corps offre un étranglement qui finit par se rompre et produire deux animaux semblables au lieu d'un; qu'ils jouissent, comme les grandes espèces, de tous les attributs de l'existence, éprouvent des plaisirs, sont sujets à des maux, et peuvent être foudroyés par l'étincelle électrique. Mais c'est principalement dans la géologie et la connoissance des montagnes que Saussure se montra véritablement législateur. En 1760, des Anglais avoient fait un voyage aux glaciers de Chamouni, que l'on avoit toujours regardés comme inaccessibles, et qu'on nommoit *Montagnes maudites*. Saussure entreprit de les visiter: rien n'ébranla son courage, ni ne troubla ses tranquilles observations. Depuis cette époque il prit la résolution de faire chaque année un voyage dans les Alpes, et il l'exécuta autant que sa santé le lui permit. En effet, il poursuivit leur chaîne jusqu'aux bords de la mer et dans toute leur direction. En 1779 il les avoit traversées quatorze fois par huit endroits différens, et avoit visité les mêmes points d'observations dans toutes les saisons. Il s'éleva le premier sur le mont Cramont en 1774, et s'essaya ainsi à gravir bientôt sur le mont Blanc, vers lequel Saussure observa que tous les sommets pyramidaux des monts voisins penchent et s'inclinent, « comme pour rendre hommage, dit M. Senebier, à ce dominateur de toutes les montagnes de l'Europe. » Saussure fixa la hauteur du Cramont à 150 toises. Il parvint quelque temps après sur la cime la plus élevée du mont Rose, qui n'est inférieure que de 20 toises à celle du mont Blanc. Enfin ce dernier, que Saussure avoit toute sa vie désiré escalader, le vit sur sa crête au commencement d'août 1787. L'année auparavant, le docteur Paccard et Jacques Balmat, animés par de Saussure, y étoient parvenus après avoir bravé mille dangers. Ce dernier, loin d'en être effrayé, resta trois heures et demie sur le plus haut sommet, et y trouva le baromètre à seize pouces et une ligne; ce qui donne au mont Blanc 2450 toises d'élévation: le thermomètre étoit à deux degrés au-dessous de zéro. Saussure y respira à peine: l'action seule de boucler son soulier fut pour lui un travail presqu'au dessus de ses forces. Au mois de juillet 1788, Saussure parvint, avec son fils aîné, sur le col du Géant, élevé de 1763 toises au-dessus du niveau de la mer, et y campa dix-sept jours pour y faire des observations. En interrogeant les flancs arides des rochers primitifs, les masses étincelantes de glaces, les couches successives de neiges, il a déterminé leur âge, leur ac-

croissement chronologique. Il conquit ainsi les monts célèbres qu'il parcourut et pénétra avec autant d'intelligence que de courage dans ces grands ateliers de la nature, où, au milieu des neiges, des torrens, des brouillards, et de l'image effrayante de l'antique chaos, se forment les principes de la fécondation et l'origine des fleuves et des mers. Dans ses savantes excursions Saussure enrichit la lithologie de plusieurs pierres nouvelles, parmi lesquelles nous ne citerons que la byssolite qu'il trouva en 1777, et qui est couverte de poils d'une extrême finesse. Tant de travaux méritoient la gloire, et Saussure l'obtint. Associé de l'académie des sciences de Paris et de plusieurs autres, sa maison reçut tous les étrangers illustres qui venoient à Genève pour le voir; et en 1778 l'empereur Joseph II lui fit l'accueil le plus flatteur. Saussure, fondateur de la société des arts dans sa patrie, contribua ainsi à y porter à un très-haut point de prospérité l'industrie locale. Membre du conseil des deux cents, il fut appelé ensuite à l'assemblée nationale de France, lorsque Genève fut réunie à la république. La révolution lui ôta la plus grande partie de sa fortune, et les secousses politiques navrèrent son cœur. Celui qui avoit résisté à tant de fatigues, fut terrassé par le chagrin; il mourut au mois de janvier 1798. Ses ouvrages sont, I. L'*Eloge de Bonnet*, in-8°. L'auteur le publia lorsque Genève affligée de la perte de cet homme célèbre, dont il étoit neveu par alliance, lui érigea un monument public. II *Dissertatio physica de igne*, 1759. Cette Dissertation, l'un des premiers ouvrages de l'auteur, établit par des expériences que les corps s'échauffent d'autant plus par l'action du soleil qu'ils sont plus noirs: aussi le vrai moyen pour les cultivateurs des Alpes, de hâter la fonte des neiges, est de répandre sur elles de la terre noire. III. *Recherches sur l'écorce des feuilles et des pétales*, 1762, in-12. Ce petit livre, dédié à Haller, offre autant de patience et d'exactitude que de finesse dans les observations. IV. *Dissertatio physica de electricitate*, 1766, in-8°. L'auteur y juge entre Franklin et Nollet, et décide en faveur de la théorie du premier. V. *Exposition abrégée de l'utilité des conducteurs électriques*, 1771, in-4°. L'auteur fut le premier qui fit élever un paratonnerre à Genève, et cet écrit fut destiné à rassurer le peuple que cette innovation avoit effrayé. VI. *Projet de réforme pour le collége de Genève*, 1774, in-8°. L'auteur veut qu'on conduise particulièrement par les sens les enfans à l'instruction; qu'on leur apprenne l'histoire naturelle par la vue des échantillons; l'histoire, par la peinture des événemens et celle des positions géographiques; les arts enfin, par la présentation des machines et des effets qu'ils ont créés. VII. *Description des effets électriques du tonnerre, observés à Naples dans la maison de milord Tilney*, in-4°. VIII. *Essais sur l'hygrométrie*, 1783, in-4°. Cet ouvrage est un modèle de précision. Il créa la science dont il traite, et qui fait l'une des principales branches de la météorologie. L'auteur y décompose l'eau et les vapeurs jusque dans leurs élémens primitifs; il y décrit tous les phénomènes de l'évaporation, et présente les sources des rosées, des brouillards, des neiges et des horribles tempêtes qui bouleversent l'atmosphère.

IX. *Défense de l'hygromètre à cheveu*, 1788, in-8°. X. *Voyages dans les Alpes*, 4 vol. in-4°, avec figures : le premier parut en 1779, le second en 1786, et les deux derniers en 1796. C'est le plus grand et le plus important ouvrage de l'auteur. Il offre l'histoire nouvelle de contrées inconnues, mais dont la connaissance peut faire deviner un jour la véritable théorie de la terre. Descartes, sur les Alpes, médita de grandes pensées ; Saussure y poursuivit la nature et sut la peindre. Il assure que les Alpes et les plaines qui les avoisinent ont été respectées par les volcans, soit parce qu'elles ne renferment point dans leur sein l'aliment qui en nourrit les feux, soit parce que le temps de leur développement n'est pas encore arrivé. XI. Saussure publia, dans les Journaux et les Mémoires des sociétés savantes, une foule d'écrits dont plusieurs sont des Traités complets. On peut distinguer ceux qu'il a faits sur la constitution physique de l'Italie ; la géographie physique de cette contrée ; les *Lagoni di monte Cerboli* ; l'histoire physique du ballon lancé à Lyon le 19 janvier 1784 ; les tourmalines du Saint-Gothard ; les moyens de se garantir des mauvais effets du charbon embrasé dans les lieux fermés ; la mine de fer de Saint-George de Mauricnne ; les deux dents d'éléphant trouvées près de Genève ; les collines volcaniques du Brisgaw ; les variations de hauteur et de température des eaux de l'Arve ; le moyen de souder à de petits tubes de verre les fragmens de minéraux qu'on veut faire fondre au feu du chalumeau, et l'usage enfin de cet instrument dans la minéralogie. Ce dernier Mémoire sur-tout, inséré dans le Journal de physique de l'an 3, (1795), offre des résultats aussi neufs que bien observés. Saussure, suivant M. Senebier, qui a consacré à la mémoire de son compatriote un écrit éloquent et où tous les ouvrages de celui-ci sont justement appréciés, s'exprimoit avec chaleur et clarté. La société des arts de Genève a placé son portrait dans la salle de ses séances.

SAUTEL (Pierre-Juste), jésuite, né à Valence en Dauphiné en 1613, mort à Tournon le 8 juillet 1662 ou 1662, cultiva la poésie latine de bonne heure. De tous les poètes latins modernes, il est celui dont la versification approche le plus de celle d'Ovide ; mais il est encore plus diffus que son modèle ; néanmoins il rend les petits sujets intéressans, par la manière ingénieuse et délicate dont il les décrit. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la première *Elégie* de ses *Jeux allégoriques*, sur une *Mouche tombée dans une terrine de lait*. Mais cette pièce seroit encore plus estimable si l'auteur avoit su modérer son imagination et s'arrêter où il falloit. Ses digressions trop longues, ses moralités insipides, quelques expressions qui ne sont pas latines, prouvent que son goût n'étoit pas aussi sain que son génie étoit heureux et facile. « En le lisant (dit avec raison un critique), vous commencez par le plaisir, vous continuez par la satiété, vous finissez par le dégoût. » Les autres sujets de ses Jeux allégoriques, sont ; un *Essaim d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour* ; la *Plainte des Mouches* ; un *Oiseau mis en cage* ; la *Mouche prise dans les filets de l'Araignée* ; le *Perroquet qui parle*, etc. On a encore de lui sur tous les jours de fêtes de l'année des Epigrammes assez fades

qu'il a intitulées, l'*Année sacrée poétique*, ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16. Les Jeux allégoriques l'avoient été à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre : les *Jeux sacrés* et les *Pieuses larmes de la Magdeleine*. La latinité en est agéable ; mais les pensées n'en sont pas naturelles.

I. SAUVAGE (Jean), en latin *Ferus*, cordelier de Mayence, mourut en 1554, à 60 ans. Ses *Prédications*, qui ont été imprimées en plusieurs volumes in-8°, et ses *Explications de l'Ecriture Sainte*, publiées aussi en différens temps, in-8°, prouvent qu'il connoissoit peu le véritable goût de l'éloquence. Dupin trace ainsi le caractere de cet auteur ; « Ferus, dit-il, parloit avec facilité, et jugeoit sainement des choses. Il avoit bien lu les commentaires des Peres ; il les suit et les imite. Il n'étoit point prévenu des maximes de la cour de Rome. Ses sentimens, assez libres, lui ont attiré des adversaires, et ont fait mettre ses ouvrages à l'index. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture ne sont pas des notes sèches, mais des discours étendus et éloquens, dans lesquels il explique néanmoins le sens littéral. On ne peut nier que ses *Commentaires* ne soient d'un grand usage à ceux qui veulent avoir un commentaire où la morale et la doctrine soient naturellement jointes à l'explication de la lettre. » Il y a de l'exagération dans ce portrait.

II. SAUVAGE (Denis), seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit le sieur du Parc, étoit Champenois et historiographe du roi Henri II. Il *traduisit* en français les histoires de Paul Jove, la Circé de Gelli, la Philosophie d'Amour de Léon Juda, et donna des *éditions* d'un grand nombre d'histoires et de chroniques. Son édition de Froissart, Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol., et celle de Monstrelet, Paris, 1572, 2 vol. in-fol., sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une Chronique de Flandre, qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435; mais il n'a presque fait que copier Froissart et Monstrelet. Son style est barbare. Cet auteur étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

III. SAUVAGE (N.), célèbre maître écrivain, dut son talent au célèbre calligraphe Alais, et devint lui-même le maître de Rossignol. Les pièces de Sauvage se vendent à très-haut prix.

† SAUVAGES (François Boissier de), médecin, né à Alais en 1706, fit les plus grands progrès dans son art, et devint professeur royal de médecine et de botanique en l'université de Montpellier, membre de la société royale des sciences de la même ville, de celles de Londres, d'Upsal, de la physico-botanique de Florence, des académies de Berlin, de Suède, de Toscane, des Curieux de la Nature, de Bologne. Il étoit consulté de toutes parts, et on le regardoit comme le Boërhaave du Languedoc. Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée, et sa *Nosologia methodica*, Lyon sous le nom d'Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°, et 1768, 2 vol. in-4°. Elle a été traduite en français par M. Nicolas, Paris, 1771, en 5 vol. in-8°, sous ce titre : *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies*

sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham *et l'ordre des botanistes.* Gouvion en publia une autre traduction plus exacte, Lyon, 1771, 10 vol. in-12. On y trouve tout à-la-fois un dictionnaire universel et raisonné des maladies, et une introduction générale à la manière de les connoître et de les guérir. C'est un livre vraiment classique. On reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On croit aussi que ses vues eussent été plus sûres et d'une utilité plus générale s'il avoit eu moins de penchant pour certains systèmes, et en particulier pour celui de Stahl, touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce système qui, selon Zimmermann a entraîné Sauvages dans des opinions singulières qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fièvre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mouvemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses dissertations. « On conviendra, dit Zimmermann, que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité : c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses. » Du reste, on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie avec des modifications qui démentent également la manière absolue avec laquelle son adversaire la nie. Sauvages étoit profond dans les mathématiques; mais il en fit un trop grand usage dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algèbre les plus rigoureux et aux démonstrations de la plus sublime géométrie. On a encore de lui, I. *Physiologiæ mecanicæ Elementa*, Amsterdam, 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, etc., La Haye, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 plantes qui manquent dans le Botanicum Monspeliense, publié par Magnol. III. Un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires.* Ceux qui ont été couronnés par des académies ont été recueillis sous le titre de *Chefs-d'œuvre* de M. de Sauvages, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des animaux*, de Hales, Genève, 1744, in-4°. Cet habile médecin mourut à Montpellier, vivement regretté, le 19 février 1767. (*Voy.* son Eloge historique à la tête de la Nosologie Française, 3 vol. in-8°.

SAUVAL (Henri), avocat au parlement de Paris, mort en 1670, est auteur d'un ouvrage en 3 vol. in-folio, intitulé *Histoire des Antiquités de la ville de Paris.* Il employa vingt années à faire des recherches sur les agrandissemens de cette ville, sur les changemens des lieux les plus considérables, sur les aventures singulières qui y sont arrivées, sur les cérémonies extraordinaires, sur les priviléges, et sur les anciens usages et coutumes qui y ont été observés. Il puisa ses matériaux, tant au trésor des chartes et dans les registres du parlement, que dans les archives de la ville, dans celles de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle, de Sainte-Geneviève, dans les

manuscrits de Saint-Victor. Cet ouvrage vaut mieux pour le fond des choses que pour la manière dont elles sont rendues. L'auteur mourut sans avoir eu le temps de le finir. Rousseau, auditeur des comptes, y mit la dernière main, y rectifia et suppléa beaucoup de choses. La mort le prévint aussi; et l'ouvrage ne fut publié qu'en 1724. On en a donné une édition en 1733. Pour l'avoir complète, il est nécessaire que le cahier concernant les Amours des rois de France n'en soit pas détaché. Il parut séparément (Hollande, 1738) en 2 vol. in-12, avec figures, sous le titre des *Galanteries des rois de France*.

SAUVÉ DE LA NOUE. *V.* NOUE nº, VI.

† SAUVEUR (Joseph), né à La Flèche le 24 mars 1653, fut entièrement muet jusqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de sa voix ne se débarrassèrent que lentement et par degrés, et ne furent jamais bien libres. Dès-lors Sauveur étoit machiniste; déjà il construisit de petits moulins; il faisoit des siphons avec des chalumeaux, des jets-d'eau, et d'autres machines. Il apprit sans maître la géométrie, et se trouva ensuite assidument aux conférences de Rohault. Ce fut en ce temps qu'il se consacra tout entier aux mathématiques. Il enseigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, et eut pour disciple le prince Eugène. Le jeu appelé la Bassette étoit à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien satisfit si pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre de lui-même l'explication de son calcul. En 1680 il fut choisi pour enseigner les mathématiques aux pages de madame la Dauphine, qui en faisoit beaucoup de cas. Le grand Condé eut aussi de la bienveillance et même de l'amitié pour Sauveur. Lorsque ce prince ne pouvoit pas l'avoir près de lui, il l'honoroit de ses lettres. Les fréquens voyages que ce savant faisoit à Chantilly, lui inspirèrent le dessein de travailler, vers ce temps-là à un *Traité de Fortifications*; et pour mieux y réussir, il alla en 1691 au siége de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il visita ensuite toutes les places de Flandre, et à son retour il devint le mathématicien ordinaire de la cour. Il avoit déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au collége-royal, et il fut reçu de l'académie des sciences en 1696. Enfin Vauban ayant été fait maréchal de France en 1703, il le proposa au roi pour son successeur dans l'emploi d'examinateur des ingénieurs; le roi l'agréa, et lui donna une pension. Sauveur mourut le 9 juillet 1716. Il étoit sans présomption, et disoit souvent que « ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut aussi. » On a de lui plusieurs ouvrages dans les Mémoires de l'académie des sciences. Les principaux sont, I. Des *Méthodes abrégées des grands calculs*. II. Des *Tables pour la dépense des jets-d'eau*. III. Le *Rapport des poids et des mesures de différens pays*. IV. Une *Manière de jauger avec beaucoup de facilité et de précision toutes sortes de tonneaux*. V. Un *Calendrier universel et perpétuel*. VI. On a encore de lui une *Géométrie*, in-4º, et plusieurs *Manuscrits* importans concernant les mathématiques.

*SAUX, fils aîné d'Amurat Ier,

étoit fort aimé des troupes. Impatient de succéder à son père, dont la longue vie contrarioit ses vues ambitieuses, il résolut de se rendre maître des provinces européennes. Il fonda l'espoir du succès sur la haute valeur et sur l'amitié d'Andronic, fils de l'empereur grec, Jean Paléologue. Ayant donc concerté secrétement leur entreprise, ils décidèrent qu'ils prendroient tous deux les titres de souverains ; qu'Andronic seroit empereur de Constantinople, et Saux sultan d'Andrinople. La fortune les mit bientôt à même d'exécuter leurs desseins criminels. Quelques peuples de l'Asie, s'étoient soulevés contre Amurat. Celui-ci partit avec Jean Paléologue : avant l'expédition ils avoient nommé leurs fils pour gouverner pendant leur absence. Les deux princes profitèrent de cette occasion pour s'emparer du trône. Le bruit de leur conspiration vint aux oreilles d'Amurat, lorsqu'il étoit encore peu éloigné. Il s'en plaignit amèrement à Paléologue, l'accusa même de complicité avec son fils, et n'en fut dissuadé que quand ce monarque lui eut fait le serment solennel de punir son fils comme il puniroit lui même Andronic. Amurat ne laissoit pas d'être inquiet sur l'événement de cette campagne... Il avoit alors deux guerres à soutenir, et craignoit que, tandis qu'il marcheroit contre l'un de ses ennemis, l'autre accrût ses forces, et devînt très-redoutable. Il tourna enfin ses pas vers l'Asie, et ne tarda pas à calmer la rébellion. Il revint aussitôt avec Paléologue, et un appareil de guerre beaucoup plus formidable qu'auparavant ; il trouva tous les passages interceptés par les troupes ennemies ; car les deux rebelles, sachant que leurs pères n'avoient pas de flotte, avoient fermé toute issue par terre. Ce contre-temps ne découragea pas Amurat : il s'embarqua sur un gros bâtiment, et transporta à diverses reprises un corps de troupes assez considérable, au-delà du Bosphore où étoient campés les ennemis. Avant de tenter le sort des combats, il voulut employer la séduction; il s'approcha la nuit du camp de son fils, fit à voix basse des reproches très-énergiques aux Turcs, et leur jura par Mahomet d'oublier le passé, s'ils revenoient à lui. Son discours fit sur eux une vive impression; ils désertèrent presque tous la nuit suivante, et l'armée d'Amurat se trouva presque doublée. Les deux princes se réfugièrent à Didymotique avec une poignée de soldats: Amurat les suivit, et les contraignit par la famine de se rendre. Il fit crever le yeux à son fils, qui mourut de cette exécution ; tous les Grecs furent précipités du haut des murailles, et les Turcs passés au fil de l'épée. Jean Paléologue, craignant son allié, condamna son fils à perdre la vue ; mais il n'en mourut pas.

I. SAXE. *Voy.* ALBERT, n° VII, duc de... *et* WEIMAR.

II. SAXE (électeurs de). *Voy.* FRÉDÉRIC, n°s XI, XII et XVII... MARIE, n° XX, *et* MAURICE, n° III.

† III. SAXE (Maurice comte de), né le 13 octobre 1696, à Goslar, de Frédéric-Auguste Ier, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse de Konigsmarck, Suédoise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude, on ne par-

vint à l'y faire appliquer qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval ou de faire des armes. Il servit d'abord en Flandre dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène et par Marlborough. Il fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siége de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet, et dit le soir de ce jour mémorable « qu'il étoit content de sa journée. » La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant un nouveau surcroît de gloire. Le prince Eugène et le duc de Marlborough tirent publiquement son éloge. Le roi de Pologne assiégea l'année d'après Stralsund, la plus forte place de la Poméranie : le jeune comte servit à ce siége, et y montra la plus grande intrépidité : il passa la rivière à la nage, à la vue des ennemis, et le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Gue-delbusck, où il eut un cheval tué sous lui, après avoir ramené trois fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. Après cette campagne, la comtesse de Konigsmarck le maria avec la comtesse de Lobin, également aimable et riche. Cette union ne dura pas. Le comte fit dissoudre son mariage en 1721, et se repentit plusieurs fois de cette démarche. Son épouse ne l'avoit quitté qu'avec beaucoup de regret ; mais ces regrets ne l'empêchèrent pas de se remarier peu de temps après. Le comte de Saxe, son premier époux, aimoit trop les plaisirs, et varioit trop dans ses goûts pour se soumettre au joug et aux devoirs du mariage. « Sa morale sur cet objet, dit Thomas, ressembloit à celle des anciens héros dont il avoit la force. Son caractère fier et libre ne lui permettoit guère de s'assujettir à plaire ; et il aimoit mieux commander l'amour que le mériter. » Cependant au milieu des voluptés où il se plongeoit quelquefois, il ne perdoit pas de vue sa profession. Par-tout où il alloit, il avoit une bibliothèque militaire ; et dans les momens même où il sembloit le plus occupé de ses plaisirs, il ne manquoit jamais de se retirer pour étudier au moins une heure ou deux. En 1717 il s'étoit rendu en Hongrie. L'empereur y avoit alors une armée de 15,000 hommes sous les ordres du prince Eugène, la terreur des Ottomans. Le héros saxon se trouva au siége de Belgrade, et à une bataille que ce prince gagna sur les Turcs. De retour en Pologne, l'an 1718, le roi le décora de l'ordre de l'Aigle blanc. L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht et de Passarowitz, n'offrant au héros saxon aucune occasion de se signaler, il se détermina, en 1720, à passer en France, pour y jouir des douceurs de la société. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les Français ; et ce goût sembloit être né en lui avec celui de la guerre : la langue française fut la seule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le duc d'Orléans se l'attacha par un brevet de maréchal-de-camp. Le comte de Saxe employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications, les mécaniques, sciences pour lesquelles il avoit un talent décidé. L'art d'exercer les troupes avoit fixé son attention presqu'au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 16 ans il avoit inventé un nouvel exercice, et l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment

en France, il le forma, et l'exerça lui-même suivant sa nouvelle méthode. Le chevalier Folard, juste appréciateur des talens militaires, présagea dès-lors qu'il seroit un grand homme. Les états de Courlande le choisirent pour souverain de leur pays en 1726. La Pologne et la Russie s'armèrent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché sur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier, qui, de garçon pâtissier devint général et prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittaw 800 Russes, qui investirent le palais du comte, et l'y assiegèrent. Le comte, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage : le siége fut levé, et les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice, retiré avec ses troupes dans l'île d'Usmaiz, parle à ses peuples en souverain, et s'apprête à les défendre en héros. Les Russes veulent le forcer dans cette retraite où il n'avoit que 300 soldats. Leur général qui en avoit 4000, joignant la perfidie à la force, tente de le surprendre dans une entrevue. Le comte, instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, et rompit la conférence. Cependant, comme il n'avoit pas assez de forces pour se défendre contre la Russie et la Pologne, il fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Courlande douairière, Anne Iwanowa (deuxième fille du czar Iwan Alexiowitz, frère de Pierre-le-Grand), qui l'avoit soutenu d'abord dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre non-seulement la Courlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Une anecdote qu'on ne doit point oublier, c'est que le comte de Saxe ayant écrit de Courlande en France pour avoir un secours d'hommes et d'argent, mademoiselle Le Couvreur, fameuse actrice, mit ses bijoux et sa vaisselle en gage pour secourir son amant, et lui envoya une somme de 40 mille livres. Cette actrice avoit formé son esprit pour les choses agréables. Elle lui avoit fait lire la plupart de nos poètes, et lui avoit donné beaucoup de goût pour les spectacles, goût qui le suivit jusque dans les camps. Le comte de Saxe se retira de nouveau en France. Entièrement livré aux mathématiques, il y composa en 13 nuits, et pendant les accès d'une fièvre, ses *Rêveries*, qu'il retoucha depuis. Cet ouvrage, digne de César et de Condé, est écrit d'un style peu correct, mais mâle et rapide, plein de vues profondes, de nouveautés hardies, et propre également à former le général et le soldat. Il développa dans cet ouvrage des principes qui semblent avoir eu une grande influence sur la manière actuelle de faire la guerre. Il y insiste sur l'utilité des pièces d'artillerie légères, et qui peuvent être transportées avec rapidité ; sur l'avantage qu'obtient presque à coup sûr l'armée qui attaque ; sur l'utilité des troupes d'infanterie légère ; enfin sur la supériorité certaine de l'infanterie sur la cavalerie, lorsqu'elle en attend le choc de pied ferme et ne tire qu'à bout touchant, et sur sa perte assurée dans le cas où elle agit d'une manière différente. La mort du roi de Pologne son père alluma la guerre en Europe, en 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte son frère le commande-

ment général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, et se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. « Comte, lui dit-il aussitôt, j'allois faire venir 3000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort. » Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiors, dans les lignes des ennemis, en fit un grand carnage, et décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siége de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut en 1734 la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissentions que la paix de 1736 avoit éteintes. Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741, et en ce même mois le comte de Saxe l'emporta par escalade. La ville d'Egra fut prise après quelques jours de tranchée ouverte. Cet événement fit beaucoup de bruit dans l'Europe, et causa la plus grande joie à l'empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au vainqueur pour l'en féliciter. Il ramena ensuite l'armée du maréchal de Broglie sur le Rhin, où il établit différens postes, et s'empara de toutes les lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France le 26 mars 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Cette campagne, chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le maréchal de Saxe à côté de Turenne. Il observa si exactement les ennemis, supérieurs en nombre, qu'il les réduisit à l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il se conclut en janvier un traité d'union à Varsovie, entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre et la Hollande. L'ambassadeur des états-généraux ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce traité ? « Je pense, répondit ce général, que si le roi mon maître veut me donner carte-blanche, j'irai lire à La Haye l'original du traité avant la fin de l'année. » Cette réponse n'étoit p[illegible]t une rodomontade ; le maréchal de Saxe étoit capable de l'effectuer. Il alla prendre, quoique très-malade, le commandement de l'armée française dans les Pays-Bas. Quelqu'un le voyant dans cet état de foiblesse, avant son départ de Paris, lui demanda comment il pourroit se charger d'une si grande entreprise ? « Il ne s'agit pas seulement de vivre, répondit-il, mais de partir. » Peu de temps après l'ouverture de la campagne, se livra la bataille de Fontenoi, le 11 mai 1745. Le général étoit presque mourant : il se fit porter dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval ; mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse, dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après : « Agitant, il y a quelques jours, quelle étoit la bataille de ce siècle qui avoit fait le plus d'honneur au général, tout le monde tomba d'accord que c'étoit, sans contredit, celle dont le général étoit à la mort lorsqu'elle se donna. » La victoire de Fontenoi, duc principalement à sa capacité, fut suivie de la prise de Tournai, de celle de Bruges, de

Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath et de Bruxelles. Cette dernière ville se rendit le 28 février 1746. Au mois d'avril de la même année le roi donna au vainqueur de Fontenoi des lettres de naturalité conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Rocoux, remportée le 11 octobre 1746, le roi lui fit présent de six pieces de canon. Il le créa maréchal de toutes ses armées le 12 janvier de l'année suivante, et commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par des succès brillans, et surtout par la prise de Maëstricht, qui se rendit à Lowendahl le 7 mai. L'année précédente l'avoit été par la victoire de Lawfeld et par la prise de Berg-op-Zoom. La Hollande épouvantée trembla pour ses etats, et demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 octobre 1748, et l'on peut dire que l'Europe dut son repos aux talens du maréchal de Saxe. Ce grand homme se retira ensuite au château de Chambord, que le roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin, où le roi de Prusse l'accueillit comme Alexandre auroit reçu César. De retour en France, le maréchal de Saxe se délassa de ses fatigues au milieu des gens de lettres, des artistes et des philosophes. Il mourut le 30 novembre 1750. Cet homme, dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, compara, en mourant, sa vie à un rêve : « M. de Senac, dit-il à son médecin, j'ai fait un beau songe. » Il avoit dit au même médecin, qui le trouvoit triste pendant la nuit qui précéda la célèbre bataille de Rocoux :

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans!

Il ajouta à ces vers de l'*Andromaque* de Racine, « et tous ces soldats n'en savent rien encore. » Ce mouvement d'un général qui, dans le silence de la nuit, s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, prouve un grand fonds d'humanité. Ce même homme, qui s'attendrissoit sur le sort des soldats, faisoit valoir avec zèle les services des officiers, et les appuyoit à la cour de tout son crédit. Il ménageoit autant qu'il pouvoit le sang des subalternes. Un jour, un officier général lui montrant un poste qui pouvoit être utile : « Il ne vous coûtera pas, dit-il, plus de 12 grenadiers... » — « Passe encore, dit le maréchal de Saxe, si c'étoit 12 lieutenans-généraux. » Sans doute, dit Thomas, par cette plaisanterie, il ne vouloit point blesser un corps d'officiers aussi respectables par leurs services que par leurs grades ; il vouloit seulement faire voir combien il falloit ménager un corps de soldats dont la valeur étoit assurée. Il étoit impossible que le maréchal de Saxe, frère naturel du roi de Pologne, élu souverain de Courlande, et né avec une imagination forte et inquiète, n'eût pas de l'ambition. Il eut de bonne heure la fantaisie d'être roi. Ayant manqué d'être empereur de Russie par son inconstance en amour, il fit, dit-on, le projet de rassembler les juifs, et d'être le souverain d'une nation qui, depuis 1700 ans, n'a ni chef, ni patrie. Cette idée chi-

mérique ne pouvant se réaliser, il eut sur le royaume de Corse des vues qui ne réussirent pas mieux. Il avoit eu plusieurs fois dans la tête une forte envie de se faire un établissement en Amérique et sur-tout au Brésil. Il étoit occupé de ces idées extraordinaires et romanesques lorsque la mort le surprit. Il avoit été élevé et il mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, dit la reine, en apprenant sa mort, qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum*. » Le roi le pleura. L'ambassadeur d'Espagne lui ayant appris une perte considérable en vaisseaux que son maître venoit de faire, Louis XV lui répondit : « M. l'ambassadeur, je viens d'en faire une plus grande; on peut refaire des vaisseaux, mais on ne refait pas des hommes tels que le maréchal de Saxe. » Le héros saxon avoit demandé que son corps fût brûlé dans de la chaux vive, « afin, dit-il, qu'il ne reste rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis. » On ne souscrivit point à cette demande; son corps fut transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas, où l'on a placé son mausolée. L'académie française proposa pour sujet, en 1759, l'éloge de ce héros; et ce prix fut remporté par Thomas. On a fait plusieurs éditions des *Rêveries* du maréchal de Saxe. La seule bonne est celle de Paris, en 1757, en 2 vol. in-4°. Elle a été conférée, avec la plus grande exactitude, sur le manuscrit original qui est à la bibliothèque impériale. Cette édition est accompagnée de plusieurs dessins gravés avec précision, et précédée d'un abrégé de la vie de l'auteur. Elle avoit déjà été écrite fort au long, mais avec moins d'exactitude et d'élégance, en 1752, en 2 vol. in-12. *Voyez* aussi l'Eloge du comte de Saxe, par Thomas, Paris, 1761, in 8°; et son Histoire, par d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette Histoire tienne de la nature des éloges, l'auteur est assez impartial pour observer que, dans les trois batailles sur lesquelles est particulièrement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut secondé par tout ce qui peut donner la victoire. « Il faut convenir que jamais général ne fut mieux aidé dans ses moyens. Honoré de la confiance du roi, il n'étoit gêné dans aucun de ses projets. Il avoit toujours sous ses ordres des armées nombreuses, des troupes bien tenues, et des officiers d'un grand mérite; aidé pour la conduite des marches et des détails par des sujets d'une expérience et d'une habileté consommée, ayant les vivres dirigés par des hommes uniques, etc. »

* IV. SAXE (Christophe), *Christophorus Saxius*, professeur d'histoire, d'antiquités, etc., à l'université d'Utrecht, mort dans cette ville le 3 mai 1806, à l'âge de 92 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *Onomasticon litterarium, sive Nomenclator historico-criticus præstantissimorum scriptorum, ab orbe condito usque ad sæculum quod vivimus tempora digestus, editio nova*, Trajecti ad Rhenum, 1775 et 1803, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage est très-estimé; le dernier volume est un supplément. Il y a un abrégé des deux premiers volumes (jusqu'en 1499), sous le titre d'*Epitome Onomastici litterarii*, Trajecti ad Rhenum,

1792, in-8°. II. *Musæum numarium Milano-Viscuntianum*, Trajecti ad Rhenum, 1786, in-8°. P. Bondam eut part à cet ouvrage. III. *Dionysii Catonis Disticha*, *meliùs digesta et ad communium quorumdam locorum*, *vitæque humanæ disciplinam accommodata*, ibid., 1778. Saxius y a mis une excellente préface.

† I. SAXI (Pamphile), de Modène, poète, né vers l'an 1447, quitta sa patrie de bonne heure, et passa dans une terre du Véronois, appelée Rafa. Après avoir demeuré quelques années dans cet asile solitaire, où il étudia la philosophie et la poésie, il alla s'établir à Brescia, et se fit admirer par sa vaste érudition et son talent pour improviser dans les langues italienne et latine. Sur la fin de ses jours il retourna à Modène, et ouvrit une école particulière dans sa maison. Accusé d'hérésie, il se réfugia à Longiano en Romagne, où il mourut en septembre 1527. On a de lui, I. *Brixia illustrata*, poëme à la louange de Brescia. II. *Libri quatuor epigrammatum*, Brescia, 1499, où il a joint des *Distiques* et quelques *Elégies*.

II. SAXI (Pierre), chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entre autres, I. *Pontificium Arelatense*, *sive Historia primatum Arelatensis ecclesiæ*, Aix, 1629, in-4°. II. *Entrée du roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles*, le 0 *octobre* 1622, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

III. SAXI *ou* SASSI (Joseph-Antoine), né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque temps les belles-lettres dans sa patrie. Il remplit ensuite les fonctions de missionaire. Il fut reçu docteur du collége Ambroisien en 1703, et huit ans après directeur de ce collége et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Il mourut vers 1755. On a de lui, I. *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii et Protasii possessionem*, Bologne, 1719, et Milan 1711, in-4°. Cette dissertation est contre le père Papebroch, qui avoit soutenu que les corps de saint Gervais et de saint Protais avoient été transférés à Brisach en Alsace. Le père Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le père Janning son confrère, et se rétracta dans le Supplément de juin des *Acta Sanctorum*. II, *Vie de saint Jean Népomucène*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola apologetica pro sancto Augustini corpore Papiæ*, etc., in-folio. IV. *De Studiis Mediolanensium antiquis et novis*, Milan, 1729. V. *Epistola pro vindicandâ formulâ in Ambrosiano canone ad missæ sacrum præscriptâ* : Corpus tuum frangitur, Christe. VI. *Epistola ad card. Quirinum de litteraturâ Mediolanensium*, in-4°. VII. *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ*, *præfatione et notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan, 1747, 5 vol. in-folio. VIII. *Noctes vaticanæ, seu sermones habiti in academiâ à sancto Carolo Borromæo Romæ in palatio Vaticano institutâ*, *cum notis et præfatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4°. XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entre autres, I. De l'*Historia Getarum* de *Jordanis ou Jornandis*

Actes du Concile de Pavie, de 876. III. De l'*Historia Mediolanensis* de Landulphe le jeune. IV. De l'*Historia rerum Laudensium* de Morena, etc. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum Italicarum*. Voy. *la Storia Letteraria d'Italia*, tome 3.

SAXON, surnommé le *Grammairien*, ancien historien danois, originaire de l'île de Séeland, d'où dérive le nom de *Sealanicus*, qu'on lui a donné dans plusieurs éditions de son ouvrage : celui de Grammairien est un titre d'honneur adapté au temps où il vivoit. Il florissoit dans le douzième siècle. Il paroît qu'il s'appliqua à la théologie, qu'il appartint au chapitre de l'archevêché de Lundens, et qu'il étoit préfet de la cathédrale de Roschild, lorsqu'Absalon, évêque de cette dernière ville, l'envoya à Paris en 1161, pour amener en Danemarck quelques moines de Sainte-Geneviève, dans la vue de rétablir la discipline parmi les moines d'Eskilsco. L'abbé de Sainte-Geneviève ayant déféré à la demande de Saxon, il emmena en Danemarck trois moines genovéfains, qui introduisirent dans ce royaume la discipline monastique d'après la règle de saint Augustin. L'année de sa mort doit être rapportée à 1208. Il avoit alors plus de 70 ans. Absalon, archevêque de Lundens, favori de Waldemar, versé particulièrement dans les antiquités de Danemarck, invita Saxon, à entreprendre d'écrire l'histoire de sa patrie : Saxon s'en acquitta de manière à mériter les éloges de la postérité, et employa 20 ans à la rédiger. Elle n'a été publiée que trois cents ans après par les soins de Petræus. La première édition parut à Paris en 1514. Elle fut réimprimée à Bâle en 1534 par Jean Oporin, et à Francfort-sur-le-Mein en 1567. Enfin Etienne Jean Stephanicus, historiographe du roi et professeur d'éloquence dans l'université de Sora, surpassa tous les éditeurs qui l'avoient précédé dans l'édition qu'il publia à Sora en 1644, in-folio, avec une seconde partie contenant les prolégomènes et d'abondantes notes, qui parut l'année suivante. Cet ouvrage, qui contient quelques traits fabuleux, des faits intéressans, est écrit d'un style élégant et pur.

* SAXONIA (Hercule), célèbre médecin, né à Padoue en 1551, exerça sa profession à Venise avec tant de succès, qu'il obtint en peu de temps une réputation brillante. En 1590, nommé professeur de médecine-pratique dans sa ville natale, il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée en 1607. On mit sur son tombeau cette inscription :

Herculis ossa jacent, qui nomen ab arte medendi
Ante omnes clarum sparsit in orbe suum.
Et quis erit qui non doleat, morsque improba, dicat ?
Durior heu Saxo Saxonium abripuit,

Il a laissé plusieurs *ouvrages* sur la médecine. On remarque entre autres : *Pantheôn medicinæ*, Francfort, 1603, in-folio.

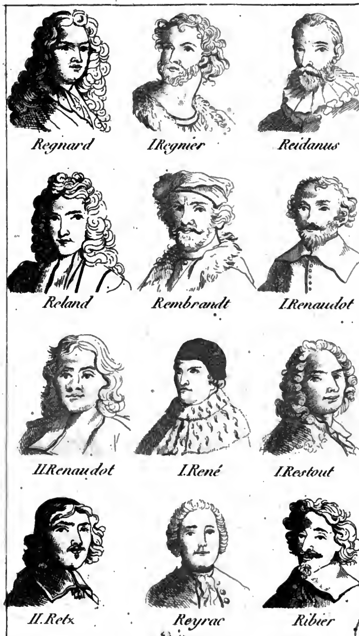
* SAXTORPH (Matthias), professeur à l'université de Copenhague, médecin en chef de l'hospice d'accouchement de cette ville, conseiller d'état et membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1740, dans le village de Meiru, près Holstebro, dans le district de Ribe en Jutland, et mort à Copenhague le 19 juin 1800, est auteur d'un grand nombre de

Dissertations sur les accouchemens, de plusieurs ouvrages; dont les principaux sont: I. *Observations recueillies à l'hospice royal de la Maternité de Copenhague, touchant les accouchemens naturels aisés*, Sora, 1764, in-8°. Cet écrit a été traduit en allemand en 1766. C'est dans cet ouvrage que ce médecin-accoucheur démontra le premier la vraie position de la tête dans les accouchemens les plus naturels et les plus aisés. II. *Plan pour les leçons d'accouchement*, avec les planches, Copenhague, 1775, in-8°. La seconde partie de ce plan ne parut que l'année suivante. III. *Abrégé de l'art des accouchemens*, Copenhague, 1773, in-8°. Cet ouvrage fut traduit, sous le même titre, en allemand et en islandais, avec des augmentations et une table, Copenhague et Leipsick, 1789. IV. *Nouvel abrégé de l'art des accouchemens à l'usage des sages-femmes*, avec des planches, Copenhague, 1790. Il en a paru à Leipsick deux traductions allemandes en 1790 et 1792. V. des *Mémoires* insérés dans le Recueil de la société des sciences de Copenhague.

* I. SAY (Samuel), né en 1675, se voua au ministère ecclésiastique, et mourut à Londres en 1745. Il se distingua par ses vertus et sa piété. On a publié de lui, après sa mort, en un volume in-4°, deux *Essais* en prose sur l'harmonie, la variété et le pouvoir des nombres, qu'il avoit écrits à l'invitation de Richardson le peintre. Say étoit versé dans l'astronomie, bon littérateur et avoit beaucoup de goût pour la musique et la poésie. Il a laissé quelques *Sermons*.

*II. SAY (Horace), né à Lyon, cultiva le génie et les mathématiques, et rédigea avec son frère Jean-Baptiste Say, la *Décade philosophique*, et y inséra des articles sur les sciences, aussi profondément pensés que clairement exposés et discutés. Lors de l'expédition d'Egypte, il suivit le général Cafarelli-Dufalga, et fut chef de son état-major. A l'attaque d'Alexandrie, Horace Say monta des premiers à l'assaut, et fut un des premiers qui pénétra dans le corps de la place. En récompense de cette action d'éclat, Bonaparte l'éleva sur-le-champ au grade de chef de bataillon de génie. Par-tout Say se signala par son courage, en déployant en même temps toutes les ressources de la plus savante tactique. Ce fut lui qui construisit la forteresse de Salchiéh, pour défendre la frontière de l'Egypte du côté de la Syrie. Nommé membre de l'institut d'Egypte, il s'occupa de plusieurs objets d'utilité, et composa différens *Mémoires*, qui avoient pour but d'améliorer le sort de la nouvelle colonie. Employé au siége de St.-Jean-d'Acre il eut le bras emporté sous les murs de cette ville, et il mourut quelque temps après à Qaysarié, où il avoit été transporté.

FIN DU TOME QUINZIÈME.


Regnard
I.Regnier
Reidanus
Reland
Rembrandt
I.Renaudot
II.Renaudot
I.René
I.Restout
II.Retz
Reyrac
Ribier



VIII. Ricci



I. Richard



III. Richard



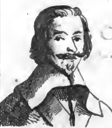
I. Richardot



III. Richardson



Richelet



V. Richelieu (Cardinal)
(Voyez Plessis)



I. Richer



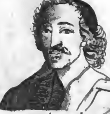
VII. Richer



I. Ridley



I. Rieux



I. Rigault


Rigaud


Rigoley (de Juvigny)


I.Riolan


Ripamonte


Riquet


1 Rittershugs

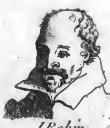

1 Rivard


III.Riviere


I.Rivet


II.Robertson


I.Robespierre


I.Robin (Jean)


IV. Rochechouart


I. Rochefoucauld


V. Rochefoucauld

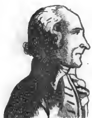

VII Rochefoucault


II Rodolphe 1.er


V. Rohan


II Rohan


Rohault


III Roland


IV. Roland


II. Rollin


VIII Romain




Rosa
Rothelin
Rotrou
Rouëlle
II. Rousseau
III. Rousseau
VII. Roy (le)
Rowe
IV. Rosiere
II. Rubens
II. Rue (de la)
I. Ruyter



